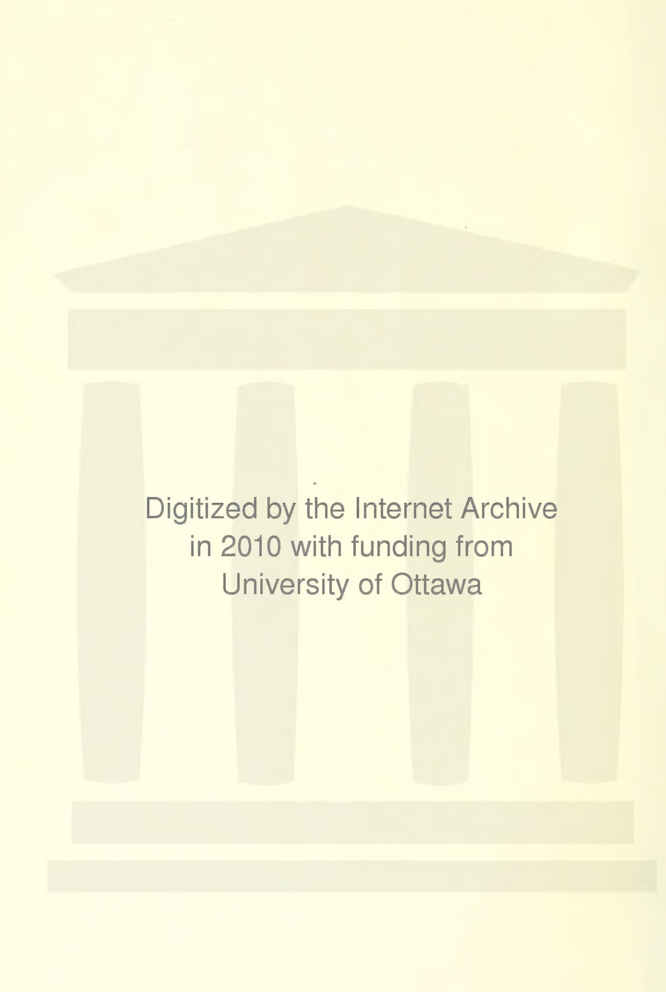


MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

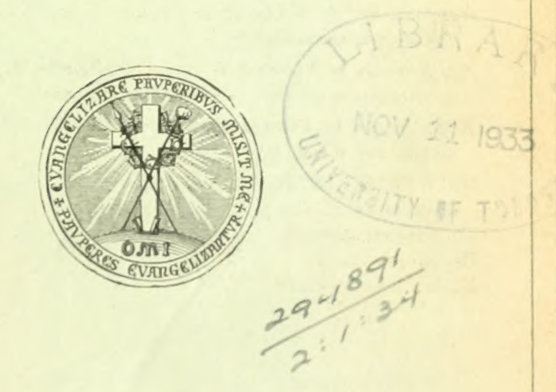
DES

Missionnaires Oblats

DE MARIE IMMACULÉE

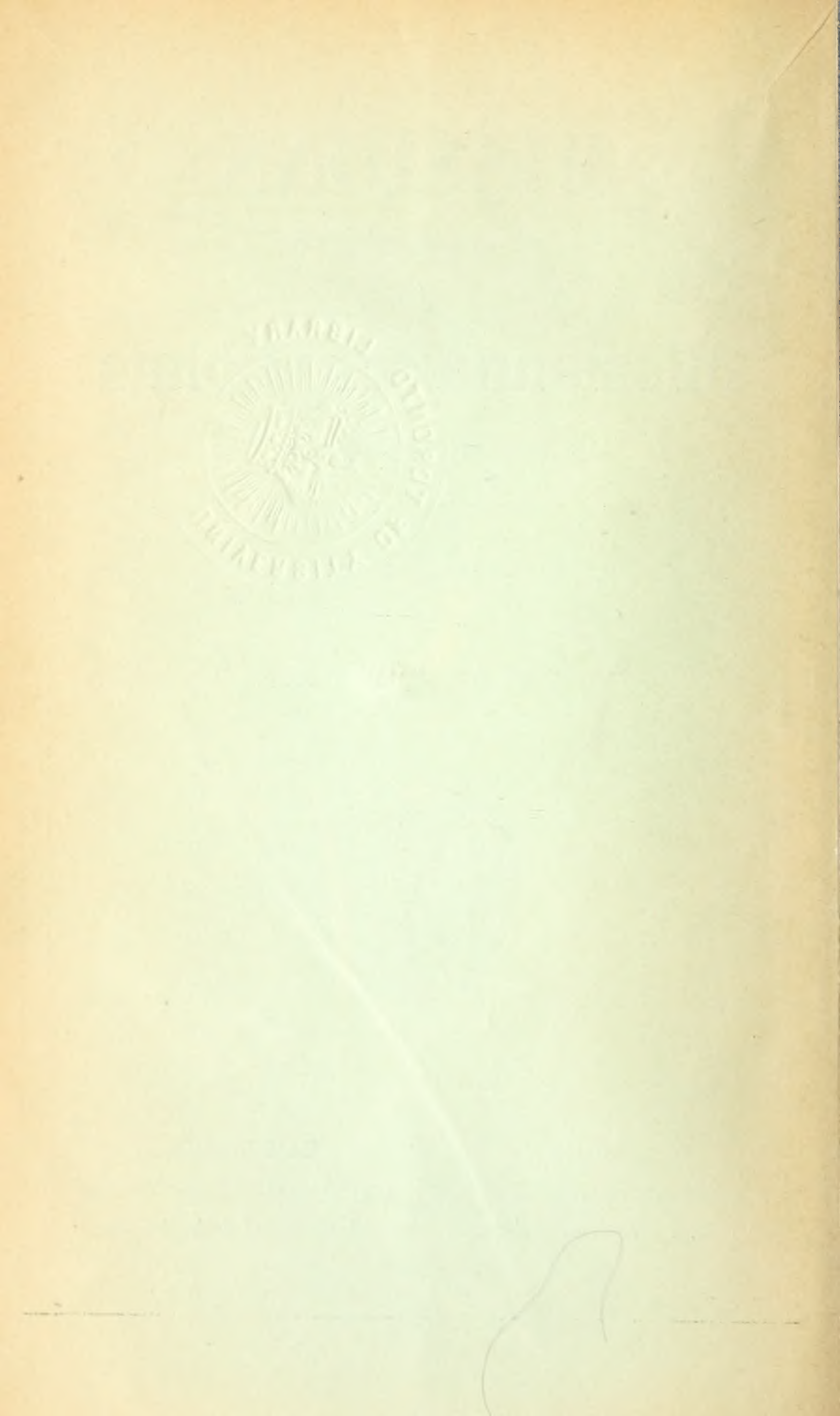
47E ANNÉE

Nº 185. — Mars 1909.



ROME
MAISON GÉNÉRALE
2, Via Vittorino da Feltre.

BAR-LE-DUC
IMPRIMERIE S.-PAUL
36, Boulevard de la Banque.



MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 185. — Mars 1909.

RAPPORTS AU CHAPITRE GÉNÉRAL DE 1908

Vicariat de la Colombie britannique.

MESSEIGNEURS ET BIEN CHERS PÈRES,

I. — Personnel.

Depuis le dernier rapport lu au Chapitre général de 1904, le Vicariat de la Colombie britannique a vu son personnel se renouveler en partie. Neuf des membres qu'il comptait, en 1904, lui ont été enlevés par la mort ; deux ont été transférés ailleurs, et, pour compenser cette perte de onze Oblats, le Vicariat n'en a reçu que huit nouveaux.

Un souvenir à nos morts. — Cinq d'entre eux étaient prêtres et quatre frères convers. Sans vouloir faire ici leur notice historique, qu'il me soit permis de dire un mot sur chacun d'eux.

Les RR. PP. Marchal et Ouellette étaient encore en

pleine activité de service quand la mort les a frappés : le premier, en octobre 1906, âgé de 65 ans, comme économe de la mission Sainte-Marie et principal de l'Ecole ; le second, en mars 1907, âgé de 70 ans, comme curé de la nouvelle paroisse du Sacré-Cœur de Vancouver dont il avait été le fondateur.

Les trois autres Pères nous ont quittés pleins d'années et de mérites. Le R. P. Blanchet, mort en novembre 1906, à l'âge de 88 ans, était le doyen d'oblation de la Congrégation, et l'un des cinq premiers Oblats qui sont venus fonder les missions sur la côte du Pacifique.

Le R. P. Jayol, mort en janvier 1907, âgé de 83 ans, quoique plus jeune d'oblation, avait cependant précédé le R. P. Blanchet dans les missions de l'Orégon. N'étant encore que diacre à son arrivée, il fut le premier prêtre ordonné dans ce pays. Il appartenait au clergé séculier, quand la première caravane d'Oblats vint s'établir à Olympia. Le passage des missionnaires fut, pour le R. P. Jayol, l'appel de Dieu. Il devint bientôt le premier novice Oblat placé sous la direction du R. P. Ricard, premier Vicaire des missions du Pacifique.

Le R. P. Richard, mort en mars 1907, dans sa 81e année, était, lui aussi, un vétéran de nos missions. Il faisait partie de la troisième caravane de missionnaires destinés à évangéliser nos contrées.

Les frères convers défunts sont : 1° le F. Mc Stay, mort en janvier 1907, dans sa 75e année, ancien professeur des premières écoles fondées en Colombie ; 2° le F. Harkins, mort en octobre 1907, à 72 ans ; 3° le F. Burns, décédé en février 1908, dans sa 76e année, et enfin le F. Surel, qui vient de mourir dans sa 90e année, après son jubilé de diamant de profession religieuse. Ces chers Frères ont servi la Congrégation avec zèle et dévouement ; ils ont aimé notre famille d'une affection d'autant plus grande qu'ils l'ont connue plus longtemps.

Le Seigneur aura sans doute accordé aux Pères et Frères

dont je viens d'évoquer le souvenir, la récompense qu'ils ont méritée par leurs travaux et leur vie édifiante. R. I. P.

Personnel actif. — Notre petite phalange de missionnaires, décimée par la mort, mais refaite par l'arrivée de nouvelles recrues, compte en ce moment quarante-sept membres, dont trente-six Pères profès et neuf Frères convers. De plus, un Père novice et deux Frères novices convers porteront bientôt le nombre des Oblats à cinquante.

Ce personnel est réparti dans onze maisons ou résidences. A signaler, depuis le dernier rapport, la fondation, pendant l'automne de 1905, de la résidence et paroisse du Sacré-Cœur à Vancouver, et, au mois de juin 1908, l'érection en maison régulière de la résidence de Saint-Eugène des Kootenays.

II. — Œuvres.

Quant aux genres de travaux dans nos missions, ils n'ont pas changé. Ils peuvent être classés en trois catégories : missions indiennes, écoles indiennes, paroisses et missions chez les blancs.

Par missions indiennes, il faut surtout entendre les visites régulières des camps indiens. Là se trouvent des tribus ou fragments de tribus converties autrefois, qui ont constitué des villages et sont soumises aux règles de la vie chrétienne.

Onze Pères se dévouent presque exclusivement à ce genre de travail. Ce sont les RR. PP. Peytavin, Chirouse, Lejeune, Coccola, Thomas, Rohr, Jacques Wagner, Plamondon, Conan, Bellot et Rocher.

La population indienne catholique du Vicariat, qui est d'environ onze mille âmes, se répartit en [illegible] postes, ayant chacun sa petite église ou chapelle. Cela donne par Père

une moyenne de mille âmes à évangéliser. Le ministère embrasse la prédication de courtes retraites à chaque visite, l'enseignement du catéchisme, l'administration des sacrements, et enfin l'exercice des fonctions de juge d'après la discipline établie dans chaque camp ou village.

Il n'y a plus de nouveau champ de conversion parmi les indigènes de la Colombie, bien que l'on compte à peu près 6.000 Indiens non catholiques. Le plus grand nombre d'entre eux ont refusé d'accepter la parole de l'Evangile prêchée par nos Pères, il y a quarante ans et plus. A la discipline sévère, mais bienfaisante de la vie chrétienne, ils ont préféré la débauche. Hélas! trop encouragés furent-ils en cela par les blancs corrompus, et finalement ils sont devenus la proie des hérétiques. Ces derniers, en général, ne les inquiètent guère, de crainte de les voir quitter leurs rangs.

Quant à nos chrétiens, il faut déplorer le sort qui leur est fait par la société utilitaire au sein de laquelle ils sont condamnés à vivre. On ne saurait se représenter leur condition qu'en les comparant à des pupilles qui viennent d'être affranchis de leur tutelle protectrice et se trouvent jetés dans un milieu contre lequel ils doivent se défendre.

C'est bien leur perte, en effet, que semble viser l'égoïsme des blancs. N'ont-ils pas vu leur chasse et leur pêche envahies par ces nouveaux venus qui se sont partagé le pays? Il leur fut dès lors impossible de se suffire aussi largement qu'autrefois sans sortir de leurs « réserves », et furent contraints, par le fait même, d'entrer en relations avec les blancs. Si encore ceux-ci étaient des chrétiens dignes de ce nom! Mais beaucoup ne le sont pas et, de plus, les institutions civiles ou gouvernementales ne sont pas toujours inspirées par la loi de l'Evangile. Voilà comment les pauvres sauvages qui se trouvent en contact fréquent avec la civilisation sont malheureusement exposés à en prendre, avant tout, les travers et les vices. L'alcool est fatal aux Indiens comme il l'est à toutes les races

primitives. Celui d'entre eux qui y goûte est vaincu et devient son esclave. Il n'y a que l'abstention complète, volontaire ou imposée, qui peut pratiquement conjurer la perte de ces populations. Les règlements, pleins de sagesse et de prudence, établis dans les camps, aident puissamment les Indiens à se préserver de ce véritable fléau. Mais, chez eux, la passion est si forte, si forte aussi l'âpreté au gain chez les débitants de boissons, que nos règlements ne suffisent pas toujours et qu'ainsi l'intempérance exerce des ravages terribles. C'est, sans contredit, l'élément de destruction le plus redoutable parmi les indigènes. Ceux qui ne sont pas catholiques sont plus que décimés et nos catholiques eux-mêmes sont sérieusement entamés. Dans la lutte contre le fléau, les missionnaires déploient toute l'activité possible. A chaque visite, ils sévissent, soit par la privation momentanée des sacrements, soit par l'organisation de sociétés de tempérance. Il existe bien une loi civile pour interdire la vente de l'alcool et des boissons fermentées aux sauvages; mais, par suite du peu de scrupule des débitants, toujours très habiles à éluder les prescriptions officielles, et en présence de la faiblesse des pauvres indigènes, cette loi est impuissante à conjurer le mal. Seule l'interdiction absolue d'introduire et de vendre le « whisky » dans le pays serait un remède efficace, mais on ne peut guère compter sur l'adoption d'une mesure aussi radicale.

Il faut signaler un autre obstacle qui se dresse de plus en plus menaçant devant le missionnaire des sauvages en Colombie. C'est le dangereux exemple des divorces parmi les blancs. Les couples indiens sont sujets, comme leurs frères les blancs, à l'incompatibilité d'humeur. La passion s'en mêlant, les époux cherchent à se séparer pour contracter de nouveaux liens.

Au début de leur conversion, nos sauvages n'avaient pas sous les yeux les déplorables exemples des blancs dissolus. Les règlements portés par l'évêque et les mis-

sionnaires suffisaient pour réprimer les abus qui se glissaient de temps à autre, et l'on n'avait pas à regretter d'infraction publique à la loi du mariage. Il en est encore ainsi dans la plupart des camps, surtout de ceux qui sont éloignés du contact des blancs. Pour ceux de nos sauvages, au contraire, qui sont quotidiennement en rapport avec la civilisation actuelle, les règlements religieux n'ont plus la même importance. Nous avons eu à regretter des séparations et des unions scandaleuses. Les missionnaires ont beau faire des remontrances et tâcher de ramener les coupables à la règle : Pourquoi, demandent ceux-ci, ce qui est permis aux blancs ne le serait-il pas aux sauvages ? Il faut chercher à faire expulser du camp les obstinés. En tout cas, l'entrée de l'église leur est interdite tant qu'ils vivent dans le désordre. La morale chrétienne doit être vengée. Encore une fois, que le mauvais exemple est pernicieux pour la nature faible et passionnée de ces chrétiens !

Par ce que nous venons de dire, on peut se former une idée des luttes que nos Pères ont à soutenir dans l'exercice du saint ministère : luttes difficiles et qui seraient de nature à décourager les plus intrépides si la grâce d'En Haut ne venait à leur secours ; luttes nécessaires pourtant, et devant lesquelles nos missionnaires n'ont pas reculé et ne reculeront jamais.

Ecoles indiennes. — Au ministère que nos Pères exercent auprès des populations indigènes se rattache l'œuvre des écoles indiennes. Ces écoles sont au nombre de six, dont trois écoles industrielles et trois écoles-pensionnats.

Les RR. PP. Carion, Bœning, O'Neil, Jacques Wagner et Plamondon, les trois premiers exclusivement, les deux autres partiellement, se dévouent à cette œuvre, soit comme directeurs, soit comme professeurs. Le programme suivi dans ces écoles est tracé par le gouvernement et ne

diffère guère du programme des écoles primaires du pays. Des religieuses y donnent l'enseignement classique aux garçons et aux filles : de plus, elles initient ces dernières aux travaux du ménage. Nous devons une grande reconnaissance à ces zélées religieuses, car, sans elles, les écoles indiennes ne pourraient subsister. Quant à l'apprentissage des métiers utiles aux garçons, il est donné, soit par quelques rares frères convers, soit par des laïques.

A la suite de l'inconduite de bon nombre d'anciens élèves de ces institutions, on s'est demandé parfois si elles étaient un bienfait pour nos Indiens.

Le fait de l'inconduite, il faut l'admettre. Il semble bien que le peu de connaissances que les jeunes gens acquièrent à l'école mettent en ébullition l'orgueil et la vanité innés chez eux. De retour dans leur camp, un certain nombre d'entre eux — la minorité pourtant — veulent faire parade de leur supériorité sur les anciens dont ils narguent l'ignorance. De plus, prenant prétexte de cette prétendue supériorité, ils se livrent à la paresse et aux vices qui en découlent et se flattent de savoir autant que les blancs. Le malheur est qu'ils prennent comme exemples les moins recommandables. Le jeu, la boisson, l'impureté, les rixes, voilà où vont leurs préférences.

Après avoir vécu pendant quelques années de cette vie de désordre, ils reviennent, en général, à de meilleurs sentiments. La formation première qu'ils avaient reçue reprend son empire, et ils deviennent, sinon toujours des modèles, du moins des hommes industrieux et rangés. Grâce à la connaissance assez développée qu'ils ont de notre sainte religion, et à la facilité avec laquelle ils s'expriment en anglais, nos élèves résistent victorieusement à l'erreur que leur suggèrent les hérétiques et les athées qui les entourent.

La conclusion, c'est que les jeunes indigènes qui ont été élevés dans nos écoles, après avoir subi la crise que je viens de signaler, en sortent comme passés au crible, plus

forts, plus résistants, et qu'ils opèrent tout naturellement la transition de l'état primitif à celui de la civilisation. Ces écoles sont donc un réel bienfait, puisqu'elles auront grandement contribué à nous conserver notre population indigène. Aucun ministère ne doit tenir plus à cœur aux missionnaires qui en sont chargés que celui de directeur ou de maître dans nos écoles industrielles et nos écoles pensionnats. Il est, sans conteste, en pleine conformité avec notre vocation d'Oblats de Marie, de missionnaires des pauvres.

Paroisses. — Nous arrivons maintenant au ministère que nos Pères exercent auprès des blancs.

Les églises et chapelles à leur usage sont au nombre de quarante. Il y a en outre bien des postes que les Pères sont obligés de visiter et où ils disent la sainte messe, quoiqu'il n'y existe pas d'église.

La population catholique blanche en Colombie britannique ne dépasse pas 14.000 âmes.

Voici les noms des Pères qui se dévouent à ce ministère : les RR. PP. Welch, Le Chesne, Madden, Connolly et Mc Cullough dans la paroisse du Saint-Rosaire à Vancouver ; le R. P. Lardon dans la paroisse du Sacré-Cœur en la même ville ; les RR. PP. Peytavin, O'Boyle, Lambot, Jean Wagner et Duplanil à New Westminster et aux environs ; les RR. PP. Tavernier, Choinel, Meissner et Beck dans le district de Saint-Eugène qui comprend les centres importants de Fernie, Cranbrook et Moyie ; enfin, le R. P. Thomas, dans le district de William's Lake.

Quant au genre de travail que comporte le ministère auprès des blancs en Colombie britannique, il est le même, en général, que partout ailleurs. Le missionnaire prêche, catéchise, confesse, visite les malades, administre les sacrements, célèbre la sainte messe ou la chante les jours de fête, enfin, dirige les sociétés et confréries religieuses.

Néanmoins, le travail diffère par suite de circonstances spéciales au pays. En premier lieu, le petit nombre de

catholiques qui sont comme perdus au milieu des protestants près de vingt fois plus nombreux. De fait, la moyenne dans le Vicariat est de un catholique pour dix-huit hérétiques. Cette proportion est due au genre d'immigration presque exclusivement protestante qui a peuplé le pays, dès l'origine, lorsque la Colombie n'était qu'une simple colonie. Protestants anglais, écossais, irlandais du nord de l'île, et durant les dernières années surtout, protestants de l'Ontario, sont venus former la masse de notre population.

Deux autres particularités s'ajoutent à la première pour accroître les difficultés du ministère : la grande étendue du pays et sa configuration toute spéciale. Comme étendue, le pays est immense : la France et l'Espagne réunies s'y trouveraient à l'aise. De plus, cette vaste superficie n'offre que montagnes et vallées avec quelques rares plateaux. On n'y voit point, comme à l'est du diocèse, les grandes plaines propices à la fondation de nombreuses colonies d'agriculteurs. Il en résulte donc que nos quelques milliers de catholiques, qui formeraient à peu près une bonne paroisse des grandes villes de l'est du Canada, se trouvent disséminés en une centaine de points. Font seules exception, les paroisses de Vancouver et celles d'une dizaine de villes de bien moindre importance.

L'intérêt du salut des âmes impose des visites à domicile dans des districts dont chacun égale en superficie bien des diocèses d'Europe.

Nos Pères, qui se livrent à ce ministère, ne connaissent ni les consolations ni les succès éclatants des paroisses populeuses ; ils n'ont même pas les joies que trouvent les missionnaires des sauvages. Leur dévouement doit suffire seul à toutes les exigences et suppléer même à l'entraînement qui vient du nombre des fidèles.

La période actuelle est donc celle du labour et des semailles. La croissance demandera encore du temps et de la patience : nos missionnaires doivent en être persuadés.

Ce ne sont pas ceux d'aujourd'hui, certes, qui récolteront tout ce qui a été semé jusqu'ici dans cette portion du champ du Seigneur ; et c'est le cas de leur appliquer fort à propos la parole du divin Maître : « *Alius est qui seminat, alius qui metit.* »

Il était nécessaire de signaler ces difficultés pour avoir une juste idée de la situation dans laquelle se trouvent nos Pères, et pour apprécier comme il convient le courage et la patience dont ils doivent faire preuve dans l'accomplissement de la lourde tâche qui leur incombe de défendre la foi et de la répandre dans ce nouveau pays.

Education de la jeunesse. — Toutefois, nos Pères feraient un travail incomplet s'ils ne s'occupaient pas, autant que la situation le leur permet, de l'éducation chrétienne de la jeunesse.

Il faut se rappeler que le gouvernement de la Colombie a établi le déplorable système des écoles neutres. Nos enfants catholiques qui les fréquentent sont exposés, par là même, à devenir, pour le moins, des indifférents en matière de religion, sinon des incroyants. En pratique donc, pour parer aux dangers qui menaçaient la foi dans l'âme de nos enfants, il fallait fonder des écoles catholiques là où on le pouvait. Cela n'a été possible, malheureusement, jusqu'à ce jour, que dans les centres les plus importants : Vancouver, New-Westminster, Kamloops, Nelson. Tout dernièrement, une belle école de garçons a été bâtie à grands frais à Vancouver. Jusque-là, les garçons suivaient les classes au couvent des Sœurs.

Dans les écoles, la surveillance de l'enseignement religieux revient aux Pères, tandis que les religieuses se chargent des classes. Le petit collège-pensionnat Saint-Louis, à New-Westminster, est le seul où l'enseignement soit donné par un de nos Pères, le R. P. Lambot, qui est aidé de plusieurs maîtres laïques.

Quant au petit séminaire de New-Westminster, il connaît

les vicissitudes par lesquelles doit nécessairement passer toute œuvre naissante de ce genre, en un pays à faible minorité catholique. Le R. P. E. Maillard s'y dévoue courageusement en qualité de directeur et professeur. Il est secondé par un jeune professeur, étudiant en philosophie.

Si l'on ajoute à ce qui vient d'être dit sur les travaux du ministère et de l'éducation, que nos Pères ont en outre la direction spirituelle des couvents, hôpitaux et autres institutions religieuses du diocèse, il ne manque plus dans l'énumération de nos œuvres que celle de la direction des trois fermes-modèles de William's Lake, Saint-Eugène et Sainte-Marie. Les RR. PP. Chiappini, Jacques Wagner et O'Neil en sont les directeurs et ils ont sous leurs ordres des Frères et des employés.

Vie religieuse. — A cause de leurs travaux presque exclusivement extérieurs, il n'est pas possible que nos Pères fassent tous leurs exercices en commun, comme il serait à désirer. La prière du matin avec la méditation, l'examen particulier, l'oraison du soir, le chapelet et la prière du soir se font assez régulièrement.

L'esprit religieux en général est bon. Je n'ai eu qu'à me louer de la soumission et de l'obéissance dont les Pères ont toujours fait preuve. Il n'y a d'exception que pour un seul.

Desiderata. — Malgré la nécessité plus grande que jamais d'avoir des missionnaires, il faudrait viser à les grouper, sans les isoler jamais, ni même les laisser à deux. Les exigences du ministère nous ont maintes fois obligé à laisser des Pères seuls pour un temps plus ou moins long. Je dois ajouter cependant que, dans la plupart de ces cas, les Pères avaient hâte de rentrer dans leur communauté.

Un second progrès à réaliser serait de pouvoir donner à quelques-uns de nos Pères le temps voulu pour se préparer à la prédication des missions dans les paroisses et des retraites dans les communautés du diocèse et des diocèses

voisins. Jusqu'à présent, les travaux de ce genre ont été presque toujours confiés à d'autres religieux. Malgré le désir qu'on a souvent exprimé d'avoir nos Pères et les offres qui nous ont été faites, nous avons dû refuser, par suite du manque de sujets bien préparés pour ces prédications.

Conclusion. — Pour terminer ce rapport, encore très incomplet à mon avis, je relate la visite générale faite dans le Vicariat en mai et juin 1905 par le R. P. N. S. Dozois, quelque temps après son élection à la charge d'assistant général. Le R. Père délégué a visité presque toutes nos maisons et résidences, il s'est entretenu avec tous les Pères à l'exception d'un seul, et voulut bien consigner, dans son acte de visite, la satisfaction qu'elle lui avait procurée.

De notre côté, nous lui sommes très reconnaissants du bien que sa présence fit parmi nous. Ses décisions et ses avis marqués au coin de la prudence et de la sagesse nous ont été fort utiles, et nous nous sommes efforcés de mettre en pratique les sages conseils qu'il nous a donnés.

AUGUSTIN DONTENWILL, *O. M. I.*,
Evêque de New-Westminster,
Vicaire des Missions de la Colombie britannique.

Rapport sur la Province britannique.

La Province britannique comprend 12 maisons et 4 résidences. Il n'y a eu ni accroissement ni diminution dans leur nombre depuis le dernier Chapitre général.

Le personnel se compose de 57 Pères et 37 Frères convers. Les Pères sont, pour la plupart, employés soit dans les

missions permanentes, — embrassant le ministère paroissial — soit à l'œuvre principale de la Congrégation, c'est-à-dire à la prédication des missions proprement dites ; quatre d'entre eux dirigent nos deux écoles réformatoires ou pénitenciers, six sont employés au juniorat et au scolasticat, et deux au noviciat. Les frères convers se dévouent presque tous à la tâche difficile, mais méritoire de l'instruction et de l'éducation des garçons de nos pénitenciers.

Des Pères qui se trouvaient dans la province à l'époque du dernier Chapitre général, la mort nous en a enlevé deux, savoir les Pères Kirby et Kavanagh ; trois ont été envoyés à l'étranger. Un de nos frères convers a aussi été frappé par la mort et deux autres ont reçu leur obédience pour d'autres pays.

Au point de vue matériel, la province n'a pas baissé depuis le dernier Chapitre. Dans quelques-unes de nos missions, la dette a quelque peu diminué, nonobstant les lourdes dépenses qui y ont été faites pour en améliorer ou embellir les constructions. Ce qui occasionne à la province le plus de frais, c'est naturellement l'entretien du juniorat et du noviciat : ces deux établissements absorbent annuellement la somme de 1.400 livres (35.000 francs).

Au point de vue de la vie spirituelle et de la vie religieuse, la province n'a pas, me semble-t-il, dégénéré durant les deux dernières années. Nous avons tous nos multiples faiblesses, et parmi nous il y a, sans doute, bien des choses à corriger. Il pourrait surtout y avoir une plus grande régularité dans nos diverses maisons. Néanmoins, aux points essentiels de la vie religieuse et aux obligations de leurs saints engagements, la plupart d'entre nous sont aussi fidèles que possible. Il y a, chez la grande majorité des membres de la province, un véritable amour pour la Congrégation et un ardent désir de la faire honorer. L'esprit de charité fraternelle règne assez bien dans la province. Il y a parmi nous un véritable zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, et ce zèle se manifeste d'une

manière éclatante par la vie de dévouement et d'abnégation que mènent plusieurs de nos Pères, par l'empressement avec lequel ils s'adonnent à l'évangélisation des âmes les plus pauvres et les plus abandonnées, par les travaux apostoliques qu'ils accomplissent et qui ont souvent excité l'admiration et mérité les éloges des évêques et des prêtres qui en ont été témoins.

Un mot sur chacune de nos maisons et résidences.

Holy-Cross, Liverpool. — Cette mission est la première de la province dans l'ordre du temps, sa fondation datant de 1850. Ici, comme dans toutes nos missions d'Angleterre et d'Ecosse, nos Pères ont charge d'âmes. A une certaine époque — il y a cinquante ans — la population catholique du district s'élevait à 12.000 âmes. Mais, tant d'habitations ont été démolies périodiquement, pour des raisons d'hygiène et de salubrité, durant la dernière moitié du siècle dernier, que le nombre des catholiques n'excède pas à présent le chiffre de 4.500. Dépendent de l'église les diverses confréries que voici : Association de la Jeunesse, Sainte-Famille, Enfants de Marie, Ligue de Sainte-Agnès et Confrérie des Ames du Purgatoire. Environ 900 enfants fréquentent les écoles paroissiales. Les parents de ces enfants appartiennent tous à la classe ouvrière, et plusieurs d'entre eux sont même les plus pauvres parmi les pauvres du bon Dieu. Comme il n'est pas rare que les pères et mères soient employés à la fois à des travaux extérieurs, — le plus souvent à colporter des marchandises à travers les rues de la cité — ces braves gens n'ont ni le temps ni la capacité voulus pour enseigner à leurs enfants même les rudiments de la religion. Etant donné cet état de choses, les quatre Pères, attachés à cette mission, ont certes devant eux, à l'école aussi bien qu'à l'église, un vaste champ où exercer leur zèle et leur dévouement.

Leeds. — Cette mission, fondée il y a 57 ans, n'a jamais

cessé de progresser. Elle possède une église aux vastes dimensions et aux proportions majestueuses ; un presbytère, des écoles élémentaires pour garçons et filles, une salle d'asile (un couvent pour les Sœurs de l'Immaculée Conception avec une institution pour jeunes demoiselles y annexée), un grand orphelinat et une salle pour les jeunes gens. La population catholique de la mission n'a ni augmenté ni diminué depuis le dernier chapitre : elle compte environ 5.300 âmes. Cinq Pères pourvoient aux besoins spirituels de cette grande paroisse. Outre les quatre messes publiques célébrées à l'église, la sainte Messe est dite tous les jours au couvent. Toutes les confréries établies dans la mission, savoir : Association de la Jeunesse, Sainte-Famille, Enfants de Marie, Société des garçons et Ligue des filles, continuent à être de plus en plus florissantes. 1.300 enfants environ fréquentent les écoles de la mission.

Inchicore. — Cette fondation date de 1856 et forme le centre de l'activité apostolique de nos Pères en Irlande. C'est de là qu'ils partent, par groupes de deux ou trois, pour aller prêcher des missions et des retraites sur divers points du territoire. A époques déterminées, chaque année, ont lieu à Inchicore des retraites pastorales données par nos Pères. Le clergé séculier de Dublin et d'autres parties de l'Irlande apprécie beaucoup ces retraites, et bien nombreux sont les prêtres qui, tous les ans, viennent en profiter. Outre le ministère de la prédication des missions et retraites, les Pères de cette communauté pourvoient aux besoins spirituels de la nombreuse population ouvrière du voisinage. Cependant, nos Pères n'ont pas ici, comme dans nos missions d'Angleterre, charge d'âmes. On dit cinq messes à l'église les dimanches et jours de fête. De l'église dépend la confrérie de l'Immaculée Conception : la branche des hommes compte 520 membres et celle des femmes 480 membres. Dès le principe nos Pères ont dirigé ici une école élémentaire pour garçons : environ une centaine

d'enfants, les plus pauvres et les plus abandonnés du district, y reçoivent l'instruction religieuse et profane.

Rockferry. — Etablie il y a 46 ans, cette mission possède une très belle église, un superbe presbytère, et des écoles proportionnées aux besoins de la paroisse (bien que l'architecture n'en soit pas très prétentieuse). Dans les limites de cette mission se trouvent aussi le noviciat des Sœurs de l'Immaculée Conception et un refuge de filles repenties dirigé par les Sœurs de charité irlandaises.

La population catholique du district est de 1.600 âmes environ. Les dimanches, on célèbre trois messes à l'église. Annexées à l'église on trouve les confréries suivantes : Sainte-Famille, Enfants de Marie, et Ligues de Saint-Louis de Gonzague et de Sainte-Agnès. La communauté se compose de quatre Pères, qui, en plus du ministère paroissial, desservent comme aumôniers les couvents de l'Immaculée Conception et des Sœurs de la charité.

Tower-Hill, Londres. — Cette mission fut confiée à nos Pères en 1864. A une certaine époque de son histoire, elle comptait une population catholique d'environ 7.000 âmes ; mais actuellement, d'une part comme conséquence de la démolition des habitations insalubres ordonnée par les autorités municipales et de l'autre par suite de la grande affluence de juifs et autres étrangers s'établissant dans le district, le nombre des catholiques ne dépasse pas 1.600 ; et l'on ne peut même pas espérer que cette mission devienne jamais plus populeuse. On dit quatre messes à l'église les dimanches et jours de fête, et deux messes sur semaine. Les confréries établies sur la paroisse sont toutes très florissantes. Environ 700 enfants fréquentent les écoles de la mission. La communauté se compose de trois Pères et un Frère convers.

Kilburn. — L'origine de cette mission date de 1865. Sa population catholique est d'environ 1.700 âmes. Les con-

fréries établies dans la mission sont : la Sainte-Famille, les Enfants de Marie, l'Adoration du Très Saint Sacrement et la Ligue de Sainte-Agnès. La communauté se compose de quatre Pères qui, outre le ministère paroissial, remplissent la charge d'aumôniers du couvent des Sœurs de l'Espérance situé sur le territoire de la misssion.

Lys-Marie, Sicklinghall. — Cette maison occupait naguère une place assez importante dans la province : c'était tout à la fois la maison du juniorat et du noviciat. A cause des défauts des constructions, les bâtiments furent jugés mal appropriés à ce double usage. A présent, la communauté de Lys-Marie s'occupe du bien spirituel des catholiques disséminés à Sicklinghall et Wetherby et dans les environs.

St. Mary's, Leith. — Cette Mission, fondée en 1860, continue de prospérer et est pourvue d'une église, d'une maison et d'écoles très spacieuses. On a, ces dernières années, beaucoup fait pour en améliorer la situation matérielle. La population catholique de cette paroisse est d'environ 5 800 âmes, appartenant toutes à la classe ouvrière et toutes pauvres : leur pauvreté n'est égalée que par leur générosité. Nulle part ailleurs dans la province, l'église n'est plus largement soutenue par les offrandes des paroissiens. — De l'église dépendent de florissantes associations d'hommes et de femmes. Plus de 1.200 enfants fréquentent les écoles paroissiales, qui sont dirigées par les Sœurs de l'Immaculée Conception. La communauté se compose de quatre Pères, qui, outre les travaux écrasants de la paroisse, desservent l'aumônerie du couvent, des hôpitaux et de l'asile des pauvres, situés dans l'immense faubourg de Leith.

Pénitencier de Glencree. — Cet établissement fut fondé en 1859 et confié aux Pères Oblats. Il a pour but de recevoir et de réformer (reformatory school) les garçons

qui ont subi quelque condamnation. Durant la période de leur « emprisonnement », laquelle est ordinairement de cinq ans, les jeunes détenus reçoivent une forte instruction religieuse et sont préparés à la réception des Sacrements. On leur donne aussi une bonne instruction profane, y compris l'enseignement d'un métier et les éléments de la littérature. Ainsi sont-ils éduqués de façon à devenir plus tard d'utiles citoyens aussi bien que de bons chrétiens. Deux Pères — le supérieur et le chapelain — et treize frères convers composent le personnel de la maison. Le nombre des enfants est à présent de 220.

Ecole réformatoire de Philipstown. — Ce pénitencier de Philipstown a le même but que celui de Glencree, mais n'a été fondé que plus tard (en 1870). Ici, comme à Glencree, nos garçons reçoivent un fort enseignement industriel en même temps qu'une bonne éducation morale. On leur enseigne l'art du forgeron, du charpentier, du tailleur, du cordonnier et du boulanger; l'agriculture y tient, toutefois, le premier rang parmi tous ces arts ou métiers. La communauté se compose de deux Pères — le supérieur et le chapelain — et de quinze frères convers. Le nombre des enfants est de 190.

Belmont. — C'est le noviciat de la province. Il s'y trouve à présent six novices scolastiques et quatre novices convers. A cette maison est annexé le noyau d'un scolasticat pour la province. Il fut inauguré l'an dernier avec l'aide des novices qui venaient alors de terminer leur noviciat. Les frères scolastiques sont encore peu nombreux : six seulement; mais ce nombre ira s'augmentant d'année en année. Comme l'état actuel de la maison de Belmont — manque de place et de proportions — ne permet pas d'y espérer la marche normale d'un scolasticat, on fait à présent des démarches pour la construction de nouveaux bâtiments convenablement répartis pour les besoins du scolasticat. Nous espérons que, bien longtemps avant le prochain

Chapitre général, il y aura dans la province britannique un scolasticat florissant et, de toutes façons, à la hauteur de toutes les exigences.

Belcamp. — C'est le juniorat de la province; sa fondation date de 1893. Magnifiquement situé au milieu de la campagne, à deux lieues de Dublin, on ne pourrait vraiment désirer un endroit mieux adapté au but qu'il se propose. La nouvelle aile et la pieuse chapelle qu'on y a récemment construites rehaussent encore la valeur de Belcamp comme juniorat. La communauté se compose de cinq Pères, un Frère convers et environ 30 junioristes.

Holyhead. — Dans cette résidence, deux Pères se dévouent au bien spirituel des catholiques disséminés sur la surface de l'île d'Anglesey, au nord du pays de Galles. Il y a deux chapelles dans l'île, une à Holyhead et une autre à Beaumaris. Comme ces chapelles ne sont toutes deux que temporaires, et comme elles sont trop petites pour les « congrégations » qui les fréquentent, le temps approche où il sera nécessaire de bâtir une église à Holyhead et une chapelle de secours à Beaumaris. Le terrain — très bien situé — a déjà été trouvé et retenu pour l'église de Holyhead ; et bientôt — aussitôt du moins qu'on se sera procuré l'argent nécessaire — l'on va commencer à construire. La somme requise pour la chapelle projetée à Beaumaris est déjà toute trouvée, et l'édifice sera construit dès qu'on se sera assuré un terrain convenable.

St. Joseph's, Colwyn Bay. — Comme St. Mary's à Holyhead, St. Joseph's à Colwyn Bay est une résidence, au nord du pays de Galles, où deux Pères s'occupent de la maigre population catholique de la ville. Ici, il y a un presbytère convenable et une église assez belle, fournis l'un et l'autre par un généreux bienfaiteur.

Llanrwst. — Encore une résidence au pays de Galles. Mais contrairement à Holyhead et à Colwyn Bay, cette

station fut établie dans le but d'amener les Gallois à se convertir à notre sainte religion. Le Père employé ici — car il n'y en a qu'un — prêche en langue galloise. La mission est bien ingrate et ne procure pas les consolations qui encouragent le missionnaire que l'obéissance envoie dans un centre plus catholique.

Pwllheli. — Ici également réside un Père dont la mission a aussi pour but la conversion des Gallois. Tout en travaillant à la conversion des hérétiques, ce Père se dévoue au salut de quelques anciens catholiques qui habitent le district.

JOSEPH-M. SHERRY, *O. M. I.*,
Provincial.

Rapport sur la Province d'Allemagne.

1904-1908

Depuis l'avant-dernier chapitre tenu à Liège jusqu'à ce jour, la province d'Allemagne a continué, Dieu aidant, sa marche en avant. Trois nouvelles maisons ont été fondées et les anciennes n'ont pas cessé de prospérer. L'exposé succinct des diverses œuvres de la province en fournira la preuve.

I. — Maisons d'éducation.

a) Saint-Charles, juniorat.

D'après le personnel de 1907, la maison de Saint-Charles comptait 15 Pères, 25 Frères convers et 190 junioristes. Le résultat de cette œuvre est satisfaisant : l'année 1907 nous donnait 26 novices ; l'année 1908 nous en donnait 21.

Au point de vue matériel, Saint-Charles s'est développé très avantageusement. L'achat d'un vaste terrain a amplifié le champ d'action de nos bons frères convers. La façade a pris un aspect plus uniforme, grâce aux constructions qui ont été exécutées. De grands ateliers, abritant les machines, ont été bâtis et l'ancienne maison a reçu un crépissage de ciment.

Financièrement, la maison de Saint-Charles se suffit à elle-même, la pension des élèves a été élevée pour des raisons faciles à comprendre. L'habile direction de la maison fait le reste.

b) Saint-Gerlach, noviciat.

Rien n'a été changé dans cette maison depuis qu'elle a passé de la province du Nord à la province d'Allemagne. Elle est bien adaptée à la vie du noviciat. Nos vocations viennent presque toutes du juniorat. On pourrait énumérer l'une ou l'autre venant du gymnase.

Deux ou trois Pères et quelques Frères convers en constituent d'ordinaire le personnel. Cette année a vu, le 14 août, une prise d'habits de 21 Frères scolastiques. Le noviciat des Frères convers a perdu de son importance depuis que deux noviciats de ce genre ont été ouverts en Allemagne même. La province entretient le noviciat à ses frais.

c) Saint-Boniface, Hünfeld, scolasticat.

Hunfeld est le siège du Provincial. Huit Pères sont chargés de l'enseignement à environ 80 scolastiques. Cette année-ci, le nombre des scolastiques atteindra le chiffre de 90 et nous verrons dans un avenir prochain ce nombre s'augmenter encore. Trois autres Pères se dévouent à la rédaction de la revue « Maria Immaculata », qui compte plus de 6.000 abonnés, dirigent le « Marianische Missionsverein » avec ses 30.000 membres et cherchent à le propager encore davantage. De plus, il y a à Hunfeld un

noviciat de Frères convers. Les novices sont en ce moment au nombre de dix. Le noviciat nous a fourni quelques bons Frères, je dis « quelques », car vu l'esprit du temps, il n'est pas facile de trouver des hommes de caractère, décidés à se donner à Dieu dans cette vocation si méritoire. Il y a, de plus, la difficulté du service militaire. Chaque année, un certain nombre de nos Frères sont obligés d'aller à la caserne.

En somme, nous avons lieu d'être contents des résultats obtenus.

Les trois maisons d'éducation, que nous venons de passer en revue, ont un but déterminé, je dirais presque unique, celui de la formation de nos sujets. Quelques travaux apostoliques ont été donnés par ces maisons, mais ils n'entrent guère en compte.

La chapelle publique, attachée à notre scolasticat, mérite une mention spéciale ; nous y comptons de 200 à 300 confessions par semaine.

d) Strasbourg. Maison Saint-Joseph.

Cette nouvelle maison a été ouverte le 5 août dernier. Le bâtiment n'est encore que loué. La proximité de l'Université nous permet d'atteindre le but principal que nous nous sommes proposé dans cette fondation. Le but est double : d'abord former des professeurs pour nos établissements d'enseignement ; puis donner à nos jeunes Pères, qui ont fait leurs premières armes dans le ministère pendant quatre ou cinq ans, le loisir de revoir leurs sermons, de les retravailler, d'amplifier leurs connaissances en fréquentant un cours d'économie sociale ou d'une autre matière utile à l'apôtre de nos jours, et surtout de se renouveler dans l'esprit de leur vocation et de la piété sacerdotale par une vie consacrée entièrement à la vie intérieure et à l'étude dans une maison parfaitement régulière, une sorte de second noviciat. Chaque année, deux Pères missionnaires passeront par cette maison.

II. — Maisons de missionnaires.

a) *Saint-Ulrich.*

Le bilan des travaux exécutés par les Pères de Saint-Ulrich en l'année 1907 est éloquent par lui-même : 39 missions ou adorations ; 10 octaves ; 29 retraites ; 14 triduums ; 22 premières communions. La maison de Saint-Ulrich est la propriété de l'évêché de Metz.

b) *Arnheim, Maison du Sacré-Cœur.*

Neuf Pères et cinq Frères convers constituent le personnel de cette maison. Outre les sermons de circonstance et la main-forte prêtée à nos autres maisons de missionnaires, les Pères ont donné dans le courant de l'année 1907 10 missions et 7 retraites.

Il nous est permis d'espérer que, dans un avenir prochain, il nous sera permis de donner à nos missionnaires d'Arnheim un pied-à-terre sur le sol de l'Allemagne, dans le centre industriel de la Westphalie. Ceci leur épargnerait beaucoup de temps et d'argent dépensés dans les voyages et ils ne seraient plus gênés dans leurs mouvements.

c) *Maria-Engelport.*

Cette maison, fondée en 1903, est principalement destinée à être un noviciat de Frères convers. Des conditions favorables permettent de les former là aux différents métiers, à l'agriculture et aux autres travaux, qu'ils doivent plus tard exécuter soit en Europe, soit en missions.

Nous avons en outre, à Engelport, 10 Pères s'adonnant aux travaux apostoliques. Ils ont à leur effectif 7 missions, 5 retraites, collaboration à 8 missions et 127 travaux de circonstance. Ce sont surtout les Pères d'Engelport qui prêtent main-forte aux Pères de Saint-Ulrich.

Les bâtisses sont à peu près finies.

d) Saint-Nicolas.

Cette maison, de fondation récente (1905), s'est développée d'une manière merveilleuse. Elle est exclusivement une maison de missionnaires. En 1907, elle comptait 14 Pères et 5 Frères convers. Sans compter les 400 remplacements de curés, et les conférences données durant l'année 1907, nous relevons un total de 38 missions, 2 retours de missions, 6 octaves et 3 retraites.

Trois Pères s'occupent, en outre, des nombreux Polonais qui travaillent dans cette contrée. On estime à 70.000 le nombre des Polonais dont nos Pères sont les pasteurs.

Nous avons essayé d'établir la même œuvre pour les ouvriers italiens, mais avec moins de succès, car les résultats furent minimes.

e) Bruxelles.

Nous arrivons à la dernière œuvre de la province, œuvre d'un genre à part, à laquelle se consacrent trois Pères. Sur la demande de Son Eminence le cardinal Fischer, de Cologne, nous avons fini par accepter la direction de l'Œuvre des Allemands à Bruxelles. On compte en cette ville environ 16.000 catholiques allemands. Nos Pères n'ont pas là une paroisse, ni quelque chose de semblable. Suivant les besoins on les appelle, au lit d'un moribond, par exemple ; ils donnent l'instruction religieuse au gymnase allemand, qui se trouve à Bruxelles ; ils dirigent le cercle des apprentis et sont à la tête des différentes confréries établies dans la colonie allemande, etc.

Malheureusement, ces dernières années, la direction de cette œuvre laissait à désirer. Il y a là des ruines à relever. Les efforts faits par nos Pères et les succès déjà obtenus nous font espérer que le travail des nôtres sera béni du bon Dieu. La maison ne compte encore que trois mois d'existence.

En finissant ce court aperçu sur la jeune province

d'Allemagne, je crois pouvoir dire qu'elle est un arbre vigoureux, promettant de beaux fruits pour l'avenir.

Au point de vue spirituel ou moral, je crois pouvoir dire que les racines et le tronc de cet arbre sont sains et que les quelques insectes qu'on y découvre se trouvent dans l'écorce, sans empêcher une sève abondante de porter la fécondité dans toute la couronne de branches. Au reste, ces quelques imperfections, n'est-ce pas inhérent à toute société humaine ? Je dois donc rendre témoignage au bon esprit et au dévouement de nos Pères et de nos Frères.

. . . .

Hünfeld, le 15 août 1908.

Ig. Watterott, *O. M. I.*,
Provincial.

Rapport sur la Province de Belgique.

Par le R. P. Delouche, Provincial.

La province.

La province de Belgique fut fondée le 17 février 1905. Son acte de constitution établit que « les limites du royaume formeront sa circonscription et qu'elle englobera toutes les maisons à ce moment érigées sur le territoire. Toutefois, vu les circonstances faites actuellement à la France, la maison de Dinant et le noviciat du Bestin resteront à la disposition de la province du Nord ».

La province de Belgique naquit, au lendemain des persécutions françaises, dans un pays d'une vitalité catholique remarquable, à la perspective d'œuvres belles et

consolantes pour la Congrégation, non moins qu'à l'espoir de vocations solides et nombreuses.

C'était au moment où l'Episcopat du pays venait de nous confier l'Œuvre nationale du Sacré-Cœur de Jésus. Qui n'a vu, dans ce fait, une attention particulière de la Providence, voulant récompenser notre famille religieuse de son inlassable dévouement dans l'Œuvre nationale de Montmartre que nous avions dû abandonner?

La province fut fondée dans des conditions peut-être trop spéciales et en tous cas difficiles : de lourdes charges grevaient les immeubles et devaient paralyser, au début au moins, le développement des œuvres. La province du Nord n'avait pu, on le comprend, s'intéresser à la fondation des maisons de Belgique, ses propres œuvres absorbant, et au delà, ses ressources restreintes par la persécution, mais elle fut heureuse d'y trouver un asile pour ses exilés, la plupart des vieillards hors de combat ou des Pères d'une santé altérée.

L'Administration générale ne put non plus, conformément au désir de la Règle, établir la province dans des conditions moins onéreuses et la soulager dans des charges contractées sur sa décision. On dut se résoudre à compter sur la divine Providence et on constatera bientôt que son assistance ne nous fit pas défaut.

Si, dès le début de ce rapport, j'attire l'attention du Chapitre sur ce point, c'est pour mieux proclamer que la jeune province « née du Sacré Cœur de Jésus et dans le Sacré-Cœur de Jésus » n'a pas tardé à en ressentir les visibles bénédictions sous tous les rapports.

Maisons.

Maison d'Anvers. — Sa fondation remonte au 25 février 1900. Située au centre de la métropole commerciale, aux confins du quartier le plus cultivé et le plus fortuné

le la ville, touchant d'autre part à une population de condition modeste privée depuis longtemps de la facilité d'accomplir ses devoirs chrétiens vu l'éloignement de toute église paroissiale, la maison d'Anvers se trouve en condition favorable pour opérer un grand bien et se développer, sur une paroisse d'une telle importance qu'il lui faudrait non pas une, mais plusieurs chapelles de secours.

L'immeuble acquis, sur décision de l'Administration générale, comportait un ensemble de plusieurs maisons de maître que le vendeur ne consentit pas à séparer dans la vente. Il devint la propriété de la Congrégation, qui le paya grâce à un emprunt de 500.000 fr. amortissable annuellement, contracté vis-à-vis d'une banque de la ville. Un remarquable jardin anglais de 4.000 m., entouré lui-même d'autres vastes jardins, fait de ce séjour, au centre de la grande ville, un abri tranquille, favorable au recueillement et au travail, non moins que salutaire aux santés.

Gardant pour elle-même le plus vaste hôtel et le grand jardin, la communauté s'y installa, consacrant à destination de chapelle provisoire les quatre grands salons contigus du rez-de-chaussée, et, s'accommodant assez mal, du reste, de cette habitation trop luxueuse, destinée à être revendue pour être remplacée un jour par un couvent plus modeste, mieux approprié à ses besoins, dans une partie du vaste jardin qui enveloppe toute la propriété. Le recueillement y gagnera encore et les Pères pourront alors, dans la chapelle publique définitive qui s'impose à côté du futur couvent, développer les œuvres commencées et réaliser tout le bien que sollicite leur zèle.

Les œuvres. — Le personnel de la maison se compose de huit Pères et de trois Frères convers. Le ministère des Pères est nécessairement restreint, vu les circonstances actuelles et surtout la santé de plusieurs, au service de la chapelle provisoire et de quelques aumôneries. Le minis-

tère de la chapelle occupe deux Pères de langue flamande, et les autres s'adjoignent à eux pour y assurer, à tour de rôle, le service en langue française. Les aumôneries viennent à point pour occuper d'une façon rémunératrice ceux, trop nombreux, hélas! auxquels une santé délabrée ne permet pas de remplir un ministère plus actif. J'ajoute que deux Pères, chargés de la direction spirituelle de l'important noviciat de la Sainte-Famille, transféré à Anvers non loin de nous, sont hospitalisés dans la maison de la communauté.

Le révérend Père supérieur et un autre Père sont les seuls capables actuellement de s'adonner à l'apostolat des missions et des retraites. Cet apostolat des missions, généralement peu rétribué en Belgique, ne comporte pas plus de quinze jours d'exercices au maximum. Souvent même ne peut-il être que de dix jours. Les sociétés religieuses s'adonnant à ce genre de ministère depuis longtemps fixées en Belgique, ayant de nombreuses missions fondées et possédant un personnel nombreux aussi, rendent encore le ministère des nôtres plus difficile, ce qui n'empêche pas que partout où nos Pères ont pu pénétrer, ils ont été appréciés et sont demandés à nouveau. Les sympathies se multipliant, le bilan des travaux de la maison d'Anvers accuse, malgré les diverses circonstances défavorables, depuis trois ans, 20 missions à un ou plusieurs Pères, 14 adorations ou triduums, 16 retraites pascales ou de communautés, 8 retraites de première communion, 4 carêmes, 3 mois de Marie, 6 octaves ou neuvaines et plus de 180 sermons de circonstance. Il faut encore ajouter à cet actif l'aide assez souvent prêtée à MM. les curés ou leur remplacement à certaines époques de l'année.

Nul doute que, l'avenir augmentant le nombre de nos missionnaires, nous ayons un jour notre place avantageusement marquée parmi les Congrégations s'adonnant à la prédication. Nous l'aurons surtout le jour où nos Pères de langue flamande pourront apporter dans la chaire de vérité

et au tribunal de la pénitence le prestige de l'âge et le bénéfice de l'expérience. Ce qui est vrai pour la maison d'Anvers l'est aussi pour toute la province.

Malgré l'exiguïté de la chapelle provisoire ne se prêtant guère aux exigences du service religieux, les offices sont, en général, bien suivis et le mouvement de piété y devient de plus en plus intense : le meilleur critérium en est dans le chiffre des communions qui, de 4.000 en 1905, est monté à 9.000 en 1906 et atteint 14.000 en 1907.

De plus, nos Pères ont pu jeter les bases de deux œuvres opportunes, destinées à grouper séparément les éléments des deux langues. La première, la Confrérie de la Bonne-Mort, réunit les fidèles de langue flamande qui suivent assez assidûment les offices. Hommes et femmes y sont admis dès l'âge de seize ans. Elle se réunit tous les mois et donne déjà des résultats satisfaisants.

La seconde devait, au début, s'adresser plus particulièrement aux servantes de langue française, mais on ne tarda pas à constater qu'à n'enrôler que des servantes, cette association ne se développerait pas. Non seulement les servantes de langue française sont peu nombreuses dans le quartier, mais elles souffrent difficilement qu'on les appelle de ce nom. On résolut donc de modifier le but de l'œuvre, et on eut grandement raison d'élargir le cadre primitif, pour former une Congrégation de Notre Dame de Lourdes, ouverte aux femmes mariées et aux jeunes filles de langue française, quelle que soit leur condition, qui fréquentent la chapelle.

Sans doute cette œuvre s'est ressentie des hésitations et des variations qui ont marqué ses débuts. Les éléments qui la composent manquent encore de cohésion. Il est difficile de fixer les réunions mensuelles à des jours et heures qui soient favorables à des personnes de conditions disparates. Mais, quand le temps aura éloigné celles qu'avait amenées l'attrait de la nouveauté, quand l'expérience aura permis de préciser et de fixer les détails du

règlement, quand surtout une chapelle plus vaste permettra de réunir un plus grand nombre de fidèles et de recevoir plus nombreuses et plus fréquemment les Congréganistes de Notre-Dame de Lourdes, cette œuvre sera pour nous un honneur et une force, en même temps que pour les âmes un puissant moyen de sanctification. Le plus grand nombre des personnes qui la fréquentent déjà sont vraiment pieuses et assidues aux réunions.

Il faudrait encore un moyen d'action sur les hommes, par exemple une Confrérie du Sacré-Cœur, mais avant de songer à l'établir, et sous peine d'être condamnée à végéter, il faut bâtir une chapelle dans laquelle le saint ministère pourra s'exercer d'une manière moins désavantageuse, en vue de soutenir et de développer les œuvres naissantes, d'attirer les fidèles et de gagner des sympathies. C'est une nécessité reconnue par tous ceux qui savent la situation de nos Pères à Anvers. Aussi le Conseil provincial n'a pu qu'autoriser et encourager le supérieur de la maison à réunir les fonds nécessaires à cette construction tant désirée.

Nous avons l'espoir fondé que l'année prochaine ne s'écoulera pas sans que ce projet si favorable au bien des âmes et à la Congrégation ne se soit réalisé pour l'épanouissement de nos œuvres à Anvers.

Maison de Wæreghem. — Elle est le juniorat de la province. Au début, la province du Nord y a envoyé les quelques débris du beau juniorat de Pontmain, et, jusqu'à ce jour, les rares vocations qu'elle peut encore trouver. Mais le personnel des enfants qui le composent est, pour la très grande partie, et sera bientôt presque exclusivement, constitué d'enfants belges et hollandais.

Fondé en 1901, le juniorat de Wæreghem comptait, pour l'année scolaire qui vient de se terminer, 52 élèves ; c'est le maximum que les locaux existants aient pu contenir. Cette exiguïté des locaux n'est pas l'unique raison pour

laquelle nous songions depuis longtemps à augmenter les constructions.

L'immeuble reçu, il y a sept ans, de généreux donateurs, contre une modeste rente viagère de 1.300 fr., a été mal compris dans sa destination première pour une œuvre comme la nôtre : les salles trop basses, mal éclairées, mal aérées, les chambres obscures, insuffisamment isolées, les dortoirs des élèves ne recevant air et lumière que par de petites lucarnes dans la toiture, surtout le réduit forcément réservé à nos bons et dévoués Frères convers, le tout, en un mot, mal compris et mal construit, imposait à la communauté de très fortes pénitences sous beaucoup de rapports et contraignait ses membres à des sacrifices héroïques trop souvent répétés. Admirables malgré cela, tous, Pères et Frères le furent, je me plais à le proclamer, mais la santé de nos enfants en souffrait, et ne fallait-il pas songer et se décider, coûte que coûte, à une transformation radicale ? Ce jour appelé de tous nos vœux est venu, le bon Dieu a daigné bénir l'œuvre et la récompenser de ses sacrifices en lui envoyant des ressources, et la rentrée d'octobre se fera dans un vaste et beau local dont la construction s'achève en ce moment, en aile parallèle à l'ancienne existante. L'aile nouvelle aura 41 m. de long sur 13 m. de large ; elle comportera, au rez-de-chaussée, toutes les salles de classes et d'études, ainsi que la chapelle. L'étage sera réservé au corps professoral avec douze chambres et la bibliothèque, et le second étage sera le confortable dortoir, capable de recevoir à l'aise de 75 à 80 enfants, le tout dans des conditions de salubrité parfaite, sans luxe, mais avec tout ce que l'expérience a dicté de mieux pour le perfectionnement d'une maison d'éducation, tant pour la formation des enfants que pour l'hygiène et le bien des santés.

L'ancien immeuble transformé continuera d'être affecté, mais en plus large, aux différents services de la maison : parloirs, réfectoire, cuisines et dépendances ou salles

d'exercices, pendant que nos Frères convers y trouveront. dans l'isolement complet de la communauté des enfants, leur quartier à eux, adapté à toutes les exigences du service et de la vie religieuse.

Ainsi transformé, l'immeuble du juniorat est complet et peut, dans son cadre de 15.000 mètres de propriété, clos de murs, rivaliser avec les meilleurs établissements du pays. Nous espérons qu'un régime ainsi ordonné nous donnera moins de ces santés délabrées que nous trouvons aujourd'hui dans de nombreux jeunes Pères à peine sortis des scolasticats et qui se désolent, à juste titre, de ne pouvoir travailler et s'attristent de ne pouvoir nous aider dans les œuvres.

Après avoir remercié Dieu de l'œuvre matérielle, il faut encore le bénir de l'œuvre morale et spirituelle accomplie. Bien que le juniorat n'existe que depuis peu de temps, et que les premières années soient les plus difficiles, il a pu se créer droit de cité et gagner les sympathies à côté de beaucoup d'autres œuvres similaires; 141 enfants sont entrés chez nous, 37 sont entrés au noviciat comme novices scolastiques et 3 comme novices convers. Il nous en reste 40. Soixante et un se seraient donc retirés ou auraient été congédiés. A première vue, ce chiffre des disparus semblerait peut-être trop élevé, et cependant je crois que les proportions sont encore en notre faveur, comparées à celles des juniorats en général. Bien que le recrutement ne se fasse que sur des données rassurantes pour l'avenir, nous tenons à nous montrer très sévères, voulant par une étude suivie des nouvelles recrues et par un choix judicieux ne conserver, dès la fin de la première année, que les éléments capables de nous assurer bien plus la qualité que la quantité. Le nombre des départs n'indique donc pas, dans les proportions établies ci-dessus, le déchet désavantageux de l'œuvre, mais les sages précautions prises pour un recrutement sérieux et consolant, dès le début des études.

Ce recrutement, comment se fait-il? Il a été difficile d'abord. Nous n'étions pas assez connus, puis nous venions après bien d'autres ayant aussi leur juniorat. Il y a en Belgique de très nombreux collèges épiscopaux, où, à peu de frais, comme externes, dans tous les centres, les enfants reçoivent une bonne éducation. Les parents préfèrent ce mode d'instruction qui laisse à leurs côtés grandir les enfants, libres de s'orienter plus tard. Le clergé lui-même, on le comprend, favorise en ville cet état de choses. De sorte que nous nous recrutons surtout dans les campagnes, et nous allons au village, jusqu'à l'humble chaumière. Là l'ouvrier, le laboureur, rudes et robustes chrétiens, nous offrent volontiers un de leurs nombreux enfants, fiers de donner à Dieu le plus pieux, le plus intelligent, le mieux doué.

Mais comment, pour les parents, prélever une pension de 300 fr. sur un salaire déjà minime pour une famille nombreuse?

Car nous exigeons une pension, n'admettant pas que les parents soient libérés de la charge naturelle qui leur incombe d'élever leurs enfants, surtout si Dieu leur fait la grâce d'appeler ceux-ci à la vie religieuse et sacerdotale. L'expérience n'est-elle pas là pour nous dire que Dieu bénit dans l'enfant les sacrifices des parents, tandis que trop souvent ne donnent pas satisfaction ceux qui n'ont pas connu ce dévouement et ces privations inspirés par la foi?

Nous exigeons une pension. J'avoue que parfois il faut, selon le dicton, savoir composer... comme on dut composer quand l'enfant qui devait s'appeler Pie X se présenta un jour pour commencer ses études. Mais plaie d'argent n'est pas mortelle, puisque l'œuvre vit et qu'elle se développe même largement.

Le recrutement, plus difficile au début, devient aujourd'hui presque facile grâce aux enfants eux-mêmes. Chaque année, ils passent les grandes vacances en famille, et c'est heureux. Ils en reviennent tous fortifiés pour leur santé.

les parents les ont suivis de près, renouvelant leur petit trousseau, ils leur ont donné de salutaires leçons d'économie et de pauvreté dont nos communautés bénéficieront plus tard. L'obéissance a été exigée d'eux plus stricte, comme d'un futur religieux, modèle de ses frères; la prière en commun ainsi qu'elle se fait dans toutes nos bonnes familles leur a rappelé que c'est à Dieu seul qu'il faut recourir en toutes choses; la messe et la communion fréquente sinon quotidienne, les ont maintenus fidèles et ramenés éprouvés contre les séductions du monde qu'ils ne peuvent ignorer; le pasteur, édifié, s'est vu encourager à diriger vers nous l'un ou l'autre des enfants de la paroisse, et surtout nos enfants, transformés en petits apôtres, ont conquis souvent à l'idée du juniorat et de la vie apostolique le meilleur de leurs compagnons de vacances. C'est ainsi que le recrutement se fait et se fera à l'avenir, presque tout seul.

Puisse-t-il se développer au point de remplir le nouvel abri du juniorat; nous n'en serons pas éloignés cette année déjà. Sans doute, les besoins de la province n'exigent pas tout cela, mais aimeraient-ils la Congrégation ceux qui, en cette matière, ne penseraient qu'à eux seuls? Ne faut-il pas songer que nos missions doivent de moins en moins compter sur le nombre des vocations venant des provinces de France, qui furent, si longtemps et si généreusement, les mères nourricières de nos missions lointaines? Ce qu'elles ne peuvent plus, d'autres qui le peuvent doivent le faire. Nous le pourrons, nous le ferons, heureux d'aider, dans la mesure de nos forces, à combler les vides faits par la mort ou à pourvoir les postes créés par le développement des œuvres.

Du reste, la reconnaissance nous en fera un devoir, puisque plusieurs de nos vénérés chefs de missions ont voulu, dans leur pauvreté, nous aider à élever, à Waereghem, ce nouvel abri qui nous permettra de leur donner en plus grand nombre des « ouvriers tout faits ».

L'esprit du juniorat est très bon : le travail, la piété, l'amour de la Congrégation, l'intérêt pour ses œuvres, l'esprit de sacrifice même sont en honneur chez nos enfants. L'on sent chez eux le bienfait qu'ils retirent de la communion fréquente et même quotidienne. Il ne pourrait en être autrement, alors que les Pères donnent eux-mêmes l'exemple d'un dévouement absolu, de la régularité, de la charité fraternelle et de cette bonne gaieté qui règne entre les fils aimants d'une même mère.

Les études aussi sont bonnes et solides, en conformité à la fois avec nos traditions de juniorat et les programmes officiels. On se plie aux exigences de ces derniers, mais on les complète en allant plus loin qu'eux. Les succès couronnent chez les élèves les efforts de leurs maîtres : c'est là leur meilleure récompense dans le temps.

Nous ne pouvons oublier, en parlant de cet établissement si consolant pour le présent et si plein d'espoir pour l'avenir, nos chers Frères convers. Ils sont quatorze à Waereghem. Sous la direction intelligente et dévouée de l'Econome de la maison, ils y ont réalisé des prodiges de dévouement et de savoir faire. Dans cette maison, qui manquait de tout au début, on a su faire face, pendant six ans, à toutes les nécessités croissantes du service et à toutes les améliorations provisoires successives : on l'a fait avec méthode et économie. La cour des élèves a été aménagée, un petit parc a été créé, le vaste jardin, de sable qu'il était à notre arrivée, s'est transformé en bonne terre et est devenu, aujourd'hui, l'un des plus beaux et des plus productifs de la région ; une basse-cour bien achalandée a été établie et est devenue assez importante pour réaliser, par ses produits, l'un des meilleurs soutiens de l'Œuvre. Tout cela a été conduit avec une compétence et un zèle inlassable. Par nos Frères, cuisine, couture, boulangerie, menuiserie, buanderie, jardin, basse-cour, tout fonctionne et tout est prospère. Il est juste donc, et je le fais avec grande joie, de donner à nos Frères convers

un témoignage de vive reconnaissance pour leur amour et leur dévouement envers notre famille religieuse.

Maison de Nieuwenhove. — A trois kilomètres de la ville de Waereghem et sur la même commune, au hameau de Nieuwenhove, se trouve une population de 1.400 âmes éloignée de l'église paroissiale. C'est là que fut établi, en septembre 1905, le noviciat de l'Immaculée Conception, qui est le noviciat de la province.

L'immeuble primitif fut donné à la province en 1901, par les donateurs de l'établissement de Waereghem. Le local avait servi, jusque-là, d'école auxiliaire pour les enfants du hameau. Une modeste construction y était jointe pour le desservant d'une chapelle, à moitié construite, non pavée, bâtie par les braves gens de l'endroit, mais gens à tête dure. Ces braves gens résolurent, un jour, de mettre leur curé et leur évêque en pénitence, en se donnant, malgré ces derniers, sans grands frais d'architecture, — car ils n'avaient point d'architecte — une église chez eux, plutôt que de faire de longues courses pour se rendre à l'église paroissiale.

Ce qui fut dit, fut fait. On devine que l'exécution fut loin d'être parfaite et demeura très incomplète. On voulut forcer l'évêque à donner un de ses prêtres pour desservir cette chapelle rudimentaire. L'évêque ne céda pas. On s'entêta des deux côtés et, finalement, nos gens se mirent en grève. En effet, le mot d'ordre fut donné et bien suivi de ne plus aller à la messe à la paroisse. On tint parole, et, chaque dimanche, dans la chapelle, les paysans se réunissaient, au grand complet, aux heures des offices paroissiaux, pour y réciter des prières, chanter des cantiques et dire des chapelets..., c'était leur manière à eux de sanctifier le dimanche !

Ce schisme... pour rire finit par inquiéter l'autorité épiscopale, d'autant plus que les ennemis vrais de la religion ne perdaient pas une aussi belle occasion de venir

jeter de l'huile sur le feu. Je me souviens encore de l'entrevue dans laquelle l'évêque de Bruges me demandait de lui « tirer une forte épine du pied », en lui permettant de ne pas céder aux paysans révoltés, mais en l'aidant, d'autre part, à donner satisfaction à ces braves gens qui, ajoutait-il dans l'intimité, « ne revendiquaient en fait qu'un droit parfaitement légitime ».

D'autres religieux s'étaient déjà offerts avant nous, mais le choix n'avait pas été de ceux qui peuvent être couronnés de succès. C'est alors que nous entrâmes en scène et que l'immeuble devint notre propriété.

Pendant quatre années, un Père fut désigné, pour aller de Waereghem au hameau, célébrer les offices et donner les secours religieux. Avec du savoir-faire, de la ténacité — il était du pays — de la persévérance et un grand dévouement, ce Père conquit la confiance de la population et ramena ces paysans à des mœurs un peu plus douces et plus orthodoxes. Il voulut même compléter l'église et y adjoindre une tour, mais ce travail, comme le précédent, encore entrepris sans la direction d'homme compétent et sans qu'on se fût assuré des ressources suffisantes, se termina par une catastrophe : la tour presque achevée s'écroula avec fracas — c'était en 1904 — et faillit faire payer cher de telles imprudences, en engloutissant à la fois ouvriers et entrepreneurs improvisés. Comme la province de Belgique fut fondée en 1905, c'est à elle qu'incomba la responsabilité des dettes accumulées sur ces ruines.

Mais la bonne Providence vint à notre secours. Bientôt tout fut heureusement transformé, les constructions servant de presbytère et d'école furent complétées, l'école fut transportée ailleurs, l'église fut achevée, et aujourd'hui celle-ci est d'un bel aspect qui n'attend plus, pour être complet, qu'une partie de sa décoration intérieure. Elle peut contenir à l'aise 500 personnes. La population, redevenue très sage, aime les Pères et fréquente assidûment les offices, répondant au zèle digne de tous éloges

que dépensent pour leurs âmes les deux Pères qui en ont la charge.

Le bien qui s'y fait est manifeste. Non seulement chaque dimanche, environ 1.100 personnes du hameau sont fidèles à leurs devoirs chrétiens, mais leur piété les conduit fréquemment à la Table sainte : l'an dernier, on a distribué, dans la chapelle, 9.600 communions en dehors de la communion pascale.

Des œuvres récemment fondées donnent des résultats encourageants : chaque année, un certain nombre d'hommes sont invités à suivre les exercices d'une retraite fermée, ce qui a permis de les grouper en une Confrérie du Sacré-Cœur, pour assurer leur persévérance. Ils sont cent aujourd'hui, ayant leurs réunions chaque mois avec communion générale.

Les jeunes filles et les mères de famille ont leur Association séparée, respectivement sous le patronage de la sainte Vierge et de sainte Marguerite, patronne de la chapelle. Chaque mois aussi, on les voit fidèles à leurs réunions et à la sainte communion.

Une bibliothèque paroissiale a été fondée afin de favoriser les bonnes lectures en famille.

Les Pères ont, de plus, la haute main sur l'école de garçons du hameau, dont le chiffre est de 140 enfants de 6 à 12 ans, auxquels ils assurent ainsi les principes d'une éducation chrétienne.

On comprend que, dans ces conditions, le bien se fasse et que les Pères soient récompensés de leur zèle par l'affection et la reconnaissance des fidèles.

En contact avec l'église publique, un couvent a été construit et aménagé. Il peut abriter 25 à 30 novices, dans des conditions modestes, mais largement suffisantes. La propriété est maintenant close par un mur, qui donne à nos chers novices la solitude parfaite favorable à leur transformation.

C'est le T. R. Père Général lui-même qui voulut nous

donner, en 1905, la consolation d'imposer le saint habit aux dix premiers novices scolastiques de la province, auxquels étaient venus s'adjoindre deux novices convers ; c'est lui qui voulut établir l'œuvre nouvelle sous le vocable de l'Immaculée Conception.

Ce noviciat spécial pour la Belgique fut jugé nécessaire, malgré le petit nombre de vocations du début, d'abord, parce qu'il est juste et convenable que chaque province ait son noviciat, mais, de plus et surtout, pour ne pas nous aliéner le concours et les sympathies du clergé et des directeurs de séminaires dans leur orientation des vocations. L'expérience a établi, dans les diocèses de langue flamande plus particulièrement, — et ils sont les plus riches en vocations parce qu'ils sont les plus chrétiens — que la mentalité est telle qu'il nous faudrait nous résoudre à voir se tarir pour nous la source des vocations des séminaires, si ce noviciat spécial pour la province n'existait pas.

Grâce à ces précautions élémentaires, les Oblats ont de plus en plus droit de cité à côté des autres sociétés religieuses. Le clergé des paroisses et des séminaires nous est et nous sera d'autant plus sympathique et dévoué qu'il connaît et connaîtra davantage nos belles missions lointaines : c'est cette perspective de l'apostolat lointain qui nous vaudra ici les meilleures et le plus grand nombre de vocations. Nous en avons une nouvelle preuve dans les rentrées des novices, cette année, et dans ceux qui s'annoncent pour l'an prochain, venant presque tous des séminaires diocésains, en attendant que les plus anciennes classes du juniorat aient terminé leurs études pour grossir le nombre des recrues et nous assurer un beau contingent régulier de novices chaque année.

Avec la Belgique, la Hollande pourvoit à l'alimentation de notre noviciat de Frères convers, et tout fait espérer — car les recrues faites jusqu'à présent sont particulièrement précieuses — que le nombre grandira au point de

nous permettre de venir bientôt au secours de nos missions, en leur donnant à la fois de bons religieux et de bons ouvriers : charpentiers, menuisiers, charrons, etc.

Le personnel de la maison se compose actuellement de 4 Pères, de 2 Frères convers profès, de 6 novices scolastiques et de 8 novices convers.

Maison du Sacré-Cœur, Bruxelles. — C'est le 11 avril 1905, que fut bénite, par le cardinal-archevêque de Malines, au milieu d'un grand concours de notabilités et de peuple, la chapelle provisoire du Sacré-Cœur, dans laquelle, en attendant la Basilique nationale, se font à la fois les offices paroissiaux, les offices du sanctuaire et des pèlerinages, car la Basilique sera, en même temps, sanctuaire et paroisse.

C'est à la même date que fut constituée la communauté de Bruxelles, chargée de la direction spirituelle de l'Œuvre. Le couvent, propriété du Comité de la Basilique, s'élève dans d'excellentes conditions de construction. L'aménagement intérieur, facilement transformable le jour où le culte, qui occupe maintenant le rez-de-chaussée et le premier étage de l'immeuble, sera transporté dans le nouveau temple, permet déjà à une communauté nombreuse de s'y installer. Cette communauté se compose actuellement de dix Pères et de quatre Frères convers.

Le Supérieur local unit à sa charge la fonction de curé ; il est secondé par deux Pères abondamment occupés par le service paroissial. La rédaction et l'administration de la Revue mensuelle, le travail de propagande religieuse, laissés totalement à nos soins par le Comité de l'Œuvre, le service du sanctuaire avec ses nombreuses prédications, les pèlerinages à provoquer et à recevoir, les œuvres de piété à établir et à diriger, assez souvent des prédications au dehors, le tout constitue, au milieu des difficultés multiples de ces créations variées, une somme de travail plus que suffisante pour l'activité des Pères.

La Basilique. — L'initiative grandiose d'une Basilique au Sacré-Cœur de Jésus, œuvre à la fois religieuse et patriotique, est due, on le sait, à Sa Majesté le Roi, et c'est grâce à ce haut et toujours bienveillant patronage que l'Œuvre doit la situation privilégiée qui lui est faite et l'aplanissement de nombre de difficultés inhérentes aux débuts d'une entreprise de ce genre.

Rendu public en 1903, le projet royal fut présenté à S. S. Léon XIII qui l'approuva et le bénit, et S. S. Pie X, à peine monté sur le trône pontifical, envoyait aux promoteurs de l'Œuvre ses félicitations et ses encouragements dans un Bref élogieux, en date du 12 septembre 1905, adressé à S. E. le cardinal-archevêque de Malines, à l'occasion de la pose de la première pierre de la Basilique. Un précieux calice, destiné au sanctuaire, l'accompagnait, pour être « un souvenir et une marque de la sympathie pontificale ».

L'épiscopat belge tout entier fit sienne dès le début l'Œuvre nationale, et, dans le mandement collectif de 1905, il la recommanda aux fidèles de tout le royaume.

Il fallut près de trois ans pour mener à bien les premières études et les travaux préliminaires. L'emplacement fut choisi et acquis sur une colline dominant la capitale, au sommet du parc qui lui servira de cadre et à l'extrémité de l'avenue longue de trois kilomètres qui mettra en valeur les majestueuses proportions du monument.

Le style roman-byzantin fut écarté, comme incompatible avec l'idéal artistique du pays. L'ogival primaire, style vraiment national dans sa sévère et majestueuse simplicité, fut choisi. Les plans sont maintenant dressés et définitivement adoptés : la Basilique reposera sur une vaste crypte à laquelle on accédera de plain-pied, tandis que deux rampes en pente douce, à l'instar des voies d'accès du Rosaire de Lourdes, mèneront à l'entrée principale du sanctuaire, située à 10 mètres au-dessus du niveau actuel du plateau. Les constructions couvriront une aire de plus

de 5.000 mètres carrés, la nef centrale mesurera 103 mètres, les voûtes s'élanceront à 38 mètres de hauteur sous clef, le transept aura une largeur de 70 mètres et sera couronné d'une flèche, dont la vertigineuse altitude — 146 mètres — dépassera celle des plus hauts monuments du pays. Six autres flèches, montant à 103 mètres, encadreront la façade et les bras du transept.

L'Œuvre fut mise en marche. Sous l'action du Comité central, des comités ont été constitués dans chaque province et y sont comme ses succursales. Sous la direction de ces comités provinciaux se sont formés des comités locaux dans tous les centres, de façon à provoquer peu à peu partout la multiplicité des offrandes sous l'action des nombreux zélateurs de l'Œuvre. Telle devait en être l'organisation, copiant l'application du grand principe établi partout en Belgique : la décentralisation de tout gouvernement pour une meilleure administration par l'ordre et la méthode.

D'autre part NN. SS. les Evêques ont prescrit à leur clergé des collectes annuelles, tant dans les églises qu'à domicile, jusqu'à l'achèvement de l'Œuvre, collectes qui compléteront l'action des comités paroissiaux.

Enfin aux dons spontanés, envoyés chaque mois, est venue s'ajouter l'œuvre des pierres du Sacré-Cœur, à l'instar de celle établie à Montmartre.

Aujourd'hui le Comité de la Basilique a réuni les ressources suffisantes pour la mise en train des travaux : les fondations de l'édifice ont été adjugées, et, en ce moment, on creuse le sol à 8 mètres de profondeur pour y établir les bases du temple magnifique dédié au Sacré-Cœur de Jésus en témoignage de la foi de la Belgique et de sa reconnaissance pour les longues années de paix et de prospérité dont elle a été favorisée par la divine Providence.

Telle est l'œuvre matérielle, de laquelle nous ne pouvions nous désintéresser. Mais l'œuvre spirituelle, voilà ce qui est l'objet direct de l'activité des chapelains.

Œuvres spirituelles. — La chapelle provisoire fut livrée au culte en avril 1905. Le premier but à atteindre était d'y créer un foyer intense de vie chrétienne et de fervente piété à l'égard de la divine Eucharistie et du Sacré-Cœur de Jésus, en même temps qu'un centre de pèlerinage national.

Ce mouvement de pèlerinages, il fallut l'établir et le développer : il y avait des oppositions à écarter, des hésitations à affermir et partout des bonnes volontés à mettre en œuvre et à stimuler. Le résultat final a été la récompense d'un dévouement persévérant : juin 1905, je ne prends que ce mois comme terme de comparaison, juin 1905 donne 15 pèlerinages organisés, juin 1906 en amène 35, juin 1907 accuse le chiffre de 44, et le mois de juin cette année fut, on peut le dire, une suite d'inoubliables triomphes pour le Sacré-Cœur, puisque 67 pèlerinages de paroisses et d'œuvres sont venus de tous les points du pays prier dans la chapelle provisoire. Le mouvement de piété fut si intense chaque jour du mois qu'il fallut souvent l'organisation d'un service d'ordre extérieur pour permettre aux fidèles de venir successivement satisfaire leur piété.

L'exemple est, du reste, donné au clergé et aux fidèles par S. E. le cardinal-archevêque de Malines et par NN. SS. les évêques, qui tiennent à faire chaque année leur pèlerinage au sanctuaire, dirigeant parfois celui de leur ville épiscopale, et, en ces conditions, ils sont heureux de présider nos offices.

A ces pèlerinages collectifs il faut joindre celui interminable des fidèles qui, chaque jour, mais surtout les dimanches, les fêtes et les vendredis, se succèdent auprès du Tabernacle.

Il convient de mentionner ici la grandiose manifestation du 12 octobre 1905, à l'occasion de la pose de la première pierre de la Basilique. On vit ce jour-là, groupés autour du Roi, des ministres et de nombreux membres des deux Chambres du Parlement, des notabilités de l'armée et de la

magistrature, les plus beaux noms de la noblesse catholique et une foule de plus de 30.000 fidèles. Le souverain et les principaux personnages signèrent le parchemin qui fut scellé dans la pierre, et le cardinal de Malines, assisté de tous les évêques de Belgique, de nombreux prélats et encadré d'un grand nombre de prêtres, bénit solennellement la pierre fondamentale de l'édifice.

Je ne puis taire non plus parmi les pèlerins de marque venus au sanctuaire, S. E. le cardinal Vannutelli Vincent, dont chaque année, la visite, à l'occasion des Congrès eucharistiques qu'il préside comme Légat du Saint-Siège, est pour nous le témoignage d'un persévérant et affectueux intérêt en même temps qu'un encouragement précieux. LL. EE. les Nonces apostoliques qui se sont succédé en Belgique n'ont pas manqué de nous honorer souvent de leur visite à la Basilique. Et parmi eux, il en est un qui a un droit plus spécial à l'affectueuse et inaltérable reconnaissance des Oblats, puisque c'est lui qui, dans son affection pour nous, a voulu présenter et faire agréer par l'Episcopat le choix des Oblats comme chapelains du sanctuaire, de préférence à tous autres. Cet insigne bienfaiteur et ami dévoué est S. E. Mgr Granito, Prince di Belmonte, aujourd'hui nonce apostolique à Vienne.

Les pèlerinages et les cérémonies grandioses ne peuvent être, dans une œuvre comme la nôtre, et quelque fréquents qu'ils soient, que des manifestations extraordinaires de la piété. Le sanctuaire doit être un foyer intense et permanent de vie religieuse et de piété.

Pour atteindre ce but, les offices quotidiens furent établis nombreux : six messes chaque jour et le salut du Très Saint Sacrement donnent aux fidèles l'aliment que réclame leur dévotion.

Pour les unir et les attacher au sanctuaire, la Confrérie du Sacré-Cœur fut fondée, avec mission spéciale pour ses membres de prier pour la nation et d'attirer sur la patrie de nouvelles et plus abondantes bénédictions. Cette Con-

frérie jouit des indulgences et avantages spirituels de l'Archiconfrérie primaire de Rome, en attendant le jour voulu par les évêques où elle sera élevée elle-même au rang d'Archiconfrérie nationale, à laquelle seraient rattachées par Décret pontifical les Confréries similaires du Sacré-Cœur, établies à peu près dans toutes les paroisses de Belgique, où la dévotion au Sacré-Cœur est partout si intense. Le nombre des membres fidèles aux exercices ayant atteint le chiffre de plusieurs milliers, on fut forcé de sectionner l'œuvre et de greffer sur elle l'œuvre de l'Adoration, en double section, celle des Dames et celle des Messieurs, avec jours distincts pour les réunions.

S. S. Pie X daigna enrichir ces pieuses associations de plusieurs indulgences plénières, de divers et précieux avantages, et voulut même que la fidélité des membres à leurs exercices fût récompensée par des faveurs spirituelles insignes. Les jours d'adoration sont, jusqu'à présent, tous les vendredis et le premier dimanche du mois. A ces jours, le Très Saint Sacrement est exposé dès la première heure et la pieuse garde se renouvelle et se continue, fidèle et nombreuse jusqu'au dernier moment. C'est un acheminement vers l'adoration perpétuelle. Le premier vendredi du mois a lieu la réunion plénière des Dames Adoratrices, et le succès obtenu a bientôt permis de renouveler cette adoration tous les vendredis.

Le premier dimanche de chaque mois est réservé aux Messieurs. Il est beau de voir ces hommes, venus en masse le matin recevoir la sainte communion, remplir l'église le soir et, fiers de leur mission d'Adorateurs, un flambeau à la main, faire escorte au Dieu de l'Eucharistie en chantant les gloires du Saint Sacrement.

Le moment est venu où de nouvelles subdivisions vont s'imposer dans chacune des branches, pour les membres de langue flamande et ceux de langue française.

Ainsi peu à peu, par un travail individuel d'autant plus sérieux que l'enthousiasme n'a pas de prise sur les masses

calmes et froides de nos régions du Nord, se constitue une importante garde d'honneur du Sacré-Cœur dans le sanctuaire national.

On en vit tous les membres réunis, le 31 mai dernier, sous la présidence de S. E. le cardinal Mercier, toujours si bon et si dévoué pour l'œuvre et pour ses chapelains, en vue d'assister à la bénédiction solennelle de la bannière de l'Adoration. L'église ne put les contenir et c'est en plein air, sur l'emplacement de la basilique future, qu'on dut dresser l'autel pour la cérémonie et la bénédiction du Très Saint Sacrement; c'est par milliers qu'ils acclamèrent le divin Maître dans son Sacrement d'amour, cérémonie qui fit dire au vénéré Cardinal que « de sa vie il n'avait été le témoin de plus touchant et plus encourageant spectacle. »

C'est sur la Confrérie, sur l'Adoration et sur les œuvres qui s'y rattachent que repose le plus ferme espoir, et ce sont les membres de ces associations, transformés en apôtres, qui sèmeront partout la bonne parole, feront la conquête de nouveaux adhérents, ce sont eux qui forment déjà le noyau le plus compact, le plus fidèle et le plus pieux de nos assistances et l'élément le plus actif de notre propagande. Telle est l'œuvre du sanctuaire, la première et la plus importante de l'objet de notre zèle.

Nous ne pouvons oublier toutefois l'œuvre parallèle confiée aux Oblats à Bruxelles, celle de la paroisse dont ils ont la charge.

Paroisse nouvelle, dans un quartier limitrophe de la capitale, elle a son territoire découpé sur quatre communes, dans un centre actuellement isolé, où les maisons ne sont encore que clairsemées. Le jour approche, où, bordant toutes les avenues nouvelles, créées pour converger vers la basilique, les constructions vont s'élever vastes et nombreuses, constituant un quartier important et même fortuné, car le prix des terrains, quadruplé en quatre ans, ne les rendra plus accessibles qu'aux familles aisées.

Il n'en est pas moins vrai que la population actuelle de la paroisse est une population flottante et quelque peu mêlée, composée surtout d'ouvriers, d'employés et de petits bourgeois. Elle compte environ 2 500 âmes. Il y a beaucoup de bien à faire, car une population de ce genre ne pèche généralement pas par excès, lorsqu'il s'agit de religion et de fidélité aux offices. Toutefois les efforts tentés depuis la fondation ne sont pas restés infructueux et l'on a pu constater une sensible amélioration. N'en aurait-on pour preuve que la progression consolante constatée dans le nombre des communions. Ce nombre s'est accru de cinq mille en 1905 à sept mille cinq cents en 1906, et à dix mille cinq cents en 1907. Le Père curé a cru pouvoir compter près de quinze cents communions pascales en 1908.

Sans doute, comparés à d'autres, ces résultats peuvent paraître inférieurs, mais ils s'expliquent si l'on tient compte de l'état d'esprit de la population et de l'existence, dans la partie la plus habitée de la paroisse, d'une autre église desservie par des religieux.

Pour assurer l'avenir spirituel de la paroisse, et pour atteindre plus sûrement les parents, des œuvres de jeunesse ont été établies et déjà prennent de l'extension.

L'Œuvre des Catéchismes d'abord vient suppléer à l'absence d'écoles catholiques dirigées par des religieuses ou des Frères. Cette œuvre est confiée à des dames et demoiselles dont le zèle est admirable. C'est par centaines qu'on voit les enfants assister à la messe de neuf heures, dite pour eux spécialement chaque dimanche : ils y chantent avec entrain et y entendent une courte instruction adaptée à leur âge. Puis ils vont à des classes, diverses selon leur avancement, recevoir des leçons de catéchisme, leçons qui, pour certains groupes, se répètent le jeudi.

Les jeunes gens ont leur part dans les sollicitudes paroissiales. Eux surtout étaient délaissés et exposés à bien des dangers. Pour les en préserver, les arracher aux attractions de la rue, les distraire et les intéresser en les

instruisant, un Patronage a été créé. Fondé depuis un an, il compte environ 70 jeunes gens avec un président et un conseil de direction. Leurs réunions occupent toute la journée du dimanche : ils assistent à la messe de neuf heures, après laquelle ils suivent un cours d'instruction religieuse. Dans l'après-midi, ils s'adonnent à des exercices de gymnastique, à des jeux variés, des excursions toujours accompagnées, en réservant toujours le temps nécessaire, le soir, pour assister au Salut du Très Saint Sacrement.

Peu à peu, les différentes œuvres sociales, capables de les unir dans l'économie, et les mutualités seront établies et feront plus tard le contingent précieux de l'élite de la paroisse. A ces œuvres diverses, il faudrait un local central, capable de les abriter toutes séparément et parfois même, à des jours de fête, simultanément : c'est l'objet des efforts actuels des Pères qui en sont chargés et qui espèrent pouvoir, sous peu, être ainsi à la hauteur des autres paroisses de l'agglomération bruxelloise où toutes ces œuvres existent dans une belle vitalité.

Maison de la Panne. — C'est encore à la générosité d'une noble et excellente famille que nous devons cette nouvelle fondation, qui ne compte guère plus de deux ans d'existence : elle fut fondée le 16 juin 1906.

La Panne est une agréable station balnéaire, elle se caractérise entre toutes celles du littoral belge par la dignité et la réserve des allures non moins que par le sens chrétien des familles qui la fréquentent. Celles-ci viennent des différents points du pays ainsi que des principales villes du nord de la France, puisque La Panne n'est qu'à 21 kilom. de Dunkerque.

Le but de cette fondation fut d'établir là un couvent avec chapelle publique pour venir au secours de l'église paroissiale, trop petite et trop éloignée, du reste, de la plage habitée en été par les villégiateurs, chaque année

plus nombreux. On en estime le nombre à environ dix à douze mille qui s'y succèdent pendant la saison balnéaire.

Les débuts furent plus que modestes. Une vieille auberge abandonnée avec quelques petites maisons sans étage y faisant suite, le tout situé à 200 mètres de la mer, à l'extrémité habitée de la digue, sur une chaussée éloignée du mouvement, tel est l'abri où fut établie la communauté.

Tous ces bâtiments furent percés dans la longueur par un corridor, étroit il est vrai, mais suffisant pour donner accès aux différents appartements du rez-de-chaussée et les rendre habitables. Celui de l'extrémité fut transformé en chapelle pouvant contenir cent cinquante personnes au maximum. C'était vraiment Bethléem, où, deux saisons durant, les fidèles sont venus, pieux témoins de notre pauvreté. Dieu seul sait le bien qui s'est opéré dans les âmes dans cette chapelle provisoire, toujours trop petite pour les offices au point qu'il fallait chaque dimanche ouvrir les fenêtres pour permettre aux centaines de personnes qui n'avaient pu trouver place à l'intérieur de suivre tant bien que mal les cérémonies saintes.

Dieu avait ses vues sur l'œuvre naissante, car, une année s'était à peine écoulée, qu'il fallut songer à du définitif. Notre-Dame de la Mer — c'est sous ce titre que Marie fut établie patronne de la fondation — veillait sur ses Oblats et leur ménageait de grandes consolations.

Dès août 1907, la famille qui nous avait appelés voulut, par un acte de donation notarié, mettre à notre disposition un terrain de 4.000 mètres pour y bâtir chapelle et couvent. La somme nécessaire à la construction de la chapelle fut offerte presque tout entière par ces mêmes dévoués bienfaiteurs et complétée par d'autres ; les plans furent dressés, approuvés par les supérieurs et par S. G. Monseigneur l'Evêque du diocèse ; on se mit à l'œuvre sans retard, et cette année, le jour de la Pentecôte, eut lieu l'ouverture du nouveau sanctuaire, bâti dans ce charmant style gothique anglais qui laisse à l'intérieur toutes les charpentes appa-

rentes, et que l'Evêque s'offrit spontanément de venir bénir.

Déjà le public qui fréquente cette chapelle s'y trouve à l'étroit et, à plusieurs des messes du dimanche, se voit forcé d'envahir le chœur, la sacristie et la tribune : le mal n'est pas incurable ; la construction prévoit des agrandissements.

Ce qui console les Pères par-dessus tout, c'est la piété de leurs fidèles. La saison balnéaire dure à peine trois mois, de juillet à fin septembre : or, le nombre des communions avait atteint, l'an dernier, le chiffre de 5.000. Cette année, au 15 août, on en avait enregistré déjà plus de 6 000, ce qui permet d'assurer que le nombre en sera doublé. Même, chaque jour de la semaine, les communions sont nombreuses, et, tout le long de la journée, les fidèles s'y succèdent comme en un lieu de pèlerinage.

Les cinq Pères qui constituent la communauté de La Panne sont, on le comprend, activement occupés pendant les mois d'été par le saint ministère des confessions et des fréquentes prédications, tandis que l'hiver ils s'adonnent au dehors au ministère des missions et des retraites.

Il reste à construire, en contact avec la chapelle, le couvent définitif. Grâce à Dieu et à nos dévoués bienfaiteurs, la somme nécessaire est assurée, les plans sont dressés et approuvés, et le gros œuvre de la construction sera achevé avant l'hiver. En mai prochain, la communauté entrera dans son nouveau couvent, plus vaste, capable de recevoir un nombre double de Pères et aussi plus favorable à la vie religieuse et au travail du saint ministère.

Comment ne pas glorifier Dieu et notre Mère Immaculée, qui nous ont si visiblement bénis, en nous permettant de mettre sur pied, d'une façon si complète, et en deux années, une œuvre si belle et si féconde en biens surnaturels ?

Au ministère de la chapelle, s'ajoute celui du dehors pendant l'hiver. Il y a à l'actif de cette maison 27 missions, en

général de quinze jours, à un ou plusieurs Pères, deux carêmes, un mois du Sacré-Cœur, 23 retraites religieuses, paroissiales et de grand Séminaire, et près de 50 sermons de circonstances.

Ces travaux furent donnés, pour la plus grande part, par celui qui fut le premier Supérieur de cette œuvre naissante, à laquelle il avait donné tout son cœur et tout son dévouement, le bon et regretté P. Léon Marchal. La mort nous l'a ravi à 41 ans, en pleine maturité apostolique, et son départ laisse parmi nous un vide profond et des regrets unanimes. Que n'a-t-il, dans son zèle, écouté les conseils de la prudence? Le mot de repos revenait mal à sa nature ardente, il ne put jamais s'y résoudre. Il est mort sur la brèche, épuisé. Sa mort fut celle d'un apôtre, calme, confiant parce que, toute sa vie, il avait combattu le bon combat et parce que, disait-il dans son original langage, quelques instants avant sa mort : « Le Bon Dieu et la Reine des Apôtres ne peuvent que faire bon accueil à celui qui se présente aux portes du paradis avec l'unique bagage de sa vie..... son confessionnal... sur ses épaules !... »

Personnel.

Le personnel de la province se compose de 37 Pères, de un Frère scolastique, de 11 Frères convers à vœux perpétuels et de 12 à vœux temporaires.

L'esprit général est bon et la vie régulière est bien observée.

Il est bien regrettable que, chez un trop grand nombre, et surtout parmi les plus jeunes, le défaut de santé soit un obstacle grave au dévouement et au travail : ils en souffrent les premiers et ne peuvent apporter aux œuvres l'activité qu'on voudrait demander d'eux.

Il est bien souhaitable que, dans nos maisons de formation, les supérieurs et les économes veillent d'une manière

spéciale sur les santés, en donnant aux jeunes gens qui nous viennent un régime fortifiant.

En terminant ce rapport, je dois mentionner ceux que la mort a fauchés dans nos rangs.

Avec le P. Marchal, et quelques mois avant lui, le P. Richard Emile a été rappelé à Dieu. Il avait suivi en Belgique un couvent de religieuses expulsées de France.

Six années durant, il s'adonna à ce ministère toujours le même qui ne donne pas que des consolations, avec un dévouement intelligent et éclairé. Ses apparitions dans nos communautés ne pouvaient qu'être peu fréquentes : il se trouvait heureux, lorsqu'il pouvait goûter en passant les joies de la famille religieuse. La mort l'a trouvé prêt, et c'est dans de touchants sentiments de piété qu'il a rendu son âme à Dieu.

Le Frère convers J.-B. Guinet était le doyen de la province et l'un des Frères les plus méritants de la Congrégation. Il était l'homme du devoir et de la Règle par excellence. Nos anciens se souviennent de ce bon et dévoué Frère que le bon Dieu avait doué de riches qualités. C'est dans les scolasticats d'Autun, d'Inchicore, de Belcamp et de Liège et au Juniorat de Waereghem qu'il dépensa son intelligence et son dévouement presque toute sa vie. Il y fut toujours le religieux sans reproche, homme de caractère et de principes qui ne fléchissent point, le modèle et le mentor de ses frères. Il est mort à Waereghem, entouré de son neveu, Supérieur de la maison, et de ses frères en religion, après 75 ans d'un travail persévérant jusqu'à la fin.

Daignent le Sacré-Cœur de Jésus et notre Mère Immaculée continuer de bénir la province et ses œuvres si florissantes déjà, et d'un avenir si fructueux et si beau pour la Congrégation !

C. Delouche,
O. M. I., prov.

Rapport sur le Vicariat du Mackenzie.

Depuis le chapitre de 1904, l'événement le plus important survenu dans nos missions du Mackenzie a été la division du Vicariat et l'érection du Yukon en préfecture apostolique avec le R. P. E. Bunoz comme titulaire. Il y avait longtemps que cette question était sur le tapis, et elle y serait encore si Monseigneur de New-Westminster n'avait consenti bienveillamment à céder la partie septentrionale de son diocèse qui devait être traversée par le nouveau transcontinental. C'était nécessaire pour que le Vicariat fût viable. L'avenir du Yukon, quelle qu'ait été sa richesse de rendement pendant quelques années, a toujours été trop problématique aux yeux du Vicaire apostolique pour qu'il ait jamais pu, la situation ne changeant pas, donner consciencieusement son consentement à l'érection du Yukon, à lui tout seul, en vicariat distinct. L'union de ce district avec celui du Mackenzie, à cause des difficultés de communication, a toujours été pour lui une anomalie dont le moindre inconvénient était de le faire croire, bien à tort, riche comme un Crésus et de le priver d'aumônes dont il aurait eu pourtant un si grand besoin pour ses missions du Mackenzie. Encore lui semblait-il préférable de conserver cette anomalie, plutôt que d'acquiescer à la fondation d'un vicariat dont l'avenir était rien moins qu'assuré, comme le prouve la situation actuelle du Yukon.

Telle qu'elle a été délimitée par la Propagande, sur la proposition des évêques de la province, la nouvelle préfecture formera avant longtemps un beau vicariat. Mais il y a un besoin urgent de missionnaires.

Actuellement sept Pères s'y dévouent au service des mineurs et à l'évangélisation des sauvages. La belle

mission du lac Stuart se trouve dans la nouvelle Préfecture. Aux environs d'Atlin, sans négliger les blancs, le R. Père Allard s'occupe avec succès de convertir une tribu moitié païenne moitié ayant appartenu au schisme russe.

La population de la capitale, Dawson, ayant diminué considérablement, il a fallu, pour l'avantage du plus grand nombre, construire plus au centre de la ville, d'abord une nouvelle école dont l'étage supérieur sert de chapelle publique au moins en hiver, puis un nouveau presbytère pour éviter au curé bien des dépenses et des courses inutiles.

Avant de quitter ces chers Pères du Yukon, qu'on me permette de leur envoyer un salut affectueux et reconnaissant, surtout au R. P. Bunoz dont la sagesse et la prudence ont été toujours au-dessus de tout éloge.

La nouvelle Préfecture, au point de vue religieux, est restée sous la juridiction du Vicaire des Missions du Mackenzie : mais ce n'est que pour peu de temps.

Mackenzie. — Le district du Mackenzie, détaché du Yukon, serait encore assez vaste pour fournir du terrain à de nombreux diocèses. Malheureusement la population, échelonnée le long des rivières et autour des bois, se trouve bien réduite et tendait même à disparaître, au moins dans la partie la plus septentrionale, bien que le mouvement semble enrayé depuis trois ou quatre ans.

On peut estimer la population totale à environ 5.000. Il y aurait 4 ou 500 Esquimaux païens sur les bords de l'Océan Arctique et à l'Est du vicariat et que nous avons dû abandonner parce qu'ils ne donnaient aucun espoir de conversion. Ajoutez trois ou quatre cents sauvages, de différentes tribus, qui sont protestants ou à moitié païens. Le reste de la population est catholique, et, je puis dire, nous donne beaucoup de consolations. La dévotion à la sainte Eucharistie et à la sainte Vierge sont en honneur parmi nos sauvages. Dans plusieurs missions même nous

avons pu établir, et cela avec succès, les exercices du premier vendredi du mois, et nous avons la consolation de distribuer un bon nombre de communions.

Nos deux écoles de la Providence et de Saint Joseph au fort Résolution continuent à prospérer. Trois grandes filles, dont deux sauvagesses, vont entrer incessamment au noviciat des Sœurs Grises.

Nous avons neuf missions à résidence fixe en y comprenant celle de Saint-Isidore, au fort Smith, dernièrement cédée par Mgr Grouard à cause de sa position stratégique pour nos missions. Le terrain, du reste, semble être très propice à la culture et à l'élevage des animaux. Aussi serait-ce notre intention d'y fonder au plus tôt une ferme-mixte qui nous fournirait quelques secours pour les missions moins favorisées. Il ne nous manque que quelques bons frères convers.

Là aussi il faudrait au plus tôt une école du jour, avant que le ministre y vienne établir ses pénates, attiré par le fait que la Cie de la baie d'Hudson y a transféré ses quartiers généraux et que le gouvernement y établit les siens aussi pour la police montée qui doit maintenir l'ordre dans ces régions. Si jamais le pays s'ouvre, le fort Smith, par sa position à la tête de la navigation sur le Mackenzie, est appelé, selon toute apparence, à devenir un poste important.

Parmi les missions visitées seulement occasionnellement je mentionnerai à part celle de Saint-Paul au fort Nelson, autour de laquelle se réunissent environ trois cents sauvages, qui ont été jusqu'ici bien négligés malgré leurs bonnes dispositions pour notre sainte religion. Par suite du manque de sujets et à cause de la difficulté des communications, on ne la visitait qu'une fois par an, au printemps. Il y a deux ans, je crus pouvoir autoriser le R. P. Le Guen à y passer tout l'hiver avec un enfant, ancien élève de la Providence. Tout allait pour le mieux ! Malheureusement le bon frère Rio qui du fort des Liards avait accom-

pagné le Père, l'automne dernier, pour l'aider à monter ses provisions annuelles à Saint-Paul, s'est noyé à son retour ! En même temps je me trouvais obligé d'enlever un des deux Pères du fort des Liards. N'osant pas prendre la responsabilité de laisser deux Pères, dont un encore jeune, chacun tout seul dans un poste situé à plus de 250 kil. de son plus proche voisin, la mission de Saint-Paul a été de nouveau sacrifiée et les deux Pères passent l'hiver ensemble au fort des Liards. Pourtant ces pauvres sauvages auraient bien besoin d'être éclairés et instruits : selon toute vraisemblance, ce sont eux qui auront à supporter le choc des blancs qui, de la rivière la Paix, viendront peut-être jusque-là ! Mais que faire ? Si au moins nous avions un frère convers pour donner comme socius à chacun des Pères !

Matériel. — Depuis le dernier chapitre, au point de vue matériel, nous avons dû construire un nouveau bateau à vapeur pour remplacer l'ancien.

Nous l'appelons Sainte-Marie. Il nous a coûté bien cher, mais il nous rend de si grands services ! Nos missionnaires, pour assurer sa construction, se sont imposé de grands sacrifices : ils sont loin de les regretter vu le succès dont le bon Dieu a couronné l'entreprise et les avantages qui en résultent pour les missions.

A Saint-Joseph, Fort Résolution, nous sommes obligés de déplacer la mission à cause de l'école pour le bon fonctionnement de laquelle nous sommes trop à l'étroit sur la pointe où nous nous trouvons. La maison d'école est déjà debout. Il faut mener de front la construction d'une résidence pour les missionnaires. Tout le dévouement de mes bons Frères et des Pères ne suffit point à la tâche ; nous avons été obligés de faire venir des bras étrangers d'Edmonton et cela à grands frais.

A la Providence, construction d'une nouvelle résidence pour notre communauté. Préparation du bois nécessaire

pour une nouvelle église et deux ailes à ajouter à l'école et qui en doubleront les proportions. Là aussi Pères et Frères succombent à la tâche, rivalisent d'ardeur et d'abnégation avec leurs frères de Saint-Joseph. Et vraiment on ne sait lesquels le plus admirer !

Personnel. — Dans le district du Mackenzie, nous avons 19 missionnaires, jouissant, à part quatre ou cinq, d'une assez bonne santé. Ils sont secondés par 13 frères convers. Dans ce nombre il y en a cinq dont la bonne volonté ne peut remédier ni à l'âge ni aux infirmités. Parmi ces derniers, mention spéciale est due au bon frère Kearney dont nous avons célébré les noces d'or religieuses l'année dernière. Voilà 47 ans, je crois, qu'il est à Good-Hope, où il rend encore d'immenses services. Il demande instamment un plus jeune pour le remplacer.

L'esprit en général est très bon parmi nos missionnaires Pères et Frères. Les exercices se font régulièrement au moins dans les communautés plus nombreuses. Dans les missions où le missionnaire se trouve seul, ou avec un seul socius, je n'ose pas dire qu'il n'y a plus de négligence : mais j'ai emporté, de ma dernière visite, de bonnes promesses dont la réalisation fera disparaître les abus signalés.

Depuis le chapitre de 1904 nous avons reçu quatre nouveaux Pères dont un s'est noyé avant d'entrer dans le Vicariat. Nous avons reçu en même temps trois Frères, dont le premier a traîné et langui pendant une année. Il était épuisé en arrivant. Grâce à Dieu, les forces lui reviennent et quand elles égaleront sa bonne volonté, il ne laissera rien à désirer ; — le second, à la suite des fatigues du voyage, de manque de mesure dans la dépense de ses forces, et de je ne sais quelle autre cause, est tombé frappé d'une maladie très sérieuse qui ne s'était pas manifestée au noviciat, et qui menace de nous l'enlever alors que nous fondions les plus belles espérances sur son

bon esprit religieux, son zèle et ses aptitudes multiples. — Le troisième, bien bâti par ailleurs et très bon religieux, ne peut voyager à son grand désappointement ! Ayant subi jadis une opération au talon, il ne peut chausser la raquette ni marcher dans la neige commodément. — Ajoutez à cela que l'année dernière un de nos Frères les plus robustes s'est noyé dans l'accomplissement de son devoir et concluez si je n'ai pas raison, avec mes missionnaires, d'exprimer comme desiderata celui d'avoir des Frères.

G. Breynat,
Vic. apost. du Mackenzie, Vicaire des Missions.

RAPPORT

sur le Vicariat de Ceylan.

I. Personnel.

Au mois de septembre 1907, les deux Vicariats de Jaffna et de Colombo étaient, par acte du T. R. Père Lavillardière supérieur général, réunis en un seul, sous le nom de Vicariat de Ceylan.

A cette époque, le Vicariat de Jaffna comptait, outre Mgr l'Evêque, 44 Pères Oblats, 6 Frères scolastiques et 3 Frères convers, répartis dans 2 districts ; celui de Jaffna, qui englobait presque tout le diocèse, et celui de Mannar qui n'était composé que de 7 Pères.

Le Vicariat de Colombo, sans compter Mgr l'archevêque, avait un effectif de 87 Pères Oblats, 4 Frères scolastiques et 6 Frères convers, répartis en 6 maisons ou districts.

Soit pour l'ensemble, 152 Oblats : Mgr l'Archevêque de Colombo, Mgr l'évêque de Jaffna, 131 Pères, 10 Frères scolastiques et 9 Frères convers, répartis en 8 maisons ou districts.

Depuis lors, 7 Frères scolastiques ont été ordonnés prêtres : 4 à Colombo et 3 à Jaffna.

6 Pères, 4 pour Colombo et 2 pour Jaffna, et 2 Frères convers, 1 pour Colombo et 1 pour Jaffna, sont arrivés d'Europe.

Un Père de Jaffna a été cédé au Vicariat d'Australie, de sorte que le personnel du Vicariat de Ceylan est actuellement, sans compter NN. SS. les Evêques, de 146 Pères, 3 Frères scolastiques et 11 Frères convers, sans compter 15 novices scolastiques.

Un nouveau district et une nouvelle maison ont été créés cette année, dans le diocèse de Jaffna : la maison du Collège Saint-Patrick et le district du Vanni ; le supérieur de ce district réside au centre, dans la petite ville de Vavuniya, et ses sujets, au nombre de 6, sont répartis, 2 à Madu, 24 milles à l'ouest, 2 à Anuradhapura, 53 milles au sud et 2 à Mullaïtivu, 60 milles au nord-est.

Depuis le dernier chapitre, 2 Pères du diocèse de Colombo nous ont quittés pour aller recevoir leur récompense : le R. P. Le Texier, qui est mort le 19 décembre 1906, à l'âge de 41 ans, après 18 ans de profession religieuse et de sacerdoce ; et le R. P. Joseph Laclau-Pussacq, décédé le 11 mai 1907, âgé de 74 ans : il avait 54 ans d'oblation et 51 ans de sacerdoce.

Le 3 mai dernier, les Pères du district de Négombo ont célébré avec une joie toute paternelle les noces d'or d'oblation du R. P. Yves Le Cam ; son humilité en avait tenu la date cachée, aussi longtemps que possible, ce qui empêcha de donner à la fête l'éclat que l'on désirait, mais les Pères et le peuple fidèle de Négombo se promettent de prendre leur revanche l'année prochaine, lorsque, le 23 juin, on célébrera le jubilé sacerdotal du vaillant septuagénaire,

qui combat toujours le bon combat, tant dans la chaire qu'au confessionnal.

Dans 2 ans, nous fêterons les noces de diamant religieuses du R. P. Chounavel, qui porte ses 83 ans, comme un autre en porterait 50, dirige sa mission et se livre à toute sorte de ministère, avec l'ardeur d'un jeune missionnaire.

II. Statistique.

a) La population du diocèse de Jaffna est d'environ 500.000, dont 46.500 catholiques.

Pour évangéliser cette population, il y a dans le diocèse 46 Pères Oblats et 3 prêtres séculiers : total, 49 prêtres.

Mais si l'on déduit de ce chiffre : 3 prêtres employés dans l'administration, 5 dans l'enseignement, 2 aux orphelinats, 4 dont les infirmités ou le grand âge ne leur permettent plus de se livrer aux travaux du ministère, et 2 Pères enfin qui s'occupent de l'étude des langues, soit en tout 16 prêtres, il ne reste plus pour le ministère proprement dit que 33 prêtres, ce qui fait une moyenne de 1.400 fidèles pour chaque prêtre ; et les infidèles sont 13 fois plus nombreux.

Quatre missions ont moins de 1.000 chrétiens chacune, et la mission d'Anuradhapura, la plus étendue du diocèse (environ 3.000 milles carrés), ne compte encore que 500 catholiques.

b) L'archidiocèse de Colombo a une population de 1.275.000 habitants, dont 220.000 catholiques.

Pour subvenir aux besoins spirituels de cette population, il y a 96 Pères Oblats et 9 prêtres séculiers : total, 105 prêtres.

De ce nombre : 5 sont employés dans l'administration, 14 dans l'enseignement, 2 aux œuvres de presse, 1 aux hôpitaux et prisons, 2 à l'orphelinat, 1 au noviciat ; 3 sont

infirmes et 4 apprennent les langues : soit ensemble 32 prêtres qui ne peuvent s'occuper du ministère ordinaire que peu ou point.

Il reste donc 73 prêtres exclusivement consacrés au ministère : ce qui fait, pour chacun d'eux, une moyenne de 3.000 fidèles ; et les infidèles sont six fois plus nombreux.

Deux missionnaires ont la charge de plus de 6.000 chrétiens chacun ; 3 autres en ont plus de 5.000 et 7 plus de 4.000. Il est évident que, à moins d'être doué d'une activité vraiment surhumaine, nul prêtre ne peut suffire, physiquement, au travail que réclamerait un champ spirituel de cette étendue et lui faire produire tous les fruits que lui ferait rendre une culture soignée ; il a bien assez à faire pour récolter la moisson qui mûrit d'elle-même.

Ceci est bien prouvé, du reste, par les faits quand nous voyons, par exemple, que le missionnaire de Bolawalana, qui a la charge de 6.400 chrétiens, a, dans le cours de l'année 1907, donné 216 baptêmes, 9.946 communions, 44 viatiques, 105 extrêmes-onctions, célébré 53 mariages, entendu 11 793 confessions, et présenté à la confirmation 676 personnes ; que le missionnaire de Wattala, qui est chargé de 6.176 fidèles, a, pendant la même année, donné 230 baptêmes, 7.570 communions, 65 viatiques, 125 extrêmes-onctions, célébré 52 mariages, entendu 9.302 confessions et présenté 638 personnes à la confirmation ; il a en outre, dans sa mission, l'hôpital des lépreux, dont plus de 60 sont catholiques, et qu'il visite de temps en temps.

Quel temps peut-il rester pour courir après les brebis perdues, annoncer Jésus-Christ aux infidèles, soigner les confréries, donner une instruction religieuse plus développée aux âmes qui en sont capables, quand on a en moyenne, chaque semaine, 1 mariage, 2 ou 3 extrêmes-onctions, 4 ou 5 baptêmes et 250 confessions, outre les instructions ou les catéchismes à préparer, les écoles à surveiller, l'administration temporelle d'une grande mis-

sion à gérer, des églises, des presbytères et des écoles à bâtir? Sans compter que ces missionnaires doivent aussi donner les soins nécessaires à leur âme, ainsi qu'à leur corps, sous peine de s'étioler peu à peu au spirituel et au physique.

Oui, j'affirme qu'il est impossible qu'un prêtre puisse tenir à pareil surmenage, ou que, même en se tuant, il puisse cultiver la portion du champ qui lui est confiée, de manière à lui faire rendre ce que le divin Maître a le droit d'en attendre.

Je présente ici un tableau de l'administration des sacrements dans les deux diocèses, durant l'année 1907.

A Colombo, pour 68 prêtres dans le ministère : 9.107 baptêmes, dont 1.887 baptêmes d'adultes et 7.220 baptêmes d'enfants, sur lesquels 6.592 enfants de parents fidèles et 628 de parents infidèles; ensuite 1.719 mariages, 392.527 confessions, 431.756 communions, 2.003 viatiques, 3.487 extrêmes-onctions, et préparation de 6.393 personnes au sacrement de confirmation administré par Mgr l'Archevêque.

A Jaffna, pour 31 prêtres dans le ministère : 1.453 baptêmes d'enfants de parents chrétiens, 536 d'enfants de parents infidèles, 136 baptêmes d'adultes infidèles. En tout 2.125 baptêmes, 443 mariages, 110.353 communions, 574 viatiques, 711 extrêmes-onctions, et préparation au sacrement de confirmation de 1.788 personnes confirmées par Monseigneur l'Evêque.

III. Œuvres.

1. Missions et retraites.

La prédication des missions, je n'en parle que pour mémoire et parce que c'est l'œuvre principale de la Congrégation et celle que nous devons avoir le plus à cœur. Malheureusement, à Ceylan, ce n'est plus qu'un souvenir du passé et un projet pour l'avenir. Notre vétéran, le

R. P. Chounavel, ne parle qu'avec émotion du temps où, en compagnie du P. Bonjean et sous la direction du saint Mgr Séméria, il lui était donné de remporter de si glorieux triomphes dans le vicariat de Jaffna.

Depuis lors, les soins d'un ministère absorbant et d'une organisation à établir ont fait reculer, d'année en année, le projet que l'on nourrissait toujours de reprendre ce qui, pour des Oblats, est l'Œuvre des œuvres. Enfin, en 1901, sous le commandement de l'ardent capitaine qu'est Monseigneur Joulain, une vraie mission de trois semaines fut donnée à la ville de Jaffna. Les résultats dépassèrent de beaucoup les espérances les plus enthousiastes et l'on se promettait de procurer le même bienfait à d'autres localités, mais ce cher projet ne put se réaliser. J'espère, toutefois, qu'une autre année ne se passera pas avant que nous ayons pris des mesures qui assureront à tout le Vicariat l'avantage inappréciable des missions. Il serait impossible d'exagérer les résultats merveilleux qu'on aurait le droit d'en attendre parmi les chrétientés si nombreuses et si enthousiastes de l'archidiocèse.

Les Retraites, nos Pères en donnent un grand nombre, chaque année, tant aux nombreuses communautés religieuses qu'aux enfants des écoles ou collèges, aux confréries et quelquefois aux paroisses, et ceci ils doivent le faire, sans rien diminuer de leur ministère habituel. Je n'entre pas dans le détail de ces retraites ; qu'il me soit permis seulement de mentionner les deux retraites consécutives, une pour les femmes, la seconde pour les hommes, de 8 jours chacune, données à la cathédrale de Jaffna, pendant le dernier carême ; c'était presque une mission et le résultat a été inférieur seulement à celui d'une mission en règle : la retraite des femmes donne 1.600 communions et celle des hommes 1.700.

2. Enseignement.

Pas n'est besoin, je pense, de démontrer l'importance, la nécessité pour des missionnaires de procurer une éducation chrétienne à l'enfance et à la jeunesse des populations qui leur sont confiées. Nous sommes, je crois, privilégiés, à Ceylan, sous le rapport des facilités qui nous sont données pour remplir cette tâche à la fois lourde et consolante. Le Gouvernement, il est vrai, fournit des secours pour nos écoles, mais ne contribue en rien à leur établissement et les subventions qu'il accorde, si elles nous aident beaucoup, ne suffisent pourtant pas à couvrir les dépenses ordinaires d'entretien. Ce n'est, d'ailleurs, qu'après plusieurs années d'existence et de bon fonctionnement, après avoir fait leurs preuves que certaines écoles touchent ces ndemnités lorsqu'elles sont reconnues et admises par l'Etat. D'autres ne le seront jamais et, partant, ne recevront rien, par le seul fait qu'elles se trouvent placées à une trop faible distance des écoles établies ou déjà reconnues par le Gouvernement.

Nosseigneurs doivent néanmoins ouvrir des écoles catholiques précisément dans le but d'empêcher les enfants de nos fidèles de fréquenter ces écoles ; car, grâce à Dieu, dans les nôtres, qu'elles soient ou non subventionnées, on nous laisse toute liberté d'y enseigner la religion. Il n'en fut pas toujours ainsi ; ce ne fut que par sa persévérance opiniâtre et intelligente que Mgr Bonjean, de glorieuse mémoire, força le pouvoir à faire une distribution plus équitable des secours qu'il donnait aux écoles. Jusque-là toutes les faveurs étaient pour les sociétés protestantes qui avaient le monopole de l'enseignement. Il s'ensuivait que presque toute la jeunesse des villes, élevée par elles, perdait la foi et, sans se douter de ce qu'elle faisait, allait grossir les rangs du protestantisme.

Dieu merci, les choses ont bien changé ; Mgr Bonjean fit

ce que d'aucuns considéraient comme des folies pour reconquérir le terrain perdu et arracher de vive force la jeunesse des mains de l'hérésie. Dès 1870, on comptait dans le vicariat de Jaffna (plus du double alors en étendue et en population de ce qu'est le diocèse de Jaffna à présent) 50 écoles et 2.000 élèves (1.584 garçons et 499 filles).

Les successeurs de Mgr Bonjean, tant à Colombo qu'à Jaffna, ont marché fidèlement sur ses traces, et nous comptons actuellement, dans le vicariat de Ceylan, 557 écoles ; 436 à Colombo et 121 à Jaffna, avec 44.332 élèves ; 37.867 à Colombo et 6.465 à Jaffna. Il y a à Colombo, chaque année, une augmentation considérable ; celle de l'année dernière a été de 9 écoles et 968 élèves.

Près de 45.000 élèves dans nos écoles, c'est une œuvre très consolante, on pourrait dire, magnifique. Mais nous ne devons pas nous reposer sur nos lauriers ; la lutte sur le terrain de l'éducation continue ardente, opiniâtre ; elle augmente même beaucoup d'intensité, c'est à qui s'emparera de la jeunesse pour la former selon ses vues, car tous comprennent que c'est s'assurer la puissance de demain. Les protestants, les bouddhistes et les Indous multiplient écoles et collèges ; le Gouvernement aussi établit des écoles et des collèges neutres, c'est-à-dire sans Dieu, et une nouvelle loi rend l'instruction obligatoire. Nous devons donc maintenir énergiquement notre position et suivre à tout prix la marche progressive de l'instruction moderne, sous peine de nous voir enlever la jeunesse et par conséquent l'avenir, je dirai même le présent.

Quoique nos écoles et nos écoliers soient si nombreux, nous n'avons qu'un nombre très restreint de Pères employés dans l'enseignement, 19 en tout : 12 au Collège Saint-Joseph, avec plus de 800 élèves ; 3 au Collège Saint-Patrick, avec plus de 400 ; 1 au Petit Séminaire de Colombo ; 1 à l'école anglaise de Négombo, avec 300 élèves ; 1 à Mannar, avec une centaine et 1 à Anuradhapura, avec 70 élèves.

Les autres écoles sont tenues par les Frères des Écoles

chrétiennes, qui ont entre autres le Collège de St-Bénédict avec un millier d'élèves ; par deux Congrégations de Frères indigènes ; par les Sœurs de la Sainte-Famille ; les Sœurs du Bon Pasteur ; les Sœurs franciscaines missionnaires de Marie ; plus de 300 Sœurs indigènes, dirigées par ces trois Ordres et par des laïques, formés, pour la plupart, dans nos écoles normales.

Les écoles primaires sont nécessaires, elles sont un instrument, presque indispensable, pour l'enseignement du catéchisme dans les villages. Les collèges ne sont pas moins nécessaires ; on pourrait peut-être affirmer que, sous un point de vue, ils le sont davantage, puisque ce sont eux qui doivent donner à la classe dirigeante la formation catholique qui en fera l'auxiliaire puissant du clergé.

Les Frères des Ecoles chrétiennes ont rendu un éminent service à la mission de Colombo en procurant une éducation chrétienne à une nombreuse population de jeunes garçons ; cependant ils ne pouvaient suffire, car leur vocation les destine seulement à l'instruction primaire, et un grand nombre de jeunes gens catholiques allaient recevoir leur éducation soit dans les collèges protestants, soit dans le collège sans Dieu du Gouvernement où ils perdaient nécessairement plus ou moins la foi. Aussi le Saint-Siège, en confiant la mission de Colombo aux Oblats, leur fit-il une obligation d'établir un nouveau collège.

Le Collège Saint-Joseph existe depuis douze ans et, Dieu merci, il s'est acquis une position excellente parmi ses rivaux, et reconnue par eux, par le Gouvernement et par le public. Toute la jeunesse catholique des classes élevées reçoit là, de nos Pères, une éducation vraiment distinguée et un esprit vraiment catholique ; leurs premiers élèves commencent à occuper des situations honorables, et le jour vient où nous pourrons influencer la classe dirigeante dans la grande ville de Colombo.

Jaffna est un plus petit théâtre, mais c'est aussi une ville

ayant sa vie propre, séparée de Colombo par la différence de race et de mœurs aussi bien que par la distance. Saint-Patrick fait à Jaffna ce que Saint-Joseph fait à Colombo ; mais il a sur ce dernier le grand avantage d'être beaucoup plus ancien et d'avoir élevé presque tous les catholiques instruits de Jaffna, ce qui fait qu'ils ne subissent pas deux courants divergents ou rivaux d'influence, mais uniquement celle de leurs Pères missionnaires.

Outre les jeunes gens catholiques, un certain nombre d'infidèles suivent les cours de nos collèges : environ une centaine à Saint-Patrick et le double à Saint-Joseph ; mais ils ne sont jamais admis comme pensionnaires avec les catholiques. Cependant comme, à Jaffna, les païens de haute caste, qui constituent véritablement la noblesse du pays, suppliaient nos Pères, avec instance, de recevoir leurs fils au pensionnat, promettant de ne pas s'opposer à ce qu'ils embrassent la religion chrétienne s'ils le désirent, on s'est décidé à faire un essai et on a ouvert, au Collège Saint-Patrick, un pensionnat à part pour les jeunes gens des principales familles païennes de la plus haute caste. Ils sont 33, autant que le local permet d'en recevoir ; leur conduite obéissante et respectueuse ne laisse rien à désirer, et le Père, qui est chargé d'eux, est plein de confiance dans les résultats à venir ; il est convaincu qu'un nombre plus ou moins grand de ces jeunes gens recevra le baptême avec d'excellentes dispositions et que tous resteront favorablement disposés pour la religion catholique. Comme leur naissance et leur position leur donneront nécessairement beaucoup d'influence, les effets de leur éducation pourront s'étendre très loin.

Nos collèges à Ceylan sont, à n'en pas douter, une œuvre de la plus haute importance ; les éléments, je veux dire les jeunes gens à former, sont nombreux et de bonne qualité. La grande difficulté, contre laquelle nous nous heurtons, c'est le recrutement des professeurs de langue anglaise. Un étranger aura beau étudier cette langue, il sera toujours

pour le moins extrêmement rare qu'il ne laisse pas quelque chose à désirer sous le rapport de l'accent ou de la connaissance idiomatique du langage. Il est vraiment déplorable qu'étant chargée de si nombreuses missions en pays anglais, la Congrégation ait tant de peine à leur fournir des missionnaires de cette langue. Ils sont nécessaires non seulement pour l'enseignement, mais aussi pour la prédication, du moins dans certains centres comme à Colombo.

3. La Presse.

La presse est un de ces engins modernes de combat avec lesquels les ennemis de la vérité font un continuel carnage d'âmes. Les Oblats de Ceylan, à commencer toujours par Mgr Bonjean, ont compris que, pour guerroyer avec succès, on ne peut se contenter d'opposer les javelots et les flèches des temps passés aux armes nouvelles à longue portée et à tir rapide. Quatre imprimeries catholiques fonctionnent à Ceylan, toutes sous la direction des Oblats : celle de *Borella, Colombo*, est la plus importante et la mieux montée ; ses machines sont mises en mouvement par un moteur à gaz ; outre de nombreux livres d'école, elle publie, deux fois par semaine, un journal anglais et un journal singhalais, ce dernier composé de 8 grandes pages. Deux Pères se dévouent à cette œuvre importante.

L'école industrielle *de Maggona* a son imprimerie singhalaise où, sous la direction de nos excellents Frères convers, les orphelins ou les élèves du Réformatoire, tout en apprenant le métier d' imprimeurs, publient une petite feuille religieuse mensuelle ; ils ont imprimé aussi, depuis le dernier Chapitre, outre des livres de classe, un livre de prières, dont la première édition est déjà épuisée, et deux volumes de méditations

Jaffna a aussi deux imprimeries : *St Joseph's press*, dirigée par deux de nos chers Frères convers, publie deux

petits journaux : un anglais hebdomadaire et un tamoul deux fois par mois. Depuis le Chapitre de 1906, cette presse a imprimé, outre les livres d'école et de prières, 30.000 pages de tracts et 3 ouvrages tamouls, dus aux plumes de nos Pères indigènes : la Divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ouvrage adapté des Conférences de Mgr Freppel ; l'Apôtre du Sacré-Cœur et le second volume d'un grand cours d'instruction religieuse.

La petite presse de l'école industrielle *de Colombogam* a imprimé, durant cette année, une Vie de saint Antoine de Padoue, une histoire de Ceylan, une grammaire tamoule et six tracts religieux.

4. Orphelinats, etc.

J'ai parlé d'écoles industrielles, je dois dire un mot des orphelinats dont elles font partie et qui sont l'œuvre de la Congrégation.

En première ligne vient *St Vincent's Home, Maggona*, dans le diocèse de Colombo. Le visiteur est frappé d'admiration à la vue de ses vastes proportions, de sa belle ordonnance et de l'unité et de la largeur de vue, qui ont évidemment présidé à la fondation des divers établissements qui composent l'œuvre entière. Cette œuvre comprend : l'orphelinat qui compte 106 enfants, le réformatoire, avec 193 réformés, 4 ateliers, 2 écoles, une école normale avec 37 étudiants, une communauté et un noviciat de Frères indigènes tertiaires de Saint-François, en tout une population d'environ 400 âmes.

Nos Pères ont fondé cette œuvre, un d'eux la dirige, aidé d'un autre Père Oblat et de 7 de nos bons et chers Frères convers.

Colombogam, dans le diocèse de Jaffna, est plus ancien que Maggona (le P. Bonjean en fut le premier directeur), c'est aussi moins grandiose. Un seul Père, assisté de Frères indigènes, est à la tête de cette œuvre, qui comprend, outre

les Frères et leur noviciat, un orphelinat avec près de 100 garçons et 3 ateliers, et une école normale avec 12 élèves.

Je ne puis que mentionner les orphelinats de filles, dirigés par les Sœurs et qui comptent près de 700 orphelines ; — l'œuvre admirable des Petites Sœurs des pauvres, qui soignent près de 200 vieillards, — et les hôpitaux, desservis avec grand fruit pour les âmes par les Sœurs de la Sainte-Famille, à Kulunegala, et par les Franciscaines missionnaires à Colombo et à Ragama. Je dois cependant témoigner de la dette de reconnaissance que nous avons contractée, surtout envers les Sœurs de l'hôpital de Colombo, dont les soins, aussi habiles que dévoués, ont plus d'une fois sauvé la vie de nos Pères malades.

5. Sociétés de jeunes gens.

Je ne parlerai pas des nombreuses confréries répandues à foison dans toutes les missions du Vicariat, mais je dois dire un mot de ces associations faites pour grouper les jeunes gens autour du prêtre, les mettre en contact avec lui et par là les préserver des graves dangers qui les menacent et les attacher à l'Eglise. Notre Vénéré Fondateur avait une prédilection pour ces œuvres de jeunesse, et nos saintes Règles nous les recommandent.

A Colombo, nos Pères n'ont pas eu le temps de s'occuper beaucoup de ce genre si actuel et si puissant d'apostolat. Les Frères des écoles chrétiennes ont, jusqu'à ces dernières années, eu entre leurs mains la formation chrétienne de la jeunesse de la ville : par là, ils ont acquis et gardé une grande influence. Ils dirigent une sodalité dont les membres se comptent par centaines ; elle a ses réunions mensuelles et une retraite annuelle. Mais ce n'est pas une *œuvre de jeunesse*. Dans les villes, surtout dans les villes de mœurs anglaises, où les bureaux ferment chaque jour à 4 heures et le samedi à 2 heures, il faut, sous peine de les perdre, fournir aux jeunes gens des récréations honnêtes. Les

sociétés protestantes le savent, et, sous des dehors de philanthropie, elles leur offrent au Y. M. C. A., ou association chrétienne de jeunes gens, des lieux de réunion agréables, des jeux de toutes sortes, des bibliothèques, des rafraîchissements inoffensifs et à bon compte. Aussi que de jeunes catholiques, attirés là par leurs amis protestants, y trouvent, avec la distraction et l'instruction, un péril pour leur foi !

Il y a, depuis quelques années, à la cathédrale de Colombo, une Conférence de Saint-Vincent de Paul, avec 35 membres actifs. Elle fait un bien considérable, non seulement par les aumônes judicieuses qu'elle distribue, aumônes spirituelles aussi bien que corporelles, mais surtout parce qu'elle groupe quelques hommes de foi, leur donne l'occasion de se voir, d'échanger leurs vues entre eux et avec le prêtre et de prendre part à des œuvres de zèle. J'estime grandement cette société, et désire voir des conférences s'établir dans les autres missions.

Mais ce n'est pas encore là une *œuvre de jeunesse*.

Cette œuvre, Dieu merci, l'année 1908 l'a vue naître à Colombo, dans deux paroisses de la ville : à l'église de l'Immaculée Conception à Bambolapitiya, et à l'église de Tous les Saints à Borella. Les commencements en sont humbles, il est vrai : un jeu de tennis, dans le jardin, à côté de l'église, et un embryon de bibliothèque dans la chambre des missionnaires ; mais déjà ces deux œuvres groupent, l'une 40 jeunes gens et l'autre 70. C'est autant d'arrachés aux griffes du protestantisme, autant qui, par la fréquentation du prêtre, leur groupement en corps et la lecture de livres et de journaux catholiques, deviendront catholiques d'esprit, aussi bien que de cœur ; connaissant leur religion, ils l'aimeront davantage et travailleront efficacement, peut-être même sans s'en apercevoir, à la propager. J'ai confiance que ce grain de sénevé deviendra un grand arbre.

Jaffna ne peut pas se comparer à Colombo, la langue et

les mœurs anglaises n'y ont pas encore conquis l'empire qu'elles possèdent à la capitale ; c'est plutôt un énorme village qu'une ville moderne.

Cependant, deux œuvres de jeunesse y font un bien incalculable, sous la zélée direction de nos deux excellents Frères convers attachés à l'imprimerie, et dont l'un est indigène. L'une de ces œuvres compte 182 membres et l'autre 148 ; tous appartiennent à la classe pauvre, plusieurs sont convertis du paganisme, d'autres sont enfants de païens, la plupart, fils de parents ignorants et grossiers. Avant la fondation de ces œuvres, c'étaient des petits sauvages, maintenant, ce sont des chrétiens modèles, qui, par leur parole, aussi bien que par leurs exemples, communiquent l'esprit chrétien à leurs parents et à leurs connaissances.

La plus ancienne de ces deux œuvres date de 1899, elle a fondé une Conférence de Saint-Vincent de Paul, agrégée par le Conseil général de Paris, en 1901. Cette conférence compte 23 membres actifs, et ces jeunes gens qui, par leur travail, gagnent à peine, au jour le jour, de quoi vivre, ont, dans l'année 1907, distribué 762 fr. d'aumônes ; ils ont aussi fondé une petite bibliothèque tamoule, et le nombre de livres prêtés pendant cette année est de 523.

IV. Nos chers Frères convers.

En parlant de nos principales œuvres à Ceylan, j'ai eu l'occasion, plus d'une fois, de mentionner ces excellents Frères. Qu'il me soit permis ici de rendre témoignage, du fond du cœur, à leur admirable dévouement et aux services inappréciables qu'ils rendent à la mission. Nos Frères, à Ceylan, n'ont pas, comme dans d'autres pays, à bâtir des maisons, à cultiver des champs ou à prendre sous la glace la provision de poisson qui devra nourrir la communauté ; mais leurs labeurs n'en sont pas moins

fructueux et n'en réclament pas moins d'abnégation. J'ose même dire que la vocation d'un Frère convers, à Ceylan, exige une abnégation plus complète, la perfection de l'esprit religieux, parce que les travaux qui lui sont confiés lui imposent de plus graves responsabilités. Ainsi, à Maggona, nos 7 Frères convers sont chargés de la direction du réformatoire, ce qui exige une vigilance continuelle du jour et de la nuit, et de celle des ateliers, qui n'est pas moins delicate. Ils s'en acquittent avec un zèle et un savoir-faire qui gagnent les cœurs de ces pauvres égarés, mahométans ou bouddhistes, pour la plupart, et qui excitent l'admiration de nos gouvernants.

A Jaffna, outre les deux Frères qui se dépensent sans trève ni merci à l'imprimerie et aux œuvres de jeunesse, un autre remplit, avec non moins de zèle et de succes, l'office important d'économe au collège Saint-Patrick, et le dernier venu cumule les fonctions de sacristain et d'infirmier à la maison de Saint-Charles.

V. Vie religieuse.

Nous avons passé en revue les principales œuvres, fruit du zèle de nos Pères et de nos Frères à Ceylan. Mais la sève qui les produit, c'est la vie religieuse. Cette sève est-elle abondante et vigoureuse? Fait-on fidèlement usage des moyens destinés à l'entretenir?

Je me plais à témoigner que, très généralement, l'esprit religieux est en honneur dans notre Vicariat. On aime la Congrégation, on est fier de lui appartenir, on désire vivre en bon religieux et on est heureux d'y être aidé, on estime les exercices de Règle et, malgré la surabondance de travail, on y est généralement fidèle; je ne crois pas que personne y manque de parti pris.

Deux grands moyens surtout contribuent à entretenir parmi nous l'esprit religieux : les retraites mensuelles et

annuelles. Les premières se font assez régulièrement dans chaque district ou maison ; les Pères se réunissent, des missions voisines, au jour fixé ; on dit l'office en chœur, il y a une instruction et la conférence de la coulpe.

La retraite annuelle se fait en trois fois, 2 à Colombo et 1 à Jaffna, de sorte que tous les Pères peuvent y prendre part chaque année. Chaque fois, les retraitants sont au nombre d'une cinquantaine. C'est un spectacle magnifique : les exercices se font avec la ponctualité et la ferveur d'un noviciat. Une sainte gaieté préside aux deux récréations qui suivent les repas et, après la rénovation solennelle des vœux, qui clôt les exercices, chacun reprend, la joie au cœur, le chemin de sa mission.

L'obstacle principal que nos Pères ont à surmonter, pour pratiquer la vie religieuse, c'est la nécessité dans laquelle se trouvent un trop grand nombre de vivre isolément, chacun dans sa mission, adonnés à un ministère quasi paroissial, extrêmement absorbant. Il est vrai qu'ils ne sont pas éloignés les uns des autres, rarement de plus de 4 ou 5 milles, et que le supérieur est généralement bien à leur portée. Cela n'empêche qu'il est facile de contracter des habitudes de laisser-aller plus séculières que religieuses, et de perdre la bonne habitude du silence, de la régularité, voire même de la pauvreté et de l'obéissance. Pour remédier à ce danger et en même temps nous mieux conformer à la Règle, nous devons évidemment tendre vers un double but : 1° faire en sorte, à mesure que le nombre des missionnaires augmente, qu'ils résident au moins deux ensemble ; 2° ne pas charger les supérieurs de districts d'un ministère considérable qui leur rende impossible l'exercice de leur charge comme la Règle le prescrit.

Maggona, le 22 juillet 1908.

Jules Collin, *O. M. I.*
Vicaire des missions.

Rapport sur le Vicariat de Natal.

Ce me serait une joie d'avoir à présenter à l'Administration générale et au Chapitre général, qui sont le cœur et l'âme de la Congrégation, un joyeux tableau sans ombre et sans ruines. Hélas! les ombres sont là, elles sont bien marquées; il n'y a pas de ruines, mais il y a un arrêt forcé dans le développement des œuvres, arrêt dont profite l'ennemi de tout bien.

Cependant nous rendons grâces au ciel de ce que les difficultés et les ombres sont plutôt d'ordre matériel.

Comme Oblats, nous sommes à la fois religieux et missionnaires, et nous ne pouvons être bons missionnaires si nous ne sommes, d'emblée et tout d'abord, bons religieux. Voyons donc d'abord ce que nous avons à dire de la vie religieuse chez nos Pères du Natal, c'est-à-dire, étudions l'arbre, tronc et racines, et nous considérerons ensuite ses fruits et ses promesses dans l'avenir.

I. Vie Religieuse.

La racine de toute vie religieuse consiste évidemment pour chacun de nous dans un amour profond, vrai, généreux et dévoué pour la Famille où nous appela la vocation divine; je dis un amour vrai qui s'oublie soi-même et qui conduit au sacrifice de soi.

Je crois pouvoir dire en toute sûreté de conscience que nos Pères et Frères aiment la chère Famille des Oblats; ils l'aiment sincèrement et loyalement, prennent part à toutes

ses tristesses, souffrent de ses douleurs, et désirent la soulager au prix même de leur pauvre confort.

C'est ma joie, ma gloire et mon bonheur de constater cet esprit parmi nos Pères, c'est aussi ma consolation. Je sais que je puis compter sur leur dévouement, et aussi, je crois, sur leur affection. Les rapports entre évêque et Oblats sont intimes : ce ne sont pas seulement des rapports d'administration, ce sont surtout des rapports de fils à père. En un mot, ils ne me considèrent pas seulement comme leur chef hiérarchique, mais comme le représentant, auprès d'eux, des chefs de la famille où le mot « charité » est le mot d'ordre. Je le dis sans crainte, car ce n'est pas à moi qu'en revient le mérite, mais à leur esprit de foi, et à leur amour pour la Congrégation.

L'esprit d'obéissance est vivace parmi eux, c'est un tronc vigoureux où viennent s'enter le zèle et le dévouement. J'en ai vu, depuis mon dernier rapport au Chapitre, des exemples, surtout parmi les anciens, qui ont dû réjouir au ciel les Oblats de l'Eglise triomphante.

Puissent les jeunes suivre ces exemples, et demeurer toujours, comme leurs anciens, de vrais fils d'obéissance. On a pu parfois désirer parmi les jeunes plus d'abnégation, moins de limites au dévouement, mais les cadres sont solides, et l'on peut espérer que rien ne les brisera.

La Sainte Règle est, je crois, observée par le plus grand nombre. Les conditions dans lesquelles nos Pères travaillent peuvent détruire l'amour de l'observance ; la solitude où bon nombre se trouvent pourrait les porter à se négliger, mais en dépit de faiblesses passagères, en dépit du travail plus que normal qui s'impose, je crois qu'il y a lieu d'être satisfait.

Depuis quatre ans, nous avons eu nos retraites annuelles régulières, j'ai même pu rendre ces retraites intégrales, grâce au secours en prêtres que nous avons reçus des Pères trappistes : ces retraites commencent le mercredi et finissent le mercredi, et la grande majorité des Pères et Frères y

assistent. Ceux qui en sont empêchés par les soins du ministère font leur retraite soit à Marianhill chez les Trappistes, soit ailleurs dans une de nos maisons. Mgr Miller, le R. P. Trabaud, le R. P. Meyer, le R. P. Rousseau nous ont donné tour à tour le secours de leur expérience et de leur zèle.

J'ai pu aussi, grâce à Dieu et à la bonne volonté des Pères, organiser des retraites semi-mensuelles : tous les deux mois les Pères des districts du Nord du Natal se réunissent à Maritzburg pour la retraite du mois, et ceux du Sud se réunissent à Durban la semaine suivante. Le règlement de ces retraites est le règlement ordinaire, avec Conférence de la coulpe. Dans l'après-midi a lieu la Conférence théologique : un Père désigné à l'avance lit une dissertation sur le sujet proposé, sa dissertation est discutée, les objections résolues, les récents décrets des Congrégations et autres matières d'intérêt général sont mentionnés, et une partie du temps est consacrée à résoudre les cas de conscience qui peuvent se présenter dans les différentes missions. Je me fais un devoir, à moins d'impossibilité absolue, de présider moi-même ces différents exercices. En cas d'absence forcée, les supérieurs de Durban et de Maritzburg président les exercices, et le R. P. Sormany D. D. dirige la Conférence théologique. La majorité des Pères aiment à se rendre à ces réunions où l'on se retrouve en famille, et, règle générale, les dissertations théologiques sont soignées, parfois même remarquables. Nous les conservons comme documents, et certainement bien des travaux sont imprimés qui ne valent pas ces études, faites ou en anglais, ou en français, ou en latin, au choix des auteurs. Il y a près de quatre ans que ces réunions ont lieu, et je suis bien loin de regretter les petits sacrifices pécuniaires qu'elles imposent : elles ont fait un bien réel, au point de vue de la vie religieuse, et des œuvres, et de l'union.

Les prescriptions du Chapitre dernier ont été mises en pratique, au sujet des jeunes Pères. Un syllabus a été

composé et imprimé pour les cinq années, et tous les ans, les Pères d'ordination récente ont à passer un examen.

Est-ce à dire que tout est parfait? Hélas non! On demanderait encore plus d'union et de sympathie entre les Pères, une plus grande discrétion à l'égard les uns des autres, une appréciation plus désintéressée des travaux, en un mot un plus grand esprit de corps. Il est beau de travailler dur à la gloire de Dieu et au salut des âmes, mais il est plus beau encore de savoir admirer l'œuvre des autres et d'être discret sur ses efforts personnels. Un jour j'entendis un Père d'une autorité bien grande dans la Congrégation remarquer combien il était triste de voir le peu de cas que les Oblats faisaient des œuvres les uns des autres : « Il semble, disait-il, qu'on ne puisse concevoir la possibilité d'un travail remarquable fait par un Oblat. » C'est le mot des Juifs! *A Nazareth potest aliquid boni esse?*

Quoi encore? — Je voudrais aussi voir certains jeunes Pères ne pas se cantonner exclusivement dans les limites de leur travail personnel, et se laver les mains du reste en disant : « Ce n'est pas mon affaire! » — Je voudrais les voir prêts à répondre à l'appel d'un supérieur, sans montrer qu'ils sentent le sacrifice d'un surcroît de travail ; je voudrais en un mot les voir s'oublier eux-mêmes davantage, et devenir plus foncièrement missionnaires Oblats. Quelques efforts sérieux de leur part, un peu plus d'aménité et de condescendance en ceux qui commandent, feraient des merveilles.

II. Personnel.

« *Beneficentiæ et communionis nolite oblivisci.* »

Et d'abord, gloire à ceux qui sont tombés au champ d'honneur!

Le R. P. Masméjean, après une carrière bien courte au Natal, assez longue cependant pour le faire apprécier,

aimer et regretter de tous ceux qui l'ont connu, est allé mourir à Estcourt le 15 août 1905.

Le R. P. Manuel, quoique poitrinaire avant son arrivée, a fourni cependant une grande somme de travail au milieu des indigènes. « *Consummatus in brevi, explevit tempora multa.* » A la dernière visite que je fis à sa mission, il prévint mes intentions, et tout en se soumettant à ce que je jugerais préférable, il me demanda de le laisser achever son sacrifice là où il l'avait offert. Hélas! le mal fut plus rapide que nous ne le pouvions prévoir, et il est mort sans la consolation suprême des sacrements : le Père envoyé de Durban ne put arriver à temps. Sa mort fut belle, édifiante et résignée : son dernier soupir fut un dernier acte de renoncement et d'acquiescement à la volonté divine. Il mourut le 13 novembre 1906. Je regrette qu'en mon absence on ait jugé bon de transporter son corps à Durban, au lieu de creuser sa tombe au milieu de ses chrétiens.

Le R. P. Kremer, un poitrinaire lui aussi, que le climat de Natal ne put guérir, vient de mourir après plusieurs années passées au sein de sa famille. Il avait demandé d'aller en Europe pour se guérir et travailler encore : malgré ses désirs de retour à Natal, il ne fut jamais assez fort pour entreprendre le voyage. Les Mauritiens de Durban, auxquels il s'était trop généreusement prodigué, n'en parlent qu'avec affection et reconnaissance. Pour eux, il est le « saint Père Kremer ». Il est mort le 12 janvier 1908.

Que leurs âmes reposent en paix par la miséricorde de Dieu.

Le nombre des Pères attachés d'une façon permanente au vicariat de Natal se monte à 36, celui des Frères à 4.

Il nous faut citer d'abord notre doyen, le cher P. Barret, qui prend une douce retraite à Maris Stella, mais qui, malgré ses quatre-vingt-trois ans, dit encore la sainte messe et entend les confessions. Que Dieu nous le garde!

Nous avons ensuite le R. P. Follis, qu'une attaque d'apoplexie a complètement privé de la mémoire des mots. Il végète, et ne mérite plus que par sa résignation dans l'épreuve, épreuve d'autant plus pénible qu'il en est parfaitement conscient. Tous les jours il reçoit la sainte communion, mais ne dit plus la sainte messe.

Parmi les autres Pères, 8 ont dépassé la cinquantaine et 7 sont au-dessus de quarante ans. Le Frère Tivenon a soixante-dix-huit ans, et le Frère Bélanger soixante ans.

Le conseil vicarial se compose du R. P. Barret, conseiller ordinaire, du R. P. Murray, conseiller ordinaire et économe vicarial, des RR. PP. Monginoux et Mathieu, conseillers extraordinaires.

Les RR. PP. Murray et Mathieu sont les seuls accessibles et il faudra évidemment réformer le conseil, s'il doit être d'un vrai secours.

La maison de Maritzburg se compose du R. P. Chauvin, supérieur, et de 5 Pères Oblats, les RR. PP. Ienn, Tosquinet, Sormany, Hanon, Foley; il faut y ajouter deux prêtres séculiers et un laïque. Ce qui nécessite le mélange est l'œuvre du collège Saint-Charles. Les Pères s'occupent des différentes œuvres, pour blancs, indigènes, Indiens, soldats. C'est la maison la plus régulière du vicariat, grâce aux bonnes traditions laissées par le R. P. Barret qui, quoique absent, reste cependant attaché à la maison.

A Durban, nous avons deux missions pour les blancs, celle de la cathédrale et celle de Greyville. La cathédrale est desservie par le R. P. Murray, supérieur, les RR. PP. Meyer, Rousseau, O'Donnell, aidés du R. P. Louis Rousseau qui nous vient de Johannesburg. A cette mission sont attachés les districts de Clairmont, avec sa population mauritienne, et aussi de Malvern et de Pinetown : c'est un dur travail auquel se dévoue le R. P. Serrières. Greyville est sous la direction du R. P. Le Louët qui a pris la succession du R. P. Le Texier dont la santé périclitait.

Ce sont les deux centres principaux. Nous avons, en

outre, des Pères disséminés dans des centres moins importants : ils relèvent tous directement de mon autorité. Il serait bon de créer des districts réguliers, avec supérieurs, mais on ne peut tout faire à la fois, et il y a certainemen des obstacles sérieux à cette organisation.

Sur la côte nord, nous trouvons le R. P. Mathieu, toujours vaillant et dévoué, le R. P. Quinquis, dont le district est immense, mais dont l'ardeur suffit à tout. Sur la côte sud, le R. P. Garrigou fait progresser sa mission à pas de géant, et le R. P. Vernhet s'est occupé de la mission de Port Shepstone que je viens de fermer.

Au Nord, nous avons le R. P. Trabaud qui, toujours entre la vie et la mort, suffit pourtant au double travail de sa petite mais excellente paroisse et du noviciat de la Sainte-Famille. Plus au nord, le R. P. Bold remplace le P. Follis à Estcourt, et se prépare à commencer dans cette paroisse insignifiante une œuvre de noirs. Le R. P. Saby, qui a vu toutes les vicissitudes de la guerre et du siège de Ladysmith, s'occupe toujours de cette paroisse où il est très aimé. Le R. P. Le Texier, à son retour de France où il était allé chercher la santé, a pris possession du district de Dundee et, grâce à Dieu, sa santé se refait graduellement.

Au Transkei, le R. P. Gourlay est chargé de la mission et du district de Kokstad ; le R. P. Howlett a repris l'œuvre du R. P. Meyer à Umtata, et le R. P. Monginoux continue sa belle œuvre à Cala. Les RR. PP. Le Bras et Kelly ont le soin des catholiques des districts d'Umtata et Cala : toute l'année, ils vont par monts et par vaux pour visiter les familles disséminées dans ces immenses territoires, travail pénible, mais fécond. Le R. P. Weinrich, à Umtata, s'occupe des métis ou half casts.

En dehors de ces Pères, nous avons les Pères chargés des missions indigènes : ils ont la plus belle part, et c'est une part de croix plus lourde. Leurs privations, leurs sacrifices sont récompensés par le succès de leurs œuvres.

Ces Pères sont : le R. P. Ienn à Maritzburg, avec sa double mission, celle de la ville et celle de Maryvale ; le R. P. Tual à Durban, avec sa mission de Greyville et celle de Bellair ; le R. P. Coupé, toujours au Bluff, mais qui fonde en ce moment une mission nouvelle ; le R. P. L'Hôte à Saint-Pierre, qui marche sur la trace des anciens ; le R. P. Rousset, qui lutte en ce moment contre la mauvaise volonté du ministre de l'Agriculture pour assurer l'avenir de la mission d'Emoyeni ; le R. P. Driant, jeune arrivé, est allé se former à son école. C'est enfin le R. P. Delagnes, qui pousse avec vigueur sa mission de Saint-Joachim, bâtie sur un terrain donné au vicariat par un brave catholique, M. Farrell.

Nous avons aussi les deux Pères chargés des Indiens, à Durban, le R. P. Maingot et le R. P. Tanguy. Ce dernier apprend le tamoul ; le premier parcourt fréquemment les plantations de cannes à sucre où il découvre sans cesse des catholiques ignorés jusqu'ici.

Voilà pour le personnel. Tous les Pères travaillent sérieusement et font le bien ; les conversions augmentent chaque année et montrent que Dieu bénit leurs travaux.

III. Œuvres.

On ne s'attend pas, je l'espère, à ce que je répète le catalogue de nos œuvres donné dans mon rapport au Chapitre de 1904, et je me contenterai de noter les progrès des œuvres depuis ce rapport.

En ce qui regarde les œuvres pour les blancs, l'église de Saint-Patrice a été bâtie à Bellair, afin que la paroisse ne troublât plus l'intimité de la chapelle du noviciat, qui, d'ailleurs, était devenue trop petite. C'est l'œuvre du R. P. Trabaud.

A Greyville, l'école Sainte-Agnès s'est ouverte pour les blancs.

A Oakford, le R. P. Mathieu a embelli, exhaussé son église et lui a donné un cachet de sévérité pieuse qui parle au cœur. Il a d'ailleurs fait bâtir une magnifique école de filles pour les Sœurs Dominicaines.

A Umzinto, le R. P. Garrigou a bâti un édifice grandiose qui sert d'école et aussi d'église aux jours de plus grands concours.

A Maritzburg, l'église s'est enrichie d'orgues très convenables construites dans la Colonie.

A Malvern, l'église, située sur un terrain d'emprunt, a été transférée sur un autre terrain qui sera bientôt nôtre, c'est le travail du R. P. Serrière. Le même Père a restauré la chapelle de Clairmont et vient d'acheter un terrain à Pinetown pour y établir une chapelle.

A Dundee, le R. P. Le Texier, qui logeait dans une maison de louage, vient d'acheter un terrain ; il y bâtit un presbytère. A Lennoxton, noviciat des Sœurs Dominicaines, une chapelle très artistique a aussi été bâtie.

A Qumbu, dans le Transkei, le cher P. Weinrich a bâti une très jolie chapelle, où les catholiques du district se rendent lors des visites du prêtre. A Cala, l'ardeur du P. Mongrinoux s'est montrée dans les efforts qu'il a faits pour améliorer sa mission : une belle école de Frères a été commencée, le couvent embelli d'un hall, le presbytère construit et l'église agrandie.

La plupart de nos missions blanches ont eu le bonheur et la grâce d'une mission prêchée par les Pères lazaristes avec grand succès : ces bons Pères, que nous avions appelés au défaut d'Oblats que nous n'avons pu obtenir, ont été très satisfaits, et Natal leur a donné de très grandes consolations.

Je dois ajouter que Maritzburg, mentionné dans mon dernier rapport comme totalement dépourvu d'œuvres de paroisse, a maintenant sa Société de Saint-Vincent de Paul, son club de jeunes gens, ses Enfants de Marie, sa Confrérie du Sacré-Cœur, et aussi une société de dames

charitables qui travaillent pour les pauvres. Cette paroisse me donne de grandes joies.

Dans les œuvres indigènes, le progrès a été sensible : le R. P. Delagnes a élevé, à Greyville, une très jolie chapelle pour les Cafres, et, chose inouïe, avec l'aide des Cafres. On les avait malheureusement trop habitués, au début, à tout recevoir sans rien donner. La mission Saint-Joachim a été transférée à un endroit plus avantageux et a fait des progrès sensibles. Une mission a commencé à Bellair, desservie par le R. P. Tual, qui oblige déjà à allonger l'église.

Le R. P. Coupé et le F. Boudon sont en train d'élever une chapelle dans un nouveau centre, à Illow. Ce sera la mission Saint-Henri. Le Père y aura comme logement une double hutte du style Tewbu, c'est-à-dire faite de mottes de terre et couverte de chaume. Il y a là déjà plus de 100 catholiques. Cette fondation s'imposait, et les noirs l'ont méritée par leur assiduité à venir au Bluff, situé à 25 milles, pour assister à la sainte Messe. J'espère beaucoup en cette mission qui se trouve sur la limite d'une grande location ou réserve.

Les œuvres pour gens de couleur ont crû, elles aussi ; le R. P. Quinquis, avec un zèle infatigable, a bâti une chapelle à Saint-Edgecombe pour les Mauritiens, et vient d'ouvrir une école à Ottawa, où les Sœurs Franciscaines de Marie vont donner l'instruction catholique aux enfants mauritiens. A Durban, nous avons dû, sous la pression du gouvernement et de l'opinion publique, séparer les enfants blancs de l'école paroissiale des enfants de couleur. Le mélange faisait péricliter l'école paroissiale : elle est dédoublée aujourd'hui, et l'école Saint-Augustin, confiée à la Sainte-Famille, réussit parfaitement. Ces mêmes Sœurs ont également ouvert une école à Clairmont pour les enfants mauritiens. — A Umtata, l'œuvre des Sœurs de Sainte-Croix pour les métis a prospéré, et le cher P. Weinrich y dévoue ses dernières forces à l'érection d'une église dont j'ai posé la première pierre.

Quant aux Indiens, ils n'ont pas à se plaindre. Le R. P. Maingot, à Durban, leur a bâti une école très belle, avec une salle de réunions, et cette école, confiée aux Sœurs de la Sainte-Famille, a été classée comme excellente par les inspecteurs du gouvernement.

A Maritzburg, le R. P. Chauvin vient d'acheter une propriété destinée à une école indienne. Cette propriété devra porter plus tard la maison du Père chargé de cette œuvre.

Enfin, à Newcastle, les Sœurs Dominicaines ont commencé une école indienne.

Grâce encore à l'énergie du R. P. Maingot et d'une dévouée coopératrice, l'orphelinat indien de Durban s'est agrandi et a été complètement rebâti par le cher F. Poirier.

Quelques remarques sur les œuvres.

1) Le vicariat souffre d'une pléthore d'œuvres peu nécessaires : il y a cinq sanatoria, et malheureusement c'est beaucoup trop. De plus, on a laissé les bonnes Sœurs qui s'en occupent bâtir follement et s'endetter plus follement encore. En ce moment, il y a des difficultés très grandes, à raison de la dépression financière qui règne au Natal. De plus, les Sœurs, quoique très bonnes et très dévouées, sont d'un autre âge : elles ne sont pas à la hauteur des exigences de la chirurgie actuelle. Ces œuvres me donnent bien des inquiétudes et m'immobilisent plusieurs Pères.

2) J'ai dû fermer le sanatorium de Port Shepstone, où les Sœurs ne pouvaient plus se suffire. Il y a là un capital de £ 4 000 enfoui : en pourrons-nous jamais rien retirer ?

3) Nous avons été sur le point de fermer aussi le sanatorium de Durban : je me suis contenté de renvoyer quelques Sœurs, elles étaient d'un autre âge. J'ai depuis reconstitué la maison qui semble reprendre et regagner la confiance des docteurs.

4) Je dois un témoignage de reconnaissance aux Congrégations religieuses qui nous aident dans notre travail.

Ces bonnes Sœurs méritent tout éloge. C'est une vraie mosaïque que mon vicariat : on y trouve les Sœurs de la Sainte-Famille, deux branches de Dominicaines, les Sœurs de Nazareth, les filles de Jésus de Kermaria, les Augustines d'un peu partout, les Sœurs de Sainte-Croix, les Franciscaines missionnaires de Marie et les Sœurs du Précieux-Sang ou Trappistines. Que Dieu les récompense toutes de leur dévouement et de leur esprit de sacrifice : sans elles, nous ne saurions que faire.

5) Un mot de reconnaissance aux RR. PP. Trappistes qui ont multiplié dans mon vicariat les œuvres des indigènes. Ils passent une crise en ce moment, mais j'espère que la crise sera salutaire et leur donnera un nouvel élan pour le bien.

6) Je donne en appendice les statistiques de ministère durant la dernière année. J'ai eu bien de la peine à obtenir des résultats exacts ; jusqu'alors, personne n'envoyait rien au Vicaire apostolique, et il m'a fallu plusieurs années pour arriver à quelque chose de satisfaisant.

† H. Delalle, *O. M. I.*
Vic. apost. du Natal, Vic. des missions.

RAPPORT sur le Vicariat du Basutoland.

I. Historique.

S'il est vrai qu'heureux sont les peuples qui n'ont pas d'histoire, nous avons été bien fortunés depuis le Chapitre général de 1904. En récapitulant ce qui s'est passé dans notre vicariat depuis cette époque, je ne vois de saillant que des baptêmes de 40 à 100 ou 120 adultes, des premières

communions, des confirmations de quelquefois plus de 300 personnes, tout comme partout. — Au dessus de ces petits événements de tous les ans, je ne trouve que deux faits marquants, deux visites qui ont laissé des traces dans la mission.

1° La visite de M. Sargaut, directeur de l'éducation dans les pays du protectorat du Sud Africain. Ses remarques sur nos écoles, publiées dans un rapport public, sont souvent justes, quoique entremêlées de considérations qui ne sont pas toujours de sa compétence, et de comparaisons quelquefois blessantes. Elles peuvent se résumer en quelques mots : « Le personnel enseignant fait preuve de grand dévouement, mais en général il n'est pas à la hauteur de sa tâche en fait d'instruction ; de fait les maîtresses européennes, qui n'ont pas été formées pour ce travail, ne dépassent pas la plupart des maîtres indigènes qui ont appris le métier. A Roma, ajoute M. le Directeur, les bâtiments de l'école de garçons ne peuvent être trop fortement condamnés. Si les allocations étaient versées à chaque école en particulier, au lieu de l'être en bloc, on devrait supprimer l'allocation de cette école jusqu'à ce qu'elle ait d'autres locaux ; ensuite on devrait exiger qu'elle formât des instituteurs. »

Un homme averti en vaut deux, et j'espère que quand M. Sargaut repassera, il pourra constater que beaucoup de ses conseils ne sont pas restés sans résultats. D'abord la Provinciale de la Sainte-Famille s'est piquée d'honneur et nous a envoyé une Sœur avec ses grades, au fait des nouvelles méthodes. Nous ne pouvons guère espérer que nos anciennes religieuses aillent toutes prendre leur brevet ; peut-être que quelques-unes le feront ; mais en attendant celle-ci va passer dans toutes les écoles pour enseigner la manière de s'y prendre. Toutes les écoles auront à y gagner, celles où l'on apprend le mieux sont les plus fréquentées. Mais il sera nécessaire aussi que les Pères y mettent la main, il faudra qu'ils usent de leur influence

et même au besoin de leur autorité pour faire venir les enfants d'abord, et aussi pour faire tout marcher en règle et ne rien laisser au caprice. On dit quelquefois, et c'est une parole qu'on nous reproche assez ! qu'il vaut mieux ne pas trop instruire les indigènes, que la civilisation ne leur fait que du mal. Mais il y a instruction et instruction, et il faut aussi tenir à l'honneur de notre drapeau ; d'ailleurs, la civilisation, les indigènes la veulent et ils l'auront malgré nous ; malheur à nous, si nous en avons laissé le soin à nos ennemis, et si nous ne faisons pas tous nos efforts pour la bien diriger par de bonnes écoles.

M. Sargaut avait condamné les locaux de notre école de garçons à Roma. Cette école, bâtie dès le commencement de la mission pour 20 ou 30 élèves, ne suffisait en effet réellement plus pour une grosse centaine qu'elle compte aujourd'hui. Pour nous faire accepter plus facilement son verdict prononcé en termes un peu sévères, cet inspecteur voulut bien demander lui-même au Gouvernement un secours de £ 200 pour nous aider à bâtir une autre école, ce qui fut accordé.

Mais la Providence voulait mieux. A peine de retour du dernier Chapitre, je recevais une lettre du Provincial des Frères Maristes de la Colonie, par laquelle il me demandait si je ne voudrais pas l'autoriser à venir fonder en Basutoland une école pour les noirs. J'étais émerveillé ! J'allais donc voir réaliser le rêve que je caressais depuis si longtemps, et qu'après bien des efforts inutiles, dans mon manque de foi, je commençais à désespérer de voir jamais se réaliser. L'homme s'agite, et Dieu le mène ! Sur mon invitation, le Provincial vint avec le supérieur de leur collège de Uitenhage ; ils virent le terrain de leurs yeux, se rendirent compte des difficultés et des avantages qu'ils trouveraient ; puis le Provincial partit pour le Chapitre général où il fit adopter ses plans par l'administration de Congrégation, et signer un contrat dont la clause la plus onéreuse pour nous est l'engagement par moi pris de leur

payer pour frais d'installation 15.000 fr..... J'espère en la générosité d'un bienfaiteur que je suis encore en train de chercher.

Aujourd'hui, les Maristes sont à Roma, étudiant la langue, tout en surveillant la construction de leurs bâtiments. J'espère que l'année prochaine ils pourront se charger de nos jeunes gens. La Providence, dont la main a été si visible dans cette affaire, a ses vues qu'Elle nous découvrira plus tard et qu'on peut déjà commencer à entrevoir. Quand les Frères nous auront formé des catéchistes, et, selon le désir de M. Sargaut, des maîtres d'écoles, peut-être alors enfin serons-nous arrivés au tournant de l'histoire qu'on nous annonce depuis longtemps.

2° Une visite plus agréable et plus consolante que celle de l'inspecteur fut celle d'un ami de la Congrégation, d'un Oblat honoraire, comme veut bien s'appeler Mgr Mac Sherry, Vicaire apostolique du Cap oriental. M. Sargaut avait visité quelques-unes de nos écoles ; Mgr Mac Sherry visita quelques-unes de nos missions. Nous profitâmes de la présence de Sa Grandeur pour donner plus de solennité à quelques-unes de nos cérémonies, telles que la confirmation à Saint-Michel et à Roma, un grand baptême à Massabielle, ainsi que la bénédiction de la nouvelle église de cette mission ; je bénis moi-même un peu plus tard celle de Sion. Malgré le mauvais temps et les rivières grossies, Mgr fit tous ses voyages à cheval, le seul moyen de locomotion à la portée de nos ressources. Sa Grandeur veut bien se dire encore aujourd'hui heureuse et édifiée de ce qu'Elle a vu ; mais les plus heureux et les plus édifiés sont ceux qui, restant en Basutoland et voyant partir Mgr Mac Sherry, lui ont dit du fond du cœur merci et au revoir.

Cette aimable visite n'a pas été sans son résultat pratique. De retour au Cap, Monseigneur n'a pas oublié le Basutoland. Aux Frères maristes qui sont établis dans son vicariat Sa Grandeur disait : « Il y a longtemps que je vous prie de fonder ici une œuvre pour les indigènes ;

aujourd'hui je retire ma demande : si vous voulez faire quelque chose pour les noirs, c'est au Basutoland qu'il faut aller. »

Mission Saint-Gabriel.

Depuis quatre ans, Le P. Derriennic avec un autre Père résidaient à la mission de Saint-Gabriel, à l'extrémité sud du Basutoland ; le besoin d'un couvent avec école s'y faisait de plus en plus pressant. Cette mission étant très éloignée de Roma, et les communications difficiles, y établir des Sœurs, c'était fonder une maison distincte pour elles de celle de Roma, ce qui n'allait pas sans difficultés. De plus, les conditions de l'entente étaient peut-être ce qu'il y avait de mieux, dans les premiers temps ; mais cet état de choses ne saurait durer toujours.

De retour dans son Vicariat, Mgr Mac Sherry passe à Aliwal, qui est aux portes du Basutoland et où les Sœurs de Sainte-Croix ont leur noviciat et la résidence de la Provinciale. Une conférence donnée par Sa Grandeur à ces bonnes Sœurs ne fit que les encourager dans la pensée qu'elles avaient depuis quelque temps déjà, de demander à venir en Basutoland. Leur lettre ne se fit pas attendre longtemps. Le conseil interrogé fut d'avis de demander quelles conditions elles proposeraient ; la Provinciale de la Sainte-Famille avertie n'avait aucune objection ; je partis pour Aliwal. Du premier coup je me trouvai en présence de propositions on ne peut plus généreuses.

Les Sœurs iront, si on le demande, au milieu des montagnes, où il n'y a plus ni chemin ni moyen de transport ; si on ne peut leur construire des maisons convenables, elles se contenteront de huttes, et si le missionnaire ne peut résider près d'elles et leur procurer la sainte messe tous les jours, elles en feront le sacrifice pour le salut d'autres âmes, pourvu qu'elles aient le Saint Sacrement dans la mission. Pour cela, elles recevront la petite allocation de £ 20 à 25 que le Gouvernement fait aux écoles ;

elles auront l'usage des maisons que nous devrons construire et mettre à leur disposition, et l'usufruit d'un bout de terrain de la mission ; pour le reste, elles comptent sur la divine Providence. Tout cela a plutôt l'air d'une faveur que d'un contrat ! Cependant c'est dans ces conditions que vient d'être fondé le couvent de Saint-Gabriel, et que nous nous proposons d'en fonder d'autres si Dieu nous prête vie.

Après avoir rendu grâces à la bonne Providence, disons encore une fois merci à Mgr Mac Sherry ainsi qu'à tous ceux qui ont mis la main, je devrais dire le cœur dans cette affaire si avantageuse pour nos pauvres missions.

Mission de Samarie.

Le premier couvent devrait être à la mission de Samarie. Le couvent n'est encore qu'en projet, mais la mission doit entrer dans la partie historique de ce rapport.

J.-B. Sephula est peut-être l'individu le plus industrieux et le plus riche du Basutoland ; il est certainement le plus généreux. Son père, Marabe, avait promis en se convertissant de bâtir une petite chapelle où le R. P. Le Bihan pourrait réunir ses gens quand il viendrait dans ces parages, car c'était loin de Montolivet. Mais Marabe mourut sans avoir rien fait, laissant comme David en héritage sa promesse à son fils. Sephula se mit à l'œuvre, commença par creuser un puits pour lequel je lui donnai un secours de 520 fr., puis vint me demander le plan d'une église. Je lui proposai de construire une salle d'une cinquantaine de pieds de long sur vingt de large, qui pût servir d'église provisoirement et d'école plus tard quand la mission aurait pris de l'extension. Je pensais que c'était beaucoup lui demander, et je doutais même qu'il en vînt à bout. Là-dessus je partis pour le dernier Chapitre.

A mon retour, au lieu d'une école, je trouvai une jolie église de 70 pieds de long sur 30 de large, avec sanctuaire.

sacristie, chambre pour le Père, confessionnaux, le tout en briques cuites et couvert en fer galvanisé. J'étais prié d'en aller faire la bénédiction et de la recevoir en présent. Il n'y avait qu'un dommage, c'est qu'elle était sur l'emplacement que j'avais désigné pour une école; mais c'est un détail de peu d'importance. Nous crûmes bon de faire une grande fête pour l'ouverture de cette église, de frapper l'esprit des protestants en grand nombre dans ce pays, et d'avoir de nombreux témoins à l'acte de donation qui allait être fait : ici, les témoins remplacent les écrits. Je signai du sang d'un bœuf, de 50 pains et de quelques pots de petite bière, tandis que Sephula confirmait son présent par l'immolation de cinq ou six bêtes à cornes, et de je ne sais combien de moutons. Quelques jours après, le grand chef Letsie passant par là voulut bien approuver ce qui avait été fait.

Restait à chercher le missionnaire qui occuperait la nouvelle mission. Heureusement il se trouvait tout désigné. Le R. P. Le Bihan si connu, si aimé, si écouté partout où il a passé, était l'homme qu'il fallait pour bien poser une mission au milieu d'un pays à moitié protestant. Avec un dévouement tout apostolique et un renoncement exemplaire, il quitta Montolivet qu'il avait fondé et où il travaillait depuis 26 ans pour établir sa résidence à cette nouvelle mission qu'il nomma Samarie et qu'il mit sous le patronage de saint Jean-Baptiste. Son obéissance n'a pas attendu longtemps sa récompense : tous les dimanches il voit son église pleine et les catéchumènes se présentent en grand nombre.

En résumé, depuis l'avant-dernier Chapitre, le progrès matériel de la mission de Basutoland consiste dans

1° L'établissement des Frères Maristes à Roma.

2° L'établissement des Sœurs de la Croix à Quthing.

3° La fondation de la Résidence de Samarie.

4° L'établissement d'un Père et des religieuses de la Sainte-Famille à Lorette.

5° La construction, *deux fois*, d'une église de station chez Makhakhe, la première ayant été emportée par un cyclone.

6° La construction des églises de Sion et de Massabielle.

7° La construction du couvent de Quthing.

8° La construction d'une maison à Roma.

9° La construction d'une école pour les garçons à Sion et d'une pour les filles à Massabielle et à Saint-Michel.

II. — Personnel.

A. — Statistique.

En 1904, nous étions en Basutoland 18 Pères et 6 Frères convers. Aujourd'hui, nous sommes de fait 20 Pères et encore 6 Frères, quoique nous ayons reçu depuis 6 Pères et 4 Frères. — Des 20 Pères, le P. Gérard a 77 ans, le P. Le Bihan 75 ; deux ont 60 ans ou bien près ; deux 40 ans ou un peu plus, tous les autres ont moins. De nos 6 Frères, deux ont 70 ans, un 55, deux une quarantaine et un 20. La santé pour un grand nombre d'entre nous laisse beaucoup à désirer, surtout chez les plus jeunes. On croit trop facilement que le climat du Basutoland est un climat de sanatorium. Il est bon pour ceux qui se portent bien ; mais notre altitude de 2.000^{m} est trop élevée pour certaines maladies ; au dire des médecins, notre température, variable à l'excès à certaines saisons, est surtout trop froide en hiver pour les poitrines délicates ou malades. De plus, notre régime alimentaire est trop pauvre pour des infirmes, quelque bonne volonté que nous y mettions. Voilà comment nous avons actuellement 3 Pères en train de chercher en Europe la santé que n'a pu leur rendre le Basutoland ; un ou deux qui sont encore dans la mission auraient bien besoin de faire de même, et je ne parle que des plus malades.

Dans ces quatre ans, un Père et deux Frères ont été

rappelés par le bon Dieu. Leur éloge serait trop long à faire ici, je me contenterai de les rappeler au bon souvenir de la Congrégation.

C'est d'abord, au mois de mars 1905, le cher Frère Beyck, un vrai religieux, bien pieux, compagnon assidu du Saint Sacrement dans ses temps libres ; longtemps notre cuisinier et ensuite jardinier ; il n'est ni oublié ni remplacé.

Au mois de septembre de la même année nous avions la douleur de perdre le bon P. Deltour qui avait passé presque toute sa vie de missionnaire à Roma, chargé tour à tour, et souvent tout ensemble, de l'école, du ministère et du matériel de la mission, je ne sais si on l'a jamais entendu se plaindre d'avoir trop à faire. Ce ne fut pas cependant à Roma qu'il mourut. Envoyé d'abord à Sainte-Monique en 1897, il y exerça quelque temps le saint ministère, puis, à cause de la maladie qui le minait, en 1904 il fut placé à Sion où il put à loisir préparer sa dernière heure. C'est là qu'il mourut, entre les bras du R. P. Dahon qui, avec les Sœurs de la Sainte-Famille, l'avaient soigné comme des enfants ne soignent pas leur père. Les chrétiens de Roma auraient voulu aller prendre son cercueil pour le ramener à Roma ; mais, obéissant après la mort comme pendant la vie. le R. P. Deltour est resté à Sion.

Enfin, au mois de mars 1907, nous perdîmes le F. Möller, qui succomba après quelques semaines seulement de séjour parmi nous à une fièvre typhoïde contractée probablement dans le voyage. Nous avons eu juste le temps de le connaître assez pour apprendre à le regretter. C'était un bon religieux, bien dévoué, une véritable acquisition pour le Basutoland. Il est mort content, promettant de faire du haut du ciel ce qu'il n'avait pas eu le temps de faire ici.

B. — **Vie extérieure.**

A part le P. Préfet, qui doit diriger le vicariat, le P. Pennerath qui fait l'école, le P. Montel qui est malade,

le P. Gérard qui est plus ou moins à la retraite, tous les Pères sont occupés au même ministère des missions. Autant que faire se peut, dans chaque mission il y a deux Pères. Pendant qu'un s'occupe surtout à la mission, l'autre va aux stations deux ou trois fois la semaine. Le dimanche, il y a à peu près partout messe, confessions, catéchisme; pendant la semaine, même dans les stations, il y a au moins une fois messe et catéchisme pour les catéchumènes et aussi pour les néophytes qui se préparent à la première Communion ou à la Confirmation. Mais pour le directeur de résidence aussi bien que pour son socius, le plus grand travail, et aussi le plus fructueux, est celui de la visite à domicile. Le poisson ne sort pas de l'eau si on ne va l'en tirer. De même, le Cafre ne sortirait pas de son doux paganisme si on n'allait le chercher Aussi la plus grande partie de leur temps, les Pères le passent à cheval, pour visiter leurs chrétiens et catéchumènes; ils ont ainsi l'occasion de trouver des malades à soulager et à convertir; ces conversions sont nombreuses; elles ne remplissent pas beaucoup nos églises et n'augmentent pas le nombre de la chrétienté; mais ce sont toujours des âmes sauvées. C'est aussi en visitant les villages qu'on se fait connaître et aimer; on instruit là et on attire à l'église beaucoup qui ne viendraient pas autrement. C'est le travail le plus important : c'est là qu'on jette le filet; on ne visitera jamais trop les villages. Il faut avouer aussi que c'est un travail pénible, sous notre soleil, sans jamais un arbre pour s'abriter, par tous les temps et à toutes les saisons, courir ainsi le pays de village en village, et par quels chemins! Ce n'est pas tout le monde qui peut faire ce ministère! Cependant c'est là la vie du missionnaire, et le salut des âmes, du plus grand nombre d'âmes, est à ce prix.

Il y a un autre ministère encore plus pénible que celui là, c'est celui dit de la montagne. Autrefois la montagne (les trois quarts du Basutoland) n'était habitée que par les

bêtes sauvages et quelques troupeaux qu'on y mettait au printemps pour aller les reprendre à l'automne. Aujourd'hui il n'en est plus ainsi : la population s'est multipliée, le terrain ne suffit plus dans la plaine, surtout pour les troupeaux. Les chefs aussi deviennent de plus en plus exigeants, et beaucoup de leurs sujets s'en écartent tant qu'ils peuvent. Tout cela fait que la montagne, même dans les endroits les plus reculés, se peuple de plus en plus, et parmi cette population il y a un certain nombre de catholiques. Pendant longtemps on les a négligés parce qu'ils étaient relativement peu nombreux, que les voyages étaient très pénibles, et surtout parce que nous n'étions pas nous-mêmes en nombre suffisant. Depuis quelques années, avec un zèle que tout le monde n'aurait pas le courage d'imiter, le R. P. Lebreton, laissant sa station de Nazareth au soin des Pères de Roma, s'en va deux fois par an à la recherche des brebis perdues dans la montagne. Pendant un mois ou deux, accompagné d'un guide indigène qui traîne un cheval chargé d'une chapelle et des autres bagages, il escalade les montagnes et traverse les rivières, couchant souvent à la belle étoile et mangeant ce qu'on lui donne quand il est dans un village, le plus souvent du pain de maïs et du lait caillé. Quand il est loin des habitations et que la chasse est permise, il se rabat sur les gazelles qui ont le malheur de traverser son chemin, sur le poisson des rivières, à leur défaut sur un chat sauvage ou un épervier, la faim ferait alors trouver délicieux même un rat musqué !

Les brebis, il les trouve un peu partout : les unes, il est vrai, sont restées fidèles au bon Pasteur ; mais d'autres, il faut aller les tirer du bercail du mercenaire protestant ou des buissons du paganisme. Heureusement, à peu près toutes sont contentes de retrouver le prêtre et de se mettre à sa suite. Il s'est fait ainsi beaucoup de bien déjà, et les voies sont préparées pour nous établir dans ces contrées. Car, quoi qu'il en coûte, il faut songer à y avoir des rési-

lences. Ces voyages sont trop fatigants, trop dispendieux pour durer toujours, et le résultat est loin d'être ce que serait celui d'une mission permanente dans ces pays d'ailleurs bien disposés et même désireux de nous recevoir. Il faudrait pour commencer au moins deux Pères avec une mission centrale et trois ou quatre stations. Les Trappistes de Natal, qui sont à quatre ou cinq heures de notre frontière est, ont déjà en Basutoland une station qui compte une cinquantaine de catholiques avec un certain nombre de catéchumènes. Ils viennent de nous avertir qu'à partir du nouvel an ils ne pourront plus s'en occuper. Nous ne pouvons pas les abandonner sans faillir à notre devoir. Pour ces nouvelles fondations il faudrait quelques Pères, sûrs religieux et bons missionnaires, avec quelques Frères convers de choix et aussi des ressources.

C. — Vie intérieure.

On comprend que dans ces conditions, avec un ministère si absorbant et de tous les jours, les exercices ne puissent être réglés comme dans une communauté nombreuse et bien organisée. Je crois cependant que partout, ou à peu près, on est exact à faire ses exercices, quoique à des temps variables. Il n'y a guère qu'à Roma, où nous sommes plus nombreux, que nous pouvons suivre un règlement mieux déterminé. Ici, la cloche sonne tous les exercices : lever à 5 heures, prière et méditation en commun, déjeuner à heure fixe ; examen particulier suivi du dîner comme dans nos communautés ; chapelet et oraison tous ensemble devant le Saint Sacrement, de même que la prière du soir. On ne peut mettre que sur le compte de la mauvaise santé les quelques accrocs faits à la régularité, surtout pour le lever et pour le jeûne.

La retraite annuelle se fait bien tous les ans, autant que possible, pour le 17 février. La retraite mensuelle a lieu de temps en temps ; j'espère que nous arriverons à l'avoir

régulièrement quand notre maison de Roma aura une autre organisation.

L'esprit religieux est bon : nos Frères convers sont admirables de piété, d'attachement à leurs supérieurs et à la Congrégation ; leur dévouement va jusqu'à l'héroïsme ; malheureusement pour plusieurs, la santé fait défaut. C'est la conséquence d'être obligés de remplir à deux ou trois une tâche qui suffirait à cinq ou six. Encore une fois, je dépose devant l'Administration générale l'humble mais instante demande que lui font de nouveau ces vrais enfants de la Congrégation de leur envoyer des secours.

Quant aux Pères, je crois que nulle part dans la Congrégation on n'en trouvera, je ne dis pas de plus scrupuleux, mais de plus sincèrement attachés à leurs devoirs d'Oblats, à leur pénible ministère pour la gloire de l'Eglise et l'honneur de la Congrégation. C'est là qu'il puisent le courage qui leur fait supporter non seulement sans murmures, mais même avec joie leurs nombreuses privations.

Pour dire toute la vérité, il faudrait cependant ajouter que depuis quelques années il tend à se former une école un peu nouvelle sous le rapport des principes religieux. On sent chez quelques-uns, peu nombreux, heureusement, de la peine à se soumettre à l'obéissance et à la pauvreté. Pour l'obéissance, on protestera bien de la garder envers les supérieurs majeurs ; mais par rapport à un supérieur immédiat, un directeur de résidence par exemple, on lui reconnaîtra difficilement l'autorité de supérieur que lui donnent les actes des Chapitres généraux et ceux des Visiteurs ; on prétend recevoir et envoyer ses lettres, on rêve d'être chargé tout seul d'une station dépendant de la résidence sans que le directeur de l'endroit ait rien à voir dans la façon dont les choses s'y passent, on voudrait, au bout d'un an ou deux, se lancer sans guide et sans contrôle là où les anciens ne marchent encore qu'en tremblant.

De même pour la pauvreté : la nouvelle école enseigne qu'il peut y avoir le mien et le tien dans une Congrégation,

ou plutôt qu'il y a ce qui m'appartient, ce qui reste étant à la communauté. « Ceci vient de mes parents, c'est à moi. Ceci est un don de tel ami, je l'emporte avec moi. » Encore une fois, ce ne sont que de rares exceptions ; mais si on n'y veillait, elles auraient vite fait d'établir des coutumes dangereuses.

III. Œuvres.

Le Basutoland compte une population d'environ 400.000 habitants dont à peu près 3.000 Anglicans. Les Calvinistes, il y a quatre ou cinq ans, se disaient 40.000 ; cette année dans leur synode ils se lamentent de n'être qu'entre 17 et 18.000. Il est vrai que les affaires ne marchent pas chez nos voisins. Voici un tableau qu'ils publient dans le compte rendu de ce synode.

	1903	1904	1905	1906	1907
Baptêmes	1.421	1.581	1.180	1.106	624
Conversions	2.295	1.815	1.846	1.696	1.622
Enfants dans les écoles.	13.187	11.673	11.981	11.434	10.775

Ils résument leur rapport en un mot : « L'Eglise est malade ! »

Ils avouent pouvoir prendre quelques leçons chez les Romains.

Nous aussi nous ferions bien de profiter de leur expérience et de la constatation qu'ils font, que les conversions chez eux ont diminué dans la même proportion que la visite des villages.

Nous avions au moins de septembre 1907 : 8.474 catholiques indigènes.

Le Vicariat se divise en

1° Roma — Maison — 203 baptêmes en 1907 ; — 704 depuis 1904 ; — 118 catéchumènes.

Une station, Nazareth, la desserte de la montagne ; un couvent avec noviciat indigène ; école pour les garçons

(120) ; école pour les filles (110). — Personnel : Préfet, RR. PP. Gérard, Pennerath, Guilcher, Lebreton, Montel. — Frères : Poirier, Weimer, Cado, Steckenborn, Calvez.

A noter que R. Père Préfet remplit depuis douze ans la charge de supérieur. Une des raisons qui ont fait durer si longtemps cet état de choses, c'est la décision du R. P. Soullier, visiteur, qui faisait dépendre toutes les résidences du supérieur de la maison de Roma. Aujourd'hui il serait mieux, je crois, de donner à Roma un supérieur autre que le Vicaire des missions, tout en laissant les Résidences sous la direction de ce dernier, puisque ce n'est pas contraire aux actes des chapitres qui ont prévu ce cas. (Ch. 1903 : *Residentia domui proprie dictæ conjungitur, et ab hujus superiore dependet, nisi immediato Provincialis aut Superioris generalis regimini subjiciatur*).

2° Sainte-Monique — Résidence — : 116 baptêmes en 1907 ; — 417 depuis 1904 ; — 87 catéchumènes.

Couvent, école mixte, deux Stations : Carmel, Sainte-Anne. — RR. PP. Bernard et Bourdin.

3° Sion — Résidence — : 70 baptêmes en 1907 ; — 272 depuis 1904 ; — 80 catéchumènes.

Couvent, une école de filles et une de garçons. — R. P. Dahon. — F. Mulligan.

4° Gethsémani — Résidence — : 46 baptêmes dans l'année ; — 107 depuis 1904 ; — 80 catéchumènes.

Couvent, école mixte. — R. P. Rolland.

5° Saint-Michel — Résidence — : 145 baptêmes en 1907 ; — 370 depuis 1904 ; — 90 catéchumènes.

Couvent, école mixte, deux stations : Thaba Bosiu Ma Thobane. — RR. PP. Hoffmeier et Thomas.

6° Korokoro — Résidence — : 152 baptêmes dans l'année ; — 476 depuis 1904 ; — 120 catéchumènes.

Deux couvents, deux écoles mixtes, 2 stations : Massabielle, Tlali. — RR. PP. Biard et Valat.

7° Lorette — Résidence — : 24 baptêmes dans l'année ; — 147 depuis 1904 ; — 69 catéchumènes.

Couvent, école mixte. — R. P. Philippe.

8° Montolivet — Résidence — : 116 baptêmes en 1907 ; — 454 en quatre ans ; — 100 catéchumènes.

Couvent, école mixte, une station. — RR. PP. Roulin et Laydevant.

9° Saint-Gabriel — Résidence — : 60 baptêmes en 1907 ; — 145 depuis 1904 ; — 25 catéchumènes.

Couvent, école mixte, deux stations : Béthel, Patlalla. — RR. PP. Derriennic et Foulonneau.

10° Samarie — Résidence — : 7 baptêmes depuis la fondation ; — 40 catéchumènes. — R. P. Le Bihan.

Résumé.

Tout ce qui vient d'être dit peut se résumer en deux mots : 1° Nous restons pauvres en personnel, surtout en Frères convers ; cependant, le travail ne leur manquerait pas ; par exemple, nous avons un jardin en friches depuis la mort du cher Frère Beyck, nous avons du travail pour occuper un menuisier toute l'année. Je me chargerais bien aussi d'occuper plusieurs maçons.

Pour des Pères, il y a des anciens qui sont encore sous le harnais parce qu'il faut bien ! Mais ils ne dureront pas toujours, quelque besoin que nous en ayons. Et puis il y a cette œuvre de la montagne qui presse : nous n'occupons pas encore le tiers du pays. Pour cela il faudrait des Pères et des ressources : de bons Pères et de grandes ressources !

P.-S. — Depuis la rédaction de ce rapport nous avons eu la douleur de perdre notre cher Frère Poirier, ce qui réduit le nombre de nos Frères à 5.

J. Cénez, *O. M. I.*,
Vic. des Missions.

NOUVELLES DIVERSES

ROME

Monseigneur l'archevêque de Ptolémaïs.

Par bref de Sa Sainteté le Pape Pie X, du 19 janvier 1909 (14° kalendas februarii), Sa Grandeur Mgr Augustin Dontenwill, Supérieur général de la Congrégation des missionnaires Oblats de Marie Immaculée, a été nommé archevêque titulaire de Ptolémaïs en Syrie.

Nos lecteurs trouveront ici quelques notes relevées à cette occasion, sur les évêchés titulaires et sur la ville de Ptolémaïs.

Des évêchés titulaires.

Les évêchés titulaires étaient désignés autrefois sous le nom d'évêchés *in partibus infidelium*, en pays infidèle : sans doute, parce que le plus grand nombre de ces sièges étaient situés dans des pays autrefois catholiques et tombés, par la suite, sous la domination des infidèles.

Depuis le décret de la Sacrée Congrégation de la Propagande, approuvé par Léon XIII le 27 février 1882, la dénomination d'évêché *in partibus infidelium* a été changée en celle d'évêché titulaire, par opposition à évêché résidentiel.

L'évêque ou l'archevêque titulaire n'est pas tenu à la résidence, ne touche aucun revenu ni aucune taxe. Les trois exceptions connues à cette règle la confirment, car elles sont motivées par des raisons historiques toutes spéciales.

Jusqu'au Pape Pie VII, la nomination aux évêchés

titulaires avait lieu en Consistoire ; depuis, elle se fait par Bref apostolique ; mais elle entraîne un procès ou enquête canonique et la prestation de serment de l'élu.

Ptolémaïs.

Nom. — Plusieurs villes anciennes ont été connues sous le nom de Ptolémaïs, entre autres : une en Thébaïde, sur le Nil ; une dans la Pentapole de Lybie ; et la plus célèbre, appelée aussi Saint-Jean d'Acre, en Syrie.

C'est cette dernière qui est le titre archiépiscopal de Monseigneur le Supérieur général.

L'histoire de la Ptolémaïs syrienne serait longue à retracer. Son nom même a subi des variations que les historiens n'expliquent pas tous de la même manière.

Les Arabes n'ont pas changé le nom primitif, et aujourd'hui encore, avec une ténacité toute sémitique, tiennent bon pour « Akka », qui, dans la bouche des Croisés, se transforme en Acre, pour devenir enfin Saint-Jean d'Acre.

Et pourquoi Saint-Jean ? Les érudits ne s'accordent pas à le dire. Selon les uns, c'est parce que les chevaliers de l'Ordre de Saint-Jean se réfugièrent dans la ville, après la ruine de Jérusalem. Selon les autres, cette dénomination lui viendrait d'une belle église dédiée à saint Jean, construite dans les faubourgs, du côté de l'Orient.

L'origine du nom de Ptolémaïs n'est pas mieux établie, du moins lorsqu'il s'agit de préciser à quelle date et par lequel des Ptolémée la ville a été ainsi baptisée. Quoi qu'il en soit, c'est le nom qui se trouve dans la version des Septante, aux 1er et 2e livres des Machabées, dans les Actes des Apôtres, etc. Au livre des Juges, 1-31, on trouve l'ancienne forme Accho, en hébreu « 'akkô ». Enfin, Egyptiens, Assyriens, Grecs et Latins, en conservant à la racine sa forme primitive, y ajoutèrent une désinence en harmonie avec leur propre langue. Les Romains, toutefois, au temps de Claude, ayant accordé à la ville les droits et

privilèges de « cité romaine », l'appelèrent « Colonia Claudii Cesaris. »

Acre, comme tous les noms propres de l'Orient, devait avoir une signification. Gesenius, dans son *Thesaurus ling. héb. et chald.*, fait venir Akkô de la racine Akak, qui signifie en Arabe « être brûlé par le soleil » ; et le dérivé « Akka » veut dire sable brûlant. La ville est, en effet, bâtie sur une côte sablonneuse.

Description. — L'historien Josèphe, dans sa *Guerre des Juifs,* donne cette description exacte de la ville. « Située sur la mer Méditerranée et bâtie dans une grande plaine, elle est bornée, vers l'est, à la distance de 60 stades (11 kilomètres), par les monts de Galilée ; au midi, par le Carmel, éloigné de 120 stades (22 kilomètres), et au nord par une montagne élevée que les indigènes appellent l'Echelle de Tyr. »

En suivant du regard, sur la carte, la côte palestinienne, on voit, vers le nord, la pointe du Carmel qui s'avance en pleine mer ; mais les eaux, prenant leur revanche, semble-t-il, ont creusé dans le sable brûlant une profonde échancrure, au bord de laquelle se trouve aujourd'hui le port de Caïffa ; puis, le golfe s'arrondit en une longue courbe qui, en se repliant légèrement, forme une autre pointe. C'est la baie de Saint-Jean d'Acre, « la seule sur la côte méridionale de Syrie, dit Maspéro, assez grande pour recevoir les flottes de la Perse, assez sûre pour les protéger contre les tempêtes et contre les surprises.

De fait, le commandant des armées d'Artaxerxès II, Pharnabazos, y établit son quartier général. Pendant trois années : vivres, munitions, soldats de terre et de mer, vaisseaux phéniciens et grecs y affluèrent, et, au commencement de 373, l'expédition était prête à partir. Elle comptait 200.000 soldats, 20.000 mercenaires, 300 trières, 200 galères à 30 rames et de nombreux vaisseaux de charge.

Quelle déchéance aujourd'hui ! Des deux ports de l'an-

cienne Acre, l'un intérieur et protégé par une épaisse muraille en forme de môle, l'autre en dehors de l'enceinte, il ne reste plus qu'une rade peu sûre à l'extérieur. Quant aux bassins abrités par la ville, ils sont à peu près comblés des ruines de la cité et ne livrent plus passage qu'à de rares bateaux ou des navires très petits.

A 2 stades de la ville, coule le Bélus, petit fleuve sur les bords duquel a été découverte, par hasard, la fabrication du verre à vitre. Les Phéniciens transportaient un vaisseau chargé de nitre, ils en jetèrent sur le sable en guise de pierre pour y allumer du feu et s'aperçurent que le foyer était devenu une plaque solide et transparente.

Autre détail utilitaire : c'est du sable du Bélus qu'on tirait les coquillages dont les Tyriens se servaient pour la fabrication de la fameuse pourpre de Tyr.

Histoire. — Bâtie par les Chananéens qui en firent une ville florissante et réputée imprenable, Ptolémaïs se trouvait dans le lot échu à la tribu d'Azer, lors du partage de la Terre promise. Entrait-il dans les desseins de Dieu d'empêcher les relations trop fréquentes du peuple choisi avec les païens idolâtres, — relations que le commerce maritime eût forcément multipliées — ou encore, la forte défense de la ville parut-elle un obstacle insurmontable pour les Juifs qui n'avaient pas de flotte? On peut le croire. Toujours est-il que les habitants n'en furent pas chassés, et que la ville elle-même ne paraît pas avoir subi l'hégémonie des Hébreux.

Ptolémaïs n'en fut pas moins le théâtre ou l'enjeu de nombreuses et sanglantes guerres. Tour à tour, Assyriens, Perses et Egyptiens la prirent pour base de leurs opérations militaires de terre et de mer. La position exceptionnellement heureuse de son port, sa prospérité commerciale, sa richesse, lui valaient d'être la clé de la Syrie, le débouché de Damas, et l'entrepôt d'une région vaste et peuplée. Mais ces avantages n'allaient pas sans inconvénients. Elle devenait le rendez-vous naturel des batailles et sa possession

en raison même de son importance, fut disputée avec acharnement dans le cours des siècles, tantôt pour des motifs de domination militaire, tantôt pour des causes d'ordre religieux, et, récemment, sous l'empire de diverses préoccupations et rivalités politiques.

Un choix dans l'énumération de ces guerres s'impose.

A la mort d'Alexandre le Grand, — pour ne pas remonter plus haut — la ville échoit aux Egyptiens. Ptolémée Soter la transforme et probablement lui impose son nom. Elle se développe sous ce gouvernement jusqu'à ce que la trahison la fasse tomber en 218 sous la domination syrienne, entre les mains d'Antiochus le Grand.

Un conflit s'élève peu de temps après, entre les Syriens commandés par Antiochus et les Machabées qui avaient soulevé le peuple juif pour la défense de leur patrie et de leur foi également menacées. Ptolémaïs est le point de rencontre.

En 163, Simon chasse les Syriens de la Galilée, les poursuit jusque sous les murs de la ville, sans toutefois s'en emparer. (I Mach., v, 15 à 22.)

Judas Machabée, vainqueur d'Antiochus Epator (162-164) obtient pour les Juifs, par le traité de paix, la souveraineté de tout le pays qui s'étend de Ptolémaïs à Gerasa. Nos Saints Livres ajoutent que cette clause causa un vif mécontentement parmi les habitants de la ville cédée, et que Lysias parvint difficilement à l'apaiser. (II Mach., XIII, 24 à 26.)

Dix ans ne s'étaient pas écoulés (152) que de nouveau la trahison ouvrait les portes de la cité à Alexandre Balas, prétendant au trône de Syrie. Son compétiteur, Démétrius Soter, pour obtenir l'appui de Jonathas, promit de donner au Temple de Jérusalem la ville avant de l'avoir prise. (I Mach., x, 39.) Promesse caduque, car Alexandre, vainqueur de Démétrius, célébra à Acre même, en grande pompe, le triomphe de sa victoire et son mariage avec Cléopâtre, fille de Ptolémée Philométor, roi d'Egypte.

Jonathas, témoin de ces fêtes, offrit des présents aux deux rois. (I Mach., x, 56 à 60.)

Démétrius II, s'étant débarrassé d'Alexandre et Ptolémée, ses deux compétiteurs, établit à Acre Jonathas qui avait su gagner sa confiance. (*Idem*, xi, 22 à 26.) Le calme dura peu. Tryphon qui conspirait contre le jeune Antiochus, et qui redoutait l'armée du héros juif, usa de perfidie pour lui faire renvoyer ses hommes, pénétra en ami dans la ville, et après avoir massacré les mille derniers compagnons de Jonathas, le retint prisonnier. (*Idem*, xxii, 45 à 48.)

Ptolémaïs, un moment indépendante, résiste victorieusement aux attaques d'Alexandre Jannée en 106; mais tombée au pouvoir de Ptolémée Lathyre, roi de Chypre, elle lui est enlevée par sa mère, Cléopâtre, reine d'Egypte qui la rend aux Syriens. Enfin Tigrane, roi d'Arménie, s'en empare dans une rapide expédition.

A la naissance de Notre-Seigneur, la paix régnait dans le monde, même à Ptolémaïs, qui sous le règne de Claude s'appelait Claudia César Ptolémaïs et avait les droits de la cité romaine.

Un nouveau conquérant y pénètre pourtant, mais ce n'est plus pour entasser des ruines, c'est pour prêcher Jésus crucifié. Saint Paul, dans son troisième voyage, allant à Jérusalem, débarque à Ptolémaïs, y salue les « frères », reste un jour avec eux et continue sa route vers la ville sainte. La foi s'implante rapidement dans la ville, un évêché y est fondé dès le premier siècle, et la signature de ses évêques se trouve sur les actes des divers conciles, notamment de Césarée en 198, de Nicée en 325. La gloire des martyrs ne lui a pas manqué, et l'Eglise célèbre la mémoire de Paul et de Julienne, morts sous Valérien.

La paix rendue au christianisme, il semble que rien ne doive plus troubler la ville dans sa foi et son tranquille négoce. Hélas! une ère de désolation et de ruines commence

pour elle comme pour tant de régions, avec le fanatisme musulman. En 638, six ans après la mort de Mahomet, la ville est prise et demeure quatre siècles et demi sous le joug avilissant des fils du Prophète. Avec les croisades, s'éveille l'espoir de la délivrance. En 1099, les croisés, impatients de reprendre Jérusalem, passent sous les murs de Saint-Jean d'Acre, mais sans l'attaquer.

Quatre ans plus tard, Baudoin Ier l'investit pendant cinq mois, puis il est contraint de lever le siège devant une flotte musulmane. Le roi de Jérusalem revient assiéger la ville et cette fois, grâce au concours de la flotte génoise, s'en empare en vingt jours.

A partir de cette date, Saint-Jean d'Acre sert de boule vard aux Croisés, d'entrepôt du commerce entre l'Europe et l'Asie, et devient le siège d'un archevêché latin.

L'année 1187 vit retomber la ville en la puissance des Musulmans. Les Croisés vaincus à Hattin, Saint-Jean d'Acre se rendit à Saladin, sans opposer de résistance. En 1189, moins de deux ans après, Guy de Lusignan avec 9.000 hommes et la flotte des Pisans assiège la place. Saladin accourt avec une armée formidable pour la dégager. Les Croisés reçoivent à temps une nouvelle flotte qui amène 12.000 Danois et Frisons, et une troisième composée d'Anglais et de Flamands.

La lutte s'engage en une suite de combats meurtriers, sans résultats acquis. Au printemps suivant, le sultan d'Egypte, Melek el Adel, frère de Saladin, vient renforcer l'armée ennemie, tandis que les chrétiens reçoivent un premier renfort de 5.000 hommes de Frédéric de Souabe, et enfin Philippe Auguste et Richard Cœur de Lion, à la tête des Croisés français et anglais. Plusieurs grandes batailles s'engagent et, après trois ans de siège, la ville capitule le 12 juillet 1191. Cette victoire coûta la vie à 6 archevêques, 12 évêques, 40 comtes, 500 barons et 300.000 soldats !

De ce siège date la fondation de l'Ordre des Chevaliers teutoniques par les Hospitaliers Sainte-Marie des Alle-

mands de Jérusalem, et le premier emploi, dans un but militaire, des pigeons voyageurs.

La ville si chèrement conquise devait être jalousement gardée. Elle le fut par 19 princes à la fois, rois chacun d'un quartier et y jouissant d'une autorité absolue et indépendante. C'étaient : Henri, roi de Jérusalem ; le roi de Naples et de Sicile ; le prince d'Antioche ; le comte de Jaffa ; le comte de Tripoli ; le prince de Galilée ; le légat du Pape ; le prince de Tarente ; le roi d'Arménie ; le duc d'Athènes ; les généraux des armées de Florence et de Pise, d'Angleterre et de Gênes ; enfin les grands maîtres des ordres de Saint-Jean de Jérusalem, des Templiers, des Chevaliers teutoniques et de Saint-Lazare. Une telle diversité de gouvernements fut une cause perpétuelle de divisions et le prélude de la chute. Les avertissements n'ont pourtant pas manqué. Sans parler d'un tremblement de terre qui, en 1202, causa beaucoup de dégâts à la ville alors en pleine prospérité, il y eut en 1259 et en 1272 des tentatives d'invasion : tentatives qui échouèrent sans doute, mais qui montraient que l'ennemi veillait.

Donc, en 1291, le soudan d'Egypte revient devant Saint-Jean d'Acre avec 200.000 soldats. En dépit des prodiges de valeur de ses défenseurs ; après plusieurs assauts inutilement repoussés, après la mort de 60.000 chrétiens, la ville est prise le 18 mai, saccagée et ruinée. Avec elle tombait le dernier lambeau de ce qui avait été le royaume chrétien de Jérusalem !

Un épisode du saccage nous a été conservé par l'histoire de l'Eglise, à la gloire de la virginité religieuse. Les Clarisses dans leur couvent, pour échapper aux brutales violences des vainqueurs, prirent l'héroïque résolution de se trancher le nez avec un rasoir. En effet, à la vue de ces visages mutilés et ensanglantés, les Musulmans déçus et furieux massacrèrent toutes les nobles vierges jusqu'à la dernière.

Saint-Jean d'Acre mise à feu et à sang ne s'est jamais

relevée de ses ruines. Faccardin, prince des Druses, dont les armes conquirent toute la Syrie, au XVII[e] siècle, essaya d'y construire quelques édifices et de la rendre habitable. On l'accuse même d'avoir à peu près détruit le port. A la chute de Faccardin, Acre retomba sous la puissance musulmane ; ses scheiks relevèrent la forteresse, mais la ville nouvelle se plaça à un mille des ruines de l'ancienne. Ses tribulations ne finirent pas pour cela.

Djezzar Pacha soutenu par l'Angleterre s'étant enfermé dans Ptolémaïs, Bonaparte lui livre, entre le 16 mars et le 20 mai 1799, quatorze assauts, puis se retire en la laissant presque réduite en cendres par un impitoyable bombardement.

Après le départ de Bonaparte, le brave scheik la rebâtit, mais elle lui est enlevée en 1832 par le vice-roi d'Egypte révolté contre la Turquie.

Les dommages de ce dernier siège de six mois n'étaient pas encore réparés, lorsqu'en 1840 la ville est de nouveau bombardée par la flotte anglo-austro-turque. 5.000 hommes y périssent dont 2.000 tués par l'explosion d'une poudrière. Le vice-roi abandonne alors sa conquête, et, depuis, les Turcs sont restés maîtres de Ptolémaïs.

Les souvenirs guerriers ne doivent pas faire oublier les autres événements qui ont marqué l'histoire de la cité. Elle a été visitée par les apôtres, et particulièrement par saint Paul. Vespasien et Titus y séjournèrent quelque temps pour se préparer à faire le siège de Jérusalem. Au XII[e] siècle, il s'y tint un Conseil où l'on mit en délibération le siège de Damas. La ville comptait alors des hôtes illustres : Conrad, empereur des Romains, Louis VII, roi de France, Baudouin, roi de Jérusalem et nombre de princes, comtes, ducs, évêques, archevêques et légats, au nombre desquels le cardinal Guidon Bellagi de Florence.

En 1219, saint François d'Assise débarqua à Acre pour y fonder la première maison franciscaine de Palestine.

Situation actuelle. Il ne reste de l'ancienne ville que

des débris assez informes des monuments qu'y avaient construits les chrétiens. Dans la partie occidentale, on trouve quelques ruines d'une église consacrée à saint André. A peu de distance on voit les restes du port des galères et de l'arsenal.

Il y avait dans ce même lieu un bâtiment considérable, presque entièrement renversé aujourd'hui : c'était l'hospice des Chevaliers du Temple. Un côté de muraille subsiste encore avec une partie de la galerie qui conduisait d'un quartier à l'autre.

Grâce à l'étonnante épaisseur de ses murs, le palais du grand maître de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem est encore debout. Avec toute l'étendue de l'hospice, il sert d'habitation au chef d'Acre, à sa famille et à une partie de sa cavalerie. On y remarque deux tours très élevées et des souterrains qui renfermaient des moulins à main. Le gouverneur a formé dans l'une de ces tours une salle immense, au milieu de laquelle est une grande fontaine ornée de marbres de toute espèce. La chapelle du grand maître, dédiée à la Très Sainte Vierge, a été démolie en 1661 pour faire place au palais du fils du gouverneur.

On voit encore, dans la partie méridionale et près de la porte de Nazareth, les débris de l'église et du monastère de Sainte-Claire.

Il faut plus d'une heure pour franchir la distance qui sépare l'enceinte de la cité détruite et la nouvelle.

Les rues d'Acre sont toutes si étroites que lorsqu'il y passe un chameau, même dans les plus larges, il serait impossible à un autre animal de passer de front avec lui. L'air n'y est pas sain, et chaque année, au temps des chaleurs, de nombreuses maladies se déclarent. La présence de marais, à proximité de la ville, charge l'atmosphère de nuages et de vapeurs chaque matin. Les Européens ne doivent pas sortir avant que le soleil ait dissipé ou fondu cet amas.

On n'emploie à la construction des maisons que des pierres carrées, et point de briques ; les toits, comme dans

les pays méridionaux, sont faits en plates-formes ou terrasses, sur lesquelles on se promène, on s'étend, etc. La manière de les construire est assez curieuse. Lorsque le dernier plancher — nous dirions le plafond — est couvert de poutres plus ou moins fortes, on cloue dessus des planches de cyprès serrées fortement l'une à l'autre : cette couverture supporte à son tour plusieurs solives, placées en travers, où l'on étend du foin, de la paille hachée avec de la chaux mêlée de petites pierres, et le tout ensemble s'aplanit à coups de maillet ; on jette sur cette première couche du charbon pilé, puis une seconde de chaux et de sable, et enfin, on met un troisième lit de plâtre, de chaux, de cendre et de charbon pilé qu'on étend avec un cylindre et auquel on donne le lustre et le poli avec un battoir.

Si le pavé se lézarde sous l'action du soleil, on remplit les fissures de chaux, de cendre et d'huile, et il résiste aux plus longues pluies jusqu'à devenir impénétrable à l'eau. Les maisons faites en coupole sont enduites de cailloux pilés avec de la chaux, qu'on emploie avec le plus grand soin pour y donner le lustre.

Au point de vue commercial, la ville est bien déchue : quelques bazars et négoces de riz et de coton récoltés dans les plaines voisines, et c'est tout.

La population, qui dépassait 20.000 en 1830, est tombée à 10 ou 12.000.

Acre est néanmoins la capitale d'un liva gouverné par un moutesarrif, et faisant partie du vilayet de Beyrouth. Une distance de 110 kilomètres la sépare de Jérusalem, vers le nord-ouest ; à la latitude nord de 32°54'35", et 33°45'50" de longitude est.

Religion. — Les temples religieux, debout aujourd'hui, sont de l'époque moderne.

Il y a deux églises latines, dont l'une, très petite, sert de paroisse dédiée à Saint-Jean-Baptiste et placée dans le district des Européens. Elle est desservie par les fidèles gardiens de Terre Sainte, les Franciscains, qui occupent à côté

un hospice fort commode et ouvert en tout temps aux religieux et voyageurs.

Près de ce quartier d'Europe, au nord, est une chapelle remarquable sous le vocable de la sainte Vierge et où se rassemblent les femmes qui suivent le rite latin.

Les Grecs unis ont une fort belle église, élevée en partie sur l'ancien temple de Saint-André, dont elle a conservé le nom.

L'église des Maronites a été construite d'après leur plan, depuis ses fondements. Parmi les différentes espèces de marbres qu'ils ont recueillis des ruines de la ville pour la décorer, on remarque deux grosses colonnes de porphyre qui servent de soutien à l'arc du maître-autel.

L'église des Grecs schismatiques est la plus grande de la ville, et l'on a fait usage également d'anciens matériaux pour la bâtir.

Les juifs y ont aussi une petite synagogue, qu'il ne leur est pas permis d'agrandir, le gouverneur exigeant d'eux qu'ils se contentent d'un terrain de maison dont il leur laisse la propriété.

On trouve dans cette ville trois mosquées appartenant aux Arabes mahométans de la religion dominante. Le plus beau monument est la mosquée de Djezzar Pacha.

De la seule énumération de ces temples, on s'aperçoit de la variété des croyances religieuses. Les latins, 200 à peine, sont les moins nombreux, mais non les moins actifs. En 1881, les Dames de Nazareth ont fondé une école et pensionnat pour les jeunes filles. Il y environ 500 Grecs melchites, 1.000 Grecs non unis, quelques Maronites du Liban, quelques centaines de juifs, un petit groupe de protestants, le reste, un gros reste, sont musulmans.

Ptolémaïs est la résidence de Mgr Grégoire Haggéar, du rite Grec melchite, qui prend le titre d'évêque de Saint-Jean d'Acre, Caiffa, Nazareth, et de toute la Galilée. De droit, y réside aussi Mgr Joseph Masad, vicaire patriarcal, pour le rite maronite.

En plus de ces deux évêchés résidentiels, Ptolémaïs est archevêché titulaire latin, et c'est le titre qui a été conféré à Mgr le Supérieur général.

Mais, au siècle dernier, Saint-Jean d'Acre est devenue la résidence et la prison du chef d'une secte nouvelle, en cet Orient, malheureusement si fécond sous ce rapport. Cette hérésie, c'est le babysme, étrange mixture de christianisme, de mahométisme, de judaïsme, et de plusieurs autres religions, qu'il cherche à fondre en une seule croyance.

La secte a été fondée en 1843 par un enthousiaste, Mirza-Ali-Mohammed, qui prit le titre de Bab-ed-Din : porte de la foi ou du savoir universel, se donna d'abord comme prophète, et, plus tard, comme l'incarnation du Saint-Esprit.

Le gouvernement persan s'émut des progrès de la secte ; le Bab fut condamné à mort et exécuté en 1849 ; mais le babysme ne tomba pas avec lui et se répandit, malgré les persécutions, avec une rapidité extraordinaire en Perse, dans l'Inde et en Turquie.

Malgré son illuminisme, la secte cherche à opérer une réforme radicale dans les mœurs avilies de l'Orient, elle élève la femme, détruit la polygamie. Recrutant ses adeptes parmi les fils de l'Islam, le babysme n'a pas eu d'influence dans le monde chrétien, et si fausse que soit sa doctrine, elle ne peut pas être plus funeste que celle de Mahomet.

En terminant cette nomenclature des religions, n'est-ce pas une pensée de tristesse qui envahit le cœur en voyant la part si petite qui est faite à la vérité, même dans ce pays, berceau de notre foi, fécondé du sang des martyrs aussi bien que des sueurs des apôtres, et si proche témoin des miracles de notre divin Sauveur ?

Prions donc la Vierge Immaculée d'inonder ces pauvres âmes des torrents de grâce que renferme le Cœur de Jésus, et que bientôt les missionnaires les ramènent toutes dans la voie du salut.

Service pour le repos de l'âme du T. R. P. Auguste Lavillardière.

C'est le 28 janvier 1908, à Lyon, que s'endormait dans le Seigneur le T. R. Père Auguste Lavillardière, supérieur général.

Selon les prescriptions de nos saintes Règles, et pour rendre à la mémoire du regretté Père le pieux hommage d'affection de toute la Congrégation, un service solennel d'anniversaire a été célébré pontificalement par Monseigneur dans la chapelle de la maison de Rome le 28 janvier 1909.

Erection du Vicariat apostolique du Basutoland et nomination de Mgr Cénez.

Par décret du 25 janvier 1909, le Saint-Père a érigé en Vicariat apostolique la préfecture du Basutoland et lui a donné pour vicaire apostolique le R. P. Jules-Joseph Cénez, O. M. I., vicaire des missions.

Le choix du Pape n'étonnera personne de ceux qui connaissent l'élu, ou qui, sans le connaître, ont suivi les progrès réalisés sous son impulsion dans l'évangélisation des noirs — les seuls habitants d'ailleurs — du Vicariat du Basutoland.

Nous offrons nos félicitations et nos souhaits les plus sincères au nouvel évêque de Nicopolis.

Décrets des S. Congrégations Romaines.

CONGRÉGATION DES RITES

Additiones et variationes in Breviario et Missali Romano.

ADDENDA ET VARIANDA IN DUABUS TABELLIS EXCERPTIS E RUBRICIS GENERALIBUS BREVIARII.

Duplicia secundæ classis, in quibus de simplicibus fit commemoratio tantum in Laudibus ; de aliis uti in Rubricis.

Circumcisio Domini.

. . . .

Purificatio B. M. V.
Visitatio B. M. V.
Nativitas B. M. V.
Festum Septem Dolorum B. M. V. (Dom. III Sept.).
Solemnitas SSmi Rosarii B. M. V.

. . . .

Duplicia majora per annum, quæ aliis duplicibus minoribus præferuntur.

Transfiguratio Domini.

. . . .

Festum Septem Dolorum B. M. V. (Feria VI post Dom. Passionis).
Commemoratio B. M. V. de Monte Carmelo.

. . . .

VARIANDA IN CATALOGO FESTORUM,
QUAE UTI PRIMARIA VEL SECUNDARIA ETC.

Festa secundaria.

§ II. *Duplicia secundæ classis.*

Festum SSmi Nominis Jesu.

. . . .

Festum Septem Dolorum B. M. V. (Dom. III Septembr.).
Solemnitas SSmi Rosarii B. M. V.

§ III. *Duplicia majora.*

Exaltatio S. Crucis.
Festum Septem Dolorum B. M. V. (Feria VI post. Dom. Passionis).
Commemoratio B. M. V. de Monte Carmelo.

. . . .

RUBRICA REFORMANDA IN BREVIARIO ET MISSALI ROMANO.

Dominica III Septembris. Deleatur integra Rubrica : « Impedita... post Dom. III Septembris ». Ejus loco substituatur sequens : « Hac Dominica si occurrat festum nobilius, tamquam in sede propria celebretur festum B. M. V. Perdolentis prima sequenti die, non impedita a festo nobiliori, ac translato Duplici Majori, vel Doctoris Ecclesiæ; de Duplici vero minori vel semiduplici occurrente fiat tantum commemoratio juxta Rubricas ».

RUBRICA REFORMANDA IN BREVIARIO.

Dominica infra Octavam Nativitatis B. M. V. : « Si hæc Dominica immediate sequatur festum Nativitatis, Vesperæ dicuntur integræ de ipsa Nativitate sine commemoratione SSmi Nominis Mariæ. Si hac Dominica occurrat festum nobilius, eo anno festum SSmi Nominis celebretur die duodecima Septembris, tamquam in sede propria, uti notatur in Martyrologio. Sicubi vero die duodecima occurrat festum nobilius, Officium SSmi Nominis Mariæ transferatur in primam diem liberam juxta Rubricas ».

SSmus Dominus Noster Pius PP. X, referente infrascripto Cardinali Sacrorum Rituum Congregationi Præfecto, suprascriptas additiones et variationes inserendas Breviario et Missali Romano benigne approbare dignatus est. Die 8 Julii 1908.

L. ✝ S.

S. Card. CRETONI, *Præfectus.*

✝ D. PANICI, Archiep. Laodicen., *Secretarius.*

Novæ Lectiones historicæ in festo S. Bonaventuræ.

DIE XIV JULII

S. Bonaventuræ Episc. Conf. et Eccl. Doct.
Duplex.

Omnia de Communi Conf. Pont. præter sequ.

In Utrisque Vesperis. Ad Magnificat. Ant. *O Doctor... Beate Bonaventura.*

Oratio. *Deus, qui populo tuo.*

In I. Nocturno. Lect. *Sapientiam* de Communi Doct.

In II. Nocturno.

Lectio IV. Bonaventura, Balneoregii in Etruria natus, a lethali morbo adhuc puer, beati Francisci precibus, cujus religioni, si convaluisset, voto matris dicatus fuerat, evasit incolumis. Itaque adolescens, Fratrum Minorum institutum amplecti voluit, in quo ad eam doctrinæ præstantiam Alexandro de Ales magistro pervenit, ut septimo post anno Parisiis magisterii lauream adeptus, libros Sententiarum publice summa cum laude sit interpretatus, quos etiam præclaris postea commentariis illustravit. Nec scientiæ solum eruditione, sed, et morum integritate, vitæque innocentia humilitate, mansuetudine, terrenarum rerum contemptu et cœlestium desiderio mirifice excelluit : dignus plane, qui tamquam perfectionis exemplar haberetur, et a beato Thoma Aquinate, cui summa caritate conjunctus erat,

sanctus appellaretur. Is enim, cum sancti Francisci vitam illum scribentem comperisset : *Sinamus*, ait, *sanctum pro sancto laborare*.

Lectio V. Divini amoris flamma succensus, erga Christi Domini passionem, quam jugiter meditabatur, ac Deiparam Virginem, cui se totum devoverat, singulari ferebatur pietatis affectu : quem in aliis etiam verbo et exemplo excitare, scriptisque opusculis augere summopere studuit. Hinc illa morum suavitas, gratia sermonis, et caritas in omnes effusa, qua singulorum animos sibi arctissime devinciebat. Quamobrem vix quinque et triginta annos natus, Romæ summo omnium consensu Generalis Ordinis Minister electus est : susceptumque munus per duodeviginti annos admirabili prudentia gessit ac laude sanctitatis. Plura constituit regulari disciplinæ et amplificando Ordini utilia ; quem una cum aliis Ordinibus mendicantibus adversus obtrectatorum calumnias feliciter propugnavit.

Lectio VI. Ad Lugdunense Concilium a beato Gregorio Decimo accersitus, et Cardinalis Episcopus Albanensis creatus, arduis Concilii rebus egregiam navavit operam : qua et schismatis dissidia composita sunt, et ecclesiastica dogmata vindicata. Quibus in laboribus, anno ætatis suæ quinquagesimo tertio, salutis vero millesimo ducentesimo septuagesimo quarto, summo omnium mœrore decessit, ab universo Concilio, ipso præsente Romano Pontifice, funere honestatus. Eum Xystus quartus plurimis maximisque clarum miraculis in Sanctorum numerum retulit. Multa scripsit, in quibus summam eruditionem cum pietatis ardore conjungens lectorem docendo movet : quare a Xysto quinto Doctoris seraphici nomine merito est insignitus.

In III. Nocturno. Homilia in Evang. *Vos estis sal terræ*, de Communi Doct. 3° loco.

URBIS ET ORBIS

Sanctissimus Dominus Noster Pius Papa X, libenter deferens supplicibus votis plurium Sacrorum Antistitum.

præeunte Emo Dño Cardinali Antonio Agliardi Episcopo Albanensi, a Rmo P. Magistro Generali Ordinis Minorum Conventualium humillime depromptis, suprascriptas Lectiones secundi Nocturni, quibus Franciscales Familiæ jamdudum utuntur in festo S. Bonaventuræ, Cardinalis Episcopi Albanensis, Lectionibus historicis substituendas mandavit, quæ nimium jejunæ modo habentur de ipso Seraphico Doctore in Breviario romano. Contrariis non obstantibus quibuscumque. Die 22 Julii 1908.

L. ✝ S.

S. Card. Cretoni, *Præfectus.*

✝ D. Panici, Archiep. Laodicen., *Secretarius.*

CHRONIQUE PIEUSE.

Nos lecteurs trouveront ici quelques renseignements de nature à les intéresser et dont la communication sous la forme officielle n'aura pas paru nécessaire. Les actes plus importants du Saint-Siège paraîtront toujours in extenso sous la rubrique « Décrets des Congrégations Romaines ».

Ligue sacerdotale de la Communion.

Indulgences dites des Pères Croisiers.

Nous sommes heureux de publier la nouvelle faveur, dont l'importance n'échappera à personne, que le Saint-Père a daigné accorder le 15 septembre 1908 à tous les membres de la Ligue Sacerdotale de la Communion fréquente.

Cette faveur consiste dans la faculté de bénir les chapelets et de les enrichir des indulgences dites des Pères Croisiers.

(500 jours par grain, sans méditation requise. Indulgences susceptibles d'être ajoutées à celles du Sain-Rosaire, salvatis salvandis.

La bénédiction avec l'annexion de l'indulgence se fait au moyen d'un simple signe de croix sur le ou les chapelets.

Voici le texte de la Concession :

Très Saint-Père.

Le Directeur Général de la Ligue Sacerdotale Eucharistique, prosterné aux pieds de Votre Sainteté, demande humblement qu'Elle daigne, aux autres facultés concédées aux prêtres inscrits dans cette Ligue, ajouter encore celle de bénir les chapelets avec les indulgences dites des Pères Croisiers.

Que Dieu.....

Ex Audientia SSmi, Die 15 septembris 1908. SSmus, audites exposites, benigne annuit pro gratia petita. Contrariis quibuscumque minime obstantibus.

In quorum fidem.....

L. ✝ S. Casimirus Card. Gennari.



Par décret de la Sacrée Congrégation des Rites du 13 mai 1908, la fête de *Notre-Dame des Sept-Douleurs*, fixée au 3e dimanche de septembre, a été élevée au rite de double de deuxième classe pour l'Eglise universelle.

L'ordo de 1909, qui porte cette fête à la date du 19 septembre, était déjà imprimé lorsque le décret à paru.

Indulgences.

Jésus, Marie, Joseph.

Le 16 août 1906, le Saint-Père accorda une indulgence de 7 ans et 7 quarantaines, *toties quoties*, à la récitation de cette invocation « *Jésus, Marie, Joseph* ».

Il n'y a pas de prière plus courte et qui ait une faveur spirituelle si considérable, de telle sorte que c'est la plus riche en indulgences des oraisons jaculatoires.

De plus, il y a une indulgence plénière chaque mois pour ceux qui la récitent plusieurs fois le jour.

Cœur Eucharistique de Jésus, ayez pitié de nous.

Une indulgence de trois cents jours, *toties quoties,* applicable aux âmes du Purgatoire, est accordée à tous les fidèles qui réciteront dévotement l'oraison jaculatoire : *Cœur eucharistique de Jésus, ayez pitié de nous.*

Audience du Saint-Père, du 26 décembre 1907.

Notre-Dame de Lourdes, priez pour nous.

Sur la demande de Mgr l'Evêque de Tarbes, le Saint-Père, le 9 novembre 1907, a daigné porter à trois cents jours, *toties quoties*, l'indulgence de 100 jours, applicable aussi aux âmes du Purgatoire, déjà accordée par le Bref du 23 juin 1902, à tous les fidèles qui dévotement réciteront l'oraison jaculatoire : « Notre-Dame de Lourdes, priez pour nous. »

Association des prêtres de Marie, Reine des Cœurs.

Cette association a été fondée en l'année 1907. Elle se propose un double but : 1° Sanctifier la vie de ses membres par la pratique de la parfaite dévotion à la sainte Vierge, enseignée par le B. Grignion de Montfort ; 2° faire de cette dévotion leur grand moyen d'apostolat pour établir le règne de Jésus-Christ, aussi bien dans les individus que dans la famille et la société. En peu de mots, il s'agit d'aller et de conduire les autres à Jésus par Marie, et ainsi de réaliser la parole du B. de Montfort : *Ut adveniat regnum Jesu, adveniat regnum Mariæ.*

Comme on le voit, cette association a une grande importance et mérite d'attirer l'attention des prêtres qui désirent sincèrement la gloire de Dieu. Elle a eu d'ailleurs des approbations qui marquent l'estime où on la tient en haut lieu. Ce sont d'abord les éminents cardinaux Vincent Vannutelli et Vivès, qui ont tenu à la présenter au Saint-Père et à lui donner le beau nom qu'elle porte, des « Prêtres

de Marie, Reine des Cœurs ». Ce sont ensuite l'archevêque de Rennes, l'archevêque coadjuteur de Cambrai, les évêques de Luçon, Périgueux, Bayeux, Rodez, Agen, qui lui ont prodigué leurs encouragements.

Le Pape, consulté sur l'opportunité de l'œuvre, l'approuva pleinement et accorda la faveur de l'autel privilégié pour tous les jours de l'année, aux prêtres de Marie, Reine des Cœurs, et 100 jours d'indulgence, *toties quoties*, à l'oraison jaculatoire : « Je suis tout à Jésus par Marie. » Il fit plus encore. Le 27 décembre 1908, il daigna, en souvenir de son jubilé sacerdotal, se faire inscrire parmi les prêtres de Marie, Reine des Cœurs. En même temps, il approuvait et recommandait vivement le *Traité de la vraie dévotion à la sainte Vierge*, qu'il a lu et relu. Il accorda même la bénédiction apostolique à ceux qui le liraient. Voici ses propres paroles : « Tractatum de Vera Devotione erga
« Beatam Mariam Virginem a Beato de Montfort mira
« biliter exhibitum enixe commendamus, et ejusdem Trac
« tatus lectoribus Apostolicam Benedictionem peramanter
« impertimus.

« Romæ, 27 decembris 1908.

« PIUS PP. X. »

Qu'ajouter après une telle recommandation? Quel prêtre ne se sentira porté par l'exemple et les paroles du Pape à étudier cette belle dévotion, et à entrer dans une société qui fait profession de la propager?

Cependant on pourra dire : Nous avons déjà tant de pratiques, tant d'obligations. Pourquoi nous en imposer de nouvelles? Nous sommes déjà dans telle, telle association. Nous ne pouvons faire partie de toutes les confréries.

La réponse sera brève, et, espérons-le, satisfaisante pour tous. L'association des prêtres de Marie, Reine des Cœurs, n'impose à ses membres aucune pratique extérieure, si ce n'est la consécration du B. de Montfort qu'ils font en y entrant. Elle ne leur demande que de vivre avec Marie,

pour sanctifier tous les actes de leur vie et de leur ministère, c'est-à-dire de continuer le rôle de saint Jean l'Evangéliste auprès de la sainte Vierge. Cette pratique peut s'allier à toutes les dévotions et en sanctifier tous les actes. Loin d'être une rivale qui cherche à détrôner et à supplanter les autres œuvres sacerdotales, l'Association de Marie, Reine des Cœurs, se présente à toutes comme une auxiliaire amie, qui leur donnera plus de vie et de fécondité. Ainsi l'ont compris beaucoup de prêtres et de religieux, puisque, depuis un an qu'elle existe, l'Œuvre compte délà plus de quatre cents membres.

Les prêtres qui désireraient avoir plus de renseignements peuvent s'adresser à M. l'abbé Texier, directeur du Règne de Jésus par Marie à Saint-Laurent-sur-Sèvre (Vendée), ou à M. l'abbé Gébhard, 40, via Dogali, Rome.

Aux mêmes adresses on trouve en français et en italien le manuel des prêtres de Marie, Reine des Cœurs. Prix : 0 fr. 25 l'exemplaire, franco.

(*Univers.*)

ÉCHOS DE LA FAMILLE

A ceux de nos lecteurs qui s'étonneraient de cette nouvelle rubrique et en demanderaient la raison, nous répondrions à peu près ainsi :

Les Chapitres généraux ont demandé que les Missions *donnent plus de nouvelles de la Congrégation.*

Faire un article, un rapport, une lettre pour chacune d'elles est impossible.

D'autre part, le cadre de nos « Nouvelles diverses », avec l'ordre établi et l'allure officielle qu'elles doivent conserver, ne se prête pas à recevoir des avis, faits

divers, glanés dans les journaux dirigés par nos Pères, ou encore des notes et nouvelles venues d'un peu partout.

Les recueillir est toute la raison d'être des « Echos de la Famille ».



1. Du 28 novembre au 7 décembre, Monseigneur le Supérieur Général est allé visiter les maisons de Santa Maria a Vico et Maddaloni, ainsi que la maison des Sœurs de l'Espérance à Naples.



2. La fête de l'Immaculée-Conception a été pieusement célébrée par tous les nôtres. Une mention honorable doit être donnée aux scolasticats, et c'est justice.

Les *Petites Annales* ont publié le compte rendu de Liège. Un album, envoyé de Hunfeld à notre Révérendissime Père, relate ce qui s'est fait, dit et chanté à cette occasion. Tous y ont pris part, sans excepter les frères convers. A Rome, le matin, messe d'Oblation. Le soir, séance aussi pieuse que charmante, pendant laquelle le plus beau privilège de notre Immaculée Mère a été célébré par la théologie, la poésie et la musique. Célébré, il l'a été encore dans les diverses langues connues au Scolasticat. Il y en avait 12, non, c'est 14 qu'il faut dire, puisque le *Tota pulchra es* conserve toute sa beauté dans les langues de Ceylan et de la Cafrerie.

On présume que dans les autres Scolasticats, la solennité a suscité le même amour, le même enthousiasme.

A Lourdes, Dieu a permis que le vénéré Mgr Grouard se trouvât présent pour chanter la grand'messe, en la clôture du jubilé des Apparitions. La Bonne Mère devait être contente, et son Oblat heureux.

Et au ciel, par quels hymnes ont-ils chanté l'Immaculée, les Oblats de là-Haut !

Merci à Monseigneur de sa pieuse initiative pour cette belle fête tout à la gloire de notre bonne Mère et Patronne.



3. Le même jour, Monseigneur bénissait 2 bannières pour les Associations du Sacré-Cœur et de l'Immaculée-Conception, dans l'église de Sainte-Bibiane qui est desservie par nos Pères de la maison Via Cairoli.



4. Le 27 décembre : *Te Deum* solennel à Saint-Jean-de-Latran pour clore les fêtes du jubilé du Saint-Père. Par un contraste effrayant, le lendemain, 200.000 victimes étaient ensevelies par un tremblement de terre à Messine et en Calabre.



5. Mgr Mc Donald, nommé évêque de Victoria (Colombie Britannique), a prié Mgr Dontenwill d'assister le Cardinal Gotti dans la cérémonie de sa consécration épiscopale qui a eu lieu, le 3 janvier 1909, en la chapelle de la Propagande.

On sait que par suite de l'érection du diocèse de New-Westminster en archidiocèse de Vancouver, Victoria cesse d'être métropole, et son siège est suffragant de Vancouver.



6. En se rendant dans ses missions de l'Athabaska, Mgr Grouard a présidé à Saint-Sébastien, diocèse de Saint-Hyacinthe, une cérémonie qui était en même temps une fête de famille. C'était à l'occasion des noces d'or des parents des RR. PP. Alain et Henri Giroux, O. M. I., missionnaires l'un au Mackensie, l'autre en Athabaska.

Dans cette famille chrétienne, quatre des dix enfants vivants sont consacrés à Dieu : deux missionnaires et deux religieuses.



7. Le 2 février 1909, le R. P. J. Collin, O. M. I., Vicaire des Missions de Ceylan, présidait une belle et consolante cérémonie. Quatorze frères scolastiques, dont dix de l'archidiocèse de Colombo, et quatre du diocèse de Jaffna, ont prononcé leurs premiers vœux entre les mains du R. P. Vicaire qui a célébré la messe d'Oblation, en présence d'un groupe d'Oblats et de séminaristes.



8. Monseigneur le Supérieur Général est parti le 23 février pour l'Espagne en passant par Diano-Marina, Nice et Marseille.



9. Le surlendemain, 25 février, le R. P. Scharsch, Assistant général, prenait le train pour l'Allemagne.



10. L'église Saint-Joseph, de la paroisse allemande de Winnipeg, avait été détruite par un incendie, le 27 avril 1908. La nouvelle église, ainsi que trois belles cloches, ont été bénites par Mgr Langevin, archevêque de Saint-Boniface, le dimanche 6 septembre dernier.



11. *Des Formules d'Oblation* ont été envoyées dernièrement aux RR. PP. Supérieurs des Noviciats, Scolasticats, et aux RR. PP. Provinciaux et Vicaires des Missions.

D'après une décision du dernier Chapitre, toutes les formules d'oblations (perpétuelles et temporaires) doivent être adressées au R. P. Secrétaire Général à Rome.

***

12. Un trop grand nombre de lettres et de paquets, insuffisamment affranchis au départ, sont soumis ici à une surtaxe.

Les imprimés ou papiers d'affaires ne doivent pas être sous pli cacheté.

***

13. *Vieux timbres*. Il paraît que, à diverses reprises, des marchands se sont adressés à nos Missionnaires pour obtenir des timbres. Parfois la réponse, c'est-à-dire le payement n'est pas venu.

La maison H. Lamotte, 12, rue Claude Vellefaux, Paris, se recommande à nos lecteurs. Ses achats se font au comptant.

IMPRIMATUR

Virduni, die 27 Martii 1909.

LOZET, vic. gen.

Bar-le-Duc. — Impr. Saint-Paul. — 2591,3,09.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 186. — Juin 1909.

RAPPORTS AU CHAPITRE GÉNÉRAL DE 1908

Province du Canada.

1. Personnel — La province du Canada se compose de 136 Pères, dont 8 sont invalides, et de 40 Frères convers. Elle a en plus 46 Frères scolastiques, 16 novices et 100 junioristes.

2. Maisons et résidences. — Ce personnel est réparti dans onze maisons et quatre résidences, dont voici les noms : Saint-Pierre de Montréal, Saint-Sauveur de Québec, Notre-Dame de grâces de Hull, l'Université d'Ottawa, Mattawa, Ville-Marie, Maniwaki, Pointe-Bleue du Lac Saint-Jean, Betsiamits, Cap de la Madeleine, Nord Témiskaming, Fort Albany, le juniorat du Sacré-Cœur à Ottawa, le scolasticat Saint-Joseph, à Ottawa et le noviciat de Notre-Dame des Anges, à Lachine, près Montréal.

3. Œuvres. — Les œuvres de la province au Canada sont multiples.

a) Œuvres des missions ou retraites. Trois de nos

maisons ont des missionnaires attitrés. Ce sont Saint-Pierre de Montréal, Saint-Sauveur de Québec et notre maison du Cap de la Madeleine. La première possède six missionnaires, la deuxième quatre et la troisième également quatre. En outre de ces missionnaires attitrés, plusieurs de nos Pères prêchent des retraites de temps à autre et même fréquemment ; ce sont les RR. Pères Provincial, J. Jodoin, supérieur de Saint-Pierre, E. Tourangeau supérieur du Cap de la Madeleine, A Faure, J. Lejeune, A Duhaut, supérieur de Hull, N. Nilles, supérieur de Mattawa, A Valiquet, E. Emery, et P. Duchaussois. Les Pères qui se livrent à ces travaux sont surchargés : depuis 1904 ils ont prêché 450 retraites de paroisses, 59 retraites de collèges ou de couvents, 50 retraites de religieux ou de religieuses et 9 retraites ecclésiastiques. A tout cela, il faut ajouter un grand nombre de retraites de première communion, et un grand nombre de sermons de circonstance. En plus un de nos missionnaires a accompagné Mgr l'archevêque de Montréal dans sa visite pastorale de 1907, un autre a fait le même travail auprès de Mgr l'évêque des Trois Rivières en 1904 et un troisième fait ce même travail chaque année auprès de Mgr l'évêque de Nicolet.

Pour être juste, il faut dire que quatre de nos missionnaires actuels ne le sont que depuis quelques semaines et, par conséquent, n'ont pas eu leur part du fardeau susindiqué.

b) *Œuvres paroissiales*. La province du Canada dessert neuf paroisses, dont trois très grandes et les autres moins importantes. Dieu semble bénir ce genre de travaux qui pourtant ne se rattache qu'indirectement au but de notre Congrégation. Il les bénit en se servant de nous pour cultiver une piété qui a l'effet d'exciter le zèle et même un peu la jalousie de nos voisins. Qu'il suffise de dire que la sainte Table de notre église Saint-Pierre voit annuellement 160.000 communiants ; celle de notre église de Hull en voit autant, celle de Saint-Sauveur en voit 230.000 et celles de

nos autres églises supportent facilement la comparaison avec ces dernières. Nos Pères de Saint-Pierre desservent 8.000 âmes, ceux de Saint-Sauveur 11.000 et ceux de Hull 9.000.

c) *Œuvres des sauvages*. Douze Pères et six Frères convers s'occupent de nos missions sauvages. Bethsiamits, la Pointe Bleue, Nord Témiskaming, Maniwaki et Fort Albany sont autant de centres d'où partent nos missionnaires pour évangéliser les quelques milliers de sauvages qui habitent le Nord de Québec et d'Ontario. Par les pénibles et longs voyages qu'ils ont à faire et par les privations de toutes sortes qu'ils ont à souffrir, ces Oblats sont bien ceux qui attirent le plus les bénédictions du ciel sur notre chère province.

d) *Chantiers*. Tous les hivers huit de nos Pères vont rencontrer dans les bois les pauvres bûcherons de nos grandes compagnies de marchands de bois. Il s'agit pour eux de voyager durant le jour pour prêcher et confesser toute la nuit. Travail pénible s'il en est un, mais moralisateur dans toute la force du mot.

e) *Pèlerinages*. En 1902 la province du Canada acceptait de fonder la maison du Cap de la Madeleine près Trois-Rivières. Nous y avons curé et vicaire, missionnaires et gardiens du pèlerinage de Notre-Dame du très saint Rosaire. Tous les ans le sanctuaire du très saint Rosaire est visité par plus de 60.000 pèlerins et ce nombre augmente d'année en année.

f) *Couvents de religieuses*. La province du Canada en a plusieurs confiés à sa sollicitude. En cette matière, nous avons même le monopole dans la ville d'Ottawa : les Sœurs grises de la Croix, les Sœurs du Bon Pasteur, les Sœurs du Précieux Sang sont toutes confiées à nos soins. A Québec nous avons des Sœurs de la Congrégation de Notre Dame, des Sœurs grises et des Sœurs de l'Espérance ; au Cap de la Madeleine nous avons les Filles de Jésus ; à Mattawa, à Maniwaki, à Ville-Marie, à Hull, des Sœurs grises ; à Mont-

réal, nous sommes chargés des Sœurs de l'Espérance et des Sœurs de la Miséricorde.

g) Maisons de formation. 1° JUNIORAT. — Notre juniorat d'Ottawa donne l'enseignement classique et religieux à cent jeunes gens. Grâce à l'Université d'Ottawa dont elle n'est séparée que par quelques mètres de distance, notre maison du juniorat poursuit son but avec le petit personnel de dix Pères. De 1904 à 1908 le juniorat a envoyé 25 sujets au noviciat. Quatre ont laissé le noviciat pour retourner dans le monde ; 21 ont persévéré. Les junioristes reçoivent l'enseignement classique à l'Université.

2° SCOLASTICAT. — Dix Pères sont employés à l'œuvre du scolasticat qui, en moyenne, compte 45 Frères scolastiques. Depuis 1904 le scolasticat a donné à la province du Canada 21 sujets, à l'Université 13, à la première province américaine 9, au Manitoba 7, à la deuxième province américaine 5, à l'Alberta 4, à Rome 2, à Ceylan 2. Un scoslastique est mort et dix sont sortis de la Congrégation.

Le monastère des Sœurs du Précieux Sang est desservi par le scolasticat.

3° LE NOVICIAT. — Il est desservi par deux Pères, le R. P. Maître et un socius. De 1904 à 1908 il y a eu une moyenne annuelle de 16 novices scolastiques et de 8 novices convers. Durant ces quatre ans 24 Frères scolastiques ont laissé le noviciat pour retourner dans le monde ; 23 novices convers ont suivi le même chemin.

h) Enseignement. — L'Université d'Ottawa avec son personnel de 45 professeurs, dont 38 Oblats, donne l'enseignement commercial, classique et religieux à une moyenne annuelle de 350 écoliers et de 60 junioristes.

A l'Université sont attachés 1° le grand séminaire de l'archevêché d'Ottawa avec une moyenne de 20 séminaristes, 2° quatre grands couvents de Sœurs, 3° l'église de Saint-Joseph. L'église du Sacré-Cœur est desservie par les Pères du juniorat et celle de la Sainte-Famille par les Pères du scolasticat.

La maison du Cap de la Madeleine publie les « Annales du très saint Rosaire » et celle du juniorat la « Bannière de Marie Immaculée ».

Que Dieu et sa sainte Mère nous aident à soutenir ces œuvres et notre province du Canada continuera à marcher de l'avant pour l'honneur de la Congrégation tout entière.

J. N. Dozois, O. M. I., Provincial.

Alberta et Saskatchewan.

Depuis le dernier rapport présenté au Chapitre de 1904, le Vicariat de Saint-Albert a été le théâtre d'événements d'une importance très considérable et a subi une transformation complète. En 1905, le R. P. Dozois, Assistant général, venait faire la visite canonique du Vicariat, et Mgr Legal, évêque de Saint-Albert et Vicaire des missions, profitait du passage du Révérend Père Visiteur pour prendre une détermination sur laquelle rien n'a pu le faire revenir.

Sa Grandeur crut que le temps était venu de donner aux Oblats de son diocèse une organisation régulière et séparée de l'autorité diocésaine, et, malgré les instances du Révérend Père Visiteur et de tous les Oblats du diocèse, le vénéré prélat persista à vouloir donner sa démission comme Vicaire des missions.

En conséquence, le 8 septembre, le R. P. Dozois nommait, comme Vicaire des missions, le R. P. H. Grandin, directeur de la mission de Notre-Dame des Victoires, au lac La Biche. Qu'il soit permis au nouveau Vicaire des missions de dire ici sa profonde reconnaissance pour la bienveillance, la bonté, la charité parfaite que lui a toujours témoignées Mgr Legal, à la prudence et à l'expé-

rience duquel il a dû si souvent avoir recours. Rien n'est jamais venu troubler l'harmonie qui, dès le commencement, a régné entre l'évêque de Saint-Albert et le Vicaire des missions, et tout fait espérer que cette entente vraiment cordiale sera durable.

Le second événement, dont l'importance n'est pas moindre, est l'union des deux Vicariats de l'Alberta et de la Saskatchewan, union qui s'opéra en 1906, à la suite de la démarche faite par Mgr Pascal, évêque de Prince-Albert et Vicaire des missions de la Saskatchewan.

Ce vénéré prélat ayant cru, lui aussi, devoir donner sa démission de Vicaire des missions, l'Administration générale jugea bon de réunir les deux Vicariats qui avaient été séparés en 1891, lors de l'érection du Vicariat apostolique de la Saskatchewan.

Ce nouveau Vicariat de l'Alberta et de la Saskatchewan est d'une étendue immense, et, avec les développements que prend le pays, son administration est absolument au-dessus des forces d'un seul homme, aussi est-il à désirer que bientôt se fasse une nouvelle division, qui donnera à nos missions du Nord l'organisation nécessaire à leur maintien et à leur développement.

Ce Vicariat peut être divisé en deux parties bien distinctes.

Le Nord, comprenant les districts du lac Caribou, du lac Pélican et du Cumberland, avec le district de l'île à la Crosse, du Portage la Loche, du lac Vert et du lac des Prairies.

Ces missions se composent presque exclusivement de populations métisses ou sauvages, et ne paraissent pas avoir un avenir bien brillant au point de vue de la colonisation. Le terrain y est peu fertile, les lacs et les cours d'eau, les maskegs et les forêts le couvrent presque en entier, et, à moins qu'on n'y découvre des mines, il est peu probable que les blancs s'y établissent jamais en grand nombre.

La seconde partie comprend l'Alberta et le Sud de la Saskatchewan ; et, depuis 1904, la population y a presque décuplé. On compte aujourd'hui 220.000 habitants pour l'Alberta et environ 360.000 pour la Saskatchewan, et, sur ce nombre, nous avons environ 70.000 catholiques, et tous les jours il arrive de nouveaux colons attirés par la fertilité du sol et par les avantages qu'offre le gouvernement Canadien à tous ceux qui veulent venir s'y créer un chez soi. Ces colons viennent de tous les pays du monde et, dans les rues de nos villes, on peut entendre toutes les langues parlées en Europe, et l'Asie y a ses représentants.

Les principales langues sont : l'anglais, le français, l'allemand, l'italien, le polonais, le russe, le hongrois, le slave, le flamand ; et si à tout cela on ajoute les langues sauvages du pays, on aura une idée du besoin que nous aurions de voir se renouveler à notre profit le miracle opéré le jour de la Pentecôte.

Pour répondre aux besoins des 70.000 catholiques du Vicariat, dont une bonne partie nous sont confiés, nous avons 96 Pères Oblats, secondés par 33 Frères convers. Nous avons la charge de 51 établissements qui peuvent se diviser en 22 missions pour les blancs, 4 missions pour les métis, 16 pour les sauvages, 1 petit séminaire, 1 école industrielle, 1 orphelinat, 6 écoles-pensionnats pour les enfants sauvages. Un mot seulement sur chacun de ces établissements.

§ I. — Saint-Albert.

Nos Pères y ont la charge de la paroisse de la cathédrale. La population est d'environ 1 200 catholiques. Les Révérendes Sœurs grises y ont un orphelinat et une école pour enfants sauvages très nombreux. Un des Pères de l'évêché est chapelain de l'établissement. Il y a, en

outre, une communauté de Filles de Jésus. Il y a habituellement 5 Pères résidant à l'évêché avec 4 Frères convers.

Edmonton. Saint-Joachim. — Population catholique : 1.500 environ. Résidence du Révérend Père Vicaire ; 2 hôpitaux : 1 couvent de Fidèles compagnes de Jésus ; 1 communauté de Filles de Jésus ; 1 pénitencier, dont un des Pères est chapelain ; 5 Pères et 2 Frères convers.

Immaculée-Conception (Edmonton). — Population : 1.500 environ ; 2 Pères.

Saint-Antoine de Padoue. Strathcona. — Population : 600 catholiques ; 1 seul Père.

Saint-Mary's Calgary, — Population : 1.000 catholiques ; 1 hôpital ; 1 couvent de Fidèles compagnes ; 1 couvent de Filles de Jésus. Un Père visite régulièrement la prison ; 2 annexes : Shepperd et Langdon, 4 Pères, 1 Frère convers.

Saint-James. Okotoks. — Population : 95 catholiques ; avec Manton et Midnapeore comme annexe ; 1 Père.

Holly-Cross. Macleod. — Population : 180 catholiques ; Granum comme annexe ; 2 Pères et 1 Frère convers.

Saint-Patrick. Lethbrige. – Population : 1.200 ; 1 couvent de Fidèles compagnes ; 2 annexes ; 1 Père.

Saint-Michel. Pincher-Creeck. — Population : 600 ; 1 couvent de Filles de Jésus ; 9 annexes ; 3 Pères ; 1 Frère convers.

Saint-Boniface. Spring-Lake. — Population : 1.000 ; 2 annexes ; 2 Pères.

Saint-Stanislas. Lac de May. — Population : 200 familles. Le Père Kulawy doit visiter plusieurs centres polonais.

Saint-Joseph. Banff. — Population : 500 catholiques ; annexes : Ekohm, Cochrane, Bankheart.

Athabaska-Landing. — Population : 200 catholiques 1 hôpital ; 1 annexe ; 1 Père.

§ II. — Prince-Albert.

Nord-Battleford. — Population : 450 catholiques ; 1 Père.

Sud-Battleford. — Population : 700 catholiques ; 1 pensionnat de Sœurs de l'Assomption ; 1 Père.

Tramping-Lake. — Population : 610 familles. Cette très importante colonie allemande est desservie actuellement par 3 Pères qui ont 8 églises à visiter, et doivent dire la sainte messe dans les maisons, là où l'église n'est pas encore bâtie.

Saint-Paul. Saskatoon. — Population : 400 catholiques ; 1 hôpital ; 11 annexes formant plus de 1.200 catholiques ; 3 Pères.

Cut-Knife. — Population : 237 ; 2 annexes ; 1 Père.

Immaculée-Conception. Fish-Creek. — Population : 500 familles ; 2 Pères et 1 Frère convers. L'un des Pères visite les Galiciens établis à l'Ouest et l'autre ceux établis à l'Est.

Saint-Antoine. Batoche. — Population : 200 ; 1 Père.

Saint-Louis de Langevin. — Population : 250 catholiques ; 1 couvent des Sœurs de la Providence ; 1 Père.

Prince-Albert. — Population : 800 catholiques. Nos Pères y ont la charge de la paroisse de la cathédrale, l'un est chapelain du couvent des Dames de Sion ; 3 Pères et 2 Frères convers.

Saint-Augustin. Flett's-Springs. — Population : 80 catholiques ; 2 annexes ; 1 Père.

Saint-Cœur de Marie. Duck-Lake. — Population : 500 ; 1 Père.

Star City. — Population : 200 catholiques ; 1 Père.

Missions pour les métis.

Lac Saint Anne. — Population : 600 catholiques ; 4 annexes ; 2 Pères.

Lac la Biche. — Population : 500 ; 1 communauté de Filles de Jésus ; 1 Père ; 1 Frère convers.

Saint-Paul des Métis. — Population : 1 communauté des Sœurs de l'Assomption ; 2 Pères, 3 Frères convers. Cette maison subit en ce moment une transformation complète par l'ouverture, aux blancs, de la réserve qui était destinée originairement aux seuls métis.

Saint-Julien. Green-Lake. — Population : 200 catholiques ; 2 annexes à visiter ; 1 Père.

Missions sauvages.

Ile à la Crosse. — Population : 200 catholiques ; 3 annexes à visiter ; 3 Pères ; 1 Frère.

Saint-Joseph. Cumberland. Population : 300 ; 1 annexe ; 2 Pères.

Saint-Alexandre. Rivière-qui-barre. — Population : 400 catholiques ; 2 annexes ; 2 Pères ; 1 Frère convers.

Notre-Dame des Sept-Douleurs. Hobbéma. — Population : 400 catholiques ; 4 postes à visiter ; 1 école-pensionnat pour enfants sauvages ; 2 Pères.

Saint-Jean l'Evangéliste. Stoney-Plain. — Population : 180 catholiques ; 1 annexe ; 1 Père.

Saint-Raphaël. Lac froid. — Population : 200 ; 1 annexe à visiter ; 1 Père ; 1 Frère convers.

Notre-Dame du très saint Rosaire. Lac d'Oignon. — Population : 400 ; 2 annexes ; 1 école-pensionnat ; 2 Pères.

Sacred-Heart. Saddle-Lake. — Population : 200 ; 1 Père ; 1 Frère convers. Là se publie le journal Cris pour les sauvages.

Saint-Mathias. White Fish-Lake. — Population : 100 ; 1 annexe ; 1 Père ; 1 Frère convers.

Pieds-Noirs.

Conversion de Saint-Paul. Peigan-Réserve. — Population : 300 catholiques ; 1 annexe ; 1 Père ; 1 école-pensionnat.

Très Sainte Trinité. Black foot Crossing. — Population :

300 ; 3 annexes ; 2 Pères et 1 Frère convers ; en outre, 4 à 500 catholiques blancs.

Saint-François Xavier. Blood Réserve. — Population : 700 ; 2 annexes ; 2 Pères ; 1 Frère convers.

Saint-Jean-Baptiste de La Salle. Thunderchild. — Population : 60 catholiques ; 1 école-pensionnat ; 4 annexes ; 2 Pères.

Notre-Dame de Pontmain. Maskeg-Lake. — Population : 80 familles ; 2 annexes ; 1 Père.

Visitation. Portage La Loche. — Population : 300 ; 1 Père.

Sainte-Gertrude. Lac Pélican. — Population : 400 catholiques ; 3 annexes ; 2 Pères.

Saint-Pierre. Lac Caribou. — Population : ..... ; 1 annexe ; 2 Pères.

Œuvres d'éducation.

Petit séminaire de la Sainte-Famille à Saint-Albert. — Ce séminaire est une œuvre diocésaine, à laquelle nous fournissons les sujets autant que nous le pouvons. Elle occupe 4 Pères Oblats et 1 Frère convers, et nos Pères y font la classe à près de 50 enfants de toutes nationalités.

École industrielle de Dunbow. — Cette école occupe 2 Pères et 2 Frères convers. Une communauté de Sœurs grises est chargée des filles.

Orphelinat de Saint-Patrick. Prince-Albert. — Cette œuvre, qui recueille entre 80 et 90 enfants et occupe 1 Père et 2 Frères convers, est entièrement sous le contrôle de Monseigneur l'évêque de Prince-Albert.

École de Duck-Lake. — 105 enfants ; 1 communauté des Sœurs de la Présentation. — Cette école est dirigée par 1 Père qui a 1 socius et 1 Frère convers.

École de la rivière La Plonge. — Cette école, qui est à ses débuts et qui est d'un accès très difficile, est sous notre contrôle. Environ 40 enfants montagnais ou cris y reçoivent l'éducation donnée par les Sœurs de Saint-Joseph de

Lyon. La Supérieure générale m'a notifié, au mois de juin dernier, qu'elle retirerait ses religieuses au plus tard au mois de mai 1909. Nous avons là 1 Père et 3 Frères convers.

En résumé, 26 Pères Oblats distribués en 51 établissements réguliers d'où dépendent 70 et 80 annexes.

Je suis heureux de pouvoir rendre à nos Pères le témoignage qu'ils se dépensent avec zèle et dévouement aux œuvres qui leur sont confiées et que leurs travaux sont, dans la plus grande partie des cas, couronnés de succès. Nos paroisses de blancs sont réellement consolantes, et si le travail y abonde, on peut du moins constater que ce travail est béni de Dieu et que les populations apprécient le dévouement de leurs missionnaires et savent en profiter.

Nos missions métisses, éloignées du contact des blancs, se maintiennent, elles aussi, dans un assez bon esprit; mais quelques-unes, plus rapprochées de la civilisation, semblent reculer et perdre les habitudes de piété que nos premiers Pères avaient su leur inspirer.

Les missions sauvages sont généralement plus chrétiennes, plus pieuses même, dans le Nord du Vicariat, plus indifférentes dans le Sud. Cependant, partout il y a progrès, quoique dans certaines de nos réserves on puisse craindre que la population sauvage ne disparaisse par suite des nombreuses maladies qui la déciment.

L'esprit religieux se maintient dans le plus grand nombre des membres du Vicariat, mais, chez quelques-uns, on peut constater un relâchement regrettable. On néglige trop facilement les exercices communs, la retraite du mois, on se permet des voyages dont l'utilité pourrait être contestée et, d'une manière générale, ceux auxquels on pourrait faire ces reproches ne paraissent pas assez se souvenir qu'ils sont religieux et ont des Règles à observer. Espérons que les retraites annuelles, toujours prêchées maintenant par quelque Oblat d'une province voisine, ramèneront peu à peu, à la vraie intelligence de leur

devoir et à leur accomplissement, ceux qui ont pu se laisser entraîner par les occupations extérieures ou leurs inclinations naturelles.

Le besoin le plus urgent des Vicariats semble la création d'un Juniorat qui nous préparera les vocations dont nous avons si besoin.

En attendant la réalisation de ce projet, il nous faut bien faire appel aux provinces plus anciennes et plus avancées pour obtenir les sujets nécessaires. Aujourd'hui, il nous faudrait au moins 1 Oblat polonais et 1 pouvant parler le slave.

Nous n'avons que 2 Pères polonais pour les deux diocèses formant le Vicariat, et il leur est absolument impossible de donner l'instruction voulue à leurs catholiques dispersés sur toute l'étendue du Vicariat. Nous n'avons pas un Oblat qui puisse parler la langue slave, et cependant nous avons de nombreux catholiques de cette langue travaillant dans les mines, et quoique le R. P. Van Tighem puisse confesser ses paroissiens slaves, il ne peut leur donner le soin voulu et ne peut s'occuper de ceux qui, dans les Montagnes Rocheuses, travaillent aux mines ou sur les chemins de fer.

Puisse le Maître de la vigne nous envoyer des recrues et susciter en particulier des vocations dans la généreuse province d'Allemagne, qui lui permettent de nous donner les ouvriers que nous ne pouvons espérer trouver ailleurs!

H. Grandin, *O. M. I.*,
Vicaire des missions.

Vicariat d'Athabaska.

Depuis le Chapitre général de 1904, où j'ai présenté le compte rendu du vicariat d'Athabaska, les choses n'ont pas beaucoup changé. Nous avons reçu trois nouveaux Pères et trois Frères convers à vœux temporaires. Malheureusement, nous avons perdu le P. Brémont, qui s'est noyé, le 14 juin dernier, avec le P. Brohan, du Mackenzie, à Smith Landing. Un autre Père a été incorporé à un vicariat voisin. Un troisième a été pris d'un mal assez grave pour obliger de le transporter à Edmonton. Cependant, il y a dans son état une amélioration si évidente qu'on peut raisonnablement espérer son rétablissement complet. Il n'en est pas moins clair que nous avons perdu deux Pères et que nous n'en avons gagné qu'un. Nous avons établi une nouvelle résidence à la Grand'Prairie, où les métis affluent de plus en plus chaque année. Nous avons établi une nouvelle école-pensionnat et un couvent de Sœurs de la Providence au lac Esturgeon. — Nous avons bâti deux nouvelles maisons annexes de la mission Saint-Henri du fort Vermillon : la première, à la petite Rivière Rouge (50 milles), et la seconde à la Rivière au foin, à 150 milles de la mission.

Parmi les Pères, nous en avons un de 73 ans, deux de 69 ans, quinze de plus de 50 ans ; un Frère a 70 ans, un autre 65, un troisième 62, un quatrième 60 ; les autres travaillent courageusement, mais leurs forces s'épuisent. C'est un pays où l'on ne trouve pas d'ouvriers qu'on puisse louer à l'occasion. Ce sont les Pères et les Frères qui font presque tout le travail.

Deux parties distinctes forment le vicariat : la première

comprend le lac Athabaska et les missions qui s'y rattachent. Les Montagnais peuplent ce pays en grande majorité. On y trouve quelques Cris et un groupe considérable de métis français. Il y a un couvent de Sœurs grises à la Nativité pour le soin de 70 enfants. Les sauvages sont tous catholiques.

Missions ou stations : 1° Nativité ; 2° Fond du Lac ou Notre-Dame des Sept-Douleurs ; 3° Saint-Julien au fort Mackay ; 4° Fort Mc Murray ; 5° Sainte-Marie, à Smith Landing ; — 200 milles au fond du lac ; 200 milles au fort Mc Murray ; 100 milles à Smith Landing ; 340 à Saint-Henri Fort Vermillon. — 2.000 catholiques dans cette immense étendue.

La seconde partie est peuplée surtout par des Cris, Métis et Indiens Castors. — 1° Saint-Bernard : 4 Pères ; avec une grande école, 125 enfants (c'est l'école des nouveaux arrivés pour le cri). Annexes au Lac Poisson Blanc, au bout du Lac : 12 Sœurs de la Providence ; à la réserve de Mustus, à Saint-Antoine où se trouve la ferme. — Mission protestante.

2° Saint-François Xavier, au lac Esturgeon : 2 Pères, 2 Frères, 5 Sœurs de la Providence, installées l'automne dernier ; 30 enfants.

Saint-Martin, au lac Wabaska : 2 Pères, 3 Frères, école-pensionnat, 6 Sœurs de la Providence ; 45 enfants. — Mission protestante, annexes Lac Quito, Lac La Truite, etc.

4° Saint-Augustin. Smoky River Crossing : 2 Pères, 4 Frères, 5 Sœurs de la Providence ; 25 enfants. — Mission protestante.

5° Saint-Joseph. Spirit River : 1 Père et 1 Frère. Le Père fait une petite école pour empêcher les enfants d'aller chez le ministre.

6° Saint-Charles et Saint-John : 1 Père (visite seulement pendant l'été, passe l'hiver à Saint-Joseph).

7° Saint-Vincent-Ferrier. Grand'Prairie : 1 Père seul.

8° Saint-Henri. Fort Vermillon : 3 Pères, 4 Frères, 6 Sœurs de la Providence ; 45 enfants. — Annexes : La Rivière Rouge, Rivière au foin, Pointe Carcajou, Prairie de la rivière au foin.

Population : Castors, Cris et Métis. — Dans tout ce vaste pays : 4.000 catholiques ; mettons 500 protestants et autant de païens.

Les blancs viennent dans la vallée de la Rivière la Paix. La vie religieuse est régulière presque partout. Cependant, on remarque quelque négligence parfois. Quant à la pauvreté, on la pratique généralement.

† E. Grouard, O. M. I.,
Vic. des Missions d'Athabaska.

Vicariat d'Australie.

Durant les deux années qui se sont écoulées depuis le dernier Chapitre général, tous les travaux du ministère ont reçu l'attention voulue à Fremantle. Des messes sont dites chaque dimanche à l'église de Saint-Patrice, à Fremantle, dans les écoles-chapelles de North-Fremantle, East-Fremantle et Beaconsfield, et à la prison de l'Etat de Fremantle. Cela fait sept messes chaque dimanche. Les messes que l'on disait, en outre, une fois par mois, à la maison des vieillards et à Hope-Valley, ont été abandonnées, faute d'un Père pour remplacer le P. O'Reilly, qui a quitté l'Australie en 1905.

Sur semaine, il y a deux messes chaque jour à l'église Saint-Patrice et une dans chacun des deux couvents. On dit aussi une messe chaque mois dans les trois écoles-chapelles.

On n'a pas fait de nouvelles bâtisses dans la paroisse.

Une statue de la sainte Vierge a été donnée par la Confrérie du Sacré-Cœur, et une nouvelle chaire a été élevée dans l'église. En 1907, dans le but de réduire la dette qui grève l'église, on a fait une vente de charité qui a produit £ 644 (16.250 fr.).

L'entretien des écoles, qui sont maintenues sans aucun secours du Gouvernement, diminue beaucoup les ressources paroissiales. Le loyer de certaines maisons est affecté à cette œuvre ; mais ces maisons n'ont pas toujours eu de locataires. Il y a dans la paroisse : une école paroissiale de garçons et 4 de filles ou mixtes. Il y a, en outre, une école secondaire de garçons et 2 de filles.

Suit le nombre des enfants qui ont reçu leur éducation dans ces écoles :

Une école de garçons : 138 élèves en 1906, 128 en 1907 ;

Quatre écoles de filles et écoles mixtes : 623 élèves en 1906 et 624 en 1907 ;

Une école supérieure de garçons : 53 élèves en 1906 et 52 en 1907 ;

Deux écoles supérieures de filles : 83 élèves en 1906 et 104 en 1907.

Une instruction d'une demi-heure est donnée chaque semaine par nos Pères dans chacune des six premières écoles sus-mentionnées, et une autre, d'une heure, dans l'église Saint Patrice, chaque dimanche et fête d'obligation.

La Confrérie de la Doctrine chrétienne a été établie dans la paroisse, et les membres de cette confrérie enseignent le catéchisme, les dimanches et fêtes d'obligation, dans l'église de Saint-Patrice et dans les trois écoles-chapelles.

Les Confréries du Sacré-Cœur et des Enfants de Marie sont dans un état florissant.

Jusqu'à janvier 1907, nous officions à toutes les funérailles des catholiques morts à Fremantle. Les enterrements se font : les uns à Karrakatta (à une distance de 7 milles), les autres au cimetière de Fremantle. Depuis lors, Mgr l'Évêque a désigné un prêtre pour faire tous les enterrements de

Kanakatta, de sorte que nous n'officions plus qu'à ceux du cimetière de Fremantle.

Le nombre des baptêmes a été, en 1906, de 219, et en 1907, de 182 ; — les mariages, 34 en 1906, 32 en 1907 ; — funérailles, 105 en 1906, 59 en 1907.

Cette diminution du nombre des enterrements a été expliquée plus haut.

La confirmation a été donnée, en 1907, à 182 personnes.

La fréquentation des sacrements est très satisfaisante pour la plus grande partie des paroissiens ; cependant, il y a encore un bon nombre de négligents. Tous les trois ans, nous appelons les Rédemptoristes pour donner une mission, et, l'année suivante, un retour de mission. La prochaine mission commencera le premier dimanche de carême 1909.

Nous nous préparons maintenant à bâtir une église et un presbytère à North Fremantle pour subvenir aux besoins de cette partie de la paroisse. Les paroissiens organisent une vente de charité pour le mois de novembre. Une autre aura lieu en novembre 1909. On compte que ces deux ventes produiront tout l'argent nécessaire pour bâtir l'église. Le presbytère sera construit avec l'argent des Pères, provenant d'honoraires, etc. Chaque année, une somme est mise de côté dans ce but. Les bâtiments seront construits en brique ; l'église coûtera £ 1.100, soit : 27.720 fr., et le presbytère £ 800 (20.160 fr.).

Nos rapports avec Mgr l'Evêque, le clergé séculier et les Pères Rédemptoristes, sont tout ce que l'on peut désirer. Comme les Pères Rédemptoristes ont été appelés dans le diocèse dans le but de donner des missions et des retraites, les Oblats ne sont pas chargés de ce genre de travail. Ils sont parfois invités à prêcher des retraites de couvents ; mais durant les trois dernières années, comme nous n'étions que quatre Pères à Fremantle, nous avons dû refuser plusieurs retraites. Une, cependant, a été donnée en décembre 1906 aux Sœurs de Notre-Dame des Missions, à Perth.

Le nombre de nos paroissiens a diminué, durant les deux dernières années, à cause de la crise commerciale et du transport à Perth de plusieurs maisons de commerce de Fremantle. On transfère aussi l'asile des fous dans une autre localité, ce qui nous fera perdre encore plusieurs familles, dont les membres sont employés à cet asile. Déjà les femmes de cet asile ont été transférées, et on s'attend à ce que les hommes le soient avant la fin de l'année.

Cependant, l'avenir est un peu plus brillant : le gouvernement va commencer à Fremantle la construction d'un bassin pour réparer les vaisseaux. Cette construction amènera un certain nombre de journaliers, et, plus tard, le travail de réparation et de nettoyage des vaisseaux occupera des ouvriers. L'Etat de Western Australia est très peu peuplé. Sans compter les indigènes, la population de ce vaste pays, d'après les calculs faits au 30 juin 1908, n'est que de 157.279 hommes et 111.950 femmes, en tout : 269.229 âmes. On estime que la population de Fremantle et de son district est de 29.000. Nous croyons que la population catholique dépasse quatre mille.

Malgré la dépression dans le commerce, nous continuons nos travaux et l'amortissement de notre dette.

Avec une administration soigneuse, on doit arriver à l'éteindre dans l'espace de quelques années.

A Glendalough, nous continuons à recevoir des garçons négligés par leurs parents, ceux qui passent pour incorrigibles et ceux qui ont été condamnés pour crime. Nous en avons eu une moyenne de 60 environ. Les résultats sont très satisfaisants, bien que nous ayons rencontré quelques caractères difficiles, comme il arrive toujours dans ce genre d'institution.

Les Frères s'acquittent de leur charge avec beaucoup de dévouement. Cependant, nous avons subi un désappointement dans le cas de l'un d'entre eux qui avait fait des vœux de cinq ans et qui était employé à l'enseignement des cours élémentaires. L'esprit d'indépendance se développa

dans son âme et il ne fit pas ses vœux perpétuels. Il y a à présent quatre Frères, chargés des différentes sections de l'établissement. Nous avons dû engager un instituteur laïque, qui travaille pour son salaire. C'est regrettable. Nous voudrions bien recevoir un Frère capable de remplir cette fonction. Notre école est examinée chaque année par l'inspecteur du Gouvernement, envoyé par le ministère de l'Instruction publique, et on exige des résultats aussi parfaits que pour toute autre école gouvernementale. Il y a aussi une inspection annuelle de l'établissement faite par l'inspecteur du gouvernement chargé de la surveillance d'institutions de ce genre.

La situation financière de l'établissement est améliorée, grâce à la location d'une portion de terrain, et à l'industrie laitière que nous avons établie.

Les enfants sont, en général, animés de bonne volonté ; mais la plupart sont petits et incapables de gros travaux de ferme. Il se prépare en ce moment un changement qui aura pour résultat probable de diminuer le nombre des enfants : le gouvernement désire ne nous envoyer plus que les criminels.

Le P. Flynn donne ses soins à cette œuvre méritoire avec un zèle qui ne se relâche pas. Ses efforts sont hautement appréciés, tant par l'inspecteur du gouvernement que par Mgr l'Evêque et par tous les Pères du Vicariat.

La nouvelle aile de la maison de Glendalough a été achevée en septembre 1906. La dépense de £ 800, soit 20.160 fr., a été faite sans augmenter la dette. Depuis lors, on a encore fait d'autres améliorations aux bâtiments. La dette de l'école a en outre été réduite à £ 800, ou 20.160 fr., comme il a déjà été mentionné dans ce rapport.

Personnel. — Nous avons reçu, en juillet 1907, un Frère convers (le Fr. B. Bourke, qui a fait les vœux de cinq ans), et un Père (le P. J. Neville). Il y a maintenant à Fremantle cinq Pères, et à Glendalough un Père et quatre Frères. Nous avons besoin d'un Frère enseignant à Glendalough.

Observance religieuse. -- Les exercices religieux sont bien suivis. Chaque année, il y a deux retraites annuelles, une pour les Pères et une pour les Frères. A Fremantle, la retraite mensuelle se fait régulièrement, et la conférence théologique a lieu chaque semaine, sauf quelques exceptions inévitables. Les Pères sont tout dévoués à leurs devoirs paroissiaux, et les paroissiens les ont en haute estime.

Pour le moment, il n'y aucun signe de vocations parmi la jeunesse de Fremantle. Si nous avions les fonds nécessaires pour fonder un juniorat, nous pourrions prendre quelques enfants à l'essai ; mais la proportion de ceux qui persévéreraient serait petite et il n'y a pas même l'espoir de pouvoir faire cet essai pour le moment.

J'ose exprimer l'espoir que les supérieurs voudront bien soutenir, autant qu'ils le pourront, le bien qui se fait dans ce petit vicariat. C'est une œuvre entreprise pour l'avantage de la sainte Église dans ces pays éloignés ; elle est laborieuse et le travail incessant. Les Pères ne se plaignent pas. Au point de vue pécuniaire, il n'y a rien à craindre. Western Australia est un pays neuf ; mais son peuple et son gouvernement sont décidés à aller de l'avant. Il ne faut pas attendre trop, même au point de vue religieux, tant que l'État est encore dans son enfance. Le progrès sera lent au commencement. Les Oblats ont jeté un fondement solide. Il ne faut pas le déranger.

Charles Cox, O. M. I.,

Fremantle, le 5 juillet 1908. *Vic. des Missions.*

PROVINCE D'ALLEMAGNE

Rapport sur le Noviciat de Saint-Gerlach.

IIe Partie. — Août 1895-31 décembre 1907.

Depuis le 16 août 1895, Saint-Gerlach était la maison de noviciat de la nouvelle Province d'Allemagne, mais ses meubles et immeubles restaient la propriété de la Province du Nord ; ce n'est qu'en 1904 seulement, que le droit de propriété aussi passa à la nouvelle province.

Le R. P. Abhervé nous quitta le 16 août, accompagné d'un Père novice, de deux frères scolastiques et d'un frère convers profès, pour aller fonder avec eux le noviciat d'Angers. C'était pour la troisième fois que le Père savourait avec résignation au moins, sinon avec joie, les ennuis, les privations et les situations parfois comiques, qu'une nouvelle fondation apporte toujours avec elle : Heer, Saint-Charles, Angers. Nos remerciements, nous les lui avons exprimés dans la première partie de ce rapport.

Les charges et les soucis du supériorat de Saint-Gerlach reposeront désormais sur les épaules du R. P. Bach, rompu au métier par une longue expérience, de sorte que le poids n'en était pas pour lui *Ætna gravius*. Le R. P. Hector, descendu des hauteurs de Saint-Charles, lui fut adjoint comme Maître des novices. Les principes de la haute spiritualité, que le nouveau Père Maître avait puisés aux sources les plus pures de sainte Thérèse et de saint Jean de la Croix, il les fit passer largement *verbo et opere* « *virga et baculo* » dans ses novices heureux d'être sous un tel maître.

Outre l'essaim que la ruche de Saint-Gerlach envoya à Angers, un second, plus considérable, de 14 frères scolastiques partit en Allemagne pour fonder le scolasticat de Hünfeld.

Quelques visites insignes que nous ne pouvons passer sous silence : celle du R. P. Voirin, qui avait essayé, pendant huit jours, de pousser à une perfection plus haute encore les professeurs de Saint-Charles ; celle du R. P. Tatin, qui s'installa au milieu de nous pour se perfectionner dans la langue allemande. Bientôt après arrivèrent le T. R. Père Général avec le R. P. Gandar de Liège et le R. P. Scharsch, Provincial, pour arrêter définitivement les plans du scolasticat de Hünfeld.

Le 11 décembre, le R. P. Classen, rédacteur de la *Maria Immaculata*, reçut son obédience pour Saint-Gerlach et porta ainsi à trois le nombre de nos Pères. *Tres faciunt capitulum.*

Vœux émis depuis le 16 août : oblation perpétuelle d'un frère convers, vœux d'un an de 3 frères scolastiques français envoyés à Liège et de 4 frères convers allemands.

1896. — Au mois d'avril, réunion du conseil provincial ; en même temps, visite du T. R. Père Général et du R. P. Voirin. Le 9 mai apparait le R. P. Augier comme délégué du T. R. Père Général pour procéder à Saint-Gerlach et à Saint Charles à la visite canonique.

Au mois de juin, un loup ravisseur, le R. P. Delouche, fit irruption dans le bercail du noviciat, pas précisément pour en égorger les agneaux innocents, mais pour emporter des livres, des lits, armoires, tables, chaises, linge, tous objets nécessaires à la fondation du noviciat du Bestin dans le diocèse de Namur. Et les bergers durent le laisser faire, car le loup s'était entendu avec les autorités compétentes, et le mobilier appartenait encore à la province du Nord, comme nous l'avons fait remarquer au commencement.

Le 15 août, premiers vœux de 16 frères scolastiques tous sortis du juniorat de Saint-Charles. Les travaux de construction de Hünfeld, n'étant pas encore assez avancés pour recevoir les nouveaux Oblats, on résolut de les laisser pour une année encore au noviciat, sous la direction spéciale du R. P. Leyendecker nommé leur professeur de philosophie ; une salle d'étude séparée leur était réservée ; mais la disette de professeurs fit renoncer à ce projet et le R. P. Leyendecker amena tout son peuple à Liège.

Le *codex historicus* mentionne quelques travaux apostoliques : le R. P. Bach, supérieur, prêcha avec le R. P. Loos deux retraites à Saint-Jean de Bassel à 400 religieuses, puis donna les exercices de la retraite aux Madeleines du Bon Pasteur de Metz, ainsi qu'au scolasticat de Hünfeld. En outre il allait, une fois par mois, donner une instruction aux religieuses Franciscaines de Valkenburg et entendre les confessions des élèves des Ursulines de la même ville. Le voyage de Hünfeld procura au R. Père Supérieur le plaisir de voir le château de Biberstein et de célébrer avec les scolastiques la fête de saint Simon, patron du R. Père Provincial. — Les RR. PP. Hector et Classen, eux-aussi, se rappelaient sans doute la parole de l'Apôtre à Timothée : « *Qui bene præsunt presbyteri, duplici honore digni habeantur : maxime qui laborant in verbo et doctrina.* » La doctrine, ils la distribuaient l'un aux novices, l'autre aux lecteurs de la *Maria Immaculata* : la parole, ils la prêchaient de temps en temps au Carmel de Herzogenrath et à Aix-la-Chapelle. Le P. Classen aspirait même à un troisième honneur, *operis*, en aidant le R. Père Provincial à fonder à Aix une association dont le but était de fournir des ressources au noviciat et aux autres œuvres de la Province.

Le rédacteur du *codex historicus* se plaint du nombre stationnaire des frères scolastiques : 22 ; du dehors, « il y a bien l'une ou l'autre demande d'admission, mais aucune n'aboutit. »

Quelques jours avant Noel, courte visite du T. R. Père Général avec les RR. PP. Tatin et Gandar.

Résultats de l'année : vœux d'un an de 16 frères scolastiques et de 13 frères convers. — Le 7 janvier 1896 visite du R. P. Augier à l'occasion de ses tournées, dans les séminaires de Belgique, pour trouver des vocations.

1897. — L'absence de faits saillants, pendant cette année, déconcerte la plume du rédacteur de ces lignes. Le P. Classen, retournant le 4 janvier à Saint-Charles, laissa un grand vide au noviciat, et son successeur, le P. Hauersperger, n'arriva qu'au mois d'août. Le R. Père Provincial voulut remplacer lui-même, comme prédicateur de notre retraite, le R. P. Mauss, empêché par la maladie.

Résultats de l'année : vœux d'un an de 19 frères scolastiques et de 2 frères convers ; 2 oblations de cinq ans.

Visite canonique du 6 au 8 mai par le R. Père Provincial. Le R. P. Bach, notre vénéré supérieur, est nommé, pour trois ans, confesseur ordinaire des Sœurs de Saint-Joseph à Valkenburg ; du 7 au 30 septembre, il prêcha de nouveau avec le R. P. Loos deux retraites aux Sœurs de Saint-Jean de Bassel, près de Saint-Ulrich.

1898. — L'année 1898 est marquée par le changement complet du personnel dirigeant de la maison : le R. P. Bach, qui avait si bien mérité du noviciat, retourna à Saint-Ulrich, pour y garder le sanctuaire ; une maladie de cœur obligea le R. P. Hector à recourir à une cure d'eau à Kirspach et à déposer les fonctions de Maître des novices. Le R. P. Voltz, jusque-là professeur à Saint-Charles, reçut au mois d'août les deux charges vacantes de Supérieur et de Maître des novices. Lui aussi, miné par la maladie, remit dès le mois de décembre la charge de maître des novices entre les mains du P. Oswald, venu de Hunfeld, pour remplacer le P. Hauersperger transféré à Saint-Charles. Quant à la charge de Supérieur local, elle resta provisoirement vacante. Enfin, à l'effet de créer des

ressources et en attendant seulement l'érection d'une maison spéciale, le noviciat devint, dès la dernière moitié de l'année, maison de missionnaires par l'arrivée des RR. PP. Watterott, Kassiepe, Farber, Schulte Guillaume : le P. Farber fut chargé de faire aux novices les cours accessoires.

Résultats de l'année : 17 oblations de frères scolastiques, 1 oblation perpétuelle de frère convers.

Première visite de notre nouveau Père général, le T. R. P. Augier, puis visite de Mgr Grouard, Vicaire apostolique de l'Athabaska. Visite canonique par le R. Père Provincial ; retraite annuelle prêchée par le P. Kassiepe avec sermon de clôture par le P. Classen à la voix puissante : tels sont les principaux faits relatés cette année.

1899. — Le noviciat, resté acéphale depuis le départ du R. P. Voltz, reçoit un nouveau Supérieur et Maître de novices définitif dans la personne du P. Ignace Watterott, notre Provincial actuel. Il avait sous sa direction 5 Pères, une vingtaine de novices scolastiques et une douzaine de frères convers, tous animés des meilleurs sentiments.

Le temporel était géré par le R. P. Oswald; les autres Pères se livraient en Allemagne aux différents ministères du sacerdoce, tels que missions, retraites, sermons de circonstance, secours au confessionnal, assistance ou bien remplacements de curés surchargés de travail, malades ou en vacances. Nous sommes appelés assez fréquemment pour ces derniers genres de ministère, surtout dans les centres industriels, où les curés ne peuvent, par eux-mêmes, suffire à tout le travail. Les PP. Erbacher, Classen et Droeder vinrent plus tard renforcer notre collège apostolique. Il est à regretter que le codex ne mentionne pas en détail les premières missions données par les Pères de Saint-Gerlach. Le R. P. Watterott, supérieur, restait la plupart du temps seul avec ses novices.

Le 20 mars, Saint-Gerlach fut grandement réjoui par la visite du R. P. Legrand, de la maison de Liège, fondateur de Saint-Charles. Avant de quitter définitivement Liège, il voulut faire ses adieux à nos deux maisons du Limbourg hollandais. Dieu seul sait apprécier tous ses mérites, tant pour la fondation du juniorat, que pour la fondation de la province d'Allemagne.

Au mois de juin, le R. P. Scharsch, provincial, procéda lui même à la consécration solennelle au Sacré-Cœur que le Saint Père Léon XIII avait ordonnée dans toute l'Eglise. Au mois de juillet, nouveau changement de supérieur : le R. P. Struber succède à Saint-Gerlach au R. P. Watterott, placé lui-même comme supérieur du juniorat de Saint-Charles. C'était le quatrième supérieur que Saint-Charles fournissait au noviciat.

La retraite annuelle que le R. P. Hector prêcha à la communauté entière, du 1er au 8 décembre, affermissait les novices dans leur vocation et réconfortait le zele des missionnaires ; ceux-ci partirent bientôt pour de nouveaux travaux apostoliques à Gelsenkirchen, etc.

Résultats de l'année : vœux d'un an de 22 frères scolastiques, de 4 frères convers et 1 oblation de cinq ans.

Visites du Très Révérend Père Général ; de Mgr Thiel de Costa Rica, originaire d'Elberfeld, qui venait d'assister à Rome au concile des évêques de l'Amérique latine, des RR. PP. Gandar, Souillard, Grandfils, sans compter les visites et séjours plusieurs fois répétés de notre bien aimé Père provincial qui aimait à se reposer de préférence au noviciat. Les frères scolastiques de Liège aussi vinrent nous voir. M. l'abbé Jacobs, curé de Houthem, avec lequel nous avions toujours eu les relations les plus cordiales, chanta chez nous la grand'messe le 17 février et la messe de minuit.

1900. — La visite canonique du Révérend Père Provincial, du 1er au 3 février, fut un encouragement pour les

missionnaires; et les zélés Pères pouvaient se livrer à de nouveaux travaux apostoliques. Quelques semaines auparavant déjà, du 19 au 25 décembre 1899, le P. Kassiepe avait prêché à Gelsenkirchen-Altstadt une retraite d'ouvriers, et du 1er au 7 janvier 1900, la retraite des femmes; enfin du 18 au 25 mars la retraite des jeunes gens dans la même ville. C'étaient chaque fois de véritables missions. Aussi, le Père prédicateur dut-il demander chaque fois le concours de 2 ou 3 Pères confesseurs. Du 1er au 8 avril, les RR. PP. Kassiepe et Drœder prêchèrent dans la paroisse Sainte-Marie à Bochum, les exercices de la retraite des femmes et des jeunes filles, et du 29 avril au 13 mai, les RR. PP. Kassiepe et Ravaux donnèrent dans la même église la retraite des hommes et des jeunes gens, tandis que les RR. PP. Schulte et Otto prêchèrent une mission de 8 jours à Gelsenkirchen-Neustadt. Sans le concours des Pères de Saint-Charles, on n'aurait pas pu satisfaire à toutes les demandes. Un succès complet couronna tous leurs travaux, ce qui fit tomber des lèvres du Révérend Père Provincial cette encourageante parole : « Dieu bénit visiblement nos travaux de mission. »

Dans le cours de cette année, le noviciat eut une oblation perpétuelle de frères convers, deux oblations de cinq ans, vingt-cinq oblations d'un an de frères scolastiques et six de frères convers.

Nos honorables visiteurs furent les RR. PP. Joseph Lefebvre, provincial des Etats-Unis, Fayard, procureur général, Lacombe, apôtre des Métis et des Peaux-Rouges; enfin, le R. P. Tatin, assistant général. Chaque visite vient rompre agréablement la monotonie du noviciat et fortifier les liens qui unissent les jeunes Oblats à leur famille religieuse. Le noviciat fit à son tour une grande visite au scolasticat de Liège (17 juillet).

Au mois de septembre, le R. P. Droeder reçoit son obédience pour Hünfeld, afin d'y travailler comme collaborateur de la *Maria Immaculata*; son remplaçant ici fut le

R. P. Seulen, venu de Saint-Ulrich. Le R. P. Oswald, lui aussi, quitta Saint-Gerlach pour exercer les fonctions d'économe dans la nouvelle maison louée à Arnhem, dans la rue des Trois Mages. C'est là que le Révérend Père Provincial, rebuté en Prusse après plusieurs tentatives, avait trouvé un gîte provisoire pour les missionnaires, en attendant l'acquisition de la maison définitive de Klingelbeek (maison du Sacré-Cœur) où les Oblats résident encore aujourd'hui, bien éloignés, hélas ! du théâtre de leurs travaux apostoliques.

1901. — De plus en plus nombreux deviennent, dans cette année jubilaire, les travaux de nos missionnaires. A leur compte, il n'y a pas moins de 46 missions ou retraites de différents genres, sans compter les travaux accessoires. Nommons seulement les principales localités : Aix-la-Chapelle, Cologne, Rheydt, Trèves, Sinzig, Bitsch, Bouzonville, Kirchhellen, Hennef ; nommons aussi les ouvriers évangéliques les RR. PP. Kassiepe, Seulen, Schulte, Farber, Erbacher, Munster, tous du noviciat ; Watterott et Otto de Saint-Charles, Ravaux d'Arnhem ; ils travaillaient sans trêve, ni repos.

Le *Codex* ne marque que la visite du Très Révérend Père Général accompagné du Révérend Père Provincial (mars) ; l'arrivée définitive du P. Munster de Saint-Ulrich au mois d'août ; enfin la retraite annuelle prêchée par le Révévérend Père Provincial.

Résultats de l'année : vœux d'un an de 17 frères scolastiques, de 3 frères convers, et 2 oblations de cinq ans.

1902. — Les missionnaires continuent à se livrer avec zèle et succès aux travaux du ministère apostolique ; si le nombre des travaux importants ne s'élève qu'à seize, il faut en chercher l'explication dans les travaux excessifs de l'année jubilaire précédente et, avant tout, dans la fondation de la maison d'Arnhem. Le noviciat fut privé du pré-

cieux concours de deux missionnaires : le R. P. Farber, nommé économe à Arnhem, nous quitta le 15 mai, et le R. P. Kassiepe le suivit de près, après avoir, pendant cinq semaines, réconforté à Lippspringe en Westphalie sa santé fort ébranlée par les travaux d'un ministère incessant. A tous deux, nos remerciements bien sincères. En retour, le Révérend Père Provincial nous envoya d'Arnhem le R. P. Koch. Malgré ses innombrables travaux apostoliques, le R. P. Kassiepe avait encore su trouver le temps de composer au noviciat un livre d'utilité publique : *Volksmissionen und Exercitien* soit « Missions et Retraites ».

Les météorologistes garderont, comme nous, le souvenir du 15 mai 1902, marqué par une terrible bourrasque de neige qui couvrit d'un linceul blanc Valkenburg et les alentours.

Le 24 juin, les novices en grande promenade trouvent un accueil fraternel à Wittem, chez les Pères Rédemptoristes, et « selon la louable habitude de la contrée », un goûter réconfortant pour le retour.

Résultats de l'année : vœux d'un an de 20 frères scolastiques, vœux d'un an de 4 frères convers, 1 oblation de cinq ans, et 2 oblations perpétuelles de frères convers.

Le Très Révérend Père Général nous visita au mois de juillet, le Révérend Père Provincial en mai et décembre ; d'Amérique nous vinrent les RR. PP. Albert Kulawy, de Winnipeg et Brück de Prince-Albert. Les conférences adressées aux novices par les missionnaires, anciens élèves du juniorat de Saint-Charles et novices de Saint-Gerlach, allumèrent dans le cœur des jeunes auditeurs un nouveau feu sacré pour les missions lointaines.

Le 8 octobre arriva du scolasticat de Hünfeld pour se reposer ici, et, hélas ! pour y mourir, le frère de notre cher Père Supérieur, le R. P. Bernard Strüber, atteint de phtisie pulmonaire.

Du 11 au 18 décembre, le R. P. Mayer de Saint-Ulrich nous prêcha une bonne retraite annuelle. Dans le courant de l'année un frère convers, peintre de profession, réussit à

rajeunir, par mille et mille coups de pinceau, l'aspect assombri de l'intérieur des corridors et escaliers de la maison.

1903. — La nouvelle année voit le noviciat assez peuplé ; il compte 6 Pères : les RR. PP. Struber Charles, supérieur et maître des novices, Munster et Erbacher comme assesseurs, Seulen, Koch et Bernard Struber ; 20 novices scolastiques, 6 frères convers profès et 7 novices convers, aimant tous leur vocation et unis comme des frères. Mais le vide va se faire. Cédant aux désirs du Père Maître des novices, le Révérend Père Provincial résolut de transférer ailleurs tous les missionnaires de Saint-Gerlach. Sans être pessimiste, il est aisé de voir que deux communautés de but et d'allure si différents ne peuvent cohabiter dans la même maison sans se gêner mutuellement. Le R. P. Munster partit le premier avec une obédience pour la nouvelle fondation d'Engelport au commencement d'avril. Il mourut, hélas ! 18 mois plus tard, subitement, à Merten, près de Bonn, dans une communauté de religieuses, et à la fleur de l'âge, laissant, là-bas comme ici, les plus profonds regrets et le meilleur souvenir.

Deux mois plus tard, une autre obédience transplanta à Arnhem le joyeux et infatigable P. Seulen ; au mois d'août, vint le tour du P. Koch, d'aller rejoindre le P. Munster à Engelport. Le 20 août, le P. Kieffer, malade, vint d'Engelport à Saint-Gerlach comme socius du Père Maître.

Le 4 février, le clergé et le peuple catholiques de la Hollande célébrèrent avec enthousiasme le cinquantième anniversaire du rétablissement de la hiérarchie ecclésiastique dans ces pays-ci. Par suite des événements politico-religieux du XVIe siècle, l'Église catholique subit d'énormes pertes dans les Pays-Bas : les provinces du Nord secouèrent le joug du pouvoir légitime et passèrent au calvinisme ; les régions restées fidèles à l'Église furent regardées et

administrées comme pays de mission. Cette situation dura jusqu'en 1853, où Pie IX y rétablit la hiérarchie ecclésiastique, en laissant toutefois les cinq diocèses hollandais sous la dépendance de la Propagande. Inutile de dire que notre noviciat situé en Hollande prit une large part à la joie commune et célébra ce bel anniversaire par une journée d'adoration devant le Saint Sacrement, terminée par un *Te Deum* solennel, le soir.

A peine fondée, la maison d'Engelport cria au secours ; Saint-Gerlach, qui lui avait donné deux Pères et quelques Frères convers, ajouta encore des secours matériels tels que linge, livres, objets sacrés qui furent reçus là-bas avec une reconnaissance d'autant plus grande que l'on y avait parfois à peine le strict nécessaire.

La mort de Léon XIII le 20 juillet et l'élection de Pie X le 4 août trouvèrent dans nos cœurs les échos qui convenaient en ces circonstances : deuil et reconnaissance; messe de *Requiem* pour le Pontife défunt, ardentes prières pour le nouveau successeur de saint Pierre.

Résultats de l'année : 17 oblations d'un an de Frères scolastiques, 6 oblations d'un an de Frères convers, 1 oblation de cinq ans, 2 oblations perpétuelles de Frères convers.

Les hôtes bienvenus de cette année étaient les RR. PP. Gandar, Favier, le fondateur de Saint-Gerlach, Tatin, Scharsch, provincial, Emery, Recteur de l'université d'Ottawa, Mgr Breynat, vicaire apostolique du Mackensie, Charles-Léon Marchal, Thiriet, Bernad, supérieur de Liège. Ce dernier avait été invité à prendre part à une grande dispute théologique qui avait lieu le 7 octobre au scolasticat des Pères Jésuites allemands à Valkenburg. Lui seul, parmi tous les *arguentes* ou adversaires, employa pour son argumentation la forme strictement syllogistique et brilla par la précision de ses arguments. C'est le témoignage que nous entendions tomber, quelques jours plus tard, de la bouche de plusieurs Pères Jésuites. La thèse choisie par lui était le thomisme et le molinisme.

Le R. P. Laufer fut notre prédicateur de retraite annuelle du 6 au 13 novembre. Il nous faut signaler aussi que vers la fin d'octobre, M. le curé de Houthem, l'abbé Jacobs, notre ami si dévoué et si cordial, fut promu à l'église Notre-Dame de Maestricht, une des principales paroisses du diocèse de Ruremonde. Lors de la fondation d'Arnhem, il avait fourni à l'évêché d'Utrecht les meilleurs renseignements sur les Oblats et avait ainsi pris part à la fondation de cette maison. Ses relations avec nous avaient vraiment été cordiales ; il nous avait édifiés par sa piété exemplaire. Son successeur fut M. l'abbé Beys, mort en octobre 1907. — Le 3 août, excursion des novices à Liège.

Le 5 décembre 1903, la mort fit son entrée à Saint-Gerlach en nous ravissant le P. Bernard Struber, frère de notre Révérend Père Supérieur. Le dénouement était prévu depuis longtemps ; la maladie avait lentement mais sûrement miné le cher malade, au milieu de nous, depuis quatorze mois. Résigné à la volonté de Dieu et préparé à la mort par une vie édifiante, il rendit à Dieu sa belle âme à 3 h. 1/2 du matin. Ses restes mortels attendent au cimetière de Saint-Charles le jour de la grande résurrection. Notre Révérend Père Supérieur alla chercher pendant trois semaines au milieu de sa famille et à Hunfeld la consolation et le repos dont il avait grand besoin.

1904 — Année du Chapitre général, année de nombreuses visites. La première, dans l'ordre chronologique, fut celle du R. P. Laity, au mois de janvier ; il nous parla d'abondance de ses 37 années passées au milieu des Peaux-Rouges d'Athabaska-Mackenzie, et ses intéressants détails, de source sûre, ont été publiés dans la *Maria Immaculata*. Du 24 au 27 avril nous avions au milieu de nous le bien aimé Père Général que nous n'avions plus vu depuis deux ans ; chacun de nous eut le bonheur d'un court entretien, puis les Pères du Chapitre provincial.

Le but de la promenade annuelle des novices fut cette

fois le sanctuaire de Notre-Dame du Sacré-Cœur et le magnifique chemin de croix à Sittard. On prit le dîner à l'hôtel du Cygne et le goûter chez les Pères Carmes à Geleen.

Le P. Lauffer, de Saint-Ulrich, reçut, après le Chapitre provincial, son obédience provisoire pour Saint-Gerlach où il passa quelques mois, en attendant son obédience définitive pour nos pays de mission. Sa gorge affaiblie par de trop nombreux travaux apostoliques en Lorraine, ne lui permettant plus d'y exercer pleinement le ministère de la parole, il avait demandé lui-même sa translation dans les missions étrangères. Le Révérend Père Général accéda, non sans regret, à son désir, et le Père continue maintenant à faire du bien dans la Saskatchewan.

Un événement qui domine tous les autres, c'est le changement de Supérieur du noviciat. Le R. P. Strüber, se sentant fatigué, avait demandé du repos et un poste moins fatigant que Saint-Gerlach ; on fit droit à cette demande en le nommant, le 17 septembre, supérieur de Maria-Engelport. Dieu seul sait tout le bien qu'il a fait au noviciat, pendant les cinq années de son gouvernement, et c'est avec raison que le R. P. Scharsch lui exprima publiquement toute la reconnaissance de la Province et de la Congrégation entière. C'est à regret que nous le perdions, et lui aussi, en nous quittant, sentit combien profond était son attachement pour le noviciat. Le R. P. von Ley, jusque-là professeur à Saint-Charles, lui succéda dans sa double charge de Supérieur local et Maître des novices, avec le P. Kieffer comme socius et économe. Les dépositaires de l'autorité changent, mais Dieu, l'autorité même, ne change pas. Dirigée par ce principe de foi, notre communauté délaissée s'attacha avec amour et respect à son nouveau supérieur. C'était le cinquième maître des novices que le juniorat fournissait à Saint-Gerlach. Félicitons le juniorat d'avoir produit de ces belles fleurs ! on ne dira jamais qu'on n'y cultive pas à un haut degré la plus haute spiritualité.

Le Père socius se livra pendant cette année à quelques travaux apostoliques en Westphalie et dans la province rhénane : il prêcha aussi la retraite annuelle aux Frères convers de Saint-Ulrich et de Saint-Charles, tandis que le R. P. Strüber rendit le même service à toute la communauté de Saint-Gerlach du 1er au 8 décembre. — Le 31 décembre, notre communauté se rendit à Saint-Charles pour y rendre les derniers honneurs au cher P. Brandenburg, mort à la fleur de l'âge, à Aix-la-Chapelle, d'une maladie de reins.

Avec le R. P. Munster, c'était, dans l'espace d'une année, la troisième victime que Dieu demandait à la province d'Allemagne. En 1905, il lui demandera encore le R. P. Koch à Engelport, également jeune. « *Tu solus Dominus* ».

La promotion du R. P. Scharsch aux fonctions d'Assistant général amena le changement du Provincial d'Allemagne. Nous n'avons pas qualité pour remercier le R. P. Scharch des services immenses qu'il a rendus à la Province d'Allemagne. On ne saura jamais assez apprécier ce qu'il a dépensé d'effort et de travail pour la fondation et le développement de cette province : il y avait mis toute l'énergie de sa volonté, toute l'affection de son cœur et toutes les ressources de son intelligence. Son successeur fut le R. P. Ignace Watterott, qui en 1899 avait dirigé pendant près de huit mois notre noviciat.

Résultats de l'année : Vœux d'un an de 18 Frères scolastiques et de 7 Frères convers.

1905. — Au mois de janvier, visite de Mgr Dontenwill, évêque de New-Westminster, qui avait administré le sacrement de confirmation à plusieurs junioristes de Saint-Charles ; le R. P. Watterott, provincial, l'accompagnait. Au mois de février, visite du R. P. Scharsch, Assistant général, qui venait faire ici sa retraite annuelle. C'est entre ses mains que les Pères et Frères renouvelèrent leurs vœux, le 17 février.

Au mois de mars, on exécuta dans le parc certains travaux projetés depuis quelque temps déjà : 1o une rangée de vieux sapins, bordant le chemin d'accès du côté sud, fut abattue, afin de donner à la pelouse plus d'air et de lumière ; à leur place on planta des ifs et des sapins du Canada ; plus tard on replanta des sapins, pour rétablir avec le temps le gracieux aspect d'encadrement qui était disparu avec ces grands arbres ; 2o une rangée de sapins, devant former haie plus tard, fut plantée le long du talus parallèle à la route principale ; elle doit nous soustraire en toute saison aux regards des passants curieux ; 3o du côté du levant, on a élargi aux dépens de la prairie un chemin trop étroit, qui est devenu une allée de 3m30 de large et destinée aux récréations des novices scolastiques ; 4o la belle et grande allée le long du chemin de fer fut aussi dotée d'une rangée de sapins ; mais privés de lumière et d'air, les jeunes plants ne croissent que très lentement. Les Frères scolastiques prirent une part très active à tous ces travaux extérieurs : ils maniaient la pelle, la brouette, la dame, la bêche, pour le plus grand profit de leur santé. Morphée leur était prodigue de ses faveurs ; le cuisinier s'apercevait que rien ne laissait à désirer sous le rapport de l'appétit et en exprimait ses remarques au Père économe ; enfin le Père Maître trouvait peut-être que les rires joyeux éclataient parfois plus que de raison. Tout allait bien selon la parole de l'Ecriture : *Opera manuum tuarum manducabis et bene tibi erit.*

Non seulement le parc, mais la maison aussi fut l'objet de notre sollicitude. La chapelle qui, depuis sa construction, n'avait pas vu sa peinture rafraîchie, avait bien besoin d'être remise à neuf. Le R. P. Provincial nous y autorisa volontiers, et un artiste d'Aix-la-Chapelle réussit à lui donner, ainsi qu'aux trois autels et à toutes les statues, un aspect qui plaît à tout le monde. Un bienfaiteur nous fit don de quatorze tableaux de chemin de croix qui cadrent bien avec la chapelle. Qu'un autre bienfaiteur nous

fasse encore don d'un beau tapis de chœur, et l'intérieur de notre chapelle ne laissera plus rien à désirer.

Vint le tour de l'extérieur de la maison principale ; la pluie et la poussière y avaient imprimé et laissé de bien visibles empreintes. A nos Frères échut le devoir de donner à cette façade une peinture nouvelle à l'huile. Ils s'y sont dévoués, mais la chose ne se passa pas sans accident grave : un échelon s'étant brisé, un Frère tomba d'une hauteur de dix mètres sur le pavé en briques ; selon toute prévision humaine, il aurait dû rester mort sur place, mais Marie et son bon Ange ont veillé sur lui. On lui administra les derniers sacrements, il prononça ses vœux, et fut ensuite transporté dans une voiture à l'hôpital de Maestricht nommé le Calvaire. Le médecin, constatant une fracture du crâne, ne put que nous donner des nouvelles peu rassurantes. Cependant, après trois semaines de soins assidus, le Frère put revenir guéri au milieu de nous. *Deo gratias !*

Le 15 juillet, visite malheureusement bien courte du Très Révérend Père Général et du R. P. Tatin. — Au mois de septembre, manœuvres militaires aux environs de Valkenburg : 29 soldats reçurent à cette occasion à Saint-Gerlach le souper, le coucher et le déjeuner. A leur départ, le maire de Houthem versa pour chacun dans notre caisse locale une indemnité raisonnable, équivalant à 0,80 cents. Le 13 septembre, visite d'adieu du R. P. Scharsch, Assistant général, avant son départ pour Rome.

Résultats de l'année : 22 oblations d'un an de Frères scolastiques, dont deux vont à Rome, 6 de Frères convers, et 2 oblations de cinq ans.

1906. — Du 25 janvier au 2 février, nous étions attentifs à la parole du R. P. Strecker, prédicateur de notre retraite annuelle. Parmi les visiteurs de cette année, nous ne pouvons omettre le R. P. Kieger, venu de la Cimbébasie en Europe. Il descendit plusieurs fois de Saint-Charles au noviciat pour nous parler *ex abundantia cordis*.

Notre Révérend Père Supérieur, le R. P. von Ley, prêcha au mois de mars les exercices de la retraite aux Sœurs de Saint-Joseph de Valkenburg. Le Père socius aussi accepta quelques travaux secondaires en Allemagne. Le 26 juillet de cette année, nous arrivait de Hünfeld le R. P. Allmang, ce qui porta à trois le nombre des Pères de la communauté.

Au mois d'août, notre Compagnie d'assurances contre l'incendie plaça gratuitement sur tous nos bâtiments des paratonnerres construits d'après les plus récentes expériences.

Le 17 novembre, toute notre communauté se rendit à Saint-Charles, pour rendre les derniers devoirs au cher P. Dirk, mort chez les Franciscaines de Beek, après une longue et cruelle maladie.

Le 25 novembre, dernier dimanche après la Pentecôte, Saint-Gerlach célébra sans grand bruit le 20e anniversaire de sa fondation (3 novembre 1881). La fête consistait en une messe solennelle devant le Saint Sacrement exposé, avec une chaleureuse allocution du Révérend Père Supérieur, nous animant à la reconnaissance envers Dieu et Marie, notre Mère Immaculée ; le soir, Complies avec *Te Deum* et acte de consécration au Sacré-Cœur de Jésus ; 6 Pères de Saint-Charles voulurent bien s'associer à notre joie.

En ce jour, on refit, par la pensée, les premières étapes de notre noviciat : 1o en juin 1880, translation provisoire du noviciat de Nancy à Notre-Dame de Sion ; 2o translation de Sion à Neerbeek le 11 novembre 1880 ; 3o Installation à Saint-Gerlach le 3 novembre 1881. Les détails de cette dernière fondation ou translation ont été relatés par le R. P. Favier dans les Missions de 1883.

A la clôture de notre retraite annuelle prêchée par le P. Bonicho de Saint-Ulrich, du 30 novembre au 7 décembre, le R. P. Scharsch, de passage ici, présida la cérémonie de rénovation des vœux. Après la cérémonie, le Révérend Père Assistant, accompagné du R. P. Kieffer, se rendit à

Maria Engelport où il devait procéder, le lendemain 8 décembre, à la bénédiction et à l'inauguration du couvent et de la chapelle.

Le 22 décembre, visite de deux heures seulement, de notre nouveau Père Général, le T. R. P. Lavillardière accompagné du R. P. Gandar. Le Chapitre général assemblé à Rome ne nous amena, en raison de la distance, que très peu de visiteurs, citons : Mgr Grouard, le R. P. Tourangeau, Provincial du Canada, et le R. P. Hermandung, délégué de la Cimbébasie.

Résultats de l'année : vœux d'un an de 13 scolastiques et de 2 Frères convers. Oblation de cinq ans de 2 Frères du noviciat et de 3 Frères de Saint Charles, venus pour cette occasion. Cette année-ci, le noviciat n'envoie pas de Frères au Scolasticat de Rome, pour ne pas affaiblir encore un cours déjà peu nombreux.

1907. — En 1905, on avait obtenu de l'administration provinciale la permission de repeindre la chapelle et l'extérieur de la maison et d'exécuter dans le parc certains travaux d'embellissement et d'utilité première. Pour tout achever, il restait à refaire la grande allée oblongue qui encadre la pelouse en face de la maison ainsi que la place du côté nord, en arrière de la maison. Le Révérend Père Econome a dû et su se tirer d'affaire avec les cent marks accordés à cet effet par le Révérend Père Provincial, mais au prix de quels travaux de la part des Frères convers, assistés des Frères novices scolastiques ! Les cent marks suffisaient à peine pour payer le gravier. Le soubassement en débris de briques fut donné gratuitement, mais ces débris durent être charriés à force de bras par nos chers Frères convers.

Le 11 juin nous fûmes agréablement surpris par l'arrivée d'une statue de saint Gerlach, notre patron. Elle fut placée le jour même sur la fenêtre supérieure de la façade principale, transformée bientôt après en niche convenable. La

semaine suivante, petite fête de famille pour célébrer ce joyeux avènement de notre saint protecteur dans ses droits de patron. Le 1er juillet, nouvelle agréable surprise par l'arrivée d'une petite cloche de 17 kilos qu'on plaça dans un nouveau clocheton établi sur la pente du toit à l'arrière de la maison.

Relatons encore que le 7 juin, le soir, eut lieu l'exercice solennel en l'honneur du Sacré-Cœur, prescrit par Pie X. Et le 30 juin, oh ! que les âmes du purgatoire ont dû se réjouir en voyant les fervents novices gagner, en leur faveur, tant de fois l'indulgence *toties quoties* accordée désormais à tous ceux qui auront suivi les exercices du mois du Sacré-Cœur.

Le 9 juillet, arrivée du R. P. Nordmann Antoine de la maison de Saint-Nicolas. Le R. P. Classen, de la même maison, le suivit de près le 29 du même mois. Le 16 août, le R. P. Kieffer partait pour Engelport, laissant au R. P. Nordmann, nommé socius, la charge de l'économat *.

* Le narrateur, dont la modestie n'a d'égale que son dévouement, n'ayant rien voulu dire de lui-même, il m'appartient de suppléer à son silence. Pendant les années qu'il a passées au noviciat, le R. P. Kieffer s'est dévoué corps et âme au bien de la maison. Dans les classes d'Ecriture sainte et de liturgie, qu'il faisait aux novices, il savait leur inspirer l'amour pour les études sacrées et l'exactitude pour les cérémonies saintes. En récréation il savait les égayer par ses récits, et surtout aussi, nourrir et entretenir leur amour pour la Congrégation en rappelant ses anciens souvenirs de Jersey, Notre-Dame de Sion, Belcamp, Saint-Charles, Hünfeld, etc. Il animait les Frères convers à leurs divers travaux, non seulement par ses paroles et ses conseils, mais bien souvent aussi par son propre exemple en mettant lui-même la main à l'œuvre. C'est aussi de tout son cœur qu'il se livrait aux travaux du saint ministère qu'on réclamait parfois de sa charité toujours prête à se

Nommons quelques-uns seulement de nos illustres visiteurs : le Révérend Père Provincial avec son frère, le R. P. François Watterott, chef de la maison d'Epukiro dans la Préfecture du Sud-Ouest africain allemand ; le R. P. Murray de Natal, accompagnant le R. P. Weinrich, malade ; le R. P. Scharsch, assistant général, et le R. P. Favier, procureur général ; les RR. PP. Fabre, supérieur du Scolasticat de Rome ; Delouche, provincial de Belgique ; le R. P. Esser, dominicain, secrétaire de la Congrégation de l'Index. Le R. P. Boucho prêcha de nouveau la retraite annuelle du 27 novembre au 3 décembre. Plusieurs Pères apprendront avec regret la mort du docteur Hermann de Valkenburg qui était, depuis 1881, le médecin expérimenté du noviciat. Il y eut à son enterrement un concours immense de prêtres et de laïques reconnaissants.

Les Pères du noviciat se livrent de temps à autre au ministère de la parole. Ainsi le Révérend Père Supérieur donna la retraite annuelle aux Frères convers de Maria Engelport ; chaque semaine, il donne une instruction chez les religieuses de Saint-Joseph de Valkenburg, travail dont le R. P. Kieffer avait eu la charge avant lui. Le R. P. Classen prêcha la retraite annuelle aux mêmes Sœurs du 1er au 8 septembre. Du 8 au 15 décembre, il prêchait à l'église paroissiale Sainte-Marie à Aix-la-Chapelle ; chaque soir, un auditoire de 1 500 à 2 000 personnes se pressait autour de

---

donner. Les bonnes Sœurs de Saint-Joseph de Fauquemont se rappelleront encore longtemps avec quelle ardeur et quel zèle infatigable il venait chaque semaine leur faire une instruction sur les devoirs et les obligations de la vie religieuse. Aussi ce n'est qu'avec le plus grand regret que nous l'avons vu partir. Nous profitons volontiers de cette occasion pour lui exprimer, avec un mot d'éloge, toute notre reconnaissance.

P. von Ley, *O. M. I.*,
Supérieur.

sa chaire. M. le curé en fut on ne peut plus satisfait et déclara que, depuis bon nombre d'années, l'octave n'avait réuni pareille assistance. Chaque mois, le Père donne une conférence apologétique aux messieurs de la paroisse Saint-Michel à Cologne. Le P. Nordmann introduit les Frères scolastiques dans l'étude de l'Ecriture sainte et gère fidèlement ses affaires d'économe. Lui aussi répand, de temps en temps, en Allemagne, la semence de la parole divine.

Résultats de l'année : vœux d'un an de 17 Frères scolastiques et de 3 Frères convers, en outre une oblation de cinq ans. Saint-Gerlach constate avec un certain regret le nombre toujours décroissant des vocations de frères convers. Cette année, trois oblations seulement d'un an ; du 26 mai au 10 juin, le noviciat des Frères convers « vaquait ». Cet état de choses trouve son explication toute naturelle dans l'érection de deux nouveaux noviciats de Frères convers, l'un à Hünfeld et l'autre à Engelport. Il est tout naturel que les postulants aillent de préférence dans ces deux maisons, situées en Allemagne même. Nos Frères convers profès se dévouent vraiment avec amour à leurs travaux de chaque jour sous le regard de Dieu ; malgré leur petit nombre, ils tâchent de faire face à toute la besogne. A la fin de l'année 1907, il y avait 3 Frères à vœux perpétuels, 3 avec vœux de cinq ans (tous les trois de l'Autriche), 2 avec vœux d'un an, 3 novices et un postulant. Les Frères scolastiques étaient au nombre de 24, tous élèves du juniorat.

Conclusion.

La tâche du narrateur finit ici avec le 31 décembre 1907. Nous n'avons qu'à terminer par quelques observations générales.

1° Nos relations avec le clergé paroissial sont bonnes et cordiales. Nous rendons à M. le curé de Houthem tous les services que nous pouvons. M. le vicaire Hoho se montre,

depuis plus de douze ans, ami très dévoué de la communauté. Suivant la tradition établie par le R. P. Favier, M. le curé de la paroisse est invité chaque année, à la Fête-Dieu, à chanter chez nous la grand'messe et à présider la procession ; il va sans dire qu'il est ce jour-là notre hôte pour le dîner et le goûter. Le noviciat à son tour se rend à Houthem pour la grand'messe et la procession, le dimanche après la Fête-Dieu. De même les novices prennent part à la procession, l'après-midi du 15 août, où l'on porte aussi le Saint Sacrement.

2° Nos relations avec Saint-Charles ne peuvent être plus franches et plus cordiales. Tout le juniorat vient chez nous l'après-midi de la Fête-Dieu prendre part à la procession qui se fait dans le parc de Saint-Gerlach. A son tour, le noviciat se rend à Saint-Charles pour la procession, le jour de la fête du Sacré-Cœur. Le jour de la saint Charles et de la fête du Révérend Père supérieur local, les novices montent encore à Saint-Charles, et par contre les Pères et les Frères convers de Saint-Charles descendent à Saint-Gerlach pour la fête de son Révérend Père Supérieur. Le 26 décembre, les rhétoriciens s'associent aux novices pour dépouiller l'arbre de Noel au réfectoire du noviciat. En outre les mêmes rhétoriciens viennent, plusieurs fois pendant l'année, faire une visite d'après-midi aux novices, afin de se familiariser un peu avec la demeure qu'ils devront bientôt occuper et afin de déposer toute peur imaginaire devant cette porte en fer forgé revêtu de tôle peinte en noir. Nous passons sous silence ces agapes fraternelles, qui, selon les occasions plus ou moins fréquentes, réunissent mutuellement à la même table les Pères des deux maisons.

3° Nous maintenons les anciennes traditions du noviciat. On célèbre régulièrement les mois de l'Enfant Jésus, de saint Joseph, de Marie et du Sacré-Cœur ; on profite largement de l'indulgence *toties quoties* du 30 juin, de la fête du saint Rosaire dans la chapelle du noviciat ; le 2 août, on se rend chez les Franciscaines de Saint-Antoine à Valken-

brug pour gagner dans leur chapelle l'indulgence de la portioncule. — Le 13 novembre, fête principale des novices, jour de grâces et de bonheur : dès la veille, on expose le Saint Sacrement en adoration non interrompue pendant la nuit et le jour ; messe, vêpres et salut solennels ; c'est aux RR. PP. Rey et Abhervé que nous devons l'introduction de cette belle fête. — Dans la nuit de Noël, messe de minuit avec sainte communion, suivie des Laudes ; puis, après l'action de grâces, réveillon au réfectoire ; auprès de l'arbre de Noël illuminé, chant de magnifiques cantiques en l'honneur de l'Enfant Jésus. Chaque année, au mois de mai ou de juin, Frères scolastiques et convers font ensemble une promenade en famille.

D'après les registres et en comptant les prises d'habit à partir du 16 août 1894 jusqu'au 31 décembre 1906 — époque correspondant aux oblations depuis le 16 août 1895 au 31 décembre 1907, — nous arrivons au chiffre suivant pour les douze années, depuis que le noviciat est exclusivement allemand :

Frères scolastiques :	Prises d'habit,	286 ;	oblations.	228.
Frères convers :	—	104 ;	—	68.
	Oblations de 5 ans			16.
	Oblations perpétuelles,			9.

Des 286 candidats scolastiques, 9 appartiennent encore à la province du Nord. Des 277 restant, 22 seulement n'ont point passé par le juniorat. Il y a lieu de remercier les supérieurs et professeurs du juniorat pour ce beau résultat. Pas de vocation plus belle que celle qui consiste à « fingere animos puerorum » pour en faire des sauveurs d'âmes. Nos remerciements pour le passé, nos encouragements pour l'avenir.

Le noviciat de Saint-Gerlach a donc eu en moyenne pendant les douze années 1895-1906 23 novices scolastiques par année $\left(\frac{277}{12}\right)$ et 19 oblations $\left(\frac{228}{12}\right)$ pour le temps correspondant 1896-1907. Pour les Frères convers, la moyenne

annuelle des prises d'habit est de 8 à 9 $\left(\frac{104}{12}\right)$ et celle des oblations d'un an, de 5 à 6 $\left(\frac{68}{12}\right)$.

Nous avons tout lieu de remercier la divine Providence de ce beau succès. Il va sans dire que sur ces oblations d'un an, un certain nombre n'arrivent pas à l'oblation perpétuelle. Mais pourvu que la moyenne reste telle qu'elle a été jusqu'ici, nous devrons être satisfaits.

L. J.-C. et M. I.

P. Kieffer, *O. M. I.*

Chronique de la Province d'Allemagne

(Suite.)

(Voir Missions septembre 1908, p. 336.)

I. — Maison de Saint-Ulrich.

Je venais de finir mon rapport général lorsque nous arriva la nouvelle de la mort du R. P. Bach. Ce cher Père mérite certainement un souvenir dans les Annales de notre province et de la Congrégation.

La *Maria Immaculata* (n° d'août 1908) écrit à ce sujet : Le 23 juin, le doyen de la province d'Allemagne, le R. P. Jacques Bach est mort dans notre maison de Saint-Ulrich. La *Lothringer Volksstimme* (la Voix du peuple lorrain) a consacré au souvenir du cher défunt l'éloge funèbre suivant :

« Le R. P. Bach est mort le 23 juin. Cette triste nouvelle va provoquer dans le cœur de tous ceux qui ont connu le cher Père la plus profonde impression. L'intérêt

qu'on y prend est général, parce que dans le diocèse de Metz, il y a peu de paroisses et de couvents où le vénéré défunt n'ait pas prêché des missions ou des retraites.

« Le R. P. Bach est mort, c'est-à-dire qu'une vie riche en années, riche en vertus, riche en œuvres de zèle de toute sorte vient de cesser. Aujourd'hui, le 25 juin, ses frères en religion, les chers Pères Oblats de Saint-Ulrich, son vénérable frère, M. le curé de Neufgrange, un grand nombre (37) d'ecclésiastiques, avant tous M. le chanoine Erman qui a chanté le service funèbre, beaucoup de parents et de connaissances entouraient son cercueil. Mais du tombeau les yeux remplis de larmes se tournent vers le berceau, et tout en pleurant nous ne pouvons qu'admirer les dispositions de la divine Providence dans la vie si active de l'auguste défunt. Issu d'une famille du peuple foncièrement chrétienne, le R. P. Bach vit le jour le 2 mars 1831 à Achen.

« Dès la plus tendre jeunesse, il avait pris sa détermination de choisir la vocation sacerdotale. Travailler au service de Dieu pour le salut des âmes était désormais son idéal. Le 12 août 1855, il reçut l'onction sacerdotale et le 5 octobre de la même année, le jeune prêtre fut envoyé comme vicaire à Sarralbe.

« Trois ans plus tard, le 14 septembre 1858, on lui confia l'importante et difficile paroisse de Spichem. Mais à peine y avait-il passé 3 années d'une activité visiblement bénie d'en haut, qu'il résolut d'embrasser la vie religieuse. Le 1er septembre 1861, M. Bach entra dans le noviciat des Révérends Pères Oblats à Nancy. Sa dévotion ardente et filiale envers la Vierge Immaculée avait dirigé ses pas. Dans la solitude de la maison de Dieu, le novice, qui avait atteint l'âge de 30 ans à cette époque, passait les jours les plus heureux. A la fin du noviciat, il fit son oblation perpétuelle, et fut destiné par ses supérieurs à l'œuvre des missions. Dans cette nouvelle tâche qui devait l'occuper jusqu'au soir de sa vie, il se montra ouvrier infatigable dans la vigne du Seigneur. Pendant plus de 40 ans, il a

travaillé comme prédicateur et comme missionnaire, et il a montré à l'humanité errante le chemin hors duquel il n'y a pas de salut, le chemin vers le Christ, vers le Sacré Cœur. « Revenons vers le Christ », voilà l'idée mère de toutes ses missions si nombreuses, le cri de guerre qui retentissait dans tous ses sermons, le but qu'il s'était proposé, à la réalisation duquel il a travaillé sans trève et sans relâche sous la protection de Marie son immaculée patronne. La parole pleine de douceur comme le discours plein de véhémence, les louanges comme les reproches n'avaient que cette même fin : « Ramener toutes les âmes au Christ Jésus ».

Le 15 novembre 1890, le R. P. Bach vint avec son compagnon le frère Dreyer à Saint-Ulrich, près de Sarrebourg. (Depuis 1870, le sanctuaire avait été délaissé ; ce fut le R. P. Bach qui devait être le restaurateur du pèlerinage et de la maison de Saint-Ulrich.) Dès ce temps, on affluait de près et de loin pour trouver chez cet homme, éclairé par la lumière divine, les conseils dont on avait besoin, et pour traiter avec lui l'affaire du salut. Dès ce temps aussi datent les grands pèlerinages aux reliques de saint Ulrich le 4 juillet et à Notre-Dame du Mont Carmel le 16 juillet.

« La charité envers Dieu et envers les âmes a guidé notre cher Père Bach : ce mot était écrit en caractères d'or sur la bannière qu'il a suivie pendant sa carrière de missionnaire. Et quand il a dû renoncer, il y a plus d'une dizaine d'années, à son activité de missionnaire, ce fut encore la charité qui lui a inspiré un zèle infatigable pour le confessionnal. Avec l'ouverture de cœur de l'enfant, on pouvait s'adresser à lui et lui confier ses plaintes et ses chagrins. Il n'y a qu'un cercle intime qui puisse évaluer dans toute son étendue son activité cachée comme ami et consolateur des âmes affligées qui trouvaient toujours un accès facile auprès de lui. L'auteur de ces lignes se croit en droit de dévoiler aujourd'hui cette activité que le vénérable défunt savait toujours si bien cacher pendant sa vie. Tous ceux qui l'ont observé dans son activité de chaque jour, comme

tous ceux qui ne l'ont connu qu'en passant, sont unanimes à admirer sa manière de s'effacer soi-même, de se subordonner toujours, de décharger ses confrères en prenant sur lui en toute occasion le travail du confessionnal. Il a su, vrai idéal du prêtre et du religieux, quitter tout, tenter tous les efforts quand il s'agissait de corriger et de ramener une âme errante, de soulager une âme en peine, de fortifier une âme découragée.

« En 1905, il a célébré, dans le silence du couvent avec les siens, ses noces d'or d'ordination sacerdotale et ses noces d'argent de missionnaire de Saint-Ulrich. L'âge avancé lui interdisait les derniers temps toute occupation. Depuis vingt-trois mois, il n'avait plus le bonheur de monter à l'autel ; au moins il eut la consolation de recevoir chaque jour la sainte communion. Jamais on ne l'a entendu se plaindre de sa maladie. Continuellement, il tenait son chapelet en main. Sa dépouille mortelle repose maintenant au milieu de ses frères dans le cimetière si paisible de Saint-Ulrich. Les Lorrains qui, le 4 et le 16 juillet, feront leur pèlerinage de Saint-Ulrich, ne manqueront pas de visiter son tombeau. Et nous tous, nous envoyons vers le ciel le souhait : « Seigneur, accordez-lui le repos éternel et faites luire sur lui cette lumière qui ne s'éteindra jamais. R. I. P. ».

Nous autres Oblats n'ajoutons qu'un seul mot : *Ejus memoria in benedictione est.*

Depuis la mort du R. P. Bach, le R. P. Ravaux est le doyen de la province ; nous espérons qu'il le restera longtemps avec le même zèle des âmes et la même gaieté que tout le monde lui connaît, et le souhaitons de tout notre cœur. Ajoutons que le gouvernement allemand vient d'accéder à la proposition du Révérend Père Provincial (janvier 1909) concernant l'augmentation du personnel de Saint-Ulrich. Dorénavant 8 Pères pourront se consacrer à l'Œuvre des missions en Lorraine. Jusqu'ici le nombre autorisé était restreint à 6.

II. — Maison de Hünfeld.

a) Changements dans le personnel. — Dans le personnel dirigeant de la maison a eu lieu un changement assez considérable. Comme le R. P. Loos a pris la direction de la maison de Strasbourg, le R. P. Leyendecker celle de la maison de Bruxelles, le R. P. Pietsch celle de Maria-Engelport, comme en outre l'ancien économe, le R. P. Chwala, se consacre à l'œuvre des missions à Arnhem, et le R. P. Humpert Paul a quitté la rédaction pour Bruxelles, il fallait de nouvelles forces pour remplacer les anciennes. Le scolasticat de Rome comme celui de Hunfeld ont été mis à contribution. Le R. P. Dillmann occupe la chaire d'Ecriture sainte, le R. P. Carduck Guillaume et le R. P. Dindinger Jean-B. enseignent la philosophie. Le R. P. Liers a été chargé du travail très absorbant ici de l'économat, et le P. Simon Reinhold consacre ses forces aux occupations grandissantes de jour en jour de la rédaction de la *Maria Immaculata*.

b) Le 8 décembre 1908, conformément aux vœux du Très Révérend Père Général, a été fêté dans le scolasticat d'une manière qui a fait voir à tous, une fois de plus, comment l'amour sait s'ingénier. Sans parler des fonctions liturgiques qui ont attiré une foule compacte de fidèles, disons un mot de notre fête de famille. Sous la direction intelligente de nos Frères diacres, les Frères, sans excepter les Frères convers, ont fait contribuer tous les arts à la glorification de l'Immaculée. L'éloquence, la musique, la poésie dans ses différentes formes, la plastique dans une belle grotte de Lourdes, la peinture par un album remémoratif envoyé au Très Révérend Père Général, voire même la mimique dans un jeu allégorique, rien n'y manquait. A la fin de la séance de projections lumineuses, faisant passer sous nos yeux les beautés de Lourdes, le Révérend Père Supérieur pouvait dire sans peur d'être contredit :

« J'ose espérer que notre Mère Immaculée est contente de nous. »

c) La marche ascendante que la maison de Hünfeld a prise dès le commencement même au point de vue matériel se poursuit lentement mais sûrement. Dans l'église on a érigé deux nouveaux autels, l'un en honneur de saint Sturmius, l'autre en honneur de saint Liobe; ces deux saints de l'ordre de saint Benoît étaient parmi les premiers Apôtres de cette contrée.

Frères convers et scolastiques ont travaillé aussi avec entrain à l'agrandissement de notre parc, heureux mélange de l'utile et de l'agréable.

III. — Progrès de la Province pendant les cinq dernières années.

Si nous comparons l'état du personnel de la province du 1er novembre 1909 avec celui de 1903 nous ne pouvons que rendre grâces au bon Dieu qui nous a si visiblement bénis. Nous faisons suivre la liste détaillée.

Le nombre des maisons a passé de 6 à 9; celui des Pères, de 69 à 88, des Frères scolastiques, de 70 à 78; des Frères convers, de 79 à 94. Le nombre total des Oblats est passé de 218 à 260; celui des novices scolastiques et convers s'est maintenu autour de 40, et enfin celui des junioristes a dépassé 190.

Pendant l'année 1908 sept Pères ont reçu leur obédience pour les Missions, dont deux pour la Cimbébasie, un pour le Texas, quatre pour le Canada. Sept autres jeunes Pères sortant du scolasticat ont reçu leur obédience pour la province.

IV. — Visite canonique et ordination.

Le R. P. Scharsch Simon, Assistant général, a fait la visite canonique de la province pendant les mois de mars

et d'avril. Nous avons regardé ce temps comme des jours de bénédiction et nous espérons que les fruits en dureront longtemps pour la plus grande gloire de Dieu et le progrès spirituel et matériel de notre chère province. Nous remercions l'Administration générale d'avoir bien voulu nous accorder la visite ; mais plus spécialement nous remercions le Révérend Père Visiteur des fatigues qu'il s'est imposées et des bonnes paroles, pleines de l'esprit de notre vénéré Fondateur, qu'il nous a si souvent adressées.

Une plus grande joie encore était réservée au scolasticat de Hunfeld. Semblable à Mgr de Mazenod qui avait tant à cœur d'imposer les mains à ses Oblats pour être doublement leur Père, notre Très Révérend Père Général a voulu donner à nos jeunes Frères la consolation de se dire doublement ses enfants. Le deuxième dimanche après Pâques il a ordonné dans notre église du scolasticat onze prêtres, seize diacres, dix sous-diacres, quatorze minorés et tonsurés. Monseigneur l'évêque de Fulda avec son Chapitre a offert un dîner d'apparat au Très Révérend Père Général le surlendemain de l'ordination. Par les honneurs rendus à leur Père et Chef le vénéré Prélat a voulu exprimer sa sa vive reconnaissance à la Congrégation des Oblats pour le bien opéré par elle dans son diocèse. Nos Frères scolastiques ont montré une fois de plus leur attachement filial à leur Père en même temps que leur savoir-faire par une séance artistique offerte au Très Révérend Père Général la veille de son départ. Le matin du 29 avril, quand l'illustre visiteur nous quitta pour aller consacrer à Metz Mgr Génez, tout le monde formulait le même vœu de revoir bien vite à Hunfeld notre commun Père.

V. — Bibliographie.

Sur ce terrain aussi le travail continue. Nous avons à noter depuis le dernier rapport général :

I. — **Pietsch Jean** (Maria Engelport) :

1° *Gebete und Zeremonien zum Gebrauche der Oblaten der Unbefleckten Jungfrau Maria* (Prières et cérémonies à l'usage des Oblats de Marie Immaculée). — Paderborn Bonifatiusdruckerei, 1908, 16°, 138 pages ;

2° *Promptuarium ad usum Sacerdotum Cong. Miss. Obl. B. M. V. I. Prov. Germanicæ.* — Paderbornæ, typographia Bonifaciana, 1908, 16°, 102 pages.

II. — **Allmang Georges** (Strasbourg) :

Lourdes, Erscheinungen und Heilungen (Lourdes, les apparitions et les guérisons). — Paderborn, Junfermannsche Buchhandlung, 1908, 8°, 53 pages.

III. — **Streit R.** (Hünfeld) :

1° *Die Portugiesen als Pfadfinder nach Ostindien* (Les Portugais trouvant le chemin des Indes orientales). — Ratisbonne, G.-J. Manz, 1909, 8°, 119 pages ;

2° *Die theologisch-wissenschaftliche Missionskunde* (Qu'il faut traiter scientifiquement la question des missions dans la littérature théologique. — Paderborn, F. Schöningh, 1909, 30 pages. (Tirage à part de la revue : *Der Seelsorger.*)

Le P. Streit travaille d'une manière éclairée en même temps qu'opiniâtre à rendre plus approfondie, plus conforme aux règles générales des sciences empiriques la connaissance des missions étrangères. Il désire voir ce sujet traité plus à fond dans les revues théologiques, enseigné dans les universités et dans les séminaires.

Ses articles et brochures commencent à faire impression en Allemagne. On aimerait à les voir aussi entre les mains de nos missionnaires, car c'est à eux de fournir les éléments et les données d'une connaissance sérieuse de leurs

missions. C'est dire que cette science ne saurait ni se contenter de l'à-peu-près dans les statistiques, ni rester à la superficie des faits dans les rapports.

IV. — **Brœder. Hector. Schwane** (Arnhem) :

Handpostille, Christkatholisches Unterrichts-und Erbauungsbuch nach dem Ehrw. P. Leonhard Goffine den modernen Anforderungen entsprechend bearbeitet (Sermonnaire manuel. Livre d'instruction et d'édification pour les catholiques d'après le R. P. L. Goffiné. Considérablement augmenté et adapté aux exigences modernes.) — Dulmen, Laumann, 1909, 4°, 732 pages. — Ce livre du R. P. Goffiné (Prémontré de l'archidiocèse de Cologne au XVIIe siècle), a paru pour la première fois à Mayence en 1690 et depuis lors il a fait un bien immense comme l'attestent ses nombreuses rééditions et les traductions dans presque toutes les langues de l'Europe. Nos Pères ont pris le travail du P. Goffiné comme base d'un travail complètement nouveau, contenant toute la doctrine chrétienne (dogme et morale). Ce livre adapté, comme le dit le titre, aux besoins de nos temps, sera pour les fidèles une source féconde d'instructions pratiques. Nos trois missionnaires ont accompli leur œuvre sans restreindre aucunement leurs occupations pourtant si absorbantes dans les missions.

V. — **Brœder Jean** (Arnhem) :

Die selige Mutter M. Postel, Stifterin der Genossenschaft der Schwestern der christlichen Schulen von der Barmherzigkeit (Vie de la Vénérable Mère M. Postel, fondatrice de l'Institut des Sœurs des Ecoles chrétiennes de la Miséricorde). — Einsiedeln, Benziger, 1909, 8°, 418 pages, illustré.

C'est sur la demande de Sœurs allemandes appartenant

à cet Institut qui, depuis une trentaine d'années, compte un certain nombre d'écoles en Allemagne, que l'auteur a entrepris son travail. Il a rendu en 1 vol. la biographie française de Legoux, en 2 vol. parue en 1906.

VI. — **Kassiepe Max** (Saint-Nicolas) :

Die Volksmission. Wesen und Ziele. — Methode der Missionen. — Anteil des Seelsorgers an ihrem Gelingen (L'œuvre des missions, sa nature et ses fins. — Méthode à suivre. Part du curé). — Paderborn, Schöningh, 1909, 8°, 163 pages (Seelsorger-Praxis XIX).

Nous sommes heureux qu'un des nôtres ait écrit cet ouvrage, qui était réellement à écrire et fera certainement un grand bien. Il forme le vol. XIX de la série des manuels pour ceux qui ont charge d'âmes, éditée par la maison Schöningh.

VII. — **Hector Joseph** (Arnhem) :

Der Prüfstein solider Tugend (Marque de la vertu solide, par le P. Duzbick, *S. J.*, 2e édition, d'après celle du P. Ratte, *C. SS. R.*). — Dülmen, Laumann, 1909, 16°, 31 2 pages.

P.-S. — Un oubli s'est glissé dans mon dernier rapport bibliographique.

Scharsch Simon (Rome) :

Missa primi toni in honorem B. M. V. I. ad quatuor voces inæquales. — Ratisbonæ, Pustet, 1892, 4°, 27 p.

P. Jean Wallenborn, *O. M. I.*

Hünfeld, 1er mai 1909.

DEUXIÈME PROVINCE AMÉRICAINE. — TEXAS

I. — Missions desservies par la maison d'Eagle Pass, Texas.

Eagle Pass, petite ville de Maverick Co, située sur les bords de Rio Grande, eut son église et son pasteur presque dès les débuts de sa fondation. De 1863 datent les premiers registres paroissiaux : jusqu'en 1884, un seul prêtre desservit cette église, et à divers intervalles eut aussi à prendre soin de la paroisse de C. P. Diaz, ville mexicaine à l'autre bord de la rivière. Ce seul prêtre devait exercer régulièrement son ministère auprès d'une population dans près de 10 comtés. En 1884, l'évêque de San Antonio confia ce champ immense de labeur apostolique à 2 Pères Oblats : 4 ou 5 ans plus tard, un autre Père fut adjoint à la communauté. En 1890 fut fondée l'église de Del Rio. Le service de cette nouvelle mission força un des prêtres de la résidence d'Eagle Pass à changer définitivement de domicile, pour s'occuper aussi plus facilement de deux comtés adjacents à celui de Val Verde, où se trouve Del Rio.

Eagle Pass, en 1905, compta encore 3 prêtres : 2 étaient chargés de l'administration paroissiale, l'autre pourvoyait aux besoins spirituels des catholiques résidant dans les comtés conservés encore dans sa juridiction.

L'année 1906 voit une nouvelle paroisse se fonder à Uvalde. Un des Pères de la maison d'Eagle Pass s'y établit et prend à sa charge la desserte de 4 comtés : notre communauté, qui venait de recevoir un autre prêtre, restera, par suite de ce départ, dans le *statu quo*. Elle aura à

s'occuper du travail paroissial auquel 2 Pères prennent part et du ministère des missions dans le C° de Dimmit, une partie de celui de Zavallu et dans celui de Maverick : ce ministère extérieur revient surtout au troisième Père. Tous ces détails n'ont d'autre but que de donner une idée du soin qu'on a apporté, au milieu des plus urgentes nécessités, à créer divers centres catholiques, aussitôt que la Providence a envoyé quelques ouvriers dans ces immenses pays.

Population catholique du district d'Eagle Pass.

Avant tout, il faut dire que la population catholique est formée dans sa grande majorité de l'élément mexicain et doit dépasser le nombre de 4.000. Plus de 2.000 vivent dans les limites de la ville et prennent part aux services religieux donnés dans l'église mixte. Les autres 2.000 vivent çà et là, dans les différents comtés rattachés à la mission.

Pour en prendre plus de soin, le Père les a divisés en cinq sections, qu'il visite chacune une fois par mois. Dans le comté de Maverick, il a deux mines, distantes l'une de 4 milles, l'autre de 5 ; la population de chacune est d'environ 80 familles. Il a Quemado Ranck et les fermes adjacentes, de 18 à 25 milles de Rio Grande, où travaillent près de 35 familles. A Indio Ranck, 18 milles en bas du fleuve, sont établies 30 familles. A Cometa, dans le comté de Zavalla, résident une dizaine de familles. A Carrizo Springs, Bermuda et Eagles Nest, sur une surface de 50 à 55 milles, sont disséminées plus de 85 familles. Ajoutez à cela près de 50 autres familles dispersées dans l'intérieur des terres, et, multipliant le nombre de familles par une moyenne de 5 à 6 personnes pour chacune, vous aurez le bilan de la population catholique mexicaine de cette mission en dehors de la ville d'Eagle Pass.

Maintenant, parlons un peu des antécédents de cette population. Cela nous aidera beaucoup à en connaître le caractère et à en apprécier les nécessités. Elle vient, à quelques exceptions près, des Etats limitrophes du Mexique

sans un sou en poche, et plus pauvre encore à tous autres points de vue : physique, moral et religieux.

Ce sont, pour la plupart, des gens qui souffrent leur vie entière soit par le manque de ressources pécuniaires et pratiques, soit par suite des désordres causés par l'immoralité à laquelle s'adonne le bas peuple. Arrivés sans instruction, sans éducation sociale, ils ont par là même rencontré auprès des populations civilisées le dédain et le mépris. Ils vivent sans rien connaître de la religion. De Dieu, le nom même est pour beaucoup encore inintelligible. La raison de tout cela se trouve dans le caractère grossier de cette classe de Mexicains et dans l'éloignement du prêtre dû à la force des choses, car dans les Etats mexicains des bords de Rio Grande, la pénurie de prêtres se fait encore plus sentir que de ce côté de la rivière.

Etablis au Texas, ces pauvres gens ont dû rester dans le même état en raison de diverses circonstances. Ne sachant guère faire que de gros travaux, pour vivre ils ont cherché de l'ouvrage, les uns aux mines, les autres dans les diverses fermes du pays, situées à de grandes distances de la ville. Les propriétaires ont cru devoir exploiter leur simplicité ; les autorités, dans plusieurs endroits, en ont fait une caste à part, et les pauvres hères, ainsi rebutés, sont restés dans une misère complète.

Le seul ami que les Mexicains aient rencontré ici, c'est le prêtre qui les a visités, assistés et instruits dans la mesure du possible. Mais jusqu'à ces derniers temps, où la Providence leur a envoyé un prêtre uniquement occupé à leur prêcher la religion, ils n'avaient eu qu'à de rares intervalles la visite d'un missionnaire une ou deux fois l'an, plutôt pour les encourager et leur administrer les sacrements que pour leur donner des enseignements que le manque de temps ne lui permettait pas de compléter.

A l'heure qu'il est, comme je l'ai suggéré déjà, le sort de ces pauvres chrétiens paraît devoir s'améliorer, au moins au point de vue spirituel. Le prêtre qui est chargé d'eux

depuis le mois d'août dernier va désormais se sacrifier entièrement à leur formation religieuse. A chacune des deux mines, il va dire la messe un dimanche du mois ; il s'y rend dès le samedi. Le jour se passe à visiter les familles : à la tombée de la nuit, on récite le chapelet, que le chant d'un cantique à Marie rend à tous plus attrayant ; suit un sermon sur la doctrine chrétienne. Le dimanche matin on dit la messe, au cours de laquelle on explique le saint Evangile. Dans la soirée, les enfants et même les adultes sont convoqués à la « Sunday School », où se fait la récapitulation des autres classes de catéchisme qui ont été données par le prêtre une fois la semaine. Dans les autres ranches ou villages visités mensuellement, tout se passe conformément à ce qui a lieu aux mines, avec cette différence que, vu la distance qui les sépare d'Eagle Pass, le catéchisme s'y donne une ou deux fois le mois, selon la durée de la visite du prêtre.

Vous seriez certainement curieux de savoir où ont lieu nos offices religieux. Ce n'est pas, hélas! dans une chapelle, car aucune de nos missions n'en a encore. Aux mines, à Quemado et Indio Ranches, les fidèles se réunissent dans la maison d'école, qui sert aussi de salle de danse chaque semaine. On se voit obligé de l'utiliser pour le service religieux, à cause des dimensions et du confortable que n'ont pas les cabanes mexicaines. Ailleurs, où l'administration du comté refuse aux enfants mexicains le bienfait de l'instruction, une hutte étroite, pauvre et sans lumière, doit nous servir de temple.

Et quelles chances avons-nous de construire une petite chapelle ? Les chances que nous offre la charité chrétienne de frères plus zélés et plus riches que nous. Oh ! je sais bien qu'aucune famille mexicaine ne se refusera, toute misérable qu'elle est, à donner son écu. Mais ce n'est pas avec 80 ou 100 dollars que nous aurons une petite chapelle, ici où le bois de construction coûte si cher. Quant à compter sur l'aide des propriétaires des ranches ou des mines, c'est

une affaire qui jusqu'ici est restée insoluble ou douteuse. Vous penserez que les catholiques américains de notre district nous prêteront secours bien certainement ? Hélas ! si l'on fait abstraction de leur bonne volonté, il est un fait bien positif, c'est qu'ils n'arrivent pas même à soutenir convenablement leur église et leur prêtre.

Ceci m'amène naturellement à vous parler de notre population américaine de Carrizo : elle n'a pas encore d'église, quand donc l'aura-t-elle ? Seule, la divine Providence qui nous soutient et nous anime connaît ce secret. Laissons parler les choses et les faits. Carrizo est le chef-lieu de Dimmitt Co., encore toute petite ville, elle se trouve dans un endroit apparemment propice à l'exploitation agricole ; cependant, depuis bien des années qu'elle végète, elle reste encore à plus de 50 milles de toute communication par voie ferrée. Elle est reliée à trois autres chefs-lieux de comtés par des chemins qui paraissent à peine tracés. Dans le vieux temps échouèrent dans ces solitudes deux familles catholiques, d'où sont sorties bien d'autres familles nombreuses ; mais la distance qui les séparait d'Eagle Pass, paroisse la plus proche de leur résidence ; les difficultés du voyage, la pénurie de prêtres dont a souffert plus spécialement la partie sud-ouest du Texas, tout cela, joint à l'indifférence sans cesse croissante de ces familles, fit que leurs enfants n'ont reçu de notre religion que la grâce du baptême. Restés sans la moindre instruction religieuse, ces enfants grandissent comme croissent les arbustes de la forêt ; ils se marient plus tard avec des protestants qui n'ont jamais voulu voir leur progéniture prendre d'autre chemin que celui de l'hérésie. Et la génération nouvelle en est venue à se soucier peu ou point de la religion catholique. D'aucuns même, non contents de la mépriser, voudraient la proscrire. Doit-on laisser disparaître de Carrizo jusqu'au dernier vestige de la religion, ou faut-il, au contraire, avec le secours de Dieu et des hommes, essayer de raviver ces os desséchés ?

Il faudrait donc bâtir une église à Carrizo, et aussi dans chacun des petits centres mexicains déjà cités : car l'église catholique où réside Jésus est le seul foyer de lumière et de vie dans lequel les intelligences obscurcies et les consciences malades peuvent retrouver la foi et la charité chrétienne qu'elles ont perdues.

Certes, pour qui voit tant d'apathie, tant de préjugés et tant de haine, il est clair que les difficultés de cette œuvre si nécessaire seront nombreuses et terribles. Voilà pourquoi le pauvre missionnaire, à qui l'obéissance a confié le soin de ramener au bercail ces brebis égarées, se voit contraint, à cette heure, de demander secours. Il espère qu'avec l'assistance de vos prières et de vos aumônes, luira bientôt le jour où nos pauvres frères du sud-ouest du Texas viendront tous dans la maison de Dieu pour y chercher, avec le repentir de leurs fautes, les consolations aux misères de leur vie et l'espérance des joies immortelles.

Ch. Sérodes, O. M. I.

II. — Résidence de Notre-Dame de Guadalupe. Del Rio. Texas.

Origines.

Del Rio est une ville de la frontière. Sa population mexicaine, qui ne cesse d'augmenter, est de cinq à six mille habitants. Jusqu'en novembre 1906, elle était desservie par un Père de la Résidence du Sacré-Cœur. Ce Père qui devait, en outre, visiter d'autres missions importantes, se voyait par force ravi à ses ouailles, auxquelles il ne pouvait prêcher qu'une fois par mois, dans l'église

américaine. L'assistance aux offices était, en moyenne, de 40 à 50 personnes, l'église étant petite, éloignée du quartier mexicain, et, ce qui est capital, presque exclusivement à l'usage des Américains.

L'église mexicaine.

La construction d'une église pour les Mexicains s'imposait : il n'y avait pas d'autre moyen pour sauver ces milliers d'âmes. Déjà deux sectes protestantes avaient construit leur temple et trompé quelques centaines d'imprudents ; deux loges maçonniques s'étaient établies dans la ville et séduit bon nombre d'hommes influents. — On acheta un terrain au centre de ce qu'on appelle la ville mexicaine ; bientôt, sur cet emplacement, s'élevait une église qui peut contenir près de 500 personnes. En novembre 1906, à la satisfaction de tous les Mexicains catholiques, l'édifice était dédié, par Mgr Forest, au culte religieux, sous le vocable de Notre Dame de Guadalupe.

La Résidence.

Deux Pères avaient été chargés, dès lors, de la nouvelle église. Ils vivaient dans la Résidence américaine, distante d'un bon kilomètre de l'église mexicaine. Aller et venir une dizaine de fois par jour était trop grande perte de temps pour les Pères. Les Mexicains eux-mêmes, si paresseux pour aller au prêtre, désiraient voir celui-ci vivre à leur porte. En juillet 1907, une maison de cinq appartements était bénie par le Révérend Père Provincial et érigée en Résidence.

L'Œuvre paroissiale.

D'abord, on crut devoir connaître son monde, pénétrant dans les plus grands mystères par la visite des familles.

Les Pères trouvèrent beaucoup de sympathies, mais, de leurs enquêtes, presque tous les mariages furent reconnus irréguliers. On pense à organiser les catéchismes : les enfants, d'abord un peu timides, arrivent à se familiariser. Ce qui nous manque, c'est une école où l'on recueille quelques-uns des 1.700 enfants des écoles publiques. Deux Sœurs du couvent se dévouent, c'est vrai, à l'enseignement d'une soixantaine de Mexicains, leur local n'en peut pas contenir davantage. Le plus grand mal, c'est que leur couvent est trop retiré du centre mexicain. Espérons que, dans un avenir très prochain, le projet que nous caressons, de bâtir près de l'église une école paroissiale, se réalisera pour le plus grand bien de notre nombreuse jeunesse.

Dans le court espace que le bon Dieu nous a donné de vie, deux sociétés ont été établies dans la paroisse ; elles marchent très bien et comptent respectivement, l'une, une élite d'hommes et de jeunes gens, l'autre, de jeunes filles et de mères de famille.

Remarques.

Le Mexicain de la frontière laisse, en règle générale, beaucoup à désirer, sous tous les rapports, mais surtout sous celui de l'instruction religieuse. L'ignorance, invincible pour quelques-uns, volontaire pour la plupart, est encore appuyée sur de mauvaises habitudes qui sont devenues une seconde nature. Du moins, cette ignorance tend à disparaître, car elle se réduit à des proportions moins désolantes. Des 5 à 6.000 fidèles que le bon Dieu nous a confiés, près de 2.000 sont entrés en contact avec le prêtre, c'est-à-dire qu'après avoir apprécié la visite du Père, ils se sont laissé entraîner par la grâce, ont approché le prêtre, contre lequel maçons et protestants avaient lancé tant de calomnies ; ils sont venus à l'église, les uns régulièrement, les autres, de temps en temps. Plus de 200 ont fait leur devoir pascal, et l'assistance aux offices est

satisfaisante. A la grand'messe, les dimanches, notre église, bien souvent, se refuse à contenir tout le monde. Près de 300 enfants assistent assez régulièrement au catéchisme. — Le prêtre est maintenant considéré par tous, bons et méchants, comme le Livre par excellence, ouvert à tout le monde ; mais les bons le tiennent pour un Père et sincèrement le regardent comme leur padrecito (cher petit père). Voici un petit trait qui le prouve bien.

Les Sœurs avaient donné vacance à leurs enfants, les protestants ouvrent une école et s'offrent à les recueillir, sous le prétexte que deux mois de vacances sont une perte de temps. Le Père a su que deux petites filles ont été attirées. Le dimanche suivant, les pauvres agnelets viennent au catéchisme. Le Père, bien tristement, leur dit qu'elles ont perdu leur place dans son cœur, qu'elles ne sont plus ses enfants, que, dorénavant, il n'aura plus pour elles un regard, une parole, un sourire, et qu'il ne leur donnera plus sa main pour l'étreindre et la baiser. Les pauvres enfants se lèvent, se jettent sur le Père, et, les sanglots dans la gorge, s'écrient : « Petit père, nous sommes tes enfants, oh ! veuille bien nous pardonner, nous dirons à maman qu'elle ne nous envoie plus à cette école. »

Les livres de la paroisse nous donnent un total de 662 baptêmes, dont 20 d'adultes, jeunes personnes nées de parents protestants ; 156 mariages ont été bénis, plus de la moitié devaient être revalidés ; 75 enfants vont faire, cette année, leur première communion.

Missions.

Il y a six missions à visiter : dans toutes, le bien se fait visiblement. La plus importante est à 140 milles, sur le chemin de fer ; elle a une chapelle très convenable et une bonne population de 70 familles mexicaines et 10 américaines. Nous avons là aussi deux sociétés

florissantes. Chaque mois, le Père passe une semaine dans cette mission.

Daigne le bon Dieu agréer les actions de grâces de ses missionnaires pour tant de douces consolations ; qu'il daigne bénir encore nos Mexicains et nos œuvres !

C. Sérodes, *O. M. I.*

III. — Mission de Roma.

Dans notre mission il n'y a guère que de purs Indiens mexicains, on ne parle ici que l'espagnol, c'est à peine s'il y a cinq ou six familles américaines dans toute notre vaste mission et tous nos Indiens mexicains sont catholiques.

La mission du Rio Grande fut offerte aux Pères Oblats par Mgr Odin, l'unique évêque de tout le Texas à cette époque. Nos Pères s'établirent à Brownsville en 1853. Ils détachèrent de la communauté un Père Oblat, le P. Gaye qui vint s'établir à Roma où il séjourna deux ans environ ; après ce temps il retourna à la maison de Brownsville.

La mission de Roma resta presque sans prêtres jusqu'au 8 mars 1867, où je fus envoyé avec un compagnon, le saint Père Jaffrès. On nous assigna une mission qui avait une étendue de 200 milles de long environ, sur 75 milles de large. On nous donna pour fonder cette mission 40 dollars, avec la condition que nous ne devions pas faire de dettes. En arrivant, nous trouvâmes une église qui avait été commencée par un de nos Pères Oblats, lors de son arrivée à Roma, en l'année 1854 ; pour logement, nous n'avions qu'une petite maisonnette construite avec de la boue séchée au soleil ; pour couche, la terre dure où nous étendîmes une couverture que nous eûmes le regret de

perdre aussitôt, car, pour se garantir contre le froid de la nuit, mon compagnon s'étant approché un peu trop d'un petit feu que nous avions allumé, notre chère couverture fut brûlée. Nous n'eûmes plus que nos valises pour nous servir d'oreiller. A notre réveil un plus grand malheur nous attendait. Les nègres nous avaient volé un de nos chevaux. Pour un début, c'était encourageant.

Le lendemain de notre arrivée, je laissai mon compagnon seul à Roma avec mon capital de 40 dollars, tout en lui disant : Tirez-vous-en comme vous pourrez. Pour moi, déjà vieux missionnaire *ranchero*, je partis dans la mission pour connaître mon monde. D'ailleurs, bon accueil partout, et la consolation de faire de nombreux baptêmes d'enfants. Après quinze jours, je revins à la maison disant à mon compagnon d'espérer en la Providence. Nous ne mourrions pas de faim ; notre population des ranchos était demeurée bonne, bien qu'elle ait été abandonnée pendant si longtemps. Elle avait conservé sa foi, et, Dieu aidant, nous pourrions faire du bien à ce pauvre peuple.

Lorsque nous arrivâmes à Roma en mars de l'année 1867, nous n'avions absolument rien, et tout était à faire : église, maison, chapelles. Avec nos deux ornements pour les ranchos, à Rio Grande City nous dûmes célébrer la sainte messe pendant deux ans dans des maisons particulières, nous avions plus de 100 ranchos à visiter et à des distances bien grandes. J'avais un aide sur qui je pouvais compter ; pendant les 18 ans qu'il resta avec moi il ne recula devant aucune difficulté ; son cœur de breton ne connaissait qu'une chose : conquérir des âmes. Que belle doit être sa couronne au ciel !

En 1882 on dut séparer les deux missions de Roma et Rio Grande City. Dans cette dernière ville j'avais déjà construit une bonne maison en pierre pour la future communauté, et aussi une grande église pour les fidèles. A Rio Grande City il y a deux Pères Oblats, et Roma est restée avec trois. Actuellement nous avons un parcours

de 120 milles tout le long de la rivière, et 75 dans l'intérieur des terres.

Dans notre mission de Roma nous avons 8 chapelles construites en pierre, et au moins 80 ranchos à visiter. Toutes ces grandes excursions se font à cheval, aussi la vie du missionnaire dans les ranchos est *dure, dure !* on a toutes sortes de privations et mortifications à endurer ; mais on supporte tout ; l'essentiel est de faire du bien à ces pauvres Indiens mexicains.

La plupart des habitations des ranchos sont construites avec de la boue ; les toits sont en chaume. Dans chacun d'eux, il y a en général quatre ou cinq familles, le Père choisit une de ces habitations pour réciter le rosaire, dire la messe, confesser et baptiser. Dans les centres un peu plus importants, nous avons des chapelles que nous devons à la générosité de notre bien-aimé Prélat, Mgr Verdaguer. C'est lui aussi qui nous a obtenu quelques ornements de la société du Tabernacle établie à Philadelphie.

Ce qui nous fait défaut dans nos chapelles c'est le linge : aubes, surplis, amicts, etc., etc., mais surtout trois ornements de toute couleur. Comme nos visites dans les ranchos se font à cheval, il nous est bien difficile d'apporter des ornements blancs, rouges, noirs, dans nos ranchos, où nous restons de quinze jours à trois semaines. Comme nous avons l'habitude de faire la visite des ranchos trois fois au moins par an, c'est de première nécessité d'avoir sous la main les ornements convenables. Chacun de nous a sa mission séparée.

Un Père du Texas.

PROVINCE DU MANITOBA

Rapport sur la Mission de N.-D. du Mont-Carmel à Norway-House, Canada.

On se plaint de tous côtés que nous n'envoyons pas de rapports sur nos Missions, et notre mutisme est sévèrement jugé.

Je constate bien, moi aussi, cette lacune, mais le moyen de la combler? Si je dois juger des autres par moi-même, je ne vois pas comment répondre à ces demandes de renseignements.

Ordonné prêtre avant même d'avoir pu achever complètement mes études théologiques, lancé à la tête d'une mission naissante, et cela en pays hérétique, auprès d'une population sauvage dont je balbutie à peine les premiers rudiments de la langue, ayant à lutter contre le fanatisme des ministres protestants, l'indifférence religieuse et la corruption outrée des malheureux sauvages, il me faut joindre encore aux travaux du ministère, aux voyages, études et indispensables travaux manuels, la direction d'une école improvisée dans notre maison même pour nos quelques jeunes néophytes et catéchumènes. Il va sans dire que nous les instruisons de notre mieux, et bien que nous n'ayons pu obtenir d'école du Gouvernement, nous ne voulons pas que les enfants qui nous sont confiés soient inférieurs en quoi que ce soit à leurs voisins fréquentant régulièrement les écoles subventionnées par l'Etat, et dirigées par les ministres méthodistes et le pasteur anglican.

Si encore la santé me permettait de travailler autant que je le voudrais, peut-être pourrais-je faire face au nécessaire, mais combien de fois ne me suis-je pas vu obligé de remettre au lendemain une grande partie du travail qu'il eût fallu faire le jour même!

La diversité des travaux en allège sans doute le poids, mais elle ne suffit pas à me soutenir; ils sont trop multipliés pour que je puisse donner à chacun le temps convenable. Et le petit rapport que j'entreprends aujourd'hui sur la mission qui m'a été confiée l'automne dernier se ressentira de ce manque de temps.

Le R. P. Bonnald de Cross-Lake a déjà fait connaître dans nos *Missions* cette partie de la province du Manitoba qui forme le district de Keewatin. Il avait été laissé dans l'abandon, faute de sujets, etc., jusqu'à l'automne de 1901, époque à laquelle fut fondée la mission de Sainte-Croix à Cross-Lake.

Mais lorsqu'il faisait son rapport, ce vétéran des Missions sauvages ne connaissait peut-être pas encore toute l'étendue du mal qui mine ces pauvres Maskégons, ou plutôt, il a jugé préférable de passer sous silence ce qui ne peut être bien compris que sur place.

Quoique notre Mission de Notre-Dame du Mont-Carmel soit à peu près inconnue et de fondation toute récente, la place qu'elle occupe a été mentionnée bien des fois par les missionnaires. Norway-House, en effet, a été, dès l'origine, de temps immémorial, le centre du commerce de la fourrure dans l'Ouest Canadien, avant l'établissement des lignes de chemin de fer en ce pays; et aujourd'hui encore, malgré ses concurrents, Norway-House reste un poste très important pour ce commerce. C'est d'ici que l'on se dirigeait sur tous les points du Nord et de l'Ouest: c'est ici que Mgr Taché, se rendant à l'Ile à la Crosse, en 1846, s'arrêta quelques jours et prêcha une retraite aux employés catholiques de la Compagnie de la Baie d'Hudson; c'est ici que passeront encore pendant de longues années tous les

Missionnaires se rendant à leur poste dans l'immense territoire confié à leurs soins.

Cependant, l'un d'eux ne sera-t-il pas chargé des pauvres Maskégons, plus en danger que bien d'autres en raison même de l'endroit qu'ils habitent? C'est que l'affluence d'étrangers de toutes sortes, traiteurs, arpenteurs, mineurs, voyageurs, etc., qui sillonnent sans cesse le pays, ne laisse pas d'exercer une action fort malfaisante et d'engendrer une multitude de vices dans l'âme naturellement impressionnable de ces pauvres enfants des marais.

Ils ajoutent tous les vices de la civilisation aux leurs pour en faire un cumul navrant. Trop faibles toujours pour prendre le bon côté en quoi que ce soit, ils ne retiennent que les défauts des autres pour y greffer ensuite ce que leur féconde imagination leur suggère. Si vous ajoutez à toutes ces causes de désordres les agissements de certains ministres méthodistes depuis plus de soixante ans, ministres si peu dignes du Christ dont ils se disent les ambassadeurs, que plusieurs d'entre eux ont dû être renvoyés par le gouvernement au sujet de l'école-pensionnat dont ils ont la direction; enfin, les menées d'un ministre anglican établi depuis quelques années dans le pays et ligué avec les méthodistes pour nous faire une guerre acharnée, vous aurez une faible idée du niveau moral et religieux de cette population d'environ huit cents âmes lors de l'arrivée des RR. PP. Bonnald et Thomas, à la fin de décembre 1905.

Pas un n'était catholique, mais quelques-uns avaient vu les catholiques de l'Ouest, plusieurs même d'entre eux étaient allés souvent à la mission Sainte-Croix de Cross-Lake à soixante milles d'ici; trois personnes, il est vrai, avaient été baptisées par le R. P. Faraud dans l'Athabaska, mais elles avaient malheureusement perdu tout souvenir de leur foi, ayant immigré toutes jeunes.

Toutefois, Norway-House étant, comme je l'ai dit, un point central d'où l'on peut rayonner sur tout le district,

quelques sauvages ayant demandé un prêtre. l'Administration provinciale décida la fondation d'une mission en cet endroit, mission placée sous le patronage de la très sainte Vierge sous le titre de Notre-Dame du Mont-Carmel, en souvenir de la première retraite prêchée en ce pays et ouverte le jour de cette fête par le regretté Mgr Taché.

A cet effet, dans l'automne de 1905, le R. P. Magnan, provincial, envoya les RR. PP. Beys et Thomas avec moi alors sous-diacre, à Cross-Lake pour préparer leurs armes sous la direction du R. P. Bonnald, puis donna la direction à suivre.

Les PP. Bonnald et Thomas devaient partir au commencement de l'hiver, puis le P. Beys et moi, nous devions aller les remplacer un peu plus tard.

Aussitôt avertis de l'arrivée des prêtres, les ministres soulèvent les sauvages contre nous et usent de toute leur influence pour empêcher les gens de nous louer une maison et surtout pour les éloigner de la mission catholique.

Ils réussissent si bien qu'à notre arrivée, le 23 janvier 1906, quelques rares voisins se risquent à peine à nous faire quelques courtes visites. Le R. P. Bonnald n'avait pas eu la consolation d'en amener à la vraie foi, et sa santé ne lui permettait pas de supporter plus longtemps les rigueurs de l'hiver dans cette misérable cabane ouverte à tous les vents.

Cependant, la semence avait été jetée, et par la prière, l'offrande de nos travaux et de nos peines, et aussi sans doute par l'intercession de nombreuses âmes s'offrant en holocauste pour la conversion des égarés, on obtint de Dieu la grâce de la Foi à deux familles ou neuf personnes que le R. P. Bonnald eut le bonheur de baptiser en la fête de saint Joseph, au cours d'une visite qu'il nous fit à cette époque.

Comme bien on pense, la fureur des ministres ne fit que croître et contribua à retenir encore près d'un an quelques autres sauvages que l'on est parvenu à éclairer, mais qui n'eurent pas tout de suite le courage de conformer leur conduite à leur croyance.

Ce n'est que le jour de l'Epiphanie 1907 que le R. P. Beys a la consolation de baptiser trois d'entre eux et de recevoir l'abjuration d'une femme baptisée par Mgr Faraud, mais élevée dans l'hérésie.

Pendant ce temps, j'allais à Saint-Boniface préparer mes examens de morale et recevoir le diaconat et la prêtrise : je ne fus de retour à la mission que le 22 janvier.

Dans le courant de l'été de 1906, on construisit une maison-chapelle de trente pieds sur vingt, à deux étages. Les Frères De Byl, Charles Sylvestre et Prime Girard arrivent le 28 juillet accompagnés de trois ouvriers, et tous à la besogne, ils élèvent et finissent à peu près, en cinq semaines, une maison assez convenable. Le P. Beys descend alors à Winnipeg avec les ouvriers au commencement de septembre, pendant que le Frère Girard aidé d'un homme termine les travaux d'intérieur. Au retour du R. P. Beys, le Frère Girard reçoit son obédience pour ... rester sur place à Norway-House.

Le personnel de la mission se trouve donc augmenté d'autant, et les Pères, moins absorbés du côté matériel, vont pouvoir se livrer plus activement que par le passé aux travaux de l'évangélisation.

On prêche aux offices, même quand il n'y a que trois ou quatre personnes ; on visite les familles, on parle de religion à nos visiteurs, bref, on ne laisse passer aucune occasion de faire tout le bien possible, mais il semble que le moment de la grâce ne soit pas encore venu pour le plus grand nombre.

De temps en temps, quelques conversions viennent encourager nos efforts. C'est ainsi que le jour de l'Epiphanie 1907, le P. Beys avait la consolation de baptiser deux hommes des mieux posés dans la réserve, l'un veuf, l'autre marié à cette femme baptisée autrefois dans l'Athabaska et qui, ayant vécu dans l'hérésie, fait aujourd'hui son abjuration. De leurs quatre enfants, un seul jusqu'ici s'est rendu à la lumière de la vraie foi.

Mais administrer le baptême, ce n'est pas tout. Nos

baptisés de l'an dernier ne s'étaient pas encore approchés des sacrements depuis leur baptême; non que leur conversion ne soit pas sincère, mais en vertu d'une coutume que nous n'avons pas encore réussi à faire disparaître et selon laquelle la fréquentation des sacrements est réservée aux vieux : les jeunes se contentent de faire leurs prières matin et soir, d'assister aux offices quand la distance de la mission n'est pas trop longue.

Au temps de Pâques, nos trois vieux ont reçu avec piété les sacrements de pénitence et d'Eucharistie ; les cinq autres adultes ne sont venus que plus tard à l'automne, après que je fus parvenu enfin à leur faire comprendre que les sacrements ne sont pas une récompense pour la vertu, mais un moyen de l'acquérir. Aussi, depuis ce temps, ils s'approchent des sacrements presque chaque mois, et j'ai le bonheur de constater un progrès sensible dans leur amendement, bien que nous soyons encore loin de la perfection.

Un mot des sauvages protestants. Ils assistent ordinairement en assez grand nombre à la grand'messe et à la bénédiction du Saint Sacrement que nous avons régulièrement tous les dimanches et fêtes. Nous en profitons pour expliquer les vérités de notre sainte religion et réfuter les calomnies que l'on a semées contre nous. Peu à peu la grâce de Dieu fait son œuvre.

A l'Epiphanie dernière, j'ai eu le bonheur de baptiser deux autres personnes et le R. P. Bonnald en baptisait une troisième au cours d'une visite qu'il nous fit à la mi-janvier.

Enfin, le dix-neuf de ce même mois de janvier, je fus appelé au chevet d'un moribond qui avait jusque-là résisté à toutes nos invitations et nos tentatives de toutes sortes : il était fils de catholiques et ses frères et sœurs sont presque tous catholiques aussi. Un fol entêtement ou plutôt le démon semblait l'avoir pris et le retenir dans l'erreur.

Après l'avoir exhorté de mon mieux, comme il résistait

encore et que, d'un autre côté, je voyais la mort s'avancer sûrement, je mis la famille en prière à genoux, et ensemble nous suppliâmes Marie, notre bonne Mère, de ne pas laisser périr cette âme. La très sainte Vierge montra, une fois de plus, qu'on ne l'invoque jamais en vain lorsqu'on la prie avec confiance. En effet, à peine m'étais-je relevé que le malade me dit : « Mon Père, moi aussi, je veux prier, moi aussi je veux aller au Ciel. Baptise-moi, et donne-moi la sainte Communion, pour que je sois fort. »

Je le baptisai sur-le-champ et quelques jours après, ayant complété son instruction, je lui portai la sainte Communion. Ce fut presque le dernier acte de sa vie, car il s'éteignit quelques jours après, confiant dans la miséricorde de Dieu et heureux de partir pour aller habiter avec Celui qu'il avait appris si tard à aimer.

Depuis ce jour, je n'ai pas eu la consolation d'en baptiser d'autres, mais il y a tout lieu d'espérer en la grâce de Dieu. Il se fait un travail important dans l'âme de ces pauvres sauvages : ils ont appris, peu à peu, à nous mieux connaître, à perdre la crainte qu'on leur avait inspirée à notre égard et plusieurs d'entre eux promettent de se faire baptiser.

En résumé, je n'ai pas de bien gros chiffres à vous communiquer ; notre mission naissante ne compte encore que seize sauvages catholiques vivants. Ce n'est qu'un noyau qui se développera, Dieu aidant, si nous pouvons le soigner comme il faut. Nous avons compté 63 confessions et 61 communions pour nos onze adultes catholiques, — les 3 derniers ont été baptisés en janvier de cette année. — Il n'est pas possible que Dieu abandonne une mission qui n'a été entreprise qu'après « avoir bien réfléchi et surtout bien prié ».

Je recommande donc cette mission à vos bonnes prières ainsi qu'à celles de toutes les âmes qui pourraient prendre connaissance de ces lignes, lesquelles, malgré leur simplicité, ne sortent pas de l'exacte vérité.

A. J. Dugas, O. M. I.

MANITOBA

Mission Sainte-Croix à Cross-Lake sur le Nelson.

Lettre du R. P. Bonnald au R. P. Baffie, Assistant général.

Mon Révérend et bien cher Père,

Encore une fois, je viens vous donner des nouvelles de nos missions au milieu des pauvres Maskégons Méthodistes de la baie d'Hudson. Ceci fera suite au dernier rapport publié dans nos *Annales* du mois de mars 1907.

Le nouveau ministre méthodiste envoyé à Cross-Lake se crut l'homme de la Providence pour empêcher les conversions au catholicisme et même ramener à la religion de Wesley les néo-convertis. Il fit flèche de tout bois pour en arriver à ses fins. Les événements le servaient à merveille. La persécution religieuse en France eut ici son contre-coup. Le Révérend wesleyen avec ses journaux annonça à son auditoire et, par lui, à toute notre population de 4 à 500 sauvages, que les catholiques du pays des prêtres se révoltaient contre l'autorité, étaient mis en prison et chassés, même tués. Les meilleurs d'entre eux, disait-il, renoncent à la foi catholique et se font protestants. D'après le ministre, Clemenceau avait le droit et les catholiques tout le tort ; ce n'est pas Néron qui est à blâmer, mais saint Pierre. Deux marchands du village renforçaient les dires du ministre. Nos pauvres gens en étaient sérieusement troublés. Heureusement que le gentilhomme écossais le plus influent de la place expliqua à qui voulut l'entendre la raison de la persécution et loua le caractère et la foi vive des catholiques de France.

C'est alors que le ministre tint un conseil secret où il appela le chef de la réserve, un des deux conseillers (l'autre était catholique) et cinq ou six catéchistes.

Le lendemain, un membre de ce conseil secret me révéla tout. J'allai voir un malade, il me rejoignit sur la route et me dit : « Père, je veux te dire une chose. Notre ministre nous a appelés quelques-uns la nuit dernière et nous a demandé de travailler à ramener à notre église tous ceux de nos compatriotes ou parents qui se sont faits catholiques. Tel et tel ont promis, mais le chef et moi avons refusé pareille besogne. Je suis résolu à laisser tranquilles ceux des miens qui sont devenus catholiques et je les suivrai même peut-être un jour. »

Il y avait dans le village une vieille sauvagesse de cent ans, moitié aveugle, infirme, elle était menacée de paralysie de la langue. Un jour, elle dit à son fils et à sa bru : « Je vais mourir bientôt. Tous mes enfants sont catholiques, mes petits-enfants. Je veux l'être aussi avant de mourir. » On vint m'avertir. C'était un dimanche après midi, la bonne vieille, restée seule avec la fille de son fils, dit à sa petite-fille : « Regarde donc si le prêtre ne vient pas. » Elle la fit sortir plusieurs fois pour voir si le prêtre venait : elle avait hâte d'embrasser la foi catholique. J'arrivai en même temps que ceux de ses enfants ou petits-enfants qui étaient venus assister aux offices. Bref, je confessai la centenaire, lui expliquai les vérités catholiques et, séance tenante, je la rebaptisai sous condition et lui remis un chapelet et une belle médaille, dont elle fut fière. J'attachai au chevet de son lit une image de Notre-Seigneur en croix et de la sainte Vierge. Or, le lendemain, le ministre, furieux de la conversion de la vieille, vint la trouver, accompagné du marchand, son voisin et son acolyte, et, après bien des reproches, lui fit quelques questions auxquelles il ne fut pas répondu. — Mais pourquoi tu ne me parles pas à moi, toi qui parles et te confesses au prêtre catholique ? Il alla même jusqu'à insulter le fils de la

vieille convertie, mais celui-ci le fit passer à la porte sans dire bonsoir.

Je revis bientôt la bonne femme, revenue en bonne santé et très heureuse de prier en catholique. J'y rencontrai même une autre fois le terrible ministre qui avait l'audace de vouloir donner la cène à son ancienne méthodiste. Cette fois, je brûlai la politesse en lui reprochant son audace et son fanatisme et le fis passer à la porte. Il voulait décharger sa mauvaise humeur, mais je ne lui en laissai pas le temps. Ce qui l'avait mis le plus en fureur contre moi, c'était une lettre de votre humble serviteur imprimée dans le journal mensuel du P. Balter en cris et caractères syllabiques où je qualifiais comme ils le méritaient les agissements du ministre de Cross-Lake. Cet individu, pour décrier notre école catholique, n'avait-il pas inventé une calomnie en disant à tout venant que notre maître d'école catholique n'enseignait pas l'anglais, mais le cris ! Pour peupler son école, il se servait de mensonges et achetait même ses écoliers en donnant aux parents catholiques de quoi habiller leurs enfants. Un jour, il demandait à un petit garçon : « Aimerais-tu à fréquenter notre école ? » Le petit, pour lui faire plaisir sans doute, répondit : « Oui. » — « Va donc », et il y alla. Remarquant son absence chez nous, je m'informai et j'appris qu'il était depuis deux jours à l'école méthodiste. Je fis avertir la mère, une catholique croyante qui, indignée, s'en alla droit à l'école du ministre pour en faire sortir son enfant et nous l'amener. Le ministre voulut parlementer, mais la sauvagesse refusa tout, présents, promesses, etc.

Ce descendant des Huguenots a la peau dure : il a beau recevoir des coups, essuyer des défaites, il revient encore, il caresse notre maître d'école, il flatte un de nos marchands catholiques, il plaint les pauvres catholiques assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort, et charge les prêtres de mille crimes.

Il craignait cependant que je ne le pousse à la justice

pour son excès de langage. Aussi un jour je le vis arriver avec le conseiller protestant de la réserve. Voici mon homme, me dis-je. Je le tiens, il va en attraper. Je lui offre un siège ainsi qu'à son adepte, et je le laisse faire quelques excuses banales : il a bien l'audace de me demander la permission de voir notre école. « Non, dis-je, vous ne la verrez pas : qu'avez-vous à faire avec notre école? Vous en avez une, je ne m'en occupe pas : ne vous occupez pas de la nôtre. » Et là je lui reprochai son vol d'enfants, l'achat de deux autres, et sa manie d'arrêter nos écoliers dehors par les plus grands froids pour leur faire mille questions sur la manière dont ils sont enseignés. De là, je passai à la religion de Wesley, et je lui en dis tant devant les sauvages qui accouraient pour nous entendre que son conseiller en faillit perdre connaissance ; ils s'en allèrent tout penauds comme des chiens la queue entre les jambes, après avoir laissé du poil et des lambeaux de chair à la bataille. Le ministre alla se plaindre à ses amis, messieurs les marchands. Il m'avait trouvé impoli et pas du tout gentleman. Il y avait si longtemps qu'il me chauffait la bile que, quand je le tins, je fus heureux de lui dire ses vérités.

En se plaignant de moi et parlant contre les prêtres chez les marchands, il s'y trouva un marchand catholique qui lui répondit de belle façon en lui contant l'histoire scandaleuse de ministres méthodistes qu'il avait vus. Le ministre n'est plus revenu et je ne l'attends pas de sitôt. Mais il s'est fait une réputation et une bonne renommée avec son arbre de Noël et ses projections de lanterne magique.

La Providence nous a ménagé quelques occasions qui ont été de quelque profit religieux et même temporel pour nos gens de Cross-Lake. Par exemple, le passage de voyageurs distingués et catholiques, comme des arpenteurs, des ingénieurs du gouvernement canadien, des capitaines et des inspecteurs, tous catholiques, qui sont venus nous

voir, qui ont passé le dimanche avec nous, assistant à la grand'messe et édifiant nos Maskégons qui ouvraient de grands yeux et se trouvaient même fiers de se trouver de la même religion que ces messieurs, blancs, bourgeois et distingués. On leur avait tant dit que les savants et les grands du monde étaient tous protestants !

Voici maintenant quelques faits saillants de notre ministère dans le courant de l'année.

Au commencement de l'hiver, le P. Thomas alla baptiser un enfant dans un campement sauvage, à la *Rivière Grinetto*. Ce fut son premier voyage pour le ministère. Il avait bien un traîneau et un homme, mais il arriva qu'il dut marcher à peu près tout le temps ; un ministre aurait fait le voyage plus confortablement et moi-même, un peu plus tard, je le fis à mon aise, mais le bon Dieu veut sans doute que les jeunes paient de leur personne et s'aguerrissent à la fatigue et aux misères du pays. Plus tard, au mois de mars, je fus demandé au même campement. D'après l'invitation qui m'était faite, je compris qu'il y avait à recevoir la conversion d'adultes.

Je m'empressai d'y aller avec un traîneau et un homme ; nous voulûmes faire le trajet en un jour, mais nous arrivâmes tard dans la nuit. Cependant les Maskégons n'étaient pas encore couchés. Nous fûmes bien reçus dans cette maison carrée et plate, en bois brut, avec du sapin en guise de plancher et une bonne petite cheminée en terre. On s'empressa aussitôt de nous préparer à souper ; tout le monde était à la joie. C'est là que je suis à mon aise, avec ces gens simples et bons, habitués au prêtre qu'ils regardent comme l'envoyé de Dieu et leur père. Les ministres ont beau dire aux sauvages de ne pas appeler le prêtre : mon Père, ils sont heureux de l'appeler ainsi et de le regarder comme tel. Les enfants viennent autour du prêtre et lui disent ce qu'ils savent de prière. Après le souper, on fait la prière commune et on se couche par terre sur ces branches de sapin, roulé chacun dans une

couverture en peau de lièvre. Le matin, après la toilette, les catholiques viennent se confesser. Chacun à tour de rôle je les accueille, assis sur ma boite-chapelle, auprès de l'autel improvisé avec deux planches. Je dis la messe basse, à laquelle je distribue la sainte communion à quatre personnes, on chante en cris pendant la messe et pendant l'action de grâces. Dès que j'eus quitté les vêtements sacerdotaux, une bonne vieille protestante vint me trouver. « Mon Père, me dit-elle, mon garçon qui est mort avait désiré te voir pour mourir catholique, je ne l'ai jamais oublié. Moi aussi je veux être catholique. » Après elle, son fils vint me dire la même chose. Un troisième Cri, homme mûr, se présenta. « Mon Père, depuis la visite que tu me fis pendant ma maladie de l'hiver passé, j'ai pensé à devenir catholique. Je m'en suis occupé avec celui qui m'héberge. Quand tu voudras me recevoir, je suis prêt. » Sa femme me dit se trouver dans les mêmes dispositions. « C'est bien, leur dis-je, on va s'occuper de vous tous dans le courant de la journée. » Aussitôt après notre déjeuner, je m'occupai de ces bons catéchumènes.

Je passai la journée à les préparer à l'abjuration de l'hérésie et au baptême sous condition, précédé de la confession.

Ils ont bien persévéré et je les vois tous les dimanches venir aux offices par n'importe quel temps, et je les ai déjà admis à la sainte communion.

Je fus très content de cette visite : nous fûmes bien traités par le maître de la maison, bon catholique, qui avait bien influencé ses compagnons protestants. Bon chasseur, il avait des provisions abondantes, aussi nous servit-il ce qu'il avait de meilleur chez lui et, au moment du départ, il nous donna des vivres de la meilleure qualité. On n'est pas toujours aussi bien traité.

J'arrivai à Cross-Lake pour assister un moribond. Le lendemain de bon matin, le ministre venait toucher la main au malade. Quelqu'un lui demanda : « Où vas-tu ? —

Ici, tout près, répondit-il. » Or, il allait au campement de la rivière aux épinettes en secret, à la façon des traiteurs de fourrures qui se font concurrence : il allait essayer de ramener au méthodisme deux de mes nouveaux néophytes.

Qu'arriva-t-il ? Il fut éconduit par le catholique de la hutte sauvage, qui le pria de garder ses mensonges pour d'autres et de laisser tranquilles chez lui les deux personnes qui venaient de se faire catholiques. Les néophytes eux-mêmes confessèrent leur foi au ministre et le prièrent de ne pas tenter à les ramener à la religion protestante.

Les deux autres que j'y amenai l'été suivant ne voulurent pas recevoir la cène que leur offrit le ministre avec du pain et du jus de graines.

Que de fois encore il a invité ses anciens coreligionnaires à venir au temple en leur disant : « Revenez au Seigneur ! » Il semble croire, le malheureux, que nos convertis ont quitté le Seigneur en laissant le méthodisme.

Au printemps dernier, une femme protestante, mariée à un de nos catholiques, allait devenir mère après dix-sept ans d'attente. Le mari venait me dire : « Le ministre me demande toujours des nouvelles de ma femme. Je crois qu'il a dans l'idée de baptiser notre enfant. » Et voilà qu'un beau matin mon John vient me chercher en canot d'écorce. « J'ai une petite fillette depuis la nuit dernière, me dit-il, je viens te chercher pour la baptiser. » Comme ici nous avons la permission de baptiser à domicile, je m'embarquai dans le canot et traversai le fleuve. Nous étions au milieu du courant, quand je vois la femme du conseiller protestant qui se hâtait de faire la traversée à pleines rames pour aller chez le ministre.

Je compris.

Arrivé chez l'heureuse mère, j'y trouvai la tante du bébé, une catholique qui fut marraine, car je baptisai aussitôt l'enfant que j'appelai Thérésa. Sa mère l'apporte tous les dimanches à l'église ; elle veut, elle aussi, devenir catholique.

Il y a peu de temps, une autre femme méthodiste, mariée à un catholique, eut un petit garçon ; le ministre envoya aussitôt une petite robe superbe avec rubans et dentelles. Jamais enfant de sauvage ne fut aussi bien mis, et le ministre était bien sûr de faire ce baptême, d'autant plus que, né le lundi, l'enfant n'était pas encore baptisé le samedi. Or, le dimanche matin, tandis que le ministre attendait le bébé, le beau petit Jean était solennellement baptisé à l'église catholique.

Mais voici qui est plus fort. Un excellent homme, encore méthodiste, partait pour chasser et trapper loin dans les bois où il devait rester trois semaines. Il dit à sa femme : « Si notre enfant naît pendant mon absence, attends mon retour pour le baptême. » Le ministre apprit la naissance du bébé et alla proposer à la mère de le baptiser. Celle-ci lui fit connaître les avis de son mari.

A son retour, le père se présenta à la mission. Après les nouvelles de sa chasse, il en vint au but de sa visite. « Père, me dit-il, tu sais que nous avons un petit garçon nouveau-né. Je viens te dire que je te le donne pour le baptiser et en faire un catholique. S'il fait beau, on l'apportera dimanche pour la grand'messe. S'il fait trop froid, tu viendras le baptiser à la maison. »

Et le dimanche suivant, par un très beau temps, l'enfant fut apporté à l'église catholique. L'oncle et la tante du bébé, catholiques tous les deux, le tinrent sur les fonts baptismaux.

Le père et la mère regardaient, heureux, les cérémonies du baptême de leur nouveau fils, et les assistants chantaient le beau cantique du baptême sur l'air : *Combien j'ai douce souvenance.*

Le lendemain seulement le ministre accourait chez le père de l'enfant, et voici le dialogue qui eut lieu :

— Tu as fait baptiser ton enfant par le prêtre ?

— Oui.

— Qui t'a poussé à cela ?

— Personne.

— Le prêtre te l'a demandé?

— Non. C'est moi qui l'ai voulu.

— Comment s'appelle-t-il?

— Simon Peter.

— Qui lui a donné ce nom?

— Le parrain Grelin Scott.

— Tiens, lui dit le ministre, c'est l'histoire du singe et du chat qui s'applique ici.

Et il lui conte une histoire dont la conclusion était que le singe c'était le prêtre, et le chat Grelin Scott.

— Tu vas voir, toi aussi tu vas te faire catholique.

— Probablement, et en cela rien d'étonnant. Mon père est mort catholique, deux de mes sœurs sont catholiques, un de mes frères et mes cousins sont catholiques.

La conversation s'en tint là, mais le ministre l'invita à lui faire visite. Celui-ci vint me le dire : je lui recommandai la prudence et la vigilance pour ne pas se laisser prendre aux pièges du ministre et exposer la foi qui commençait à briller à ses yeux. « Oh! ne crains pas, me dit-il. » Il doit se faire rebaptiser à Pâques, sa femme le suivra dans la vraie religion. Il faut vous dire que dès notre arrivée ici, en 1901, cette famille m'avait donné à baptiser son premier-né. Il avait été d'abord baptisé par le ministre d'alors, mais je le rebaptisai. Il fut très malade après, comme beaucoup d'autres qui moururent. J'allai voir souvent le petit enfant et récitai pour lui la prière *pro puero infirmo* du rituel. Le bon Dieu eut pitié des parents et l'enfant guérit. Ils n'ont jamais oublié cette faveur du Ciel.

A ces faits consolants, je pourrais en ajouter bien d'autres, comme je pourrais aussi, hélas! joindre bien des déceptions. Mais, si le bon Dieu permet que des missionnaires aient à supporter des sacrifices, il les encourage par les abondantes bénédictions qu'il ne cesse de répandre sur leurs travaux. Nous comptons toujours sur les prières de

nos chers Frères Oblats et sur le généreux concours de nos amis catholiques.

Croyez bien, mon révérend et bien cher Père, à mes meilleurs sentiments en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

Etienne Bonnald, *O. M. I.*

NOUVELLES DIVERSES

Le sacre de Mgr Cénez à Metz.

Samedi matin, 1er mai 1909, fête des saints Apôtres Philippe et Jacques, a eu lieu à la Cathédrale le sacre de Mgr Cénez, évêque de Nicopolis, vicaire apostolique du Basutoland. Notre immense basilique était pleine, depuis la chaire jusqu'au chœur, d'une assistance des plus sympathiques ; beaucoup de prêtres du pays de Château-Salins, un bon nombre de religieux, la famille et les amis du nouveau prélat occupaient le côté gauche du transept, les séminaristes se trouvaient à leur place ordinaire ; les chanoines, dans leurs stalles, précédés d'un double rang de R. Pères Oblats et de prêtres de Nancy encadraient les évêques et l'élu comme d'une couronne d'honneur.

A chacun des six cierges de l'autel est accroché un écusson aux armes du nouvel évêque ; c'est le seul ornement qu'il y ait dans toute l'église et l'austérité du simple décor de l'architecture s'accorde merveilleusement avec le visage de ces Evêques missionnaires qui nous représentent si bien l'Eglise militante ; nous ne sommes pas dans un temple glorieux, mais plutôt dans une salle de tournoi où l'on arme un chevalier ; aussi bien ces apôtres ne sont-ils pas d'incomparables soldats ? Traitons-les en capitaines : en avant !

Voici l'élu, amené par son consécrateur, Mgr Dontenville, Alsacien d'origine, archevêque de Ptolémaïs, supérieur général des Oblats de Marie Immaculée ; il est accompagné de ses deux assistants, le vénéré Mgr Schrod, auxiliaire de Trèves, si connu et si aimé du clergé de Metz, et de Mgr Breynat, un autre évêque oblat, vicaire apostolique du Mackensie. Pendant la psalmodie de Tierce, ils prennent place : Mgr Dontenville, au trône, l'élu en face de l'autel entre les deux assistants. Peu après, les prélats étant revêtus des habits pontificaux, le consécrateur ordonne la lecture du Bref apostolique qui nomme Mgr Cénez. Cette lecture est faite par le R. P. Watterott, provincial des Oblats d'Allemagne, puis l'élu prête le serment prescrit par le cérémonial, et alors commence l'examen solennel de sa doctrine et de ses mœurs. Le consécrateur est assis sur le palier de l'autel, tout resplendissant dans ses vêtements rouge et or, la mître en tête sur sa belle couronne de longs cheveux noirs, il ressemble aux figures de Père éternel qui sont au-dessus de nos vieux autels, et on dirait vraiment une scène de jugement dernier.

La messe commence ensuite, le consécrateur est au maître-autel, l'élu avec ses assistants à un petit autel sur la gauche. Après l'épître, Mgr Cénez vient s'étendre sur les marches de l'autel pendant que le Séminaire chante les Litanies des Saints ; puis par trois fois, le consécrateur debout, et dans toute la splendeur du Pontificat, le bénit, le sanctifie, et le consacre, en attendant que tout à l'heure avec les assistants il lui impose les mains pour lui conférer le Saint-Esprit. Qu'elle est poignante, cette longue invocation des saints, et de quel cœur toute l'assistance disait : Priez pour lui ! Tous priaient avec la même ferveur pendant les cérémonies suivantes, entre autres pour la consécration de la tête et des mains, puis durant cette longue préface que Mgr Dontenville chantait autant avec son cœur qu'avec sa belle voix.

Il faut dire un mot des offrandes symboliques que les

clercs portent ensuite au consécrateur au nom de l'élu : les deux cierges, le pain doré, le pain argenté, le baril doré, le baril argenté. Mais voici les prélats à l'autel, ils commencent l'offertoire, le consécrateur au milieu, l'élu à droite, et ils seront ainsi jusqu'à la fin du sacrifice, entourés des évêques assistants et des autres ministres sacrés. C'est un tableau d'Apocalypse, et pendant que le Séminaire module si harmonieusement les mélodies bénédictines, on se prend à admirer une fois de plus la pompe et la majesté des cérémonies catholiques : quand les deux pontifes communient l'un après l'autre, on se croirait à la première Cène et l'on remercie Dieu d'appartenir à la véritable Église du Christ.

La messe est terminée : le Consécrateur bénit la mitre du Consacré puis la lui impose ; il lui met ensuite les gants et l'anneau pastoral, et pendant le *Te Deum* le jeune évêque, entouré de tous les ministres, descend vers le clergé et vers le peuple : sa douce figure paraît s'attrister sous son front alourdi, et il va, grave et ému, vers une dame qui est aux premiers rangs, sur un prie-Dieu : c'est sa mère ! Il lui donne sa bénédiction, elle baise son anneau, et après elle, ceux de sa parenté : quelle scène ! On dirait Jésus et sa mère ; bien des larmes coulent pendant que la troupe des ministres promène dans la Cathédrale le nouveau consacré qui y sème gracieusement d'abondantes bénédictions. Revenu à l'autel, il donne à son tour la bénédiction solennelle et la cérémonie s'achève.

Le Consécrateur, qui pontifie avec autant de solennité que de grâce et de rondeur, est au trône ; il paraît radieux ; il sait qu'il vient de faire un bel et grand ouvrage en consacrant le plus modeste et le plus apostolique de ses fils, et le regard rayonnant et si sympathique de Mgr Breynat semble l'en remercier au nom de toute la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée. L'office terminé, les chanoines reconduisent à la grande porte le cortège des Évêques qui bénissent la foule : Monseigneur

l'Evêque de Metz qui de sa stalle, a pu présider à toute la cérémonie donne l'eau bénite à ses vénérables frères et au clergé, sans penser peut-être combien son peuple a été heureux de le revoir.

Tout serait fini, si la mère de Mgr Cénez n'était pas là. Beaucoup de dames présentes veulent la voir, la féliciter, lui serrer la main ; ainsi faisaient les femmes juives ; quand elles ne pouvaient approcher de Jésus, elles allaient à Marie. Heureuse mère ! « Mais je n'ai rien fait au bon Dieu qui mérite tant de bonheur », disait-elle. Cela se peut, mais comme le bon Dieu, les amis de Mgr Cénez ont pensé le contraire, et c'est sous l'impression d'une édification bien sincère que la nombreuse assistance s'est séparée.

A midi et demi, Monseigneur l'Evêque de Metz, représenté par Mgr Karst, recevait les invités de Mgr Cénez en un banquet de 32 couverts, servi au grand réfectoire du Séminaire. Les évêques, les vicaires généraux, quelques chanoines, plusieurs supérieurs des Oblats, quelques curés des diocèses de Metz et de Nancy, ses compatriotes de Hampont ou ses condisciples du séminaire, se rencontrent dans des agapes où la franche gaieté et l'esprit de bon aloi se rencontrèrent avec les délicatesses les plus fraternelles.

Au dessert, la bonne parole a été portée, avec quel charme, je ne saurais le dire, par Mgr Karst. Voici le toast si plein de cœur et de finesse qu'il a prononcé en l'assaisonnant parfois de pointes aimables que ma plume ne sait pas rendre :

Messeigneurs, Messieurs,

Le privilège de l'âge, d'ordinaire peu enviable pourtant, me vaut aujourd'hui l'honneur et la joie de vous saluer tous ici au nom de notre évêque vénéré. Mais avant de féliciter l'illustre consacré de ce matin, vous me permettrez de me réjouir avec le vénérable chapitre de la Cathédrale et tout le clergé lorrain de l'amélioration heureusement survenue dans la santé de Mgr Benzler : si les exigences des médecins ne l'autorisent pas à présider ce banquet, le souci de sa convalescence ne lui fait pas oublier l'agréable devoir

d'une fraternelle hospitalité, et il m'a chargé d'offrir à Monseigneur de Nicopolis ses plus chaudes félicitations et ses plus apostoliques souhaits.

Nous savons tous ici combien notre cher évêque a l'âme catholique et comme tout ce qui intéresse l'Église et son diocèse lui tient à cœur : aussi c'est avec un vrai bonheur qu'il a vu sacrer un nouvel évêque dans sa Cathédrale, parce que cette cérémonie proclame l'extension du règne de Dieu à travers les mondes, et c'est avec une joyeuse fierté que, dans cet évêque, il salue un de ses diocésains, pour ainsi dire un de ses fils, un Lorrain comme nous.

Monseigneur de Nicopolis, ces sentiments de notre premier pasteur sont les nôtres à tous, et dans quelle mesure, je ne saurais vous le dire ; nous allons inscrire votre nom avec orgueil dans les annales de l'Église messine, après ceux de NN. SS. Schang, Kleiner, Altmayer, Hacquard, nos glorieux compatriotes ; nous rappellerons aux jeunes clercs de cette maison que ce séminaire et notre Lorraine ont toujours payé une partie de leur dette à l'Église en lui donnant sans compter des religieux et des missionnaires. A ce titre il nous est particulièrement agréable à tous de féliciter aujourd'hui, avec ses deux assistants, Mgr l'archevêque de Ptolémaïs, supérieur général des Oblats, et de lui dire combien nous aimons ses fils et ses frères : nous sommes heureux de partager en ce moment avec eux la joie de faire au nouvel évêque une couronne d'affection et de respect.

Monseigneur, votre titre de Nicopolis vous fait le successeur de saint François de Sales, et plusieurs ont affirmé déjà que votre portrait se retrouve dans tous les tableaux qui nous le représentent : les vieux Romains auraient dit que c'est de bon augure ; un vieux vicaire général se contente de penser que la ressemblance morale est plus frappante encore, et promet à la jeune Église des Basutos une floraison d'âmes qui sera votre consolation et votre gloire. Votre devise porte ces belles paroles : *Caritate et patientia* ; puissiez vous cependant n'avoir point trop de croix, comme pourrait le faire présager votre blason, et réussir plus encore par la charité que par la patience ! Puissiez-vous aussi vous souvenir toujours au delà des mers de ceux qui ont voulu vous fêter ici, en ce premier jour du mois de Marie, la patronne aimée de votre Congrégation, et qui résument avec moi tous les souhaits de leur cœur dans l'antique parole : *Ad multos annos !*

Plusieurs fois des applaudissements enthousiastes de toute l'assistance ont souligné les paroles de Mgr Karst. De fait, ce toast dit si excellemment tout ce qu'il fallait dire, qu'il simplifie beaucoup la besogne du rapporteur ; il ne lui reste qu'à y souscrire bien cordialement. Peu après, S. G. Mgr Cénez s'est levé, et avec une modestie délicieuse a répondu au vénérable prélat ; voici son discours :

Messeigneurs,
Messieurs,
Mes Révérends Pères,

Les quelques mots que je vous présente sont ce qu'on appelle en anglais « a maiden speech. »

Vous savez ce que c'est qu'un speech.

Maiden est une jeune personne qui se présente pour la première fois en société, toute craintive, embarrassée et implorant l'indulgence. Voilà pourquoi vous me permettrez de lui donner un appui. Dans nos missions, nous n'avons pas l'usage des toasts — et pour cause !

J'accomplis un devoir bien doux en offrant à Sa Grandeur Monseigneur l'Evêque de Metz l'hommage de ma vive et bien sincère reconnaissance pour les témoignages si nombreux qu'il m'a donnés de sa bonté. Je ne suis pas surpris de l'estime et de l'affection que lui ont vouées le clergé et les fidèles de ce beau diocèse, car en ce qui me concerne, de loin, dès le premier jour, dès son premier mandement et le salut paternel et touchant qu'il envoyait à ses missionnaires et à leurs familles, ma filiale affection lui a été acquise.

Ce n'était pourtant que le premier gage d'une bonté qui ne s'est pas démentie. Depuis, en voyant de plus près Monseigneur, en admirant son dévouement pour la bonne cause à travers les peines et les difficultés à l'exemple de Notre Saint-Père Pie X, je me suis dit que je n'aurais pas besoin d'aller ailleurs chercher un modèle à imiter pour devenir un bon et saint évêque.

Monseigneur l'archevêque et vénéré Père, vous n'attendez pas que je vous remercie d'avoir trempé dans le complot qui m'amène ici. Je suis heureux cependant que l'occasion me soit donnée d'exprimer à Votre Grandeur la reconnaissance que j'éprouve pour cette chère et belle Congrégation des Oblats de Marie-Immaculée à qui je dois tout. Son mot

d'ordre « la Charité » est devenu ma devise, en même temps que sa croix couronnée d'épines est entrée dans mes armes. C'est vous dire, Monseigneur et Révérendissime Père, qu'en devenant évêque j'entends demeurer Oblat. Et si Monseigneur l'Evêque de Metz peut me servir de modèle dans l'épiscopat, pour devenir un bon Oblat, il me suffira de suivre de loin les traces de Votre Grandeur.

Ne venez-vous pas en effet de nous donner l'exemple le plus frappant des vertus religieuses, quand, par obéissance aux vœux du Chapitre général, par dévouement pour notre mère la Congrégation, alors que le Saint-Siège vous appelait à devenir le premier archevêque de Vancouver, brisant les liens les plus doux et les plus forts, vous avez dit adieu à votre diocèse. Ah ! je devine ce qu'il a dû vous en coûter, car je sais le sacrifice que ce serait pour moi de quitter mon Basutoland !

Monseigneur le coadjuteur de Trèves, veuillez me permettre de vous remercier d'avoir accepté avec tant d'empressement et d'amabilité de venir m'imposer les mains. J'espère qu'avec les dons du Saint-Esprit, vous aurez fait passer en moi quelque chose de la bonté qui vous distingue.

Mgr Breynat et vénéré ami, je n'ai pas besoin de vous dire merci : vous connaissez mes sentiments, comme je connais les vôtres ; mis au jour, ils pourraient donner une idée de l'union de l'Eglise, comme nous le faisons déjà pour sa catholicité, car nous voici, l'extrême Nord et l'extrême Sud, réunis en un seul cœur.

Merci aux vénérables membres du Chapitre de la cathédrale, qui tout à l'heure m'entouraient d'une si belle couronne de sympathie ; merci à M. le Supérieur du grand séminaire si dévoué, à tous ceux qui ont travaillé à l'organisation ou contribué à la splendeur de la solennité à laquelle nous venons de prendre part.

Merci au clergé du diocèse de Metz, venu si nombreux pour donner un nouveau témoignage de l'intérêt qu'il porte aux missions et aux missionnaires ; clergé si sympathique, parmi lequel on peut dire que faire une connaissance c'est faire un nouvel ami.

A plus forte raison, merci à vous, chers condisciples de Nancy, qui avez trouvé dans votre bon cœur la pensée, et dans votre dévouement le moyen de me donner un souvenir de votre persévérante amitié, et qui n'avez pas hésité à entreprendre un long voyage et à passer la frontière pour venir m'assister de vos prières. Merci du fond du cœur.

Je ne puis pas oublier ces communautés religieuses et autres bienfaiteurs qui ont rivalisé de prières et d'aumônes pour me secourir dans ma détresse. Metz la généreuse n'a pas usurpé son nom ! Parmi ces congrégations religieuses, je n'en veux nommer qu'une, parce qu'elle n'est pas encore en Lorraine, où elle mériterait cependant d'être en si belle compagnie. Je veux dire la Société de Saint-Pierre Claver pour les missions africaines et le rachat des esclaves, dont le siége est à Rome.

Je finis par où j'aurais dû commencer. Devant la dignité à laquelle vient de m'élever le Saint-Siège, on ne manque pas de me féliciter comme si cet honneur était dû à mes mérites. Ce n'est pas à moi que le Basutoland doit d'être ce qu'il est, mais à ces missionnaires, Pères, Frères et Sœurs, tous admirables par leur dévouement, leur zèle, leur esprit religieux, leur abnégation. C'est vers eux qu'en ce moment se tournent ma pensée reconnaissante, mon admiration et mon cœur.

Messeigneurs, Messieurs, mes Révérends Pères, merci du fond du cœur.

A son tour, Mgr Dontenville, avec une simplicité où la bonhomie partageait avec la distinction, a remercié Mgr Benzler et son clergé, au nom de la Congrégation des Oblats, de la cérémonie du jour et de la sympathie dont ses religieux sont entourés dans le diocèse : Sa Grandeur ne sait peut-être pas jusqu'à quel point elle a dit vrai : mais les droits de l'esprit reprennent vite le dessus. Mgr Karst en dirige le feu roulant et le banquet se termine dans une cordiale et bien sincère fraternité.

Bonne et belle journée pour le diocèse de Metz, meilleure encore pour la jeune Eglise du Basutoland ; si les Basutos méritent un pareil évêque, n'est-ce point parce qu'il ne seraient pas si sauvages que d'autres ?

(*Le Lorrain.*) H.-D. Collin.

CANADA

Le Père Marcellin Hermitte [1]

MISSIONNAIRE CHEZ LES SAUVAGES

(Extrait d'une conférence donnée au scolasticat d'Ottawa, par le R. P. Henri Giroux, O. M. I., missionnaire dans l'Athabaska.)

Je vais maintenant vous raconter ce que j'appelle une merveille, ne pouvant, tant que l'Eglise ne se sera pas prononcée, le donner pour un miracle. Il est donc bien entendu que ces communications, je vous les fais dans l'intimité et sous la plus entière réserve.

Vous avez tous maintes fois entendu parler du bon père Marcellin Hermitte. Vous avez lu et relu sa notice nécrologique composée par le vénéré P. Duvic ; bien plus, vous allez chaque jour déposer une prière sur sa tombe. Eh bien, le P. Giroux qui vous parle en ce moment, l'a connu encore mieux que vous ; et il ne l'oubliera jamais. En voici la raison :

C'était un dimanche, au scolasticat, à la chapelle, la communauté était à réciter l'office. Votre serviteur, infirmier auprès du P. Hermitte, alors dans la dernière phase de sa maladie, se hâtait de remplir une prescription du médecin afin d'aller au plus tôt se joindre à ses frères. Je m'aperçus que notre cher malade avait, ce jour-là, un air mystérieux, et je crus deviner qu'il désirait me faire quelque communication. Je ne me trompais pas. « Asseyez vous là, me dit-il, j'ai quelque chose à vous dire. J'avais promis à la sainte Vierge de me faire prêtre missionnaire chez les sauvages, mais on me dit que je n'irai point chez les sauvages. Vous le voyez, dans quelques jours, on couchera le P. Hermitte entre quatre planches, puis il ira

(1) Marcellin Hermitte, père scolastique, décédé pieusement au scolasticat d'Ottawa, le 22 avril 1897.

dormir dans le cimetière, à six pieds sous terre. « Que la volonté de Dieu se fasse » me dit-il, avec une expression de sainteté, de candeur, de bonhomie. de franchise que je ne saurais jamais oublier. Puis, son regard s'illuminant : « Mais je vous ai dit que j'irai chez les sauvages, mes supérieurs me disent que je n'irai pas, ils se trompent ; j'irai, oui, j'irai chez les sauvages. » Comme je le regardais avec étonnement : « Voulez-vous aller à ma place ? » demanda-t-il. — « Aller chez les sauvages, moi, mais c'est ce que j'ai toujours rêvé » ! lui répondis-je. — « Eh bien, vous irez, vous recevrez bientôt votre obédience pour les missions sauvages ; voilà cinq jours que j'offre mes souffrances pour les pauvres âmes que vous allez bientôt évangéliser, afin d'obtenir de Dieu la grâce de leur conversion. Vous partirez dans la semaine de Quasimodo, faire vos adieux à vos parents. » — Personne au scolasticat ne prévoyait que je recevrais sitôt mon obédience. — « Quand vous serez en mission, continua-t-il, je vous suivrai partout ; je serai avec vous dans vos difficultés comme dans vos succès. On vous amènera des sauvages à baptiser ; vous ferez des conversions imprévues ; vous n'y comprendrez rien. Je vous aiderai. Vous serez le manche et je serai la hache, et je vous assure que la hache coupera. »

Mes bien chers Pères et Frères, ces paroles étranges sont restées gravées dans ma mémoire. Elles résonnent aujourd'hui d'autant plus à mon oreille que les faits prédits sont venus les confirmer.

Je n'ai pas le temps de vous donner en détail la série des interventions du P. Hermitte. Il m'a aidé si souvent tant au spirituel qu'au temporel ! Je me bornerai au fait suivant qui me paraît le plus frappant entre tous.

Un jour, mon supérieur m'envoie hasarder une tentative d'apostolat auprès d'un groupe de sauvages jusque-là réfractaires à toute idée chrétienne. Je confie le succès de ma mission au R. P. Hermitte et je pars accompagné d'un guide. Le trajet, peu considérable, devait s'effectuer à

cheval, en cinq ou six jours. A mi-chemin environ, au lac Poisson, j'apprends, par pur hasard, que mes sauvages sont campés sur les bords du lac Bœuf, de l'autre côté d'un grand *maskeg* que nous longions. Quelle bonne nouvelle ! Vite, ou plutôt, lentement — car il est bon de savoir qu'un *maskeg* est un marais recouvert d'une tourbe spongieuse ou boueuse où l'on enfonce parfois jusqu'à la ceinture — je le franchis, et me voilà sur le théâtre de mes opérations, au milieu de mes sauvages qui me font bon accueil et m'invitent à partager leur nourriture et leur tente. Après souper, réunis autour du feu, nous causâmes tard dans la soirée, de pêche et de chasse, des ancêtres, des parents, des amis et des tribus voisines. A m'entendre, je connaissais tout le monde. Ils me quittèrent en me conviant, pour le lendemain, à un grand festin.

Je me gardai bien de manquer à leur invitation et, pour m'attirer leur respectueuse admiration et leurs bonnes grâces, je m'efforçai de faire grand honneur aux pyramidales portions d'orignal, d'ours et de poissons frais qu'ils me servirent.

Les choses prenant donc une excellente tournure, je pensai, tout en festoyant, que le temps était venu de leur souffler un mot de religion. Les apparences toutefois étaient loin d'être rassurantes. A un angle de la tente, mes sauvages avaient accroché tout un attirail de manitous, de fétiches, d'objets de sorcellerie et de souvenirs des ancêtres, comme pour me dire : « Nous avons nos dieux, les dieux de nos pères, garde le tien. » A la place d'honneur, grimaçait une énorme tête de mort qui semblait m'avertir que si je poussais l'esprit de prosélytisme au delà des bornes du savoir-vivre, mon crâne pourrait bien avoir le même sort.

Le banquet terminé, je pris la parole pour les remercier de leur généreuse hospitalité et les féliciter de leur bon esprit de famille. Coups de gorge sourds et saccadés, signes d'approbation non équivoques. « Maintenant, conti

nuai-je, permettez-moi de vous inviter à mon tour, au grand festin que je vous prépare depuis longtemps. Je vous ai apporté une excellente nourriture, non pas pour vos corps, mais pour vos âmes. » A ces mots les coups de gorge cessent ; tous les regards se concentrent sur le vieux chef ; les têtes se baissent. Mes auditeurs ont des yeux et ne voient plus, des oreilles et n'entendent plus. J'ai beau gesticuler, varier le ton, prendre toutes les attitudes, rien ! Je parle à des sourds, je parle à des aveugles, je parle à des bûches. Et, naturellement, je dus reprendre mon siège, confus et humilié comme le renard de la fable.

Nous nous séparâmes tout de même bons amis. Mais, sans être désemparé, j'avais le cœur bien gros. J'essayai, par la suite, de les prendre chacun en particulier, tous me rebutèrent en me disant : « Va voir le chef ; ça le regarde ! » J'insistai pour obtenir la permission de baptiser quelques-uns de leurs petits enfants. « Va voir le chef ! » était l'unique réponse.

Et le chef, lui, un vieux dur à cuir qui dépassait certainement les quatre-vingts ans, étant père d'un fils dont la fille était mère depuis des années, le chef, dis-je, était inabordable quand il pressentait qu'il avait à causer religion. Six jours se passèrent ainsi, sans la moindre lueur d'espérance. Le septième, harassé de fatigue, à bout de stratagèmes, je crus devoir discontinuer l'attaque.

« Il faut partir, dis-je à mon guide, va seller les chevaux pendant que je préparerai les bagages. »

Et tout en ficelant mes ballots : « Que c'est regrettable tout de même ! pensai-je. Ces pauvres sauvages ! Il n'y a plus à compter sur leur conversion... Qui osera revenir à l'assaut après un tel échec ? » Et je sortais, rentrais, allais et venais, tournais et retournais sur moi-même. — Les chevaux étaient à la porte, sellés, prêts à recevoir leur charge, et les préparatifs n'avançaient pas. J'étais comme paralysé dans mes mouvements, retenu, étreint par une main mystérieuse. « Que c'est triste ! » repris-je en m'af-

faissant sur un des paquets. — Le front appuyé sur mes deux mains : « Ah ! c'est comme ça, Père Hermitte, que vous m'abandonnez... Vous aviez pourtant promis de m'aider à convertir les sauvages... L'occasion ne pouvait être plus belle... Me voilà bien planté ! Là !... Après six jours de travail et de prière, je pars moins avancé qu'à mon arrivée... »

Toc ! toc ! D'un bond, je suis debout. « Entrez ! » dis-je, en m'efforçant d'illuminer d'un sourire ma physionomie bouleversée, « entrez ! ». Les deux toiles de la porte s'écartèrent pour laisser passer.. le vieux chef en chair et en os. En deux temps, la meilleure de mes couvertures est déroulée par terre. « Asseyez-vous là », dis-je à mon royal visiteur. Et lui, prévenant toute question : « Père, dit-il, d'un ton décidé, ne pars pas maintenant, écoute-moi. J'ai pensé à ta religion ; j'ai réfléchi. Ton grand manitou, je crois, m'a parlé au cœur. Il m'a dit : « Va voir la robe noire ». Je n'ai pu résister. Je suis venu. Tiens ! instruis-moi et baptise-moi. »

Imaginez la commotion que j'ai éprouvée. Elle est inexprimable. La scène se passait avec tant d'imprévu, tant de rapidité qu'elle tenait du rêve. Mais non, j'étais bien en face de la réalité ! « Instruis-moi et baptise-moi », répétait le vieux chef. Je ne me fis pas prier. Je l'instruisis et le baptisai, lui, sa vieille, son garçon, sa bru, ses petits-enfants et arrière-petits-enfants, un de ses neveux, une de ses nièces et plusieurs sauvages. Je fis cinq ou six mariages. Bref, la place était prise !

Voilà mes très chers Pères et Frères, le fait tel quel. Or, je vous le demande, qui donc a pu me tenir figé sur place au moment du départ ? Comment mon vieux renard a-t-il pu se décider ainsi à la dernière minute ? Où avait-il puisé l'énergie nécessaire pour vaincre tout respect humain et venir me demander le baptême à brûle-pourpoint, sans préparation, sans controverse, avec la fermeté et l'ardeur d'un Saul terrassé sur le chemin de Damas ?

Expliquez cette conversion comme vous l'entendrez, pour moi, ma conviction est bien arrêtée. La solution, je la trouve complètement satisfaisante dans les paroles du P. Hermitte : « Je vous amènerai des sauvages à baptiser ; vous ferez des conversions imprévues. Vous n'y comprendrez rien. »

J'ai hésité, mes bien chers Pères et Frères, à vous faire cette petite confidence ; mais un de vos vénérés Pères que j'ai consulté m'y a déterminé, en me faisant remarquer que je ne raconterais pas précisément mes faits et gestes, mais que j'ajouterais une page à la vie du bon, du saint et inoubliable P. Hermitte... missionnaire chez les sauvages.

MANITOBA

Pourquoi tant s'occuper des Indiens ?

En ce moment où les colons arrivent de toutes parts et où il faudrait un plus grand nombre de prêtres au milieu de ces populations laborieuses et pleines d'avenir, qui parlent l'allemand, le hongrois, le polonais et le ruthène, on se demande pourquoi tant s'occuper des sauvages qui ne sont qu'une poignée.

Nous ferons la réponse de saint Paul expliquant aux Hébreux pourquoi il allait prêcher l'évangile aux Gentils : « Parce que l'Esprit saint est avec ceux qui se convertissent. »

En voici la preuve.

Une conversion consolante.

Un soir de décembre, deux jours après Noël, un sauvage de la réserve Paskwa venait me chercher pour sa belle-sœur

qui se mourait et demandait le prêtre, quoiqu'elle fût protestante. Il y avait 12 milles ou 18 kilomètres à faire en traîneau pendant la nuit et par un froid intense. Il était passé minuit quand j'arrivai. L'état de la malade était désespéré et une vingtaine de sauvages, païens ou protestants de nom, étaient assis dans la hutte autour de la malade, avec leurs cheveux épars en signe de deuil.

La malade en me voyant poussa un long soupir et dit :

— Ah ! que j'avais peur de mourir sans te voir !

— Et pourquoi désires-tu tant me voir ?

— Je veux me confesser.

— Mais tu n'es pas catholique.

— Je veux le devenir.

— Et depuis quand y penses-tu ?

— Te souviens-tu quand tu baptisas mon enfant près du lac des Bœufs ?

— Et qu'est-il devenu ?

— Il est mort. Reconnais-tu cette médaille que tu lui as donnée ?

— Oui, quel âge avait-il ?

— Neuf ans, et avant de mourir, il m'a dit : Maman, l'homme de la prière m'a dit que j'irais au ciel avec le Grand Esprit ; prie aussi afin que tu viennes avec moi dans la maison du Grand Esprit. Je promis à mon enfant de prier ; j'ai retardé jusqu'ici, mais je veux maintenant prier comme mon enfant.

Je n'avais plus de doute sur les dispositions de la malade et je commençai à l'instruire. Mais la chaleur de la maison après le froid du voyage produisit en moi un tel assoupissement que je dus demander à prendre un peu de sommeil. Je m'étendis sur ma peau de buffle et je dis à la malade de me faire éveiller si elle était plus mal.

Il était entre deux et trois heures quand elle me fit réveiller. Je l'instruisis suffisamment pour la baptiser vers quatre heures, je la préparai ensuite à sa première et dernière communion et dis la messe à six heures. A la com

munion, lorsque tenant la sainte Hostie je la lui montrai en disant quelques mots pour exciter sa foi et son amour, elle regardait la sainte Hostie avec tant de piété que les païens en étaient étonnés. Après la messe je lui donnai les derniers sacrements et allai plus loin faire faire les Noël à des métis catholiques. Le lendemain je revins; elle était morte et déjà dans un cercueil fait avec des planches du plancher qu'ils avaient défait. Les sauvages étaient encore autour de son corps; je leur demandai comment elle était morte et ce qu'elle avait dit. L'un d'eux se lève et me dit :

— Je vais te dire ce qu'elle a fait avant de mourir; elle a fait approcher son mari près de sa couche et lui a parlé. Nous ne la comprîmes pas, mais bientôt elle éleva la voix et dit : « Comment, tu me refuses cela ? ne te rappelles-tu pas notre enfant; je vais aller avec lui, ne veux-tu pas venir ? » Nous approchâmes et dîmes à son mari : « Ne lui refuse pas cela, promets-lui, n'aie pas peur, nous prierons nous autres aussi. » Le mari, protestant lui aussi, promit de se faire catholique.

La malade avait déjà les mains et les pieds froids, et une femme tâchait de les tenir chauds avec un mouchoir chauffé. La malade prit le mouchoir et dit : « Maintenant ne me touchez plus, vous retenez mon âme », et elle se couvrit la face avec le mouchoir. Après quelques minutes on souleva le mouchoir : elle était morte.

Les sauvages furent très impressionnés de cette mort. Comme il était tard, je campai là et le lendemain je dis la messe près du corps, avant qu'ils l'emmènent à la mission.

Après la messe, j'adressai la parole aux sauvages et n'eus pas de peine à leur faire partager mon émotion ; alors l'un d'eux, frère du veuf, se lève et me dit :

— Pouvons-nous tous nous faire catholiques ?

Je leur dis :

— Vous avez veillé la défunte bien des nuits, vous êtes fatigués, mais gardez ce bon désir que Dieu vous a donné et je reviendrai dans une semaine pour rester avec vous

aussi longtemps qu'il sera nécessaire pour vous instruire et vous baptiser.

Je revins en effet et baptisai six familles qui formèrent le noyau de la chrétienté de Paskwa.

HUGONARD, *O. M. I., principal.*

(*Les Cloches de Saint-Boniface.*)

Lettre du R. P. Hugonard, O. M. I., à Mgr l'Archevêque de Saint-Boniface.

Ecole Industrielle de Qu'appelle, Sask.
B. P. Lebret, 18 octobre 1908.

MONSEIGNEUR ET VÉNÉRÉ PÈRE,

Vous avez bien le droit d'être fier de ce qui vient de se passer à Saint-Boniface (1) ; ce que les journaux en disent, ce que les témoins protestants et catholiques en racontent, nous rend fiers nous-mêmes et nous a grandis dans l'opinion des autres et même dans la nôtre. Nous nous en réjouissons pour vous, car il nous semble que c'est une immense consolation pour le passé et une force pour l'avenir. J'aurais bien désiré y être, et j'avais même retenu ma chambre, mais la présence de l'inspecteur et d'autres raisons m'en empêchèrent au dernier moment.

Ici, Monseigneur, nous avons dû nous contenter de bâtir deux petites églises de dimensions bien modestes, car elles n'ont que 44 sur 18 pieds, mais elles sont bien faites, en bois peint avec un joli clocher pour recevoir, chacune, une cloche de 200 livres, que le R. P. Cordès nous fait venir d'Europe. Une de ces églises est dans notre colonie d'anciens élèves de l'école, à la montagne de Lime, à 18 milles de Qu'appelle, et elle éclipse l'église protestante bâtie l'année dernière et qui, de l'aveu général, n'a guère l'apparence d'une église : elle coûte plus cher que la nôtre ! M. X., qui vous connaissez et qui est sympathique aux catholiques,

(1) Bénédiction de la nouvelle cathédrale.

m'a donné # 25.00 pour notre nouvelle église. Mes anciens élèves de l'école se sont *cotisés* pour payer un tiers du coût total, qui sera de # 14.000.00, y compris l'ameublement, à savoir : 16 bancs, un autel, un confessionnal, un vestiaire, une table de communion et aussi une *salle de réunion et de lecture*, avec une chambre pour le Père, au-dessus.

Tout cela est modeste, mais très convenable.

L'autre église est sur la réserve de « Païpot », et elle est absolument semblable. J'espère y amener nos Sœurs, samedi prochain, pour y garnir le tabernacle, poser des voiles et des rideaux, et afin qu'elles voient pour la première fois chez eux les sauvages de Paskwa, de Maskawipitang et de Païpot. J'y suis allé déjà quatre fois depuis que l'église est bâtie, et les 16 bancs y étaient remplis chaque fois. Je me souviens du temps où je ne pouvais pas trouver *une seule maison* où l'on voulût me laisser dire la messe ! Maintenant, *nos anciennes élèves* chantent *sans faute* la messe du deuxième ton et la messe des anges, en *plain-chant*. Quand nous n'y allons pas, le dimanche, ils s'y réunissent pour dire le chapelet, chanter des cantiques dans le nouveau recueil que j'ai fait imprimer dernièrement, et pour écouter une lecture faite par un de nos anciens élèves. Un excellent sauvage, converti depuis quatre ans, préside ces réunions. Aussi le ministre, qui était chargé de ces trois réserves, c.-à-d. de *Paskwa*, de *Maskawipitang* et de *Païpot*, en est parti. La seule église qu'il avait et qui était chez Paskwa a brûlé. Vous voyez que l'école a fait son œuvre d'évangélisation. Le fameux chef *Païpot* est mort subitement et dans le paganisme ; son fils aîné est mort aussi. Tous deux ont été empoisonnés avec cette *eau de Floride* frelatée et saturée d'alcool, de bois et d'ingrédients, que des marchands cupides vendent à nos sauvages, malgré les défenses du gouvernement. Ils sont morts ainsi ce printemps, dans l'espace d'un mois, l'un après l'autre. Le second fils de Païpot, qui inclinait vers les protestants et chez qui le ministre faisait son service, s'est marié dernièrement ici, avec

la mère d'une de nos élèves, ce qui nous l'attache. Ils sont païens tous deux, mais ils ont promis de mettre leurs enfants à notre école de Québec et de se faire catholiques quand ils se feront chrétiens.

Parmi nos chantres de Paipot se trouve un élève de Régina qui s'est fait catholique, et *bon catholique*, en épousant une de nos filles. Une visite chez Paipot, à 38 milles d'ici, dans la vallée de Qu'appelle, est un voyage agréable pour quelqu'un qui voudrait prendre l'air de la campagne, voir Qu'appelle et les sauvages. Maintenant que nous avons ici, à la station de Balcarres, un téléphone, si quelqu'un télégraphie d'Elkorn à Balcarres, le téléphone nous avertit et nous donne du temps amplement pour aller rencontrer le train à 7 h. 20 du soir.

Nous avons besoin de deux patrons pour ces églises; voudrez-vous nous les donner? Nous avons ici au-dessus de 240 enfants; 12 ou 13 sont de familles hérétiques, mais ils sont venus ici pour rentrer au bercail.

Le R. P. Marion est ici comme aumônier du couvent et de l'école.

Le R. P. Ruelle, missionnaire assistant, visite les Sioux et les Assiniboines un ou deux dimanches par mois. Quand donc le bon Maître nous enverra-t-il un missionnaire pour apprendre la langue des Sioux et des Assiniboines? Un sauvage de Paipot est ici, qui se prépare au baptême, un autre a été baptisé la semaine passée. Le R. P. Poitras nous a envoyé une bonne malle d'ornements pour ces églises, ce qui nous rend grand service.

Veuillez nous bénir tous et surtout votre fils tout dévoué en Jésus-Christ.

J. Hugonard, O. M. I.

(*Les Cloches de Saint-Boniface.*)

OMISSION

Rapport sur le Vicariat de la Colombie britannique

C'est par suite d'une erreur dans la transcription du rapport publié dans notre numéro de Mars dernier, que, parmi les Pères qui se dévouent au difficile ministère auprès des Blancs en Colombie britannique, ont été omis, à la page 8, savoir :

les RR. PP. Fouquet, O'Neil et Rocher, à Sainte-Marie et aux environs ;

les RR. PP. Michels et Pécoul, à Kamloops et aux environs ;

enfin, les RR. PP. Bédard et J. Hartmann, à Greenwood et districts environnants.

DÉCRETS DES S. CONGRÉGATIONS

S. Congrégation des Rites.

DECRETUM

Quo approbantur Litaniæ de S. Joseph ac indulgentia tercentum dierum ditantur.

URBIS ET ORBIS

Sanctissimus Dominus Noster Pius Papa X, inclytum patriarcham S. Joseph, divini Redemptoris patrem putativum, Deiparæ Virginis sponsum purissimum et Catholicæ Ecclesiæ potentem apud Deum patronum, cujus glorioso nomine a nativitate decoratur, peculiari atque

constante religione ac pietate complectitur. Hinc supplicibus enixisque votis et precibus plurium Sacrorum Ecclesiæ Antistitum et Præpositorum ordinum religiosorum, præeunte Abbate generali Cisterciensium reformatorum, libenter obsecundans, suorum decessorum fel. rec. Pii IX et Leonis XIII exempla, acta et decreta de cultu ipsius S. Joseph edita, toto animo ac voluntate per hoc novum Decretum prosequi statuit. Eapropter quo omnes et singuli Christifideles, cujusvis sexus, status et conditionis, cum filiali ac religioso affectu ac firma solidaque spe eximias Nazarenæ Familiæ nutritii et custodis virtutes frequenter recolant ac studiose imitentur, validamque opem, præsenti tempore humanæ familiæ ac societati congruentem, iteratis invocationibus ferventer implorent, Litanias in honorem S. Joseph Sacrorum Rituum Congregationis examini ac judicio subjectas, atque ab ipsa dignas adprobatione recognitas, de ejusdem Sacræ Congregationis consulto, ac referente infrascripto Cardinali Præfecto et Ponente, Apostolica sua Auctoritate adprobavit; easque in vulgus edi, atque in libris liturgicis, post alias Litanias jam adprobatas, inseri ita indulsit, ut in universa Ecclesia tum private, tum publice, recitari et decantari valeant. Insuper eadem Sanctitas Sua omnibus et singulis Christifidelibus has Litanias in honorem sancti patriarchæ Joseph persolventibus, tercentum dierum indulgentiam semel in die lucrandam, et Animabus in expiatorio carcere detentis etiam applicabilem, benigne concessit. Contrariis non obstantibus quibuscumque. Die 18 Martii 1909.

Sebastianus Card. MARTINELLI, *S. R. C. Præf.*

L. ✠ S.

† Diomedes Panici,

Archiep. Laodicen., S. R. C. Secret.

LITANIÆ DE SANCTO JOSEPH

Kyrie, eleison.
Christe, eleison.
Kyrie, eleison.
Christe, audi nos.
Christe, exaudi nos.
Pater de cœlis Deus, miserere nobis.
Fili, Redemptor mundi, Deus, miserere nobis.
Spiritus sancte Deus, miserere nobis.
Sancta Trinitas, unus Deus, miserere nobis.
Sancta Maria, ora pro nobis.
Sancte Joseph,
Proles David inclyta,
Lumen Patriarcharum,
Dei Genitricis sponse,
Custos pudice Virginis,
Filii Dei nutritie,
Christi defensor sedule,
Almæ Familiæ præses,
Joseph justissime,
Joseph castissime,
Joseph prudentissime,
Joseph fortissime,
Ora pro nobis.
Joseph obedientissime,
Joseph fidelissime,
Speculum patientiæ,
Amator paupertatis,
Exemplar opificum,
Domesticæ vitæ decus,
Custos virginum,
Familiarum columen,
Solatium miserorum,
Spes ægrotantium,
Patrone morientium,
Terror dæmonum,
Protector sanctæ Ecclesiæ,
Ora pro nobis.
Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, parce nobis Domine.
Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, exaudi nos Domine.
Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, miserere nobis.
℣. Constituit eum dominum domus suæ.
℟. Et principem omnis possessionis suæ.

OREMUS

Deus, qui ineffabili providentia beatum Joseph sanctissimæ Genitricis tuæ sponsum eligere dignatus es : præsta, quæsumus ; ut quem protectorem veneramur in terris, intercessorem habere mereamur in cœlis : Qui vivis et regnas in sæcula sæculorum. Amen.

(*Acta*, Vol. I, page 290.)

ÉCHOS DE LA FAMILLE

1. Dans les articles ci-dessus : « Chronique de la Province allemande et « Sacre de Mgr Cénez », nos lecteurs auront remarqué que c'est Monseigneur le Supérieur général qui a fait les Ordinations à Hunfeld, et, à Metz, la consécration du premier évêque du Basutoland. Notre Révérendissime Père a aussi visité la Province d'Allemagne, la Belgique, etc.



2. C'est à la Maison généralice que Sa Grandeur Mgr Desanti, évêque d'Ajaccio, est descendue pendant les fêtes de la Béatification de Jeanne d'Arc.



3. Sur la proposition de la Sacrée Congrégation de la Propagande, Sa Sainteté le Pape Pie X a nommé :

Coadjuteur avec future succession du Vicaire apostolique d'Athabaska (Canada) : le R. P. Célestin Joussard, Oblat de Marie Immaculée, missionnaire dans ce vicariat apostolique.

Missions catholiques.



4. Le 18 mars dernier, l'archidiocèse de Saint-Boniface a célébré le 14e anniversaire du sacre de Mgr Langevin. La messe solennelle a été chantée par Monseigneur l'Archevêque, dans la nouvelle cathédrale de Saint-Boniface, et c'est le R. P. Dandurand, O. M. I., doyen du clergé canadien, qui assistait Sa Grandeur à l'autel.

Ad multos annos !

***

5. Mgr Gaughren, qui passait quelques jours en Irlande, a administré le sacrement de Confirmation à 90 enfants à à l'école industrielle de Glencree, diocèse de Dublin, le 6 mai 1909. Monseigneur a été assisté par les RR. PP. M. O'Reilly, supérieur, J. Morgan, aumônier, et Furlong, prédicateur d'une retraite de trois jours pour les jeunes élèves.

***

6. Le R. P. Gnanaprakasar, O. M. I., a eu la consolation, au mois de mars dernier, de recevoir dans l'Eglise une famille de six personnes de la caste des agriculteurs (Vellala) à Neervely (Ceylan).

Ce sont les membres de cette caste qui ont persécuté si cruellement, il y a sept ans, les pauvres chrétiens de leur village. Ils avaient poussé la haine jusqu'à détruire l'église, briser les statues, etc. Signe des temps, remarque le journal, qu'un membre influent de cette même caste, qui naguère encore persécutait les chrétiens, soit devenu lui-même catholique avec toute sa famille.



7. A la cathédrale de Jaffna, les sermons du Carême ont été prêchés cette année par Mgr Joulain, devant un auditoire de plus en plus nombreux et attentif.



8. Pendant le Carême, du 28 février jusqu'au dimanche de la Passion 28 mars 1909, les RR. PP. Wilkinson, Clarke, O'Reilly (Mathieu), et Matthews ont prêché une mission de quatre semaines dans la paroisse de Saint-Pierre et Saint-Paul à Cork en Irlande. « A most successful mission », au dire de M. le Curé. Les détails nous manquent.

La paroisse compte 12.000 âmes, et l'on sait qu'en Irlande le peuple se distingue par son esprit de foi et de ferveur même.

***

9. Sous le titre de Notre-Dame de Natal, le R. P. Le Texier, O. M. I., a publié, dans le journal « The Irish Catholic », un intéressant compte rendu des missions de Natal.

***

10. Le même journal rapporte que le jour de l'Annonciation il y eut 17 prises d'habit et 7 professions religieuses au couvent des Sœurs du Verbe Incarné à San Antonio.

Pendant la cérémonie, présidée par Mgr Forest, et à laquelle assistaient plusieurs Oblats, le R. P. Ring a donné le sermon.

***

11. A l'occasion du mois de Marie, célébré et suivi avec tant de piété dans l'église d'Inchicore, une imposante procession a été organisée le premier dimanche de mai. Tout a contribué à en faire une manifestation de foi et de dévotion : la douceur du temps, la beauté du site, l'éclat des ornements, oriflammes et bannières; l'entrain des cantiques, la suavité des hymnes, et jusqu'aux accents de la fanfare de l'école St-Kevin de Glencree.

Inutile d'ajouter que les confréries, les écoles et même les sociétés de gymnastique étaient là, avec l'élite des catholiques de Dublin.

***

12. Un oubli à réparer. Nous n'avons pas annoncé : « Les Fiançailles et le Mariage », c'est-à-dire le décret *Ne Temere* du 2 août 1907 expliqué par demandes et réponses par le R. P. Duvic, O. M. I., professeur de morale à l'Université d'Ottawa. Ce livre a reçu l'approbation de Mgr Langevin et mérité des éloges unanimes.

***

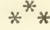
13. Le R. P. Mac Sherry, provincial, et le R. P. Scannell, ont donné une retraite paroissiale à Finglas, paroisse de campagne dans le diocèse de Dublin, pendant les quinze jours qui précédaient le dimanche de la Passion, 28 mars 1909. Les deux Pères ont travaillé beaucoup, surtout au confessionnal ; leur travail a été très consolant et très fructueux.

***

14. Des retraites paroissiales ont été prêchées pendant la Semaine sainte dans notre église de Rockferry par les RR. PP. Mac Sherry, provincial, et Matthews, O. M. I., et à Sandyford, par le R. P. Clarke, O. M. I.



15. Le dimanche 9 mai, les RR. PP. Matthews et Scannell terminaient les exercices d'une mission de 15 jours dans notre église de Leith, en Ecosse.



16. Les RR. PP. Mac Sherry, provincial, et Clarke, ont donné une mission de quinze jours, clôturée le 16 mai 1909 à Longford, diocèse d'Ardagh (Irlande).



17. Une belle et touchante cérémonie avait lieu le Samedi Saint à la mission de Moratuwa (Ceylan).

Le R. P. Guiraud, O. M. I., chargé de la mission, conférait le saint baptême à 70 catéchumènes dans l'église Saint-Joseph ; tandis que son assistant, le R. P. Lucien Thomas, baptisait dans l'église Saint-Sébastien bon nombre de convertis. Parmi les néophytes, il y avait des bouddhistes et des protestants.

***

18. Le R. P. Scharsch, Assistant général, quittera Rome le lundi 7 juin pour aller faire la visite canonique du Vicariat de la Cimbébasie. (Colonie allemande du Sud-Ouest africain.)

***

19. *Vers Lui.* — Elévations au Sacré-Cœur. — Imprimerie Saint-Paul, Bar-le-Duc.

C'est le titre d'un beau et bon livre que vient d'écrire à la gloire du Sacré-Cœur le R. P. F. Anizan.

Sans en rien dire — l'heure tardive nous le défend — constatons d'un mot que ce livre a été accueilli comme il devait l'être.

Les théologiens en font l'éloge ; les âmes pieuses y trouvent à la fois un aliment solide et un breuvage délicieux.

CHRONIQUE PIEUSE

Exercices des 12 samedis en l'honneur de l'Immaculée Conception.

Indulgence plénière chaque samedi.

A l'occasion du Cinquantième anniversaire des Apparitions de Notre-Dame de Lourdes, Monseigneur le Supérieur général adressait de Rome, le 12 novembre 1908, à toute la Congrégation, une circulaire (n° 104) qui prescrivait la célébration, dans nos églises et oratoires, d'un triduum préparatoire à la fête de l'Immaculée Conception.

Par une faveur spéciale, le Saint-Père avait daigné accorder une indulgence plénière, à gagner le 8 décembre 1908, par tous les fidèles qui auraient suivi ces exercices.

Aujourd'hui, nous appelons l'attention de nos lecteurs sur une pratique pieuse, qui, bien que différente de celle relatée plus haut, n'en concourt pas moins à la gloire de notre Mère Immaculée et au bien des âmes.

Il s'agit des « Exercices des 12 samedis en l'honneur de l'Immaculée Conception. »

Tous les fidèles qui, 12 samedis de suite avant ladite Fête, s'étant confessés et ayant communié, auront vaqué à la prière ou à de pieuses méditations en l'honneur de la B. Vierge conçue sans le péché originel, et, en outre, auront prié à l'intention du Souverain Pontife, gagneront, chacun de ces 12 samedis, UNE INDULGENCE PLÉNIÈRE, applicable aussi aux défunts.

Cette année, le 1er samedi est le 18 septembre 1909.

La concession étant perpétuelle, nous la transcrivons ici.

Die 26 Novembris 1908.

SSmus D. N. Pius div. prov. Papa X, in audientia R. P. D. Adsessori S. Officii impertita, universis christifidelibus qui duodecim sabbatis haud interruptis ante festum Immaculatæ Conceptionis B. Mariæ Virginis, confessi ac S. Synaxi refecti, sive precibus sive piis meditationibus ad honorem ejusdem B. Virginis absque macula originalis culpæ conceptæ, vacaverint, et ad mentem Summi Pontificis pias ad Deum preces effuderint, plenariam indulgentiam, defunctis quoque applicabilem, singulis memoratis sabbatis lucrifaciendam, benigne concessit in perpetuum absque ulla Brevis expeditione. Contrariis quibuscumque non obstantibus.

L. ✠ S.

ALOISIUS Can. GIAMBENE,
Substitutus pro Indulgentiis.

(*Acta Apost. Sedis,* Vol. I, page 146.)



L'Indult accordé par le Saint-Père, le 14 octobre 1906, aux membres inscrits dans la Confrérie du Saint-Rosaire, EST ÉTENDU A TOUS LES FIDÈLES, c'est-à-dire qu'il est permis à tous les fidèles, et sans perdre le gain d'aucune indulgence, de séparer les dizaines du Rosaire entier, ou les dizaines d'un chapelet récité le même jour.

(*S. Cong. des Indulgences*, 8 juillet 1908.)



La fête de saint Paulin, évêque de Nole, a été élevée au rite double mineur et étendue à toute l'Eglise pour la date du 22 juin.

(18 septembre 1908. *Acta A. S.* — I, 245.)



A la double question posée à la S. C. du Saint-Office (Sect. des Indulgences) de savoir : 1° si l'usage de remplacer dans les chapelets les gros grains (du *Pater*) par de petites médailles de la sainte Vierge, mettait obstacle au gain des indulgences ?

2° Si cet usage pouvait être gardé ou non ?

La Suprême Sacrée Congrégation a répondu : « *Nihil esse innovandum.* »

(13 mars 1909.)

Indulgences.

Indulgence de 300 jours à la prière suivante, dont le P. Pichon, S. J., a expérimenté la puissante efficacité près des mourants, obtenant par son moyen un grand nombre de conversions.

« O Cœur d'amour, je mets toute ma confiance en vous « car je crains tout de ma faiblesse, mais j'espère tout de « vos bontés. (Bse Marguerite-Marie.)

(30 mai 1908.)

***

Indulgence de 300 jours, *toties quoties*, pour chacune de ces invocations :

1° « Mater amoris, doloris et misericordiæ, ora pro nobis ».

(14 mai 1908.)

2° « Cœur Sacré de Jésus, je crois à votre amour pour moi. »

(29 juillet 1908.)

3° « Tout pour vous, Cœur Sacré de Jésus. »

(26 novembre 1908.)

***

Une indulgence de 50 jours, applicable aussi aux défunts, est accordée aux fidèles qui baisent l'anneau des évêques, des archevêques et des cardinaux.

(18 mars 1909, *Acta A. S.* Vol. I, page 277.)



IMPRIMATUR

Virduni, die 1 Junii 1909.

LIZET, *vic. gen.*

Bar-le-Duc. — Impr. Saint-Paul. — 2788,6,09.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 187. — Septembre 1909.

I

SASKATCHEWAN

Rapport sur la mission Saint-Joseph. Lac Cumberland.

Tout dernièrement, le R. P. Ovide Charlebois me demandait de vouloir bien écrire quelque chose sur cette mission. Un tel désir, si légitime, venant de mon ancien et vénéré supérieur, était pour moi un ordre, et je vais essayer d'y donner suite dès aujourd'hui.

Je vous prierai d'abord de ne pas refuser votre indulgence à un pauvre petit missionnaire des sauvages, et presque sauvage lui-même, qui, à force de parler cris ne sait plus parler français, et dont la plume rouillée a peine à secouer sa torpeur. Depuis déjà plusieurs années, nos Annales ont gardé le silence sur la mission Saint-Joseph. Je le reconnais, c'était pourtant mon devoir de les faire parler ; je devais cela à mes frères et à mes supérieurs. J'aurais dû suivre les bonnes habitudes de mon vénéré prédécesseur

ici. Je ne l'ai pas fait. Pourquoi ? Peut-être à cause du manque de détails intéressants ; peut-être aussi, et même certainement, à cause du manque de temps. Mais, la principale et la plus certaine des raisons, c'est, sans aucun doute, la paresse ! Cette affreuse paresse qui, après les premières années du ministère, s'empare trop souvent du missionnaire et le réduit au silence. Il est temps de réagir contre cet ennemi mortel de nos Annales. Je vais le faire aujourd'hui avec le moins d'imperfections qu'il me sera possible. Puissé-je par là réparer un peu les oublis du passé.

Voilà bientôt six ans que le R. P. O. Charlebois, un des premiers fondateurs de cette mission, nous a laissés pour aller où l'obéissance voulait bien l'envoyer. Son départ de cette mission, le 22 août 1903, fut pour nous tous comme un jour de deuil : nous perdions en lui le meilleur des pères. Je restais seul ici avec tout mon bagage d'imperfections et d'inexpérience. Mais bientôt, la Providence, toujours bonne pour le missionnaire, vint à notre secours et nous envoya le R. P. Rapet pour prendre la direction de cette mission. Malgré son attachement si légitime à ses chers Montagnais de l'Ile à la Crosse, ce bon Père n'hésita pas à s'imposer un grand sacrifice pour venir prodiguer ses soins et son zèle à nos Cris et nos Métis du lac Cumberland. Son séjour ici, bien que de courte durée, nous a été bien agréable. Son souvenir est encore vivant dans l'esprit et le cœur de nos chrétiens. Nous avons tous regretté son départ. A leur tour, les bons Pères Guilloux et Demers sont venus successivement nous apporter le tribut de leur zèle et de leur dévouement. Je suis heureux ici de leur en témoigner toute ma reconnaissance et celle de nos chrétiens. Leur activité infatigable a grandement suppléé à mon impuissance et leur charité fraternelle s'est toujours fait un bonheur de partager les labeurs de leur frère aîné. Je les en remercie bien sincèrement. Grâce à leur précieux concours, nous avons pu faire face aux diverses exigences de notre

ministère dans cette mission. Mais, malgré nos communs efforts et nos travaux, je dois l'avouer, à ma grande douleur, notre sainte religion n'a pas réalisé de grandes conquêtes, ni de notables progrès durant ces quelques années. Pas de grandes défaites ni de brillantes victoires à signaler dans les Annales de notre mission. C'est le *statu quo* parfois si déconcertant pour le cœur du missionnaire.

Notre paroisse Saint-Joseph, bien petite par le nombre, est grande par la distance et l'étendue. Elle s'avance à peu près jusqu'à 200 milles au nord-est et autant dans la direction sud-est, sans compter divers postes à visiter dans les environs de la localité. En descendant le cours de la rivière Saskatchewan, nous rencontrons, à 60 milles de Cumberland, la mission du Pas ; et, plus loin, à l'embouchure de cette même rivière dans le lac Winnipeg, la mission du Grand Rapide (distance de 200 milles environ). Ce sont là nos deux succursales.

La mission du Pas, dédiée à Saint-François de Sales, ne compte qu'un petit noyau de catholiques, environ 25, perdus dans la masse du protestantisme. Depuis son établissement, cette mission n'a fait que végéter, malgré les visites assez régulières du missionnaire. Sa misérable petite chapelle, dans son état d'abandon et de délabrement, figure mal à côté de sa rivale, l'English Church, qui se dresse toute triomphante et semble nous mépriser. Un jour peut-être, s'il plait à Dieu, notre situation précaire dans ce pays pourrait bien se modifier. La construction toute récente du chemin de fer de la Hudson's Bay et l'arrivée des chars au Pas, vont sans doute apporter bien des changements dans la contrée. Et parmi tous ces flots humains qui vont se déverser dans ces pays, nouvellement ouverts à la civilisation, nous espérons bien recevoir notre contingent de catholiques. Le Pas étant sans doute appelé à devenir une place importante, un jour peut-être (et puisse-t-il venir bientôt !) on verra l'église catholique du Pas se relever de ses cendres. On la verra sortir de son état d'humiliation pour

braver à son tour le temple de l'erreur et semer à profusion le bon grain de la vérité dans le champ des âmes tout infesté par l'ivraie de l'hérésie. Déjà nos supérieurs, en prévision de l'avenir, ont pris leurs mesures pour avoir un pied-à-terre dans la future ville du Pas. Ils y ont fait l'acquisition de quelques lots de ville, dans le but d'y fonder une mission et d'y construire une église. Espérons que ces projets ne tarderont pas à recevoir leur réalisation.

Le second poste confié à notre sollicitude est la mission du Grand Rapide. Nous y possédons un modeste petit presbytère avec une belle petite église, construite il y a quelques années par les soins du R. P. Charlebois, avec l'aide du Frère Welsh et le concours de nos Métis. Il y a là à peu près une cinquantaine de catholiques. Cette mission, comme sa sœur, la mission Saint-François de Sales, ne fait que végéter et languir. Elle souffre de l'éloignement du prêtre durant de longs mois. Mais que faire ? Le prêtre est si loin et les voyages si dispendieux. Après la promesse, maintes fois réitérée et jamais réalisée, d'avoir parmi eux un prêtre de résidence, nos chrétiens, presque toujours seuls, se laissent aller au découragement et perdent beaucoup de leur ancienne ferveur. Cette mission, située à l'extrémité est de notre vicariat et sur les limites mêmes du Manitoba, serait desservie avec beaucoup plus d'avantage et de facilité par nos Pères de cette dernière province. Se trouvant plus à proximité que nous, ils pourraient s'occuper plus régulièrement de ces pauvres âmes si délaissées et y réaliser des fruits abondants de sanctification et de salut.

Après ce petit coup d'œil jeté à la hâte sur nos deux chrétientés du Pas et du Grand Rapide, revenons à notre mission Saint-Joseph, qui est notre principal champ d'apostolat et où se passe la majeure partie de notre existence. Le nombre des catholiques s'y élève actuellement à 185. A part quelques Blancs, assez rares, notre chrétienté se compose de Métis canadiens et de sauvages Cris, vivant pour la plupart, à la façon indienne, de chasse et de pêche.

Nos métis, établis aux environs de la mission et non loin des magasins de la Hudson's Bay et Révillon Frères, ne s'éloignent jamais beaucoup de la localité, sauf au printemps et à l'automne. Ils se rendent alors avec leurs familles dans le pays des rats musqués et autres animaux à fourrure pour y faire la chasse et, par là, se procurer quelques moyens de subsistance. Quant à nos chers sauvages, la vie nomade fait toujours leurs délices : ils se montrent pour la plupart assez rebelles à tout essai de civilisation. Absents pendant les trois quarts de l'année, ils font une courte apparition dans la saison de l'été. Ils viennent alors s'approvisionner aux divers magasins du village. Ils n'oublient pas non plus d'aller retremper leurs âmes à la source de la grâce et des bénédictions célestes. Mais bientôt les reprend la nostalgie de leur pays de roches avec ses lacs immenses et ses belles forêts. Et les voilà partis ! partis bien loin, aux quatre vents du ciel, et pour de longs mois. Comme vous le comprenez aisément, un des plus grands obstacles de l'évangélisation de nos chrétiens, c'est ce genre de vie errante et nomade qui les tient, la plupart du temps, éloignés de nous. Il en résulte, chez un grand nombre, l'ignorance en fait d'instruction religieuse et une sorte d'indifférence. Le milieu protestant dans lequel ils ont le malheur de se trouver, n'est pas non plus sans exercer sur eux une fâcheuse influence. Nous avons affaire ici à une catégorie d'hérétiques, spécialement opiniâtres : ce sont des têtes dures. Leur fanatisme exalté n'a d'égal que leur ignorance extrême, soigneusement entretenue par le Révérend ministre et nourrie de mille préjugés et mensonges divers à l'adresse des catholiques. C'est entre les deux camps opposés une vraie lutte, une guerre acharnée. Si Dieu nous fait la grâce de ramener au bercail quelques brebis égarées, nos hérétiques ne tardent pas à en manifester leur dépit. A leur tour, ils cherchent, par tous les moyens, à nous ravir les âmes. Nos Métis, malgré tous leurs défauts, sont pour la plupart assez fermes et opiniâtres

dans leurs croyances : on doit leur rendre ce témoignage. Tout indifférents qu'ils puissent paraître, ils aiment leur religion et ne souffrent pas qu'elle soit attaquée en leur présence. Pour la défendre alors, tous les moyens leur sont bons, même les arguments frappants. Nos sauvages, eux aussi, sont généralement assez fermes dans leur foi. Cependant, il n'est pas rare de rencontrer parmi eux de ces âmes faibles et sans principe, que la moindre contrariété et un simple caprice peuvent entraîner jusqu'à la défection et l'apostasie. Telle une sauvagesse protestante que j'avais mariée jadis à un Métis catholique. Quelques mois après le mariage, elle se décide à embrasser la religion de son mari. Les dispositions me paraissant assez sérieuses, je l'instruis de mon mieux, et, après avoir reçu son abjuration, lui confère le saint baptême. Ma néophyte était au comble du bonheur ; elle semblait aimer sa religion et la pratiquait fidèlement, à l'édification de tous. Le malheur, tout d'un coup, vint fondre sur elle : la mort lui ravit un de ses enfants. Je tâchai de la consoler et de lui inspirer des sentiments de résignation. De leur côté, ses anciennes commères protestantes courent à elle pour lui crier sur tous les tons : « C'est le baptême catholique qui a tué ton enfant ; tu as mal fait de rejeter la religion de tes pères. Reviens à nous et tes enfants vivront. » La pauvre misérable crut à leurs paroles, et, le dimanche suivant, elle reniait sa foi et retournait à son vomissement. Son apostasie ne lui porta pas bonheur. Cet hiver, dans le cours de mes voyages, j'arrivais dans un camp sauvage pour y faire deux baptêmes. Mon apostate s'y trouvait. La veille même de mon arrivée, elle venait de perdre un autre de ses enfants, qui pourtant avait reçu le baptême protestant. Et elle-même gisait dans sa vieille couverture, vrai squelette vivant, aux prises avec la terrible consomption. J'allai à elle, et, après l'avoir saluée, lui offris les secours de mon ministère si elle voulait bien revenir de ses égarements. Elle ne daigna même pas me répondre, mais son silence me dit assez que la malheureuse

avait perdu la foi. De pareilles défections, hélas ! se rencontrent de temps en temps, et, à chaque fois, notre cœur de missionnaire en éprouve une profonde tristesse. Elles sont, la plupart du temps, le résultat des mariages mixtes dont l'influence néfaste se fait tristement sentir dans nos missions. Nos catholiques, malgré de nombreux avertissements, ne semblent pas vouloir comprendre le danger et les inconvénients de semblables unions. Ils ne veulent pas comprendre non plus combien grande est l'obligation qui leur incombe de bien élever leurs enfants, de veiller sur eux et les corriger au besoin. L'enfant métis, trop idolâtré par ses parents, semble roi et maître chez lui : il y jouit d'une entière liberté. A proprement parler, il se fait à lui-même son éducation : la triste éducation de la rue et du bois. Pour réagir contre le mal, le prêtre est là, il est vrai, et il ne ménage pas ses remontrances et ses conseils ; il tâche bien de retenir l'enfant sur le penchant du vice. Mais, hélas ! son influence, toute précieuse qu'elle est, ne suffit pas à enrayer le fléau. Il est vrai aussi, nous avons une école ; mais à cette école il faudrait quelqu'un qui aurait à cœur la bonne éducation de l'enfant bien plus encore que son instruction, et qui remplirait ses fonctions pour le plus grand bien de l'enfant et non pas seulement pour son intérêt personnel. Mais ce quelqu'un, malgré nos recherches et nos demandes, nous n'avons pas encore eu le bonheur de le rencontrer.

Pour ces raisons, et bien d'autres encore qu'il me serait trop long d'énumérer, notre paroisse Saint-Joseph nous paraît dans un état de langueur spirituelle peu encourageante. On n'y voit pas cette piété simple et droite, ce goût de la religion et cet entrain réconfortant qui se remarquent dans bon nombre de nos missions du Nord. Ici, c'est plutôt la froideur, et chez quelques-uns le commencement de l'indifférence. Le missionnaire ayant à vivre dans un tel milieu, privé de bien des consolations, a besoin d'exciter de temps en temps son courage et de veiller sur lui-même pour ne

pas voir s'affaiblir en lui le zèle et la ferveur d'autrefois. Pour remédier sans doute à cet état de choses et relever notre ardeur, la Providence nous a ménagé un autre genre de ministère, le ministère ambulant, qui bien souvent nous console des amertumes du premier. Nous avons, nous aussi, notre itinéraire à parcourir chaque année pour aller visiter la partie nomade de notre petit troupeau. Ce sont de longs et pénibles voyages : en canot, durant l'été, et en traîne à chiens dans la saison des glaces. Nous avons à y parcourir des distances assez respectables de 150 et même 200 milles. Je ne m'arrêterai pas à vous en faire le total. Dieu le connaît ; il connaît aussi nos souffrances et nos privations : puisse-t-il nous en récompenser un jour ! A l'exemple du divin Maître, le missionnaire, *fatigatus ex itinere,* et le visage ruisselant de sueur, voudrait s'arrêter lui aussi et regarder en arrière. Mais les pauvres enfants des bois l'appellent et il va, malgré les souffrances et les fatigues, et à son contact les âmes se sanctifient et se sauvent. Car, pour sauver les âmes, il faut souffrir et marcher à la suite de Jésus crucifié.

En dehors de nos voyages, notre vie ici à la mission, comme celle de tous nos frères dans le Nord, se partage entre le spirituel et le temporel ; les exercices de la vie religieuse et pastorale et les multiples exigences que nécessite l'entretien d'une mission. Malheureusement, trop souvent, le matériel empiète d'une façon regrettable sur le spirituel, et parfois lui nuit considérablement. Faute de bras pour nous venir en aide, nous sommes souvent obligés de faire nous-mêmes un peu de tous les métiers, depuis la cuisine jusqu'au jardin, sans parler de l'entretien de nos quelques animaux. Nombre de nos journées s'écoulent ainsi dans des occupations purement matérielles ; nos exercices de piété en souffrent beaucoup, et le soin des âmes également. Depuis quelques années surtout, cette mission a dû passer par une série de travaux matériels qui ont absorbé une bonne partie de notre temps et occasionné de lourdes dé-

penses. Ç'a été d'abord la construction d'une église à Grand Rapide. Puis la démolition de la vieille mission, trop exposée aux ravages de l'inondation, et sa reconstruction sur un terrain un peu plus élevé. Enfin, l'été dernier, des réparations et améliorations importantes ont été faites à notre vieille petite église qui menaçait ruines. Le regretté Frère Welsh, si vaillant et si expert dans tous ces genres d'ouvrages, a été l'organisateur et l'architecte de tous ces travaux. Grâce à lui, à son activité et son dévouement, la mission Saint-Joseph, église et presbytère, a été admirablement restaurée et remise à neuf. Nous sommes heureux de lui en témoigner toute notre reconnaissance. Nous devons aussi une mention toute spéciale au R. P. O. Charlebois, qui, par une généreuse aumône, a bien voulu contribuer à l'embellissement de son ancienne église Saint-Joseph. Après tous ces travaux, et à la vue des services inappréciables rendus à cette mission par nos Frères convers, nous souhaitons ardemment que Dieu inspire à quelques bons et généreux chrétiens le désir de venir se dévouer et se dépenser au service de son Eglise et pour le plus grand bien des âmes.

Le Frère Oblat, dans nos missions, est comme le bras droit du prêtre ; avec lui, le missionnaire, déchargé du matériel, peut vaquer avec plus de loisir aux travaux du saint ministère. Sa vie est un apostolat, l'apostolat de la prière et du bon exemple, parfois non moins fécond que celui de la parole. Les édifices sacrés qu'il élève à la gloire de Dieu et embellit avec un soin jaloux, sont pour les fidèles comme une exhortation permanente et efficace à la piété et au souvenir de la patrie d'En Haut. Sous les regards du divin Maître et à l'ombre du sanctuaire, ses jours s'écoulent tranquilles et pleins de mérites. C'est le bon et fidèle serviteur qui se prépare pour l'autre vie une récompense ineffable. C'est un autre saint Joseph travaillant pour Jésus et Marie et ne vivant que pour eux. Et si vraiment ils sont beaux, les pieds du missionnaire évangélisant la paix, ne

pourrait-on pas en dire autant de ceux de l'humble Frère Oblat, sacrifiant tout : famille, patrie, avenir, pour voler au secours du prêtre, partager ses souffrances et ses labeurs, et l'aider de toute la force de ses bras et de tout le dévouement de son cœur dans l'œuvre de l'évangélisation des pauvres Indiens

Je ne saurais terminer ce rapport sans faire part à mes Frères en religion d'une double joie que, dans sa bonté, le divin Maître vient de m'accorder au début de cette année 1909. La première a été l'arrivée ici du R. P. Renaud, appelé par la voix de l'obéissance à venir partager mes travaux et ma solitude. Son bon cœur d'Oblat, son zèle intrépide de jeune apôtre, vont suppléer grandement aux imperfections de son frère aîné et réaliser parmi nos enfants des bois les plus heureux fruits de conversion et de salut. La seconde a été la conversion à la vraie foi de deux sauvagesses protestantes ; leur retour à Dieu a grandement consolé notre cœur de missionnaire. L'une d'elles, déjà avancée en âge et mariée à un bon vieux métis canadien, fréquentait depuis longtemps notre église sans jamais se décider à embrasser la religion catholique. Un beau matin, elle entre à la mission et vient me dire sans autre préambule : « Ekwa, n'osissim, ki ka sikahatawin, ni pakitinisum naspitchi. Mon petit-fils, tu vas me baptiser maintenant, me voilà décidée pour toujours. » — C'est bien, ma grand-mère, lui répondis-je aussitôt, ce sera pour dimanche prochain, car à quoi bon différer plus longtemps, puisque tu connais déjà notre religion et que tu la désires de tout ton cœur? Et quelques jours après, en présence de tous nos catholiques, la bonne vieille Christiana (car c'était son nom), devenait vraiment *chrétienne* et par le nom et par la grâce du saint baptême. Son pauvre vieux en pleurait de joie.

Et dans le ciel il dut y avoir une grande allégresse, à la vue de la brebis égarée rentrant au divin bercail.

H. Boissin, *O. M. I.*

II

Rapport sur la mission de l'Immaculée Conception à Fish Creek, Sask, Canada.

La mission de l'Immaculée Conception, à Fish Creek, a été fondée en 1900, et aucun rapport n'en a été donné ni dans les « Missions » ni dans les « Petites Annales ». C'est pourtant une mission à laquelle les protestants, aussi bien que les catholiques, se sont intéressés et qui occupe une vaste place dans le diocèse de Prince Albert, sur le champ de bataille de la Rébellion de 1885.

Elle est formée des immigrants Galiciens du diocèse, où, dès 1897, ils sont venus occuper des terres. Depuis cette époque, il se sont établis en beaucoup d'autres endroits et ont fondé des colonies importantes. Les premiers Galiciens, en 1897, furent dirigés sur le territoire de la Saskatchewan. Jusqu'alors, on leur avait trouvé du terrain au Manitoba, dans l'Assiniboine et dans l'Alberta, mais le territoire de la Saskatchewan leur était resté étranger. Ce ne fut pas sans effort qu'on put changer la direction de ce courant de l'émigration. Tandis que beaucoup d'entre eux s'étaient promis de retrouver de leurs parents dans l'Alberta, on les conduisit sans crier gare de Regina jusqu'à Duck Lake, vers le nord, au lieu de les amener jusqu'à Calgary et ensuite au nord, vers Edmonton.

Il y eut, naturellement, des scènes alarmantes pour les agents d'immigration qui ne réussirent pas à placer les premiers venus dans les plaines fertiles du Fish Creek. On dut leur permettre de s'établir parmi les Mennonites, du côté

de Rosthern, où ils pouvaient se faire comprendre de ces gens venus de Russie.

Pour réussir à amener d'autres colons à Fish Creek, quelques semaines après, on leur fit prendre un chemin détourné bien avant dans la prairie, afin de les empêcher de retourner à la station qu'ils avaient quittée.

Ces premiers Galiciens du territoire de la Saskatchewan, à Fish Creek et à Rosthern, s'adressaient pour leurs besoins religieux au R. P. Moulin de Batoche et aux RR. Pères Pineau et Paquette, de Duck-Lake. Mais il leur fallait plus que cela.

En même temps, des Métis de la colonie de Fish Creek, tous habitant le long de la rivière (branche du sud de la Saskatchewan, appelée auparavant « Rivière aux Gros Ventres »), demandèrent à Mgr Pascal, leur évêque, de leur donner un prêtre résidant qui pourrait s'occuper aussi des Galiciens. Les efforts réunis des deux parties eurent pour résultat l'envoi d'un prêtre en la personne du R. P. Brück, au mois de mai 1900.

Le courageux missionnaire, qui avait bien travaillé depuis plusieurs années et à Thunderchild, chez les Cris, et à Prince Albert, entreprit de fonder une florissante mission d'un grand avenir. Tout en s'occupant des préparatifs pour la bâtisse d'une maison-chapelle parmi les Métis, il faisait de longues tournées de mission parmi les Galiciens, logeant sous la tente comme auparavant chez les sauvages. La plus grande difficulté pour lui fut celle de ne savoir ni la langue polonaise ni la langue ruthène. Il dut donc se contenter de leur parler l'allemand, qui était compris par quelques-uns, ou l'anglais qu'on commençait à apprendre. Pour les confessions, il se servait d'un questionnaire allemand-polonais. Les gens de bonne volonté parmi eux étaient bien satisfaits de ce mode d'évangélisation, surtout que beaucoup d'entre eux avaient craint de ne trouver ici aucun prêtre qui s'intéressât à de pauvres Galiciens, à demi sauvages eux aussi. Le missionnaire gagna donc bien vite leur sympathie et

tâcha de finir le plus vite possible quelque maison-chapelle à Fish Creek, sur cette rive de la branche sud de la Saskatchewan.

La divine Providence, bien paternelle partout pour le missionnaire, avait réservé ou préparé une belle place et une belle terre appropriées aux exigences d'une mission.

Toutes les terres aux alentours avaient été prises ; pourtant, près du lieu où devait s'établir la traverse pour passer la rivière, on trouva deux terres abandonnées par un Métis, du nom de Vermette.

Une de ces terres servit d'emplacement à la mission, l'autre devint le partage d'une famille, venue à cette époque des Etats-Unis et dont les enfants, bien élevés, sont tour à tour chantres et servants de messe, et nous aident dans tous nos travaux. Jamais leur générosité ne s'est démentie.

A l'automne de 1900, l'obéissance avait adjoint au R. P. Bruck un compagnon, intrépide lui aussi, le R. P. Krist Théodore, qui fut un de ceux qui ont fondé le Scolasticat de Hunfeld, lors de son installation à l'Hôtel de Ville.

Il n'a pas réussi à apprendre les langues des Galiciens : le polonais et le ruthène ; mais il s'est rendu très utile au milieu d'eux et des Métis, comme plus tard auprès des Allemands et des Hongrois. L'hiver de 1900-1901, il entra avec le F. Labelle dans la nouvelle maison, tout en l'achevant à l'intérieur. L'hiver étant très rigoureux et la maison pas bien sèche encore, ils durent beaucoup souffrir à la façon des missionnaires parmi les sauvages. Le 25 mars, ils s'en retournèrent à Prince Albert, et le R. P. Bruck resta à Fish Creek, prit un autre logement, la maison n'étant pas encore habitable.

Le 1er mai vint de Prince Albert, en compagnie du R. P. Krist, un homme, célèbre déjà au Lac Caribou, le bon et dévoué Frère Célestin Guillet. On l'envoyait pour aider à la fondation de notre nouvelle mission de Fish Creek. Ici, comme au Lac Caribou, il s'est dépensé sans mesure.

Il ne croyait y rester qu'en passant, mais l'obéissance, bien méritoire parfois, lui a demandé de faire le sacrifice de son ancienne mission. Ce bon religieux n'a pas hésité de renoncer même à tout espoir de retour dans la chère mission où tout l'appelait : et les orphelins qu'il a élevés depuis 37 ans, et les gens qu'il a aidé à convertir, et le R. Père Gasté, son supérieur, et la mission elle-même, dont il avait construit lui-même une grande partie avec ses orphelins.

A la nouvelle mission de l'Immaculée Conception de Fish Creek, où il est resté depuis, c'est lui qui a orné nos églises, qui a fait nos autels et bien des meubles pour la mission. De plus, il est notre tailleur, notre cuisinier, notre sacristain, notre organiste et maître chantre ; bref, il sait tout faire.

Quelques mois après la venue du bon F. Guillet, arrivait de Hünfeld un missionnaire, ayant quelques notions de la langue polonaise, le R. P. Forner, qui fut envoyé pour travailler parmi les Galiciens. Quelques semaines s'étaient à peine écoulées que le R. P. Brück lui imposait de commencer ses prédications en polonais. La tentative était hardie, mais ce qui est ordonné par l'obéissance ne saurait être impossible. Il se mit donc à prêcher en polonais et il a prêché jusqu'au moment où il a été relevé de ce poste de zèle, en octobre 1908, pour laisser place libre au R. Père Nandzik Théophile, polonais de naissance, et au R. Père Androchowicz, prêtre ruthène. Le travail ne leur manquera pas, car il y a près de 1.500 familles.

A la fin d'octobre 1901, le R. P. Brück partit pour Prince Albert afin d'y prendre sous sa direction l'Orphelinat.

Restaient donc à Fish Creek le R. P. Krist, avec le R. P. Forner et le Fr. Guillet Célestin, et le même personnel resta jusqu'au mois de mai 1904. C'est alors que le R. P. Krist fut envoyé comme directeur de la mission de Carlton, près des ruines de l'ancien fort de la Compagnie.

Pour ne pas laisser l'autre Père tout seul, Monseigneur crut bien faire en lui envoyant le R. P. Dauber, comme socius. Mais la maison de Fish Creek n'était pas faite pour un malade comme le jeune Père dont nous parlons ; il ne resta donc que 4 ou 5 semaines. Après la retraite annuelle, il resta comme auparavant à Duck-Lake ou à Prince Albert. Père et Frère restèrent seuls jusqu'à l'arrivée du R. Père Schweers, destiné aux missions allemandes du Tramping-Lake (colonie Saint-Joseph).

Il n'arriva à Fish Creek que vers le 20 décembre 1904. Tandis que le Père de Fish Creek avait grand besoin de lui pour le temps de Noel, avec quatre ou cinq postes à desservir, le R. P. Schweers dut aller officier à Prince Albert. Pour comble de malheur, il prit froid et faillit ne plus retourner à la mission. Mais le bon Dieu eut pitié des Galiciens et le Père revint pour trois mois, jusqu'à son départ pour Tramping-Lake, vers le 20 avril 1905.

A l'automne arriva le R. P. Brabender, qui resta à Fish Creek près de deux ans, chargé surtout de l'église de Rosthern, des Metis de Fish Creek et des Allemands au sud de Saskatoon.

Pendant une absence du R. P. Brabender, 15 août au 15 oct., pour aider les RR. PP. Laufer et Schweers au Tramping-Lake, Monseigneur envoya comme aide le R. P. Pascal, qui y resta jusqu'en juin 1907 et s'y dévoua sincèrement aussi pour les Galiciens. Il était chargé surtout de l'élément français de la mission, des Métis français.

Le R. P. Nandzik Théophile, polonais, vint au mois de mai 1907. Il sera peut-être plus apte à diriger les Galiciens, qui paraissent insatiables de liberté dès qu'ils ont touché le sol de l'Amérique. Parce qu'ils reçoivent du Gouvernement 160 acres de terrain gratis, ils semblent presque croire qu'ils ont reçu aussi un lot de sagesse et d'indépendance.

Les RR. PP. Forner et Nandzik, avec le bon F. Guillet, restèrent donc pour continuer le travail parmi les Galiciens et les quelques Métis, dont le nombre diminuait et qu'il

fallait remplacer par d'autres colons catholiques. On avait enfin obtenu ce qu'on demandait depuis longtemps, d'être deux prêtres dans la mission sachant le polonais et le ruthène. Mais cet état de choses ne dura qu'un an, ce qui est fort regrettable pour les pauvres Galiciens, si nombreux à Fish Creek-Rosthern, au lac Redberry et au nord de Prince Albert.

Celui qui, après sept ans de travail à la mission de l'Immaculée Conception de Fish Creek, a reçu son obédience pour aller travailler au milieu de ses compatriotes dans la colonie de Saint-Joseph, à Tramping-Lake, ne peut qu'exprimer sa reconnaissance personnelle à ses supérieurs pour ce changement ; mais la mission ne peut être desservie par un seul Père.

Il est pourtant vrai de dire que, à l'arrivée du R. Père Nandzik, toutes les églises des Galiciens de la mission de Fish Creek et de Rosthern étaient bâties, encore faut-il les organiser, les desservir. Or, le nombre de ces églises ou chapelles est de douze ou treize, en ne comptant pas celles qui ont été bâties par les schismatiques.

Le nombre des familles à Fish Creek et aux alentours est de plus de mille ; dans tout le diocèse de Prince Albert, près de 1.500. Le ministère, auprès de ces 1.500 familles, est fait par le Rév. M. Androchowicz, prêtre ruthène fort âgé, et le R. P. Nandzik, pour les Polonais. Puissent se joindre, à ces deux prêtres, bon nombre de prêtres zélés pour le salut de ces pauvres âmes. Car, à vrai dire, les Galiciens sont très religieux, et s'ils ont des prêtres de leur nationalité, ils conserveront la foi à laquelle ils sont très attachés. Toutefois, pour la plupart, la foi semble ne faire qu'un avec la forme extérieure de leur rite. Conservez-leur le rite et ils garderont leur religion.

En considérant les efforts inouïs que font surtout les Presbytériens et les Méthodistes, sans exclure les Baptistes et les Quakers, pour détourner les Galiciens de la foi catholique, nous serions tentés de dire que les mercenaires enne-

mis de notre sainte religion paraissent avoir plus d'intérêt que nous à atteindre leur but, et surtout qu'ils semblent plus pressés de profiter de toutes les circonstances pour y arriver.

Dans une assemblée, tenue à Toronto (Ontario), Presbytériens et Méthodistes déclarent que c'est un devoir pour les protestants de s'emparer des Galiciens avant que l'Eglise romaine puisse s'en emparer! Pauvres aveugles! Comme si les Galiciens, dans leur pays natal, avaient professé une autre foi que la foi catholique. N'empêche que ces protestants acharnés bâtissent écoles, temples, hôpitaux, envoient des ministres dans toutes les directions pour attirer dans leurs filets nos populations trop abandonnées. Grâce à Dieu, leurs efforts sont restés sans beaucoup de succès jusqu'ici, car quand arrive le moment d'enlever au Galicien ses images de Notre-Seigneur, de la sainte Vierge et des saints, l'influence des protestants se brise net.

Ces hérétiques recourent, actuellement surtout, aux bons offices des popes indépendants ruthènes, soi-disant ordonnés prêtres par un pope russe schismatique Moscovite, du nom de Stephan Ouswolski, son vrai nom. Celui-ci même, pour faire de l'argent, a donc ordonné faussement nombre de popes indépendants, après avoir changé de nom et s'être fait appeler « Séraphin, Métropolite grec de toute l'Amérique ». En réalité, il a causé beaucoup de tracas aux évêques russes schismatiques des Etats-Unis et il a été reconnu comme étant ce même Stephan Ouswolski, qui, en 1882, avait été dégradé par le saint Synode de St-Pétersbourg et même exilé. Sa triste personnalité découverte, son prestige s'en ressentit, et, ne pouvant plus faire beaucoup d'adeptes dans les Etats, il se dirigea vers le Canada jusqu'à Winnipeg. La grande ville est devenue le rendez-vous de pêcheurs en eau trouble, au moins au point de vue religieux.

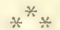
Ce « Séraphin » ordonna donc au Manitoba, dans la Saskatchewan et dans l'Alberta, une soixantaine de fermiers

ou autres gens sans instruction, pour des sommes variant entre 50 et 75 dollars. Séraphin se fit ainsi des recettes tout d'un coup au Canada. Mais ces popes, qui n'étaient pas plus prêtres qu'il n'était lui-même évêque, s'empressèrent de l'imiter : ils ont secoué son joug et se déclarent indépendants de lui.

Voilà de quels auxiliaires se servent les protestants. Ils soldent cette espèce de faux popes pour pervertir les pauvres Galiciens, surtout les nouveaux venus. Grâce à Dieu, je le répète, ils n'ont pas encore eu beaucoup de succès, au moins dans le diocèse de Prince Albert. Ils y sont 6 pourtant, 4 d'ici et 2 venus du Manitoba.



L'érection des écoles a été une occasion pour les Galiciens de se chicaner autant que pour les églises ; mais cette fois le Gouvernement est intervenu et a mis fin à toute dispute. C'était le seul moyen d'avoir les impôts d'écoles payés. Ces écoles du Gouvernement ne sont pas ce que nous les voudrions au point de vue catholique, mais elles sont préférables à celles du Manitoba.



Il nous semble, en ce qui concerne les missionnaires Oblats de Fish Creek, que les Galiciens n'ont jamais eu à se plaindre au point de vue du ministère religieux, car malgré l'absence complète d'églises au commencement et leur petit nombre ensuite, et eu égard aux distances, ils ont eu assez régulièrement les saints offices des dimanches et fêtes d'obligation, et souvent en semaine. Si des plaintes ont dû être formulées, elles sont venues plutôt des supérieurs pour accuser le surmenage des missionnaires travaillant à Fish Creek. Parfois, il est vrai, l'ingratitude, les soupçons ou la méfiance ont été la récompense qu'une partie des populations aveuglées et prévenues leur ont décernée, mais nous

espérons que leur récompense auprès de Dieu n'en sera que plus grande.

Voici, pour terminer, un tout petit aperçu du bien qui a pu être fait et des travaux des missionnaires.

Il serait assez difficile de donner exactement le chiffre des confessions de chaque année ; elles se montent toujours à plus de mille, malgré ce mauvais esprit d'une partie des fidèles. Les baptêmes, chaque année, varient entre 100 et 160 ; les mariages, entre 30 et 50 ; les sépultures, plus rares, entre 7 et 10, car les Galiciens enterraient eux-mêmes leurs morts malgré tout, et souvent n'importe où.

Maintenant, l'avenir paraît assuré. Veuillent nos lecteurs se souvenir dans leurs prières des Galiciens et de leurs missionnaires !

A. Forner, *O. M. I.*

NATAL

I

Une Mission à Durban.

La population catholique de Durban a été en tête pendant trois semaines : c'était la Mission.

Depuis longtemps, Monseigneur avait parlé de faire donner une mission dans tout son vicariat. Je n'ai pas à prouver ici la nécessité souvent, l'utilité toujours de ces saints exercices. Partout où, en France, et ailleurs en Europe, nos Pères ont prêché de ces grandes missions si impressionnantes pour le missionnaire comme pour le

peuple, la grâce a toujours produit d'admirables fruits de conversion.

Il y a treize ans que deux de nos Pères ont prêché à Durban une mission dont on a parlé longtemps. Après tant d'années, on sentait le besoin de donner à la paroisse ce puissant moyen de rénovation spirituelle.

Deux Pères Lazaristes, les Pères Hagarthy et Henry, parcouraient les vicariats de l'Afrique du Sud, laissant partout où ils passaient le parfum de leurs vertus et les fruits d'un zèle tout apostolique.

Mgr Delalle les demanda pour son vicariat. Pendant trois semaines, du 14 novembre au 8 décembre, ils se sont dépensés au service de nos chrétiens.

Le R. P. Hagarthy, doué d'une voix sympathique et d'un cœur qui se donne, pénètre les cœurs doucement et fortement, y cherche l'ennemi qui s'y cache, et achève au confessionnal le changement de l'âme que son éloquence a touchée.

Le R. P. Henry, c'est le preux des anciens temps, armé de pied en cap, qui charge les rangs ennemis, frappe d'estoc et de taille, en lançant d'une voix formidable le cri de guerre : Sus au mécréant, au vice, au démon ! et qui force l'ennemi vaincu à tomber à genoux, et à demander grâce.

Les exercices commencèrent le dimanche 14 novembre à la fin de la messe principale, 11 heures. L'annonce de la mission avait attiré à l'église une foule qu'on ne voit qu'aux plus grandes fêtes. Mgr Delalle monta en chaire pour présenter les missionnaires. Puis le R. P. Hagarthy donna le sermon d'ouverture. On peut dire qu'il prit le taureau par les cornes. Il débuta en effet par une pressante exhortation à la confession : il voulait que dès le milieu de la semaine on commençât à communier. Cette manière diffère sans doute de la manière de faire des Oblats ; mais quelle que soit la méthode, l'essentiel c'est que les âmes reviennent au bon Dieu. Le Révérend Père engagea les fidèles à se montrer exacts aux différents exercices. Sa parole fut entendue.

Tous les exercices, spécialement ceux du soir, amenèrent de véritables foules à l'église : les fidèles montrèrent un véritable courage.

Le démon, le prince de l'air, prévoyant sans doute le grand bien qu'allait produire la mission, ouvrit régulièrement chaque jour, à l'heure des exercices, toutes les cataractes du ciel. Nos catholiques sont très dispersés, quelques-uns habitent loin de l'église ; et d'autre part, en temps ordinaire, la menace de la pluie en retient le plus grand nombre à la maison, et ces poltrons se croient excusés de manquer la messe le dimanche. Or, pendant la mission, nos chrétiens se sont montrés admirables. Aussi la grâce ne pouvait manquer de produire les fruits les plus heureux.

La première cérémonie de mission fut l'Exposition du Saint Sacrement, ou exercice des XL heures. A 6 h. le samedi, 23, Monseigneur célébra solennellement la messe ; puis le Saint Sacrement fut exposé sur l'autel richement décoré. De nombreux adorateurs se succédèrent jour et nuit. Cette cérémonie me rappelait les jours, déjà loin, hélas ! de Montmartre.

La mission devait tout d'abord ne durer que quinze jours. Mais le zèle des catholiques et leur ferveur portèrent les missionnaires à prolonger d'une semaine les pieux exercices.

La quinzaine allait finir : une foule plus compacte que d'habitude remplissait les trois nefs de notre église ; il y avait près de quatorze cents personnes. Monseigneur monte en chaire après le sermon du R. P. Hagarthy. Il commence par remercier les missionnaires de leur zèle et de leur apostolique dévouement ; félicite les fidèles de leur inlassable assiduité : c'est bien d'eux qu'on peut redire la parole de l'Ecriture : *aquæ multæ non potuerunt extinguere caritatem ;* la pluie n'a pu éteindre le feu de la charité qui embrase leur cœur. Puis Sa Grandeur pose cette question : « Voulez-vous que la mission soit prolongée d'une semaine ? Que ceux qui le désirent se lèvent ». Aussitôt toute l'as-

semblée se leva en manifestant sa joie. Ainsi la mission ne finit que huit jours plus tard, en la belle fête de l'Immaculée Conception.

Nombreuses ont été les confessions et les communions ; de généreuses conversions ont consolé le Cœur de Jésus et réjoui ses apôtres.

La mission devait se clôturer par une procession du Saint Sacrement. Un reposoir avait été dressé dans une des allées du cimetière où est bâtie l'église. Mais la procession pourra-t-elle sortir? La veille et toute la nuit, la pluie n'a cessé de tomber : il y avait lieu de craindre. Le matin, la pluie a cessé ; mais le ciel reste couvert et menaçant. Nous espérons, et notre espérance n'est pas déçue. La procession peut se développer. Monseigneur, entouré de 16 prêtres, porte le Saint Sacrement. Ce fut un jour de bonheur dont nos fidèles garderont longtemps le souvenir.

La cérémonie finissait après 5 h.; et le soir à 7 h. nos infatigables chrétiens avaient de nouveau rempli l'église pour entendre une dernière fois la parole d'adieu des missionnaires, parole que Monseigneur traduisit par : Au revoir.

Nos fêtes sont finies : nous allons rentrer dans le train ordinaire de la vie ; espérons que nos chrétiens renouvelés persévéreront dans leurs bonnes dispositions.

F. Rousseau, O. M. I.

II

Rapport sur la Mission d'Oakford par le R. P. Mathieu, O. M. I.

Et deprehendi nihil esse melius quam lætari hominem in opere suo, et hanc esse partem illius. — Ecc., III, 22.

Dans votre bonne avant-dernière lettre, vous me disiez :

J'espère bien que vous n'avez pas tout dit. Hélas! que vous dirais-je! Nous ne faisons pas du grandiose; du grand pourtant nous faisons, car nous travaillons les âmes. *Ars artium.* Toutefois, comme vous m'y invitiez, je pense à nos chers Frères scolastiques, car je me souviens que de mon temps on était très friand de nouvelles apostoliques. Heureux si je pouvais leur causer quelque plaisir! Je serais ravi si, par hasard, ces humbles pages pouvaient les aider à former leur idéal, ou à l'élever d'un faible degré; car nous faisons, et nous ne pouvons rien faire que d'après notre image et ressemblance, je veux dire d'après le concept, l'idéal que nous caressons, et que nous nous proposons comme type de vie apostolique; et personne n'est jamais nul ou indifférent que pour n'avoir pas eu d'idéal, ou en avoir eu un pas assez élevé.

Aux heureux les gerbes, à nous les épis. Nous espérons toutefois qu'à force de glaner épi par épi nous finirons bien aussi par avoir notre gerbe à offrir au Maître de la moisson. Mais que sont nos travaux comparés à ceux de l'Afrique Centrale, à l'Ouganda par exemple, où les missions n'ont pas encore 30 ans et où les catholiques se comptent déjà par centaines de mille! Et certes, elles ont eu déjà leurs vrais martyrs comme tout le monde le sait, ce qui prouve qu'à la quantité, se joignait aussi la qualité, la rare étoffe qui fait les héros. Quelles gerbes! quelle moisson! quels champs jaunissants! et aussi quels infatigables ouvriers! Ils ont eu en partage la bonne terre qui rend cent pour un; hélas! nous avons eu pour lot le terrain pierreux, épineux, le dur grand chemin.

Voici quelques lignes qui vous diront entre autres choses ce qu'a été l'année qui vient de s'écouler, ce sera mon humble contribution à nos grandes annales.

Etat de la colonie. — La verte leçon que les Cafres ont reçue porte ses fruits. Nous sommes dans une paix profonde. Les prisonniers de guerre sont encore dans les fers.

Ils ont aidé, et aident encore à combler une immense lagune où la mer avançait autrefois à ses fortes marées, et où, il m'en souvient, en 1881 et 1882 je galopais alerte pour me rendre deux fois par semaine à notre intéressante Mission de Saint-François Xavier, qui n'avait alors que deux ans d'existence. Cet immense bas-fond, exhaussé de plusieurs pieds, gigantesque travail fait à bon marché par le Gouvernement, sera plus tard un des prolongements de Durban. Et que de villes dans notre vieille Europe ont pour base de semblables nivellements !

Si la paix régnait, d'autres misères ne manquaient pas. La dépression terrible qui écrase en ce moment le Sud-Africain ne paraît pas vouloir céder.

Rien à l'horizon n'en fait pressentir la fin, et étrange spectacle, — vraie anomalie — on meurt de faim dans le pays où l'or ruisselle.

L'année 1906 vit sortir des flancs de la terre du Transvaal 24.580.000 livres sterling. En 1907, la production aurifère augmente encore et se chiffre par 27.404.000 livres sterling, ou si vous le voulez 685.000.000 de fr. Jamais le rendement des mines d'or n'a été si haut. C'est le plus fort du monde d'après les plus récentes statistiques. Ces monstrueux lingots d'or traversent nos campagnes dans des compartiments bardés de fer et bien gardés, pour aller porter la richesse dans les coffres déjà bien garnis de quelques richards, effleurant dans leur course des centaines de familles affamées, des Européens, allant, comme le rapportait dernièrement un journal, jusqu'à demander aux Cafres de partager leur farine de maïs.

Qu'elle est maintenant aveuglante la raison de « l'ôte-toi de là que je m'y mette », d'il y a 8 ans, de l'arriviste aux coudes robustes. Dans la lutte pour la vie, comme dans les foules compactes, avoir peu de délicatesse et beaucoup d'acier dans les coudes est toujours un avantage prisé par le grand nombre.

Tout avait été surfait dans notre Afrique et les terrains

dans la ville d'or se vendaient aux prix de Paris, c'est-à-dire au pied carré. Tout était factice, à part les mines elles-mêmes. On commençait à avoir le sang américain, on brûlait la vie, oubliant que le temps n'épargne pas ce qui a été fait sans lui.

Mais voici bien autre chose ; au nord du Zululand, de plus haut même, nous arrive une espèce de peste bovine, car comment la nommer autrement ? Une tique minuscule porte la mort dans tous les troupeaux. Ce sont des pertes colossales ; elle inocule une fièvre intense qui, en deux ou trois jours, a raison des bêtes à cornes les plus robustes. Les fermiers sont atterrés, le Gouvernement aux abois. Ce sont meetings sur meetings. On ordonne l'érection de barrières qui se mesurent par kilomètres, on entoure les locations, on enclôt les fermes, tout est inutile, la petite bête mortifère fait toujours son chemin. Le Gouvernement déjà ruiné s'impose de nouvelles charges. Il achète les bestiaux encore sains, construit des glacières où la viande est entassée. On parle maintenant de détruire toutes les bêtes à cornes, et de nous laisser, pendant 18 mois, « laps de temps qui, paraît-il, outrepasse la longévité de cette tique funeste », sans bestiaux, sans vaches, sans lait par conséquent, si ce n'est le lait de Suisse et le beurre de Norvège soigneusement enfermés dans ces fameuses boîtes de fer-blanc si chères aux trafiquants par excellence, et cela au sein de nos gras et luxuriants pâturages.

Que la vie est parfois sarcastique !

Jubilé à la Mission. — L'année s'est écoulée un peu comme à l'ordinaire à la Mission d'Oakford, cependant on célébra un jubilé de 24 ans. Une dizaine de jours suffit pour en préparer le programme. Tout y fut spontané. Ce fut pieux, intime, riche en témoignages de vrais sentiments. Je ne dirai pas que tout se passa d'après les traditions de notre chère Congrégation, car elles sont à peine tracées,

mais certainement tout y fut selon son esprit. Tout y était de bon aloi.

Car ce n'est pas dans les foules que se trouve le bonheur et surtout la sincérité.

Il fut donc résolu d'en marquer l'événement en attendant de célébrer le jubilé de 25 ans de la Mission elle-même.

Les offrandes prirent comme toujours le chemin de l'église. C'est là que tout converge. Il fut décidé qu'une galerie en bois dur et de dessin peu commun serait élevée au-dessus du portail, en attendant que la bonne Providence nous envoie des orgues dont nous espérons bien entendre les basses bruyantes pour le jubilé d'Oakford.

Malheureusement le chêne n'est pas en cours dans le commerce ici. Nous employâmes donc l'essence semi-tropicale que nous pouvions avoir sous la main, le peuplier y fut mélangé pour effet de contraste. Tout y est original, des moulures, des chapiteaux, des brackets, des pendants tournés, des festons, des frises en relief, des modillons, le tout se jouant sur le fond rouge sombre du jarrah d'Australie, repose l'œil, et s'accorde harmonieusement avec les boiseries de notre plafond décoré.

Vous voyez où nous en sommes, aux choses d'ornements, mais d'ornements utiles. Il a fallu longtemps pour en arriver là. La récolte est toujours plus agréable que les semailles, et la poésie ne gâte rien, pas plus que les bluets ne nuisent au blé.

Savez-vous ce que nous pensâmes? Un peu insolite je l'avoue, mais qu'importe.

Autrefois dans le lointain et poétique moyen âge, quand les croisés revenaient de l'Orient après y avoir brisé plus d'une lance, et pourfendu maints boucliers, le roi leur donnait parfois le droit à certaines couleurs et à porter un blason ; signification que tout cela de dévouement, de courage, de victoire. Voilà 24 ans que nous nous efforçons à soutenir le bon combat. Le bon Dieu a dans notre petite sphère remporté plus d'une victoire, fait plus d'une con-

quête. Plus encore par reconnaissance, que par joyeux encouragement des ouvriers de la bonne nouvelle, nous avons pensé qu'un cartouche de bois dur travaillé, portant les armes de la mission d'Oakford, serait une digne pièce centrale qui ornerait de bon goût le balcon de notre tribune. Laissez-moi vous les blasonner. Ce sont des armes parlantes, Oakford signifie comme tout le monde le sait : « le gué du chêne ». Soit donc Mission d'Oakford — écartelé au 1er et 4e d'azur, au chêne de sinople, planté sur une terre de même en pointe, coupé en bande d'une rivière d'argent, qui est Oak-ford ; au 2e d'argent à la croix de Calvaire de sable qui est des O. M. I. ; au troisième d'argent au chien de Saint-Dominique au naturel.

En cœur, de gueules à la Providence d'or, rayonnée de même Exergue : *Visitasti terram et locupletasti eam.*

Petite vanité, dites-vous en souriant, non pas ; fleur de la route, sourire de la vie ; une de ces petites fantaisies remplies d'élan et qui vous crient : En avant !

Et pourquoi n'aurions-nous pas nos armes ? Je vois des collèges, des institutions, certes bien moins nobles qu'une mission courageuse, petite bande de volontaires en marche à l'avant-garde de l'Eglise, et qui en recule les frontières. Oui, nous les avons. Elles font très bien. Elles décrivent le lieu, contiennent les armes des ouvriers apostoliques qui ont tourné la première motte, ouvert le premier sillon, le tout baigné dans les bienveillants rayons d'or qui s'échappent de l'œil de la divine Providence qui, en relief, domine le tout. A nos yeux, c'est un hommage, un hymne de reconnaissance, un verset du Magnificat : *Fecit magna qui potens est !*

Première démarche pour une fondation à Mapumulo. — Il y a 27 ans que l'on a commencé l'évangélisation des indigènes d'une manière pratique et suivie ; timide alors, comme la sagesse commande de l'être pour tout commencement, on s'enquérait avec soin d'où était un Cafre avant

de le baptiser, inquiet que l'on était de sa persévérance. Les missions des Trappistes ont forcé de rompre avec toutes ces précautions désormais inutiles. De leurs écoles primaires et industrielles sont sortis des centaines de Cafres que l'on rencontre dans tous les plis de terrain, perdus au sein des populations encore païennes en grande majorité.

En mai dernier, Camille, un de ces néophytes perdus sur les bords de l'Umvoti, vint me trouver à Oakford, me pressant d'aller leur faire une visite. Il s'agissait d'une cinquantaine de milles et j'étais par ailleurs débordé d'occupations. Il y avait, selon lui, plusieurs catholiques, et toute une bande de protestants qu'un ministre avait abandonnés, après avoir commencé à les instruire. Je fis d'abord la sourde oreille, connaissant fort bien le don d'amplification que dame Nature octroie régulièrement à tout Cafre.

Toutefois, comme l'affirmait Napoléon, de toutes les figures de rhétorique, la répétition est la plus forte. Revenant sans cesse à la charge, il me détermina. Tout d'abord, j'y envoyai Moïse, notre unique catéchiste, pour temporiser.

Sans doute, son travail n'est pas très profond, et peut-être que plus d'un jeune scolastique y trouverait plus d'un défaut ; mais Moïse fait l'essentiel, et il le fait avec une flamme rare et tout apostolique, servie par une voix de clairon, et une attitude sans peur et sans reproche.

Puis enfin, allons-nous nous occuper d'une poignée de choisis, d'une élite à laquelle on donnera le superflu, qui sera replète et entraînée à l'européenne, tandis que la masse périra à côté, affamée ?

Non, non, selon mon humble opinion, en face d'une population immense, d'une mentalité tronquée et qui se meurt d'inanition spirituelle, le cri doit bien plutôt être : *Misereor super turbam !*

Pauvres ouvriers de la onzième heure, éperdus, à moitié tirés de leur paganisme, entourés de contradictions de toutes parts, qu'allez-vous faire avec eux ? Pauvres créa-

tures déjà avancées en âge, foncièrement désabusées de la vie, hâlées par le climat, ruinées par le travail, les privations, et aussi par le désordre, allez-vous commencer avec elles un cours de théologie ? Essayez... vous n'aurez certainement pas d'antagonistes. Ils diront toujours oui, approuveront tout, et le dernier parlant aura toujours raison. Quand vous vous serez ainsi bien évertués, et que vos arguments seront bien alignés et invincibles, vous aurez la consolation de voir, mais cela très clairement, qu'ils n'y ont rien, mais rien compris.

Non, ce n'est pas cela. *Misereor super turbam :* ouvrez la porte à ces pauvres ouvriers de la onzième heure. Donnez-leur l'énoncé de la Sainte Trinité, expliquez-leur l'Incarnation plus palpable, montrez-leur le péché, puis la loi éternelle. Enseignez-leur le *Credo* immuable, le *Pater* qui contient toutes les demandes, l'*Ave* qui procure une bonne mort. Qu'ils sachent réciter l'acte de foi qui retrempe, d'espérance qui fait entrevoir la récompense, d'amour qui enflamme, de contrition qui humecte la paupière. Qu'ils sachent avouer leurs fautes, distinguer le pain vulgaire du pain eucharistique, et puis préparez vos instructions du dimanche et tonnez sur les grandes vérités. Vous leur riverez ainsi des chaînes infrangibles. Que par les cérémonies et les chants ils aiment leur église ; tenez-les de votre mieux jusqu'au jour où heureux vous pourrez les oindre de l'huile des malades, et les accompagner à leur dernière demeure. Puis quand, sous les acacias de la colline, ou sous les bambous qui se balancent, vous aurez déposé sur leur pauvre dépouille la première pelletée de sable après le liturgique et doux *Requiescat in pace*, ému, ajoutez au fond du cœur un reconnaissant *Deo gratias*.

Ils n'auront peut-être jamais bien compris ce qu'est une indulgence, et ignoré encore beaucoup d'autres choses ; mais de grâce voyez à qui vous avez affaire, et ouvrez-leur la porte du Ciel. Le Maître l'a-t-Il faite si étroite ?

Tout autre est le travail qui se fait dans nos écoles, on y

va plus au fond des choses. Qui a pu jamais comparer la brillante aube du jour aux feux éteints du crépuscule ?

Mais revenons à notre récit. Le bon Père L'Hôte, en charge de la résidence de Saint-Pierre, ayant bien voulu venir à Oakford pour quelques jours, ce fut de Saint-Pierre queje partis, comme étant beaucoup plus près. J'avais fait conduire pour Moïse mon second cheval de voyage, car suivre un guide à pied est plus que monotone. Montés donc sur deux vaillants coursiers, nous tournâmes vers l'Est, juste au moment où, sortant de derrière la montagne, le soleil étincelant de ses feux du matin semblait vouloir nous dévisager.

C'est dans ces circonstances qu'on s'applaudit d'avoir à sa disposition un vigoureux coursier, dispos et sans tare. Nous partîmes donc alertes. Moïse était en train, ce n'est pas tous les jours qu'il monte à cheval ; pour moi je me sentais allègre, et bien campé sur mon petit bai aux pieds légers. Je voyais avec plaisir l'espace se dérouler devant nous. Le matin était beau, l'air frais invitant aux allures rapides, mais il fallait compter avec les chemins primitifs, ruinés par les averses et les torrents.

Dans les replis du grand Noodsberg, nous rencontrâmes de bonnes familles païennes au visage franc et ouvert, tout adonnées aux travaux domestiques, puis nous gagnâmes les hauteurs, les hauts sommets où se trouve située une grande mission protestante.

Beau terrain, belle situation, arrangement primitif mais suffisant.

Dieu me pardonne si j'y ai laissé tomber des yeux d'envie, mais il me semble qu'avec quelques efforts, on pourrait acquérir ce domaine, y planter la Croix, puis y sonner l'Angélus, car nous passons à midi, et rien ne retentit. Infortunés hérétiques, ils n'ont pas de mère.

Peu après, nous arrivons sur le sommet d'une crête où le chemin disparaît tout à coup. A droite se trouve le « Kafir store » ou boutique de marchand, à gauche les brumes de

Glendale, devant moi un gouffre où les chamois seraient à leur aise, où les chèvres folâtrent impunément, mais où le cavalier doit modestement mettre pied à terre. Il était 12 h. 30, le soleil était de plomb, le sentier couvert de pierres roulantes; les aloès rustiques, les cactus tropicaux tapissaient le versant de la montagne. La terre desséchée ne pouvait plus nourrir les herbes et les broussailles qui, languissantes, pendaient le long du sentier. Les épines abondaient. Au fond de la vallée brillaient les eaux de l'Umvoli qui tournait et contournait, infatigable, dans les plis de la chaîne de montagnes qui longe ses bords.

Ouf! quelle descente, — et de l'autre côté, ciel! quelle montée! Au sommet de la montagne qui s'avance en promontoire, et qui a nom Kwandhlovn, appellation qui nous rappelle le séjour antique de l'éléphant dans ces parages, un groupe de Cafres se tenaient rassemblés sous un arbre. C'était la bande de catéchumènes qui demandaient le missionnaire. Tous avaient été dans quelque école ou chapelle protestante, ils chantaient des cantiques à notre approche. J'avoue que j'aurais volontiers renvoyé la réception à un autre moment, car la fatigue réclamait bien un peu de répit, mais il fallait faire bonne contenance : je les félicitai de leur bonne résolution, et leur promis d'en référer au Gouvernement sans retard. La question est pendante en ce moment. Beaucoup de missionnaires protestants demandent instamment de pouvoir entrer dans des « Locations cafres », et cela rend la chose difficile. A défaut de mieux, Moïse s'y rend deux fois par mois.

Le lendemain, nous eûmes la bonne chance d'avoir un temps couvert. Passant par les sources du Tongaat, une chevauchée de 50 milles nous ramena à Oakford. C'était assurément deux journées assez bien remplies, mais sans rien que de très ordinaire. Ce ne sont pas ces longs voyages accomplis de temps en temps qui usent, mais plutôt la longue suite de chevauchées non interrompues dont la persistante fatigue finit par détremper le plus robuste tempé-

tament. Et dans le cours de sa vie apostolique, on a parfois profit de se rappeler les paroles du vieux cuirassier qui avait chargé à Reischoffen et qui, voulant donner à son fils une trempe d'honneur, le prenait sur ses genoux, et de sa grosse voix maintenant cassée lui disait : N'aie aucune peur de la mort qui vient par la fatigue, la faim, le froid, ou les microbes, pas plus que de celle qui entre dans le corps avec une balle ou un éclat d'obus. Ceux qui n'ont pas peur de cette seconde mort s'appellent les braves ; mais ceux qui n'ont pas peur de la première sont les très braves !

A Oakford. — Ce fut vers Pâques que, nous conformant au désir de Sa Sainteté, nous commençâmes peu à peu avec poids et mesure, nous tenant en garde contre une précipitation ridicule, à introduire le plain-chant à la mission, pour les Offices liturgiques. Nous avons actuellement grand'messe tous les dimanches. Un fort harmonium soutient le chœur à la tribune, et un autre enlève le peuple qui dit son verset, et alterne d'une façon presque parfaite avec le chœur. C'est jusqu'à présent la messe des Anges qui a fait les principaux frais. La Royale est maintenant en chantier, ce sera le travail de la présente année.

Et quand assis pendant le *Credo*, les flots de lumière inondant le sanctuaire, on entend la foule de notre grande église bondée, parmi laquelle il y a des basses magistrales, affirmer avec élan les articles de notre foi qu'on leur a préalablement expliqués, quand, dis-je, on les entend tonner ces affirmations sublimes ... *descendit de cœlis... Et homo factus est... propter nostram salutem... Et expecto resurrectionem... vitam venturi sæculi*, l'âme s'émeut, les yeux se mouillent, et on se prend à penser ; on se prend à plaindre ces esprits superficiels qui ne croient pas à l'évangélisation des pauvres noirs. Nous qui tenons la main sur ces cœurs non moins ardents parce qu'ils battent sous une peau hâlée, nous en savons plus long ;

nous pensons autrement. Toutefois, nous gardons beaucoup de chants très pieux, et nous augmentons le nombre de nos cantiques. Nos petits bergers les chantent dans la montagne, les femmes les fredonnent au logis et les dimanches après la bénédiction, dans ces après-midi ensoleillés, pour peu que la cadence en soit un peu enlevante, ils servent de marche à certains petits bataillons improvisés. Telles sont quelques-unes des faibles parties d'un tout qui se compose, et par lesquelles on obtient une atmosphère catholique qui forcément imprègne les esprits et trempe les âmes, et qui constitue cette réserve de forces morales qui parfois est le plus solide rempart aux plus grands désordres.

Vers la mi-décembre, Sa Grandeur Mgr Delalle eut la bonté de venir confirmer 33 de nos néophytes. A la fin du même mois, j'inscrivais le 802e baptême dans nos registres de la Mission, effectif de 24 années de travail. Vous voyez comment dans notre terrain aride il faut des années pour former une petite paroisse. Ah ! qui viendra féconder nos sillons ! Je vous parlais de l'Ouganda en commençant, permettez-moi de terminer ce récit par une digression à ce sujet.

Des hommes apostoliques, des penseurs, de ceux qui aiment à analyser les choses de Dieu tout en prêtant l'oreille aux bruits de la terre, frappés du bel et tout à fait insolite élan qui portait ces tribus fortunées de l'Ouganda au baptême, et on peut bien le dire au martyre, se demandant la raison de telles grâces, se plurent à scruter la marche de la Providence dans ses libéralités.

Voici ce que fut le résultat de leurs recherches.

Des années avant que le vaillant Cardinal Lavigerie eût lancé ses intrépides enfants à la conquête de ces déserts brûlants, on vit, racontaient les vieillards au coin de l'âtre, on vit un homme blanc descendre de l'Egypte par les vallées où le Nil prend ses sources mystérieuses. Il était vêtu de noir, et portait un livre où il lisait constamment. Il allait de village en village, parlant comme il le pouvait d'un

Dieu mort Sauveur de l'humanité. Il caressait les petits enfants, les bénissant du signe de la croix. Les chaumières le voyaient consoler la misère. Il parcourait les vallons, pénétrait les forêts, semant ici et là des pensées fortifiantes, relevant les courages, forçant les yeux à se tourner en Haut, et les mains à se joindre en prière. Le soir il partageait la natte du noir et son frugal repas. Le soleil tropical ne l'arrêtait pas dans sa mission aussi étrange que sublime, il semblait guidé par une voix intérieure. Et les imaginations suivaient cette apparition insolite et par certains côtés si anormale. Il n'est pas dit qu'il obtint aucune concession des gouvernants, ni qu'il fut admis à la cour du pays. Son nom n'a pas passé à la postérité, aucun monument même de prières ne marqua son passage. Ni le sable du désert, ni le sentier obscur ne consentirent à conserver sa trace. C'était un semeur de bons conseils. Ses paroles toutefois ne furent pas vile poussière, car il n'y a pas seulement la germination des graines de la prairie, il y a aussi la floraison des âmes. Il n'eut pas d'amis, un intime lui fut refusé, mais les grandes âmes entendent dans un monde supérieur des applaudissements qui les consolent des oublis d'ici-bas.

Un jour vint pourtant où sa rude tâche fut achevée. Quelles pensées durent assiéger cette âme d'acier au moment suprême ? Quelle fut la fin de cette vie tissue de sacrifices ? De cela encore le grand silence du désert et les terribles solitudes africaines ne trahissent rien.

Les anciens racontent seulement à la veillée, qu'il fut trouvé inanimé au pied des grands arbres, serrant sa croix de sa main crispée. Apparemment il était mort dans un suprême acte de foi en la vertu de la croix, croyant que seules les causes meurent, pour lesquelles on ne meurt pas. Il était de la race des précurseurs ! Tel Jean-Baptiste, du désert où il priait et prêchait, passa aussi simplement qu'héroïquement dans la sombre et solitaire prison d'Hérode, où, obscur et isolé, mais invincible, il offrit sa tête au

glaive du bourreau. Et pourtant c'est de lui que depuis 20 siècles nous chantons : *Inter natos mulierum non surrexit major Johanne Baptista.*

Envoyez-nous des précurseurs !

R. P. Mathieu, O. M. I.

Préfecture Apostolique de la Cimbébasie inférieure.

Rapport présenté au Chapitre général de 1908.

I. — Vicariat.

La cruelle guerre qui, pendant ces cinq dernières années, a ravagé le Sud-Ouest africain allemand et amené la ruine du pays et de ses habitants, a heureusement pris fin. Je ne puis pas dire que, déjà maintenant, de ces ruines soit sortie une vie nouvelle et florissante : le sang et les pleurs ont coulé en trop grande abondance pour que les plaies soient déjà guéries.

Et pourtant un œil observateur pourrait s'apercevoir que, dans les veines de notre grande colonie, dont la superficie est plus de deux fois celle de la mère patrie, coule un sang nouveau et vivificateur.

Une population blanche déjà assez nombreuse s'est établie là où le fier et courageux peuple des Herréros menait autrefois paître ses nombreux troupeaux et où le Hottentot, moins fort, mais, par contre, plus guerrier et

plus voleur, chassait les animaux du désert, volait et pillait son plus pacifique voisin.

D'une manière presque régulière, les bateaux à vapeur amènent de nouveaux colons à la jeune colonie. Des centres où fleurit la vie agricole ont été formés, des communes, établies sur des bases solides, ont été reconnues par le gouvernement. Quatre lignes de chemin de fer parcourent le pays en différents sens et ont déjà amené un changement total dans notre situation sociale. Maintenant les trésors cachés dans les montagnes, tels que métaux et pierres précieuses, les produits des fermes dont l'entretien est facile, pourront être exportés et faire concurrence aux denrées d'autres pays. Là où la commune ou une société civile quelconque ne suffit pas à mener à bonne fin une entreprise d'intérêt social, le gouvernement intervient, accorde des secours, bâtit des écoles avec obligation pour les enfants de les fréquenter, et a déjà fait venir une quinzaine de maîtres et maîtresses d'école.

Malheureusement, aussi beau que paraisse à première vue ce dernier acte du gouvernement, nous ne pouvons nous en réjouir, tout au contraire notre cœur de prêtre et de missionnaire est navré de devoir constater que tous ces instituteurs ou institutrices appartiennent au protestantisme. M. de Lindequist, ancien gouverneur et actuellement sous-secrétaire d'Etat au ministère des Colonies à Berlin, auquel j'ai exprimé mon étonnement, m'a répondu qu'aucun instituteur catholique ne s'était présenté. Cette réponse, pourtant, n'a pas pu m'enlever l'idée que le gouvernement poursuit l'application d'un système arrêté d'avance. En effet, une parole du ministre des Colonies, M. Dernburg, n'a fait qu'accentuer mes appréhensions. Il m'a dit : « Le gouvernement donne, dans ses colonies, pleine liberté à toutes les Missions sans distinction de confession et de nationalité, mais quant à l'école, surtout l'école élémentaire, elle appartient en propriété à l'Etat. »

Je laisse à d'autres le soin d'expliquer la marche rapide

et forcée de notre colonie, mais je regarde comme un devoir de conscience de travailler, dans les limites de notre vocation, comme missionnaires des noirs et pasteurs des blancs, à la prospérité du pays. Il est plus facile pour le missionnaire de s'assurer et d'occuper dès le commencement la place qui lui revient, que de la reconquérir plus tard après avoir laissé échapper le moment propice. C'est pour cela que la mission a dû aller de l'avant avec la colonie, bien plus, la précéder dans son développement; c'est ce qui explique pourquoi en un temps relativement très restreint notre action a dû s'étendre, d'une manière intense, et dans des conditions souvent onéreuses, à différentes entreprises qui nous paraissaient très importantes, bien que l'état de la colonie fût encore assez mal assuré.

Il n'est peut-être pas connu de tous sous quels auspices fâcheux la Congrégation a dû fonder ce vicariat qui, abstraction faite de l'Australie et de la baie d'Hudson, est la dernière fondation de ce genre. D'après l'ordre formel du Ministère des Colonies, nos Pères ne devaient s'occuper que des soldats et colons catholiques et de quelques tribus sauvages au nord-est du pays.

La route de Windhuk, résidence de nos premiers Pères, jusqu'à ce champ d'action mesure de 800 à 1.000 kilomètres à travers une terre sans chemin et sans eau, *invia et inaquosa*, féconde en fièvres et en maladies contagieuses. Il faut avoir vécu dans ces pays pour savoir ce que c'est que de faire ce chemin en charrette à bœufs ; il suffira de dire qu'il nous a fallu dix ans avant d'avoir pu surmonter toutes les difficultés et prendre possession définitive de cette portion du pays que les Ministères nous avaient assignée. La divine Providence a eu ses vues sur nous; le sang et les larmes dont notre vie de mission, depuis 1896, a été si riche, se sont changés en bénédiction.

En reconnaissance de ce que nous avions fait le gouvernement a élargi notre champ d'action en 1905. Jusqu'à cette époque les lois et la société protestante de Barmen

qui, depuis 70 ans, est dans le pays, ont bien pu diminuer notre influence et limiter notre action, mais elles n'ont pas pu l'empêcher complètement.

Je ne puis pas comparer mon vicariat aux autres, je ne puis donner de gros chiffres, éloquents par eux-mêmes ; je veux seulement essayer de donner, en toute simplicité et par ordre chronologique, un petit aperçu sur notre Préfecture de Cimbébasie.

Tout d'abord je dois faire mention de nos chers défunts. L'Administration générale, dans sa paternelle bonté, avait envoyé, il y a cinq ans, le cher Père Mühlhaus, dont la santé était très chancelante, dans l'espoir qu'il trouverait moyen de la rétablir dans notre excellent climat. La mission de Klein-Windhuk, située dans un riant petit vallon où il fut envoyé, ne nous a pas déçus. Après quelques mois le Révérend Père pouvait commencer à mettre ses forces au service de la Mission. Le travail augmentant ailleurs, son zèle ne put plus le retenir dans la petite mission. D'accord avec son Supérieur, il fonda la mission cafre à Okombahe dont le Chef l'avait lui-même prié de venir. Je peux dire en toute vérité que le Père ne serait pas mort s'il avait eu une maison plus confortable et s'il avait mieux su ménager ses forces. A la fleur de l'âge et trop tôt pour notre mission, la mort l'a ravi à notre affection, le 21 novembre 1907. Le nouvel hôpital de Swakopmund a reçu, par sa mort édifiante, une consécration aussi belle que nous eussions pu la désirer. Le R. P. Mühlhaus est le troisième Père et le sixième Oblat qui est mort au service de notre mission. Le souvenir de ses vertus lui donne une place d'honneur dans le cœur de tous ceux qui ont eu le bonheur de le connaître et de l'estimer.

La mission compte actuellement 58 membres : 23 Pères, y compris le R. Père Préfet, 20 Frères convers et un Frère novice, répartis en 12 stations ; et 16 Sœurs qui occupent 4 maisons.

§ II. — Missions et Stations.

1° *Windhuk (Gross).*

Notre première résidence a été fondée à *Windhuk,* en 1896, sous le titre de « Conception Immaculée de Marie ». C'est au choix judicieux du P. Schoch que nous devons la place qu'elle occupe et d'où elle domine toute la ville. Là où, il y a quelques années à peine, des épines et quelques cailloux couvraient le sol stérile, s'élève, au milieu d'un jardin et d'un petit parc, une grande construction dominée par une église en style roman. A gauche de cette église, on voit la maison des Pères, flanquée d'une tourelle et composée de quatre ailes où se trouvent bibliothèque, réfectoire, école supérieure et école pour les garçons indigènes, dortoir, enfin, cuisine et cave. Sur la pente de la colline, nous voyons les écuries avec les ateliers des Frères. A côté, s'élève un moteur à vent qui met en mouvement différentes machines et remplit d'eau un bassin de 32 mètres cubes placé au sommet de la colline. A droite de l'église, se trouve la maison des Sœurs. De 8 à 10 peuvent y trouver place. Ces dignes religieuses soignent les malades, s'occupent de l'éducation des filles noires et dirigent une école supérieure où il y a aussi un pensionnat pour filles de race blanche. Actuellement, on bâtit du côté nord une salle de réunion, dans laquelle on transférera aussi l'école supérieure pour les garçons. Qu'on me permette de dire encore un mot de la vie de nos Pères et Frères et des Sœurs. Les Sœurs nous sont arrivées en 1904, elles devaient nous aider dans le travail des missions. Mais la malheureuse guerre, avec toutes ses suites, demanda plus de gardes-malades que ne put en fournir la « Croix-Rouge » qui, jusque-là, avait été seule pour faire ce travail. Le général de Frotha demanda alors au Père Préfet des Sœurs gardes-malades ; de longues dépêches furent échangées entre Nonnenwerth et la Préfecture, et

finalement nous eûmes le bonheur d'introduire dans la jeune colonie les Sœurs connues par leur dévouement au chevet des malades. Notre espoir de voir, après la guerre, nos Sœurs dans les hôpitaux du gouvernement ne s'est malheureusement pas réalisé. Le gouverneur, M. de Lindequist, est très bienveillant pour la « Croix-Rouge », qui est placée elle-même sous le haut patronage de Sa Majesté l'Impératrice. Comme les Sœurs ne soignent pas les malades à domicile, nous ne voyons se réaliser qu'en partie les espérances que nous avions conçues, à leur arrivée, pour le bien du pays et l'augmentation de la vie religieuse. L'école supérieure dirigée par elles est, par contre, très prospère et bien fréquentée.

Des circonstances fâcheuses, amenées peut-être un peu par l'état de la mission elle-même, ont réduit à un minimum le soin que les Pères et les Sœurs de Windhuk donnent aux indigènes. Les conditions posées par le gouvernement nous en empêchaient d'ailleurs : jusqu'en 1905, nous ne pouvions nous occuper, en aucune manière, des noirs, et, en décembre 1906, le gouvernement nous a repris trois quarts des 75 orphelins que la guerre nous avait amenés.

Ce coup a frappé presque mortellement la jeune mission indigène de Windhuk, mais je puis dire que ceux qui nous sont restés nous donnent l'espoir fondé qu'un jour ils seront, parmi leurs compagnons, le ferment qui les conduira en plus grand nombre à la religion catholique.

Outre l'éducation religieuse, ces enfants reçoivent l'instruction dans un métier quelconque, tandis que les Sœurs apprennent aux filles tout ce que la femme de ménage doit savoir. A l'exposition de Berlin, le dévouement des religieuses a été reconnu et une médaille d'or leur a été décernée en témoignage des résultats qu'elles avaient obtenus.

La paroisse de Windhuk nous permet de suivre les progrès de la vie moderne et d'acquérir l'expérience néces-

saire à un missionnaire. Pour faire toute la besogne, il faut plus d'un Père. Outre les hôpitaux, la prison, la garnison, l'instruction religieuse à l'Ecole du gouvernement, il faut s'occuper de l'annexe Okahandja, à 70 kilomètres au nord, et de Rehoboth, à 90 kilomètres au sud de Windhuk. Cette année (1907), nous avons administré 14 baptêmes, 5 viatiques, fait 3 enterrements, 6 mariages. Dans la garnison il y avait, durant la guerre, 2 baptêmes, 350 à 400 confessions, 172 communions, 69 enterrements. 90 % des catholiques allemands de Windhuk ont fait leurs Pâques. Il n'en est pas de même pour les étrangers domiciliés à Windhuk, et, bien que nous ne puissions pas être fiers de la situation religieuse à Windhuk, nous pouvons constater avec satisfaction, et en rendre grâce à Dieu, que le progrès est réel. Son Excellence, M. de Lindequist, lors de la pose de la première pierre de l'église protestante de Winhuk, a même cité la paroisse catholique comme exemple à imiter. L'ouverture d'un cercle pour les femmes catholiques a contribué beaucoup à relever la vie chrétienne de la paroisse.

Le progrès spirituel de la station de Windhuk va de pair avec le progrès matériel. Le 16 juillet 1906, nous avons ouvert une école supérieure de garçons et de jeunes filles. La pension entière est de 800 marks seulement. Nous avons dû mettre ce prix à cause des écoles du gouvernement, où l'on ne paie que la moitié de la pension totale.

Le peuple aime notre école, qui est fréquentée actuellement par 39 élèves. L'école du gouvernement compte 70 élèves, mais beaucoup sont des enfants boërs. Pour pouvoir garder nos écoles, nous avons dû engager un instituteur ayant un diplôme supérieur, et néanmoins, comme je le faisais remarquer en citant les paroles du ministre des Colonies, l'épée de Damoclès est toujours suspendue au-dessus de notre école. Nous sommes résolus de combattre, même à outrance, pour la sauvegarder,

parce que, sans école, pas de progrès possible pour la mission.

Nous demandons instamment à l'administration générale de nous envoyer au plus tôt des Pères ayant passé leur examen devant le gouvernement. Outre le prêtre séculier, sont occupés à l'école : le P. Kalb, le P. Borsutzki, qui donne des leçons de musique, laquelle est plus cultivée encore dans les colonies que dans la mère patrie. Le P. Schemmer donne des leçons privées.

Il me faut aussi faire mention de nos réunions du soir, qui se font une fois par mois. Elles sont très bien fréquentées, tant de la population protestante que des catholiques. Le but que nous poursuivons dans ces soirées, c'est de féconder et de seconder l'action de la chaire et du confessionnal. Les sujets qui y sont traités, les discours qui y sont faits, sont tirés de toutes les branches de la science humaine, les arts et la musique y occupent une place d'honneur, mais on ne se quitte jamais sans avoir donné quelques pensées religieuses à méditer. Une bibliothèque bien montée nous permet de distribuer de bons livres et d'augmenter ainsi la connaissance religieuse de la population.

Si notre mission a pu réaliser de si grands progrès en si peu de temps, nous en sommes redevables en grande partie à nos chers Frères convers. Depuis que nous avons parmi eux des maçons, des menuisiers, des charpentiers, l'amélioration au point de vue matériel a visiblement augmenté. A part le ciment, le bois et la tôle, qui coûtent cher, les autres matériaux de construction sont bon marché au Sud-Ouest. Nous sommes par conséquent à même de pouvoir nous installer selon les règles de l'hygiène.

Les changements opérés par la guerre, la possibilité de concourir à l'évangélisation des indigènes, et le fait de nous trouver en face de la mission protestante, nous ont contraints d'augmenter le nombre de nos stations bien rapidement. Les Frères ne suffisant pas à la besogne, le

P. Hermandung s'est vu obligé d'engager, en Allemagne, six ouvriers qui, dans l'espace de deux ans, nous ont coûté 50.640 marks. Grâce à leur aide, relativement peu chère pour le pays où nous nous trouvons, nous avons pu bâtir 2 églises, 1 hôpital, 2 maisons pour les Pères, 1 école, 1 orphelinat avec maison pour les Sœurs et plusieurs autres petites constructions.

Les Frères convers s'occupent aussi de l'éducation des noirs, surtout pour leur apprendre différents métiers, cordonnerie, couture, etc., etc. Je dois le déclarer : tous les Frères ont fait preuve de bonne volonté, ils sont animés d'un bon esprit religieux, mais l'éducation des indigènes est chose tellement difficile, que le progrès réalisé dans les quatre dernières années n'a pas été aussi grand qu'on devait l'espérer. Un de nos Frères fait en ce moment son service militaire; il serait fort à souhaiter qu'on ne nous envoie que des Frères d'un âge mur ou ayant déjà été soldats.

2° *Klein-Windhuk.*

En quittant Gross-Windhuk, une promenade d'une petite demi-heure nous conduit dans la riante vallée de Klein-Windhuk. Entrons dans la mission ; la place qu'elle occupe a déjà son histoire. Ici, en effet, il y a quelques dizaines d'années, résidait le terrible capitaine Ian Jonker. Ici se trouvait, il y a soixante ans, la petite église d'une secte wesleyenne ; à côté, on voit encore les restes d'une maison des Hottentots construite en grandes pierres de taille reliées avec du limon et de la chaux ; nos Frères prennent grand soin de ces ruines qui ne sont pas sans valeur historique.

Après l'expulsion des Hottentots, et non sans avoir passé par différentes mains, le tout devint la propriété d'un colon allemand. C'est de lui que nous l'avons achetée. Il n'y avait alors là qu'une maison très insalubre, un kraal en pierres pour les bestiaux et quelques petites cul-

tures dans le jardin qui mesure 3 hectares. Les soins habiles et diligents de nos Frères convers en ont fait un petit paradis, relativement, du moins, aux exigences de notre goût africain. Des deux côtés du jardin, qui fournit aux deux communautés de Gross et Klein-Windhuk et à plusieurs personnes des légumes frais, nous avons planté des vignes dont le vin, nous l'espérons, sera en rapport avec la saveur des raisins que nous en retirons. Il y a quatre ans, par l'achat d'un champ, la propriété a été doublée. Des arbres fruitiers occupent cette dernière partie. Les produits et profits nets de ces trois jardins sont satisfaisants, mais ne suffisent pas à entretenir l'œuvre établie à Klein-Windhuk : *Domus Visitationis B. M. V.*

40 enfants métis y reçoivent, outre l'éducation chrétienne, la nourriture et les vêtements nécessaires. A cause de la cherté des vivres, chaque enfant nous revient à 1 mark et ½ par jour, ce qui fait une dépense annuelle de 540 marks par enfant et de 21.600 marks pour tout l'orphelinat. Il faut ajouter à cela l'entretien de deux Sœurs qui s'occupent de l'éducation des jeunes filles métisses. Le succès compensera-t-il tous les sacrifices que nous faisons pour ces enfants, qu'il serait injuste d'ailleurs de rendre responsables de la faute de leurs parents? L'expérience ne nous l'a pas encore appris. Une chose est certaine : si nous ne prenons pas soin de ces êtres abandonnés, ils retomberont dans le vice, auquel ils doivent leur origine. Lorsqu'il n'y avait pas encore de mission catholique au Sud-Ouest, ces enfants étaient tellement méprisés par la société protestante de Barmen, qu'elle leur refusait même le baptême ! Depuis qu'elle nous a vus à l'œuvre, elle s'en occupe aussi, et veille avec un soin jaloux que les enfants ne viennent pas chez nous.

Le R. P. Pothmann a été nommé recteur de cette œuvre ; il est aidé par les frères Kipper, Heist et Klinkhammer.

3° Swakopmund.

La mission de Swakopmund occupe le second rang parmi nos maisons africaines; elle porte le nom de Regina SS. Rosarii et a été fondée en l'année 1899. L'insalubrité du climat et d'autres conséquences de sa position ont occasionné dans cette mission bien des changements. Le R. P. Schulte, qui a déjà de grands mérites pour la fondation de la mission d'Omaruru, et secondé par le bon Père Schœnwasser, nous est une garantie que cette mission gardera le rang qui lui est dû.

Swakopmund est pour ainsi dire la seule porte de la colonie : elle est reliée avec l'intérieur de l'Afrique par deux lignes de chemin de fer et les grands vapeurs la mettent en communication d'une manière régulière avec toutes les parties du monde. Les Pères s'occupent naturellement tout à la fois de la population blanche et de la population noire. Toutes les nations s'y donnent rendez-vous, et malheureusement ce ne sont pas les meilleurs éléments qui y viennent. Si l'on peut dire ordinairement : pas de blé sans mauvaise herbe, je puis dire de Swakopmund que le blé y est très rare, si tant est qu'il s'en trouve. Malgré cela, le poste a une grande importance. La colonie, en effet, est très salubre, mais la température tropicale use, à la fin, les santés les plus robustes. Les soldats, les employés et les colons à l'aise, renouvellent leurs forces par un séjour dans la mère patrie. La pensée qu'un sanatorium, dans un endroit rafraîchi par la brise de la mer, non seulement nous aiderait à refaire notre santé, mais serait en même temps un moyen de nous mettre en rapport intime avec la population et de la ramener à Dieu, nous a engagés à bâtir là un hôpital. Ce projet a été salué avec joie, aussi bien de la population que du gouvernement. L'assistance nombreuse qui prit part à l'inauguration, les rapports favorables de la presse, et avant tout le nombre des malades qui y viennent se faire soigner nous sont garants de la

sympathie que la mission a gagnée en établissant là cette œuvre de charité. L'hôpital, qui est un vrai chef-d'œuvre, a été construit par nos frères convers en dix ou onze mois. Avant même d'être achevé nous avons dû y prendre des malades. En avril 1908 il y avait 72 blancs et 44 noirs ; ces derniers soignés dans des salles séparées. Les mêmes Sœurs qui ont l'hôpital de Windhuk ont été chargées de celui de Swakopmund ou hôpital Saint-Ambroise. La réputation qu'elles ont, d'être des anges de charité, nous enlève toute crainte sur l'avenir de cette œuvre. Plus d'une âme qui y est venue, brouillée avec Dieu et le prochain, l'a quitté réconciliée et réconfortée, ou est allée dans une patrie meilleure qu'elle n'aurait sûrement pas trouvée sans ce secours. Les mêmes soins sont donnés aux blancs et aux noirs.

Une colonie de nègres habitent la mission et partagent leur temps entre le travail en ville ou chez nous, et l'instruction et la prière. En 1907, 21 ont été baptisés.

L'école du soir a été fréquentée par 52 enfants, tandis que 15 seulement pouvaient venir pendant la journée. Nous avons trouvé dans la personne du frère Heckenbach un secours très apprécié.

4° Usakos.

Nous prenons à Swakopmund le train qui nous conduit en sept heures *à Usakos,* où se trouve le noviciat de la Préfecture. Le trajet est assez monotone et rien n'empêche de passer en revue les impressions reçues à Swakopmund. A part de rares broussailles, au milieu desquelles vous apercevez de temps en temps quelques autruches, rien ne vient vous distraire de la grandiose monotonie du désert, qui sur une largeur de 150 kilomètres borde l'Océan Atlantique. Tout à coup on est agréablement surpris par le Khanrivier, avec ses grands arbres qui ne perdent jamais leur verdure.

Comme partout ailleurs, dans nos missions, Usakos possède un très beau jardin qui, au moyen d'une pompe,

d'un manège, et de rigoles de pierres, est arrosé chaque jour. Outre les diverses sortes de légumes, les frères jardiniers cultivent la vigne. Ils ont planté un verger où, dans de longues allées, se suivent des orangers, des mandariniers, des pêchers, etc. Non loin du jardin, un acacia séculaire abrite un troupeau de chèvres qui assurent à la maison quelques modiques revenus.

Au sommet de la colline se trouve la maison avec chapelle-école préservée par sa position des fièvres, autrefois si nombreuses dans ces endroits. En 1907 un noviciat pour frères convers a été canoniquement érigé à Usakos. C'est le R. P. Klaeylé qui réunit dans sa personne les différentes charges de Recteur de la mission, de maître des novices et de pasteur pour les blancs et les nègres. Ses prédécesseurs n'ont pas toujours su tirer profit de leur priorité à Usakos. Maintenant la mission protestante, qui a partout tant d'influence sur nos indigènes, nous cause, à Usakos, de très grandes difficultés dans l'évangélisation des Cafres. Grâce à l'intelligente et persévérante action du recteur actuel, secondée par un très dévoué catéchiste et deux Sœurs franciscaines, le nombre des baptisés et des catéchumènes se monte actuellement à 72.

Comme à Windhuk et à Swakopmund on s'efforce également à Usakos d'augmenter par des cercles et des réunions l'influence de la mission sur la population blanche. Mais il n'y a pas de localité dans toute la colonie où la moralité laisse tant à désirer. Il y a à Usakos 200 Européens, dont 72 catholiques, appartenant à toutes les nationalités ; de plus 1.000 ou 1.200 Cafres, Hereros ou Ovambos, comme employés du chemin de fer. L'école est faite dans la maison de la mission et dans le village des nègres. L'année passée nous avons eu 27 baptêmes et 18 confessions.

Le premier novice convers, le frère Brodmann, vient de quitter le noviciat avec de très bonnes notes du maître des novices. Un autre est encore au noviciat et un postulant demande son admission.

5° *Omaruru.*

Quatre heures de chemin de fer nous conduisent à *Omaruru,* d'où les Pères du Saint-Esprit avaient été chassés d'une manière injuste et cruelle. N'est-il pas étrange que nous ayons pu aller relever les ruines laissées par ces bons Pères, après que les missionnaires protestants y étaient restés tout seuls pendant plus de 60 ans ? L'étonnement augmentera encore si je dis que la pétition appelant les Pères Oblats était signée aussi bien par des protestants que par des catholiques et qu'une offrande l'accompagnait pour faire les premiers frais.

Le 19 juillet 1906 nous avons pu inaugurer cette mission et le premier soin du Père Recteur a été de rappeler à la population catholique ses devoirs religieux et d'entrer en bonnes relations avec les protestants et les employés du gouvernement : de cette façon, il s'est ouvert le chemin vers la population indigène qui en dépend. Quatre mois après la fondation, nous avons eu 47 catéchumènes. La mission protestante a fait tous ses efforts pour empêcher notre œuvre sans pouvoir y réussir, mais elle l'a rendue bien difficile et lourde. Nous avons dû faire beaucoup de sacrifices pour la mettre sur des bases solides. A la province d'Allemagne nous sommes redevables de beaucoup et de bons frères convers qui nous construisent nos maisons, etc. Cependant ils ne suffisent pas pour faire tout le travail, et les Pères doivent encore payer de leur personne. La veille de Noël 1906 le Père Recteur d'Omaruru m'écrivait : Mon socius, nos enfants et moi, nous avons façonné 30.000 briques ; envoyez maintenant les Frères pour commencer les constructions.

Le 14 mars 1907, l'église fut ouverte au public et l'après-midi 19 catéchumènes reçurent le saint baptême. Depuis, le succès ne manque pas. A Pâques 1908, 13 enfants hereros, tant filles que garçons, ont fait leur première communion, et au mois de mars dernier le sacrement de confirmation leur a été conféré. C'est le R. P. Bierfert qui est recteur de la mission. *(A suivre.)*

COLOMBIE BRITANNIQUE

Rapport sur les missions des Shushwaps (Kamloops)

(Par le R. P. Lejeune, O. M. I.)

Je pourrais, pour expliquer mon long silence, vous donner le détail de mes travaux. C'est tout simplement un district à desservir, avec une population catholique de 1.200 âmes environ, huit églises ou chapelles, et quelques familles éloignées, qu'il faut tout de même aller voir dans le courant de l'année.

Je suis généralement avec les sauvages de Kamloops pour le 6 janvier, fête de l'Epiphanie. Le lendemain, 7 janvier, est le jour fixé pour les mariages. Il y en a presque toujours à célébrer ou à bénir ce jour-là. Oh ! allez, c'est bien simple, il n'y a ni bruit, ni festins. Tous nos sauvages ont leur nom de baptême et c'est généralement par ce nom qu'ils se désignent. Avant la venue du prêtre, ils avaient des noms sauvages, comme : petit loup, canard, lever du soleil, nez cassé, etc., etc... Le 7 janvier 1908, ce fut Ambroise qui épousa Catherine, pas de nom sauvage ; après, Xavier se maria avec Emma. Xavier s'appelle en sauvage Canard. Une autre a épousé le « Chemin », et une troisième, le « Chemin de fer » ; pour finir la série, Cyclone s'est uni à « Flocon de neige ». Cyclone est borgne par-dessus le marché : Un malin dirait donc que le Flocon de neige lui a donné dans l'œil.

Mais revenons au 8 janvier 1908. Je dois faire ma visite à la Nicola : c'est un pays grand comme un diocèse. Pour

m'y rendre, je prends le chemin de fer de Kamloops à Ashcroft, 45 milles, soit 72 kilomètres, au milieu de la nuit, car en hiver, cette fameuse ligne transcontinentale qui s'appelle le Canadian Pacific Railway, ou plus court le C. P. R., ne nous donne qu'un train de voyageurs toutes les 24 heures, et c'est au milieu de la nuit qu'il passe par ici. Je m'arrête un jour à Ashcroft, où j'ai le bonheur de baptiser deux enfants jumeaux d'un de nos avocats. De Kamloops à Ashcroft, la ligne de chemin de fer va de l'est à l'ouest ; de Ashcroft à Spence's Bridge, ou 42 kilomètres, elle va vers le sud ; de Spence's Bridge, il y a maintenant un embranchement sur la Nicola, de 75 kilomètres, dans une direction de l'ouest à l'est, mais virant un peu vers le sud. On compte une station chaque dix milles. Aux deux premières, il n'y a absolument rien que la maison du garde. La ligne du chemin de fer remonte le cours de la rivière Nicola entre deux rangées de montagnes et la vallée ne commence à s'élargir qu'au 35e mille de Spence's Bridge. Cependant, au 30e mille, appelé « Canford » on voit déjà quelques maisons, et une scierie dans le voisinage, qui appartient à des associés catholiques, et promet de devenir, dans un avenir prochain, un petit centre qu'il faudra visiter régulièrement.

Au 40e mille, on se trouve en pleine vallée de Nicola. Du 34e au 38e mille, on a traversé un assez riche plateau de cinq à six kilomètres de long, sur autant de large, limité au sud par la chaîne de montagnes qui se continue depuis Spence's Bridge, tandis qu'au nord s'ouvre la vallée du Mamette. De là le plateau se rétrécit entre deux montagnes, pour s'élargir de nouveau immédiatement jusqu'au 47e mille où s'arrête actuellement le chemin de fer, au pied du lac Nicola, qui donne son nom à la vallée et à tout le pays. Ces deux plateaux successifs recouvrent d'immenses gisements de charbon de terre dont l'exploitation ne fait que de commencer vers le 40e mille où se construit une petite ville appelée « Merrit ». Il y a déjà des

mines ouvertes de chaque côté de la rivière « Coldwater » (eau froide) qui se verse dans la Nicola au 39e mille. La vallée de la Coldwater s'étend du 41e mille vers le sud, en faisant d'immenses sinuosités, et renferme sur toute son étendue de 40 à 50 milles, d'immenses richesses minérales et autres. Il y a des forêts magnifiques, et au fond, le terrain est riche au dernier degré. On parle de deux ou trois compagnies de chemin de fer rivales qui s'apprêtent à exploiter ce pays fertile.

Parti de Spence's Bridge à 8 heures du matin, je descends du train à Nicola à 11 heures. Nicola est un village de 200 âmes. Pour la première fois j'ai la satisfaction d'y trouver des catholiques, principalement un jeune docteur médecin, chez qui je pourrai désormais dire la messe.

Mais là n'est pas le but de mon voyage. Le samedi 11 janvier, un sleigh, ou traîneau à deux chevaux, avec un sauvageon de treize ans pour conducteur, vient me chercher, pour me conduire autour du beau lac Nicola qui a l'apparence d'une-demi lune de 20 kilomètres de long sur 3 de large. Juste au pied de ce lac finit la vallée de la Nicola, les montagnes se resserrent de nouveau, et sur une distance de 10 à 15 kilomètres environ, nous passons sur un chemin accidenté entre le lac et la montagne. Ce n'est que détours, montées et descentes.

Dès le huitième kilomètre les pâturages apparaissent et on voit s'étaler à l'est et au nord-est le beau pays de Quilchena. La prairie se déroule à perte de vue, du côté du nord, le long des vallées et par-dessus les collines jusqu'à Kamloops, soit 80 kilomètres ; à l'est, par Douglas Lake ; au sud, vers Aspen grove, sur un rayon de 60 kilomètres. Quand on arrive en vue de ce panorama qui se déroule autour du lac Nicola, on ne peut s'empêcher de se représenter ce pays comme il sera dans un certain nombre d'années, tout couvert de magnifiques villas. Cependant à l'heure actuelle, le tout est divisé en trois ou

quatre grandes propriétés sur lesquelles on s'est contenté de faire l'élevage des chevaux et des bêtes à cornes.

A 13 kilomètres se trouve l'Hôtel Quilchena, à peine achevé, et qui attend que le pays d'alentour commence à prendre de l'essor.

Continuant ma route, je rencontre, 8 kilomètres plus loin, une famille originaire de Savoie qui s'est établie ici depuis plus de trente ans et possède une vaste étendue de terrain, à côté de la réserve des sauvages. Cette réserve s'étend sur une des meilleures portions du pays. Il y a là, ou dans les environs, environ cent sauvages tout compris, hommes, femmes et enfants. A dix milles à l'est, en montant les hautes collines, on arrive à Douglas Lake où il y a encore une centaine de sauvages au milieu d'une magnifique réserve. Le lac Nicola est à 600 mètres au-dessus du niveau de la mer et le lac Douglas à 900 mètres.

Mon jeune conducteur me laisse devant la maison de cette famille française, juste à un mille du bord du lac Nicola.

Vous saurez bientôt pourquoi je dus me rendre là au lieu d'aller tout droit chez le chef comme j'avais l'habitude de le faire. D'ailleurs la famille Guichon est une bonne famille catholique où je suis comme chez moi, depuis vingt-six ans que je la visite, ayant baptisé tous les enfants, excepté les deux plus âgés.

Je ne tardai pas à apprendre des nouvelles des sauvages et je vous les transmets afin de vous permettre de juger de la difficulté de notre ministère et de la superstition, de la crédulité et de la faiblesse de nos Indiens.

Le chef était allé à une réunion de chefs sauvages à Squamish, près Vancouver.

Il avait mal aux yeux. Il entendit parler d'un Tamanoas, ou sorcier. Il le fit appeler. Le sorcier le saigna comme il faut sur les tempes; ses yeux s'éclaircirent. Le voilà enthousiasmé. Il l'emmène avec lui. Le Tamanoas faisait des merveilles. Le premier malade qu'il rencontra était le

vieux Christophe de Quilchena : il avait les jambes paralysées de rhumatismes.

— Marche donc, dit le docteur Tom (c'est le nom du sorcier.)

— Hélas ! dit Christophe, si je pouvais !

— Mais je te le dis, reprend le docteur.

En même temps il le met sur ses deux pieds, l'électrise en gesticulant, et lui fait traverser la chambre. Les sauvages de crier au prodige.

Un autre avait une jambe couverte d'ulcères. Tom le saigne et le guérit.

A un autre il « tire une corde de la tête » : c'était la cause de sa cécité. Ensuite il commença à voir.

A l'un « il retirait un hanneton des yeux », à l'autre un cheveu de la gorge, à un troisième une tête d'oiseau sans corps, dont les yeux s'ouvraient et se fermaient.

Ce fut un soulèvement parmi les sauvages. Ils venaient de tous les côtés pour consulter l'homme merveilleux. A tous il persuadait qu'ils allaient mieux. Lorsqu'il vit qu'il avait gagné la confiance générale, il opéra en grand. Nu jusqu'à la ceinture, avec une bande de cuir ou d'étoffe autour du corps ; il criait, dansait, sautait et voulait que tous les assistants se missent à battre le tambour sur le plancher avec de petites baguettes.

Les uns disaient qu'il était aidé par le diable. D'autres qu'il hynoptisait le monde.

Bref, le dimanche, 12 janvier, il n'y avait presque personne à l'église excepté la famille Guichon. Cependant, dans l'après-midi, je vis un certain nombre de sauvages qui ignoraient mon arrivée.

En même temps, je reçus une lettre me demandant de retourner à Kamloops pour affaire importante, si je pouvais le faire.

J'en pris prétexte pour laisser les sauvages tranquilles pour le moment, et leur donner le temps de se calmer.

Le Tamanoas avait reçu de bons honoraires. Pour cinq

dollars (25 fr.), il les guérissait un peu, pour dix, davantage, pour quinze ou vingt il les guérissait complètement. On dit qu'il a emporté 700 dollars du pays. Il allait d'un camp à l'autre, précédé par sa renommée. Arrivé à Lytton, il fut arrêté par la police. On le mit en jugement ; il fut condamné à rendre l'argent qu'il avait extorqué aux sauvages. Mais plus de la moitié ne voulurent ou ne surent pas réclamer leur argent et le Tamanoas en profita. Il fut aussi condamné à un mois de prison. On l'amena à Kamloops où je le vis quelques minutes après son arrivée. C'est un homme trapu, plein de confiance en lui-même et s'inquiétant peu du reste. Il connaissait par expérience la vie des prisons. Il demande une paire de pantalons qui était parmi ses effets. L'ayant trouvée, il s'assied dans l'unique fauteuil qui se trouve à sa portée, se met à rompre les coutures autour de la ceinture et en sort douze pièces de 25 fr. en or. Quand on l'arrêta, on ne trouva pas d'argent sur lui, mais la robe de sa femme était toute garnie de billets de banque dans la doublure.

A peine était-il sorti de prison, après son mois de détention, que le frère du chef de la Nicola arriva avec une voiture à deux chevaux pour le ramener au milieu de ses gens. il le garda chez lui jusqu'au mois d'avril, c'est-à-dire jusqu'au moment où l'enthousiasme des sauvages commença à s'éteindre.

A Pâques, le sorcier était encore à Douglas Lake. Les Indiens n'osèrent pas s'approcher des sacrements, de peur de se laisser entraîner par Tamanoas, en cas de maladie d'eux-mêmes, de leurs parents ou de leurs enfants.



Qu'est-ce donc que ces Tamanoas, ou sorciers, qu'on trouve encore dans ce pays ? A leur arrivée, les premiers missionnaires trouvèrent partout les sauvages au pouvoir des sorciers. Le nom Tamanoas, qu'on trouve dans le

jargon Chinook, semble signifier « esprit » et « Tamanoas man » ou sorcier, l'homme des esprits, l'homme qui a rapport avec les esprits. En langue Thomson, on l'appelle Shouh'-nam, qui signifie « voyant » celui qui voit au delà des autres. En Shuswap, on l'appelle Tla-kué-lih', le danseur.

Ils prétendent voir au loin, et on les consulte pour trouver les chevaux perdus, etc... Ils se donnent surtout comme guérisseurs et les sauvages les faisaient venir surtout pour se faire guérir de leurs maladies. Ce serait trop long de décrire tout ce qu'ils faisaient. Un certain nombre d'entre eux avaient peut-être une connaissance des simples, ou de remèdes qui semblent être connus dans tous les pays.

Ces simples, heureusement administrés, leur donnaient lieu de s'affirmer comme hommes extraordinaires, capables d'amener ou de chasser les maladies, ou la mort. Se trouvent-ils en présence d'une personne dangereusement malade ? Ils prétendent que son âme s'est échappée de son corps, se mettent à la conjurer, à la sentir, à la poursuivre ; ils font mine de l'attraper dans leurs mains, et de la ramener dans le corps d'où elle s'était enfuie. Ou bien la maladie est un sortilège jeté par un autre sorcier, ou un génie qui s'est emparé de la personne malade et qu'ils s'efforcent de faire sortir par des conjurations, des chants, des cris, des danses. Ils demandent à tous les assistants de les aider en frappant avec des baguettes sur le plancher, sur les murs, partout où ils peuvent faire du bruit pour faire partir les mauvais génies. Si un seul refuse de frapper, ou de s'unir au chant ou de s'unir d'intention avec eux, c'est assez, disent-ils, pour empêcher l'effet du charme.

Ces Tamanoas se sont faits dès le commencement les adversaires des prêtres et de la religion. « Ne faites pas baptiser vos enfants, ils en mourront. Ne vous convertissez pas, nous ne pourrons plus vous guérir. » Tels sont leurs arguments.

Un bon nombre de ces sorciers ont renoncé sincèrement à leurs jongleries et sont devenus de bons chrétiens. Quelques autres ne sont que chrétiens hypocritement, tout en gardant plus ou moins de leurs anciennes pratiques. Çà et là, il en reste qui n'ont jamais voulu se rendre. Ceux-là sont les ennemis jurés du prêtre et de la religion chrétienne, et voudraient persuader aux sauvages que tous leurs malheurs sont causés par la religion des prêtres.

Quand je suis arrivé dans le pays, en 1879, les sorciers étaient encore nombreux. En 1885, j'eus l'occasion de faire le dénombrement des sorciers de la tribu Thomson : il y en avait une quarantaine. A Schoolous, dans la Nicola, il y en avait douze, — comme qui dirait les douze apôtres du diable. — Ils sont tous morts, à l'exception d'un seul, le vieux Nra-tla-han, un type spécial qui croit en savoir plus que nos docteurs de Sorbonne ; il prétend que Dieu lui a révélé la connaissance des vertus des herbes et des plantes. Il y a 25 ans, il s'offrit un beau jour à me servir d'interprète. J'en vins à parler du diable, quand il tenta la première femme. Nra–tla-han ne voulut pas l'appeler par son nom. — Il m'en voudrait, dit-il.

Il existe encore à Coldwater un Tamanoas qui s'appelle Sko-Kwash, qui veut dire Soleil. On l'appelle Docteur Soleil. Les garçons sortis de l'école industrielle s'amusent de lui parce qu'il prétend que l'âme s'éloigne du corps en cas de maladie.

Pour en revenir au docteur Tom, qui avait fait tant de bruit à la Nicola, il a bien essayé également d'influencer la tribu de Schuswap. Mais ces gens, qui ont abandonné toute foi aux sorciers depuis trente ans, voulaient des preuves plus solides de son pouvoir : « S'il ressuscite un mort ... nous verrons. »

Cependant, trois ou quatre malades, des gens qui ne pratiquent pas, se sont rendus auprès de lui à la Nicola, des aveugles incurables. Bien entendu, aveugles ils sont revenus comme ils étaient partis.

Cependant, les sauvages tiennent tant à la vie que, quand ils sont malades, ils s'accrochent facilement à tout ce qui peut leur donner de l'espoir. Ainsi, un pauvre jeune homme avait été victime d'un accident : un tronc d'arbre lui avait blessé les côtes. Il en est résulté une hémorragie très grave, qui l'a mené à la tombe. Le docteur Tom, le jour même de sa sortie de prison, demande à un autre sauvage s'il n'avait pas craché du sang.

— Non, dit-il.

Cependant, dit le docteur Tom, j'ai vu un matin des traces de sang dans ma bouillie à déjeuner, et elles marquaient cette direction.

Alors on lui dit que dans une maison à 500 pas plus loin, un autre jeune homme rendait beaucoup de sang par la bouche.

— C'est ça, dit le docteur Tom.

Et le pauvre malade de se faire transporter à 60 milles, auprès du sorcier, où il resta deux mois. On le disait mourant, après Pâques, lors de ma visite à la Nicola.

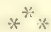
Mais serait-il dit que Notre-Dame de Lourdes, qui a sa chapelle et son autel, et sa statue à Nicola même, se laissât vaincre par le docteur Tom ? On pria beaucoup et si bien, que le jeune homme, ayant perdu toute confiance dans le sorcier, s'en retourna à Kamloops, où il eut le bonheur de se confesser avant de mourir. Sa famille fit célébrer 15 messes pour le repos de son âme.



Donc, les sauvages ne sont pas tous des anges, tant s'en faut. On ne peut même pas se rassurer parfaitement sur la fermeté et la persévérance de ceux qui paraissent les meilleurs. C'est bien partout la même histoire de la fragilité humaine. Les jeunes gens surtout laissent à désirer. Rien d'étonnant : ils sont continuellement en contact avec des débauchés, des perdus de mœurs de toutes les nations. Ils ne

voient de tous les côtés qu'indifférence et mépris de la Religion. Il y a à peine un dixième de la population blanche du pays qui mette les pieds à l'église. Aussi l'indifférence gagne beaucoup de sauvages. Une trentaine manquaient à la confession annuelle. Il est vrai que la plupart ont depuis accompli leur devoir, mais il y en a beaucoup maintenant qui ne se font pas scrupule de s'absenter de l'église les dimanches.

Ils sont passés les temps où l'on pouvait garder les sauvages sous la main des 8 à 10 jours de suite. C'est devenu impossible. Impossible même de les tenir assidus pendant trois à quatre jours. Ils ont maintenant leurs petites fermes, leurs chevaux, leurs vaches, leurs poules, etc., qu'il leur faut soigner. Aussi, il faut essayer de suppléer par la fréquence des visites. Généralement, ils connaissent assez bien leur religion, ils savent plus ou moins bien leur catéchisme. L'important est de les entretenir dans ces connaissances. Cela devient de plus en plus difficile.



La grande source de désordres parmi les sauvages, c'est sans contredit le « whisky » (eau-de-vie).

Il y en a partout un certain nombre qui ne demandent qu'à s'enivrer dès qu'ils peuvent en avoir l'occasion. On dirait qu'ils ne travaillent et ne vivent que pour cela. Du moment qu'ils ont, à la sueur de leur front, gagné quelques dollars, vite, il faut qu'ils les dépensent en whisky. S'ils se contentaient encore d'un verre ou deux, mais non ; il leur en faut des bouteilles : un seul individu avalera d'un trait la moitié d'une bouteille, et finira une bouteille et même deux dans une nuit d'orgie. Alors ils sont de vrais démons ; ce n'est que blasphèmes et langage grossier. Puis ils courent le pays à bride abattue, fusil en main, prêts à s'entre-tuer ou à assassiner le premier venu, jusqu'à ce qu'ils tombent abrutis et cuvent leur boisson dans quelque buisson ou dans quelque coin pour se réveiller

ensuite dénués de tout. Ils iront alors chercher du travail et gagner de nouveau quelques piastres, pour recommencer, au bout de quelques semaines, une autre orgie.

Il y a bien une loi qui défend, sous des peines sévères, de donner de la liqueur aux sauvages. Mais cette loi est enfreinte presque tous les jours, et les vrais coupables ne sont jamais punis. C'est une vraie moquerie ; il se trouve toujours des misérables qui guettent l'occasion de vendre quelques bouteilles aux sauvages. Quand des sauvages sont trouvés ivres, on les arrête, on les amène devant le juge de paix ; on leur demande qui leur a fourni la boisson. Souvent, ils ne savent pas qui c'est ; mais, le sauraient-ils, généralement ils ne veulent pas le déclarer ; on leur fera même déclarer un innocent. Mais c'est excessivement rare que le vrai coupable soit découvert et condamné. Le sauvage, lui, est doublement puni pour avoir été ivre et pour avoir refusé de déclarer celui qui lui a livré la boisson.

« — Les blancs n'en veulent qu'à notre argent, disait un sauvage. Dès qu'ils savent qu'un sauvage a de l'argent, ils viennent après lui, avec une bouteille, le tenter et lui donnent le whisky pour son argent. Ensuite, quand il est ivre, ils viennent encore, le mettent en prison et lui font payer de l'argent pour avoir bu ce qu'ils lui ont vendu. » C'est malheureusement trop vrai.

Les missionnaires font bien tout ce qu'ils peuvent pour combattre ce fléau. A chaque visite, ceux qui ont bu doivent se mettre à genoux et s'accuser en public, faire une pénitence avant de se confesser. Mais c'est toujours à recommencer.

Il y a pourtant des leçons terribles : au mois d'août ou de septembre dernier, un jeune homme ivre, à ne plus se reconnaître, tirait un coup de fusil à son cousin-germain. Il courait ensuite après lui, et, l'ayant atteint, il lui écrase la tête avec une grosse pierre. Il expie son meurtre par vingt ans de prison.

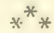
Un mois plus tard, un autre jeune homme disparaît à Kamloops, sans qu'on ait pu en trouver trace. Il aurait été tué par un coup de bâton sur la nuque et enlevé par le meurtrier (un métis cette fois, croit-on), qui a si bien su le faire disparaître qu'on n'a pas encore pu trouver de quoi le convaincre devant la justice.

Au mois de novembre, un autre malheureux, pris de boisson, essayait de s'étrangler et de se pendre.

Au mois de décembre, à l'autre bout du pays, un autre sauvage tuait son propre frère et fut le premier à le trouver mourant quelques heures après, sans se rappeler autre chose qu'ils avaient bu tous les deux le soir précédent.

Au mois de janvier, c'est un autre qu'on trouve à moitié gelé dans la neige, par un froid de 40° au-dessous de zéro. Bref, c'est l'histoire des ivrognes dans tout le monde; leurs femmes et leurs enfants meurent de misère : n'importe, ils boiront. Ils ruinent leur santé, ils abîment leur constitution : ils boiront quand même. Ils courent le danger de devenir meurtriers ou victimes, de périr par le fusil ou par la corde : n'importe, ils boivent encore. Ils vendent leur âme au diable; ils se mettent sous son pouvoir, en parjurant leurs promesses; l'enjeu est leur salut éternel, etc... Qu'est-ce que ça fait? ils boivent toujours, jusqu'à ce qu'on les trouve morts dans quelque coin, morts subitement sans avoir eu le temps de se reconnaître.

Ils ne se soucient plus de leur serment; ils ne se soucient pas davantage de leurs plus graves obligations; ils négligeront tous leurs devoirs, profanation du dimanche, omission de la prière, etc. Ils vivent pis que des païens. Il est vrai que tous n'en sont pas rendus là; mais si le mal vient à se répandre, ce sera la ruine de nos sauvages.



En voilà assez sur ce triste sujet. Pour faire digression, l'autre jour, le 2 février, nous avions la bénédiction des

cierges chez les sauvages de Kamloops. Avant la messe, ils viennent à la sacristie acheter des chandelles. Les chandelles de cire coûtent cher par ici : 50 sous la livre. Il y en a à quatre, à six, à douze à la livre. Un sauvage veut en avoir trois, des six à la livre.

— Combien ?

— 25 sous.

— C'est cher.

— Comment, lui dit un autre sauvage qui s'appelle Charles Kellohwa, tu trouves cela cher, trois chandelles pour 25 sous. Et quand tu achètes trois bouteilles de whisky pour trois dollars et 75 sous, tu ne dis pas que c'est trop cher.

Cela a amusé beaucoup le monde qui était présent, surtout que Kellohwa n'est pas un modèle.

Le lendemain, Kellohwa partait en voiture avec sa femme ; pardon, ce n'était pas une voiture, mais un traîneau à deux chevaux, dont on se sert généralement dans ce pays quand il y a suffisamment de neige. (Or, cet hiver, il a fait terriblement froid, et les traîneaux étaient à l'ordre du jour). Les rivières sont couvertes d'une épaisse couche de glace : oh ! 50 à 60 centimètres d'épaisseur.

Charles partit de bon matin, bien avant le jour, et, trouvant le chemin sur la glace bien plus court, partit par le plus court chemin pour se rendre à 15 kilomètres, où il devait commencer sa journée à sept heures du matin. Oui, mais il y a des endroits où la glace n'est pas épaisse, soit l'effet des sources chaudes, soit autre chose. Bref, Charles tomba dans un de ces trous. Chevaux et traîneau d'aller au fond de l'eau, et la femme par-dessus la tête des chevaux. Charles se jette de côté sur la glace solide. Il faisait encore nuit noire.

— Où es-tu ? crie-t-il après sa femme.

— Je me noie, dit Catherine.

— Tiens bon, je vais te repêcher.

— Non, non, dis la femme, laisse-moi me noyer toute

seule ; ne te noie pas avec, reste pour prendre soin des enfants.

— Ah ! ça non, dit Charles, je ne saurais pas me tirer d'affaire ; il vaudrait mieux que je me noie et que je te sauve.

Malgré le froid, il ôte son habit et se jette à l'eau. et saisit la femme par ses vêtements, au moment même où elle allait flotter sous la glace.

— Une autre fois, je ne manquerai pas la messe avant de partir, dit-il après qu'il eut sauvé sa femme.

***

Ainsi nous avons à lutter contre le mal. Il faut aussi s'efforcer de pousser au bien. Et certes, nous avons de bons éléments parmi nos sauvages. La grande majorité est très fidèle aux prières matin et soir dites en commun, et en psalmodie, à l'église de chaque village, et en famille, quand ils sont éloignés de l'église.

Un grand nombre ont l'habitude de psalmodier une fois par jour les prières pour la communion, faisant ainsi la communion spirituelle. Ils sont généralement fidèles à garder l'abstinence du vendredi, et les jeûnes de l'Eglise, malgré leur pauvreté et la difficulté qu'ils ont à trouver des vivres.

A chaque visite du prêtre, ils sont heureux et empressés à recevoir les sacrements de pénitence et d'Eucharistie. Un bon nombre, surtout parmi les femmes, témoignent une vraie dévotion au Saint Sacrement et un empressement à s'approcher de la sainte Table toutes les fois que l'occasion se présente.

C'est pour encourager ces dispositions, et pour répondre aux désirs du Saint-Père le Pape Pie X, que j'ai essayé de les exciter d'une manière plus spéciale à la communion aussi fréquente qu'ils peuvent le faire. J'ai cru bien faire en commençant d'abord par les jeunes femmes qui ont passé un certain nombre d'années à l'Ecole Industrielle.

J'écrivis pour elles un tout petit cahier d'une quinzaine de petites, toutes petites pages : je leur ai fait lire à chacune ces petites pages d'un bout à l'autre, pour m'assurer qu'elles pouvaient lire et comprendre. Voici quelques-unes des pages de ces petits cahiers :

1.

Ah ! si seulement
vous saviez
combien
le Sacré-Cœur de Jésus
vous aime !

2.

Vos chers enfants,
que vous avez tant aimés,
sont maintenant unis
cœur à cœur
avec Jésus dans le ciel.
Oh ! unissez votre cœur
à leur cœur
pour aimer Jésus
de toutes vos forces.

3.

Désormais, quand vous aurez
quelque chose à souffrir
dans votre vie,
ne serez-vous pas heureuse
de le souffrir de bon cœur
pour l'amour de Jésus,
dont le Sacré-Cœur
vous aime tant
et qui a tant souffert
pour l'amour de vous.

4.

O mon bien-aimé Sauveur,
Je me consacre
à votre Sacré-Cœur.
Je vous donne mon cœur
entièrement,
mon sang, ma vie,
chacun de mes soupirs.
Je veux vous appartenir
avec mes enfants
pour toute l'Eternité.
Ainsi soit-il.

5.

Le Sacré-Cœur
de Jésus,
qui vous aime tant,
veut que vous fassiez
un acte de contrition
parfaite
quand vous aurez eu
le malheur
de l'offenser
par un péché
de propos délibéré.

6.

Le Sacré-Cœur
de Jésus,
qui vous aime tant,
veut
que vous le receviez
dans votre propre cœur
par la sainte communion
aussi souvent
que vous le pourrez.

7.

Le Sacré-Cœur
de Jésus,
qui vous aime tant,
veut

que vous l'appeliez
dans votre propre cœur
en faisant
la communion spirituelle
tous les jours.

8.

Le Sacré-Cœur de Jésus
aime aussi
immensément
vos parents et vos amis.
Voulez-vous essayer
de leur persuader
d'aimer
votre cher Sauveur Jésus
autant que vous voudriez
l'aimer vous-même ?
Du moins
priez pour eux.

9.

Si vous faites tout ce que
vous pouvez
pour amener vos parents
ou vos amis
à aimer le Sacré-Cœur
de Jésus,
votre nom sera écrit
dans ce divin Cœur
et il n'en sera jamais
effacé.

10.

O Jésus,
doux et humble de Cœur,
Rendez mon cœur
semblable à votre Cœur.

En lisant ces petites pages, ces pauvres mères, qui ont presque toutes des enfants au ciel (car les enfants des sauvages meurent presque tous en bas âge), sont bien vite émues.

Les anciens élèves de nos écoles semblaient goûter tout aussi bien ces petites feuilles; au bout de deux mois environ, je les développai à tous les autres, dans l'église d'abord et dans les réunions en dehors de l'église.

Résultat : il y a eu 650 communions à Shuswap, la semaine de Noël, et ailleurs en proportion. Daigne le Sacré-Cœur faire prospérer l'œuvre en allumant un feu qui ne s'éteindra jamais.

J.-M. Lejeune, *O. M. I.*

VICARIAT DU YUKON

Mission de Testlin.

Lettre du R. P. J. Allard au R. P. E. Bunoz, Vicaire des missions.

Révérend et bien cher Père,

Le voyage de Testlin est accompli. Voyage de misère, heureux voyage, dit-on. Parti d'Atlin le 28 juillet à midi, j'arrivai à Testlin le 31 juillet vers les 9 heures du soir. La distance parcourue est d'à peu près 80 milles.

Voici comment le trajet se fit. Un guide et un cheval furent mes compagnons de voyage. Le guide William Taker, mon plus grand élève, âgé de 18 ans, connaissait très bien la route. Le cheval, propriété d'un sauvage, était assez habitué à porter une charge sur son dos, mais les sentiers que nous devions parcourir n'étaient pas habitués à voir pareil mode de voyage. A part un sauvage qui passa ici il y a quelques années avec un « brancho », seuls les sauvages eux-mêmes avec leurs chiens parcourent ces sentiers.

Le premier jour fut le plus facile, on ne couvrit que les 12 milles entre Altin et Otter-Creek, où voyageurs et monture reçurent une cordiale hospitalité chez M. et Mme Malouin.

29 juillet. — A 4 h. 1/2 du matin le cheval était soigné, mais la pluie et le temps d'aiguiser une hache retardèrent notre départ jusqu'à 8 h. En passant par Bolder je visite

le charitable M. Obalski qui me pourvoit de guêtres, d'un imperméable et d'un sac de voyage plein de bonnes choses. Après avoir quitté Otter et Bolder Creek, nous montons jusqu'à la tête de Ruby Creek distante de 8 milles. Le Creek traversé, nous nous lançons dans une forêt de petites branches qui s'élèvent jusqu'à la ceinture, parfois jusqu'à nos épaules. Ayant chevauché ainsi près d'une heure sans aucun sentier, à midi nous arrivons sur le bord d'un petit lac. Une petite pluie fine nous fait faire halte, pendant près d'une demi-heure, sous un petit arbre, tout en prenant un frugal repas froid. On se remet en route. Il reste encore quelques milles à faire dans la vallée des broussailles jusqu'à ce qu'on arrive à un torrent impétueux que nous traversons pour gravir ensuite les flancs abrupts d'une haute montagne. Pendant plusieurs heures nous voyageons sur ce plan incliné, rencontrant la source des petits cours d'eau qui se déversent dans le lac « Surprise ». Malheureusement les feux de forêt ont recouvert ou effacé toute trace de sentier et jusqu'à 4 h. 1/2 nous allons un peu à l'aventure. Devant nous se trouve une vallée presque complètement déboisée que nous dévalons, en sorte que le trajet est facile jusqu'au poste de relai que nous atteignons à 7 h. 1/2. Des cendres et quelques pieux plantés en terre nous indiquent le lieu de notre repos pour la nuit. Heureusement qu'un sauvage m'a chargé de lui apporter une tente ; comme un orage se dessine à l'horizon, je juge prudent de jeter cette tente sur six petits piquets fichés en terre. Voilà la demeure de la nuit prête pour mon guide et pour moi. En prenant notre souper nous sommes incommodés par la fumée, toutefois c'est la seule protection efficace que nous ayons contre les moustiques enragés qui nous harcèlent. Même difficulté pour réciter l'office du jour et faire une courte prière, mais bientôt on se glisse sous la tente où l'on se repose des fatigues du jour.

Jeudi 30 juillet. — Après un léger déjeuner, le cheval est rechargé et nous entreprenons le troisième jour du

voyage. La vallée d'hier semble agrandie et embellie. Pendant près d'une heure nous avançons rapidement et agréablement. Pour ajouter aux charmes du voyage nous rencontrons un « prospecteur » de « Consolation Creek » qui s'en va en quête de provisions. Il fait bon de rencontrer un blanc dans les bois et de pouvoir lui dire un mot. Notre belle vallée encadrée par des montagnes couvertes de neiges perpétuelles se termine par un marécage qui nous oblige à patauger dans l'eau et la boue sur plus d'un mille de longueur. A travers ce marécage coule un filet d'eau qui va s'agrandissant en s'approchant du lac « Luckon » et qui porte assez d'or pour mériter le nom de « Consolation Creek ». Bientôt Consolation Creek est resserré entre deux montagnes et force nous est de gravir le flanc de l'une d'elles. Ici, nous voyageons à pied sec, mais une difficulté nouvelle se présente. La tempête semble avoir pris plaisir à renverser et croiser les arbres à travers notre sentier. On tâtonne un peu. On fait des tours et des détours. Par-ci, par-là, on abat un arbre trop gênant, ou l'on taille les branches qui barrent le chemin. Cette passe difficile franchie, nous parcourons quelques milles dans une magnifique forêt de gros arbres verts. Grâce à ma hache, j'avais une avance de près d'un quart de mille sur mon compagnon qui conduisait le cheval. Le guide vint en courant m'avertir que notre chargement avait changé de place. Au lieu d'être sur le dos du cheval, il était sous son ventre. Il fallait retourner en toute hâte vers la monture empêtrée, et, sans attendre la fin de la pluie, enlever la charge puis la replacer solidement sur le dos du cheval. Une demi-heure avait suffi pour réparer le mal et nous repartîmes de nouveau à travers notre magnifique forêt. Vers midi nous atteignons un marécage longeant un petit lac ; un mille de ce marécage nous sépare du grand lac « Sucker » ou « Gladys ». On se lance dans le marécage, mais bientôt le cheval n'a plus de force, il s'enfonce et tombe sur le côté. On essaie de le relever : peine inutile,

nous sommes sur un abîme sans fond. Le débarrasser de sa charge, le diriger vers un endroit plus résistant et l'aider à se relever fut l'affaire de dix minutes. Pour quelques centaines de pieds guide et monture marchent en acrobates de butte branlante en butte branlante, redoutant à tout instant un nouveau plongeon. Ce fut avec un soupir de réelle satisfaction que l'on mit enfin le pied sur le terrain solide. On traversa sans hésiter l'embouchure d'un cours d'eau qui nous mouillait jusqu'aux genoux, afin de faire disparaître sur nos chaussures et nos vêtements les vilaines traces du marécage. Un mille parcouru sur la magnifique grève sablonneuse du lac Sucker nous eut bientôt fait oublier l'accident. Nous sommes à l'extrémité d'un beau grand lac d'une trentaine de milles de longueur. Nous marchons sur une presqu'île d'une centaine de pieds de largeur qui sépare le grand lac Sucker d'un autre petit lac de quelques milles seulement de longueur. L'endroit est idéal et l'heure favorable, aussi en profite-t-on pour refaire ses forces. Pendant une heure et demie on se repose tout en jouissant d'un panorama des plus magnifiques.

Au bout de notre jolie presqu'île, un détroit de deux cents pieds nous barre le passage. Les sauvages ayant eu l'heureuse idée de faire un pont pour les piétons, nous portons les bagages sur notre dos et le cheval traverse l'eau. Au retour, il traversera les bagages lui-même, car l'eau est peu profonde.

L'après-midi se passe sans incident. Nous montons parfois des collines hautes et abruptes, mais aussi nous parcourons de grands vallons peu accidentés. A 7 h. 1/2 du soir, arrêt pour le campement sur la lisière d'un grand bois. A nos pieds murmure un petit ruisseau dont le bruit seul fait soupçonner la présence, tant il est bien caché dans son épais taillis de branches vertes. A travers les montagnes, une étroite vallée nous permet de contempler l'incomparable crépuscule des pays du Nord. C'est à faire rêver une âme d'ermite. Mais il est neuf heures et il fait

froid. Une gelée blanche s'annonce pour demain matin. En attendant, prière et souper terminés, nous nous enfonçons sous la tente.

31 juillet, vendredi. — Dernier jour. Jour de pénitence. A peine a-t-on parcouru un mille qu'un marais nous barre le passage. Après avoir sondé quelques cents pieds de ce marécage, nous trouvons un endroit guéable et pendant une heure nous voyageons sans difficulté. J'étais à l'avant, abattant un arbre par-ci par-là et sondant le terrain, quand soudain la clochette suspendue au cou du cheval semble faire plus de bruit que de coutume. Retournant sur mes pas, j'aperçois le cheval quasi sur le dos se débattant dans un « ventre de bœuf », c'est-à-dire dans du sable mouvant tout pénétré d'eau. Je ne suis pas sans inquiétude tout d'abord, car je connais les traîtrises de cette sorte de terrain. Ce n'est qu'au prix de grandes difficultés que j'atteins les courroies et enlève les bagages. Le plus difficile encore est de retirer la bête. Plus elle se débat, plus elle semble enfoncer. C'est l'enlisement. Tout en multipliant mes efforts, je tire des plans. Tandis que le guide soulève l'arrière de la monture avec une perche, je tire en avant sur un grand câble attaché au cou du cheval. Je parviens à lui faire poser les pattes de devant sur quelque chose d'un peu solide. Là nous faisons tous un suprême effort et parvenons enfin à retirer notre coursier du précipice. « Chat échaudé craint l'eau froide. » Le terrain n'est pas sûr à quelque cinq cents pieds ; aussi le cheval s'en va « tout à la douce » et c'est nous qui portons nos bagages sur nos épaules. Ce passage dangereux franchi, de nouveau nous ficelons les bagages et marchons deux milles sans encombre, jusqu'à ce qu'un étroit marécage nous barre le passage. A la hâte je bâtis un pont, oh ! un pauvre pont : le cheval a failli y rester empêtré, et, dans son élan pour s'en tirer, il me renversa et faillit me piétiner dans la boue. Au milieu de tous ces incidents, je perds mon unique petite chaudière à thé, et ce n'est qu'un mille plus loin que

nous nous en apercevons. Le guide seul retourne, et quand il me rejoignit j'avais établi un pont sur un nouveau marécage que nous traversons cette fois sans encombre. Il est une heure passée quand nous atteignons « Flat Creck ». Pour permettre à notre cheval de gravir le rivage « à pic » de ce ruisseau, nous lui enlevons sa charge, puis le laissons paître pendant que, nous aussi, nous refaisons nos forces.

Comme je désirais atteindre Testlin le jour même, aussitôt notre maigre dîner fini, nous chargeons de nouveau les bagages et en route. Le terrain est des plus accidentés. Sur quelques milles de distance, nous ne faisons que gravir et descendre de hautes collines et traverser des ravins humides. L'inévitable marais nous barre le passage. Pendant quelque temps on cherche l'endroit le plus propice, puis on se décide à bâtir un pont d'une vingtaine de pieds de longueur. Il est fait de grandes perches et de branches placées en travers. Par mesure de précaution, on enlève la charge que l'on portera à dos pour la ficeler de nouveau quelques minutes plus tard. C'est la quatrième fois aujourd'hui que ce manège recommence et ce n'est pas fini. A peine un mille plus loin, dans un beau grand bois vert, voici devant nous un autre marécage qui semble être sur les bords du lac Testlin. Le terme prochain du voyage semble redoubler le courage ; sans hésiter on s'avance dans la boue pour sonder jusqu'à quelle profondeur le cheval pourra pénétrer avec sa charge. Dans ces terrains humides, nous enfonçons jusqu'à mi-jambes, et quand il y a davantage nous contournons les places dangereuses et parfois les couvrons d'un peu de bourbier. Après avoir pataugé une demi-heure, force nous est faite de bâtir un nouveau pont de branches d'une vingtaine de pieds, soit une demi-heure de travail, et nous traversons le pont sans difficulté. Hélas ! le cheval frappe un tronc d'arbre et il tombe à la renverse avec sa charge. A mes côtés, je vois le terrain ferme qui borde le lac, aussi, après avoir relevé la bête et ficelé les bagages sur son dos, nous atteignons le lac Testlin en

moins d'une demi-heure. Deux milles de traverse nous séparent du village sauvage. Ici pas d'embarcation, pas de pâturage à proximité pour le cheval. Pendant que je cherche à travers bois pour trouver de l'herbe, le guide fait un feu immense sur la grève pour attirer l'attention des sauvages de l'autre côté. C'est le signal convenu. Tout en prenant notre collation du soir, nous interrogeons l'horizon : rien n'apparaît. J'avoue que la perspective de camper ne me sourit guère après les péripéties de la journée et notre attente de traverser sans retard. Le guide me dit que les vagues sont menaçantes ; la journée de pénitence n'est pas finie, semble-t il. Soudain, quelle n'est pas ma joie de voir une embarcation contournant une pointe à quelques cents pieds de nous. Sitôt qu'elle toucha le sol, j'étais là pour serrer la main et manifester ma joie aux deux sauvages venus à notre secours. L'un d'eux, Charlie Jackson, encore inconnu et païen, me dit : « Il y a longtemps que j'entends parler de toi et que je veux te voir. Je suis content : je t'ai vu. » — « Je travaillais, ajouta-t-il, quand ce soir on me dit : « Le prêtre catholique est de l'autre côté. » Je me suis de suite changé un peu, et, avant de prendre mon souper, je suis venu ici pour toi. » Ce brave homme, je l'appellerai Tobie quand je le baptiserai.

Quelques minutes ont suffi pour jeter le bagage dans le canot, et bientôt rames et avirons nous portent rapidement au terme du voyage. Les vagues semblent devenir de plus en plus dangereuses, et tout de même mes canotiers me font voir du nouveau en navigation : ils prêtent le flanc de leur embarcation à ces vagues, se contentant de donner un peu de la proue quand une vague plus forte que les autres vient nous atteindre. Je dis parfois « big naves » avec un certain désir d'attirer l'attention du capitaine. Je multiplie surtout les oraisons jaculatoires et m'abandonne aux desseins de Dieu. Après une demi-heure de ce voyage tantôt dans le creux, tantôt sur la crête des vagues, nous débarquons au pied d'une falaise d'une cinquantaine de

pieds sur laquelle est bâti le petit village sauvage. Au haut tout le monde est réuni pour serrer la main du missionnaire. Je reconnais tous ceux que j'ai vus l'an dernier à Atlin, y compris les nombreux enfants que j'ai baptisés. Après avoir dit à chacun : « *Ug too yugà ug su ten i :* Mon cœur est content parce que je t'ai vu » ; et avoir entendu : « *Goonuhlsheech :* Merci », un sauvage, Jack Jackson, le propriétaire de la plus belle habitation, m'invite à loger chez lui. Deux grosses lampes sont allumées, et tout le monde de m'entourer de nouveau. Je leur donne des nouvelles de leurs amis d'Atlin, console les affligés qui ont perdu un membre de la famille, leur dis que trois fois par jour je leur communiquerai la bonne nouvelle ; puis j'invitai tout le monde à s'agenouiller et à réciter avec moi le *Pater*, l'*Ave* et le *Credo*, que la plupart entendaient pour la première fois dans leur langue maternelle. Tout le monde se retire ; mon hôte m'offre le thé et met son lit à ma disposition, après l'avoir paré de son mieux. Quant à lui, il se réserve le plancher pour couchette.

Samedi 1er août. S. Pierre-aux-Liens. — La messe, la première dite à Testlin, devait avoir lieu à 8 heures. Mais avant que l'autel, fabriqué le matin même, fût prêt, il était près de 9 heures. Tout le monde du village était présent à l'office divin, tous assistèrent avec un religieux recueillement, admirant en même temps les grandes et belles saintes images et le magnifique catéchisme en images qui faisaient le fond de mon autel. A l'Evangile, je leur dis combien j'étais heureux d'être au milieu d'eux, et de les voir tous groupés autour du prêtre catholique venu leur apprendre ce qu'il faut croire et ce qu'il faut faire pour être sauvé. Puis je leur expliquai brièvement le *Credo* que je leur fis réciter à plusieurs reprises. Après l'office du matin, je me dirigeai vers le magasin du poste, situé à quelques cents verges du village sauvage. Le marchand qui est venu me serrer la main et me souhaiter la bienvenue hier soir m'a invité à aller manger et loger chez lui

si je le désire. — A 3 heures et à 7 heures 1/2 du soir, nouvelles instructions. Il faut faire répéter d'abord chaque article du *Credo* jusqu'à ce qu'ils le sachent ; ensuite, on en ajoute un second, et ainsi du reste. Jeunes et vieux sont attentifs, ils sauront bientôt le *Credo* tout entier. S. Pierre sera le patron de la mission de Testlin. Outre que j'offris ici le saint Sacrifice pour la première fois le jour de S. Pierre-aux-Liens, le premier innocent que le ciel m'a ravi à Testlin s'appelait Pierre.

Dimanche 2 août. — Messe à 10 heures. Le marchand et tous les sauvages assistent à la messe. Instruction sur le *Credo* et les obligations qui s'y rattachent ; entre autres la nécessité d'apprendre ce qu'il faut croire pour être sauvé. Hier soir, mon marchand m'offrait ses services comme interprète. Après la messe, il est confondu de sa témérité. A chacun son métier, mon vieux : toi, pour les affaires du temps ; le prêtre, pour les choses de l'éternité. Après la messe, je dîne avec mes sauvages. Charlie, ayant le mouchoir de soie blanc autour du cou et le reste à l'avenant, s'assied avec moi à une petite table, tandis que mon hôte Jack et sa femme mangent par terre.

A 3 heures, baptême d'une jeune enfant. C'est la troisième de cette famille que je baptise : le père et la mère ne sont pas encore suffisamment instruits, je ne les baptiserai que l'an prochain.

A 4 heures, plusieurs sauvages et sauvagesses prennent place avec moi dans une embarcation et nous allons visiter le cimetière. « Père, me dit un sauvage, tout ce monde-là va s'ennuyer quand tu seras parti. » En effet, la bonne nouvelle que j'apporte semble unir les cœurs et je ne fus jamais plus à l'aise qu'au milieu de ces braves gens. Daigne le Seigneur conserver et faire fructifier ces heureuses dispositions. Rendu au cimetière, je bénis la tombe de mon petit Pierre que j'ai baptisé l'an dernier et qui, ce printemps, est mort avant ma première visite à Testlin. Fleur d'innocence trop tôt cueillie par le ciel, à cause de toi

et de ton glorieux Patron, nous attendons du ciel secours et protection pour la mission St-Pierre de Testlin. Après avoir béni la tombe et récité les prières d'usage, la pensée que je suis en présence d'une enveloppe mortelle dont l'âme un instant captive jouit maintenant de l'éternelle vue de Dieu, fait monter la joie de mon cœur sur mes lèvres et j'entonne le : « Laudate pueri Dominum. » — Puis j'invite tout le monde à s'agenouiller et à prier pour l'âme de leurs frères défunts. Un « prospecteur » catholique du nom de Mich Murray, dont la cabane est près du magasin, a laissé l'ordre de livrer sa demeure à l'usage du missionnaire quand il viendra visiter Testlin. Les domiciles ne me font pas défaut. Cette nuit-là je couche dans ma nouvelle habitation.

Lundi 3 août. — Deux sauvages arrivés d'Atlin hier soir m'apprennent que mon cheval est quelque part à une quinzaine de milles dans les bois, en frais de retourner à Atlin. Il a rompu les courroies qui le retenaient. Billy, mon guide, va à sa recherche et est assez heureux pour le ramener, tandis que je continue d'instruire les sauvages. De peur que pareil accident ne se répète, je fixe à demain le dernier jour de ma première visite à Testlin. Tous mes élèves font des efforts et presque tous ont pu apprendre de mémoire le *Credo* et les commandements. Entre temps le marchand est toujours complaisant. Il a pris du beau saumon. Il m'invite à en prendre autant qu'il m'en faudra. Je m'aperçois qu'il serait heureux si j'ouvrais une école à Testlin, malheureusement il n'y a ici que treize élèves, tandis qu'il y en a 24 à Atlin. Et puis le gouvernement ne supportera pas, j'en suis sûr, une petite école pour chaque place.

Mardi 4 août. — La dernière réunion comme d'habitude a lieu à 7 h. 1/2 du soir. Après une courte prière : quelques *Pater*, *Ave*, examen de conscience, acte de contrition et trois dizaines du chapelet, j'annonce à mes chères ouailles que c'est la dernière fois que je leur parle pour longtemps. Je leur recommande de conserver dans leur cœur et de

produire dans leurs actes les leçons saintes que je leur ai données. Je suis venu au nom de Dieu, c'est le grand Chef de son Eglise qui m'a envoyé. Je vous ai fait connaître la parole de Dieu : « *Diei ankan, Yokotung ai.* Prenez soin de la parole de Dieu et Dieu prendra soin de vous. » Je crois que nos cœurs battaient à l'unisson. Pour moi j'étais passablement ému quand je les bénis avant de les congédier. Et je ne m'attendais pas à voir le respect, la confiance et la reconnaissance que je vis. En me souhaitant le bonsoir, plusieurs prennent ma main pour la porter à leurs lèvres. Un plus grand nombre me demandent de prier pour eux et les termes avec lesquels ils s'expriment me font comprendre la sagesse de l'Eglise qui exige de ses missionnaires une vie de perfection. Je croyais la journée finie, mais elle se prolongea encore quelque temps. Chacun m'apporta le tribut de sa reconnaissance. On m'apporta surtout des souliers mous (mocassins), du saumon, du poisson blanc et des articles de fantaisie utiles dans une sacristie. Mais tout en apportant ces objets on causait et semblait vouloir ne plus quitter le missionnaire. Je ne les pressais pas de mon côté, j'étais moi-même heureux de prolonger ce dernier entretien avec des âmes si sympathiques ; et il était dix heures du soir quand on me permit de prendre des forces pour le lendemain.

Le lendemain, mercredi 5 août, je dis la messe à six heures. Tout le monde est là, bien que ce soit une heure et demie plus tôt que d'habitude. Il ne faut pas oublier que le sauvage à la chasse est à l'ouvrage, mais qu'au camp il est au repos et se lève habituellement tard. Cette fois-ci il se leva de bonne heure pour assister à la grande prière du prêtre catholique, entendre une dernière instruction et serrer la main du prêtre une dernière fois. Vers les huit heures je prenais place dans l'embarcation avec le guide et nos bagages, avec l'aide de deux canotiers. Pendant que tout le monde se tenait sur la rive, le chef et un associé hissèrent un pavillon immense au haut d'un mât planté

près de sa cabane. Comme on s'éloignait du rivage les chapeaux, les mouchoirs s'agitent. J'ai le cœur autant ballotté par l'émotion que notre embarcation l'est par les vagues courroucées. Je redis avec joie et reconnaissance le *Magnificat* : « *Fecit mihi magna.* » Pour l'enfant des bois Dieu a fait de grandes choses. A ces petits, à ces délaissés, il a fait connaître, admirer et aimer la vérité qui conduit au salut éternel.

Le retour s'effectua sans accidents. Le fils adoptif du grand Chef et celui du Testlin-chief me sont confiés pour l'école. *Deo gratias !*

J. ALLARD, *O. M. I.*

CANADA

L'heure d'adoration des ouvriers à l'église Saint-Sauveur de Québec.

Une cérémonie sans pareille en Canada, c'est celle qui se renouvelle chaque premier vendredi du mois à Saint-Sauveur, depuis le 30 juin 1905. Quand on a l'avantage d'y assister une fois, on veut y assister toujours, tellement on en sort meilleur, au contact de ces braves ouvriers, à qui revient tout l'honneur de cette incomparable démonstration religieuse qui groupe au pied de l'autel du Sacré-Cœur plusieurs milliers d'hommes et de jeunes gens.

Il n'est pas exagéré de dire qu'hier soir, vendredi 2 juillet, dans l'église de Saint-Sauveur, si belle et si vaste, une foule énorme d'ouvriers, de tout métier, la plupart en habit de travail, quelques-uns avec leur petite

chaudière à la main, assiégeaient à 6 heures les portes du temple du Sacré-Cœur et remplissaient tous les bancs de la nef et des galeries, si bien qu'à 6 h. 1/4 bien des travailleurs, qui ne peuvent pas arriver plus tôt, furent obligés de rester debout en arrière. N'importe ! ces braves gens acceptent de bon cœur cette nouvelle fatigue ajoutée à celle du pénible travail de la journée. Cela leur est égal d'être à la peine, pourvu que le Sacré-Cœur, le meilleur ami des ouvriers, soit à l'honneur.

La cérémonie commence par ce cantique si pieux et si touchant : « O Jésus, doux et humble de cœur, rendez mon cœur semblable au vôtre », chanté par toute la foule avec un accent de conviction qui doit forcément toucher le cœur de Dieu. Puis ce cantique est aussitôt suivi de la récitation du « Je crois en Dieu ». Figurez-vous l'émotion qui s'empare d'un cœur catholique, en entendant une masse de fidèles affirmer ainsi ensemble leur croyance en Dieu ! Un acte de foi aussi sincère est capable de mettre dans le bon chemin le Canadien le plus oublieux de ses devoirs, si cet enfant prodigue a une mère ou une épouse qui prie pour son retour à Dieu.

Le « Credo » terminé, la foule salue par un cantique la Vierge immaculée, puis le chapelet commence. Un des ouvriers le récite, tous les camarades y répondent, en y mettant toute leur âme. Rien de plus édifiant que d'entendre cette masse de pères de famille et de jeunes gens demander à Dieu le pain de chaque jour, et à la sainte Vierge, la grâce d'une bonne mort.

Entre chaque dizaine de chapelet, le directeur et l'ami des ouvriers, le R. P. Lelièvre, O. M. I., prend la parole après avoir eu soin de faire asseoir les braves gens qui ont hâte de savoir ce que le Sacré-Cœur attend d'eux.

Il leur parle très simplement (comme en famille), aussi personne ne dort et tout le monde comprend. « Il parle comme nous autres », disait un ouvrier en sortant, « et il nous dit de bonnes vérités tout en souriant ».

Le R. Père recommande les ouvriers sans travail, les malades, les blasphémateurs et tous les pécheurs à la bonté et à la miséricorde du Sacré-Cœur. Il fait connaître les faveurs obtenues, il annonce l'ouverture prochaine de l'Orphelinat, qui sera d'un si grand secours aux familles ouvrières de la paroisse, puis il rappelle aux ouvriers le devoir de la prière du matin et du soir pour réussir dans leurs entreprises et il leur demande de communier souvent (au moins une fois par mois) pour être des hommes honnêtes et de vrais chrétiens. Soyez-en bien convaincus, mes amis, leur dit-il, quand Dieu manque, tout va mal. Recevez donc le bon Dieu dans la communion, car c'est à la table sainte que vous trouverez le courage de travailler pour le ciel qui doit être l'objet de vos vœux, puisque vous voulez être heureux.

Après cette exhortation au devoir de la prière et de la communion, tout le monde se lève debout, comme un seul homme, et, d'une commune voix comme d'un seul cœur, enlève, avec un enthousiasme à faire trembler les voûtes de l'église, le cantique entraînant et si bien de circonstance :

Nous voulons Dieu ! Vivons en frères
Dans le travail de l'atelier;
Soyons chrétiens comme nos pères :
C'est là le cri de l'ouvrier.

et cet autre cantique si touchant :

Pitié mon Dieu ! que notre humble prière
Monte vers vous de tous nos ateliers :
Maître des cœurs, Roi des rois sur la terre,
Soyez toujours le Dieu des ouvriers.

Ce chant fini, tout n'est pas fini. Le chapelet est continué, et le directeur de la Garde d'Honneur dit encore un mot. Personne ne sort avant la fin de l'heure d'adoration, car le mot d'ordre du Sacré-Cœur, chacun veut l'entendre pour le mettre en pratique. Hier soir, ce mot d'ordre était une causerie pratique sur la tempérance et le patriotisme.

avec des exemples suggestifs à l'appui. L'orateur est compris, goûté, toute l'assistance proclame son énergique et sainte résolution :

« Guerre à l'intempérance ! En avant ! marchons, le Sacré-Cœur nous regarde, en avant ! »

Après ce chant, les ouvriers se jettent à genoux pour se consacrer à Celui en qui ils mettent toute leur confiance, puis ils écoutent religieusement le R. Père Directeur qui leur demande, au nom du Sacré-Cœur, d'être toujours fidèles à pratiquer et à défendre la religion catholique, afin de garder le Canada à Dieu. Pour qu'il en soit ainsi, ajoute le R. Père, priez, communiez, unissez-vous et dévouez-vous, comme vos aïeux, à tous les intérêts de la gloire de Dieu. Vous possédez la vérité, dites-le hautement. Vous avez des droits, réclamez-les hardiment ; vous avez une conscience, défendez-la chrétiennement. Parlez en français et vivez en catholiques, pour être toujours dignes de votre glorieux nom de Canadiens-Français.

Tous les ouvriers font écho à cette parole si apostolique en lançant au ciel ce dernier chant d'amour : « Nous voulons Dieu ! » dans nos familles, dans nos écoles, dans nos ateliers, partout et toujours ; puis chacun rentre chez soi en se disant : « Je reviendrai encore visiter le Sacré-Cœur avec les ouvriers. »

De l'*Action Sociale*, 3 juillet 1909.

VARIÉTÉS

Vingt-cinq ans de travaux dans les missions de Colombo.

(D'après le *Ceylan Cath. Messenger.*)

Il y a eu, le 28 août 1908, vingt-cinq ans écoulés depuis le jour où les Oblats de Marie Immaculée prirent charge du Vicariat de Colombo à eux confié par la Sacrée Congrégation de la Propagande.

Nous pensons que nos lecteurs prendront intérêt à lire le résumé des travaux accomplis dans l'archidiocèse durant ce laps de vingt-cinq ans.

C'était le 17 août 1883, que Mgr C. Bonjean, O. M. I., quittait Jaffna pour son nouveau Vicariat. Il amenait avec lui 11 Pères et 8 Frères scolastiques qu'on devait ordonner le plus tôt possible (1).

Déjà, par les soins du curé de Saint-Philippe de Néri à Pettah, une réunion de catholiques s'organisait, un comité était formé pour envoyer une adresse au nouveau Vicaire apostolique. Tout étant prêt pour la réception, Mgr Bonjean fit son entrée à la cathédrale le 25 août à 5 heures du soir, et prit possession régulière de son Vicariat. Après la lecture du Bref apostolique, Mgr Bonjean reçut l'hommage du clergé séculier qui était resté à Colombo. La réception fut vraiment digne et du grand évêque et des catholiques de la métropole.

(1) Les RR. PP. Pulicani, Boisseau, Chounavel, Duffo, C. Collin, Smyth, Tarmenude, Souwait, Guglielmi, Eyffon, Mourier ;
Les FF. scol. : Stouter, Murphy, Walsch, Burke, Farbos, Melga, Belle, Boulic.

Séminaire Saint-Bernard. — Le tout premier soin du Prélat, en prenant en main l'administration du diocèse, fut de le pourvoir d'un séminaire. Dans la lettre pastorale qu'il adressait de Jaffna le 16 août 1883, il disait à ses ouailles : « Il est une chose nécessaire qui doit être faite immédiatement : c'est un séminaire pour la formation des prêtres indigènes ; nous voulons l'entreprendre sans délai, et, de même que nous avons, par le séminaire Saint-Martin, doté Jaffna d'une institution riche de promesses, nous espérons voir bientôt un semblable établissement dans la métropole de Ceylan. »

Mgr Bonjean se met aussitôt à l'œuvre, et hâte la réalisation du projet qui lui tenait tant à cœur. Deux jeunes gens commencèrent aussitôt leur cours d'études ecclésiastiques à Katahema. Tels furent les humbles débuts du séminaire Saint-Bernard qui a été successivement transféré à Maradana en octobre 1884, à Bambalapitiya en avril 1887 et enfin à Borella en août 1890, où des bâtiments ont été aménagés à cette fin, au milieu d'une belle propriété.

Dans cette institution, ont été formés déjà 18 prêtres zélés, tous de Ceylan, et dont le plus grand nombre sont entrés dans la Congrégation.

Séminaire Saint-Louis. — Il fallait un petit séminaire pour acheminer les élèves au grand. L'établissement Saint-Louis a été fondé dans ce but, en 1893. Durant les deux premières années, les séminaristes ont suivi les cours de l'Institut Saint-Benoît, et résidé à Kotahena ; puis, en décembre 1895, ils passaient au séminaire Saint-Bernard d'où ils fréquentaient le collège Saint-Joseph. Enfin Mgr Mélizan, grâce aux généreux secours de Mgr Mayer, eut la consolation d'installer son petit séminaire à « Union Place » dans l' « île des esclaves ». Grand et Petit Séminaires sont aujourd'hui florissants.

Personnel. — A l'origine, Mgr Bonjean rencontra les

plus grandes difficultés à cause du petit nombre de prêtres dont il disposait. Il y avait en tout 27 missionnaires, 16 prêtres séculiers et 11 Pères Oblats, pour prendre soin de 117.000 catholiques répartis en 13 missions et 3 provinces ! D'année en année, cependant, la petite phalange reçut de nouvelles recrues. La Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, malgré les œuvres importantes qu'elle eut à promouvoir dans toutes les parties du monde, répondit d'autant mieux aux appels pressants du vénéré Prélat, qu'elle a toujours eu une sorte de prédilection pour les missions de Ceylan, si visiblement bénies de Dieu. Aussi, aujourd'hui, 106 missionnaires dont 97 Oblats desservent les 220.600 catholiques de l'archidiocèse répartis en 51 missions. Pendant ces 25 ans, 3 prélats ont gouverné l'Eglise de Colombo : Mgr Bonjean, décédé le 3 août 1892 ; Mgr Mélizan, mort le 27 juin 1905, et Mgr Coudert, archevêque actuel.

Résidence épiscopale. — L'absence de résidence pour l'évêque offrait bien des inconvénients. A son arrivée à Colombo, Mgr Bonjean s'étant établi à Kotahena, s'aperçut bientôt qu'il lui serait impossible d'y demeurer.

En 1888, une propriété convenable sise à Borella était achetée pour devenir à la fois la résidence de Monseigneur et le siège central des missionnaires de l'archidiocèse. Il est juste de dire que les catholiques de Colombo ont libéralement contribué à cette acquisition.

II

Avant de parler des autres travaux qui ont été accomplis dans la Mission de Colombo, il convient de noter les changements importants survenus dans le Vicariat par l'établissement de la hiérarchie et la création de deux nouveaux diocèses à Ceylan.

Par lettre apostolique du 1er septembre 1886, le Pape

Léon XIII érigeait en diocèses les Vicariats apostoliques de l'Ile; Colombo devenait siège métropolitain, avec Jaffna et Kandy pour sièges suffragants.

Sept ans plus tard, c'est-à-dire en 1893, le Saint-Siège créait les deux nouveaux diocèses de Galle et de Trincomalie, en modifiant les limites de ceux de Colombo et de Jaffna.

Par suite de cette modification, il est assez difficile d'établir des statistiques exactes pour l'archidiocèse, entre la situation ancienne et nouvelle; il est certain, du moins, qu'il a vu, de ce chef, sa population catholique augmentée de 35.900 catholiques en 7 missions, détachées du diocèse de Jaffna.

Eglises. — Dans l'ordre matériel, les travaux de missions qui s'imposent avec le plus d'urgence sont de bâtir des églises où il en manque, de réparer et embellir celles qui existent déjà.

Depuis le jour où ils sont entrés à Colombo, les Oblats n'ont pas cessé de prendre le plus vif intérêt, et de déployer la plus grande activité pour les travaux de ce genre.

D'abord la cathédrale Sainte-Lucie, qui, par sa position élevée, est comme un phare pour nos fidèles à plusieurs milles alentour, et mérite, par ses vastes proportions aussi bien que par sa gracieuse architecture, d'être classée parmi les plus belles églises de l'Orient.

Nous devons le plan de ce superbe édifice au talent architectural du P. S. Tabarani, O. S. B. Mgr Sillani en posait la première pierre le 15 août 1873 et déjà une grande partie de l'ouvrage était faite, grâce aux efforts constants des RR. Pères Sylvestrins, quand les Oblats vinrent à Colombo. Ceux-ci ont continué et achevé la cathédrale par leur dévouement personnel et la généreuse coopération des fidèles. Un joli carillon de cloches a été offert par les catholiques de Katahena, à l'occasion des noces d'or du R. P. Chounavel.

Par rang d'importance, vient ensuite l'église Sainte-Marie à Négombo, commencée à peu près en même temps que la cathédrale. C'est le R. P. Assaw, O. S. B., qui a fourni le plan, et à l'arrivée des Oblats les murs s'élevaient à une certaine hauteur. Le travail si bien commencé par le Père bénédictin a été continué par les PP. J. Royer, Griaux et Brault, O. M. I., et sera bientôt terminé. Ce sera un splendide monument de la piété et de la générosité de la paroisse de Notre-Dame qui l'a élevé au moyen de ses dîmes de poisson. Il a fallu trente-cinq ans pour l'amener à l'état actuel et quelques années encore seront nécessaires pour son achèvement complet.

Une autre église encore qui mérite une mention spéciale c'est celle de tous les Saints à Borella ; commencée en 1886, elle était terminée en 1889.

Enfin 81 nouvelles églises ont été bâties principalement dans les districts les plus dépourvus, durant ces vingt-cinq dernières années.

Œuvres d'éducation.

Ecoles. — En 1883, le Vicariat de Colombo avait 140 écoles et 11.146 élèves. Lors de l'annexion de la Province Nord-Ouest, il reçut 39 écoles et 3.184 élèves, soit un total de 179 écoles pour 14.330 élèves.

Aujourd'hui, il y a 412 écoles comptant 36.398 élèves. Ici encore, le progrès est manifeste, et les chiffres parlent d'eux-mêmes.

Parmi les établissements d'éducation qui existaient il y a 25 ans, venaient en première ligne : l'Institut Saint-Benoît, dirigé par les Frères des Ecoles Chrétiennes, et l'Ecole Supérieure du Sacré-Cœur à Kotahena, sous la direction des Sœurs du Bon Pasteur.

Institut Saint-Benoît. — Fondé en 1867, l'Institut Saint-Benoît eut des débuts bien modestes. Les succès

toujours constants ayant montré la nécessité d'une installation plus convenable, Mgr Sillani fit élever, en face de la cathédrale, un édifice imposant qui pendant nombre d'années donna satisfaction aux maîtres et aux élèves. Toutefois, ses progrès s'accentuant d'année en année, puisque, au lieu des 400 élèves qu'il comptait en 1883, il en a aujourd'hui bien près de mille, Mgr Mélizan fut contraint d'élever une autre bâtisse, avec un hall spacieux, des dortoirs et des salles de classe, au nord de la cathédrale.

Bon Pasteur — Le couvent des Sœurs du Bon Pasteur remonte à l'année 1869. Il est bâti sur un lot de terrain élevé mesurant 7 acres et presque entièrement occupé par l'école anglaise, le pensionnat, l'école singhalaise et l'orphelinat. Enfin, une jolie chapelle y est attenante.

On construit actuellement pour les Sœurs un couvent, vis-à-vis de l'Institut Saint-Benoît, qui ne contribuera pas peu à l'embellissement du square de la cathédrale. Les religieuses sont réputées pour des éducatrices expérimentées et estimées de tous, à en juger par le nombre de leurs élèves qui de 250 en 1883 s'est élevé à 410.

Collège Saint-Joseph. — Malgré les résultats excellents qu'obtiennent les Frères des Ecoles Chrétiennes, beaucoup d'enfants catholiques désireux de recevoir une instruction plus complète fréquentaient les collèges non catholiques. On en comptait plus de 200 en 1890, appartenant à des familles aisées, dans les collèges Royal, Saint-Thomas et Wesley. Nombreux étaient nos fidèles qui aspiraient à avoir à Colombo une Institution catholique capable de rivaliser avec les établissements similaires protestants.

Mgr Bonjean lui-même, dès son arrivée à Colombo, était anxieux de réaliser cette entreprise dont toutefois la grandeur, en face de la pénurie de ses ressources, l'effrayait et lui fit différer sa décision jusqu'en 1892. Ayant mûri son plan, et confiant dans le secours de la Providence pour

la réussite d'un projet si avantageux pour l'avenir de l'Eglise à Ceylan, il publia le 6 janvier 1892 un mandement qui était un appel aux catholiques de l'archidiocèse afin de solliciter leurs secours pour mener à bien le vaste dessein qu'il avait conçu. On répondit à sa voix avec enthousiasme et les souscriptions affluèrent de tous les points du diocèse.

Mais le vénéré Prélat ne devait pas être témoin du succès de sa noble entreprise, puisque, le 3 août de cette même année, il allait recevoir son éternelle récompense.

Mgr Mélizan prit courageusement en main l'œuvre de son prédécesseur. On acheta un emplacement convenable, fort bien situé au centre de Colombo, près du lac qu'il domine, et le bâtiment s'élève selon les règles d'une belle architecture qui l'ont rangé parmi les monuments de la cité. C'est le collège Saint-Joseph, qui ouvrit ses portes le 2 mars 1896, bien que la moitié seulement en fût construite. Huit mois plus tard, à la date du 27 novembre 1896, Son Excellence Mgr Zaleski, délégué apostolique des Indes Orientales, en faisait la bénédiction solennelle, et le lendemain Son Excellence le Gouverneur présidait à l'inauguration officielle du collège. La direction en fut confiée aux RR. PP. C. Collin, Recteur; Lytton, Vice-recteur, et 6 autres Pères Oblats aidés de 7 professeurs laïques. Aujourd'hui, il y a 12 Pères Oblats et 9 laïques.

Les étudiants se pressèrent dans le nouveau collège et bientôt les catholiques désertèrent les Institutions protestantes. Au collège Saint-Joseph, les élèves se préparent aux examens des universités de Cambridge et de Londres, aux grades ès-arts. Quelques-uns de ses anciens élèves occupent des positions honorables dans le barreau et le corps médical. Trois cents élèves fréquentent ce collège auquel est annexée une école préparatoire anglaise qui progresse de plus en plus et compte plus de quatre cents enfants.

Des autres établissements d'éducation fondés récemment

citons au moins : l'école Supérieure anglaise de Sainte-Brigitte à Colpetty, ouverte en 1903 et tenue par les Sœurs du Bon Pasteur ; l'école anglaise des Sœurs de la Sainte-Famille à Bambalapitiya, ouverte en 1904, et l'école de Notre-Dame des Victoires à Moratuwa, fondée en 1886 et tenue par les Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie. Enfin les nombreuses écoles indigènes dirigées par les 250 Sœurs indigènes de Saint-Pierre et de Saint-François-Xavier. Le bien que font ces religieuses est incalculable et nous donne sur les Protestants une supériorité incontestable, et d'autant plus appréciée qu'il est très difficile de trouver à Ceylan, pour les écoles, un nombre suffisant de maîtresses laïques.

III

Etroitement unies aux œuvres d'éducation sont les institutions diocésaines dont l'influence s'exerce sur un rayon plus étendu et qui sont appelées à faire le bien d'une manière plus générale.

Presse catholique. — La plus importante de ces institutions est, sans contredit, la Presse catholique.

L'archidiocèse édite 2 journaux catholiques : l'un en anglais, le « Ceylan Catholic Messenger » ; l'autre en singhalais, le « Nanartha Pradipaya ». En 1883, l'un et l'autre existaient dans un état satisfaisant. Ils ont néanmoins pris depuis un grand développement. Par deux fois le journal anglais augmenta son format ; d'abord en 1888, à l'occasion du jubilé sacerdotal de Léon XIII ; ensuite en 1896 pour adopter son format actuel.

En 1884, le journal singhalais fut réorganisé sur de nouvelles bases ; puis, à partir de 1904, il se compléta d'un supplément, de sorte qu'aujourd'hui, paraissant sur huit pages, c'est un journal bien considéré.

L'imprimerie a dû quitter, en 1901, le local qu'elle occupait à Kotahena pour s'installer plus commodément

dans un nouveau bâtiment élevé sur la propriété épiscopale. C'est qu'en effet, le regretté Mgr Mélizan attachait une telle importance à la presse catholique, qu'il voulait l'avoir sous les yeux, et en faire, pour ainsi dire, une partie intégrante de sa propre résidence.

Union catholique de Ceylan. — Son Excellence Mgr Zaleski, délégué apostolique, parlant, en 1900, à un groupe de catholiques au collège Saint-Joseph, leur dit : « Nous avons à Ceylan une nombreuse Communauté « catholique qui ne manque pas d'hommes de valeur. Ce « qui nous manque, c'est une organisation dont le résultat « serait le développement de la vie catholique. Ce qui fait « défaut à la Communauté catholique de Ceylan, c'est cette « vitalité qui est le fruit de l'organisation, cette vigueur « qu'engendre l'union. »

Ces paroles eurent un effet décisif sur nos catholiques. Sans perdre de temps, des meetings se réunissent, des comités se forment, et les règlements d'une Union catholique de Ceylan sont soumis à Monseigneur l'Archevêque et aux Evêques de l'Ile, en vue d'obtenir l'approbation de la Société et de ses règles. Ces approbations obtenues, Mgr Mélizan inaugura solennellement la nouvelle association le 9 octobre 1902, par un discours très éloquent. Des catholiques notables étaient là en grand nombre représentant presque toutes les parties de l'Ile. Pendant quelques années, les réunions générales furent bien suivies et l'on s'intéressait beaucoup à leurs travaux. Il faut bien constater que peu à peu l'enthousiasme des premiers temps s'est légèrement refroidi, ce qui est l'ordinaire pour les Sociétés de ce genre ; mais nous aimons à espérer que l'Union montrera de nouvelles preuves de sa vitalité. Les paroles de Mgr Zaleski sont aussi vraies aujourd'hui que jamais, car « ce n'est pas assez pour une communauté de posséder des hommes d'élite, il faut encore une organisation qui ait pour effet de développer la vie catholique. »

Salle commémorative Bonjean. — L'Union catholique a son siège dans la « Salle commémorative Bonjean », qui s'élève dans la propriété du collège Saint-Joseph pour perpétuer la mémoire de la vie et des travaux de Mgr Bonjean.

La première pierre en a été posée le 19 mars 1902 par Son Eminence le cardinal Moran, archevêque de Sydned. Depuis, la construction s'avance régulièrement, grâce aux larges secours de NN. SS. Mélizan et Coudert et des catholiques du diocèse. Une fois achevée, et nous espérons qu'elle le sera bientôt, cette salle de réunion sera la plus vaste de Colombo.

Cercle catholique. — A l'angle droit de la salle Bonjean, voici le Cercle catholique, ouvert en 1900, dans le but spécial de mettre à même nos chrétiens de se réunir dans une atmosphère catholique pour y trouver d'honnêtes divertissements, jeux de société, etc. Le cercle, en effet, offre à ses membres, en outre des attractions ordinaires de ces clubs, des lectures dans tous les genres de littérature catholique : revues, journaux, magazines, publications périodiques et autres ouvrages.

Le besoin qui se fait sentir de plus en plus de favoriser les rapports entre catholiques a amené la fondation à Bambalapitiya et Borella de deux associations paroissiales pour les jeunes gens. Par ce moyen, nos jeunes catholiques sont soustraits à l'influence protestante, jusque dans leurs jeux et leurs délassements.

Œuvres de bienfaisance.

Saint-Vincent. — Un mot maintenant des Œuvres charitables. La plus digne d'intérêt et la plus utile de toutes, c'est la maison Saint-Vincent à Maggona, dont le P. Conrard, O. M. I., peut être appelé le fondateur.

Situé sur le bord de la mer, en un lieu élevé et salubre,

cet établissement pourvoit non seulement à la nourriture et au vêtement des centaines d'enfants confiés à nos soins, mais encore à leur instruction gratuite, solide et pratique. La propriété mesure en tout 352 acres, dont une grande partie plantée de cocotiers et de canneliers. Sur différents points s'élèvent des bâtiments adaptés aux diverses œuvres qui s'y abritent. Chacune d'elles forme comme une institution à part, et l'ensemble comprend quatre cents personnes. La maison principale sert de résidence au Père directeur, à deux autres Pères et à sept Frères convers européens qui ont la surveillance des diverses branches industrielles de l'établissement.

Non loin de là se trouve la maison des Frères indigènes de Saint-Vincent de Paul, au nombre de 22 ; les uns s'occupent surtout de l'enseignement à l'orphelinat, tandis que quelques autres dirigent 3 importantes écoles singhalaises.

Orphelinat. — Un peu plus bas : l'orphelinat des garçons, qui compte 115 enfants. On en prend le plus grand soin, et on leur apprend non seulement la langue du pays dans l'école de l'établissement, mais encore l'imprimerie, la reliure, la menuiserie, etc. ; bref, tous les métiers qui peuvent leur être utiles pour plus tard. Le gracieux petit Magazine singhalais qui paraît chaque mois à Maggona est en grande partie l'œuvre de ces enfants.

En 1884, il existait un orphelinat de garçons à Kotta ; mais devant le nombre toujours croissant des orphelins, il dut être transféré en 1878 à Maggona où il continue de se développer.

Pénitencier. — A l'ouest est placé le Pénitencier, sorte de maison de correction pour les jeunes délinquants, envoyés ici par le gouvernement. Dès l'origine, seuls les catholiques étaient admis, mais sur les instances du gouverneur, les

autres le furent également. Sur les 203 condamnés qu'abrite actuellement la maison, 18 seulement sont catholiques : proportion tout à l'avantage de notre sainte religion. Bon nombre des autres, d'ailleurs, demandent la grâce du baptême et ils sont tous, en général, faciles à gouverner et appliqués au travail. Ils apprennent à lire, à écrire, et à exercer différents métiers, sous la direction et la surveillance de nos Frères convers, de plusieurs maîtres indigènes et de gardiens.

Ecole normale. — Voici, au nord, l'école normale, où 25 jeunes gens se préparent aux examens de maîtres d'écoles pour les Singhalais et les Tamouls. Mgr Coudert a posé la première pierre d'une nouvelle chapelle, le 7 juillet 1907 ; la construction s'avance rapidement.

Prise dans son ensemble, cette vaste institution est un réel bienfait pour l'archidiocèse. Les diverses œuvres si bien conduites qu'elle embrasse et l'esprit d'organisation qui y préside ont excité l'admiration de Sir West. Ridgeway, lors de la visite qu'il fit en 1903.

Orphelinats de Filles. — Les mêmes soins qui sont prodigués aux orphelins à Saint-Vincent le sont aussi aux orphelines : à Kotahena, Negombo, Kalamulla chez les Sœurs du Bon Pasteur ; à Maratuwa, chez les Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie et dans les deux maisons des Sœurs de la Sainte-Famille à Kurunegala et Wennapuwa. En tout : 550 orphelines recueillies.

Hôpitaux. — A peine arrivé à Colombo, Mgr Boujean recevait des offres de la part du gouvernement en vue de confier à des Sœurs de charité l'hôpital général de Colombo. On peut être surpris, tout d'abord, qu'un gouvernement protestant adresse pareille demande ; mais l'étonnement cesse dès que l'on apprend les insurmontables difficultés qu'il rencontrait à faire soigner 550 malades par des

infirmières laïques. Mgr Bonjean s'en ouvrit à l'Ordre nouvellement fondé des Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie. Elles acceptèrent la lourde tâche qui leur était offerte. Cinq religieuses vinrent en juin 1886 et prirent soin des malades. Maintenant, elles sont 32, se prodiguant et le jour et la nuit. L'hôpital de Ragama, à 9 milles de Colombo, que le gouvernement a établi l'an dernier, a été confié à 5 religieuses du même ordre.

A Kurunegala, ce sont les Sœurs de la Sainte-Famille qui se consacrent à pareille œuvre de dévouement et de sacrifice.

Asile des vieillards. — Enfin un autre chef-d'œuvre de la charité chrétienne, nous le trouvons à l'asile des vieillards tenu par les Petites Sœurs des Pauvres.

Il a été fondé en 1888, et c'était bien là une des institutions les plus chères au cœur de Mgr Bonjean. Plutôt modeste à l'origine, il s'est développé merveilleusement pendant ces 20 années. Peu à peu, l'établissement s'est transformé par suite de diverses améliorations, dont la dernière en date est l'érection d'une jolie chapelle. Catholiques et dissidents se rencontrent dans le bienveillant intérêt qu'ils témoignent aux Petites Sœurs et à leurs vieillards.

Autres fondations. — Il y aurait lieu d'ajouter à ces Institutions d'utilité publique toutes celles qui ont surgi dans la même période, mais d'un caractère plus local. Les œuvres de ce genre ne se comptent plus : associations, sociétés pieuses et charitables, confréries se trouvent répandues sur tous les points de l'archidiocèse : les unes pour les hommes, les autres pour les femmes, d'autres encore pour tous. Deux sociétés pourtant méritent une mention spéciale : celle de Saint-Vincent de Paul et celle des Dames de Charité, fondées l'une et l'autre en 1904, dans la paroisse de la cathédrale, et qui, depuis, leur

origine, sont venues au secours de bien des misères du corps et de l'âme.

Ministère. — La comparaison des résultats du ministère des missionnaires en 1883 et 1907 serait intéressante, mais longue à expliquer. Qu'il suffise de relever ici les chiffres de l'année 1907. Elle a compté 9.107 baptêmes, 6.393 confirmations, 392.527 confessions, 431.756 communions, 1.719 mariages, et 3.487 Extrêmes-Onctions.

Dans le nombre des baptêmes, il y en a 2.273 conférés aux infidèles, enfants et adultes, ce qui prouve que les Missionnaires, tout en se dévouant au soin de leur troupeau, sont loin de négliger l'important mais difficile travail de la conversion des hérétiques et des infidèles.



Avant de terminer ce court aperçu, nous voulons offrir à nos défunts un pieux souvenir et à nos bienfaiteurs le tribut de notre reconnaissance.

Nos morts. — Par deux fois la mort a frappé à la tête et au cœur de l'archidiocèse : NN. SS. Bonjean et Mélizan, archevêques de Colombo. Le premier mourait à Colombo le 3 août 1892. Champion intrépide du catholicisme dans l'île, il fit l'admiration des catholiques et de leurs adversaires par sa science profonde et la puissance de sa plume. Et ce qui est mieux encore, par ses nombreux et importants travaux pour la cause de la religion et de l'éducation catholique, il a bien mérité de l'Eglise de Ceylan. Ses funérailles elles-mêmes parurent un triomphe : 40.000 personnes ont voulu le conduire jusqu'à sa dernière demeure, dans l'église St-Antoine à Kochchikade, où il a été inhumé.

Mgr Mélizan, à 13 ans d'intervalle, rejoignit son vénéré prédécesseur au champ du repos. Son gouvernement a été marqué, lui aussi, par bien des fatigues et des succès : mais Mgr Mélizan était plus enclin à la bonté qu'à la rigueur et, par ses manières affables, il gagnait tous les cœurs. Le

peuple et le clergé le lui prouvèrent surtout à l'occasion du 25e anniversaire de sa consécration épiscopale (25 janvier 1905), par les témoignages les plus sincères de leur vénération et de leur amour. Bientôt après, la maladie le contraignit à revenir en France et c'est à Toulouse qu'il mourut le 27 juin 1905. Les catholiques de Colombo voulurent, du moins, garder près d'eux la dépouille mortelle de leur bien-aimé Pasteur. C'est ainsi que le 23 décembre suivant, elle était transportée à la cathédrale Sainte-Lucie pour y être déposée dans le caveau.

En outre de huit prêtres séculiers, 15 de nos Pères sont allés recevoir la couronne préparée par le divin Maître à ses bons et fidèles serviteurs. Ils sont tombés la plupart, les armes à la main, en combattant les bons combats. Leur mort, précieuse devant Dieu, n'a point effacé le souvenir ni de leurs vertus, ni de leurs travaux ; leur mémoire même reste comme une bénédiction parmi leurs Frères qu'ils ont édifiés et les peuples qu'ils ont évangélisés.

Qui pourrait croire que ces vaillants apôtres, après avoir consumé leur vie pour la gloire de Dieu dans leurs chères missions de Ceylan, n'intercèdent plus en leur faveur, maintenant qu'ils sont au sein de la félicité et de l'éternelle lumière ?

Leurs combats ont cessé, mais non point leur ardeur. Or, l'œuvre à parfaire est grande, nombreux sont les obstacles. Qu'ils prient donc, qu'ils prient l'Immaculée et le doux Rédempteur pour ceux qui continuent leurs divines conquêtes ; qu'ils prient afin que Dieu règne sur tous les cœurs et dans toutes les âmes.

Reconnaissance. — A la vue des consolants progrès de nos missions pendant ces 25 dernières années, notre cœur fait monter l'hymne de la reconnaissance vers Dieu, auteur de tout bien et de tout don parfait. L'apôtre plante, le missionnaire arrose, Dieu seul fait fructifier et donne l'accroissement. *Te Deum laudamus.*

Toutefois, sans rien enlever à la grâce de sa divine efficacité, il faut reconnaître que le bien ne s'est pas fait sans le concours des moyens humains. Le zèle des ouvriers apostoliques a été tout simplement admirable ; sans la réserve qui nous est imposée, nous dirions volontiers qu'il a tenu du prodige. Et pourtant des ressources matérielles durent le seconder pour lui permettre de se déployer pleinement. Ces conversions préparées, ces églises bâties, ces écoles et orphelinats créés, ces missionnaires formés, secourus et aidés, tout cela suppose, en plus du dévouement, des sacrifices pécuniaires considérables de la part des catholiques de l'île, et des secours généreux de la part des bienfaiteurs des Missions.

Œuvre de la Propagation de la Foi. — Or, s'il est juste d'associer dans nos actions de grâces et nos prières de reconnaissance tous ceux qui ont contribué à ces heureux résultats, à Ceylan comme dans toutes nos missions, il est de toute nécessité d'y faire une place à part à l'Œuvre de la Propagation de la Foi tout entière. Nous disons à l'Œuvre tout entière, depuis les éminents dignitaires qui la dirigent avec un zèle inlassable et un dévouement sans égal, jusqu'aux courageux dizainiers qui vont frapper à tant de portes en dépit des refus et des duretés égoïstes ; depuis les humbles associés dont la cotisation serait minime si ce n'était le prix d'héroïques privations et de sacrifices du pauvre, jusqu'aux généreux donateurs qui ne savent mesurer leurs royales offrandes que sur l'immensité des besoins ou leur propre impatience d'étendre partout le Royaume de Dieu et l'amour de son Nom.

A tous notre reconnaissance. Pour tous nos meilleures prières, avec les supplications qui montent du cœur de nos chrétiens jusqu'au Cœur de Dieu, et les intercessions puissantes de ceux qui prient et chantent dans les Cieux.

L. J. C et M. I.

Un Missionnaire Oblat de Marie Immaculée.

NOUVELLES DIVERSES

ROME

La saint Augustin.

Quand paraîtront ces lignes, la fête de notre bien-aimé Père sera passée. Lui-même, loin de Rome, aura reçu, d'un grand nombre, l'expression des sentiments qui nous animent tous : respect profond, obéissance entière et filiale affection. Aux prières qui seront montées ferventes vers le Ciel, Dieu a répondu et répondra, nous l'espérons, par des grâces de choix et d'abondantes bénédictions.

Toute une famille unie dans la même prière, c'est si beau que Dieu lui-même l'unit aussi dans la récompense et qu'après avoir réjoui, consolé et fortifié le cœur du Père, ces faveurs s'épanchent jusque dans l'âme des fils. C'en est une déjà, — et non la moins douce — que de pouvoir suppléer à notre faiblesse par l'ardeur de nos désirs, et d'implorer de la Toute-Puissance divine le bonheur que notre affection souhaite sans mesure.

Encore que la reconnaissance et la piété filiale soient nos sentiments habituels, il y a néanmoins des instants où leur manifestation s'impose d'une manière plus spéciale : au saint Sacrifice de la Messe, dans la récitation de l'Office. Personne n'y a manqué : ni ceux de nos Frères que réjouissait la présence du Père de la Famille, ni ceux qui regrettaient de ne pouvoir s'unir que par le cœur et l'intention ; tous ont invoqué avec confiance la Vierge Immaculée et saint Augustin, en faveur de notre bien-aimé Supérieur Général.

Dominus conservet eum.

Lettre de Mgr Dontenwill, Supérieur Général des O. M. I., à M. le Président du Conseil central de l'Œuvre de la Propagation de la Foi. (Paris.)

Rome, le 20 juin 1909.

Monsieur le Président,

J'ai l'honneur de vous accuser réception de la lettre que vous avez bien voulu m'adresser, à la date du 12 de ce mois, par laquelle vous m'informez que les Conseils centraux de l'Œuvre de la Propagation de la Foi ont, d'un commun accord, attribué à l'ensemble de nos missions, sur les fonds recueillis en 1908, une allocation de 250.000 francs.

Vous le comprendrez aisément, vénéré Monsieur, le premier mot qui monte à mes lèvres est un mot de gratitude, puisque le sentiment qui le premier s'élève de mon cœur est celui de la plus vive et plus profonde reconnaissance.

L'expression de ce sentiment vous est rendue familière : tous les missionnaires vous la répètent comme se répètent les bienfaits que les missions reçoivent de l'Œuvre bénie que vous présidez. Pour moi, qui ai l'honneur de vous l'exprimer pour la première fois au nom de la Congrégation dont Dieu m'a confié la paternité, ce n'est pas sans une émotion profonde que je vous en offre aujourd'hui l'hommage.

En considérant la grande dette de reconnaissance que mes prédécesseurs m'ont laissée et à laquelle s'ajoute celle dont je prends la responsabilité au nom de mes enfants, je ne pourrais songer à m'en acquitter jamais, si je ne tournais mes regards vers Dieu, si je ne Le suppliais de répondre pour moi de tous les bienfaits qui nous sont accordés en son nom.

Encore, la voix de ma seule prière ne saurait traduire la reconnaissance dont mon âme est remplie. C'est donc avec bonheur que je vous offre à vous, vénéré Monsieur, aux Conseils centraux de l'Œuvre et à tous ses membres, l'as-

surance des prières reconnaissantes de tous les missionnaires oblats et de toutes les âmes qu'ils évangélisent.

Vous avez bien voulu, Monsieur le Président, me signaler la diminution des subsides accordés à nos missions par suite d'une différence dans les ressources de l'Œuvre.

Malgré les besoins urgents de nos diverses missions, nous serons donc obligés de répartir proportionnellement entre toutes la diminution qui les affecte.

Quant à la différence en moins dans les ressources générales de l'Œuvre, elle ne m'a pas échappé lors de la publication du Compte rendu de l'année 1908. J'ai même cru devoir, par une circulaire adressée à toute la Congrégation, appeler l'attention de nos Pères, d'une manière toute spéciale, sur l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Très vif est mon désir de voir nos missionnaires redoubler de zèle dans cette forme d'apostolat, et montrer, non seulement par des prières mais encore par une action féconde, la reconnaissance dont ils sont animés. Je me permets, vénéré Monsieur, de vous adresser un exemplaire de cette circulaire générale.

Veuillez agréer, je vous prie, Monsieur le Président, l'hommage de mon affectueuse gratitude en N.-S. et M. I.

† A. Dontenwill, O. M. I.

Archev. de Ptolémaïs, Sup. gén.

Erection du vicariat des Missions du Yukon.

Par décision du 12 juin 1909, Monseigneur le Supérieur général a érigé le nouveau vicariat des Missions du Yukon. (Canada.)

Une circulaire adressée à ce sujet aux Oblats des vicariats du Mackensie et de la Colombie britannique rappelle d'abord le décret de la Sacrée Congrégation de la Propagande qui a créé et délimité la Préfecture apostolique du Yukon, l'a confiée à notre Congrégation et a désigné le

R. P. Emile Bunoz, O. M. I., comme supérieur de la nouvelle circonscription ecclésiastique.

La circulaire continue ainsi : « De l'avis de nos Assistants, nous avons pensé que le moment était venu d'imiter l'action de la Sacrée Congrégation de la Propagande et d'ériger, au point de vue religieux, un vicariat des Missions dont les limites seraient celles de la nouvelle Préfecture apostolique.

Nous avons pensé aussi que, pour faire fleurir, dans ce vicariat, la vie religieuse et apostolique telle que la concevait notre vénéré Fondateur et telle que la décrivent nos saintes Règles, nous ne pouvions pas trouver un religieux plus capable que le R. P. Bunoz, honoré déjà de la confiance de la Sacrée Congrégation de la Propagande.

Nous lui confions donc la charge de Vicaire des Missions, avec la ferme assurance qu'il travaillera de tout son pouvoir à maintenir dans toute leur ferveur et la vie religieuse et la vie apostolique.

Tous les Pères qui exercent le saint ministère sur le territoire de la Préfecture du Yukon sont mis sous sa direction. Ils l'accueilleront comme le représentant de Dieu, et, par leur docilité et leur dévouement, ils lui faciliteront l'accomplissement de sa tâche que le développement religieux de la Préfecture rendra plus laborieux encore dans l'avenir que par le passé.

Nous demandons au Sacré-Cœur de Notre-Seigneur, par l'intercession de notre Mère Immaculée, une bénédiction spéciale pour le nouveau vicariat et pour tous les ouvriers évangéliques qui l'ont déjà fécondé par leurs fatigues et par leurs sueurs. »

La mort réelle et la mort apparente.

Expérience du Frère Célestin Guillet, o. m. i.

Le livre du R. P. J.-B. Ferrères, *S. J.*, traduit de l'espagnol, édité et augmenté de nombreux appendices par le

Rév. Dr. J.-B. Geniesse, a excité une certaine sensation, il y a quelque temps, sur la question des enterrements prématurés. Malheureusement cet intérêt, pour une raison ou pour une autre, s'est déjà éteint et on en est encore à l'insouciance des temps passés.

Voici un exemple à ajouter aux nombreux cas cités dans le livre, pour prouver que le moment de la mort réelle est loin de coïncider souvent avec le moment de la mort apparente.

Le Frère Célestin Guillet, *o. m. i.*, est actuellement (1909) âgé de 67 ans. Il est né à Brani-les-Marches, diocèse de Laval (France), en 1842. Il entra chez les Oblats en 1859, et sortit à l'époque du tirage pour le service militaire.

En 1863, il fut attaqué de la variole et transporté à l'hôpital St-Julien de Laval, tenu par les Religieuses de St-Vincent de Paul. Là il fut mis dans la partie de l'hôpital réservée aux varioleux et assigné au nº 17. Il était rentré le 8 septembre et son état continua d'empirer pendant huit ou neuf jours. Alors, dans le délire de la fièvre, il s'imagina que sa mère était venue pour le voir et qu'on lui refusait l'entrée de l'hôpital. Sous cette impression, et profitant du moment où la Sœur infirmière était absente de la salle, il s'esquiva, descendit un escalier et allait sortir par une porte qui semblait devoir le conduire dehors, quand il se trouva en présence de la Sœur. Il fut ramené à son lit, mais il avait pris froid. C'était vers 10 heures du soir qu'il avait ainsi tenté de sortir et, dès 11 heures, on appelait l'aumônier pour l'administrer. Il eut connaissance de la première onction, puis tomba sans connaissance. Peu après il sembla expirer, et fut considéré comme mort. Mais, au contraire, la connaissance lui était revenue sans qu'il pût manifester aucun signe de vie. Au moment où l'aumônier, avant de l'administrer, lui avait demandé de faire le sacrifice de sa vie, il avait répondu : « Est-il possible de mourir à 20 ans ? »

Dans la matinée le docteur fit sa ronde, vers 10 heures

du matin. Il vint auprès du lit, examina et dit à la Sœur de service : « Le nº 17 est mort, veuillez le faire ensevelir. » Le malade entendit et protesta, il disait : « Mais non, je ne suis pas mort, comment avez-vous le cœur assez dur pour m'enterrer avant ma mort ? » Du moins il pensait crier, se débattre et s'agiter, mais, de fait, il ne donnait aucun signe de mouvement ni de vie.

Quand la Sœur vint pour procéder à l'ensevelissement, elle constata comme un reste de chaleur vitale, à la place du scapulaire, dans le dos. Elle différa donc l'ensevelissement et manifesta ses doutes sur la réalité de la mort, mais une autre Sœur étant survenue dit : « Il est bien mort, il n'y a pas de doute », malgré les protestations du pauvre malade qui ne donnait, d'ailleurs, aucun signe de vie.

Le lendemain arriva de nouveau le docteur. Quand il vit le prétendu mort à sa place ordinaire : « Mais, dit-il à la Sœur, est-ce que vous voulez faire des reliques avec le nº 17 ? » La Sœur protesta qu'elle doutait encore qu'il fût mort. Elle constatait encore ce petit reste de chaleur vitale. Le docteur heureusement n'insista pas pour l'enterrement immédiat et laissa faire. La Sœur lui demanda même, à plusieurs reprises, d'essayer quelque chose pour ranimer la vie. Ce ne fut que le huitième jour de cet état de léthargie que le docteur consentit à faire une incision à la bouche et à appliquer quelques frictions. Il faut dire que la bouche du malade était toute couverte des pustules de la variole et méconnaissable.

Vers les 5 ou 6 heures de l'après-midi de ce même jour, le prétendu mort poussa un grand cri (1). La Sœur était

(1) Au cours de son état léthargique, durant les huit premiers jours où il était déclaré mort par le docteur, le jeune C. Guillet eut une sorte de rêve où il lui sembla assister à son jugement. Dans un clin d'œil, il vit, avec la plus grande lucidité, tous ses confesseurs, toute sa vie, et toutes les confessions qu'il avait faites, et cela dans les plus petits détails. Il eut des tentations de désespoir, mais se recommanda à la Sainte Vierge. Il vit une balance

absente de la salle ; mais, quand elle rentra, les autres malades lui dirent : « Le nº 17 est ressuscité, il vient de crier. »

Le lendemain le docteur fut informé. On donna alors régulièrement au malade un traitement restaurateur et l'on put constater un commencement de respiration. Cependant cet état de léthargie continua encore cinq à six jours au moins. Il se passa près de quinze jours, depuis le soir qu'il avait été administré jusqu'au jour où il recommença à parler. Le séjour à l'hôpital dura, en tout, environ six semaines. Quand la Sœur vit qu'il entendait et pouvait parler, elle lui dit : « C'est à votre scapulaire que vous devez de n'avoir pas été enterré vivant. »

A sa sortie de l'hôpital, Célestin Guillet se mit en service, comme valet de chambre, chez M. de Mannoury. En 1867, il rencontra Mgr Grandin, et lui demanda de partir avec lui pour les missions du Nord-Ouest. Il fit son noviciat à la mission du Lac Caribou. Maintenant, en 1909, après quarante-six ans depuis sa terrible expérience, le F. C. Guillet est assez vigoureux et réside à la mission du Lac Muskeg, diocèse de Prince-Albert.

descendre d'en haut. Un monstre qui ne pouvait être que le démon, était là et prétendait avoir des droits sur lui, mais il continua de se recommander à la Sainte Vierge. Le démon déposa un gros sac de sable sur un des plateaux de la balance. Le bon Ange déposa, de son côté, des objets qui semblaient être de petits papiers. Pourtant le plateau descendit et gagna un peu sur l'autre. (C'est peut-être à ce moment qu'il poussa un grand cri, qui surprit les autres malades ; mais il ne peut l'affirmer, d'autant plus qu'il lui avait semblé crier bien souvent.) Toujours est-il qu'à ce moment où le plateau fut descendu, balance, ange, démon, tout disparut, et le malade crut qu'il était dans l'église de la paroisse ; cherchant une place pour se reposer, et n'en trouvant point, il s'imagina être dans le Purgatoire.

Tous ces détails m'ont été donnés par le Frère C. Guillet lui-même, à St-Albert, le 28 février 1909.

† Emile J. Legal, *o. m. i.*,
Evêque de St-Albert.

DEUXIÈME PROVINCE D'AMÉRIQUE

Jubilé sacerdotal du R. P. W. Ring.

Le *Southern Messenger* de San Antonio (Texas) décrit les belles fêtes jubilaires du R. P. Ring. L'heure tardive ne permet pas de les publier tout au long. On y lit aussi une courte biographie du jubilaire qui a connu des années de grande popularité et de bienfaisante influence en Irlande, surtout lorsqu'il conduisait l'île fidèle à Rome, à Lourdes ; fondait des associations nationales de prières dont tous les Irlandais faisaient partie ; lorsqu'il s'occupait des petits enfants, des orphelins, en créant des œuvres réellement admirables. Aussi est-ce à juste titre que le câblogramme lui envoyant la bénédiction du Saint Père lui donne le beau nom d'apôtre de l'Irlande.

La paroisse Sainte-Marie à San Antonio, de nombreux Oblats, des prêtres ont pris part aux fêtes du 23 juin. A la messe chantée par le jubilaire, on eut le plaisir de l'entendre apprécier sa longue et heureuse expérience de cinquante années de sacerdoce et d'apostolat à Londres, Dublin, Edimbourg, Lourdes, Rome, au Canada et au Texas. Toute la gloire du succès, il la reporte à Dieu et à la couronne d'amis fidèles qui l'ont toujours assisté du plus grand dévouement.

Le reste du programme : réceptions, adresses, séances, etc., s'est déroulé au milieu de l'enthousiasme général. Rien d'étonnant à cela. Plus encore que ses beaux cheveux blancs, le bon cœur du P. Ring, la sainteté de sa vie lui attirent le respect, la confiance et la sympathie de tous. Dieu, sans doute, les récompensera mieux encore, puisqu'à l'exemple du Maître on résume ses cinquante ans en disant qu'il les a passés en faisant le bien.

Ad multos annos !

CANADA

Mort de Mgr Duhamel, archevêque d'Ottawa.

Le 6 juin dernier, à Casselmans, petite ville de l'Ontario. Mgr Joseph-Thomas Duhamel, archevêque d'Ottawa, rendait sa belle âme à Dieu.

Bien que le vénéré prélat fût indisposé et souffrant depuis quelque temps, rien ne pouvait faire supposer une mort si soudaine. C'est dans l'accomplissement de son devoir d'évêque que la mort l'a frappé : il était en tournée pastorale de confirmation.

Cette mort plonge dans le deuil non seulement le diocèse d'Ottawa, mais encore l'Eglise du Canada et le pays entier. La Congrégation, elle aussi, prend une grande part à ce deuil qui l'atteint douloureusement. Pour les Oblats, le regretté pasteur avait le cœur d'un père et d'un ami dévoué en toutes circonstances.

Nos Pères, qui l'entouraient de la vénération due à ses hautes vertus et se sentaient pour lui une affection et une reconnaissance de fils, ne manqueront pas d'offrir à Dieu leurs plus ferventes prières pour le repos de son âme.

Aussitôt la triste nouvelle connue, Mgr Dontenwill, Supérieur général, adressa à l'archevêché un télégramme de condoléances.

R. I. P.

PROVINCE BRITANNIQUE

L'église du Sacré-Cœur à Kilburn.

Au jour de la fondation de la mission, 1er février 1865, Kilburn n'était qu'un faubourg bien tranquille du nord-ouest de Londres. Le R. P. F. Cooke, O. M. I., premier

recteur de cette mission, y célébra la sainte messe, dès le lendemain, 2 février, fête de la Purification de la très sainte Vierge, dans une maison particulière, rue Gréville, n° 1, en présence de cinq personnes. Il est vrai qu'à cette époque, la population catholique du faubourg ne dépassait pas 50 âmes, tandis que par suite du développement de ce district, le nombre des catholiques doit s'élever à bien près de deux mille. De plus, nombreux sont les fidèles qui fréquentent l'église, mais qui n'ont pas leur résidence actuelle dans la paroisse.

Vingt-deux mois après la première installation : le 6 décembre 1866, la propriété de Quex-road était achetée, et le 18 du même mois, le R. P. Cooke, provincial, posait la première pierre d'une église provisoire. Ouverte le 8 septembre 1868, en la fête de la Nativité de la très sainte Vierge, cette église fut dédiée au Sacré-Cœur de Jésus.

On s'aperçut bientôt que l'édifice était insuffisant pour une population catholique toujours croissante, et ainsi fut décidée la construction d'une église plus en rapport avec les exigences de la situation.

Dix ans ne s'étaient pas encore écoulés, quand le 3 juin 1878, Son Eminence le cardinal Manning, assisté d'un nombreux clergé séculier et régulier, posa la première pierre de l'église actuelle, construite sur les plans de M. Paul Pierre Pugin. Sous cette pierre étaient placées, selon l'usage, des médailles commémoratives portant la mention suivante :

« L'an du Seigneur 1878, le 3e jour de juin, en la pre-
« mière année (le 5e mois) du Pontificat de Sa Sainteté le
« Pape Léon XIII, et la 41e année du règne de Sa Majesté
« la Reine Victoria, Son Eminence Henri-Edouard, car-
« dinal Manning étant archevêque de Westminster, le
« T. Rév. Père Joseph Fabre, Supérieur général de la Con-
« grégation des Missionaires Oblats de Marie Immaculée,
« le R. P. Timothy Gubbins, Provincial de ladite Congré-
« gation pour l'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande, et les RR.

« Pères Arnoux, Cox et O'Reilly, O. M. I., du Nouveau « Prieuré (New-Priory) ayant charge de la mission de « Kilburn, cette pierre a été bénite et placée par Son Emi- « nence le Cardinal Archevêque de Westminster en pré- « sence des catholiques de Kilburn et d'une grande as- « semblée de Clergé et de fidèles du diocèse, près de l'endroit « où était l'Ancien Prieuré (Old Priory) de Kilburn, fondé « par Herbert, Abbé de Westminster, sous le règne de « Henri Ier. »

Dès qu'une partie de l'édifice fut terminée, on la livra au culte. Son Eminence présida la cérémonie d'ouverture le 8 mai 1879, en la fête de saint Michel Archange.

Dix-neuf ans après, S. E. le cardinal Vaughan vint bénir la pierre angulaire et les fondations du chœur ou sanctuaire, deux travées de la nef et la sacristie, ce qui complétait l'église, pourtant encore dépourvue de baptistère et de clocher. Cette cérémonie eut lieu le 8 octobre 1898. A pareil jour, l'année suivante, Son Eminence inaugura le nouveau chœur et Mgr Brindle, D. S. O., donna le sermon de circonstance.

La mission a continué de se développer à tous les points de vue sous le supériorat du R. P. J. O'Reilly, maintenant supérieur de Holy Cross à Liverpool, de même que sous la direction du zélé R. P. O'Rourke, supérieur actuel, elle a réalisé des progrès remarquables.

Avant de consacrer solennellement l'église, il fallait couvrir les dettes de sa construction. La Providence y a pourvu. Une demoiselle, Marie-Thérèse Floyd, du couvent de l'Espérance à Kilburn, décédée le 1er octobre 1908, laissait un legs de 3.000 livres ou 75.000 francs dans le but de réduire la dette de l'église, à condition toutefois que la Consécration en fut faite dans les six mois du versement des fonds.

Grâce à cette libéralité et aux généreux sacrifices des fidèles, le jour si ardemment désiré allait enfin se lever.

C'est le vendredi 10 juin 1909, fête du Sacré-Cœur de

Jésus, qu'eut lieu la Consécration solennelle du temple magnifique qui est dédié à sa gloire.

Cette fête a été le digne couronnement de quarante-cinq ans de labeurs et d'efforts de la population catholique de Kilburn, et de ses zélés pasteurs.

Sa Grandeur Mgr Miller, O. M. I., vicaire apostolique du Transvaal, en a été le consécrateur; les RR. PP. Mc Ardle et Donnelly, O. M. I., ont fait fonction de diacre et de sous-diacre; le R. P. O'Rourke, supérieur de la maison, assistait le prélat et Mgr Wallis était maître des cérémonies. En outre des Pères Oblats, un grand nombre de prêtres étaient venus assister à cette fête de piété et d'édification.

Dès la veille au soir, les Pères de la maison avaient chanté les Matines et les Laudes en l'honneur des saints dont les reliques allaient être placées dans l'autel consacré.

Le vendredi matin, à 9 heures 30, la cérémonie commence par la récitation des sept psaumes de la pénitence dans la chapelle des reliques. L'Evêque revêt les ornements sacrés, et, entouré des ministres, se dirige vers la porte de l'église où l'on récite les litanies des Saints. Puis, après avoir béni l'eau et le sel, le Prélat, toujours assisté de ses ministres, fait trois fois le tour de l'église, aspergeant les murs et après chaque tour frappe de la crosse la porte de l'église en disant : Princes, ouvrez vos portes; et vous, portes éternelles, élevez-vous devant le Roi de gloire.

Attollite portas, principes, vestras, et elevamini portæ æternales, et introibit Rex gloriæ. Au diacre, qui demande de l'intérieur de l'église : Quel est ce Roi de gloire? — *Qui est iste Rex gloriæ?* — Le Pontife répond : C'est le Seigneur des vertus, qui est le Roi de gloire : *Dominus virtutum ipse ex Rex gloriæ.*

Cette triple aspersion, sur les murs de l'église, au témoignage de l'évêque Yves de Chartres (1035-1116), symbolise le saint baptême avec sa triple immersion dans les eaux

salutaires, et figure les différents degrés de l'édification du temple spirituel de Dieu dans les cœurs chrétiens.

La procession pénètre dans l'église et, parvenue au centre de la nef, entonne le *Veni Creator*. En même temps les ministres répandent de la cendre sur le pavé du temple, en forme de croix de Saint André. Les litanies des saints terminées, l'évêque trace, sur la cendre, de l'extrémité de sa crosse, les lettres de l'alphabet grec et celles de l'alphabet latin. Le sacramentaire de saint Grégoire, dans le Pontifical d'Egbert d'York, témoigne de l'antiquité de cette cérémonie apparemment bien étrange. Elle symbolise, dit-il, l'initiation des nouveaux baptisés aux éléments de la foi et de la piété. On ajoutait parfois l'alphabet hébreu aux deux autres, sans doute en souvenir des trois langues dans lesquelles on a lu la condamnation de Jésus sur la Croix.

De nouveau l'évêque bénit le sel, l'eau, puis les cendres et le vin. Puis, par trois fois, il fait l'aspersion des murs à l'intérieur.

Quand vient le moment de la consécration de l'autel, le Pontife se dirige vers le tombeau de l'autel où reposeront l'Hostie sainte et le Calice du Salut pour le sacrifice redoutable, et y renferme selon toutes les solennités prescrites les reliques des martyrs transportées processionnellement de la chapelle qui les abritait depuis la veille. Le chœur de son côté, pendant que s'accomplissent les cérémonies liturgiques, chante les antiennes du rituel. « Sous l'autel du Dieu vivant, j'ai entendu les voix de ceux qu'on a mis à mort et qui disent : — Seigneur, pourquoi ne prends-tu pas vengeance de notre sang ? La Voix de l'Eternel répond : « — Attendez encore un peu de temps, jusqu'à ce que le nombre de vos Frères d'élection soit consommé. » Et encore : « — Les Corps des saints reposent en paix et leurs noms vivront pour jamais. »

La cérémonie continue. Le prélat consécrateur fait les

onctions avec le saint Chrême sur les douze petites croix peintes sur les murs de l'église : Croix qui ne doivent jamais manquer, d'après les prescriptions de la Sacrée Congrégation des Rites : car à défaut d'autres documents, elles suffiraient à témoigner de la consécration de l'église. Ainsi que Raban Maur l'enseignait déjà au VIII[e] siècle, ces douze croix tracées sur les murailles avec les cierges allumés qui y sont placés, rappellent les murs de la Jérusalem céleste dont les assises portent inscrits et gravés les noms des douze apôtres de l'Agneau, envoyés pour éclairer le monde. Saint Bernard dit à ce sujet : « Nous devons reproduire spirituellement dans nos âmes ce que nous voyons sur les murs de nos temples ; et c'est ce que signifient les aspersions et les inscriptions, les saintes onctions, les lumières et les multiples bénédictions. Tout ce que l'évêque accomplit dans ce temple visible, le Christ, Grand Prêtre des félicités futures, l'opère chaque jour en nous d'une manière invisible. »

La messe solennelle, en présence de Mgr Miller, fut chantée ce jour-là par le R. P. O'Rourke, supérieur; la messe pontificale ayant été renvoyée au dimanche suivant.

Sans parler des amabilités et compliments d'usage qui ont été adressés dans les réunions, — compliments mérités par tous les Pères qui se sont dévoués dans les œuvres de Kilburn — une remarque mérite d'être signalée à part : l'attachement des fidèles à leur église, à leurs pasteurs, et la générosité qui a su faire accepter avec empressement par tous, même les plus pauvres, des sacrifices méritoires pour l'achèvement de cette belle église du Sacré-Cœur, et pour le soutien des écoles catholiques de la paroisse.

D'après le Kilburn Times, etc.

DÉCRETS DES S. CONGRÉGATIONS ROMAINES

Saint-Office.

Sur les Missionnaires apostoliques.

DECRETUM

DE TITULO MISSIONARII APOSTOLICI ET DE FACULTATIBUS IISDEM MISSIONARIIS TRIBUENDIS

Feria IV, die 21 Aprilis 1909.

In Congregatione generali S. R. et U. I. habita ab Emis ac Rmis DD. Cardinalibus inquisitoribus generalibus, quoad concessionem tituli Missionarii apostolici in locis jurisdictioni S. Congregationis de Propaganda Fide non subjectis, et facultates iisdem Missionariis elargiendas, præhabito voto RR. Consultorum, iidem Emi ac Rmi DD. decreverunt :

Cum ad honorem sacri ministerii nec non ad Apostolicæ Sedis dignatem omnino exigatur, ut nullus perinsigni Missionarii apostolici titulo decoretur, qui hac non fuerit undique dignus nuncupatione, vel illam nondum suis laboribus promeruerit, nullus sacerdos præfato titulo in posterum insignietur :

1° Nisi authenticum documentum exhibuerit, ex quo resultet, ipsum coram examinatoribus a legitimo superiore deputatis formale examen subisse de competenti theologica et philosophica doctrina, deque peritia ad sancte, fructuose et decore prædicandum verbum Dei sacrasque dandas missiones ; atque favorabile prorsus ab iisdem examinatoribus testimonium retulisse, et a superiore suo legitimam approbationem simul reportasse ;

2° Nisi ad excipiendas sacramentales utriusque sexus

fidelium confessiones ab Ordinario loci, in quo moram nempe stabilem sive ultimam trahit orator, jam fuerit legitime approbatus ;

3° Nisi saltem per decem annos sacris missionibus aliisque prædicationibus, ac præsertim extra limites interdum suæ diœceseos, cum laude vacaverit atque intenderit ; de qua re Ordinarii locorum fidem indubiam in scriptis fecerint, testantes pariter, oratorem statutis ab Apostolica Sede circa sacram prædicationem normis constanter adhæsisse, et irreprehensis moribus apud populum se probasse ;

4° Nisi commendatus fuerit per litteras, ad sacram Congregationem S. Officii directe transmittendas ab Ordinario loci, ubi habituale domicilium tenet orator ; et si agatur de sacerdote regulari , consensus etiam et commendatio in scriptis, ut supra, sui superioris generalis accesserit.

Decreverunt insuper iidem Emi ac Rmi DD. :

5° Sacerdos, qui ab hac S. S. Congregatione Missionarii apostolici titulo decoratus fuerit, hujusmodi titulo et adnexis indulto et facultatibus nonnisi ad libitum Sanctæ Sedis gaudere valeat, nec non sub directione et dependentia Ordinariorum locorum, in quibus missiones per eum fieri contigerit, quibus omnino parere debeat, ac licentiam prius cum facultatibus ab eis recipere ;

6° Indultum et facultates ab hac eadem S. Congregatione una cum titulo Missionarii apostolici concedenda, illa tantummodo erunt, quæ in elencho huic decreto adnexo continentur ; ac præter illa nullum peculiare privilegium, nulla habitus distinctio, neque ulla a proprio Ordinario exemptio tributa censeantur ;

7° Super rescriptum hujus S. S. Congregationis, quo alicui sacerdoti titulus Missionarii cum adnexis indulto et facultatibus tribuitur, litteræ apostolicæ in forma *Brevis*, vita naturali oratoris perdurante valituræ, expediantur.

Insequenti vero Feria V ejusdem mensis et anni in solita audientia R. P. D. Adsessori impertita, facta de his omnibus relatione SSmo Dno nostro D. Papæ Pio X, eadem Sanc-

titas Sua ea omnia, quæ, uti supra, Emi Patres decreverunt, benigne approbavit et confirmavit.

A. Can. GIAMBENE,
Substitutus pro Indulgentiis.

INDULTUM ET FACULTATES QUÆ UNA CUM TITULO MISSIONARII APOSTOLICI A S. S. CONGREGATIONE S. OFFICII CONCEDUNTUR.

1º Indultum personale altaris privilegiati quater in hebdomada, dummodo simile privilegium pro alia die obtentum non fuerit, atque intuitu hujusmodi indulti nihil præter consuetam eleemosynam percipiatur;

2º Facultatem benedicendi extra Urbem, ac de consensu Ordinarii, privatim quandocumque, publice vero tempore tantummodo Adventus, Quadragesimæ, spiritualium exercitiorum ac sacrarum missionum, quo sacras conciones ad populum habebit, coronas, rosaria, cruces, crucifixos, parvas statuas ac sacra numismata, eisque adplicandi indulgentias apostolicas nuncupatas, ut in postremo elencho edito typis S. Congregationis de Propaganda Fide die 28 Augusti 1903, necnon adnectendi coronis precatoriis indulgentias a S. Birgitta dictas;

3º Facultatem benedicendi unico crucis signo, de consensu Ordinariorum, coronas juxta typum coronarum SSmi Rosarii B. Mariæ V. confectas, eisque adnectendi indulgentiam quingentorum dierum, defunctis quoque adplicabilem, a christifidelibus lucrandam, quoties aliquam ex eisdem coronis manu gerentes, Orationem dominicam vel angelicam Salutationem devote recitaverint;

4º Facultatem impertiendi cum crucifixo et unico crucis signo in postrema concione Quadragesimæ, Adventus, sacrarum missionum et spiritualium exercitiorum benedictionem nomine Summi Pontificis, cum adnexa plenaria indulgentia, ab universis christifidelibus lucrifacienda, qui, confessi ac sacra synaxi refecti, postremæ eidem concioni adfuerint, et quinque saltem conciones præfatis tem-

poribus habitas audierint ; facta etiam facultate fidelibus lucrandi indulgentiam ducentorum dierum, quoties alicui ex eisdem concionibus interfuerint ;

5° Facultatem benedicendi cruces, tempore sacrarum missionum erigendas, eisque adplicandi indulgentiam trecentorum dierum, toties a christifidelibus lucrandam, quoties ipsi Orationem dominicam cum angelica Salutatione et *Gloria Patri*, etc., in memoriam passionis D. N. Jesu Christi, ante quamlibet ex præfatis crucibus corde saltem contriti ac devote recitaverint ;

6° Facultatem impertiendi christifidelibus morti proximis, servatis forma et ritu Constitutionis s. m. Benedicti XIV quæ incipit *Pia Mater*, benedictionem cum adnexa plenaria indulgentia, lucranda ab iisdem fidelibus, qui, confessi ac sacra synaxi refecti, vel saltem contriti, SSmum Jesu nomen ore, si potuerint, sin minus corde, devote invocaverint, et mortem tamquam peccati stipendium de manu Domini patienter susceperint.

Acta S. S., Vol. I, p. 465.

S. C. des Sacrements.

14 mai 1909.

En l'absence du curé ou de l'Ordinaire et d'un prêtre délégué par eux, tout prêtre peut, à l'article de la mort, en présence de deux témoins, recevoir le consentement matrimonial et dispenser de tout empêchement de droit ecclésiastique, exceptis sacro presbyteratus ordine et affinitate lineæ rectæ ex copula licita.

DE FACULTATE DISPENSANDI AB IMPEDIMENTIS MATRIMONIALIBUS IMMINENTE MORTIS PERICULO

Ante editum decretum *Ne temere* diei II mensis Augusti anno MDCCCCVII *De sponsalibus et matrimonio*, satis jam fuerat eorum necessitati provisum, qui miserrime in concubinatu viventes iidemque in gravissimo mortis periculo

constituti, impedimento aliquo matrimonium dirimente prohiberentur, quominus rite nuptias inirent. Nam per litteras S. Officii datas die xx mensis Februarii anno MDCCCLXXXVIII, et per sequutam declarationem die IX mensis Januarii anno MDCCCLXXXIX, facultas Ordinariis concedebatur, quæ parochis etiam subdelegari habitualiter posset, dispensandi in iis adjunctis ab impedimentis quoque publicis matrimonium ecclesiastico jure dirimentibus, excepto sacro presbyteratus ordine et affinitate lineæ rectæ ex copula licita proveniente.

Cum autem in art. VII præfati decreti *Ne temere* sancitum fuerit, « imminente mortis periculo, ubi parochus vel loci Ordinarius vel sacerdos ab alterutro delegatus haberi nequeat, ad consulendum conscientiæ et (si casus ferat) legitimationi prolis, matrimonium contrahi valide et licite posse coram quolibet sacerdote et duobus testibus » ; Ordinarius Parmensis ac plerique aliorum locorum Ordinarii a S. Congregatione de disciplina Sacramentorum postularunt, ut, etiam hoc in casu, animarum saluti consuleretur, si forte dirimens aliquod impedimentum obstaret quominus matrimonium rite contraheretur.

Re mature perpensa in Congregatione generali diei VII mensis Maii anno MDCCCCIX, et relatis omnibus SSmo D. N. Pio divina providentia Papæ X, in audientia habita ab infrascripto ejusdem S. Congregationis a secretis die IX mensis Maii anno MDCCCCIX, Sanctitas Sua, benigne excipiens votum Emorum Patrum, declarare dignata est ac decernere, quemlibet sacerdotem, qui ad normam art. VII decreti *Ne temere*, imminente mortis periculo, ubi parochus vel loci Ordinarius vel sacerdos ab alterutro delegatus haberi nequeat, coram duobus testibus matrimonio adsistere valide ac licite potest, in iisdem rerum adjunctis dispensare quoque posse super impedimentis omnibus etiam publicis matrimonium jure ecclesiastico dirimentibus, exceptis sacro presbyteratus ordine et affinitate lineæ rectæ ex copula licita.

Datum Romæ ex ædibus ejusdem S. Congregationis, die XIV mensis Maii anno MDCCCCIX.

D. Card. FERRATA, *Præfectus.*

Ph. GIUSTINI, *a secretis.*

(*Acta S. S.*, Vol. I, p. 468.)

S. C. des Religieux.

Décret sur les Sécularisés.

15 juin 1909.

Ex audientia SSmi, die 15 Junii 1909.

Quum minoris esse soleat ædificationis, salvis extraordinariis nonnullis casibus, quod in officiis diœcesanis eminere conspiciantur, qui, vel in aliquo Ordine regulari vota solemnia professi, indultum sæcularizationis sive perpetuæ sive ad tempus obtinuerint, vel in Instituto aliquo religioso, emissis votis perpetuis, ab istis dispensati fuerint; ne alii inde Religiosi induci possint, ut varios egrediendi claustra prætextus exquirant, quod nimis frequens accidere experientia docet, sanctissimus Dominus noster Pius Papa X decernere dignatus est, ut omnibus deinceps rescriptis, quibus sæcularizatio perpetua vel ad tempus, aut votorum perpetuorum relaxatio, prout supra, sacerdotibus et clericis in sacris ordinibus constitutis conceditur, adnexæ intendantur, licet non expressæ, sequentes clausulæ, quarum dispensatio Sanctæ Sedi reservatur :

Vetitis, absque novo et speciali Sanctæ Sedis indulto :

1° Quolibet officio, et, quoad eos qui ad beneficia habilitati sunt, quolibet beneficio in basilicis majoribus vel minoribus, et in ecclesiis cathedralibus ;

2° Quolibet magisterio et officio in seminariis clericalibus majoribus et minoribus aliisque Institutis, in quibus clerici educantur, nec non in Universitatibus et Institutis, quæ privilegio apostolico gaudent conferendi gradus academicos in re philosophica, theologica et canonica ;

3° Quocumque officio vel munere in Curiis episcopalibus;

4° Officio Visitatoris et Moderatoris domorum Religiosorum utriusque sexus, etiamsi agatur de Congregationibus mere diœcesanis;

5° Habituali domicilio in locis, ubi exstat conventus, vel domus religiosa Provinciæ, vel Missionis, cui sacerdos vel clericus sæcularizatus, vel a votis perpetuis solutus, ut supra, adscriptus erat.

Contrariis quibuscumque non obstantibus.

Datum Romæ, eodem die 15 Junii 1909.

Fr. I. C. Card. VIVÈS, *Præfectus.*

D. Laurentius JANSSENS, O. S. B., *Secretarius.*

REMARQUES

Défense est faite aux sécularisés des Ordres à vœux solennels ou des Instituts à vœux simples, qui sont dans les Ordres sacrés, — sans un nouvel et spécial indult du Saint-Siège :

1° De remplir aucun office, et pour ceux qui ont été autorisés à posséder un bénéfice, de le demander dans les basiliques majeures ou mineures, ou dans les églises cathédrales;

2° De remplir une charge de professeur ou un autre office dans les Séminaires, grands et petits, et toutes autres Institutions où l'on élève les clercs, et dans les Universités où l'on confère, avec la permission du Saint-Siège, les grades académiques en Philosophie, en Théologie et en Droit canon;

3° De remplir n'importe quelle charge ou office dans les curies épiscopales;

4° De se charger du rôle de Visiteur et de Supérieur de maisons religieuses de l'un ou l'autre sexe, même pour des Congrégations purement diocésaines;

5° De fixer habituellement leur domicile dans un lieu où se trouve un couvent ou une maison religieuse de la Province ou de la Mission à laquelle appartenait le sécularisé.

ÉCHOS DE LA FAMILLE

1. Voici les résultats des derniers examens des Pères et Frères scolastiques de Rome : 6 docteurs, 3 en théologie, 3 en philosophie ; 5 licenciés, dont 1 en théologie, les 4 autres en philosophie ; 7 bacheliers, 3 en théologie et 4 en philosophie.

C'est bien, vu le nombre des scolastiques.



2. Le R. P. Joseph Drago, de la maison Via Cairoli, à Rome, vient de subir, à l'Université de la Sapience, les épreuves du doctorat ès-lettres. Ayant obtenu 108 points sur un maximum possible de 110, c'est avec les félicitations du jury d'examen qu'il a été proclamé docteur.



3. Les RR. PP. Newman et Matthews ont prêché une mission de 15 jours, du 16 au 30 mai, à Shinrone, diocèse de Killaloe, et les RR. PP. Clarke et Matthews, une mission de 3 semaines, du 6 au 27 juin dernier, à Ballynacargy, dans le diocèse de Meath (Irlande).



4. Dans le dernier numéro, juin 1909, les *Missions* ont annoncé que par décret du 11 mai précédent le R. P. Célestin Joussard avait été nommé coadjuteur avec future

succession de Mgr Emile Grouard, vicaire apostolique de l'Athabaska (province ecclésiastique de Saint Boniface).

Le nouveau prélat a reçu le titre d'évêque d'Arcadiopolis — siège titulaire suffragant de l'archidiocèse d'Ephèse.

Malheureusement, à cause de la distance, etc., les *Missions* n'ont encore aucun renseignement sur la date et les cérémonies du sacre.

Le « Personnel » indique que Mgr Joussard est né en 1851, dans le diocèse de Grenoble, qu'il a fait son oblation en 1876 et fut ordonné prêtre en 1880. Il y a 29 ans qu'il est missionnaire au Canada.

Daigne Sa Grandeur agréer nos félicitations, nos meilleurs vœux et l'assurance de nos prières.



5. Les Actes du Saint-Siège, n° 11 du 15 juin 1909, contiennent une lettre de louanges adressée par S. E. le Cardinal Secrétaire d'Etat aux RR. PP. Dröder Hector et Schwane, au sujet de leur livre intitulé « Goffines Handpostille ».

***

6. St-Pierre de Montréal vient d'avoir une fois de plus de belles et imposantes cérémonies. La congrégation des Demoiselles, sous le patronage de l'Immaculée Conception, célébrait le 30 mai dernier le 60e anniversaire de sa fondation.

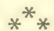
Sait-on qu'en 1848 — époque de l'arrivée de nos Pères — l'emplacement même de la belle église Saint-Pierre était occupé par une taverne de bas étage? L'année suivante — exactement le 8 juin 1849 — cinq cents jeunes filles des faubourgs Sainte-Marie, Saint-Laurent, et Saint-Jean-Baptiste, se rendaient processionnellement à la cathédrale Saint-Jacques, y entendaient la messe célébrée par Mgr Bourget et communiaient toutes de la main du saint évêque. Puis ces jeunes filles, quatre par quatre, firent la promesse d'observer fidèlement le règlement de leur congrégation.

Pendant ces 60 ans, la pieuse association s'est développée et compte parmi les plus importantes de Montréal.

Comme leurs devancières, toutes les congréganistes se sont approchées de la sainte Table, à la grand'messe chantée par le R. P. Lauzon. A la cérémonie du soir, ces mille jeunes filles, vêtues de blanc, assistèrent à la réception de soixante nouvelles associées.



7. Le R. P. Cordès, *O. M. I.*, curé de la paroisse allemande Saint-Joseph à Winnipeg (Manitoba), s'est occupé de rechercher des Frères convers pour l' « Œuvre de presse catholique ». Cette œuvre publie un journal allemand, un journal polonais, et le « Central Catholic » en anglais.



8. Le Directoire catholique anglais de 1909 publie le recensement des catholiques de l'empire britannique.

Dans le Royaume-Uni : 5 millions et demi (Grande-Bretagne : 2.190.000 ; Irlande : 3.310.000). A Gibraltar, Malte, etc. : 215.000 ; en Asie : 2.085.000 ; en Afrique : 350.090 ; en Amérique (Canada) : 2.810.000 ; en Océanie : 1.093.000 (Australie : 956.000 ; Nouvelle-Zélande : 107.000 : Iles Fidji, etc. : 30.000).

Au total, 12.053.000 catholiques répartis en 184 circonscriptions ecclésiastiques : archevêchés, évêchés, vicariats et préfectures apostoliques.



9. Le dimanche 23 mai 1909, Mgr l'Archevêque de Colombo, entouré de douze Pères Oblats, a béni une nouvelle école anglaise pour les filles, à Bambalapitiya, annexée au couvent des sœurs de la Sainte-Famille.

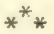
Depuis longtemps la nécessité s'en faisait sentir dans ce quartier, mais Mgr l'Archevêque ne voyait pas le moyen d'y pourvoir, quand les Sœurs de la Sainte-Famille offrirent

leur généreux concours. C'est grâce à leurs efforts que cette vaste école a été construite, et grâce à leur dévouement qu'elle exercera la plus salutaire influence sur les élèves.

Mgr Coudert, dans sa réponse à l'adresse lue par les enfants de l'école, exprima toute la joie que lui causait la création de l'établissement et appela sur lui et sur le couvent des Sœurs de la Sainte-Famille l'abondance des bénédictions du ciel.



10. L'archidiocèse de Colombo compte deux nouvelles églises de plus. Le samedi 29 mai dernier, veille de la Pentecôte, Mgr Coudert, archevêque de Colombo, bénissait solennellement l'église du Saint-Esprit, à Wadduwa ; et le lendemain 30, Sa Grandeur inaugurait la jolie petite église Saint-Joseph à Paiyagala-Nord. Commencée il y a six ans par le R. P. Oillic, la construction de cette dernière a été énergiquement menée par le R. P. Gregorius Silva, qui dessert actuellement l'église.



11. Les *Missions* n'ont pas à parler aujourd'hui du départ pour l'Amérique de Monseigneur le Supérieur général, puisqu'une circulaire a été adressée à toutes les maisons de la congrégation.

Néanmoins, elles se font l'interprète des sentiments de tous en souhaitant un heureux voyage sous tous rapports au Père de la famille, et en l'assurant que nos prières ne lui manqueront pas.



12. A Madampitiya, le 6 juin dernier, Mgr Coudert, archevêque de Colombo, a béni une nouvelle église dédiée à saint Antoine. La cérémonie avait attiré une nombreuse assistance, et le sermon en singhalais a été donné par le R. P. Pahamunay, *O. M. I.*

CHRONIQUE PIEUSE

A propos de l'invocation : « Jésus, Marie, Joseph ».

Dans le N° de mars dernier, page 121, les *Missions* ont annoncé qu'une indulgence de SEPT ANS ET SEPT QUARANTAINES, *toties quoties*, était attachée à la récitation de l'invocation : « Jésus, Marie, Joseph ». Et qu'en outre une INDULGENCE PLÉNIÈRE, une fois le mois, était accordée aux fidèles qui la réciteraient chaque jour.

Cette concession est parfaitement authentique, bien qu'une erreur d'impression se soit glissée dans la date : 16 août au lieu de 16 juin 1906.

Elle a été accordée à la demande d'un prélat, par autographe de Sa Sainteté, et entérinée par la S. Congrégation des Indulgences le 16 juin 1906.

Donc, à l'invocation des noms bénis de « Jésus, Marie, Joseph », le Saint-Père a attaché une indulgence tout à fait spéciale et qui s'écarte des concessions ordinaires.

Les 7 ans, comme on le sait, représentent 7 années de pénitence canonique, telle qu'elle existait aux premiers siècles de l'Eglise. Les 7 quarantaines représentent 7 carêmes, et la pénitence en ces saints jours était plus dure que pendant le reste de l'année.

A l'indulgence ou remise de pénitence canonique correspond une rémission proportionnelle de la peine due au péché. Encore que la proportion ne nous soit pas connue, il n'en est pas moins clair que cette courte invocation nous est un nouveau moyen d'adoucir et abréger les souffrances des âmes du purgatoire.

Prononçons-la dévotement et recommandons-la à tous les fidèles.

Union de messes en faveur des Missions africaines.

La Société de Saint-Pierre Claver a établi dans sa maison généralice, *16, Via dell'Olmata,* à Rome, une Union de messes en faveur des Missions d'Afrique.

L'Union, canoniquement érigée par le Cardinal-Vicaire, a pour but, comme toutes les œuvres de la Société de Saint-Pierre Claver, de venir en aide aux missions africaines.

Elle consiste, d'une part, à faire célébrer 300 messes par an au siège de la Société ; d'autre part, à recueillir les offrandes des bienfaiteurs à l'intention desquels ces messes seront célébrées. Pour y avoir droit, il faut verser au moins un franc, une fois pour toutes.

Notre Saint-Père le Pape a voulu s'inscrire lui-même dans cette Union, et a remis une offrande de 500 francs à Mme la Comtesse Ledochowska, directrice générale de la Société de Saint-Pierre Claver. Il a, de plus, accordé la bénédiction apostolique à tous les associés.

Sans parler des simples fidèles, nombreux sont les évêques et autres dignitaires de l'Eglise qui ont suivi l'exemple du Saint-Père.

Il est superflu d'ajouter que si Monseigneur le Supérieur général n'eût pas été absent de Rome, il se serait déjà personnellement fait agréger à cette Union, en témoignage de sa sympathie et de la reconnaissance de tous ceux de ses fils qui travaillent sur le continent africain.

La Cause du Père Albini.

Les *Missions* publiaient en décembre dernier (p. 496) la lettre-circulaire et le décret de Mgr l'évêque d'Ajaccio concernant les écrits du serviteur de Dieu, Charles-Dominique Albini, Oblat de Marie Immaculée, mort en odeur de sainteté le 20 mai 1839, au couvent de Vico.

C'est en Corse, en effet, que le P. Albini a passé la plus grande partie de sa vie. Toutefois, par sa naissance et par les prémices de son apostolat, il appartient au diocèse de Nice. Il est né à Menton (Alpes-Maritimes), le 20 novembre 1790, et il a exercé, en cette ville, le ministère paroissial, comme prêtre séculier, jusqu'à son entrée dans la Congrégation.

En conséquence, l'Eminent Cardinal-Préfet de la S. Congrégation des Rites ayant demandé à Mgr l'évêque de Nice de promulguer dans son diocèse un décret pour la recherche des écrits du P. Albini, Sa Grandeur Mgr Chapon a envoyé, dans ce but, au clergé et aux fidèles du diocèse une lettre-circulaire, en date du 15 mars 1909.

La lettre, suivie du décret, a été publiée par la *Semaine Religieuse de Nice* dans son numéro du 19 mars 1909.

Bibliographie.

Vers Lui. — *Elévations au Sacré-Cœur.* — Prix : 3 fr. 50. — Imprimerie Saint-Paul, Bar-le-Duc (Meuse), ou à Liège, 21, avenue du Casino.

En juin dernier, nos *Missions* ont annoncé — en dernière heure — la publication de *Vers Lui.*

Ce livre du R. P. Anizan a paru dans des circonstances si peu ordinaires qu'il faut bien en dire un mot encore pour le signaler à l'attention de nos lecteurs.

La critique de *Vers Lui* faite par le Censeur du diocèse de Verdun a été, pour l'auteur, des félicitations et des louanges pour l'ouvrage. Mgr l'archevêque de Toulouse et d'autres prélats aussi savants que pieux ne lui ont pas marchandé leurs éloges.

Ces témoignages montrent clairement que le livre n'a pas besoin d'autre recommandation que celle de sa propre valeur. Au surplus, quand un auteur fait sienne la doctrine de l'angélique Docteur et qu'il mérite, pour la forme littéraire, les appréciations les plus rares d'un humaniste

distingué comme M. Veuillot, directeur de l'*Univers* et des *Dimanches chez soi*, on peut être assuré d'avance que l'ouvrage est irréprochable à tous les points de vue.

A la différence du philosophe qui enseignait la métaphysique à ses disciples, tout en se promenant, le R. Père Anizan, lui, entraîne ses lecteurs, d'un pas accéléré, à des ascensions, des élévations vers la science divine qu'est la théologie du Sacré-Cœur, la théologie proprement dite. Par une heureuse exception, il a su éviter un écueil trop commun : il est sérieux sans être lourd, il est profond sans être obscur. Pour tout dire d'un mot : *Vers Lui* est un livre excellent, parce qu'il apporte plus de simplicité, de clarté et de vérité dans l'étude et la contemplation pieuse du Cœur adorable de Notre-Seigneur Jésus.



IMPRIMATUR

Virduni, die 24 Augusti 1909

LIZET, *vic. gen.*

Bar-le-Duc. — Impr. Saint-Paul. — 2926,8,09.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 188. — Décembre 1909.

Deuxième Province des Etats-Unis.

Rapport par le R. P. Ch. SÉRODES.

La convocation à la retraite annuelle nous arrive comme une aurore : bien reçue de tous et de tous acclamée. Pour le missionnaire, la retraite est une douce et nécessaire corvée où, tout soldat qu'il est, il doit, non pas dérouiller, mais astiquer ses armes pour la revue provinciale d'abord, et l'exercice actif de douze mois bien suivis ensuite. Pour le missionnaire, la retraite est encore un temps de douce tranquillité qui n'a de comparable que le plaisir compris et exprimé par des cœurs longtemps séparés et tout d'un coup rapprochés. La nôtre avait été fixée du 13 au 20 juillet.

Le 13, à 9 heures du matin, plus d'une douzaine de timides retraitants entrent dans la salle d'étude du séminaire de San Antonio. Les uns vont à un exercice qu'ils n'ont pas encore fait ici, ils en ont l'air. Sur la mine de quelques autres, on peut lire comme un contentement

mêlé de crainte ; ils doivent se dire : pourvu que ça réussisse ; c'est mon dernier ! Puisque je figurais au tableau, je n'avance rien qu'en connaissance de cause. Il s'agissait de l'examen annuel des jeunes Pères qui n'ont pas encore cinq ans de ministère. Les choses devaient se mettre par écrit, et chacun écrivit... jusqu'à ce qu'il eut fini.

Sans avoir l'air de rien prendre du compliment, je dirai que les examens ont été trouvés excellents. On s'était donné de la peine : plus d'un avait passé de bien chaudes après-midi à réapprofondir, à l'ombre d'un mesquite, les mystères de la Sainte Trinité et de l'Incarnation ; un autre, sans prétendre rivaliser avec saint Augustin, médita plus d'une fois sa leçon sur le sonore littoral du golfe du Mexique.

A 1 heure de l'après-midi, les jeunes font un brûlant accueil à leurs aînés dans les combats apostoliques. L'exubérante joie de ces jeunes missionnaires monta tout d'un coup au plus haut de son diapason quand, dans les rangs des derniers arrivés, se distingua la figure brunie et carrée du bon P. Pédrito, qui n'est pas des anciens, tant s'en faut, mais dont la joviale bonhomie manquait au « tutti. »

A 8 heures du soir, les grands bois du parc n'entendent plus les rieuses voix de l'essaim missionnaire ; instantanément la cloche de la retraite avait fait un calme profond, que même les petits oiseaux n'essayèrent pas de rompre, tant il était sacré.

Dans l'enceinte de la chapelle quarante-neuf religieux Oblats semblaient, dans leur recueillement, se préparer à quelque œuvre bien grande. Le R. P. Henault, *o. m. i.*, de la Province du Canada, entonne l'hymne au Saint-Esprit « *Veni Creator Spiritus* », et un seul cœur, mais un cœur plein d'émotion, répond : « *Mentes tuorum visita.* » Et la visite de l'Esprit-Saint dans nos âmes nous occupa tous et profondément durant les sept jours bénis que la Providence, la Règle et le bon Père prédicateur nous firent passer dans le silence, la prière, la méditation et le renouvel-

lement de soi-même. Chacun fit de la bien bonne besogne. Le R. P. Henault s'attendait peut-être à avoir affaire à des figures longues, bien longues, étirées par le chagrin, les peines, les sueurs, les découragements, car on semble avoir de singulières idées du missionnaire au Texas. Eh bien, si c'était le cas pour le cher Père, il dut en revenir, et bien vite, car, à défaut des lèvres et de la langue, les têtes et les yeux ça parle de suite, et bien. Oh ! combien égayeraient leurs idées lugubres, s'ils avaient une seule chance de connaître le missionnaire texien chez lui !

On est au second jour de la retraite, c'est le 14 juillet. Comment ne pas se rappeler qu'au loin on célèbre la « Gueuse » ; ici, c'est la veille de la Saint-Henri, fête patronale de notre bien-aimé Père Provincial. Après le souper, quarante et un Pères, un Frère scolastique, sept Frères convers, les représentants, pour ainsi dire, de toute la Province, réunis dans la salle des exercices, souhaitent, avec la modestie requise par les circonstances, une bien bonne fête au R. P. H.-A. Constantineau, célèbrent les succès de la jeune Province qu'il a, pendant cinq ans, dirigée à merveille, et renouvellent leur promesse de continuer à exécuter les ordres d'un si bon capitaine. Le R. P. Antoine s'était fait l'interprète de tous et le fit à merveille. Voulez-vous connaître le nom de quelques-unes des fleurs qui composaient le bouquet des fêtes ? Notons d'abord que ces fleurs, pour qu'elles eussent plus d'arome et de prix, avaient été cueillies dans le beau parterre que le Rév. Père Provincial a cultivé pendant cinq ans avec l'aide des humbles ouvriers qui les lui présentaient. C'étaient : deux nouvelles maisons, huit nouvelles résidences, six nouvelles églises paroissiales et chapelles, quatre églises renouvelées, quatre nouvelles écoles, un juniorat, un noviciat, sans parler d'un personnel que le Révérend Père prédicateur, transporté d'enthousiasme, appelait de « héros », mais, dans tous les cas, un personnel de vrais Oblats qui d'un seul élan applaudissent aux souhaits et

répètent, du fond de leur cœur : « *Ad multos et felices annos !* »

Le Texas est un drôle de pays, tout comme la Chine et le Japon, — je parle au point de vue religieux — où, dans les trois ou quatre derniers siècles, a coulé le sang des martyrs. Plus d'un vieux Franciscain est tombé sous les coups de la haine. Quelle peine ne faut-il pas prendre pour remuer cette terre si fécondée ? car la semence des martyrs doit produire. On a pioché avec courage et bon espoir. Déjà le blé lève ; à demain la moisson et l'abondance.

J'ai dit qu'au Texas des martyrs sont tombés, et je parlais de vieux moines à l'habit gris. La modestie pourrait-elle me faire passer sous silence les trente Oblats qui, dans le demi-siècle écoulé, ont, pour faire connaître et aimer Dieu, dépensé tout ce que la Congrégation peut mettre d'opiniâtreté, de sacrifice et d'héroïsme dans le cœur de ses fils ? Nous admirons l'Oblat de l'Ouest canadien, qui, bravant la glace et le frimas, surmonte les effrayantes difficultés de ses courses apostoliques pour atteindre les âmes que son cœur veut sauver, et, sa carrière achevée, tombe, épuisé, aux pieds de son Dieu glorifié. Nous admirons le missionnaire d'Afrique, de Ceylan et d'ailleurs, qui, au prix des plus coûteux sacrifices, donne le baptême aux milliers d'enfants qui vont peupler le ciel.

Mais une admiration stérile ne suffit pas ; de si nobles exemples de foi et de dévouement ne sont pas perdus pour l'Oblat qui, sur la terre texienne, doit faire la même œuvre. D'ailleurs, c'est à l'instar de ces apôtres que les premiers ouvriers du Texas ont sillonné leurs champs. Le 19 juillet au matin, quand de nos cœurs montait au ciel la supplique du *Requiem*, le souvenir de leurs vertus nous invitait à marcher sur leurs traces. Bien peu moururent sans avoir eu le temps d'ajouter de belles pages à l'histoire du Catholicisme au Texas. Victimes du devoir, tous le furent, chacun dans la sphère d'action que la Providence lui avait assignée ; martyrs, ceux qui moururent atteints

de la fièvre jaune contractée au chevet des pestiférés dont ils sauvaient les âmes. Martyr, celui qui s'égare et meurt de faim en cherchant la brebis perdue dans le désert. Un grand nombre, au sortir de la vie, avaient leur front couronné des blancs cheveux d'une noble vieillesse : témoin, le bon P. Parisot, dont les « Réminiscences », tout en nous faisant le récit des durs commencements, nous donnent le secret de l'apparente stérilité des plus héroïques travaux ; témoin encore le vénérable octogénaire P. Clos qui, sur ses derniers jours, enjambe son vif coursier, laisse pour deux semaines sa mission de Roma, en compagnie de son cadet le P. Piat, et descend au grand trot les 120 milles qui le séparent de Brownsville, où il doit prêcher sa dernière mission.

Requiem æternam dona eis, Domine !

Le 20, jour de clôture, à la messe, le bon Fr. Hally fait ses vœux perpétuels, et les quarante-neuf Oblats de la retraite renouvellent les leurs. Avant la dispersion ont lieu les fraternelles agapes, animées surtout de la charité mêlée à une aimable gaieté, qu'on ne trouve qu'au Texas. Avant de lever la séance, notre hôte d'honneur, le R. P. Ring, qui, pour quelque temps, a daigné se faire l'objet de notre tendresse et le témoin aussi bien que le coopérateur de nos humbles travaux, se lève, souriant sous l'auréole blanche qu'une vie d'apôtre a déposée sur son front. Sa parole, claire comme l'eau des lacs de la Verte Erin, vive comme l'éclair qui frappe les montagnes où pousse le shamrock, se fait l'écho de notre vénéré Fondateur et nous dit ce qu'il croyait qu' « un si bon Père aurait dit à de si bons enfants ». Evidemment on comprit le compliment, et la conclusion s'imposait : si tu n'as pas été le bon enfant d'un si bon Père, c'est le temps de travailler à le devenir. Ainsi soit-il.

Ch. Sérodes, *o. m. i.*

SASKATCHEWAN

Notre-Dame de Lourdes à Saint-Laurent, Saint-Michel.

Les œuvres de Dieu sont toujours mystérieuses dans leur point de départ, dans leur développement, comme dans les moyens et les intruments dont Il se sert pour les réaliser. Cette vérité s'applique d'une façon assez frappante au pèlerinage de Notre-Dame de Lourdes, Saint-Laurent (Saskatchewan), dont le simple récit va suivre.

Qu'on me permette, tout d'abord, de rappeler un épisode de l'insurrection dont les « Prairies » furent le théâtre, en 85. Je revenais de France avec de nombreux auxiliaires et tout un trésor des dons de la charité pour nos missions de l'extrême Nord. Nous avions laissé en arrière la plus grande partie de nos bagages, afin de voyager plus rapidement et d'atteindre la Mission Providence (Mackensie) avant la prise des glaces. Les RR. PP. Fafart et Marchand furent les derniers de nos Pères que nous rencontrâmes dans le trajet des « Prairies ». Leur gaieté nous charma durant la couple d'heures que nous pûmes jouir de leur compagnie. Mystères de l'avenir ! Combien j'étais loin de me douter alors que la première nouvelle qui m'attendait à mon retour à ma chère Mission de la Providence, devait être celle de la mort de ces deux jeunes vaillants apôtres, tombés sous les balles des « Cris » révoltés, dans l'accomplissement même d'un devoir de charité ! L'insurrection avait éclaté peu après notre passage, et la lettre, qui nous apportait ces tristes nouvelles, ajoutait que toutes nos

caisses avaient été brisées et pillées !..... Toutes, non, Dieu merci ; car, l'automne suivant, il nous en parvenait une, dont le couvercle portait les traces de coups de hache, mais dont le contenu était absolument intact. C'était la belle statue de Notre-Dame de Lourdes, que j'avais reçue en don et bénite dans la célèbre Grotte de Lourdes. Ainsi, même dans leur soif de meurtre et de pillage, les Indiens de la « Prairie » l'avaient respectée ; et la suite des faits porte à croire que la Divine Mère a, dès lors, comme manifesté une prédilection en faveur du territoire où cet hommage lui fut rendu.

Ce qui s'appelait autrefois la mission Saint-Laurent, est situé sur la rive nord de la branche sud de la Saskatchewan, à environ 8 milles du lac Canard : mission de Métis et d'Indiens Cris, confiée à la direction du R. P. Fourmont. Il y avait là le bon vieux Frère Piquet, âme d'Oblat, toute trempée de dévouement et de piété. Il avait eu le bonheur, dans un voyage en France, de faire le pèlerinage de Lourdes, et la douce vision de la Grotte ne le quittait plus. Avoir une statue de l'Immaculée, l'introniser, non loin de la Mission, dans un bocage solitaire, et en faire le rendez-vous de la piété pour les familles catholiques environnantes : c'était là son rêve, sa plus chère ambition. Mais comment la réaliser ? Le bon Père Fourmont s'y refusait, sans doute à cause de la modicité de ses ressources. Il fallait que Marie elle-même vînt en aide à son humble serviteur, et Elle le fit d'une façon éclatante et péremptoire.

Une jeune femme, Mme Nolin, se mourait de consomption. La science médicale ne lui donnait plus que quelques jours à vivre. « Faites une neuvaine à Notre-Dame de Lourdes, et promettez-lui d'acheter sa statue, si vous guérissez », dit le bon Frère à la mourante. La neuvaine se fit, et, le dernier jour, la guérison fut radicale et complète. L'année dernière, au lendemain du pèlerinage, je fus invité à déjeuner dans la tente de cette famille qui s'était jointe aux pèlerins, et je

pus constater, en effet, que Mme Nolin jouissait, à son âge maintenant avancé, de la santé la plus florissante.

Frère Piquet était donc au comble de ses vœux. Il eut sa chère statue, et la place qu'il choisit pour elle, à 200 mètres environ en bas de la Mission, est vraiment charmante : un joli bocage de trembles dans un pli de la colline qui borde la rivière Saskatchewan, et au pied de la statue, une source d'eau fraîche et limpide. Nos bons Métis aimaient à y venir égrener leur chapelet et confier à Marie leurs travaux et leurs besoins.

Plusieurs années s'écoulèrent ainsi. Sous les étreintes répétées de la pauvreté, la Mission Saint-Laurent succomba. Père, Frère et Sœurs durent s'éloigner et se disperser. Mais Notre-Dame de Lourdes resta dans son Bocage, et, plus que jamais, ses chers enfants du voisinage fréquentèrent sa tranquille solitude.

Tandis que « Saint-Laurent » tombait peu à peu en ruines, à quelques milles de distance, dans la plaine et entre les deux branches de la Saskatchewan, grandissait une Œuvre, appelée à produire un bien immense parmi les Indiens de ce territoire, et dont le Père Paquette, de douce et sainte mémoire, était le fondateur : je veux parler de cette école indienne de Saint-Michel, d'où je transmets ces lignes. Bien humble à ses débuts, si humble que le Père n'avait qu'une simple tente pour abriter ses premiers enfants, elle s'est développée grâce à la charité publique et aux secours du Gouvernement, qui l'a prise sous sa protection. Par l'éducation catholique qu'elle procure à une centaine d'enfants des deux sexes, qu'elle garde huit ou neuf ans et confie aux soins dévoués des Sœurs de la Présentation de Marie, elle contribue puissamment à la conversion et à la civilisation de cette nation des Indiens « Cris », qui, de toutes les tribus échelonnées depuis la « Prairie » jusqu'aux steppes de la mer Glaciale, s'est montrée la plus opiniâtre dans son infidélité et ses coutumes sauvages. Le R. P. Charlebois a succédé depuis cinq ans au fondateur ;

et, sous son habile et dévouée direction, l'école Saint-Michel est plus florissante que jamais. Le personnel des Sœurs et des enfants s'est accru ; des additions considérables ont agrandi le local ; l'entretien, le chauffage, l'éclairage de l'établissement, ont bénéficié de notables améliorations ; et, surtout la piété, qui distingue cette intéressante famille de jeunes Indiens, a pris un nouvel essor.

C'est à cette belle œuvre de Saint-Michel qu'ont été confiés les terrains occupés par l'ancienne Mission Saint-Laurent, et, par suite, la garde de ce qu'on pourrait dès maintenant appeler « le Sanctuaire de Notre-Dame de Lourdes. »

De son côté, le pays tout entier avait subi, durant ces quelques années, une immense transformation. La colonisation avançait à pas de géant ; et chaque année, les nouvelles lignes ferrées, qui sillonnent la Province, déversaient des flots d'immigration sur tous les points de la « Prairie ». Toutes les nations civilisées semblaient se donner rendez-vous sur ces territoires si fertiles ; et l'élément catholique, nécessitant le groupement et la formation de nouvelles paroisses, croissait de jour en jour.

Dans ce mouvement prodigieux, la dévotion à Notre-Dame de Lourdes de la Saskatchewan, devait faire son chemin. Ce n'étaient plus seulement les familles Métisses de la localité, c'étaient les catholiques de toute dénomination, Canadiens, Français, Anglais, Allemands, Polonais, Galiciens, Ruthènes, etc., etc., qui avaient les regards fixés vers Elle et sollicitaient ses faveurs. Le Père Charlebois comprit que l'heure était venue de consacrer plus activement son zèle à cette place privilégiée, et de grouper toutes ces dévotions partielles en une manifestation plus générale, c'est-à-dire un pèlerinage national. L'autorité diocésaine, consultée à cet effet, y souscrivit de grand cœur ; et le 16 juillet, fête de Notre-Dame du Mont-Carmel, fut la date fixée pour ce projet. La pénurie des ressources ne permettait pas d'entreprendre quoi que ce fût de grandiose. On dut se borner,

pour le moment, à doter la place d'un bien petit et bien bien modeste oratoire, où l'on pût célébrer la sainte Messe ; et, comme la statue vénérée avait bien souffert des intempéries des saisons, à l'enfermer dans une vitrine, en forme de niche.

Ce travail fut confié à la longue expérience et au zèle du doyen de nos bons Frères de la Saskatchewan, le Frère Guillet. Après tant d'années de dévouement au service de nos Missions, même les plus reculées dans le Nord, il méritait bien cette faveur. Car c'en était une, et la plus douce de toutes, pour cette âme généreuse, de coopérer, dans la mesure de ses forces, à une œuvre qui lui était devenue si chère ! N'avait-il pas lui aussi une dette de reconnaissance à acquitter envers l'Immaculée ! N'était-il pas venu à pied, ou plutôt ne s'était-il pas traîné au prix de bien grandes fatigues, jusqu'à Elle, dans sa retraite de Saint-Laurent, pour la supplier de lui rendre ses pauvres jambes qui ne voulaient plus le porter ? Et il obtint cette faveur le jour même. Aussi, Notre-Dame de Lourdes de Saint-Laurent et le bon Frère Guillet sont désormais inséparables !

Depuis quatre ans que le pèlerinage a été fondé, l'affluence s'est accrue progressivement, malgré les difficultés de transport. Saint-Laurent étant à 8 milles de la station du chemin de fer la plus rapprochée, « le Lac Canard », et les heures d'arrivée des trains ne laissant pas aux pèlerins l'espoir d'être rendus assez tôt pour assister aux offices et aux cérémonies du pèlerinage, il faut de toute nécessité qu'ils viennent en voiture de leurs places respectives. Ces difficultés que l'on peut présumer voir disparaître dans un avenir prochain, n'ont pas arrêté l'élan de la piété. Le clergé séculier et régulier des paroisses et des Missions du diocèse, a tenu à honneur de donner lui-même l'exemple, et de rehausser, par sa présence et son ministère, l'éclat et l'influence salutaire de ces belles manifestations de la foi catholique. Et Marie les a agréées et bénies par des faveurs signalées, au nombre desquelles on peut déjà

compter quelques guérisons importantes. Je n'en citerai ici que deux, la guérison d'un Métis de la localité, et celle d'une Sœur du Pensionnat de Notre-Dame de Sion, à Prince-Albert.

Le premier souffrait d'une hernie invétérée, qui le rendait absolument incapable de s'employer à quelque travail que ce fût. On le transporta devant l'oratoire. Assis au premier rang, il assista à une messe et communia. Puis, la messe terminée, il se leva et dit simplement : « C'est fini ; la bonne Mère m'a bien guéri. » Si bien, en effet, que depuis trois ans, il travaille sans ressentir la moindre incommodité du passé.

La seconde guérison est tout aussi frappante, sinon plus. La pauvre Sœur, jeune encore, souffrait horriblement d'ulcères à la tête. Depuis longtemps alitée, elle ne pouvait supporter d'autre alimentation qu'une cuillerée de lait par intervalle. Son état était désespéré. Sœurs et pensionnaires firent à Notre-Dame de Lourdes de Saint-Laurent, une neuvaine de prières et de communions, qui devait se terminer le matin même du pèlerinage. A l'heure usuelle, le chapelain était à l'autel et s'apprêtait à donner la sainte communion.... Oh! quelles ne furent pas la surprise et la joie de l'assistance, lorsque la porte de la chapelle s'ouvrit pour laisser passage à une communiante de plus, à la chère malade ou plutôt mourante, que la Vierge Immaculée venait de guérir!... Aujourd'hui, après trois ans aussi, on peut la voir, jouissant d'une pleine santé, prendre part aux travaux des classes ou autres de la maison.

Le 16 juillet dernier offrit un plus beau spectacle encore que les années précédentes. L'Evêque du nouveau diocèse de Prince-Albert, Mgr Pascal, venait rehausser de sa présence et de sa parole, l'éclat et le caractère éminemment religieux de cette fête populaire. Puis, toute une transformation, due à l'initiative du R. P. Charlebois, s'était accomplie dans le bocage : c'était bien cette fois l'ébauche de Lourdes, avec sa Grotte aussi ressemblante que possible

et adossée au flanc de la colline, avec sa nouvelle et bien belle statue de l' « Immaculée », abritée sous une niche rustique et placée de manière à rappeler la première apparition de la Vierge à Bernadette ; enfin, avec sa source au pied de la Grotte.... (et, si l'on veut pousser le parallèle plus loin encore), avec son Gave, mais plus large et plus profond que celui des Pyrénées, et s'appelant ici « La Saskatchewan ». Maintenant animez ce charmant tableau d'une foule d'environ 2.000 pèlerins, appartenant à différentes nationalités, et accourus des nouvelles cités, des villages, des fermes ; et, en tête de cette foule, un nombreux clergé, Pères Oblats et Prêtres séculiers, entourant le vénéré Pasteur du diocèse... et dites-moi si, du haut de son trône, la Vierge Immaculée ne dut pas sourire à cet épanouissement nouveau de son culte dans ce coin ignoré, hier encore un désert ; si elle ne dut pas redire, dans l'exultation de son âme, le verset prophétique de son Magnificat : *Beatam me dicent omnes generationes !*

Dès la veille au soir, Ruthènes et Galiciens, au nombre d'à peu près 800, commencèrent à arriver et occupèrent, avec les prêtres de leur rite, le plateau de l'ancienne Mission. Toute la nuit, ce fut un défilé de voitures et de chariots, débouchant par tous les chemins de la Prairie. Véritable armée pacifique, campée sur les hauteurs, et jetant aux échos des deux rives du fleuve, non plus le cri de guerre des hordes sauvages d'autrefois, mais les sonores et harmonieux accents de pieux cantiques, en l'honneur de Marie.

Elle fut tout entière une bien touchante protestation de foi et d'amour à Jésus et à sa divine Mère, cette journée du 16 juillet, avec ses messes basses commencées dès le point du jour et ses centaines de communions, avec ses deux Grand'Messes solennelles, du rite grec et du rite romain, en présence de Sa Grandeur ; avec ses allocutions successives en français, anglais, allemand et ruthène, s'harmonisant avec les pensées et les sentiments de l'assistance ; puis, dans l'après-midi, avec sa splendide procession du

Saint Sacrement porté par Sa Grandeur, se déroulant, en deux longues files, croix et bannières en tête, au chant de cantiques et d'hymnes en diverses langues, vers un reposoir improvisé sur le plateau au-dessus de la Grotte.....

Oui, ce furent des heures délicieuses à l'âme catholique ; et ce fut le cœur ému de bonheur et de légitime fierté, que le pasteur du diocèse, après une dernière bénédiction du Saint Sacrement à l'oratoire, prit à son tour la parole pour remercier ses fidèles pèlerins de cette belle manifestation de foi, et leur donner de nouveau rendez-vous pour l'année prochaine.

Ce fut aussi sous l'empire de la même douce impression que le digne organisateur du pèlerinage, le R. P. Charlebois, agenouillé au pied de l' « Immaculée », confia, dans les dernières prières, au nom de tous les fidèles présents, confia, dis-je, au Cœur si doux de la Divine Mère, tous les besoins de l'Eglise, du Diocèse, des Œuvres catholiques, des âmes..... Personne, du Souverain Pontife au petit enfant indien de sa famille adoptive de Saint-Michel, ne fut oublié dans cette suprême recommandation, qui clôtura les exercices pieux du Pèlerinage.

Un dernier mot. Un jour viendra, nous l'espérons, et fasse Notre-Seigneur que ce soit dans un avenir prochain, où la croix plantée sur le sommet de la colline qui domine la Grotte, sera remplacée par un beau sanctuaire en l'honneur de Marie... Ce sera, ce jour-là, une belle page de plus à l'histoire des Missions des Oblats dans le Nord-Ouest, et une nouvelle et brillante justification du beau nom qu'ils portent.

A. Lecorre, *o. m. i.*

MACKENSIE

Mission St-Raphaël, Fort des Liards.

Extrait d'une lettre du R. P. Moisan, O. M. I.

Vous me demandez de prendre la plume pour parler de nos Missions; j'hésite un instant, car ici, on n'est guère exercé à la manier, et, de jour en jour, hélas ! on oublie les règles de sa propre langue, pour les remplacer par des expressions sauvages. N'importe, je vais essayer de vous satisfaire.

Comme vous le savez déjà, le vicariat du Mackenzie est un pays aussi étendu que la France; il est sillonné de rivières nombreuses, qui seraient regardées comme de très grands fleuves en Europe. Sous la direction de Mgr Breynat, notre intrépide et vénéré Vicaire apostolique, à peu près une vingtaine d'Oblats de Marie Immaculée travaillent à l'évangélisation des Peaux-Rouges, qui vivent de la chasse et de la pêche dans ce vaste territoire.

Quant à la Mission Saint-Raphaël, elle est située sur la rivière des Liards, ce torrent fougueux qui descend des Montagnes-Rocheuses et se jette dans le grand fleuve Mackenzie, au Fort Simpson, centre du vicariat. Là nous possédons la Mission du Sacré-Cœur où réside actuellement le R. P. Andurand.

Cherchez sur la carte du Mackenzie le 60e degré de latitude sur 120o de longitude, méridien de Greenwich, et vous trouverez le Fort des Liards. D'ici au Fort Simpson en suivant le cours sinueux de la rivière il y a près de 280 kilomètres. Tous les ans à la belle saison, en juillet, les mis-

sionnaires de Saint-Raphaël se laissent aller au fil de l'eau et descendent à la Mission du Sacré-Cœur pour le passage du steamboat de la mission, puis remontent le courant à la ligne ou à la rame avec quelques provisions venant des pays civilisés. A 20 ou 25 milles en amont du Fort Simpson se trouvent des rapides assez dangereux et assez longs qui barrent tout le lit de la Liard. Aussi les steamboat, même celui de la Compagnie de la Baie d'Hudson, maîtresse dans ce pays, n'ont pas coutume de remonter cette rivière. Sous ce rapport, la Mission Saint-Raphaël est une des plus inabordables de tout le vicariat. Il faut s'atteler à la ligne et lutter contre le courant, aujourd'hui comme jadis avant l'arrivée des bateaux à vapeur dans le pays.

Le Fort des Liards est situé à l'extrémité d'une chaîne de montagnes, qui vient du fort Wrigley. La place a été bien choisie. Si j'avais un appareil, je vous enverrais la photographie. Echelonnés sur les rives de la Liard, vous distingueriez le Fort de l'Hudson Bay-Company en aval, la Mission et son petit clocher à jours au milieu, les bâtiments d'un traiteur de fourrures en amont. Ajoutez quelques maisons, camps ou loges de sauvages çà et là, vous aurez le tableau du petit village.

Le Bourgeois de la Compagnie de la Baie d'Hudson et sa femme sont catholiques, et si le « traiteur » de fourrures est encore protestant, sa femme est catholique et ses enfants aussi. Il en est de même de tous nos sauvages, ils sont catholiques, ce qui explique l'absence de ministre protestant. On dit qu'il en est venu un, il y a une quinzaine d'années, il n'a pu séjourner qu'un an ; sa maison encore debout à mon arrivée ici n'a pu tenir longtemps.

Quand j'ai mis le pied ici (août 1905) nous étions trois Pères et un Frère : le R. P. Gouy, supérieur, le R. P. Le Guen, votre serviteur, et le cher Frère Rio. Un petit engagé sauvage, orphelin élevé à la Mission Providence, nous aidait aussi pour les travaux manuels. C'était tout le personnel de la Mission.

De Saint-Raphaël nous desservions la mission Saint-Paul (Fort Nelson) à 300 kilomètres d'ici. C'était le R. P. Le Guen qui en était chargé.

Durant l'année 1905-1906, sous la direction du R. Père Supérieur, je me suis mis résolument à l'étude de l'Esclave, langue de nos sauvages. N'ayant aucun livre imprimé en cette langue, il fallait donc écrire et apprendre en même temps : Livres de prières, dictionnaires Français-Esclave et Esclave-Français, grammaire et vocabulaire de tout genre.

Au bout d'un an, tout le monde descendant au Fort Simpson pour chercher les provisions, je restai seul gardien de la mission durant plus d'un mois. Jeté à l'eau, il fallait bien nager. Avec les quelques mots d'Esclave que je savais, je me suis arrangé tant bien que mal au milieu de ces grands enfants : j'ai même essayé de les catéchiser un peu.

L'année suivante, il fut décidé que le R. P. Le Guen résiderait au Fort Nelson avec le petit engagé sauvage pour l'aider. Je restai ici avec le R. Père Supérieur et le cher Frère Rio. C'est durant cet hiver 1906-1907, que m'est arrivé l'accident qui m'a coûté deux orteils.

Pour augmenter nos maigres provisions d'hiver, chaque automne le Frère faisait la pêche à un lac situé en pleine forêt à 12 lieues d'ici, le lac Beauvais, autour duquel vivent de nombreux sauvages. Nous y avons une maison de pêche, et le transport du poisson pris en automne se fait sur la nappe blanche en hiver. Il faut une petite journée pour s'y rendre avec les chiens, et une journée pour revenir avec la charge. On campe une fois dans la maison de pêche.

Vers le 30 novembre 1906, un vendredi, j'allais seul avec les trois gros chiens, chercher la dernière charge de poissons et en même temps visiter les sauvages : le cher Frère Rio faisait la pêche sous la glace dans un autre lac plus proche. Le chemin était beau et la traîne glissait à merveille. Mais bientôt le ciel se couvre et la neige commence à tomber à gros flocons pendant que je franchissais les 4 ou 5 dernières

lieues sous cette froide neige. Arrivé au lac d'assez bonne heure dans la journée, je visite les camps sauvages, je parle un peu à ces braves gens (une dizaine de familles), et je prie dans chaque camp. Le lundi 3 décembre, fête de saint François Xavier, je dus retourner à la Mission. Durant deux jours, la neige était tombée, et une épaisse couche obstruait le chemin sur tout le parcours ; la traîne traçait un sillon dans la neige, comme la charrue dans les champs ; les chiens forçaient, mais n'avançaient pas bien vite. D'autre part, mes chaussures n'étaient guère faites pour un froid de 35° centigrades venu subitement. Le coucher du soleil (3 h. 1/2 du soir) me surprit à 4 lieues au moins de la Mission. Il fallait donc continuer ma route, d'autant plus que je n'avais pas de couvertures pour camper en plein bois.

Arrivé à un petit lac, dit lac de Foin, je redoutais de le traverser, car souvent sous l'épaisse couche de neige, l'eau qui vient par les fissures de la glace s'y dissimule. Pourtant il faut suivre la traîne et les chiens vont bon train, car ils sentent que la Mission est proche (3 milles environ). Je suis donc le traîneau à pied pour ne pas trop fatiguer mes bêtes. Tout à coup je me sens glisser dans la neige et dans l'eau. Mes raquettes sont devenues pesantes et de gros glaçons se forment instantanément sous l'action du froid. Je réussis, malgré la nuit noire, à me tirer de ce mauvais passage. Les clochettes des chiens qui allaient de l'avant, m'indiquaient la direction, et grâce au flair du chien de tête, nous étions sur la bonne voie. Je crus bien faire de couper les cordes de mes raquettes avant qu'elles ne gèlent trop fortement sur les pieds, et les déposai sur la traîne, puis les coursiers continuent à tirer et je les suis. Trois quarts d'heure après, j'arrivais à la Mission, mes doigts de pied raides comme du bois. Le R. Père Supérieur, inquiet, m'attendait depuis longtemps. Je le priai de dételer les chiens à ma place. Quant à moi, j'avais eu beau me placer auprès du poêle pour me chauffer, mes pieds étaient

comme pris dans deux étaux de glace. J'essaye de me déchausser aussitôt; impossible. Il me faut couper mes mocassins : il était trop tard. Je constate qu'il y a deux doigts du pied droit gelés, ainsi que les deux talons, ceux-ci à la surface, du moins... Durant plus d'un mois, j'ai dû garder le lit. Cela fait bien souffrir, surtout les premiers jours, et je me croyais bien, pour toujours, un vase brisé avant d'avoir servi. Le bon Dieu en a jugé autrement. Il daigne encore se servir du petit missionnaire, puisqu'il lui a rendu la santé, en dehors de toute industrie chirurgicale en règle : un couteau de poche sépare le gelé du vif, un peu d'eau saturée d'arnica nettoie la plaie, et un peu de vaseline la sèche. Quatre mois n'étaient pas écoulés, que je chaussais de nouveau mes raquettes sur les dernières neiges, et en avant pour la gloire de Dieu et le salut des âmes !

L'été qui a suivi, je suis encore resté seul gardien de la Mission Saint-Raphaël durant trois semaines. Les autres Pères descendaient à la Mission du Sacré-Cœur pour voir Mgr Breynat qui revenait du Chapitre, où nous avions reçu pour Père, celui que le bon Dieu nous a retiré l'année dernière. Maintenant, quel est celui que la Providence nous a donné comme son successeur ? Je ne le connais pas encore, quoiqu'il y ait presque 5 mois qu'il est élu ; mais, qui que ce soit, je l'aime de tout mon cœur d'Oblat.

Il ne restait plus rien de mon accident, quand un nouveau malheur est venu frapper la Mission Saint-Raphaël. Je veux parler de la mort étrange du cher Frère Rio. Le lundi 26 août 1907, le cher Frère partait pour le Fort Nelson, afin d'aider le R. P. Le Guen à remonter ses provisions. A la descente, il était seul en canot, et nous l'attendions pour le 8 ou le 10 septembre au plus tard. La journée du 10 se passe, nous ne voyons rien venir ; vous devinez notre inquiétude... mais le 15 cette inquiétude se change en véritable tristesse, quand l'engagé du fort de la Compagnie de la Baie d'Hudson nous apporte une cassette

qui est bien celle du Frère : il n'y a plus de doute, la rivière des Liards est devenue son tombeau ! S'il avait pu échapper au naufrage, il y a longtemps qu'il nous serait arrivé en radeau. D'après certaines lettres trouvées dans la cassette il est parti le 5 septembre de la mission Saint-Paul, et il faut au plus 4 jours pour descendre jusqu'ici, à force d'aviron... Nous lui appliquons les suffrages prescrits par la Règle, et le lendemain le R. Père Supérieur s'en va à la recherche du corps du cher Frère, en compagnie de deux sauvages. Il revient au bout de quatre jours sans avoir trouvé aucun indice de naufrage.

Au mois d'octobre nous apprenons que le cher Frère Rio est arrivé le samedi soir 7 septembre chez des sauvages campés à 40 milles, en amont du Fort des Liards. Il a passé la nuit près d'eux, gai comme de coutume. Le lendemain il est parti de là tard dans la matinée, et malgré un vent contraire, il a voulu sans doute se rendre ici pour le soir. Ne pouvant maîtriser son canot d'écorces d'épinette, il a dû aller échouer sur un pieu de bois planté dans le lit de la rivière, pieu qui a percé son embarcation. L'accident est-il arrivé à la faveur des ténèbres ? Nous l'ignorons. Dieu seul le sait. La cassette échouée sur la grève à un mille en amont du Fort, et seul témoin du naufrage, ne peut nous répondre.

Triste mort que celle-là ! Mourir seul entre deux rives, loin de son pays, de sa famille, de ses frères en religion, privé des sacrements de la sainte Église après en avoir joui toute sa vie ! Le cher Frère Rio, je le sais par expérience, aimait à égrener son chapelet. Ayons la douce confiance que notre bonne Mère du Ciel a prié pour son Oblat à l'heure de sa mort, comme il le lui avait demandé tant de fois durant sa vie.

Privés d'un auxiliaire si précieux dans le Nord, nous devons faire nous-mêmes les travaux manuels, tout en catéchisant les sauvages, soit à la mission, soit dans le bois quand ils nous appellent...

D'ailleurs, le missionnaire ici travaille de l'esprit et de la main. Il est, comme vous le savez, tantôt bûcheron, scieur de long, menuisier ou charpentier comme saint Joseph ou notre divin Sauveur jadis à Nazareth, tantôt pêcheur, laboureur, et voyageur en toute saison. C'est vous dire qu'il exerce bien des métiers, sans oublier celui de cuisinier qu'il pratique en tout temps et en tout lieu. Sous ce rapport, surtout en voyage, et quand on est un peu pressé, il ne faut pas être trop difficile ni avoir la bouche trop délicate ; de plus, il faut s'ingénier. Au début, on est assez embarrassé devant un lavage ou un raccommodage à faire, car on ne connaît pas trop toutes ces histoires-là, mais la nécessité vous apprend vite à les connnaître.

Dieu me garde de laisser échapper un mot qui ressemblerait à une plainte ; les moyens de subsistance du missionnaire sont un peu améliorés, même dans ce pays si inhospitalier du Mackenzie. Nous ne sommes plus au temps où le P. Grollier mourant à Good-Hope demandait une patate sans qu'on puisse la trouver. Ici, nous en récoltons à volonté ; le blé et l'orge viennent parfaitement et sans engrais dans la vallée de la Liard, qui est privilégiée. Les sacs de farine nous arrivent aussi des pays civilisés et nous en recevons une provision à peu près suffisante, surtout depuis que Mgr Breynat a fait construire le steamboat « Sainte-Marie ».

Une chose, hélas ! ne change pas : le climat est toujours aussi rigoureux, avec son hiver qui dure de six à huit mois. Durant cette saison, le missionnaire voyage beaucoup pour faire connaître et aimer la lumière et la paix du Sauveur à ces pauvres enfants des bois éparpillés dans les immenses savanes qui nous entourent. Pauvres déshérités de la famille humaine ! Je voudrais que vous entriez une seule fois, durant la froide saison, dans la hutte, faite de branches d'arbres, d'un pur sauvage. Vous pourriez savourer dans la suite le bonheur d'une vraie maison. Dans ces camps ouverts à tous les vents, il y a un grand

feu continuellement entretenu et le jour et la nuit. Nos missionnaires ont donc raison de dire que, quand on regarde le feu, on grille par devant et on gèle par derrière, et que, si on tourne le dos pour trouver un peu de bien-être, on ne tarde pas à sentir l'effet contraire. Où est le remède à ce mal? Assurément dans la construction de meilleurs camps ou de vraies maisons comme les Blancs. Ce progrès est réservé à l'avenir, sans doute ; car, actuellement, nos sauvages n'en veulent pas entendre parler. Ils sont un peu paresseux et ils ne sont pas décidés à changer. Songez donc : ils ont tous vu leurs ancêtres les « Peaux Rouges » agir ainsi et telle est la force de l'inertie ou de la routine qu'ils tiennent, malgré tout, à conserver « le style » des camps qu'ils leur ont transmis... Le sauvage a la peau dure. Vêtu simplement, il supporte sans trop se plaindre des froids de 30, 40, et même 50 degrés centigrades.....

Au contact du missionnaire, les sauvages se civilisent de jour en jour. Ils le respectent et ils aiment à le voir dans leurs camps. Ceux dont nous avons à nous occuper ici, appartiennent, vous le connaissez déjà, à la tribu Esclave, une des branches principales de la race Montagnaise. Ils sont d'un caractère très doux, surtout depuis que les Pères Oblats sont au milieu d'eux, c'est-à-dire depuis près de 50 ans. Mgr Grouard, dans la fleur de l'âge, a été leur deuxième missionnaire et les a visités de 1863 à 1871. Depuis quelque temps ils ont été fort négligés, faute d'ouvriers apostoliques en nombre suffisant. A l'heure actuelle même la besogne est rude parfois. L'été dernier, par suite d'un terrible accident arrivé dans les rapides du Fort Smith où les flots écumeux ont englouti les deux P. Brémont et Brohan, Monseigneur n'a pu laisser que deux missionnaires dans la rivière des Liards, pour les deux missions Saint-Raphaël et Saint-Paul, c'est-à dire pour une paroisse grande comme la moitié de la Belgique. Le R. P. Gouy, qui m'a appris les langues, s'en allait presque sous le Cercle polaire arctique, évangéliser la tribu des

« Peaux de Lièvres », et le R. P. Le Guen devenait mon supérieur. Par suite des persécutions et pour diverses causes, les vocations diminuent, paraît-il, si bien que Monseigneur n'a pu nous donner un Frère convers. A son défaut, nous avons engagé un sauvage, élevé à la mission Providence. Il nous aide pour les travaux manuels et aussi pour le chant et les cérémonies de l'Eglise.

Avant de terminer ces quelques notes, jetées, hélas ! sans ordre et durant la veillée avant le départ du courrier, faut-il vous donner un narré rapide d'une petite tournée apostolique ?

L'automne dernier, je me suis rendu à notre lac de pêche pour travailler les rêts et m'occuper des sauvages, qui devaient se grouper là plus nombreux que de coutume. Notre petit engagé m'aidait au travail de la maison. De notre hutte, assise au pied d'une montagne qui l'abrite du vent de l'extrême-nord, il fallait une demi-heure à la rame sur le lac pour se rendre aux camps sauvages. Tous les jours je voyais ces grands enfants. Parfois, je tendais des rets en même temps qu'eux, et à côté d'eux, en me servant d'un esquif en bois. Les sauvages, eux, préfèrent de légers canots faits d'écorces d'épinette ou de bouleau, et ils filent vite sur la plaine liquide... Durant un mois je suis resté près de mes gens (15 Sept. au 15 Oct. 1908). Je les catéchisais de mon mieux. Chaque dimanche, je les réunissais tous, dans un seul camp, pour les faire prier et chanter des cantiques dans leur langue. J'ai fait les baptêmes d'enfants, confessé tous ceux qui le désiraient et qui en avaient grandement besoin.

Ordinairement, je célébrais la messe dans notre maison d'un seul appartement, et qui, chaque matin, se transformait en chapelle.

Une fois cependant, pour la communion générale, j'ai pu aller offrir le saint Sacrifice au milieu d'eux.

De bon matin (dimanche), le jour commençait à peine à luire, après avoir offert mon cœur au bon Dieu par une

courte prière, je plaçai ma chapelle de mission sur l'esquif, et vogue la galère ! Le temps était calme et les eaux du lac tranquilles. Joseph, mon petit engagé, rame et je tiens le gouvernail. Au bout d'une demi-heure de voyage, en ligne droite comme une flèche, nous abordons aux camps sauvages. Tous mes gens sont debout depuis longtemps. Ils nous attendent et nous regardent mettre pied à terre.

Je me rends au camp le plus convenable : là, au grand air, en pleine forêt, quatre piquets sont plantés en terre, au même niveau et en forme de rectangle. Dessus repose une large planche, sur laquelle je déploie ma chapelle de mission. Voilà mon autel. Ma croix d'Oblat le surmonte. Au-dessus, en guise de voûte, je dispose la meilleure tente du lieu ; c'est tout. — La messe va commencer. Tous les hommes se découvrent, ramassent leurs pipes, et les conversations cessent. Ces enfants des bois assistent pieusement au saint Sacrifice, et Jésus, l'hôte du tabernacle, ne dédaigne pas de descendre dans le cœur de ces pauvres délaissés pour les réjouir de sa douce et paisible lumière. Oui, les sauvages ont les mêmes aspirations que nous. Sous cette rude écorce, il y a une âme qui a coûté le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ils croient à l'existence d'un Dieu qui récompense et qui punit. Comme nous, ils ambitionnent une place au Ciel et le missionnaire les aide à la conquérir par son exemple et par ses leçons. Le démon leur tend ses embûches, sans qu'ils s'en doutent beaucoup ; principalement par la superstition au sujet de leurs « médecines ». Beaucoup de ces « médecines » ne sont au fond que des niaiseries, mais qu'il est difficile de leur faire abandonner. Il en est, comme les soufflages sur une personne malade, où l' « Esprit des ténèbres » n'est peut-être pas étranger.

Durant les derniers jours passés au lac, j'ai fait deux mariages, après avoir instruit les époux de la dignité du sacrement. — A 15 milles de là, j'ai aussi assisté, à ses derniers moments, une bonne vieille de plus de 80 ans.

suivant toute apparence. Ses enfants la gardaient pieusement et ils m'ont remercié bien des fois d'être venu prier pour leur mère. Moi-même j'étais touché des soins délicats qu'ils lui donnaient (ce qui est rare, même ici). Je leur ai exprimé mon contentement. J'ai passé trois jours près d'eux et j'en ai profité pour les catéchiser un peu.

Voilà un petit aperçu de notre ministère à Saint-Raphaël. Je m'y suis montré un peu personnel, puisque vous me le demandiez. Si par hasard il vous intéresse, gardez-le et faites-en ce que vous voudrez pour le bien des âmes.

Le missionnaire du Mackenzie travaille sous l'œil de Dieu seul et son désir est de conduire les quelques âmes qui lui sont confiées au ciel, la véritable patrie.

Votre frère tout dévoué en N.-S. et M. I.

J. Moisan, *O. M. I.*

NATAL

L'école indienne à Durban.

Par le R. P. Rousseau.

L'homme propose et Dieu dispose : ce dicton est toujours vrai. Depuis longtemps déjà je me proposais de vous envoyer quelques notes ; et une chose ou une autre, — faut-il dire la paresse que favorise si bien la chaleur dans laquelle nous bouillons ? — m'ont empêché de mettre en pratique ma résolution. Je vais essayer aujourd'hui.

La population catholique de Durban se compose, comme toute ville coloniale, de races bien diverses. Le prêtre qui vient dans cette Babel pour y exercer le ministère, aurait

grand besoin d'une nouvelle Pentecôte. Malheureusement ce miracle ne s'est produit qu'une fois, et il y a de cela pas mal de temps. Force est donc à tout missionnaire de retourner à l'école et de recommencer les A. B. C. en telle ou telle langue. Heureuses les têtes jeunes et les gosiers sensibles !

L'une des branches importantes est celle des Indiens.

Le 12 août 1906 fut un jour solennel entre tous pour cette mission : Monseigneur Delalle bénissait la pierre commémorative de l'érection de beaux bâtiments scolaires. Cette école, qui marque une date dans cette mission, possède une histoire qui pourra, je pense, intéresser les lecteurs de nos Annales. Je n'ai pas à redire l'origine de cette mission Indienne au Natal, et de là dans toute l'Afrique du Sud. Nos Annales l'ont racontée en son temps.

C'est vers 1882 ou 1883 que le Gouvernement de Natal importa des *Coolies* Indiens pour les travaux des plantations de cannes à sucre et la culture du sol. Parmi eux il y avait bon nombre de catholiques. Que vont-ils devenir ? comment pourront-ils accomplir leurs devoirs religieux ? Grande difficulté ! Il n'y avait au Natal aucun prêtre parlant leur langue. Cette situation préoccupait beaucoup Mgr Jolivet. Dans l'impossibilité actuelle de s'occuper directement de ces pauvres gens, Monseigneur décida la création d'une école. L'école fut toujours la grande préoccupation de Mgr Jolivet durant son long épiscopat. Il savait qu'on ne peut obtenir de fruits sérieux dans les âmes si l'on ne sème dans l'âme des enfants ; aussi, partout où il fondait une station de mission, il commençait par établir une école.

Il suivit la même méthode pour les Indiens, et la suite prouva que c'était la bonne.

On pensa à établir plusieurs centres : Pietermaritzburg, Durban, le Bluff et Clairmont ; mais celle de Durban causa des soucis de toutes sortes ; et ce fut, avec celle de Pietermaritzburg, celle qui prit le plus de développement, en

raison, sans doute, de l'importance des deux centres. Ici, nous ne nous occupons que de celle de Durban.

Ce fut le 3 octobre 1884 que la question de l'école indienne de Durban fut discutée pour la première fois par Monseigneur et ses conseillers. Ce ne pouvait être qu'une discussion préparatoire sans conclusion pratique immédiate : nombre d'obstacles se dressaient à l'encontre : on devait tâtonner quelque temps. Il n'y avait pas de prêtre sachant la langue et surtout connaissant l'Indien lui-même ; nos Pères qui sont aux Indes ne sont pas sans avoir parfois éprouvé des difficultés causées par le caractère spécial de l'Indien.

Faire appel à un maître d'école ? on y songea : mais nouvelle difficulté d'un autre ordre. Si l'on parvient à découvrir cet oiseau rare, il faudra trouver un abri et un traitement : la question monétaire se posait sérieusement ; il fallait louer une maison ou bâtir. Bâtir ? Inutile d'y songer. Et cependant il faut un abri. Fonder une école, est bientôt dit ; réaliser cette idée, devient parfois impossible, au moins pour un temps. Il fallut attendre. Monseigneur se voyant forcé de remettre à plus tard la fondation de l'école, suggéra l'idée de choisir parmi les Indiens chrétiens quelques hommes recommandables, connaissant un peu l'anglais (il y en avait), que l'on établirait comme catéchistes. Sous la direction d'un prêtre à qui ils feraient de temps à autre des rapports sur la marche de l'œuvre, ils étaient chargés de réunir les chrétiens, de leur rappeler leurs devoirs religieux, de les catéchiser. Toute difficulté, tout litige devait être soumis au prêtre, à qui appartenait la décision définitive. Aucune affaire de quelque importance ne pouvait se régler que par le Père chargé de la mission.

Les choses étant ainsi réglées, la mission se forma peu à peu, et pendant deux ans on dut se contenter de ce système.

En 1885, le R. P. Baudry trouva un maître d'école indien qui consentait, moyennant certaines conditions de traite-

ment et de logement à ouvrir une école pour ces pauvres gens. Monseigneur, heureux de cette annonce qui semblait devoir mettre fin aux perplexités de son zèle, dit d'essayer quelque temps ; si l'école réussissait, Sa Grandeur demanderait un secours au gouvernement. Ces derniers mots font allusion à la coutume de nos pays. Le gouvernement dans le dessein de favoriser les bonnes volontés et d'exciter le zèle des maîtres, donne un secours proportionné au nombre et au résultat des examens des écoliers.

Toute œuvre de Dieu doit être marquée du signe de la croix. Cette école, le rêve de Monseigneur, était appelée à faire trop de bien pour que le démon ne cherchât pas à en empêcher la réalisation. Qu'est devenu le maître d'école dont il a été question en 1885 ? Les notes que j'ai sous les yeux n'en parlent pas. Au mois de novembre 1886, rien n'était fait encore. Cependant, il fallait faire quelque chose. Le premier maître n'avait sans doute pas tenu parole, puisque le 26 novembre de la même année (1886) seulement, un maître d'école se dit prêt à commencer moyennant 3 livres sterling par mois et le logement. Ces conditions furent agréées et le maître se mit à l'œuvre.

Il ne s'agissait pas de préparer des bacheliers ou des docteurs en toutes matières ; l'ambition n'allait pas jusqu'à vouloir former des « Pic de la Mirandole » capables de discuter « de omni re scibili et de quibusdam aliis ».

C'était une mission qui débutait ; il s'agissait d'instruire et de fortifier dans la foi des chrétiens, et par eux d'atteindre les païens. Aussi, l'enseignement que devait donner le maître devait-il consister surtout en leçons de catéchisme : l'instruction religieuse chaque jour pour les enfants ; le dimanche catéchisme à la fois pour les enfants et les adultes.

Tout allait pour le mieux : la mission se développait ; les enfants prenaient peu à peu l'habitude du chemin de l'école ; Monseigneur et les missionnaires se félicitaient de ces résultats, quand tout faillit s'arrêter subitement : le

maître d'école est saisi du mal du pays, il veut retourner aux Indes. Il y eut un moment de véritable anxiété. Il n'y avait personne pour tenir l'école : c'était la ruine de toutes les espérances. Cependant ce ne fut qu'une alerte : à la demande de Monseigneur, cet Indien consentit à rester quelque temps encore.

Comme on le voit, avec des maîtres recrutés comme au hasard, l'œuvre de l'école, et par suite la mission, ne pouvait que végéter, sinon périr. Cet état de choses préoccupait beaucoup Monseigneur, et le détermina à s'adresser à la sainte Famille pour en obtenir des maîtresses. C'était en 1887. Cette question ne devait pas être réglée immédiatement ; aussi demandait-on au maître de continuer ses services. Il consentit. Cependant, comme l'ouvrier qui voit que son patron a besoin de lui et en profite pour exiger un relèvement de traitement, ainsi fit notre maître. Pour le contenter, il fallut passer par ses exigences.

L'école avait été, jusque-là, la maison habitée par le maître. Cela ne pouvait être que provisoire. Monseigneur songea à se procurer un terrain pour y établir définitivement l'école et le siège de la mission indienne. Il s'adressa à la Corporation qui lui concéda, le 14 novembre 1887, au prix de deux livres sterling, un emplacement suffisant pour l'époque. Alors on résolut d'élever un bâtiment en bois et zinc de 20 pieds sur 30. Cependant, après plus mûre délibération on se décida à construire cette salle en briques avec toit de zinc.

Le 4 février 1888, Monseigneur ouvrit solennellement ce local. Certes il était loin d'être luxueux, mais il marquait une date mémorable pour cette mission. Le prix du bâtiment était de 118 livres sterling. Une trentaine d'enfants fréquentaient alors cette école.

L'école ouverte, il fallut songer à une chapelle. Pour éviter un surcroît de dépenses, Monseigneur fit ajouter à la salle d'école un sanctuaire et une petite sacristie ; puis un gracieux petit clocher termina le bâtiment. Le R. P. Gour-

lay fut désigné pour le service des Indiens et une sœur de la sainte Famille prit la direction de l'école.

Le 20 septembre 1890, Mgr Jolivet inaugura le nouveau bâtiment par une messe solennelle, et donna la première communion à un certain nombre d'enfants et la confirmation à des enfants et des adultes. La salle première était devenue chapelle, mais restait en même temps salle d'école.

On le comprend facilement ; toutes ces modifications et constructions avaient entraîné des dépenses ; quand on veut bâtir et qu'on n'a pas d'argent, il faut emprunter : c'est ce qu'on avait dû faire pour l'école et l'église Saint-Antoine des Indiens. Les quêtes du dimanche furent, d'après la décision de Monseigneur (1896), employées à amortir cette dette.

Une chapelle-école ne peut être que du provisoire. Lorsqu'une mission prospère et se développe, et que les moyens le permettent, il est préférable d'avoir une école séparée de l'église. Ce mieux trop souvent demeure à l'état de rêve. C'est ce qui arriva pour la mission indienne de Durban ; et jusqu'à 1906 la chapelle resta salle de classe. Parmi les inconvénients de cet état de choses, il y a celui-ci : les enfants habitués à parler, souvent à se dissiper dans ce lieu (les enfants sont partout les mêmes), — ne peuvent avoir, pendant les offices, le respect dû aux cérémonies saintes qui s'accomplissent sous leurs yeux.

Cet inconvénient ne pouvait manquer de frapper le prêtre que la Providence envoyait à la mission indienne de Durban. Homme de décision, sa première idée fut : il nous faut une école. Ceux qui ont connu ce missionnaire concluront : il l'a dit, il l'aura. Ce missionnaire, est le Rév. Père Maingot, O. M. I. Ame de feu, dans un corps sec mais fortement bâti, ce missionnaire ne rêve que conquêtes d'âmes et... bâtisses. Un trait, entre autres, fera connaître l'homme. A vingt milles de Durban, à Vérulam, était détenu un malheureux païen tamoul qui était condamné à

mort pour avoir tué sa femme et une de ses filles. Va-t-il mourir païen ? Cette pensée inquiète notre *Sami ;* nom familier que nous lui donnons. Non, se dit-il. Il demande des prières, et enfourche sa *bécane*, et le voilà roulant jusqu'à Vérulam. Après un moment de repos, bien court, car pour lui le repos c'est le mouvement, il est à la prison. Une difficulté se présente. Le ministre protestant qui avait le premier visité le prisonnier, s'oppose à l'entrée du Père. L'Indien, après une nuit de réflexion, déclare ne vouloir que le *Roman priest*. Le Père commence son instruction. Pendant quelque temps son cœur d'apôtre est dans la joie : tout va bien. Mais, hélas ! le démon veillait. Le Père, revenu à Durban où l'avait rappelé son ministère, était retourné par un temps affreux. Pendant ce temps, l'ennemi avait semé l'ivraie : des Indiens lui avaient reproché de quitter les dieux de son père. Quand le Père se présenta, le malheureux, après l'avoir remercié de ce qu'il avait fait pour lui, déclara qu'il voulait garder son dieu, et que pour retrouver son père s'il fallait aller dans le feu, il irait dans le feu. Il ne voulut plus rien entendre, et mourut païen. « Spiritus ubi vult spirat. »

Cet échec brisa le cœur du pauvre Père : et pendant quelques jours, il sentit la fatigue que la joie de sauver une âme lui avait fait oublier.

Le R. P. Maingot avait dit : j'aurai mon école, et il se devait de tenir parole. Mais que de peines et de troubles ! Il paraît qu'en d'autres endroits on peut commencer une maison, une église et attendre même des années pour terminer. Ici, il n'en va pas de même. Rappelons-nous que nous sommes en ville. Il faut un plan présenté à la Corporation, et si ce plan n'est pas présenté par un architecte, il courra grand risque de se voir refusé. Donc, de ce côté, pas de liberté pour le Père *bâtisseur*. Ici la bâtisse coûte cher. A force de pas et de démarches, le Père a recueilli une certaine somme. Faut il attendre, faut-il commencer ? Sur ces entrefaites une compagnie de maçons norvégiens

qui se trouvaient sans travail s'offre à construire à un prix assez réduit. *Alea jacta est,* je commence ; traduction libre. On n'a pas tout l'argent nécessaire : il faudra faire un emprunt. Hein ! la question est grave. Le Père, confiant dans la divine Providence, signe le contrat. Et en avant, ciment, briques, bois, fer ! L'école fut bâtie rapidement. Les Indiens sont fiers de leur école, et les enfants viennent nombreux. Sous la direction des Sœurs de la sainte Famille, les enfants travaillent et méritent les éloges de l'inspecteur des écoles. Quel changement depuis le premier maître d'école et la première maisonnette ! Le Père est heureux ! Ah ! s'il n'y avait pas le poids de la dette ! La Providence sur laquelle il a compté est bonne, mais elle a besoin de bras pour l'aider. Si quelques-uns de nos lecteurs, en mettant la main à la poche, y trouvaient quelques pièces de cent sous de trop, ils pourraient les envoyer au R. Père Maingot, à Durban. Ils trouveront un cœur reconnaissant.

F. Rousseau, *O. M. I.*

Vicariat du Sud de l'Afrique.

KIMBERLEY

Extrait d'une lettre du R. P. F. Porte, O. M. I., Vicaire des Missions.

Taungs, le 22 août 1909.

Me voici de retour sain et sauf dans notre mission de Taungs en Bechuanaland. Si j'avais été trois jours plus tôt, nous aurions eu la chance terrible de périr dans la

tempête qui a sévi avec une telle fureur dans les mers du Cap, que le 24 juillet, le *Waratah,* venant d'Australie et ayant touché à Durban le 21 juillet, a très probablement sombré, puisque depuis un mois on le cherche partout, sous toutes les latitudes, et on ne le trouve pas. Il avait, outre le personnel de l'équipage, 300 passagers, parmi lesquels un prêtre arménien, qui faisait le service pour ses compatriotes à Johannesburg. Le *Waratah* a disparu le 24 juillet dans les eaux du Cap et, le 27 juillet au soir, nous débarquions au Cap au milieu d'une brise de mer qui commençait à être peu agréable. Les vagues contre la jetée s'élevaient, nous dit-on, le jour de notre arrivée, à 75 pieds de haut.

Mais si j'avais hâté mon voyage de huit jours, il paraît que j'aurais eu la chance d'avoir la tête fracassée avec les Pères et Sœurs et tous les Blancs de Taungs. Les extraits de journaux vous apprendront que deux prophètes ont fait leur apparition, environ à la fin de juillet, à Taungs. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, ils ont ramassé 1.000 à 1.500 personnes, toutes affublées de baudriers et de croix rouges, et se préparaient à faire l'assaut du poste de police et des maisons du Gouvernement. Avant le coucher du soleil, le programme portait qu'il ne resterait plus un seul Blanc à Taungs. Les deux leaders ou prophètes s'affublaient de titres peu modestes. L'un s'appelait : **Sehapano, Cross, La Croix** et encore **Jésus-Christ.** L'autre s'appelait : **Jean-Baptiste.** Ils furent arrêtés et garrottés au milieu de leurs harangues ; le chef des Batlhapings arriva avec son shambock, fouet en nerf de bœuf, et dispersa la foule pendant que Cross et John étaient conduits à la prison où ils attendent leur jugement, qui sera probablement sévère à cause de la sédition.

Vous dites : mais croyez-vous qu'ils auraient massacré les Blancs ? Je réponds que personne n'en sait rien, car chez nos Noirs, simples et superstitieux, mais certainement toujours plus ou moins haineux des Blancs qui ont occupé

leur pays, tout peut arriver. Il aurait suffi d'une rixe, d'un coup tiré sur un gendarme, ou d'un Noir renversé par la police, pour allumer l'étincelle et causer un désordre indescriptible, une guerre civile, contre les Blancs.

Après informations prises, il paraît que ces prophètes ont, depuis environ deux ans, tenté fortune dans le Protectorat au sud du Zambèze. Les chefs des Banguakctsi et des Bakuena les ont roués de coups. Le gouvernement du Protectorat les a mis deux fois en prison et chaque fois les a relâchés, les considérant comme des lunatiques. Chaque fois, au sortir de la prison, les prophètes ont recommencé de plus belle, avançant devant les Noirs simples et crédules, que les Blancs savaient bien qu'ils étaient réellement Jésus-Christ et Jean-Baptiste ; ce pourquoi ils les relâchaient. Une fois, au sortir de prison, Cross, « la Croix », mit le feu à une petite église protestante de la Société de Londres, près de Galetones. Enfin le chef des Bamanguato, le chef Khama, les fit fustiger en règle et les chassa du Protectorat. C'est alors qu'ils descendirent vers Mafeking, où les chefs Barolong firent opposition à leurs prophéties et les chassèrent plus au Sud. Leur tentative à Taungs réussit pendant quelque temps, mais le grand jour où la grande merveille devait avoir lieu, c'est-à-dire la délivrance des Noirs par le massacre des Blancs de Taungs, ce jour-là a eu son éclipse et Cross est à l'ombre des murs de la prison avec le Baptiste, attendant la résurrection de la justice et du nerf de bœuf.

Voilà donc une fausse alerte. Mais il y a la leçon des choses et des événements. C'est la troisième fois en deux ans que des prophètes nous arrivent du Protectorat. Il y a deux ans, le premier qui vint ici gagna la confiance du chef Molala, et il travaillait à son compte. Ses prédictions étaient habiles et le mettaient un peu à couvert de la loi. Il annonça à tous les Batlhapings que le déluge, tel qu'on n'en avait jamais vu, allait arriver. Les Noirs vivraient et survivraient, mais tous les Blancs périraient. Pour survivre, les Noirs devaient dès aujourd'hui rejeter hors de leurs huttes

tous les ustensiles des Blancs, se dépouiller d'habits confectionnés pour ne revêtir que les habits de peaux et de fourrures ; toute maison bâtie à l'Européenne, si solide qu'elle fût, croulerait sous les eaux, mais toute hutte de boue et de roseaux, si fragile qu'elle fût, résisterait. Au jour fixé, le chef des Batlhapins appela tout son monde pour entendre l'oracle, et tous reçurent l'ordre d'aller se laver à la rivière, le visage tourné vers l'Orient. Le Gouvernement essaya d'enrayer le mouvement, mais, à cause du chef, les mesures furent si lentes que le prophète échappa avant qu'on ait pu le loger en sûreté.

Il paraît que, pendant mon absence en Europe, un autre prophète est descendu du Nord ; celui-ci. en apparence inoffensif, a jeté certaines familles dans la misère. Depuis plus de quinze ans, on n'avait pas eu de pluies si belles, si fines et si régulières qu'en cette année 1909. Les champs étaient magnifiques et les récoltes promettaient merveille. Mais malgré la pluie et les belles espérances, pour récolter du grain, il faut sarcler et à temps, autrement la mauvaise herbe qui, elle, pousse avec fureur, a bientôt étouffé les plus belles moissons. Or, qu'annonçait le nouveau prophète ? Tout simplement qu'il ne fallait pas sarcler les champs ; lui, il savait que ceux qui ne sarclaient pas auraient d'abondantes récoltes et que ceux qui sarclaient ne récolteraient pas un grain. Il paraît que la foi fut chancelante, il y eut des croyants et des incrédules. Et tout le contraire est arrivé, naturellement ; les incrédules ont sarclé leurs champs et ont fait une récolte superbe ; les croyants n'ont pas sarclé et meurent actuellement de faim. Evidemment sur la foi du serment le prophète a disparu à temps.

Mais n'importe, les Noirs recevront le prochain prophète avec la même confiance, la leçon ne leur profitera guère. Pour nous, c'est tout différent. Cette succession de prophètes, qui tous arrivent du Protectorat affublés de noms et de faits divers plus ou moins bibliques, nous fait

penser que l'Ethiopisme va toujours de l'avant, surtout dans le Protectorat et le Zambèze. L'Ethiopisme est une secte religieuse, plus ou moins méthodiste ou wesleyenne, ayant son origine parmi les nègres affranchis de l'Amérique. Cette religion est bien organisée et puissante en hommes et en argent en Amérique. Comme toutes les sectes, elle prêche une foule de choses bibliques ; la théologie et la morale sont fort peu compliquées. N'importe quel chrétien, venu de n'importe où, avec ou sans instruction, chargé ou non de crimes et de scandale, est reçu à bras ouverts. Sous le manteau de la religion, il y a un grand complot que la secte trame et ourdit sans relâche au sud de l'Afrique. Le complot est celui-ci : « L'Afrique pour les Africains. » Par Africains, ils veulent dire les Noirs. Donc, l'Afrique pour les Noirs et pas de Blancs. Une secte pareille avec un programme si séditieux, donne déjà des soucis aux différentes colonies du sud de l'Afrique. La dernière rébellion à Natal était due en grande partie à l'Ethiopisme. Le Transvaal et l'Orange se montrent peu empressés à l'égard des sectaires et la colonie du Cap est très inquiète à leur sujet. Des ministres noirs et des fidèles de presque toutes les sectes accourent à l'Ethiopisme. Ils ont un évêque noir, Copin, à Port-Elisabeth ; ils ont un journal au Cap. J'ai connu un ministre noir wesleyen à Kimberley qui, pendant plus de quinze ans, occupait une belle et lucrative position à Kimberley même et les districts environnants, et qui est passé aux Ethiopiens. De l'autre côté du Zambèze, à Lenyati, chez les Barotse de Lewanika, le missionnaire français, Coillard, quitta le Basutoland, il y a environ vingt-cinq ans, et fonda, pour le compte des protestants français, une mission assez florissante. Il avait formé un jeune homme de la tribu, l'avait bien instruit et avait pleine confiance en lui ; il en aurait fait son bâton de vieillesse, son *alter ego*, lorsque soudain « le bon apôtre » s'enfuit de chez son maître et joignit la secte éthiopienne. Le pauvre Coillard dut en mourir de chagrin. L'inspecteur

des écoles m'a assuré que, dans le district seul de Kimberley, sur 25 instituteurs ou catéchistes wesleyens indigènes, il y en a 20 qui sont Ethiopiens. De fait, tous les Noirs employés par les ministres européens tendent à secouer le joug de leurs maîtres, ils veulent les écoles et les églises pour eux seuls. Il y a actuellement plus de 50 jeunes gens et jeunes filles africaines qui reçoivent gratis l'éducation éthiopienne en Amérique. Ils reviendront au milieu de leurs congénères avec le mot de la secte écrit sur leur drapeau : « L'Afrique pour les Africains. »

Maintenant, comme les différents gouvernements se montrent difficiles envers les Ethiopiens, la secte n'agit plus si ouvertement, elle dissimule même son nom qui effraie les Blancs, mais n'en continue pas moins son œuvre sourdement sous d'autres titres. L'Ethiopisme est le grand danger auprès des Noirs. Ils n'ont jamais et ne pourront jamais s'unir sous un étendard politique, chaque tribu ayant des querelles et des rivalités avec une autre ; mais l'étendard qui les unira toutes un jour, c'est le fanatisme religieux que les Ethiopiens leur apportent. La haine du Blanc semble innée et ancrée chez les Noirs. Une religion proclamant en dogme la haine du Blanc est sûre de faire du chemin et très vite par ici.

Maintenant, qui nous a dit que ces différents prophètes prêchant tous, les uns après les autres, la disparition, le massacre des Blancs au sud de l'Afrique, ne sont pas des émissaires éloignés des Ethiopiens ? Il est d'autant plus facile de le croire que tous, au milieu de leur jargon et dévergondage biblique et païen, amènent de temps en temps le nom de l'Amérique. L'Amérique ! mais que diable vient-elle faire dans cette galère ? Cependant l'Amérique est le berceau des Ethiopiens ; c'est là que se forment leurs apôtres ; là que sont reçus les jeunes Africains qui y puisent les doctrines de la secte. C'est de là enfin que partent les complots, la direction du plan conforme à la devise : « L'Afrique pour les Africains ». Il est clair que

quand je dis l'Amérique, j'entends les Noirs affranchis de l'Amérique, car les Blancs sont étrangers à la secte et à ses complots de feu, de ruines et de sang.

F. PORTE, *o. m. i.*

Extraits des journaux.

Le *Times* du Cap publiait une correspondance du 12 août dernier qui entre dans les détails de l'arrestation et du procès des deux prophètes.

Il y a environ quinze jours ou trois semaines, deux indigènes qu'on croit de la tribu « Baralon » quittaient Mafeking pour se rendre sur le territoire du chef Molala. Ils se proclamaient prophètes.

Molala, chef des Bathlapins à Taungs, s'opposa énergiquement à leur entrée dans son territoire, mais les deux énergumènes y pénétrèrent par le Sud, tenant des meetings ici et là, et, un beau matin, — il y a quinze jours de cela — on les trouva à Taungs, en train de haranguer une nombreuse assemblée d'indigènes.

Le personnage principal, de garçon cuisinier qu'il était à Mafeking, s'annonça comme étant Jésus-Christ ; le second, plus modeste et qui sert d'acolyte au maître, se proclama seulement prophète.

Pendant que l'ex-cuisinier parlait, l'acolyte chantait par intervalle : Gloire, *Alleluia*, et bientôt ce fut la foule entière qui reprit les mêmes acclamations en guise de refrain au discours de l'orateur. Jusque-là, — au dire du journaliste — le procédé était ridicule plutôt que dangereux ; cependant, l'orateur, grisé par ses propres paroles, s'excitait de plus en plus, quand, montrant du doigt la ville de Taungs à son auditoire, non moins surexcité que lui, il déclara qu'avant le coucher du soleil pas un Blanc, homme ou femme, ne devait rester vivant à Taungs.

Sur ces entrefaites, l'inspecteur de police arrive, avec un

officier de police ; on arrêta les deux séditieux pour les mettre en sûreté chez le magistrat. L'arrestation ne se fit pas sans danger. L'un des prophètes se livra à des voies de fait sur l'inspecteur et le souffleta en plein visage. Une foule irritée et menaçante de 1.000 à 1.500 indigènes, s'étant rendus au poste de police, envahirent la cour et refusèrent de se disperser.

Le magistrat, n'ayant que deux agents sous la main, était impuissant. La foule en profita pour se conduire de la manière la plus insolente et prendre une attitude de provocation qui était à elle seule une menace. On crachait aux pieds du magistrat, on lui faisait des insultes si repoussantes que les témoins appelés au procès n'ont pas voulu les nommer.

Les choses en étaient là quand, par un heureux hasard, le chef Molala arrive. Il tâche de persuader ses gens de retourner chez eux, mais sans succès. Molala envoie son intendant chercher un fouet et, s'avançant à travers la foule, frappe à droite, à gauche, tant et si bien que tout le monde partit.

Après un interrogatoire sommaire, les prophètes furent retenus sous l'inculpation de sédition. Depuis leur arrestation, le calme n'a pas été troublé dans ce district, mais le plus inquiétant de l'affaire, — remarque le journal — c'est que jusqu'ici la tribu des Batlhapins était très paisible et amie de l'ordre. C'est vraiment la première fois depuis longtemps, dans l'histoire du Bechuanaland, qu'on a vu traiter avec tant d'insolence et de mépris l'autorité du magistrat européen. Que serait-il arrivé, si M. Wither, le magistrat de Taungs, n'avait gardé un sang-froid admirable jusque dans les instants les plus critiques de cet incident ?

Les dépositions des témoins ont fait ressortir jusqu'à l'évidence la gravité de la situation. Lorsqu'ils furent complètement sous l'influence des prophètes, les indigènes étaient dans une surexcitation qui tenait de la frénésie. L'inspecteur des réserves avait fait observer aux meneurs

que les rassemblements de ce genre n'étaient pas permis. Il obtint pour toute réponse ce défi : « Si vous croyez pouvoir nous prendre, prenez-nous. Jésus est venu, je suis Jésus-Christ. Arrêtez-moi, me voici, je ne crains point votre geôle, car ce n'est pas la geôle de Babylone. » — L'un d'eux trouva plaisant de sonner du cor à l'oreille de l'inspecteur et, deux heures durant, il brava son autorité.

Devant le juge, les accusés ont refusé de décliner leurs noms et qualités et de dire d'où ils venaient.

Voici, pour terminer, quelques-unes des *prophéties* qu'accompagnaient les plus violentes excitations : « La guerre viendra et de l'Est et de l'Ouest. Les Blancs oppriment les indigènes en leur faisant payer des taxes sur les huttes. Les indigènes n'ont pas d'argent et ne peuvent en avoir. Dieu a envoyé son prophète pour dire au peuple de ne pas payer d'impôts aux Blancs. D'ailleurs, qu'est-il besoin de Blancs dans ces contrées ? » Et les menaces de mort et de massacre général reviennent comme un refrain dans la harangue des prophètes. Pour sa défense, il est vrai, le principal inculpé se dit envoyé de Dieu pour recommander au peuple de vivre en paix ici-bas comme on y vit au ciel ; mais il est évident que le prélude nécessaire à cette heureuse paix des indigènes, c'était le massacre de tous les Blancs. En attendant cette nouvelle ère, les détenus pourraient fort bien aller à Vriburg ou à Mafeking pour y être jugés définitivement.

AUSTRALIE OCCIDENTALE

Rapport sur le Vicariat.

Fremantle, le 10 avril 1909.

MONSEIGNEUR

ET BIEN-AIMÉ PÈRE SUPÉRIEUR GÉNÉRAL,

Ma dernière lettre rapportant en détail les événements divers qui ont eu lieu dans ce petit Vicariat, est datée du 27 septembre 1906.

Vers la même époque (1906), la construction d'une nouvelle aile du bâtiment de Glendalough a été complétée. La façade de ce bâtiment offre maintenant un aspect imposant, et l'addition récemment faite est d'une très grande utilité. La salle d'école dans cette nouvelle aile est spacieuse et bien aérée et le dortoir fournit un logement supplémentaire suffisant pour 15 enfants. Le coût total de cette nouvelle construction a été de 21.420 francs. Grâce au concours de quelques amis de Perth, un bazar a été organisé et a produit la somme nécessaire.

Aucune autre construction importante n'a été entreprise; mais nous préparons maintenant l'érection d'une chapelle et d'un presbytère à Fremantle-Nord. Dans ce district, séparé de Fremantle par la rivière Swan (rivière des Cygnes), il y a plus de 700 catholiques qui sont sans église. Nous disons la messe dans l'école; mais ceci n'est qu'un provisoire, et il est grand temps que la population catholique de Fremantle-Nord soit mieux pourvue. Au commencement de cette année, nous avons ajouté une chambre spacieuse aux bâtiments de l'école déjà existants, les auto-

rités municipales ayant déclaré le logement insuffisant pour le nombre d'enfants qui fréquentent l'école. Cette addition, avec fournitures et mobilier, nous a occasionné une dépense de 4.536 francs, que nous payerons plus tard avec les contributions des paroissiens, après que la nouvelle chapelle aura été construite. Cette dernière sera une construction simple et unie, en briques, dont le devis s'élève à 30.240 fr. Plus de la moitié de cette somme est déjà entre nos mains, grâce à un bazar organisé dans ce but. Nous en préparons un autre dont le produit complétera la somme requise. Le presbytère devant rester propriété de la Congrégation, il ne sera point construit avec les fonds de la paroisse.

La paroisse est toujours Fremantle avec l'église Saint-Patrick pour église paroissiale. Il y a trois faubourgs : Fremantle-Nord, Fremantle-Est et Beaconsfield. Chaque district devrait avoir son église. Le système des écoles-chapelles n'est pas satisfaisant au point de vue religieux. Aux yeux des enfants, ce n'est qu'une école et l'école qu'ils fréquentent pendant cinq jours de la semaine. Cela n'imprime plus dans leurs esprits l'idée religieuse : la vue d'une église manque et l'absence du Très Saint Sacrement est regrettée. De plus, comme il n'y a pas de prêtre résident, les paroissiens se trouvent éloignés de leur pasteur. Cet éloignement, qui se fait sentir surtout pour la visite des malades, a encore pour conséquence le manque d'une messe quotidienne, car les fidèles des districts éloignés ne peuvent d'ordinaire assister à la messe quotidienne dans l'église paroissiale. A Colombo (1), et, je présume, dans d'autres grandes villes, il y a, outre la cathédrale, d'autres églises ou chapelles desservies par un ou deux Pères Oblats. Je plaide fortement, en vue du bien de la religion, pour l'introduction d'un système semblable à Fremantle.

(1) A Colombo, outre la cathédrale, il y a 18 églises groupées en 7 missions, avec un ou plusieurs Pères Oblats desservant chaque mission. La population catholique totale de la ville est de 40.211 âmes.

Nous avons des écoles-chapelles dans les trois districts que j'ai nommés. Le nombre des catholiques est facile à connaître par le nombre des enfants qui fréquentent les écoles : celle de Fremantle-Nord compte 156 élèves, celle de Fremantle-Est 130 et celle de Beaconsfield 188. En outre, quelques enfants de ces districts fréquentent l'école de garçons dirigée par les Frères de la Doctrine Chrétienne. A ces chiffres, il convient d'ajouter ceux de Fremantle même. Les Frères de la Doctrine Chrétienne ont dans leur école supérieure 56 enfants, et dans leur école paroissiale 120. Il y a deux écoles supérieures de filles tenues par des religieuses et qui comptent 93 élèves. Dans les écoles paroissiales dépendantes du couvent, il y a 157 élèves. Le total général des enfants qui, à Fremantle et les trois districts, fréquentent les écoles, s'élève ainsi à environ 900.

L'instruction religieuse de ces enfants n'est pas négligée. La confraternité de la Doctrine Chrétienne a été établie dans la paroisse de Fremantle en octobre 1907. Un règlement a été dressé et soumis à S. G. Mgr Gibney, qui l'a volontiers approuvé. Le catéchisme (Sonday School) a lieu tous les dimanches à Fremantle et dans les trois districts. Les maîtres et maîtresses enrôlés dans la confraternité sont chargés des enfants et leur enseignent le catéchisme. Le travail des Pères consiste à donner des instructions dans les différentes écoles. Ils en donnent une à Fremantle, aux enfants rassemblés, tous les dimanches et fêtes d'obligation ; toutes les semaines, ils visitent les six écoles et donnent, dans chacune d'elles, une instruction d'une demi-heure. Ce travail se faisait même avant que parût l'Encyclique du Saint-Père sur l'enseignement de la doctrine chrétienne. A Fremantle et dans les trois districts, un jour par mois est régulièrement fixé pour entendre les confessions des enfants, et le jour suivant on célèbre la sainte messe.

Fremantle est le premier port de l'Australie occidentale. Les Oblats occupent donc un poste d'honneur à la porte de

l'Etat. Les paquebots malles-poste français, allemands et anglais ne font escale qu'à Fremantle dans l'Australie Occidentale. Nous recevons beaucoup de visites de la part d'ecclésiastiques distingués se rendant en Europe ou en revenant. Notre population catholique dépasse 4.000 âmes, sur un total d'environ 28.000. Il n'y a que peu de centres populeux dans ce pays nouveau qui, indépendamment des Noirs aborigènes, n'atteint encore que le chiffre total de 272.544.

Les catholiques de Fremantle sont, pour le plus grand nombre, attentifs à leurs devoirs religieux, et beaucoup parmi eux sont vraiment exemplaires. Il est très important de fournir à notre peuple toute facilité pour pratiquer la religion et de maintenir avec zèle et régularité les pratiques qui ont pour effet de les pénétrer de l'esprit catholique. C'est un plaisir de mentionner que les Pères sont universellement respectés. Nos bazars et concerts sont patronnés par des personnes de toute dénomination religieuse. Nous avons organisé un bazar en novembre 1907 pour réduire la lourde dette de l'église St-Patrick. Dépenses déduites, il a produit 644 livres (16.280 fr.). Nous en avons organisé un autre en novembre 1908 pour réunir les fonds nécessaires à la construction de la chapelle de Fremantle-Nord ; il a produit net 611 livres (15.400 fr.).

Les confréries et sociétés se maintiennent dans une condition florissante ; ce sont la Confrérie du Sacré-Cœur, l'Institut Catholique de Fremantle comprenant et jeunes gens et hommes dans la force de l'âge, la Sodalité des Enfants de Marie; la Société de l'Autel et la Confraternité de la Doctrine Chrétienne. La réunion mensuelle des membres de la Confrérie du Sacré-Cœur offre un très édifiant spectacle. L'Institut ou Cercle catholique de Fremantle a de temps en temps organisé des soirées telles que concerts ou lectures, pour les paroissiens en général, et le zèle déployé par ses membres pour le bien commun est digne d'éloge. Le R. P. Wheeler en est le directeur spirituel, et

le R. P. Smyth remplit le même office dans la Confrérie du Sacré-Cœur. En novembre 1906, cette dernière fit présent à l'église d'une grande et belle statue du Cœur Immaculé de Marie, et elle est sur le point maintenant d'offrir à l'église de beaux fonts baptismaux.

En juin 1908, un des paroissiens, M. J. Dawson, a construit et donné à l'église une belle chaire. Le R. P. Flynn a prêché pour l'inauguration de cette nouvelle chaire.

Les statistiques suivantes sont de nature à intéresser, car elles montrent en détail une partie de notre travail paroissial :

ANNÉES	BAPTÊMES	MARIAGES	SÉPULTURES
1906	219	34	105
1907	182	32	59
1908	194	23	73

A partir de janvier 1907, les enterrements dans le cimetière de Karrakatta ont été, sur l'ordre de Monseigneur, bénits par le prêtre (non Oblat) résidant à Claremont. Un certain nombre d'habitants de Fremantle-Nord préfèrent ce cimetière pour la sépulture de leurs défunts. Durant 1906, 13 enterrements de nos paroissiens ont été bénits par nos Pères à Karrakatta. La confirmation a été administrée en mai 1907 à 182 personnes.

Nous ne pouvons nous livrer que rarement au ministère de la prédication des retraites, les Pères Rédemptoristes ayant été établis dans le diocèse pour prêcher missions et retraites. Cependant, le R. P. Wheeler a prêché la retraite de nos enfants de Marie en mai 1907, et celle du couvent d'Albany en janvier 1909 ; j'ai prêché celle du couvent de Highgate-Hill, Perth, en décembre 1906. La prédication des retraites annuelles de nos Pères m'est échue en partage, et je prêche habituellement aussi celle de nos Frères. Une fois cependant le R. P. Wheeler et deux fois le R. P. Mc Callion m'ont remplacé pour ce travail.

Trois Pères Rédemptoristes ont prêché notre mission de paroisse au commencement du Carême de cette année. Ils ont accompli ce travail avec beaucoup d'ardeur, et nous considérons cette mission comme ayant très bien réussi. On a compté 1.734 personnes qui se sont approchées du sacrement de pénitence.

Les fonctions d'aumôniers de la prison de l'Etat prennent une partie assez considérable de notre temps et ajoutent matériellement à notre travail du dimanche qui est fatigant. En général les prisonniers condamnés à mort acceptent notre ministère avec reconnaissance. Quelquefois cependant l'espoir d'un sursis dans l'exécution retarde la préparation sérieuse à la mort. Cela est arrivé pour un Italien et un Singhalais ; mais à la fin ils ont donné une plus grande satisfaction. Le R. P. Wheeler, qui a assisté à la dernière exécution, a eu la consolation de baptiser le condamné, un Japonais, qui a eu une mort édifiante.

Le travail à l'hôpital public gagne aux Pères le respect de toutes les classes de la société. Les employés de l'hôpital sont pleins d'attention et nous donnent toute commodité pour accomplir notre ministère auprès des malades. Nous sommes pourvus d'une clef pour la porte du côté où la propriété de l'hôpital nous avoisine le plus et qui n'est pas l'entrée ordinaire : cela nous permet l'accès de l'hôpital à n'importe quelle heure du jour et de la nuit. Les infirmières ont soin de nous avertir par téléphone chaque fois qu'un malade désire nous voir ou se trouve en danger. Grâce à leur diligence, nous avons pu arriver à temps pour administrer des mourants qui sans cela eussent été privés du ministère du prêtre.

Parmi les événements de chaque année dans la paroisse, il faut placer la procession le jour de la fête de saint Patrice. Comme la religion et le culte de l'Irlande et de son apôtre sont les traits saillants et caractéristiques de notre peuple, nous ne devons pas nous contenter de développer la pre-

mière, bien qu'elle soit le trait le plus élevé ; nous devons aussi développer et soutenir le second qui peut être considéré comme une indication de la réalité de l'autre. Il est généralement admis qu'un bon patriote irlandais est aussi un bon catholique. Sous la direction et le patronage de Mgr l'Evêque, un comité est formé pour organiser des sports pour les adultes et des exercices et parades pour les enfants. A moitié chemin entre Perth et Fremantle, il y a des terrains convenables pour ces parades et ces jeux. Les enfants, au nombre d'environ 3.000, s'y rendent par le train ; des rafraîchissements sont préparés et des sociétés de musique instrumentale rehaussent l'éclat de la fête. A Fremantle, après la messe spéciale, les enfants et les différentes sociétés de secours mutuels et les membres du Cercle catholique de Fremantle sont rassemblés et disposés en procession avec bannières déployées. Sous la direction d'un héraut à cheval, 600 enfants ouvrent la marche aux membres des sociétés ; tout le cortège, aux accords de la musique nationale irlandaise, défile par les principales rues de la ville et va aboutir finalement à la gare où l'on prend le train pour le champ de parade à Claremont. Des comités locaux organisent les préparatifs de la fête et collectent les fonds nécessaires.

Deux événements domestiques, qui ont apporté une grande joie à nos communautés, doivent aussi être mentionnés. Le 17 juillet 1907, le Fr. Burke arriva de la Province Britannique pour aller se joindre à notre communauté de Glendalough. Le 18 juin 1908, le R. P. Neville arriva de Ceylan pour compléter notre communauté de Fremantle. Nous avons encore besoin d'un Frère capable d'enseigner aux enfants de notre école industrielle et de maintenir le niveau d'éducation exigé par le gouvernement. Pour le présent, un maître laïc capable est employé moyennant un gros salaire. Il y a bien des inconvénients à cet arrangement.

Le R. P. Flynn, aidé par quatre Frères, continue de

diriger cet établissement. Une nouvelle branche d'industrie a été établie et non sans un grand avantage, puisqu'elle a permis à la communauté d'équilibrer son budget, ce qu'elle n'arrivait pas à faire avec ses ressources ordinaires. Cette branche est la laiterie. Le dévouement de la communauté de Glendalough est admirable, et c'est un grand plaisir pour moi de lui donner ce témoignage de mon appréciation.

A Glendalough, une galerie a été construite dans l'oratoire. Des portes la mettent en communication avec les dortoirs, fournissant ainsi une issue en cas d'incendie. Les degrés du sanctuaire ont été construits, une belle table de communion a été placée et l'oratoire a été convenablement peint. D'autres améliorations moins considérables ont été faites aussi à l'école. En raison d'un changement introduit par le gouvernement, le nombre des enfants a diminué. Actuellement, ils ne sont que 45 dans l'école. Quelques acres de plus de terrain ont été défrichés et ils seront utilisés en pâturages ou en culture.

La nouvelle de la mort du T. R. P. Lavillardière, Supérieur Général, nous a causé à tous un profond chagrin. Nous avons eu à cette occasion des offices solennels dans l'église et nous avons été consolés de voir comment le clergé du diocèse et les fidèles ont pris part à notre deuil. Les uns et les autres ont assisté en grand nombre aux offices.

La bienveillance du clergé et des fidèles s'est également montrée lorsque j'ai quitté Fremantle pour me rendre au Chapitre général. Avant mon départ, il y a eu trois « Send-Offs », c'est-à-dire réunions d'adieux. Deux adresses enluminées et une certaine somme d'argent furent présentées avec discours, chansons et rafraîchissements. Catholiques et protestants prirent part à tout cela.

La nouvelle de l'élection de Votre Grandeur comme Supérieur général a été annoncée par télégramme et a été saluée avec joie et satisfaction par tous les Oblats du

Vicariat. Cet événement a été dignement célébré par nos communautés et j'ai la certitude que nous sommes tous attachés avec dévouement à votre personne. Le salut affectueux que j'ai eu le plaisir d'apporter de votre part à nos Pères et Frères a été reçu par eux avec une vraie et filiale satisfaction.

La première oblation en Australie a eu lieu à Glendalough, le 29 septembre 1908, quand le Fr. Burke Barthélemy a fait ses vœux perpétuels. Le R. P. Flynn les a reçus. Ce jour fut pour le bon Frère un jour de grande joie, et les Pères de Fremantle se rendirent à Glendalough pour le féliciter comme membre pour toute la vie de la famille et prendre part à la fête de la communauté.

A Fremantle, de nouveaux magasins ont remplacé les anciens, et des nouvelles poste, douane, station pour le corps des pompiers et gare de chemin de fer ont été construites. La ville s'est embellie sous bien des rapports ; mais beaucoup d'artisans et de travailleurs sont allés ailleurs chercher un emploi et généralement les affaires ne vont pas. Beaucoup de maisons et de magasins sont sans locataires. Cependant, nous ne craignons pas pour nos œuvres. Les Oblats ont du travail en abondance ; et c'est un plaisir pour nous de travailler dans cette portion reculée et quelque peu aride de la vigne du Seigneur. Nos rapports avec les Pères Rédemptoristes et le clergé séculier continuent à être amicaux. Nous faisons le service de deux couvents, à savoir : le couvent des Sœurs de St-Joseph de l'Apparition et le couvent des Sœurs de Notre-Dame des Missions. Les religieuses de ces deux établissements font un travail inestimable en éduquant nos enfants, et elles apprécient hautement les services que nous leur rendons en nous occupant des intérêts spirituels de leurs communautés.

La santé des Pères et des Frères, exception faite de légères indispositions qui surviennent parfois accidentellement, est satisfaisante, et aucun de nous n'a besoin de

quitter l'Australie Occidentale parce que son climat ne lui convient pas. Les conditions de santé dans le séjour des villes de cet Etat sont bien meilleures maintenant qu'elles n'étaient à notre arrivée en 1894.

Au point de vue financier, nous sommes à même de nous soutenir en réduisant graduellement notre dette ; c'est pourquoi nous ne voyons aucune cause d'inquiétude en ce qui concerne nos finances. Nous avons été approuvés légalement comme corporation reconnue, et nos propriétés sont enregistrées comme appartenant à la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée sous le nom de Corporation des O. M. I. Les armes et la devise de la Congrégation figurent dans notre sceau officiel.

Nos cœurs vont vers nos frères dans les différents pays où ils travaillent ; nous suivons avec intérêt leurs travaux, nous réjouissant de leurs succès et compatissant à leurs épreuves. Ici nous sommes dans un pays encore nouveau ; mais il progressera. Nous avons planté l'étendard des Oblats et nous le défendons pour avancer comme le pays avance lui-même. Un travail solide a été fait, et bien que nous n'ayons pas pu entreprendre l'œuvre des missions selon les termes de notre engagement premier avec Mgr l'Evêque, il est possible que des développements successifs nous ouvrent la voie à ce ministère qui est par excellence celui de l'Oblat.

Nous sollicitons l'appui, l'encouragement et la sympathie de tous les membres de l'Administration générale, et la bénédiction de Votre Grandeur sur nous-mêmes et sur nos œuvres.

Je demeure, Monseigneur et bien-aimé Père Supérieur Général, votre toujours respectueux et dévoué

Charles Cox, *O. M. I.*,
Vicaire des Missions.

NOUVELLES DIVERSES

CANADA

I. — Le Concile et les Oblats.

Le Concile national du Canada s'est ouvert à Québec, le 17 septembre dernier, sous la présidence de Son Excellence Mgr Sbaretti, délégué apostolique. La seule énumération des Oblats appelés à y prendre part montre clairement la place tenue par la Congrégation au Canada : Mgr Langevin, archevêque de Saint-Boniface (Man.); Mgr Grouard, vicaire apostolique de l'Athabaska; Mgr Legal, évêque de Saint-Albert (Alta); Mgr Pascal, évêque de Prince-Albert (Sask.); Mgr Joussard, coadjuteur de Mgr Grouard; R. P. E. Bunoz, préfet apostolique du Yukon : R. P. Welch, administrateur de l'archidiocèse de Vancouver (Colombie britannique); le R. P. Jh. Dozois, Provincial du Canada; R. P. Magnan, J. P., Provincial du Manitoba; R. P. Grandin, vicaire des missions d'Alberta-Saskatchewan; les RR. PP. Lacombe, Allard, Leduc, Lacoste, comme Vicaires généraux; le R. P. Jodoin, représentant Mgr Breynat; le R. P. W. Murphy, recteur de l'Université d'Ottawa, et 5 Pères comme théologiens : les RR. PP. Lacasse, Adrien Valiquette, Poli, G. Charlebois, Tourangeau. Soit en tout 21 Oblats. Deux de nos Pères ont pris part comme théologiens à la préparation du Concile : le R. P. Murphy, qui y assiste, et le R. P. Froc, décédé. Il y a environ 150 membres qui composent le Concile : 30 évêques et 120 prêtres. De toutes les Congrégations qui se trouvent au Canada, la nôtre, à beaucoup près, est celle qui compte le plus de représentants. Les Eudistes en ont 5; les Jésuites et les

Sulpiciens chacun 4; les Capucins et les Dominicains chacun 2; Trappistes, Bénédictins, Franciscains, Rédemptoristes, Maristes, Pères de Sainte-Croix, Clercs de Saint-Viateur, Basiliens et Résurrectionnistes ont leur Provincial pour les représenter.

II. — La Fête du travail à Québec.

L'Action sociale de Québec (7 septembre) publie le compte rendu de la « Fête du travail », célébrée à Québec, Montréal, etc., le premier dimanche de septembre.

Au Canada, cette fête se distingue du « Premier mai » à la mode en Europe, par sa date, sans doute, mais surtout par la note religieuse qui lui a été donnée.

Dès le matin, les ouvriers remplissent la grande église de Saint-Sauveur de Québec. Ils entendent la messe dévotement et y communient en si grand nombre qu'il a fallu près d'une heure à trois de nos Pères pour distribuer la sainte communion.

Le journal relate que l'église était ornée pour la circonstance; mais devant Dieu, que sont ces parures de fête à côté de cette foule pieuse et recueillie qui s'approche de la Table sainte et chante, dans les plus beaux cantiques, son bonheur de croire, d'espérer et de vivre en chrétiens?

Quant vient le soir, toutes les sociétés ouvrières sont là, pour la prière, le sermon, le salut, et, de nouveau, des nefs qui regorgent de monde retentissent des chants liturgiques enlevés par des milliers de voix.

Lorsque Monseigneur l'Archevêque a donné la bénédiction, tous les hommes se rendent sur le parterre de l'église, autour du monument élevé au Sacré-Cœur, afin d'y entendre quelques mots du R. P. Valiquette, et chanter une dernière invocation au Sacré-Cœur de Jésus.

III. — Les Pères du Concile et les ouvriers à Saint-Sauveur.

Une manifestation sans précédent dans les annales de l'Eglise du Canada a eu lieu à Saint-Sauveur de Québec, le soir du mardi 21 septembre. Les témoins eux-mêmes se sentent impuissants à exprimer l'enthousiasme de cette splendide démonstration populaire, organisée ou plutôt improvisée en l'honneur des Pères du Concile.

Dans la journée du mardi, le lieutenant gouverneur, représentant du roi d'Angleterre, avait reçu officiellement les membres de l'Episcopat canadien, dans sa charmante résidence de Spencer-Wood.

Des télégrammes même avaient été échangés entre le Concile et la Cour de Saint-James. Loyalisme impeccable du côté des évêques, libéralisme bienveillant du côté du roi : telle était la note dominante.

C'est là un événement, un fait trop rare à notre époque pour n'être pas relevé. D'autre part, la présence de tous les prélats en manteaux romains chez le représentant de l'autorité civile, le brillant entourage de ministres, de juges, de militaires, de notables, etc., formaient un ensemble imposant. Et pour exprimer la valeur et la portée de cet acte, les journaux l'ont annoncé sous le titre significatif de « l'Eglise chez l'Etat ».

Ce fut donc beau, brillant même et digne. Mais en dépit de toute la cordialité possible de la réception, ça n'empoignait pas, parce que tout ce qui est officiel a je ne sais quoi de mesuré, de convenu qui ne favorise guère l'enthousiasme.

Cet enthousiasme, nous allons le rencontrer quand l'Eglise sera au milieu de ses enfants, parmi les humbles, chez elle. L'étiquette, ici, sans abdiquer ses droits, pouvait être moins jalouse de ses prétentions. Ce qu'il fallait à ce

peuple si profondément chrétien, c'était, non le cérémonial compliqué de la cour des rois, mais l'expansion de sa joie et de ses sympathies débordantes. Et c'est ce qu'il a fait, sous son costume d'ouvrier : il a affirmé sa foi aux principes religieux, son attachement à l'Eglise catholique, sa vénération affectueuse pour ses évêques et ses prêtres ; il a montré, en un mot, son amour pour Jésus, modèle ineffable de l'ouvrier.

La manifestation ? La voici. Son origine d'abord. Les Pères du Concile se trouvant tous à Québec, qui pourrait bien nous empêcher de les amener à Saint-Sauveur ? se demandèrent nos Pères. Notre peuple, nos ouvriers, nos associations pourraient ainsi leur témoigner respect, soumission, sympathies et acclamations. Notre paroisse est le centre ouvrier chrétien par excellence ; l'église est belle autant que vaste ; le P. Lelièvre enfin connaît ses hommes.

Donc l'invitation est faite. Les dignes prélats, désireux de bénir cette foule, chère au cœur du divin Maître, acceptent. Un mot à la population, c'est une traînée de poudre ou plutôt l'étincelle qui fait éclater la joie partout.

Sans presque avoir eu le temps de se préparer, on a fait les choses royalement. Du chef des décorations, c'était parfait : drapeaux, banderoles avec souhaits de bienvenue, écussons avec portrait du Pape. Puis, quelle riche variété dans l'illumination : lanternes vénitiennes selon les uns, chinoises selon les autres ; avec cela, des lumières électriques partout, diversement arrangées. Et nous ne disons rien du pavoisement et de l'embrasement du parterre de l'église Saint-Sauveur. Le monument du Sacré-Cœur mériterait pourtant une mention à part avec ses guirlandes de centaines de bougies électriques multicolores et ses faisceaux décoratifs du meilleur goût. C'est que plus on se rapproche de l'église Saint-Sauveur, plus le spectacle devient féerique. Où il l'est partout, c'est dans la rue. A sept heures du soir, tout le monde dehors : les ouvriers ont quitté les usines ; les femmes, leurs cuisines ; de tous

les points de la ville on se rassemble en groupes compacts. C'est que l'on veut au moins voir passer le cortège. Les braves ouvriers forment le gros des bataillons qui assiègent les rues ; mais, à côté d'eux, il y a de tout : des jeunes gens, hommes de demain, des bonnes vieilles qui ont l'air grave et doux des grand'mères, des vieux que l'événement ragaillardit d'un regain de jeunesse, des pères qui commandent le défilé de famille, des mères qui portent leurs héritiers peu soucieux de l'héritage. Enfin, hommes, femmes, enfants, bien différents d'âge, de taille, etc., mais unanimes d'impatience et de contentement. Bref, ils sont là cinquante mille, accourus ou traînés tant bien que mal pour clamer l'amour de leur cœur pour Dieu et pour la patrie : c'est l'Eglise du Canada qui va passer.

Entre temps, les délégués des Unions ouvrières se réunissent à la Bourse du travail, puis se dirigent vers la ville-haute, à l'archevêché, pour y chercher les Pères du Concile. Vingt-quatre carrosses attendent là, et remarquons qu'ils ont été loués par les ouvriers. Son Excellence Mgr Sbaretti, délégué apostolique, monte dans la première voiture ; le R. P. Murphy, O. M. I., et M. l'abbé Ryan l'accompagnent. La seconde est pour Mgr Bégin, archevêque de Québec, accompagné du R. P. J. Dozois, Provincial du Canada ; Mgr Langevin, archevêque de Saint-Boniface, monte dans un autre carrosse et ainsi de suite pour tous les évêques et les prêtres. Les représentants des ouvriers forment une garde d'honneur et, sur un long parcours, c'est un flot humain qu'il faut traverser.

Il est huit heures 10, les cloches sonnent leurs grandes envolées, des musiques s'annoncent dans le lointain ; d'abord, on perçoit leurs harmonies mourantes, puis on entend leurs sonores éclats. Le cortège approche ; il s'avance majestueusement dans l'église jusque-là fermée sans pitié. Nos Seigneurs les Evêques, une fois revêtus de leurs ornements, prennent place. Son Excellence le délégué apostolique et Mgr Bégin, sur deux trônes, les

autres prélats dans les stalles, les autres membres du Concile sont également placés au chœur. L'église est vite bondée et, pour éviter la poussée de la foule qui reste innombrable, on referme les portes. Saint-Sauveur, et d'ailleurs aucune église au Canada, n'avait vu jusqu'à ce jour un si grand nombre d'évêques réunis dans ses murs. Au chœur, le spectacle était vraiment magnifique : le maître-autel brillamment orné, les trônes richement parés, les ors des tentures et les mille reflets des ornements de soie, tout resplendissait sous les flots d'une clarté éblouissante.

Quant aux fidèles, ils étaient heureux, émerveillés, ravis. Plus instruits que les Francs au baptême de Clovis, ils ne pouvaient se croire déjà reçus dans les parvis du ciel; pourtant, un ouvrier donnait son impression au P. Lelièvre, par ces mots : « Sûrement, depuis le jour du triomphe de Notre-Seigneur à Jérusalem, ce doit être ce qui s'est vu de plus beau. »

Alors les voûtes retentissent du beau cantique « Esprit Saint, descendez en nous. » Ce sont ces milliers d'hommes qui chantent une prière avec autant d'entrain que de piété. Ce sont des chrétiens qui disposent leurs âmes à entendre la vérité.

Et la vérité leur est donnée pleine, entière, dans le magistral discours de Mgr Cloutier, évêque des Trois-Rivières. Nous disons discours, c'est sermon qu'il faudrait dire, car il en a toute la belle éloquence et la vigueur apostolique.

Tout ce que l'Eglise a fait pour les travailleurs depuis l'époque des Catacombes jusqu'aux Encycliques ouvrières et œuvres sociales de nos jours ; ce qu'elle a fait pour le bien-être matériel et le relèvement moral du peuple : voilà ce que l'orateur a exposé de la manière la plus heureuse devant son auditoire enthousiasmé.

Le sermon fini, les ouvriers entonnent le cantique « Nous voulons Dieu. » Et comme pour répondre au discours de

l'éloquent évêque de Trois-Rivières, ils proclament bien haut : Nous voulons Dieu dans nos écoles; nous voulons Dieu dans nos foyers; nous voulons Dieu à l'atelier; nous voulons Dieu; qu'Il règne vraiment sur nous!

Avant que Mgr Lorrain, évêque de Pembrooke, donne la bénédiction du Saint Sacrement, la foule entière chante encore les motets liturgiques *Parce Domine* — le repentir; *Pater noster* — la divine prière; *Tantum ergo* — la louange d'adoration. Au moment même de la bénédiction solennelle du Très Saint Sacrement, les clairons des « Chasseurs Salaberry » sonnent le « Salut à Dieu » si impressionnant au milieu du recueillement général. Puis le *Magnificat*, toujours si beau, toujours si doux à redire à notre bonne Mère, se déroule pieusement comme un chant d'adieu.

A la sortie de l'église, la population redouble ses acclamations sur le passage des évêques qui, du presbytère de Saint-Sauveur, se rendent en carrosse au palais archiépiscopal.

Il est dix heures et un quart : la foule se disperse, le silence succède au bruit des ovations; tout passe. Mais ce qui restera au cœur de ces braves chrétiens, c'est un souvenir doux et réconfortant d'une manifestation de foi; c'est un nouvel encouragement à garder leurs immortelles espérances et à vivre toujours plus de la divine charité, en vrais enfants de l'Eglise.

PROVINCE BRITANNIQUE

Jubilé de diamant de la mission de Holy-Cross à Liverpool.

Fondée en 1849 par les Oblats de Marie Immaculée, la mission de Holy-Cross (Sainte-Croix) à Liverpool célébrait son jubilé de diamant le dimanche 9 mai dernier.

L'église actuelle est le monument splendide et durable de la foi et de la piété des paroissiens qui l'ont bâtie et dont un grand nombre dorment maintenant leur dernier sommeil. Mais elle est aussi le témoignage éloquent du zèle incessant, de l'ardente énergie et du dévouement pastoral des Pères Oblats. Plus humbles débuts ne peuvent guère s'imaginer : pour église, on avait une chambre au-dessus d'une étable. Les RR. PP. Jolivet, Bradshaw et Noble, ouvriers de la première heure, furent suivis des RR. PP. Egan, Hickey et Walsh.

En 1854, se trouvaient les PP. Dutertre et Power, tous deux morts de la fièvre en 1862, et le P. Amiste. Quatre ans plus tard, arrivent les PP. Guillard et Ryan. A partir de cette époque, si l'on excepte le R. P. Lenoir qui resta onze ans à Liverpool, il n'y eut plus à la mission que des Pères irlandais.

Le séjour du R. P. Jolivet à Holy-Cross a été marqué par la construction de la nef et des bas-côtés de l'église. Son séjour a, d'ailleurs, été le plus long, à l'exception de celui du R. P. Roche. Ce dernier, aujourd'hui en retraite, mais heureusement présent aux fêtes du jubilé, a exercé le ministère à la mission de 1867 à 1889, passant, tour à tour, par toutes les charges, y compris celle de Supérieur.

De grands orateurs ont monté dans la chaire de l'église : le cardinal Manning, pour ne citer que le plus illustre, prêcha en 1875 à l'occasion des fêtes de la consécration du maître-autel. Au soir de ce jour déjà lointain, on avait dressé de petits autels improvisés. Les rues du quartier étaient illuminées par les catholiques qui formaient alors comme aujourd'hui la masse de la population.

Parmi les événements qui se sont déroulés pendant ces soixante années de la mission, nous relèverons seulement :

a) La fondation de la Société des Jeunes gens, la troisième de ce genre à Liverpool, établie par le clairvoyant P. D. O'Brien, et qui prospère encore aujourd'hui dans la paroisse.

b) En 1891, c'était le R. P. Coyle qui fondait le Cercle paroissial.

c) Ensuite, sous le rectorat du R. P. Byrne, dont la santé chancelante réclamait une charge moins lourde que celle-ci, la mission a passé cinq ans de progrès ininterrompus.

d) Nous arrivons au Supérieur actuel, le R. P. O'Reilly, digne en tout de ceux qui l'ont précédé. Aux vertus sacerdotales dont il est doué dans une large mesure, il ajoute, par surcroît, un fond de sagacité et de sagesse pratique dont il fait bénéficier ses paroissiens.

Les préparatifs de la fête. — Depuis plusieurs semaines déjà, les paroissiens se préoccupaient du grand jour, et tous, même les plus pauvres, avaient tenu à honneur de contribuer pour leur part aux frais et aux apprêts des décorations. Jamais, certainement, on n'avait vu pareille transformation. D'ordinaire, les rues uniformes d'un quartier ouvrier ne se prêtent guère aux effets décoratifs. Mais le jubilé n'était pas une chose ordinaire pour ces braves gens qui s'ingéniaient à se surpasser les uns les autres pour la meilleure décoration des façades monotones de leurs logements. Les maisons étaient reliées avec celles d'en face par des festons et des guirlandes de fleurs au-dessus des rues. Partout flottaient, dans une étonnante profusion, des emblèmes, des écussons, dont le plus grand nombre portaient comme inscription : « Dieu bénisse notre Evêque », ou représentaient la Harpe symbolique de l'Irlande bien en évidence. De chaque maison étaient arborés sur la rue des trophées de drapeaux mêlés aux oriflammes, et le drapeau du Pape flottait gaiement au clocher de l'église. C'était, du reste, partout qu'on avait pavoisé aux couleurs pontificales, et si bien qu'elles entraient dans chacun des sujets de décoration. De plus, les centaines de petits autels et reposoirs-bijoux qu'on voyait dans l'embrasure des portes et des fenêtres du quartier, achevaient d'imprimer à l'ensemble un caractère religieux prépondérant. Les cours elles-mêmes s'étaient transformées en reposoirs fleuris et il n'y avait

pas jusqu'aux ruelles les plus sombres, jusqu'aux allées latérales, qui ne fussent ornées de parures de fête. A moins de faire des jaloux, on ne peut dire qu'une rue ait surpassé l'autre, d'autant plus que toutes ont évidemment fait de leur mieux et que les seize rues du quartier ont rivalisé de beauté dans la profusion de leur ornementation. Enfin, détail qui a son importance : pas une goutte de pluie n'est venue contrarier la fête ; le soleil des beaux jours de printemps n'a cessé de briller d'un vif éclat au grand contentement de tous.

La grand'messe. — Les offices religieux ont eu, ce jour-là, un caractère d'imposante grandeur. A 11 heures, Mgr Gaughren chantait la messe en présence de Mgr l'Evêque de Liverpool, assistant au trône, d'une élite du clergé et d'une grande assemblée de fidèles.

Un Rév. Père jésuite de Londres, anciennement à Liverpool, le P. Donnelly, fut choisi pour prêcher en cette circonstance solennelle. Prenant pour texte ce passage de l'épître de saint Paul aux Philippiens : « Il s'est humilié lui-même, se faisant obéissant jusqu'à la mort et la mort de la Croix », le prédicateur parla très éloquemment de l'amour de Dieu pour l'homme. Amour dont nos premiers parents ont connu la douceur au paradis terrestre ; amour qui leur avait préparé le trône perdu par les anges rebelles ; amour qui ne se détourna pas de nous, même après le péché d'Adam, puisque c'est toujours le même amour qui nous a donné un Rédempteur. Mais à quel prix ! L'orateur rappelle, après saint Bernard, le conseil que tinrent les infinies perfections de Dieu. Il y avait conflit, pour ainsi dire, entre la Justice et la Miséricorde : l'une demandant l'expiation du crime, l'autre implorant le pardon des criminels. Et l'infinie Sagesse d'intervenir : « Que pour l'homme, meure Un qui est sans tache. » Dans le silence du Ciel, et au milieu du saint étonnement des esprits angéliques, on entendit une voix venant d'un trône grand et immaculé : « Me voici, envoyez-moi. *Ecce ego, mitte me.* »

L'amour avait parlé, l'amour allait agir et triompher à jamais. Par ce moyen, l'homme n'aurait pas à partager ses hommages, son culte, son amour, entre son Dieu et son Sauveur, comme il eût dû le faire, dans le cas d'un ange ou d'un archange rédempteur.

Ainsi s'accomplissait le décret par lequel le Fils éternel de Dieu devait tracer sa voie sur la terre, au milieu de nous, et la terminer en mourant pour nous racheter. C'est ce que saint Jean traduit dans son Evangile par : « Dieu a tant aimé le monde qu'il a livré pour lui son Fils unique. » L'Agneau sans tache a été immolé pour nous qui étions coupables. Ce sacrifice n'a pas été accompli en vertu du droit, de la justice ou de l'équité, il l'a été en vertu de l'amour infini de Dieu pour nous. Afin de l'accomplir tout entier, Jésus s'est fait notre Frère, il a choisi la mort pleine de tortures, d'ignominie, la mort de l'esclave. « Il s'est humilié lui-même, il s'est fait obéissant jusqu'à la mort et la mort de la Croix. »

C'est pour cela que la Croix est le signe du chrétien, signe qui le distingue du juif et du païen.

Il y avait au Calvaire une Croix mystique aussi bien qu'une Croix matérielle. Dieu qui a régné du haut de cette Croix nous a aussi enseigné que les richesses de ce monde ne sont rien comparées à la gloire future que nous vaut la Croix. Et la Croix est devenue l'échelle qui conduit au Ciel, le gage du salut, la marque à laquelle nous devons juger nous-mêmes si nous suivons notre divin Sauveur sur le chemin de la Croix.

Cette Croix, combien l'Eglise l'honore ! Elle ne commence aucune cérémonie, n'administre aucun sacrement, ne consacre aucun ministre, n'offre aucun sacrifice sans le signe auguste de notre Rédemption. C'est l'étendard de notre foi, le labarum du chrétien.

Mais, comment supportez-vous les afflictions, les peines qui sont les croix de la vie, demande l'orateur ? Vous vous plaignez ! Se plaindre des souffrances dénote la faiblesse

des lâches ; souffrir sans se plaindre, marque un courage viril, et se plaindre de ne pas souffrir est un signe d'héroïsme ; mais exulter et se réjouir au milieu des souffrances est le propre d'une haute sainteté. Les élus de Dieu ont ainsi regardé la vertu de la Croix ; ils l'ont embrassée et l'ont plantée dans leurs cœurs.

L'orateur fait ensuite passer, sous les yeux de son auditoire, le tableau du monde tel qu'il était au XVI[e] siècle, quand, sous les ravages de l'hérésie, les nations défaillaient l'une après l'autre de l'unité de foi, parce qu'elles préféraient les biens de ce monde à la Croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ici et là, en Angleterre, et plus encore dans le Nord, on compte encore un reste de fidèles, mais combien peu nombreux et combien dispersés !

Tout autre est le spectacle qu'offre l'Irlande. Fait unique dans l'histoire de l'Eglise : une même nation reste trois longs siècles sur la croix. Par trois fois, elle est dépouillée de son sol ; ses prêtres sont poursuivis et tués comme des lièvres ; ses enfants sont jetés devant les piques des soldats. Et pendant ces trois siècles, l'Irlande se cramponne à la croix, aimant mieux mourir toute que de renier la foi de ses ancêtres. Tour à tour la mort, la peste, la famine dépeuplent le pays. Des millions et des millions de ses fils quittent ses rivages pour ne plus les revoir.

Au siècle dernier, pendant les terribles années de *Quarante,* la famine en a jeté trois cent mille sur les bords de la Mersey (1).

En tout cela, Dieu eut un dessein de miséricorde, bien qu'il soit caché à nos yeux. Au lieu des quarante églises qui s'élèvent aujourd'hui à Liverpool, on en comptait alors treize. L'espace compris entre les rues Old Hall et Byron était couvert de ces malheureux, chassés du pays de leur berceau. On les vit décharnés, mourant de faim ou minés par la fièvre. De fait, on dut établir des tentes ou ambu-

(1) La Mersey est un fleuve d'Angleterre, qui se jette dans la mer d'Irlande par un long estuaire sur lequel se trouve Liverpool.

lances pour les fiévreux dans la rue des Vieilles Halles. Ils n'avaient pas d'église pour y venir adorer Dieu. Le clergé de Sainte-Marie et de Saint-Antoine était absolument incapable de suffire à un labeur si écrasant. A la fin, grâce à la libéralité d'un bienfaiteur dont le nom sera toujours honoré, une église fut installée sur l'emplacement même de celle qui existe aujourd'hui. Six cents personnes tâchaient d'y trouver place, et au-dessous se tenait une école pour deux cents enfants.

Quelques années après, en 1849, les Oblats arrivent et prennent charge de la mission. Il suffit d'un regard autour de cette magnifique église dont le contraste est si frappant avec l'humble abri qu'elle remplace, pour juger du travail merveilleux accompli, au milieu des plus grandes difficultés, par les Pères et par les pauvres exilés demeurés fidèles à leur foi. C'est à eux, sans aucun doute, qu'on doit les progrès du catholicisme en cette région. N'en est-il pas de même en Australie, au Canada, en Afrique, en Amérique? N'importe où les Irlandais sont allés, la foi a pénétré avec eux, et s'est développée par les efforts de ce peuple dépossédé.

En terminant, le prédicateur, après avoir rappelé que l'église porte précisément le nom de Sainte-Croix, dit que ceux qui tiennent ferme la foi qu'elle symbolise, ont le droit d'espérer qu'à leur mort ils iront à jamais au ciel régner avec Notre-Seigneur.

La procession. — Après les fonctions religieuses, l'événement public du jour consistait dans la procession qui, partant de l'église, se déroula à travers les rues de la paroisse. Elle se mit en marche à trois heures précises, porte-croix en tête avec les acolytes.

La société « Irish National Foresters » venait immédiatement après, avec son contingent de mille hommes en grande tenue et un grand nombre de femmes. Le groupe des jeunes filles, avec leurs collerettes vertes et leurs couronnes de shamroch, produisait le meilleur effet. Le

défilé se continuait par les jeunes gens et les enfants de Marie, — ces dernières dans une mise charmante; — puis par les divers groupes que dirige le P. Kavanagh, jésuite : 70 boys de la brigade, 130 gardes, 50 choristes et musiciens; 150 hommes de la Congrégation. Par leur tenue irréprochable et leur mine éveillée, tous ces petits jeunes gens ont fait bonne impression. Après eux, voici les membres du Tiers-Ordre de Saint-François qui attirent, eux aussi, les sympathies de la foule. Ils sont cent cinquante en tout, les Frères vêtus de brun, les Sœurs portant leurs insignes congréganistes.

Un groupe qui ne pouvait passer inaperçu, c'est le groupe italien, fort d'une centaine de personnes. Les hommes d'abord, au teint foncé, mais dignes dans leur maintien. Ils sont quarante. Les femmes ensuite, — une trentaine — que l'on reconnaissait aisément à leur costume national, et au voile caractéristique — nous dirions plus volontiers gracieusement modeste — qui leur sert de coiffure. Enfin, une vingtaine de charmants bambins, tout heureux de suivre la magnifique statue de la Madone avec l'enfant Jésus, que leurs parents portent en triomphe sur le parcours de la procession.

Diverses paroisses de la ville avaient envoyé des délégations pour prendre place dans le cortège. Ici, on admire l'excellente tenue de deux cent cinquante jeunes gens, avec leurs tuniques vertes, leurs larges cravates blanches et leurs jolis bérets. Plus loin, voici, vêtus de pourpre cramoisie, les porteurs de bannières représentant les stations du chemin de la Croix, puis, derrière une ravissante croix toute de boutons de roses, suivent seize jeunes filles habillées de bleu, suivies elles-mêmes de trois cents autres en blanc avec des rubans verts. De distance en distance, il y avait nécessairement des groupes de musiciens : bugles, clairons ou trompettes. Passons.

L'élite de la population catholique et du clergé de la ville précédait le carrosse qui terminait le défilé. Mgr de

Liverpool, Mgr Gaughren, les RR. PP. O' Reilly et Roche y avaient pris place.

Lorsque la procession arriva à la « Croix de Saint-Patrice », où se dressait un magnifique reposoir, on s'arrêta. L'endroit et le moment étaient bien choisis pour quelques allocutions. Le R. P. O' Reilly commence et adresse à ses ouailles ses félicitations, ne leur cachant pas la légitime fierté que lui avait causée cette splendide manifestation de leur foi et de leur piété.

Mgr de Liverpool, qu'on avait acclamé avec enthousiasme, reconnaît à son tour que les paroissiens de Sainte-Croix ont le droit d'être fiers et que tous les catholiques de Liverpool ne le sont pas moins, de ce qui a été fait aujourd'hui par leurs frères.

Cette démonstration, dit Monseigneur, prouve évidemment deux choses ; la première : la reconnaissance profonde des paroissiens de Holy-Cross envers les Pères Oblats pour leur œuvre de soixante ans. Car c'est depuis soixante ans, répète le vénéré Prélat, qu'ils travaillent sans bruit, sans ostentation, selon leur habitude, pour le bien-être spirituel et temporel de leurs ouailles.

La seconde chose prouvée — mais est-il besoin de preuve ? — c'est la foi vive des paroissiens de Sainte-Croix. Au dire de la tradition, saint Patrice aurait prêché sur la place même où s'étend aujourd'hui la paroisse. S'il est difficile de garantir l'exactitude de ce fait, il est certain, du moins, que saint Patrice a travaillé dans le diocèse. Dans la partie nord on conserve pieusement des traces de son passage.

Au temps où le saint apôtre de l'Irlande annonçait l'Evangile dans l'île de l'Homme (Isle of Man), un sanctuaire s'élevait à Heysham, près de Morecambe, et, sur tous les points de l'île, le saint et ses compagnons laissèrent des marques de leur apostolat ! C'est un des plus chers souvenirs de cette partie de la contrée.

Dans ces derniers temps (après 1840), des enfants de

saint Patrice, fils et filles de la verte Erin, sont venus peupler le diocèse de Liverpool. Ils y ont maintenant 40 missions dont l'établissement est dû en grande partie à la générosité des Irlandais, pauvres, il est vrai, des biens de ce monde, mais riches du trésor de leur foi qu'ils n'ont jamais abandonnée.

Comme évêque du diocèse, Mgr Whiteside remercie ses auditeurs de la profession publique de foi catholique qu'ils viennent de faire.

Lorsque, pour terminer, le R. P. Roche eut adressé, lui aussi, quelques mots à ses anciens paroissiens, la foule acclama de nouveau Monseigneur.

En rentrant à l'église, le R. P. Donnelly, jésuite, fit un beau sermon sur l'Immaculée Conception, puis, après le chant du *Te Deum*, *O Salutaris*, et *Tantum Ergo*, l'évêque clôtura la cérémonie par la bénédiction solennelle du Très Saint Sacrement.

Illuminations du soir. — Un spectacle, sinon plus touchant, du moins plus pittoresque encore que celui du jour, était réservé pour le soir, après l'office. D'innombrables bougies et flambeaux de toutes sortes illuminaient les centaines de petits reposoirs de famille et ajoutaient encore à l'effet merveilleux des décorations. Le temps calme et doux invitait à sortir, aussi les rues comptaient-elles des milliers de promeneurs. Nosseigneurs les évêques, accompagnés de quelques prêtres, voulurent, eux aussi, admirer les rues resplendissantes de lumières. Sur leur passage, Leurs Grandeurs reçurent les témoignages les plus empressés du respect et de l'affection de tous. Il va sans dire qu'enfants et jeunes gens s'en donnaient à cœur joie, chantant, jouant, dans les rues, des airs et des chants nationaux jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Tout s'est passé dans l'ordre le plus parfait. Quelques mauvais garnements avaient bien, par un instant, essayé de troubler la procession, mais l'arrivée de la police les fit promptement déguerpir.

Appréciation. — Comme dernier mot de ces fêtes, donnons l'appréciation qui a paru dans le *Catholic Times*.

« Tous les catholiques de Liverpool, sans aucune exception, se sont réjouis, dimanche dernier, avec les Pères Oblats de Sainte-Croix, du jubilé de diamant de leur mission. Et même, les catholiques ne furent pas les seuls à se réjouir, puisque des milliers de protestants ont montré, en cette occasion, leurs cordiales sympathies.

Quel témoignage plus sincère et plus beau pourrait-on chercher du travail que les Pères ont fait et font encore, lorsqu'on voit qu'ils possèdent un si ferme et si puissant soutien dans l'affection de leurs paroissiens ?

Les Oblats méritent le tribut de louanges que leur a si heureusement décerné Monseigneur de Liverpool. Dans le cours de ces soixante ans, ils ont fait bien des sacrifices pour leurs ouailles ; mais l'enthousiasme qu'a excité leur présence aux fêtes du jubilé est la preuve que ces sacrifices n'ont pas été dépensés en pure perte. Qu'il s'agisse donc des Pères actuellement à la mission ou de leurs devanciers, — comme c'était le cas pour Mgr Gaughren et le R. P. Roche — leur infatigable zèle a touché et gagné les cœurs de tous ceux avec lesquels ils ont eu affaire. Voilà le secret de l'union qui règne à Sainte-Croix entre prêtres et fidèles, et qui est l'idéal de ce que l'on peut souhaiter.

Enfin, par leur imposante procession de 5.000 personnes dans des rues pavoisées et ornées avec autant de soin que de bon goût ; par leur esprit de piété qui ne s'est pas démenti un seul instant, les fidèles de la mission Sainte-Croix ont non seulement gagné pour eux une haute estime et une grande considération, mais encore ils en ont fait profiter la religion catholique. On ne peut donc que les féliciter. »

ALLEMAGNE

Chonique de la Province d'Allemagne.

(*Suite.*)

Comme il n'y a pas d'évènements à relater, je me contente de faire la chronique littéraire :

1) *P. Georges Allmang. Die heutige gesetzliche Lage der Katholischen Kirche in Frankreich.* (La situation légale actuelle de l'Eglise catholique en France.) Paderborn, 1909, Ferdinand Schoeningh, 40 pages in-8°.

2) *P. Robert Streit. Die mission in Exegese und Patrologie.* (Les missions dans l'Exégèse et la patrologie.) Paderborn 1909, Ferdinand Schoeningh, 30 pages in-8°.

3) *Gesangbuch des St. Bonifatiusklosters der PP. Oblaten der unbefl. Jungf. Maria zu Hünfeld.* (Livre de cantiques du couvent Saint-Boniface des Pères Oblats de M. I. à Hünfeld.) Imprimé comme manuscrit. Rixheim, 1909. F. Sutter. 280 pages in-12.

L'auteur du livre, P. Philippe Scharsch, *O. M. I.*, nous dit dans la Préface : « Si le livre porte sur son titre le nom de la maison de Hünfeld, il doit servir néanmoins dans toutes nos maisons de formation qui n'ont que des voix d'hommes à leur disposition, comme manuel du chant ecclésiastique non liturgique. Son but est de procurer aux nôtres la connaissance pratique et théorique des cantiques ecclésiastiques ; d'approfondir leur goût pour la musique d'église ; d'embellir les fonctions du service divin ; d'y rehausser la dévotion. Ce but nous a servi de norme pour le choix des cantiques ; nous n'avons reçu que ceux qui méritent pleinement ce nom... » Nous concluons avec l'auteur : « Puisse ce recueil de cantiques atteindre son but :

augmenter la gloire divine, contribuer aux louanges de Marie Immaculée ; puisse-t-il être pour nos scolastiques spécialement une source d'édification et d'instruction musicale ! »

4) *P. Joseph Hector*, O. M. I. « *Der selige Johannes Eudes, Apostel der hl. Herzen Jesu und Mariae, Stifter des Ordens Unserer Frau von der Liebe, die Ordensfrauen vom guten Hirten.* » (Le B. Jean Eudes, Apôtre des SS. Cœurs de Jésus et de Marie, Fondateur de la Congrégation de N.-D. de Charité.) « Les Religieuses du bon Pasteur. » Paderborn, 1909 ; Bonifacius-Druckerei, 84 pages in-8°.

5) Notre revue allemande : « *Maria Immaculata, Monatsblatter der Missionare Oblaten der Unbefl-Jungfrau Maria* » a commencé avec le mois d'octobre sa 17e année. Le tirage est de 8.000 exemplaires au moins, pour cette année. En même temps des améliorations, au point de vue matériel, y ont été faites : la couverture est devenue plus solide et le papier est de meilleure qualité.

MANITOBA

Inhumation de NN. SS. Provencher ; Taché, O. M. I., et Faraud, O. M. I., des RR. PP. Tissot et Maisonneuve. O. M. I, et de M. l'abbé Darveau dans la crypte de la nouvelle cathédrale de Saint-Boniface.

Le 23 juin 1909 restera une date mémorable dans les annales de l'église de Saint-Boniface. Une cérémonie, unique en son genre, réunissait sous les voûtes de la cathédrale de nombreux membres du clergé, des représentants

de plusieurs communautés d'hommes et de femmes, notamment des RR. PP. Oblats, des Sœurs Grises, etc. La vaste nef était remplie de fidèles de St-Boniface et de diverses paroisses du diocèse. Les gens du pays et les tribus indiennes avaient aussi leurs représentants.

Dans le sanctuaire étaient placés les six cercueils, dont la translation avait eu lieu la veille à 5 heures de l'après-midi. Le 22 au matin, un premier service avait été chanté dans la chapelle de la Maison Vicariale en présence des dépouilles mortelles de NN. SS. Provencher et Taché. Aux bonnes Sœurs Grises — ces ouvrières de la première heure, venues dès 1844 à la demande de Mgr Provencher, et pendant longtemps les seules religieuses de l'Ourst — avait été confié le soin d'ensevelir de nouveau les restes des deux premiers évêques de St-Boniface. Et comme marque de leur piété filiale, elles avaient tenu à faire célébrer chez elles un service.

Avant le service solennel à la cathédrale, de nombreux fidèles se pressèrent auprès des cercueils de NN. SS. Provencher et Taché, qui avaient été ouverts.

A 10 heures, S. G. Monseigneur l'Archevêque, précédé du clergé, fit son entrée dans la cathédrale, toute tendue de noir et de draperies funèbres. Le R. P. Dandurand, *o. m. i*, le premier Oblat canadien et le doyen du clergé du pays, remplissait les fonctions de prêtre assistant. Les diacres d'honneur étaient le R. P. Magnan, provincial des *o. m. i.*, et M. l'abbé Giroux, curé de Ste-Anne des Chênes, et les diacres d'office : M. l'abbé Gendron, curé de la Salle, et le R. P. Blais, *o. m. i.*

Après avoir chanté le service et l'absoute, S. G. Monseigneur l'Archevêque prononça une éloquente oraison funèbre, dont nous regrettons vivement de ne pouvoir donner le texte, attendu qu'elle n'était pas écrite. C'était un éloge ému et venant du cœur, retraçant magnifiquement la grande œuvre de ses deux illustres prédécesseurs sur le siège de St-Boniface.

« Avant de rendre les derniers devoirs, dit en substance Sa Grandeur, aux restes vénérés de NN. SS. Provencher et Taché, les fondateurs et les Pères de l'Eglise de St-Boniface, de Mgr Faraud, l'intrépide vicaire apostolique d'Athabaska-Mackenzie, des RR. PP. Tissot et Maisonneuve, compagnons d'apostolat de Mgr Taché et de M. l'abbé Darveau, ce martyr du devoir, massacré par des sauvages païens, je sens qu'il est convenable de rappeler l'œuvre qu'ils ont accomplie et les vertus qu'ils ont pratiquées. *Homines divites in virtute, pulchritudinis studium habentes.* (Eccli., XLIV, 6.) Ils furent des hommes riches en vertus et ayant au cœur un idéal sublime. La foi, l'espérance et la charité brillèrent en eux d'une manière éminente et leur inspirèrent le courage de mener à bien l'entreprise difficile d'établir la sainte Eglise de Dieu dans les plaines de l'Ouest Canadien.

« Mgr Provencher passa sa vie dans le travail et la misère. Il fut l'apôtre, l'homme de prière et d'action qui sème dans les larmes. Le dénuement et la pauvreté furent son partage. Mû par des motifs surnaturels et servi par une volonté ferme et un caractère fortement trempé, il eut foi dans l'avenir de son œuvre. Rien ne put jamais le déconcerter. En vain lui représentait-on l'inutilité de ses efforts, l'ingratitude du climat et l'apparente stérilité du sol, rien ne pouvait l'ébranler dans la conscience qu'il avait de sa mission. La pénurie des ouvriers évangéliques fut le tourment de sa vie, mais il ne se découragea jamais. Que d'efforts n'a-t-il pas faits pour procurer des missionnaires aux peuplades sauvages ? Et quand ceux qui venaient lui prêter main-forte étaient obligés de retourner dans la province de Québec, il cherchait ailleurs. Il éprouva le besoin de confier son œuvre, pour en assurer l'avenir, à une communauté religieuse. Les Oblats de Marie Immaculée répondirent à son appel. Ce fut la grande consolation de sa vie. Il pouvait mourir en paix, il avait la certitude que son œuvre ne périrait pas. Vers la fin de sa

carrière, il s'occupa activement du choix d'un successeur, que la Providence lui ménageait dans la personne de Mgr Taché. Il descendit dans la tombe emportant les regrets universels ; il fut pleuré comme un père par ceux pour lesquels il avait dépensé sa vie. Sa mémoire sera toujours en bénédiction.

« A la période de fondation succéda celle du développement et de l'organisation, à laquelle présida celui qui devait être le premier archevêque de Saint-Boniface. Appartenant à une noble famille de la province de Québec, le Frère Taché vint tout jeune encore s'ensevelir dans les solitudes de l'Ouest. Il aurait pu rester là-bas, où ses grands talents lui eussent ouvert une carrière magnifique. Il renonça à tout pour se dévouer aux pénibles missions de la Rivière-Rouge.

« Evêque à 28 ans, il héritait bientôt de la lourde succession de Mgr Provencher. Quelle âme d'apôtre que la sienne ! Quel courage et quel amour des âmes ! Que de courses apostoliques dans nos immenses plaines presque désertes alors ! C'est ici qu'on reconnaît l'homme de caractère que rien ne peut rebuter, l'homme surnaturel qui a faim et soif du salut des âmes. Lui aussi avait foi dans l'avenir du pays, mais il ne pouvait alors prévoir le rapide et immense développement qu'il ne tarderait pas à prendre.

« Les hommes d'Etat les plus clairvoyants n'ont jamais pensé ce que serait l'Ouest. Aussi ce fut toute une époque que celle où s'établit le contact avec la civilisation. Tout en la voyant venir avec joie avec les grands avantages qu'elle apportait, Mgr Taché ne laissa pas de redouter les problèmes qu'elle posait. Les moyens plus faciles de communication donnaient entrée dans le pays à des gens d'une mentalité toute différente de celle de ses habitants. Les heurts et les conflits étaient à craindre. En 1870, lorsque les gens du pays se levèrent pour réclamer le respect de leurs droits méconnus, les gouvernants recou-

rurent à ses lumières et à son influence. C'est alors que Mgr Taché se montra grand bienfaiteur de son pays.

« Mgr Taché fut le grand bienfaiteur des Métis. Il les aima d'un amour sans bornes et les combla de bienfaits. Il connaissait l'histoire de toutes les familles et leur porta toujours une paternelle sollicitude. Ah ! puisse cette vérité être bien comprise, et la reconnaissance la graver en traits ineffaçables dans le cœur des gens du pays ! Que jamais une bouche ne se profane en osant porter atteinte à la mémoire de notre grand Archevêque !

« Comme le proclamait l'automne dernier, lors de la bénédiction de la cathédrale, Mgr Ireland, archevêque de Saint-Paul, c'est grâce à l'influence de Mgr Taché que l'Ouest canadien a été conservé à la couronne britannique : « Si Mgr Taché avait voulu, disait-il, le drapeau américain aurait remplacé le drapeau anglais dans cette partie du Canada, et les clochers de votre cathédrale toucheraient aux étoiles ! »

« Et aussi quelle ne fut pas la douleur de ce père au cœur si sensible lorsqu'en 1890 il vit son œuvre détruite par une inique législation ! Arrivé au soir de sa carrière, il reprit sa plume, cette plume qui avait déjà tracé de si nobles pages, pour revendiquer les droits de ses enfants et faire connaître la vérité. Ces pages éloquentes resteront comme la vérité et la justice, dont elles sont l'expression.

« Ah ! mes frères, ils furent grands nos deux premiers évêques, nos pères dans la foi, les fondateurs de l'Eglise de Saint-Boniface. Ce sont deux oliviers, deux candélabres, *duo olivæ, duo candelabra*, se tenant en présence du Seigneur (Apoc., II, 4.) D'eux et de leurs compagnons nous pouvons dire avec raison : *Corpora ipsorum in pace sepulta sunt et nomen eorum vivit in generationem et generationem*. (Eccli., XLIV, 14.) Leurs restes mortels sont ensevelis dans la paix et leur mémoire vit de génération en génération. »

A l'issue de cette touchante oraison funèbre, que nous

venons de résumer bien imparfaitemant, les six cercueils furent portés processionnellement par les prêtres dans la crypte de la cathédrale, où deux grands sarcophages en briques, revêtus et décorés en ciment, avaient été préparés, l'un à droite, du côté de l'Evangile, pour recevoir les restes de Mgr Provencher, et l'autre à gauche, du côté de l'épître, pour ceux de Mgr Taché. Un troisième sarcophage, plus modeste, placé au fond de la crypte, du côté de l'épître, reçut les restes de Mgr Faraud, et trois autres, plus petits, du côté de l'Evangile, ceux de M. l'abbé Darveau et des Pères Tissot et Maisonneuve.

(Les Cloches de Saint-Boniface.)

VICARIAT DE L'ALBERTA-SASKATCHEWAN

Noces de diamant sacerdotales du R. P. Lacombe, O. M. I.

Le 13 juin dernier, le R. P. Lacombe, o. m. i., a fêté le 60e anniversaire de son Ordination sacerdotale.

Cette faveur que la Providence réserve à quelques rares privilégiés n'aurait pas dû passer inaperçue dans nos « Missions ». Elles ne peuvent pourtant donner aucun détail sur le jubilé, puisqu'elles n'ont rien reçu, sauf l'entrefilet paru dans les « Cloches » de Saint-Boniface, et qui prouve heureusement que le vénéré jubilaire est en pleine activité. Si, en effet, il passa la journée du 13 juin à la maison-mère des Sœurs des saints noms de Jésus et de Marie à Hochelaga où il célébra sa messe de diamant, c'est qu'il faisait le voyage de Montréal dans l'intérêt de l'hospice de Midnapore.

Le 20 juin, il passait à Saint-Boniface amenant avec lui les Sœurs de la Providence qui vont diriger l'hospice érigé par ses soins.

Pendant ses 60 ans de sacerdoce, la vie du P. Lacombe a été assez remplie d'œuvres, de travaux, de peines et de sacrifices pour fournir non seulement à ses compagnons un thème de compliments mérités, mais encore à tous les membres de la Famille, une revue, un récit qui les eût édifiés autant que réjouis. Dans tout le Canada le nom seul du P. Lacombe n'est-il pas synonyme de Missionnaire et d'Apôtre ?

Lettre du R. P. Houssais (de Fay), à M. le Directeur du « Petit Messager ».

Good-Hope, le 16 janvier 1909.

BIEN CHER MONSIEUR ROBERT,

Etant encore dans le mois des souhaits de bonne année, je suis heureux de pouvoir vous exprimer ceux que je forme pour vous. Que le bon Dieu vous assiste et vous conserve encore longtemps sur cette terre, pour la belle œuvre où vous faites tant de bien. Vous êtes le premier des missionnaires et j'aime à croire que, lorsque le bon Dieu vous appellera à lui, vous serez accueilli par ceux qui vous auront précédés dans la tombe, mais je désire que ce soit le plus tard possible, car, comme disait feu Monseigneur Grandin, c'est inutile d'aller trop tôt flâner dans le Paradis, quand il y a ici-bas tant à faire pour l'œuvre du bon Dieu. Le saint homme, il aurait presque fait des reproches au bon Dieu, quand il lui prenait quelqu'un de ses Pères. Mais le bon Dieu se rit des projets des hommes, et il appelle à lui quand bon lui semble. Ainsi, l'été dernier, nous avons eu à déplorer la perte de deux Pères noyés dans les rapides du fort Smith. L'un était dans le nord depuis seize ans ; l'autre arrivait de France ; il se rendait à la

mission Résolution, qui lui était destinée. Il arrivait plein de zèle pour se dévouer au salut des pauvres Indiens, mais le bon Dieu l'a arrêté en route. Espérons qu'il aura eu égard à ses bonnes dispositions.

Le canot des deux Pères a chaviré en présence de beaucoup de sauvages. Ceux-ci se sont lancés au secours des naufragés, mais ils n'ont pu rejoindre ni Pères, ni canot.

On n'a pas retrouvé leurs corps. Quel coup terrible pour notre bon Vicaire apostolique quand il a appris la triste nouvelle!

Depuis le 26 novembre je suis seul à la mission avec le bon frère Kearney. Mes deux confrères sont à visiter les sauvages. L'un est allé à la Rivière Rouge visiter les Loucheux et passer les fêtes de Noël au milieu d'eux. L'autre est à visiter nos sauvages du large qui n'ont pas pu venir pour la Noël. C'est sa première course apostolique et son premier séjour dans le camp des sauvages. Il m'écrivait après Noël et paraissait enchanté de sa mission.

Les sauvages lui demandent de retourner encore les visiter l'année prochaine. Les deux Pères doivent être en route pour revenir à la mission. Ils vont avoir beaucoup à souffrir du froid et de la fatigue, car il leur faudra traîner les raquettes pendant huit ou neuf jours, et la température n'est pas précisément chaude : le thermomètre varie entre 40° et 50° centigrades.

Depuis deux jours, je commence à être inquiet sur leur compte, car ils devraient être arrivés ici et je ne vois rien venir. En leur absence, je n'ai guère eu de loisirs à la mission, car les sauvages sont venus nombreux pour la Noël, et toujours j'ai été occupé avec eux.

La plupart viennent de partir pour le bois, car ils n'ont plus rien à manger ici. Il ne reste plus que 8 ou 10 familles qui doivent partir, elles aussi, après dimanche. Nos pauvres Indiens vont-ils pouvoir trouver des vivres cet hiver? Je suis toujours inquiet quand je les vois partir à

cette époque de l'année, car, par ces grands froids, il n'est guère facile de chasser l'orignal et ils prennent peu de lièvres également, car ces petits animaux coupent les collets tendus pour les capturer. Enfin espérons que saint Joseph et saint Antoine viendront à leur secours.

Je dois vous remercier pour l'envoi que vous m'avez fait, l'été dernier. Le tout est arrivé en bon état. J'ai pu tirer quelque parti de ce que vous m'avez envoyé.

Je termine, Monsieur le Chanoine, en me recommandant à vos prières. N'oubliez pas non plus mes pauvres sauvages Peaux-de-Lièvres, qui ont besoin de la grâce du bon Dieu.

Votre très reconnaissant en N.-S. et M. I.

G. Houssais.

COLOMBIE BRITANNIQUE

Sacre de Mgr Célestin Joussard, O. M. I.

Evêque d'Arcadiopolis et Coadjuteur d'Athabaska.

Le dimanche 5 septembre 1909, en la belle église du Saint-Rosaire à Vancouver, Mgr Dontenwill, archevêque de Ptolémaïs, Supérieur Général, a donné la Consécration épiscopale à Mgr Joussard.

Les prélats qui assistaient l'archevêque consécrateur étaient : Mgr Grouard, vicaire apostolique d'Athabaska et Mgr Mc Donald, Evêque de Victoria (Col. Brit.). Etaient aussi présents à la cérémonie, le R. P. E. Bunoz, o. m. i., préfet apostolique du Yukon, en route pour le Concile, ainsi qu'une vingtaine de Pères Oblats, les Sœurs de la Providence et du Bon-Pasteur de Vancouver et de nombreux fidèles.

A l'occasion du sacre de Mgr Joussard les *Cloches de*

Saint-Boniface publient des renseignements sur le nouvel évêque et son Vicariat qui intéresseront nos lecteurs.

Après quarante-sept ans de travaux apostoliques, dont dix-huit d'épiscopat, dans les pénibles missions de l'Athabaska, Mgr Emile Grouard, *O. M. I.*, lors de son voyage à Rome l'automne dernier, exposa au Saint-Père qu'il se faisait vieux et sollicita le secours d'un auxiliaire qui pût partager avec lui les labeurs de la charge pastorale et au besoin le remplacer dans la visite des missions, la plupart fort distantes les unes des autres. Déjà en 1901, Rome, à sa demande, avait divisé son immense champ apostolique comprenant les territoires de l'Athabaska et du Mackenzie, en créant le nouveau vicariat du Mackenzie, qui fut confié à Mgr Breynat, *O. M. I.* Cette fois encore le Pasteur Suprême aquiesça à la prière du vieil évêque missionnaire et lui donna le 11 mai un coadjuteur, *cum futura successione*, dans la personne du R. P. Célestin Joussard, *O. M. I.*

Né le 2 octobre 1851 à Saint-Michel, dans le département de l'Isère et au diocèse de Grenoble, en France, Mgr Joussard est depuis vingt-neuf ans missionnaire au Canada. Il fit sa profession religieuse à Autun le 8 décembre 1876 et fut ordonné prêtre dans la même ville par Mgr Clut, *O. M. I.*, le 11 mars 1880. Après son ordination il traversa l'océan et arriva en août de la même année à Saint-Boniface, d'où il se dirigea vers les missions du Nord. En 72 jours il franchit la distance qui sépare Saint-Boniface du lac La Biche et arriva, après 16 jours de canot, au Fort Athabaska. Il passa l'hiver à la mission du Fort Smith et le printemps suivant se rendit au Fort Résolution, sur le grand lac des Esclaves, où il séjourna neuf ans. Appelé à la mission Saint-Henri du Fort Vermillion, sur la rivière La Paix, il y passa les vingt dernières années. Il était supérieur de cette florissante mission lorsque le Souverain Pontife le nomma évêque titulaire d'Arcadiopolis et coadjuteur de Mgr Grouard.

Pendant ces vingt-neuf années l'intrépide missionnaire est resté constamment à son poste, sans en sortir jamais, et n'eût été son élévation à l'épiscopat, il y aurait tout probablement terminé ses jours sans revoir, non seulement la France, mais même Saint-Boniface et Winnipeg.

De la race des héroïques évêques Oblats qui ont si vaillamment évangélisé les tribus sauvages de l'Ouest canadien, le nouvel élu est un homme de Dieu et un apôtre. C'est le modèle du véritable missionnaire, qui se dépense avec joie et enthousiasme au sein de la pauvreté et de la solitude, éloigné des multiples commodités qu'offre la civilisation moderne. La raquette et le canot, ou des attelages fort primitifs, sont encore les moyens ordinaires de locomotion usités dans ces régions. Et en plusieurs endroits la chasse et la pêche constituent les principales ressources d'alimentation.

Le vicariat apostolique de l'Athabaska comprend le nord de l'Alberta depuis le 55e degré de latitude et s'étend jusqu'au vicariat du Mackenzie. Il est borné à l'est par le diocèse de Prince-Albert et à l'ouest par les Montagnes-Rocheuses. Une population d'environ cinq mille sauvages, de diverses races ou tribus, en constitue la portion catholique la plus considérable. Le nouvel évêque parle les cinq langues les plus en usage parmi les fidèles : le français, l'anglais, le cris, le castor et le montagnais. Ces Indiens sont, pour la plupart, de fort honnêtes gens et d'excellents chrétiens. Les Oblats de Marie Immaculée sont les seuls missionnaires du vicariat. Ils sont actuellement 46, dont 2 évêques, 22 prêtres et 22 frères convers. Ils possèdent onze établissements avec Eglise et prêtre résident, ainsi que plusieurs postes de missions. Les Sœurs Grises, au nombre de 12, dirigent une école, un orphelinat et un hôpital au lac Athabaska, tandis que les Sœurs de la Providence de Montréal, au nombre de 34, tiennent cinq écoles-pensionnats où elles reçoivent les enfants indiens. Inappréciables sont les services que rendent ces dévouées religieuses

pour l'éducation de la jeunesse. Elles assurent le succès des travaux des missionnaires en préparant dans les enfants les éléments de futures familles chrétiennes.

Mais il semble que là comme ailleurs les Indiens soient destinés à disparaître ou du moins à s'éloigner à mesure que la civilisation envahit le pays. La partie nord de l'Alberta va bientôt être ouverte à la colonisation. Déjà on commence à l'explorer et à y faire des tracés de chemins de fer. Or, avec le concours des voies ferrées et des bateaux, les distances vont s'effacer et la solitude se peupler. Certaines régions, comme celle de la rivière La Paix, contiennent des terres qui, au point de vue de la culture, ne le cèdent en rien aux plus fertiles du Manitoba.

D'autres endroits, par contre, contiennent des richesses minières considérables. Ce vicariat, destiné à être érigé en diocèse régulier, offre donc des perspectives d'avenir fort consolantes. Aussi les deux évêques missionnaires, qui voient avec joie cet heureux développement, cette transformation, pour mieux dire, appellent de leurs vœux ardents la venue de colons catholiques. C'est ainsi que, partageant ces vues, S. G. Mgr l'Archevêque conseillait à Mgr Joussard, lors de sa récente visite à Saint-Boniface, d'aller visiter la Bretagne et d'inviter les colons bretons à venir coloniser les rives de la rivière La Paix et autres endroits propres à la culture. Des colons canadiens-français et métis sont déjà établis dans ces régions. Inutile d'ajouter que d'autres y seraient les bienvenus.

Comme on le voit grande est la tâche qui incombe au nouvel évêque. Puisse l'Esprit-Saint l'éclairer et l'aider dans cette œuvre importante de la sanctification des âmes et de la colonisation catholique! Des grâces de choix viennent de lui être accordées avec abondance dans la solennelle cérémonie de son sacre.

C'est de tout cœur que les Missions souhaitent au nouveau prélat, longue vie et heureux succès.

JAFFNA

Un Cercle Catholique.

L'ouverture du Cercle catholique de Jaffna a pris les proportions d'un événement pour la ville et même pour tous les catholiques du diocèse de Jaffna. Ceux de ces derniers qui résident à Colombo s'etaient réunis dès le 31 août dans une salle d'école de Saint-Sébastien pour organiser leur participation aux fêtes, et bon nombre de télégrammes de sympathie ont annoncé le regret des absents.

Donc, le 8 septembre dernier, fête de la Nativité de la sainte Vierge, la Bibliothèque catholique Saint-Joseph de Jaffna fêtait le 25e anniversaire de sa fondation. Après avoir fait beaucoup de bien pendant ce quart de siècle, l'œuvre qui s'est constamment développée se transforme aujourd'hui en Cercle catholique.

Pour la circonstance, le « Jaffna Catholic Guardian » a paru dans une édition de luxe. Il rappelle le passé de l'œuvre depuis sa fondation sous les auspices et l'impulsion de Mgr Mélizan, alors évêque de Jaffna, le 8 septembre 1884, et ses progrès successifs. Le R. P. Lytton, o. m. i., disait alors dans son discours d'ouverture : « Quelqu'un « dira peut-être que l'œuvre ne durera pas ; qu'elle est le « fruit d'un enthousiasme passager -- un feu de paille. « C'est à vous, catholiques de Jaffna, de montrer si vous « entendez la maintenir ou la laisser mourir. »

Dans cet heureux pays où les catholiques ne savent pas reculer, l'expérience est faite et bien faite. Le 8 septembre dernier, c'était donc tout à la fois le passé, le présent et l'avenir que l'on célébrait dans cette assemblée, que Mgr Joulain, évêque de Jaffna, voulut présider lui-même.

Son succès montre bien la force du catholicisme à Ceylan et ne contribuera pas peu à imposer son prestige en face des protestants et des bouddhistes.

Vicariat de l'Afrique du Sud : Kimberley. Modification territoriale du Vicariat apostolique de Kimberley.

Par un décret du 7 juillet 1909, la Sacrée Congrégation de la Propagande, après avoir détaché du Vicariat apostolique du fleuve Orange (Afrique méridionale) le district « Grand Namaqualand » pour l'ériger en préfecture apostolique distincte, a compensé le Vicariat apostolique du fleuve Orange en lui ajoutant quatre districts dont l'un dénommé « Gordonia » est enlevé au Vicariat apostolique de Kimberley.

A. A. S. V° 1, p. 581.

VARIÉTÉS

Vicariat de Ceylan (Colombo).

Le jubilé du P. Le Cam.

..... On se plaint de tous les côtés que nous n'écrivons pas : les Chapitres généraux nomment des rapporteurs officiels qui gardent un silence plus ou moins éloquent ; des directeurs de revues attendent toujours, comme sœur Anne, des articles qui n'arrivent pas ; des ordres viennent des hauteurs de l'administration, et dans ces quartiers-ci

on persiste dans un inique silence. Ce ne sont pas les nouvelles qui manquent, mais nous n'avons pas les plumes dégourdies qu'il faudrait. Ce n'est pas après avoir farfouillé pendant des années dans la syntaxe tamoule ou singhalaise que l'on peut aligner des périodes académiques dans des annales en français.

On m'a demandé de vous écrire et me voici ; mais je dois commencer par un exorde touchant pour conquérir l'indulgence des lecteurs... Il y a un proverbe tamoul qui dit : « La joie d'un Brahme qu'on invite à un bon repas, d'une vache affamée à qui l'on présente de l'herbe fraîche, etc., n'est pas plus grande que la joie d'un bon soldat qui part pour la guerre. » J'avais presque envie de le bouleverser et de vous dire que « la joie d'un Brahme qu'on invite aux galères, d'une vache affamée à qui l'on présente un tas de cailloux, d'un bon soldat qui reçoit un coup de bâton, n'est pas plus grande que la joie d'un missionnaire à qui l'on commande d'écrire un rapport. » D'autre part, il y a un autre proverbe tamoul qui prétend qu'il « est prudent de vivre en bons rapports avec son cuisinier, les poètes, les médecins, les magiciens, les gouverneurs du pays, les gens obstinés, les personnes riches..... » et, probablement aussi, avec les directeurs d'annales.

Donc, voici un rapport, en style missionnaire, en phrases décousues, etc.

Nous avons célébré le jubilé du P. Le Cam le 23 juin. La veille était un jour de deuil pour l'archidiocèse de Colombo et un grand nombre de Pères s'étaient réunis à Borella pour accompagner à sa dernière demeure notre bon P. Lafarge, qui a travaillé au salut des âmes dans ce pays durant vingt-neuf longues années et s'est éteint doucement, après une assez courte maladie, dans des sentiments admirables de soumission et de résignation à la sainte volonté de Dieu.

Aimons-nous ! nos rangs s'éclaircissent,
Chaque heure emporte un sentiment ;
Que nos pauvres âmes s'unissent
Et se serrent plus tendrement !

Et c'est précisément après cette cérémonie funèbre que nos Pères se sont « serrés plus tendrement » autour d'un vénérable, qui travaillait ici bien avant le P. Lafarge et d'autres qui dorment leur paisible sommeil à ses côtés dans le cimetière de Colombo ; que cinquante années de sacerdoce et d'un travail herculéen laissent encore vigoureux, et qui garde au cœur le ferme espoir d'atteindre ses noces de diamant.

Les noces d'or se célébraient à Négombo, où le P. Le Cam travaille depuis plusieurs années. Négombo est une petite ville qui compte une population de 12.000 catholiques, pleins de foi, très enthousiastes, très attachés à leurs Pères et toujours prêts à faire les choses en grand quand il s'agit d'une cérémonie de leur église. Ce jour-là, pour honorer le vénérable jubilaire, leur église qui est probablement la plus spacieuse et la plus belle du diocèse après la cathédrale, s'était parée de ses plus beaux ornements. Les murs rouges, qui attendent depuis longtemps un crépissage bien mérité, cachaient leurs briques sous des tentures rutilantes et de longues oriflammes pendaient à tous les piliers. A la façade, des drapeaux claquaient sous le vent, et le presbytère, que des plantes grimpantes toujours vertes cachent presque en entier à la vue, était une vraie mosaïque de drapeaux et de lanternes bleues, rouges, jaunes, grises, vertes, etc. Dans la grande salle de la maison, quelques écussons, des drapeaux français et autres décoraient les murailles.

Le 22 au soir, les Pères commencèrent à se rassembler « *hi in curribus et hi in equis* » par charrette à bœufs, par bateau, par omnibus, par chemin de fer et même par automobiles, et quelques-uns « *in nomine Domini* », si cela peut signifier « à pied ». Le Père Provincial vint de

Colombo, et le Père Vicaire Général avec le Père Recteur du collège, le Père Curé de la cathédrale, le bon vieux P. Chounavel et quelques autres. A l'arrivée des illustres visiteurs, le P. Le Cam ne se trouvait ni au débarcadère, ni à la station, ni même au presbytère, mais là où on est toujours sûr de le trouver : dans un coin de la vaste église à son confessionnal.

Le 23 juin 1909, jour du jubilé, 50e anniversaire de l'ordination sacerdotale du R. P. Yves Le Cam et le 51e de son oblation, les deux cloches qui se balancent à un arbre dans le jardin du presbytère annonçaient de grand matin la grande nouvelle à toute la ville, et trois ou quatre petits canons s'en donnaient à cœur joie au point du jour. Vingt-trois Pères s'étaient réunis autour du jubilaire dès les premières heures du jour, et un télégramme de Rome apportait la première douce émotion au P. Le Cam dès l'aurore : « *Beatissimus Pater ; tibi anniversarium ab inito sacerdotio quinquagesimum celebranti ; Apostolicam Benedictionem cœlestium bonorum auspicem, effuso animo impertitur.* » Le bon Père avait déjà les larmes aux yeux, et ne comprenait pas « qu'on fît tant d'honneur à un pauvre vieux. »

A 8 h. 1/2, grand'messe avec diacre et sous-diacre. Le P. Le Cam partait tout simplement pour la sacristie revêtir les ornements sacrés, quand on lui annonça qu'il devait partir en vêtements sacerdotaux du presbytère même. Cela aussi, il le trouvait de trop. Il ne se soumit que quand un jeune Père, son compagnon de Négombo, lui annonça gravement qu'une fois tous les cinquante ans n'est pas trop pour se considérer comme certains saints du martyrologe « *damnatus ad bestias* », ce que le bon Père ne prit certainement pas pour une injure à l'adresse des visiteurs.

Donc, il y eut grand'messe, grandissime messe en musique, avec une grandissime fanfare et un grandissime sermon en tamoul du P. Chounavel. Le prédicateur, sous

le poids de ses quatre-vingt-quatre ans, ne plie pas encore trop, même au pied de la chaire ; mais quand il y monte, il rajeunit de cinquante ans, et c'est d'une voix puissante et avec l'onction qu'on lui connaît qu'il donna à son auditoire, durant une demi-heure, les considérations les plus hautes et les plus touchantes sur le sacerdoce et le ministère sacerdotal. Le *Te Deum* et la bénédiction du Très Saint Sacrement clôturèrent la fête religieuse.

Pendant ce temps, des centaines de pénitents du P. Le Cam et des multitudes d'enfants baptisés par lui priaient pour lui devant l'autel où il célébrait dans tout l'éclat de ses cinquante ans de sacerdoce.

Après la messe, le R. P. Jules Collin, Provincial, entouré de tous les Pères présents, offrit, au nom de la Congrégation, un humble présent au jubilaire. Le présent consistait en une collection de la vie des Saints, le plus agréable qu'on pût offrir à un prêtre qui a toujours devant les yeux l'avis de saint Paul à Timothée : « *Attende lectioni...* » Le P. Le Cam est réputé pour son amour des livres, et ce ne fut une surprise pour personne que l'histoire racontée par le P. Provincial, sur les anciens temps du jubilaire à Jaffna, quand on le trouvait grimpé sur une échelle de la bibliothèque, cherchant, sous la poussière des vieux rayons, des arguments pour écraser quelque antagoniste dans les colonnes du journal catholique.

Et on s'embrassa cordialement.

A la fin du dîner... mais j'allais oublier le plus beau : les présentations des fidèles ! Dans une des salles de la maison, on avait préparé une estrade où on fit monter le jubilaire, et la Congrégation des Enfants de Marie, les jeunes gens de Négombo, lurent une magnifique adresse, richement enluminée. « Ils remerciaient le Révérend Père de son dévouement pour eux, passant des heures au confessionnal pour régénérer leurs âmes dans le sacrement de Pénitence, leur prêchant avec zèle et les guidant toujours de ses avis salutaires et sûrs. » Ils présentèrent alors, avec un bouquet

superbe, un bréviaire très riche, pour que le Père se souvienne d'eux dans ses prières.

Les enfants de l'école anglaise vinrent à leur tour. Et pour tous, le bon P. Le Cam avait quelques sages avis, que ce 50e anniversaire a dû rendre impressionnants et graver dans la mémoire de ces enfants.

La paroisse de St-Sébastien vint chanter un hymne en tamoul : ce fut enlevé avec entrain par les enfants, et a dû donner de grandes émotions patriotiques au jubilaire, car c'était sur l'air de : « Gloire immortelle de nos aïeux », et les échos de la « Marseillaise », jouée avec brio par la fanfare, n'étaient pas encore éteints sous la véranda extérieure. En tout cas, si la patrie est loin et si nous n'avons plus ici que des « airs français » pour nous la rappeler, le dévouement de ses anciens chevaliers fut évoqué là par ces braves gens qui venaient remercier le Père de tout ce qu'il avait fait pour eux, il y a quelques années, quand le choléra faisait des ravages épouvantables dans leur paroisse et que le Père, jour et nuit, circulait de maison en maison pour porter les derniers secours de la religion aux pauvres victimes. C'est là une « gloire immortelle de nos aïeux » dans l'apostolat, que le chant de ces enfants a présentée à l'admiration des jeunes Pères.

Quelques autres présentations eurent lieu, et puis la nombreuse communauté fut laissée aux douceurs de quelques moments d'entretien fraternel avant l'examen particulier.

Quand il y a une réunion, à Colombo, des anciens élèves de tel collège ou des membres de tel club, nos journaux coloniaux ont de longues colonnes pour les discours des dîneurs : cela n'en finit plus. Nous eûmes aussi des discours, mais ils finirent beaucoup trop tôt. Le P. Brault, au nom de Mgr l'Archevêque, félicita le jubilaire et le remercia de tout le bien qu'il a fait dans le diocèse de Colombo : confesseur infatigable, prêcheur inépuisable, baptiseur incomparable. Et en son propre nom, comme

ancien curé du jubilaire, il lui décerna le titre de vicaire admirable, sauveur de son curé, qui « serait, dit-il, mort à la tâche, si le P. Le Cam n'avait pas été là, comme le bon Cyrénéen, pour porter une grosse partie de la croix *paroissiale.* »

Le P. Charles Collin, recteur du collège, se leva alors pour protester contre la désastreuse coutume qui s'introduit de laisser aux vieux l'honneur de célébrer les jubilés des vieux. Et pour prouver que les vieux ne s'y entendent guère, il se mit à débiter au jubilaire, avec force commentaires, toutes les injures de son vocabulaire, le traitant de bourreau... de travail, de marteau... de moderniste ; il alla jusqu'à le traiter de cimetière, mais ceux qui l'ont entendu savent qu'il n'y avait rien de lugubre dans son épithète. Enfin, il prouva tellement bien sa thèse que, désormais, les jeunes n'ouvriront plus la bouche dans des circonstances pareilles : juste ce que le P. Collin ne voulait pas démontrer.

Le vénéré jubilaire remercia tout le monde et protesta de son dévouement à la Congrégation et aux missions auxquelles il est prêt à donner encore les années que le Bon Dieu lui tient en réserve.

Le soir, les enfants des écoles avaient des « sports » ; en pays anglais, il n'y a pas de fête sans sports, et ce jour-là ce fut un succès. On courut, on sauta, on cassa des pots et perça des sacs, on épuisa quelques boîtes de dragées, et les heureux gagnants allèrent recevoir leurs prix des mains du jubilaire.

A 5 heures du soir, toute la population se réunit autour du Père pour lui offrir les félicitations et le présent de la ville. Et, à la tombée de la nuit, toutes les lanternes bleues et rouges, et blanches et vertes, firent du presbytère comme un palais des contes des mille et une nuits, et c'est à la lueur de ces joyeuses veilleuses que ce 50e anniversaire s'endormit pour jamais.

Un vieux poète disait autrefois :

Le soleil tombe et remonte toujours ;
On voit mourir et renaître les roses,
Il n'en est pas ainsi de nos beaux jours.

Evidemment, on ne peut pas avoir des jubilés chaque fois que « le soleil remonte », ni même chaque fois que « renaissent les roses ». Mais, dans dix ans, les roses jubilaires du P. Le Cam renaîtront, couvertes d'une rosée de diamants. C'est le souhait de tous les compagnons du P. Le Cam et rien ne fait prévoir que ce souhait ne sera pas réalisé. Le Bon Dieu est bon, qui garde dans sa vigne les ouvriers de la première heure, pour montrer aux autres comment on doit porter le poids du jour et de la chaleur, et gagner, par un long labeur, une part de l'héritage du Père de famille.

Un Oblat.

ÉCHOS DE LA FAMILLE

Monseigneur le Supérieur Général a quitté New-Vestminster (Col. Brit.), le 19 octobre, pour se rendre au Texas (2e Province américaine). Notre Révérendissime Père a dû suspendre sa visite des Provinces et vicariats du Canada par suite de l'absence de Nosseigneurs les Evêques et des Révérends Pères Provinciaux qui ont pris part au Concile plénier, à Québec. La visite du Texas terminée, Monseigneur compte, avant de reprendre le chemin de Rome, revenir au Canada où il verra nos vénérés chefs de missions, de retour du Concile.



Les catholiques de Vancouver et de New-Westminster ont accueilli notre Révérendissime Père, leur ancien pas-

teur, avec les plus vives démonstrations de joie et de respectueuse sympathie.

Dans les discours que lui ont adressés les notables de la population et les présidents de diverses sociétés, on sentait tout à la fois et leur regret d'avoir à se séparer de Sa Grandeur, et leur satisfaction de son élévation à la charge de Supérieur Général de la Congrégation qui a évangélisé le pays.



Le dimanche 10 octobre, Son Em. le Cardinal Vicaire a consacré l'autel et bénit la chapelle de la nouvelle maison des Sœurs de l'Espérance à Rome. Nos Frères scolastiques ont servi à l'autel et chanté à la tribune pendant la cérémonie, ainsi que pour la bénédiction du Saint Sacrement qui a été donnée, le soir, par le cardinal Vivès, protecteur de la Congrégation de la Sainte-Famille.



Plus de quatre-vingts Pères de la Province du Canada ont pris part à la retraite prêchée au juniorat d'Ottawa, du 24 au 31 août, par le R. P. Provincial qui, dès le lendemain, commençait la retraite du scolasticat terminée le 8 septembre 1909. Ces deux retraites, bien suivies, furent des plus édifiantes de silence, de piété, etc.

Quant aux deux dernières retraites à donner : celle des Supérieurs, au noviciat de Lachine, et celle des Frères convers, au Cap de la Madeleine, elles ne pourront avoir lieu qu'après la clôture du Concile national canadien.



Le dimanche 12 septembre, il y avait, dans l'église de nos Pères, à Hull, une imposante cérémonie. On célébrait l'inauguration de l'église nouvellement décorée et devenue une des plus belles du pays. Mgr Langevin, archevêque de Saint-Boniface, a prêché le matin ; Mgr Grouard, vicaire

apostolique d'Athabaska, a prêché le soir, et Mgr Joussard, consacré le dimanche précédent, a officié pontificalement. En un mot, tout fut très beau : sermons, musique, assistance et... même la quête, faite par Mgr Grouard et son coadjuteur, au profit des missions de l'Athabaska.



Les Pères de l'Alberta et de la Saskatchewan ont entendu, cet été, la parole apostolique du R. P. G. Charlebois, supérieur du scolasticat d'Ottawa.



Une note des *Cloches*. Les 8 et 9 septembre, de belles fêtes ont eu lieu dans la ville épiscopale de S. G. Mgr Legal pour célébrer le jubilé de diamant sacerdotal du R. P. Lacombe, et le 50e anniversaire de l'arrivée des Sœurs Grises à Saint-Albert.



Le Rév. Père Provincial de la Province Britannique, les RR. PP. Clarke et Matthews ont prêché une mission à Blarney (diocèse de Cloyne, Irlande) du 29 août au 12 septembre 1909. Succès bien consolants.



Le 29 juin, le R. P. G. Griaux a célébré ses noces d'argent à Colombo. A la messe chantée dans la chapelle du S.-C., le jubilaire était assisté de deux de ses fils spirituels, les RR. PP. John Perera et Robert Fernando.



Au cours de la visite pastorale et tournée de confirmation qu'il a faite cette année dans son diocèse de Saint-Boniface, Mgr Langevin a reçu de la part des populations les marques d'affectueuse vénération bien dues à sa personne et à son

caractère. Partout les fidèles manifestaient leur reconnaissance envers leur archevêque pour son intrépide vaillance à défendre et à soutenir leurs droits de catholiques et de citoyens.

***

L'ancienne académie Provencher, à Saint-Boniface, vient d'être transformée en Petit Séminaire de l'archidiocèse. Après avoir été aménagé pour sa nouvelle destination, l'établissement a ouvert ses portes, le 1er septembre 1909, à une quarantaine d'élèves, dont huit Ruthènes.



Deux Congrès ont réuni à Winnipeg (Man) les catholiques allemands, 14 et 15 juillet, et les catholiques polonais, 4, 5 et 6 septembre.

Mgr Langevin, dans une lettre du 3 juillet, demandait aux congressistes de promouvoir l'organisation et l'action catholiques dont le besoin se fait sentir dans l'Ouest, surtout au point de vue des écoles. Mgr l'Archevêque a été très satisfait du succès des réunions ; il a présidé la clôture du Congrès allemand à l'église Saint-Joseph de Winnipeg et, seul, son départ pour le Concile l'a empêché d'accorder la même faveur au Congrès polonais.



Le R. P. J. Welch, *o. m. i.*, administrateur de l'archidiocèse de Vancouver, avant de partir pour le Concile du Canada, a fait connaître que les rétributions exigées jusqu'ici dans les écoles catholiques étaient supprimées. Les parents n'auront désormais plus d'excuses pour ne pas envoyer leurs enfants dans les écoles catholiques.

Ces écoles sont d'ailleurs bien fréquentées. Ainsi à Vancouver, dans la paroisse du Sacré-Cœur, la classe pour les enfants de la première communion est particulièrement nombreuse. Au catéchisme du dimanche soir, le R. P. Duplanil en a ajouté un le samedi.

En l'absence du R. P. Welch, le R. P. Peytavin a été chargé de l'administration du diocèse.

***

A Ceylan, l'Association Bouddhiste des Jeunes Gens vient de publier un livre impie, sous le titre « Les Croyances du Christianisme ». Il ne contient pas de nouveauté sensationnelle mais un vulgaire ramassis d'objections contre la Sainte Ecriture, les Vérités de la Foi, etc., objections ressassées et cent fois réfutées. Pourtant, tel qu'il est, il peut nuire aux personnes peu instruites, et c'est pourquoi Mgr Coudert, archevêque de Colombo, a adressé aux fidèles de l'archidiocèse une lettre pastorale très énergique pour condamner ce livre et en interdire la lecture.

***

Mgr Joulain, évêque de Jaffna, mu par les mêmes motifs que son vénéré métropolitain, a, par un acte officiel du 24 août, adhéré pleinement à la lettre pastorale de Mgr Coudert. Il a également prohibé la vente, la lecture et la possession de ce livre impie, sous peine de péché grave et réservé.

Chose triste à dire : les protestants, qui devraient s'unir aux évêques, gardiens et défenseurs de la Vérité chrétienne, paraissent plus enclins à regretter le zèle des évêques catholiques qu'à condamner les misérables attaques de l'infidélité !

***

Pour la fête de Notre-Dame des Neiges, le 4 août, dix-huit mille pèlerins du diocèse de Jaffna étaient réunis à Sinna-Madhu, sous la présidence de Mgr Joulain. Une neuvaine préparatoire à la fête avait été prêchée aux pèlerins à partir du 27 juillet, sous la direction du R. P. Vorlander. Quant au sermon de circonstance, il a été donné par le R. P. Gnana Prakasar, qui assistait au pèlerinage pour la seizième fois.

***

Nous relevons dans le *Catholic Guardian* de Jaffna que S. G. Mgr Joulain n'a pas craint d'affronter les travaux d'une mission de trois semaines. Tour à tour les enfants, les femmes et les hommes de Narantanai ont entendu la parole de Dieu qui leur était annoncée par leur évêque et plusieurs missionnaires.

***

Le même numéro du 14 août 1909 annonce l'érection de la nouvelle paroisse de Notre-Dame du Refuge à Jaffna.

On se souvient encore à Jaffna du temps où le curé de la cathédrale était chargé des catholiques de la ville et des missions environnantes. Grâce à Dieu et au zèle apostolique de Monseigneur l'Evêque, aujourd'hui il n'y a pas moins de quatre paroisses où les fidèles sont sûrs de trouver les secours spirituels dont ils ont besoin. La nouvelle église de Notre-Dame du Refuge est un des plus importants travaux qui réclament la générosité des paroissiens et le dévouement du curé, le R. P. C. Marguerit., *o. m. i.*

CHRONIQUE PIEUSE

La vraie dévotion à la Très Sainte Vierge.

Un Congrès Marial a siégé à Aoste les 6-7-8 septembre dernier, clôturant dignement les grandes fêtes du huitième centenaire de la mort de saint Anselme. Plus de trois mille communions ont été distribuées à la Cathédrale en ces jours : 1.300 le seul jour de la Nativité.

Parmi les travaux présentés au Congrès nous sommes

heureux de signaler à l'attention de nos lecteurs la remarquable réponse donnée par le R. P. J. Bernard à la 5e question du programme.

En quoi consiste la vraie dévotion à la sainte Vierge, et quelles formes elle doit actuellement revêtir pour être efficace ?

La vraie dévotion à la très sainte Vierge consiste dans l'imitation et l'invocation. L'imitation est évidemment l'invocation la plus parfaite, selon la parole des saints Docteurs : *Probatio amoris imitatio virtutum.* Mais outre qu'elle n'est pas spéciale, puisqu'on arrive à copier les vertus de Marie en copiant celles de Notre-Seigneur et des saints, l'imitation est une dévotion qui manque de corps et qui paraît dès lors bien vague à la plupart des âmes chrétiennes, à ce point qu'on pourrait l'appeler le but, tandis que l'invocation est le moyen d'y atteindre. Du reste, bien rares sont les enfants de Marie assez fervents pour s'appliquer d'une manière constante et positive à l'imitation de leur céleste Mère ; et avant tout il faut être pratique.

L'invocation ne consiste pas seulement dans les prières, mais aussi dans les actes. C'est invoquer Marie que de porter ses scapulaires et ses médailles, prendre part à ses pèlerinages, faire partie de ses confréries et orner ses temples et ses autels ; mais ces actes pieux qui sont fort bons ne sont par eux-mêmes qu'une dévotion insuffisante : combien qui portent scapulaires et médailles sans y penser ! et les pèlerinages et les confréries ne constituent pas la dévotion régulière et quotidienne qui est souverainement désirable. Ne mentionnons que pour mémoire le jeûne du samedi, l'office de la très sainte Vierge, le rosaire même qui sont des dévotions très excellentes et qu'on ne saurait trop recommander, — la dernière surtout — mais que la grande majorité des chrétiens ne peut guère pratiquer. — C'est par élimination que nous arrivons ainsi à

notre chère dévotion du chapelet qui nous paraît « la plus pratique » en même temps que « la plus salutaire » et « la plus efficace ».

I. — Elle est la plus pratique. Elle ne demande pas beaucoup de science, comme la méditation des perfections et des vertus ; ni beaucoup de temps comme l'office et le saint rosaire ; ni beaucoup de ferveur comme l'imitation et le jeûne. L'âme la plus simple sait toutes les prières qui le composent ; la personne la plus occupée peut lui consacrer, ne serait-ce qu'en marchant ou en se reposant, les huit ou dix minutes qu'elle réclame ; et le chrétien le plus ordinaire ne trouve pas exagéré de tresser cette couronne à sa Mère du ciel : la preuve en est que cette dévotion est encore la plus répandue parmi les âmes qui ne se piquent pas pour cela de sainteté.

II. — Elle est la plus salutaire. Sans parler de la gloire qui en revient à la très sainte Vierge et des indulgences dont bénéficient les âmes du purgatoire et des grâces qu'elle attire sur l'Eglise en général en vertu de la communion des saints, la dévotion du chapelet fait un bien immense à celui qui la pratique et à ceux qui l'entourent. Pour commencer par ceux-ci, qu'il est éloquent l'exemple donné par un chrétien qui égrène son chapelet ! et que de bénédictions arrivent dans une famille par les invocations de ce fidèle enfant de Marie ! Celui qui le récite en retire des bienfaits incalculables, indépendamment même des grâces qu'il reçoit ; son esprit n'a pas à craindre de se matérialiser puisqu'il s'élève tous les jours vers le ciel ; son cœur puise dans les *Ave Maria* comme un amour instinctif de délicatesse et de pureté, et, au besoin, de salutaires remords ; et sa volonté, qui se surmonte assez pour y être fidèle, trouve dans cet effort lui-même des trésors d'énergie. Combien de petites ouvrières doivent à leur chapelet cette atmosphère surnaturelle qu'elles respirent, qui les garde innocentes et qui les fait persévérer dans un travail écrasant par sa monotonie !

III. — Elle est enfin la plus efficace puisqu'elle est composée des prières les plus parfaites que la terre connaisse : avec le *Credo* qui est le chant du chrétien ; c'est le *Gloria* à la Sainte Trinité qui est le cantique des anges et de la béatitude ; c'est le *Pater* qui est tombé des lèvres de Jésus ; et c'est surtout l'*Ave Maria* que l'archange Gabriel, sainte Elisabeth et l'Eglise ont formé de concert sous l'inspiration de l'Esprit de Dieu. Qu'est-il besoin d'insister ? Le chapelet est une cassolette d'encens dont le parfum est le plus pur et le plus suave qui puisse monter de la terre au ciel.

Ces considérations rapides, dont la vérité nous parait évidente, nous amènent à quatre conclusions pratiques, que nous voudrions entendre exprimer souvent et en chaire, et au confessionnal, et dans les causeries de l'amitié :

1° Recommander de *porter* le chapelet qui est pour notre âme un céleste talisman. Le démon hésite à attaquer le chrétien qui le porte, comme le brigand hésite à attaquer l'homme qui est armé. Qu'il serait fort celui que le démon assaille, s'il savait serrer un instant son chapelet dans sa main ! Mais c'est le soir surtout, c'est la nuit que son arme lui sera utile, puisque l'esprit de ténèbres se plaît particulièrement à attaquer les âmes à l'heure des ténèbres. La jeunesse qui a son chapelet à la portée de sa main dans les moments dangereux n'exprimera jamais assez sa reconnaissance au bon ange qui lui a conseillé de ne pas se coucher sans le suspendre à son cou ou à son bras. Pourquoi n'aurait-on pas son chapelet de jour et son chapelet de nuit ?

2° Recommandons de *répandre* le chapelet ; non pas seulement sa dévotion, mais son objet matériel, sa couronne sensible sur laquelle les âmes formeront des couronnes spirituelles. Après ce que nous avons dit, conçoit-on une œuvre de charité plus salutaire ? et l'argent dépensé à cet effet ne produira-t-il pas au centuple ? — Le voyageur qui marche sur la grande route, l'enfant qui garde son

troupeau, la mère qui veille sur un berceau ou sur un lit de malade, le vieillard qui garde la chambre ou le coin du feu, ne l'égrèneraient-ils pas au moins de temps en temps, ce chapelet de leur poche dont leur ange gardien rappellerait le souvenir?

3° Recommandons de *réciter* le chapelet tous les jours, et en entier autant que possible. Il faut si peu de temps! Un enfant de Marie refusera-t-il de consacrer quelques minutes à sa mère? D'autant que le chapelet peut être récité partout et avec le plus filial sans façon. Elles sont bénies les maisons qui le récitent en famille et qui font précéder ou suivre la prière du soir de cette prière à la très sainte Vierge. Mais encore si cette désirable pratique ne peut se réaliser, pourquoi le chapelet ne parfumerait-il pas dans la journée un moment de travail? Et si les mains occupées ne peuvent l'égrener, que s'apanouissent quand même sur les lèvres ces fleurs d'*Ave Maria* que les anges se chargeront de tresser en couronne pour les offrir à leur céleste Reine!

4° Recommandons enfin de *multiplier* les chapelets. Cette prière si facile, relativement courte, et si suave, peut se renouveler dans le courant de la journée. Elle n'aura pas toujours la même ferveur : les lèvres nonchalantes et distraites ne prononceront souvent que des *Ave Maria* engourdis : eh! qu'importe! est-il défendu à un enfant de s'assoupir dans les bras de sa mère en lui murmurant des : « Je vous aime » à moitié endormis? Et quelle est donc la prière que nous ferions persévérante si nous ne pouvions prier qu'aux heures de ferveur?... Heureuses, mille fois heureuses les belles âmes — et il s'en trouve encore, grâce à Dieu — qui ont pris une telle habitude de leur chapelet qu'elles ne peuvent plus s'en séparer! Cette habitude se développe de plus en plus en elles avec les années, et elle devient si douce, si douce, que leur main mourante l'égrène encore instinctivement. Beaux vieillards que l'âge ou la maladie paralyse, ils

soupirent quelquefois à la pensée qu'ils ne sont plus bons à rien. — Ah ! le ciel leur dira plus tard qu'on n'est pas inutile quand tout le jour on couronne sa Reine ; la terre leur dira qu'on n'est pas inutile quand tout le jour on attire sur elle des bénédictions abondantes : et le purgatoire leur dira qu'on n'est pas inutile quand tout le jour on soulage ou on délivre ses pauvres prisonnières.

Nous ne craignons pas d'affirmer, en finissant, que la dévotion du chapelet est un des signes les plus caractéristiques de prédestination ; et on ne conçoit guère qu'une âme qui a demandé au moins cinquante fois par jour à la très sainte Vierge de prier pour elle au moment de la mort, puisse craindre pour son salut, quand les siècles proclament qu'on n'a jamais entendu dire qu'aucun de ceux qui l'ont invoquée ait été abandonné !

Puisse le cher peuple d'Aoste aimer toujours le chapelet de plus en plus et de tout son cœur ! Dans son paradis terrestre, la nouvelle Eve l'éloignera de l'arbre défendu et le nourrira de l'arbre de vie. Heureux dans ses villes et dans ses villages, qui apparaissent comme de gracieuses oasis au sommet, sur le flanc ou au pied des montagnes, il paiera à la cité dirigeante le tribut de son dévouement : de la vallée du Grand Saint-Bernard, de celle du Petit Saint-Bernard et de Courmayeur, et de celle encore que la Doire en s'éloignant fait retentir de ses regrets, et de toutes enfin monteront tous les jours des nuées d'*Ave Maria* qui répandront sans cesse sur la belle ville d'Aoste leur bienfaisante rosée ! »

DÉCRETS DES S. CONGRÉGATIONS ROMAINES

S. C. des Religieux.

I

30 juillet 1909.

INSTRUCTIO CIRCA DEBITA ET OBLIGATIONES ŒCONOMICAS A RELIGIOSIS FAMILIIS SUSCIPIENDA

Inter ea, quæ religiosis Familiis majus detrimentum afferunt, quæque sicut earum tranquillitatem perturbant, ita bonam existimationem in discrimen vocant, præcipue est numeranda nimia facilitas, qua aliquando debita contrahuntur.

Sæpe enim æs alienum inconsulto et intemperate suscipitur, sive ad excitandas domos, sive ad eas augendas et ampliandas, sive ad tyrones plus æquo recipiendos, sive ad manum apponendam operibus vel instituendæ juventutis, vel sublevandæ miseriæ.

Quæ quidem omnia, licet vel in se, vel ratione præstituti finis, sint opera laude digna, quum tamen regulis christianæ prudentiæ et æquæ administrationis non semper respondeant, ideoque apostolicarum præscriptionum verbis et spiritui contraria sint, Deo esse grata non possunt, nec proximo valent permansuram affere utilitatem.

Quum autem in dies misere succrescat hujusmodi abusus, debita contrahendi absque prudentibus cautelis, et frequenter sine venia, sive Superioris generalis sive hujus Apostolicæ Sedis ; attentis peculiaribus et extraordinariis sane circumstantiis, in quibus publicæ et privatæ res œconomicæ versantur ; ne domus quæcumque religiosæ, ex sua leviori agendi ratione, in ære alieno contrahendo damnum in posterum persentiant ; sanctissimus Dominus noster Pius Papa X, habitis suffragiis Emorum Patrum Cardina-

lium hujus sacræ Congregationis negotiis Religiosorum Sodalium præpositæ, in plenario cœtu ad Vaticanum habito, die 30 julii 1909, post maturum examen, hæc decernere, statuere et præscribere dignatus est, a singulis Ordinibus, congregationibus, institutis, utriusque sexus, sive votorum solemnium sive simplicium, a monasteriis collegiis et domibus religiosis, sui quoque juris, vel Ordinariis locorum subjectis, apprime servanda :

I. Moderatores, sive generales sive provinciales seu regionales sive locales nulla debita notabilia contrahant, nullasque notabiles obligationes œconomicas suscipiant, directe vel indirecte, formaliter vel fiducialiter, hypothecarie vel simpliciter, cum onere vel absque onere redituum seu fructuum, per publicum vel privatum instrumentum, oretenus vel aliter :

a) Absque prævio consensu Consilii generalis seu Definitorii, si agatur de Curia generali, aut de domo vel domibus, immediate jurisdictioni seu directioni Curiæ generalis subjectis ;

b) Vel absque prævio consensu Consilii seu Definitorii provincialis, et expressa licentia Moderatoris generalis, accedente voto deliberativo Consilii seu Definitorii generalis, si agatur de debitis vel obligationibus a Superioribus provincialibus vel regionalibus contrahendis seu suscipiendis ;

c) Vel absque prævio consensu Consilii localis seu monasterii sive domus, quocumque nomine designetur, sub nullo Superiore provinciali seu regionali positæ, et expressa licentia Moderatoris generalis, ejusque Consilii seu Definitorii generalis. Quod si Ordo in varias congregationes seu familias, proprium Præsidem seu Moderatorem generalem seu quasi generalem habentes, divisus sit, hujus Præsidis seu Moderatoris ejusque Consilii licentia necessaria omnino erit ;

d) Vel absque prævio consensu Consilii localis, si agatur de monasteriis vel domibus nulli Moderatori generali

subjectis, accedente tamen licentia in scriptis Ordinarii loci, si monasteria seu domus hujusmodi ab Ordinarii jurisdictione vere exempta non sint.

II. In debitis vel in obligationibus œconomicis contrahendis, habenda est notabilis quantitas, quæ superat 500 libellas, nec attingit 1.000, si agatur de monasteriis vel domibus singulis : quæ superat 1.000 libellas, nec attingit 5.000, si agatur de provinciis vel quasi provinciis ; quæ superat 5.000 libellas, si de Curiis generalibus. Quod si domus, provincia vel Curia generalis debita vel obligationes contrahere intendat, quæ valorem 10.000 libellarum excedant, præter licentiam respectivi Consilii, ut supra, requiritur beneplacitum apostolicum.

III. Non licet per diversa debita vel per obligationes diversas, quæ quomodolibet contracta sint vel contrahantur, summam respectivam in præcedenti articulo expressam superare ; sed omnia et singula debita omnesque et singulæ obligationes, quomodolibet contracta, semper coalescunt. Ideoque nullæ omnino erunt licentiæ ad nova debita contrahenda novasque obligationes suscipiendas, si anteacta debita vel obligationes nondum exstincta sint.

IV. Pariter nulla erunt indulta seu beneplacita apostolica ad contrahenda debita vel ad suscipiendas obligationes, valorem 10.000 libellarum excedentia, si domus, provincia vel Curia generalis oratrix in precibus reticeat alia debita vel alias obligationes, quibus forsan adhuc gravatur.

V. Si qua autem congregatio et institutum votorum simplicium aliæque religiosæ Familiæ Consilia generalia, provincialia et localia non habeant, illa intra tres menses constituant ad hunc finem vigilandæ administrationis œconomicæ. Monasteria autem seu domus, quæ sint sui juris, nec Consilium libera capituli localis electione constitutum habeant, illud pariter intra tres menses sibi eligant. Consiliarii autem per triennium in officio permaneant, et sint quatuor in monasteriis vel domibus, quæ saltem duodecim electores habent, et duo ad minus in aliis.

VI. Suffragia, de quibus agitur in articulo I, toties quoties exquirantur, et semper secreta atque deliberativa sint, non mere consultiva ; licentiæ autem, virtute suffragiorum concessæ, numquam oretenus, sed in scriptis dentur. Acta vero Consilii subscribantur tum a Moderatore tum a singulis consiliariis.

VII. Graviter oneratur Moderatorum conscientia, ne per se vel œconomum, vel aliter, consiliariis occultent, ex toto vel ex parte, bona quæcumque, reditus, pecunias, titulos, donationes, eleemosynas et alia valorem aliquem œconomicum habentia, etiamsi data sint Moderatori intuitu personæ ; neque de debitis vel obligationibus quomodolibet contractis taceant ; sed omnia plene, exacte, sincere, fideliter revisioni, examini et adprobationi Consilii committantur ; omnia etiam documenta, bona temporalia vel œconomiam respicientia, pariter consiliariis examinanda tradantur.

VIII. Nulla fundatio monasterii vel domus, nullaque fundationis amplificatio vel mutatio fiat, si pecunia solvenda non habeatur, et hac de causa debita vel obligationes œconomicæ contrahenda sint, etiamsi fundus vel materia ad ædificandum, vel aliqua pars ædificii gratuito donetur, vel construatur ; nec sufficit promissio pecuniæ etiam in magna quantitate ab uno vel pluribus benefactoribus tribuendæ, quia hujusmodi promissiones sæpe non adimplentur, cum periculo gravis nocumenti materialis et moralis Religiosorum.

IX. Ut pecuniæ, reditus aliique proventus legitime collocentur in aliquo tuto, licito ac fructifero investimento, et ut potius in uno quam in alio investimento ponantur, requiritur votum Consilii, toties quoties exquirendum, exhibitis præfato Consilio omnibus notitiis circa formam, modum et alias investimenti circumstantias. Quod item valet pro qualibet investimenti mutatione, servatis aliis de jure servandis.

X. Quæ de triplici clavi capsam claudente deque ipsius

capsæ visitatione, necnon de recta administratione rerum temporalium præscribuntur in constitutionibus singularum Familiarum religiosarum, si severiori ratione, quam in singulis articulis præsentis Instructionis ordinentur, accurate serventur in iis, quæ ipsi Instructioni contraria non sint. Et ubi administratio temporalis per propria statuta ordinata non fuerit, omnia quamprimum ordinentur, præ oculis habitis quæ in *Normis, cap. VI,* dicuntur, quæque non solum sorores, sed et viros religiosos respiciunt, ut habetur in *nota in fine pag. 3* earundem *Normarum* posita, salvis semper præscriptionibus hujus Instructionis.

XI. Fundus, legata et alia quæcumque bona, quæ quomodolibet Missas adnexas habent, eorumque fructus vel reditus nullo pacto debitis vel obligationibus œconomicis cujuscumque conditionis sint, ne quidem ad breve tempus, gravari possunt ; et pecuniæ pro Missis manualibus vel aliis celebrandis acceptæ, ante ipsarum celebrationem, nullo pacto nullaque de causa, neque ex toto neque ex parte expendi possunt, sed integre servari debent. Qua in re speciali vigilantia procedant tum Moderatores tum consiliarii.

XII. Quæ de dotibus monialium et sororum non alienandis ab apostolica Sede jandudum statuta sunt, erunt apprime servanda. Nullo igitur pacto neque cujusvis utilitatis intuitu fas erit capitalia hujusmodi dotum consumere, quousque respectivæ moniales vel sorores vivant ; sub pœnis a jure determinatis. Et Apostolicæ Sedis venia erit expetenda, si ob gravissimas circumstantias perutilis judicetur etiam unius tantum dotis alienatio.

XIII. Donationes, etiam titulo eleemosynæ vel subsidii, non fiant, nisi juxta conditiones a Sancta Sede præscriptas, et juxta mensuram in singulis constitutionibus ordinatam, vel a capitulis, et in eorum defectu, a Superioribus generalibus respectivis Consiliis legitime determinatam.

XIV. Omnia, quæ in hac Instructione præscribuntur, non solum Ordines, congregationes et instituta virorum,

sed etiam monialium et sororum respiciunt. Violatores autem earundem præscriptionum graviter puniantur, et si violatio sit de iis, quæ de jure communi vel juxta præsentem Instructionem apostolicum beneplacitum requirunt, pœnis ipso facto subjaceant, alienatoribus bonorum ecclesiasticorum inflictis.

Contrariis quibuscumque, etiam speciali mentione dignis, non obstantibus.

Fr. I. C. Card. Vivès, *Præfectus.*
D. L. Janssens, O. S. B., *Secretarius.*
(*A. A. S.*, Vol. I, p. 695.)

II

7 septembre 1909.

Postulants qu'il est interdit d'accepter dans n'importe quelle famille religieuse d'hommes.

DECRETUM DE QUIBUSDAM POSTULANTIBUS IN RELIGIOSAS FAMILIAS NON ADMITTENDIS

Ex audientia SSmi, 7 septembris 1909.

Ecclesia Christi, licet spirituali gaudio afficiatur, quum fideles matura deliberatione et recta intentione statum perfectionis in religiosis Familiis amplectuntur, qualitatis tamen quam numeri potius sollicita, ingressum in novitiatum et professionem votorum ita moderata est, ut eos tantum decreverit ad evangelica consilia in religiosis Domibus servanda esse admittendos, qui divinæ vocationis argumenta præberent. Ipsum quoque probationis tempus, quod votorum emissionem præcedit, ad hoc instituit, ut animi non solum religiosis imbuerentur virtutibus, sed etiam a Superioribus rite explorarentur.

Debilitata tamen in regionibus non paucis vitæ christianæ disciplina, Apostolica Sedes ingressum in religiosas Familias, examen tyronum et experimentum vitæ religiosæ, paullatim, progressu temporis, severiori quadam ratione

ordinavit, editis ad rem legibus, quæ spem perseverantiæ et prosperi exitus firmiorem redderent.

Quum vero compertum sit, longe melius esse ut aliqualiter claudentur januæ ingredientibus, ne postea late reserentur exeuntibus, sanctissimus Dominus noster Pius Papa X committere dignatus est huic sacræ Congregationi negotiis Religiosorum Sodalium præpositæ, ut severiori hujusmodi Ecclesiæ disciplinæ insistens in admittendis alumnis ad novitiatum et vota, hæc statueret, ab omnibus religiosis virorum Familiis, graviter onerata Superiorum conscientia, fideliter in posterum servanda, quæ sequuntur :

Nullimode, absque speciali venia Sedis Apostolicæ, et sub pœna nullitatis professionis, excipiantur, sive ad novitiatum sive ad emissionem votorum postulantes :

1º Qui e collegiis etiam laicis ob inhonestos mores vel ob alia crimina expulsi fuerint ;

2º Qui a seminariis et collegiis ecclesiasticis vel religiosis quacumque ratione dimissi fuerint ;

3º Qui, sive ut professi sive ut novitii, ab alio Ordine vel congregatione religiosa dimissi fuerint ; vel, si professi, dispensationem votorum obtinuerint ;

4º Qui jam admissi, sive ut professi sive ut novitii, in unam provinciam alicujus Ordinis vel congregationis et ab ea dimissi, in eandem vel in aliam ejusdem Ordinis vel congregationis provinciam recipi nitantur.

Contrariis quibuscumque, etiam speciali mentione dignis, non obstantibus.

Fr. I. C. Card. Vivès, *Præfectus.*
D. L. Janssens, O. S. B., *Secretarius.*

(*A. A. S.*, Vol. I, p. 700.)

Sacrée Congrégation des Rites.

Décret *Urbis et Orbis*, étendant à l'Eglise universelle l'office et la messe de saint Paulin, de Nole.

IN BREVIARIO ROMANO

DIE 22 JUNII

IN FESTO S. PAULINI EPISCOPI CONFESSORIS

Duplex.

Omnia de communi Confessoris Pontificis, præter sequentia :

ORATIO

Deus, qui omnia pro te in hoc sæculo relinquentibus, centuplum in futuro et vitam æternam promisisti : concede propitius ; ut, Sancti Pontificis Paulini vestigiis inhærentes, valeamus terrena despicere, et sola cœlestia desiderare : Qui vivis et regnas.

In I. Nocturno.

Lectiones de Scriptura occurrente.

In II. Nocturno.

(*Ex Brevi Pii Papæ X, diei 18 Sept. 1908.*)

Lectio IV.

Pontius Meropius Anicius Paulinus, anno reparatæ salutis trecentesimo quinquagesimo tertio, a clarissima civium romanorum familia, Burdigalæ in Aquitania natus, acri fuit ingenio ac moribus suavibus. Ausonio magistro, eloquentiæ ac poëseos laude excelluit. Prænobilis ac ditissimus, honorum cursum ingressus, florenti ætate, senatoria dignitate potitus est. Dein Italiam petiit consul, et Campaniam provinciam nactus, sedem Nolæ statuit. Hic divino lumine tactus, ob cœlestia signa, quæ Felicis presbyteri martyris sepulchrum illustrabant, veræ Christi fidei, quam jam animo cogitabat, impensius adhærere cœpit. Fasces igitur ac

securim nulla cæde maculatam deposuit, et reversus in Galliam, variis ærumnis ac magnis terra marique laboribus jactatus, oculo capitur, sed a Beato Martino Turonensi Episcopo sanitati restitutus, lustralibus baptismatis aquis a Beato Delphino Burdigalensi Antistite abluitur.

Lectio V.

Divitiis quibus abundabat spretis, bona vendidit pretiumque pauperibus distribuit, et uxorem linquens Therasiam, mutata patria, et ruptis vinculis carnis in Hispaniam secessit, venerandam sequutus, ac toto sibi pretiosorem orbe, Christi pauperiem. Barcinone dum Sacris devote adstaret, solemni die dominicæ Nativitatis, repentino admiratæ plebis tumultu correptus, ac frustra reluctans, a Lampidio Episcopo presbyter ordinatur. Inde redit in Italiam, et Nolæ quo Sancti Felicis religione ductus fuerat, penes illius sepulchrum monasterium condidit, et adscitis sociis, cœnobiticam vitam aggreditur. Hic vir jam senatoria et consulari dignitate præclarus, stultitiam crucis amplexus, toto fere orbe admirante, vili indutus tunica vigilias inter ac jejunia, in assidua cœlestium rerum contemplatione dies noctesque defixus manebat. Sed, percrescente sanctimoniæ fama, ad Nolanum Episcopatum evehitur, atque eodem in pastorali munere obeundo, miranda pietatis, sapientiæ, ac potissimum charitatis exempla reliquit.

Lectio VI.

Hæc inter, sapientia referta, de religione ac fide pertractantia, ediderat scripta, sæpe etiam, numeris indulgens, concinnis carminibus sanctorum acta concelebraverat, summam christiani poëtæ famam adeptus. Quotquot sanctitate ac doctrina præstantissimi viri eo tempore erant, tot sibi amicitia atque admiratione devinxit. Quamplurimi ad eum, ceu ad christianæ perfectionis magistrum, undecumque confluebant. Vastata a Gothis Campania, facultatem omnem, ne relictis quidem sibi rebus ad vitam necessariis,

in alendos pauperes et captivos redimendos contulit. Postea vero Vandalis easdem regiones infestantibus, cum ab eo posceret vidua ut filium sibi redimeret ab hostibus captum, consumptis bonis omnibus in officio pietatis, se ipsum pro illo tradit in servitutem, atque in vincula conjectus in Africam rapitur. Tandem, non sine præsenti Dei ope, libertate donatus et Nolam reversus, dilectum ovile bonus pastor revisit : ibique annum agens septuagesimum octavum ætatis suæ, placidissimo exitu obdormivit in Domino. Corpus, prope sancti Felicis sepulchrum conditum, postea, Longobardorum tempore, Beneventum, atque, Othone tertio Imperatore, Romam ad Basilicam Sancti Bartholomei ad insulam Tiberinam translatum fuit. Pius vero Papa decimus jussit sacras Paulini exuvias Nolæ restitui, et festum ipsius ad ritum duplicem pro universa Ecclesia evexit.

In III. Nocturno.

Lectio VII.

Lectio sancti Evangelii secundum Lucam (*cap. 12*).

In illo tempore, dixit Jesus discipulis suis : Nolite timere pusillus grex, quia complacuit Patri vestro dare vobis regnum. Et reliqua.

Homilia Sancti Paulini Episcopi.

(*De Gazophylacio.*)

Potuerat, dilectissimi, Dominus omnipotens æque universos divites facere, ut nemo indigeret altero ; se infinitæ bonitatis consilio sic paravit misericors et miserator Dominus ut tuam in illis mentem probet. Fecit miserum, ut agnosceret misericordem : fecit inopem, ut exerceret opulentum. Materia divitiarum tibi est fraterna paupertas, si intelligas super egenum et pauperem, nec tibi tantum habeas quod accepisti, quia ideo et illius partem tibi in hoc sæculo contulit Deus, ut tibi deberet, quod de suis donis tuo voluntario affectu indigentibus obtulisses, ac te

vicissim in æterna die de illius parte ditaret. Per ipso enim nunc accipit Christus, et tunc pro ipsis rependet.

Lectio VIII.

Refice esurientem animam, et non timebis in die mala ab ira superventura. Beatus enim (inquit), qui intelligit super egenum et pauperem, in die mala liberabit eum Dominus. Operare igitur et excole hanc regionem terræ tuæ, frater, ut germinet tibi frugem fertilem, plenam adipe frumenti, magno cum fœnore centesimum tibi fructum multiplicati seminis afferentem. In hujus vel possessionis vel negotiationis appetitum et studium sancta et salutaris est avaritia ; nam talis cupiditas, quæ regnum cœleste meretur et bonum perenne desiderat, radix bonorum est. Tales igitur divitias concupiscite, et hujusmodi possidete patrimonium, quod in centenos fructus vobis creditor pensitet, ut vestros quoque vobiscum bonis perennibus augeatis hæredes. Possessio enim hæc vere magna et pretiosa est, quæ possessorem suum non cumulo sæculari onerat, sed redditu ditat æterno.

Lectio IX.

Verum, dilectissimi, non solum ut bona æterna quæratis, sed ut mala innumera vitare mereamini, præsenti sollicitudine et sedula operatione justitiæ providete. Magno enim adjutorio atque præsidio nobis opus est, et multarum atque indeficientium orationum patrociniis indigemus. Adversarius enim noster non quiescit, et in nostrum pervigil hostis interitum obsidet omnes vias nostras. Multæ præterea nobis in hoc sæculo cruces, innumera discrimina, morborum labes, febrium ignes et dolorum tela grassantur in animas, cupiditatum faces accenduntur, ubique prætenti latent laquei, undique stricti horrent gladii, inter insidias et pugnas vita transigitur, et per ignes doloso cineri suppositos ambulamus. Igitur, priusquam in aliquam tantarum ægritudinum labem casu vel merito actus incurras, festina

medico susceptus et carus fieri, ut in tempore necessitatis paratum habeas remedium salutis. Aliud est, quando tu solus oras pro te, et aliud quando multitudo pro te apud Deum trepidat.

IN MISSALI ROMANO

Missa Sacerdotes, *ut in Missali romano, cum Epistola et Evangelio propriis (22 Junii), et cum Orationibus sequentibus :*

ORATIO

Deus, qui omnia pro te in hoc sæculo relinquentibus, centuplum in futuro et vitam æternam promisisti : concede propitius : ut sancti Pontificis Paulini vestigiis inhærentes, valeamus terrena despicere, et sola cœlestia desiderare : Qui vivis et regnas.

SECRETA

Da nobis, Domine, perfectæ charitatis sacrificium, exemplo sancti Pontificis Paulini, cum altaris oblatione conjungere : et beneficentiæ studio sempiternam misericordiam promereri. Per Dominum.

POSTCOMMUNIO

Tribue nobis, per hæc Sancta, Domine, illum pietatis et humilitatis affectum, quem ex hoc divino fonte hausit sanctus Pontifex tuus Paulinus : et ipsius intercessione, in omnes, qui te deprecantur, gratiæ tuæ divitias benignus effunde. Per Dominum.

IN MARTYROLOGIO ROMANO

Die 22 Junii.

Apud Nolam, Campaniæ urbem, natalis beati Paulini, Episcopi et confessoris, qui ex nobilissimo et opulentissimo factus est pro Christo pauper et humilis, et quod supererat, seipsum, pro redimendo viduæ filio, quem Vandali, Campania devastata, captivum in Africam abduxerant, in ser-

vitutem dedit. Claruit autem, non solum eruditione et copiosa vitæ sanctitatæ, sed etiam potentia adversus dæmones : cujus præclaras laudes sancti Ambrosius, Hieronymus, Augustinus et Gregorius scriptis suis celebrarunt. *Ejus corpus Beneventum, inde Romam translatum, jussu Pii Papæ decimi Nolæ restitutum fuit.*

DECRETUM

SSmus Dnus noster Pius Papa X, ex sacrorum Rituum Congregationis consulto, ac referente infrascripto Cardinali eidem sacro Cœtui Præfecto, suprascriptum Officium itemque Orationes proprias, Missæ de S. Paulino Episcopo confessore inserendas, necnon verba emendanda in elogio Martyrologii romani, juxta litteras apostolicas in forma Brevis datas, sub die 18 Septembris anno superiore, in posterum universim adhiberi mandavit. Contrariis non obstantibus quibuscumque. Die 9 Junii 1909.

Fr. S. Card. MARTINELLI, *Præfectus.*

L. ✝ S.

✝ D. PANICI, Archiep. Laodicen., *Secret.*

(*A. A. S.*, vol. I, p. 556.)

OBLATIONS

Année 1908.

2778 DE ANTA, Etienne, 6 janvier 1908, San Antonio.
2779 GAUTHIER, Célien-François-Xavier, 17 février 1908, Ottawa.
2780 HERRERO, Thomas (F. C.), 19 mars 1908, Diano Marina.
2781 LARIVIÈRE, Albert-Joseph-Victor, 19 avril 1908, Saint-Boniface.
2782 GERVAIS, Ulric-Joseph-Auguste (F. C.), 3 mai 1908, Ottawa.
2783 D'ANGELI, Henri (F. C.), 5 mai 1908, Santa Maria a Vico.
2784 SYLVESTRE, Alexis-François (F. C.), 24 mai 1908, Sandy Bay.
2785 VANEL, Adolphe (F. C.), 17 juin 1908, Edmonton.
2786 SWENCESKI, Anthony-John, 30 juin 1908, Tewksbury.
2787 UKEN, Alaric (F. C.), 2 juillet 1908, Windhuk.
2788 CYRYS, Pierre (F. C.), 15 août 1908, Saint-Gerlach.
2789 HUGUES, James-Mary, 15 août 1908, Belmont.
2790 LEONARD, Patrick-Mary, 15 août 1908, Belmont.
2791 MARCHAND, Gilles-Adélard, 15 août 1908, Rome.
2792 KÜFFLER, Joseph-Nicolas, 15 août 1908, Hünfeld.
2793 SCHULZ, Louis, 15 août 1908, Hünfeld.
2794 LANDSBERG, Joseph, 15 août 1908, Hünfeld.
2795 SCHUCK, Ignace, 15 août 1908, Hünfeld.
2796 HELLER, Hermann-Joseph, 15 août 1908, Hünfeld.
2797 KISTNER, Joseph-Ignace, 15 août 1908, Hünfeld.
2798 DROPMANN, Henri-Joseph, 15 août 1908, Hünfeld.
2799 BAUER, Jean-Baptiste, 15 août 1908, Hünfeld.
2800 ROUX, Emile, 15 août 1908, Hünfeld.
2801 STOPPELKAMP, Henri, 15 août 1908, Hünfeld.
2802 BOERNKE, Reinhard, 15 août 1908, Hünfeld.
2803 EBERT, Guillaume, 15 août 1908, Hünfeld.
2804 WIESMEYER, François-Joseph, 15 août 1908, Rome.
2805 WAGNER, Joseph, 15 août 1908, Hünfeld.
2806 MARTEL, Louis-Philippe, 8 septembre 1908, Ottawa.
2807 BOURASSA, Philémon, 8 sept. 1908, Ottawa.

2808 Plamondon, Léonidas-Raymond, 8 sept. 1908, Ottawa.
2809 Fusey, Aldéric, 8 sept. 1908, Ottawa.
2810 Martel, Georges-Etienne, 8 sept. 1908, Ottawa.
2811 Guérin, Eugène, 8 sept. 1908, Ottawa.
2812 Amerongen (baron Taets von), Max-Ernest-Wilhelm, 8 septembre 1908, Ottawa.
2813 Paquette, Edouard-Joseph-Xavier-Charles, 8 sept. 1908, Ottawa.
2814 Bertrand, Joseph-Gédéas, 8 sept. 1908, Ottawa.
2815 Lajoie, Stanislas-Joseph, 8 sept. 1908, Ottawa.
2816 Beland, Joseph-Alide, 8 sept. 1908, Ottawa.
2817 Chevigny, Albert-Joseph, 8 sept. 1908, Ottawa.
2818 Schleipen, Guillaume, 8 sept. 1908, Hünfeld.
2819 Bessette, Herbert-Peter, 8 sept. 1908, Tewksbury.
2820 Mc Coy, Robert-Joseph, 8 sept. 1908, Tewksbury.
2821 Mc Cullough, Daniel-Joseph-Patrick, 8 sept. 1908, Tewksbury.
2822 Halter, Félix (F. C.), 29 sept. 1908, Liége.
2823 Burke, Bartholomew-Francis (F. C.), 29 sept. 1908, Glendalough.
2824 Viard, Emile-Victor, 29 sept. 1908, Liége.
2825 Fernandez, Jaime-Amédée, 29 sept. 1908, Liége.
2826 Chanal, Lucien, 29 sept. 1908, Waereghem.
2827 Bezannier, Almire-Victor, 29 sept. 1908, Liége.
2828 Séty, Charles-Louis-Emile, 29 sept. 1908, Liége.
2829 Lecleire, Clément-Marie-Julien, 4 octobre 1908, Le Bestin.
2830 de Anta, Natalio, 1er nov. 1908, Rome.
2831 Giudicelli, Paul, 1er nov. 1908, Rome.
2832 Coumet, Emile-Jean, 1er nov. 1908, Rome.
2833 Côté, Lévi-Guillaume, 1er nov. 1908, Ottawa.
2834 Serrand, Paul, 30 nov. 1908, Liége.
2835 Séjourné, Joseph-Paul-Jean-Marie, 30 nov. 1908, Liége.
2836 Robin, Alexis-Casimir-Marie, 30 nov. 1908, Liége.
2837 Jaslier, Edouard-Pierre-Marie, 30 nov. 1908, Liége.
2838 Welsch, Auguste (F. C.), 8 décembre 1908, Saint-Bernard, Atha.
2839 Prigent, Yves-Marie (F. C.), 8 décembre 1908, Jaffna.
2840 Sutera, Antonio (F. C.), 8 décembre 1908, Rome.
2841 Guibert, Henri (F. C.), 8 décembre 1908, Sacré-Cœur, Alta.

2842 Cazuguel, Germain, 8 décembre 1908, Rome.
2843 Jacobi, Albert (F. C.), 25 décembre 1908, Hünfeld.
2844 Kuhn, Romain (F. C.), 25 décembre 1908, Hünfeld.
2845 Grenier, Amand-Charles, 25 décembre 1908, Le Bestin.

1909

Tauvry, Prosper-Pascal (F. C.), 2 février 1909, Saint-Thomas, Jersey.
Massonnat, Christin-Jean, 17 février 1909, Liége.
Boudet, Marius-Etienne, 17 février 1909, Liége.
Jeannotte, Georges-Cyrille, 17 février 1909, Ottawa.
Fabre, Emile-Pierre, 17 février 1909, Liége.
Falaize, Pierre-Amand, 17 février 1909, Liége.
Barat, Gabriel-Arthur, 17 février 1909, Liége.
Girard, Wilfrid, 17 février 1909, Ottawa.
Berens, Henri (F. C.), 28 février 1909, Le Bestin.
Handley, John-Thomas (F. C.), 19 mars 1909, Duck Creek (Wisc.).
Pasquier, Jean (F. C.), 17 avril 1909, Waereghem.
Huctin, Hubert-Alfred-Hilaire, 18 avril 1909, Liége.
Thayer, Henry-Adams, 6 mai 1909, New-Westminster.
Piolot, Jean-Marie (F. C.), 21 juin 1909, Waereghem.
De Backer, Aloïs (F. C.), 21 juin 1909, Waereghem.
Schmitt, Albin-Robert (F. C.), 24 juin 1909, Hünfeld.
Graf, Cléophas (F. C), 27 juin 1909, Engelport.
Wassermann, Charles (F. C.), 29 juin 1909, Saint-Charles.
Bitaucourt, Francis-Joseph (F. C.), 2 juillet 1909, New-Westminster.
Jaouen, Victor, 4 juillet 1909, Liége.
Prieto, Iesus, 4 juillet 1909, Liége.
Nicks, Marcel-Albert-Emile-Joseph, 4 juillet 1909, Liége.
Wouters, Henri (F. C.), 16 juillet 1909, Edmonton.
Hally, Joseph-François (F. C.), 20 juillet 1909, San Antonio.
Gerardi, Bernard, 15 août 1909, Rome.
Friteau, Charles-Hyacinthe-Marie, 15 août 1909, Rome.
Riekenbrauck, Théodore, 15 août 1909, Hünfeld.
Carduck, Michel, 15 août 1909, Hünfeld.
Ashauer, Guillaume, 15 août 1909, Hünfeld.

Backhaus, Aloïs-Bernard, 15 août 1909, Hünfeld.
Beykirch, Nicolas-Clément, 15 août 1909, Hünfeld.
Ifland, Charles-Joseph, 15 août 1909, Hünfeld.
Dubach, Jules-Mathias, 15 août 1909, Hünfeld.
Dagge, Théodore-Joseph-Félix, 15 août 1909, Hünfeld.
Wycisk, Jean-Antoine, 15 août 1909, Hünfeld.
Kistner, Etienne, 15 août 1909, Hünfeld.
Eyl, Jacques, 15 août 1909, Hünfeld.
Feil, Joseph, 15 août 1909, Hünfeld.
Sweeney, Michael, 16 août 1909, Belmont.
Dwyer, Andrew-Joseph, 16 août 1909, Belmont.
Treacy, Nicolas-Benedict, 16 août 1909, Belmont.
Kress, François (F. C.), 23 août 1909, Saint-Nicolas.
Leclerc, Joseph-Cyrille-Alphonse, 8 septembre 1909, Ottawa.
Ménard, Franç.-Xav.-Joseph-Azarie, 8 septembre 1909, Ottawa.
Daniel, Ivor-James-Edward, 8 septembre 1909, Ottawa.
Waddel, Joseph-Octave-Alphonse, 8 septembre 1909, Ottawa.
Desnoyers, François-Anthime, 8 septembre 1909, Rome.
Fafard, Joseph-Léon-Gustave, 8 septembre 1909, Ottawa.
Langlois, Joseph-Pierre-Ubald, 8 septembre 1909, Rome.
Vantighem, Henri-Léon (F. C.), 29 septembre 1909, Saint-Albert.
Champion, Jean-Lucien, 29 septembre 1909, Liége.
Peyron, Marie Joseph-Emile, 29 septembre 1909, Liége.
De Hovre, Camille, 29 septembre 1909, Liége.
Müller, Louis, 29 septembre 1909, Liége.
Huctin, Valentin-Alexis-Ludovic, 29 septembre 1909, Liége.
Picard, Joseph, 29 septembre 1909, Liége.
Tancray, Jean-Pierre, 29 septembre 1909, Liége.
Perrot, Jean-Louis, 29 septembre 1909, Liége.
Kaufmann, Joseph, 3 octobre 1909, Hünfeld.
Göbel, Charles, 3 octobre 1909, Hünfeld.
Breuer, Prosper-Hubert-Joseph, 3 octobre 1909, Hünfeld.
Becker, Robert-Johannes, 3 octobre 1909, Hünfeld.
Schneider, Guillaume, 3 octobre 1909, Hünfeld.
Simon, Alphonse, 1er novembre 1909, Hünfeld.
Roudaut, Charles-Joseph, 1er novembre 1909, Rome.

OBÉDIENCES

données en 1909.

Pour :

Scol. de Rome :

R. P. Anzalone, Vincent, du scol. de Rome.
F. C. Vignal, Hubert, du scol. de Liége.

Prov. du Midi.

RR. PP. Etcheverry, Eugène, du scol. de Liége.
Dalverny, Aimé, » »
Périé, Léon. » Rome.
Darracq, Victor, » »

Prov. du Nord.

RR. PP. Séjourné, Joseph, du scol. de Liége.
Barat, Gabriel-Arthur, » »
Le Vacon, Constant (jun.) du Canada.
Tissier, Joseph, du scol. de Liége.
Crosnier, Jules, » »

Prov. du Canada.

RR. PP. Voyer, Odilon, du scol. d'Ottawa.
Joyal, Arthur, » »
Francœur, Athanase, »
Deléglise, Jean-Marie, de l'Alta-Sask.
Martin, Adolphe, de la 2e Prov. des Etats-Unis.

Prov. Britannique.

RR. PP. Burke, Thomas, de Ceylan.
O'Dwyer, Michael, du scol. de Liége.

Prov. 1re des Etats-Unis.

RR. PP. Strauss, Edward, du scol. de Tewksbury.
Hagerty, James-Joseph, »
Bernèche, Arthur, du Canada.

Prov. 2e des Etats-Unis.

R. P. Metzger, Emile, du scol. de San Antonio.
F. C. Frenski, Joseph, de la Prov. d'Allemagne.

Prov. d'Allemagne.

RR. PP. Arnold, Joseph, du scol. de Hünfeld.
Britten, Joseph-Albert, »
Knackstedt, Rodolphe, »

Prov. du Manitoba.

RR. PP. Anzalone, Ferdinand, du scol. de Rome.
Rapp, François-Xavier, du scol. de Hünfeld.
Etienne, Paul, de la Prov. du Nord.

Vicariat de l'Alberta-Saskatchewan.

RR. PP. Sylla, Antoine, du scol. de Hünfeld.
Guth, Joseph, » »
Bidault, Jules, » Liége.
Le Bris, Joseph, » »
Simard, Louis, du Canada.
F. Scol. Dagenais, Fernand, du scol. d'Ottawa.
F. Conv. Gilruth ? ? du noviciat des Etats-Unis.

Vicariat d'Athabaska.

R. P. Jaslier, Edouard-Pierre-Marie, du scol. de Liége.
FF. CC. Wagner, Jean, » »
Raiber, Jean, de la Prov. d'Allemagne.

Vicariat du Mackensie.

R. P. Bézannier, Almire, du scol. de Liége.
F. C. Legall, Yves, de la Prov. du Nord.

Vicariat de la Colombie Britannique.

R. P. Thayer, Henri (Boston), du nov. de New-Westminster.

Vicariat de Ceylan.

RR. PP. Veyret, Henri, du scol. de Rome.
Poettgens, Joseph, » Hünfeld.
Jamoays, Julien, » Liége.
Haas, Jean-Baptiste, »
Yenveux, Alfred, »
Rigollet, Prosper, de la Prov. du Midi.
F. C. Andrzejewski, Joseph, de la Prov. d'Allemagne.

Vicariat de Natal.

R. P. Rosenthal, Joseph, du scol. de Hünfeld.

Vicariat du Basutoland.

RR. PP. Hentrich, Martin, du scol. de Hünfeld.
Thommerel, Henri, » Liége.

Vicariat de la Cimbébasie.

R. P. Arnold, Damien, du scol. de Hünfeld.

Vicariat du Yukon.

R. P. Schuster, Joseph, du scol. de Hünfeld.

NÉCROLOGE DE L'ANNÉE 1908-1909

741 R. P. Tresch, André, du Vicariat de l'Afrique du Sud (Kimberley), décédé à Jagersfontein, le 9 décembre 1908, à l'âge de 41 ans, dont 19 de vie religieuse.

742 F. C. Tondu, Alexis, de la Province du Nord, décédé à Jersey, le 19 décembre 1908, à l'âge de 66 ans, dont 24 de vie religieuse.

743 F. C. Flynn, James, du Vicariat de la Colombie Britannique, décédé à New-Westminster, le 20 décembre 1908, à l'âge de 66 ans, dont 25 de vie religieuse.

744 R. P. Van Laar, Gilles, du Vicariat de l'Afrique du Sud (Transvaal), décédé à Klerksdorp, le 9 janvier 1909, à l'âge de 68 ans, dont 32 de vie religieuse.

745 F. C. Duignam, Thomas, de la Province Britannique, décédé à Sicklinghall, le 30 janvier 1909, à l'âge de 66 ans, dont 32 de vie religieuse.

746 R. P. Bonnet, Jacques, de la Province du Midi, décédé à Diano-Marina, le 3 février 1909, à l'âge de 81 ans, dont 51 de vie religieuse.

747 R. P. Pichon, Georges, de la Province du Midi, décédé à Diano-Marina, le 8 février 1909, à l'âge de 63 ans, dont 28 de vie religieuse.

748 R. P. Drouet, Pierre-Marie, de la Province du Canada, décédé à Hull, le 17 février 1909, à l'âge de 63 ans, dont 42 de vie religieuse.

749 R. P. Krist, François, du Vicariat de la Cimbébasie, décédé à Windhuk, le 22 février 1909, à l'âge de 33 ans, dont 12 de vie religieuse.

750 R. P. Beaudin, Jean-Baptiste, de la Province du Manitoba, décédé à Kenora, le 27 février 1909, à l'âge de 76 ans, dont 49 de vie religieuse.

751 R. P. Soulerin, Alexandre, de la Province du Nord, décédé à Dinant, le 11 mars 1909, à l'âge de 84 ans, dont 61 de vie religieuse.

752 R. P. Barré, Julien, du Vicariat Alta-Sask. (Saint-Albert), décédé à Saint-Albert, le 24 mars 1909, à l'âge de 28 ans, dont 4 de vie religieuse.

753 R. P. Doetzer, Jean-Baptiste, de la Province d'Allemagne, décédé à Arnhem, le 4 avril 1909, à l'âge de 40 ans, dont 16 de vie religieuse.

754 F. C. Branche, Célestin, de la Province du Midi, décédé à Diano-Marina, le 10 juin 1909, à l'âge de 26 ans, dont 1 de vie religieuse.

755 R. P. Lafarge, Mathieu, du Vicariat de Ceylan (Colombo), décédé à Madampe, le 29 juin 1909, à l'âge de 59 ans, dont 28 de vie religieuse.

756 F. C. Collin, François, de la Province du Nord, décédé à Paris, le 30 juillet 1909, à l'âge de 69 ans, dont 46 de vie religieuse.

757 R. P. Mangin, Joseph, de la 1re Province des Etats-Unis, décédé à Lowell, le 22 août 1909, à l'âge de 79 ans, dont 56 de vie religieuse.

758 R. P. Lauer, Aloïs, du Vicariat de Cimbébasie, décédé à Okawanga, le 23 août 1909, à l'âge de 32 ans, dont 11 de vie religieuse.

759 R. P. Marian, Joseph, du Vicariat de Ceylan (Jaffna), décédé à Colombo, le 29 septembre 1909, à l'âge de 49 ans, dont 19 de vie religieuse.

760 R. P. Guéguen, Jean-Pierre, de la Province du Canada, décédé à Maniwaki, le 23 octobre 1909, à l'âge de 71 ans, dont 47 de vie religieuse.

761 R. P. Campeau, Joseph-M.-C., de la 1re Province des Etats-Unis, décédé à Lowell, le 25 octobre 1909, à l'âge de 44 ans, dont 23 de vie religieuse.

TABLE DES MATIÈRES

Mars.

Rapports au Chapitre général de 1908

Juin.

Rapports au Chapitre général de 1908.

Septembre.

Décembre.

IMPRIMATUR

Virduni, die 21 December 1909.

Lizet, *vic. gen.*

Bar le-Duc. — Impr. Saint-Paul. — 3148,12,09.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES

Missionnaires Oblats

DE MARIE IMMACULÉE

48e ANNÉE

N° 189. — Mars 1910.



ROME

MAISON GÉNÉRALE

2, Via Vittorino da Feltre.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 189. — Mars 1910.

CANADA

Rapport sur la Province.

Le rapport que j'avais l'honneur de présenter au chapitre général de 1908 était un simple exposé de la situation de la Province du Canada ; il avait toute l'aridité de la nomenclature et toute la raideur d'une page de comptabilité. Ce rapport apparaît en premières pages des « Missions », N° 186 — juin 1909. Qu'il me soit permis d'adresser aujourd'hui aux « Missions » un exposé un peu moins succinct, pas beaucoup plus littéraire, mais, j'ose le croire, plus intéressant pour leurs lecteurs.

Historique.

La Province du Canada a l'honneur d'être le premier rejeton de notre Congrégation en dehors du pays de son berceau. Elle est née du cœur de deux saints : du cœur de Mgr Ignace Bourget, évêque de Montréal, et du cœur de notre vénéré Fondateur, Mgr Charles-Joseph-Eugène de Mazenod, évêque de Marseille. Mgr Bourget était en Europe,

y cherchant une communauté religieuse à qui il voulait confier le faubourg le plus inculte, le plus pauvre et le plus abandonné de sa ville épiscopale. La Providence voulut qu'il rencontrât l'Evêque de Marseille dont il ignorait et le nom et la nouvelle fondation. Tout pleins de leurs sujets respectifs, les nouveaux amis, — car ils l'étaient déjà, — se parlèrent du projet d'implanter une communauté d'apôtres à Montréal et de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée.

Il fut résolu sur-le-champ que Mgr Bourget était prêt à recevoir des Oblats et que Mgr de Mazenod allait consulter sa Congrégation naissante pour savoir si elle était disposée à traverser les mers. Réunion sublime et sacro-sainte ! Tous les Oblats furent d'avis que Dieu les appelait en Amérique, et peu de temps après le Ciel voyait les PP. Honorat, Lagier, Beaudrand et Telmon dans les bras du saint Evêque de Montréal. Ces apôtres avaient été les privilégiés, les élus, et l'on sait qu'ils n'avaient pas été sans faire des jaloux en quittant le doux pays de France, leur patrie, qu'ils croyaient ne plus revoir jamais.

Les Oblats arrivaient donc au Canada en 1841. Ils se mettaient à l'œuvre avec le zèle ardent qu'ils avaient puisé dans le cœur de leur vénéré Père et Fondateur. Ils y allaient de toutes leurs forces et de tout leur dévouement.

Dieu bénit abondamment ces premiers travaux excessivement pénibles, mais aussi absolument conformes au but de notre Congrégation : « *Evangelizare pauperibus misit me.* » Et sans doute que nous devons à l'esprit religieux de nos premiers missionnaires, tout aussi bien qu'à leur esprit de suite, l'avantage d'avoir aujourd'hui une Province prospère et complètement organisée.

Organisation.

Oui, la Province du Canada jouit d'une organisation complète. Elle peut, tout à son aise, faire ses œuvres et les

développer. Elle a son juniorat, son noviciat, et son scolasticat où sont formés avec sagesse et intelligence les sujets qui seront plus tard ses apôtres et ses soutiens. Elle a en outre : huit maisons et quatre résidences qui sont comme autant de centres d'où rayonnent ses missionnaires et comme autant de foyers où s'allument le feu de la piété et de la charité chrétienne. Elle a encore ses qualités foncières qui lui tiennent l'espérance au cœur et lui permettent de croire que l'avenir lui réserve beaucoup de bien à faire et beaucoup de mieux à réaliser. Noblesse oblige ! Nos premiers Pères nous ont ouvert un champ extrêmement vaste et ils nous ont imposé, par leur dévouement, une tâche qui est loin de nous inviter à déposer les armes.

Les Oblats du Canada ont laborieusement travaillé dans Montréal, dans Québec, dans Saint-Hyacinthe et dans Trois-Rivières. Ils ont fondé l'Archevêché d'Ottawa, les diocèses de Chicoutini et de Pembroke. Ils ont préparé la création du Vicariat apostolique du Témiskamingue, et c'est grâce à leurs privations de toutes sortes et à leurs travaux réellement très ardus que son nouveau Vicaire apostolique a quelques paroisses sous sa juridiction. Pour être dignes de nos ancêtres, il nous faut donc tenir d'une main bien ferme l'étendard du dévouement et de l'activité.

Le Canada est loin d'être peuplé sur toute l'étendue de son immense territoire ; les Oblats continueront d'encourager la colonisation et de diriger les colons vers les épaisses forêts qui, petit à petit, deviendront des paroisses et des diocèses. Du haut du ciel nos devanciers nous béniront, et notre chère Congrégation aura toujours l'honneur d'occuper le premier rang dans les œuvres patriotiques et religieuses.

Notre pays est terriblement travaillé par les idées modernes ; évidemment l'ennemi en veut surtout à notre Province de Québec et il ne sait pas pardonner aux Canadiens-Français la généreuse fidélité avec laquelle ils ont conservé

leur foi, leurs mœurs et leur religion. Les Oblats soutiendront dans la lutte ceux que les Oblats ont évangélisés et, fidèles à l'enseignement de Pierre, ils seront toujours sur la brèche pour dénoncer les doctrines pernicieuses de Satan et pour défendre les droits de l'Eglise et de Dieu.

Quel est le nombre des soldats à qui incombe le devoir de soutenir le combat ? A l'heure actuelle la Province se compose de cent trente Pères, dont cinq usés par l'âge ou la maladie, et de quarante-cinq Frères convers.

Le rapport de 1908 portait cent trente-six Pères. Cette diminution est due en grande partie à la faiblesse du Provincial : il n'a pu résister aux supplications de l'Alberta et des Provinces américaines et il a laissé décimer sa Province. Ce qui est plus grave, c'est qu'il ne se repent pas de sa faiblesse : comment ne pas donner à plus pauvre que soi ? Surtout quand ce pauvre est un confrère, un Oblat ?

Si ces départs de la province n'ont rien d'alarmant ni même de pénible, il en est dont elle se console par la foi, mais à travers les larmes. Dans le cours de l'année, deux bons soldats ont déposé les armes ; ils avaient consommé leur course et c'était pour eux le temps d'aller recevoir l'éternelle récompense. Les PP. Drouet et Guéguen nous ont laissés pour un monde meilleur ; qu'ils aient le repos éternel. Mais nous n'oublierons jamais qu'ils ont été grands dans le travail et admirables dans la souffrance. Un jeune scolastique nous quittait aussi dans le cours de l'année. Le Frère Valiquette est parti pour le ciel avant d'avoir connu la poussière du combat. Qui l'en blâmerait ? Il est un de ces ravisseurs des biens éternels dont nous pouvons être quelque peu jaloux, mais qu'au fond du cœur nous bénissons et félicitons.

En somme donc, il faut remercier le bon Dieu de ne nous avoir pas éprouvés davantage ; de même il faut le bénir de laisser au milieu de nous ces chers malades qui ont le tort, peut-être, de se croire inutiles à la Congrégation, parce qu'ils ne peuvent travailler, mais qui, en

réalité, sont une source abondante de bénédictions qui augmentent la valeur et les fruits de nos travaux.

La mort a cruellement frappé la province du Canada en lui enlevant un ami sincère et un père dévoué. En juin dernier, le siège archiépiscopal d'Ottawa devenait vacant : Mgr Joseph-Thomas Duhamel était terrassé par un dernier coup qu'il attendait depuis assez longtemps, mais dont la prévision n'avait pu le détourner de ses travaux ordinaires. Mgr Duhamel est tombé au champ d'honneur en pleine visite pastorale. Le vénéré défunt n'était pas Oblat de fait, mais on peut affirmer qu'il l'était de cœur. Elevé par nos Péres, au collège d'Ottawa, il avait, dès sa plus tendre enfance, voué à notre Congrégation un amour qui ne devait jamais se démentir, et l'on peut dire, en toute justice, qu'il ne négligea jamais les intérêts des Oblats, tout en veillant sur ceux de son Eglise avec un soin qui lui fait grandement honneur. L'Eglise d'Ottawa pleure celui qui l'a dirigée pendant trente-cinq ans avec une sollicitude toute paternelle, et la province du Canada est en deuil d'un ami, d'un père vénéré et aimé. Que Dieu nous donne, à Ottawa où nous avons tant d'intérêts, un pasteur digne de succéder à Mgr Duhamel, grand, comme le vénéré défunt, par le cœur et par l'intelligence.

Etat financier.

Vouloir parler publiquement de l'état financier d'une Province, c'est se condamner aux réticences et aux généralités. Rien de plus clair ni de plus convaincant que les chiffres, et pourtant, lorsqu'il s'agit de chiffres accolés à des dollars ayant une existence réelle, il ne faut en parler qu'en y mettant une certaine obscurité qui fasse abri au secret d'office; autrement, il y aurait de l'indiscrétion. Mais comme la Congrégation tout entière a un certain droit de savoir, au moins d'une manière générale,

où nous en sommes à l'égard de ce qui constitue bien, la grâce de Dieu tenant le premier rang, le nerf de la guerre qu'elle mène contre l'enfer, n'est-il pas parfaitement permis de lui en dire un mot? Au reste, qu'y a-t-il de compromettant à dire : La province du Canada est en état de faire honneur à ses affaires? L'avenir ne lui inspire pas de craintes, sinon celles que la prudence ordinaire aime à entretenir pour aider à la sagesse.

Elle n'est pas riche, pas aussi riche qu'elle devrait l'être, en tout cas, puisqu'elle est située en Amérique, immense continent tout sillonné de Pactoles, comme chacun sait. Ceci tendrait peut-être à prouver que, en Amérique comme ailleurs, il y a l'inéluctable inégalité des conditions. Soit dit en passant, le rendement des retraites et des missions est moins fort qu'autrefois; les allocations de l'Œuvre de la Propagation de la Foi tendent aussi à diminuer, ici comme partout ailleurs ; mais l'indispensable jaillit d'autres sources, et nous sommes contents de notre condition. Nous le serions peut-être davantage si notre dette était moins forte et nos revenus plus considérables. Il nous semble qu'avec plus de moyens, nous pourrions développer les œuvres avec plus d'activité, et partant, que Dieu serait plus aimé et notre Congrégation plus glorifiée.

Je termine ce chapitre en priant le lecteur de remarquer que la province du Canada, par cela même qu'elle est organisée au complet et possède son juniorat, son noviciat et son scolasticat, doit supporter de lourdes charges. Il est vrai que les habiles administrations de ces maisons savent, par elles-mêmes, faire face à bien des dépenses; il est également vrai que l'administration générale nous aide généreusement et grandement à couvrir celles du scolasticat; mais il n'est pas moins vrai que ces dépenses sont énormes et que la solution heureuse du problème financier de la province du Canada se trouve, en très grande partie, dans l'esprit d'économie et de pauvreté qui anime ses Oblats.

Œuvres.

Je disais, il n'y a qu'un instant, que nos devanciers ont ouvert un champ vaste, immense, à l'activité de ceux que Dieu enverrait après eux pour être les continuateurs de leurs travaux et de leurs œuvres. Pour prouver l'exactitude de cette assertion, il suffit de jeter un regard sur les œuvres de la Province du Canada et de les mettre en regard du nombre des ouvriers, tant Pères que Frères convers, dont elle peut disposer.

D'un côté : 11 maisons, y compris le noviciat ; 4 résidences avec un total de 130 Pères et 45 Frères convers ; de l'autre, les œuvres que voici :

Œuvres de prédication. — L'Oblat est avant tout un prédicateur, un missionnaire. Prêcher des retraites et des missions, voilà le but premier de notre Congrégation. C'est bien ainsi que l'entendait notre vénéré Fondateur, lorsqu'il donnait ses enfants à Mgr Bourget. Aussi bien, les premiers Oblats du Canada ont été avant tout des missionnaires dans le sens strict du mot. Plus que cela, l'on peut dire, sans exagération aucune, que les Oblats ont été les initiateurs des missions dans le pays. Avant eux, quelques apôtres avaient bien prêché dans quelques-unes de nos campagnes et de nos villes, mais la grande œuvre poussée avec tant de zèle et de succès en France par Mgr de Mazenod était ignorée, ou à peu près, et les missions proprement dites, organisées, n'avaient pas encore répandu leurs fruits dans le Canada.

Aussi, suffit-il de lire les « *Missions* » publiées à l'époque de l'arrivée des Oblats au Canada, pour être fier de nos premiers missionnaires. Leurs retraites étaient autant de triomphes ; toutes étaient marquées au coin du zèle, du tact et de l'enthousiasme. La phalange ne comptait alors qu'un bien petit nombre de missionnaires, mais le dé-

vouement, l'amour des âmes et un peu la nouveauté de la chose compensaient pour ce tout petit nombre.

Arrivés au pays avec l'esprit de Mgr de Mazenod, nos missionnaires prêchaient de vraies retraites et de vraies missions au sens de notre Règle. Malheureusement, peut-être, les coutumes ont changé, et il ne nous est guère facile de suivre la tradition qui nous a été léguée. Aujourd'hui, nous ne prêchons que très rarement plus d'une semaine aux mêmes personnes, et par conséquent les vraies missions oblates n'existent plus.

Par contre et pour le bonheur de nos Canadiens, nos paroisses sont desservies mieux qu'elles ne l'étaient autrefois, et le peuple au Canada est beaucoup mieux catéchisé par le clergé séculier qui n'eut rien à changer à ses coutumes lorsque apparut, sur ce sujet, le *Motu proprio* de notre admirable Pape Pie X.

Aujourd'hui les Oblats, comme les autres religieux, prêchent des retraites de huit jours, quelquefois des *Triduum ;* mais, dans la mesure du possible, nous refusons ces travaux qui ont le don de ne satisfaire personne, pour la bonne raison qu'ils ne sont ni chiens ni loups. Il est bien entendu que nous ne refusons pas les courtes retraites préparatoires à la première Communion.

La foi est restée bien vivante dans notre jeune Canada et, de plus, le Canadien aime, on peut dire jusqu'à la passion, la parole publique. Il aime à s'instruire, il aime à s'émouvoir ; il aime la voix douce et onctueuse, mais il aime surtout la voix sonore et tonitruante. Il aime la parole qu'il comprend et il ne fait que commencer à prendre part aux discours dont le vide et l'éclat font le principal et triste mérite. Et nous souhaitons de tout cœur que les prédicateurs de *renom* n'en viennent pas à gâter sa mentalité.

C'est dire que, sous le rapport de la qualité de la prédication, le travail de nos missionnaires leur est relativement facile : il leur suffit d'être Oblat pour y réussir. Qu'ils aient des sermons bien pieux, bien nourris, bien simples, et ils

auront le succès, pourvu, bien entendu, qu'ils aient de la poitrine et du gosier.

Le rapport de 1908 disait : « Depuis 1904, les missionnaires de la Province du Canada ont prêché 450 retraites de paroisses, 59 retraites de collèges ou de couvents, 50 retraites de religieux ou de religieuses et 9 retraites ecclésiastiques. A cela il faut ajouter un bon nombre de retraites de première Communion et un grand nombre de sermons de circonstance. En plus, un de nos Oblats a accompagné Mgr l'Archevêque de Montréal dans sa visite pastorale, un autre a fait le même travail auprès de Mgr des Trois-Rivières et un troisième accompagne annuellement Mgr de Nicolet. »

Je n'ai pas fait le relevé des travaux accomplis depuis 1908, mais je suis bien certain que la proportion n'a pas diminué. De toutes parts nos missionnaires sont demandés par nos bons curés du Canada ainsi que par ceux des Etats-Unis d'Amérique, et il n'est pas du tout exagéré de dire que nous refusons plus de retraites que nous n'en acceptons. La Province du Canada n'ose pas dire : *Operarii autem pauci*, mais souvent elle aurait le droit d'exprimer son chagrin par ces paroles divines.

Le nombre des missionnaires est le même que celui de 1908, c'est-à-dire 14 missionnaires attitrés et 7 ou 8 qui le sont par occasion. Deux jeunes ont remplacé deux aînés prenant leur retraite. Le travail des missionnaires, au Canada, est très dur. Les retraitants sont en moyenne de 1.000 à 1.200 par semaine. C'est invariablement le nombre des confessions à entendre, car nos Canadiens ne savent pas ne pas se rendre au confessionnal. Il s'agit donc pour nos prédicateurs de s'asseoir au confessionnal du matin au soir, souvent jusqu'à une heure très avancée dans la nuit, et de recueillir, là, les fruits consolants de leur prédication. Il est vrai que « *ubi amatur non laboratur* », mais, tout de même, ceux qui connaissent le saint ministère du confesseur savent qu'il n'a pas que des consolations.

Nous n'allons pas nous plaindre de ce que les confessionnaux sont assiégés : non, nous préférons de beaucoup leurs fatigues à celles des visites à domicile, et nous aimons bien mieux être exténués par les confessions que d'avoir le cœur broyé par la froideur et l'abstention des retraitants.

Les Lagier, les Royer, les Brunet et les Lecomte, Oblats dont le souvenir est si profondément gravé dans le cœur des Canadiens-Français, ont donc des continuateurs de leurs travaux. Et je me hâte de dire, en toute sincérité, qu'ils sont bien remplacés : les Oblats de jadis ont transmis aux Oblats d'aujourd'hui leur zèle, leur dévouement, leur tact et leur apostolique éloquence. Que les premiers jouissent au ciel de la récompense qu'ils ont si bien méritée, et que les derniers continuent de donner toute leur force et toute leur religieuse énergie aux âmes, à la Congrégation, à Dieu.

Missions sauvages. — Il y a encore quelques milliers de sauvages dans le nord de Québec et d'Ontario. Ce sont les Oblats qui ont l'honneur d'en être chargés. Nos maisons de Betsiamits, de la Pointe Bleue, de Nord Témiskamingue, de Maniwaki et de Fort-Albany sont autant de centres d'où partent nos missionnaires pour l'évangélisation de ces pauvres Indiens. Le missionnaire des sauvages de la province du Canada n'a pas, comme celui de l'Ouest canadien, l'avantage de vivre constamment au milieu de son monde. Quelques semaines par année à prêcher, à catéchiser, à confesser, et voilà tout. C'est trop peu pour les pauvres enfants des bois ; mais il est impossible de faire plus pour eux, car ils sont absolument nomades, et il est impossible de les suivre dans leur course perpétuelle. N'empêche que nos missionnaires ont à faire chaque année d'effrayants voyages à pied et en canots d'écorce.

La mission de Fort-Albany seule fait exception : elle est une vraie mission sauvage. Les Pères qui la desservent s'en occupent toute l'année durant ; ils sont éloignés de toute civilisation et mènent absolument la vie des apôtres

de l'Ouest (1). Nous n'en doutons pas, les souffrances, les privations, les fatigues de nos missionnaires chez les sauvages sont pour nous la source la plus abondante des bénédictions célestes. Ces œuvres que secourent les aumônes de la Propagation de la Foi, sont donc des plus intéressantes. Ces aumônes, bien que diminuées, sont encore d'un précieux soutien ; la caisse provinciale et l'économie pourvoient au reste.

Œuvres paroissiales. — Ici je ne ferai que répéter ce que je disais au Chapitre de 1908. La province du Canada dessert neuf paroisses, dont trois très grandes et les autres moins populeuses. Dieu semble bénir ce genre de travaux qui pourtant ne se rattache que moins directement au but de notre Congrégation. Il le bénit en se servant de nous pour cultiver une piété plus qu'ordinaire parmi nos fidèles, et nos succès, on peut l'affirmer, ont bien l'effet d'exciter le zèle de nos voisins et amis du clergé séculier. N'y a t-il pas chez ces chers amis, à notre égard, d'autre sentiment que celui d'une saine émulation ? Rien de grave, à coup sûr, et le bien réalisé surpasse de beaucoup les inconvénients qui y sont opposés.

La sainte Table de l'église Saint-Pierre de Montréal voit annuellement 160.000 communiants ; celle de notre église de Hull en voit autant, et celle de Saint-Sauveur de Québec en voit 230.000. Nos autres églises supportent facilement la comparaison, eu égard à leur population de beaucoup plus restreinte.

C'est dire que nos Pères, consacrés aux œuvres paroissiales, sont loin d'être inoccupés. Leur travail est plutôt exagéré et écrasant. Comme nos paroisses sont chargées d'associations de toutes sortes, — lesquelles, du reste, sont une des sources de la piété qui va s'épanouir et se rénover à la table de communion — il s'ensuit que nos curés et

(1) Les deux Frères convers Cadieux et Portelance, qui se trouvaient dans cette mission d'Albany, se sont noyés le 21 octobre dernier, en ramenant le poisson qu'ils étaient allés pêcher.

vicaires sont dans un perpétuel mouvement entre la chaire et le confessionnal.

Nos églises sont spacieuses, assez belles, propres et presque riches. Elles sont remplies de bancs confortables, et ces bancs sont remplis de monde. N'est-ce pas aussi bien que ces églises très riches et monumentales, où, je ne sais pourquoi, le bon Dieu semble si peu recherché ?

Pèlerinages. — Nos frères de France ont eu la douleur de pleurer sur la ruine de leurs œuvres. Ils ont été chassés des maisons qu'ils avaient fondées pour la gloire de leur patrie et de Dieu. A cette occasion ils ont dû quitter de nombreux et très prospères pèlerinages. La Congrégation tout entière a fortement ressenti la tristesse de ces malheurs causés par l'injustice et la tyrannie. La sainte Vierge, pleine d'amour pour ses Oblats, a bien voulu lui offrir quelque consolation en lui donnant la garde de son sanctuaire du Canada, au Cap-de-la-Madeleine, province de Québec.

C'est depuis 1902 que les Oblats sont les gardiens de ce pèlerinage du Saint-Rosaire. Ils ont le bonheur de voir chaque année plus de 60.000 pèlerins qui viennent avec amour et confiance déposer leurs hommages aux pieds de la Vierge puissante et aimante. Les Oblats du Cap-de-la-Madeleine se font un devoir de faire prier leurs pèlerins pour les persécutés de leur ancienne mère-patrie. Marie, sauvez la France chrétienne et bénissez les œuvres de vos Oblats !

Nous croyons faire la volonté de la sainte Vierge en développant dans le cœur de nos pèlerins la grande dévotion du Rosaire et nous n'épargnons rien pour y réussir. Dans quelques mois, le vaste terrain entourant le sanctuaire aura ses quinze groupes représentant les quinze mystères du Rosaire. Ces groupes sont de grandeur naturelle ; ce sont des pièces tout à fait artistiques sorties des meilleures fabriques de Paris et faites tout exprès pour le pèlerinage du Cap-de-la-Madeleine. En 1908, sur la requête

du Révérend Père Provincial qui se trouvait à Rome à l'occasion du Chapitre général, le Saint-Père a bien voulu enrichir ce Rosaire monumental de précieuses et nombreuses indulgences.

Enseignement. — Toute la Congrégation connaît l'Université d'Ottawa. C'est une institution élevée à la dignité d'Université catholique par un Bref de S. S. Léon XIII, daté de 1888. Actuellement, l'Université n'a que deux Facultés : celle dite des arts et la théologie. La Faculté des arts donne ses cours en anglais et en français au choix des élèves et de leurs parents. Un cours commercial, très développé, est aussi attaché à l'institution. Plus de 400 élèves en constituent le personnel enseigné, et quarante-cinq professeurs le personnel enseignant. C'est dire que cette œuvre ne marche que grâce à une énorme somme de travail, de dévouement et de sacrifices de toutes sortes, travail, dévouement et sacrifices que Dieu bénit évidemment.

Ottawa est situé sur les confins de la protestante province d'Ontario; c'est la ville capitale de la Puissance du Canada. De par sa position géographique, elle doit être un poste d'avant-garde pour l'Eglise du Canada. Pour être à la hauteur de sa mission, il lui fallait une maison de haute éducation. Cette maison devait être dirigée par les Oblats, puisque les Oblats sont les pionniers qui ont travaillé sous la direction de son premier évêque, Mgr Guigues, *o. m. i.*, à l'œuvre de la colonisation aussi bien qu'à celle de l'évangélisation. C'est ainsi que nous avons été placés à ce poste d'honneur. Que Dieu nous aide à le garder toujours, à la gloire de notre Congrégation et au bien de l'Eglise. A l'œuvre de l'Université est attachée, dans une certaine mesure, celle du juniorat. Le juniorat, comptant une centaine de junioristes, constitue une maison et une œuvre bien séparées de l'Université. Cependant c'est à l'Université que nos futurs Oblats puisent l'instruction. Ils y fréquentent les cours de la Faculté des arts jusqu'à la philosophie exclusivement.

Pour être complet, il convient d'ajouter aux œuvres de l'Université et du juniorat, celle de notre scolasticat. Le scolasticat a compté jusqu'à présent une moyenne d'environ quarante scolastiques. Comme œuvre d'enseignement, il fait partie de la faculté de théologie de l'Université d'Ottawa. Mais, pour parvenir au grade de docteur, il faudrait, d'après les règlements, ajouter deux années au cours ordinaire qui en compte déjà six. Malheureusement, les besoins des œuvres ne permettent pas facilement ce prolongement des études. Disons, en terminant, que cette année, notre noviciat de Notre-Dame des Anges, à Lachine, compte vingt novices.

Je ne dois pas oublier de mentionner les délicates œuvres des couvents de religieuses. Partout nous avons à travailler dans ces parterres du Seigneur. A Montréal, à Québec, à Ottawa, à Hull, au Cap-de-la-Madeleine, à Maniwaki, à Mattawa, à Ville-Marie, à Nord Témiskamingue, au Fort-Albany et même à Betsiamits, nos Pères sont puissamment secondés par de bonnes religieuses qu'ils desservent avec un inlassable zèle.

Un mot de nos publications en terminant ce chapitre des œuvres. Le Juniorat d'Ottawa publie, depuis près de vingt ans, la *Bannière de Marie Immaculée*. Une fois l'an, une belle revue va dire à ses aimables abonnés les œuvres de notre Congrégation. En retour, ces chers lecteurs versent à la caisse du juniorat quelques milliers de dollars, lesquels, unis à ceux que rapporte l'œuvre du « Denier du Sacré-Cœur » du Juniorat, aident grandement à couvrir les dépenses de notre œuvre apostolique.

Le pèlerinage du Cap-de-la-Madeleine a aussi sa publication, les *Annales du Saint-Rosaire*. Tous les mois, cette jolie revue entretient ses milliers de lecteurs de la dévotion à la Sainte Vierge, surtout du Saint Rosaire, et leur fait connaître les principaux événements qui constituent la vie du pèlerinage du Cap-de-la-Madeleine.

Esprit religieux. — Encore un sujet dont il n'est pas

toujours facile de parler avec une entière liberté et où il faut quelquefois, par condescendance et charité, veiller à la discrétion et s'exercer à d'habiles réticences. Nous sommes heureux d'affirmer que nous ne sommes pas en face de pareil embarras. En effet, l'esprit religieux des Pères et des Frères de la Province est bon, même très bon. Telle est au moins notre conviction, qui remonte à plusieurs années et qui n'a fait que s'affermir pendant les deux dernières écoulées.

Tous les Oblats du Canada ont l'immense avantage de vivre en des communautés régulières : trois maisons n'ont que trois Pères et les autres ont toutes un personnel nombreux. Aussi, la régularité règne partout. Partout on suit la Règle et l'on fait tous les exercices qu'elle prescrit. La pauvreté et la prudence religieuses sont observées. L'obéissance est pratiquée avec cet esprit de foi qui attribue aux Supérieurs une autorité portant le cachet divin.

La caractéristique de la Province est peut-être le zèle et l'activité dans les œuvres. Il ne faut pas oublier cependant la charité fraternelle, telle que voulue par notre vénéré Fondateur. Cette charité règne vraiment parmi nous et fait de nous des frères toujours prêts à chanter avec enthousiasme le *Quam bonum et quam jucundum*. Tous les Pères et tous les Frères sont appliqués à leurs tâches ; si parfois l'on entend quelque plainte, c'est infailliblement celle-ci, de la part de quelques malchanceux infiniment rares : Que c'est regrettable de n'avoir pas plus à faire !

Cette activité presque fébrile nous porte surtout aux travaux du saint ministère, ce qui est très bien, sans doute. Mais, on n'ignore pas qu'elle tend parfois à faire négliger l'œuvre plus importante encore de la sanctification personnelle et l'on tâche de combattre cette tendance par une grande fidélité à tous nos saints exercices, — ceux de tous les jours, de chaque mois et de l'année.

La même activité, véritable besoin de se dépenser pour les autres, pourrait aussi porter à négliger l'étude, et,

pour ne pas insinuer que tous les Oblats de la Province du Canada sont parfaits, disons franchement que, de ce côté, nous avons des faiblesses qu'il faut travailler à faire disparaître.

Que les Oblats du Canada soient plus appliqués à l'étude et ils procureront plus de gloire à Dieu et à la Congrégation ; qu'ils soient plus ambitieux et plus soigneux de leur parole, écrite ou parlée, et leur rôle social sera plus étendu et plus efficace ; qu'ils deviennent plus savants, sans cesser d'être aimables par la modestie, la simplicité et la gaieté, et ils ne feront que monter encore dans l'estime et dans l'affection du clergé séculier : estime et affection qui nous font facilement fermer les yeux sur les petites antipathies de surface, et qui nous sont aimablement prouvées par les nombreuses visites et par les cordiales invitations non moins nombreuses et non moins aimables que nous recevons.

Je termine ce rapport sans plus de détour que je ne l'ai écrit et je demande au lecteur, s'il y a trouvé quelque intérêt et même sans cette condition, par pure charité, une petite prière pour la Province du Canada.

J.-M. Dozois, *O. M. I.*,
provincial.

MANITOBA

Rapport sur la Mission Sainte-Croix à Cross Lake, sur le Nelson

par le R. P. Bonnald, *O. M. I.*

Le 25 novembre 1909.

Mon dernier rapport sur nos missions du Keewatin est déjà de vieille date.

De fréquents et longs voyages, la maladie qui est venue

me visiter à deux reprises, et puis d'incessantes occupations m'ont empêché de vous écrire, à l'époque habituelle, sur nos travaux apostoliques. Je viens m'acquitter aujourd'hui de cette tâche que j'ai regardée comme un devoir depuis que le T. R. P. Soullier me l'avait demandé (1).

La première chose que j'ai à relater, c'est l'arrivée du bon Frère Jean-René Cloâtre, un bon Breton du Finistère, ancien soldat, amené en Canada par un Oblat de ses compatriotes, et laissé au noviciat de Notre-Dame des Anges.

Il arrivait ici à la fin de septembre 1907, après avoir fait ses vœux d'un an, et avec la ferme volonté de travailler pour notre pauvre mission.

On peut parler de lui sans faire rougir sa modestie ; il ne lira pas ces lignes, puisqu'il est déjà parti pour le ciel. Il a été le vrai type du Frère convers Oblat de Marie ; un saint dans toute la force du mot.

Depuis le commencement de son noviciat, il n'a cessé de tendre à la perfection.

Ici, à Cross Lake, il a prononcé ses vœux de cinq ans. Profès comme novice, il a suivi sa Règle et son règlement sans broncher, assidu à tous ses exercices, à sa confession hebdomadaire, à sa communion quotidienne, à la direction mensuelle, le jour de la retraite du mois.

Il aimait et respectait le Directeur de la mission, s'intéressait à tout ce qui appartient à la mission et à la conversion des sauvages. Il avait copié et appris les prières en cris pour prier avec les Indiens, ou les faire prier pendant l'absence du Père.

Il faisait tout l'ouvrage de la maison : cuisine, lavage, lingerie, coupait le bois, le sciait, fauchait le foin, le charriait, soignait les animaux domestiques.

Il passait en prières ou en lectures pieuses tout son

(1) Hélas ! bien rares sont ceux qui se souviennent des demandes faites à ce sujet par le T. R. P. Soullier, ses successeurs, et même les Chapitres généraux. (N. d. l. R.)

temps libre du dimanche; faisait tous les vendredis, et plus souvent encore, son chemin de Croix. Je le surpris même une nuit à faire cet exercice dans la chapelle sans feu, avec une température glaciale.

Il obéissait immédiatement aux ordres et même aux simples désirs de son Supérieur et quittait l'ouvrage pour se reposer quand ses Supérieurs le lui commandaient. Mais il ne se ménageait pas, et affligé d'une maladie que nous ignorions, il fit tant qu'après trop de fatigue et de surmenage il se blessa dans les intestins, et la lésion fut telle qu'il fut impossible de le sauver.

Après huit jours de maladie, il mourut en odeur de sainteté, ayant hâte, disait-il, de voir Notre-Seigneur et nous promettant de prier pour le succès de nos missions.

C'est une perte irréparable pour nous. Tous les protestants de l'endroit tinrent à le voir sur son lit funèbre et assistèrent au service, même le ministre et les siens, et le jour de sa mort, un apostat se convertit. C'est le 23 avril 1908 qu'il nous laissait pour le ciel.

Nous avons sans doute prié pour le repos de son âme, mais nous sommes encore plus portés à l'implorer.

Je souhaite que son bon Père Maître, le R. P. Benoît de la province du Canada, donne à nos Supérieurs des renseignements qui, avec ceux que nous pourrions fournir d'ici, serviraient à faire une notice qui sera un jour d'une grande utilité.

Que le bon Dieu donne à notre chère famille religieuse de belles âmes comme celle du bon et saint Frère convers Jean-René Cloâtre de la paroisse de Ploumoguer, dans le Finistère.

Je devais ici ce tribut à cet excellent Frère convers qui m'épargnait tant de peines et dont la vue me faisait tant de bien. J'ai connu un saint et un grand saint.

Maintenant je continue mon rapport.

Dans le courant de l'hiver 1908, au retour d'un triste

voyage que je fis à Winnipeg, et étant arrivé à la dernière station du chemin de fer, il y eut un incident assez intéressant que je veux vous raconter.

A peine le train avait-il stoppé, que le prêtre de la localité, suivi de plusieurs de ses paroissiens, viennent me trouver à ma place, dans le train, pour me parler d'un cas de mariage.

Un protestant veut se marier avec une catholique; les parents de la fiancée veulent que le mariage se fasse demain matin, avant le mercredi des Cendres; tout est prêt pour la noce. Le prêtre ne le veut pas : il exige absolument que ce jeune métis protestant aille d'abord se faire instruire à l'école catholique du voisinage pendant plusieurs jours. C'est pourquoi, de peur que je ne me laisse gagner par les parents métis catholiques, il vient me demander d'ajourner ce mariage. J'eus bien de la peine de m'accorder avec les uns et les autres. Le curé finit par partir pour aller au loin célébrer un autre mariage; il ne devait pas revenir avant deux jours.

Le père de la fiancée se désolait, s'arrachait presque les cheveux à la pensée que lui, métis catholique de vieille roche, allait être obligé (la mort dans l'âme) de laisser marier sa fille devant le ministre plutôt que de voir le mariage manqué et les apprêts de noce gaspillés en pure perte.

Nos chers scolastiques de nos divers scolasticats qui lisent ou écoutent ce rapport, se demandent déjà comment va se tirer d'affaire ce vieux missionnaire de sauvages.

Commençons par dire que le fiancé est tout disposé à abjurer le protestantisme avant de se marier. Disons ensuite que le curé n'est pas un curé *canonique* dans la force du mot. Ce n'est pas une paroisse, c'est un gros village, presque une petite ville mixte où il y a plusieurs temples et une chapelle catholique avec un prêtre, plutôt missionnaire que curé, peu habitué aux métis du pays. Je pris des renseignements, tous en faveur des fiancés. Comme la nuit porte conseil, je dis aux intéressés de me

laisser aller reposer à l'hôtel et de venir le lendemain de bon matin me prendre pour me conduire à la chapelle catholique. Longtemps avant le jour, on vint me chercher en voiture, et dix minutes plus tard j'étais dans une chapelle bien chauffée. Le jeune homme protestant m'attendait. Né d'un père protestant et d'une mère catholique, il savait parfaitement bien ses prières, qu'il avait apprises avec sa mère et plus tard aussi à l'école catholique. Il était de bonne réputation ; désireux de se marier devant le prêtre, il demanda le baptême catholique.

Assez instruit de la religion, il se confessa avec beaucoup de soin ; et, devant témoins, je reçus son abjuration et le rebaptisai sous condition. A son tour, la fiancée se confessa, et après les avoir mariés devant témoins, avec les dispenses nécessaires, je célébrai devant eux et pour eux la messe de mariage.

Si vous aviez vu la joie du beau-père catholique! On me reconduisit à la ville, avec les mariés derrière nous et leurs témoins. Je présidai les noces, où, entre parenthèses, mes hommes de Cross Lake firent bombance. A la fin du repas, le marié paya les honoraires de la messe et le coût des dispenses.

Sept mois après seulement, le R. P. Chaumont, que je rencontrai à Winnipeg, me disait que le mariage susdit avait rendu heureux les intéressés. Le couple va à merveille et le nouveau converti a même fait sa première communion.

A Cross Lake, la grâce du bon Dieu nous a amené quelques autres adultes, qui, après avoir surmonté les embûches du démon et de ses suppôts, les ministres de l'erreur, sont venus augmenter notre petit troupeau. Citons, entre autres, un pilote des barques de la Compagnie de la baie d'Hudson, qui, avec sa femme et tous ses enfants, se sont rendus généreusement à la lumière de la foi, qui brillait à leurs yeux depuis déjà assez longtemps.

Le Père Thomas, qui est allé passer deux mois chez les

sauvages d'Oxford House, a aussi fait luire notre sainte foi à ces pauvres populations. Il ne l'a pas fait sans peine ni sans mérites, mais déjà il y a baptisé deux enfants.

Notre Mission de Cross Lake, de la province de Manitoba, et située aux confins de la Saskatchewan, a été chargée de la desserte de la Mission du Fort Nelson qui appartient au diocèse de Prince Albert et au Vicariat des Missions du R. P. Grandin. C'est le P. Thomas qui a été envoyé depuis deux ans, à quatre reprises, visiter les pauvres catholiques de ces pays reculés. C'est loin d'ici et ces visites sont dispendieuses. On y va en traîneau à chiens en hiver, et en canot en été. Le vicariat de la Saskatchewan en a payé tous les frais, et le P. Thomas a fait beaucoup de bien à ces braves gens, dignes tout à fait d'intérêt, à cause de leurs excellentes dispositions. Il faut dire que les ministres méthodistes, qui sont envoyés par là pour remplir leur bourse de milliers de dollars, ne se font guère estimer des sauvages.

Maintenant je vous dirai que nous avons ici de graves difficultés à l'occasion des mariages, surtout depuis la décision de Rome d'après laquelle tout mariage mixte célébré devant le ministre est *invalide*.

Il arrive que nos gens, trop ignorants ou obstinés à marier leurs enfants à n'importe qui, au premier venu, se marient ou laissent marier des catholiques avec des protestants devant le ministre. Et cela d'autant plus qu'on a déjà vu ici auparavant des catholiques mariés validement, quoique illicitement, avec des protestants devant le ministre. Ces gens ne comprennent pas la nouvelle législation, bien que très juste et même très bonne pour ne pas exposer à la damnation des âmes qui se perdent à l'occasion du mariage avec les protestants. Les ministres cherchent par tous les moyens à nous enlever des âmes : et l'expérience nous montre que trop souvent une catholique mariée à un protestant perd sa foi.

Il arrive même qu'une catholique mariée à l'église catholique, c'est-à-dire devant le prêtre catholique, à un protestant, se refroidit bientôt, et au lieu de convertir son mari, se fait au contraire protestante pour suivre son mari.

Il y a un an, Jacob Osborne, protestant, demandait en mariage une fille catholique de Cross Lake. Les parents de celle-ci, bien pauvres, finirent par y consentir, à la condition cependant, que le mariage serait célébré par le prêtre catholique. Le fiancé promit, et un jour il vint nous dire de hâter le mariage parce que ses amis protestants et surtout le ministre ne lui laisseraient pas de repos tant qu'il ne serait pas marié au temple. Le mariage se fit avec les conditions requises.

Pour se venger du mariage de Jacob, le ministre chercha à marier un autre protestant, William Mc Kay, avec Peki, une pauvre fille catholique. Je ne manquai pas de dire à l'église, au sermon de la grand'messe, que tout catholique qui irait se marier au temple serait excommunié et vivrait d'ailleurs en concubinage.

Or le ministre triomphant publia les bans au temple, un dimanche. Le fiancé était absent, étant allé chercher de la viande au loin, dans le bois, depuis deux jours. Mais il arriva le dimanche soir. Il sut que son mariage avait été publié au temple. Le ministre devait faire le mariage le lendemain matin.

Or, le dimanche soir, j'allais, après le coucher du soleil, voir un père de famille qui avait perdu un de ses enfants. Je rencontrai, sur la glace du fleuve, le père de la fiancée qui me dit : Où vas-tu, mon Père ?... Reviens d'abord ; voici les fiancés qui arrivent pour que tu les maries. De fait, je distingue une colonie de sauvages qui s'en viennent à la queue leu-leu. Arrivés à la mission, je demande au fiancé protestant : Tu veux te marier devant moi ? Oui, dit-il, je ne voudrais pas être, pour cette fille, l'occasion de son

expulsion de l'église catholique, car je me proposais moi-même de devenir catholique bientôt.

Je me hâtai de faire confesser la partie catholique, et aussitôt après, dans la salle, en présence de plusieurs témoins, tous catholiques, avec les conditions et les serments voulus, je mariai le couple, et le tout réglé et signé en bonne forme.

Le lendemain matin, le ministre savourait sa revanche du prêtre : s'il a marié mon Jacob, disait-il, je vais marier sa Péki. Mais il trouvait le temps long et se plaignait, s'impatientait même du retard des gens de la noce. On vint lui dire que le couple était marié, depuis la veille, devant le prêtre catholique. Il n'y tint plus, il s'élance à la Réserve, flanqué d'un conseiller protestant et de son marguillier ; il vole à la maison des nouveaux mariés, arrache la jaquette et le jupon donnés la veille à la fiancée, et s'en retourne sans mot dire.

Le comble, c'est que, dans la journée, j'allai au Fort de la Compagnie de la Baie d'Hudson et y trouvai deux marchands écossais presbytériens qui se mirent à rire en me voyant. « C'est bien, Père, me dirent-ils, c'est parfait. Pour votre bon tour au ministre, voici dix dollars que nous donnons à votre église. »

Le dimanche suivant, je recevais l'abjuration du nouveau marié.

Vient maintenant l'histoire de la conversion d'une petite fille de dix ans, Christine.

Nous faisions notre retraite du mois, un vendredi, quand un protestant de l'endroit vint frapper à notre porte, s'excusant de nous déranger. « Ma fille malade te demande, me dit-il, viens la voir. J'ai mes chiens et mon traîneau pour t'emmener. »

Christine était, en effet, bien malade ; et, après lui avoir donné quelques soins et lui avoir adressé quelques paroles, je dis à son frère catholique de réciter notre prière avec

moi pour sa sœur protestante. Après cela, je me disposais à me retirer.

J'allais donc sortir quand la petite Christine se mit à pleurer et à crier : « Papa, maman, je veux être catholique. » Je m'arrêtai au seuil de la porte et regardai quelque temps en silence les parents accroupis auprès de la malade et pleurant. Je leur demandai enfin : « Que pensez-vous du désir de votre enfant ? » Le père lève ses yeux mouillés de larmes et me dit : Père, qu'il soit fait selon les désirs de ma fille. — Il me reconduisit à la mission, où je pris le nécessaire pour les sacrements à donner. De retour à la maison sauvage, je fis confesser Christine et, aussitôt après, je la reçus dans notre sainte foi et je lui donnai, après l'absolution et le baptême sous condition, la communion et l'Extrême-Onction. Elle répondait elle-même aux questions et à toutes les prières qu'elle avait apprises avec son grand-père et sa grand'mère catholiques et qui lui servirent en même temps de parrain et de marraine et de témoins.

Qu'elle était belle, cette enfant, assise sur son lit avec son chapelet et sa médaille au cou, son livre de prières à la main ! Pendant mes 35 ans de missions, je n'avais jamais vu une personne aussi contente, aussi fière d'appartenir à Jésus. Sa belle âme se reflétait sur sa figure et tous les assistants avaient la même impression. « Qu'elle est belle ! » disaient-ils tous. Le lendemain, elle dit à ses parents : J'ai rêvé que j'entrais dans une belle église magnifique, pleine de monde, et où l'on chantait avec délices des hymnes catholiques. Elle avait rêvé au ciel, car, quelques jours après, elle quittait cette misérable terre pour aller au sein de Dieu.

Je finis là mon rapport. Si le bon Dieu nous donne de vous écrire encore quelque jour, je vous parlerai du progrès que fait notre mission par l'arrivée des Sœurs oblates du Sacré-Cœur et de Marie Immaculée, envoyées ici par

Mgr Langevin, archevêque de Saint-Boniface, pour nous aider à élever la jeune génération et la former aux vertus chrétiennes. Le R. P. Lecoq a aussi quitté sa belle mission et paroisse de Sainte-Rose, pour venir ici nous aider à faire le bien.

E. BONNALD, *O. M. I.*

ALBERTA — SASKATCHEWAN

(Diocèse de Saint-Albert.)

Rapport sur l'Ecole industrielle Saint-Joseph à Dunbow.

Durant le quart de siècle qui vient de s'écouler, bien peu de choses ont été dites dans nos *Missions* sur l'école industrielle de Saint-Joseph de la Rivière-Haute, plus communément connue sous le nom de Dunbow.

On me prie de combler cette lacune ; je vais le faire de mon mieux.

En 1883, le gouvernement canadien décida la fondation d'écoles industrielles pour l'éducation des sauvages du Nord-Ouest. L'intention première avait été d'en faire des écoles exclusivement réservées aux jeunes Indiens. Mais le Surintendant général des affaires indiennes, comprenant que « l'instruction des jeunes Indiennes devait être un facteur non moins important pour l'avancement de la race », émit un vœu pour l'agrandissement des bâtisses et la création d'un personnel qui pût s'occuper de l'éducation des

jeunes filles. Ce vœu devint une réalité et les écoles industrielles eurent à s'occuper des enfants des deux sexes.

Le R. P. Lacombe, accompagné de M. Nelson, arpenteur du Département des affaires indiennes, vint lui-même choisir le site de la nouvelle école industrielle qui devait être bâtie pour les enfants Pieds-Noirs. C'était au confluent de la Rivière des Arcs et de la Rivière-Haute, à 25 milles au sud-est de Calgary, dans la contrée appelée par les Indiens « les buttes du milieu ».

Une fois le contrat passé pour les constructions, le R. P. Lacombe reçut du gouvernement la charge de surveiller les travaux.

Il s'occupa aussi de recruter des Religieuses pour la direction de l'école. Les Sœurs grises de Montréal lui promirent 3 sœurs pour le début.

Au commencement d'octobre 1884, les bâtiments bien qu'incomplètement terminés furent considérés comme habitables. Le 17 octobre, le R. P. Lacombe y amena le personnel dirigeant qui se composait du Frère Little, assistant principal, Léon Slattery, fermier instructeur, 3 sœurs grises et 2 auxiliaires.

Il ne s'agissait plus désormais que de recruter des élèves. Le R. P. Principal se met immédialement à l'œuvre. Le 20 octobre, accompagné de M. Reid, député commissaire du département des affaires indiennes, il se rend à la Traverse des Pieds-Noirs pour s'entendre avec Crowfoot, le chef des Pieds-Noirs proprement dits. Ceux-ci parurent satisfaits et firent de belles promesses. Le 24 du même mois, malgré la rigueur du froid, le P. Lacombe et M. Reid partent pour le fort Mac-Leod dans l'intention de visiter les Gens du Sang et les Piéganes. Ici l'accueil fut plus froid et le chef « Red Crow » ne voulut rien promettre.

Un premier contingent de Pieds-Noirs arrive le 15 novembre, sous la conduite de M. Jean L'Heureux, mais tous ces jeunes gens sont trop grands et trop sauvages pour se soumettre à une discipline quelconque. Quelques jours plus

tard, M. Jean l'Heureux en amenait d'autres... tous du même acabit.

Voyant que personne n'arrivait des réserves des Gens du Sang et des Piéganes, le R. P. Lacombe, dans l'impossibilité de s'y rendre lui-même, se décide à demander les services de Jean L'Heureux. Celui-ci réussit, par son habileté, à ramener 5 enfants.

On ne peut s'imaginer quelles ruses il dut employer pour amener les enfants à bon port. A chaque instant, ils pouvaient être enlevés par leurs parents ou partir de leur propre gré. Aussi ne devait-il les réunir que tard dans la soirée et quitter la réserve aussitôt. Au campement Jean L'Heureux les amusa de son mieux par ses chants et ses contes, jusqu'à ce que, succombant de fatigue, chacun d'eux s'enroulât dans sa couverture et s'endormît. Le guide ne ferma pas l'œil de la nuit et au point du jour on levait le camp au plus vite pour Dunbow.

Ces premiers élèves étaient pour la plupart des jeunes gens de 15 à 18 ans, fiers, paresseux et indisciplinés. Etant déjà leurs propres maîtres, ils avaient quitté la réserve sans le consentement de leurs parents, dans le seul but de passer agréablement l'hiver. Tous s'évadèrent dans la suite.

Lorsque l'on avait réussi à obtenir quelques enfants d'un âge raisonnable, les mères éplorées venaient les enlever de gré ou de force le mois suivant. Les sauvages qui venaient visiter les enfants ne manquaient pas de les démoraliser, et, au début, chaque visite était accompagnée ou suivie d'un certain nombre de désertions. Un incident qui aurait pu être gros de conséquences fut la mort d'une jeune tertiaire franciscaine venue comme auxiliaire des Sœurs. Tombée malade quelques jours seulement après l'ouverture de l'école, elle mourut le lendemain de Noël. Sa maladie et sa mort furent tenues cachées aux enfants et aux sauvages. Pendant la nuit suivante, le R. P. Legal et le frère Foisy partirent secrètement pour Calgary.

Pour quiconque connaît l'aversion et la terreur que les morts inspirent aux Pieds-Noirs, ces précautions n'ont rien de surprenant. Eux qui abandonnent la maison ou la tente dans laquelle un de leurs parents a succombé, n'auraient jamais consenti à laisser leurs enfants à Dunbow.

Au commencement de l'année 1885, eut lieu le soulèvement des métis. On craignait, non sans raison, que les tribus Pieds-Noirs ne prissent les armes et ne vinssent en aide aux insurgés. A maintes reprises les métis avaient envoyé du tabac aux chefs Pieds-Noirs, espérant, par ces petits présents, les engager à se montrer favorables à leur cause.

Le R. P. Legal fut mandé pour accompagner le Major Cotton sur les réserves des Piéganes et des Gens du Sang, dans l'intérêt de la paix. Le R. P. Lacombe reçut l'ordre de rester à Calgary jusqu'à la fin des troubles afin de maintenir la bande de Crowfoot dans la neutralité. Le Père Claude le remplaça à l'école industrielle.

Les nouvelles du soulèvement des métis ne laissèrent pas de tourner la tête aux enfants et à leurs parents. Ces derniers craignant de voir les Cris faire irruption sur l'école et garder leurs enfants prisonniers, s'empressèrent de les réclamer. Des cinq Pieds-Noirs qui restaient, trois d'entre eux furent enlevés par leurs parents, un autre déserta avec une troupe d'Indiens, et un seul resta à l'école malgré bien des essais infructueux de la part des Indiens. Il resta longtemps seul.

Le 11 juin 1885, Mgr Grandin vint à passer par l'école, mais le spectacle ne put que lui arracher des larmes : « J'ai visité, écrit-il, l'école de St-Joseph de High-River. Je ne puis que regretter de voir tant de sacrifices en argent et tant de zèle de la part des employés, et si peu de succès. »

En août, le Père Lacombe tenta encore d'émouvoir son vieil ami Crowfoot, mais sans beaucoup de succès. Il ne ramena qu'un seul enfant qui fut repris par sa mère le

mois suivant. A la même époque il fait appel aux Sarcis, mais inutilement.

En octobre, le même Père eut une conférence avec le commissaire des affaires indiennes dans le but de tenter un effort suprême. Les camps des Pieds-Noirs, des Piéganes, des Gens du Sang furent visités ; beaucoup d'argent fut dépensé et le résultat nul. La seule raison qui explique cette opiniâtreté des Pieds-Noirs, c'est qu'ils ne voulaient pour rien au monde ressembler aux Blancs.

Voyant l'inutilité des efforts tentés de ce côté, le gouvernement autorisa à recevoir à Dunbow les sauvages des autres tribus, ainsi que quelques pensionnaires blancs ou métis. Le 23 novembre le R. P. Lacombe, dont les efforts avaient échoué chez les Pieds-Noirs, revint de Saint-Albert avec dix-huit Cris. Ces nouveaux élèves étaient plus soumis et plus disciplinés que les rebelles Pieds-Noirs et l'influence des pensionnaires y contribua pour beaucoup.

Le 21 mars 1887, le R. P. Claude reçoit officiellement le titre de principal. Le nombre des élèves s'est élevé à 20, mais sur le nombre il n'y a encore que deux Pieds-Noirs. Le système de discipline militaire est mis en vigueur. Toute infraction à la règle a son châtiment; mais, à peu d'exceptions près, les enfants s'y soumettent de bon gré. Le silence est fidèlement gardé en dehors des récréations. Fidèle au mot d'ordre : « Point de paresse ici », chacun travaille suivant ses forces et les besoins du moment. Trois garçons apprennent le métier de charpentier sous la direction de M. Picard et six travaillent à la ferme. L'année suivante un atelier de cordonnerie fut ouvert.

Les plus graves ennuis provenaient toujours des visites des Indiens. « Si nous les recevons bien, écrit le P. Claude, ils restent de 10 à 20 jours. Mais si nous n'avons pas l'œil partout, nous nous apercevons qu'un sauvage part avec un de nos enfants. L'arrêter, c'est la lutte. Mais je réponds que nul d'entre eux, et quel qu'il soit, ne m'ayant pas confié son propre enfant, n'enlèvera un élève sans avoir à soute-

nir une lutte sérieuse avec moi et dont ils se souviendront, comme Sayenamaw et Manist-Okosiw. »

Voici les faits auxquels il est fait allusion.

Le 22 octobre 1888, un Pied-Noir, nommé Winnipeg Jack, s'engageait solennellement par un contrat écrit et signé devant témoins à laisser pendant 5 ans sa fille Marie à l'école industrielle sous la tutelle de M. Picard, charpentier. Celui-ci achetait le droit de tutelle moyennant la somme de 20 piastres.

« Deux jours après, écrit le Père Claude, la mère de l'enfant revient toute seule. Je la reçois de mon mieux. Elle reste ici du 25 au 29, visitant fréquemment son enfant. Mais le 30, le grand-père « Manist-Okosiw » entre en scène. Je comprends alors que j'ai à me préparer à la lutte. Le vieux redemande sa petite-fille et offre en échange 12 piastres et un cheval. Mais je la lui refuse et il s'en va écumant de rage. Lorsque je lui annonce le lendemain que je n'ai aucune affaire à traiter avec lui, il m'accable d'injures, et après avoir passé la journée à m'assiéger dans toutes les salles de la maison, il semble abandonner la lutte. Je ne sais vraiment que penser de cette retraite subite. Le lendemain 2 novembre, la mère de la petite fille, accompagnée de Sayenamaw, femme de Poor Eagle, après un plantureux dîner, nous enlève deux petites Pieds-Noirs. Ainsi cette femme reprenait son enfant en dépit du contrat et de l'argent reçu, et Sayenamaw sa nièce, la fille de « Chief Child. » Je ne pouvais céder sans combats : la dispute s'engage, je reprends les petites filles malgré les deux sauvagesses, sauf à supporter un feu roulant toute la journée, vu que je ne veux pas gâter l'affaire et m'exposer à perdre du même coup le garçon de Winnipeg Jack.

Pendant que je discute avec les deux femmes, l'aïeul « Manist-Okosiw » fait venir Winnipeg Jack. Celui-ci arrive pendant la nuit. Je ne fus pas témoin des discussions qui s'élevèrent dans la tente, mais je m'aperçus aisément

que Winnipeg Jack était tout abattu quand il me demanda de résilier le contrat. Je dus y consentir à la condition toutefois que l'argent me serait rendu, et que je conserverais le petit garçon. Marie est donc rendue à sa mère. Nous gardons le frère et avons la paix de ce côté.

Mais bien vite, j'ai à m'occuper de l'autre petite fille, car Sayenamaw devint furieuse, en voyant que Winnipeg Jack avait pu ramener son enfant. Le lendemain matin, en bonne compagnie, elle entre à la cuisine et nous y fait des « scènes ». Il était de mon devoir de m'y rendre, ne fût-ce que pour essuyer la fusillade; mais je lui fis entendre tranquillement qu'elle était venue pendant 6 jours voir sa nièce et qu'elle avait été bien reçue ; qu'elle m'avait caché son dessein jusqu'au jour précédent ; mais que maintenant connaissant tout les ennuis qu'elle m'avait causés, il ne me restait plus qu'à lui conseiller de sortir d'abord et ensuite de retourner chez elle. Elle commence alors à crier et à vociférer toutes sortes d'insanités. Je suis obligé d'employer la force pour la jeter dehors. Alors elle se met « à imiter le beuglement de la vache » pour attirer l'attention des Sauvages qui ne sont pas moins de trente. La situation devient critique. Voyant le danger qui peut survenir si les hommes viennent au secours de cette femme, j'envoie un mot à la police. »

A ce moment, on annonce au P. Claude que toute la troupe de sauvages approche. Alors, pâle d'émotion, il s'écrie pour les tenir en respect : « Donnez-moi mes revolvers, que j'en tire une demi-douzaine. »

Les Indiens se retirent dans leurs loges, tout déconcertés. Mais il faut, à diverses reprises, en éloigner les grands garçons qui semblent vouloir faire cause commune avec eux.

Le lendemain, deux agents de police arrivent de Calgary et notifient aux Indiens de se mettre en route avant midi. Ils le promettent. La vieille Sayenamaw, que cette solution exaspère, leur lance des injures. Aussi à midi, personne

ne bouge. A 4 heures : nouvelle sommation de la police; nouveau refus de la part des sauvages. Les agents se mettent en devoir de démolir les tentes, en commençant par celles de Sayenamaw et de Poor Eagle, et à chasser les Indiens. Le lendemain il ne restait plus personne.

L'année suivante un Pied-Noir nommé Eagle Rib persuada à un enfant de s'évader. Accompagnés de quelques autres sauvages, le déserteur et son complice pénètrent dans la buanderie où se trouvent le linge et les hardes des enfants. Ils étaient occupés à faire leur choix parmi les couvertures, quand le Père Claude survint et fit signe aux sauvages de s'en aller. Le chef Crowfoot arrive. Après avoir écouté le récit de Eagle Rib : « Que tous ceux qui sont venus à l'école cette année, s'écrie-t-il, s'évadent. » Le Père Doucet, qui se trouvait là fort à propos, réussit à lui faire entendre raison et changer de langage. L'incident se termina par l'ordre donné par Crowfort lui-même à tous les Indiens de déguerpir sans délai.

D'autres ennuis nous vinrent à cette époque des ministres protestants qui ne voyaient pas sans jalousie notre école prospérer malgré tous les obstacles. Le R. M. Trivett, de la Réserve des Gens du Sang, fit croire à un sauvage que son enfant mis à l'école quelques mois auparavant était déjà mort. On devine l'émoi des sauvages, bien que la nouvelle fût fausse. Le P. Claude était résolu à poursuivre ce Monsieur si on recueillait des preuves suffisantes. Nous avions assez de tracas à essuyer de la part des sauvages, sans que d'autres s'en mêlent, surtout ceux à qui les principes du christianisme qu'ils professent doivent interdire la calomnie.

« Je regrette beaucoup, écrit un autre jour le même P. Claude, de dire que le R. M. Tims, de la Réserve des Pieds-Noirs, a essayé de persuader à un enfant de déserter l'école, lui promettant une école où il apprendrait plus vite et où il recevrait un gros salaire. »

Enfin, il convient de signaler une mutinerie d'enfants qui

faillit avoir des conséquences les plus graves. Comme bon nombre de ces enfants étaient destinés plus tard à vivre du produit de la chasse, on avait cru bon de leur permettre de chasser. Sur la demande qui lui fut adressée, le gouvernement leur fournit même fusils et munitions. Mais, un jour de chasse, la cloche rappela en vain les chasseurs au logis. Quand le principal voulut les faire rentrer, ils menacèrent de tirer sur lui. Ce que voyant, on prit le sage parti de patienter et de les réduire par la famine : « La faim fait sortir le loup hors du bois », dit le proverbe, elle devait encore faire rentrer nos jeunes gens. Les munitions épuisées et les appétits aiguisés ramenèrent, en effet, nos mutins au logis. Naturellement, ils furent désarmés et l'on renonça à renouveler l'expérience.

Le progrès continue malgré tous ces ennuis. M. Jean L'Heureux a fondé chez les Pieds-Noirs une espèce de noviciat préparatoire à l'école. « Je pense, écrit le P. Claude, que si Jean L'Heureux est aidé par le Département des affaires indiennes, il peut réussir à préparer un grand nombre d'enfants pour notre école, à la condition toutefois, que les Indiens se relâchent de leurs droits et lui confient la tutelle de leurs enfants. Il en a déjà un certain nombre avec lui. » Cependant le P. Claude le trouve parfois trop facile à accepter n'importe qui, et trop faible dans la discipline. Il leur promet trop de plaisir et aucun travail sérieux.

En février 1889, le nombre des enfants s'élève à quarante-neuf. Leurs travaux et leur conduite méritent déjà ce flatteux témoignage d'un visiteur : « Je connais plusieurs écoles industrielles aux environs de Londres (Angleterre) : quelques-unes sont d'excellentes institutions. Mais je considère que cette école est égale aux meilleures d'entre elles. »

Lors de sa seconde visite, le 6 juin 1889, Mgr Grandin écrit : « J'ai, après plusieurs années, visité l'école industrielle Saint-Joseph. Je dois dire que je suis incomparablement plus satisfait de cette visite que de la première. On peut maintenant espérer le succès de cet établissement.

A la fin d'octobre 1890, après un court intérim du P. Desroches, le P. Naessens prit la charge de principal. « Le travail si longtemps et si efficacement accompli par le P. Claude, écrit l'inspecteur Mac-Gibbons, semble devoir être continué avec la même énergie et le même zèle par le R. P. Naessens. »

Le nombre des élèves augmente rapidement. On se sent à l'étroit dans la première maison. Aussi s'occupe-t-on à en construire une nouvelle, réservée aux garçons. Le 18 octobre 1893, ils sont installés dans leur nouveau logis.

A cette époque, sous la direction de M. Scollen, l'école s'enrichit d'une fanfare, qui, en peu de temps, compta vingt-deux exécutants, et fut classée parmi les merveilles du pays.

Quatre ans plus tard, en 1894, l'école compte 122 élèves. C'est son apogée pour le nombre. La fondation des écoles pensionnats, sur les réserves elles-mêmes, sera la cause d'un déclin sensible les années suivantes.

Le 5 juin 1894, le T. R. P. Soullier, accompagné du R. P. Antoine, fit une rapide visite à Dunbow et voulut bien se déclarer satisfait.

Le 26 de l'année suivante, d'autres illustres visiteurs furent reçus : Lord Aberdeen, gouverneur général du Canada, et Lady Aberdeen, avec leur escorte princière.

La réception fut grandiose. L'amabilité de nos hôtes laissa une profonde impression dans le cœur des employés et des enfants. Ils nous quittèrent avec ces mots d'encouragement : « Avancez avec courage. *Audaces fortuna juvat.* »

En 1901, le R. P. Lépine fit un intérim de dix-huit mois pendant l'absence du R. P. Naessens en Europe.

De retour ici, le Père continua sa politique de progrès. L'importance de la ferme se développant, des abris pour les machines agricoles et les voitures furent construits ou agrandis. On fit également une nouvelle glacière pouvant contenir 110 tonnes de glace, sur les plans de l'architecte du Gouvernement à Ottawa.

En 1904, il est vrai, un incendie a détruit la boulangerie, mais ce bâtiment a été relevé sans retard. A la même époque, le R. P. Naessens installa un nouveau système de chauffage à la vapeur, plus pratique et moins dispendieux, ainsi qu'un système d'éclairage pour les deux bâtiments principaux, au gaz acétylène.

L'école possède à quelques milles d'ici deux sections de terre à foin. Chaque année, les plus grands de nos enfants y vont pendant les mois d'été, pour faucher la récolte. Quoique ce travail soit fatigant, même avec l'outillage voulu, les enfants le considèrent comme le plus agréable de l'année. Le R. P. Naessens, au lieu de vendre le foin, préféra l'employer sur place à engraisser des bœufs. Une vaste étable a été bâtie et les parcs agrandis.

Son successeur, en 1907, le R. P. Riou, profita de ces essais satisfaisants, et put même les appliquer sur une plus grande échelle.

Le succès de nos méthodes n'est inconnu de personne dans ce pays, car tous les ans, aux expositions ou Comices agricoles, notre frère Thomas Morkin remporte plusieurs récompenses. Les soins à donner aux animaux nécessitent un surcroît de travail, et cependant le travail de labourage, des semailles ne peut être trop retardé. Pour remédier à tous les inconvénients, le R. P. Riou a fait l'acquisition d'un moteur capable d'actionner huit charrues. Cela permet de cultiver une plus grande surface, et de défricher de nouveaux terrains. Il a fallu également recourir aux machines pour les travaux de ferme, et en particulier pour l'approvisionnement d'eau. Le Frère John Morkin est notre mécanicien, et sans parler de ses autres précieuses connaissances, il est d'un zèle et d'un dévouement sans bornes.

Nos enfants se font partout les auxiliaires des deux Frères, se familiarisent peu à peu avec les divers travaux de la culture et les soins du bétail.

Quant aux petites filles, elles s'occupent, non sans succès, des travaux de couture, de cuisine et de la laiterie. Les

petits ouvrages qu'elles ont envoyés à l'exposition de Calgary leur ont valu huit prix; résultat d'autant plus appréciable que les meilleures maisons d'éducation de la Province avaient pris part à ce concours.

Telle est la situation après vingt-cinq ans de travail laborieux de nos Pères et de nos Frères. On désirerait des résultats plus complets, c'est-à-dire, de voir les anciens élèves plus généralement fidèles à leurs devoirs religieux, plus unanimement fermes dans le chemin de la vertu. Mais la remarque de Mgr Dontenwill est vraie ici comme en Colombie anglaise : « Après quelques années d'égarement « la formation première qu'ils ont reçue reprend sur eux « son empire, et ils deviennent, sinon toujours des modèles, « du moins des gens industrieux et rangés. Grâce à la con- « naissance assez développée qu'ils ont de notre sainte reli- « gion et à la facilité avec laquelle ils s'expriment en anglais, « nos élèves résistent victorieusement à l'erreur que leur « suggèrent les hérétiques et les athées qui les entourent. »

Le 24 novembre dernier avait lieu à Dunbow la fête jubilaire du 25e anniversaire de la fondation de l'école. Monseigneur Legal la présida. Nous avions le bonheur d'avoir parmi nous le R. P. Grandin, vicaire des missions, le R. P. Albert Lacombe qui, à tant d'autres titres, peut ajouter celui de fondateur et premier principal de l'école industrielle de Saint-Joseph de Dunbow, les RR. PP. Naessens et Lépine, anciens principaux, ainsi que plusieurs Pères, Frères et Sœurs. Un certain nombre d'anciens élèves avaient répondu à notre invitation.

La fête commença par une partie de hockey entre les anciens élèves et les élèves actuels. Et sans respect pour l'âge ces derniers gagnèrent la victoire sur leurs aînés. Il faut ajouter que l'école a une bonne réputation pour ses sports, mais surtout pour le jeu de hockey. En 1907 et 1908, elle gagna le championnat de la ligue de High-River, ne perdant qu'une partie dans toute la durée de la saison.

Une séance récréative attira dans la soirée toute la population des environs. Notre salle était comble ; on comptait plus de deux cents personnes. Chacun eut le loisir d'admirer les talents précoces de nos enfants et les qualités que leur confère l'éducation chrétienne.

Monseigneur remercia ensuite tous ceux qui ont pris part au développement de l'école industrielle, depuis le Père Lacombe jusqu'au Père Riou.

Le R. P. Lacombe, tout ému, nous rappela ensuite quelques-uns de ses vieux souvenirs et donna un grand congé. Le lendemain, à la messe d'action de grâces, Monseigneur officia pontificalement et le R. P. Naessens profita de la circonstance pour rappeler aux anciens élèves leur obligation de donner le bon exemple.

Avant de se séparer les anciens élèves de Dunbow ont fondé une association amicale qui pourra contribuer au développement du bien qu'ils sont appelés à faire autour d'eux.

En terminant ce rapport, il nous reste un devoir à remplir, c'est de remercier tous ceux qui nous ont aidés dans l'œuvre si difficile du recrutement des élèves : je veux parler des Pères des réserves sauvages. Pour être complet, il faudrait les nommer tous. Qu'il me soit permis cependant d'y ajouter deux noms : celui de M. Jean L'Heureux, le grand recruteur d'enfants des premiers jours, et du frère Jean Berchmans, Frère de la charité, qui semble aujourd'hui vouloir devenir son émule. Bien que n'étant pas de la Famille, ils ont droit à notre reconnaissance.

L'œuvre doit être reconnaissante aussi à la Congrégation qui lui a fourni des Pères et des Frères, animés d'un zèle au-dessus de tous les obstacles ; aux Sœurs qui se sont constamment dévouées à une tâche toujours laborieuse et parfois bien ingrate. Au point de vue des ressources, nous ne pouvons oublier, ni les secours que le gouvernement canadien nous a octroyés, ni les aumônes que Nosseigneurs Grandin et Legal ont sollicitées de la Propagation de la

Foi. La sollicitude, l'encouragement de nos Evêques ne nous ont jamais abandonnés. A tous nos bienfaiteurs spirituels et temporels nous offrons, avec nos prières, le merci de la plus vive reconnaissance.

O. M. I.

ATHABASKA

Rapport sur le Vicariat d'Athabaska.

Je suis encore sous l'impression des malheurs qui viennent de nous frapper : deux Pères se sont noyés à Smith Landing et le feu a visité la mission de la Nativité, menaçant de la détruire de fond en comble. D'autres nouvelles affligeantes m'arrivent de divers endroits du vicariat.

Mon rapport sera succinct.

Le vicariat d'Athabaska est en voie de transformation. Cela peut paraître invraisemblable pour un pays si reculé et d'un abord si difficile, mais cela n'est que trop vrai. Le développement extraordinaire de colonisation qui s'est produit dans l'Alberta et la Saskatchewan ne peut plus s'arrêter et déjà au Petit lac des Esclaves, dans la Rivière la Paix et surtout à la Grand'Prairie, nous sentons le flux de l'émigration où bientôt nous serons submergés. Des compagnies de chemins de fer tracent leurs voies pour entrer dans le pays. Le gouvernement fait ouvrir des routes carrossables à travers forêts et prairies. Des *ferry-boats* sont établis sur la Rivière la Paix et en rendent la traversée très facile. Hommes, chevaux et voitures ne sont plus arrêtés par ce fleuve qui jusqu'à présent était un

obstacle sérieux à l'invasion des émigrants. Des sommes énormes sont dépensées pour rendre la petite rivière des Esclaves navigable aux bateaux à vapeur. Aussi voyons-nous Américains, Anglais, Allemands, Suédois, etc. pénétrer par groupes plus ou moins nombreux et s'emparer des meilleurs endroits. Malheureusement presque tous ces nouveaux venus sont protestants ou n'ont pas de religion. Comment ferons-nous face à cette invasion ?

Après ce coup d'œil jeté rapidement sur l'ensemble du pays, voici l'état actuel de nos missions que je partage en trois grands districts : le Petit lac des Esclaves, la Rivière la Paix et le lac Athabaska.

I. — Petit lac des Esclaves.

a) *Mission Saint-Bernard.*

On peut sans exagération dire que c'est une mission superbe. L'évêché, le couvent des Sœurs, l'église et les autres constructions ou dépendances ne laissent presque rien à désirer. L'école compte 130 enfants, qu'il faut loger, chauffer, nourrir, habiller, etc...

Aussi nos chers Pères et Frères de Saint-Bernard sont-ils accablés de travaux et de soucis continuels causés par l'entretien de cette nombreuse famille. Les bonnes Sœurs de la Providence se dévouent aussi d'une manière admirable à cette œuvre qui n'existerait pas sans elles.

Le ministère s'exerce tout à l'entour du Petit lac des Esclaves dont la longueur est de 75 milles. Quelques Canadiens, des métis en grand nombre et des sauvages Cris forment notre population. Saint-Bernard forme comme le centre de la paroisse dont les annexes sont : 1° Saint-Antoine où un Père se rend tous les samedis pour les offices du dimanche ; 2° la réserve des sauvages qu'un Père visite assez régulièrement, mais moins souvent ; 3° le bout du lac où un Père séjourne des mois entiers ; 4° le

lac Poisson Blanc et d'autres lacs plus éloignés où notre petit nombre et le manque de ressources ne permettent de faire que des apparitions trop rares et trop courtes. Saint-Antoine est la ferme de la mission : on y récolte blé, orge, avoine, pommes de terre, etc... Saint-Bernard possède un moulin à farine et une scierie qui rendent de très grands services.

b) ***Mission Saint-Martin. — Lac Wabaskaw.***

La mission Saint-Martin est une fille de Saint-Bernard; mais la distance qui la sépare de sa mère est trop grande pour que les relations soient faciles. — Nous y avons une belle maison pour les 2 Pères et les 3 Frères qui y résident, une église qu'on souhaiterait plus grande et plus ornée, un couvent de Sœurs de la Providence avec une école de 50 enfants. Tout à l'entour, au loin et au large, une foule de lacs plus ou moins poissonneux retiennent des groupes de sauvages qu'un Père va visiter. Ce sont des courses longues et fatigantes. Mais comme il y a un loup qui fait la guerre aux brebis, le bon pasteur est bien obligé de les défendre. La mission protestante contrarie beaucoup notre action; cependant, grâce au zèle et aux efforts courageux de nos missionnaires, l'Eglise catholique remporte la victoire sur son ennemie.

c) ***Mission Saint-François Xavier. — Lac Esturgeon.***

La mission Saint-François Xavier est aussi une fille de Saint-Bernard. Il y là maintenant une résidence pour deux Pères et deux Frères, une église et un couvent de Sœurs de la Providence avec une école de 35 enfants. Cette école est de date récente et marche très bien, à la grande satisfaction des sauvages qui la demandaient depuis longtemps. Mais on ne s'imagine pas, dans les pays civilisés, les dépenses, les fatigues et les peines que de pareilles fonda-

tions dans un pareil pays coûtent aux pauvres missionnaires. Au moins, là, les gens sont tous catholiques et j'espère que les ministres protestants les laisseront en paix.

II. — Rivière la Paix.

a) *Mission Saint-Augustin.*

Résidence pour 2 Pères et 4 Frères, église, couvent et école, moulin à farine et scierie mis en mouvement par des machines à vapeur, grande ferme sur un terrain fertile, à l'abri de la gelée, telle se présente cette mission dont nous espérons pour l'avenir plus de fruits qu'elle n'en a produit jusqu'à présent, au spirituel et au temporel. Des métis, quelques blancs et des sauvages vivant de leur chasse forment la population de cet endroit. Les métis cultivent un peu la terre, les blancs beaucoup plus, les sauvages point du tout. L'école, après avoir débuté brillamment, a vu diminuer sensiblement ses élèves à la suite d'épidémies qui ont fait des victimes. Il n'y a que 25 enfants à cette école. Nous avons des adversaires très actifs dans la mission protestante, qui compte parmi ses adhérents presque tous les colons blancs. Enfin, la politique aidant, les métis obtiennent trop facilement la permission de faire venir des liqueurs fortes, ce qui les démoralisera infailliblement. L'état moral de ce poste n'est donc pas très consolant. Au point de vue matériel, la mission, malgré ses avantages apparents, laisse beaucoup à désirer, et la cause en est à l'épuisement des santés des Pères et des Frères. Le P. Leserrec surtout et les Frères Milsent et Gustave sont rendus au bout de leurs forces et, certes, ils ne se sont pas ménagés depuis qu'ils sont dans le pays, et voilà de 30 à 35 ans qu'ils y sont. Si nous avions deux bons Frères agriculteurs pour exploiter la ferme de Saint-Augustin, nous pourrions en tirer des provisions de farine pour toutes les missions de l'extrême-Nord.

b) ***Mission Saint-Joseph. — Spirit-River.***
c) ***Mission Saint-Vincent-Ferrier. Grand'Prairie.***

Ces deux stations sont placées au milieu de vastes prairies qui attirent surtout l'attention des étrangers et reçoivent déjà de nombreux colons. Il n'y a qu'un Père à chaque poste. C'est un isolement pénible mais forcé pour le moment. Ils voient avec regret leur beau pays, où leurs pauvres chrétiens, métis, iroquois, cris et castors régnaient en maîtres, tomber peu à peu entre les mains d'émigrants hostiles à la foi ou indifférents. Leur désir et le mien seraient de voir quelques groupes de colons catholiques s'implanter sur le sol et garder pour la religion véritable une bonne partie de ce territoire. Mais où trouver ces colons et comment les amener si loin ? Il faut des ressources pécuniaires dont les catholiques sont généralement trop dépourvus, tandis que nos frères séparés en ont à leur disposition. Cette question de la colonisation, d'où dépend l'avenir du pays, me donne, comme on le voit, de justes craintes. C'est un problème que je me reconnais incapable de résoudre. Espérons que la Providence y pourvoira.

d) ***Mission Saint-Charles et du fort Saint-Jean.***

Un Père va passer l'été en haut de la Rivière la Paix où se trouvent plusieurs familles métisses et les tribus des Castors et des Sékenès. De ce côté, on a trouvé récemment des mines d'or assez riches, surtout sur la Finlay, et des gens de toutes races s'y dirigent, malgré les difficultés incroyables du voyage et surtout de l'approvisionnement. Ce n'est pas le royaume de Dieu et sa justice que l'on va chercher là, et ces aventuriers ne donneront guère de bons exemples aux pauvres sauvages qui ne sont pas déjà si fervents.

e) ***Mission Saint-Henri. — Fort Vermillon.***

Descendons cette rivière de la Paix et arrivons à la mission Saint-Henri où nous trouverons un bel établissement en bonne voie de prospérité. — 3 Pères dont un vétéran invalide, et 4 Frères dont 2 âgés et à bout de forces, demeurent à cette mission. L'église est convenable. Un couvent des Sœurs de la Providence et une école de 50 enfants donnent du travail autant qu'on peut en faire. Le logement étant insuffisant, on prépare la construction d'un vaste couvent qui sera le plus beau monument de la Rivière la Paix. Outre la population indigène, Cris et Castors, il y a là un bon noyau de Canadiens-Français et de métis qui forment une colonie florissante. L'élément Anglais y est aussi représenté, non seulement par les officiers de la Compagnie de la baie d'Hudson, mais par un bon nombre de fermiers intelligents et énergiques et par la mission protestante. Les travaux apostoliques de nos Pères ne se bornent pas à ce que nous pouvons appeler la paroisse Saint-Henri; il y a de l'autre côté de la Rivière une succursale dédiée à saint Louis. Nous y avons, sur un charmant ruisseau, un moulin à farine activé par une turbine, laquelle meut également une scierie mécanique. Le cher Frère Lavoie a dépensé ses forces à l'établissement de ce moulin. Il est mort à la tâche, mais il a dû recevoir la récompense de ses travaux, et nous en profitons en lui gardant un souvenir reconnaissant. A 6 jours de distance plus au nord, sur les bords de la Rivière au foin, se trouve une autre station dépendante de Saint-Henri, et confiée à la protection de saint Edouard. Un Père y va passer un mois chaque année au milieu des Castors et des Esclaves qui s'y réunissent alors, et il a la consolation d'en faire de bons chrétiens. La Rivière Rouge, en bas des chutes de la Rivière la Paix, possède aussi une chapelle dédiée au Sacré-Cœur où les Cris de ce poste viennent profiter de la visite

du missionnaire. Enfin à la pointe Carcajou, 60 milles plus haut que le fort Vermillon, un petit village de métis réclame aussi la présence du prêtre, qui se loge dans la plus grande maison de l'endroit. Mais le temps est venu d'y avoir une chapelle, l'emplacement en est choisi et le bois de construction y sera bientôt déposé. On ne peut faire tout à la fois. En résumé, le zèle, le dévouement et la persévérance de tous, et je puis bien dire en particulier du Père Joussard, ont rendu cette mission belle et prospère.

III. — Lac Athabaska.

a) *Mission de la Nativité.*

C'est une de nos missions les plus importantes. 3 Pères et 5 Frères y demeurent. Une église trop vieille et trop petite va être remplacée par une plus grande qui se construit maintenant. Le couvent des Sœurs grises est vaste et abrite 80 enfants, sans compter quelques pauvres vieilles sauvagesses abandonnées. La population est composée de métis français, de Cris et surtout de Montagnais — tous bons catholiques que la mission protestante n'a pu encore entamer. Mais aussi, nos Pères travaillent sans relâche pour maintenir ce peuple fidèle à la foi qu'il a reçue. Ils travaillent aussi matériellement avec nos chers Frères à l'entretien de la mission et à se procurer la nourriture quotidienne par le moyen de la pêche. La quantité de poissons que l'on absorbe est presque incroyable; — et qu'on ne s'imagine pas que parce que le lac est à notre porte il est facile de se procurer ce poisson. Non, il faut aller le chercher au loin et au large, sur l'eau ou sous la glace, par tous les temps, même les plus rigoureux.

Je dois convenir que cette nécessité du travail manuel s'impose à toutes les missions de l'Athabaska. On n'y vivrait pas sans cela, et les œuvres que le bon Dieu nous a permis de créer et de maintenir, nous les devons sans

doute à sa miséricorde en premier lieu, mais en vérité Pères et Frères y ont contribué de toutes leurs forces et en versant des ruisseaux de sueurs. Il est même à regretter que ces travaux matériels absorbent tellement le temps des missionnaires qu'il leur en reste fort peu pour les travaux intellectuels et que parfois, hélas! les exercices religieux en souffrent un peu.

b) ***Mission de Notre-Dame des Sept-Douleurs, fond du lac.*** c) ***Mission Sainte-Marie. Smith Landing.*** — d) ***Mission Saint-Julien, petite rivière rouge.***

A la mission de la Nativité se rattachent les résidences de Notre-Dame des Sept-Douleurs, au fond du lac Athabaska, de Sainte-Marie à Smith Landing et de Saint-Julien à la petite rivière rouge, et à cette dernière s'ajoute la station du fort Mac Murray que l'on visite seulement en été. Dans ce district d'Athabaska, il n'y a plus de païens à convertir. Les missionnaires doivent entretenir la foi et la vie chrétienne parmi les chrétiens qui y habitent et grâce à Dieu ils s'acquittent fidèlement de leur devoir.

On ne trouve point dans ces parages les belles et fertiles prairies de la rivière la Paix et on pourrait penser qu'on y sera pour toujours à l'abri de l'invasion des blancs. Cependant, il n'en n'est pas ainsi. On ne parle que de richesses minérales, charbon, bitume, asphalte, pétrole, etc., que des géologues expérimentés affirment exister sur les bords de la rivière Athabaska. Des compagnies se sont formées pour exploiter ces richesses et, depuis 3 ans, des escouades d'ouvriers se sont établies sur ces rives avec des machines à vapeur et perforent le sol à de grandes profondeurs pour y découvrir surtout le pétrole, car les autres substances, charbon, bitume et asphalte sont visibles à la surface. Jusqu'à présent, ils n'ont trouvé que des jets de gaz naturels qui ont plus d'une fois mis la vie de ces ouvriers en danger. Que va-t-il résulter de tout cela?

En résumé, ce vicariat d'Athabaska se voit envahi par le nord comme par le sud, et nous ne pouvons échapper à ce qu'on appelle le progrès de la civilisation. Il nous faudrait plus de monde et plus de ressources pour multiplier les œuvres que la colonisation de la Rivière la Paix et de la Grand'Prairie surtout demandera.

† E. Grouard, O. M. I.,
Vic. apost. d'Athabaska.

BASUTOLAND

Rapport sur le Basutoland

par le R. P. J. Cénez, Préfet Apostolique.

Le rapport qu'on va lire remonte à près de deux ans. Durant ce court laps de temps, parmi les heureux changements qui sont survenus dans cette Mission, nous ne signalerons que l'élévation à l'Episcopat du R. P. J. Cénez, Préfet apostolique.

Quelques uns des projets caressés alors sont déjà réalisés ou en voie de réalisation, mais le rapport n'en est que plus intéressant, puisqu'en outre des progrès acquis, il laisse voir ceux qui vont s'accomplir.

Notons enfin, que le R. P. Préfet ne l'avait pas écrit pour nos *Missions* et qu'il a bien voulu néanmoins leur en permettre la publication.

Le Basutoland est situé entre les vicariats de la colonie de l'Orange, de la colonie du Cap Oriental et de Natal. Il est composé de deux parties bien distinctes : la plaine, environ un tiers du pays, et la montagne qui prend les deux autres tiers. Il y a dix ans, la plaine seule était habitée; mais

depuis, la population se multipliant et les chefs indigènes devenant de plus en plus tyranniques pour leurs sujets, beaucoup ont cherché dans les petites vallées de la montagne le moyen de vivre loin des chefs. Voilà ce qui explique comment nos missions, jusqu'à ces dernières années, étaient toutes dans la plaine ; même aujourd'hui nous n'avons encore qu'une mission avec deux stations dans la montagne.

A la différence des vicariats voisins, le Basutoland est habité exclusivement par des noirs. Excepté les missionnaires, les agents du Gouvernement anglais qui exerce le protectorat et quelques commerçants, dont le nombre est limité, les blancs ne peuvent s'y établir ni y posséder aucune propriété immobilière. D'un côté, c'est un avantage pour la propagation de la foi, parce que les indigènes ne prennent guère des blancs que leurs défauts et leurs maladies ; et comme les blancs qui viennent dans ce pays ne sont pas en général ce qu'il y a de mieux, ils ne font guère que du mal par leurs doctrines et leurs exemples. Mais d'un autre côté c'est aussi un désavantage. D'abord, nous n'avons aucunes ressources pour nous aider à bâtir nos missions. Dans un pays où il ne pleut que pendant trois mois de l'année, et encore quand il est trop tard pour les récoltes, l'indigène avec sa nombreuse famille peut à peine vivre du fruit de ses champs. Autrefois il était plus à l'aise, il avait du bétail dont il se nourrissait : la peste a emporté les troupeaux. Pendant ce temps, la civilisation apportait les habits et de nombreux besoins qu'on ne peut satisfaire que chez ces commerçants avides, venus dans le pays pour tâcher de faire en quelques années de grosses fortunes. Il faudrait souvent plus que le produit de ses champs à un homme pour s'habiller, lui et sa famille. Comment lui demander du secours pour bâtir une église ou une école ? Ajoutons que les hommes se convertissent peu et que les femmes, qui sont la majorité dans nos églises, ne possèdent rien.

Un autre inconvénient d'être dans un pays exclusivement noir, c'est d'être gouverné par des chefs tyrans pour leurs sujets, ne sachant pas ce que c'est que la justice et ne cherchant qu'à jouir. Ils entretiennent, tant qu'ils peuvent, les pratiques païennes, parce que, de là vient leur prestige; favorisent la polygamie, parce que les enfants sont un revenu pour eux ; exploitent leurs sujets de toute façon, si bien que beaucoup de ceux-ci ne peuvent plus vivre dans un pareil esclavage et s'en vont, les uns dans les vicariats voisins où ils vivent dispersés, domestiques de blancs souvent protestants, loin de l'église et du prêtre ; les autres vont se cacher au fond de la montagne. Voilà comment nos missions semblent faire si peu de progrès sous le rapport du nombre de catholiques. Voilà aussi comment nous sommes obligés, malgré notre manque de ressources, de suivre ceux qui se fixent dans les montagnes, car d'habitude ils sèment autour d'eux la foi qu'ils ont emportée de la mission.

Voici l'état comparé de nos missions il y a dix ans et aujourd'hui.

Il y a dix ans, en commençant par le nord, nous avions :

1. Ste-Monique,	mission avec	1	couvent,	1	école,	1	station.
2. Sion,	»	1	»	2	»	»	»
3. Gethsémani,	»	1	»	1	»	»	»
4. Roma,	»	1	»	2	»	4	»
5. Korokoro,	»	1	»	2	»	1	»
6. Montolivet,	»	1	»	2	»	»	»

Total : 6 missions, 6 stations, 10 écoles, 9 Pères, 20 Sœurs.

Aujourd'hui, nous avons :

1. Ste-Monique,	mission avec	2	stations,	1	couvent,	1	école.
2. Sion,	»	»	»	1	»	2	»
3. Gethsémani,	»	»	»	1	»	1	»
3. Roma,	»	1	»	1	»	2	»
4. St-Michel,	»	2	»	1	»	1	»
6. Lorette,	»	»	»	1	»	1	»

7. Korokoro,	mission avec 2 stations,	2 couvent,	2 école.
8. Montolivet,	»	2 »	1 »	1 »
9. St-Gabriel,	»	2 »	» »	» »

Total : 9 missions, 11 stations, 9 couvents, 11 écoles, 22 Pères, 55 Sœurs.

Autant que faire se peut, dans chaque mission il y a deux Pères et trois ou quatre Sœurs dont deux européennes et une ou deux indigènes. Pendant qu'un Père est à la mission, l'autre va aux stations au moins une ou deux fois la semaine. Le dimanche, il y a presque partout messe, instruction, confessions, catéchismes, un pour les chrétiens et un pour les catéchumènes. Pendant la semaine, il y a, même dans les stations, au moins une fois messe et catéchisme pour les catéchumènes et aussi pour les chrétiens qui se préparent à la première Communion et à la Confirmation. Mais pour le directeur de résidence, aussi bien que pour son socius, le plus grand travail et aussi le plus fructueux est celui de la visite à domicile. Le poisson ne sort pas de l'eau si l'on ne va pas l'en tirer ; de même les Cafres ne sortiraient guère de leur doux paganisme si on n'allait les chercher. Aussi, la plus grande partie de son temps le missionnaire la passe à cheval pour visiter ses chrétiens et ses catéchumènes ; il a ainsi l'occasion de trouver des malades à soulager et à convertir. Ces conversions sont en grand nombre ; elles ne remplissent pas beaucoup nos églises et n'augmentent pas le nombre de la chrétienté ; mais ce sont des âmes sauvées quand même. C'est aussi en visitant les villages qu'on se fait connaître et aimer ; on instruit là et on attire à l'église ceux qui ne viendraient pas autrement. Mais ce travail est bien pénible sous notre soleil, sans jamais un arbre sous lequel on puisse se reposer : quand le missionnaire veut s'arrêter au milieu du jour pour manger son morceau de pain au bord d'une fontaine, quand il a la bonne fortune d'en rencontrer, c'est toujours sous les rayons brûlants du soleil qu'il est obligé de se reposer.

Les Sœurs font l'école, une ou plusieurs pour chaque école, selon le nombre d'enfants ; une s'occupe de couture, pharmacie, sacristie, etc., pendant que l'autre a le soin du jardin, de la cuisine, etc., pour toute la mission, Pères et Sœurs. Quand le Père est absent elles font le catéchisme ; elles visitent les malades et trouvent le moyen de baptiser en secret beaucoup d'enfants de païens dont le Père ne pourrait approcher. Grâce à Dieu, partout où il se trouve une mission, le bien se fait et les efforts du missionnaire ne sont pas sans résultats : dans ces dix dernières années, nous avons eu au moins 10.000 baptêmes. C'est bien peu, ce n'est rien comparé à certains pays ; mais c'est beaucoup quand on connaît le caractère cafre et aussi les difficultés parmi lesquelles nous travaillons.

Les difficultés sont de deux sortes, les unes spirituelles, les autres matérielles.

I. Dans la première catégorie nous avons surtout le paganisme et le protestantisme. — Il est vrai, le temps du cannibalisme est passé depuis un certain nombre d'années ; nous n'avons pas à lutter contre des caractères farouches et cruels, ils sont aujourd'hui très hospitaliers et très doux, mais sans grande énergie et portés à la mollesse, à la recherche du bien-être et du plaisir : tous leurs défauts viennent de cette source. Ainsi, bien différents des Zoulous, ils se convertiront assez facilement, mais beaucoup manqueront du courage nécessaire pour résister à une grande tentation ou bien à une persécution. Or les tentations ne manquent pas, même parmi nos chrétiens, dispersés qu'ils sont au milieu de païens dissolus. Il y a donc bien des accidents sous le rapport des mœurs. Nous réagissons de toutes nos forces contre ces mauvaises inclinations, même par des pénitences publiques quand une faute paraît à l'extérieur ; mais pendant que nous travaillons d'un côté avec l'aide de la grâce et des sacrements, le démon de l'autre côté a bien des moyens d'entraîner et de perdre les âmes.

Il a d'abord la boisson. Les indigènes font eux-mêmes une sorte de bière dont ils ne savent pas user avec modération. Quand quelqu'un s'est habitué à cette nourriture (car il y en a qui ne vivent que de cela), il est perdu ; inutile de lui parler de conversion, surtout quand il se met en même temps à fumer le chanvre qui fait l'effet de l'opium : alors l'intelligence s'en va, il ne reste que la brute que le démon traîne de défaut en défaut jusqu'au fond de l'abîme.

Toujours singe de Dieu, le démon a voulu imiter les Sacrements, et nous avons ainsi la circoncision pour les garçons, et une cérémonie du même genre pour les filles. Ces fêtes continuent d'être en honneur dans le paganisme ; mais heureusement depuis quelques années il y a moins d'accidents parmi nos jeunes gens et nos jeunes filles chrétiennes ; il n'y en a même presque plus du tout, et aujourd'hui il n'y a plus guère de déshonneur à être appelé incirconcis. C'est un grand progrès, car ces cérémonies, qui duraient plusieurs mois, n'étaient que des écoles de mauvaise vie.

Le démon a aussi son mariage. D'abord, le jeune homme qui veut se marier doit payer aux parents de la jeune fille un certain nombre de têtes de bétail, bœufs, chevaux, moutons, etc. C'est la loi du pays ; mais que cette loi du paganisme engendre de difficultés !

1° Pour que le bétail n'aille pas à des étrangers, on se marie beaucoup entre parents.

2° Souvent les enfants ne sont pas libres de se choisir : c'est une affaire de commerce traitée par les parents. Cependant, ici il y a du mieux, et aujourd'hui il est assez rare de voir les parents recourir à la torture pour obliger une fille à accepter un mari, ce qui se pratiquait autrefois régulièrement en pareil cas. Il y a quand même beaucoup de coaction, et ces mariages forcés sont une source de beaucoup de misères.

3° Une fois mariée, une femme appartient à son mari

ainsi que ses enfants presque comme une esclave ; à la mort du mari, elle passe comme le reste de son héritage aux mains de son frère, et par le fait même lui appartient, qu'elle le veuille ou non, quand même celui-ci aurait déjà une autre femme ; jamais elle ne pourra se remarier dans des conditions permises par l'Eglise ; elle est donc perdue, elle et ses enfants. Or cela arrive souvent, nos jeunes gens allant tous travailler dans les mines des pays voisins où les accidents ne sont pas rares.

4º Puisque les filles se vendent si cher, c'est une ressource d'en avoir beaucoup ; en conséquence celui qui a les moyens prend plusieurs femmes. Chose triste à dire, les païens considèrent le mariage comme un placement avantageux, un moyen d'accroître leur troupeau de bétail. On devine ce que ces mœurs païennes engendrent de désordres et d'horreurs.

5º Les concubines de ces polygames ne peuvent se convertir, parce qu'elles ne peuvent se séparer, achetées qu'elles sont par leur mari. Et même celui qui n'a qu'une femme a sur elle tant de pouvoir à cause du bétail qu'il a donné pour l'avoir, que nous sommes obligés nous-mêmes d'avoir pour elle beaucoup de ménagements. Pauvres femmes, pauvres esclaves, que leur sort est malheureux ! Ce sont elles qui ont le plus à travailler et à souffrir ; aussi c'est parmi elles surtout que le Bon Dieu choisit ses élus : les hommes sont peu nombreux dans nos églises.

Les protestants sont de plusieurs sectes ; mais nous avons à lutter surtout avec les calvinistes de la Société évangélique de Paris. Installés en Basutoland, 40 ans avant les missionnaires catholiques, ils avaient mis les sauvages en garde contre ceux-ci, car ils s'attendaient à les voir arriver tôt ou tard. Pas de calomnie qu'ils aient épargnée contre eux : ils étaient des idolâtres, des gens de mauvaise vie, des pharisiens aux longues robes, etc., etc. Quelques années suffirent pour faire tomber tous ces préjugés, grâce aux

bons exemples et à la sainte vie de Mgr Allard, du R. P. Gérard, des religieux et des religieuses. Mais malgré cela, le nombre de leurs adeptes est beaucoup plus considérable que celui de nos fidèles.

1° A cause de leur doctrine si facile : que faut-il pour être bon protestant? Aller au prêche le dimanche, chanter et payer les cotisations. C'est un plaisir, pour la jeunesse surtout, de passer ensemble une journée avec de beaux habits, lisant la bible plusieurs sur le même livre, garçons et filles. Ce qui m'étonne c'est que tous les Basutos ne soient pas protestants : pas de contrainte, pas de confession, rien que du plaisir.

2° Leurs écoles sont très nombreuses et très fréquentées : dans presque tous les villages il y a une école tenue par un indigène protestant ; là se réunissent non seulement les petits enfants, mais de grands jeunes gens et de grandes jeunes filles, tous dans des tenues plus ou moins correctes ; ils apprennent ensemble, prennent leurs récréations ensemble, ils vont et viennent ensemble de souvent très loin : mais il suffit d'avoir la foi ! ! ! Chez nous, nous pourrions avoir des écoles aussi fréquentées si nous prenions les mêmes moyens ; mais je préférerais n'en pas avoir du tout que d'en avoir comme celles que j'ai vues. Nous n'avons que deux écoles tenues par des religieux, toutes les autres sont tenues par les Sœurs. Dans chaque mission, une ou deux Sœurs instruisent les petits enfants ; les filles viennent aussi longtemps qu'elles veulent, quelquefois jusqu'à leur mariage ; mais les garçons, toujours moins nombreux, n'y sont gardés que jusqu'à un certain âge. Dès qu'ils sont jugés trop grands, ils sortent définitivement, ou bien ils viennent à Roma au collège que tient un Père. C'est tout ce que nous pourrons faire tant que nous n'aurons pas de Frères enseignants.

3° Un autre danger que nous courons à côté des protestants, c'est que ceux-ci voient facilement la supériorité de l'éducation donnée aux filles catholiques par les religieuses,

et souvent les demandent en mariage. Beaucoup résistent ; mais un certain nombre, poussées à bout par les persécutions de leurs parents païens, finissent par consentir à contracter un mariage pour lequel je ne donne jamais de dispense ; en l'état de choses actuel, je préfère beaucoup voir une fille catholique tomber aux mains d'un païen que d'un protestant.

II. — Le bon Dieu ne nous a pas épargné non plus les difficultés matérielles.

1° Nos chrétiens sont dispersés, et souvent à une grande distance de la mission ; le missionnaire dépense son temps et ses forces à courir à cheval les sentiers de la montagne pour visiter les malades, baptiser des enfants, instruire des infirmes et surveiller tout son monde.

2° Ces fatigues, on ne les regrette pas ; mais qu'elles sont loin de produire le fruit qu'on aurait droit d'attendre si les missions étaient plus nombreuses ! A des chrétiens instruits qui connaissent le prix du ciel, on peut demander beaucoup : quatre ou cinq heures de chemin et même plus pour venir à l'église le dimanche assister à la messe et entendre la parole de Dieu est tout ordinaire ; mais comment obtenir de païens de se donner une telle peine pour des avantages dont ils n'ont pas encore l'idée ? Il faudrait donc des missions beaucoup plus nombreuses.

3° Et pour fonder ces missions il faudrait des ressources. Or comme je l'ai dit, nous n'en avons absolument aucune dans le pays, les sauvages pouvant à peine vivre du fruit de leur travail. Que de fois j'ai envié le sort des prêtres, même pauvres, qui peuvent organiser des quêtes parmi leurs fidèles, et même de nos Pères de l'Extrême-Nord de l'Amérique, qui malgré leurs grandes privations et leurs souffrances, peuvent au moins se construire des maisons à peu de frais, ils n'ont qu'à prendre le bois dans les forêts ; ici nous n'avons pas même un arbre, pas de feuilles de palmier : tout ce que nous avons, nous le faisons venir à grands frais de l'Europe ou de l'Amérique. Le bois et le

fer arrivés dans les ports de la côte coûtent déjà bien cher; rendu chez nous, tout coûte encore deux fois plus.

4° Toutes nos ressources consistent, à part quelques dons de la Société de Saint-Pierre Claver à qui nous devons la plus grande reconnaissance, ainsi qu'à quelques bienfaiteurs particuliers, toutes nos ressources consistent dans l'allocation de la Propagation de la Foi et celle de la Sainte-Enfance. Total par an, environ 32.000 fr. Or voici comment je dispose de ces fonds :

A. D'abord je paye 12.200 fr. par an, pour l'éducation de jeunes missionnaires, et pour les voyages de Pères, de Frères ou de Sœurs, dont chacun revient à au moins 1.000 fr.

B. Pour l'entretien des missions et stations existantes, un peu plus de 1.000 fr. pour chaque mission = 10.000 fr.

C. Pour le personnel, nous sommes actuellement 83 personnes, et malgré toute la bonne volonté et tous les sacrifices que chacun s'impose, nous ne pouvons pas dépenser pour la nourriture, l'habillement, etc., moins de 250 fr. par personne = 20.750 fr.

Total 42.950 fr. environ dont je reçois 32.000. Il me reste à chercher chaque année 10.950 fr. pour combler le déficit des dépenses ordinaires. Comment avec cela fonder de nouvelles œuvres qui deviennent cependant de plus en plus nécessaires ? Je ne puis plus demander à nos missionnaires de faire de nouveaux sacrifices : je les vois travailler et remuer de leurs mains la pierre et la brique, construire eux-mêmes leurs maisons et leurs églises pour réduire les dépenses ; augmenter encore leurs privations deviendrait de la cruauté.

Nous voilà donc arrêtés, occupant à peu près le tiers du pays, avec des dépenses ordinaires dépassant beaucoup notre allocation. Grâce à la générosité de quelques bienfaiteurs de France surtout, j'ai pu jusqu'à présent combler le déficit chaque année et je n'ai presque pas de dettes. Mais puis-je espérer que la Propagation de la Foi continuera longtemps de me donner les mêmes secours ? Déjà

ces subsides ont été diminués de plusieurs milliers de francs ces dernières années ; puis-je espérer aussi que nos bienfaiteurs de France seront toujours aussi généreux pour nous dans les tristes circonstances qui les entourent ? J'ai bien peur qu'au lieu d'avancer nous soyons bientôt obligés de reculer en réduisant notre personnel ou en abandonnant quelque poste.

Ce parti serait bien malheureux, car jamais nous n'avons eu de si belles espérances.

1° Depuis quelques années surtout, la foi portée par nos chrétiens dispersés s'est répandue loin de nos missions et a germé dans de nombreuses âmes qui demandent l'instruction. Rien de plus pénible dans mon ministère que ces voyages où, à chaque halte, je reçois des députations de tout le pays environnant pour demander une église et un prêtre, que toujours je suis obligé de refuser. Même les païens, malgré leurs faiblesses, reconnaissent la beauté de la religion catholique et l'aiment sans avoir le courage de la pratiquer. Si nous voulions baptiser les enfants de païens qu'on nous apporterait, c'est par centaines qu'ils viendraient nous les offrir. Mais à quoi bon les baptiser en passant, si ensuite nous n'avons pas le moyen de les instruire et de les élever ?

2° Un autre motif d'espérer, c'est la ferveur que nos chrétiens mettent en général dans le service de Dieu. Comme Notre-Seigneur doit être consolé de l'indifférence des pays civilisés, en voyant ces pauvres sauvages venir tous les dimanches, de plusieurs heures de distance, pour assister aux offices. S'ils veulent s'approcher des sacrements, ils sont obligés de venir coucher à la mission ; il y en a même, et beaucoup, qui, plusieurs fois par an, font deux ou trois jours de chemin, portant sur leur tête leur nourriture et leurs habits de fête, et sur leur dos leurs enfants. Que c'est beau aussi de les voir dans les retraites que nous leur faisons faire tous les ans pour les préparer au devoir pascal. Pendant trois jours, d'abord les enfants,

puis les femmes, ensuite les hommes, restent à la mission, où on leur apporte leur nourriture; comme ils font bien leur retraite! Et comme le bon Dieu les aime, comme il nous enseigne à être nous-mêmes miséricordieux pour leurs péchés de faiblesse! Hélas! tout n'est pas parfait, surtout sous le rapport des mœurs; il y en a quelquefois qui abandonnent les sacrements parce qu'ils ne peuvent vivre de façon à être dignes de les recevoir; d'autres qui tombent dans la polygamie, ou des femmes qui sont prises comme concubines; mais toujours ces égarés gardent au fond de leur cœur la foi et l'amour de la religion; et il est extrêmement rare qu'à leurs derniers moments Dieu ne leur donne pas la grâce de la réconciliation et des derniers sacrements.

3° Et puis comment manquer de confiance dans la Providence qui nous a si bien gardés jusqu'à ce jour au milieu de tant de besoins et de tant de dangers? Je puis dire que tous nos missionnaires, Pères, Frères et Sœurs sont exemplaires et rivalisent de dévouement, de mortification, de piété, d'esprit religieux. Dans ces dix années écoulées, Dieu a trouvé bon de nous en prendre huit pour leur donner une récompense bien méritée; trois, mis hors de combat par la maladie, sont allés sous un climat plus doux essayer de réparer leur santé délabrée et nous reviendront peut-être. Trois seulement, qui n'avaient que des vœux temporaires, ont trouvé le joug trop lourd et sont retournés dans le monde à la fin de leurs engagements. Un seul, un Frère convers, a eu le malheur, en dépit de ses vœux perpétuels, de se soustraire à l'obéissance.

4° Confiant dans cette Providence qui aime à être tentée, malgré notre manque absolu de ressources, nous avons formé pour cette année un projet, qui, s'il réussit, sera le commencement d'une nouvelle ère pour nos missions. Il s'agit d'obtenir des Frères Maristes pour nous aider, en se chargeant de l'éducation de nos jeunes gens.

Comme je l'ai déjà dit, nous n'avons guère d'écoles que pour les filles, écoles tenues par des religieuses. A Roma seulement, un Père qui n'a pas fait d'études spéciales reçoit de toutes les missions les garçons devenus trop grands pour rester avec les filles dans les mêmes salles. Il nous faudrait une école plus haute et des maîtres capables de donner à des jeunes gens de choix une éducation supérieure, capables de nous former des maîtres d'écoles et des catéchistes qui nous rendraient ensuite d'immenses services. Les Frères Maristes, qui ont des écoles très florissantes dans la colonie du Cap et dans le Transvaal, consentiront à venir, mais à la condition que j'aide à leur installation. Ils demandent un secours de 22.500 fr. pour construire. Je n'ai encore que 10.000 fr. et je ne puis rien prendre sur les subsides de la Propagation de la Foi qui sont déjà employés ailleurs, comme il a été dit ; mais j'espère beaucoup que la Providence qui, jusqu'à ce jour, a conduit cette affaire d'une façon presque miraculeuse, la mènera à bonne fin, et alors nous aurons donné un grand coup au protestantisme qui brille surtout par ses écoles ; nous aurons fait tomber ce préjugé que l'Eglise catholique entretient volontairement l'ignorance.

5° Surtout nous aurons des aides pour travailler à la conversion des païens. Nous n'avons pas osé jusqu'à ce jour confier à des indigènes la mission de catéchistes proprement dits, c'est-à-dire le soin de garder une station, d'y réunir et d'y instruire les néophytes ou les catéchumènes en l'absence du prêtre ; nous nous sommes contentés de les envoyer instruire dans des cas particuliers, de nous faire renseigner par eux sur la conduite des fidèles qui les entourent et de les charger de la police à la mission les jours de réunion. Connaissant la faiblesse de leur caractère, nous avons craint, en leur permettant de faire des réunions, de leur donner l'occasion de se mal conduire comme font les protestants. Mais nous espérons que les Frères pourront nous former et nous préparer des jeunes

gens sérieux, capables plus tard d'être un bon secours pour le missionnaire. Un Père pourrait, comme on le fait par exemple à Ceylan, s'occuper d'un certain nombre de stations qu'il visiterait de temps en temps, et où le travail lui serait préparé pendant son absence par les catéchistes ; son influence se répandrait ainsi sur un champ beaucoup plus vaste, et les conversions seraient bien multipliées.

6° Cela serait nécessaire surtout pour la montagne. D'un côté, il faut absolument, aussitôt que nous en aurons les moyens, y fonder deux ou trois missions. Mais le pays est immense, les communications avec les pays civilisés et les centres de commerce et d'approvisionnement excessivement difficiles, la vie y est très pénible pour des Européens. Par conséquent, il faudra y avoir quelques Pères bien choisis, bien dévoués, en petit nombre, mais avec de bons catéchistes répandus partout avec leurs petites églises qui recevraient la population dans chacune de ces vallées. Mais encore une fois la réalisation de ces beaux plans dépend des ressources que seule la Providence peut nous envoyer.

Tel est l'état de la mission, avec ses difficultés, ses espérances et les moyens que nous comptons prendre pour la faire progresser avec la grâce de Dieu.

J. Cénez, *O. M. I.*,
Préfet apostolique du Basutoland.

NOUVELLES DIVERSES

ROME

I. — Nomination de Mgr Fallon à l'évêché de London.

Par décret consistorial du 18 décembre 1909, Sa Sainteté le Pape Pie X a nommé le R. P. Francis Michael Fallon, *o. m. i.*, évêque de London (Canada).

Mgr Fallon est né à Kingston le 17 mai 1867 ; il a fait ses études classiques dans sa ville natale à la « Queen's University », puis il a suivi pendant cinq ans les cours de philosophie et de théologie à l'Université d'Ottawa.

Tonsuré en cette ville le 21 mai 1890, il reçut les ordres mineurs à Kingston le 25 juillet 1891. Ayant pris l'habit au noviciat de St-Gerlach le 14 août 1892, il fit ses vœux d'un an à Rome-Rieti le 15 août de l'année suivante et son oblation perpétuelle à Rome le 29 juin 1894.

Les 8, 26 et 29 juillet de la même année, il recevait successivement le sous-diaconat, le diaconat et la prêtrise à Rome, après avoir pris le grade de docteur en théologie.

La première obédience du R. P. Fallon, datée du jour même de son ordination, le destinait à l'Université d'Ottawa en qualité de professeur. Il en devint ensuite vice-recteur.

Le 16 juin 1901, il quittait la cure de St-Joseph d'Ottawa pour prendre la direction du collège de Buffalo, et depuis 1905, il était provincial de la première province des Etats-Unis.

C'est de là que la confiance du Saint-Père vient de l'ap-

peler pour le mettre à la tête du diocèse de London, dans la province ecclésiastique de Toronto (Canada).

Après la haute distinction dont Mgr Fallon vient d'être honoré par le Saint-Siège, il ne nous appartient pas de souligner les éminentes qualités de l'élu. Il en a d'ailleurs donné des preuves nombreuses et incontestées dans toutes les charges qu'il a remplies au sein de la Congrégation.

Nul doute que sur le champ d'action que l'Eglise vient de lui confier, le nouveau prélat ne les déploie plus utilement encore pour la gloire de Dieu et le bien des âmes.

C'est le souhait sincère que les « *Missions* » offrent respectueusement à Sa Grandeur Mgr l'évêque de London.

II. — Nomination à l'archevêché de Vancouver.

Par un semblable décret du 19 janvier 1910, Mgr Nil Mac Neil, évêque de Saint-Georges de Terreneuve, a été promu au siège métropolitain de Vancouver (Col. Brit.).

CANADA

I. — Scolasticat d'Ottawa.

Une conférence sur Monseigneur Grandin.

Un de nos Frères scolastiques d'Ottawa, le Frère Côté, a bien voulu résumer pour les lecteurs des *Missions*, l'édifiante conférence que le R. P. H. Grandin, vicaire des missions d'Alta-Sask, a donnée lors de son passage au Scolasticat Saint-Joseph d'Ottawa, sur la dernière maladie et la mort de son vénérable oncle, Mgr Grandin, premier évêque de Saint-Albert.

Le R. P. Grandin crut devoir avertir les scolastiques de ne pas s'attendre à une grande conférence, attendu, prétendait-il avec bonne humeur « son manque d'habitude de ces choses-là ». C'était une précaution oratoire. Il est vrai

cependant, qu'il était un peu embarrassé de l'invitation que lui avait faite le Révérend Père Supérieur, de parler de Mgr Grandin, lui qui est le neveu du premier évêque de Saint-Albert.

C'est à l'âge de treize ans qu'il vit son oncle, Mgr Grandin, pour la première fois. Le souvenir qu'il conserva de cette première rencontre, ce fut la simplicité, la douceur, l'affabilité, la sainteté de ce célèbre missionnaire de l'Ouest-Canadien. « C'était, en effet, un bien saint homme que ce Mgr Grandin, dit-il ; oui, un saint missionnaire. Les œuvres multiples qu'il a faites pour l'Eglise et notre chère Congrégation le prouvent suffisamment. » Lorsque Mgr Grandin devint évêque de Saint-Albert, il n'y avait sur ce vaste territoire que trois ou quatre Pères Oblats et quelques religieuses. Aujourd'hui, Saint-Albert est devenu un diocèse très important, possédant un clergé de plus de cent prêtres, un grand nombre de communautés religieuses, un petit séminaire, des écoles, de nombreuses paroisses, des missions, etc. « Les sauvages y sont devenus chrétiens pour la plupart et les conversions se continuent toujours. » Le R. P. Grandin ne s'étonne pas du merveilleux succès de son oncle, « parce que, dit-il, il vivait si près du bon Dieu. » Il nous signale surtout sa grande dévotion pour la sainte messe, et par conséquent : envers la sainte Eucharistie.

Ce prélat missionnaire n'eût jamais voulu omettre la célébration de la sainte messe. En voyage, dans les immenses plaines de l'Ouest, plus d'une fois, nous l'avons vu se lever à deux heures dans la nuit, afin de pouvoir célébrer la messe sans retarder la caravane, qui devait se mettre en marche dès les premières lueurs de l'aurore. « Il fallait qu'il fût réduit à une extrême faiblesse pour manquer un seul jour de monter à l'autel. » Aussi la dernière fois qu'il offrit le saint Sacrifice, le vit-on, à son retour, s'affaisser à la porte de la chapelle, épuisé qu'il était par l'effort soutenu qu'il avait dû faire pour se tenir debout pendant la célébration des saints mystères.

Une telle fidélité à célébrer chaque jour la sainte messe, même lorsqu'il était torturé par les douleurs de la maladie qui devait le conduire au tombeau, nous donne à penser quelle dévotion l'animait envers la sainte Eucharistie. Le Révérend Père nous dit que l'attitude de son vénérable oncle devant le Très Saint Sacrement et son assiduité à le visiter, à chaque heure du jour, lorsqu'il le pouvait, trahissaient son esprit de foi et son grand amour envers Jésus Hostie.

Jamais l'on n'est arrivé à la chapelle, le matin, sans y voir le vénérable prélat aux pieds de Notre-Seigneur, lui offrant les prémices de sa journée. Le premier, chaque matin, à « monter la garde » auprès du divin Maître, il était le dernier, le soir, à quitter ce lieu béni, « où, disait-il, il aurait voulu passer sa vie. » On ne saurait croire, dit le Révérend P. Grandin, les effets bienfaisants que produisait, même chez les moins zélés, une telle conduite, un tel exemple d'entier dévouement envers Notre-Seigneur, prisonnier pour nous dans le saint tabernacle.

Mgr Grandin croyait que Notre-Seigneur au tabernacle veut être le grand confident et le premier consolateur de toutes les âmes, mais surtout de ses prêtres...

Dernière maladie.

Le R. P. Grandin, appelé au chevet de son oncle à l'époque de sa dernière maladie, voulut habiter, durant la nuit, la même chambre que le Prélat, afin de pouvoir lui rendre avec plus d'exactitude les soins particuliers que réclamait son état. « Mais dit le Révérend Père, il fallait prévenir tous ses besoins et s'exécuter soi-même, car jamais le vénéré malade ne demanda, lui-même, le moindre service à ceux qui l'assistèrent » ; sa délicatesse naturelle, son esprit de mortification et de charité lui faisaient s'imposer de continuelles privations plutôt que de déranger ceux-là mêmes

qui avaient le devoir bien consolant de prodiguer les soins nécessaires à un aussi illustre malade.

Jamais le R. P. Grandin ne s'éveilla pendant la nuit sans constater que le Prélat était occupé à prier, à réciter son rosaire, voire même à faire le chemin de la croix, au moyen de son crucifix d'oblat. C'est que si la souffrance lui rendait le sommeil impossible, elle ne pouvait l'empêcher de se consumer dans d'incessantes prières et dans les élans continuels d'un brûlant amour envers celui qui, certes, ne devait lui envoyer la souffrance que pour lui préparer au ciel une plus brillante couronne. Connaissant son attrait pour les livres de spiritualité, le R. P. Grandin lui insinua de faire quelques pieuses lectures pendant ses longues insomnies ; Monseigneur n'y voulut point consentir, « parce que la lumière d'une lampe, disait-il, nuirait au sommeil de son garde-malade. »

Oh ! la charité ! l'absence de tout égoïsme ! Que lui importaient les privations et les ennuis d'une nuit longue et ténébreuse passée au milieu des souffrances les plus aiguës, pourvu que le bien être des autres fût assuré ! Bien plus, durant sa longue maladie, pas un mot d'impatience, pas une plainte ne tomba de ses lèvres, et c'était toujours avec une bonté vraiment paternelle, un agréable sourire, quelques paroles encourageantes, et même quelquefois avec un mot plaisant, qu'il accueillait ses visiteurs et ceux qui prenaient soin de lui. « Pendant les nuits si douloureuses que je passai à son chevet, dit le R. P. Grandin, de temps en temps seulement, il laissait échapper, bien inconsciemment, un léger soupir qui se terminait toujours par une prière, une invocation : voilà tout ce que la douleur parvenait à lui arracher. »

Moins gêné, plus familier avec le P. Grandin, son neveu, qu'avec ses autres frères, il accepta que ce parent s'imposât le sacrifice de célébrer la sainte messe dans sa chambre à une heure du matin afin de lui permettre de faire la sainte communion et de continuer, pendant le reste

de la nuit, à prendre, de temps en temps, les potions qui devaient apaiser sa fièvre intense. Or, un jour, le R. Père Grandin déclare à sa Grandeur que le temps est venu pour lui de retourner à sa mission. « Allez, lui dit l'évêque en le bénissant, allez à votre mission, d'autres âmes ont plus besoin que moi de votre ministère. » C'était le cœur de l'ancien missionnaire qui parlait, et bien qu'il eût l'intime conviction — ainsi que nous le verrons plus loin — de ne plus revoir ce cher parent auquel il était si profondément attaché, Monseigneur n'hésita pas à le laisser partir. Après le départ de son neveu, le vénéré malade ne consentit jamais à ce qu'un confrère, qui ne lui était pas uni par les liens du sang, s'imposât la fatigue de venir chaque nuit célébrer la sainte messe dans sa chambre ; et ainsi, il s'imposait à lui-même la dure mortification d'attendre jusqu'au matin pour faire la sainte communion, et, par conséquent, de ne prendre aucune boisson, depuis minuit jusqu'à cinq heures, pour combattre la fièvre opiniâtre qui le dévorait.

Et cela, dans le seul but d'éviter à ses frères de se déranger au milieu de la nuit. Il semble qu'il soit difficile de rencontrer un religieux qui ait poussé plus loin la dernière recommandation de notre Père mourant : « Pratiquez parmi vous la charité ! la charité ! la charité ! »

Mort de Mgr Grandin.

De retour à sa mission, le R. P. Grandin espérait que son oncle vivrait encore quelques mois, et qu'ainsi il aurait la douce consolation d'aller recevoir de sa main une dernière bénédiction et de l'embrasser encore une fois avant sa mort. « Il ne devait pas en être ainsi, dit le Révérend Père ; bientôt une dépêche de Mgr Legal m'invitait à me rendre sans retard auprès de mon oncle, qui allait mourir. »

Le R. P. Grandin, accompagné d'un autre oblat, se mit

aussitôt en route pour Saint-Albert ; mais à cause du mauvais état des chemins, il lui fallut huit jours de marche pour faire ce trajet, qui d'ordinaire s'effectue en quatre ou cinq jours. Il était à mi-chemin lorsqu'il apprit par télégramme la mort de Monseigneur. « Après quelques hésitations — car, me disais-je, le service funèbre aura eu lieu lorsque j'arriverai à Saint-Albert, — je résolus cependant de me rendre à l'évêché où venait de mourir l'héroïque évêque missionnaire. »

A l'évêché, le R. P. Grandin apprit des détails pieusement recueillis sur la mort de son vénérable oncle. Lorsque, pour retourner à ses missions, il avait quitté le chevet de Monseigneur, ce dernier aurait déclaré à plusieurs reprises qu'il ne reverrait plus son neveu sur la terre. On vint dire un jour à sa Grandeur qu'on allait le rappeler auprès d'elle. « Inutile, répondit le vénéré malade, quand il arrivera ici je ne serai plus. Mon neveu et moi », aurait-il ajouté avec assurance, mais aussi une parfaite sérénité — comme s'il en eût été averti dans une révélation — « mon neveu et moi, nous ne devons plus nous revoir ici-bas. Comme nous l'avons pu constater plus haut, il disait vrai.

La veille de sa mort, on se proposait de rester auprès de lui durant toute la nuit ; car Dieu sait de quelle affectueuse vénération Mgr le Coadjuteur et tous les Oblats l'entouraient, mais l'humble prélat s'y opposa, prétendant que « ce n'était pas la peine de se donner tant de mal pour un *pauvre évêque missionnaire.* »

Quelques heures avant sa mort, il dit à ceux qui insistaient pour veiller auprès de lui « d'aller se reposer sans inquiétude, que, quand le moment serait venu, il les ferait appeler. » Après une dernière, mais longue nuit de souffrance, toujours avec le même calme inaltérable, il avertit le garde-malade de bien vouloir appeler Monseigneur Legal, l'évêque coadjuteur. « C'est la dernière fois, aurait-il dit, que l'évêque de Saint-Albert le demande. » Le moment suprême approchait. — Monseigneur Legal et les autres

Pères et Frères qui étaient présents, se réunirent autour du lit de leur père commun ; et quelques minutes plus tard, pendant que Mgr l'évêque Coadjuteur et les autres membres de la communauté récitaient avec émotion les prières des agonisants : calme et parfaitement résignée, heureuse de quitter sa patrie de la terre, l'âme du vénéré Mgr Grandin s'envola vers son Juge, emportant avec elle les mérites d'une longue vie de missionnaire, vie de prières, de privations, de sacrifices, de souffrances et de dévouement. Il expirait un quart d'heure après avoir donné lui-même l'alarme.

Chose digne de remarque : c'est que nous avons tout lieu de croire que Monseigneur Grandin fut une de ces âmes privilégiées que le bon Dieu fait quelquefois entrer dans la connaissance de ses desseins. Ceux qui l'ont assisté disent qu'il semble évident « que le vénérable prélat connaissait exactement d'avance, le jour, l'heure et le moment précis de sa mort... Dieu, croit-on, lui aurait accordé cette insigne faveur ».

Un diocèse fondé par un homme qui soutint avec tant de succès l'âpre poursuite de la perfection religieuse, ne devait pas manquer d'être béni du bon Dieu. C'est ainsi que, au point de vue surnaturel, le R. P. Grandin explique le développement du diocèse de Saint-Albert.

En terminant, le Conférencier invite les scolastiques à se préparer sérieusement à continuer l'œuvre de l'illustre évêque de Saint-Albert. Il nous dit que nous sommes la génération de demain, l'espoir des vieux, l'espoir de la Congrégation. « Il faut que nous soyons, nous aussi, des saints, et dit-il, plaisamment, non seulement des « petits saints », mais « des gros et grands saints ».

« La sainteté, conclut-il avec conviction, mais elle est indispensable ; c'est l'assurance du succès dans le ministère si ardu et si pénible des missions ».

G. L. Côté, *O. M. I.*

II. — Mission de Fort Albany.

Une lettre adressée au R. Père Provincial du Canada rapporte quelques détails sur le triste accident qui a coûté la vie aux deux Frères Convers Alexandre Cadieux et Emile Portelance de la mission d'Albany, le 21 octobre dernier.

Ces deux Frères étaient partis, vers 9 heures du matin, en compagnie du R. P. Duret et de trois petits sauvages de la mission, pour aller faire la pêche. Ils ne comptaient rentrer que le soir ; mais la pêche ayant été bonne, en deux heures ils eurent fait ample provision de poisson et revinrent en toute hâte, escomptant déjà la surprise que causerait leur prompt retour.

La surprise fut grande, en effet, mais d'un tout autre genre que celle qu'ils se promettaient.

Déjà, ils n'étaient plus qu'à quelques centaines de mètres du rivage, quand le vent qui pourtant n'était pas très violent ce jour-là, souleva inopinément deux vagues qui frappèrent le canot et le renversèrent.

Des enfants de la mission, qui du bord les regardaient revenir et s'apprêtaient à les recevoir, s'aperçurent de l'accident et vinrent aussitôt en avertir le R. P. Boisseau, resté à la maison. Celui-ci courut à un petit canot qu'il savait se trouver sur le bord de l'eau, mais déjà deux des enfants sauvages s'en étaient emparés pour aller au secours des naufragés.

Le Frère Cadieux s'était mis à la nage ; il était déjà si près du bord — et sans d'ailleurs faire aucun signe de détresse — que les enfants crurent qu'il avait pied et passèrent outre pour aller au secours des autres.

Pendant ce temps, le R. P. Boisseau, après avoir couru à la rive, avait dû revenir sur ses pas pour prendre un autre canot qui se trouvait dans une grange.

Quand il arriva sur le lieu du naufrage, le R. P. Duret et

les trois enfants sauvages se tenaient à leur canot chaviré, mais les deux Frères avaient disparu.

Le Frère Cadieux n'avait pu atteindre au rivage près duquel le premier canot de sauvetage l'avait laissé, apparemment en sûreté. Le Frère Portelance avait probablement perdu tout sang-froid au premier moment de l'accident, car il faillit noyer un des enfants auquel il s'était accroché ; il ne put profiter de l'occasion qui lui était fournie par le P. Duret de revenir au canot renversé, et il ne sut pas même saisir un aviron que lui avait tendu un des enfants du premier canot arrivé au secours.

Le R. P. Boisseau, aidé de quelques hommes de la Cie d'Hudson venus en même temps que lui, retira de l'eau le P. Duret et ses trois petits compagnons sauvages.

Les recherches, continuées jusqu'au soir par le P. Boisseau et ces Messieurs de la Compagnie, pour trouver les corps des deux chers noyés, n'eurent aucun résultat.

Il faut dire que le P. Duret, dans l'impossibilité de porter d'autre secours à ses compagnons, avait eu assez de présence d'esprit pour leur donner une dernière absolution.

Cet accident a plongé la mission dans une tristesse profonde. Plusieurs enfants ont été malades, de peur et d'émotion. La santé du R. P. Duret a reçu une secousse dont il est à craindre qu'il ne se remette que bien lentement.

PREMIÈRE PROVINCE DES ETATS-UNIS

Fondation de la Résidence de Notre-Dame de Lourdes à Lowell (Mass.) Elle nous est annoncée à peu près en ces termes : « Vous ne savez donc pas que dans un petit coin de Lowell, dans les Etats-Unis, il y a une résidence des Oblats établie depuis septembre 1908 ?

Nous ne sommes encore que deux Pères et un Frère convers.

La sainte Vierge a béni nos efforts au delà de toute espérance. Tout le monde en est étonné et les protestants stupéfaits. Bien que notre population soit pauvre, on se tire d'affaire.

Quatre messes chaque dimanche ; 327 enfants dans notre école provisoire. Voilà. »

Oui, voilà qui nous donne le désir de faire plus ample connaissance avec la nouvelle résidence de Notre-Dame de Lourdes ; sa chapelle, consacrée à la Vierge Immaculée, n'est autre qu'un temple protestant de la secte des Baptistes.

MANITOBA

Le plus ancien Oblat du monde.

Quand vous irez à Winnipeg, ne manquez pas de vous rendre à Saint-Boniface et d'entrer à l'archevêché. Après avoir offert vos hommages à Sa Grandeur Mgr Langevin, le digne successeur de Mgr Taché, allez donc, si vous le pouvez, causer un petit quart d'heure avec le bon Père Dandurand. Comme vous sortirez content !

Vous sortirez content, parce qu'il fait bon entendre l'évêque *à la bouche d'or*, le défenseur infatigable des Ecoles Catholiques ; parce qu'aussi vous aurez rencontré un saint prêtre, d'un grand cœur, d'une forte intelligence qui, avec ses quatre-vingt-dix ans, provoque l'admiration de ceux qui l'entourent.

Le R. P. Dandurand est une merveille vivante. En notre XX[e] siècle, l'éloquence et la poésie se donnent la main pour célébrer des noces d'or sacerdotales ; l'enthousiasme

n'a pas de bornes lorsque arrivent les noces de diamant. Quant aux noces de rubis, il n'en est pas question, puisqu'elles ne se rencontrent pas, ou si rarement... Cependant, encore deux ans, et il y aura soixante-dix ans révolus que le P. Dandurand est prêtre du Seigneur. Et l'on ne voit pas pourquoi le vénérable nonagénaire ne vivrait pas encore deux ans, car il se porte très bien. Quand je dis qu'il se porte très bien, ça ne signifie pas seulement que sa santé est relativement bonne. Le P. Dandurand entend, voit, est en pleine possession de toutes ses facultés, comme à l'âge de quinze ans. Il peut vous raconter avec force détails ce qu'il a vu ou lu il y a soixante-quinze ans. « C'est une encyclopédie vivante, » écrivait de lui récemment un Père qui le connaît bien.

Il cause volontiers avec les plus jeunes que lui, — ils sont nombreux — reçoit, le sourire sur les lèvres, les petites malices et remet délicatement à chacun ce qui lui appartient.

En attendant les infirmités de la vieillesse, il est depuis quelques années aumônier de l'hospice Taché. Ses loisirs sont occupés en grande partie par la lecture. Le P. Dandurand lit beaucoup et aime à se tenir au courant de toutes les nouvelles locales.

Il est né à Laprairie le 23 mars 1819. Il avait deux ans quand mourut son père, le notaire Roger-François Dandurand. Sa mère le confia de bonne heure à un professeur particulier qui le conduisit jusqu'à sa rhétorique exclusivement. Le jeune étudiant quitta alors sa paroisse natale et alla terminer ses études à Chambly. A seize ans, il fut tonsuré et devint professeur de rhétorique au collège de Chambly. Sous-diacre en 1840, diacre en 1841, il fut ordonné prêtre le 12 septembre 1841, par Mgr Bourget. Notons en passant que le P. Dandurand, lorsqu'il n'était que sous-diacre, fut secrétaire de Mgr Forbin-Janson durant les courses apostoliques de l'évêque-missionnaire au Canada en 1840-1841.

Après quelques mois passés à l'évêché de Montréal, il entra le 2 décembre de la même année au noviciat des Pères Oblats qui arrivaient de France. Le P. Dandurand, le premier Oblat canadien, fit ses vœux perpétuels le 25 décembre 1842. Il prêcha ensuite des missions dans les Cantons de l'Est et aux Etats-Unis jusqu'au 4 mai 1844, époque de sa nomination comme curé de Bytown (Ottawa) où il devait rester longtemps à des postes importants.

Le 28 juillet 1848, en vertu d'une dispense de son supérieur général, il devenait grand vicaire de Mgr Guigues, O. M. I., premier évêque d'Ottawa. A la mort de ce prélat, il administra le diocèse jusqu'au sacre de Mgr Duhamel, auquel il avait fait faire sa première communion. Il fut en outre vicaire général du cardinal Taschereau jusqu'à la mort de ce dernier.

Le 16 mai 1875, il était parti pour Leeds, Angleterre, où l'envoyait son général, quand Mgr Taché obtint, à force de supplications, son retour au Canada. Le P. Dandurand arriva à Winnipeg le 28 août de la même année, et fut quelques mois curé de Sainte-Marie. Le 26 août 1876, il fut nommé curé de Saint-Charles, puis le 28 août 1900, il devenait chapelain et aumônier de l'hospice Taché, avec résidence à l'archevêché. C'est là que le plus ancien Oblat du monde, le plus vieux prêtre du Canada et des Etats-Unis donne aux *générations nouvelles* l'exemple des plus hautes vertus sacerdotales avec le spectacle merveilleux d'un vieillard qui ne vieillit pas. CANADIEN.

Le directeur des *Cloches de Saint-Boniface*, qui a reproduit cet article du *Bien Public* des Trois Rivières, y ajoute les lignes suivantes :

« Notre sympathique ami nous permettra bien d'illustrer en quelque sorte son récit en publiant un court extrait d'une lettre que son héros écrivait le 8 octobre dernier à l'un de ses confrères, théologien au Concile plénier de Québec. On y verra que chez ce *vieillard qui ne vieillit*

pas survit jusqu'à cette flamme de jeunesse qui se traduit par les accents d'une poésie qu'on est surpris et ravi de trouver chez un nonagénaire.

« Nous avons eu au Manitoba l'été jusqu'à aujourd'hui. C'est splendide, mais la chute des feuilles nous avertit que l'été va finir. — Il reste cependant un charme mélancolique, quand dans les nuits sereines la lune répand ses clartés blanches sur nos prairies du nord et quand dans les brumes d'octobre le soleil couchant empourpre d'un dernier reflet les arbres de nos forêts. » (Lettre au R. P. Lacasse, O. M. I.)

Puisse le nonagénaire devenir centenaire ! Il comptera alors plus de trois quarts de siècle de sacerdoce.

La Saint-Damase.

Comme il est dit précédemment, le bon P. Dandurand est depuis neuf ans chapelain de l'hospice Taché. Or chaque année la communauté célèbre sa fête patronale, la saint Damase, qui tombe le 11 décembre. La veille au soir les cent orphelines lui offrirent *les meilleurs vœux du cœur* en une charmante petite séance, à laquelle assistaient Mgr Dugas, p. a., v. g., MM. les abbés Béliveau, Duplessis, Paré, Prud'homme et Lamy. La Révérende Mère Vicaire était présente ainsi que de nombreuses Sœurs Grises des quatre maisons de Saint-Boniface. Les bonnes dames qu'abrite l'hospice étaient aussi de la fête.

Sous le symbole de la rose, de la clématite et de la violette, de toutes petites filles dirent en de gracieux dialogues la reconnaissance et l'amour qu'elles nourrissent envers leur bon Père et lui exprimèrent de touchants souhaits.

Et ce qui fut plus touchant encore, ce fut la paternelle réponse du vénérable nonagénaire. Reprenant le symbolisme des fleurs, il dit qu'il n'en connaissait pas de plus belles

ni de plus parfumées que ses chères petites enfants, dont les âmes avaient été créées et ornées par le bon Dieu. Pour marquer combien il était sensible à tout ce qu'on venait de lui dire, il évoqua un souvenir lointain, très lointain : « J'avais alors quatre ou cinq ans, raconta-t-il, ma mère me faisait apprendre un compliment dont je ne me rappelle plus que ces mots : *Cœur sensible d'un père !* »

Une autre réminiscence de 1847 mérite d'être résumée. « C'était à Bytown, aujourd'hui la belle ville d'Ottawa, dont le Père était alors curé. Il portait les consolations de la religion aux pauvres Irlandais atteints du typhus. Un soir d'août, au clair de la lune, il assistait en plein champ une famille mourante. Assis sur une pierre, il entendait les confessions des enfants, de la mère, du père, qui mouraient les uns après les autres en sa présence. Pendant qu'il confessait la mère, il sentit deux petites mains s'enlacer à son cou. Il voulut les écarter et s'aperçut que ces mains étaient celles d'une petite fille que la mort venait de crisper dans une suprême étreinte. Avant de quitter ces pauvres victimes, il regarda dans les herbes et aperçut une petite fille d'environ quinze mois, « belle comme le jour », dit-il. Il l'emporta dans ses bras, et, comme il allait la remettre à la Sœur Thibodeau, une Sœur Grise, dont le nom est demeuré en bénédiction à Ottawa, il rencontra une riche dame qui le supplia de lui confier l'enfant : ce à quoi il consentit. « Cette dame chrétienne fut pour cette orpheline ce qu'est chacune de vos bonnes Sœurs pour vous, mes chères enfants, *une mère.* » Telle fut la morale de l'histoire qu'il développa. Il termina en disant combien il était attaché à cette œuvre de l'hospice qui fait la consolation de ses vieux jours.

Ad annum centesimum !

ALTA-SASKATCHEWAN

I. — Mission de l'Ile-à-la-Crosse.

Le R. P. Joseph Rapet, O. M. I., supérieur de la mission de l'Ile-à-la-Crosse, — où il réside depuis 31 ans — était de passage à Saint-Boniface le 12 octobre. Il revenait de la province de Québec et nous apportait l'heureuse nouvelle que les dévouées sœurs Grises de Montréal avaient accepté avec plaisir de retourner à l'ancienne mission fondée en 1846 par NN. SS. Taché et Laflèche, alors simples missionnaires. Elles avaient cru devoir abandonner ce poste, il y a cinq ans, et avaient été remplacées par les sœurs de Saint-Joseph de Lyon, qui, à leur tour, quittèrent l'Ile-à-la-Crosse en juillet dernier.

Dès lors, S. G. Mgr Pascal, O. M. I., évêque de Prince-Albert, dans le diocèse duquel se trouve cette mission historique, songea aux sœurs Grises que 44 années de labeurs y rappelaient. En effet, c'est en 1860 que Mgr Grandin, O. M. I., alors coadjuteur de Saint-Boniface, y conduisait les premières sœurs de la Charité, dont l'histoire a conservé les noms : les sœurs Agnès, supérieure, Pepin et Boucher. Partie de Saint-Boniface le 30 juillet, la caravane, à laquelle s'étaient joints le P. Séguin et le F. Boisramé, O. M. I., arriva le 4 octobre à la mission St-Jean-Baptiste de l'Ile-à-la-Crosse. Le voyage, par la voie des lacs et des rivières, avait duré 67 jours et avait été, suivant l'expression de Mgr Grandin, « un enchaînement bien exceptionnel de contretemps, de difficultés, d'accidents de tous genres, mais aussi l'objet d'une protection visible et spéciale de Dieu. »

La mission de l'Ile-à-la-Crosse est située à 300 milles de Duck Lake, Sask., terminus du chemin de fer. Le R. Père Rapet, en venant, a mis 42 jours à franchir cette distance, partie en canot et partie à pied, et, en retournant, si les

rivières sont déjà gelées, il ne lui restera d'autre ressource que celle de la marche à pied pour atteindre son poste. Voilà pourquoi les sœurs missionnaires, au nombre de six, ne s'y rendront qu'en janvier prochain, alors que les chemins sur la glace seront en bon état.

La population de la mission comprend présentement 1.100 Indiens, dont 300 Montagnais et 300 métis Cris, disséminés sur un territoire de 140 milles de longueur par 120 de largeur. Le R. P. Rapet a pour auxiliaires les RR. PP. Ancel et Cochin, et quatre frères convers, tous Oblats de M. I.

Les sœurs vont reprendre la direction de l'école. Un nouvel édifice de cent pieds de longueur, placé dans un endroit idéal, à trente milles de l'ancienne maison, attend les futures missionnaires. Leurs noms ne sont pas encore connus, mais à Montréal et à Saint-Boniface, on envie le partage de celles qui seront choisies. Plusieurs anciennes d'ici, qui ont vécu de longues années à l'Ile-à-la-Crosse, regrettent que l'âge ne leur permette plus d'y retourner.

S. G. Mgr Langevin, qui a aidé le R. P. Rapet dans ses démarches, a appris avec un vif plaisir leur heureuse issue.

Les Cloches.

II. — Extrait d'une lettre du R. P. Portier, O. M. I.

Le 28 juillet avait lieu le grand pèlerinage au lac Sainte-Anne. Quelques jours avant, j'étais allé à Saint-Albert chercher les objets qui nous étaient nécessaires, et, le dimanche, nous commencions nos préparatifs : décorations, organisation de la maison pour recevoir pères, frères, sœurs, qui devaient venir. Le mardi, à midi, beaucoup de pèlerins étaient déjà arrivés, et, à 1 heure, les confessions commençaient. Jusqu'à onze heures du soir, je n'ai quitté le confessionnal que pour le Salut du Très Saint Sacrement et le souper. Pendant le Salut, petite instruction et explication du programme pour le lendemain.

Le matin de la fête, dès quatre heures et demie, j'étais au confessionnal ; à cinq heures, première messe basse, à la fin de laquelle je distribuais, sans arrêt, 250 communions ; à six heures et demie, seconde messe basse, communions très nombreuses jusqu'à huit heures. A huit heures, je chantais la grand'messe pour les pèlerins de langue crise et je prêchais en cette langue. A dix heures, grand'messe pour les pèlerins de langue française et anglaise, chantée par mon compagnon, le P. Lizée, et pendant laquelle je prêchais en français. Un autre Père donna le sermon anglais.

A midi, dîner bien gagné, qu'en pensez-vous ?

J'avais comme convives, avec mon compagnon, deux autres Pères, quatre religieuses et six ou sept Frères.

J'avais heureusement quelqu'un à la cuisine et une autre personne à un petit magasin d'objets de piété, que j'avais installé à la porte de la maison. Mais il me fallait quand même être partout, voir tout, répondre à celui-ci, à celui-là.

A trois heures, nous avions un nouvel office : bénédiction des malades et prières solennelles pour eux. Après quelques paroles que j'adressai en français et en cris, eut lieu la vénération des reliques de sainte Anne. Ce qui vous donnera une idée du nombre de pèlerins, c'est que le défilé rapide et ininterrompu pour baiser les reliques dura une heure trois quarts.

Enfin, le soir, vers huit heures, nous avions la procession suivie du salut solennel et du *Te Deum*. Ensuite je ne pus m'empêcher de dire encore quelques paroles pour remercier tous ces pèlerins et leur adresser un chaleureux au revoir pour l'année prochaine. Encore quelques confessions et à minuit j'étais au lit. Mais voilà qu'à peine endormi on me demandait pour un malade. C'était tout proche. Une heure et demie après, j'étais rendormi ; cependant la nuit fut courte, car, à cinq heures, j'étais à l'église pour la messe. Nous avons eu, là encore, un grand nombre de communions.

A huit heures, tous les pèlerins étaient partis et nous rentrions dans le calme.

Ce n'est pas notre petit pèlerinage, ni Lourdes, ni Sainte-Anne d'Auray, mais c'est cependant bien beau et bien consolant.

Si je suis ici l'année prochaine, j'essaierai de mieux faire, d'avoir une meilleure organisation. Il faut attirer les foules en ce lieu et sainte Anne va nous y aider. Il y a déjà eu des miracles, mais pas assez. Tout cela viendra, si Dieu le veut.

Maintenant je vais d'un côté sur l'autre. Cette semaine je suis allé deux fois au lac Blanc ; la première pour un homme devenu fou, la seconde pour une femme malade. La semaine précédente, le P. Lizée et moi étions allés à Saint-Albert assister à de grandes fêtes : deux jours de jubilé. Jubilé de diamant du P. Lacombe et jubilé d'or des sœurs Grises de Montréal : il y a cinquante ans qu'elles sont dans le Nord-Ouest. — Quelles belles fêtes ! Nous étions réunis plus de soixante prêtres, et un nombre encore plus grand de religieuses. Les principales autorités du pays s'étaient jointes à nous, bien que protestantes, car nous ne sommes pas en France !

La semaine prochaine, je pars pour l'Ouest. Je compte me rendre à cent milles d'ici, m'arrêtant ici et là, suivant les circonstances et les catholiques que je trouverai.

Il y a un chemin de fer en construction allant d'Edmonton aux montagnes Rocheuses, passant à dix milles au sud d'ici. Je visiterai les camps des travailleurs, parmi lesquels il y a pas mal de catholiques ; j'en aurai bien pour toute la semaine.

PORTIER, *O. M. I.*

III. — L'Œuvre des Religieuses dans l'Ouest Canadien.

Les *Missions* de décembre dernier se plaignaient justement, semble-t-il, de n'avoir pas reçu, à l'occasion du jubilé de diamant du R. P A. Lacombe, un aperçu des travaux de l'infatigable missionnaire.

Le discours prononcé en cette circonstance par le R. P. Lewis, *O. M. I.*, comble en partie cette lacune, à cela près, qu'il embrasse l'œuvre accomplie dans le Nord-Ouest par les Religieuses, dont on célébrait en même temps les 50 années de séjour dans l'Alberta.

Nous sommes heureux d'en reproduire les extraits publiés par les *Cloches de Saint-Boniface*. Nos lecteurs savent que cet hommage aux Religieuses leur est bien dû, puisque partout elles ont éte à la peine avec nos missionnaires, et que partout leur dévouement, leur collaboration a eté un facteur indispensable du succès dans l'évangélisation de ces immenses contrées.

Il y a déjà plus d'un millier de Religieuses dans l'Ouest canadien, mais ce nombre, si consolant soit-il, ne peut suffire aux nombreux et pressants besoins qui surgissent de toutes parts. Il y aurait place pour un autre millier. L'œuvre accomplie par ces admirables femmes est digne de tous les éloges et rend les plus précieux services à la religion et à la patrie.

Lors des noces de diamant sacerdotales du R. P. Lacombe, *O. M. I.*, et du cinquantenaire de l'arrivée des Sœurs Grises dans l'Alberta, le R. P. Lewis, *O. M. I.*, curé de Calgary, a mis cette œuvre en vive lumière. Cette pièce d'éloquence ne fait mention que des Religieuses de la province-sœur et plus particulièrement des filles de la Vénérable Mère d'Youville, — venues les premières (dès 1844, à Saint-Boniface, et en 1859, à Saint-Albert), et aujourd'hui plus de trois cents dans cette partie du pays, — mais elle peut s'appliquer à toutes les Religieuses de l'Ouest et leur être un précieux encouragement dans leur vie de sacrifice et d'abnégation. Une dernière remarque : ces dévouées Religieuses de l'Ouest canadien sont toutes, à peu d'exceptions

près, filles de France ou du Canada français, de la province de Québec, qui ne cesse d'envoyer chaque année de généreux essaims vers tous les points du Canada et des Etats-Unis.



Il y a cinquante ans, les belles provinces de l'Ouest canadien, aujourd'hui si riches et frémissantes d'enthousiasme sous le souffle de l'industrie civilisatrice, n'étaient que de vastes solitudes ignorées, silencieuses et incultes. Le chevreuil, le bison et le caribou trouvaient dans ces plaines immenses une abondante nourriture, et défendaient victorieusement leur vie contre l'ours et le loup, qui erraient, en tout sens, dans ces solitudes sans fin. Durant les mois d'hiver, surtout dans la région de l'Athabaska, le soleil se montrait à peine à l'horizon, un froid intense régnait partout, et dans ces interminables nuits, l'ouragan soufflait parfois avec une force terrible, poussant devant lui des nuages de neige, de glace et de frimas en murmurant son éternelle complainte de sifflements lugubres et de sourds gémissements.

Au-dessus de cette nature âpre et sauvage régnait le Peau-Rouge : être disgracié de la nature, triste rejeton d'une race ignorée, affreux mélange de tous les instincts pervers, il avait planté sa tente ou construit son wigwam sur tous les cours d'eau, dans les vallées profondes des Montagnes Rocheuses, ou près des glaciers éternels du cercle arctique. Sans culture intellectuelle, sans religion consolatrice, sans mœurs humaines, il promenait partout dans ces régions une vie inutile, barbare et souvent malfaisante.

Depuis nombre d'années, des hommes venus d'Europe s'étaient tracé une route, à travers la prairie ou sur les lacs et les rivières, et avaient ouvert avec les sauvages un commerce de fourrures qu'ils payaient bien souvent avec des liqueurs enivrantes, au moyen desquelles le

Peau-Rouge se tuait lui-même, ou d'armes à feu avec lesquelles il tuait ses semblables.

C'est alors que des hommes généreux, dont les noms seront immortels dans notre histoire, les Provencher, les Laflèche, les Taché, les Lacombe, les Rémas, les Vègreville, les Grandin, conçurent le généreux projet de venir allumer dans la prairie le glorieux flambeau de la foi chrétienne. A cette flamme surnaturelle, symbole de rédemption et d'espérance, les sauvages vinrent réchauffer leurs cœurs de païens et développer leurs intelligences jusque-là ensevelies dans les ténèbres d'une ignorance grossière et funeste.

Dire les travaux, les sacrifices et les souffrances de ces nobles missionnaires, c'est répéter l'histoire des Apôtres dans leur conquête du monde païen. Le froid, la faim, les courses interminables, les persécutions des sorciers, la rancune des jongleurs, la grossièreté et l'ingratitude des sauvages, l'éloignement forcé de leurs confrères, tout se réunissait pour semer d'épines leur sentier, déjà si âpre, et grossir le poids de leur croix journalière. Leurs sacrifices furent féconds. Comme le sang des martyrs, la souffrance des missionnaires est une semence de chrétiens. Les conversions furent nombreuses. En peu d'années, la plupart des tribus avaient reçu l'homme de la prière et embrassé le christianisme.

Mais aux sauvages convertis, à ces grands enfants de la nature, il fallait le cœur et les soins de mères dévouées. Enseigner le catéchisme, fonder des orphelinats, ouvrir des écoles, telle était la tâche à laquelle les prêtres ne pouvaient se livrer. « *Nos vero orationi et ministerio verbi divini instantes erimus.* Pour nous, nous devons consacrer notre temps à la prière, à la prédication et aux courses évangéliques », disaient les apôtres du Nord-Ouest. (Act., VI, 4.)

On a remarqué, mes Frères, que toujours, auprès du berceau des grands hommes, veille et travaille une femme

supérieure, qui, par sa science, la noblesse de ses sentiments et son tact intelligent, imprime dans l'âme de son enfant un cachet particulier de supériorité intellectuelle et morale. A la naissance de tous les grands peuples se rencontrent toujours aussi des femmes intelligentes, chastes et énergiques, qui concourent, par leurs œuvres et par leur dévouement, à donner une formation morale et de nobles ambitions au peuple qui s'éveille. C'est ainsi qu'au début de notre glorieuse histoire, nous trouvons ces femmes de France, qui portent les noms de Jeanne Mance, Marguerite Bourgeois, Marie de l'Incarnation, etc.

Egalement, dès le réveil de la civilisation dans notre splendide Nord-Ouest, nous apercevons des femmes à l'âme d'élite, au cœur débordant de charité chrétienne et au dévouement sans bornes, apportant aux âmes, naguère encore assises à l'ombre de la mort, des paroles de consolation et de régénération. Et ces sauvages, jusque-là idolâtres, purent chanter avec le psalmiste : « *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi, in domum Domini ibimus.* Je suis heureux parce que l'on m'a dit que je puis, moi aussi, entrer dans la maison du Seigneur. » Ces femmes, c'étaient les Sœurs Grises de la Charité de Montréal, filles de l'immortelle Madame d'Youville, gloire pure et féconde de notre nation canadienne. Elles avaient accepté avec empressement, en 1859, l'invitation que leur avait adressée Mgr Taché, l'illustre archevêque de Saint-Boniface, de venir partager les travaux, les privations et aussi les mérites des missionnaires.

« Nous ne pouvons pas vous promettre grand'chose, avait dit l'évêque, nos missions sont bien pauvres et nos ressources sont incertaines. » — « Nous ne demandons, répond la noble Mère Deschamps, alors Supérieure générale de la communauté à Montréal, nous ne demandons que la nourriture et le vêtement, car, comme l'a enseigné le divin Maître, notre royaume n'est pas de ce monde. » — « Mais, reprend l'humble évêque, si nous ne

pouvons vous donner même une nourriture précaire et suffisante? » — « Eh bien, alors, nos Sœurs jeûneront, dit la sainte Religieuse, et elles prieront Dieu de leur venir en aide ainsi qu'à vous. » Belle et sublime réponse digne de la mère des Machabées. Trois religieuses furent désignées pour venir fonder ces missions lointaines : Sœur Lamy, âgée de 24 ans ; Sœur Alphonse aussi de 24 ans, et Sœur Emery, nommée Supérieure de la nouvelle fondation et âgée de 33 ans à peine. Elles s'embarquèrent à Lachine, en canot d'écorce, au mois d'avril 1858. La Très Révérende Mère Deschamps, avec deux autres religieuses et les familles respectives des trois jeunes missionnaires, les avaient accompagnées jusqu'au lieu de l'embarquement.

Nos jeunes et vaillantes apôtres des sauvages voguèrent, pendant bien des lunes, sur les eaux vertes du Saint-Laurent et sur les flots bleus des grands lacs ; enfin, vers l'automne, un soir, elles aperçurent les tourelles du fort Garry (Winnipeg), qu'argentaient les derniers rayons du soleil couchant. Elles passèrent tout l'hiver à Saint-Boniface, et, durant l'été de 1859, elles se rendirent au lac Sainte-Anne, où elles passèrent une année à étudier les langues sauvages, sous la direction du P. Lacombe, qui s'était constitué leur maître d'école ; et, l'année suivante, elles se rendirent à Saint-Albert, où elles ouvrirent leur première école permanente pour les enfants sauvages des deux sexes. Elles se trouvaient alors à 900 milles de Saint Boniface et à 2.300 milles de Montréal. Aujourd'hui. elles ont par ici vingt maisons, dont l'une est située près du cercle arctique, à 1.400 milles d'Edmonton.

Cinquante ans se sont écoulés depuis ces événements. Que de changements accomplis dans notre territoire pendant ce demi-siècle ! Ce pays, qui était à cette époque la propriété de la Compagnie de la Baie d'Hudson et le royaume du sauvage, a été acheté par le Canada, en 1870, au prix de huit millions de dollars, en argent et en terre.

Les compagnies de chemins de fer, l'agriculture, les marchands de grains, les industriels de toutes sortes, par leur activité fébrile et leur énergie intense, ont développé d'une manière merveilleuse les ressources naturelles du sol et ont introduit partout, à mesure qu'arrivaient les blancs, l'abondance, le luxe et les derniers raffinements de la civilisation moderne.

Or, pendant que les chemins de fer, l'agriculture et l'industrie transformaient la physionomie physique et économique du pays, que faisaient les Sœurs de la Charité? Du fond de leurs couvents, de leurs écoles industrielles et de leurs pensionnats, elles transformaient la physionomie intellectuelle et morale de ce même pays, c'est-à-dire qu'elles faisaient, dans le monde de l'esprit et du cœur, le même travail que ces compagnies et ces industriels faisaient dans le monde du commerce et de la matière.

Enseigner les lettres et les sciences dans les écoles de campagne, fonder des pensionnats où les jeunes filles de notre population blanche viennent développer leurs talents pour les beaux-arts, la littérature ou les travaux d'agrément, diriger sur les réserves sauvages des écoles industrielles où les Indiens des deux sexes viennent apprendre l'agriculture, les différents métiers et les travaux du ménage, ouvrir des asiles où les orphelins et les vieillards délaissés retrouvent les soins et l'affection de mères tendres et dévouées, tels sont les travaux auxquels se dévouent, depuis cinquante ans, ces ouvrières de la civilisation et de la moralité. Leurs œuvres ont grandi avec le pays. Cette seule maison de Saint-Albert loge, toute l'année, plus de 300 personnes.

Formés par les religieuses dans les écoles industrielles, le jeune homme ou la jeune fille sauvage retourne à la tribu, emportant avec lui un germe de civilisation ; à son tour, il devient pour son entourage un apôtre et un professeur, il enseigne aux autres sauvages à cultiver la

terre, à faire un jardin potager, à lire et à prier. Supérieur aux autres par sa culture intellectuelle et le raffinement de ses manières, il prend facilement un grand empire sur leur esprit et se sert du prestige que lui donne sa formation morale pour civiliser et perfectionner sa famille. Et c'est ainsi que le travail constant de cette humble religieuse, enfermée dans son couvent, se continue dans la prairie par l'impulsion donnée aux élèves sortis de l'école industrielle.

Dieu leur envoya plus tard de puissants et généreux auxiliaires. Les Pères Oblats reçurent le P. Legal, aujourd'hui évêque, et qui préside, avec tant de sagesse et de zèle, aux destinées de l'Eglise de Saint-Albert; les PP. Lestanc, Tissier, Legoff, Moulin, Gasté, Leduc et Grandin, qui ont maintenu et développé d'une manière si admirable les œuvres de leurs devanciers, car ils touchent, eux, à la première génération des premiers missionnaires du Nord-Ouest. Aux Sœurs Grises de la Charité s'adjoignirent les Fidèles Compagnes de Jésus, qui répondirent à l'invitation de Mgr Grandin : « Monseigneur, vous nous demandez un sacrifice, nous le ferons. » Les Sœurs de l'Assomption de Nicolet, les Sœurs Grises de Nicolet, les Sœurs de la Providence de Montréal, les Sœurs de la Miséricorde de Montréal, les Filles de Jésus de Kermaria (Bretagne), qui ont maintenant 50 maisons au Canada. Les Petites Servantes de Marie, du rite grec ruthène, les Filles de la Providence de Saint-Brieuc (Bretagne), les Auxiliatrices de l'Apostolat, fondation diocésaine, les Sœurs de la Providence de Kingston, les Sœurs de la Sagesse, fondation du Bienheureux de Montfort, les Sœurs de la Charité d'Evron (France). Il faudrait des volumes pour dire tout le bien que ces communautés religieuses ont fait dans notre Nord-Ouest. Elles n'ont pas, comme les Sœurs Grises, ouvrières de la première heure, travaillé dans les champs, coupé à la faucille, tissé la laine et le lin, souffert du froid et de la faim, mais elles eussent fait tout cela

si les circonstances l'avaient exigé. Leur dévouement, leur esprit de sacrifice, leur zèle pour aider les missionnaires et sauver les âmes, tout, dans ces belles communautés, égale ce que nous admirons de plus héroïque chez nos saintes et chères Sœurs Grises de la Charité.

... Qui donc a civilisé les sauvages des Deux-Mondes, défriché les solitudes et les marécages? Qui a recueilli les petits enfants orphelins, les infirmes et les vieillards sans asile? Qui parle à l'ouvrier blessé de sa famille absente? Qui a rempli le monde d'hôpitaux et de refuges de tout genre? Qui a arraché le jeune homme au vice pour en faire un citoyen utile? C'est l'Eglise, toujours l'Eglise. Elle seule peut civiliser, car, pour civiliser, il faut du sang de martyr, et elle seule en a constamment à répandre. Les veines de ses missionnaires et de ses Sœurs de Charité en sont remplies, et quand l'Eglise de Dieu ou le salut des âmes le demande, ce sang est sacrifié avec joie. Les Brébœuf, les Lallemand, les Jogues, les Fafard et les Marchand et des milliers de prêtres et de religieuses sont là pour en rendre hommage. Et cet apostolat de la faiblesse, puissant en bonnes œuvres sociales et philanthropiques, est le grand prodige, qui s'accomplit tous les jours dans l'Eglise, sous l'influence de Jésus-Christ.

Aussi, au milieu des défaillances de notre siècle, c'est pour nous une grande consolation de constater les progrès de l'apostolat catholique dans le monde. Sous son influence salutaire, l'Allemagne et la Grande-Bretagne reviennent à pas de géants à la noble foi de leurs ancêtres. Les deux Amériques, les provinces de l'Afrique, de l'Asie et des îles les plus lointaines ont reçu de bonne heure la visite des missionnaires, et ces héros de l'Evangile marchent, parlent, souffrent et meurent comme les apôtres et les martyrs d'autrefois.

L'apostolat est donc encore bien vivant dans l'Eglise. qui est aujourd'hui aussi apostolique qu'aux premiers siècles. et une des joies de notre sainte religion, c'est de

voir aussi ses enfants se grouper ensemble pour étendre sur les âmes, par le bon exemple et la prédication, la puissance et les bienfaits de l'apostolat chrétien, qui donne partout les consolations du salut et les perfections de la vraie civilisation.

... Honneur donc aux vaillants missionnaires qui ont évangélisé ce pays, et particulièrement au noble et vénérable P. Lacombe, dont nous célébrions hier avec tant de solennité et d'enthousiasme le jubilé de diamant! Honneur à Sa Grandeur Mgr Legal, qui, pendant 20 ans, a évangélisé la tribu des Pieds-Noirs, et qui, aujourd'hui, préside avec tant d'éclat et de succès aux destinées de la religion dans cette belle province! Honneur à vous tous, ouvriers de la première heure, dont l'apostolat a été si fécond et les exemples de vertu si admirables! Mais particulièrement à vous, Révérendes Sœurs Grises de la Charité, honneur et gloire à votre sainte Fondatrice, qui a su vous inspirer tant de charité, de dévouement et d'abnégation, honneur et gloire à votre communauté qui fait tant de bien dans l'Eglise de Dieu!

VICARIAT DE CEYLAN — JAFFNA

Extrait d'une lettre du R. P. Desloge.

C'est dans une île, l'île de Delft, la plus éloignée au nord de Ceylan, que je vais vous conduire.

Il est au nord de Ceylan tout un groupe d'îles qui se rattachent à la péninsule de Jaffna : exactement huit, sans parler de deux ou trois petites inhabitées. De toutes ces îles, situées sur l'Océan comme des plates-bandes au milieu d'un grand jardin, Kayts, ma mission, centre du mouvement,

est comme la reine, tandis que Delft est reléguée à l'écart de toutes les autres, qui sont réunies entre elles par une faible distance de un, deux, trois milles au plus.

Sur ces huit îles, il y en a cinq où nous avons une population catholique ; les autres sont encore entièrement païennes.

Dans cette portion du champ du Père de famille, au milieu de ces plates-bandes, il y a 25 ans, travaillait un seul ouvrier. Aujourd'hui six Pères cultivent les âmes qui s'y trouvent, et parmi eux un bon vieux Père, le premier de nos Pères indigènes, qui à plusieurs reprises a travaillé cette terre, et ne demande qu'une chose, travailler jusqu'à la fin de ses jours dans l'île de Delft, portion qui lui est désormais confiée. C'est donc vers son petit royaume que Monseigneur se dirigeait le 14 septembre dernier.

Vous raconter comment les choses se passèrent à Delft, c'est vous dire comment nos Ceylanais se conduisent partout en pareille circonstance, comment on fête chez nous le premier Pasteur du diocèse en tournée de Confirmation. Un bateau décoré pour la circonstance de guirlandes et drapeaux de papier, avait été envoyé pour chercher Sa Grandeur, et dès qu'il fut en vue de l'île, aussitôt du rivage on tira le canon et, en un rien de temps, les abords de la petite jetée furent couverts de monde.

Monseigneur débarqua au milieu de la joie universelle, et fut conduit à l'église de Saint-François Xavier, qui se trouve juste près du port. C'est là et là seulement qu'il y a un tout complet, je veux dire une église-chapelle bâtie et terminée, et une maison pour le Père, de très jolie apparence et magnifiquement située. Aussi me disais-je, c'est une honte pour moi de pénétrer dans un tel palais, car on peut presque appeler palais cette résidence en comparaison de ma résidence si délabrée de Kayts.

Mais il faut ajouter que la première impression fut trop bonne. Je m'en apercus les jours suivants en visitant les six autres églises de l'île, et je me disais que si j'ai vraiment

besoin d'aide et d'assistance pour mettre sur un bon pied mes églises et résidences de Kayts, Delft aussi en a besoin, et cependant il y a là un avantage sur la première. C'est qu'à Delft, le roc et la pierre sont loin de faire défaut. Fermons ici la parenthèse. Venons-en à la réception solennelle.

La réception solennelle devait se faire le soir à l'église principale et centrale de Saint-Jean-Baptiste. Durant un bon mille, c'est-à-dire de l'église Saint-François Xavier à celle de Saint-Jean-Baptiste, Monseigneur fut conduit triomphalement dans un char préparé pour la circonstance, décoré de banderoles et d'oriflammes, et traîné par une douzaine d'hommes regardant cela comme un grand honneur. Une foule nombreuse de catholiques et de païens précédait ou suivait Sa Grandeur. La procession, passant sous un grand nombre d'arcs de triomphe au milieu de chants variés, au bruit du canon et des pétards, arriva lentement à l'église Saint-Jean-Baptiste, résidence principale du missionnaire de l'endroit. Une étole pastorale fut offerte à Monseigneur par le *Mamagar*, comme qui dirait le Maire de l'endroit, une adresse fut lue à Sa Grandeur, à laquelle, après avoir répondu, Monseigneur, suivi de la foule, pénétra dans l'église où les rites liturgiques furent accomplis.

Nous étions au mardi ; jusqu'au dimanche de la semaine suivante nous restâmes au milieu de ce peuple, préparant les différents sujets à recevoir dignement le sacrement de Confirmation. Sur sept églises, Monseigneur donna la confirmation dans quatre d'entre elles, à 175 personnes. Après avoir visité toutes les églises et écoles de l'endroit, avoir donné à tous de précieux avis, de nécessaires encouragements, à cette population insulaire, simple sans doute, mais beaucoup plus civilisée qu'on ne le penserait, je repris le chemin de ma mission en compagnie de Monseigneur, heureux d'avoir fait connaissance avec ce coin reculé.

Dans quelques années, lorsque, avec la grâce de Dieu, cette mission sera mise sur un bon pied, avec églises, presbytères, écoles terminées, elle sera un petit paradis. Notre

bon vieux Père indigène y travaille de toutes les forces qui lui restent. Peu à peu, sous son habile direction, ce peuple se fortifie dans la foi, dans la pratique et l'observance des commandements, et l'on peut voir là une fois de plus, quel don précieux est un missionnaire résidant toujours au milieu de chrétiens, quelle différence énorme il y a entre ces mêmes chrétiens qui, il n'y a encore que six ou sept ans, ne voyaient le prêtre qu'une fois par an et encore pendant un mois, deux tout au plus, et qui maintenant ont leur missionnaire exclusivement pour eux.

Après cette petite tournée d'une vingtaine de jours, qui en quelque sorte m'a servi de vacances, j'étais heureux de rentrer chez moi. Pendant mon absence, la mission avait été dirigée par mon vicaire seul, le P. Gagneux. Il n'y a rien de tel pour vous débrouiller, que d'être seul et de rencontrer quelques difficultés dès le début, et c'est ce qu'il a eu l'honneur d'avoir.

VICARIAT DE CEYLAN (COLOMBO)

Visite de Son Excellence le Délégué Apostolique.

Mgr Zaleski, venant de Kandy, était reçu, le dimanche soir 21 novembre 1909, à la station de Maradane, par Sa Grandeur Mgr Coudert, archevêque de Colombo, accompagné du R. P. Brault, vicaire général.

Après la visite de l'école Sainte-Brigitte à Colpetty, Son Excellence arrivait, le lundi après midi, au collège Saint-Joseph. Le corps des « Cadets » rangés devant la salle Bonjean présentèrent les armes, et Mgr Zaleski, avec l'aisance d'un général, passa la revue de la jeune troupe. Quand les applaudissements qui saluèrent l'entrée du

délégué apostolique se furent calmés, la chorale du R. P. Schmitz fit entendre des chœurs et des chants si réussis qu'elle mérita de l'illustre visiteur le témoignage que « dans toute sa délégation, aucune chorale ne pouvait rivaliser avec celle-ci ». Le reste ne fut pas moins bien, et le programme s'exécuta parfaitement.

Mais, à coup sûr, le fait le plus important de la séance fut le discours prononcé par Son Excellence. L'hommage qu'il contient au dévouement et aux succès des nôtres, émane d'une trop haute autorité pour que nous n'en donnions pas connaissance à toute la Congrégation. Elle a le droit d'en être fière et de s'en réjouir avec les Oblats de Ceylan.

« Il y a quinze ans, dit Mgr Zaleski, j'avais le plaisir de placer la première pierre du collège Saint-Joseph, comme le semeur met en terre la semence. Cette semence s'est développée en un grand arbre sur les branches duquel, grâce au zèle infatigable de l'archevêque de Colombo, aujourd'hui s'abritent, à la place des oiseaux du ciel, huit cents élèves. »

Puis Son Excellence lut ce qui suit :

« L'archidiocèse de Colombo, grâce au zèle et à la sagesse de son archevêque et des Pères Oblats, ses habiles coopérateurs, est certainement, à tous points de vue, une des missions les plus prospères de ma délégation, et prend un rang égal avec les grandes missions de la Société de Jésus et des Missions étrangères de Paris.

« Peu de missions, dans l'Est, peuvent montrer des écoles telles que celles de ce diocèse : le collège Saint-Joseph, l'institution Saint-Benoît, enfin les établissements d'éducation pour les jeunes filles dirigées par des religieuses capables et dévouées, figureraient en première ligne en n'importe quelle grande ville européenne.

« Les nombreuses écoles indigènes, bien adaptées aux besoins du pays et particulièrement estimées du gouvernement, sont un des traits les plus frappants de la sagesse

et du progrès qui président à l'administration de cet archidiocèse. Un total de 451 écoles avec 38.307 élèves est un résultat que peu de missions atteignent dans l'Est. Je suis heureux de constater que pendant cette dernière année, le nombre des élèves catholiques s'est accru de 580. Il y a là une preuve évidente des conquêtes de la civilisation, puisqu'elle montre que même les classes les moins élevées parmi les catholiques de Ceylan, ont tenu ferme le drapeau et ont clairement compris leur devoir le plus sacré : celui de faire élever leurs enfants dans des écoles catholiques. »

Son Excellence expose ensuite, d'une manière très nette, la doctrine catholique sur la question des écoles. Nos lecteurs s'apercevront sans peine que le grave sujet dépasse les frontières de Ceylan.

« Au sujet des écoles confessionnelles non catholiques, il n'y a qu'un mot à dire : nul catholique, à moins qu'il n'ait perdu la foi, n'y enverra jamais ses enfants.

« Mais il pourrait y avoir quelque malentendu au sujet du nom trompeur qu'on donne aux écoles appelées neutres. Il est donc bien de considérer, au point de vue chrétien, ce que sont en réalité ces écoles.

« Une école neutre est une école sans Dieu.

« Or, à l'égard de Dieu, on ne peut rester neutre, selon cette parole de Notre-Seigneur Jésus-Christ : « *Celui qui n'est pas avec moi est contre moi.* » La neutralité par rapport à Dieu étant impossible, il est donc impossible d'avoir une école neutre. Et ce nom de neutres donné aux écoles sans Dieu ne peut pas tromper un chrétien. »

« Tous les enfants catholiques, garçons et filles, doivent être élevés dans des écoles catholiques.

« Dans les écoles confessionnelles des sectes dissidentes les enfants trouvent le pain de la vérité mêlé au poison de l'erreur. Dans les écoles soi-disant neutres, ils manquent

de la nourriture dont leur âme a besoin, et ils tombent d'inanition. Mais dans les unes et les autres, le résultat est le même : la mort spirituelle de l'enfant.

« Les écoles neutres sont des séminaires d'impiété et de sédition. Celui qui a appris dès son enfance à mépriser Dieu, ne sera pas loyal envers son roi. Et la conséquence s'impose : Si l'homme obéit à l'homme, c'est seulement à cause que toute autorité vient de Dieu. Dieu mis de côté, il n'y a pas de raison — autre que la force brutale — pour que l'homme reconnaisse une autorité sur la terre.

« Je me réjouis donc sincèrement, continue Son Excellence, de l'augmentation du nombre des élèves catholiques dans les écoles de l'archidiocèse. Un autre fait qui me cause de la satisfaction est la diminution, dans ces mêmes écoles, du nombre des enfants non catholiques.

« Nous, Catholiques, pour gagner des âmes à Jésus-Christ et propager notre sainte Foi, nous avons suffisamment de moyens bien meilleurs et plus efficaces que celui de nous servir de nos écoles dans des desseins de prosélytisme.

« Aujourd'hui, ces élèves non catholiques qui fréquentent nos écoles, sont pris comme prétexte pour nous imposer des restrictions ou des règlements qui entravent dans ces écoles l'enseignement de la religion. Il n'est pas besoin de le dire : toutes ces restrictions ne peuvent être apportées qu'en violation des droits sur la matière : la pleine liberté incontestée d'enseigner la religion à l'école étant une des premières et suprêmes conditions de la liberté religieuse.

« De telles restrictions, d'ailleurs, sont contraires aux principes de la morale.

« Si donc des parents non catholiques envoient leurs enfants dans une de nos écoles, à la condition expresse qu'ils seront dispensés de l'enseignement religieux, ces enfants ne pourront jamais être admis.

« Mais lorsque des parents — comme il arrive le plus souvent — n'imposent pas cette condition ; ce qui veut

dire qu'ils ne s'opposent pas à l'enseignement religieux et approuvent le programme de l'école, qui pourrait les empêcher d'agir ainsi ?

« L'Etat, en certaines circonstances, peut prescrire, même par une loi, que chaque enfant reçoive l'instruction religieuse, mais il ne peut certainement pas défendre aux parents d'enseigner la religion à leurs enfants ou de la leur faire apprendre à l'école.

« Nous faisons nos écoles pour les catholiques, et si les non-catholiques désirent avoir pour leurs enfants le privilège de la bonne et solide éducation qui est donnée dans ces établissements, qu'ils se conforment à nos règlements. »

Son Excellence qui avait surtout en vue l'inspection des établissements scolaires, a visité dans les trois jours qu'elle a passés à Colombo, outre le collège Saint-Joseph, l'institution Saint-Benoît, la Mission de Kotahena, le Cercle catholique et l'école des Sœurs de la Sainte-Famille à Bambalapitiya. Cette dernière école, fondée il y a cinq ans, et qui comptait quatorze élèves, en a maintenant cent cinquante-quatre.

VICARIAT D'AUSTRALIE

1° Ouverture du Bazar pour l'église de North Fremantle.

Dans son dernier rapport (1) le R. P. C. Cox, vicaire des Missions d'Australie, annonçait le dessein d'ériger une chapelle et un presbytère à Fremantle Nord, faubourg de la ville de ce nom. Il y énumérait les inconvénients de l'école-chapelle dont on avait dû se contenter jusqu'ici : éloigne-

(1) Missions, décembre 1909, page 404.

ment de l'église pour un grand nombre de paroissiens (sept cents); difficulté du ministère pour le prêtre et de l'assistance aux offices de l'église pour les fidèles ; absence du Saint Sacrement dans cette partie de la paroisse et insuffisance de recueillement de la part des enfants qui ne se plient jamais complètement à la métamorphose d'un seul local : école toute la semaine et église quelques heures le dimanche.

Ces inconvénients étaient autant de motifs pour son zèle de faire cesser au plus tôt cet état de choses. Il ne tardera pas à disparaître.

Le devis de construction de la future chapelle s'élevant à un peu plus de trente mille francs, le R. P. Cox voulut réunir cette somme avant de commencer l'entreprise. Au mois d'avril 1909, lorsque le Révérend Père rédigea son rapport, un bazar avait déjà fourni la moitié de la somme; et comme dans les pays de langue anglaise particulièrement, cette forme de souscription jouit de la faveur du public et que c'est le mode le plus habituel et non le moins efficace de soutenir les bonnes œuvres, il ne restait qu'à tenter de nouveau l'expérience, pour obtenir l'autre moitié des dépenses de construction.

Pourtant, cette fois, vu le peu de temps écoulé depuis le premier bazar, il fallait, pour réussir, donner une plus grande solennité à la cérémonie de l'ouverture. A cette occasion Son Excellence le Gouverneur, Sir Gerald Strickland, voulut bien venir de Perth à Fremantle accompagné de sa femme, d'une de ses filles, etc.

Dans l'après-midi du 10 novembre donc, Victoria Hall présentait un aspect très animé. C'était là que chaque soir jusqu'au 20 novembre devait se tenir la vente, etc. Le maire de la ville de Fremantle, et les RR. PP. Cox et Wheeler, O. M. I., étaient allés attendre à la descente du train le Gouverneur et son entourage, puis l'on se dirigea en auto à Victoria Hall. Là, cent quarante enfants tous vêtus de blanc et tenant en main un bouquet de fleurs,

formaient la haie de chaque côté et saluèrent les arrivants de leurs joyeuses acclamations.

Au moment choisi, le maire de Fremantle exprima au Gouverneur, dans une délicate adresse, le vif plaisir que causait à tous sa bienveillante visite et pria Son Excellence de vouloir bien déclarer l'ouverture du bazar. Le Gouverneur répondit qu'il lui était toujours très agréable de venir à Fremantle, mais qu'il avait été particulièrement charmé de la réception enthousiaste de ces aimables enfants. A son tour, le R. P. Cox remercia les illustres visiteurs de la grande amabilité qu'ils avaient eue en daignant venir pour cette circonstance. Il rappela en deux mots le but de ce bazar et l'espoir qu'il caresse de compléter la somme nécessaire pour l'érection de son église, à Fremantle Nord, au mois de février prochain. Lady Edeline, femme du Gouverneur, s'entretint avec quelques-unes des dames qui se trouvaient là en grand nombre, pendant que Son Excellence, guidée par le R. P. Cox, faisait le tour de la salle, examinant les divers comptoirs et encourageant les vendeuses.

Une heure environ après leur arrivée, les visiteurs repartaient pour Perth.



2° Pose de la première pierre de l'église.

Le dimanche 5 décembre dernier, le faubourg de North Fremantle était en fête. Mgr Gibney, évêque de Perth, était venu pour bénir et poser la première pierre de la future église. Après que Sa Grandeur eut accompli les rites d'usage et appelé sur l'œuvre les bénédictions du ciel, le R. P. Cox adressa à l'assemblée un discours de circonstance, prenant pour texte ce passage de nos Saints Livres : « Et cette pierre que j'ai dressée en mémoire, sera la maison de Dieu. » *Et lapis iste, quem erexi in titulum, vocabitur domus Dei.* (Gen. XXVIII, 22.)

Expliquer le symbolisme de la cérémonie de ce jour,

montrer que cette pierre est une figure de l'Église et du Christ sur lequel elle repose comme sur ses fondements, tel fut le premier soin de l'orateur. Il rappela ensuite les droits souverains de Dieu à être honoré dans des temples élevés à sa gloire et dans nos âmes rachetées par son sang et consacrées à son service. La terre est à Lui, les cieux et tout ce qu'ils renferment lui appartiennent, chante le Psalmiste, Il les a créés. Or, l'homme qui se sert pour lui-même et de tant de manières des choses créées, ne doit-il rien faire dans un dessein plus élevé que les intérêts de la terre ? Dieu serait-il le seul, Lui à qui tout appartient, à n'avoir pas une demeure, un temple où le peuple fidèle puisse se réunir pour l'adorer et chanter ses louanges ? Il ne l'a pas voulu. Au milieu du désert, Il demande un tabernacle ; à Jérusalem, Il veut un temple magnifique, et depuis que Notre-Seigneur Jésus-Christ est venu en ce monde, des églises, humbles ou superbes, ont surgi sur toute la surface de la terre. C'est pourquoi le temps est venu pour les fidèles de North Fremantle d'offrir un sanctuaire au Très-Haut. Là, à portée de voix des vagues qui se brisent sur le rivage, en vue des vaisseaux qui vont et viennent, et des passagers qui arrivent ou qui partent en chemin de fer, s'élèvera un édifice sacré, voué à un but de sainteté. De l'intérieur de ce temple, des prières ferventes et de pieuses louanges monteront vers Dieu pour glorifier son saint Nom et obtenir à tous les hommes les bénédictions de sa divine Providence. Dans ce temple, le pain de la parole de Dieu sera rompu et distribué aux fidèles, les saints Mystères y seront célébrés avec les solennités du culte catholique pour le réconfort et l'édification des âmes.

Un heureux rapprochement entre l'état actuel de l'édifice et la vie présente offre à l'orateur les plus utiles applications. On ne voit encore dans ce temple, ni sanctuaire, ni autel, ni clocher surmonté de sa croix. Ils sont prévus cependant par l'architecte. De même, en cette vie de combats, de souffrances, où nous ne sommes qu'au premier

stade de nos glorieuses destinées, n'apparaît pas encore ce que nous devons être un jour.

Au sujet du vêtement de gloire qui nous transformera, et sur l'éternelle vision de Dieu, source infinie de notre bonheur dans le ciel, nous ne possédons que de simples indications. Nous savons pourtant que tels sont les miséricordieux desseins du divin Maître, notre Créateur, notre Rédempteur et notre unique Roi.

Elevons donc nos pensées vers Lui, adressons-Lui nos prières, vivons pour Lui, afin de réaliser ce plan miséricordieux de Dieu sur nous. Oui, la présence d'une église est une bénédiction sans prix pour des chrétiens ; sa construction est une des œuvres qui contribuent le plus merveilleusement à glorifier Dieu et à sauver les âmes ; mais ce serait en vain que nous bâtirions à Dieu des temples matériels, si nous refusions de lui en élever un spirituel dans notre propre cœur.

Grande était la joie dans tout Israël d'avoir préparé un tabernacle au Seigneur ; c'est par des solennités magnifiques que s'accomplit la dédicace du temple de Salomon, et quand Esdras posa les fondements du nouveau Temple de Jérusalem, le peuple de Dieu fit retentir son allégresse avec enthousiasme.

Bien que de proportions plus modestes, l'église qui s'élève, dit l'orateur aux fidèles, doit faire naître en vos cœurs les mêmes sentiments de joie, et vous inspirer de rendre possible par votre générosité son complet achèvement dans le plus bref délai.

L'appel du prédicateur fut entendu. La quête qui se fit séance tenante produisit 900 francs et une promesse de 250 francs à verser prochainement. Nul doute que le souhait du R. P. Cox ne se réalise : de ne plus rien devoir sur l'église lorsqu'on y chantera la première messe.

Voici le texte de l'inscription lapidaire :

Die 5ª Decembris 1909 quæ fuit Dominica IIª Adventus feliciter regnantibus Romæ in Cathedra Petri SSmo

*Dom. Nō Pio Papa Decimo, et in Anglia Edwardo VII°
rege et imperatore, hunc lapidem primarium Ecclesiæ
Stæ Annæ, apud* « North Fremantle » *posuit Illmus et
Revdmus Dominus Matthæus* Gibney *Episcopus Perthensis, multis e clero et e populo fideli adstantibus.*

*Ex Oblatis Mariæ Immaculatæ præsentes fuerunt
RR. PP. Carolus* Cox (*Præpositus in Australia Occidentali) Joseph* Wheeler, *Joannes* Flynn, *Joannes* Smith, *Gulielmus Joannes* Mc Callion, *et Joannes* Neville.

VARIÉTÉS

Vicariat du Basutoland.

Réception solennelle de Sa Grandeur Mgr Cénez, vicaire apostolique.

L'Eglise a toujours entouré ses Pontifes de toute la pompe et du respect dus à leur haute dignité. Rien n'est beau comme la splendeur des cérémonies pontificales et rien n'est touchant comme l'empressement des fidèles à donner à l'Oint du Seigneur le tribut de leur vénération. Ils restent gravés dans la mémoire de tous, ces jours bénis où le Pontife, visitant son troupeau, distribue, avec les dons du Saint-Esprit, ses abondantes bénédictions aux acclamations de tout un peuple. S'il en est ainsi dans les pays chrétiens où la visite de l'évêque a un caractère périodique, avec quels transports et quelle allégresse, une jeune chrétienté recevra-t-elle celui qui, pour la première fois, lui arrive le front encore humide de l'onction sacrée qui l'a fait

son Pasteur ? C'est le spectacle qu'il nous a été donné de contempler à l'arrivée de Mgr Cénez, premier vicaire apostolique du Basutoland.

Depuis longtemps, cette mission était gouvernée par un simple préfet apostolique. L'accroissement du nombre des chrétiens, le développement des œuvres semblaient appeler le couronnement naturel de toute œuvre de mission : un vicaire apostolique.

La Propagande en a jugé de la sorte, et le 28 août la mission de Roma avait l'honneur de saluer son premier évêque. Un autre pontife, de sainte mémoire, Mgr Allard, avait bien commencé à défricher ce petit coin de la vigne du Seigneur. Deux autres, NN. SS. Jolivet et Gaughran y avaient aussi passé en faisant le bien. Mais alors ce n'était qu'un petit coin du champ du Père de famille à eux confié. D'autres soins et d'autres soucis appelaient ailleurs leur attention et leur activité. Aujourd'hui les chers noirs allaient avoir leur évêque, bien à eux, puisque sa juridiction s'étend bien jusqu'aux frontières de leur pays, mais ne les franchit point. Ils avaient donc bien le droit de se réjouir et de chanter avec le psalmiste : *Hæc dies quam fecit Dominus.*

Ce sentiment dominait dans les cœurs de nos chrétiens quand ils apprirent que leur évêque, longtemps attendu, allait enfin arriver. Dès le matin du jour où l'arrivée de Monseigneur était annoncée, il se passait quelque chose d'anormal dans les paisibles villages des environs de Roma. C'était un va-et-vient de tous les instants.

Des chevaux, qui paissaient épars dans la plaine, étaient ramassés et amenés devant la demeure de leurs maîtres. Les selles sont tirées de leurs réduits poudreux, examinées et mises en ordre, les jeunes gens exhibent, avec un petit grain de vanité, les belles guêtres de cuir jaune achetées lors de leur dernier passage dans les mines de Johannesburg ou chez les fermiers boers, quelques-uns aiment mieux enlacer autour de leurs jambes les longues molletières, à la

mode des policiers anglais ou des chasseurs alpins. Il fallait bien s'astiquer pour aller à la rencontre du grand chef de la religion. Rien ne manquait, pas même la cocarde aux couleurs papales que chacun avait eu soin de placer aux deux côtés de la visière de leurs brides.

Belle cavalcade en somme et bien digne du personnage qu'on voulait honorer.

Une escorte nombreuse est, en effet, dans ce pays, le signe de l'autorité. Dans les grandes circonstances, même les petits chefs ne s'en privent pas. Quant au roi et à ses vassaux les plus puissants, ils croiraient leur dignité avilie s'ils ne se faisaient accompagner chacun de cinquante ou cent cavaliers, quelquefois même davantage. C'est ainsi que dans les occasions solennelles, on voit partout sur les chemins des groupes de cavaliers, le chef marchant en tête entouré de ses principaux officiers et aussi d'une nombreuse escorte. Les chrétiens avaient voulu suivre la coutume du pays. Ils s'étaient rendus nombreux à la station de Maseru. Plus nombreux encore auraient-ils été si le Révérend Père Directeur de la mission de Loreto, située non loin de là, avait pu en recevoir davantage. Le train n'arrive qu'à huit heures du soir, et comme Roma se trouve éloignée de 30 kilomètres, il devenait nécessaire de demander l'hospitalité au dévoué P. Philippe, qui se multiplia du reste pour subvenir aux besoins de tous. Réunis à la mission de Loreto, les cavaliers se rendirent ensemble à la gare. Le R. P. Guilcher, supérieur de Roma, est à la tête de ses paroissiens. Plusieurs autres Pères l'accompagnent. A la station, ils se trouvent bien être une cinquantaine de cavaliers attendant avec impatience l'arrivée du train. Enfin il est signalé. Nos hommes se mettent en rang. Monseigneur est à peine descendu qu'une triple salve de « hurrah ! ! » fait retentir les échos des alentours. Aussitôt après, tout le monde se met à genoux et, pour la première fois, le nouveau Pontife appelle les bénédictions célestes sur ses chers enfants africains.

Quel touchant spectacle de voir ces noirs enfants de Cham dont quelques-uns, hier encore, étaient enveloppés des ténèbres du paganisme, courber la tête publiquement sous la main bénissante du jeune évêque dont l'accent de voix trahissait l'émotion !

Un instant après tout le monde était en selle. On amène un cheval à Monseigneur, car la mission est trop pauvre pour se payer le luxe d'une voiture. Est-il besoin d'avouer que l'absence du véhicule n'était pas trop à regretter ? Cela eût paru trop confortable, trop moderne, trop peu apostolique. Comme nous aimions mieux voir notre chef spirituel caracolant à la tête de ses chrétiens et entrant dans le pays, non comme un triomphateur qui vient se reposer sur ses lauriers, mais comme un intrépide général qui marche à l'assaut et semble n'avoir qu'une pensée : courir à de nouveaux combats et à de nouvelles victoires ! Le paganisme et l'hérésie font d'ailleurs de terribles ravages dans les âmes, et le travail de la régénération de ce peuple invite plutôt à l'activité qu'au repos.

L'évêque s'avance donc monté sur le meilleur cheval de la mission ; il est entouré de quelques-uns de ses prêtres, la foule des chrétiens suit heureuse et contente de l'honneur qui est fait à leur petit pays par la nomination d'un évêque. On arrive à la mission de Loreto. La prévoyance et la générosité du R. P. Philippe ont pourvu à tout. Tout le monde, jusqu'au dernier, trouve le gîte et le couvert. Ce dernier point surtout n'est pas à négliger. C'est le clou de la fête pour un Cafre, et un bon point est donné au missionnaire qui ne l'a pas oublié.

La joie sur tous les visages, l'intarissable faconde de ces grands enfants que sont un peu tous les noirs, l'air de satisfaction qui apparaissait partout prouvèrent au bon Père qu'il avait bien fait toutes choses à la mode du pays.

Chacun put se reposer avec le sentiment que c'était le soir d'un beau jour, et avec l'espoir que de plus beaux allaient luire encore.

Le lendemain l'aurore avait à peine paru, que nos hommes étaient déjà sur pied. Il leur fallait prendre soin des chevaux, et tout préparer pour le départ. Roma est à 30 kilomètres et on attend Monseigneur pour midi. La messe une fois célébrée, Monseigneur et les Pères prennent un substantiel déjeuner. Les hommes sont déjà prêts et n'attendent plus que le signal du départ. Comme la veille il faut avoir recours au « fringant coursier », la plus noble conquête de l'homme, disait Buffon, la plus utile et la plus nécessaire, ajoute le missionnaire du Basutoland. Il y a une longue chevauchée à faire. Monseigneur n'en a cure, la chose n'est pas nouvelle pour lui. Bien des fois il a parcouru les plaines et les vallées, escaladé les montagnes et traversé les ravins. Le R. P. Thommerel, qu'il amène avec lui, jeune prêtre tout frais venu du scolasticat de Liège, a une splendide occasion de faire l'apprentissage de missionnaire. Je pense qu'il se souviendra de sa première chevauchée de Maseru à Roma. On part, Monseigneur en tête comme la veille ; le trot des chevaux soulève un nuage de poussière sur la route poudreuse. Les païens se demandent s'il y a quelque chose de nouveau dans le pays. Ils n'ont pas entendu parler d'assemblée populaire, ni de fête païenne, où se rendrait le grand chef en grand apparat. Pourquoi donc ce rassemblement et cette cavalcade ? Ils apprennent que c'est l'évêque des « Romains » qui fait son entrée dans le Lesatho. Les plus éclairés d'entre eux savent ce que c'est qu'un évêque. Ce dont ils sont témoins ne peut que rehausser à leurs yeux le prestige de cette dignité. Cependant la marche continue, la route est longue mais l'entrain ne manque pas. Monseigneur, en bon cavalier, marque le pas, les chevaux prennent une allure plus vive ; bientôt les montagnes de Maseru disparaissent derrière eux, et apparaît le petit monticule sur lequel est gracieusement assise la mission de Saint-Michel. On approche du but ; cette mission n'est qu'à une très petite distance de Roma. En y arrivant Monseigneur fait la rencontre des Pères qui

n'avaient pu se rendre à Maseru. On desselle pour se reposer un peu. Le maître de céans, le R. P. Hoffmeier, nous invite à prendre une légère réfection. Les chrétiens de la localité viennent tous demander la bénédiction de Monseigneur et baiser son anneau. Mais il tarde à tout le monde d'arriver à destination. A Roma, d'ailleurs, on attend avec impatience. Aussi ne tarde-t-on pas à se remettre en route, c'est la dernière étape, elle sera la plus courte.

Une heure ne s'était pas écoulée que le clocher de Roma apparaissait déjà au milieu des arbres verdoyants. La vieille mission avait pris ses airs de grande fête. Oriflammes, bannières, drapeaux, tous les trésors, amassés peu à peu par l'industrie et l'habileté des Pères et des Sœurs, avaient été mis en contribution. Le blanc, bleu ou rose des oriflammes, le tricolore du drapeau national, le bigarré du Royaume Uni, le jaune et blanc pontifical, tout cela placé avec intelligence et goût faisait avec la verdure d'une végétation printanière le plus agréable et le plus harmonieux des contrastes. Les dévoués Frères Maristes avaient élevé deux beaux arcs de triomphe à l'entrée et au sortir de leur propriété. C'était le premier salut de la mission à leur Pasteur. Deux belles inscriptions rappelaient et l'objet de la fête et les sentiments des cœurs. Sur l'une se détachaient en grosses lettres ces paroles de l'Ecriture : *Ecce sacerdos magnus ;* sur l'autre cette belle expression de joie et d'espérance : *Benedictus qui venit in nomine Domini.* Mais voici un troisième arc de triomphe disparaissant sous un flot de verdure. Les Pères l'ont érigé au milieu de leur propriété. C'est là que le digne vétéran de nos missions, le vénérable P. Gérard, attend celui qui avait été autrefois son disciple et qui est aujourd'hui son chef. Le voilà le pieux vieillard rayonnant d'une sainte allégresse et rajeuni de vingt ans ! Il est à la tête des enfants des deux écoles et d'un nombre considérable de chrétiens rangés en ordre de procession. Ce sont d'abord les Frères Maristes avec deux

élèves, viennent ensuite les religieuses de la Sainte-Famille et les jeunes filles habillées de blanc, enfin une longue théorie de femmes chrétiennes accourues au-devant du nouvel évêque. Hier, celles-ci avaient envoyé leurs frères ou leurs maris à Maseru pour prendre part à la cavalcade. Aujourd'hui elles n'ont pas voulu se priver du bonheur de saluer elles aussi leur père en Jésus-Christ. Le dais porté par les quatre plus notables de la mission attendait Sa Grandeur. Nous regrettâmes qu'un léger retard dans l'arrivée des colis n'ait pas permis à Monseigneur de revêtir ses habits pontificaux. On fut obligé de se contenter du simple habit de chœur. Les Pères descendus de leurs montures revêtirent le surplis et la procession se mit en marche. Les belles cloches de l'église sonnaient à toute volée. Mises en mouvement par les bras vigoureux des frères Debs et Calvez, elles mêlaient aux chants d'allégresse l'accent harmonieux de leur gai carillon. Sur la porte de l'église on voyait artistement encadrées les armes de Monseigneur avec leur belle devise : *Caritate et Patientia.* L'édifice se trouva trop petit pour contenir la foule. C'est devant l'immense assemblée que le R. P. Guilcher supérieur souhaita la bienvenue au nouvel évêque dans la langue indigène en des accents qui interprétaient bien les sentiments de l'assistance.

Monseigneur répondit par quelques paroles sorties du cœur après lesquelles, tout le monde tombant à genoux, il nous donna la bénédiction publique et solennelle. On annonça pour le lendemain dimanche la cérémonie de la messe pontificale. Monseigneur et les Pères présents se retirèrent alors pour prendre part à de fraternelles agapes.

Cependant, une nouvelle sensationnelle venait d'arriver à Roma.

Le premier chef du Basutoland, Letsie II, faisait savoir au R. P. Pennerath, pro-vicaire, qu'il était en route pour venir prendre part à notre fête. C'est une tradition dans la famille royale de ne se déranger que dans les circonstances

exceptionnelles. L'arrivée du haut commissaire anglais, l'assemblée générale du peuple ou toute autre affaire vraiment importante, sont les seules occasions où le roi consent à sortir de sa capitale. Le titulaire actuel ajoute encore à cette tradition des habitudes personnelles plus casanières encore que celles de ses prédécesseurs. Sa visite à Roma était donc un témoignage de sympathie tout à fait digne de remarque. Il avait même, ce jour-là, refusé d'assister à une fête protestante donnée à l'occasion du baptême d'un de ses principaux officiers. Il arriva à Roma le samedi soir, accompagné, comme toujours, d'une nombreuse escorte. On fit les honneurs à l'hôte distingué. L'évêque lui fit présent du plus gros bœuf de son troupeau. Ici, il faut le dire, ces présents jouent un grand rôle dans les relations sociales. Le grand chef remercia, et, séance tenante, le donna aux hommes de sa suite. La pauvre bête fut bientôt abattue, déchiquetée et partagée entre ces braves gens, tout radieux d'une pareille aubaine. Ajoutons que le chef ne voulut pas se laisser vaincre en générosité. Le lendemain il offrait, lui aussi, à Monseigneur un magnifique bœuf. On le destina à faire les frais de la fête des chrétiens qui devait avoir lieu trois jours plus tard. Le programme, en effet, était tellement chargé, qu'une seule journée était loin de suffire.

Celle du dimanche devait être principalement une fête religieuse. Pour la première fois, les cérémonies de la messe pontificale solennelle allaient se dérouler sous les yeux des Cafres ébahis.

Dès le matin, tous les chemins conduisant à la mission étaient remplis d'une foule joyeuse et endimanchée ; les jeunes gens vêtus à l'européenne comme de vrais gentlemen du xxe siècle ; les jeunes filles rivalisant de grâce en leurs costumes bigarrés où dominent les couleurs voyantes. De nombreux païens amenés par la curiosité étaient les seuls à se contenter de la légendaire couverture, costume national des Basutos.

Dès que le son argentin des belles cloches savoyardes fit entendre le dernier coup de la messe, l'église fut littéralement envahie. Des places avaient été réservées près du chœur pour le roi, le chef du district et quelques autres officiers. On lisait sur tous les visages la plus vive curiosité. L'heure vient de sonner. Aussitôt, ceux qui doivent prendre part à la cérémonie sortent de la sacristie et vont processionnellement prendre Monseigneur dans ses appartements. Tout le monde est à sa place : porte-croix et porte-insignes, nombreux enfants de chœur, diacres d'honneur, diacre, sous-diacre et prêtre assistant. Au sortir de l'église, ils passent au milieu d'une double rangée de curieux qui n'avaient pu trouver place dans l'intérieur. Quand nous sommes de retour, précédant le Pontife, ils se pressent les uns sur les autres pour mieux satisfaire leur curiosité. Les fidèles tombent à genoux pour recevoir la bénédiction épiscopale.

La cérémonie se déroula selon les rubriques. Elle impressionna et intéressa vivement tous les assistants. Le P. Lebreton faisait les fonctions de prêtre assistant, les PP. Hoffmeier et Hugonenc celles de diacres d'honneur, le P. Thomas était diacre, le P. Montel sous-diacre, le R. P. Guilcher maître des cérémonies. Le R. P. Pennerath devait nous rompre le pain de la parole. Il le fit en un discours magistral plein de feu et de doctrine. Il définit le rôle de l'évêque dans l'Eglise de Dieu, son éminente dignité, les pouvoirs surnaturels dont il est revêtu, le respect qui est dû à son caractère sacré. Sa voix sonore, son accent convaincu, sa diction claire et imagée, firent impression sur les auditeurs. Les chrétiens trouvèrent là un encouragement et un légitime sujet d'orgueil pour l'honneur qui rejaillissait sur leur religion. Les protestants et les païens purent y trouver un rayon de lumière et un sujet de méditation.

Après la cérémonie, le grand chef Letsie II, Maama, chef du district, le provincial et le supérieur des Frères Maristes, voulurent bien prendre part à nos modestes agapes.

L'entrain, la joie, un mutuel abandon régnaient parmi les convives.

Au dessert, le R. P. Guilcher, supérieur de la maison, se fit l'interprète de tous par le discours suivant :

« Monseigneur,

« Je dois m'excuser de prendre la parole pour vous saluer au nom de tous mes confrères présents, Pères et Frères. Ce n'est ni l'âge ni le mérite qui m'en donnent le droit, mais c'est la place que vous m'avez fait occuper. Je crois, Monseigneur, que mes faibles paroles ne seront qu'un fidèle écho des sentiments qui sont dans le cœur de tous. Nous saluons en votre personne l'évêque et le premier évêque du Basutoland. Par le choix de Dieu et la volonté de Notre Saint-Père le Pape, par l'onction sainte, vous êtes évêque. Dieu nous a donné pour son représentant un évêque, c'est-à-dire qu'il vous a revêtu d'une dignité et d'une autorité qui vous élèvent au-dessus de nous, vos prêtres coopérateurs. Vous avez reçu la plénitude du sacerdoce et à nous tous vous pourriez dire, après avoir proclamé les grandeurs du prêtre et empruntant l'expression de saint Paul : *Plus ego.* Vous n'êtes pas, Monseigneur, dans le cas des évêques qui entrent dans un diocèse inconnu parmi des inconnus. Jusqu'à votre sacre, nous étions vos frères et nous demandons de le rester : enfants d'une même famille, Oblats de la Vierge Marie et fils d'un même Père, Mgr de Mazenod, le grand missionnaire des pauvres et le zélé serviteur de l'Eglise ; nous savons que votre cœur saura accumuler l'autorité du Pontife, l'amour du Père et la douce familiarité du Frère : *Tanquam fratres in unum.* En ce jour, Monseigneur, il nous est doux de penser que vous comptez sur le dévouement de tous sans exception et sans distinction, Pères et Frères convers. Ce que vos prêtres désirent, Monseigneur, d'un désir ardent, c'est que l'Eglise de Dieu enfante par leur ministère de nombreux élus pour le ciel,

fût-ce aux dépens de leur repos, de leur santé, de leur vie même. Ils n'aspirent qu'à un renouveau de zèle et d'ardeur conquérante dans le champ que votre Grandeur leur donnera à défricher, ou à ensemencer, ou à moissonner, zèle et ardeur dont nos anciens Pères nous ont donné, nous donnent et nous donneront encore longtemps, s'il plaît à Dieu, de si beaux et si encourageants exemples. Et vous, Monseigneur, dirigez-nous, conduisez-nous. Et alors, Monseigneur, si le bon Dieu nous en donne le temps, élément nécessaire à toute œuvre humaine, nous remporterons sous votre houlette pastorale de nouvelles victoires sur l'ennemi des âmes, qu'il se nomme Satan, le paganisme ou l'hérésie. *Ad multos annos.* »

Monseigneur nous dit dans sa réponse toute la satisfaction qu'il avait éprouvée en arrivant à Roma. L'accueil affectueux qu'il avait reçu lui allait droit au cœur. Il constatait avec plaisir le bon esprit qui avait régné pendant son absence. Le zèle et la bonne volonté des Pères ne s'étaient pas démentis. Les chers Frères convers méritaient, eux aussi, une mention spéciale. Leur dévouement est au-dessus de tout éloge. Notre évêque était content de nous, c'était l'impression qui se dégageait de son discours. Puisse l'avenir réaliser toujours les mêmes sentiments et les accentuer encore!

Le chef Letsie II voulut, lui aussi, dire sa joie de se trouver au milieu de nous. C'est par sympathie qu'il était venu, et cette sympathie, il la garderait toujours aux missions catholiques. Le R. P. Le Bihan se leva pour répondre au nom de tous. Je me hâte de dire que ce digne vétéran de nos missions était tout désigné pour prendre la parole. Il avait été autrefois le conseiller écouté des deux derniers chefs défunts, le grand-père et le pere du chef actuel. Les services qu'il leur avait rendus, au milieu de circonstances délicates, lui avaient mérité d'être appelé « l'homme des chefs ».

Grâce à ses conseils, lors de la guerre avec les Anglais

en 1880, la paix avait été conclue dans des conditions honorables pour les deux parties. Les relations cordiales du vaillant missionnaire, avec les chefs de la tribu, l'avaient mis en contact avec le chef actuel encore fort jeune. L'histoire ajoute même que celui-ci lui avait été présenté encore tout petit par Lerotholi, son père. Et le bon missionnaire lui avait fait un cadeau qui fera sourire l'Européen non initié aux mœurs cafres, mais qui est apprécié par ceux-ci à l'égal d'un trésor. Il lui avait donné sa première culotte. On comprend après cela qu'il puisse l'appeler familièrement son enfant, et que personne autre n'était mieux qualifié pour lui adresser la parole. Le Révérend Père évoqua le souvenir du fondateur de la tribu, l'habile et sagace Moshesh, l'ami des catholiques, arrière-grand-père du chef actuel. Celui-ci n'avait qu'à marcher sur ses traces pour témoigner à nos missions une vive sympathie. C'était de tradition dans sa famille, et cela ne manquerait pas d'attirer sur lui et sur son peuple les bénédictions de Dieu.

Dans l'après-midi, à l'exercice du soir, Monseigneur voulut adresser la parole à son cher peuple. Il monta en chaire, mitre en tête et crosse en main. La foule se pressait en rangs serrés dans l'édifice, avide de voir et d'entendre. Après quelques paroles de remerciement pour tout ce qu'on avait fait, le Pontife nous parla de sa visite *ad limina*. Pendant son séjour à Rome, il avait eu le bonheur de voir Notre Saint-Père le Pape et de l'entretenir de sa petite mission. Le Saint Pontife avait été vivement intéressé et satisfait par les progrès de la foi dans ce pays. Par la bouche de son évêque, il envoyait à tous les prêtres et fidèles ses précieux encouragements et ses meilleures bénédictions. Ce qu'il recommandait surtout, c'était la fréquentation des sacrements. Monseigneur faisait siennes ces paroles du Vicaire de Jésus-Christ, et il exhortait vivement ses ouailles à s'approcher fréquemment du sacré Banquet.

Il passa ensuite à l'explication de ses armes avec leur belle devise : *Caritate et patientia.* Admirable devise, en effet, et merveilleusement appropriée aux besoins du Basutoland! La première parole, *Caritate,* est celle que nos aînés dans la congrégation ont recueillie sur les lèvres mourantes du pieux Fondateur des Oblats. C'est le testament de son père en Dieu. En bon fils, Monseigneur tâchera de le réaliser. La seconde est un souvenir de sa vocation comme missionnaire des Cafres. Le saint pionnier de la foi dans ce pays, son pieux compatriote, le vénérable P. Gérard, lui avait écrit alors que lui-même était encore au Séminaire : Si vous voulez venir me rejoindre, exercez-vous à la patience ; voilà la vertu indispensable à l'apôtre des Basutos. Depuis, Monseigneur a vu lui-même la vérité et mesuré toute la sagesse de ce conseil. Très heureux est-il d'en faire une des principales lignes de son programme d'évêque. Après le discours de Monseigneur, la bénédiction solennelle du Saint Sacrement clôtura la cérémonie.

Le lendemain, notre distingué visiteur se prépara à partir pour rentrer à sa résidence. Mais avant de nous quitter, il voulut faire une visite à l'école des Frères Maristes. Il se montra émerveillé de ce qu'ils avaient pu faire dans l'espace d'un an — un an s'est à peine écoulé depuis leur arrivée et ils ne dirigent l'école que depuis six mois. — Le chef fut charmé de sa réception et quitta Roma enchanté de sa visite. La fête officielle était finie ; mais il restait à célébrer une fête plus cordiale et plus intime. Ni les Pères ni les chrétiens n'avaient eu le temps d'exprimer leurs sentiments de respect et d'obéissance.

Les missionnaires qui n'avaient pu être présents pour la cérémonie de dimanche ne tardèrent pas à arriver. La journée du mardi devait être la moins bruyante, mais non la moins agréable. Monseigneur la passa tout entière en compagnie de ses frères en religion. Une visite aux enfants des deux écoles fut l'unique mais charmante

distraction de la journée. La chère et intéressante jeunesse confiée aux bons soins des Frères et des Sœurs voulait aussi donner sa petite réception. Les jeunes filles nous intéressèrent vivement par quelques saynètes amusantes jouées avec le plus grand naturel. Le tout agrémenté de quelques chants parfaitement exécutés. Un seul nuage planait sur la réunion. C'était l'absence de la Mère Marie-Joseph qui, peu de temps auparavant, avait quitté cette terre pour un monde meilleur. Les enfants dans leur adresse, et Monseigneur dans sa réponse, rappelèrent son souvenir en termes émus et délicats.

Les garçons nous réservaient quelque chose de plus varié, de plus approprié à leur caractère et à leur vocation. Après une chaleureuse adresse en très bon anglais, ils nous intéressèrent vivement par leurs évolutions variées. Marches, contre-marches, gymnastique et diverses autres manœuvres furent exécutées avec une précision qui fait honneur à leur instructeur, le cher Frère Léon. L'école n'est qu'à son début et déjà les progrès sont très sensibles. Monseigneur parut enchanté et dit toute sa joie d'avoir pu procurer à sa mission le concours de ces admirables éducateurs que sont les Frères Maristes.

Cependant la journée était, nous l'avons dit, spécialement destinée à l'entretien de l'évêque avec ses Oblats.

Les agapes qui nous réunissaient devaient avoir, cette fois, un caractère strictement familial. On pouvait laisser aller son cœur et goûter ensemble les douceurs de la vie de famille. Le R. P. Pennerath fut chargé, par le Père Supérieur, de se faire l'interprète des sentiments de tous. A la fin du repas, il se lève et s'adresse à Monseigneur en ces termes :

« Monseigneur,

« Le Révérend Père Supérieur a parlé au nom de sa communauté. Permettez-moi maintenant de prendre la

parole au nom des Pères du Basutoland et de vous exprimer les sentiments cachés au fond de notre cœur.

« La volonté de Dieu vous a élevé à la dignité épiscopale non seulement pour vous, mais aussi et surtout pour le bien de nos missions. Lorsqu'on réfléchit, on est surpris de constater avec quelle bonté paternelle Dieu conserve intact ce petit coin de sa vigne. Il ne cache pas sa prédilection pour les Basutos. Nous en avons pour preuve la protection manifeste qu'Il vient de leur accorder au moment même où des mains avides étaient déjà étendues pour saisir le pays et en faire leur partage. Votre élévation à la dignité de Vicaire apostolique en est une autre.

« Connaissant maintenant d'une manière si éclatante la volonté de Dieu qui, sans nul doute, a ses élus bien nombreux parmi ces méprisés du monde, que pouvons-nous faire autre chose que d'unifier encore davantage nos volontés et nos énergies et de marcher, sous votre direction, à la conquête de ces âmes prédestinées?

« Monseigneur, vous n'avez jamais douté des sentiments de respect, de zèle et de dévouement de vos missionnaires. Eh bien, ils sont toujours les mêmes. Nous ne désirons qu'une chose : que la petite église du Basutoland, dont vous êtes désormais la tête, devienne l'image de l'Eglise elle-même, une unité parfaite : unité d'aspirations et de volonté, unité de respect et de charité, unité de méthode dans l'exercice de notre zèle. Cette union sera notre force, elle fera surtout la vôtre, Monseigneur, elle sera notre succès, notre bonheur et notre gloire. Ne former qu'un cœur avec le vôtre, Monseigneur, dans celui du divin Maître, tel est notre désir le plus ardent. Aussi daignez l'agréer, Monseigneur, avec nos sentiments de respect, d'affection, de fidélité et permettez-nous de vous répéter :

« *Ad multos annos !* »

Monseigneur remercia en termes émus. Il profita de l'occasion pour expliquer comment la Providence l'avait conduit au sommet du sacerdoce. Quand il partit pour aller au Chapitre, il ne se doutait pas que son absence serait si longue. Mais la renommée de la mission avait franchi les limites de la préfecture. Des personnages autorisés désiraient un changement qui, dans leur pensée, devait faire honneur à l'Eglise sud-africaine. Leurs démarches, dans ce sens, avaient abouti malgré les objections qu'il avait cru lui-même de son devoir de présenter. Il n'avait eu donc qu'à s'incliner devant l'expression de la volonté divine manifestée par ses représentants ici-bas. Fallait-il voir en tout cela la main de la Providence qui réserve sans doute de beaux jours à la chère mission du Basutoland ? Ce dont il était le témoin était, du moins, pour son cœur, une immense consolation et le plus heureux des présages pour les travaux futurs.

Jusqu'ici tout avait été splendide, mais cela ne suffisait pas au zèle de nos bons chrétiens. La fête du dimanche avait eu un caractère trop officiel, leur esprit de foi demandait quelque chose de plus intime. Le mercredi fut le jour fixé. Vers dix heures du matin, une foule qu'on peut évaluer à 3.000 au moins se pressait dans la cour de la mission. C'étaient les chrétiens de Roma au complet, bon nombre d'autres accourus des missions voisines, et beaucoup de païens venus en curieux. Maama lui-même, le chef du district, était là. L'initiative des chrétiens avait élaboré toutes les lignes du programme. Les Pères ne devaient être que de simples spectateurs. Ils se divisèrent en différents groupes, par villages, ou réunion de plusieurs villages quand le nombre n'était pas suffisant. Chaque groupe avait préparé ses chants et son petit compliment. Tour à tour ils s'avançaient au milieu de l'amphithéâtre formé par la foule, s'arrêtaient devant l'évêque assis au centre, entouré de tous les Pères, Frères et Sœurs. Aussitôt les chants commençaient ; dès qu'ils étaient finis, l'un d'eux

se détachait gravement, un papier à la main, et lisait son adresse qu'il présentait ensuite accompagnée d'une modeste offrande. L'adresse était rédigée par les chrétiens eux-mêmes. Leur délégué la lisait à haute et intelligible voix. D'unanimes applaudissements éclataient aussitôt et soulignaient ainsi la réalité des sentiments qui étaient exprimés. Le groupe se retirait alors pour faire place à un second qui rivalisait avec le premier par l'harmonie des chants et la délicatesse du compliment.

C'est ainsi que nous vîmes la population catholique défiler tout entière devant nous. Pas un petit coin du champ confié au R. P. Guilcher, supérieur et curé de Roma, qui ne fût représenté. Au moment où nous croyions tout terminé, notre attention est attirée par le spectacle de tout petits enfants qui s'avancent, rangés en aussi bon ordre que les soldats de Napoléon ou pour des grandes revues. Le plus âgé avait à peine dix ans. Ils s'avancent en chantant, dansant, faisant des mimiques sans nombre avec une cadence impeccable. Les applaudissements, les rires et les exclamations de l'assistance prouvèrent à la bonne chrétienne qui les conduisait qu'un plein succès récompensait ses efforts. Il fallait une récompense immédiate pour les petits acteurs. La petite boîte de bonbons que Monseigneur tient en réserve pour récompenser les enfants sages en fit tous les frais.

C'était le bouquet spirituel. La séance était finie. Tous les détails du programme avaient été parfaitement exécutés. Ces bons chrétiens avaient montré une bonne volonté et un bon esprit qui méritaient les plus chaleureuses félicitations. Tout le monde était satisfait. Monseigneur ne voulut pas les congédier sans leur adresser quelques mots où il leur disait toute la satisfaction de son âme devant le spectacle dont il venait d'être le témoin. Il profita de l'occasion pour exprimer le vœu que l'honneur fait au Basutoland, par sa promotion, fût un stimulant pour tous, pour faire, par leur conduite, honneur à la religion de

Jésus-Christ. Aussitôt un formidable cri s'échappe de toutes les poitrines, et fait résonner les échos des environs : Qu'il en soit ainsi ! s'était écriée la foule avec ensemble. J'espère, ajouta l'évêque, que la vraie Foi y trouvera une occasion de multiplier le nombre de ses adhérents : Qu'ils se multiplient, clama de nouveau la foule.

Ces acclamations, toutes spontanées, se renouvelèrent encore quand Maama, chef du district, prit la parole, et fit le plus grand éloge des missionnaires catholiques.

L'orateur cafre avait à peine fini qu'une triple salve de « hurrah ! ! ! » termina dignement la séance. La foule allait donc se disperser.

Il restait cependant un dernier point du programme à appliquer. Un point très important pour le Cafre, plus prompt à saisir la signification des choses matérielles que des idées abstraites.

Après des fêtes de cette nature, il ne peut se séparer sans avoir donné à ce que saint François appelait le « frère âne » la satisfaction qu'il réclame et à laquelle il a droit. Même pour le Cafre chrétien, frère âne reste encore choyé, d'aucuns disent un peu trop parfois. N'en arrive-t-il pas de même au chrétien civilisé en ce commencement de xxe siècle ? Quoi qu'il en soit, dans la circonstance présente, il n'y avait rien que de légitime et Monseigneur lui-même pouvait s'approprier le mot de Notre-Seigneur : *Dimittere eos jejunos nolo...* Les bons Frères convers, en disciples fidèles, avaient préalablement pourvu à tout. Nous avons dit que le grand chef avait fait à Monseigneur cadeau d'un magnifique bœuf, gros et gras. La pauvre bête était destinée au sacrifice. La générosité d'un chrétien procura une nouvelle victime et Monseigneur y alla aussi de sa part. Quelques autres chrétiens avaient aussi ajouté leur modeste contribution.

Deux tonneaux de bière cafre, faite, comme on sait, avec la farine de sorgho, étaient aussi placés là, agréable tentation à l'œil des Basutos.

Après cela, il n'était plus permis de dire : *Sed hæc quid sunt inter tantos*. La conclusion fut que chacun partit enchanté, emportant de la fête le meilleur souvenir.

Puisse-t-elle avoir contribué à confirmer la foi de nos fidèles, et à susciter chez les nombreux païens des environs, la légitime curiosité des choses religieuses qui est souvent le prélude de la véritable conversion !

Et maintenant, la mission a repris sa physionomie de tous les jours. Les Pères sont rentrés dans leurs missions respectives. L'œuvre de Dieu continue à progresser, comme par le passé. Nous avons l'espoir que les changements opérés seront pour le bien de la mission. Comme toujours les Pères par leur activité, leur zèle, et leur bonne volonté, s'efforceront de se montrer à la hauteur de leur tâche et des difficultés sans nombre inhérentes à leur sublime ministère. Le champ à défricher demeure vaste ; la moisson est abondante et semble jaunir de plus en plus. Les ressources matérielles ne sont malheureusement pas proportionnées à l'étendue ni aux difficultés de la tâche. Néanmoins les courages ne sont pas abattus. L'œuvre de Dieu ira de l'avant dans ce petit coin du champ du Père de famille, si minime qu'il paraisse aux yeux du monde.

Nous comptons, pour cela, sur le concours de la divine Providence, et sur le zèle et la sagesse du pontife qu'elle vient de nous envoyer.

H. Hugonenc, *O. M. I.*

ÉCHOS DE LA FAMILLE

Voyage du Rév[me] *Supérieur général*. — Les *Missions* ne peuvent suivre que de loin le Père de la Famille dans son voyage à travers l'Amérique. En attendant qu'elles

aient l'avantage d'en parler plus au long à leurs lecteurs, voici quelques détails venus du Texas.

A Del Rio. — Le jeudi 18 novembre, Monseigneur le Supérieur Général, accompagné du R. P. Constantineau, Provincial, et du R. P. Lecourtois d'Eagle Pass, était reçu à la gare de Del Rio par les RR. PP. Whelan, Frigon, Sérodes, Vachon et Labbé, *O. M. I.*, et une délégation des deux paroisses de la ville. Une procession s'avance à travers les principales rues jusqu'à l'église du Sacré-Cœur, où les fidèles, en grand nombre, attendaient. On avait rangé autour de l'église les enfants du couvent et de l'école paroissiale de Notre-Dame de la Guadeloupe. Tandis que les cloches sonnaient en volée et que l'assistance se livrait aux démonstrations les plus évidentes d'un joyeux enthousiasme, la procession et les enfants prirent place dans l'église, puis Monseigneur et le clergé qui l'entourait s'avança jusque dans le chœur, au chant du *Pastor Bonus*. Après une allocution suivie de remerciements, le Prélat bénit la foule et la cérémonie prit fin par une bénédiction solennelle du Très Saint Sacrement.

Il fallait se rendre, sans perdre de temps, à la seconde halte. Le même cérémonial qu'au Sacré-Cœur — ou à peu près — se déroula pour la visite de l'église Notre-Dame de la Guadeloupe. A signaler pourtant dans la procession : une centaine de petites filles, tout de blanc vêtues et portant un joli bouquet — c'était la note gracieuse — ; puis un long défilé de véhicules mexicains, tous bien remplis, et qui allaient conduire à l'église ces braves gens émerveillés et ravis — c'était la note pittoresque.

Vendredi et samedi, les élèves du couvent du Sacré-Cœur et ceux de la paroisse de Del Rio Est offrirent des séances littéraires et musicales en l'honneur de Sa Grandeur. Il y eut, entre temps, remises d'adresses, réceptions, concerts et même un dîner officiel, où assistèrent le Consul mexicain et plusieurs personnages du Gouvernement des Etats-Unis. Plusieurs de ces derniers sont protestants, mais, en

ce pays de tolérance large, on trouva tout naturel que Monseigneur, en répondant aux toasts qui lui étaient adressés, se réjouît des progrès déjà réalisés et des grandes espérances des catholiques pour le développement de notre sainte religion.

Le dimanche 21 novembre, fête de la Présentation de la Très Sainte Vierge, le R. P. Constantineau chanta la messe à l'église du Sacré-Cœur, et l'évangile terminé, Monseigneur parla de la Congrégation et du Pape. A la fin de la messe, Sa Grandeur donna la Bénédiction papale aux fidèles massés dans l'église, et le Salut du Saint Sacrement clôtura la cérémonie.

L'église Notre-Dame de la Guadeloupe réclamait la présence de Monseigneur. Ce fut pour l'après-midi, et les bons Mexicains, après avoir pieusement récité le Rosaire, eurent, eux aussi, la faveur d'être réconfortés de la Bénédiction apostolique.

A San Antonio. — Dans l'attente de notre Rév^me^ Supérieur Général, le lundi 22 novembre, à San Antonio, se trouvaient réunis 35 Pères Oblats, sans parler des notabilités, confréries et sociétés de la ville.

Pendant le parcours, Monseigneur exprimait son admiration du développement et de la beauté de la ville. Dès le lendemain de son arrivée, après avoir célébré la sainte messe à l'église « Saint Mary », Mgr Dontenwill alla faire sa première visite à Mgr Forest, évêque de San Antonio, qui se trouvait à l'hôpital de Santa Rosa.

Des diverses cérémonies présidées par Sa Grandeur, nous ne pouvons omettre la messe pontificale célébrée à « Saint-Mary », le dimanche 12 décembre, solennité de l'Immaculée Conception.

C'est de San Antonio que notre Rév^me^ Supérieur Général a rayonné pour visiter nos Missions du Texas.



Mgr l'Archevêque de Saint-Boniface a eu la douleur de perdre son frère, M. Arthur Langevin, ancien zouave pontifical, et magistrat à Montréal, pieusement décédé en cette ville le 1er novembre dernier, au moment de la clôture du Concile de Québec.

Les *Missions,* sûres de n'être que le faible interprète des sentiments unanimes de la Congrégation, offrent respectueusement au vénéré Prélat leurs sympathiques condoléances, auxquelles les Oblats aimeront à joindre une prière.



Par décret de la Sacrée-Congrégation de la Propagande du 18 décembre 1909, le R. P. Eugène Klaeylé, O. M. I., a été nommé préfet apostolique de la Cimbébasie, en remplacement du R. P. Schemmer, dont l'état de santé a nécessité le retour en Europe.



Nous avons appris que le R. P. S. Scharsch, assistant général, délégué par le Supérieur Général pour la visite canonique de nos Missions d'Afrique, après avoir visité la Cimbébasie et le Natal, est passé au Basutoland. Il terminera sa visite par l'Orange et le Transvaal.



L'*Etincelle,* le gracieux et alerte bulletin des junioristes du Sacré-Cœur d'Ottawa, n'a pas laissé passer inaperçus les anniversaires de nos vénérés anciens : jubilé de diamant d'oblation du R. P. Paillier, le 8 septembre 1909, à Ottawa, et jubilé d'or de prêtrise du R. P. Mourier, Callixte, le 17 décembre, au Noviciat de Notre-Dame des Anges, à Lachine. Pieuse pensée qui montre bien que, grâce à Dieu,

les jeunes vénèrent leurs aînés et marcheront sur leurs traces.

Le R. P. Paillier, Antoine-Alexandre, né à Pompey, diocèse de Nancy, le 6 décembre 1827, a fait son oblation à Nancy le 8 septembre 1849, a reçu le sous-diaconat et le diaconat à Marseille, et le 21 septembre 1850, à Aix, la prêtrise des mains et du cœur de notre vénéré Fondateur.

Ses 60 ans de vie religieuse ont été bien remplies. Missionnaire à la Baie d'Hudson, à Maniwaki, au Labrador et à Montréal ; curé à South Glocester, à Saint-Joseph et au Bon Pasteur, à Ottawa ; chapelain à Plattsburg ; supérieur à l'évêché d'Ottawa et à Buffalo ; professeur à Buffalo et à l'Université d'Ottawa : tel est le résumé des obédiences du R. P. Paillier.

***

Quant au R. P. Mourier, voici ce qu'a noté l'*Etincelle :*

Né au diocèse de Valence, en France, il fit son noviciat en Angleterre, reçut la prêtrise à Ajaccio, en Corse, et de là, il passa directement au Canada, offrant pour ses missions le sacrifice du dernier adieu à sa famille.

Digne compagnon du R. P. Laverlochère dans les missions de la Baie d'Hudson, il mérita, par son zèle et son dévouement, le surnom de « Petit Jésus » que lui donnèrent les sauvages.

Et, en effet, la croix est venue. Il la supporte dans la patience et la prière. A la suite de ses fatigues, de ses courses apostoliques à travers un pays immense et sous un climat rigoureux, le Père a perdu l'usage d'un bras et d'une jambe, mais il trouve encore le secret d'édifier les pieux novices de Lachine.

Le 17 décembre, Mgr Grouard célèbre la messe de communauté et prêche à la messe jubilaire, chantée par le R. P. Dozois, provincial.

Nos *Missions*, est-il besoin de le dire, s'unissent aux félicitations, aux vœux et aux prières qui ont réjoui les vénérés jubilaires.



Nos lecteurs seront heureux d'apprendre la fondation de deux nouvelles stations dans nos missions de Cimbébasie : à Gobabis et à Grootfontein (Nord). Dans la première se trouvent les RR. PP. Jacobs et Schönwasser et le Frère convers Havenith ; et dans la seconde le R. P. Ziegenfuss.



Le R. P. Chounavel terminait, le 13 janvier 1910, sa soixantième année d'oblation. Une quarantaine d'Oblats sont venus lui offrir leurs félicitations. Citons au moins Sa Grandeur Mgr l'Archevêque de Colombo qui a voulu assister à la messe d'actions de grâces chantée par le jubilaire, et le R. P. Jules Collin, vicaire des missions, qui a donné le sermon de circonstance. Le R. P. Chounavel, malgré ses quatre-vingt-cinq ans, est toujours fidèle au poste ou mieux à la Règle et vaillant à l'ouvrage. Afin de ne pas enlever à la cérémonie son caractère d'intimité, pour aujourd'hui les *Missions* s'unissent simplement, mais de tout cœur, aux toasts des RR. PP. Roux et Milliner, mais en réservant leur droit pour les noces de diamant sacerdotales qui se célébreront en 1912 : *Ad multos annos !*



Un jour de consolation au milieu de continuelles et indicibles souffrances, tel fut le 3 décembre, fête de saint François Xavier, pour les malheureux lépreux de l'asile de Hendela au diocèse de Colombo.

Cinquante-huit d'entre eux sont catholiques et ont voulu célébrer pieusement la fête de leur grand patron. Tous se sont approchés de la sainte Table à la messe, chantée par le R. P. Chauvel. Puis, l'office terminé, une procession s'organise.

Pour qui n'a pas été témoin de cette cérémonie, il est

difficile de se rendre compte de sa piété touchante et de sa mélancolique beauté. Ces malheureux que la société rejette, que la science, même la science d'aujourd'hui, abandonne, n'ont donc plus pour soutien que la foi avec ses immortelles espérances, et la divine charité pour calmer les douleurs de leur longue agonie.

Ils font le tour de l'église sur un chemin jonché de fleurs. La souffrance s'est-elle tue un instant ? car on entend des chants, une fanfare joue, la cloche sonne, la poudre fuse ou éclate ; les lépreux s'entr'aident, car il en est qui ne voient plus ; d'autres qui sont perclus et, à la fin du cortège, voici le dévoué P. Agaccio qui porte la statue du saint.

On rentre dans la chapelle et ces infortunés, dont plusieurs ne sont guère que d'informes débris, se consacrent avec amour au grand apôtre de l'Inde.

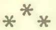


Un beau succès dont le collège Saint-Joseph de Colombo est justement fier, c'est l'admission de deux de ses élèves aux examens et concours des arts à Londres.

Ces deux élèves ont été classés les premier et troisième et ont ainsi obtenu la bourse offerte par le Gouvernement.

Dans les louanges décernées aux trois candidats admis, le premier a été particulièrement honoré d'un témoignage de haute satisfaction du jury.

De plus, la distribution des prix au collège a été présidée cette année par le gouverneur de Ceylan.



Pour dissiper les préjugés contre notre sainte religion et préparer des conversions, nos Pères de Ceylan se livrent à la prédication devant des auditoires non chrétiens. C'est ainsi qu'au cours de la neuvaine préparatoire à la fête de saint François Xavier, à Tinnevely, des sermons, composés avec un soin tout spécial, ont été réservés aux infidèles.



Mgr Joulain, évêque de Jaffna, ayant écrit une lettre pastorale sur la communion fréquente, les résultats ne se sont pas fait attendre. La statistique des communions dans le diocèse porte cette année le chiffre de 165.830, en augmention de 26.000 sur l'année précédente.



Les Polonais de Gimli, Man. après s'être laissé diriger, pendant deux ans, par un prétendu prêtre, viennent enfin de reconnaître leur erreur et ont cessé le schisme. Ils ont appelé le R. P. Steuer, *o. m. i.*, qui dessert les cinq églises polonaises de la localité. L'une de ces églises, incendiée probablement par une main criminelle, sera reconstruite au printemps de 1910.



Dans la première Province des Etats-Unis, ont été nommés : Supérieur de la maison Saint-Joseph de Lowell, le R. P. Henri Watelle, en remplacement du R. P. Campeau, décédé ; Curé de cette paroisse Saint-Joseph, le R. P. Graton ; Recteur de la nouvelle église de Notre-Dame de Lourdes, le R. P. Lamothe, en remplacement du R. P. Dubreuil que sa santé oblige au repos.

Les changements survenus par suite de la nomination du Révérend Père Provincial à l'évêché de London seront publiés ultérieurement.



Le 10 janvier, Mgr Coudert a béni la première pierre d'une église à Burulapitiya. L'ancienne église, d'ailleurs trop étroite, ne pouvait plus être réparée. Le lendemain, Mgr l'archevêque de Colombo se rendait à Opata pour la bénédiction d'une nouvelle école et, quelques jours après, commençait une tournée de Confirmation qui dura trois semaines.



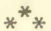
De la Province britannique, divers travaux sont signalés : à Glencullen, diocèse de Dublin, retraite paroissiale du 3 au 10 octobre, prêchée par le R. P. Matthews ; à Dublin, église St-Nicolas, retraite du 12 au 19 décembre, donnée par le R. P. Clarke ; à Inchicore, les RR. PP. Scannell et Matthews ont prêché du 1er au 3e dimanche de l'Avent les retraites habituelles aux confréries de l'Eglise. Tous ces travaux furent bien suivis et bien consolants.



L. R. P. J. Collin, vicaire des missions de Ceylan, a assisté à la retraite des Oblats du diocèce de Jaffna, prêchée du 22 au 29 janvier par le R. P. Bizien.



Une grotte de Notre-Dame de Lourdes a été construite à Kalutara, près de l'église Sainte-Croix. Le jour de la fête de l'Immaculée Conception, Mgr Coudert a béni cette grotte qui sera désormais très fréquentée par les catholiques du district. La cérémonie, très touchante, avait réuni un nombreux clergé et 15.000 fidèles prirent part à la procession.

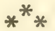


A la cathédrale de Jaffna, une grand'messe de *Requiem* était célébrée, le 6 novembre dernier, par le R. P. Boury, vicaire général, pour le repos de l'âme des membres de la Propagation de la Foi. La messe du 2 novembre, pour tous les fidèles, avait été célébrée par Sa Grandeur, et celle du 3, pour les Oblats, par le R. P. J. Collin, vicaire des missions.



Le journal *The West Australian Record* du 11 décembre 1909 publie une lettre de son correspondant de

Bunbury, d'où il résulte que le R. P. J. Smith, *o. m. i.*, de Fremantle, a consacré la semaine précédente à l'association du Sacré-Cœur, récemment réorganisée par ses soins. Chaque soir le Père entendait les confessions et bon nombre de paroissiens de Bunbury ont profité de ce séjour pour s'adresser à lui. La cérémonie du vendredi soir, avec sermon sur le Sacré-Cœur, a été particulièrement suivie.



Avant de se séparer, le premier novembre 1909, les membres du Concile plénier de Québec ont fait don de mille piastres (5000 fr.) à Mgr Sbaretti, délégué apostolique. Son Excellence a immédiatement remis cette somme à Mgr Langevin, archevêque de Saint-Boniface, pour l'œuvre des Ruthènes et plus particulièrement pour la création d'un journal catholique en langue ruthène.



Cette généreuse offrande n'est pas la seule marque d'intérêt donnée par le Concile à la question ruthène. Déjà le 30 octobre, l'épiscopat canadien promettait unanimement d'aider l'œuvre des Ruthènes pendant dix ans au moyen de quêtes ou de souscriptions basées à raison de quatre piastres par mille catholiques. La Catholic Church Extension Society a également promis aux évêques de l'Ouest de les aider dans leurs efforts pour conserver la foi catholique chez les populations ruthènes.



Aux Oblats de l'Extrême-Nord. Remède contre le gel des membres. — Un bain de pétrole, à la température d'un bon appartement soixante-dix degrés Fahrenheit (70°) ou vingt et un degrés centigrades $\left(21^\circ \frac{1}{10}\right)$ — a pour effet de dégeler les membres, de les préserver de la gangrène, et par conséquent de l'amputation.

Voici ce que publie à ce sujet *Le Naturaliste Canadien* : « Un homme de notre expédition, dit un explorateur du Klondike, fut ramassé un matin, les deux mains gelées, après avoir passé la nuit en route par un froid de 50° en dessous de zéro. On fit tremper ses mains dans le pétrole pendant cinq heures. Elles dégelèrent peu à peu et l'homme ne perdit pas un seul doigt. Les médecins furent on ne peut plus étonnés, car ils avaient jugé l'amputation nécessaire. Les mains, cependant, étaient blanches et dures comme du marbre. Dans l'huile, elles fendirent et craquèrent au fur et à mesure que se dissolvaient les cristaux de glace. »



IMPRIMATUR

Virduni, die 24 Februarii 1910.

LIZET, *vic. gen.*

Bar-le-Duc.— Impr. Saint-Paul. — 3411,3,10.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 190. — Juin 1910.

PROVINCE DU MIDI

Une Mission à Aoste.

Le journal, *le Duché d'Aoste*, a rendu compte à ses lecteurs des exercices de la mission prêchée par quatre de nos Pères, à la paroisse Saint-Laurent à Aoste, du 6 au 27 février dernier! Trois missionnaires prêchaient en français, puisque c'est la langue la plus usitée des populations de la vallée d'Aoste ; et le quatrième prêchait en italien qui est la langue du monde officiel.

Cette mission, dont on a dit qu'elle s'était déroulée comme un magnifique poème, a été donnée conformément à nos traditions de famille, et Dieu en a béni les travaux par des résultats très consolants. Les trois semaines qu'elle a duré ont été bien employées, et animées des fêtes d'usage chez nous : fêtes des enfants, de la Sainte Vierge, du Très Saint Sacrement, des âmes du Purgatoire, de la Promulgation du Dogme et de la loi chrétienne.

Ce n'est pas sans édification que les fidèles remarquaient

l'heure matinale à laquelle les Pères entraient ensemble à l'église, puis célébraient le saint Sacrifice, et dépensaient tout leur temps soit à entendre les confessions, à prêcher trois fois par jour, soit à faire des méditations aux âmes pieuses, des catéchismes pour tous, soit à présider les prières publiques et à diriger le chant des cantiques de mission.

Les paroissiens ont été également édifiés des fêtes et cérémonies que la pieuse industrie de nos missionnaires utilise pour attirer les âmes et leur faire du bien. La première a été la fête des enfants, dont la réussite a grandement contribué au succès de la mission. Chants, procession des enfants, bouquets et couronnes offerts à l'autel de la très sainte Vierge, firent de cette journée une fête charmante dont parents et enfants ne perdront point le souvenir. Détail qui a son prix : c'est que le prédicateur eut le talent d'obtenir à ses demandes habilement posées des réponses appropriées qui transformaient les jeunes auditeurs eux-mêmes en autant de petits missionnaires. Et tout cela fut redit, comme bien l'on pense, dans la famille, à la maison, partout.

Quelques-unes de ces cérémonies eurent l'avantage d'être rehaussées de la présence de Monseigneur l'évêque d'Aoste, entre autres : le service pour les défunts de la paroisse à l'occasion duquel le méritant prélat adressa aux fidèles une instruction des plus touchantes, et la messe de communion générale des hommes où Sa Grandeur distribua elle-même le Pain eucharistique et le pain de la parole de Dieu.

Il faut dire qu'à partir du service pour les morts, les missionnaires s'occupèrent surtout des hommes et que rien ne fut épargné pour les attirer en grand nombre, les intéresser, les instruire et leur faire tout le bien possible. Il y eut même quelques conférences dialoguées, — pour les hommes seuls — et qui traitaient de la nécessité d'une religion, des marques de la vraie religion, etc. Pendant plus d'une heure, l'auditoire écoutait religieusement et semblait sous le charme de la parole des ouvriers évangéliques.

La mort s'est chargée, une fois de plus, de donner un salutaire avertissement aux populations appelées à la grâce de la mission. Etait-ce pour en assurer le succès que Dieu réclamait ce douloureux sacrifice à la paroisse et à son vénéré pasteur? Le fait est que dès le début des saints exercices, M. le Chanoine curé de Saint-Laurent vit mourir son neveu agé de 14 ans, élève du collège Saint-Anselme, enfant privilégié dont l'innocence et la candeur étaient dignes du ciel.

Nos Pères ont assisté aux obsèques, le 8 février, au milieu d'un grand concours de fidèles. Hommage délicat rendu à la pureté du pieux enfant; non seulement sa bière, portée par ses condisciples, était couverte de fleurs blanches, mais encore les enfants qui marchaient en tête du cortège tenaient tous en main le lis, symbole de la belle vertu.

CANADA

Les Evêques du Canada chez les ouvriers de Saint-Sauveur.

L'article qui a paru dans nos « Missions » en décembre dernier a semblé trop incolore, trop froid, aux heureux témoins des fêtes de Québec. Les lignes suivantes le corrigent heureusement et le complètent, en plaçant le récit dans son vrai cadre, connu et aimé du narrateur. L'ensemble se dessine mieux encore grâce au rapide coup d'œil jeté sur le passé, telle la perpective d'un charmant tableau.

L'an dernier, au cours des solennités de son tricentenaire. Québec était venu contempler la cérémonie du dévoilement et de la bénédiction de la statue du Sacré-Cœur de Jésus placée par les ouvriers dans le parterre de Saint-

Sauveur. Cette cérémonie, présidée par Sa Grandeur Monseigneur Bégin, archevêque de Québec, où se firent entendre les orateurs sacrés et laïques les plus vibrants, où se déploya toute la majesté des pompes liturgiques, fut d'une magnificence royale. L'on croyait que jamais Saint-Sauveur ne verrait spectacle plus grandiose.

On se trompait.

Il y eut, à dépasser celle-là, la manifestation du 21 septembre 1909.

Le temps était splendide. Un de ces temps calmes et clairs, à l'air léger et vivifiant dont les automnes canadiens possèdent l'heureuse spécialité. Le Sacré-Cœur ne se devait-il pas d'étendre la beauté de son ciel sur la beauté de la fête que lui préparait la terre ?

Cette fête était la rencontre, aux pieds du Sacré-Cœur, des plus grands de ses serviteurs avec les plus petits, des Princes de l'Eglise avec les humbles, des Evêques avec les ouvriers.

On avait profité de la réunion du premier Concile plénier du Canada, à Québec, pour inviter Son Excellence Mgr Sbaretti, délégué apostolique, les Archevêques, les Evèques, et les Pères du Concile à venir voir ce qui se passait, à Saint-Sauveur, chaque premier vendredi du mois, et à bénir la grande œuvre.

Tous ceux qui furent libres — et ce fut presque la totalité — répondirent à la prière du R. P. W. Valiquette, supérieur et curé de Saint-Sauveur.

Quant aux ouvriers, ils étaient les mêmes que ceux du premier vendredi, sauf la tenue. Ils avaient eu le temps de se mettre en costume des grands dimanches puisque le rendez-vous était, ce soir-là, fixé à 8 heures.

Dès 7 heures, les rues que devaient parcourir les évêques étaient pressées de monde. La foule, venue de toutes parts, qu'on évalua à 45.000 personnes, n'eut point trop d'une heure d'attente pour admirer les décorations étalées sur tous les édifices.

En effet, répondant à l'appel du R. P. Fortier, *o. m. i.*, les rues Massue, Saint-Valier, Saint-Joseph, jusqu'au boulevard Langelier, et bien au delà, s'étaient habillées d'un luxe presque oriental. Bannières, oriflammes, drapeaux Carillons, banderoles, gerbes de fleurs se mêlaient partout aux feux des lanternes vénitiennes et chinoises, ballons, lustres, lampadaires, etc.

Vers 8 heures, les cloches de Saint-Sauveur se mirent à sonner éperdument, tandis qu'au loin éclatait un concert de trompettes. Un long remous déplaça la multitude : c'était le cortège qui s'avançait. Il venait de l'Archevêché.

En tête, la fanfare Lambillotte lançant au ciel ses aubades auxquelles répondaient les clairons et les tambours des chasseurs de Salaberry. Ce qu'ils étaient raides et fiers ces jeunes gens avec leur uniforme galonné, leur sabre au clair et leur drapeau Carillon Sacré-Cœur qui flottait à grandes ondes.

Venaient alors les 30 carrosses de gala, loués par les ouvriers eux-mêmes et portant les illustres visiteurs.

Quel spectacle, cette escorte de 15.000 artisans, les héros de la fête, qui suivaient les voitures à pied, chapeau bas et le front haut, parmi les acclamations frénétiques de la foule!

Quel spectacle, ces évêques qui, trajet faisant, se penchaient vers les chefs des unions ouvrières, qu'ils avaient tous à leur côté, pour s'informer de leurs camarades, les questionner sur leurs travaux, leur salaire, leurs familles, leurs espérances!

Rue Saint-Valier, l'on arrête soudain le premier carrosse. Ce n'était point un anarchiste — cette race ne vit point en terre Québecquoise — mais une toute petite fille aux yeux d'ange, qui voulait se hisser jusqu'à la portière pour présenter un bouquet, *hommage des ouvriers* à Mgr le Délégué. Son Excellence accepta l'offrande symbolique, en disant au R. P. W. Valiquette qui l'accompagnait : « Et

c'est vous qui êtes curé ici ? Quelle bonne paroisse ! Je vous félicite ! »

Enfin le cortège stoppa devant le presbytère.

A mesure que les prélats, montant le perron, devinrent visibles à la foule, les ovations redoublèrent. La scène qui encadrait alors leurs Grandeurs désespère toute description. En face, la maison des Oblats festonnée de pied en cap, chamarrée de toutes les couleurs possibles de feux et de tentures qui formaient comme un encadrement gigantesque à l'inscription tracée en lettres électriques sur le frontispice : *Soyez les bienvenus, Messeigneurs.* Derrière eux, un peuple soulevé par l'enthousiasme de la foi et de l'amour, et étalés jusqu'aux fenêtres des derniers étages, les plus petits perchés sur les épaules des plus grands, et tous applaudissant, acclamant, chantant des *vivats* à mesure que paraissaient leurs évêques. Mgr Langevin — on devait s'y attendre — quand vint son tour, ne put contenir le cri de son cœur : *Vivent les ouvriers de Saint-Sauveur !* L'on devine la réponse de la foule.

En parlant de cette explosion de sympathie, Mgr Latulipe disait : « Ce qui m'a plu, c'est ce que cela n'était pas commandé, mais venait tout droit du cœur..... C'est la plus belle des manifestations extérieures que j'aie vues durant ce Concile. »



Nos Seigneurs furent reçus au presbytère par le Révérend Père Joseph Dozois, *o. m. i.*, Provincial du Canada, et le personnel de Saint-Sauveur. Plus de cent prêtres étrangers les y attendaient aussi.

Lorsqu'ils eurent revêtu leurs habits de chœur, à la sonnerie redoublée du carillon, la procession religieuse se forma pour gagner l'église. La croix d'abord, puis les nombreux enfants de chœur, la fanfare Lambillotte et les chasseurs de Salaberry, enfin les évêques et autres pères

du Concile, — Son Excellence Mgr Sbaretti fermant le défilé — qui allaient bénissant la foule.

La procession pénétra bientôt dans le parterre taillé en face de l'Eglise pour lui servir d'avenue. Ici les feux et les décors étaient devenus comme une féerie. Tout y était criblé de lanternes, quinquets, réverbères, verres multicolores, de fleurs, de drapeaux Carillon, de banderoles tortillées en tout sens, depuis la grille de fer qui enclôt la pelouse jusqu'à la cime des érables qui encadrent la grande statue du Sacré-Cœur.

Le *Sacré-Cœur des ouvriers !* Jamais il n'avait paru si heureux que ce soir-là, jamais il n'avait paru si grand ni si expressif. Tous le regardaient pour lire, à ses pieds d'abord, l'immortelle dédicace : *Hommage des ouvriers au Sacré-Cœur,* puis sa figure comme animée par les mille flammes : *Je suis content de mes ouvriers !*



Enfin s'ouvrirent les portes de l'église. Au même moment jaillirent autour du maître-autel les deux mille lumières électriques des grandissimes fêtes, tandis que le célèbre artiste, M. Bernier, jouait, aux orgues, la onzième marche de la symphonie de Widor.

Les évêques arrivent au chœur où ils sont placés, avec une délicatesse et un tact irréprochables, par le Révérend P. W. Valiquette, qui a tout prévu. Son excellence est conduite au trône d'honneur. L'autre trône est occupé par Sa Grandeur Mgr Bégin qu'assiste le R. P. Provincial. Les autres prélats prennent place dans les stalles ainsi que les membres du clergé.

Les barrières qui retenaient la foule sont alors levées. Rien que les hommes et les jeunes gens, c'est entendu ! Et les femmes eurent l'héroïsme de le comprendre... mais il y avait à vouloir entrer 15.000 ayants droit ! La poussée qui

se produisit, on se l'imagine. En quelques secondes l'église fut comble. Bon nombre furent portés, comme en triomphe, sur le dos de la masse et arrivèrent à la balustrade, sans avoir touché terre. De 4.500 à 5.000 hommes et jeunes gens étaient donc là tassés dans les trois nefs, les deux galeries et le jubé, accrochés aux colonnes, alignés sur les degrés des autels et gîtés même dans les confessionnaux.

Cependant malgré la bousculade, il n'y eut aucun désordre et le calme se fit complet lorsque parut en chaire le vaillant aumônier des hommes et jeunes gens, le Révérend Père Lelièvre, *o. m. i.*

Son discours fut bref mais porta comme une flèche : « Mes amis, je n'ai qu'un mot à vous dire : sortez ce soir tout votre enthousiasme des premiers vendredis du mois. En avant ! » Et un ouvrier entonna aussitôt le cantique : « Esprit-Saint, descendez en nous », que continuèrent à l'unisson les 5.000 hommes.

Après le cantique, Mgr Cloutier, évêque des Trois-Rivières, fit le sermon. Ce discours, qui est de ceux qu'on ne peut citer qu'en entier, tant la force de la logique en enchaîne les pièces, est un chef-d'œuvre d'éloquence, et le seul regret que nous ayons, en écrivant ce récit, c'est de ne pouvoir, faute de place, y insérer le texte de l'éminent orateur. Il développa les enseignements de l'Encyclique de Léon XIII, sur la *Condition des ouvriers*.

Le R. P. Lelièvre reprit la chaire, après le sermon, pour diriger le chant.

Le cantique *Nous voulons Dieu*, d'abord. Ce cantique — dont on a dit qu'il n'était beau que chanté par des hommes — se figure-t-on l'effet qu'il produit quand il sort, comme une salve, de 5.000 poitrines ?

> Nous voulons Dieu ! Vivons en frères
> Dans le travail de l'atelier.
> Soyons chrétiens, comme nos pères,
> C'est là le cri de l'ouvrier,

chante le chœur.

Bénis, ô tendre Mère
Ce cri de notre foi :
Nous voulons Dieu, c'est notre Père,
Nous voulons Dieu, c'est notre Roi !

répètent les hommes, en frappant les syllabes de leurs rudes voix, avec l'énergie du marteau qui s'abat sur leurs enclumes. L'effet en est prenant.

Tous, prêtres et évêques, saisis par le torrent, chantent comme les hommes :

Nous voulons Dieu, c'est notre Père,
Nous voulons Dieu, c'est notre Roi !

« Je n'ai, de ma vie, rien entendu de plus beau et qui aille plus au cœur que ce *Nous voulons Dieu,* disait Mgr Bruchési. »

Suit le Salut du Très Saint Sacrement, présidé par Mgr Lorrain, évêque de Pembroke.

Les ouvriers chantent par trois fois le *Parce Domine*, puis le *Pater noster*. Incomparable la prière de Notre-Seigneur, chantée par 5.000 voix sur le ton de la messe ! On vit, en ce moment, pleurer plusieurs évêques.

Après le *Tantum ergo,* la multitude, comme une vague immense, s'inclina dans l'église et dans les alentours. Puis, tandis que le célébrant levait Jésus-Hostie, la garde de Salaberry fit le *Salut à Dieu*. Trompettes, clairons, tambours sonnèrent la charge. Le frisson en monta jusqu'aux voûtes, en passant par tous les cœurs.

Lorsque le divin Travailleur eut béni ses amis, ceux-ci laissèrent leur âme s'envoler vers lui et la très sainte Vierge dans le cantique de la reconnaissance, qui mit le comble à toutes les émotions, le *Magnificat* de Lourdes.

La procession se déroula de nouveau et les évêques regagnèrent le presbytère, en bénissant toujours le bon peuple de Québec.

Il était dix heures et demie.

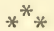
En rencontrant, ce soir-là, le P. Lelièvre, un ouvrier disait :

« Depuis les jours où Notre-Seigneur Jésus-Christ a passé dans Jérusalem, ce doit être ce qui s'est vu de plus beau. »

Mgr Joussard, *o. m. i.*, coadjuteur nouvellement sacré de Mgr Grouard, et qui n'eut le temps d'assister qu'aux premières sessions, s'écriait : « Je puis m'en retourner de suite dans mes missions lointaines, je ne verrai rien de plus beau désormais. »

Les Pères du Concile, qui restèrent à Québec jusqu'à la fin du Synode, comparant toutes les fêtes à eux offertes par le monde laïque et religieux — et elles furent grandement belles — s'écriaient à l'envi : « Le point culminant, le plus impérissable souvenir, c'est Saint-Sauveur. C'était unique..., absolument unique, etc... »

L'un de ces dignitaires — et non des plus admiratifs, par nature — nous disait : « En écrivant votre récit, mettez des points d'exclamation d'un bout à l'autre, et vous demeurerez encore au-dessous ! »



Il serait difficile, à coup sûr, de contempler une manifestation de vie catholique plus éclatante que celle du 21 septembre 1909. Et la conviction qui s'impose la première au témoin de pareille scène est que l'Eglise a poussé, dans la vieille cité canadienne, l'un de ses plus vigoureux rameaux.

Cependant celui qui, en présence d'un fait, se bornerait à le constater sans en parcourir la genèse, n'en pourrait avoir qu'une connaissance fort imparfaite. C'est par la mise en comparaison du point de départ et du point d'arrivée que l'on juge la puissance d'un mouvement surnaturel, comme d'un mouvement naturel, et que l'on

saisit ce qui revient à la gloire de Dieu et au zèle de ses ministres.

A ce point de vue en particulier, l'histoire de la paroisse Saint-Sauveur, où tant d'obstacles furent vaincus par tant de sacrifices, apparaîtrait incomparablement glorieuse pour le bon Dieu et les missionnaires, le jour où la... modestie ne s'obstinerait plus à ne la point écrire.

Bien plus — et ce serait le côté éminemment pratique — l'histoire de Saint-Sauveur de Québec serait par excellence celle de la mise en œuvre, dans la réalité, de l'idéal tracé à l'Oblat dans la préface des saintes Règles. Ce serait, si l'on veut, l'école modèle où les débutants pourraient étudier la leçon de choses.

« Qui a vu Saint-Sauveur il y a 50 ans, remarquait Mgr Brunault, évêque de Nicolet, ne le reconnaîtrait pas aujourd'hui. »

Il y a 50 ans, en effet, Saint-Sauveur était réputé le quartier paria de Québec. Toutes les infortunes temporelles et morales s'y accumulaient. Dernier malheur, l'incendie de 1866 en vint ruiner la population.

Un missionnaire à la sainteté vigoureuse, le R. P. Durocher, *o. m. i.*, entreprit le travail. Il demanda à son évêque les cendres de la pauvre église et il en fit à peu près la paroisse actuelle. Le R. P. Durocher avait été le grand laboureur d'une terre inculte, mais féconde. Il fut remplacé par d'autres vaillants — parmi lesquels les RR. PP. Grenier, Jodoin, Drouet — qui semèrent le bon grain. Le dernier des semeurs fut le R. P. E. Tourangeau, que l'on arracha à l'étreinte affectueuse de Saint-Sauveur pour le faire Provincial du Canada.

Vint alors le R. P. W. Valiquette pour moissonner. Et il ne faut pas moins d'efforts ni d'habileté pour ne laisser rien perdre de la moisson que pour la susciter. Le R. P. W. Valiquette, homme du bon Dieu — dont il suffirait, pour louer le dévouement, de citer l'œuvre magnifique : la fondation de l'orphelinat du Sacré-Cœur —

déclara, dans sa première allocution, qu'il ne reposait sa confiance que dans le Cœur de Jésus.

Nommé supérieur le 16 octobre 1904, il confiait, le même jour, au R. P. Lelièvre, l'Œuvre du Sacré-Cœur.

Le 17, fête de la bienheureuse Marguerite-Marie, le R. P. Lelièvre se mit à l'œuvre. Il forma une garde d'honneur, recommanda la communion fréquente, et surtout attaqua le gros de la population : les hommes et les jeunes gens.

Or, Saint-Sauveur est une paroisse ouvrière.

Le P. Lelièvre s'en alla donc trouver les ouvriers, chez eux, là où jamais soutane n'avait paru, dans les manufactures. Il mit sa main nerveuse d'ancien ouvrier et d'ancien soldat dans la main calleuse de ceux qu'il appelait ses frères, ses amis. Et ceux-ci, qui appartiennent à qui les aime, furent gagnés sur-le-champ. Le premier vendredi qui suivit cette visite aux ateliers, l'église Saint-Sauveur débordait d'ouvriers qui, en habits de travail, la gamelle aux pieds, adoraient leur Dieu.

Cependant, tous les Pères de Québec priaient, prêchaient, confessaient, se dévouaient. Et le résultat fut que, le 28 juin 1908, les ouvriers dressaient une statue au Sacré-Cœur, payée par eux, 17.000 francs ; que sur les 10.000 communiants qui composent la paroisse, 8.000 viennent faire chaque premier vendredi du mois l'heure de garde ; que ce jour-là 4.000 communions sont distribuées ; que le soir, de 6 à 7 heures, 3.500 ouvriers sont là ; que les communions quotidiennes se multiplient ; que les prêtres, dont le privilège est de lire dans les consciences comme dans leur missel, contemplent des merveilles de pureté, et que chaque jour l'on recueille, parmi ces braves, des traits de foi et de charité à toucher les plus durs.

« Feu de paille », disait-on, il y a cinq ans, au R. P. Lelièvre. « Il faut croire que la paille était bien longue, puisqu'elle brûle encore et de plus belle », répond-il aujourd'hui.

Oui, le feu allumé par les apôtres de Saint-Sauveur durera. Le bien qu'ils ont accompli est stable, parce qu'ils ont appliqué au fardeau des âmes les deux leviers à force irrésistible : le levier de la condescendance dévouée du prêtre envers le peuple qui l'arrache aux meneurs sataniques, et le levier de la *dévotion au Sacré-Cœur* qui le jette dans les bras de son Dieu.

Les trois cœurs faits l'un pour l'autre, le cœur du peuple, le cœur du prêtre et le Cœur de Jésus, ont battu ensemble à Saint-Sauveur. Ainsi fut résolu pour cette population le problème social, et ainsi fut assurée sa persévérance.

Voilà ce que doit à tout le moins savoir quiconque veut comprendre la manifestation du 21 septembre.



Pour récompenser son *bon peuple*, Son Excellence Mgr Sbaretti accorda au Rév. Père Supérieur le pouvoir de donner la bénédiction papale le dimanche suivant. Mgr Bégin écrivit, de son côté, une lettre de remerciements et de louanges au R. P. W. Valiquette : « J'aimais beaucoup Saint-Sauveur auparavant, mais je l'aime bien plus maintenant. »

Nombreuses furent les paroles de bienveillance adressées aux Oblats par les autres évêques. Nous les en remercions ; et nous nous permettons de faire nôtre la réponse de Mgr Langevin aux prélats qui lui disaient, le lendemain de la solennité : « Monseigneur, nous vous félicitons, vous pouvez être fier des vôtres. » — « *Si j'ai jamais été fier d'être Oblat, ce fut hier soir.* »

P. Duchaussois, *O. M. I.*

ALTA-SASKATCHEWAN

Des diocèses de Saint-Albert et de Prince-Albert, on n'entend guère parler que de progrès incessants et de transformations rapides. Peut-être que nos lecteurs seraient portés à croire que l'évangélisation de ces vastes contrées a perdu toute l'âpreté des anciens jours. La lettre suivante montrera que, malgré les bienfaits de la civilisation, le missionnaire reste toujours exposé à bien des périls, des privations et des souffrances.

Lettre du R. P. Forner, O. M. I., au R. P. Dozois, Vicaire Général.

Je vous écris d'Edmonton, où l'état précaire de ma santé m'a obligé de venir prendre quelque repos. L'an dernier à pareil jour — 16 janvier — j'échappais à une mort presque certaine, et depuis cette époque j'ai eu plus de travail et de fatigues, j'ai dû plus voyager que jamais peut-être auparavant.

On m'a conseillé de vous faire connaître l'accident auquel je viens de faire allusion, ainsi que la manière dont la divine Providence, toujours maternelle pour les missionnaires, m'en a tiré.

Toutefois, avant d'en venir à mon récit, je voudrais vous donner quelques indications sur les œuvres dont j'ai à m'occuper.

Le 24 octobre 1908, je laissais Fish-Creek pour m'établir dans la colonie allemande de Tramping-Lake et de Eye-Hill-Creek, appelée aujourd'hui Colonie St-Joseph. La partie Est (Tramping-Lake) dépend du diocèse de Prince-Albert, la partie ouest (Colonie St-Joseph) dépend du dio-

cèse de St-Albert. Chacune d'elles compte environ 400 familles allemandes venues de Russie ou des Etats-Unis, soit, pour l'ensemble, plus de 800 familles. La partie occidentale est, quant à l'étendue, deux fois plus grande que l'autre. Elle compte aussi plus de protestants. Le terrain y étant montagneux et rocheux, les colons sont moins empressés de s'y établir.

A mon arrivée au Tramping-Lake, deux maisons pour les missionnaires étaient construites : la première à Pascal (Sask.), à l'est du lac, près de Coblenz, sur le Grand Tronc Pacifique ; la seconde, de l'autre côté du lac, près du bureau de poste de Meno (Sask.). A Pascal résidaient les RR. PP. Krist et Schwebius ; à Meno, où, sur l'ordre du R. Père Vicaire des Missions, je me rendais auprès du R. P. Schweers, la construction était à peine terminée.

Ma tâche auprès des chers Galiciens était terminée, mais je retrouvais une nouvelle paroisse. Jusque-là le R. P. Schweers avait seul visité les quatre postes : deux situés en Alberta, deux en Saskatchewan, quoique tous du diocèse de St-Albert. Dès le 15 novembre, le Père me conduisit en ces différents postes pour m'en faire prendre connaissance, et le 4 décembre j'allai me fixer définitivement au milieu de mes gens. Notez que la maison la plus rapprochée de Meno en est distante de 35 à 40 milles, et que la plus éloignée en est séparée par environ 90 milles. Il ne fallait donc pas songer à rester ensemble, les instructions du R. Père Vicaire étant d'ailleurs de fonder une nouvelle paroisse avec presbytère. Néanmoins, il est nécessaire de voir ses frères de temps en temps, et l'une de ces visites faillit être fatale pour moi.

Le 11 janvier de l'an dernier était le jour fixé pour la réunion de tous les Pères du Tramping-Lake. On me le fit savoir de vive voix par un brave Russe. Pensant qu'il s'agissait d'une affaire d'importance, et songeant à ces réunions où le Droit Canon oblige les clercs d'intervenir, je me résignai à y prendre part, bien que la perspective

d'un voyage à cette saison de l'année et par un froid de 45-58 ° (Fahrenheit) au-dessous de zéro ne fût pas des plus agréables. Je me mis donc en route, pensant me rendre, par petites étapes, au lieu indiqué, tout en visitant les divers établissements.

Déjà le 4 janvier, je ne parvins à la maison qu'à 6 heures ; toutefois, le danger de se perdre était moindre, grâce au clair de lune. Au jour dit, le 11 janvier, j'arrivai à Tramping-Lake, Meno, à moitié paralysé, à la suite d'un chaud et froid gagné dans une maison mal chauffée, très humide. C'est à grand'peine, tant mes membres étaient raidis, que je pus célébrer la sainte messe.

Ma surprise ne le cédait en rien à ma fatigue, quand, presque à bout de forces, j'arrive chez le P. Schweers et n'y trouve personne, pas même le P. Krist.

Il faut dire tout de suite que la réunion projetée avait pour but une visite à faire à un bien brave homme, sans doute, qui restait à 15 milles plus loin au sud ; mais en y manquant on ne s'exposait pas aux foudres canoniques. La meilleure preuve, c'est que le P. Krist — bien qu'il ne fût éloigné que de 7 à 8 milles — n'avait pas cru devoir braver le froid intense qui sévissait ces jours-là et n'était pas venu. Mais lui, du moins, savait de quoi il s'agissait.

Les deux autres Pères, à plus forte raison, ne comptaient pas sur moi et venaient de partir. J'attendis deux jours ; toutefois, pour arriver à celui de mes quatre postes où la messe était annoncée pour le dimanche 17 janvier, il n'était plus possible de retarder mon départ, surtout dans l'incertitude où j'étais du retour des Pères. C'était en effet mercredi, et sur les trois jours qui restaient avant le dimanche, il fallait craindre un jour de tempête, ce qui malheureusement se réalisa au delà de mes prévisions.

Le mercredi donc, j'avançai de 15 milles vers ma mission ; le lendemain, jeudi — dont je garderai longtemps le souvenir — j'avais 12 milles à franchir, moitié sur un chemin tracé, les 6 autres milles à travers une prairie où l'on ne

rencontre pas de bois sur une étendue de plus de 100 milles de l'est à l'ouest. Vers 4 heures, j'arrive heureusement à mon premier poste de mission, et non sans satisfaction d'avoir traversé 6 milles sans autre indication que des bancs de neige et des ravins.

Mais, à partir de ce moment, mes déboires allaient commencer. D'abord un de mes catholiques russes sur lequel je comptais inaugurait la série en me trompant sur le chemin à suivre. C'est qu'en effet j'étais bien résolu à ne pas aller plus longtemps à l'aventure. Je demande au brave homme : « Avez-vous des chevaux ? — Je n'en ai qu'un. — Pourriez-vous du moins venir avec moi pour m'indiquer la maison où je veux dire la messe ? — Oui, mais dès que vous aurez passé la butte, vous verrez comme il faut la maison. — En ce cas, inutile de vous déranger, mon brave. Au revoir. » Tandis que je m'éloignais, je l'entendis crier derrière moi : « A la rigueur, vous pourriez aussi rester ici. » Je m'en garderai bien, me disais-je, un catholique qui n'a pas plus de prévenance pour le prêtre ne mérite pas cet honneur ; d'ailleurs, ce n'était pas là que je devais dire la messe.

En avant donc, profitons des dernières lueurs du jour. Arrivé sur la butte, j'aperçus une maison, et bien qu'elle me parût peu éloignée pour une distance de 2 milles où se trouvait la maison que je cherchais, j'eus cependant confiance dans la parole de mon Russe. Chemin faisant, il me semblait distinguer une étable, des meules de foin ; donc, à tout le moins, la maison était habitée.

A travers la neige et sans trace de traîneau, j'arrive à cette maison ; en vain je cherchais à voir la fumée s'échapper de la cheminée : il n'y avait pas de fumée, il n'y avait rien, ni personne. Sans perdre plus de temps, je me remets en route, en profitant cette fois d'une trace de traîneau — je le croyais du moins — qui me conduisit lentement jusqu'au bord, et subitement au fond d'un fossé rempli de neige. Quand je sortis du ravin, la nuit était venue. La

prudence me conseillait de revenir sur mes pas ; qui sait si je ne trouverais pas même quelque chose à manger dans cette maison ? — Parfait, mais où est-elle ? Plus moyen de voir au loin, mes efforts, mes recherches sont en pure perte. Il me faut bon gré mal gré retourner chez celui qui m'a si mal renseigné. Sans orientation bien sûre, je crois me diriger de ce côté-là. Si encore la lumière des étoiles était moins éblouissante, peut-être apercevrais-je la lueur de la lampe qui doit éclairer la maison. Mais l'éclat du ciel me fait craindre une tempête. De 5 heures à 11 heures de la nuit, par où ai-je passé ? Dieu le sait. Je priai avec cette ferveur que connaissent ceux qui sont en danger. De temps en temps, un arrêt ; je sonne ma clochette, j'appelle, je chante. Aucun écho ne répond à ma voix. J'étais perdu, égaré dans un désert de neige ; pas d'avoine ni de foin pour mon cheval ; pas une miette de pain pour moi, et pour me protéger contre le froid intense, une seule couverture. Quelle allait être ma situation si une tempête se déchaînait ? Imprudence, me direz-vous, de se mettre en route sans aucune provision. Au départ de ma mission, j'étais pourvu, j'avais même rendu au P. Schweers une couverture et distribué mes provisions pour en reprendre de plus fraîches. Toutefois, ma stupéfaction de ne pas trouver mes confrères fut si grande que j'oubliai tout au moment du retour. Quoi qu'il en soit, vers 11 heures du soir, je me trouvais dans un marais à foin ; la neige y atteignait de 2 à 3 pieds.

Le cheval, éreinté d'une marche de 10 heures consécutives, — sans parler des 3 autres du matin — s'arrêta net. Cette bête très docile, qui d'ordinaire ne pouvait supporter d'être touchée du fouet, y est absolument insensible ; elle ne veut plus avancer.

A midi 1/2, dans la maison de deux jeunes Suisses, j'avais pris un maigre dîner : soupe au sel, un peu de café et de lait condensé. La pauvre maison n'avait ni graisse, ni beurre, ni viande. On avait pourtant trouvé de l'avoine

pour le cheval. C'était de là que j'étais parti vers 1 heure, pour arriver à 4 heures à la maison du Russe. Depuis ce temps, le cheval avait fatigué ; la sueur avait collé à son corps la neige que soulevaient ses pieds, si bien qu'il était comme caparaçonné d'une épaisse couche de glace. Il était épuisé, et les coups de fouet n'auraient fait qu'ajouter à son piteux état. Le laissant là, je remonte sur le bord du marais à foin pour interroger l'horizon. A mon retour, le cheval est parti. A force de le chercher, je le découvre à une dizaine de minutes de marche. Ramenant alors cheval et traîneau vers le bord, tandis que je me recommandais au bon saint Joseph, j'aperçois un monticule sur la nappe de neige unie. C'est une meule de foin, Dieu merci. Le cheval s'y précipite et mange à son appétit. Pour moi, le jeûne se prolongeait, mais c'était déjà une satisfaction de voir ma pauvre bête se rassasier à souhait. Il me fallait passer là le reste de la nuit. Je protège le cheval avec mon unique couverture ; le traîneau est dressé pour nous abriter contre la bise froide qui se met à souffler tout autour de la meule. Le siège du traîneau sera le fond de ma couche avec un peu de foin. Si la meule n'eût pas été aussi tassée, il eût été préférable d'y ménager ma couche, mais à cette heure, la fatigue m'interdisait un travail si long et si pénible.

La bête mangeait depuis une demi-heure environ, lorsqu'elle se mit à piétiner et à vouloir se rouler. Le froid, la couche de glace qui l'enveloppe lui ont donné les coliques. J'avais beau frotter de toutes mes forces, comment faire fondre la glace par une température de 45 degrés au dessous de zéro? Les frictions énergiques et répétées firent cependant du bien à la pauvre bête. Elle recommença à manger, à ma grande satisfaction, car jamais je n'avais autant tenu à ma bête qu'en ce moment où elle devait contribuer à me tirer de ce danger.

Le vent qui jusqu'alors avait soufflé du nord-ouest tourne brusquement et donne en plein le long de la meule. Le

cheval se retourne. Le vent du sud-ouest, c'est la tempête que m'avait présagée le scintillement si éclatant des étoiles. Le ciel se couvre en effet : dès 2 heures du matin le vendredi, je suis en proie au tourment du vent chargé de neige. Je cherche une place sous la tête du cheval, et quelle place ! chaque fois que la pauvre bête tire une bouchée de foin la poudrerie s'abat sur moi ; et puis, de temps en temps je dois me lever, me donner du mouvement pour ne pas geler.

Les heures passaient lentement sans amener de changement à ma situation. Au lever de la lune, vers 6 heures, je caressais l'espoir de voir un peu mieux où je me trouvais. Rien. Vers 8 heures le soleil pourrait remédier à bien des choses, mais ce ne fut qu'un redoublement de rage de la tempête. Rester plus longtemps, ce serait la mort. Mon cheval a failli se geler les pattes de derrière trop peu abritées par l'étroite meule de foin. On part contre le vent, vers le nord-ouest. Il y avait non loin de l'endroit où j'avais fait halte cette nuit, d'autres meules de foin. que je n'avais pas aperçues, préoccupé que j'étais de chercher une lumière dans la direction du levant. C'était bien saint Joseph, que j'avais invoqué, qui m'avait protégé, en sauvant mon cheval. Fort de cette protection céleste, je continue mon voyage vers l'ouest. C'est la prairie sans arbres, sans broussailles, coupée seulement de ravins, de fossés, de marais et de lacs. En cette journée du vendredi, Notre-Seigneur porte sa croix, après avoir été en agonie le jeudi soir. N'est-ce pas une consolation pour le disciple. dans sa détresse, de communier aux souffrances du maître?

En avant donc. Il est 11 heures. Voici une maison, faite de tourbes. Pas de fenêtres, pas de foin, pas d'étable. A quoi bon s'y attarder ? A partir de ce moment ; était-ce le désir de rencontrer un gîte, était-ce la faiblesse de mon jeûne prolongé dans une température si rigoureuse ? Le fait est que le moindre amas, quelque plante desséchée me semblent offrir l'aspect de maisons. Hélas ! les illusions se

succèdent les unes aux autres, et réussissent presque à me faire perdre tout sang-froid. Trompé tant de fois, vers 4 heures m'apparaît une maison, cette fois dans la direction du vent. Je n'ose plus y croire. Le soleil va se cacher. Où suis-je et où irai-je ? Saint Joseph, je vous remets les guides que je ne sais plus conduire. Comme l'enfant sous la protection de sa mère, je me confie en vous et pour la direction et pour tout.

Chose singulière : le temps ne me parut plus long. Quand vers 6 heures le cheval s'arrêta, il me semblait qu'à peine une demi-heure s'était passée, comme il arrive au voyageur qui se trouve en bonne compagnie. Et pourtant peu à peu l'affreuse réalité vint m'arracher à mon rêve. J'étais seul, bien seul pour une seconde nuit de plus de 12 heures ; sans vivres, sans abri, sans rien que ma confiance dans le secours du ciel, au moins pour l'autre vie. Les larmes qui coulaient brûlantes de mes yeux, me firent du moins regarder avec plus de courage la mort, le jugement, l'éternité. Ne voyant plus le moyen de sauver ma vie, mon espérance du moins se reportait sur le salut de mon âme. D'ailleurs cet état ne dura qu'une minute. Tandis que je protégeais mon cheval de ma couverture, je me rendis compte que le découragement c'était ma perte, je me mis à chanter. Un cantique fini, un autre suivait et souvent le *De Profundis* venait ranimer ma confiance comme la nuit précédente, quand j'étais au fond d'un ravin.

N'était-ce pas à cette époque de l'année que mon protecteur le bon saint Joseph avait conduit en Egypte l'Enfant Jésus et son Immaculée Mère ? Arrière donc la tristesse, et volontiers, me semble-t-il, j'aurais dansé, si ma faiblesse devenue plus grande ne m'eût exposé à tomber dans la neige.

A 8 heures, mon cheval mange la dernière portion de foin recueillie à la meule ; et à la manière dont la pauvre bête tourne la tête quand j'ai fini la distribution, elle semble dire qu'elle en prendrait volontiers un peu plus. Et pour moi ? Rien.

Tout à coup une pensée rapide comme l'éclair traverse mon esprit. Dire la messe au milieu de ces neiges, il n'y faut pas songer ; il me reste toutefois le vin de messe et les hosties. Me débarrasser de mes mitaines, délier les courroies qui entourent ma chapelle portative, fut l'affaire d'un moment. Mes mains à découvert se gèlent, car le froid et la tempête n'ont rien relâché de leur fureur. Sans perdre de temps, je frotte mes doigts glacés avec de la neige jusqu'à ce que le sang y circule de nouveau. Ceux-là seuls peuvent comprendre quelles souffrances aiguës on ressent en ce moment, qui en ont fait l'expérience. Il semble, quand le sang revient dans un membre glacé, qu'il va se répandre au dehors, et j'avoue que je regardais s'il n'en était pas ainsi. Mes mitaines remises, les doigts reprirent leur flexibilité ordinaire, et la seule sensation qui me resta ressemblait à celle que produirait le sable aux extrémités des doigts. La peau est partie 4 ou 5 fois dans le cours des 2 mois qui ont suivi ces journées.

Il fallait recommencer ; mais désormais avec plus de précaution, en remettant mes mitaines dès que le froid raidissait mes mains. Quand je trouvai le vin, il était complétement gelé à 2 ou 3 gouttes près. En outre de quelques petites hosties, il y en avait trois grandes. J'en pris 2 de ces grandes, réservant la dernière, pour le cas où il plairait à Dieu de m'accorder de dire la messe encore une fois ; puis quelques petites. Sur le point de les porter à la bouche, je me dis : A quoi bon ? c'est trop peu pour me soutenir ; et cela ne servira qu'à exciter ma faim.

Il était 9 heures du soir, l'heure du repos ; une fois de plus mon traîneau allait me servir de lit. J'étais alourdi par la faiblesse ; puis, bercé par le vent et la tempête, le sommeil m'envahit peu à peu. Et cependant le sommeil dans cet état de langueur, par un froid aussi rigoureux, c'était la mort.

Mon bon ange veillait; j'eus la sensation d'un léger soufflet sur la joue gauche qui me réveilla en sursaut et

me rappela à la réalité et à ses dangers. Je me promis donc de mieux me tenir sur mes gardes, et m'ingéniai de diverses façons à me tenir éveillé tout en m'abritant le mieux possible.

Tantôt, je m'asseyais sur mes pieds à la manière des sauvages, tantôt j'allais et venais le long de mon cheval, et par ce va et vient, un petit sentier se trouvait tracé sur la neige haute de trois pieds ; parfois même, la fatigue m'obligeant à m'asseoir, j'imprimais à mes jambes le mouvement de la marche pour me réchauffer. Faire davantage, je ne le pouvais plus. Il ne me restait qu'à attendre ainsi le lever du soleil en priant Dieu que cette tempête ne se prolongeât pas 2 ou 3 jours, comme il arrive souvent.

En proie à ces angoisses, ma pensée allait à ce vénérable prêtre du Manitoba, Mgr Goinon, qui s'étant gelé les jambes, vit encore aujourd'hui et a 83 ou 84 ans ; je revoyais aussi notre bon Frère Célestin Guillet du Lac Caribou qui, après être resté trois jours et trois nuits enseveli dans la neige, et avoir eu pieds et mains gelés, tomba sans connaissance en arrivant à la mission ; ce qui ne m'étonne guère, car quand le sang revient dans les veines, on ressent des douleurs indicibles.

A un moment donné, je fis éclater une allumette et reconnus avec stupeur que ma montre ne marquait que 10 h. du soir, tandis que je pensais qu'il devait être au moins 2 h. après minuit. C'était donc encore huit longues heures à attendre le lever de la lune, et plus encore les premières lueurs du jour. Le découragement faillit m'envahir encore, et volontiers, j'aurais fait à ma montre ce que le Huron fit au baromètre; en tout cas, je me promis bien de ne plus la regarder avant le jour. Longtemps après, il pouvait être 2 ou 3 h. du matin, le vent changea de direction et vint nous souffler en face. Fallait-il donc encore cette dernière misère? Le cheval se refuse à bouger jusqu'à ce que le traîneau ait été retourné. Quelque dix minutes ne s'étaient pas écoulées, que le même jeu se renouvela en sens contraire.

Il est absolument impossible de rester exposé en face de ce vent froid. Mais ce que dans ma détresse j'étais tenté d'appeler une ironie cruelle à ma situation déjà si désespérée, était au contraire les derniers jeux de la tempête. Oui, grâce à Dieu, quelques instants après elle était tombée.

Enfin, la lune se montra, petite lumière en pointe qui prit peu à peu la forme d'une faucille, les cornes tournées vers l'est. Le 5 ou 6 janvier on avait eu la pleine lune, et nous étions au 16 de ce mois, du nouvel an.

La lune se leva donc ; mais où se lève-t-elle, la lune ? A l'est, assurément. Cette fois-ci, elle se levait à l'ouest, du moins selon mes données ; lune et boussole sont contre moi : j'ai certainement tort. Cherchant à m'expliquer ma méprise, je ne trouve pas d'autre explication que celle-ci : le vent a dû changer vers 4 heures du soir, quand j'ai remis ma destinée entre les mains de saint Joseph. Et c'est pour mon salut, car j'allais tout droit vers une suite de précipices de 25 à 35 pieds de profondeur à pic, s'étendant sur près d'un demi-mille. En plein jour, on peut chercher et trouver peut-être le moyen d'y descendre et non sans difficulté; dans l'obscurité, il y avait cent chances contre une de s'y rompre le cou. Saint Joseph m'avait donc bien conduit.

La lune ayant dissipé les ténèbres de la nuit et mes illusions sur la direction à suivre, je me mis en route. L'endroit où j'avais passé la dernière nuit était situé entre trois collines; derrière s'étendait une plaine d'où le vent venait m'attaquer tout à son aise. Avançant vers le sud, j'aperçus, à peine à un mille de distance, une maison, mais sans étable. Rien à faire. Il faut gagner le sommet de la montagne qui est peu éloignée ; j'y arrivai quand le soleil se leva radieux à me faire pleurer de joie et de reconnaissance. A l'ouest, c'est la frontière de l'Alberta ; en bas dans la plaine, le Creek, le ruisseau avec les saules qui le bordent, du nom de Eye Hill Creek, qui passe du sud au nord, au milieu de mes quatre missions d'alors. Tout à la joie de

voir où je me trouvais, je prends la direction des premières maisons que longe le ruisseau. Et cependant, en vue de ma terre promise, à deux pas de la délivrance, une douleur intense envahit mon côté gauche, bras et épaule. Deux heures durant, ils furent comme paralysés et m'arrachant parfois des cris. La faiblesse augmentait avec le temps, et je craignis de tomber en défaillance. Mais grâce à Dieu les forces devaient me revenir en présence d'un nouvel obstacle, le dernier à vaincre. Voici un lac au marais, desséché par endroits ; quel est ce lac ? il me semble le connaître, voilà tout. Mais comment franchir ces rivages escarpés ? Descendre de traîneau, fouler avec les pieds un chemin pour le traîneau, et en faisant ce dernier effort, il me semble que faiblesse et douleurs rhumatismales ont disparu. A la sortie du marais, le long du ruisseau qui le traverse, j'arrive près de deux maisons ; je suis désormais en pays connu, bien que les habitants soient des protestants. J'entre chez le premier, un presbytérien du nom de William Scott, dont l'hospitalité a été toute cordiale. Ses enfants n'avaient même pas peur de la robe noire.

Au bain on reconnut ce qui était gelé : le dedans des mains, un doigt de pied, et, au visage, le menton, les lèvres, le nez, le tour des yeux : le lendemain tout cela était noir ou brun. Les pieds ont été préservés : car ayant été gelés assez fortement le jour précédent, ils étaient en quelque sorte immunisés contre le froid.

J'appris aussi que la police s'était mise à ma recherche, et toutes les démarches restées vaines, on avait annoncé le jour de mon enterrement : *corpore non presente*. On avait compté sans la bonne Providence, sans la protection de notre Immaculée Mère et de saint Joseph, notre saint patron. *Soli Deo honor et gloria.*

A. FORNER, *O. M. I.*

Carnet d'un Albertain.
Calgary (Alta.)

Chapelle Sainte-Anne. — Propagation de la Foi.

Il y a deux ans le R. P. Jan, alors curé, voyait avec intérêt les progrès matériels du quartier est de Calgary. Il chargea le P. Culerier de faire le recensement de la population catholique du susdit quartier.

On obtint les résultats suivants :

a) Familles : 28 — dont « six » mixtes c'est-à-dire, soit le père, soit la mère, est non catholique.

b) Ames : 111 — réparties ainsi : au-dessus de quinze ans 59 ; — entre quinze et cinq ans, 22 ; — au-dessous de cinq ans, 30.

c) Assistance aux offices paroissiaux : presque nulle, étant donnés — la distance à parcourir, le temps, les emplois du père ou de la mère, les enfants au berceau, l'indifférence de plusieurs.

d) Mais quelques familles fort consciencieuses désiraient une chapelle.

Conséquemment, au cours du mois d'octobre 1903, une réunion des principaux chefs de famille fut convoquée dans un petit magasin inoccupé. Quinze messieurs répondirent à l'appel.

Il fut décidé : 1° De louer ce même local (magasin) afin d'y avoir messe et catéchisme ; de décembre jusqu'à mai, au prix de quinze dollars par mois.

2° Un bazar fut aussitôt lancé, lequel, mené bon train, obtint bon succès en décembre, et produisit environ quatorze cents dollars.

3° Une souscription volontaire fut ouverte, et séance tenante, trente dollars furent recueillis. Au cours des dix mois suivants, cette souscription atteignit dix-huit cents dollars.

Sur les entrefaites, P. Culerier eut l'occasion d'aller passer l'hiver et le printemps en France. Le R. P. Lestanc le remplaça.

Aux mois de mai, juin, juillet, il fallut que la petite paroisse choisît un autre local temporaire : ce fut une salle publique, laquelle servait à divers usages, même moins que religieux. Mais qu'y faire ? Et c'était pour quelques semaines.

Durant cette période, l'assistance aux offices flottait entre une trentaine et une cinquantaine de personnes.

L'ouverture d'une chapelle convenable, au mois d'août 1909, marque une seconde période dans la formation de la future paroisse.

P. Lestanc avait obtenu de Mgr Legal, que cette paroisse fût connue sous le vocable de Sainte-Anne, en souvenir de la Patronne de la Bretagne.

P. Culerier reprit ses fonctions au milieu du quartier est. Quelques catholiques récalcitrants qui, jusque-là, s'étaient tenus à l'écart et avaient refusé le concours de leur exemple, ou l'aide de leur bourse, se mirent à fréquenter la chapelle. Ils furent surpris et enchantés de compter dès l'abord quatre-vingts adultes dans l'assistance. Le catéchisme de l'après-midi réunissait une vingtaine d'enfants.

Les braves messieurs qui avaient le plus activement contribué à l'érection de cette chapelle avaient suggéré qu'on ménageât une chambre au-dessus de la sacristie pour y ouvrir la classe des « A. B. C. ». Au début onze enfants s'y trouvèrent groupés. A Pâques, il y en avait vingt-quatre.

Des dons nombreux, bien que modiques, sauf un, pourvurent à l'ameublement de l'autel et de la sacristie. Bancs, chemin de croix, ornements, vases sacrés, harmonium, tout s'y trouve. La lampe du sanctuaire est presque un monument, digne d'une cathédrale. Le donateur a voulu agir en prince. Lui auriez-vous défendu de le faire ? C'est un bon exemple donné, un acte de foi produit ; et cela excite la dévotion des fidèles.

La seconde période, finissant à Pâques 1910, assure que bientôt un prêtre résidant sera à sa place dans ce faubourg.

Mais voici bien autre chose ! Le Canadien Pacifique doit installer ses remises à locomotives et ses ateliers de réparations à un demi-kilomètre de la chapelle. Des manufactures doivent surgir. Des voies de garage pour l'alimentation des entrepôts de commerce, et une vaste halle aux marchandises doivent se construire cet été.

Cet état de choses amènera de nouvelles familles catholiques et le recensement fait durant la Semaine Sainte sera bientôt doublé.

Voici les résultats de ce dernier recensement :

Familles : 37. — Ames : 174. — On n'a pas tenu compte des déchets connus, c'est-à-dire, familles et âmes catholiques qui ne fréquentent pas l'église.

La prochaine première communion comptera huit enfants. Six ou sept adultes se joindront à ceux-là pour la confirmation.

Que nous sommes loin du temps où nos Pères, parlant de la mission *Notre-Dame de la Paix*, à Calgary, n'avaient à mentionner que leurs sauvages et leur métis, et les méfaits de plusieurs Blancs, aventuriers ou commerçants.



Mgr Legal, dans sa récente lettre pastorale pour le Carême, a établi l'Œuvre de la Propagation de la Foi, dans le diocèse. Durant les dix-huit mois juste écoulés, plus de

trois mille cinq cents dollars ont été recueillis sur place pour la fondation de la chapelle Sainte-Anne. Mais ces braves paroissiens, ayant songé à eux-mêmes, sont disposés à songer à leur prochain. Les « 52 sous » annuels pourront facilement être recueillis pour les Missions étrangères. Ce sera justice !

Le pays d'Alberta est devenu hospitalier parce que depuis plus de cinquante ans la Propagation de la foi y a entretenu nos Pères missionnaires, consacrés à l'évangélisation des sauvages. Eux-mêmes n'ont pas récolté le fruit de leurs semences. Leur récompense céleste vaut mieux ! !

A la place des camps, des villes avec des faubourgs ; au lieu des chasses antiques, des usines, des manufactures ; à la place des chemins pour charrettes à bœufs, des voies ferrées, des tramways. Là, où les aumônes de la Propagation de la foi amenaient consolation pour le missionnaire isolé, et comme une rosée fructifiante sur ses obscurs labeurs, dorénavant la Propagation de la foi obtiendra elle-même consolation, encouragement, aumônes à distribuer plus abondantes sur des œuvres plus nombreuses et remplies d'espérances.

Ego plantavi. Apollo rigavit.
Deus incrementum dedit ! !

L. CULERIER, *o. m. i.*

ATHABASKA

Rapport sur la Mission St-Bernard

(Petit Lac des Esclaves)

par le R. P. Falher, O. M. I.

Vers l'an 1840, le premier missionnaire du Petit Lac des Esclaves fut un ministre protestant. Les pauvres Canadiens engagés dans le service de la Compagnie de la Baie d'Hudson s'adressèrent tous au ministre soit pour leurs mariages soit pour le baptême de leurs enfants. Un seul homme cependant fit exception. M. Bellerose, Canadien mieux instruit que ses compagnons sur la religion catholique. Il avait toujours confiance qu'il verrait bientôt un ministre de la vraie religion. Jamais le ministre protestant ne put le décider à venir à ses prêches. Quelques années plus tard, un prêtre canadien, M. Bourrassa, se présentait au Petit Lac des Esclaves quelques heures après l'arrivée d'un ministre protestant. Tous les braves Canadiens qui, malgré eux pour ainsi dire, s'étaient empressés auprès de celui-ci, en voyant arriver si heureusement un prêtre catholique et un compatriote l'abandonnèrent immédiatement pour entourer M. Bourrassa.

Depuis ce temps, les ministres protestants ne reparurent plus. Le R. P. Lacombe avec le R. P. Rémas firent plusieurs apparitions au Petit Lac des Esclaves, et y entretinrent le feu sacré, en attendant que ces Canadiens et ces métis canadiens eussent le bonheur de posséder un missionnaire à résidence au milieu d'eux.

En 1870, le R. P. Lacombe vint au Petit Lac des Esclaves, régla définitivement l'emplacement de la Mission et, l'année suivante, ou deux ans après selon la date du Registre des Baptêmes, le R. P. Remas partait du Lac La Biche pour s'installer à la mission de St-Bernard. Il y resta trois ans, mais sa santé ne lui permettant pas un plus long séjour, il revint au Lac La Biche, et fut remplacé par les Pères Dupin et Bourgine et M. Ladret, qui s'y rendirent de St-Albert.

Par suite de difficultés spéciales au pays, Nosseigneurs Grandin et Faraud conclurent un arrangement, qui tout en laissant la mission St-Bernard dans le diocèse de St-Albert, la faisait dépendre au temporel de Mgr Faraud. Le R. P. Bourdine et un Frère de l'Alberta s'en retournaient à St-Albert, et les R. Pères Dupin et Le Serrec, du diocèse de Mgr Faraud, demeuraient pour s'occuper de l'instruction et de la conversion des nombreuses familles du Petit Lac des Esclaves, du lac Poisson-Blanc, lac d'Ours, lac la Trinité, etc. (*Historique de St-Bernard*, par le R. P. Dupin, *O. M. I.*).

Le champ d'action s'ouvrait tout grand au zèle des missionnaires. Il s'étendait du 113e degré de longitude jusqu'au 117e, et du 55e de latitude au 58e, dans un pays où les moyens de locomotion étaient des plus rudimentaires : en été, le canot d'écorce ou le bâton de voyageur ; en hiver, les raquettes aux pieds à la suite de la traîne à chiens. Non sans raison, on a comparé la vie du missionnaire à celle du bohème, mais c'est le bohème du bon Dieu. Il est vrai que dans cet immense pays il y a relativement peu de monde : quelques sauvages Cris et quelques Métis. Quels furent les premiers habitants du lac des Esclaves et des environs ? Aucune tradition ne l'indique. Il est un fait avéré c'est que la tribu des Castors, établie depuis de longues années sur les bords de la Rivière La Paix, avait étendu ses terres de chasse jusque sur le lac des Esclaves. Pressés sans doute par les incursions, puis

par les immigrations des sauvages Cris qui arrivaient de l'Est ou de la Prairie, les Castors se retirèrent, et les Cris appelèrent le lac, lac des Etrangers. Ils s'établirent par familles peu nombreuses çà et là autour des lacs, vivant de pêche et de chasse. Les engagés de la Compagnie de la baie d'Hudson, Canadiens, Irlandais, Ecossais, Iroquois s'alliant avec les sauvages formèrent la population des Métis...

Quand on décida d'établir une résidence au Petit Lac des Esclaves, on jeta les yeux sur la Pointe de Chat : sur les bords du grand lac, il serait facile, il est vrai, de se procurer du poisson, mais on se trouverait bien loin du Fort, trop loin des chrétiens qui étaient alors en grande partie des engagés de la Compagnie. Cette dernière considération prévalut et le R. P. Lacombe choisit un terrain entre la Pointe de Roche et le Fort sur une hauteur dominant le pays. Le site était magnifique, déjà on avait commencé à bâtir la chapelle, quand la difficulté de se procurer l'eau qu'il faudrait aller chercher à une grande distance à travers des marais fangeux, surtout au printemps, décida le R. P. Remas à acheter le terrain occupé par Pierre Chalifoux et son beau-frère François Cartier. Il y avait là deux huttes toutes petites, couvertes en écorce, qui furent l'église et le presbytère de la nouvelle Mission St-Bernard.

Si étroit que fût ce logement, les Pères trouvèrent le moyen d'en faire un hôpital : la cuisine servait de réfectoire et de dortoir pour les malades. On y avait recueilli une vieille femme sans nez et un vieux tout couvert d'ulcères purulents, qui exhalaient une odeur infecte. Mgr Clut, en visite pastorale à St-Bernard, craignant pour la santé de ses prêtres, leur défendit de manger dans cet appartement. « Et pourtant, disait encore dernièrement un des Pères, l'appétit ne manquait pas alors, un gros poisson blanc suffisait à peine pour le repas d'un de nous. » La charité n'a pas d'odorat.

Nous lisons dans le Registre des Sépultures : « Le 14 novembre 1883, nous, prêtre soussigné, avons inhumé le corps de Jean-Baptiste Andrews, âgé d'environ 70 ans : signé Le Serrec. » Et le R. P. Dupin ajoute : « Ce bon vieux était à la mission depuis 1875, malade d'une tumeur cancéreuse ; il était toujours couché sur le même côté ; il est mort, il nous a toujours extrêmement édifiés par sa patience et sa soumission à la très sainte volonté de Dieu ; c'était un autre Job. *R. I. P.*

Ils étaient charitables nos aînés. On en parle encore aux veillées du soir, dans leur petite maison. Il n'y avait qu'une chambrette, nous racontait Mgr Clut, et quand j'arrivai, on me la céda avec joie, tandis qu'un Père s'en allait, nouvel Alexis, coucher sous l'escalier, et que son compagnon prenait sa couverture et montait au grenier pour y passer la nuit. »

Ils étaient bien pauvres aussi, nos chers devanciers. On raconte que M. Trail, alors bourgeois du Fort, invitait chaque semaine, le samedi, les missionnaires à prendre le dîner avec lui, « afin, disait-il, que les Pères puissent au moins faire un bon repas par semaine. » C'est qu'en ces jours héroïques on n'avait pas grand'chose à la mission. L'allocation accordée pour une année était bien minime ; deux sacs de farine, un peu de lard, quelques livres de thé, quelques cotonnades, et encore gardait-on cela bien précieusement pour faire les voyages et exécuter les travaux de la mission. On vivait de poisson du lac, on cultivait des patates dans le champ, et pour avoir la bonne fortune de manger un orignal il fallait aller le chercher bien loin, jusqu'au lac Esturgeon.

Ce dénuement n'empêchait pas les missionnaires de se livrer avec ardeur à l'évangélisation du pays. Le P. Rémas s'est surtout appliqué à faire le catéchisme et a formé ainsi une belle et bonne génération. On trouve encore des vieillards qui, sans savoir beaucoup de français, récitent cependant leurs prières dans cette langue accentuée à la

métisse « Notle Pèle... Je vous salue Malie... Je Clois en Dieu... »

Le catéchisme se faisait en été à l'ombre de grands arbres, derrière le Fort ou près de la Mission; parfois aussi les enfants se réunissaient dans la plus grande tente, où le Père venait les instruire. Il fallait répéter mot à mot ce que disait le professeur. Gare à celui qui avait la prétention de mieux parler Cris que lui; gare à celui qui avait le don de synonymiser! pour celui-ci comme pour celui-là il y avait une verge et la main qui la tenait ne savait pas la ménager.

Le R. P. Dupin continua avec succès l'œuvre des catéchismes du R. P. Rémas. On parle encore du caractère joyeux, plein d'entrain du Révérend Père, mais on n'oublie pas non plus son inexorable sévérité envers le malheureux qui cause ou s'amuse pendant la classe.

Lors de l'arrivée du missionnaire, les sauvages infidèles ont tous brûlé leurs médecines mauvaises, leurs fétiches. Ils se prêtèrent avec docilité, même avec empressement, à ses instructions. Peu à peu l'ignorance se dissipa... la foi resplendit... le bonheur, la paix régnèrent dans les cœurs : « *Pax hominibus bonæ voluntatis.* » Il y eut bientôt à St-Bernard un bon noyau de fidèles très dévoués aux missionnaires... bon nombre se firent apôtres dans leurs familles, firent connaître au loin, dans leurs voyages, le prêtre et la religion du bon Dieu. Des lacs environnants on commença d'appeler l'homme de la prière.

Cependant en 1877, le P. Bourgine malade est forcé de quitter la place. Mgr Faraud, vicaire apostolique d'Athabaska Mackenzie, envoie au secours du R. P. Dupin, resté seul, un jeune prêtre qu'il vient d'ordonner au lac la Biche, le R. P. Leserrec, missionnaire modeste mais puissant en œuvres.

En 1878, le R. P. Dupin nous annonce par une note jetée dans le registre des baptêmes que l'on commence les travaux pour la construction d'une petite chapelle de

30 pieds sur 20. On voulut faire beau, aussi beau que possible dans un pays comme celui-ci. Le 3 octobre 1880, la nouvelle chapelle fut livrée au culte. Elle était l'œuvre de tout le monde, car tous les fidèles avaient tenu à aider, d'une façon ou d'une autre, à élever et à orner la maison de la prière. Le clocher à jour, tout comme à St-Pol de Léon, était dû à Daniel Fergusson.

En 1881, Mgr Clut qui a quitté Athabaska pour remonter la rivière La Paix jusqu'au Dunvegan, laisse cette mission et vient passer une partie de l'hiver avec les missionnaires de St-Bernard. C'est tout un événement pour le pays, un évêque!! Ils sont peu nombreux ici les sauvages ou métis qui ont vu un « grand homme de la prière ». (On sait qu'en raison des circonstances extraordinaires où nous nous trouvons et en vertu des pouvoirs qui lui ont été accordés, le missionnaire administre parfois le sacrement de Confirmation.)

Le 8 décembre, Monseigneur donnait la Confirmation à une cinquantaine de personnes; le 18 du même mois, nouvelle confirmation. A Noël, nombre de chrétiens qui, pour une cause ou une autre, n'avaient pu participer aux fêtes des 8 et 18 décembre, obtenaient de les voir renouveler pour eux. Mgr Clut, c'est l'apôtre, qui missionne. Il lui faut des voyages... Pendant son passage à St-Bernard, nous le trouvons sur le lac des Esclaves, instruisant, baptisant toute une famille de sauvages. Cher vieux Isidore, comme il était fier de nous parler de son parrain le Grand Priant : « Moi, vois-tu, Dieu me bénit. C'est le grand homme de la prière, mon parrain, qui m'a baptisé, marié et confirmé et c'est de sa main que j'ai reçu la première fois le Pain divin. »

Monseigneur fait deux voyages consécutifs au lac Poisson Blanc. Métis et sauvages étaient alors dans les meilleures dispositions... Nombreuses furent les conversions. Monseigneur y donna la Confirmation à quelques hommes le 12 mars 1882. Dans la suite, souvent, le digne

Evêque nous parla des consolations nombreuses qu'il éprouva à St-Benoît, Poisson Blanc ! Hélas ! pauvre Poisson Blanc ! comme il est déchu ! on est tenté de pleurer sur ses ruines, car l'homme ennemi a passé par là.

Avant de quitter St-Bernard pour retourner dans le Nord, Monseigneur donne une dernière fois la Confirmation. En partant, il ne prévoyait pas qu'il reviendrait y fixer sa demeure et y creuser sa tombe.

La visite de l'Evêque encouragea les missionnaires, fortifia les chrétiens dans la foi et prépara la voie à la conversion des infidèles.

Le R. P. Leserrec s'occupe du lac des Esclaves et du temporel de la mission. C'est un pionnier. « On ne l'a jamais vu oisif. » Il pourrait chanter avec les paysans de Botrel :

Dame oui ! la tâche est malaisée,
Dans nos guérets profonds et gras,
Nous allons trébuchant front bas,
Pieds lourds et l'échine brisée,

sans toutefois ajouter avec son compatriote,

Mais nous en goûtons mieux le soir
Nos bonnes crêpes de blé noir...

car à St-Bernard dans ce temps, crêpes de blé noir sont aussi inconnues que morceau de pain blanc ou noir.

Le R. P. Dupin court, va et vient chez les sauvages des lacs environnants. Il attaque enfin le lac Esturgeon. Les gens sont tous infidèles ou vivent comme des infidèles ; ils ne veulent point entendre parler de religion, ils ont leurs dieux à eux, ceux de leurs pères, et c'est assez. Le missionnaire, à force de douceur, de patience et de charité, les oblige à écouter sa parole, mais il faudrait renoncer à la jonglerie, à la médecine, à la polygamie, et ils refusent d'être chrétiens à ce prix. Le missionnaire ne se décourage pas, ce n'est pas l'heure de Dieu, il attendra. Chaque année il continue d'aller visiter ces gens et les instruire ;

parfois il a la consolation d'en baptiser quelques-uns, mais en 1888, en son dernier voyage au lac Esturgeon, les fatigues, les luttes contre la mauvaise volonté, les mauvais temps, neige et froid, tempête et pluie, furent enfin couronnées d'un plein succès. Jésus avait encore vaincu et il régnait désormais au lac Esturgeon. Cette mission que Mgr Grouard a appelée St-François-Xavier, est redevable de la foi à Dieu d'abord et au R. P. Dupin ensuite. Nous n'avons fait que continuer modestement l'œuvre du R. P. Dupin. Il a semé dans les larmes, les sueurs, le froid et la faim, nous, nous avons moissonné dans la joie.

Mgr Clut a conseillé aux missionnaires de bâtir une maison d'habitation plus grande, plus confortable. « Vous avez d'abord pensé à loger Jésus, c'est très bien, pensez à vous maintenant. » Un brave Canadien, Charlette Dumas, engagé à la Compagnie, vient chaque soir, sa journée terminée, monter le carré de la nouvelle maison. Désormais on aura chacun sa cellule, il y aura une petite chapelle intérieure, on couchera donc sous le même toit que Celui pour lequel on se dévoue corps et âme ; — pour goûter pleinement ce bonheur, il faut avoir été missionnaire parmi les sauvages ; — on aura une cuisine avec réfectoire séparé, et même on aura une chambrette, qui servira à un frère quand on pourra en obtenir. La maison se bâtit lentement... ; enfin elle est terminée, magnifique pour le pays... on s'est payé le luxe de la couvrir en bardeaux.

Avril 1885. R. P. Leserrec reçoit son obédience, il quitte St-Bernard pour le Dunvegan. Toute la population est désolée. Le cher Père avait fait le bien dans l'ombre avec un dévouement au-dessus de tout éloge. Le R. P. Desmarais vient du Dunvegan pour le remplacer, il amenait avec lui le frère Bihan.

La mission va prendre une nouvelle direction, l'œuvre des catéchismes reçoit son complément. Jeune, plein d'ardeur, entreprenant et dévoué, le R. P. Desmarais a vite

compris que l'éducation des enfants exige des soins assidus, journaliers. Il demande à Mgr Faraud l'autorisation d'ouvrir une école... puisqu'il le faut il se fera instituteur. L'autorisation est obtenue, l'ouverture de l'école doit avoir lieu en septembre 1886 ; déjà nombre d'enfants sont inscrits, quand arrive M. Holmes, ministre protestant, maître d'école.

Le cher P. Dupin qui, dans son historique de Saint-Bernard, notait, avec une certaine fierté, que les ministres protestants ne reparurent plus au Lac des Esclaves depuis 1871, eut la douleur de voir débarquer au pied de la mission le fameux M. Holmes, aujourd'hui évêque de Mosoonim (Alta). C'est lui-même qui nous en instruit par une note jetée à la hâte dans le registre de baptêmes. L'arrivée du ministre coïncide avec une maladie terrible qui décima la population. En quelques semaines, on fit jusqu'à 86 enterrements, parfois cinq ou six le même jour. Comme on n'avait pas de planches pour faire les cercueils, on jetait ainsi les cadavres dans une fosse commune ; pour les enfants on faisait des cercueils avec les boîtes dans lesquelles on avait reçu des marchandises et même, dans une même boîte quelquefois, on enfermait plusieurs cadavres. Ce fut l'année douloureuse.

Le nouvel arrivé, M. Holmes, est un fanatique. Son audace n'a d'égale que son ambition, il vient jusque chez les missionnaires pour les convertir : « Dans deux ou trois ans, leur disait-il, j'aurai changé la face du Lac des Esclaves. » Il parle assez bien le Cris, n'est pas sans intelligence, quoiqu'en somme il n'ait fait que copier en tout Saint-Bernard, et sait cacher beaucoup d'astuce sous le manteau de la générosité. Tous les moyens sont bons pour lui, par-dessus tout l'argent, car acheter, dit-il, c'est convaincre. Il va abaisser le caractère du sauvage. C'est au point qu'en 1899, lors du traité passé entre le gouvernement et les sauvages du Lac des Esclaves, le R. P. Lacombe refusait de toucher la main que lui tendait le ministre en

disant : « Je ne salue jamais quelqu'un d'assez lâche pour acheter une âme à prix d'argent. » Avantage très appréciable alors surtout, dans le pays, M. Holmes est soutenu par toute la gent de la Compagnie et par tout l'élément officiel anglais; on alla même jusqu'à lui prêter une maison du Fort.

Les missionnaires n'ont que leur zèle, l'amour de Dieu et des âmes. La lutte s'engage, ardente, acharnée, quotidienne. On se dispute les âmes, on s'arrache les enfants. Il y eut quelques rares défections. La victoire resta à Dieu, et M. Holmes, meurtri, non découragé, va recommencer la bataille dans un petit village établi sur la Rivière de Cœur, à cinq milles de Saint-Bernard. Le P. Desmarais décide, avec l'autorisation de Mgr Faraud, de poursuivre le loup ravisseur jusque dans son repaire : on ouvrira une école dans le village.

1888. Un frère est envoyé par Mgr Faraud au secours de ses missionnaires : c'est le F. Ryan, un vieux missionnaire de la Colombie anglaise : il prend charge de l'école. Cependant, le P. Desmarais achète à la porte de la mission anglaise un terrain du vieux Paul. « Ne vends pas, disait le ministre au sauvage, les Anglais vont arriver dans le pays, ils couvriront d'or ta propriété pour te payer. » Malgré les artifices inimaginables de son adversaire déloyal, malgré l'avarice du sauvage, le Père s'en tint au contrat passé et signé, fit équarrir le bois pour l'école qu'il veut faire bâtir, amena lui-même ce bois dans l'eau glacée ; rien ne saurait l'arrêter : quand il veut, il veut bien.

1889. Le R. P. Dupin reçoit son obédience et part en mai pour le Vermillon. Il laisse le P. Desmarais en charge de la mission. Je comprends les larmes des chrétiens en apprenant son départ : c'était un des fondateurs de Saint-Bernard qui s'en allait; il avait été le bon pasteur courant après les brebis perdues, soutenant les faibles, consolant les affligés, assistant les malheureux et convertissant les infidèles. Pâques est son jour de prédilection, il est heureux quand

son église est pleine de monde en ce grand jour. Les communions nombreuses, les premières communions sont la note d'une bonne année. *Transiit benefaciendo :* que le bon Dieu le récompense du bien immense qu'il a fait dans cette mission.

Jusqu'en 1889, la mission de Saint-Bernard faisait partie du diocèse de Saint-Albert. Pour en faciliter la desserte, Mgr Faraud avait bien voulu s'en charger au nom du vicariat d'Athabaska. Au concile de Saint-Boniface (août 1889), les évêques de la province émirent le vœu que Saint-Bernard et ses missions environnantes fussent détachées de Saint-Albert pour être rattachées au vicariat d'Athabaska-Mackensie. Rome ratifia ce vœu.

Le 2 août 1889, le R. P. Collignon débarquait à Saint-Bernard, il arrivait du Lac la Biche où, pendant 17 ans, il avait été grand vicaire de Mgr Faraud et économe vicarial d'Athabaska-Mackensie. Il venait avec le titre de supérieur de Saint-Bernard et du district de la rivière La Paix : il remplaçait ainsi pour cette partie du vicariat Mgr Faraud, qui, pour raison de santé, se retirait à Saint-Boniface. Le Révérend Père avait une renommée bien méritée de sagesse et de discrétion, de douceur et de patience ; le chef sauvage disait en le saluant : « Nous venons à toi, car Dieu t'a donné la sagesse et la bonté. » Habitué au maniement des affaires, le Révérend Père a vite jugé la situation, il va aider et compléter le P. Desmarais.

A Saint-Bernard, le P. Desmarais a commencé une maison d'école, on va continuer la bâtisse et en faire une maison d'habitation pour les missionnaires. Fr. Nemoz, que Mgr Grandin a prêté à la mission pour un an, est chargé de cette entreprise.

A la Rivière de Cœur, on n'ouvrira pas seulement une maison d'école, on y établira une succursale de St-Bernard, avec un missionnaire résidant pour combattre et arrêter le mal que cause aux âmes le révérend ministre. Cette petite mission prendra, en 1896, le nom de Saint-Antoine, en

l'honneur du R. P. Antoine, visiteur. Le bon frère Ryan continuera son école. Et comme depuis deux ans déjà le P. Desmarais a obtenu des allocations pour une école métisse et une école sauvage, on va s'efforcer de recevoir des orphelins. Rose Delma Hesselin, une bonne vieille fille canadienne qui, depuis de longues années, s'est donnée aux missions, et que le R. P. Collignon a amenée du Lac la Biche, prendra soin des enfants avec tout le dévouement dont elle est capable. Une orpheline de ce pays, Bella, élevée chez les sœurs Grises au Lac la Biche, touchera l'harmonium qu'on vient de recevoir et qui est un don de Mgr Clut.

La mission est ainsi constituée : R. P. Collignon, supérieur ; P. Desmarais, économe ; frère Ryan, maître d'école ; frère Nemoz, frère Bihan, et un jeune Père qui étudie la langue Crise. Le 7 décembre 1889, on bénit la nouvelle maison. Chacun y fixe sa demeure : « Sanctifiez cette maison afin qu'elle vous sanctifie. » Le R. P. Collignon est surtout un homme intérieur que dévore le zèle des âmes. En janvier, il réunit les missionnaires. P. Leserrec répond à l'appel avec un de ses frères du Dunvegan, tandis que le P. Husson accourt de Saint-Augustin à la voix de son ami. Le Père supérieur prêche la retraite autant par l'exemple que par ses paroles : ce fut la première retraite générale prêchée dans cette partie du vicariat.

Immédiatement après la retraite, le P. Desmarais part donner la mission au lac Esturgeon. Il arrive trop tard, presque tous les sauvages ont levé le camp. Si le loup sort du bois quand il a faim, le sauvage y rentre au contraire.

Le R. P. Collignon inaugure les exercices du carême, les gens s'empressent d'assister régulièrement à ses instructions de tous les soirs que le Père donne avec cette simplicité et cette sainteté qui charment et qui convertissent.

Le 25 mars 1890, le P. Husson pose les fondements de la mission Saint-Antoine. Le cher P. Husson, au dévouement aussi grand que son cœur, ne sait rien refuser à un ami

pour l'honneur de la religion. Aidé du frère Némoz et du frère Bihan, la hache à la main du matin au soir, il bûche, il cogne, les maisons s'élèvent. Le 27 avril, l'ouvrage est assez avancé pour lui permettre de partir, et il s'en va en compagnie du R. P. Collignon ; ils vont au fort St-John, établir, au milieu des Castors, une nouvelle mission : St-John-Pierre.

Cependant Saint-Antoine est à peu près terminé quand, le 24 juin, frère Némoz prend le bateau pour retourner à Saint-Albert. Merci au bon frère de son dévouement sans bornes et aussi des bons exemples qu'il a donnés à la communauté. Le même jour, le R. P. Collignon revenait de son excursion à la rivière La Paix ; l'eau était trop haute et les courants trop forts, il avait dû rebrousser chemin. En août, le R. P. recommence son voyage en compagnie du P. Husson. Les souffrances qu'il endura furent si grandes qu'il revint épuisé, mais il avait bâti la mission et avait accompli les ordres de Mgr Faraud.

2 septembre. Départ du P. Brunet pour Dunvegan. Il a passé quelques jours à Saint-Bernard pour s'y reposer et nous parler de nos frères du Canada. Les docteurs d'Ottawa se demandent si le jeune Père, qui est frappé à mort par la terrible consomption, ne pourrait pas reprendre à la vie dans un pays si enchanteur que la rivière La Paix, et ils l'envoyèrent là-bas. On meurt partout, et, au commencement d'octobre, le cher Père a rendu sa belle âme à Dieu, heureux de mourir missionnaire : « L'obéissance m'amène ici pour mourir et je meurs, que Dieu soit béni. »

En octobre, le P. Desmarais commence l'œuvre des missions, il part pour le Poisson Blanc. Il y achète la maison d'un sauvage ; ce sera un pied-à-terre pour le missionnaire : « Les sauvages sont bien indifférents, et puis, qu'ils sont donc quémandeurs ! » Le Père obtient et amène quelques enfants pour son école.

On annonce la mort de Mgr Faraud : le R. P. Collignon en est tout abattu. Il se retire dans sa chambre pour pleurer

son Père et son ami. La nouvelle se répand dans toute la mission. Un évêque est mort! comme si un évêque ne devait pas mourir. Au service solennel, peu de monde ; les gens font la pêche sur le lac, ils amassent leurs provisions pour l'hiver.

Novembre. Ouverture de la mission Saint-Antoine. Le Révérend Père Supérieur va lui-même donner la première impulsion à cette nouvelle mission, il est accompagné du frère Ryan, qui fera la classe, et du P. Falher ; pendant ce temps, le P. Desmarais reprend la férule de maître d'école à Saint-Bernard. Les débuts de Saint-Antoine furent pénibles, mais Dieu se plaît à prêter une oreille attentive à la prière de l'humble, et combien priait-il, notre cher Père Collignon! Peu à peu, les ignorants seront instruits, les pauvres soulagés, visités, les faibles raffermis dans la foi, l'église se trouvera trop petite et l'école se remplira d'enfants.

Décembre. Le R. P. Collignon décide d'ouvrir une mission à l'extrémité est du Lac des Esclaves : ce sera Saint-Joachim. Il envoie un Père y passer les fêtes de Noël.

Dès le lendemain du jour de l'an 1891, le P. Desmarais prend sa traîne à chiens et part pour le lac Esturgeon. Il achète une maison et un beau terrain : c'est la mission Saint-François-Xavier. Il travaille à rendre cette maison plus convenable et plus confortable, car elle doit servir longtemps d'église et de presbytère. Si tout est pauvre à Saint-François, du moins le missionnaire a la consolation d'y trouver des chrétiens doux, simples et pleins de foi : qu'importe la souffrance quand on sauve des âmes! « Il reste encore 7 adultes infidèles au lac Esturgeon », écrivait en janvier 1889 le R. P. Dupin. Aujourd'hui, ils ne sont plus que deux, et encore ont-ils quitté le pays, un vieillard et sa femme, sorcier et sorcière, qui voudraient bien recevoir le saint baptême mais ne pas renoncer à la sorcellerie. L'heure de Dieu n'a pas encore sonné pour eux.

Février 1891. A peine de retour du lac Esturgeon, le P. Desmarais reçoit ordre de chausser ses raquettes et

d'aller visiter les lacs La Truite et Wabaska, immense pays que n'a pas encore foulé le pied du missionnaire. Elles sont relativement nombreuses les familles qui y habitent, disséminées çà et là, sans demeure stable, vivant, sous la tente, de chasse et de pêche. Pauvres gens ! beaucoup n'ont jamais vu le prêtre et l'appellent de tous leurs vœux ; d'autres, au contraire, sont effrayés à la pensée de se trouver en la présence de l'homme de la prière, et ils s'enfoncent plus avant dans le bois : ils ne veulent pas renoncer à la manière de prier de leurs pères ; plusieurs, surtout au Wabaska, ont vu la robe noire au lac La Biche, et sont baptisés ; mais loin de la maison de la prière, sans personne pour les guider, ils vivent plus ou moins comme les infidèles qui les entourent, et leurs enfants ne sont pas baptisés. Au lac La Truite, le Père fait 32 baptêmes et 6 mariages. Il a à peine le temps d'instruire ses néophytes, Holmes, le ministre protestant, l'a déjà devancé au Wabaska, et malheureusement il a réussi à tromper quelques Indiens qui formeront l'église anglicane du Wabaska. Dieu cependant s'est réservé quelques belles âmes ; le Père fait 37 baptêmes et 3 mariages, et pose ainsi la première pierre de la mission qu'on va appeler Saint-Martin.

L'école de St-Bernard prospère, les élèves sont nombreux, tandis que St-Antoine, sa petite sœur, commence à sortir timidement de ses langes ; les enfants quittent un à un l'école du Révérend pour venir chez le Père.

Le courrier d'hiver apporte une nouvelle qui réjouit le cœur de tous les missionnaires : le R. P. Grouard est choisi pour remplacer Mgr Faraud ; il sera sacré à St-Boniface l'été prochain. « Nous ne sommes plus orphelins. »

Au printemps (1891), le R. P. Collignon descend avec le R. P. Husson à Athabaska-Landing. Jusqu'à l'an dernier, les missionnaires qui sortaient du pays passaient par le lac La Biche, résidence de l'évêque, et gagnaient Winnipeg à travers les prairies, voyage long et onéreux. Ceux qui rentraient dans le pays faisaient le même voyage en sens

inverse. Les marchandises destinées au Nord suivaient d'ailleurs la même route. Désormais, le chemin de fer venant jusqu'à Calgari, les missionnaires, ainsi que leurs marchandises. suivront cette ligne ; de Calgary ils gagneront Edmonton, et d'Edmonton, Athabaska-Landing : ce sera plus expéditif et moins coûteux.

Mais il faut au Landing une maison pour les missionnaires et un hangar pour les marchandises ; le P. Husson, qui est toujours à la peine et est heureux de ne pas se ménager, sera encore l'architecte et le bâtisseur de ces nouvelles constructions. Il est déjà à l'œuvre quand arrive du lac Athabaska Mgr Grouard. Sa Grandeur amène le R. P. Collignon à St-Boniface pour assister à son sacre. Monseigneur est effrayé de l'état de santé de ce cher Père. Il voudrait, coûte que coûte, faire vivre celui qui, pendant de si longues années, fut son collaborateur au lac La Biche, qui est son meilleur et plus fidèle ami, et qui, dans son humilité, refusait d'être son frère dans l'épiscopat. Il envoie le Père à Banff. Le R. P. Collignon revint en automne ; il n'était plus qu'une ruine. « Mes amis, me voici de retour, disait-il dans son sermon le dimanche suivant, on m'a donné de choisir entre retourner dans ma famille en France ou revenir parmi vous. J'ai, sans hésiter un instant, choisi St-Bernard, car vous m'êtes plus chers que mes frères et mes sœurs, vous êtes mes enfants, et je viens mourir au milieu de vous pour reposer près de vous. » Hélas ! sa vie ne fut plus qu'une longue souffrance supportée patiemment et même de gaieté de cœur, et le 13 décembre le cher P. Collignon rendait paisiblement son âme à Dieu, à l'âge de quarante-six ans, entouré de ses frères en larmes. Sa mort fut un deuil général ; toute la population pleura en lui un père et un ami. « Quand je suis seul dans le bois, disait naguère encore un vieux sauvage du nom de Wabamun, les larmes coulent souvent de mes yeux à la pensée que le Père blond (c'était le nom cris du P. Collignon) nous a quittés. Il était si bon ! il nous aimait tant ! »

On fit au cher défunt des funérailles magnifiques ; toute la population y assista. Le P. Desmarais chanta le service et le P. Letreste fit l'oraison funèbre. C'était le premier prêtre qui mourait à St-Bernard ; ce fut le premier Oblat de M. I. qui reposa dans notre cimetière. Que de la tombe et du ciel il continue de nous guider! *R. I. P.*

Sous la sage direction du R. P. Collignon, la mission St-Bernard avait fait des progrès considérables tant au spirituel qu'au temporel. Les chrétiens furent visités plus fréquemment et instruits avec méthode et suite, la vie chrétienne coula à pleins bords dans les âmes. Dieu fut plus connu et mieux servi, Marie plus aimée et plus souvent invoquée ; encore aujourd'hui, ils sont assez rares, les chrétiens qui ne disent pas leur chapelet au moins une fois par jour.

On bâtit une nouvelle mission avec dépendances, on défricha des champs nouveaux, et même près de la Rivière de Cœur on prit un vaste terrain qui dans la suite prendra le nom de ferme de St-Isidore. Puis le Rév. Père en quittant le lac La Biche a amené une berge. Cette berge est à St-Bernard, et dorénavant on fera les transports des marchandises destinées aux missions du district. Ces marchandises, que l'on amène par eau d'Athabaska-Landing jusqu'à St-Bernard, on les conduira même jusqu'à la Rivière La Paix.

Le Père avait su se concilier tous les cœurs par sa douceur, son humilité et sa grande bonté. Protestants et catholiques le vénéraient et l'aimaient. Sa mort fut une perte considérable pour la mission ; pour notre cœur à nous, elle fut irréparable.

A la mort du R. P. Collignon, le R. P. Desmarais prend la direction de la mission. Il voit le progrès réalisé, mais on peut encore mieux, et il le fera. Sa devise à lui, c'est « Excelsior ». Le R. P. Letreste, de la mission St-Charles (Dunvegan), accourt au secours de ses confrères de St-Bernard. Pendant qu'en décembre et janvier le missionnaire

visite les gens sur le lac des Esclaves et qu'il missionne au lac Esturgeon, le bon Père fait l'école à St-Antoine et instruit, tout en les édifiant, les chrétiens du village. Au commencement de février, le R. P. Desmarais est déjà au Wabaska, consolidant son œuvre de l'an dernier. Il visite aussi et affermit dans la foi ses néophytes du lac la Truite, du lac d'Ours et du lac Poisson Blanc. Le nom de Jésus commence à être connu dans ces pays d'infidèles.

A St-Bernard, l'école est l'œuvre capitale : le Frère Ryan se dépense avec un zèle admirable à l'instruction des enfants, tandis que chaque jour un Père fait le catéchisme. Aussi on confie aux missionnaires un assez grand nombre d'orphelins. Le P. Desmarais prend soin lui-même des petits garçons avec la sollicitude d'une mère ; les petites filles sont placées sous la direction de Delma. Mais le Rév. Père a beaucoup d'autres occupations ; en outre du spirituel, il a un matériel qui devient chaque jour de plus en plus considérable. Et lui, il doit, il veut voir à tout : rien comme l'œil du maître. De son côté, Rose Delma est surchargée d'ouvrage ; à elle, la cuisine, le soin de la maison des Pères, la basse-cour ; et elle est seule, ou du moins elle le sera bientôt, puisque Marie-Louise va se marier. Or, l'éducation de l'enfance demande une surveillance active et vigilante ; de plus, à l'enfance il faut l'œil, mais aussi le cœur d'une mère. Malgré toute la bonne volonté des missionnaires, malgré leur zéle et leur dévouement, à St-Bernard l'éducation des enfants est en souffrance, et partout, si on voulait, si on pouvait le faire, le nombre des enfants doublerait, triplerait bien vite. Le R. P. Desmarais reconnaît le point faible de son œuvre, et même il l'avait connu avant de l'entreprendre, puisque dès 1887, lors de son voyage au lac La Biche, il suppliait Mgr Faraud de lui accorder des Sœurs pour diriger son école. Monseigneur ne l'encourageait pas beaucoup : « Cher Père, mais pour avoir des Sœurs, il faudrait en demander douze ou quinze ans à l'avance. Le R. P. Desmarais n'est

pas homme à reculer devant une difficulté. Il a dit : « J'aurai des Sœurs ». Et il en aura. Il écrit à Mgr Grouard, alors en France, lui expose la situation et il attend l'heure de Dieu.

En juin 1892, Mgr Grouard arrive à St-Bernard. Il est tout nouvel évêque et, comme tel, sa première visite dans son Vicariat est pour St-Bernard. Il amène du secours : c'est le R. P. Dupé et le cher Frère Laurent. Il encourage les missionnaires, les félicite des œuvres entreprises, donne la confirmation à St-Bernard le 26 juillet et le 10 août à St-Antoine et part pour l'extrême Nord, son pays de prédilection.

En automne, le R. P. Letreste vient encore prêter l'appui de son dévouement aux missionnaires de St-Bernard. La visite de Mgr a échauffé le zèle de ses missionnaires. Dès le commencement d'octobre, un d'eux est sur le lac des Esclaves, instruisant, catéchisant de pauvres chrétiens à moitié infidèles. En décembre et janvier, il parcourt derechef le lac des Esclaves et missionne à St-François (lac Esturgeon). Au retour de ce missionnaire, le R. P. Desmarais prend le chemin du Wabaska et des lacs environnants, voyage terrible, froid intense et continu, mais les consolations sont parfois en raison des souffrances : ni les unes ni les autres ne manquèrent au missionnaire.

Dorénavant, St-Bernard va devenir une maison de missionnaires missionnant. Le missionnaire sera le rayon du bon Dieu qui partira de St-Bernard. Eté, automne, hiver, printemps, le missionnaire est sur le chemin, à cheval, en canot ou à pied ; avec le troupier, il peut dire en toute vérité :

Qu'à pied, qu'à cheval il vogue,
Que ce soit autrement,
Rien n'égale l'agrément.

Les missions se donnent, le bien se fait, Dieu est de plus en plus connu, aimé et servi ; le nombre des élèves aug-

mente sensiblement, à Dieu seul tout honneur et toute gloire.

1894. Par le courrier de janvier, Mgr Clut annonce au R. P. Supérieur qu'il a enfin trouvé des religieuses qui consentent à prendre la direction des écoles : ce sont les Sœurs de la Providence de Montréal, *Deo gratias*. Monseigneur ajoute que lui-même viendra au printemps avec les Sœurs, car il veut désormais fixer sa résidence à St-Bernard : double *Deo gratias*. « Ne chantez pas victoire », écrivait alors Mgr Grouard. — « Non, Monseigneur, mais ensemble nous allons recombattre et, avec l'aide de Dieu, remporter des victoires. »

Le 16 juin, au soir, Monseigneur et les Sœurs de la Providence, elles étaient six, débarquaient au pied de la mission, au milieu de l'allégresse de toute la population accourue pour les saluer. Le R. P. Desmarais rayonnait. Son œuvre allait être couronnée.

R. P. FALHER, *o. m. i.*

NOUVELLES DIVERSES

LYON

Mort d'un ancien Président de la Propagation de la Foi.

Messieurs les président et secrétaire du conseil central de Lyon de l'Œuvre de la Propagation de la Foi ont fait part à Mgr Dontenwill de la mort de M. Joseph Terret, ancien président de l'Œuvre.

Cet homme de bien s'est endormi dans le Seigneur à Lyon, le 25 avril 1910, à l'âge de 78 ans, après une vie pleine de mérites, dont la majeure partie avait été spécialement consacrée à l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

Ces vénérés Messieurs ajoutent : « Quelque espérance que ce consolant souvenir nous permette de concevoir, nous ne laissons pas de recommander à vos prières le repos de l'âme de notre bien regretté défunt, afin que, si quelqu'une de ces taches que la justice de Dieu aperçoit même dans ses saints retardait l'entrée au séjour céleste de celui dont nous déplorons la perte, vos suffrages réunis aux nôtres contribuent à hâter son bonheur. »

En l'absence du Supérieur Général, le T. R. Père Vicaire s'est empressé d'offrir à ces Messieurs l'assurance que leur pieuse demande serait entendue, que tous les nôtres se feraient un devoir de prier pour le défunt et de porter son souvenir au saint Sacrifice de la messe.

Œuvre de la Propagation de la Foi.

L'Œuvre de la Propagation de la Foi vient de publier le Compte rendu financier de l'année 1909. Les recettes se sont élevées à 6.711.461 fr. 84, en augmentation de 308.875 fr. 10 sur celles de l'année 1908.

A cause de l'heure tardive à laquelle ces renseignements ont paru, il nous est impossible de reproduire aujourd'hui les appréciations qui accompagnent ce Compte rendu. Du moins on lira avec intérêt les lignes suivantes qui rappelleront les recommandations qu'adressait à toute la Famille, l'an dernier, notre Révérendissime Supérieur général :

« Nous ne pouvons mieux terminer qu'en adressant une prière à tous les chefs de mission. Que dans chaque vicariat, que dans chaque station, l'Œuvre de la Propagation de la Foi soit régulièrement établie ; que les sommes

recueillies parviennent annuellement aux Conseils centraux ! Sans doute, les néophytes ne nous consacreront d'abord que des dons bien minimes, mais cette obole sera si touchante et si glorieuse aux yeux de Dieu ! Puis ne serait-ce pas pour tous nos bienfaiteurs un spectacle réconfortant de voir les conquis d'hier devenir à leur tour les conquérants de demain !

CANADA

Tableau historique des missionnaires Oblats au Témiscamingue de 1843 à 1909.

Le R. P. Pelletier, *o. m. i.*, vient de publier un tableau intéressant des travaux de nos Pères dans la région du Témiscamingue. Ce tableau comprend une cinquantaine de portraits, un grand nombre de paysages, églises, etc. Il forme une des plus belles pages de l'histoire de la colonisation, et le résumé le plus éloquent des travaux de nos missionnaires. Au surplus, la note explicative suivante accompagne le tableau.

Comme la création récente d'un vicariat apostolique au Témiscamingue devait nécessairement amener des changements dans cette belle région de colonisation et susciter de nouvelles entreprises, les Pères Oblats de Ville-Marie ont offert à Mgr E.-A. Latulippe les missions qu'ils avaient fondées et desservies jusqu'à ce jour avec prière d'y mettre à leur place des prêtres séculiers.

Sur ces instances Sa Grandeur a bien voulu s'engager à installer des curés dans les quatre missions suivantes : Lorainville, Fabre, St-Isidore et St-Placide. Quatre ou cinq ans auparavant les Oblats avaient déjà remis à Mgr N.-Z. Lorrain, alors chargé du Témiscamingue, quatre autres missions qu'ils avaient fondées : St-Bruno de Guigues, Cobalt, Haileybury et New Liskeard. Dix prêtres séculiers sont actuellement chargés de ces florissantes paroisses.

Grâce au concours puissant de tous ces prêtres zélés et à la bonne entente qui existe entre eux et les Oblats, il sera possible, si aucun obstacle ne vient entraver la marche de la colonisation, de présenter à Monseigneur l'Evêque en 1910 cinq nouvelles paroisses : Guérin, St-Eugène, La Loutre, La Rivière Blanche et le Canton Latulippe. De plus, si les travaux du chemin de fer du Transcontinental ne subissent pas de retard, il nous sera donné de voir avant longtemps à la jonction de l'Haricannaw et du Transcontinental (140 milles plus haut que Ville-Marie) un nouveau centre d'apostolat ouvert par les Oblats et la création prochaine de belles et nombreuses paroisses. Mais ces fondations ne se feront pas sans ressources et ne seront pas peuplées sans réclame. C'est pourquoi j'ai publié avec l'assentiment de mes supérieurs ce tableau, espérant qu'il recevra partout l'accueil le plus sympathique.

Avant longtemps, les paroisses du Témiscamingue seront assez nombreuses et assez florissantes pour faire du vicariat apostolique du Témiscamingue l'un des plus beaux diocèses du Canada.

PREMIÈRE PROVINCE DES ÉTATS-UNIS

La journée du Sacré-Cœur à S.-J[h] de Lowell,

PAR LE R. P. BRULLARD.

Une grande journée ! Nous ne trouvons pas un meilleur titre à donner au jour qui vient de se terminer. C'est celui que consacre l'histoire aux dates des batailles gagnées, des événements mémorables, des découvertes ouvrant à la science de plus vastes horizons ; une grande journée est aussi pour les familles, celle qui unit deux destinées ou confie aux époux un petit ange à aimer.

A plus forte raison, c'est pour une paroisse, cette autre

famille, une grande journée, celle qui l'a rapprochée du Cœur Sacré de Jésus, lui a fait mieux connaître son amour, lui a communiqué la flamme dont il est embrasé. Et c'est hier, premier jour du mois d'avril, premier vendredi du mois, que ce grand événement, prélude et présage d'autres succès, s'est accompli.

La préparation.

Ce jour a eu une préparation sérieuse, sans réclame tapageuse, cependant. La prière, et de toutes la plus agréable au bon Dieu, celle des enfants, le zèle d'un pasteur et sa volonté déterminée de sauver les âmes confiées à sa sollicitude ont été les grands moyens employés.

Dès son arrivée dans la paroisse St-Joseph de Lowell, le R. P. Watelle, effrayé de la lourde responsabilité imposée par l'obéissance aux premières années de son ministère, et résolu, coûte que coûte, à se donner de tout cœur à ceux dont il était le jeune curé et le jeune supérieur, se demanda quel moyen prendre pour arriver au but désiré : la gloire de Dieu, le bien des fidèles.

Il ne chercha pas longtemps. Il connaissait la promesse formelle de Notre-Seigneur aux prêtres qui se feraient les propagateurs de la dévotion au Cœur Sacré de Jésus. Pour eux, des grâces spéciales de conversion ; pour eux, l'onction de la parole apostolique qui touche les cœurs les plus endurcis.

C'est ce que voulait le R. P. Watelle. De suite il se mit à l'œuvre. Ceux qui ont entendu sa chaude parole ont apprécié l'ardeur déployée par lui à manifester les richesses de ce trésor inépuisable : le Cœur de Jésus, Cœur d'un Dieu, Cœur de chair d'un homme.

Il était déjà bien-aimé à Lowell, le Sacré-Cœur, et son jour de prédilection, le premier vendredi du mois, était un jour de communion pour beaucoup, de prières pour tous. Il fallait plus encore. Il fallait offrir au Sacré-Cœur

un présent inestimable d'autant plus précieux qu'il était à la fois le plus désiré et le plus difficile à obtenir — on le pensait du moins — celui des hommes répondant par l'amour à l'amour du bon Dieu.

Les enfants de nos écoles commencèrent la lutte, car, vraiment, c'était une lutte à entreprendre contre des habitudes enracinées, et Dieu sait s'il est facile de changer des habitudes et de les réformer. Pour en sortir victorieux on avait une arme puissante : la prière. Les enfants prièrent, et à la prière unirent les sacrifices.

Ils avaient reçu de petites feuilles imprimées spécialement pour eux sur lesquelles ils devaient marquer leurs bonnes œuvres : petites mortifications, heures de silence, prompte obéissance à leurs parents, chapelets à réciter, visites à l'église et cela pendant neuf jours. Quelle belle et touchante neuvaine ! Nous ne connaissons pas de lecture plus attachante que celle de ces petites feuilles de papier, révélatrices de cœurs d'enfants, nous racontant ce qu'ils ont fait pour le bon Dieu.

Ajoutons que les mères surtout aidèrent leurs chers petits. Plusieurs se réservèrent d'inscrire elles-mêmes les actes de piété des enfants : garantie de loyauté et en même temps précieux encouragements. On pourrait continuer et ainsi nos familles chrétiennes seraient plus semblables à la sainte famille de Nazareth.

Ces prières devaient être exaucées. Pour la première fois, les Pères se mirent au confessionnal l'avant-veille du premier vendredi et furent très occupés, ce qui n'empêcha pas que le lendemain l'affluence des pénitents fut plus grande encore que de coutume, ce qui n'est pas peu dire. Près d'un millier d'hommes s'étaient empressés de revenir se confesser trois semaines ou un mois après leurs retraites pour le premier vendredi, et pour beaucoup c'était pour la première fois que ce jour-là les verrait à la sainte Table.

La journée.

Aussi dès 5 heures du matin, l'église était remplie, jamais les communions ne furent si nombreuses. Les ciboires aux centaines d'hosties étaient bientôt vides et remplacés. Comme le Cœur Sacré de Jésus devait être heureux de se donner à ces chrétiennes et à ces chrétiens résolus de l'honorer !

La messe d'exposition fut comme toujours une messe pieuse de communion embellie par les chants de nos cantiques et la ferveur des supplications.

Pour la première fois une grand'messe était célébrée à 8 heures et les enfants la chantèrent, heureuse innovation qui attirera bien des grâces du ciel. La louange des petits est la louange la plus parfaite du Très-Haut. Une instruction spéciale pour eux du Rév. Père Supérieur leur rappela leurs devoirs et leur demanda de redoubler de prières pour assurer le succès de la grande journée du Sacré-Cœur.

Les fidèles se succédèrent à l'église pour adorer le Très Saint Sacrement exposé pour recevoir leurs hommages. Jésus-Hostie était sur son trône d'amour donnant audience à son peuple. Et d'heure en heure, on égrenait le chapelet, on chantait des cantiques, on acclamait le divin Roi ; et comme l'encens, la prière s'élevait des cœurs suppliants vers l'autel de la miséricorde, pendant que la flamme, symbole d'une autre meilleure, consumait les chandelles bénites aux pieds de Notre-Seigneur.

Il est midi. Jadis à cette heure, celle du repas, l'église était presque déserte. Il n'en sera plus de même. Car dans la rue les passants se sont arrêtés pour voir défiler un cortège aimé, celui de nos chers orphelins et de nos chères orphelines. Les voilà agenouillés devant le Dieu qui leur a donné comme mères, les bonnes Sœurs Grises. Comme ils ont prié pour elles et pour leurs bienfaiteurs et leurs bienfaitrices — y a-t-il pour ceux qui leur ont donné le pain

matériel une plus belle récompense ? — ils ont écouté les recommandations qui leur ont été faites ; une surtout les a frappés et ne sera jamais oubliée. Il faut que pendant le mois d'avril chaque enfant, par ses prières et ses sacrifices, convertisse un pécheur. Autant d'enfants, autant de conversions. Et pourquoi pas ? Le Cœur de Jésus ne se laissera pas vaincre en générosité et n'est-ce pas son plus ardent désir de se conquérir des adorateurs ?

Il faut que les orphelins retournent sous le toit qui les abrite ; d'autres enfants arrivent, ce sont les jeunes filles du couvent, puis les plus petites, celles des dernières classes. Comme l'heure de garde s'écoule vite et doucement à la fois ; ce sont toujours les mêmes prières ; les mêmes acclamations, la même réponse unanime : Cœur sacré de Jésus, ayez pitié de nous ; mais pour ce Cœur sacré, c'est une joie toujours nouvelle qui se répète sans cesse, et de même qu'en paradis, Jésus ne se lasse pas d'entendre toujours le même hosanna des élus de son cœur, de même dans ce paradis sur la terre qu'est l'église du bon Dieu il ne saurait se lasser d'entendre ces voix de l'âme, lui criant et leurs misères et leurs angoisses.

Un bien lourd sacrifice avait été imposé aux dames et aux demoiselles. Elles étaient exclues de la cérémonie de clôture : toutes en comprirent la raison. Elles savent bien qu'avant tout il faut gagner les hommes. Un chef de famille chrétien, mais c'est le bonheur assuré de la mère et de l'épouse. Peut-être quelques-unes se sont plaintes, mais pour peu qu'elles réfléchissent elles remercieront leur pasteur d'avoir pris une mesure qui s'imposait.

D'ailleurs, elles eurent leur heure spéciale, leur salut, leur consécration, leur bénédiction. On nous excusera de ne pas en dire plus ; ces exercices furent les mêmes que ceux dont nous allons parler. Elles prièrent beaucoup pour les âmes auxquelles les unissent des liens si étroits. A elles et aux enfants nous devons la joie d'avoir vu tant d'hommes accourus pour répondre à notre appel.

L'heure des hommes.

Aux soirs de leurs retraites les hommes mariés et les jeunes gens remplissent la vaste nef de l'église Saint-Jean-Baptiste. Cette affluence est de beaucoup dépassée. Nous avons voulu pénétrer dans le temple, nous ne le pouvons pas ; il n'y a plus de place et les hommes arrivent de plus en plus nombreux ; ils débordent dans le vestibule et sur les escaliers de l'église. Les galeries sont remplies. Ils sont près de trois mille.

Jamais pareil spectacle n'avait été vu à Lowell. Que dire du bonheur de l'organisateur de cette fête? Il a beaucoup travaillé et prié ; comme il est récompensé! « C'est le plus beau jour de ma vie », m'a-t-il dit, en me demandant ce compte rendu. Je le crois. Quel jour plus beau pour un pasteur, jour beau comme l'espérance qui lui montre à l'aurore de son labeur, une moisson à recueillir et lui promettant d'entrevoir pour un avenir prochain des résultats plus magnifiques encore. Nous l'avons déjà dit, il n'y eut pas de réclame. Le jour même *l'Etoile* avait publié un chaleureux appel aux hommes ; et plusieurs trouvèrent que c'était un peu tard.

Le R. P. Graton dit d'abord le chapelet. Entre chaque dizaine il donne connaissance des recommandations déposées dans la corbeille, près de la table de communion. Que de misères de toutes sortes à soulager. Comme nous avons besoin de la tendresse de ce Cœur qui nous a tant aimés, et comme il les connaissait, Celui qui s'est donné à nous pour les soulager.

Avant la cinquième dizaine on énumère les grâces obtenues ; elles sont nombreuses et variées. Nous avons surtout remarqué les guérisons obtenues, guérisons du corps, guérisons de l'âme. Jésus est toujours le médecin compatissant rendant la santé perdue. Et plus il sera aimé, plus il multipliera ses faveurs.

Le R. P. Watelle est en chaire et contemple son magni-

fique auditoire. Ce spectacle l'électrise, il laisse parler son enthousiasme ; il se surpasse lui-même. Voilà bien la véritable éloquence, celle du cœur. Oh ! si seulement ces paroles, brûlantes comme la lave du volcan, étaient reproduites intégralement et conservées dans la mémoire de tous.

Il a voulu donner les hommes au Sacré-Cœur. Bien des fois on a voulu par charité le renseigner en lui redisant qu'il courait à une défaite certaine. Demander les hommes tous les mois, leur inspirer une dévotion véritable au Sacré-Cœur, quand ils paraissent si éloignés de lui : c'est un rêve irréalisable, ce serait un miracle.

Un miracle : il a eu lieu. Le voilà, plus éclatant encore qu'on ne l'espérait. Sous des apparences dures et froides les hommes ont un bon cœur, se donnant à ceux qui savent en trouver le chemin. Demander peu, c'est risquer de ne rien obtenir ; demander beaucoup, c'est le meilleur procédé d'obtenir beaucoup.

Quelques-uns peut-être parmi les hommes présents sont venus attirés par la curiosité pour voir une cérémonie nouvelle ; quelques-uns peut-être sont venus pour avoir la paix avec leurs épouses. Peu importe ! ils ont obéi, ils se sont laissé prendre et n'ont pas été rebelles ! Ils sont heureux maintenant d'être avec leurs frères aux pieds de Jésus dans son sacrement.

Presque tous, sinon tous, sont venus pour se consacrer au Sacré-Cœur, mieux le prier, mieux l'aimer et mieux le servir. Notre-Seigneur, le maître du ciel et de la terre, est présent sous les apparences d'un petit morceau de pain, il les voit, il les écoute, il les exauce. Il sera leur compagnon du pèlerinage terrestre et leur ami fidèle.

L'orateur, dans un tableau saisissant de triste réalité, nous parle des tristesses du travailleur.

Sans repos ni trêve, il s'est livré à la fatigue du labeur, la sueur a coulé de son front et, avec courage, il a rempli sa rude tâche. Ah ! si du moins, en rentrant à la maison,

il pouvait voir en paix ses enfants manger le pain gagné par lui, il serait payé de ses peines.

Il n'en est pas toujours ainsi. La paix ne règne pas toujours au foyer domestique ; des torts réciproques, le hideux péché ont éloigné l'un de l'autre deux cœurs qui jadis s'étaient promis une inaltérable fidélité. Et puis, la misère est venue et le malheur s'est installé au foyer. A l'homme, cependant, il faut l'amour et la tendresse. Que fera-t-il ? où ira-t-il chercher ce trésor ?

Hélas ! nous ne le savons que trop. Il voudra se consoler dans les cabarets ; il boira, il demandera à l'ivresse l'oubli de ses maux et le malheureux ne fera qu'appesantir sur lui une calamité plus épouvantable encore.

Au malheur, à la misère, à la discorde vient s'ajouter le remords, suite du péché et du déshonneur. Et parce qu'il a souffert, il faut que cet homme souffre encore plus, que le mal soit plus inexorable. Comment sortir de cet enfer ?

Eh quoi ! était-ce pour une telle destinée que Dieu l'a placé sur la terre ?

Mille fois non. Il avait une autre route à suivre que celle qui le livrait à la débauche ; un autre refuge que le cabaret lui était ouvert : c'était son église, l'église de Jésus, l'église du Sacré-Cœur. Le Sacré-Cœur l'attendait.

Il attendait depuis longtemps ces hommes ployés sous la douleur, ces cœurs broyés par la souffrance, ces âmes immortelles livrées à l'iniquité. Il les attendait, il les a aujourd'hui.

Oh ! si jamais il faut prier, c'est bien à cette heure solennelle : c'est l'heure de la bonté, l'heure de la suavité, victorieuse des vices, ces suppôts de l'enfer.

Les pessimistes ont dit aussi au R. P. Supérieur, que si les hommes venaient une fois, ils ne reviendraient pas. Eh bien ! les hommes donneront un démenti à leurs détracteurs. Tous les premiers vendredis, ils viendront plus nombreux ; et cette première victoire est le prélude d'autres triomphes. Le premier pas seulement coûte, il est

fait ! c'est un grand progrès, et si maintenant on reculait... Non, non, les hommes ne le voudront pas. Leur Dieu, leur curé, leurs pères, leurs anges gardiens comptent sur eux. Donc au premier vendredi du mois de Marie, ce sera plus beau encore. Et ainsi commencera le mois le plus doux.

L'orateur a cessé de parler, et sous le charme son auditoire écoute encore sa parole. Le cantique : « Nous voulons Dieu » retentit ensuite, et, certes, jamais paroles n'étaient mieux appropriées aux pensers de tous, elles étaient l'écho de leurs âmes.

Voilà maintenant de nouvelles supplications, avec l'énumération des grâces à solliciter. S'il y en a une importante, c'est bien celle, qui seule peut assurer notre salut, celle d'une bonne mort. Toutes les circonstances des dernières douleurs de la vie luttant contre le trépas, sont redites avec une profonde émotion et pour chacune d'elles, une grâce spéciale est demandée, et tous de répondre : « Cœur sacré de Jésus, ayez pitié de nous ».

La prière est devenue plus fervente, les cœurs sont de plus en plus sous l'influence de la grâce.

Jésus va bénir ceux qui veulent se donner à lui. Après le *Tantum ergo*, un acte de consécration est prêché par le R. P. Watelle. C'est le couronnement de la fête, et, si c'est possible, l'ardeur de l'oblat est plus intense encore.

O travailleurs, ô ouvriers, ô chefs de famille, ô vous auxquels le souci du pain de chaque jour fait oublier l'oraison dominicale, vous qui souffrez, réjouissez-vous ! Au premier vendredi du mois d'avril vous avez appelé le Cœur sacré de Jésus. Vous en êtes certains, vous pouvez compter sur son amour, et plus vous l'aimerez, plus vous aurez de force et de consolation pour accomplir la grande œuvre de votre salut.

Jésus bénit ses hommes. Les acclamations au Sacré-Cœur retentissent une fois de plus. Tous de chanter de toute leur âme le chant de clôture : « Pitié mon Dieu », le chant de Montmartre, le chant du Sacré-Cœur.

L'auditoire est toujours fidèle. Les hommes, ordinairement trop empressés de s'en aller, cette fois restent à leur place et chantent.

Ils ne s'en iront qu'à regret, emportant dans leurs cœurs, embaumés par le parfum de la prière, l'impérissable souvenir de la première grande journée du Sacré-Cœur.

N'oublions pas de louer les soldats de Jésus-Christ, gardes de son sacrement, qui, en armes, comme une couronne de vaillants, entouraient l'autel. C'est la garde qui porte le noble nom du comte de Frontenac, nom synonyme de courage chevaleresque et de fidélité.

Messieurs de la Garde Frontenac, et vous, son capitaine éprouvé, M. Albert Bergeron, merci de l'exemple que vous avez donné. Nous savons que pour le bon Dieu et son Verbe incarné, nous vous retrouvons toujours, heureux de rehausser l'éclat de nos fêtes.

Merci aussi, mes chers enfants, joyaux de nos écoles, espérance de la paroisse, merci pour vos prières, vos sacrifices et vos bonnes œuvres. Les anges, vos frères, les connaissent et un jour vous les retrouverez, éclatants fleurons de votre couronne de gloire.

Merci à tous, religieux et religieuses, pères et mères de famille, jeunes gens et jeunes filles ; merci à vous surtout, messieurs, au nom du Sacré-Cœur, d'avoir accompli plus que votre devoir. Tous, vous avez concouru à l'éclat de cette fête qui se renouvellera tous les mois.

Grâce à vous tous, la paroisse Saint-Joseph de Lowell sera la paroisse privilégiée du Cœur sacré de Jésus.

P. Brullard, *O. M. I.*

Nous ne saurions mieux clore cet article qu'en reproduisant le « merci aux hommes » adressé par le R. P. H. Watelle à ses bons paroissiens.

« Vous avez donné, hier soir, un spectacle de dévotion qu'on avait déclaré complètement impossible. Vous avez étonné la paroisse. Mais, moi, vous ne m'avez pas étonné,

je comptais sur vous, j'étais sûr de vous, et j'avais raison.

J'ai passé avec vous, hier soir, une des plus belles heures de ma vie, j'étais fatigué ; mais mon cœur de prêtre n'en pouvait plus de joie.

Aussi, ce matin, j'ai dit la sainte messe pour vous. Et quand j'ai tenu dans mes mains l'adorable Hostie que nous avons ensemble adorée et acclamée, hier soir, j'ai remercié le Sacré-Cœur de la grande chose qu'il avait faite par vous et avec vous, et de nouveau je lui ai demandé de vous bénir.

Et vous aussi, les hommes, vous étiez heureux ; je l'ai senti tandis que je vous parlais, je lisais dans vos yeux, je devinais les émotions de votre cœur, je sentais qu'avec vous, il est vraiment possible de faire de grandes choses. Quand vous passiez devant moi, que vous me tendiez votre bonne main de travailleur, votre main durcie par le labeur du jour, main honnête, franche, loyale, interprète d'un cœur qui se donne et ne se retire plus, je vous entendais dire : « Ce coup-ci, ça y est, Père, vous pouvez compter sur nous. »

Eh bien, oui, je compte sur vous. Vous étiez près de trois mille, hier ; la prochaine fois, vous serez davantage encore. Il n'y aura pas un pouce dans l'église et jusque sur les marches de l'autel qui ne soit occupé par vous.

Encore une fois, au nom du Sacré-Cœur, merci. »

PREMIÈRE PROVINCE DES ÉTATS-UNIS

Extrait d'un journal du Nebraska relatant le départ du Révérend P. Kirwin pour son nouveau poste, le supériorat de la maison de Buffalo.

« Mardi soir 7 février, les paroissiens de l'église Saint-Patrick de Mc Cook se sont rassemblés dans la salle Monte-

Cristo pour présenter leurs hommages au R. P. Kirvin, *o. m. i.*, qui, pendant deux ans, a été curé de cette paroisse, et qui la laisse maintenant pour aller prendre la direction de la paroisse des Saints-Anges, à Buffalo, New-York.

L'immense foule qui remplissait la salle jusqu'à déborder a été une marque indéniable de l'affection et de l'estime qu'ont pour lui ses anciens paroissiens. Ce fut incontestablement le plus grand rassemblement de catholiques qu'on ait jamais vu à Mc Cook, rassemblement d'amis et d'anciens paroissiens venus de partout à cette occasion, même de Denver.

Cette unanime et spontanée expression de regret du départ du R. P. Kirwin est le frappant témoignage du zèle inlassable, du dévouement à toute épreuve, de l'abnégation de ce digne prêtre.

Les rapports qui ont toujours existé entre lui et ses ouailles ont été marqués au coin de l'intimité et de la cordialité. Ainsi que l'a dit, et avec beaucoup de vérité, un des orateurs : l'arrivée des Pères Oblats au milieu de nous a été une vraie bénédiction. L'union et l'évidente harmonie qui a toujours existé entre le P. Kirwin et son troupeau est due en grande partie à son tact, à sa constante courtoisie et à son accueil de bon aloi. Nous sentons en perdant le P. Kirwin que nous perdons un prêtre d'un rare talent et d'un courage exceptionnel.

Mais si la douleur de voir partir le P. Kirwin fut grande et sincère, elle fut cependant atténuée par l'assurance que les Pères Oblats resteraient toujours à Mc Cook. Les individus peuvent être changés, mais les méthodes et les traditions des Oblats, ces méthodes que nous avons appris à connaître et à aimer, resteront au milieu de nous avec leur bienfaisante influence.

Le Sacre de Mgr Fallon, O. M. I., Evêque de London.

Le lundi 25 avril 1910, fête de saint Marc évangéliste, en la cathédrale Saint-Pierre de London (Ont) Canada, Mgr Fallon, *o. m. i.*, ancien provincial de la première province des Etats-Unis, évêque nommé de London, a reçu la consécration épiscopale des mains de Mgr Mc Evay, archevêque de Toronto, métropolitain du nouvel évêque et son prédécesseur immédiat sur le siège de London.

Sans revenir sur les cérémonies liturgiques du sacre, maintes fois décrites dans nos « Missions », disons seulement que ces cérémonies déjà si belles, si expressives, étaient encore rehaussées de la présence d'un nombreux clergé : religieux, prêtres, dignitaires, évêques et archevêques venus des Etats-Unis et du Canada. La Congrégation y était représentée dans tous les degrés de sa hiérarchie ; pour la Famille entière et plus spécialement pour l'Administration générale : Mgr Dontenwill, supérieur général ; pour l'Episcopat : Mgr Langevin, archevêque de Saint-Boniface ; pour les Provinces et Vicariats : le R. P. J. Dozois, provincial du Canada, etc. ; pour les Maisons et les Œuvres : le recteur de l'Université d'Ottawa et les supérieurs des Etats-Unis, etc.

Par une faveur précieuse que Dieu accorde bien rarement, même aux familles bénies du Canada, le nouvel évêque avait pour heureux témoins de son sacre : son père, sa mère, six frères, dont deux Oblats (le R. P. James Fallon, de l'Université d'Ottawa, et le F. Charles Fallon, du scolasticat de Tewksbury), et d'autres parents.

A la messe que célébrèrent ensemble le prélat consécrateur et le nouvel évêque, Mgr Shahan, recteur de l'Université catholique de Washington, prononça le discours de circonstance. Le soir, aux vêpres pontificales, ce fut le tour

du R. P. Nolan, *o. m. i.*, de la première province des Etats-Unis.

En outre de ces deux sermons très éloquents, il faudrait mentionner et les adresses présentées par le clergé, les fidèles, les sociétés catholiques du diocèse, et surtout les réponses que Mgr Fallon fit avec tant d'à-propos et un rare bonheur d'expression.

A un mot de Mgr Fallon qui se disait quasi étranger dans sa ville épiscopale — et le fait est que jusqu'au samedi précédant le sacre, il n'était jamais entré à London, — on répondit à Sa Grandeur que nul n'était étranger qui était envoyé par le Pape. Et d'ailleurs ce mot fût-il vrai, prononcé la veille, qu'il ne l'était déjà plus le lendemain. Car on peut assurer que l'impression la plus caractéristique, celle qui est restée de ces fêtes, n'était pas l'impression de leur splendeur, encore que la magnificence des pompes liturgiques ait frappé bien des esprits, mais plutôt l'impression de la puissante influence et du charme qui semblaient émaner du nouveau Pasteur, et lui gagner, dès le premier jour, la confiance et l'affection de ses ouailles.

Que la Vierge Immaculée, dont Mgr Fallon reste l'Oblat, daigne obtenir de son divin Fils toutes grâces pour l'évêque et toutes bénédictions pour le diocèse où nombreuses sont encore les brebis en dehors du bercail.

Ad multos annos.

MANITOBA

L'Œuvre de presse catholique des RR. PP. Oblats.

En date du 10 février dernier, le R. P. J.-P. Magnan, provincial de la Congrégation des *O. M. I.*, au Manitoba, a adressé à tous les religieux sous sa juridiction une circu-

laire leur recommandant l'œuvre de la presse catholique dont les Pères allemands de Winnipeg (le R. P. Cordès particulièrement) ont pris l'initiative, il y a quelques années, et qui publie déjà trois journaux hebdomadaires : un en allemand, un en anglais et un troisième en polonais. De plus, Sa Grandeur Monseigneur l'archevêque a confié aux Oblats la publication d'un journal en langue ruthène, qui commencera à paraître sous peu. L'*Ami du Foyer*, de Saint-Boniface, excellente revue familiale de plus en plus goûtée et recherchée, est la cinquième publication dont la Congrégation a la direction. Comme on le voit, ces zélés missionnaires qui, pendant plus d'un demi-siècle, ont évangélisé au prix d'héroïques sacrifices les sauvages de l'Ouest, comprennent les besoins de notre temps. Ils réalisent l'importance et la nécessité de la presse catholique, cette œuvre vitale entre toutes, que le Souverain Pontife Pie X ne cesse de bénir et d'encourager. *En vain*, disait-il encore récemment, *vous bâtiriez des églises, vous prêcheriez des missions, vous fonderiez des écoles, toutes vos bonnes œuvres, tous vos efforts seraient détruits si vous ne saviez manier en même temps l'arme défensive et offensive de la presse catholique, loyale, sincère.* Les sauvages disparaissent peu à peu, la civilisation envahit nos vastes plaines, l'instruction se développe et l'avenir est à ceux qui s'adaptent aux exigences nouvelles. Vraiment les Oblats ne peuvent faire œuvre plus belle ni plus nécessaire dans les circonstances présentes que de répandre par la bonne presse la lumière de la vérité au sein des diverses populations établies dans cette partie du pays. Cette œuvre, digne de toutes les sympathies des cœurs catholiques, rappelle en quelque manière la grande œuvre des Assomptionnistes de Paris, ces chevaliers intrépides, ces moines croisés, dont la plume vaut une épée.

Pour donner plus de stabilité à cette œuvre si importante et destinée sans doute à se développer beaucoup, le R. P. Provincial l'a prise sous sa direction immédiate.

Comme la bâtisse actuelle de l'imprimerie avait été construite et aménagée pour la publication d'un seul journal et qu'elle est devenue bien insuffisante pour les diverses publications mentionnées plus haut, il a décidé de construire un autre local suffisamment spacieux pour les réunir toutes. Les travaux sont déjà commencés depuis le 10 mars. Cet établissement sera à proximité de la maison provinciale qui doit être construite dans un avenir prochain. Une portion du terrain que la Congrégation a acquise en 1904 sur la rue McDermott, à Winnipeg, pour y établir l'église du Sacré-Cœur, a été consacrée à cette double fondation. La maison provinciale servira de résidence au personnel Oblat qui sera occupé à cette œuvre de bonne presse.

C'est une œuvre essentiellement catholique que veulent faire les Oblats. « Inutile de dire, déclare le R. P. Provincial, qu'il n'y a pas ombre d'une tendance quelconque à favoriser une nationalité plus qu'une autre et que nous n'avons en vue que le plus grand bien et le succès de l'œuvre. Parmi nous *non est distinctio Judæi et Græci... omnes enim vos unum estis in Christo Jesu.* Tout ce que nous voulons, c'est de faire une œuvre chrétienne et catholique, une œuvre d'Oblats... *Dum omni modo Christus annuntietur, et in hoc gaudeo, sed et gaudebo.* »

Ces cinq publications en langues différentes : français, anglais, allemand, polonais et ruthène, annoncent bien la bonne nouvelle du Christ *omni modo.* Cette œuvre apostolique s'inspire des origines mêmes de l'Eglise, du miracle de la Pentecôte. Elle tient compte du respect de l'Eglise pour la langue maternelle de chaque nationalité. La Congrégation des Oblats de Marie Immaculée est particulièrement bien outillée, continue la *Semaine religieuse de Saint-Boniface,* pour mener cette œuvre à bonne fin et lui procurer les hommes nécessaires. Elle possède dans le Limbourg hollandais un juniorat qui est devenu une pépinière de sujets parlant l'allemand, le polonais et le bohémien, ainsi que le français et l'anglais.

Nous félicitons donc chaleureusement les Révérends Pères Oblats de leur généreuse entreprise dans laquelle ils ont dû engager de considérables intérêts financiers, et nous leur souhaitons un plein et entier succès. Puissent ces journaux catholiques pénétrer dans toutes les familles! Qu'il n'y ait pas une seule famille catholique sans un journal catholique. Si, comme le disait Léon XIII, *un journal catholique est une mission perpétuelle dans une paroisse*, il est aussi la source d'inappréciables bienfaits au sein de la famille. Sa lecture communique aux esprits une foule de connaissances utiles, augmente en eux le sens chrétien et les dispose à accepter docilement et avec beaucoup plus de fruit les enseignements et les directions de notre Mère la sainte Eglise.

Nous ne saurions mieux terminer cet article qu'en rappelant que cette œuvre de presse a déjà reçu la haute approbation et la bénédiction apostolique de Sa Sainteté Pie X.

Une Circulaire de Mgr l'Archevêque de Saint-Boniface.

Mgr Langevin a adressé aux fidèles de l'archidiocèse de Saint-Boniface une circulaire traitant de divers sujets, et en premier lieu du Congrès eucharistique qui doit se tenir à Montréal en septembre prochain, puis de la question des Ruthènes.

Après avoir rappelé la décision prise par l'épiscopat canadien au Concile de Québec, le 30 octobre dernier, de prescrire une quête annuelle pendant dix ans au profit des Ruthènes établis au Nord-Ouest, Mgr Langevin ajoute : Les œuvres à faire au milieu des Ruthènes dans les trois diocèses de Saint-Boniface, de Saint-Albert et de Prince-Albert sont nombreuses. Il y a d'abord le journal catholique ruthène qui doit paraître bientôt à Winnipeg; puis un petit séminaire pour les enfants ruthènes qui se des-

tinent au sacerdoce; et enfin plusieurs œuvres de charité et d'éducation à Winnipeg et à Sifton (Manitoba), et les églises à bâtir dans les trois diocèses.

Aussi c'est avec une bien vive émotion que Nous remercions, dans toute l'effusion de Notre cœur, le vénérable épiscopat du Canada de sa grande charité envers Nos catholiques ruthènes.

Nous pouvons dire à chacun de Nos collègues, avec l'apôtre saint Paul, dans son épître à Philémon : « Nous avons ressenti beaucoup de joie et de consolation, au sujet de la charité, car les œuvres des saints ont été ranimées par toi, frère. »

Quelle consolation et quelle force pour nos bons Ruthènes de trouver de telles sympathies, alors que l'hérésie et le schisme sont conjurés pour leur ravir la vieille foi catholique que leurs aïeux ont gardée au prix de leur sang, et à laquelle ils sont eux-mêmes très attachés! Et pour Nous, évêques de la province ecclésiastique de Saint-Boniface, Nous succombons sous le poids des nouvelles obligations que nous impose l'influence soudaine et considérable de colons catholiques auxquels il faut procurer des prêtres et des églises, et il Nous est particulièrement réconfortant de voir Nos vénérables collègues venir à Notre secours, en temps si opportun, pour Nous permettre de sauver des milliers d'âmes que les schismatiques et les hérétiques ont juré de détacher du sein de la sainte Eglise, notre mère.

Jamais la calomnie versée à flots dans les journaux ruthènes publiés aux frais des hérétiques, l'appât de l'or et de toutes sortes de séductions, fortifiés par des organisations puissantes — hôpitaux, refuges, — n'ont battu en brèche avec plus d'énergie et d'habileté les convictions religieuses de milliers de catholiques.

C'est donc le devoir des catholiques de ce diocèse de faire tout en leur pouvoir pour secourir des frères menacés dans leur foi.

En conséquence, Nous ordonnons une quête pour les

Ruthènes dans toutes les églises du diocèse, le premier dimanche de décembre. Comme il s'agit d'une grande œuvre catholique, Nous désirons qu'à l'offrande des fidèles soit ajoutée celle de messieurs les curés, des institutions d'éducation et des écoles primaires. Nous demandons que chaque montant soit indiqué séparément dans la liste envoyée avec l'argent à M. l'abbé A. Béliveau, procureur à l'archevêché.

Pour Notre part, et à l'exemple de Son Ex. Mgr Sbarretti, délégué apostolique, qui a eu la générosité de Nous remettre à Nous-même la somme de mille piastres (5.000 fr.), à la veille de la clôture du Concile plénier, Nous avons souscrit la somme de trois mille piastres (15.000 fr.) pour le journal catholique ruthène, et, de plus, Nous faisons les frais de la pension et de l'enseignement de plusieurs élèves ruthènes au petit séminaire de Saint-Boniface. Nous espérons donc que chaque prêtre, chaque communauté, chaque famille et chaque catholique, ayant quelques ressources, fera sa bonne part et donnera volontiers sa souscription annuelle pendant dix ans.

Un rapport sur la question des Ruthènes, signé durant le Concile, par Nous et Nos vénérables suffragants de Saint-Albert et de Prince-Albert, prouve quels efforts et quels sacrifices énormes ont été faits par l'épiscopat de l'Ouest canadien, depuis que les Ruthènes sont au pays, pour leur procurer des prêtres de leur rite, des églises, des écoles et sauvegarder ainsi leur foi menacée.

VICARIAT DE CEYLAN — JAFFNA

Pèlerinage de Madhu.

Lettre du R. P. Emile Olive, O. M. I., à son frère.

Madhu, 7 juillet 1909.

Nos fêtes, elles ont été splendides ! Vraiment Madhu est pour Ceylan, ce que Lourdes est à la France. Il y avait dans le camp (car Madhu est en pleine forêt), trente-cinq à quarante mille pèlerins. Mgr Joulain, évêque de Jaffna, était présent avec dix-sept Pères. Il a été impossible de confesser tous les pèlerins qui se présentaient au tribunal de la Pénitence.

L'église était insuffisante pour cette foule, les vêpres pontificales ont été chantées à l'extérieur de l'église, sur l'esplanade, devant la façade.

La cérémonie a eu lieu vers sept heures du soir, à la clarté des flambeaux. C'était un spectacle émouvant de voir cette masse de pèlerins recueillis : pas le moindre bruit dans cette multitude. Le sous-préfet de notre district était, nous a-t-il dit, profondément ému ; remarque que c'est un protestant !

La santé des pèlerins a été excellente, grâce à Dieu et à Notre-Dame. Il n'y a eu qu'un décès. Encore était-ce une femme, malade à son départ. Elle a expiré juste à l'entrée du camp.

L'eau était en surabondance. J'ai fait faire des travaux à la chaussée de l'étang et détourner un torrent, de sorte que cette eau se recueille maintenant dans l'étang. Deux baignoires longues de vingt mètres, larges de deux, et profondes de soixante centimètres, ont été construites sous ma direction. Ces baignoires sont en communication avec

l'étang par des tuyaux en ciment placés sous la chaussée ; on ouvre une vanne et en quelques minutes les baignoires se remplissent. L'une est réservée aux hommes et l'autre aux femmes. Il faut voir la presse du côté des baignoires ! Dans les régions tropicales les bains sont absolument indispensables.

Le « Police magistrate » n'a pas eu à juger une seule affaire. Dans sa visite d'adieu à Mgr Joulain, il exprimait ainsi sa satisfaction : « J'admire la soumission parfaite de tous ces gens aux missionnaires. Où il faudrait vingt policemen, un Père suffit amplement ». Et remarque que dans cette foule, il y a des bouddhistes, des musulmans, des gens qui n'ont aucune religion. Tous, quels qu'ils soient, sont parfaitement soumis aux Pères et obéissent ponctuellement aux ordres qui leur sont donnés.

Le pèlerinage se développera encore. La ligne de chemin de fer qui doit relier Ceylan à l'Inde, passera à quelques kilomètres de Madhu. C'est alors qu'il nous viendra des pèlerins du sud de Ceylan. Maintenant, la plus proche station, Vavuniya, est à quarante kilomètres de Madhu ; malgré ces distances, il nous vient un grand nombre de pèlerins de l'Archidiocèse de Colombo.

Nous avons un bon nombre de baptêmes d'adultes païens à Madhu. Deux Pères sont chargés de cette œuvre. C'est un ministère fatigant, sans doute, mais bien consolant.

Ceux dont l'instruction est suffisante sont baptisés ; les autres sont renvoyés à leurs missionnaires avec une lettre de recommandation, et plusieurs reviennent l'année suivante, après avoir reçu le baptême.

Un Père, originaire de Ceylan, connaissant le sanscrit, très au courant des mœurs des païens et de leur religion, faisait des conférences spéciales pour les infidèles.

Il prêchait sous un arbre, monté sur une estrade faite avec des barils de ciment. Dieu a béni son ministère, puisqu'un millier de païens se groupaient autour de sa chaire improvisée et écoutaient la parole de Dieu avec la plus

grande attention. Plusieurs ont été touchés de la grâce et sont venus se faire inscrire comme catéchumènes. Puisse cette œuvre se développer pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Merci à tous mes bienfaiteurs.

EMILE OLIVE, *Miss. O. M. I.*

CIMBÉBASIE

I. — Mission d'Okombahe.

Extrait d'une lettre du R. P. Jakobi à Mgr le Sup. général.

Cette station a été fondée au mois d'août 1906 ; le R. P. Ignace Mühlhaus, d'heureuse mémoire, en était le premier recteur. Au commencement il vécut dans des conditions très modestes, ce qui influa beaucoup sur sa santé déjà bien affaiblie. Le 20 novembre 1907 il mourait à Swakopmund de la mort des saints, après avoir donné l'exemple d'un grand zèle et d'une parfaite délicatesse de conscience.

Depuis ce temps-là on a construit ici une maison et une petite église qui sert aussi d'école, c'est-à-dire que le chœur de l'église est séparé de l'école par des portes très hautes qui, fermées durant la semaine, s'ouvrent le dimanche pour les exercices de piété. On a ainsi épargné les dépenses d'une école à part.

Okombahe est une réserve de Cafres, l'unique qui existe encore. Depuis trente ans déjà les protestants sont au travail, ce qui montre suffisamment que la mission est très difficile.

J'ai dit que c'est le centre des Cafres, car ici se trouvent le chef et les Grands. C'est d'ici également que des ouvriers

et des familles entières partent pour chercher du travail et surtout que, pour la plupart, ils reviennent, les travaux terminés. Si, par conséquent, nous voulions avoir du succès dans les autres endroits, il était de toute nécessité de nous établir à Okombahe. Ces raisons ont sans doute décidé les supérieurs à fonder cette mission.

Le succès toutefois est lent et pénible. D'après le codex il y a eu vingt-cinq baptêmes de païens, et dix conversions du protestantisme au catholicisme. Nous espérons que le bon Dieu fera à beaucoup d'autres encore la grâce de connaître la vraie Eglise. Jusqu'ici il y a peu de baptêmes à donner ; la mission protestante, prévoyant peut-être le péril qui la menaçait de notre part, a baptisé tous ceux qu'elle pouvait trouver ; bon nombre même sans aucune instruction. Aussi la vie de ces « païens chrétiens » ne vaut pas beaucoup mieux que celle des païens eux-mêmes.

Voilà justement Amédée (Gottlieb), le frère du chef, qui vient me prier d'ajouter une petite lettre pour Monseigneur. Parmi les Grands, Gottlieb est le seul qui, avec toute sa famille, se soit fait catholique. Naturellement il s'est attiré par là la haine de tous ses parents protestants, et à cause du communisme qui règne chez les noirs, il en a souffert de nombreux désavantages. Malgré tout, cependant, j'espère, non sans raison, qu'il restera fidèle.

Je suis ici avec le cher Frère Klinkhammer ; l'un et l'autre nous sommes en bonne santé et très contents dans notre sainte vocation.

P.-H. Jakobi, *O. M. I.*

Au Général-Evêque.

Ce n'est pas longuement que j'écris. De ma parenté je suis le seul qui soit catholique avec mon fils et toute ma maison, et c'est pourquoi je suis abandonné en ce qui regarde les choses matérielles.

Il y a déjà deux ans que je suis baptisé sans recevoir de

secours de personne; puisque tous mes parents se sont séparés de moi, je te prie, toi qui es préposé à la doctrine répandue dans ce pays, de venir à mon secours, si tu peux, soit avec de l'argent, soit avec des bestiaux. Mais si, pour toi, cela est impossible, alors dis-le-moi et du moins prie pour moi, toi qui es mis à la tête par Dieu, afin que moi aussi je reçoive la grâce du Saint-Esprit. Je ne te vois pas, toi, l'envoyé de Dieu; toi non plus tu ne me vois pas moi-même, mais je te parle et je te salue de tout mon cœur. Que le Seigneur daigne faire porter des fruits à ton œuvre. Je suis

GOTTLIEB GOROSEB
(AMÉDÉE GOROSEB).

II. — L'Œuvre des catéchistes.

L'Œuvre des Catéchistes en Cimbébasie est d'une extrême importance. En effet, si, Dieu merci, nous ne manquons pas de personnel, nous ressentons d'autant plus le manque de bons catéchistes, qui doivent être le trait d'union entre nous et l'indigène. Les protestants, ayant perdu le monopole en cette mission, redoublent de zèle, et si nous ne voulons pas rester en arrière, il nous faut, plus que jamais, la coopération d'auxiliaires aptes et consciencieux.

Quoique en théorie nous ayons toujours soutenu le principe de droit égal et de liberté du ministère tant pour les missions catholiques que protestantes, comme étant toutes les deux chrétiennes, nous nous sommes limités généralement — suivant en cela l'avis de notre excellent ancien Gouverneur — à fonder des missions indigènes là où les protestants n'avaient pas occupé la place avant nous. C'est le cas pour notre mission la plus récente de *Gobabis*. Le R. P. Krein, qui s'était déjà distingué pendant la guerre de 1903, en est le Supérieur. Il est secondé par son catéchiste, un jeune Betchouana, originaire de Aminuis, au

bord du désert Kalahari. C'est là qu'un rayon de la grâce divine le toucha. Kiba, c'était son nom avant le baptême, vint à la mission de Windhuk, où il fut élevé. Et tandis que notre Frère cordonnier s'efforçait d'inculquer au jeune sauvage à la peau brune les premières notions de son métier, Kiba reçut à l'école du soir l'instruction chrétienne. Les grandes vérités de notre sainte religion se gravèrent profondément dans l'esprit et le cœur du jeune catéchumène. Je ne veux pas m'étendre plus longuement pour raconter comment la grâce divine fit avancer pas à pas notre jeune Betchouana dans la voie du *ora et labora.*

Au baptême, il reçut, selon son désir, le nom du grand apôtre, saint François Xavier. Comme catéchiste et cordonnier, il est à présent le plus grand soutien du R. P. Krein, à Gobabis.

La lettre suivante, écrite par François Kiba, montre combien le jeune homme, qui maintenant peut avoir 21 ans environ, est digne de sa charge et mérite d'être cité comme exemple pour recommander notre Œuvre des Catéchistes :

« Révérend cher Père,

« Je vous donne des nouvelles de notre école de Gobabis. Nous avançons malgré les reproches des mauvaises gens contre les vérités de notre foi. Nous avons partout les mêmes difficultés, mais j'espère qu'avec la grâce de Dieu, si rien ne vient entraver notre travail, nous réussirons. Mais nous devons nous efforcer d'avancer sans relâche, pour ne pas laisser aux adversaires le temps de nous devancer et d'empêcher notre œuvre. Il paraît que ceux-ci viendront ici prochainement.

Jusqu'à présent les Cafres sont venus régulièrement à l'école malgré les mensonges disséminés contre nous par les indigènes hérétiques.

Que le bon Dieu vous bénisse, mon Révérend Père, et qu'il exauce les prières que vous lui adressez pour les infidèles et les hérétiques au saint sacrifice de la Messe.

J'attends votre réponse concernant les objets que nous vous avions demandés. (Il s'agit ici d'un harmonium ; François Kiba a appris à en jouer.) Si vous le pouvez, envoyez-le bientôt.

Nous allons bien, le R. P. Krein et moi, mais je suis obligé de vous dire que les vivres vont nous manquer. Que la bénédiction de Dieu soit avec vous ! Salut à tous les Pères et Frères.

François-Xavier Kiba Mokgoabon. »

VARIÉTÉS

Au Sud de l'Afrique,

par le R. P. Delagnes.

Il semble qu'après avoir fixé son attention sur l'Afrique du Sud, durant les terribles années de la guerre, on ne doive pas se désintéresser entièrement de la tournure que prennent les affaires après la conclusion du traité de paix.

C'est la raison qui me pousse à écrire ces quelques lignes. Puissent-elles donner, comme je l'espère, une idée aussi juste que possible sur le pays en général et sur la ville de Durban en particulier, qui est la porte naturelle par où tout s'introduit dans ces vastes contrées.

Je ne toucherai pas les brûlantes questions de la politique pour la solution desquelles on a dépensé et on dépense encore tant d'encre dans la métropole aussi bien que dans le pays lui-même.

Je ne prends la question qu'au point de vue du dévelop-

pement du pays et, pour être plus concret, je prends pour type la ville de Durban.

Par l'habitude de suivre sur la carte, pendant les inoubliables événements de la guerre, les marches en avant et les reculs des armées rivales, par le soin qu'on prenait à bien préciser les endroits où elles s'entrechoquaient, on est arrivé à connaître suffisamment la géographie du pays. De plus, par ce qu'on a lu on a pu calculer à peu près la mesure des ressources qu'il recèle dans ses flancs et maintenant, nombre de gens, désireux d'avoir leur part, se sont précipités vers elle avec l'élan qu'on trouve chez tous ceux qu'anime la soif de l'or et qui n'ont d'autre rêve que de l'étancher au plus tôt. En quelques années avant la guerre, et depuis la paix, le mouvement ne fait que s'accentuer plus encore ; on a vu surgir comme par enchantement des villes populeuses là où naguère paissaient les troupeaux. Les bourgades existantes ont vu leur population décuplée ; à l'heure actuelle, elles sont des villes importantes. Leurs rues se sont élargies, alignées et les moindres traces de pâturage ont disparu sous les pieds des chevaux et des bœufs et les roues des chariots. Les petites maisons de tôle à mince apparence ont été jetées à terre, je ne dirai pas sans pitié, mais avec joie, avec frénésie parce qu'elles devaient faire place à de plus amples et plus grandioses constructions. De vastes magasins bordent les rues ; le commerce a pris en quelques années un développement extraordinaire et les articles d'importation pénètrent chaque jour plus avant dans l'intérieur des terres.

La ville de Durban se distingue entre les autres par la rapidité de son agrandissement non moins que par l'entraînement qu'elle apporte dans le développement de son commerce et dans sa marche en avant vers le progrès.

Sa situation géographique sur le bord de la mer, à l'entrée d'une grande baie où les vaisseaux trouvent un abri sûr contre les vents qui soufflent avec une violence sauvage sur la côte est du Sud de l'Afrique, en fait un bon port de

commerce. Mais ce qui rehausse son importance c'est l'absence d'autres endroits pour ouvrir d'autres ports et lui faire concurrence.

A l'extrémité sud, il est vrai, on trouve la ville du Cap avec son port qui attire vers elle le commerce d'une partie de la contrée. Ce n'est pas que les bateaux y soient plus à l'abri qu'à Durban, mais la ville est plus ancienne, les distances plus courtes et partant les transports moins dispendieux. Ce n'est pas là une concurrence, car deux ports convenables ne sont pas de trop pour suffire au trafic d'une si vaste contrée. C'est juste si tous les deux ensemble pourvoient le pays. Au Cap se pourvoient la colonie de ce nom, la colonie du fleuve Orange ; à Durban le Transvaal, et le trafic de cette ex-république avec les pays étrangers est assez grand pour que Durban en soit satisfait.

Durant la guerre ce dernier port, bien que n'ayant été théâtre d'aucun champ de bataille, fut d'un secours et d'une utilité que nulle autre ville de l'Afrique du Sud ne peut revendiquer au même titre. Les vaisseaux apportant vivres et munitions aux armées ne trouvaient plus de place. Trente, quarante, stationnés à l'ancre attendaient en pleine mer que leur tour vînt de franchir le goulet et procéder à leur déchargement. Depuis, le nombre a un peu diminué, mais cela n'empêche qu'on travaille activement à l'agrandissement du port pour qu'il suffise plus tard au plus ample trafic que le développement des nouvelles colonies ne peut manquer de produire.

Cependant, l'amélioration du port ne prend pas toute l'attention. Elle est encore attirée vers l'intérieur où les voies ferrées existantes sont insuffisantes.

Une seule ligne relie le Natal au Transvaal et l'on sent péniblement que ce n'est pas assez. Les marchandises s'accumulent sur les quais, les encombrent pendant que les magasins crient famine. Les commerçants se démènent et font entendre leurs plaintes. Il faut une autre voie ; tout le monde en est d'accord ; plusieurs plans sont tracés ; on

n'attend plus pour leur mise en exécution que le choix du parlement.

Il ne tardera pas; car l'administration anglaise qui a bon œil et ne manque pas de patriotisme voit que Delagoa Bay, bon port, il est vrai, mais qui n'appartient pas à l'Angleterre, menace d'attirer à lui une bonne partie du commerce; ce qui priverait la colonie du Natal d'un gros revenu. Il s'agit d'éviter cette concurrence et pour cela à l'œuvre et vite!

N'allez pas cependant conclure de ce que j'ai dit précédemment que Durban est une ville européenne en tout semblable à celles d'Europe. Non, ce serait une erreur. Durban, quoi qu'on en puisse dire, a un tout autre cachet que celui-là. Sa population s'élève à une grosse soixantaine de mille habitants. Son commerce est grand et florissant, ses rues bien alignées, ses magasins bien fournis, mais que de choses lui manquent par ailleurs pour en faire un petit Londres, ou un petit Paris, ou un petit Bruxelles. Rien que la diversité des races et des couleurs avec les bigarrures de costumes, car en pays libre on est libre de s'habiller comme chacun l'entend, cela seul suffirait à lui donner une tout autre tournure.

Il est telle et telle bicoque adossée à un vaste magasin que les dilettanti de l'esthétique jouiraient de voir raser jusqu'à terre. Elles offusquent les yeux précisément parce qu'elles vont à l'encontre des goûts européens qu'ils ont oublié de déposer au port où ils se sont embarqués. Nombre de nouveaux venus se scandalisent de se voir transportés sur une terre si peu en harmonie avec celle qu'ils viennent de quitter. Et rien n'est plus curieux de constater leur étonnement; c'est au moment même de mettre pied à terre qu'il se manifeste.

Ils croyaient descendre tout comme à Londres ou ailleurs en Europe sur de splendides quais et voilà qu'un tout petit vapeur arrive à leur rencontre en pleine mer, vient prendre position auprès de leur bateau, jette son ancre; puis après

quelques pourparlers entre les matelots de l'un et de l'autre, on attache un grand panier d'osier à la grue, pour procéder par ce moyen primitif au transbordement des passagers, du grand bateau dans le petit. Dans cette opération en pleine mer sombrent beaucoup d'illusions. On en rit, le plus souvent, mais en soi on se dit tout bas qu'on est loin de Londres. Le grand bateau n'a pu franchir le goulet faute de place pour le recevoir au port et le petit vapeur est venu prendre là les voyageurs pour les porter à terre.

Ce transbordement n'a rien d'une civilisation raffinée et donne lieu à de fréquents incidents qui provoquent le rire aux dépens de ceux qui en sont les victimes, dans le panier.

Dans ce dernier six hommes de moyenne grosseur peuvent s'y caser debout. Le nombre augmente ou diminue selon l'embonpoint de ceux qui y entrent.

Le grand et le petit vapeur accolés l'un contre l'autre, gardent difficilement l'équilibre. Le remous de la mer les secoue ; ils balancent toujours plus ou moins, et lorsque le panier soulevé redescend peu à peu et vient toucher le pont, il arrive fréquemment que celui-ci se redressant sous l'action d'une vague inattendue le reçoit assez mal. Il chavire. Personne à la mer ?... non, le cas est rare mais il n'y en a pas moins de cris pour cela. Les enfants pleurent, les mamans crient, les dames se trémoussent et les hommes se hâtent de se lever pour porter secours aux uns et aux autres. Sur le pont, là où règne encore la sécurité, ce n'est que frayeur d'abord puis éclats de rire jusqu'à ce que leur tour vienne d'être eux-mêmes en spectacle.

Lorsque enfin tous les passagers ont subi l'épreuve et que le petit vapeur annonce par le cri strident de la sirène qu'il va se mettre en marche vers le débarcadère, un triple hip ! hip ! hip ! hurrah ! sort de toutes les poitrines. C'est le salut à la mode anglaise et c'est entendu qu'à ce moment-là, il exprime les remerciements dus au capitaine et à ses hommes de ce qu'ils ont bien dirigé la barque. L'enthousiasme cependant semble moins provenir de la recon-

naissance des cœurs que de la joie de se voir prêts à mettre pied à terre. Personne ne pleure en quittant le vaisseau où l'on a passé près d'un mois d'une vie maritime qui n'entre pas dans la vocation de tout le monde. C'est qu'on attendait avec impatience le moment de sentir sous ses pieds un sol plus stable que n'est le pont d'un vaisseau.

Le goulet passé et le débarcadère atteint, chacun s'empresse de serrer la main aux quelques amis qui sont venus à leur rencontre et, heureux de les revoir, chacun rompt sans façon et souvent sans tristesse et serrement de cœur les liens, du reste peu étroits, qui se forment toujours entre passagers pendant une longue traversée. Puis, chacun va chercher un logis sur la nouvelle terre où il se plaira à narrer à ses amis les péripéties du voyage.

Pour nous ne quittons pas le port; rien ne nous presse, mais plutôt examinons de plus près, puis nous jetterons un coup d'œil rapide sur la ville et sa population.

Le port de Durban occupe une bonne partie de la baie, à son ouverture sur la mer. Il est de par la nature amplement favorisé par l'abri sûr qu'il offre aux vaisseaux. Mais il n'en va pas de même, comme nous allons le voir tout à l'heure, à l'égard de la profondeur de ses eaux. De ce côté la nature s'est montrée vraiment parcimonieuse.

La baie est vaste. Elle mesure quatre milles de long sur deux de large. C'est une belle nappe d'eau sur laquelle peuvent pirouetter à l'aise, barques, petits vapeurs et voiliers. Au milieu de son étendue on voit une tache verte sur le fond bleu de ses eaux. C'est un îlot répondant au nom de Salisbury qu'une main propice semble avoir jeté là pour en faire le rendez-vous des joyeux. Au temps où le fléau de la peste sévissait sur la ville de Durban, il fut désigné pour servir de lazaret. Ce fut la perte de son renom ; car depuis lors il est délaissé comme l'ami tombé dans une infortune soudaine. La barque longe ses bords et passe dédaigneuse sans s'arrêter. Il est fui comme un galeux.

A l'extrémité, s'étend à perte de vue une large vallée où

les grandes herbes et les joncs se sont rendus maîtres d'une place probablement occupée autrefois par les eaux de la baie.

C'est un endroit qui fut choisi pendant la guerre pour l'emplacement d'un des inoubliables camps de concentration. On y voit encore les étroites maisonnettes de tôle où vivaient les femmes et les enfants de ceux qui combattaient sur le champ de bataille pour sauvegarder l'indépendance de leur pays.

Au sommet des collines qui forment la ceinture de la vallée descendent deux torrents peu terribles en apparence et qui font cependant une guerre acharnée à la profondeur des eaux. A l'époque de la sécheresse, au cœur de l'hiver, ce n'est qu'un mince filet d'eau. Viennent les pluies de l'été, il s'enfle démesurément. C'est un torrent impétueux qui roule ses eaux avec fracas, entraînant avec elles une énorme quantité de sable qu'il arrache aux flancs des collines qu'il traverse. La baie reçoit à la fois et le tribut de ses eaux et leur charroiement. Elle en souffre cruellement. On s'en aperçoit à l'heure de la marée basse. En maints endroits elle laisse alors apparaître le limon de son fond et témoigne par là que, sans le secours d'une main amie, elle en sera réduite à reculer encore la limite de ses frontières.

Pour comble d'infortune, la mer semble en ces parages prendre plaisir à lui faire du tort. Les divers courants qui la sillonnent en s'entre-choquant s'unissent pour charrier une plus grande quantité de sable dans son enceinte. C'est une particularité de la côte est de l'Afrique du Sud de voir la mer travailler à diminuer son propre empire. Les courants sont tels qu'il n'est pas rare de rencontrer des rivières totalement obstruées à leur embouchure. Le flux y entasse des montagnes de sable. Les eaux de la rivière se ramassent alors, s'étendant dans la plaine jusqu'à ce que leur poussée soit assez puissante pour emporter l'obstacle et se creuser un nouveau lit.

Ce travail ininterrompu de la mer a été et est encore la cause de beaucoup de soucis pour la colonie. L'existence du port de Durban est en cause et l'exploitation d'immenses ressources avec lui. Aussi l'homme s'est mis à l'œuvre et a dressé ses plans pour enrayer l'œuvre néfaste de la mer. Deux immenses digues, faites de grosses pierres et de ciment, s'avançant fort avant dans la mer, témoignent de son activité. On dirait deux grands bras tendus vers les bateaux pour les inviter à entrer ; l'asile est sûr. Quoique inachevées encore elles rendent des services inappréciables et l'envahissement du port par le sable en est diminué d'autant. Par ailleurs une flotille de dragueurs parachève leur œuvre et, de la sorte, les eaux se maintiennent à une profondeur suffisante pour permettre l'entrée des plus gros vaisseaux. De plus amples projets encore sont à l'étude. On veut à tout prix donner à la baie ce que la nature lui a refusé. Son embellissement progresse chaque jour, chaque jour lui apporte un nouvel ornement. Déjà une belle esplanade borde un de ses côtés, et lorsqu'elle lui formera une ceinture complète, ce sera un lieu de promenade à nul autre pareil. On peut en faire le tour presque complet en chemin de fer. Ce n'est pas encore assez. Il est besoin de quelque chose plus moderne et plus confortable, et une Compagnie s'est formée pour répondre à ces exigences. Dans peu de temps le tramway électrique courra tout autour.

A cette baie si belle répond un autre point de vue non moins beau. C'est la colline au pied de laquelle s'étend la ville commerçante ; elle répond au nom de Béréa. De sa crête et même de ses flancs, l'œil embrasse à la fois et la ville, et la baie, et la mer, et les bateaux qui la sillonnent.

Il est rare de trouver site plus beau ; rarement mes yeux ont contemplé un si beau point de vue. A part la cathédrale catholique et l'Hôtel de Ville, on ne voit pas surgir de splendides monuments comme on en voit en Europe, mais cette vue sur la mer a quelque chose de féerique. On

regarde, on regarde encore, et comme fascinés, les yeux ne s'en détachent qu'avec peine. Il faut dire que les yeux ne sont pas seuls à jouir. Le corps entier y trouve satisfaction, car cette colline offre à la fois les avantages de la campagne et les commodités de la ville. C'est le calme le plus complet. Le bruit des lourds chariots et des véhicules de l'invention moderne qu'on voit courir dans les rues, là-bas, y parvient à peine. Les nombreuses villas collées au versant avec leurs jardins toujours épanouis de fleurs, ornementés de pelouses toujours vertes, ombragés par un bouquet d'arbres sur la branche desquels chante l'oiseau et gambade le singe, que faut-il de plus pour faire de ce lieu le plus beau tableau que peintre eût jamais peint ? Que faut-il de plus pour lui donner les attraits de la campagne ? Le bon air ? On l'y sent, certes, quand on monte de la plaine. La brise de la mer y tempère l'ardeur du soleil ; la respiration s'y fait à l'aise ; les poumons se dilatent avec force pour en aspirer davantage. C'est le printemps de la belle France, mais un printemps perpétuel avec le cortège de ses fleurs, de sa verdure et de sa fraîcheur.

Joignez à cela le confortable qu'offre une ville et vous me direz si ce n'est pas là un coin retrouvé du paradis terrestre. Des routes semblables à de larges avenues, des rues alignées au cordeau sillonnent la colline en tout sens. Les unes vont courant sur le versant dans toute sa largeur, d'autres montent en tournant pour adoucir la pente ; d'autres vont grimpant tout droit jusque sur la crête. Le tramway électrique y transporte l'ouvrier et le bourgeois, car l'un aime à jouir tout aussi bien que l'autre. Aussi les voit-on, le soir, vers les 5 heures, sitôt que les magasins ferment et, la journée finie, fuir en toute hâte la suffocante température de la plaine pour aller se délasser et s'égayer à la fraîcheur de la colline. Aussi bien cette colline n'est pas considérée autrement qu'une partie de la ville. C'est la ville haute par opposition à la ville basse ; la ville de nuit où l'on repose par opposition à la ville

de jour où l'on travaille ; la ville de la paix et de la tranquillité par opposition à la ville bruyante du commerce où traitent les hommes d'affaires. Dans cette ville s'agite une population hétérogène qui ne manque pas d'originalité. Toutes les nations des deux hémisphères, toutes les races et toutes les couleurs y sont représentées. Chacune d'elles y conserve jalousement son caratère particulier. Elles y tiennent. La langue, les habitudes, les idées, les qualités et les défauts, c'est un bagage nécessaire que nul ne veut égarer, parce qu'avec lui, quel que soit le coin de terre où l'on plante la tente, c'est un coin de la patrie. Aussi quelle bigarrure de costumes ! Quelle Babel de langues, quelle diversité de tempéraments là où tant de types se rencontrent et traitent de l'un à l'autre ! Quel beau sujet d'études humoristiques que ce spectacle ! La comédie s'y joue en grand. Comme sur la scène, chaque personnage, représenté ici par une race, prend plaisir à se jouer aux dépens de son voisin. Tel qui regarde, le sourire aux lèvres, la frimousse d'un grand Cafre empanaché d'une énorme touffe de plumes, les bras emmanchés d'une longue paire d'ailes et faisant de cet accoutrement bizarre une réclame pour attirer des clients au ricksha qu'il traîne, ne remarque pas qu'il est lui-même en spectacle à l'Arabe qui, derrière lui, drapé dans sa tunique blanche, soulève les épaules de mépris, ne comprenant point qu'une si futile bagatelle puisse attirer l'attention d'un homme sérieux, l'arrêter dans la rue et l'amuser. Par Allah ! ce n'est pas lui qui se laissera distraire par un tel hochet. Et il passe, dédaigneux.

Il serait intéressant d'entrer dans de plus amples détails sur les travaux et les coutumes de chacune de ces races, surtout des trois dominantes qu'on trouve à Durban. Je veux dire : l'Arabe, l'Indien et d'une manière plus particulière le Cafre qui est le peuple du pays et que je connais plus spécialement pour l'avoir étudié de plus près. L'Arabe vient du Caire, d'Alexandrie et d'un peu de toute la côte

est de l'Afrique. Ce qui le distingue ici, c'est, outre son costume, sa fierté naturelle et le fanatisme de sa religion, l'amour du lucre. On dirait qu'il coule du sang juif dans ses veines et ses doigts crochus ne se prennent que trop aisément à la bourse du Cafre qui fuit le magasin du blanc par crainte et s'approche d'autant plus de la boutique arabe. Il le croit son ami parce qu'il est esclave presque autant que lui. Il lui semble traiter d'égal à égal. La bourse en pâtit, les louis s'en vont : l'Arabe empoche. C'est ainsi que les affaires prenant bonne tournure, il s'est multiplié, a pris possession d'un beau quartier de la ville, a bâti sa mosquée au milieu et continue son petit commerce lucratif tout autour d'elle.

A côté de lui se place naturellement l'Indien. Il vient de l'Hindoustan.

Désireux d'exploiter le pays au plus tôt, le gouvernement de Natal qui manque de bras pour en défricher le sol, va les chercher là où ils sont, dans les colonies anglaises où la population trop dense ne parvient que difficilement à se procurer la subsistance quotidienne. C'est par bateaux qu'ils émigrent de chez eux, et la colonie de Natal en compte déjà à elle seule une bonne soixantaine de mille. Pendant quatre ans ils doivent s'assujettir au patron qui les a demandés, ne touchant qu'un maigre salaire parce que la majeure partie est versée dans la caisse du gouvernement pour payer les frais de transport. Après ce laps de temps ils sont libres. Et, placés dans l'alternative de rentrer dans leur foyer ou de s'en créer un second dans le nouveau pays, ils n'hésitent pas ; ils choisissent le dernier parti. Laborieux, économe jusqu'à l'excès, il arrive peu à peu à une aisance relative. Plus tard, il sera riche ; il prend tous les moyens pour le devenir. La plupart d'entre eux sont cultivateurs et réussissent sur les marchés de la ville. Les autres embrassent des positions plus relevées qui leur sont largement ouvertes et le jour ne semble pas éloigné où ils feront une concurrence au blanc, de laquelle ce dernier ne

sortira pas probablement vainqueur, à moins que le gouvernement ne le couvre de sa haute protection. Déjà quelques-uns d'entre eux possèdent une bonne culture intellectuelle et des positions enviées. Ils travaillent autant que le blanc, demandent des salaires moins élevés et sont de beaucoup plus dociles. Quel sort leur réserve l'avenir ? Il serait prématuré de le dire. Mais il est bien possible qu'utiles et presque nécessaires pour le moment, ils ne deviennent gênants dans l'avenir, et c'est peut-être cette prévision qui fait hésiter à l'heure actuelle les législateurs du Transvaal à introduire les ouvriers chinois dans le pays. Leur main-d'œuvre serait, comme celle de l'Indien, moins chère que celle du blanc, mais, plus tard, voudront-ils lâcher prise ? ne donneront-ils pas de grands troubles à leur patrie adoptive ? Qui pourrait dire qu'ils ne seront pas comme une de ces plantes parasites qui sucent la sève de l'arbre et le dessèchent peu à peu ? N'empiétons pas ; aux législateurs à calculer.

Reste le Cafre, celui qui mériterait le plus d'attirer l'attention et qui, cependant, est le plus à plaindre et le plus négligé, parce que c'est le dernier né et le moins fait à la civilisation moderne, dont il ne possède pas même les premiers éléments.

Je le laisse pour le moment, me réservant d'en faire plus tard une étude plus complète. J'ai sur lui des connaissances plus amples et plus précises que j'espère faire partager à d'autres si mes loisirs me le permettent et si les lecteurs de ces quelques lignes m'y encouragent.

LUCIEN DELAGNES, *o. m. i.*

Pour mettre les choses au point actuel, il faut remarquer que, par suite de la crise financière qui sévit sur le Sud de l'Afrique, les prévisions qu'on a lues plus haut sur la prospérité commerciale du Natal ne sont encore qu'imparfaitement réalisées.

Un grand nombre de ceux qui étaient accourus là-bas,

dans l'espoir de faire fortune, ont dû chercher ailleurs ; d'autres sont restés et forment la classe des désœuvrés.

Il est vrai qu'à la place des bicoques de vastes et belles maisons ont été construites à grands frais, mais, hélas ! combien sont restées vides !

Ce qu'il nous importe de connaître, d'ailleurs, c'est moins le trafic exact des ports et les oscillations des prix de la propriété que ce qui se rapporte à l'évangélisation des âmes et, tout particulièrement, de ces millions de pauvres noirs dont la conversion paraît, même à distance, si difficile et si méritoire pour les ouvriers qui y consacrent leur vie.

C'est dire d'un mot au R. P. Delagnes que nous le remercions de son travail intéressant et que nous faisons des vœux pour qu'il trouve le temps de tenir sa promesse de nous envoyer des détails sur ses chers enfants noirs.

CHRONIQUE PIEUSE

La dévotion à la sainte Vierge, aliment de la piété chétienne.

Rapport présenté au Congrès marial d'Aoste, par le R. P. Guyonvernier.

1° La dévotion à la sainte Vierge favorise la piété chrétienne, en substituant dans nos cœurs, à la frayeur naturelle que nous inspirent la sainteté et la justice de Dieu, un amour confiant et plein de filial abandon.

Dieu est l'amour, a dit saint Jean, amour éternel, increé, qui s'étend à toutes les créatures, variant à l'infini ses manifestations.

Un premier épanchement de cet amour a donné naissance aux esprits célestes et au monde visible ; et une prédilection de ce même amour a placé l'homme à la tête de ce monde à titre de souverain. A cet amour magnifique, paternel de Dieu, répondait dans le cœur de l'homme innocent, et vivant de la vie divine de son Créateur, une gratitude profonde, un amour filial, plein de confiance et d'abnégation. C'était la piété.

Le péché vint briser l'harmonie de ces rapports. Aux sentiments de l'enfant succédèrent ceux de l'esclavage : la crainte remplaça l'amour, et l'homme eut peur de Dieu. Et cette frayeur de Dieu, l'homme la porta partout avec lui. Nous la retrouvons dans toutes les religions païennes, dont le culte se réduit à l'apaisement d'une divinité ombrageuse et cruelle par des immolations sanglantes et même par des sacrifices humains ; et la religion mosaïque, loin d'en être exempte, semble en consacrer la légitimité. La loi du Sinaï, promulguée au milieu des éclats du tonnerre, sanctionnée par la peine de mort contre les blasphémateurs, les profanateurs du sabbat, s'appelait la loi de crainte. De là ce cri des Hébreux à Moïse : « Parlez pour nous ; mais que Dieu ne nous parle pas : nous en mourrions de terreur. »

Pauvre affection que celle qui repose sur la crainte ! Elle humilie celui qui la subit et rend peu de gloire à celui qui l'inspire. Ni Dieu ni l'homme ne pouvaient s'en contenter.

Alors Dieu s'est penché vers sa créature coupable et tremblante. Il est descendu jusqu'à l'homme ; il a pris sa nature, il s'est fait petit enfant. « Ne craignez pas ! » chantent les anges à la naissance du Sauveur. Et déjà nous voyons dans les bergers, les mages et le saint vieillard Siméon, la crainte faire place à l'amour, à la piété filiale et confiante.

Toutefois, aux sentiments de piété filiale et confiante envers Jésus-Sauveur, se mêle je ne sais quelle terreur

vague. Nous ne pouvons pas oublier que le Père céleste a revêtu son Fils incarné de sa puissance judiciaire : Jésus, c'est lui qui nous jugera au sortir de cette vie ; c'est lui qui révélera les secrets de notre âme au jour des grandes assises de l'humanité. Dès lors, si ravissante d'amour que soit la figure de Jésus, impossible de la dégager entièrement de toute sévérité : à travers les amabilités du Père et de l'Ami, bon gré mal gré, nous entrevoyons le front du juge.

Eh bien, ces dernières appréhensions de la crainte, Dieu a voulu les effacer de nos cœurs. Il nous avait donné un médiateur, Jésus, Dieu-Homme. Mais en Jésus, dit saint Bernard, le Dieu nous effraie. Aussi notre cœur, auprès de ce premier Médiateur, en réclame un autre, qui soit tout humain, tout nôtre. Le voici : c'est Marie, simple et pure créature comme nous, mais la créature la plus parfaite, la plus délicate, la plus aimante ; c'est l'auguste Mère de Dieu, mais que Jésus lui-même a constituée notre mère adoptive et notre médiatrice auprès de lui : médiatrice toujours sûre de lui plaire parfaitement ; médiatrice dont les prières sont toujours puissantes sur son Cœur et dont l'amour maternel supplée à la pauvreté de nos affections ; médiatrice dont l'unique fonction est d'être la Mère de la miséricorde et du pardon. Et c'est ainsi que la dévotion à la sainte Vierge favorise dans nos âmes la véritable piété chrétienne, en substituant dans nos cœurs, à la frayeur naturelle que nous inspirent la sainteté et la justice de Dieu, un amour confiant et plein de filial abandon.

2° Mais la dévotion à la sainte Vierge alimente encore, soutient et développe la piété chrétienne en nous aidant, par l'intercession et les exemples de Marie, à imiter les vertus de son divin Fils.

La vraie et solide piété a pour but de nous unir à Jésus et de nous transformer en lui par l'imitation de ses vertus. Mais cet idéal de perfection divine déconcerte notre faiblesse : nous nous sentons défaillir en présence d'un pareil modèle. Alors Marie se présente à nous. « Mon enfant,

nous dit-elle, puisque les vertus divines de mon Fils te découragent, contemple mes exemples : ils sont humains, ils sont d'une mère... D'ailleurs, la grâce toute-puissante de mon Fils n'est-elle pas entre mes mains? Et je suis prête à la verser dans ton âme au premier appel. » Et sous l'influence de ce sentiment de filiale confiance, nous livrons notre âme à l'action de l'Esprit-Saint, pour qu'il l'inonde de ses dons.

Mais pour reproduire en nous les exemples de Marie, parfait reflet des vertus de Jésus, il faut d'abord *étudier* le modèle.

Une lacune assez ordinaire de la piété en général et de la dévotion à Marie en particulier, c'est de n'être pas assez éclairée sur l'objet qu'elle vénère. Trop facilement, elle se contente d'affection, d'élans du cœur. Et il arrive que ces sentiments, ces impressions, ne reposant pas sur une connaissance suffisante de l'objet de notre dévotion (outre qu'ils peuvent s'émousser, s'épuiser avec le temps et engendrer la lassitude), n'ont pas une action assez énergique ni assez constante sur la volonté pour la conduire à la pratique de la vertu, but final de toute dévotion solide. Nécessairement, la vie spirituelle se ressent de cette pauvreté doctrinale, et elle ne produit qu'une piété sentimentale, superficielle et passagère; car enfin on ne peut aimer et imiter que ce que l'on connaît. Et voilà pourquoi M. Sauvé, auquel j'emprunte une partie de ces idées, conseille comme première résolution à toute âme qui veut honorer Marie, non pas de l'aimer tout d'abord, mais de commencer par l'étudier; ajoutant avec raison qu'elle ne pourra faire un pas dans cette étude de la sainte Vierge sans s'éprendre d'amour pour elle.

Le P. Faber se plaignait avec une sorte d'amertume, pour l'Angleterre, de ce défaut de dévotion éclairée envers Marie. « Marie, écrit-il, n'est pas à moitié assez prêchée, « la dévotion qu'on a pour elle est faible, maigre, pauvre ; « elle n'est pas le caractère saillant de notre religion,

« comme elle devrait l'être; elle n'a pas foi en elle-même. « Et c'est pourquoi Jésus n'est pas aimé; les hérétiques ne « sont pas convertis; l'Eglise n'est pas exaltée; les âmes « qui pourraient avancer dans les voies de la sainteté, lan- « guissent et dégénèrent; les sacrements ne sont pas fré- « quentés comme ils devraient l'être; les âmes ne sont pas « évangélisées avec l'enthousiasme du zèle apostolique. « Jésus n'est pas connu, parce que Marie est ignorée. C'est « cette ombre misérable à laquelle nous osons donner le « nom de dévotion à la sainte Vierge, qui est la cause de « toutes ces misères, de toutes ces omissions, de tous ces « relâchements. Ah! si Marie était mieux connue, il n'y « aurait point de froideur pour Jésus! Si Marie était mieux « connue, combien mieux nous deviendrions les images « vivantes de Notre-Seigneur, son très cher Fils! »

Il faut donc bien nous persuader que toute âme, qui ne prend pas l'habitude de contempler avec amour la sainte Vierge, de penser à elle souvent, et de temps en temps à loisir, à tête reposée, n'aura jamais pour elle une dévotion vraie et profonde.

Inutile de faire remarquer que l'objet de cette contemplation, de cette étude, doit porter sur les titres de Marie à notre dévotion : la place capitale, exceptionnelle de Marie dans le décret éternel de l'Incarnation; les privilèges qui découlent de ce décret, c'est-à-dire l'Immaculée Conception avec ses conséquences dans l'âme et le corps de la sainte Vierge (dogme, hélas! peu connu de la masse des fidèles, et dont l'immense majorité des catholiques, même pratiquants, n'ont qu'une notion vague, confuse et souvent erronée); la maternité virginale de Marie et ses relations avec les trois Personnes divines, sa royauté, sa médiation, sa puissance d'intercession, les victoires qu'elle a remportées sur les ennemis de l'Eglise; ses manifestations les plus célèbres et les conséquences heureuses qui en ont résulté au point de vue doctrinal, social et religieux, par exemple l'influence de la dévotion à Marie sur la fon-

dation et le développement des congrégations religieuses ; — puis l'accroissement constant de la grâce sanctifiante en Marie par sa merveilleuse correspondance à toutes les grâces actuelles, ses vertus héroïques ; la durée et l'intensité de son martyre qui l'a unie étroitement à la passion et à la mort de son divin Fils et lui a mérité le titre de Corédemptrice et de Mère adoptive du genre humain ; l'amour de Marie pour nous, amour maternel, compatissant et toujours actuel, qu'aucune misère ne laisse indifférent, qu'aucune ingratitude ne lasse.

De l'étude de ces titres de Marie à notre dévotion, notre foi conclura que Marie est une créature à part, une créature hors rang à tous égards, et par ses grandeurs, et par sa sainteté, et par ses vertus, et par les tendresses de son amour ; que de toutes les créatures, elle a été la plus riche de grâces dans sa vie mortelle, comme elle est la plus riche de gloire dans le ciel ; qu'après le Père céleste et Jésus elle est le modèle le plus pur, le plus parfait de perfection morale, de sainteté, de vertus, modèle en même temps à notre portée par l'extérieur tout ordinaire et tout simple de sa vie.

Mais cette étude doit se faire avec le cœur, beaucoup plus qu'avec l'intelligence. Pour imiter un modèle, il ne suffit pas de le connaître, il faut encore l'aimer.

Or, comment n'aimerions-nous pas Marie, elle qui est la Mère tant aimable, elle qui est tant aimée de Dieu lui-même, elle qui nous aime si ineffablement, d'un amour toujours actuel, toujours généreux, toujours tendre, toujours miséricordieux, toujours libéral ; elle qui est notre Mère pleine de tendresse, notre bienfaitrice insigne, notre avocate empressée auprès de Dieu ; elle qui nous a donné son Jésus, qui a consenti à sacrifier Jésus pour nous ?

Connaissant et aimant Marie, notre modèle, il nous sera bien facile et tout naturel de l'imiter.

C'est une chose bien intéressante d'observer comment l'enfant, par amour, peu à peu imite les gestes, la parole

et même la pensée de sa mère. Et nous, si nous sommes vraiment les enfants de Marie, nous l'imiterons par amour. « L'homme, dit Bossuet, doit se conformer à ce qu'il « adore. Nous qui adorons un Dieu vivant, nous devons « être vivants comme lui d'une véritable vie. »

Nous n'adorons pas Marie, mais comme nous vénérons cette ravissante image de la perfection divine, nous voulons nous conformer à elle et imiter sa vie. Et qu'imiterons-nous dans la vie de notre Mère ?

Tout d'abord, ce me semble, son esprit de prière. De toute âme en état de grâce on peut dire qu'elle est un sanctuaire de Dieu, mais un sanctuaire qui ne s'illumine et ne s'anime que par instants. L'âme de Marie était un sanctuaire toujours illuminé par la pensée de Dieu, toujours animé par la prière et l'amour. Jamais, avant elle, Dieu n'avait entendu des adorations aussi humbles, des louanges aussi parfaites, des supplications aussi saintes, aussi instantes, parce qu'elles partaient d'une âme plus pure que les anges, plus éclairée que les chérubins, plus aimante que les séraphins, plus humble que tous les saints ensemble.

Et ces prières étaient d'autant plus précieuses devant Dieu qu'à l'exemple de celles de Jésus elles étaient faites au nom de toute la création. Marie, unie à son Fils, représentait le monde entier dans sa prière. Et Dieu écoutait d'autant mieux cette prière faite au nom de tous les hommes, qu'elle était plus intimement unie au sacrifice de Jésus. Commencée au premier instant de sa conception immaculée, la prière de Marie a continué sans cesse et elle continuera jusqu'au dernier jour du monde, toujours puissante, irrésistible. Les grâces extraordinaires et miraculeuses en si grand nombre obtenues dans les sanctuaires de Marie, non moins que les victoires remportées par elle sur les ennemis de l'Eglise, sont le témoignage le plus éloquent de sa prière toute-puissante.

A l'exemple de Marie, nous aimerons la prière ; nous unirons notre prière à la sienne. Une âme qui n'est pas

ardemment priante n'est pas une âme vraiment pieuse, et jamais elle ne sera bien riche de grâce et de vertus. Faut-il ajouter que, dans toutes ses apparitions ou manifestations sensibles, Marie n'a jamais manqué de nous exhorter à la prière? Et le fond de notre vie de prière sera le désir ardent, continuel des biens surnaturels pour nous et pour le monde, la conversion des pécheurs, des infidèles, des hérétiques et des schismatiques, la liberté et l'exaltation de la sainte Eglise, la délivrance des âmes du purgatoire, en un mot l'extension du règne de Jésus-Christ.

Nous imiterons ensuite en Marie sa fidèle correspondance à la grâce sanctifiante. — La grâce sanctifiante, c'est le bien inestimable qui donne à l'âme sa beauté, pour plaire à Dieu et en être aimée; c'est la robe nuptiale qui la rend digne de s'asseoir au banquet de l'Agneau et sans laquelle il n'est pas permis d'entrer dans la salle du festin; c'est le titre à l'éternelle possession de Dieu.

Or, dès le premier instant de son existence, l'âme de Marie fut enrichie de ce don précieux : et avec quelle profusion, dans quelle plénitude! aucune intelligence créée ne saurait le concevoir. Mais ce que nous savons, c'est que Marie correspondit à cette grâce avec une générosité qui ne connut ni interruption ni défaillance.

C'est surtout à partir de l'Annonciation que la coopération de Marie à la grâce s'est accrue dant des proportions prodigieuses. Il n'est pas douteux, en effet, que le contact ou le voisinage de Notre-Seigneur lui valait à chaque instant un accroissement de grâce incalculable. Dès lors, qui nous dira comment Marie coopérait à ces effusions de la grâce pendant les neuf mois qu'elle le posséda dans son sein virginal ; quand elle l'allaitait, le portait dans ses bras et recevait ses baisers, quand elle entendait sa parole et voyait ses miracles, quand elle reçut son corps inanimé sur son cœur brisé de douleur, et, plus tard, quand elle le recevait dans la sainte communion?

Marie est donc pour nous un modèle admirable de coopé-

ration à l'action de Dieu, quand il sollicite notre cœur, quand nous entendons sa parole, quand nous assistons à quelque cérémonie pieuse, quand nous recevons les sacrements, surtout les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.

ÉCHOS DE LA FAMILLE

Le 30 mai 1910, c'était le 25e anniversaire de l'ordination sacerdotale de notre Révérendissime et bien-aimé Supérieur général. Cette journée, qui a rappelé au Père de la famille de si doux souvenirs et de si grandes grâces, a été pour tous ses fils une journée de ferventes actions de grâces et d'ardentes prières. Que le bon Dieu, par l'intercession de notre Mère Immaculée, daigne les entendre et les exaucer. *Ad multos annos.*



Au cours de sa visite de nos missions au Canada, notre Révérendissime Supérieur général devait donner une place à part à Winnipeg et Saint-Boniface, tant à cause de l'importance de nos œuvres au Manitoba qu'à cause de la présence de Mgr Langevin.

Il arriva le 16 mars à Winnipeg où, le lendemain, Monseigneur l'archevêque de Saint-Boniface célébrait la messe pontificale en l'église Saint-Mary, à l'occasion de la fête de saint Patrice. Mgr Dontenwill, dans son sermon, rendit un éloquent hommage à l'attachement de la race irlandaise à la foi catholique et à ses traditions nationales.

Sa seconde visite à Saint-Boniface coïncidait avec le 15e anniversaire du sacre de Mgr Langevin. Notre Révérendissime Père prit part aux cérémonies de la fête et aux

séances organisées au juniorat, etc., exception faite de la séance donnée au collège des Jésuites à laquelle il ne put assister, retenu qu'il était par une affaire urgente à Winnipeg. A la messe pontificale, chantée dans sa cathédrale par Monseigneur l'archevêque de Saint-Boniface, le 30 mars, on avait préparé à Mgr Dontenwill un siège d'honneur dans le sanctuaire.

Les *Cloches de Saint-Boniface* font aimablement remarquer que le « Père de la grande famille des Oblats » ne saurait être plus chez lui que sur les rives de la Rivière rouge où rayonne, depuis soixante-cinq ans, la croix de ses fils missionnaires. C'est fort bien dit ; nous préférons toutefois dire avec nos *Petites Annales :* Espérons qu'assez prochain est le retour, en Europe, de notre vénéré et bien-aimé Père. Dieu, qui a béni son voyage jusqu'à présent, écoutera les prières de sa double famille religieuse et nous le rendra plein de santé et de consolations.



Le 1er avril, Mgr Dontenwill, Supérieur général, quittait le Manitoba pour la province de Québec, en compagnie du R. P. Magnan, Provincial.

Après avoir fait l'ordination au scolasticat d'Ottawa, à la Trinité, Sa Grandeur se dirigea sur l'Angleterre.



Son Altesse Royale la princesse Anne de Prusse, pendant son séjour à Rome, a honoré de deux visites notre maison de Rome. Elle a bien voulu assister dans notre chapelle, une première fois, à la bénédiction du Saint Sacrement, et le dimanche après l'Ascension, aux vêpres, durant lesquelles les scolastiques ont chanté exclusivement du plain-chant. Au *Magnificat,* la princesse a été encensée selon les prescriptions liturgiques, c'est-à-dire avant le célébrant. Après la cérémonie, sur la demande de l'auguste visiteuse, tous les Pères et Frères lui ont

été présentés et sont restés sous le charme que procure l'exquise bonté du cœur unie à la plus noble simplicité des manières.



En présence de Monseigneur le Supérieur général, Mgr Langevin, en répondant à une adresse, énonça les chiffres suivants, établis par lui et dont il possède les détails.

Depuis quinze ans, tandis que toutes les autres communautés d'hommes et de femmes ont dépensé ensemble un peu moins de 700.000 dollars, la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée a dépensé, à elle seule, 910.000 dollars — plus de 4 millions et demi de francs — pour les œuvres de l'archidiocèse, et la corporation épiscopale — lisez Mgr Langevin — plus de 4 millions de francs, sans compter plus de 260.000 francs versés à titre de secours et d'aumônes.

Nous voudrions livrer ces chiffres à la méditation des quelques rares détracteurs de l'œuvre qu'accomplit la Congrégation à Saint-Boniface et ailleurs.



A l'heure où nous écrivons ces lignes, on annonce l'arrivée prochaine, à Rome, du R. P. Scharsch, Assistant général, de retour de la visite qu'il a faite de toutes nos missions d'Afrique.



Par le même paquebot doit arriver S. G. Mgr Delalle, Vicaire apostolique de Natal, que l'intérêt de ses missions rappelle en Europe.



Parmi les travaux de nos Pères de la province britannique, pendant le dernier carême, nous relevons : à l'actif du R. P. Matthews, une retraite à l'église Sainte-Mary, à

Manchester; du R. P. Wilkinson, une retraite à Rockferry; des RR. PP. Clarke et Matthews, une mission de quinze jours dans la paroisse de Bray, diocèse de Dublin, du R. P. Scannell, une retraite de huit jours dans l'église paroissiale Saint-Nicolas, à Dublin, et du P. Clarke, également une retraite à Barrow-in-Furness (Liverpool).

Enfin, pendant la Semaine sainte, le R. P. Matthews a fait entendre la parole de Dieu aux enfants du réformatoire de Glencree.



Monseigneur l'archevêque de Colombo a eu la consolation de conférer, le dimanche 6 mars, dans sa cathédrale, la prêtrise à 7 Oblats, les ordres mineurs à 7 Oblats, et la tonsure à 1 Oblat et à 6 élèves du séminaire, tous de Ceylan.



Le même jour, dans la cathédrale de Jaffna, Mgr Joulain ordonnait prêtre le R. P. J. F. Xavier, *o. m. i.*, du diocèse de Jaffna.



Par lettre circulaire du 28 janvier dernier. Sa Grandeur Mgr Legal, évêque de Saint-Albert, a établi officiellement dans son diocèse les Œuvres de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance.

Au nom de ces œuvres et de nos missions, nous prions Sa Grandeur d'agréer nos félicitations, et nous faisons des vœux pour que les résultats de cette pieuse initiative apportent une consolation de plus à son cœur d'évêque et d'apôtre.



Quelques journaux ont annoncé l'érection d'un nouveau diocèse à Regina (Sask) et la formation du Vicariat apostolique de Keewatin. Jusqu'ici, les noms des titulaires ne sont pas connus.



On a fait d'excellente besogne au Congrès des Polonais catholiques tenu à Winnipeg les 4, 5 et 6 septembre dernier.

Parmi les résolutions pratiques adoptées, nous relevons celles concernant : 1o l'école entièrement catholique, maîtres et programmes ; 2o l'union avec le Chef du diocèse dans la lutte qu'il soutient pour obtenir justice. On a demandé également qu'à l'hôpital général de Winnipeg le prêtre catholique soit averti à temps au sujet des malades en danger de mort, et que les orphelins polonais ne soient pas placés dans des maisons protestantes. Enfin la dernière main a été mise à l'organisation des œuvres de presse, conférences, etc. Bon nombre de ces Polonais sont confiés aux soins de nos Pères, et en particulier, à ceux de la maison du Saint-Esprit, à Winnipeg.



Un don anonyme de dix mille francs, remis au Saint-Père pour les Ruthènes du Nord-Ouest Canadien, sera partagé entre les trois diocèses de Saint-Boniface, Saint-Albert et Prince-Albert.



Les *Missions* devaient faire connaître à leurs lecteurs les témoignages de sympathie qui ont accompagné le R. P. Charles Collin dans sa retraite de recteur du Collège Saint-Joseph à Colombo. Cette retraite fut si douloureusement courte qu'on peut dire que la mort a frappé l'infatigable Oblat, les armes à la main.

En attendant qu'un hommage digne de ses mérites soit rendu à sa mémoire, ou du moins qu'une main pieuse retrace les œuvres qui ont rempli sa vie de dévouement absolu à la Congrégation, qu'il nous soit permis de relever aujourd'hui uu détail, mais un détail caractéristique et qui montre bien la haute estime dont le R. P. Charles Collin était l'objet de la part des autorités civiles du pays.

Après avoir résigné sa charge de recteur du Collège, le vaillant religieux avait cru devoir adresser également sa démission de membre du Conseil de l'éducation publique de Ceylan.

Le gouverneur de l'Ile, non seulement exprima par une lettre au R. P. Collin sa reconnaissance pour tous les précieux services rendus au Conseil d'éducation, depuis son origine (1896), mais encore voulut que cet hommage fût rendu public par l'insertion de sa lettre de remerciements dans la Gazette officielle du gouvernement.

C'est le R. P. Lytton, vice-recteur, qui a succédé au regretté P. C. Collin comme recteur du Collège S.-Joseph.



La paroisse Saint-Joseph que nos Pères dirigent à Lowell, a donné cette année 1.215 dollars pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Ce résultat — très consolant pour une paroisse ouvrière — n'a pas été obtenu sans peine. Aux chefs de dizaines, le directeur diocésain de l'Œuvre a fait une conférence sur les missions, et le directeur paroissial pour stimuler leur zèle a établi un concours et décerné des prix aux 5 collecteurs les plus actifs.



Nos Pères de la Province Britannique ont repris, après les fêtes de Pâques, leurs travaux de missions en Irlande. Le 1er mai, les RR. PP. Wilkinson et Clarke clôturaient une mission de quinze jours à Ardee, diocèse d'Armagh, pendant laquelle toute la population d'environ 5.000 âmes a suivi pieusement les saints exercices.



Le cercle de la Jeunesse catholique de Kotahena-Colombo s'est réuni vers la mi-janvier. Après avoir exposé, dans un éloquent discours, le but de cette assemblée générale et les moyens les plus aptes à faire prospérer l'asso-

ciation, le R. P. Meary en fut élu directeur. Cent vingt-cinq jeunes gens s'enrôlèrent dans la nouvelle société sur laquelle on fonde de grandes espérances pour le bien de ses membres et le progrès de la religion catholique.



Le même Père dirige avec beaucoup de zèle et de succès la Conférence de Saint-Vincent de Paul ; œuvre qui, depuis sa fondation, a déjà tant fait de bien qu'elle s'est attiré l'approbation unanime des catholiques et même les sympathies des protestants. La séance donnée à la salle Bonjean, le 2 avril dernier, en est une nouvelle preuve dont les pauvres et les malheureux se réjouiront. *Pauperes evangelizantur.*



Sa Grandeur Mgr Langevin, Archevêque de Saint-Boniface, doit venir incessamment à Rome, accompagné de son frère, M. l'abbé Hermas Langevin.



A la suite d'une récente décision du Saint-Père, ordonnant, sous peine de nullité, de faire entériner à la Sacrée Congrégation du Saint-Office (section des Indulgences) toutes les concessions d'indulgences non strictement privées et particulières accordées par le Souverain Pontife, quelques-uns des nôtres ont eu des doutes au sujet des indulgences accordées à la Congrégation.

Le R. P. J. Lemius, Procureur général près du Saint-Siège, certifie que nous n'avons aucune inquiétude à avoir. Le décret ne nous atteint pas ; toutes les concessions qui nous ont été accordées ayant passé régulièrement par la Sacrée Congrégation des Indulgences.



La publication de notre numéro de septembre prochain ne sera possible que si nos correspondants veulent bien nous envoyer prochainement des rapports.

DÉCRETS DES S. CONGRÉGATIONS ROMAINES

Congrégation des Rites.

ADDENDA

IN BREVIARIO ROMANO

(*Acta Apostolicæ Sedis*, Vol. I, pag. 793.)

DIE 27 JANUARII

IN FESTO S. JOANNIS CHRYSOSTOMI

EPISCOPI CONFESSORIS ET ECCLESIÆ DOCTORIS

Ad calcem lectionis VI, post verba dictasse videatur, *addatur :*

Hunc vero præclarissimum universæ Ecclesiæ Doctorem Pius decimus Pontifex maximus cœlestem oratorum sacrorum patronum declaravit atque constituit.

DOMINICA I JULII

IN FESTO PRETIOSISSIMI SANGUINIS D. N. J. C.

In corpore lectionum VII et VIII deleantur divisionis signa, et ante textum lectionis VIII addatur citatio : Enarrat in psalm. 95, n. 5.

Si hoc festum extra Dominicam transferatur, deficiente alia lectione IX, Officii utcumque simplicis, erit sequens

Lectio IX.

Serm. 31, alias 344.

Habuit ille sanguinem, unde nos redimeret ; et ad hoc accepit sanguinem, ut esset quem pro nobis redimendis effunderet. Sanguis Domini tui, si vis, datus est pro te ; si nolueris esse, non est datus pro te. Forte enim dicis : Habuit sanguinem Deus meus, quo me redimeret ; sed jam, cum passus est, totum dedit. Quid illi remansit, quod det et pro me ? Hoc est magnum, quia semel dedit, et pro omnibus dedit. Sanguis Christi volenti est salus, nolenti

supplicium. Quid ergo dubitas qui mori non vis, a secunda potius morte liberari? Qua liberaris, si vis tollere crucem tuam, et sequi Dominum ; quia ille tulit suam, et quæsivit servum.

Te Deum laudamus.

DOMINICA INFRA OCTAVAM NATIVITATIS B. MARIÆ V.

IN FESTO SANCTISSIMI NOMINIS MARIÆ

Si hoc festum extra Dominicam recolatur, deficiente alia lectione IX, Officii utcumque simplicis, erit sequens Lectio IX.

Beata, quæ inter homines audire sola meruit præ omnibus : Invenisti gratiam. Quantam ? Quantam superius dixerat : plenam. Et vere plenam, quæ largo imbre totam funderet et infunderet creaturam : Invenisti enim gratiam apud Deum. Hæc cum dicit, et ipse angelus miratur, aut fœminam tantum, aut omnes homines vitam meruisse per fœminam : stupet angelus totum Deum venire intra virginalis uteri angustias, cui tota simul angusta est creatura. Hinc est quod remoratur angelus, hinc est quod virginem vocat de merito, de gratia compellat, vix causam prodit audienti, sane ut sensum promoveat, vix longa trepidatione componit.

Te Deum laudamus.

DOMINICA III SEPTEMBRIS

IN FESTO SEPTEM DOLORUM B. M. V.

Si hoc festum extra Dominicam reponatur, deficiente alia lectione IX, Officii utcumque simplicis, erit sequens Lectio IX

Ecce, inquit, filius tuus : ecce mater tua. Testabatur de cruce Christus, et inter matrem atque discipulum dividebat pietatis officia. Condebat Dominus non solum publicum, sed etiam domesticum testamentum ; et hoc ejus testamentum signabat Joannes, dignus tanto testatore testis. Bonum testamentum non pecuniæ, sed vitæ æternæ ; quod non atramento scriptum est, sed Spiritu Dei vivi, qui ait : Lingua mea calamus scribæ, velociter scribentis.

Te Deum laudamus.

DIE 3 DECEMBRIS

IN FESTO S. FRANCISCI XAVERII CONFESSORIS

Ad calcem lectionis VI, post verba Sanctis adscripsit, *addatur :*

Pius autem decimus ipsum sodalitati et operi Propagandæ Fidei cœlestem patronum elegit atque constituit.

DECRETUM

Sanctissimus Dominus noster Pius Papa X, referente infrascripto Cardinali sacrorum Rituum Congregationi Præfecto, suprascriptas additiones, respectivis suis locis Breviarii Romani inserendas, suprema auctoritate Sua approbavit.

Die 10 Novembris 1909.

Fr. S. Card. MARTINELLI, *Præfectus.*

L. ✝ S.

PHILIPPUS Can. DI FAVA, *Substitutus.*

MONITUM. — *In festo Sancti Paulini Episcopi et confessoris, sub finem lectioni VII, dicatur :* QUIDQUID de suis donis, *atque sub initium lectionis VIII dicatur* in die MALO ab ira, *et infra* in die MALO liberabit.

ADDENDA

IN MARTYROLOGIO ROMANO

(*Acta Apostolicæ Sedis*, Vol. I, pag. 795.)

DIE 27 JANUARII

Ad calcem elogii sancti Joannis Chrysostomi, post verba conditum fuit, *addatur :*

Hunc vero præclarissimum divini verbi præconem Pius Papa decimus oratorum sacrorum cœlestem patronum declaravit atque constituit.

DIE 6 MARTII

Primo loco legitur :

Sanctarum Perpetuæ et Felicitatis martyrum, quæ Nonis Martiis gloriosam martyrii coronam a Domino receperunt.

DIE 7 MARTII

Ad calcem elogii sanctarum Perpetuæ et Felicitatis, post verba sub Severo principe, *addatur :*

Sanctarum vero Perpetuæ et Felicitatis festum pridie hujus diei recolitur.

DIE 15 MARTII

Ultimo loco legitur :

Vindobonæ in Austria, sancti Clementis Mariæ Hofbauer, sacerdotis professi congregationis sanctissimi Redemptoris, plurimis in Dei gloria et animarum salute promovenda ac dilatanda ipsa congregatione exantlatis laboribus insignis ; quem virtutibus et miraculis clarum Pius decimus Pontifex maximus in Sanctorum canonem retulit.

DIE 23 MARTII

Ultimo loco legitur :

Barcinone in Hispania, sancti Josephi Oriol presbyteri, ecclesiæ S. Mariæ Regum beneficiarii, omnigena virtute, ac præsertim corporis afflictatione, paupertatis cultu, atque in egenos et infirmos charitate celebris ; quem in vita et post mortem miraculis gloriosum Pius Papa decimus Sanctorum numero accensuit.

DIE 3 DECEMBRIS

Ad calcem elogii sancti Francisci Xaverii, post verba hac die celebratur, *addatur :*

Pius vero Papa decimus ipsum beatum virum sodalitati et operi Propagandæ Fidei cœlestem patronum elegit atque constituit.

DECRETUM

Sanctissimus Dominus noster Pius Papa X, referente infrascripto Cardinali sacrorum Rituum Congregationi Præfecto, suprascripta elogia, ita approbata, Martyrologio Romano suis locis respective inseri jussit. Die 10 Novembris 1909.

Fr. S. Card. MARTINELLI, *Præfectus.*

L. ✝ S.

PHILIPPUS Can. DI FAVA, *Substitutus.*

S. Congrégation du Saint-Office.
Section des Indulgences.

Beatissime Pater,

Augustinus Dontenwill, Archiepiscopus titularis Ptolemaidis in Syria, superior generalis Oblatorum B. M. V. Immaculatæ, ad pedes Sanctitatis Vestræ humillime provolutus, exponit quæ sequuntur.

Anno 1840, instituta fuit a Religiosis suæ Congregationis pia Sodalitas, cujus finis est juvenes ad vitam religiosam et apostolicam adspirantes coadjuvare, ut ad optatam metam pertingere valeant. Quem finem prosequuntur, duobus præcipue adhibitis mediis : oratione scilicet atque eleemosyna. Nimirum unicuique membro incumbit quotidianas effundere preces, quibus perseverantiam in sancto proposito laudatis juvenibus concilient ; annuam præterea pro cujusque facultatibus, eleemosynam conferre, in sustentationem eorumdem juvenum insumendam, quæ utcumque modica, modo tamen dimidiam attingat libellam, pro sufficienti habetur.

Porro huic consociationi, quæ hodie jamque a pluribus annis titulum habet « *Consociatio Mariæ Immaculatæ ad fovendas religiosas et apostolicas vocationes* » diversis temporibus sequentes concessæ sunt indulgentiæ :

1° Indulgentia plenaria, defunctis applicabilis, pro sequentibus diebus, scilicet : *a*) Inscriptionis ; *b*) die festo Immaculatæ Conceptionis ; *c*) die festo S. Joseph. (Rescrip. S. C. Indulgentiarum diei 26 Maii 1883, in perpetuum.)

2° Indulgentia 300 dierum, defunctis quoque applicabilis, quotiescumque sodales aliquod opus caritatis erga prædictos juvenes adimpleverint. (Rescrip. S. C. Indulgentiarum diei 17 Maii 1884, in perpetuum.)

3° Indulgentia plenaria pro sequentibus diebus festis : *a*) Pentecostes ; *b*) Nativitatis B. M. V. ; *c*) Annunciationis ; *d*) Purificationis ; *e*) Assumptionis ejusdem ; *f*) Patrocinii S. Joseph Sp. B. M. V. (Dominica III post Pascha) ; *g*) SS. Apostolorum Petri et Pauli ; *h*) ac tandem in singulis primis sextis feriis cujuslibet per annum mensis. (Rescrip. S. C. Indulgent. diei 16 Martii 1896, in perpetuum.)

4° Insuper sodalibus provinciæ germanicæ, indulgentia 300 dierum quotiescumque novum cœtui sodalem comparaverint. (Rescrip. S. C. Negotiis etc. extraord. præpositæ, diei 16 Nov. 1896).

Jamvero Orator humillime petit :

1º Ut, ad removenda quæcumque dubia, S. V. benigne velit supradictas Indulgentias confirmare ac ratas habere, in favorem scilicet Sodalitatis prout in præsentibus precibus definita habetur.

2º Concedere ut cunctæ istæ indulgentiæ sint defunctis applicabiles.

3º Extendere ad omnia sodalitatis membra Indulgentiam concessam sociis provinciæ germanicæ.

Et Deus, etc.

Die 17 Martii 1910.

Ssmus D. N. D. Pius Divina Providentia Pp. X, in Audientia R. P. D. Adsessori S. Officii impertita, benigne annuit pro gratia in omnibus juxta preces. Contrariis non obstantibus quibuscumque.

ALOISIUS GIAMBENE,
Substitutus pro Indulgentiis.

✝ Locus sigilli.

« *Mon Seigneur et mon Dieu.* »

Par un rescrit du 18 mai 1907, le Saint-Père accorde une indulgence de 7 ans et de 7 quarantaines à tous les fidèles qui, avec foi, piété et amour, diront :

« *Domine meus et Deus meus!* Mon Seigneur et mon Dieu! » en regardant la sainte Hostie quand le prêtre l'élève en offrant le sacrifice de la messe, et aussi quand elle est « solennellement exposée ».

Une indulgence « plénière chaque semaine », moyennant la communion, est accordée à tous ceux qui auront observé cette pratique chaque jour de la semaine.

Bibliographie.

Bishop de Mazenod. — His inner life et virtues, by the Very Reverend Father Eugène Baffie, *O. M. I.*

Sous ce titre a paru à la librairie Washbourne, de Londres, la traduction anglaise de l'ouvrage du R. P. Baffie : *Esprit et Vertus du missionnaire des pauvres, Charles-Joseph-Eugène de Mazenod, évêque de Marseille, fondateur de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée.*

C'est un beau volume de XXVI-457 pages. En tête du volume on lit une lettre de Mgr Dontenwill, supérieur général, félicitant le traducteur d'avoir mis à la portée des catholiques de langue anglaise, le magistral ouvrage du R. P. Baffie.

L'introduction proprement dite offre, en douze pages, un court résumé de la vie de notre Vénéré fondateur, pour ceux des lecteurs qui ne seraient pas assez familiarisés avec les détails biographiques.

En troisième lieu vient la préface de l'auteur qui précède immédiatement le texte du livre.

Quant à ce texte il répond fidèlement au contenu de l'ouvrage français, chapitre par chapitre. C'est le plus grand éloge que nous en puissions faire en famille puisqu'il n'est pas d'Oblat qui n'ait trouvé ses délices et son édification à la lecture du livre « Esprit et Vertus. »

Comment la traduction a-t-elle été accueillie ? Fort bien, semble-t-il, et c'était justice. Le prochain numéro de nos *Missions* fera connaître à leurs lecteurs quelques-unes des appréciations de la presse.

Le texte est illustré de quatre portraits en gravure, sans compter celle du frontispice, représentant notre Vénéré fondateur à diverses époques de sa vie.

Nous aussi, nous souhaitons de tout cœur, qu'auprès du public de langue anglaise, particulièrement dans les collèges et séminaires, ce travail fasse connaître et apprécier, comme elle mérite de l'être, la grande et noble figure de Mgr de Mazenod, mais surtout qu'il inspire, avec la grâce de Dieu, aux âmes généreuses de marcher sur les traces d'un si saint modèle, et comme lui, de se consacrer à

l'évangélisation des pauvres sous la bannière de Marie Immaculée.

Ce livre est en vente : 1° chez l'éditeur, Washbourne, 1-2-4 Paternoster Row, London ; et 2° à la librairie Benziger Frères, à New-York, Cincinnati et Chicago.

Towards Her. *Elevations to the Immaculate.* Traduction anglaise de *Vers Elle,* Elévations à l'Immaculée, de Félix ANIZAN. — Librairie Washbourne. Priz : 2 shillings.

La 2ᵉ édition française (du 4ᵉ au 7ᵉ mille) de *Vers Elle* et de *Vers Lui* a paru chez Lethielleux, à Paris, 10, rue Cassette. Nos *Missions* ont déjà parlé du succès mérité de ces ouvrages.

Biographie du Père Grenier, par le R. P. A.-N. VALIQUET, *O. M. I.,* de Saint-Sauveur, Québec.

En mai, nos *Petites Annales* ont annoncé cette brochure qui est digne d'être répandue. On y respire le parfum des vertus du véritable Oblat de Marie Immaculée.

The History of the Catholic Church in Western-Canada.

Le R. P. Morice, O. M. I., qui n'en est plus à son coup d'essai, vient de faire paraître en anglais un ouvrage entièrement opportun. C'est l'histoire de l'Eglise Catholique, à la conquête des âmes, depuis 1659 jusqu'à 1895, dans les immenses contrées qui s'étendent du Lac Supérieur au Pacifique, le Nord-Ouest Canadien.

Comme bien l'on pense d'un professionnel, l'auteur n'a rien épargné pour rendre son ouvrage intéressant. Il est rempli de faits, d'épisodes peu connus du public anglais, ou trop souvent même dénaturés.

En général, une phrase brève, pleine de verve et quelquefois cinglante suffit à l'auteur pour éclairer un fait, en dégager les conséquences ou la portée. Il faut l'en féliciter, car l'énoncé de tel ou tel détail, isolé de son milieu et surtout de ses causes, pourrait induire le public en erreur. Par exemple, la lenteur de l'évangélisation des sauvages de la part du clergé canadien . Ne fallait-il pas dire que ce clergé était trop peu nombreux ? Mais ici encore, l'exception confirme la règle ; et il semble bien que l'auteur s'est imposé

pour loi la plus sévère impartialité. Si parfois les méchants reçoivent un coup de plume, c'est qu'ils l'ont mérité.

Cet ouvrage est indispensable à ceux qui veulent comprendre l'état actuel de l'Eglise au Canada, encore que l'auteur, se souvenant qu'il écrivait l'histoire, n'ait pas mis en relief les hommes d'aujourd'hui. Avec un art qui n'est pas sans mérite, le R. P. Morice a su émailler son sujet du récit des événements qui, par la force des choses, se sont trouvés mêlés à la vie catholique au Nord-Ouest.

Bref, son livre, utile à tous, sera une révélation pour beaucoup et contribuera, nous n'en doutons pas, à faire connaître à la population de langue anglaise, les origines et les développements du catholicisme dans le Nord-Ouest du Canada que le docte écrivain a tant étudié et connaît si bien.

Un regret pourtant : c'est que les éditeurs, par suite d'un oubli matériel sans doute, n'aient pas inscrit en tête du volume, la mention expresse de l'*Imprimatur* diocésain et du *Cum permissu Superiorum*.

E. D.

2 volumes : Prix : 5 dollars. S'adresser à l'auteur, Saint-Mary's Church, Vinnipeg (Man) Canada.

IMPRIMATUR

Virduni, die 24 Maii 1910.

LIZET, *vic. gen.*

Bar-le-Duc. — Impr. Saint-Paul. — 3591,5,10.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 191. — Septembre 1910.

MIDI

Rapport sur le Prieuré de St-Pierre,

VALLÉE D'AOSTE (ITALIE).

Depuis que le noviciat de Notre-Dame de l'Osier a trouvé un asile au prieuré de Saint-Pierre, janvier et novembre 1902, nos « Missions » n'ont encore parlé qu'une seule fois de cette nouvelle maison. C'est le 27 janvier 1903 que le R. P. Supérieur envoyait au Très Révérend Père Général un rapport sur les commencements du prieuré. Ce rapport a paru dans nos « Missions » au mois de mars 1903.

A cette époque, le personnel du prieuré comprenait 3 Pères et 6 Frères convers : c'étaient les RR. PP. S., supérieur et économe ; Neyroud, maître des novices, et Huard, missionnaire ; et les FF. Losoya, Hernando, Priollaud, Pollet, Bochet et Altieri. Actuellement, la communauté se compose de 5 Pères, de 3 Frères convers à vœux perpétuels et de 2 Frères convers à vœux de cinq ans : ce sont les RR. PP. Lévêque, supérieur et maître

des novices; le Révérend Père Econome; les PP. Huard, Dumas et Blanchet; les FF. Ravel, Martin, Losoya, Grivel et Faustino. Il y a en outre 4 novices scolastiques, 3 novices et 2 postulants convers. Des trois personnes de service, dont parlait le R. P. Supérieur dans son rapport, deux s'occupent encore actuellement du linge et du bétail.

Durant ces sept années (1903 à 1910), des changements assez nombreux et assez importants ont eu lieu dans le personnel de la communauté.

C'est d'abord le R. P. G. qui vient grossir le nombre des Pères, en septembre 1904. A la fin d'août 1907, ce Père reçoit son obédience et nous quitte pour une nouvelle résidence. Diano-Marina nous envoie, pour le remplacer, le R. P. Besson, qui arrive le 4 septembre 1907. Le 18 février 1910, le R. P. Besson franchit les Alpes, puis les Pyrénées, pour se rendre à Urnieta, où il est actuellement de maison.

A la date du 8 août 1907, je lis dans le *Codex historicus :* « Changement du Révérend Père Maître des novices. Le R. P. Neyroud remplacera dans sa chaire de dogme, au scolasticat de Liège, le R. P. Lévêque que sa santé oblige de prendre du repos et l'air vif de la campagne. Tous nos souhaits de bienvenue à ce dernier, avec nos meilleurs vœux de professorat fécond au premier. »

Le 25 février 1908, le R. P. S., parvenu à la fin de son second triennat, passe la charge du supériorat au R. P. Lévêque, déjà maître des novices.

Dans cette même année 1908, au mois d'août, arrive du scolasticat de Rome le R. P. Dumas, qui aide le R. P. Supérieur dans la direction du noviciat.

Enfin, le R. P. Blanchet attend au prieuré, depuis le 11 novembre 1909, jour de sa profession religieuse, une destination fixe et définitive.

Parmi les Frères convers, les changements ont encore été plus nombreux. En février 1903, le Frère Pollet part pour la résidence de Notre-Dame ; il est remplacé par

le F. Ravel qui arrive au commencement de mars. Puis ce sont, au mois de mai, les FF. Roux, Rozand, Branche et Paradan, qui viennent se réfugier au prieuré. Le F. Pollet revient de M... Le F. Altieri cède sa place de chef-cuisinier au F. Dreyer, parti de Notre-Dame de l'Osier. Il n'eut pas à comparaître devant les tribunaux sectaires, comme les autres Pères et Frères de la même maison. La plupart de ces Frères ne font qu'un court séjour au prieuré. Au mois d'août 1903, le F. Pollet reçoit son obédience pour les missions de l'Athabaska. Au mois de septembre, le F. Roux part pour S. Maria a Vico; le F. Branche se rend à Diano-Marina et le F. Paradan s'embarque pour le Mexique. Deux nouveaux Frères arrivent, les FF. Bonnet et Delange. Au mois de mars 1904, le F. Bonnet part pour la maison de Diano-Marina, à laquelle le prieuré avait déjà cédé, outre le F. Branche, les FF. Bochet et Altieri. Le prieuré allait bientôt fournir encore un cuisinier à la maison de Diano-Marina, dans la personne du F. Losoya. Ce dernier cependant revient en février 1909 prendre la place du bon F. Dreyer, à qui la maladie ne permet plus de continuer ses fonctions de cuisinier. Au mois de janvier de cette année 1910, le F. Dreyer va demander au climat de Diano-Marina une amélioration dans l'état de sa santé. Son séjour dans la maison de cette petite ville de plage, qui ne devait être que transitoire, est maintenant devenu définitif. Diano-Marina nous cédait à son tour son cuisinier, le F. Faustino. Enfin, le 13 septembre 1909, le F. Hernando reprenait le chemin de l'Espagne et allait dépenser à Urnieta les richesses de son esprit universellement pratique. J'ajouterai que le noviciat a envoyé, après leurs vœux d'un an, le F. Brouard au scolasticat de Rome, et le F. Schuchardt à S. Maria a Vico. A tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, pendant un temps plus ou moins long, se sont dévoués pour le prieuré, celui-ci exprime sa vive et profonde reconnaissance.

Un dernier adieu aussi aux deux chers Frères convers, dont la dépouille mortelle repose dans le cimetière de Saint-Pierre. C'est d'abord une victime de la persécution, le bon F. Delange, qui, le 13 mars 1904, va recevoir la récompense de sa vie religieuse si parfaite. C'est ensuite le F. Rozand, qui, le 15 août 1905, va célébrer au ciel la belle fête de l'Assomption de notre bonne Mère.



La grande raison d'être de la fondation du prieuré de Saint-Pierre a été de préparer un asile au noviciat de Notre-Dame de l'Osier, dont l'existence mettait en péril le gouvernement de la République. L'œuvre principale de cette maison est donc l'œuvre du noviciat. Depuis le 27 janvier 1903 jusqu'au 1er juin 1910, le registre du noviciat contient 68 prises d'habit, 52 de novices scolastiques, dont 3 prêtres, 1 diacre, 6 minorés et 3 tonsurés; et 16 prises d'habit de novices convers. Sur ce nombre, 32 novices scolastiques et 7 novices convers ont persévéré jusqu'à la fin de leur noviciat. Un novice scolastique a fait ses vœux d'un an comme Frère convers. De plus, un novice scolastique d'Urnieta est venu, en 1904, terminer son noviciat au prieuré. Des 32 novices scolastiques qui ont prononcé des vœux au prieuré, 4 y ont fait la profession perpétuelle. Ce sont les RR. PP. Gabriel, Diana, Blanchet et le F. Marque, diacre. Sur les 8 novices qui ont prononcé leurs vœux comme Frères convers, 4 n'ont pas persévéré pendant ou après leurs vœux temporaires.



Cependant, le noviciat n'est pas la seule œuvre du prieuré. Les Pères n'oublient pas que les Oblats sont missionnaires. Aussi aurais-je à énumérer un nombre de travaux apostoliques relativement considérable pour le

personnel restreint de cette maison. Sans parler du travail du confessionnal dans la chapelle du prieuré ou dans les églises paroissiales de la vallée d'Aoste, il faudrait mentionner parmi les petits travaux quelques triduums de jubilé en 1904, quelques adorations perpétuelles, trois ou quatre retraites de première communion à la cathédrale d'Aoste, à Saint-Pierre et à Villeneuve, et un grand nombre de sermons détachés ou de circonstance. Des travaux plus importants mériteraient mieux qu'une sèche énumération, que les circonstances ne permettent même pas.

C'est le R. P. S. qui arrive en tête pour le nombre. En 1903, retraite préparatoire à la confirmation ; trois retraites pascales. — La même année, le même Père a prêché le mois de Marie dans l'église paroissiale de Saint-Pierre (Aoste). — En 1904, retraite de quinze jours, du dimanche de la Passion à la fête de Pâques pour deux communes. — En 1905, huit retraites de première communion et trois retraites pascales. — Enfin, la retraite annuelle des Petites Sœurs des Pauvres, à Aoste. — En 1906, mission de quinze jours avec un autre Père ; une retraite pascale ; une préparation à la première communion et une retraite pascale ; puis une retraite aux hommes et deux retraites de première communion. — En 1907, mission de trois semaines et retraite de première communion. — En 1908, deux missions de quinze jours ; une préparation à la première communion et une retraite pascale. — En 1909, une mission de trois semaines avec un autre Père et deux retraites pascales. — En 1910, un retour de mission de quinze jours et quatre retraites pascales ; puis trois retraites de première communion, dont l'une est suivie de la préparation à la confirmation.

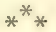
Les travaux apostoliques du R. P. G. ont eu pour théâtre l'Italie, la Belgique, etc. Ce sont, en Italie, les retraites annuelles au scolasticat de Rome, aux Sœurs de l'Espérance de Naples, au prieuré même de Saint-Pierre, en 1904 ; deux carêmes à la cathédrale d'Aoste, en 1905 et

1906; une retraite pastorale au clergé d'Aoste et une retraite aux Religieuses de Saint-Joseph, à Aoste, en 1905; ailleurs, une retraite aux Sœurs de l'Espérance, en 1904; une retraite aux Religieuses de la Providence et deux retraites aux Sœurs du Rosaire, en 1905; un carême, un mois de Marie et une retraite de première communion aux petits garçons, en 1906; dans nos communautés, quatre retraites annuelles au scolasticat de Liège, au juniorat de Waereghem, au noviciat de Nieuwenhove et à la maison d'Anvers, en 1905.

Le R. P. Besson, dont la voix n'est pas près de tomber, ni l'ardeur près de s'éteindre, malgré ses 73 années d'âge, a, à son actif, la retraite de la communauté du prieuré, en 1907; une retraite de première communion, la retraite annuelle de notre communauté d'Urnieta (Espagne) et la retraite annuelle aux Petites Sœurs des Pauvres, à Milan, en 1908; la retraite d'ordination au Grand Séminaire d'Aoste, une retraite de première communion, une neuvaine au Sacré-Cœur et une retraite de première communion, en 1909.

Depuis le mois d'octobre 1908, le R. P. Huard remplit, au Grand Séminaire d'Aoste, les délicates et importantes fonctions de directeur spirituel. Il s'acquitte de sa charge au grand contentement de tous. Malheureusement, à part le temps des vacances, il ne lui est donné que rarement — trop rarement, à notre avis — de jouir de la vie de communauté.

Enfin, le R. P. Dumas a remplacé un curé pendant tout le mois d'août 1909.



Pendant que les Pères consacrent leur temps au noviciat, ou à l'étude, ou au ministère du confessionnal et de la chaire, nos bons Frères convers se livrent, avec un dévouement admirable et digne de tous les éloges, aux différents travaux qu'exige l'exploitation d'une grande ferme. Sans doute, pendant les trois ou quatre mois

d'hiver, quand le sol est gelé et que la neige recouvre la campagne, c'est un peu pour ces chers Frères le temps du repos. Mais pendant le reste de l'année, la vigne, les champs, le jardin, la rentrée du fourrage, la vendange, l'arrosage, leur imposent des fatigues parfois accablantes, que l'aide des novices et des Pères eux-mêmes n'allège que faiblement. Heureusement, je l'ai déjà dit et je le répète avec une profonde reconnaissance, leur dévouement est admirable, et j'ajouterai, inlassable. Une mention spéciale à leur vaillant chef, le F. Ravel, qui, malgré ses 66 ans, travaille encore comme un jeune homme. Ses choux sont renommés par toute la vallée d'Aoste, et ses magnifiques parterres de fleurs excitent l'admiration et l'envie des passants.

Après les labeurs et les fatigues, il convient de mentionner les congés et les fêtes. Jours de fête pour le Prieuré que l'ordination sacerdotale à Aoste et la première messe au Prieuré du R. P. Darracq (24 et 25 décembre 1905) et l'Oblation perpétuelle des RR. PP. Darracq (15 août 1905), Gabriel (17 mars 1907), Diana (8 décembre 1907), et Blanchet (11 novembre 1909), et des Frères Marque, diacre (25 janvier 1907), Chaleyssin (8 décembre 1904), Long (25 décembre 1906) et Hernando (19 mai 1907), Frères convers. — Heures de fête que celles passées au Prieuré par Mgr Duc, évêque d'Aoste, Mgr Tasso, son successeur, le T. R. P. Pie de Saint-Joseph, visiteur apostolique, et son secrétaire, le R. P. Chérubin, tous deux Carmes Déchaussés. — Jours de joie et de fête pour le Prieuré que les courtes visites ou les séjours plus prolongés du T. R. P. Augier Cassien, Supérieur Général ; des RR. PP. Tatin, Scharsch et Belle, Assistants généraux ; des RR. PP. Provinciaux de la province du Midi, du R. P. Tourangeau, Provincial du Canada, des consulteurs et procureurs provinciaux ; des RR. PP. Fabre, supérieur du scolasticat et Joseph Joppolo, supérieur de la Maison de Rome, Le Texier, missionnaire au Natal, Dupays, missionnaire au Transvaal.

Parmi nos aimables visiteurs, il y avait des missionnaires qui attendaient le départ du bateau ; les RR. PP. Mazoyer, et Rigollet, entre autres. Un certain nombre sont venus demander à la vallée d'Aoste une santé plus florissante. Deux d'entre eux ont su prendre sur leurs loisirs pour prêcher des retraites. Le premier a prêché la retraite de rentrée du grand Séminaire d'Aoste, en 1908 et 1909 ; le second a donné le même travail au Petit Séminaire en 1908, et, avant de quitter le Prieuré, il a bien voulu, du 1er au 8 novembre, travailler à la sanctification de cette communauté.



Je ne saurais complètement passer sous silence les fêtes splendides que la cité d'Aoste a célébrées au commencement de septembre dernier (1909) en l'honneur de saint Anselme, à l'occasion du huitième centenaire de la mort de ce grand Docteur de l'Eglise, né à Aoste en 1033 et mort archevêque de Cantorbéry, en 1109. Les solennités en l'honneur de saint Anselme, qui ont duré trois jours, ont été suivies d'un Congrès marial, également d'une durée de trois jours, et dignement clôturées par le couronnement de deux antiques et vénérables images de la très sainte Vierge, aux deux extrémités de la vallée d'Aoste. Trois des nôtres ont été assidus à toutes ces fêtes ; et deux d'entre eux ont présenté au Congrès marial des travaux remarqués.



Le Prieuré de Saint-Pierre n'est pas la propriété de la Congrégation ; les Oblats n'y sont qu'à titre de locataires. Après deux baux successifs de trois ans, un troisième bail de 12 ans a été signé entre Mgr Duc et le R. P. Provincial, en août 1907. Ce bail part du 1er janvier 1908. Le prix annuel du loyer s'élève à 1500 francs. Une clause du contrat porte que « le preneur s'engage à entretenir à ses frais

dans la maison deux ou trois prêtres âgés ou infirmes du diocèse. »

Cette présence forcée de personnes étrangères dans la maison n'est pas faite pour favoriser la régularité et le silence qu'on est en droit d'attendre d'un Noviciat. Ces prêtres ne sont pas liés par notre Règle, et ils peuvent recevoir des visites. Nous sommes donc obligés de tolérer que des étrangers aillent, viennent et parlent dans la maison.

Une autre cause d'irrégularité, surtout dans les exercices de piété de nos bons Frères convers, c'est la surcharge de travail à l'époque de la fenaison. Pour ne pas laisser périr la récolte du fourrage, il arrive parfois qu'on doive abréger ou même omettre complètement certains exercices de piété, surtout l'oraison du soir et la lecture spirituelle. Pour éviter ce malheur — car je regarde ces irrégularités comme un malheur — il faudrait que les Frères convers fussent plus nombreux pendant l'été, ou que l'on pût trouver et payer des ouvriers à gages.

Malheureusement, les finances du Prieuré sont loin, actuellement, d'être dans un état bien florissant. Depuis que, le 31 décembre 1908, la balance annuelle a porté un déficit de 1800 francs, — somme peu considérable en soi, mais bien pesante pour les recettes du Prieuré — le budget n'a plus été équilibré. Et même ce déficit, dû en grande partie aux dépenses occasionnées par des travaux d'amélioration à l'intérieur de la maison, ira probablement en augmentant encore, par suite de nouveaux travaux projetés. Il s'agit en effet, en ce moment, de mettre le Prieuré en état de recevoir, soit pour toute l'année, soit du moins pour le temps des vacances, les Scolastiques de la Province du Midi.

J'ai parlé de travaux d'amélioration à l'intérieur du Prieuré. Le plus important de ces travaux a été la transformation en cuisine et en réfectoire d'une cave située au midi. L'ancienne cuisine est devenue une chambre spacieuse, et l'ancien réfectoire a été divisé en deux cellules

séparées par un petit corridor. La nouvelle cuisine a été enrichie d'un nouveau fourneau plus grand et plus commode que l'ancien. Pendant l'hiver, ce fourneau envoie, au moyen de tuyaux, la chaleur — et les odeurs de la cuisine — dans deux salles situées l'une au rez-de-chaussée, l'autre au premier étage. Cette dernière sert de chapelle de communauté pendant l'hiver. Un nouvel escalier en bois donne accès à notre sous-sol.

Actuellement il s'agit de pourvoir d'un plancher deux salles du bâtiment rustique qui en manquent. Ces salles serviront de dortoir aux Frères scolastiques ou aux Frères convers. La dépense, qui se trouve encore au premier étage, doit être transportée au sous-sol, à côté de la cuisine. Un mur élevé dans la cave à charbon nous donnera une salle spacieuse pour cela.



Vous m'avez demandé un rapport sur le Prieuré de Saint-Pierre. J'ai essayé de répondre à votre désir de mon mieux. Ai-je parfaitement réussi ? J'en doute ; car ma plume a été plus habituée à construire des thèses de philosophie et à aligner des syllogismes, qu'à écrire l'histoire et à polir des phrases. On voudra cependant tenir compte de ma bonne volonté.

Je termine ce rapport le jour de la fête du Sacré-Cœur. Puisse ce Cœur divin répandre largement sur la communauté du Prieuré des bénédictions spirituelles, des grâces de sanctification, et même des bienfaits temporels !

V. Lévêque, *O. M. I., Sup.*

Rapport sur la maison de Diano-Marina.

Diano-Marina, le 25 juin 1910.

Mon Très Révérend Père,

Je me conforme à votre désir, et je m'empresse de vous envoyer le rapport que vous me réclamez. Il ne sera guère intéressant ; vous le trouverez peut-être bien lugubre ou du moins bien funèbre. — J'ai sous les yeux le *codex historicus* que le cher P. Moricet rédigeait jour par jour jusqu'à l'heure où la plume lui est tombée de la main sous le froid de la mort. — Je cite à la date du 14 avril 1903 :

A peine une feuille à tourner et l'histoire de cet exil commence, et la maison de Notre-Dame des Lumières va s'appeler maison de Diano-Marina. — Le lecteur comprendra que l'émotion ait ici fait trembler la plume du rédacteur.

C'est le mardi de Pâques, 14 avril, à 7 h. du soir, que la première escouade d'exilés se met en route. Mais quelle escouade, grand Dieu ! P. Gigaud, appuyé sur son infirmier Bouchardon ; P. Bourde, poussé par le Fr. Candido ; le Fr. Lehaut, presque porté par le R. P. Provincial qui avait tenu à accompagner ces reliques vivantes de la Province du Midi. Suivait le P. Moricet qui n'appuyait, ne poussait et ne portait rien..... il avait assez à se porter lui-même !

Anes, mules, et chevaux du pays avaient été mis à notre disposition pour le transfert du couvent à la gare. L'âne de Galand, notre vieil épicier, voiturait le P. Gigaud. Le Fr. Lehaut se fit hisser sur la charrette de Grégoire, notre aide-jardinier. Le P. Bourde avait essayé, la veille du départ, de se faire pousser jusqu'à la gare par son Fr. Can-

dido ; il en revint triomphant : et le jour du départ, il refit le même chemin sans accident et sans arrêt.

Au départ, les sympathies furent plutôt discrètes : seuls, nos voituriers et Mme Constantin nous accompagnèrent jusqu'à la gare.

A Robion, M. l'abbé Bonnet, curé de l'endroit, monte avec nous jusqu'à Cavaillon. Le brave chanoine avait tenu à nous escorter aussi de sa poétique affection.

A Cavaillon, nous rencontrons Mme Boutière, venue pour nous saluer avec le commandant Saulier et sa sœur. Notre train se trouve bien en retard. Par bonheur, les employés se montrent gentils. On télégraphie à Avignon de nous attendre pour la correspondance avec Marseille puisque nous avons retenu un wagon réservé.

Nous arrivons juste à temps. Nous nous installons pour ne plus changer jusqu'à la frontière.

Mercredi de Pâques. — Nous commençons cette journée en gare de Marseille où nous arrivons un peu après minuit. Le R. P. Provincial nous quitte et cède la place au P. M. qui nous accompagne jusqu'à Nice. A Marseille, nous recevons la visite de trois des nôtres. A Nice, visite de deux Frères de la Doctrine, originaires de Goult-Lumières. Enfin, à 8 h. du matin, nous sommes à Vintimille, où le Fr. Leroy est venu à notre rencontre. Tout le monde descend, mais dans quel état ! Les PP. Gigaud, Bourde, et le Fr. Lehaut font pitié ! Les Anglais nous témoignent leur compassion en nous voyant passer, nous qui mettions la patrie en danger et la République en péril. Tout le monde devine que nous sommes seulement des expulsés. Après deux heures d'arrêt en gare et un léger déjeuner au buffet, après deux autres heures de chemin de fer, nous voilà enfin à Diano-Marina. Respirons, ici. Vive la liberté !

La population se montre plutôt sympathique. Des chapeaux se lèvent pour nous saluer. La première impression est bonne. Le soleil nous fait fête ; les palmiers et les orangers, le ciel bleu et la mer d'azur nous sourient. La

maison est coquette, le jardin est assez vaste. Enfin, Nané, la brave et vieille Nané, nous a préparé un dîner que nous mangeons avec appétit. Le soir, à 7 h., on soupe et l'on va dormir.

16, jeudi. — On s'éveille, un peu raide encore du voyage de la veille. Les messes se disent à la petite chapelle intérieure, et les Frères se mettent à l'œuvre pour organiser les chambres.

Le 18. — Dès 4 h. du matin, le R. P. S. arrive pour prendre la direction de la maison. Nané, avec Catarina, continuent de nous faire la cuisine. M. l'Archiprêtre nous avait fait visite jeudi et encore vendredi avec le Dr Alavena, prêtre de Don Bosco, professeur au collège d'Alassio. Nous avons aussi la visite des Frères de Belley, établis dans notre Palazzo.

Le 20, lundi. — Nouvelles recrues : Après midi, à 1 h., on nous amène les PP. Nicolas, Michelot et Lamblin. Nous dînons en famille et le charitable conducteur repart à 4 h. du soir.

Le 21. — Arrivée de M. J.-B., le cuisinier du Calvaire.

Le 22. — A l'oraison du soir, le P. Nicolas nous a bien édifiés. Les Frères avaient déballé et exposé sur l'autel la petite Vierge noire de Lumières. Au cours de l'oraison le P. Lamblin l'ayant remarquée, il pousse du coude le P. Nicolas : « Vé, Notre-Dame des Lumières ! » Le P. Nicolas se redresse, regarde et part. Il monte à l'autel, prend à deux mains la statue vénérée et la couvre de baisers. Puis il revient à sa place avec des larmes plein les yeux.

Le 23, jeudi. — A 6 h. ½ du matin, grande émotion. C'était l'heure de la messe du P. Nicolas. Le Père Supérieur va pour le chercher. Mais il s'arrête épouvanté. Le Père est là, abattu, sur son fauteuil, la tête retombant sur la poitrine, le visage décomposé, la bouche entr'ouverte, on dirait la mort.

Vite le médecin est appelé et il arrive. On recouche le cher Père qui avait dû passer toute la nuit sur son fauteuil,

saisi par le sommeil et peut-être aussi par le froid. Des frictions sont faites, des sinapismes posés, de l'elixir ingurgité ; mais c'est toujours l'apparence de la mort. Le docteur conseille l'extrême-onction. Vite on court à la paroisse, et le vicaire apporte les saintes Huiles. Le Père Supérieur administre le pauvre Père tandis que tout le monde prie à genoux. Peu à peu, les sinapismes agissent et la connaissance revient, mais intermittente seulement. C'est la faiblesse extrême, c'est la lampe qui va s'éteindre parce qu'elle manque d'huile. Le docteur qui se montre très dévoué ne reconnaît aucune maladie. C'est l'âge, dit-il, c'est la vieillesse, et..... le chagrin. Oh ! oui, le chagrin surtout !

Dans la soirée, on croirait à un mieux très appréciable. Mais après l'oraison du soir, au moment où l'on va souper, le P. L. entre dans la chambre. Le P. Nicolas se redresse et passant la main sur la poitrine : « Oh ! c'est incroyable comme je souffre de l'estomac ! » En disant ces mots, il retombe blanc comme un cadavre, sur l'oreiller. Vite le P. L. appelle le Père Supérieur et la communauté, on récite les prières des agonisants, et doucement, imperceptiblement, l'âme s'échappe pour remonter à Dieu. Pauvre cher Père Nicolas, priez pour nous ! Le patriarche de la famille n'était plus : il avait 93 ans. Ainsi s'éteignait un vaillant défenseur des droits de l'Eglise, un des meilleurs champions de l'infaillibilité pontificale, dont Mgr Berteaud avait fait son théologien au concile du Vatican, un des premiers restaurateurs de la musique religieuse et surtout un des plus dévots à l'Immaculée Conception.

J'arrête là les emprunts que j'ai faits au journal du P. Moricet... Mais la série noire n'est pas finie. Un voile de tristesse plane sur notre pauvre maison marquée déjà du signe de la croix !

Tandis qu'on travaille ici à s'installer, nos Pères de Lumières subissent les conséquences de la loi et des fureurs de Combes. Les voilà, aujourd'hui, devant le tri-

bunal correctionnel d'Apt. Notre avocat ne peut plaider. Comme il est le seul qui nous soit favorable, on craint qu'une plaidoirie revendiquant la liberté pour des moines ne lui soit trop nuisible. On s'adresse à M. Roux, de Nîmes. Mais celui-ci, qui n'est pas préparé, demande un sursis. On adresse cette requête devant les juges. Le président refuse. Alors les Pères se lèvent et prennent le chemin de la sortie. Stupéfaction du président et de l'assistance ! Le président s'écrie : « Mais, vous partez ? — Parfaitement, répond de sang-froid l'un des nôtres. — Mais alors, vous faites défaut ? — Parfaitement. » Et on les condamne tous les trois à 15 jours de prison et à 100 fr. d'amende. — Vivent nos Pères !

Le 6 mai, les trois condamnés qui ont fait opposition reparaissent devant le tribunal d'Apt. Ils ont pour avocat M. Fernand Roux, du barreau de Nîmes. Ils sont condamnés comme la première fois à 100 francs d'amende et à 15 jours de prison. — Belle protestation écrite du P. L., et virulente réponse du P. V. aux paroles du président qui les a traités de « sauvages et d'anarchistes », sans doute, parce qu'ils ont été chassés et volés. C'est le nouveau style.

Le 11 juin, les Pères comparaissent devant la cour d'appel de Nîmes. Le tribunal est presque aussi bien composé que celui d'Apt... Le procureur de la République fait preuve de cynisme. M. Roux, l'avocat des prévenus, a été magnifique. Le procureur veut maintenir la condamnation du tribunal d'Apt. La peine est diminuée : l'amende est réduite de 100 fr. à 16, et les 15 jours de prison sont ramenés à six. C'est en décembre que nos Pères ont subi leur condamnation. La prison n'eut pas pour eux que des privations, elle eut surtout des humiliations qui rappellent la scène de la dixième station du chemin de la Croix. La soutane, malgré tout, n'entre pas en prison.

Voici de nouveaux venus : le P. Soleri, du Calvaire. Malade d'un abcès purulent à la jambe droite, il vient ici pour se faire soigner. Les ponctions successives ont raison

du mal à la jambe, mais non de la phtisie dont il est atteint depuis plusieurs années. Il végétera trois ans, pendant lesquels, à force de courage, il donnera quelques sermons à la chapelle et plus tard dira ses messes au sanctuaire de la Rovere où il s'éteindra doucement après de longues souffrances.

Le 12 mai, arrive Molinas, ancien domestique de Notre-Dame à la Garde, fidèle et charitable infirmier du R. P. Gigaud, qui a vu disparaître le Frère qu'il avait emmené de Notre-Dame des Lumières.

Le même jour nous recevons la visite de Dom Grea, abbé des Augustins de Saint-Antoine, dits Chanoines réguliers de l'Immaculée Conception, et dont la communauté est établie à 8 kilomètres de Diano, dans un village qui porte le nom d'Andona.

Le 24 mai, le Frère L. recevait une nouvelle obédience qui l'envoyait à Jersey, d'où il est sorti au bout de six mois, secouant le joug de la vie religieuse : c'est la deuxième défection que nous ayons eu à déplorer parmi nos Frères convers.

Ici prend place le récit des négociations entamées avec Mgr Allegro, notre Ordinaire, et le président de la fabrique de la Rovere au sujet du sanctuaire que l'autorité diocésaine voulait nous confier. Le P. Supérieur envoie une longue lettre à l'évêque d'Albenga. Il s'inspire de la règle d'après laquelle nous ne pouvons être moins de trois dans une résidence. Il faudrait trois Pères, avec traitement équivalant à celui du chapelain actuel, soit 500 fr. qui multipliés par 3 font 1.500 fr. 200 fr. de messes × 3 = 600 fr.; par conséquent, au total : 2.100 fr. Le sacristain serait un de nos Frères et les appointements de 120 fr. servis au sacristain actuel avec les 40 fr. affectés au loyer du chapelain seraient unis pour la location de la maison de communauté sise près de la chapelle.

Les visites à l'Ordinaire, les pourparlers avec le président de la fabrique n'aboutirent point. Les négociations

furent suspendues pendant quelques mois, et reprises enfin avec succès. Dans l'intervalle le P. R. fait la navette entre Diano et la Rovere pour le service hebdomadaire de la chapelle.

Le 22 septembre nous arrive de Marseille le P. O., chapelain présomptif de la Rovere. Le soir il va faire visite au sanctuaire.

Le 28 on fait le déménagement de quelques pauvres meubles que le pauvre Diano offre à sa sœur naissante. Il y a deux charretées de ces misères.

Le 5 octobre, le P. R. va s'installer dans le Bethléem de la Rovere. Il y a été précédé par le Fr. Tramoni. Ils feront maigre chère, les pauvres amis.

Le 10, on prépare les fêtes de prise de possession. Les affiches sont commandées et disséminées à travers les contrées avoisinantes.

Le 14, le P. O. revient de Milan. Il a prié, réfléchi. Il est résigné ; il met sa tête sous le joug. Le même jour, il se rend à son poste afin d'être prêt pour la fête du lendemain.

Le dimanche 18, la pendaison de la crémaillère a lieu à Diano. A midi, nous avons à notre table tout le clergé de Diano, M. l'Archiprêtre avec son vicaire, M. l'abbé Barelli, et Don Antonio. Etaient présents aussi M. l'Archiprêtre de Saint-Barthélemy sur le territoire duquel est sise la chapelle de la Rovere ; MM. Pissarello, président de la fabrique ; Deferrari, trésorier ; M. le baron Ardoino, Emmanuel, propriétaire de la maison des Pères et M. Alassio, Serafino, organiste de Saint-Pancrace, à Gênes, qui, se trouvant en vacances à Cervo, tiendra les orgues à l'office du soir. Le dîner est suivi d'un toast magnifique de M. Deferrari, d'un autre de M. l'Archiprêtre, de l'archiprêtre de Diano, puis d'un troisième du désopilant organiste qui transforme la clef de la cantine en clef musicale. Le P. R. répond en un italien que l'on applaudit.

A 4 h. la cérémonie commence à la Rovere. Procession de la maison des chapelains à la chapelle au chant du

Magnificat. Il y a là sur la place et dans l'église une foule compacte qu'on évalue à 2 ou 3000 personnes. Entrés à l'église, les deux chapelains, O. et R., vont s'agenouiller au pied de l'autel. L'Archiprêtre de Saint-Barthélemy, délégué par Mgr l'Evêque d'Albenga, leur souhaite la bienvenue et leur donne sa bénédiction. Le R. P. O. monte alors en chaire et fait une courte allocution très écoutée et appréciée. Suit le salut solennel du Très Saint Sacrement chanté par les Pères de Diano. A la fin, le R. P. provincial monte en chaire à son tour et dit avec un accent de conviction le merci des Oblats pour la sympathie que l'Italie témoigne à la France en ce moment.

Le jeudi 22 arrive un wagon de mobilier pour la Rovere : c'est un don qui voudrait être anonyme, mais que nous devons mentionner. Il y a là pour 1000 fr. au moins tant en meubles qu'en vaisselle, batterie de cuisine et lingerie. La donatrice, Mlle B., d'Arcachon, n'en est pas à son premier cadeau. Elle a passé déjà des sommes cinq et six fois plus fortes aux proscrits de Lumières ; elle s'est adjointe aussi une amie, Mlle F., qui a contribué pour une bonne part au mobilier de notre chapelle de Diano et au transfert des meubles de Lumières. Il faut ajouter que la donatrice du mobilier destiné à la Rovere a déboursé 200 fr. pour les frais de port !

Nous tomberions dans des longueurs importunes si nous faisions ici l'historique complet du pèlerinage. Le P. O. était l'homme providentiel pour imprimer au sanctuaire un mouvement régulier. Il était conciliant et aimable pour tous. Fidèle à son poste, il se faisait tout à tous. Il ne quittait guère sa cellule et sa chapelle que pour rendre service au clergé des environs qui, du reste, l'appréciait et l'aimait : c'était aussi pour lui un moyen de propagande en faveur du pèlerinage. Il eut pour coadjuteurs, dans l'espace de quatre ans, quatre Pères.

Les Pères de Diano se mettaient à sa disposition pour assurer le service des messes et relever par la musique et

le chant les cérémonies du sanctuaire. Sans doute, pendant les cinq années qu'il lui fut donné de desservir l'autel de la très sainte Vierge, le pieux chapelain eut souvent l'occasion de verser de douces larmes : son confessionnal était fréquenté et parfois même assiégé ; les communions étaient nombreuses ; les offices du dimanche attiraient les paroisses voisines. Les concours des mois de février et de septembre étaient très consolants. La Madone étaient redevenue la Reine de la contrée ; les âmes qui venaient l'implorer s'en retournaient consolées, affermies dans la vertu.

La vie avait succédé à la mort ; la chaire de vérité n'était plus muette. Le mois de Marie, les fêtes avec leurs neuvaines préparatoires étaient pour le premier chapelain l'occasion de recourir à la charité et au zèle de ceux de nos Pères qui connaissaient la langue italienne et avaient le don de la parole : c'est ainsi que l'on put entendre à tour de rôle les PP. Joppolo Joseph, Blanc, Maïello, etc. La prospérité du sanctuaire semblait assurée au point de vue spirituel ; mais l'heure de l'épreuve allait sonner... Les ressources du pèlerinage ne suffisaient pas à l'entretien des Pères et des Frères de la communauté. Une visite du T. R. P. Lavillardière, alors supérieur général, donna le coup de mort à l'œuvre qui donnait de belles espérances.

Le 7 juillet, un nouveau contrat modifiant l'ancien avait été conclu entre le P. M. et le président de la fabrique, contrat où il était stipulé : 1° que les Pères auraient à leur charge les frais du culte ; 2° qu'ils recevraient en tout 300 fr. de traitement fixe, plus 200 fr. pour 120 messes à dire environ ; 3° qu'ils auraient toutes les recettes fixes ou éventuelles des quêtes, des chaises et toutes les aumônes : *limosine*. Au nom du P. Provincial, le supérieur de Diano signa l'acte notarié. On eut l'illusion que les recettes éventuelles et les honoraires de messes couvriraient avec le temps les frais du culte et permettraient de boucler chaque année le budget sans déficit. De déficit il n'y en eut point, grâce au P. O., dont le patrimoine comblait les

trous faits à la caisse. Mais le T. R. P. Lavillardière, envisageant l'avenir plutôt que le présent, et calculant que les ressources demeurant inférieures aux besoins de la communauté, malgré le développement de l'œuvre spirituelle, conclut à la fermeture de la maison dont la location de 150 fr. pendant les trois premières années montait à 300 fr. au début de la quatrième. C'est un deuil de plus à enregistrer.

***

Revenons à Diano.

Nous conçûmes le projet d'organiser une chapelle publique dans une des salles du rez-de-chaussée. L'appartement avait 7 mètres de long sur 4 de large. Des peintres d'Oniglia viennent le décorer. On remplace la fenêtre du fond par une petite niche dans laquelle nous installons une petite statue de Notre-Dame de Lourdes qu'on nous avait envoyée de France. Un appartement situé à gauche et voisin du premier ayant les mêmes dimensions fut divisé en deux parties dont l'une servit de sacristie et l'autre de salle d'exercices pour la communauté. On avait pratiqué dans le mur mitoyen une ouverture avec grillage en bois qui permettait de voir l'autel sans être vu des fidèles. Du côté de l'Evangile, dans la chambre qui donnait sur la rue, on ouvrit un parloir, et par un grillage, plus petit que le premier, les fidèles purent assister à la messe du dimanche ; ce jour-là on ouvrait également la porte vitrée qui donnait sur le jardin de la communauté, et le peuple qui n'avait pas trouvé place dans la chapelle avait vue sur l'autel et pouvait suivre ainsi les cérémonies de la messe. Des prédications en langue française d'abord, puis plus tard en langue italienne, furent organisées ; il faut dire que la grande majorité de la bourgeoisie locale comprend et parle notre langue ; c'est ce qui nous a permis d'inaugurer dès la fin du mois d'octobre un ouvroir pour les pauvres de la paroisse. Cette œuvre fonctionne encore ; les cotisations et les dons privés permettent aux dames actives et industrieuses

de confectionner de nombreux vêtements et aussi des ornements et du linge d'autel pour l'église paroissiale. Les membres de l'œuvre assistent tous les premiers vendredis du mois à la messe de 8 h. devant le Très Saint Sacrement exposé, messe pendant laquelle une jeune fille fait la quête pour l'ouvroir. Un règlement a été fait qui demeure en vigueur, et chaque mois une instruction est faite dans la chapelle des Sœurs de la Doctrine et est suivie de la bénédiction du Très Saint Sacrement. L'ouvroir est placé sous le vocable et la protection du Sacré-Cœur de Jésus et célèbre sa fête patronale le vendredi qui suit l'octave de la Fête-Dieu.

En octobre de la même année les religieuses de la Mère de Dieu nous sollicitent pour devenir les confesseurs ordinaires de la communauté. L'offre fut acceptée avec reconnaissance ; ce ministère faisait entrer 300 fr. de plus dans notre pauvre caisse locale. Déjà les religieuses de la Doctrine chrétienne de Nancy nous avaient demandé le même service que nous avons accepté ; mais ici les conditions de traitement étaient différentes : nous faisions échange de bons offices ; nous prêtions le concours de notre ministère contre l'entretien de notre lingerie ; et le marché fut conclu de part et d'autre. Depuis deux ans, ces religieuses qui avaient loué notre grand immeuble du Palazzo dans l'espérance d'y avoir d'abord un pensionnat, puis à défaut de celui-ci une maison hospitalière, se voyant déçues et trouvant l'immeuble trop lourd, trop cher et trop vaste, élirent un autre domicile et ne purent plus désormais s'occuper de notre lessive : elles nous conservèrent cependant l'aumônerie au taux de 400 fr. par an.

Aux Sœurs de la Doctrine succédèrent les Frères de Saint-Jean-Baptiste de la Salle, et le Palazzo est devenu un pensionnat nombreux : un de nos Pères en est l'aumônier aux appointements de 600 fr. par an. Le bon P. P. est confesseur ordinaire des Frères et des Sœurs de la Doctrine. Le Palazzo a cessé de nous appartenir, nous

l'avons vendu avec son vaste jardin et un champ situé au-delà de la route qui coupe la propriété. au prix de 75.000 fr. avec charge pour l'acheteur de payer l'impôt du tremblement de terre dont notre propriété était grevée depuis 1888 et qui s'élevait à 2.200 fr. par an.

Il resterait encore à parler d'autres aumôneries qui sont notre spécialité et forment le meilleur de nos revenus annuels. A Oneglia, ville voisine, les religieuses de la Charité de Nevers nous ont choisis pour le service de leur chapelle le dimanche : le P. F. en est chargé ; il y dit la messe, prêche et confesse. Depuis quelques mois les Sœurs ont demandé qu'on les entendît en confession le jeudi de chaque semaine. Le P. F. a donc un double service dans cette communauté et perçoit un traitement de 300 fr. par an. A Port-Maurice où le même Père se rend tous les lundis pour entendre les confessions des deux communautés de la Mère de Dieu. dont l'une est pensionnat et l'autre Maison-Mère ; les émoluments sont plus généreux et s'élèvent à 800 fr.

A Bordighera, le P. R., ancien chapelain de la Rovere. a fait son nid chez les Sœurs de Saint-Joseph qui ont dû, par suite des décrets, fermer leur magnifique pensionnat d'Ajaccio (Corse) pour le transplanter en terre italienne, où il prospère du reste. Ces bonnes religieuses comptent environ 60 à 70 élèves. Le ministère de l'aumônier est assez chargé. Il est à poste fixe à Bordighera et ne le quitte que pour venir nous voir deux fois par mois et pour aller prêcher un sermon mensuel chez les religieuses de la Mère de Dieu à Port-Maurice. Le Père est logé, nourri, chauffé. éclairé et reçoit en plus 600 fr. comme honoraires de son travail.

J'aurai aussi à mentionner, à Diano, l'Oratoire des pénitents, dont le P. D. est le chapelain : il y dit la messe les dimanches et fêtes ; et de plus il préside cinq ou six processions de la confrérie. Son traitement est maigre : 150 fr. par an, les messes comprises : on en compte de 70 à 75 dans l'année.

Enfin, l'évêché nous a prié d'entendre chaque semaine les confessions des religieuses de la Miséricorde, congrégation italienne qui est chargée ici d'un asile, d'une école libre et d'un hôpital ; elles sont au nombre de neuf. Nos Pères prêchent leur retraite annuelle qui leur est payée : elles nous fournissent gratuitement les hosties en compensations des services qu'on leur rend.

Vous avez là, mon Très Révérend Père, le bilan de nos œuvres fixes. Deux Pères sont de plus employés à la chapelle. Il faut vous dire, et vous le savez du reste, que l'oratoire primitif étant insuffisant, nous avons dû construire un édifice plus spacieux, long de 22 mètres, large de 9 dans la nef, de 5 dans le sanctuaire qui compte 7 mètres de profondeur. Les 4 mètres pris sur la largeur de la nef se partagent entre la sacristie et le vestibule qui nous donne accès dans le sanctuaire. Le maître-autel occupe le centre, derrière lui reste une espace de 3 mètres de long sur 5 de large pour la communauté quand elle assiste aux offices publics. La nef compte quatre autels dont les deux du haut sont dédiés au Sacré-Cœur et à saint Joseph. Notre-Dame de Lourdes occupe une niche centrale au fond du chœur qu'elle domine ; une vitre de cristal d'un mètre de largeur sur deux de haut préserve la statue de la poussière. Pendant l'hiver l'acétylène et l'électricité qui l'éclairent lui donnent une splendeur et un éclat qui frappent tous les yeux et inspirent la prière ; on pourrait croire à une apparition céleste. Quatre messes par dimanche sont assurées au maître-autel, 5 h. ½, 6 h., 7 h. et 8 heures. Aux messes de 7 h. et de 8 h. il y a une petite allocution de dix minutes. Nous ne comptons pas les sermons du soir, les prédications préparatoires aux fêtes de l'Immaculée-Conception et de la fête de Notre-Dame de Lourdes ; puis celles du mois de Marie et du Sacré-Cœur. Il va sans dire que nous célébrons aussi solennellement que possible le mois du Rosaire ; le mois de saint Joseph n'est pas oublié. Les deux chapelains confessent en tout temps. L'un d'entre eux,

nommé préfet de sacristie, organise le service de la chapelle, se dépense avec zèle et succès à l'ornementation du sanctuaire et à la décoration de la niche où trône notre Immaculée Mère ; il a le génie inventif et varie avec goût les menus détails de ses travaux artistiques. Il nous réserve souvent d'agréables surprises.

Toutefois, son zèle de la maison de Dieu ne l'empêche pas de se dépenser beaucoup au dehors. Il m'a remis lui-même la nomenclature de ses travaux apostoliques depuis son arrivée parmi nous (fin 1903) : chapelain de la Rovere, aumônier de deux communautés religieuses, confesseur extraordinaire de deux autres, il a, de plus, prêché 18 retraites religieuses, 7 autres à des pensionnats, 4 carêmes, 4 missions, 4 mois de Marie et du Sacré-Cœur, 2 triduums, 3 octaves ou neuvaines, 10 sermons de circonstance donnés en dehors de Diano. Ici il est constamment sur la brèche. Il va sans dire que nul ne prétend rivaliser avec lui pour le nombre des œuvres spirituelles. Toujours prêt, il est insatiable autant qu'inépuisable... Il faut sa constitution physique et son tempérament de feu pour remplir un programme aussi varié que laborieux.

Toutefois, il faut aussi reconnaître que, dans une sphère moins étendue et sur un champ d'action moins vaste, d'autres Pères ont fait preuve aussi d'un zèle qui, pour être plus circonscrit, n'a pas été moins récompensé ni moins méritoire. Ils ont bien travaillé. Tous ont prêché des retraites, des neuvaines, des sermons détachés. Le P. R. a évangélisé plusieurs paroisses des environs avant d'avoir fixé ses pénates à Bordighera ; il a presque tous les ans donné deux et quelquefois trois retraites religieuses dans les maisons de la Sainte-Famille et aux communautés des Sœurs de Nevers, à Bordighera et à Oneglia.

On a peut-être cru que notre résidence de Diano était un hôpital ou une maison de retraite. — Elle a compté cependant et elle compte encore actuellement quelques hommes valides dont les uns remplacent les curés absents ou vont

leur prêter secours en certaines circonstances, et sans gros bénéfices pécuniaires, car la région est réputée pauvre. De fait, les honoraires de messes sont assez rares, et le casuel pour messes d'enterrement et conduite au cimetière se chiffre facilement. La vie est chère et les occasions de faire la charité ne manquent pas.

On a aussi beaucoup vanté le climat de notre localité, et on lui a fait une place parmi les stations les plus tempérées et les plus salubres de la côte d'azur italienne. Dès lors, on a jeté les yeux sur notre maison pour en faire un sanatorium et un senatorium. Notre *home*, à notre arrivée, avait environ sept cellules au 1er étage et six au 2e. Mais bientôt nous nous vîmes obligés de transformer des salles en chambres, et aujourd'hui nous avons vingt chambres, dont la majeure partie est occupée. Elles sont petites : 3 m. sur 4. Les corridors qui divisent le 1er et le 2e étage ont un mètre de large. La chapelle intérieure surplombe le sanctuaire de la chapelle publique. A l'extrémité du corridor supérieur, à gauche, se trouve la bibliothèque, composée d'ouvrages ayant appartenu aux maisons de N.-D. des Lumières, du Calvaire, etc. Nous l'avons enrichie de récentes publications et d'un certain nombre de volumes choisis parmi les plus sérieux : surtout des ouvrages d'Ecriture sainte, de patrologie, de philosophie, de théologie dogmatique, morale, ascétique, mystique, droit canon, liturgie, hagiographie, éloquence, histoire de l'Eglise et littérature contemporaine. Celui qui aime l'étude peut satisfaire ses goûts et ses aptitudes personnelles. *Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.*



La pharmacie est plus mal montée, presque aussi mal que la batterie de cuisine. Si les malades peuvent se contenter du bon air et de la vue de visages plus ou moins épanouis, qu'ils viennent ; mais qu'ils ne s'attendent pas à

trouver ici le confort et les soins d'infirmiers spécialistes. La réputation de Diano a été surfaite au point de vue sanitaire. Nos cellules sont trop étroites, l'air n'y est pas suffisant pour renouveler des poumons endommagés. Tous nos gros et grands malades sont morts : nul n'a trouvé ici sa résurrection. Quand l'organisme est gravement atteint. nous ne pouvons lui assurer sa guérison. On pourrait écrire au frontispice de la maison ces mots du Dante : « Vous qui entrez, laissez ici l'espérance. » Actuellement. le personnel des Frères convers est incapable de donner des soins constants et intelligents aux malades. La bonne volonté ne suffit pas pour un pareil labeur. Il faudrait des Sœurs et, pour différentes raisons. nous ne pouvons pas songer à recruter parmi elles des infirmières. Qu'on veuille donc bien nous permettre de nous restreindre au soulagement et aux soins des malades appartenant à la communauté.

Nous sommes très heureux et nous nous faisons une fête d'accueillir ceux de nos Pères et Frères qui n'ont besoin que de recouvrer de nouvelles forces pour reprendre la tâche apostolique, *usque ad internecionem*. Les observations que nous faisons plus haut concernent uniquement les cas de maladies chroniques invétérées et incurables, et nous affirmons que notre maison n'a rien de ce qu'il faut pour être transformée en hôpital.

Qu'ils soient aussi les bienvenus ceux de nos Pères et Frères qui veulent bien solliciter notre hospitalité. Ils comprennent que *melius est ire ad domum luctus quam ad domum convivii*. Ces douces et réconfortantes visites ont été nombreuses, et nous tenons à remercier de tout cœur ceux qui nous les ont faites. Nous avons compté entre Pères et Frères venus vers nous plus de 120 noms depuis la fondation de la maison. Mentionnons spécialement nos premiers supérieurs et ceux de nos évêques et dignitaires se rendant aux Chapitres tenus en 1904, 1906 et 1908.

Dans l'espace de sept ans et demi, la mort a fait parmi nous 17 victimes. Voici leurs noms dans l'ordre chronologique du décès :

16 janvier	1905,	R. P. Fayette	79 ans.
18 janvier	1907,	R. P. Bourde	69 ans.
21 janvier	1907,	Fr. Sorbella	69 ans.
8 février	1909,	R. P. Pichon	63 ans.
7 mars	1904,	R. P. Michelot	84 ans.
15 mars	1905,	Fr. Lehault	79 ans.
27 mars	1906,	R. P. Soleri	31 ans.
24 avril	1903,	R. P. Nicolas	91 ans.
19 mai	1905,	R. P. Mauran	72 ans.
10 juin	1909,	Fr. Branche	26 ans.
31 août	1905,	R. P. Saunier.	33 ans.
17 septembre	1904,	R. P. Moricet	37 ans.
16 octobre	1904,	R. P. Coste Adolphe .	33 ans.
23 octobre	1906,	Fr. Tramoni.	71 ans.
7 novembre	1905,	R. P. Tamburini . . .	84 ans.
19 décembre	1903,	R. P. Gigaud	69 ans.

Il faut mentionner aussi un vieux serviteur de Notre-Dame, qui n'a jamais voulu prendre rang parmi nos Frères convers, mais dont nous avons admiré ici le dévouement, l'obéissance et la parfaite discrétion : il mérite bien un souvenir spécial dans notre reconnaissance et nos prières. Il s'appelait *Molinas*. Sa mort a été bien édifiante.

En ce moment, la communauté compte 15 Pères et 6 Frères convers, dont 6 malades et 1 infirme.

Ont été de résidence, pendant une durée de temps plus ou moins longue : le R. P. Bersihand, de Ceylan, et d'autres Pères et Frères.

Voici ceux de nos Frères convers qui ont reçu leur obédience :

Les Frères Herrero Thomas, aujourd'hui à Urnieta.
» Combaluzier, » à Rome.
» Losoya, » à Turin.
Faustino, aujourd'hui à St-Pierre-d'Aoste, etc.



Les ressources fixes nous viennent des aumôneries, des divers travaux donnés en dehors de la chapelle ; des honoraires de messes ; des dons privés fournis par quelques personnes charitables, soit en argent, soit en nature.

La maison de Diano, depuis sa fondation, a pu vivre par elle-même : elle boucle son budget annuel avec quelques centaines de francs en plus.

La balance annuelle accuse de 18 à 20.000 fr. de dépenses fixes.

Elle a pu, sans recourir à la Procure provinciale, s'agrandir et je dirai s'embellir pour la plus grande commodité de ses habitants : cellules multipliées, chapelle intérieure toute neuve, salle de récréation pour l'hiver, préau qui sert d'abri contre la pluie et protège contre les ardeurs du soleil pendant l'été ; deux parloirs donnant sur le jardinet qui précède la chapelle publique ; enfin cave et dépense, dont la construction s'imposait depuis longtemps ; la chapelle commencée en janvier 1904 a été terminée en avril de la même année. Elle peut contenir 200 personnes et est susceptible de recevoir une tribune. Des peintres ont décoré le sanctuaire et la première travée de la nef, ainsi que les murs des autels latéraux.



Nous nous efforçons, du reste, de cultiver ici la fleur préférée de notre vénéré Fondateur, cette fleur qui s'appelle la charité. Elle règne parmi nous, Dieu merci, cette douce et forte vertu qui nous permet de chanter avec le Prophète : *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum.* La vie régulière est observée aussi par la majorité des membres de la communauté ; elle s'élargit pour ceux dont la santé délicate ne peut s'astreindre à la stricte observance.

Nos Frères convers sont peu nombreux, et certains d'entre eux sont loin d'être des colosses ou des hercules. Sans doute, ceux d'entre nous qui ont connu les anciens serviteurs de la famille peuvent remarquer assez facilement que les vertus actuelles ne vont pas à la hauteur de celles des aînés. On serait parfois en droit de leur dire : *Interroga majores et dicent tibi.....* mais on est parfois obligé de se contenter de la médiocrité. Et puis, on ne saurait être plus exigeant pour les autres que pour soi-même. Il faut savoir excuser des faiblesses qui se traduisent dans les faits sans être sans doute dans les intentions : *Pax hominibus bonæ voluntatis.*

Conclusion. — Je termine mon rapport, mon Très Révérend Père, en vous priant d'en excuser le décousu, le désordre et les mille imperfections qui s'y trouvent. Pris un peu à l'improviste, talonné aussi par la prochaine expiration du délai fixé pour son envoi au bureau de nos Missions, j'ai dû en précipiter la rédaction, que je vous demande de faire contrôler, corriger comme bon vous semblera. Je n'ai pas même le temps de me relire. Vous verrez seulement dans ce travail une preuve de mon obéissance et de ma bonne volonté.

Veuillez agréer, mon Très Révérend Père, avec mes hommages respectueux, l'assurance de mon bien religieux et filial dévouement en N.-S. et M. I.

Le Supérieur.

P.-S. — Afin de compléter dans la mesure du possible ce rapport, je le fais suivre du bilan des travaux donnés par la maison de Diano, réserve faite des instructions données à la chapelle, des neuvaines préparatoires aux fêtes de l'Immaculée Conception et de Notre-Dame de Lourdes, des mois de Marie et du Sacré-Cœur.

R. P. Supérieur, de 1906 à 1909 : 4 retraites religieuses et 3 retraites de pensionnat.

R. P. F., de 1904 à 1910 : 18 retraites religieuses, 5 retraites de pensionnat, 4 carêmes, 3 missions, 1 mois de Marie et 1 mois du Sacré-Cœur.

R. P. R., de 1904 à 1909 : a prêché un triduum à la paroisse de Diano, une neuvaine pour la fête de la Nativité à la Rovere, 8 retraites religieuses et 2 retraites de pensionnat. Ce Père est aumônier des religieuses de Saint-Joseph et de leur pensionnat depuis 1907. Il a prêché 3 carêmes dans les paroisses voisines. Il donne les retraites mensuelles à la communauté des religieuses de la Mère de Dieu, à Port-Maurice.

R. P. G., de 1903 à fin 1904 : a été aumônier des religieuses de la Doctrine chrétienne. Il a prêché leur retraite annuelle en 1903 et quelques sermons de circonstance, en dehors des instructions hebdomadaires dans la communauté susmentionnée.

R. P. B., de 1904 à 1907 : a prêché 1 triduum à la paroisse de Diano, 2 retraites religieuses à Diano et à Oneglia, 2 retraites pascales à Notre-Dame et dans une autre paroisse des environs. Il a desservi la chapelle pendant la période de trois ans.

R. P. B., de 1906 à 1908 : a prêché 2 retraites religieuses et les sermons mensuels aux Dames de l'Ouvroir de Diano.

R. P. Duf. : a été aumônier du pensionnat des Sœurs de Nevers, de 1905 à 1906. Il est chapelain de l'oratoire des Pénitents de Diano depuis 1906.

R. P. Deb., de 1905 à 1910 : a remplacé plusieurs fois le R. P. F. à Oneglia chez les Sœurs de Nevers ; le P. C. chez les Frères de la Doctrine et a rendu service à un curé des environs plusieurs dimanches successifs.

R. P. Aud., de 1906 à 1910 : est toujours prêt à rendre service aux curés des environs pour les messes du dimanche, pour les fêtes, pour les funérailles. La communauté des RR. PP. Augustins ou chanoines Réguliers de l'Immaculée-Conception, fondés par Dom Gréa, lui demandent souvent le concours de sa voix pour leurs offices canoniaux.

R. P. P., de 1908 à 1910 : est le confesseur ordinaire des religieuses de la Doctrine et des Frères de Saint-Jean-Baptiste de la Salle. Il a donné 3 sermons à des pensionnats.

R. P. M., 1905 à 1907 : a prêché, outre les instructions locales, 2 octaves et 1 mois de Marie à la Rovere, puis nous a quittés pour Santa Maria a Vico.

R. P. C. A., de 1906 à 1910 : est aumônier des Sœurs de la Doctrine chrétienne. Outre les instructions prêchées à notre chapelle, il a donné 2 retraites au Pensionnat et 1 retraite pascale.

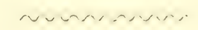
R. P. Rig., de 1907 à 1908 : chapelain de notre oratoire, n'a pas donné d'autres travaux jusqu'à son départ pour les Missions.

R. P. D., de 1908 à 1909 : outre les instructions données dans notre chapelle, a prêché 1 retraite religieuse à Diano, 1 triduum à la paroisse.

R. P. M., en 1907 : a prêché la fête patronale des religieuses Augustines, dites des Cinq Plaies.

Le R. P. D. a également prêché le même panégyrique en 1910 et 1 sermon pour la fête patronale des Dames de l'Ouvroir (fête du Sacré-Cœur de Jésus).

† L. J.-C. et M. I.



PROVINCE D'ALLEMAGNE

Rapport sur la Maison de Strasbourg.

Strasbourg, le 18 juin 1910.

Mon Révérend et bien-aimé Père,

Je viens de lire dans nos *Missions* que le R. P. Directeur de cette publication est fort en peine de rédiger le numéro de septembre, vu la pénurie des matières. J'ai pensé que ce serait œuvre de charité, que de lui faire tenir quelques renseignements sur notre fondation de Strasbourg.

Du reste, d'après les règlements, cette tâche m'incombait dès l'année dernière. Mais, bien des circonstances atténuantes, dont le détail serait trop long, militent en faveur de cette omission.

Eh ! oui, la Congrégation des Oblats de Marie possède une maison dans la capitale de l'Alsace, cette terre bénie, qui peut bien être nommée le pays classique de l'apostolat. Différentes sociétés de missionnaires y ont recruté une longue phalange d'ouvriers évangéliques. Notre Congrégation, qui jusqu'ici ne compte dans son sein qu'une soixantaine de Pères et Frères Alsaciens, avec le Très Révérend Père Supérieur Général en tête, saura, à coup sûr, en attirer peu à peu un bon nombre d'autres.

Dans ce court aperçu, je voudrais traiter les points suivants : les motifs de la fondation, l'historique : installation et réinstallation, le personnel, la chronique.

I. — Motifs de la fondation.

On désirera peut-être connaître les raisons qui ont présidé à la création de notre œuvre.

C'est bien d'abord la force d'expansion de la Province, la vitalité dont elle est animée. La sève vigoureuse de l'arbre tendait à produire un nouveau rameau, à faire paraître une nouvelle manifestation de sa fécondité.

C'est ensuite un désir déjà longtemps nourri par le R. Père Provincial actuel, ainsi que par son vénéré Prédécesseur, désir consistant à fournir à nos jeunes Pères, occupés depuis un certain temps dans les missions, l'occasion de se recueillir pendant au moins un an, et de reprendre en sous-œuvre leur formation spirituelle, intellectuelle et apostolique.

L'expérience, en effet, prouve que c'est faire œuvre éminemment pratique que de proclamer pour tel ou tel de nos jeunes champions du saint Evangile, un armistice salutaire, qui lui permettra de fourbir ses armes, de les débarrasser de la rouille, de s'en procurer de nouvelles, et de se munir d'une riche provision de dispositions religieuses et de connaissances ecclésiastiques.

Ce travail accompli, il s'élancera dans l'arène avec une nouvelle ardeur : il sera à même de remporter les plus brillantes victoires, et, avant tout, la victoire sur soi-même.

Néanmoins, toute une année, passée dans la solitude, ne laissera pas d'effrayer tel de nos jeunes apôtres, au tempérament ardent.

Aussi nos Supérieurs ont fait preuve d'une profonde sagacité et d'une rare prudence, en créant à cet effet une résidence, située dans une ville où il y a une université, avec une faculté théologique. Nos jeunes missionnaires pourront ainsi couper leur temps, en assistant, chaque

jour, l'une ou l'autre heure, aux différents cours de dogme, de morale, de pastorale, d'exégèse, d'éloquence, d'histoire et de sciences sociales. Et ce contact avec des professeurs éminents, n'est-il pas de nature à leur procurer les plus précieux avantages ?

D'ailleurs ces messieurs se recommandent aussi bien par la dignité de leur vie, l'attachement aux doctrines romaines, que par la profondeur de leur savoir. Celui d'entre eux, qui, il y a près d'un an, s'est laissé entraîner à un déraillement regrettable, a profité de l'avertissement pontifical et est complètement rentré dans la bonne voie. Du reste nos Pères ne comptent pas parmi ses auditeurs habituels.

Une autre idée a fait éclore notre fondation de Strasbourg : c'était d'adjoindre à notre maison quelques jeunes Pères destinés à l'enseignement, soit dans notre juniorat, soit dans quelque établissement d'instruction supérieure, qui tôt ou tard surgira, par les soins du préfet apostolique, dans la colonie allemande de la Cimbébasie.

Ces Pères suivent les cours de philologie, et tout porte à croire que le résultat en sera fort consolant : ils apprennent la bonne méthode d'enseigner et sont initiés plus profondément aux langues classiques : ce qui sera, entre autres, d'un heureux appoint pour la formation de nos junioristes.

J'ajouterai : la Congrégation ne pourra que gagner en prestige, si quelques-uns de ses enfants sont mis au courant des programmes universitaires. Par là, elle marche sur les traces des anciens Ordres, qui, malgré leur esprit conservateur, participent pour une large part aux bienfaits de l'enseignement contemporain : ce qui les a grandis dans l'estime d'un certain public avec lequel nous avons, nous aussi, à compter.

Voilà les différents motifs qui légitiment notre fondation.

II. — Historique : installation et réinstallation.

En voici maintenant, en quelques mots, l'historique.

Je ne m'étendrai pas sur les pourparlers qui ont eu lieu avec le coadjuteur de Strasbourg.

C'est à Mgr Zorn de Bulach que nous nous adressions, sachant que, d'un côté, il était bien disposé à notre égard et, d'un autre côté, fort bien en cour auprès du gouvernement. Du reste, ses qualités diplomatiques, universellement reconnues, nous étaient une garantie, qu'il mènerait l'affaire à bonne fin.

Il nous fit l'accueil le plus bienveillant, et promit qu'au moment voulu il glisserait un mot à l'oreille du représentant impérial et de son ministre. Dieu dirigeait les cœurs. Le 23 mars 1908, Monseigneur nous expédiait la pièce d'approbation et acquérait par le fait même un titre à notre profonde gratitude.

A partir de la réception du document officiel, il devait encore s'écouler trois longs mois, avant que l'on pût songer à l'exécution de notre dessein. Nous attendions la fin de l'année scolaire au scolasticat de Hünfeld, vu que le futur supérieur et organisateur de la nouvelle fondation, y occupait la chaire de morale.

Quand le jour tant désiré fut venu, je me mis en route. C'était le 2 juillet, fête de la Visitation de la Très Sainte Vierge. Mon voyage me conduisait par Marienthal (val de Marie), le plus célèbre pèlerinage de l'auguste Vierge en Alsace. Je me fis un devoir de m'y arrêter et de m'agenouiller au pied de la statue vénérée, afin de recommander à notre bonne Mère la réussite de l'œuvre. Muni de sa bénédiction maternelle, je me relevai plein d'espoir en un heureux avenir.

Arrivé à Strasbourg, je descendis chez M. l'abbé Hassenfratz, curé du quartier de la Robertsau, où devait s'établir

notre résidence. Les Oblats de Marie n'étaient pas pour lui des inconnus, nos Pères lui ayant prêché une mission, il y a une dizaine d'années. Il m'offrit généreusement l'hospitalité de son presbytère pour le temps des premiers arrangements.

Il fallait aller au plus pressé. Bientôt les meubles indispensables étaient en place, quelques kilos de pommes de terre se trouvaient en cave, les fournisseurs avaient reçu le mot d'ordre, et, le 13 juillet, je fis avec deux frères convers, un cuisinier et un menuisier, l'entrée de notre demeure provisoire. Je dis provisoire : car nous n'étions qu'en location.

Bien que précairement logés et privés de tout confortable, nous étions contents de notre sort. En attendant, l'installation allait chaque jour son petit train et au mois d'octobre, nous pouvions offrir aux Pères, qui nous arrivaient, un domicile convenablement aménagé.

Nous comptions y passer un certain nombre d'années : mais entre autres inconvénients, la maison était par trop éloignée de l'Université, ce qui était fort pénible pour nos Pères, qui avaient à s'y rendre, deux fois par jour, par n'importe quel temps.

Le Révérend Père Provincial songeait donc à nous rapprocher du centre de la ville, soit en achetant, soit en bâtissant une maison. Dieu sait combien de démarches ont été faites dans ce but : des allées et venues sans fin ! La chose n'était pas facile : les terrains aussi bien que les maisons se vendent ici à des prix exorbitants.

La bonne Providence seconda nos efforts. Un jour, c'était vers la fin du mois d'août 1909, nous frappions à la porte d'un vénérable prêtre, Mgr Jacoutot. Ce prélat romain avait dirigé pendant de longues années un institut de sourds-muets. L'établissement était une œuvre de famille et avait été visiblement bénie du ciel. Par suite de certaines circonstances et aussi en raison de son âge, Monseigneur avait renoncé, depuis un certain temps, à son entreprise.

Comme la propriété est située fort avantageusement et qu'elle est très spacieuse, nous ne pouvions désirer mieux. Mais, notre demande, comment sera-t-elle accueillie? voilà ce que nous nous disions, quand nous nous apprêtions à faire notre première démarche.

A notre grande surprise, il se trouva que Mgr Jacoutot nourrissait le pieux dessein de consacrer son ancien établissement à une bonne œuvre, tout en ne négligeant pas les intérêts de sa famille. Notre œuvre lui souriait. Il se déclara prêt à entamer des pourparlers avec nous. Les négociations aboutirent assez promptement : le contrat fut signé par les deux parties, le 12 novembre suivant.

Ce contrat, en raison des conditions favorables qui le caractérisent, place Mgr Jacoutot, selon la juste remarque du Révérend Père Provincial, au rang des bienfaiteurs insignes de la Congrégation.

Cependant notre déménagement allait être retardé de quelques semaines. L'immeuble exigeait de profondes réparations et des modifications urgentes. Heureusement que les mois de novembre et de décembre ressemblaient à des mois printaniers. Les travaux se continuèrent sans encombre. Le 20 décembre nous quittions notre demeure provisoire pour nous installer définitivement dans notre nouveau domicile.

Nous ne pouvons que bénir Dieu d'avoir eu si bien soin de ses enfants. De l'avis du Révérend Père Provincial, la maison de Strasbourg, avec ses spacieux locaux et son vaste jardin, peut être considérée comme l'un des séjours les plus agréables de la Province.

III. Personnel de la maison.

Eu égard au but de notre maison, notre personnel est chaque année sujet à certaines variations.

Les premiers parmi les jeunes Pères missionnaires, qui

sont venus se retremper ici, sont : les RR. PP. Hagen et Farber. Les RR. PP. Knapp et Schmidt leur ont succédé. Les RR. Steinhœuser et Fuchs vaquent depuis deux ans aux études philologiques. Avec le R. P. Allmang qui s'occupe surtout de travaux littéraires, et le Révérend Père Supérieur, le personnel de la maison comporte 6 Pères.

Tous nos Pères étudiants se distinguent par un zèle exemplaire à fréquenter les leçons de leurs professeurs respectifs : ils ne voudraient en manquer une seule. Tous sont pleins d'éloges pour la solide doctrine de leurs maîtres. ainsi que pour la façon distinguée, intéressante et captivante, dont ceux-ci savent présenter les choses.

De même, le temps passé à la maison est employé fort consciencieusement. On revoit les notes prises en classe. on approfondit tel ouvrage savant, nos jeunes Pères missionnaires refondent leur sermonnaire.

Le silence religieux gagne énormément à ce travail absorbant, qui ne laisse guère de loisirs pour les conversations vaines et inutiles. Quant aux différents exercices qui doivent remplir la journée d'un Oblat, ils se font régulièrement, sauf quelques parties de bréviaire, qui se récitent en particulier, comme dans nos autres maisons d'étude.

Pendant les vacances qui entrecoupent l'année scolaire ou qui la terminent, nos Pères se font un plaisir d'exercer quelque peu leur zèle apostolique. Plusieurs demandes de travaux nous sont adressées directement, d'autres nous viennent par l'entremise des Supérieurs de la Province. Nous tâchons d'y répondre, autant que faire se peut. Nos jeunes missionnaires surtout, aiment à reparaître pour quelque temps dans les contrées qu'ils ont autrefois évangélisées et où ils sont toujours les bienvenus.

C'est ainsi que les travaux suivants ont été donnés par nos Pères durant les deux années de notre existence :

Missions..........................	9
Triduums d'adoration...........	8

Prédications des Quarante-Heures..	2
Octave des morts..................	1
Retraites religieuses.............	4
Retraites pascales................	5
Retraites de dames et demoiselles..	3
Retraites d'enfants de Marie........	3
Retraites de pensionnat.............	2
Retraites de première communion...	14
Sermons de circonstances...........	14
Travaux divers....................	53

Cette nomenclature de 118 travaux prouve que le feu apostolique n'est pas éteint dans nos poitrines.

Les frères convers qui appartiennent d'une façon stable à notre maison, sont au nombre de trois. Voici d'abord le le frère Glahn, notre cuisinier, qui en est à sa quatrième fondation : c'est vous dire quels sont ses mérites devant Dieu. Vient ensuite le frère Dassen, qui s'occupe de la sacristie, des chambres et des détails si variés de la lingerie et de la couture. Le troisième, frère Braun, a soin du jardin et de l'écurie, où quelques lapins prennent leurs ébats. Nos trois frères ont bon esprit de dévouement, de piété, de régularité : si seulement leur santé était toujours à l'avenant!

Nous possédons, de plus, au milieu de nous, deux autres frères, qui nous ont été prêtés pour quelque temps, en vue des aménagements qui doivent encore se faire. C'est le frère Herrlein, dont le pinceau habile sait donner à notre demeure un aspect tout gracieux. C'est ensuite le frère Gold, qui, à l'exemple de son devancier, le frère Henda, nous rend, en sa qualité de menuisier, d'inappréciables services.

IV. — Chronique.

Vous énumérerai-je maintenant quelques faits principaux de la chronique de la maison ?

Ces faits se rapportent à peu près tous à des visites qui nous sont venues, durant ces deux années. A vrai dire, c'était pour nous chaque fois un bonheur de remplir, à l'égard de nos aimables visiteurs, le doux devoir de l'hospitalité, principalement quand c'étaient des membres de notre famille religieuse.

Nous avions à peine passé quelques jours dans notre ancien domicile, que nous avons vu arriver les RR. PP. Assistants Dozois et Scharsch. Peu de jours après se joignait à eux le R. P. Watterott, Provincial, avec tout son état-major, les Pères de son Conseil. Le 6 août, fête de Notre-Dame des Neiges, eut lieu l'ouverture officielle de la maison. Elle fut faite par le R. P. Dozois, qui, en présence de tous ces vénérés Pères, procéda à la bénédiction de notre chapelle.

Aux agapes fraternelles de l'heure de midi, le Révérend Père Supérieur remercia les honorables convives, d'être venus assister au baptême du nouveau-né, et il exprima l'espoir que ce benjamin de la Province et de la Congrégation marchera sur les traces de ses frères aînés. A cet effet, il fallait au cher petit un bienveillant Protecteur, qui le dirigerait constamment dans la bonne voie.

Le R. P. Scharsch, sachant, par expérience, combien saint Joseph prend soin de ses clients, et constatant qu'aucune maison de la Province ne se trouvait encore sous le Patronage du Père nourricier de Jésus, proposa saint Joseph pour patron de notre maison. La proposition fut saluée et acceptée avec enthousiasme. Bien plus, les RR. PP. Assistants et tous les supérieurs présents voulurent contribuer, par une généreuse offrande, à l'achat d'une belle statue de notre bien-aimé Patron.

Au commencement du mois de novembre nous arrivait un de nos évêques du Pôle nord, Mgr Grouard, véritable apôtre, au cœur vibrant de zèle et aux cheveux blanchis par les labeurs et les privations.

Il nous tenait sous le charme de sa parole imagée et ardente, quand il nous racontait les différentes péripéties de sa longue vie de missionnaire. Mgr Zorn de Bulach, qui avait fait sa connaissance au Congrès eucharistique de Londres, et qui était heureux de le revoir à Strasbourg, s'intéressait, au plus haut point, au récit pittoresque et émouvant de notre vénéré Seigneur. Longtemps après il aimait à rappeler le souvenir de cette entrevue, et il exprimait toute son admiration pour ces hommes de Dieu, qui ne reculent devant aucun sacrifice dans la diffusion du saint Evangile.

Vers la fin du mois de février 1909, nous revoyions au milieu de nous le R. P. Scharsch, accompagné du Révérend Père Provincial.

Le Révérend Père Assistant se disposait à faire la visite de toutes les maisons de la Province. Il voulut commencer par la nôtre.

Le petit benjamin s'était évertué à mériter un bon certificat. Nous ne pouvons assez remercier le Révérend Père Visiteur de ses paroles d'encouragement et de ses sages conseils, tous marqués au coin de l'esprit de Dieu. Les différentes instructions pouvaient se résumer en ces deux mots, qui constituent le programme du vrai Oblat : Dévouement absolu à Notre-Seigneur, et union cordiale entre nous. En raison du but idéal de notre résidence, le Révérend Père en augura un grand bien pour toute la Province.

Dans les derniers jours du mois d'avril, Mgr Dontenwill, notre bien-aimé Père Général, se rendait à Metz, pour le sacre de Mgr Cénez. Il profita de son voyage, pour faire une visite à notre jeune fondation.

Nous pouvions constater que nous possédions au milieu

de nous le meilleur des Pères, en qui une charmante simplicité et une paternelle bonté s'allient à une parfaite distinction. Comment ne voudrait-on pas être l'honneur et la joie d'un Père si aimable et si aimant!

Nous caressons le doux espoir que nous serons encore dans la suite, plus d'une fois, honorés de cette excellente visite et que notre vénéré Père, fatigué des labeurs de l'administration et du climat débilitant de Rome, viendra de temps en temps, près de nous, respirer l'air si pur de la belle Alsace, son pays natal.

Nous voici au commencement du mois de mai 1910. Une troupe gaie et animée frappe à notre porte. Ce sont nos gracieux voisins de la maison de Saint-Ulrich. Leur digne Supérieur leur a accordé une journée de relâche dans leurs rudes travaux : ils en ont profité pour venir nous saluer à Strasbourg. Comme c'est charmant!

Ils se trouvent sous la conduite de leur vénérable vétéran, le R. P. Ravaux, qui est loin d'être ennemi de la jovialité et de la gaîté de bon aloi. Aussi la journée est entièrement à la joie, à la douce fraternité.

Puissent ces quelques heures d'agréable détente avoir été un réconfort pour ces bons Pères, si méritants, auxquels nous disons merci et au revoir!

La dernière visite à signaler, est celle du Conseil provincial, qui voulut tenir à Strasbourg sa séance des Quatre-Temps de la Pentecôte. Les Révérends Pères Conseillers ont exprimé à différentes reprises leur vive satisfaction, en voyant la belle acquisition que la Province vient de faire. A leur avis, c'est vraiment une propriété de valeur, d'une situation exceptionnelle et offrant toutes les commodités désirables.

Encore un mot. Puisque le côté matériel de notre fondation est maintenant si bien assuré, souhaitons qu'elle prenne peu à peu un essor croissant : qu'elle devienne pour la Province une source de vie intellectuelle et spirituelle, et que, délivrée, dans un avenir prochain, de toute entrave.

elle soit, pour le diocèse de Strasbourg et les diocèses limitrophes, un foyer de zèle apostolique !

Daignez agréer, mon Révérend et bien-aimé Père, l'expression de mes sentiments respectueux et dévoués en N.-S. et M. I.

ALPHONSE LOOS, *supérieur, O. M. I.*

Le vingt-cinquième anniversaire de la fondation du Juniorat de Saint-Charles.

Vingt-cinq ans, quoi qu'on en dise, marquent, dans la vie d'un homme, une étape qui a son importance.

Toutefois, grâces en soient rendues à Dieu, le nombre de ces jubilés étant légion, on ne pourrait guère prendre l'habitude de les solenniser, sans multiplier à l'excès les occasions de fêtes et de réjouissances.

Il semblerait même que, dans l'existence d'une institution ou d'une œuvre qui, de soi, ne meurt pas, ce laps de vingt-cinq ans est trop court pour en considérer le terme comme un événement qui nous autorise à le célébrer et nous en réjouir.

Pourtant, à une époque comme la nôtre, fertile en ruines et prodigue de spoliation, on est en droit de regarder vingt-cinq ans d'existence calme et paisible d'une œuvre, comme un bienfait de Dieu et un sujet de joie et de reconnaissance.

A plus forte raison, on peut et on doit célébrer un jubilé d'allégresse et d'action de grâces, lorsqu'il s'agit de commémorer la fondation d'une œuvre d'apostolat, utile entre toutes, féconde en résultats, vigoureuse et belle de vitalité

et d'expansion qui, durant vingt-cinq ans, n'a connu, après les difficultés inhérentes aux débuts, d'autres changements que ceux du bien en mieux : nous voulons dire, qui a marché constamment de progrès en progrès pour devenir, sous la bénédiction de Dieu et l'action intelligente des hommes, la pépinière la plus florissante de prêtres, de missionnaires et d'Oblats qui soit dans notre chère Congrégation. Nous avons nommé la maison de Saint-Charles.

Prochainement, nos lecteurs savoureront un rapport historique et circonstancié sur cette maison, nous n'en dirons donc rien.

Pour aujourd'hui, qu'il nous suffise d'esquisser un rapide compte rendu des fêtes jubilaires, célébrées du 20 au 22 juillet 1910, sous la présidence de S. Gr. Mgr Dontenwill, Supérieur général.

Autour du Père de la Famille venait d'abord le R. Père Scharsch, assistant général ; puis les RR. PP. Watterott, provincial d'Allemagne ; J.-B. Lemius, provincial du Nord ; Delouche, provincial de Belgique ; les membres du Conseil provincial d'Allemagne ; les supérieurs des maisons de la province ; le R. P. Thévenon, supérieur du scolasticat de Liège ; les RR. PP. professeurs de la maison de Saint-Charles ; le R. P. Wallenborn, de la *Maria Immaculata*, etc.

Une place d'honneur avait été réservée au R. P. Legrand, fondateur, et aux RR. PP. Ravaux, Hehn, Abhervé et Otto, premiers professeurs du Juniorat.

Nous ne décrirons pas le côté décoratif de la fête, encore que la maison, le jardin, les avenues, la propriété entière ait été parsemée d'oriflammes, de drapeaux, de devises, ornée de lanternes multicolores, décorée d'arcs de triomphe ; que les salles aient été changées en reposoirs de verdure et de fleurs ; que les tentures, guirlandes, banderoles et trophées aient été placés par une main d'artiste et disposés avec le goût le plus sûr et le plus délicat.

Et les Junioristes ! Eux aussi sont l'ornement du Juniorat, et le plus beau et le plus précieux, puisqu'ils en sont et le charme et la vie. Voici présents deux cents jeunes gens, d'une fort belle tenue, florissants de santé, entraînés déjà au travail et à la discipline. Ils semblent ravis de participer à cette fête qui est bien la leur et celle de leurs aînés. Peut-être aussi que l'approche des vacances, chères à tout écolier, mettait une joie de plus au trésor de gaieté de cette studieuse jeunesse ? Mais, trêve à de tels soupçons et n'anticipons pas, car avant de quitter Saint-Charles, nos chers Junioristes devaient montrer un spécimen de leur savoir-faire en des genres les plus divers : harmonie, gymnastique, chorale, littérature et drame historique.

Un simple coup d'œil sur le programme des journées jubilaires suffit à prouver qu'on a bien fait les choses.

C'était le 20 qu'arrivaient, à 6 heures du soir, notre Révérendissime Père Général, les Révérends Pères Provinciaux et la plupart des invités.

La première visite fut naturellement pour l'Hôte du tabernacle. Disons-le en passant, la charmante église, sous sa parure de roses et de feuillages, n'avait rien perdu du parfum de piété et de mystique douceur qui se dégage de son beau style roman.

On commence les chants liturgiques, Monseigneur donne la bénédiction du Très Saint Sacrement, et, quand est achevée la cérémonie, on se dirige vers la salle des représentations.

Là, le R. P. Metzinger, supérieur de la maison, adresse le salut de bienvenue dès que la symphonie des junioristes a terminé son morceau d'ouverture.

En ces jours d'anniversaire, rien ne pouvait être plus opportun, semble-t-il, que de retracer l'histoire de la maison de Saint-Charles, particulièrement en ses premiers jours. Tel était le thème de la gracieuse composition qui allait se dérouler aux yeux des spectateurs.

Voici un ange, aux ailes d'or ou d'argent, qui s'arrête

sur le lieu où doit s'élever le futur collège de Saint-Charles. La période des simples projets a passé, car les junioristes qui sont sur la scène représentent tour à tour ou ensemble les RR. PP. Voirin, provincial du Nord; Brûlé, supérieur du Juniorat de Notre-Dame de Sion; Favier, maître des novices à Saint-Gerlach; Legrand, premier supérieur, et ses compagnons. L'œuvre est commencée, les élèves viennent avec les professeurs et les Frères convers. Personne n'est oublié dans cette vivante évocation du passé : ni les noirs Africains, ni les sauvages d'Amérique qui attendent des missionnaires. Le diable lui-même est là qui rôde et tend ses embûches. C'est un travail si précieux pour lui que de capturer un futur apôtre! Mal lui en prend, l'archange saint Michel veille et chasse peu tendrement le vil tentateur. C'est la victoire de Dieu et en même temps l'apothéose de saint Charles, patron du Juniorat.

Le lendemain, 21 juillet, à 9 heures et demie, commençait la messe pontificale chantée par Mgr Dontenwill. Aux amateurs de belle musique, disons qu'elle était tout entière de Palestrina : le *Sanctus* et le *Benedictus* de la messe du Pape Marcel, et le reste de la messe *Iste confessor*. Le *Te Deum* solennel suivit la sainte messe. Pendant ces belles cérémonies, l'harmonium, touché par un maître, soutenait le chœur des chantres et musiciens.

Au dîner, 42 Pères se trouvent présents; c'est la première fois qu'un tel nombre de convives s'assoient à la table de Saint-Charles.

En une circonstance pareille, les toasts sont de rigueur. D'abord on n'en veut pas faire ou presque pas, mais on en fait tout de même, et de bons et de beaux, sur le passé, le présent et l'avenir. En rendre compte, même en abrégé, serait impossible. Il faudrait les citer tous, parce que tous avaient leur caractéristique beauté.

Après la récréation, on se rend de nouveau à l'église pour la bénédiction solennelle du Très Saint Sacrement.

Le programme de la journée appelle ensuite à une brillante séance. Ouverture par l'orchestre, et pour pièce de résistance, la tragédie historique de Wallenstein, parfaitement jouée dans son entier par les junioristes.

Après le souper, le feu d'artifice concourut à sa manière à célébrer l'heureux anniversaire de Saint-Charles : fusées, tourne-soleils et autres pièces, jusqu'au bouquet final représentant en sources de flammes le monogramme du Collège.



Le dernier acte du programme de fête devait être pour le bon Dieu. Voilà pourquoi, le lendemain 22, tout le monde se retrouvait à la chapelle pour la messe d'action de grâces que célébrait notre Révérendissime Père. Par une touchante pensée, on avait, dans l'intention de cette messe, associé aux bienfaiteurs de la maison les membres de la communauté qui sont morts et dont les restes reposent en paix dans le petit cimetière de la Famille.



Le temps, qui ne s'arrête jamais, a déjà commencé un nouveau cycle de vingt-cinq ans pour le jubilé d'or que célébreront des générations de plus en plus nombreuses de missionnaires Oblats de Marie Immaculée. Répandus sur toute la surface de la terre, ils auront travaillé pour la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes abandonnées. Ils sauront par là remplir la mission divine qui a été confiée à la sainte Eglise et à notre bien-aimée Congrégation.

Ad multos annos.

Chronique de la province d'Allemagne.

(*Suite.*)

(Voir *Missions*, décembre 1909, pag. 431.)

I. — Maison de Hünfeld.

a) *Progrès.* — Nous avons déjà signalé dans notre chronique (voir *Missions*, septembre 1908) les succès économiques de la maison de Hünfeld. Aujourd'hui, nous pouvons dire que de vrais progrès se réalisent sous ce rapport. Témoins en sont les deux prix que le Père Econome a eu la satisfaction de se voir décerner pour les bêtes à cornes de l'étable, à l'exposition agricole provinciale de Hanau, et les trois prix dont deux premiers à l'exposition agricole provinciale de Wolfhagen.

De même, les travaux du parc progressent rapidement : en peu de temps, un coin charmant et poétique s'est formé comme par enchantement à côté de notre maison, et déjà il attire l'admiration de toute la population environnante. Il faut avouer que, dans les alentours déboisés de Hünfeld, un parc ombragé est d'une réelle nécessité. C'est pour la même raison aussi que le R. P. Supérieur a fait planter de jeunes sapins un territoire aride et stérile de plusieurs hectares dont on avait fait don au couvent. Vrais successeurs des moines qui furent les premiers champions de la civilisation dans ces parages, nos Frères convers et scolastiques se sont chargés de la plantation que les journaux citent comme un modèle digne d'être imité. Nos successeurs sauront gré au R. P. Supérieur et à la communauté d'aujourd'hui de leur avoir procuré un petit bosquet, comme un but agréable de petites promenades en un site magnifique.

b) *Evénements.* — Le 24 février 1910, Sa Grandeur Mgr Schmidt, de Fulda, est venue ordonner prêtre le F. Guillaume Kohlmann, qui depuis l'année passée était souffrant. La vie sacerdotale du jeune Père ne devait pas être longue. Le 25 avril, il alla chez lui pour célébrer sa première messe dans sa ville natale le 1er mai. Le bon Dieu, qui avait fait passer cette âme par le creuset des souffrances, ne voulut pas lui donner cette suprême consolation. L'avant-veille du jour fixé pour la solennité survint un affaiblissement subit, et la veille de son jour d'honneur, le samedi 30 avril, le Prêtre éternel le prit lui-même comme victime. Jusqu'à sa dernière heure, il avait espéré pouvoir consacrer ses forces au service de la Congrégation et au salut des âmes : nous osons espérer que le Maître de la moisson a pris ce désir ardent pour le fait et qu'il lui a donné la récompense du missionnaire. R. I. P.

Le même jour, 24 février, le F. Bernard Braud, Frère convers, mourait à l'hôpital de Bochum, sa ville natale, où il se trouvait pour chercher la guérison d'un mal qu'il a supporté toujours avec une héroïque patience. Plusieurs opérations n'avaient pu arrêter la maladie, ni conserver la vie de ce jeune religieux, fidèle à son devoir partout et aimable envers tout le monde, malgré les souffrances qui le tourmentaient. Ce n'est que le 16 février 1907 qu'il avait commencé son noviciat. R. I. P.

Le 17 avril 1910, l'école militaire de Hersfeld, avec son commandeur et les officiers professeurs, ont visité la maison de Hünfeld. Ces messieurs, quoique pour la plupart protestants, étaient enchantés de la maison, de ses œuvres et de ses habitants. En signe de reconnaissance pour la « réception charmante » qui leur fut faite, M. le Commandeur s'est chargé de nous faire parvenir un beau tableau.

Le 30 mai, vingt-cinquième anniversaire du sacerdoce du Très Rév. Père Général, a été fêté en union avec toute notre famille religieuse par une grand'messe solennelle

en musique avec *Te Deum*. Les Frères scolastiques ont exécuté une adresse artistique destinée à être envoyée au Révérendissime Jubilaire.

c) *Travaux*. — La pratique de la communion fréquente s'étendant dans la contrée de plus en plus, le travail des Pères dans le confessionnal va toujours en grandissant : les hommes, particulièrement, montrent un zèle et une ardeur qu'on trouverait peut-être difficilement autre part. C'est un vrai spectacle, mais spectacle bien consolant, la veille et la matinée des dimanches et jours de fête, de voir tous les chemins conduisant au couvent parsemés de fidèles graves et silencieux qui viennent pour se confesser. Il y a même un train qui a reçu le nom de « train des confessions » et pour cause ! Plus d'un des Pères, en voyant arriver les flots d'hommes sortis du « train des confessions » et se poster devant les confessionnaux, a formulé le vœu au plus intime de son cœur : Si ce train pouvait bien amener des confesseurs aussi ! il ne serait pour cela que doublement agréable. En outre, il y a presque régulièrement, les dimanches et jours de fête, des curés à remplacer ou à seconder. Ainsi, l'évêque de Fulda ayant confié depuis 1908 les 200 catholiques du grand centre de chemins de fer Bebra au zèle pastoral des Oblats, c'est le R. P. Dillmann qui y consacre ses forces et son dévouement. En même temps, on est chargé, depuis le 1er novembre jusqu'à Pâques, de deux églises succursales du voisinage.

Le R. P. Stehle a prêché, en 1908, pendant les vacances de Pâques, une mission de huit jours ; et à la même époque, en 1910, une de dix jours avec le R. P. Dillmann, à Iéna. — Le R. P. Streicher, procureur provincial, a pris part, depuis l'année 1905 jusqu'au 1er juin 1910, à 33 missions et retraites.

II. — Juniorat de Saint-Charles.

La maison de Saint-Charles se prépare à fêter dignement le vingt-cinquième anniversaire de la fondation du juniorat, fondation qui a eu lieu le 15 octobre 1885. Pour diverses raisons pratiques, on a préféré anticiper quelque peu la fête, de manière qu'elle clôture l'année scolaire au lieu de la commencer ; elle a donc été fixée au 21 juillet de cette année. Nous serons heureux d'entretenir les lecteurs des *Missions,* dans un des prochains numéros, de l'histoire de Saint-Charles et des solennités de son jubilé du 21 juillet 1910.

III. — Noviciat de Saint-Gerlach.

Personnel. — 1908-1909 : 3 Pères ; 22 Frères novices scolastiques ; 12 Frères convers, dont 3 novices ; 1909-1910 : 2 Pères ; 20 Frères novices scolastiques ; 11 Frères convers, dont 2 novices.

En 1908, il y avait 22 prises d'habits de Frères scolastiques et 3 de Frères convers ; 22 oblations de Frères scolastiques et 5 de Frères convers.

En 1909, il y avait 20 prises d'habits de Frères scolastiques et 6 de Frères convers ; 21 oblations de Frères scolastiques et 2 de Frères convers.

Nécrologe. — Le 3 mars 1908 est décédé pieusement le Frère convers Jean-Baptiste Schmitt, un de ces Frères estimés et aimés de leurs supérieurs, de leurs confrères et de tous ceux qui les connaissent. Il s'est sanctifié par un travail constant, une piété extraordinaire et une charité fraternelle exemplaire. Ses supérieurs n'ont pas hésité à dire de lui : « *Consummatus in brevi, explevit tempora multa.* » R. I. P.

IV. — Maisons de Missionnaires.

Il serait trop long, sinon impossible, de donner de l'activité de nos Pères Missionnaires un tableau complet, de les suivre dans leurs courses apostoliques et d'entrer dans les menus détails de leurs missions. Nous nous contenterons, comme au numéro de septembre 1908 (Voir *Missions*, page 340) de donner une statistique qui résume brièvement les travaux de 1908 et 1909 et qui prouve l'accroissement toujours plus grand de l'estime qu'on a, en Allemagne, pour les Oblats comme Missionnaires. — Nous avons déjà signalé que deux fois par an, aux mois de mai et de septembre, deux de nos Pères accompagnent comme directeurs spirituels le pèlerinage allemand à Notre-Dame de Lourdes.

1. Maison de Saint-Ulrich.

Personnel. — Le nombre des Pères s'est augmenté de 2 en 1909, de manière qu'il y a maintenant 9 Missionnaires. Le nombre des Frères convers est de 4.

Travaux au cours des années 1908 et 1909 :

Missions, suivies des fêtes de l'Adoration perpétuelle.	109
Triduums eucharistiques et de la sainte Vierge.....	17
Octaves des morts..................................	10
Octave du Sacré-Cœur à la cathédrale de Metz......	1
Carême prêché à Lyon.......	1
Retraites religieuses............................	28
Retraites aux pensionnats, collèges, associations...	27
Retraites de première communion..................	39
Sermons de circonstances.........................	25
Total...........	257

La moitié de ces travaux a été donnée en langue française.

2. Maison du Sacré-Cœur à Arnhem.

Personnel. — Au commencement de l'année 1909, le R. P. Jean Dröder a été nommé supérieur de la maison. Tandis que jusqu'au mois de juillet 1909 le nombre des missionnaires avait été de 8 à 10 Pères, il fut réduit à cette époque à 5, pour remonter au mois d'octobre à 7. Faute de missionnaires, le Père Supérieur s'est vu obligé de refuser 150 travaux environ.

Enumération des travaux :

	1908	1909
Missions	17	11
Retours de mission	1	3
Retraites	15	16
Carêmes	3	1
Octaves	5	1
Triduums	1	3
Remplacements de curé	69	65
Sermons de circonstances	386	412
Conférences données en différentes associations.	?	55
Total	497 ?	567

Les travaux se sont répartis en 9 diocèses. Comme le champ des travaux assigné à la maison d'Arnhem est, à proprement parler, le diocèse de Münster, comme étant le plus rapproché, le Père Supérieur actuel s'est efforcé d'une manière toute spéciale d'y prendre pied. Des 73 demandes qui lui ont été adressées, il n'a pu jusqu'à l'heure présente en satisfaire que 17.

Pour être complet, mentionnons encore le discours du R. P. Dröder au vingtième Congrès international eucharistique, dans la deuxième séance privée, sur « la littérature populaire eucharistique ». A la même occasion, le R. P. Leyendecker, supérieur de la maison de Bruxelles, a parlé

dans la section française sur « les Associations d'ouvriers-compagnons et la vie religieuse » (Gesellenvereine und religioses Leben).

3. Maison de Maria-Engelport.

Personnel en 1908. — Le 31 décembre 1908, la maison comprenait 11 Pères, 24 Frères convers profès, 4 novices, 1 postulant; total : 40 personnes. Au mois d'août de la même année, le R. P. Jean Pietsch avait été nommé supérieur de cette maison.

Noviciat des Frères convers 1908. — 5 prises d'habit, 11 oblations d'un an, 5 oblations de 5 ans; la maison a fourni 6 Frères convers à d'autres maisons de la province et aux missions.

Personnel de la maison au 31 décembre 1909. — 9 Pères. 23 Frères convers profès. 6 novices, 1 postulant; total : 39 personnes.

Noviciat des Frères convers 1909. — 6 prises d'habit. 2 vœux d'un an, 8 vœux de cinq ans, 2 vœux perpétuels. 6 Frères convers purent être cédés à d'autres maisons de la province.

Travaux :

	1908	1909
	—	—
Missions	19	18
Retraites	8	12
Triduums et octaves	2	5
Autres travaux (Remplacement de curés, sermons de circonstances, conférences)	142	163
Total	171	198

En 1909, les missionnaires de la maison ont donné 5 missions avec la collaboration de Pères d'autres maisons; en retour, ils aidèrent les Pères d'autres maisons dans les travaux de 6 missions.

Cette même année 1909, la maison organisa pour la

première fois une retraite de trois jours, prêchée par le R. P. Alberti, pour les ouvriers-compagnons; 41 jeunes gens y ont pris part.

4. Maison de Saint-Nicolas.

Personnel. — Le 1er janvier 1908, la maison comptait 13 Pères et 5 Frères convers. Pendant le commencement de l'année, 6 nouveaux Pères et 1 Frère convers vinrent augmenter le personnel, tandis que 3 Pères recevaient leur obédience pour d'autres maisons de la province. De cette manière, le personnel compta 16 Pères et 6 Frères convers, le 1er janvier 1909. Après les constructions exécutées en 1909, le nombre des Pères augmenta encore; cependant, par suite de nouvelles obédiences (entre autres celle du F. Frensky envoyé au Texas), le 1er janvier 1910 la communauté se composait de 17 Pères et de 7 Frères convers. Parmi ces Pères se trouvent le R. P. Nachtwey, ancien préfet de la Cimbébasie, et le R. P. Schemmer, son successeur, que la maladie a obligé malheureusement trop tôt de se désister de sa charge. Le R. P. Philippe Voltz se trouvait aussi dans ce nombre.

Nécrologe. — Au sujet du regretté Père Voltz, la *Maria Immaculata* a publié les lignes suivantes dans son numéro de mars 1910 : « Le 9 février 1910 est décédé, à « la maison de Saint-Nicolas, le R. P. Philippe Voltz, « missionnaire *O. M. I.*, qui a si bien mérité des missions « cafres de Natal et du Transvaal. Né à Weyersheim « (Alsace), le 29 avril 1869, il obéit dès sa plus tendre « enfance à la voix du Seigneur qui l'appelait à la vie « sacerdotale et religieuse. Après ses études classiques « (faites à Notre-Dame de Sion et à Saint-Charles), il entra « le 16 juillet 1889 dans la Congrégation des missionnaires « Oblats et fit ses vœux perpétuels en 1891. Pour les « études philosophiques et théologiques, il fut envoyé à « Rome, où il acquit le grade de Docteur en philosophie

« et où il fut ordonné prêtre le 8 juin 1895. Les premiers « temps de son activité se passèrent à Saint-Charles et à « Saint-Gerlach. Tous ceux qui l'ont connu, comme pro- « fesseur et maître des novices, lui gardent un souvenir « reconnaissant et un profond respect. En 1899, le désir le « plus ardent de son cœur fut accompli ; il alla comme « missionnaire chez les noirs de l'Afrique du Sud. Le « théâtre de son activité fut d'abord Pietermaritzburg, « ensuite Johannesburg. Comme le R. P. Voltz était un « correspondant très zélé de la *Maria Immaculata*, celle- « ci a eu souvent l'occasion de publier le récit de ses « travaux qui montraient en action son activité ardente « et infatigable. Les Cafres le vénéraient comme un père, et « lorsque, à cause de sa santé de plus en plus chancelante, « il dut regagner sa patrie, ils virent arriver la séparation « avec une tristesse profonde, et la lui manifestèrent « pleinement dans les nombreuses lettres qu'ils lui adres- « sèrent par la suite. Malheureusement, ils ne devaient « plus revoir leur Père qui avait sacrifié sa vie pour eux « et dont la grande douleur était assurément d'être séparé « de ses enfants. Presque dans toutes les lettres qu'il nous « écrivit de ce temps il y revient sans cesse, et ce n'est « que dans la pensée d'abandon à la divine volonté qu'il « trouva sa consolation. « Comme le bon Dieu veut », « écrivait-il le 18 octobre 1909, « j'en suis content ; je suis « prêt à tout, advienne que pourra. »

« Lorsque le R. P. Hentrich eut reçu son obédience pour « le Basutoland, il nous dit : « Si le bon Père se trouve « près de vous, félicitez-le en mon nom et souhaitez-lui « bon voyage ; j'envie son sort. Ah ! si je pouvais aller à « sa place. Dites-lui de choisir, par là, la meilleure partie, « c'est-à-dire la mission des noirs. »

« *Adhuc modicum*, et le repos éternel viendra, écrit-il « sur une de ses dernières cartes ; ce fut comme le pres- « sentiment de la mort. Le 9 février, le repos éternel « vint, et avec ce repos, nous osons l'espérer, la cou-

« ronne méritée par tant de travaux, de souffrances et de « sacrifices. »

De Saint-Nicolas on nous écrit : « Depuis quelques mois, il se préparait dans la solitude de Saint-Nicolas à sa dernière heure. Il édifiait tous ceux qui l'approchaient par sa sincère piété, sa patience et sa charité, tout en gagnant l'affection et la sympathie de tous. Il est mort presque subitement des suites d'une hémorragie survenue quelques instants seulement après sa messe.

Un grand nombre de fidèles du voisinage ont assisté aux funérailles. Le Révérend Père Provincial chanta le service funèbre et donna l'absoute. Avant de déposer le cercueil dans la fosse, le R. P. Max Kassiepe, supérieur de Saint-Nicolas, fit entendre des paroles d'adieu profondément senties. Appliquant le texte de l'Apocalypse, 2, 19 : « Je connais tes œuvres, ta foi, ta charité, ton service, ta patience », le prédicateur déroula devant les auditeurs le tableau de la riche vie du défunt. Il rappela les œuvres qui l'avaient précédé, spécialement l'instruction des pauvres petits païens, le zèle avec lequel, pendant la guerre des Boers, il avait assisté généreusement et héroïquement maint soldat à sa dernière heure, l'empressement et l'ardeur qu'il avait mis à l'évangélisation et à la conversion des païens, dont il a baptisé un nombre considérable dans les hôpitaux et sur les champs d'or de Johannesburg. « Vraiment, une vie digne d'être vécue! Ses œuvres l'ont précédé, la vénération de tous le suit et le suivra tant qu'il y aura des Oblats l'ayant connu. » Il repose au cimetière nouvellement installé des Pères. R. I. P.

Travaux.

L'importance des travaux de nos Pères et leur activité apparaissent fort bien de la simple énumération des chiffres suivants :

	1908	1909
Missions	42	39
Retours de missions	8	9
Retraites pour différents états	6	16
Octaves	11	10
Retraites religieuses	7	8
Total	74	82

De ces missions, la moitié à peu près était de quinze jours; les autres de dix jours et quelques-unes de huit jours.

On a prêché en polonais en 1908 : 8 missions et 2 octaves; en 1909 : 9 missions et 4 octaves. En outre, les Pères polonais font régulièrement le ministère pour leurs compatriotes de la province Rhénane et de la Westphalie.

Par suite d'une mission allemande de quinze jours, prêchée à Goch, près de la frontière hollandaise, 2 Pères de la province de Belgique, les RR. PP. Knittel et Teunissen, ont donné une mission de huit jours pour les Hollandais très nombreux de l'endroit.

Dans l'église publique du couvent même, on prêche deux fois les dimanches et jours de fête, et une fois dans la chapelle publique du château de Son Altesse le prince de Salm-Dyck. Restent à mentionner encore les conférences populaires et scientifiques les plus variées données au siège de diverses associations, cercles, et à d'autres occasions, comme aussi les 500 remplacements de curés environ par an.

Depuis quelque temps, 2 Pères se consacrent aussi au ministère (comprenant service divin, instruction religieuse, etc...) en deux grands établissements de repenties ou de jeunes filles en danger. Il y a deux ans qu'on se chargea de la direction spirituelle du couvent du Bon-Pasteur, à Cologne-Junkersdorf. En août 1909, sur les instances réitérées de Son Eminence le cardinal de Cologne, on accepta un ministère pareil dans le couvent

de Sainte-Nothburga (Sœurs de la Sainte-Croix), à Neufs. Dans les deux maisons, les Pères font un travail très pénible mais portant des fruits abondants ; car, grâce à ce travail, un nombre considérable de brebis égarées retournent à une vie chrétienne.

IV. — Activité littéraire.

1) CHWALA ADOLPHE (Arnhem). *Die praktische Durchführung der öfteren und täglichen Kommunion* (La pratique de la communion fréquente et quotidienne). — Paderborn, Ferd. Schöningh, 1910, in-8° de 109 pages. (Seelsorger Praxis XXI).

2) Le même. *Unser tägliches Brot. Ermuntande und belehrende Worte über den öfteren und täglichen Empfang der hl. Kommunion* (Notre pain quotidien. Exhortations et instructions sur la communion fréquente et quotidienne). — Dülmen i. W. Laumann, 1910, in-32 de 64 pages.

3) Le même. *Das Manna der Neuen Bundes. Gebete für die öftere und tägliche hl. Kommunion nebst Belehrungen* (La manne du Nouveau Testament. Prières et instructions pour la communion fréquente et quotidienne). — Dülmen i. W. Laumann, 1910, in-32 de 264 pag.

4) HUMPERT PAUL (Bruxelles). *Im Banne der Freiheit ; drama in 4 acten aus der grossen franzosischen Revolution* (Sous le ban de la liberté ; drame en 4 actes du temps de la Révolution française). — Limburg a. d. Lahn, Vereinsdruckerei, 1910, in-8° de 93 pages.

La pièce a été donnée pour la première fois le 17 avril 1910, à Bruxelles, sous la direction de l'auteur lui-même, par les ouvriers-compagnons. Le succès était complet ; l'enthousiasme des spectateurs allait toujours en grandissant. Après le 3e acte, deux bouquets magnifiques étaient présentés au poète : *Macte nova virtute !*

P. JEAN WALLENBORN, *O. M. I.*

Hünfeld, 15 juin 1910.

COLOMBIE BRITANNIQUE

Notes d'un missionnaire.

Par les notes suivantes, relevées en cours de voyage, nos lecteurs saisiront sur le vif le genre de travaux des missionnaires en Colombrie Britannique. On y remarquera le zèle qui ne recule devant aucun dérangement et s'efforce de répandre de plus en plus la vie chrétienne, par la fréquentation des sacrements, aussi bien chez les sauvages que chez les Blancs, et enfin qu'au milieu de ses travaux apostoliques, le Père trouve encore moyen de bâtir une église en huit jours.

A la mission de Shushwap, j'ai passé la semaine sainte à entendre les confessions, et, chaque jour, il y avait une moyenne de deux cents ou deux cent vingt-cinq communions. La semaine suivante, à compter du lundi de Pâques, je me trouvais chez les sauvages de Kamloops, les confessant et distribuant de cinquante à soixante-dix communions chaque jour.

Un autre travail bien consolant m'attendait immédiatement après : celui de la retraite des enfants de l'école industrielle, dirigée par le R. P. Carion. Du dimanche soir, 3 avril, au vendredi suivant, j'y consacrai tous mes soins, et quarante-cinq enfants s'approchèrent de la sainte Table. Les petits sauvages disaient : « Père, que nous sommes heureux maintenant, de pouvoir communier plus souvent ! »

Le jour même de la clôture de la retraite, je me rendais à notre maison de Kamloops, tandis que le P. Thayer, qui est chargé de la paroisse, allait prendre ma place à Salmon-Arm. Ici, changement de décors ; il n'y a pas que des baptêmes chez nos fidèles. En trois jours, j'ai à faire trois

enterrements. On me dit qu'il y en a eu trente en un mois. Tous les malades, les estropiés et les poitrinaires se donnent rendez-vous à Kamloops pour y mourir.

Appelé par dépêche auprès d'un malade, j'arrive encore à temps pour l'administrer et le disposer à bien mourir ; puis ce voyage m'ayant rapproché des sauvages de Dead man's creek, j'en profite pour aller les visiter, les confesser et donner le Pain de vie à quarante personnes par jour environ, pendant quatre ou cinq jours.

De là, je partais le 23 avril pour la vallée de la Nicolas, où je restai jusqu'au 1er mai. Ce vaste district laisse malheureusement beaucoup à désirer au point de vue religieux ; la présence habituelle d'un ou deux prêtres y serait nécessaire pour maintenir les gens dans la pratique de leurs devoirs. Merrit, qui se trouve au centre, devrait avoir une église et un presbytère, d'où l'on visiterait régulièrement Canford et Mamette Lake. Vu le peu de ferveur des catholiques de ce district, le nombre des communions n'a pas été considérable.

Pour l'Ascension, je me trouvais parmi les sauvages de Kamloops, deux cents d'entre eux se sont approchés de la sainte Table pendant les trois jours de mon passage.

Le samedi 7 mai, je retournais à Salmon Arm où jé donnai la sainte communion à quelques personnes pendant les deux messes que j'y ai célébrées, l'une à l'église des sauvages, l'autre à l'église des Blancs.

Il y avait déjà plus d'un mois que durait ma tournée. En repassant à Shuschwap, où j'arrivais le dimanche soir à minuit, je renouvelai mes invitations aux fidèles de s'approcher des sacrements. Plus de deux cents en profitèrent pendant les trois jours que je restai au milieu d'eux.

Rentré à Kamloops le mercredi, j'en repartais le samedi 14 mai pour la mission de Nord Thompson, distante de 49 milles. Les bonnes gens de cette mission me retinrent neuf jours, et le nombre de communions s'éleva à 550. Il faut dire que je n'étais pas venu seul, ni seulement pour

les confesser. Un charpentier, qui m'accompagnait, devait travailler à leur bâtir une église.

Le dimanche de la Pentecôte on devise et dresse les plans. La nouvelle église sera située à un demi-mille de l'ancienne, trop exposée aux inondations.

Après la messe de 7 heures, le chapelet à 10 heures, la visite au Saint Sacrement, puis le dîner, nous allons tous ensemble voir l'emplacement choisi pour la nouvelle église. On rentre pour la bénédiction et la prière du soir, quand tout est décidé.

C'est ici qu'il aurait fallu voir mes gens à l'œuvre dès le lendemain. Lever à 4 h. $\frac{1}{2}$, messe à 5 h. $\frac{1}{4}$ avec 70 communions au moins. Après le déjeuner, à 7 heures moins un quart, la cloche sonne pour appeler tous les travailleurs. Hourrah ! tout le monde s'y met avec ardeur ; on attelle les chevaux, on charge les planches, en avant vers la nouvelle église à construire ! Nous sommes dans la forêt, avec des arbres de tous côtés, bien entendu, sauf à un endroit où se trouve un champ qui a l'air d'avoir été cultivé le siècle dernier. C'est donc ici. Nous tirons les lignes ; on se met au travail sur place, et, le même soir, une moitié du plancher est prête. — Le lendemain mardi, une difficulté vient ralentir la marche de l'ouvrage, sinon l'entrain des ouvriers. Les poutres sur lesquelles on doit poser le plancher ne sont pas droites. Bah ! on arrive quand même à placer le plancher ce soir-là, et il mesure 56 pieds sur 24.

Cette fois a-t-on pensé à tout ? Il nous faut des chevrons ou solives. En route pour la scierie, à 7 milles de là, avec deux attelages. On m'offre les 11 solives qui sont prêtes, mais nous avons besoin de 60. Le maître de la scierie m'exhorte à la patience, puis, ce qui est mieux, se met lui-même à la besogne avec ses hommes. A 2 h. $\frac{1}{2}$, les arbres étaient sciés, équarris, débités : tout était fini. Les braves ouvriers n'ont pas quitté un instant et ne prirent leur dîner qu'une fois la besogne terminée.

Mercredi soir, les murs étaient debout ; vendredi, les

cloisons et les poutres en place. Il manquait les bardeaux pour le revêtement. Au soir de ce même vendredi, deux voitures partent pour Kamloops et en reviennent le lundi matin, avec les bardeaux, les portes et les fenêtres.

L'église de Krow-na-ya, c'est ainsi qu'on l'appelle, n'est pas une cathédrale ; mais il est peu d'églises qui aient été construites en huit jours.

Le lundi 23 mai, après la messe célébrée dans la vieille église, les sauvages la démolissent ou la démontent pour utiliser dans la nouvelle ce qui est susceptible de l'être. Avec les matériaux qu'ils ont sous la main et ceux que je leur expédierai encore de Kamloops où je retourne, nos gens termineront à bref délai leur petite église qu'ils aiment et fréquenteront beaucoup.

P. Lejeune, *O. M. I.*

NOUVELLES DIVERSES

LYON. — Propagation de la Foi. Conférences.

Nous voudrions pouvoir mettre à une place d'honneur dans nos *Missions* les quelques lignes suivantes tracées par un vétéran de nos missions de Ceylan, le R. P. Tarmenude. Si son état de santé l'a contraint à venir chercher dans son pays natal un peu de repos, son dévouement à la Congrégation et son zèle des âmes lui ont pourtant fourni le moyen d'utiliser ses forces renaissantes, en prêchant sur les œuvres d'apostolat par excellence que sont la Propagation de la Foi et la Sainte Enfance, et en faisant connaître les œuvres de notre Congrégation.

Surtout, après les pressantes recommandations de notre Révérendissime Supérieur Général, cet exemple devrait être suivi.

Quant aux *Missions*, elles remercient cordialement le vénéré missionnaire d'avoir complété sa religieuse obéissance, en écrivant pour nos lecteurs ce simple récit que lui a demandé Monseigneur le Supérieur Général.

Lettre du R. P. Tarmenude, O. M. I.

Selon le désir exprimé par notre Révérendissime Père, je vous envoie cette petite note concernant les quelques prédications que j'ai eu l'occasion de donner en faveur de l'Œuvre de la Propagation de la Foi ou de la Sainte Enfance dans le cours de ces derniers mois.

Mon premier sermon a été donné à Chelm, canton de la Guerche, diocèse de Rennes, à la messe de paroisse. M. le Curé aurait désiré une seconde instruction sur le même sujet, malheureusement il m'a été impossible jusqu'ici de le satisfaire.

Le dimanche suivant, à la fin du mois de mai, j'ai prêché sur l'œuvre de la Propagation de la Foi, dans l'église de Marcillé-Robert, pendant la grand'messe. Là encore, le Curé me disait qu'il en faudrait une nouvelle édition. Si Dieu le permet, il est probable qu'en septembre prochain, je pourrai accéder à son bon désir.

Pareille prédication s'est renouvelée peu de temps après à Saint-Laurent, canton de Rennes, à la messe paroissiale, et à Tacé, distant de 10 kilomètres de Rennes, pendant les vêpres, le dimanche des Rameaux.

Le 19 juin, à Dinard près Saint-Malo, il m'a été donné de recommander, dans deux sermons distincts, les deux œuvres de la Propagation de la Foi et de la Sainte Enfance ; le premier à la messe, le second aux vêpres, en présence d'un nombreux auditoire.

Laissez-moi vous dire un mot de cette fête de la Sainte Enfance. L'église était absolument comble. Aussitôt après le sermon, on fit la procession autour de l'église. Les enfants de l'école libre avaient une belle phalange de clai-

rons, de tambours, etc. Ils étaient costumés en marins. Mais les petits quêteurs qui parcouraient les rangs de la foule, recueillant des aumônes pour l'œuvre, faisaient surtout sensation. Ils étaient costumés, qui en petits Chinois, qui en petits Japonais, etc. La cérémonie dura deux bonnes heures et, au dire des prêtres chargés de la paroisse, l'affluence dans l'église ne le cédait à celle d'aucun jour de grande fête.

Enfin, dans trois grandes paroisses de Rennes, j'ai prêché en faveur de la Sainte Enfance. A l'église de la Toussaint, où les cérémonies se sont accomplies d'une manière analogue à celle que je viens de décrire, la fête a mieux réussi que dans les deux autres de Saint-Etienne et de Bonne Nouvelle. Je pense que l'heure la plus favorable pour ces fêtes enfantines est l'heure des vêpres. Un élément de succès qui n'est pas à négliger non plus, c'est d'avoir pour quêteurs et quêteuses de petits enfants habillés spécialement pour la circonstance et, si possible, à la manière des petits Chinois et autres infidèles pour le salut desquels sont destinées les offrandes recueillies. Partout où j'ai assisté à des fêtes ainsi préparées, la population entière s'y intéressait. Elle y gagne donc d'entendre quelques vérités salutaires, et le mérite de concourir, par ses aumônes, à l'évangélisation des pauvres enfants infidèles.

C'est bien volontiers que je saisirai toutes les occasions de recommander aux fidèles les œuvres de la Propagation de la Foi et de la Sainte Enfance, qui sont une vraie Providence pour nos Missions ; mais j'avais à cœur aussi de parler de notre chère Congrégation, de ses œuvres et surtout de nos belles missions de Ceylan.

Avec l'autorisation bienveillante de M. le Supérieur du Grand Séminaire de Rennes, j'ai donc eu la consolation de donner quatre conférences sur nos œuvres de Ceylan, en présence de MM. les Directeurs et de tous les séminaristes.

M. le Supérieur en remerciant le conférencier assura que la semence apostolique était tombée en terre fertile, puis-

que le grand Séminaire de Rennes est une pépinière pour les missions. Que, quant à lui, il s'efforcerait d'envoyer le plus possible de vocations chez les Oblats de Marie Immaculée, pour lesquels, en son cœur, il garde une grande estime pour le bien qu'ils font dans les missions étrangères. Bien des détails ont été jugés édifiants et j'ai pu me convaincre que l'on a de nos œuvres de Ceylan une idée bien restreinte.

Les séminaristes ne sont pas les seuls d'ailleurs à s'intéresser aux missions. Dans plusieurs endroits du diocèse, on m'a invité à parler sur ce sujet, et j'espère pouvoir répondre à ces demandes.

Trop content d'occuper mes loisirs forcés en essayant de me rendre utile à la gloire de Dieu et au salut des âmes, je vous prie, etc.

T. Tarmenude, *O. M I.*

PROVINCE DE BELGIQUE

Monseigneur Dontenwill à Bruxelles.

Le R. P. Perbal, correspondant des *Missions* pour la Province de Belgique, nous a envoyé en outre des pages suivantes, des notes très intéressantes — qui sont un vrai rapport sur les Œuvres de la basilique de Bruxelles. — Comme elles nous sont parvenues trop tard pour être insérées dans ce numéro, nous en renvoyons la publication au mois de décembre prochain.

Après avoir terminé son grand voyage en Amérique, notre Très Révérend Père Général devait, disait-on, repasser par les maisons de Belgique. Liège en particulier se réjouissait de le posséder, et les vaillantes *Petites Annales*, dont cette maison est le siège, se sont un jour faites l'écho de ces tressaillements de joie.

Bruxelles, pour être plus silencieux, n'éprouvait pas moins de bonheur à la pensée de profiter quelques jours de Monseigneur... Mais la maison ne songeait guère à la splendide fête que nous ménageait la divine Providence. Il a fallu pour cela la rencontre des deux Provinciaux du Nord et de Belgique, car du choc des..... Provinciaux jaillit la lumière, et l'idée germa, grandit, se développa pour finalement passer à exécution, à la plus grande édification de tous.

Le 17 juillet fut fixé pour la réalisation de ce grand projet. Toutes les maisons sises sur la terre hospitalière de Belgique devaient être représentées. Si par hasard il y avait, de par les voies du Royaume, des Pères Oblats en voyage, leur visite ce jour-là serait une fête de plus. Plus il y en aurait, plus la couronne serait parfaite et la fête réussie. La maison pouvait bien, pour une fois, contenir tout le monde. On ferait des chambres à coucher, s'il n'y en avait pas assez ; on organiserait des réfectoires supplémentaires ; on ferait venir des batteries de cuisine en proportion. Bref, l'organisation logement et ravitaillement, laissée aux bons soins du Père provincial de Belgique et de son Procureur provincial, serait bien menée : on pouvait en être sûr. Restait la question des déplacements : le Père provincial du Nord s'en chargea ; on sait qu'il a des amis, et nombreux.

Le matin du 17 juillet, le soleil se lève radieux sur le plateau de Kœkelberg : lui aussi veut être de la fête, et il s'en donne à cœur joie, illuminant, baignant d'or qui flambe tous les coins et recoins du parc, des avenues, toutes les lignes et détails de notre grande maison..... pour la faire bien resplendissante aux yeux de tous ces Oblats qui vont venir entourer leur Père.

Déjà plusieurs sont arrivés la veille. On a trouvé des lits ; on en a mis deux dans chaque chambre : ils s'arrangeront..... On a fait de nouvelles chambres, en expulsant les tracts, les brochures de propagande, qui gisaient là par

monceaux. Il a fallu plus encore : on a improvisé de jolies couchettes basses, avec comme ressorts notre doux plancher, et comme oreiller, des livres d'adresses et des catalogues empilés..... très poétique, sauf pour les courbatures.

Les arrivés d'hier sont parvenus à dire enfin leurs messes ; on commence à voir clair dans les sacristies..... et nos frères, à respirer un peu. Entre deux sermons (car le service paroissial ne doit pas souffrir de ce brouhaha), nous sortons un peu, ou bien nous montons sur notre observatoire, comme sœur Anne, pour voir si rien ne vient à l'horizon.

Un tramway nous amène les Pères de Liège ; quelque temps après, une masse noire signalée au loin nous semble annoncer les scolastiques, lesquels n'osent pas trop se presser, de peur d'abîmer leurs gorges délicates, destinées tout à l'heure à embellir la cérémonie. Ils sont à peine introduits que voilà un joyeux essaim, bambins en tête, folâtrant à qui mieux mieux : ce sont les junioristes. Encore un tramway ou deux, et tout le monde est au complet.

A 10 heures, messe pontificale au trône ; officiants, les scolastiques de Liège, si bien préparés, si ponctuellement instruits des moindres rubriques (et il y en a !) ; chantres, les scolastiques alternant avec les junioristes : voix fraîches des enfants, mesure parfaite, ensemble irréprochable ; voix mâles et déjà plus exercées de nos scolastiques, exécutant avec âme les morceaux de plain-chant grégorien de la fête du Très Saint Rédempteur... A signaler en particulier un Graduel chanté à ravir, un Alleluia enlevé avec une légèreté et une souplesse qui eussent fait rêver un moine de Solesmes... tout enfin !... Ah ! les scolastiques de Liège ont fait bien des progrès depuis notre temps ! Que les anciens se rappellent les premiers pas, bien hésitants, bien gauches, dans les *salicus, pes subpunctis, climacus resupinus, porrectus flexus, torculus strophicus* et autres neumes de ce genre ! Impossible de le nier : nos arrière-neveux valent mieux que nous.

L'enchantement dura ainsi toute la messe : on dit même que pour plusieurs, il y eut extase prolongée. Tant il est vrai que le beau plain-chant vaut n'importe quelle belle musique !

A midi, une grosse cloche appelle tour à tour dans les locaux improvisés en réfectoires junioristes, scolastiques et Pères des différentes maisons. On laisse à chaque groupe le temps de se caser à peu près comme il faut, sans renverser les tréteaux des tables, et puis Monseigneur arrive.

Le repas fut une vraie fête de famille. C'était vraiment un beau spectacle que celui-là : voir réunis autour de notre Père 220 Oblats ou futurs Oblats ; en face de lui, présidant toutes les tables, et entouré d'un gracieux ensemble de bouquets et de verdure, le portrait de notre Fondateur, Mgr de Mazenod, faisant face à Mgr Dontenwill...

Parmi les convives : trois provinciaux, les RR. PP. Delouche, Lemius et Watterott ; sept supérieurs : les RR. PP. Pescheur, supérieur de Bruxelles ; Guinet, supérieur de Waereghem ; Thévenon, supérieur de Liège ; Leyendecker, supérieur de la résidence allemande de Bruxelles ; Hamm, supérieur d'Anvers ; Deville, supérieur de Dinant ; Berlage, supérieur de Nieuwenhove ; le R. P. Lionnet, premier consulteur et Procureur provincial de Belgique ; le R. P. Stuebe, quatrième consulteur de la Province belge ; le R. P. Remy, Procureur provincial du Nord ; d'anciens supérieurs : le R. P. Ortolan, le R. P. Van Hecke, les RR. PP. Neyroud etc. ; dix Pères de Liège, six de Dinant, quatre d'Anvers, sept de Waereghem, trois de Nieuwenhove ; des Frères de Liège, du Bestin, de Waereghem, d'Anvers... Seuls, les Pères du Bestin, à cause de l'éloignement, et ceux de la Panne, à cause du service de la chapelle, n'avaient pu se joindre à la réunion.

Vers la fin du repas, qui fut, de l'avis de tous, très bien agencé et complètement réussi, le R. P. Delouche se leva pour remercier Monseigneur, lui présenter cette belle

armée d'Oblats : d'abord, une « escouade » le Provinciaux : puis une « compagnie » de supérieurs ; un « bataillon » de Pères ; une « brigade » de scolastiques, et enfin, une « légion » d'enfants de troupe. Ces derniers, transportés déjà, applaudissaient à tout rompre, dans le corridor d'à côté, à la grande hilarité des deux autres salles, plus modérées, comme il convient. Le Rév. Père Provincial fit très bien ressortir le caractère familial de cette belle assemblée d'Oblats, la plus nombreuse qu'il y ait jamais eue, à l'ombre du sanctuaire du Sacré-Cœur, et sous l'égide paternelle de notre vénéré Fondateur. Il salua en Mgr Dontenwill le Père commun, très aimé parce que Père, très écouté parce que Chef, et qui serait toujours obéi, parce que tous veulent toujours la gloire et la prospérité de notre Mère commune, la Congrégation. Tous, même les jeunes ! Ce sont eux qui forment la majorité de cette réunion, qui, à cause de cela, est une assemblée d'espérances. Les uns se forment à Liège, sous l'empire des hautes et viriles directions du Sacré-Cœur ; les autres, à Waereghem, finement ciselés et vigoureusement travaillés par des joailliers de grand mérite ; quelques-uns déjà sont entrés dans la lice : ils sont prêts à tout, aussi bien que les scolastiques, et ils tiennent à porter haut et immaculé, devant les fidèles et le clergé, le drapeau de la Congrégation.

Le R. P. Provincial avait mis dans cette allocution tout son cœur ; il se savait compris : il le fut en effet et ses paroles ont été l'expression des sentiments unanimes.

Monseigneur lui répondit en quelques phrases bien paternelles, insistant sur le caractère spécial de cette réunion, qui était une consolante fête de famille, sur les garanties d'attachement à la Congrégation que lui offraient la présence et l'affectueux empressement de tous, sur les dispositions d'union et d'obéissance qui venaient de lui être solennellement affirmées. Non seulement les jeunes, dit-il, mais les vieux doivent être prêts à obéir. Il termine en

attirant l'attention de tous sur cette œuvre du Sacré-Cœur, la Basilique Nationale, œuvre principale du R. P. DELOUCHE et de la Province Belge, œuvre pleine d'avenir et de gloire pour la Congrégation.

Le repas est terminé : on passe au jardin, pour la récréation.

Un appel : il faut se réunir contre la maison ; une estrade a été ménagée. Les scolastiques occupent la montagne, les junioristes feront la plaine. Entre les deux, à l'extrême droite et à l'extrême gauche, Pères et Frères se caseront comme ils pourront. Un siège, des sièges sont réservés pour les dignitaires. On apporte quelques caisses supplémentaires. Ne bougez plus ! clic ! clac ! c'est fait.

On s'échappe en groupes serrés pour aller voir les fondations de la Basilique. On admire les proportions gigantesques du gâteau de béton, les piliers qui se dessinent, les poutrelles en fer qui en formeront l'armature, et qui, la base à peine engagée dans le béton, se dressent vers le ciel... Quelques-uns veulent s'assurer de plus près de la solidité des fondements et descendent. D'autres se font expliquer de très près le fonctionnement du broyeur et de la bétonnière. Des scolastiques, grimpés sur le tas de terre provenant du creusement des fondations, font des signes ; on monte : de là, on peut voir Bruxelles, le Palais de Justice dominant là-bas, masse terrible, et à ses pieds, la ville immense tassée menu, avec, çà et là, des clochers, des tours, des flèches...

3 heures. Salut en musique. Le R. P. LEMIUS préside, et lit un acte de consécration au Sacré-Cœur des œuvres du Scolasticat et du Juniorat.

Il est temps de partir. On reprend par groupes le chemin de la gare, et chacun rentre dans sa communauté, emportant dans son cœur un peu plus d'esprit de famille, un rayon de lumière et de chaleur sorti d'un plus grand foyer, où tous ont pu quelques instants se serrer autour du Père commun.

CANADA

Echos de la réunion de la Garde d'Honneur à Saint-Sauveur, du 5 juin 1910.

Nos *Missions* ont maintes fois publié le compte rendu des fêtes de la paroisse Saint-Sauveur de Québec, et en particulier des solennités qui marquent la célébration du premier vendredi du mois par les ouvriers de la vieille cité canadienne, si fidèle à sa foi, à ses prêtres et à tout son passé.

Chaque fois que reviennent ces réunions, les organisateurs et les temoins se disent qu'on a atteint le maximum possible de l'enthousiasme et de la piété, que le plus qu'on est en droit d'attendre désormais, c'est de maintenir cette ardeur, cette flamme qui, du Cœur de Jésus, se répand sur sa paroisse bien-aimée. Et chaque fois, l'on se trompe, puisque le mois suivant dépasse en réalité ce que l'on n'aurait pas osé rêver.

Les cérémonies du premier vendredi du mois du Sacré-Cœur l'ont bien montré. Toutefois, dans l'impossibilité de traduire comme il le faudrait ce qui s'est passé en cette inoubliable journée, nous préférons mettre sous les yeux de nos lecteurs le simple énoncé des faits ou plutôt leur en rapporter quelques détails, en laissant de côté tout ce que l'enthousiasme et l'entrainement pourraient prêter de brillant, pour nous attacher, répétons-le, aux seuls résultats palpables, indéniables, que la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus a produits dans la paroisse de Saint-Sauveur.

Et d'abord un mot d'histoire de cette Garde d'Honneur.

Le P. Valiquette, curé de la paroisse, confiait cette

œuvre, chère à son cœur, au R. P. Lelièvre, le 17 oct. 1904, fête de la bienheureuse Marguerite-Marie : « J'ai confiance dans le Sacré-Cœur, lui disait le Père Supérieur. Que de faveurs on peut obtenir, que de désordres on peut enrayer par le moyen de cette dévotion ! Je vous bénis avec votre œuvre : allez et en avant. »

Les commencements furent plutôt modestes, comme il arrive d'ordinaire pour les œuvres de Dieu : 32 hommes assistaient à la première réunion. On pouvait mieux. Le Père invita dames et demoiselles à se faire zélatrices. Il en trouva cinquante chargées de recueillir chacune dix noms. Au lieu de 500 inscrits, elles en présentèrent 1.800. C'était un beau succès, et le P. Lelièvre, si enchanté qu'il soit de ses hommes, ne peut oublier que les femmes ont puissamment contribué à l'extension de cette belle œuvre. En tout cas, elle était si parfaitement lancée que les 1.800 adorateurs d'alors sont devenus aujourd'hui 8.000 ou peu s'en faut.

Revenons en arrière : En 1905, puisque la Garde d'Honneur était fondée, il convenait de célébrer la fête du Sacré-Cœur. Le Père va trouver M. Luc Routhier, autant pour l'amadouer sans doute que pour prendre son avis. « Trop tard, lui dit le Monsieur en question, vous n'avez plus que deux jours. » La remarque était juste, bien que la conséquence ne fût pas du goût du P. Lelièvre. Que faire ? En avant pour le Sacré-Cœur ! Le temps presse, raison de plus de ne pas s'endormir. En deux jours, 28 usines sont visitées, les ouvriers invités. Dame ! un abbé dans les usines, un vicaire dans les manufactures, ce n'était pas banal. Quoi qu'il en soit, il fut reçu partout à bras ouverts, et, en dépit du « trop tard », 800 braves répondaient à l'invitation du petit vicaire ou plutôt à l'appel du Sacré-Cœur dont le Père ne voulait être que le héraut.

Bref, c'était lancé. En ce temps-là, les hommes n'occupaient pas encore toute l'église, et, à la seconde réunion, on avait placé dans les galeries les dignes épouses de ces

800 hommes. Et ces bonnes femmes étaient si contentes, paraît-il, si heureuses, dit le chroniqueur, qu'elles eussent volontiers donné à leurs maris un « bec à pincettes ». Mais elles étaient dans la galerie.

Comme on devait s'y attendre, dans les commencements surtout, il y eut des malins, des avisés, tout simplement désespérants, qui harcelaient les Pères à cœur que veux-tu. « C'est un feu de paille ; ça passera ; c'est trop beau que pour durer ! » Eh bien, la paille est longue ; voilà cinq ans qu'elle brûle ; voilà cinq ans que ces chers ouvriers viennent, toujours avec plus de foi, plus de ferveur, plus de bonne volonté, plus de vibrant enthousiasme et toujours plus nombreux.

Et voyez les triomphes de la grâce, encore qu'il s'y mêle un peu de malice ! Le P. Lelièvre rencontre un jour, dans une manufacture, un gros gaillard que ses pâques n'avaient pas troublé depuis douze ans. Comment l'aborder ? Le Père lui serre la main. « Mais comment donc, mon brave, vous êtes des nôtres ? Vous avez manqué votre vocation ?... Vous étiez fait pour être curé, vous en avez tout l'embonpoint ! c'est cela, je compte sur vous pour le solo à notre réunion de vendredi. » Jusqu'ici, le P. Lelièvre, en monologue. L'autre, encore tout ébahi : « Un solo ? non, mais je pourrais chanter avec les camarades ; je serai des vôtres. » — Depuis, le brave homme ne s'est point mis au latin ; il s'est confessé, communie le premier vendredi de chaque mois et assiste fidèlement à tous les exercices. Et avec cela content, heureux comme un roi d'autrefois, il tire de sa poche cinq piastres : « Non, Père, ce n'est pas assez, c'est dix qu'il faut ! — Gardez vos piastres, mon ami, je n'ai que faire de cet argent. — Vous mettrez cela pour « la lectricité », pour l'illumination de l'autel du Sacré-Cœur.

L'histoire finie, passons aux chiffres à propos de cette parole de notre divin Sauveur : *Misereor super turbam*. Que j'ai pitié de cette foule !

Et le Sacré-Cœur a eu pitié des ouvriers de Saint-Sauveur.

Il leur a donné la croix de tempérance et plus de cinq cent mille francs d'économie chaque année. Le compte est facile à faire. Deux mille ouvriers au moins, sur les trois mille qui ont reçu la croix, sont restés fidèles à leurs engagements ; ils dépensaient, au bas mot, 1 dollar ou 5 francs par semaine en boissons enivrantes, ce qui donne bien 500.000. Notez que la moyenne de ces dépenses n'est pas d'un dollar, mais de deux et plus ; ce qui double la somme.

Le Sacré-Cœur a eu pitié des femmes, car elles pleuraient sur les funestes suites de l'ivrognerie et elles sont consolées ; le Sacré-Cœur a eu pitié des enfants, car la paix, la joie règnent dans le foyer en même temps que l'aisance revenue avec la sobriété. Le Sacré-Cœur a eu pitié des petits orphelins, car si l'argent allait se perdre au cabaret pour la destruction des familles, la ruine des santés et l'avilissement des consciences, les ouvriers régénérés ont prélevé de quoi bâtir et entretenir un orphelinat qui reste la gloire de Saint-Sauveur et où les petits qui n'avaient plus de mères en ont retrouvé d'autres dans la personne des Sœurs, non moins aimantes, non moins dévouées que les premières. Le Sacré-Cœur a eu pitié des vieillards et des femmes. Plus de 10.000 francs chaque année sont versés à la Société de Saint-Stanislas par des ouvriers, par des jeunes gens qui paient de leurs personnes et de leurs gains avec un zèle tout simplement admirable.

C'est la paroisse entière qui a été transformée par cette dévotion et l'efflorescence de toutes les bonnes œuvres qu'elle a amenée et maintient pour la prospérité matérielle et le bien spirituel de tous. Qui reconnaitrait dans tel ménage béni de Dieu, avec sa joyeuse troupe de bambins, l'enfer de jadis, où l'homme rentrait ivre et abruti, ne sachant que donner le mauvais exemple ; où la femme dévorait son chagrin dans les larmes quand l'excès de sa douleur ne la portait pas à déserter ses devoirs ; où les enfants, mal soignés, plus mal éduqués encore, réclamaient le pain que le père avait bu aussitôt que gagné ?

Aujourd'hui, malgré les généreux sacrifices offerts pour le soutien des œuvres de bienfaisance, une caisse populaire fonctionne et reçoit des sommes très importantes, économisées sur la maudite boisson. Il n'est pas jusqu'aux enfants des écoles, autrefois vêtus par l'aumône, qui n'apportent régulièrement des dépôts dont l'ensemble est étonnant.

Le Sacré-Cœur, qui a changé les individus, transformé les foyers, n'a pas exercé une influence moindre sur la société. Les grèves, ruineuses pour tous, sont maintenant inconnues. La voix du prêtre est écoutée de tous, et Monseigneur l'Archevêque de Québec a bien mérité les félicitations des ouvriers et des patrons dans le rôle de pacificateur et d'arbitre qui lui est échu.

En un tel milieu, on devine que la foi et ses œuvres, la charité et ses prodiges, se développent comme dans une atmosphère exceptionnellement favorable ; que la piété gagne et pénètre les cœurs sous les tout-puissants effluves d'amour du Sacré-Cœur. Pour s'en convaincre, il suffit de ne point fermer les yeux à la lumière ; de compter les œuvres, d'en connaître la prospérité ; de suivre nos ouvriers à l'église, à l'atelier, dans la famille ; de les voir s'approcher des sacrements ; d'assister à leurs réunions, à leurs exercices et à leurs adorations ; il suffit de voir leurs sacrifices, leur zèle, et, dirons-nous, leur enthousiasme, quand la gloire du Sacré-Cœur est en cause, ou encore quand ils peuvent manifester leur attachement à notre sainte religion et à ses ministres. Ils l'ont montré à l'épiscopat à l'occasion du Concile plénier. Enfin, jamais on n'a fait appel en vain à leur générosité et à leur dévouement (1).

Une œuvre, ou plutôt un chef-d'œuvre, qui est aussi

(1) Citons à titre d'exemples : les 18.000 francs donnés par les hommes pour l'érection d'un monument au Sacré-Cœur. Les demoiselles soutiennent l'Œuvre du pain et ont en outre versé 55.000 fr pour l'orphelinat.

fécond en fruits de bénédiction et de salut ne doit pas périr ; il durera pour la gloire de Dieu et le bien des âmes. C'est le but que poursuit cette Garde d'Honneur dont la devise pourrait être le mot préféré de la bienheureuse apôtre du Sacré-Cœur : « Pourvu qu'Il règne et que je l'aime, il me suffit. »

PREMIÈRE PROVINCE DES ÉTATS-UNIS

La fête du Sacré-Cœur à Saint-Jean-Baptiste de Lowell.

Après la magnifique et consolante impulsion donnée à la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus dans la paroisse Saint-Jean-Baptiste de Lowell, la fête du Sacré-Cœur ne pouvait ni passer inaperçue, ni même ne pas sortir de l'ordinaire et du convenu routinier.

Pour célébrer la double solennité de la fête du Sacré-Cœur et du premier vendredi du mois, un seul jour ne suffisait pas. Il fallait une neuvaine. La neuvaine, on l'eut ; sanctifiée par la prédication de la parole de Dieu, distribuée en sermons apostoliques et pratiques. Femmes, filles et hommes eurent leur tour, et, à ce propos, la première instruction donnée aux hommes avait pour sujet, non pas le Sacré-Cœur, mais l'ivrognerie. Voici même la raison qu'on en donne. Il faut tout d'abord être en règle avec l'honnêteté de la loi naturelle avant de pénétrer dans le sanctuaire de l'amour et de la sainteté, ou encore « brosser son âme » avant de l'offrir et de la consacrer à Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Le jour de la fête, dès 5 heures du matin, l'église est assiégée ; les communions se succèdent ; une seconde messe doit être dite dans le soubassement, puisque les hommes

remplissent l'église proprement dite au point d'offusquer une bonne dame jugeant que « l'encombrement était épouvantable ».

A 8 heures, messe solennelle. Ce n'est plus le chœur de chant, exquis, délicieux peut-être, mais forcément restreint ou maigre en de telles circonstances. C'est la voix retentissante de la foule des enfants ; de leurs jeunes cœurs et de leurs lèvres qui distillent le miel de la prière liturgique, s'élève belle, harmonieuse et pure la louange en l'honneur du Sacré-Cœur.

Toute la journée, la foule se remplace devant le Très Saint Sacrement pour y passer l'heure de garde, l'heure d'adoration. Et pourtant, de toutes les cérémonies, la plus émouvante, parce que la plus pieuse, fut l'heure de garde des orphelins et des orphelines. Il faudrait avoir entendu leurs suppliantes prières, leurs ardentes invocations pour comprendre ce que peut le zèle d'un apôtre du Sacré-Cœur s'adressant à des âmes innocentes élevées à l'ombre du sanctuaire, dans la maison de Dieu.

Ils arrivent recueillis, sous les regards d'admiration des adorateurs venus nombreux pour s'unir à eux durant cette heure de garde. Ils pénètrent dans le sanctuaire ; les petites filles s'y arrêtent, mais les petits garçons continuent leur marche. On dirait qu'une force irrésistible les attire. Jésus les veut plus près de son Cœur, comme jadis à la Cène il y plaçait saint Jean. Les voilà qui gravissent les marches de l'autel et qui s'y agenouillent.

Le R. P. Watelle ne quitte pas son trésor, un instant. C'est lui qui dirige cette veillée de prières, de reconnaissance et d'amour. Et tous, prosternés dans l'adoration, passent aux pieds du Sacré-Cœur des minutes qui ne devraient jamais finir.

VICARIAT DU SUD DE L'AFRIQUE

L'Afrique du Sud, champ d'action pour le Missionnaire.

Le R. P. Dawson, de la Province britannique, nous envoie la lettre suivante adressée à un journal irlandais, par Sa Grandeur Mgr Gaughren, vicaire apostolique de Kimberley.

Je lisais dans le *Catholic Times* du 20 mai, le compte rendu de la conférence donnée par M. Wilson à la réunion des jeunes gens de Leith, sur les « Missions étrangères » ; et je voudrais exprimer la grande satisfaction que j'éprouve et du choix du sujet et de la manière excellente dont il a été présenté en cette circonstance.

Je sais qu'en remerciant le conférencier, je ne fais qu'exprimer la reconnaissance de tout évêque et prêtre missionnaire.

Il n'est pas besoin de rien ajouter à la force des arguments par lesquels le conférencier cherche à réveiller les catholiques de la Grande-Bretagne de la torpeur avec laquelle ils regardent trop souvent le grave sujet des missions étrangères. Le commandement du divin Sauveur mort pour nous : « Allez, enseignez toutes les nations ; l'amour de Dieu et l'amour des âmes de nos frères devraient pousser ceux qui ont reçu le don inestimable de la foi à le procurer aux autres.

Les catholiques irlandais ont des raisons toutes spéciales pour prendre cette œuvre à cœur. L'esprit de l'Eglise d'Irlande, durant ses siècles les plus glorieux, était un esprit de prosélytisme, un esprit missionnaire, lorsque nos Pères dans la foi s'en allaient dans les pays lointains porter la lumière de l'Evangile à ceux qui étaient assis dans les

ténèbres et les ombres de la mort. Pour devise ils avaient pris : *Peregrinare pro Christo :* Quitter la famille, la patrie pour le Christ Jésus.

Dans le vicariat de Kimberley, il y a un champ presque illimité ouvert au zèle et à l'activité. La population est composée de bien des éléments. Tout d'abord, il y a la population catholique européenne, irlandaise pour la plupart, de naissance ou d'origine. Vient ensuite la population européenne non catholique : agglomération de toutes les sectes protestantes. Les Indiens catholiques sont au nombre de 400 à Kimberley. Les Boers, dont le nombre est considérable, sont en général imbus de préjugés hostiles contre les catholiques. Enfin, les infortunés Cafres qui se comptent par centaines de mille.

Jusqu'ici, les efforts, forcément limités, de nos missionnaires, se sont portés presque exclusivement à conserver la foi de nos catholiques européens et indiens : brebis de la maison d'Israël. Le petit nombre de prêtres et la pénurie des ressources nécessaires à l'établissement des missions nous mettent dans l'impossibilité d'entreprendre de nouvelles fondations. Les œuvres mêmes qui existent sont hérissées de beaucoup de difficultés. Nos catholiques sont en majeure partie parmi les plus pauvres de la population, et, exception faite de Kimberley où nous en comptons près de 2000 et de Bloomfontein où leur nombre s'élève à 500, ils sont disséminés en petits groupes ou dispersés par familles sur un territoire de 200.000 milles carrés, ou deux fois et quart l'étendue de la Grande-Bretagne !

Ce n'est donc pas chose facile que de protéger contre tous les souffles délétères le flambeau de la foi. Dans ces conditions, il faut beaucoup de travail et un grand esprit de sacrifice de la part de mes dix-sept prêtres pour s'acquitter de ce ministère ; mais quel temps, quelles forces leur reste-t-il pour travailler à l'extension du royaume de Dieu et amener dans le bercail tous ceux qui en sont éloignés ? Et pourtant ce travail s'impose.

Parmi les Cafres, nous n'avons encore qu'une seule mission proprement dite qui compte environ cinq cents convertis ; — *sed quid inter tantos* — tandis qu'il y a des multitudes prêtes à recevoir le pain de vie s'il leur est offert.

Le Cafre se plie assez facilement à admettre les vérités de la Foi ; c'est l'observance des préceptes, la loi morale qui est pour lui la pierre d'achoppement. D'où nécessité d'un long catéchuménat comme préparation au baptême. Mais, en dépit de toutes ces difficultés, il n'en reste pas moins certain qu'avec un plus grand nombre de prêtres zélés et des ressources plus abondantes, nous pourrions établir de nouvelles missions et y récolter de riches moissons d'âmes.

En attendant, les sectes protestantes font des progrès avec leurs missions parmi ces pauvres gens. Leur doctrine est vraiment très commode : Croyez et vous serez sauvés. Le christianisme ainsi mutilé sera pour le missionnaire de demain un obstacle beaucoup plus grand à la propagation de la vraie foi que le paganisme de l'heure présente. Ordinairement aussi, les agents du protestantisme essaient d'obtenir des chefs indigènes, l'exclusion des autres missionnaires. Je le répète donc, des prêtres zélés et dévoués, même en petit nombre, feraient un bien immense au milieu des Cafres.

Parmi les Boers, il y a également une grande œuvre à accomplir. Les préjugés qui leur font détester tout ce qui est catholique, montrent des signes d'affaiblissement et tendent même à disparaître à mesure que l'éducation étend ses progrès. Quant à la conversion des Boers, ce sera une tâche qui, humainement parlant, demandera beaucoup de patience. Plus tôt commencerait cette œuvre, plus grandes seraient les chances de succès.

Les conversions ne sont pas rares parmi les Européens non catholiques ; toutefois les préjugés invétérés et les soucis absorbants des biens temporels sont les principaux obstacles à un mouvement en masse vers l'Eglise. Néan-

moins, la plupart d'entre eux désirent des écoles catholiques pour leurs enfants, parce qu'ils apprécient l'éducation morale qui y est donnée aux élèves. Tout récemment quatre communes où il n'y a pas de catholiques nous ont offert du terrain, pour y établir des écoles. Hélas ! l'argent manque pour les bâtir. Pour l'une d'entre elles, en particulier, une communauté religieuse est prête à se charger de l'entreprise, mais un édifice convenable coûterait 125.000 francs. L'école, une fois construite, se suffirait à elle-même, sans doute. Si quelque catholique zélé voulait prêter l'argent à un taux modéré, on irait de l'avant.

Il faut le reconnaître : nos écoles catholiques font beaucoup de bien : elles préservent la foi des générations de demain ; elles dissipent les préjugés. Beaucoup de bien se fait également par cette poignée de missionnaires qui se dévouent à promouvoir l'œuvre de Dieu. Mais, hélas ! que tout cela est peu de chose en comparaison de ce qui pourrait être fait. Nous avons absolument besoin de plus de prêtres, de plus de communautés religieuses et de plus de moyens. Avec cela, un glorieux avenir s'ouvrirait bien vite pour l'Eglise dans le Sud de l'Afrique.

Que Dieu bénisse M. Wilson pour son zèle apostolique, et ouvre nombre de cœurs pour répondre à son ardent appel !

† Matthew Gaughren, *O. M. I.*

Vicaire apostolique de Kimberley.

Lettre du R. P. Porte, Vicaire des Missions.

(*Echo d'Afrique.*)

Le R. P. Porte, *O. M. I.*, cet infatigable missionnaire, qui depuis des années se dévoue exclusivement à l'apostolat parmi les noirs de l'Afrique du Sud, et qui a donné durant son dernier séjour en Europe à notre petit Institut de Saint-Pierre Claver des preuves d'un intérêt, d'un entendement vraiment très précieux et encourageant, veut

bien, par les lignes suivantes, entrer de nouveau en correspondance avec notre Directrice générale et par elle avec nos lecteurs.

Madame la Comtesse,

Depuis mon retour en Afrique, je ne vous ai pas encore écrit. Ce n'est pas indifférence ou ingratitude pour la grande bonté que vous avez manifestée à mon égard. C'est plutôt par délicatesse, car je sais qu'on frappe à votre porte et qu'on fait appel à votre charité de tous les points de l'Afrique... Que le bon Dieu vous conserve encore de longues années à la tête de la belle croisade de rédemption que vous avez entreprise et que vous conduisez avec une énergie surprenante, au milieu de l'apathie générale de beaucoup ! Que le bon Dieu augmente encore et affermisse le nombre des sœurs auxiliaires de Saint-Pierre Claver ! Il y a tant à faire encore en Afrique. Pour ne parler que de ce petit coin de terre seulement, je puis vous assurer qu'avec des hommes de Dieu pleins de zèle, d'endurance et de persévérance, nous ferions merveille, soutenus par les prières et les aumônes de la vieille Europe.

Depuis mon retour le nombre des catéchumènes s'est élevé à 55. Nous avons fait 25 baptêmes, 10 mariages chrétiens et entendu près de 600 confessions, distribué 500 communions, tout cela parmi les noirs. Si le mouvement continue, il faudra agrandir l'église et demander de nouvelles sœurs pour les écoles. Dans le désert, à 200 ou 300 kilomètres d'ici, le mouvement s'accentue, on m'appelle dans deux ou trois oasis, et dès que les pluies seront venues, je vais me mettre en route pour visiter ces endroits et obtenir des terrains, qu'on nous promet, en vue de futurs établissements. Ce sera un voyage de 6 à 8 semaines, à pas lents, au milieu du sable, de la soif et des bêtes sauvages, mais il s'agit des âmes à convertir. Le bon Dieu aidera, la Providence veillera sur nous.

L'année dernière les pluies avaient été régulières et la

récolte fut bonne. Cette année-ci il y a six mois qu'il n'a pas plu, et si cela dure encore le mois de décembre, l'époque des semences sera passée, ce qui veut dire une année de disette.

Il fait un vent du désert tellement chaud que tout souffre et menace de périr, l'eau devient saumâtre et rare; la fièvre malaria fait des ravages. Puisse le bon Dieu écouter nos prières! Plusieurs fois nous avons fait des prières publiques pour la pluie; une fois entre autres sur la grande place publique du chef, où païens et protestants se sont joints à nous. Evidemment on demande la pluie, mais on en profite pour parler aussi et surtout de « l'unique nécessaire ».

Madame la Comtesse, je vous recommanderai d'une façon spéciale les honoraires de messe et l'adoption des filles et des garçons. Dans le désert je trouverais facilement des enfants, si je pouvais les prendre entièrement à ma charge. Tout est cher, mais avec L. S. 3 par tête, je joindrai les deux bouts. Car ici on fait fête ou famine. On peut manger beaucoup et aussi manger peu. Le noir dit : « Le voyageur mange les serpents ». Ce qui veut dire qu'il sait se faire aisément à la fortune du pot. Le pays d'Afrique aussi est un pays d'excès et de contraste. Ou il pleut beaucoup, ou bien il ne pleut pas. Par moment le climat est le plus sain et le plus délicieux du monde et peu après il se hérisse de fièvres, de plaies et d'insectes destructeurs. Les journées sont très chaudes et les nuits très fraîches. Maintenant, à midi le thermomètre marque 40 centigrades à l'ombre et la nuit il descend à 20 ou à 18. C'est ce qui explique que le moral subit des hausses et des baisses. Il faut un courage indomptable pour avoir quand même le courage, la patience et un zèle continuel. Priez, s'il vous plaît, et faites prier pour nous.

BASUTOLAND

La première visite des Frères Maristes à l'école de Roma.

Le Basutoland a souvent été appelé la Suisse de l'Afrique du Sud, et cette appellation lui convient à bien des titres. C'est en effet un petit pays situé dans les plus hautes et plus fertiles vallées du continent africain ; son altitude moyenne est de 2.000 mètres. Sa population tout indigène compte près de 300.000 nègres de belle et pure race, ayant des mœurs simples et une intelligence supérieure à celle de ses congénères de race noire. La superficie du pays est de 15 à 20.000 kilomètres carrés. Son homogénéité et son indépendance sont dues à la rare habileté et à la bravoure d'un de leurs chefs, le grand Moshesh, qui, en 1824, résista aux Zoulous, plus tard aux Boers, et même dans une occasion aux Anglais.

C'est donc cet Eden de la terre africaine que le Frère Provincial des Maristes et son compagnon ont eu l'avantage de visiter en février dernier ; mais, pour être vrai, disons que c'était plutôt en missionnaires qu'en touristes. Désireux de travailler pour leur part à l'apostolat des nègres sur le sol d'Afrique, ils en écrivirent au R. P. Cenez, préfet apostolique du Basutoland, qui répondit aussitôt par une longue lettre établissant que cette demande était toute providentielle et qu'il la considérait comme la réponse de Dieu à toutes les prières faites dans la Mission pour obtenir des Frères pour l'école de Roma. Il invite donc chaleureusement le cher Frère Provincial à se transporter sur les lieux afin de juger par lui-même de la nécessité et de l'urgence de la collaboration des Frères dans la mission.

On prend jour pour cette visite, et c'est le 6 février que les Frères partirent de Rosmead pour le Basutoland. Ils arrivèrent à Maséru, tête de ligne du chemin de fer, à 8 heures du soir. Là le R. P. Philippe, chargé de la mission de Lorette, et le R. P. Le Breton, Procureur de Roma, envoyés à leur rencontre par une délicate attention du R. P. Cenez, leur souhaitent la bienvenue et les invitent à se rendre à la mission de Lorette, située à quelques milles de là.

Une voiture est prête, quatre mules la conduisent dirigées par deux postillons nègres en livrées du pays : un d'entre eux n'avait pour tout costume qu'une couverture de laine jetée sur ses épaules. Les deux Pères chevauchent à côté de la voiture sur leurs agiles poneys basutos. Mais bientôt, désirant arriver les premiers à la mission, ils prennent les devants. Et nos conducteurs de nous cahoter en pleine nuit noire à travers des chemins qu'on n'aurait pas voulu suivre pendant le jour. Mais comme ce que le bon Dieu garde est bien gardé, nous arrivâmes saufs à la mission de Lorette à 9 heures 1/2 du soir, après 1 heure 1/2 de violents soubresauts.

Là mon étonnement fut grand, quand, au lieu d'une bourgade, ville ou village, nous ne trouvâmes que le pauvre presbytère, l'église, et ce qu'on allait appeler l'école des Sœurs. Toutefois le bon cœur de nos hôtes, la franche jovialité du R. P. Philippe nous eurent bientôt rappelés dans le vrai cadre de la mission, d'autant plus que le souper attendait ; j'entends un de ces soupers de Missionnaires, qui laissent entrée à tout instant aux surprises de la Providence : nous n'eûmes donc pas de difficultés pour faire accepter parmi le menu les reliefs de notre sac à provisions de voyage. Bref, on était à l'aise : la jovialité des deux bons Pères ne laissait aucune place à la mélancolie, et. d'ailleurs, c'est la vie de Mission que nous cherchions.

Pour la nuit, on s'accommode du mieux dans une des salles qui allaient servir de chambre à coucher aux Sœurs de

la Sainte-Famille de Bordeaux, établies depuis plus de quarante ans à Roma et qui venaient de décider la fondation de l'école de Lorette.

Au matin, nous nous rendîmes à l'église pour entendre la sainte Messe ; c'est un assez vaste monument bâti en pierres équarries mais dont le plâtrage intérieur est fait de terre détrempée mêlée avec du crottin de vache ; des bancs fixés en pierres ou en briques sont recouverts du même plâtrage et le pavé a la même composition. A peine étions-nous entrés que les catholiques des villages voisins entrèrent en nombre, drapés dans la couverture traditionnelle, vêtement unique et primitif du Cafre auquel on joint maintenant quelques haillons comme vêtements du corps et quelquefois aussi des vêtements de bonne étoffe et d'une bonne confection.

La prière commence, elle est récitée à haute voix par toute l'assistance qui articule en cadence chacun des mots. Après la prière le chant des cantiques résonne. Ce spectacle édifiant réconforte l'âme navrée par l'irréligion ou l'indifférence moderne des pays civilisés ; il montre avec évidence le bien que peut faire sur ces âmes neuves le zèle pieux du missionnaire.

Après la messe, nous prîmes notre déjeuner ; et bientôt après, sur notre voiture toujours traînée par quatre mules, nous étions sur le chemin de Roma. Les deux Pères chevauchaient à côté de nous. Cela peut paraître étrange de voir les deux Pères chevaucher de la sorte, mais je dois dire en passant qu'en ces pays aller à cheval est le meilleur moyen de locomotion. D'ailleurs, les poneys basutos ont le pied si sûr, l'allure si légère, si rapide, qu'il est plaisir de les monter !

Notre voiture manquait donc de couleur locale, et, en secret, je maudissais parfois ses lourds cahots lorsqu'il était question de passer les nombreux ravins qui coupent le pays en tous sens, à cause du défaut de direction des eaux de pluie se précipitant des montagnes dans les fertiles

prairies et les champs de maïs qui s'étendent à leur pied. Mais Frère Provincial, qui avait été bon cavalier en son temps, hésitait maintenant à aller à cheval : son âge, l'asthme, sa constitution s'y opposaient.

Bref, chemin faisant, nous fîmes la rencontre de la Révérende Mère M.-Joseph allant installer trois de ses sœurs à Lorette. Cette vénérable sœur, plus qu'octogénaire, a passé quarante-trois ans dans la mission et est encore pleine d'énergie et d'entrain. Elle nous invita à monter un instant sur son chariot traîné par six beaux bœufs ; et là, à la façon du pays et à la française, car à peu près toutes ses sœurs sont françaises, après nous avoir souhaité la bienvenue, elle nous rompit le pain de l'hospitalité et nous distribua le fruit de son verger ; elle était si heureuse de nous voir en Basutoland ! Elle, ses sœurs, ses élèves avaient tant prié pour obtenir du ciel des Frères à la mission !... Après ce fraternel échange d'amabilités, de félicitations et de vœux pour le succès de l'œuvre, on se dit au revoir.

Nous, nous reprenons notre voiture, en route pour Roma, et les Sœurs continuent leur marche sur Lorette où le R. P. Philippe, qui peu auparavant avait quitté notre escorte, se disposait à les recevoir.

Pour ajouter à la poésie de ce voyage qui ne manquait pas de charmes, la mission de Saint-Michel sur le chemin de Roma se réservait de nous donner l'hospitalité. Le R. P. Hoffmeier, qui est chargé de la station, nous fit l'accueil le plus cordial ; par ses soins obligeants et le dévouement des bonnes Sœurs, à notre arrivée la table était servie. Un magnifique dîner nous attendait ; nous lui fîmes bonne figure et, après, nous visitâmes les dépendances de la mission qui offre un aspect d'ordre et de régularité peu ordinaires : l'école des Sœurs, qui est en pleine prospérité, peut, par sa construction régulière, son aspect et sa vaste enceinte, rivaliser avec bien des écoles de la colonie. Bref, il est deux heures, les mules sont attelées, nous remontons en voiture, en route pour le chef-lieu de la

mission, Roma, que nous atteignons avant quatre heures. Le P. Le Breton avait laissé son cheval à Saint-Michel pour monter en voiture avec nous et nous introduire à la mission.

Ici je renonce à décrire le cordial accueil qui attendait les pauvres visiteurs. Le R. P. Cenez, préfet apostolique, nous souhaite la bienvenue avec cette franche et délicate cordialité dont il a l'apanage. Les Révérends Pères, les Frères viennent à notre rencontre, il semble que ce soit une fête pour la mission. Encore un peu, et nous serions considérés comme des messagers célestes, envoyés auprès de ces zélés missionnaires pour collaborer à leur œuvre vraiment admirable. Mais n'anticipons pas.

Le repas du soir pris avec la communauté des Pères, nous ne tardons pas à nous retirer dans nos chambres, placées dans un coin du bosquet, et connues dans la mission sous cette appellation « l'Evêché ». C'est là que nous prîmes notre repos de la nuit et que nous fûmes hébergés pendant notre séjour.

Le samedi, à six heures du matin, une première messe commence. Nous venions d'entrer à l'église pour l'entendre lorsqu'une des sœurs conduisit une cinquantaine de jeunes filles pieds nus, vêtues moitié à la cafre et moitié à l'européenne. Une couverture blanche jetée en sautoir sur l'épaule gauche, agrafée sur la droite, les recouvre. C'est moins la couverture traditionnelle des gens du pays qu'une sorte de mantille bordée d'un liseré bleu ; un bandeau en étoffe de deux centimètres de largeur entoure leur tête ; c'est bien souvent à ce seul signe extérieur qu'on peut distinguer les filles des garçons.

Tout le monde est à genoux sur la dalle, la prière commence, elle est récitée en chœur par toutes les filles et toute l'assistance, avec une piété touchante propre à donner un aperçu des prières des chrétiens dans la primitive Eglise. Après la prière, c'est le chant des cantiques, encore par toute l'assistance ; c'est plaisir d'entendre vibrer les

voix métalliques de ces jeunes poitrines qui ont toujours humé à pleins poumons l'air pur et vivifiant des montagnes. Je dois mentionner ici que l'école des garçons est encore en vacance pour 15 jours et que les jeunes filles effectuaient leur rentrée les derniers jours de cette même semaine.

Dans la matinée, nous donnons un coup d'œil rapide à l'école des garçons, vide pour le moment : c'est un bâtiment qui a fait son temps. Les Pères l'ont si bien compris qu'ils font des provisions et sont disposés à s'imposer des sacrifices pour cette œuvre. Quatre-vingts jeunes gens, l'espoir et l'avenir de la mission, sont là, avides d'instruction chrétienne et profane, et le R. P. Pennerath, à qui cette laborieuse mission est dévolue, s'en acquitte depuis plus de cinq ans avec le zèle et le dévouement d'un autre Pierre Claver.

Le R. P. Préfet nous fait ensuite visiter l'enceinte supérieure de la mission et ses dépendances. Tout est vaste, bien aménagé, mais on sent partout que des bras manquent.

Les Pères, absorbés par les soins de leur ministère, font de longues et fréquentes chevauchées pour suffire aux besoins spirituels de leurs paroissiens : les Frères, au nombre de cinq, font de leur mieux ; mais comment faire valoir une propriété de plus de mille hectares et veiller à l'entretien de la ferme et aux machines de tous genres qui réclament leurs soins journaliers ? Disons, en outre, que la main-d'œuvre n'est pas facile à trouver. Le Basuto, comme en général le Cafre, est gai, sobre et vit de peu ; un champ de maïs et un champ de sorgho, qu'il prend juste la peine de labourer une fois par an, et que les femmes et les enfants ont la charge de sarcler, lui donnent ample subsistance pour l'année. Comme il a peu de désirs, il a par cela même peu de besoins. Rien d'étonnant qu'il ne soit pas ardent à louer ses services et qu'il préfère une douce indolence autour de sa hutte où, fumant la pipe, il devise avec les oisifs du village et dort d'un profond somme, le dos tourné au grand soleil.

Vers les 4 heures, le R. P. Préfet, toujours plein de l'objet de notre mission auprès de lui, nous conduit sur l'emplacement où le P. Pennerath aurait aimé à voir son école ; après l'avoir inspecté dans son ensemble et dans ses détails, Frère Provincial déclare que le site est trop bas : c'était aussi ma conviction. Nous jetâmes un coup d'œil sur le terrain avoisinant, beaucoup plus haut, mais il nous fut dit qu'il n'appartenait pas à la mission. D'ailleurs, le P. Préfet semblait avoir des préférences pour un site au delà de la mission, du côté des sœurs, et il fut décidé qu'on le visiterait.

Roma, chef-lieu de la mission, n'est dans sa vraie splendeur que les dimanches et fêtes. Quoique la question du départ eût été agitée, afin de profiter du retour de notre voiture et éviter les dépenses d'un second voyage, il fut arrêté par le R. P. Préfet que la voiture reviendrait le mercredi soir afin de repartir le jeudi matin pour Maseru. Ainsi le dimanche allait nous offrir les charmes de la vie simple et intime de ces populations indigènes. Dès le matin, les vibrantes notes d'un carillon de trois belles cloches données à la mission à l'occasion des fêtes jubilaires du R. Père Gérard, dont j'aurai à parler plus tard, jetaient au vent les sons argentins de leur harmonie, que répétait à l'envi l'écho des montagnes voisines.

Une première messe est dite à 6 h. $\frac{1}{2}$, en présence d'une assistance recueillie, mais non oisive ; car c'est toujours la prière ou le chant en commun.

A 10 h., c'est la grand'messe. De toutes les avenues, de tous les sentiers débouchant dans l'enceinte de la mission dont l'église, massive construction en pierres de taille, au style grave, pittoresque, mais profondément religieux, occupe le centre, — des piétons, des cavaliers arrivent en foule, drapés non à l'antique, mais à l'indigène, avec la couverture aux nuances plus ou moins criardes et aux dessins variés, recouvrant bien souvent des habits à l'européenne assez proprets et parfois même élégants. Pour la

plupart, pas de chaussures. Comme on peut le supposer, les visiteurs à longue lévite sont le point de mire de bien des regards. Les Pères, selon l'édifiante coutume établie dans la mission, sont salués par ces mots : Que Jésus-Christ soit loué ! Et eux de répondre : Et Marie, sa Mère Immaculée. Et après, c'est un feu roulant de questions sur les deux Blancs.

En apprenant qu'ils viennent pour fonder une école, c'est un grand enthousiasme parmi ces bonnes gens si naïfs, si simples, si profondément chrétiens.

Un des chefs, âgé de plus de 40 ans, s'empresse de dire qu'il se fera écolier des Frères lui-même.

La grand'messe ne dura pas moins de deux heures et demie ; il est vrai qu'il y eut un sermon donné par le R. P. Préfet, qui dura exceptionnellement une heure et demie. Pendant tout ce temps, l'assistance fut on ne peut plus recueillie ; le sermon avait trait à un acte de brutalité de la part d'un père païen voulant faire apostasier sa fille chrétienne et la marier contre son gré, car elle désirait entrer au couvent. La pauvre créature avait été rouée de coups de bâton, placée sur un cheval, bien garrottée, pieds et poings liés, et envoyée dans les montagnes à trois journées de la mission ; et toujours la courageuse jeune fille d'affirmer qu'elle restait fidèle à sa foi et à sa vocation. Des prières furent faites en commun pour sa persévérance finale. Une des jeunes filles du couvent, enfant de 10 à 12 ans, traduisit ainsi ses impressions au sujet de cet acte de brutalité : « Après tout, c'est un bonheur pour elle de souffrir pour sa foi, et quand son père la tuerait, elle irait droit au ciel, voilà tout ! »

Comme tous ces gens en général viennent de loin, ils ne s'en retournent pas aussitôt après la messe, ils se dispersent par groupes et s'assoient à l'ombre des arbres, sur le gazon, jusqu'au temps du catéchisme, qui a lieu pour tout le monde, grands et petits, jeunes et vieux, à une heure et demie de l'après-midi.

Le spectacle qu'offre la mission, avec tout ce monde disséminé çà et là, est féerique, je le crois unique en son genre : il faut l'avoir vu pour s'en faire une idée exacte. La cloche sonne, c'est l'heure du catéchisme : il dure une bonne heure. Après, ce sont les avis, conseils et directions pour les membres des différentes confréries ; et enfin les chants liturgiques suivis de la bénédiction du Très Saint Sacrement terminent les cérémonies du dimanche. Ensuite ces bonnes gens s'en retournent gais et joyeux dans leurs villages respectifs, et la mission rentre dans le calme.

Les bons Pères, qui ne cherchaient qu'à nous être agréables, m'offrirent une promenade à cheval dans les gorges voisines où se trouve le village catholique de Saint-Pierre.

Je pris donc congé du cher F. Provincial qui continuait ses instantanés avec le Kodak qu'il avait apporté et qui avait eu beaucoup de travail ce jour-là. Un poney m'est amené, bridé, sellé ; quelques Pères de la mission montent leurs chevaux respectifs et nous partons. J'avoue que j'étais un peu timide au début, c'est pourquoi on va d'abord au pas, puis on trotte, enfin on galope et je tiens sur ma selle ; c'est fini, je passe pour cavalier.

Nous traversons le village de Saint-Pierre qui se compose d'une douzaine de huttes placées pêle-mêle dans la vallée ; quelques-unes ayant une construction bien régulière. Et voici que nous entrons dans une vallée des plus pittoresques, aussi est-elle fréquemment visitée par les touristes.

Les chevaux s'engagent dans les sentiers qui sillonnent les flancs abrupts et escarpés de la montagne : à cette vue, je n'essaye plus de conduire mon cheval, c'est lui qui me conduit ; ici un rocher barre le passage, il faut le franchir ; là un ravin coupe le terrain à pic, il faut le traverser ; plus loin le sentier n'offre aucune trace, n'importe, ces agiles chevaux basutos trouvent toujours leur chemin, grimpent sur les rocs, descendent dans les ravins, en remontent, et cela avec l'agilité de la chèvre ; leur pied, qui n'est jamais

ferré, est des plus sûrs, si bien qu'on devient confiant en eux, même dans les passages les plus critiques.

Après une heure de cette promenade, on fait une petite halte et bientôt on retourne à la mission en belle allure. Je ne sais si mon cheval, voulant se piquer de vitesse, tenait à arriver le premier, mais il est de fait qu'il traversa l'enceinte de la mission à toute bride et me déposa dans la cour intérieure avant qu'aucun de ses compagnons d'excursion eût rapporté son cavalier au point de départ.

A notre retour, Philippi, un catholique, membre du Conseil de Maama, était encore à la mission, il venait d'écrire chez les Pères une lettre qu'il destinait au chef Maama qui était allé passer les fêtes de carnaval avec le Moruti Mabelle. En voici à peu près la teneur :

« O chef Maama, fils de Moshesh, toi dont la sagesse est admirable, viens, ta présence est nécessaire pour traiter une grande affaire pour le bien de la Nation.

« N'hésite pas à sacrifier le plaisir des fêtes, c'est pour l'intérêt du pays, Le P. Cénez, de Roma, a reçu de grands visiteurs venus pour accomplir une importante mission. Prends avantage de cette opportunité et la Nation te glorifiera. »

« PHILIPPI. »

Un messager à cheval fut chargé de porter cette lettre à destination. Le lundi matin, comme on s'attendait à recevoir la visite du chef, pas d'excursion possible : les loisirs sont occupés à la photographie. Le R. P. Cénez a une si belle collection, de si beaux appareils, et F. Provincial est si amateur de daguerréotype que les instants sont trop courts.

Ce n'est cependant que sur la fin du dîner que Maama arrive en toute hâte. Il est reçu au parloir où on lui sert un rafraîchissement, après quoi le P. Préfet va le saluer et lui confier le secret de la grande affaire qui n'était autre que le projet de l'établissement d'une école supérieure à Roma et la cession d'un terrain suffisant à cet effet. Nous sommes

ensuite présentés à Maama qui, après nous avoir souhaité la bienvenue en bon anglais, nous dit encore ces courtes mais expressives paroles :

« En apprenant du P. Cénez que vous seriez disposés à établir une grande école à Roma pour les Basutos, il me semble que je rêve et que ce bonheur n'est qu'en songe ; néanmoins, votre présence et les affirmations du Père me ramènent à la vérité et je vous en remercie. »

Nous lui dîmes combien nous appréciions ses flatteuses paroles, et le vif intérêt que nous apportions aux Basutos. Il se hâta d'ajouter en sesuto qu'il fallait consulter la Nation et promit au R. P. Cénez de revenir le lendemain avec les membres de son conseil. Dans la soirée, il était question d'aller à cheval à Koro-Koro, station St-Joseph, une des plus belles missions dépendantes de Roma : on parla aussi d'aller à « Mont Olivet », mission confiée au P. Le Bihan, dont la vénération est générale parmi les Basutos pour avoir su, par d'habiles manœuvres, aider à conclure la paix avantageuse qui confirma aux Basutos la possession légale de leurs fusils. C'était là, en effet, une question de vie ou de mort pour l'indépendance nationale de ce peuple.

A Noël dernier, la paroisse de ce bon Père avait été le théâtre d'un rare exemple de conversions en masse. 150 catéchumènes reçurent le saint baptême le jour même de la fête : deux mois sont à peine écoulés et déjà le nombre des nouveaux catéchumènes dépasse 80.

Toutefois, comme ces stations sont distantes et que la soirée était avancée, nous prîmes le parti d'aller encore à la recherche d'un site ou emplacement pour la future école. Celui que le R. P. Préfet nous avait proposé avoisinant les Sœurs, offrait des difficultés pour son acquisition, et, en outre, il était encadré de trop près par les montagnes qui, cependant, offrent à l'œil un superbe panorama. Bref, on s'achemine vers le sud de la mission, le R. P. Cénez cause avec le cher F. Frédéricus, et le R. P. Gérard, fondateur et

doyen de la mission, fait quelques pas avec moi : j'espérais à chaque instant qu'il allait rebrousser chemin... pas du tout, malgré ses 76 ans, quoique courbé par l'âge et 43 ans d'un pénible mais glorieux labeur dans la mission, il veut nous suivre : il était si heureux de voir les Frères !...

Je profitai donc de son amabilité pour le questionner sur la mission, ses origines, ses progrès.

— Eh bien ! Père Gérard, lui dis je, comment se fait-il que vous soyez venu fonder une mission en ce pays ?

— Mon Frère, me dit-il, c'est providentiel ! et c'est à la très sainte Vierge que nous devons ce trait de protection.

Alors il me développa qu'après son arrivée en Afrique, à Natal, il avait été envoyé dans le Zoulouland, où il avait travaillé sept ans à peu près sans succès. Mgr Allard, qui était avec lui, entendit parler des Basutos comme d'un peuple avide de lumière et d'instruction. Ce bon évêque, ne prenant conseil que de son zèle, invite Père Gérard à le suivre et tous deux partent (à pied) pour cette terre lointaine qui leur apparaissait déjà comme une terre promise.

Cet exode ne fut pas sans épreuves ni fatigues ; mais, quand on va à la conquête des âmes, on n'y regarde pas de si près. — Arrivés en Basutoland, ils ont hâte d'aller voir le grand chef du pays, le glorieux Moshesh. Arrivés au pied de la Thaba Bosio, ils louent une hutte et, pour mettre le ciel de la partie, dit avec émotion le Père Gérard, nous fîmes une neuvaine de jeûnes et de prières à la sainte Vierge. Chaque jour, à tour de rôle, nous disions la messe dans cette hutte et nous récitions en commun des prières pour la neuvaine qui se termina le jour glorieux de l'Assomption. C'est ce jour, en effet, que Moshesh avait choisi pour nous donner audience.

Arrivés dans la citadelle du grand chef, nous sommes bientôt en présence d'un vieillard à la physionomie sereine et bienveillante qui nous souhaite la bienvenue. Après

avoir entendu l'exposé du but de notre visite par Mgr Allard, il ajouta :

« C'est bon, je vois que vous aimez mon peuple et que vous lui voulez du bien, je vais donc vous en faciliter le moyen. Il y a non loin d'ici un terrain fertile avec de bonnes sources d'eau fraîche, je vous le donne pour la mission. Quant à l'étendue, prenez tout ce que les poules de votre poulailler pourront parcourir. Mon fils va vous accompagner, il sera votre escorte. »

Les bons Pères, qui n'en pouvaient croire leurs oreilles et qui voyaient en cela une bénédiction spéciale de Marie, après avoir exprimé leur reconnaissance au grand Moshesh, suivirent son fils qui vint leur montrer le territoire de la nouvelle mission, que les Calvinistes des missions protestantes voisines ont appelée « Roma », nom qui lui est resté depuis. Le fils de Moshesh eut à cœur de faire dire aux villages voisins que les blancs qui venaient s'établir en ce lieu étaient amis du grand Moshesh. Voilà, ajouta le R. P. Gérard, après un grand récit dont je ne donne que la quintessence, comment a été fondée la mission ; mais ce qui lui a toujours manqué, ce sont des écoles pour les garçons, j'espère que la Providence va y pourvoir sous peu. Là-dessus, il prend congé pour retourner à la mission et me laisse dans l'admiration où venait de me plonger son récit.

C'est en remontant vers la montagne que nous décidâmes, avec le R. P. Cénez, le véritable emplacement de l'école et le terrain à demander.

Le mardi matin, on attendait le meeting des chefs ; c'est à onze heures seulement que Maama arrive, suivi de 21 de ses hommes, tous à cheval. La cour intérieure de la mission ressemblait à un véritable camp. Maama accepte un léger rafraîchissement avec deux de ses fils, jeunes gens de 15 à 18 ans, et quelques officiers, après quoi il remonte à cheval pour aller sur le lieu choisi pour l'emplacement ; ses hommes le suivent.

Le Rév. Père Préfet, le P. Lebreton et votre serviteur, nous fermons la marche, tous à cheval ; c'est une vraie cavalcade !

Arrivés à l'endroit où il faut quitter la route, le Rév. Père Préfet prend le galop et va se placer en tête de la colonne avec Maama ; je le serre de près, et le P. Lebreton fait de même. Les chevaux de la cavalcade, excités par ce mouvement, s'élancent et gravissent la colline à notre suite, offrant au spectateur un bel effet de quadrille équestre, improvisé, mais plaisant dans son ensemble. A peine arrivés, on met pied à terre, les chevaux sont libres, ils se mettent à paître à l'instant ; puis les discours ci-après sont prononcés.

Meeting en plein air.

Maama prend la parole. — Lihloba, fils de Moshesh, vous autres Mabatvane, Philippi, Josepha d'Arimathie, Bakuena (hommes du crocodile), et vous tous hommes, ouvrez vos oreilles et écoutez les paroles que notre Père vous dira, il nous a tous appelés pour une affaire importante.

R. P. Cénez. — Chef Maama, et vous tous, hommes de son Khotla, je vous ai appelés en ce lieu pour que vous voyiez de vos yeux, que vous écoutiez ce dont il s'agit et que vous jugiez en connaissance de cause.

Souvent, on nous méprise, nous Romains, on dit que nous n'avons que de petites écoles sans importance, c'est un déshonneur pour nous parmi la nation, et souvent j'ai eu le cœur percé en entendant ce reproche. Aussi, depuis deux ans, j'ai cherché à vous procurer des Frères dont le seul ouvrage soit l'école, qui fassent progresser les enfants de la nation, qui vous donnent une école élevée, digne de la religion romaine. Jusqu'ici, j'avais été vaincu. Et voilà que quand je reviens de France, Dieu me procure ces

Frères dont j'avais besoin, et cela d'une façon merveilleuse. J'avais beaucoup prié et leur présence ici est la réponse de Dieu.

A peine arrivé, j'ai reçu une lettre de ce chef que vous voyez; il veut aider les hommes noirs, il les aime, il désire leur donner une école importante, et il me demandait de l'aider dans cette œuvre. Je lui ai répondu qu'il vienne voir lui-même les Basutos, qu'il leur propose son intention, et il est venu avec le vif désir de vous être utile.

Chef Maama, Bakuena et hommes du Khotla, je suis heureux aujourd'hui, car ces hommes que vous voyez, je les connais, je connais leurs œuvres et j'ai confiance en eux : je sais que s'ils veulent se donner à vous, ils s'y donneront tout entiers, et leur présence sera une bénédiction non seulement pour les hommes de Maama, mais pour la nation entière.

Voilà ce qui nous amène ici : telles sont les affaires dont je voulais vous parler.

Lihloba. — Ces hommes sont envoyés de Dieu : nous devons les recevoir. Chef, hommes du Khotla, vous venez d'entendre ces paroles de notre Père, le chef de la religion parmi nous; et moi aussi je dis, quand je vois la façon merveilleuse dont Dieu a écouté les prières du Père : c'est une grande bénédiction pour toute la nation qu'ils restent parmi nous. Reçois-les, chef, et tout ton peuple sera heureux.

Joseph d'Arimathie. — Chef Maama et vous tous qui m'écoutez, moi aussi je dis comme toi, Lihloba, fils de Moshesh; recevons-les. Nous n'aurons plus besoin d'envoyer nos enfants au loin dans la colonie pour qu'ils aient une instruction plus forte. Vraiment Dieu nous les envoie, qui les refuserait?

Philippi. — Chef, Père et vous tous, écoutez mes paroles; oui, je crois que Dieu nous bénit, car ce n'est pas une lettre que nous recevons; nous les voyons ces

hommes, nous les voyons de nos yeux. Leur présence est le témoignage de leur intention. Nous voyons leur face brillante. Ils nous donneront une grande école, aidons-nous mutuellement à leur donner ce dont ils ont besoin.

Tous les hommes approuvent ces paroles.

Maama. — J'ai entendu vos paroles, je remercie le chef Cénez. Moi aussi, souvent j'ai entendu qu'on nous méprisait sur nos écoles : je ne pouvais que me taire. Qu'ils soient les bienvenus! Cette école sera une gloire, mais elle aidera aussi le peuple tout entier. Ce ne sera pas l'école de Maama seulement, mais qu'elle soit l'école de Letsie, notre grand chef (chef suprême)!

Les Hommes. — Qu'elle soit l'école de Letsie!

Maama. — Néanmoins, je suis heureux; les autres chefs, dans leur pays, n'auront pas cette bénédiction ; Iheko, Moyela, Behring, Leiso, me porteront envie, ils seront jaloux de moi.

J'ai confiance en ces Frères qui sont venus, je sais qu'ils demeureront parmi nous, j'ai confiance parce qu'ils nous sont présentés par le P. Cénez, notre chef, dont l'intelligence surpasse la nôtre : je le connais, j'ai confiance en lui, c'est un homme de tête, un homme de cœur, un homme d'esprit, un homme près duquel nous sommes des enfants. Quel est l'enfant qui refuserait de suivre son père? Qu'ils viennent donc, ces hommes envoyés de Dieu, et la paix sera dans nos cœurs.

R. P. Cénez. — Chef Maama, aie confiance en eux, non à cause de moi, mais à cause de leurs œuvres. Tu as des hommes de ton peuple, au Transvaal dans la colonie. Ecris-leur, demande des renseignements sur leurs écoles de Johannesburg où ils instruisent 500 élèves.

Maama. — Cinq cents! Ecoutez bien, Bakuena, ce ne sont pas des dizaines, mais des centaines.

R. P. Cénez. — De Uitenhahe, où ils en ont plus de 300, de Cala et beaucoup d'autres, alors tu connaîtras leur valeur.

Philippi. — Dieu les bénisse, ils feront beaucoup parmi nous, ils nous élèveront jusqu'aux blancs, car ces écoles qu'ils ont sont pour les enfants des blancs, mais ils nous en construiront une pareille.

Josepha d'Arimathie. — Oui, qu'ils bâtissent, nous paierons leur instruction, comme on paie dans la colonie.

R. P. Cénez. — Soyez tranquille, ils vous feront payer dans la juste mesure.

Lihloba. — Nous consentons volontiers. Dieu notre Père nous bénit ; remercions-le.

Teacher (petit maître d'école protestant venu pour épier). — Mais nous ne pouvons pas traiter cette affaire aujourd'hui, il manque quelqu'un, Seiso, le fils aîné de Maama.

Maama. — Ne me parle pas de Seiso, ce n'est qu'un gamin. Parle de Theko, si tu veux, ou Majela, ou Behring, ou Seiso, mon frère, ou Letsie, le grand chef ; mais Seiso, mon fils, non ; ce n'est qu'un gamin. C'est mon héritier, c'est vrai, mais je vis encore, et cette affaire ne le regarde pas. Le maître ici, c'est moi.

Tous les hommes approuvent. Le principe de la fondation est accepté avec bonheur par tous.

R. P. Cénez. — Chef Maama, vous tous, merci ; je vois que nous travaillons tous pour la même cause.

Maintenant, je veux vous parler d'une question importante. Ces Frères ont cherché partout dans la mission une place qui leur convienne pour bâtir, mais ils n'ont pas trouvé ; ou bien ce bois gêne, ou bien il n'y a pas assez d'air, et vous savez qu'il faut beaucoup d'air dans une école pour la santé des enfants. Ils sont venus ici, il y a bon air, belle vue, ils désirent bâtir auprès de ces sources. Moi, je leur ai donné déjà ce terrain qui part d'ici à côté jusqu'au bois là-bas, mais ce n'est pas assez, il leur faut des champs pour vivre. Cet espace d'ici aux champs des sœurs leur conviendrait, aidons-nous, je vois qu'il faut exproprier des champs ; mais vous pouvez compenser leurs

propriétaires, et moi aussi, je sacrifierai quelques-uns des miens dans ce but.

PHILIPPI. — C'est cela, aidons-nous. Et qu'on ne dise pas que c'est aux gens de ce côté à tout sacrifier, c'est notre œuvre à tous; que chacun consente à donner une petite partie de son jardin comme compensation et les choses s'arrangeront.

JOSEPHA. — Pour moi, j'agirai ainsi avec plaisir.

MAMAA. — Lihloba, fils de Moshesh, et vous, Mabatoane, Philippi, Mochochonono, hommes du crocodile, hommes de mon Khotla, écoutez bien, réfléchissez et dites ce que vous pouvez donner.

R. P. CÉNEZ. — Moi, je dis qu'ils désireraient avoir depuis le bois là-bas jusqu'au delà de ce ravin au couchant, de l'autre côté de cette source abondante qui leur serait utile. — Aucune objection; il n'y a pas de champs; le chef regarde et acquiesce.

R. P. CÉNEZ. — Très bien, et maintenant comme limites en descendant dans la plaine, voici ce que je propose : partant de cette source, descendez vers ce ravin là-bas, tournez ce monticule et regagnez la limite extrême de la propriété de la mission.

LIHLOBA. — Oh! non, c'est trop. Les gens déjà très à court de champs ne comprendraient pas. Inutile de les indisposer en commençant. Moi je dis de ramener la limite aux premiers ravins.

Moment de discussion. Le chef prend son cheval et va à la limite sur la source d'où l'on peut juger l'étendue, les hommes suivent. La discussion recommence plus loin.

LIHLOBA. — D'ailleurs, rappelez-vous comment fut fondée cette mission de Roma. Moshesh, ton grand-père, Maama, envoya son fils avec nombre d'hommes. Les Pères fondèrent d'abord une petite maison, puis, à mesure que les besoins augmentaient, le terrain de la mission s'est accru aussi. Que les Frères fassent de même. Donnons-leur ce

qu'il faut ; qu'ils bâtissent, et s'il faut augmenter encore, nous le ferons.

Maama parle peu, inclinant cependant vers le P. Cénez. Il ordonne à Philippi de tracer à cheval une ligne droite jusqu'au grand ravin : c'est fait en un clin d'œil. Cette ligne coupe les champs et partage le différend entre le P. Cénez et Lihloba.

— Voilà désormais les bornes de la propriété concédée aux Frères, dit Maama.

R. P. Cénez. — C'est bien, vous avez donné un terrain assez convenable, quoique moins étendu que je ne demandais : je ne sais s'il sera suffisant. Je vais demander aux Frères, ils décideront.

Maintenant, que je pose une autre question. J'avais promis de dédommager les propriétaires des champs. Maintenant voici que je propose autre chose. Vous prenez à votre compte ces dédommagements et moi j'ajouterai une partie de mes champs au terrain des Frères. Comme cela, je ne doute pas qu'ils n'acceptent.

Légère discussion avec Lihloba. — Admis, à condition que Maama lui-même aide Lihloba.

Maama. — Et maintenant, je suis content. Je crois avoir donné un bon terrain, mais je ne le regrette pas.

Hier, j'étais à une fête. Sitôt que j'ai appris la venue des Frères, j'ai tout quitté, et la bière, et la viande, et les pêches, et la compagnie du maruti Mabelli, j'ai couru rapidement, car je craignais qu'ils ne fussent déjà partis. Maintenant je suis en paix.

Les discours finis, on remonte à cheval pour se rendre en corps à la mission. Là, un rafraîchissement attendait tout le monde. Maama, deux de ses fils et les principaux chefs sont admis dans les appartements des Pères, les autres reçoivent dans la cour des paniers de pêches : c'est un régal pour eux tous ; je me trompe, un d'entre eux, tout en mangeant les pêches toutefois, dit au P. Procureur (et

cela sans doute pour plaire au pédagogue Maruti qui était avec lui) :

— Père, tu nous laisses manger des pêches ici dans la cour, comme des coc...s, tandis que les autres mangent bon, là-bas dedans !

Et le Père de répondre :

— Vois-tu, ce n'est pas ma faute, j'ai dit à Maama de prendre avec lui qui il voudrait ; mais je vais lui dire que tu n'es pas content.

— Non, non ! dit-il, il ne faut pas lui dire ça...

Pour conserver le souvenir de cette assemblée et des indigènes qui la composaient, on demanda à Maama de vouloir bien laisser photographier le groupe, ce qu'il accepta volontiers, Après quoi, remontant à cheval, et tous avec lui, la cavalcade s'éloigne.

Cette même soirée, avec F. Provincial, nous allâmes inspecter, mesurer de l'œil et du pied le terrain qui nous avait été donné : nous revîmes en détail les sources, et, finalement, nous rentrâmes en toute hâte à la mission. C'était le mardi des Quarante Heures, et il y avait bénédiction du Saint Sacrement.

Le mercredi matin, jour des Cendres, à la messe paroissiale dite à 6 h. 1/2, nous eûmes le consolant spectacle d'un religieux concours de fidèles, hommes et femmes, allant recevoir pieusement les cendres, convaincus de leur symbolique signification, qu'une courte, mais pathétique instruction en sesuto, du R. P. Guilcher, avait su mettre en relief.

Dans la matinée, nous manifestâmes au R. P. Préfet le désir de visiter l'école des Sœurs, maintenant que leurs élèves étaient toutes rentrées. Il est vrai que nous avions fait une fugue au couvent le premier jour après notre arrivée à Roma, mais nous ne fîmes que passer, c'était pendant l'absence de la Révérende Mère, alors à Lorette. Sœur Trinité, en l'absence de la supérieure, nous fit un bien sympathique accueil et nous fit visiter les dépendances de l'école, alors vide d'élèves.

La Révérende Mère, instruite de notre désir, fit dire au R. P. Cénez que nous étions attendus sur les dix heures : cette fois, c'était donc une visite officielle, aussi fûmes-nous reçus par les élèves avec chants, musique, en anglais, en français et en sesuto. Toutes ces enfants indigènes étaient dans leur gloire, groupées dans la grande salle de classe, chacune ayant son occupation particulière : les unes cardaient la laine, les autres la filaient au tour, et bon nombre au fuseau ; d'autres tricotaient des bas, des vestons, brodaient des layettes, des objets de fantaisie, etc..., enfin, c'était une véritable inspection d'industrie textile et manufacturière et d'articles de mercerie que nous avions à faire. Quelques élèves tressaient la paille avec un art remarquable et faisaient maints petits objets élégants et utiles avec cette matière première.

Après avoir, à titre de récompense, distribué quelques images qui se trouvaient dans mon portefeuille, nous rentrâmes, vivement impressionnés du bon ordre, du ton et de la tenue de l'école, laissant ces jeunes indigènes jouir de la vie paisible et tranquille du couvent, d'où beaucoup ne sortent que pour être mariées. De fait, celle qui est chef de file dans les rangs pour aller à l'église ou en revenir, avait été fiancée peu de jours auparavant, c'est-à-dire qu'à la façon basuto et cafre on avait délivré au père les bêtes à cornes qui sont la compensation légale pour la prise de possession de sa fille. C'est en vain qu'on essayerait de s'élever contre une telle mesure, elle est si invétérée dans les mœurs qu'on serait bien mal venu de la critiquer. C'est 10, 12, 15, 20 (quelquefois plus) têtes de bétail que le jeune homme doit livrer au père de la fille le jour des fiançailles. Ce n'est qu'après ces préliminaires qu'on prend jour pour la cérémonie des noces. Je dois mentionner ici que les Sœurs, dans l'œuvre apostolique qu'elles accomplissent avec tant de dévouement, de zèle et de succès, ont su s'adjoindre des novices indigènes pour les aider dans leur labeur ; elles en ont bien une vingtaine déjà. Grâce à elles et à leurs

élèves, tous les travaux de ferme, de buanderie, de basse-cour, sont faits sans bras étrangers. Il est aisé de comprendre, toutefois, que peu de pères de famille ont assez de générosité pour se départir des bêtes à cornes qu'ils recevraient si leurs filles n'entraient pas au couvent. Ceci est un grand obstacle aux vocations, le Basuto faisant consister sa richesse dans le nombre plus ou moins élevé de ses bestiaux. On doit à la vérité de dire cependant que les enseignements de la religion tempèrent beaucoup ce genre de convoitise, surtout quand il est en opposition directe avec les desseins de la Providence sur une âme.

Dans l'après-midi, le R. P. Préfet nous offrit d'aller voir le bas de la propriété de la mission, où il espérait retrancher une portion de terrain afin d'augmenter encore la part de l'école. Sa proposition reçut l'accueil qu'elle méritait, et on s'achemina vers la rivière. Or, depuis quelques années, les Sœurs avaient la faculté de cultiver un vaste champ appartenant à la mission. Ce champ était situé entre la propriété concédée par Maama et celle que le Père voulait nous donner pour nous permettre d'atteindre la rivière : que faire ?

Le P. Préfet, jamais à bout d'industrie, promet de voir la Mère Supérieure et de lui offrir, en compensation, un terrain dans le voisinage du couvent. Ce qui fut dit fut fait, et bientôt les propriétés concédées aux ouvriers de la mission se répartirent en trois lots réguliers. Au centre, les Pères, sur la droite les Sœurs, et sur la gauche les Frères pourront déployer leur zèle si la Providence bénit leurs desseins.

Nous retournions à la résidence des Pères lorsqu'un Basuto, nommé Frédéric, parlant bien l'anglais, nous assura qu'au centre de la propriété concédée se trouvait une source abondante, et, pour convaincre notre incrédulité, il nous conduisit sur les lieux, et, nous montrant une mare herbeuse, au terrain mouvant, d'où l'eau sourd au centre : « Elle est intarissable », nous dit-il.

Le P. Gérard, doyen de la mission, confirma son dire, ajoutant qu'autrefois un village était bâti tout autour.

Notre visite à Roma touchait à son terme : nous attendions ce soir même l'arrivée de la voiture qui devait nous reporter à Maséru le lendemain.

Elle ne vint pas ce soir : quelque peu d'anxiété se manifesta sur la certitude des promesses du voiturier. Bref, on va dormir, bien déterminés à boucler les valises le lendemain matin et, au besoin, à tenter à cheval le retour à Maséru.

Au matin, pas de voiture encore. Nous entendons la sainte messe, et après déjeuner, nous exprimons au R. P. Préfet notre intention de partir à cheval.

— Attendez, nous dit-il, jusqu'à midi ; à peu près sûr, la voiture viendra, et, au cas contraire, vous avez toujours le moyen d'aller à cheval.

Son conseil parut si convaincant qu'il prévalut sur notre détermination. De fait, à onze heures, une voiture attelée de quatre chevaux arrive. F. Provincial se sent à l'aise. Il ne nous restait plus qu'à prendre congé des Pères et des Frères qui nous avaient donné une si cordiale et si fraternelle hospitalité. Huit jours durant, nous avions été l'objet et les témoins obligés de toute leur bienveillance et de toute leur sympathie pour les Frères Maristes qu'ils connaissaient déjà mieux et qu'ils honoraient de tant d'amabilités avant qu'ils eussent rien fait pour eux et leur chère mission. Notre embarras eût été grand si nos hôtes avaient été moins condescendants ; mais les bons Pères s'étaient toujours montrés si obligeants, si simplement affectueux, et nos sentiments s'harmonisaient si bien avec les leurs que notre tâche devenait facile.

Nous leur dîmes seulement : Merci ! ! ! mais ce merci du cœur, qui résume et manifeste tous les sentiments de la plus profonde gratitude, ce merci qui laisse espérer un prochain revoir...

Nous devons ici un hommage particulier aux Frères

Oblats qui, eux aussi, firent l'impossible pour rendre notre séjour agréable. Je dois à la vérité de dire que j'admirai beaucoup leur modestie, leur piété et leur dévouement. Je garde le meilleur souvenir du F. Poirier, non parce qu'il doit de boiter copieusement sur une jambe au triste avantage d'avoir été soldat de Garibaldi et casematé à Dijon pendant le triste hiver de 1870, mais bien parce qu'il ne boite nullement dans la vie religieuse et qu'il va si droit qu'il atteindra le ciel avec une précision mathématique.

F. Weimer, la cheville ouvrière de la ferme, est admirable d'édification : il se dévoue avec cette modestie timide qui s'oublie pour ne penser qu'aux autres.

F. Cado a du talent et de l'habileté pour enorgueillir plus d'un, et cependant, soit au moulin à farine où il a tout renouvelé, fait à neuf ou transformé, soit dans sa forge, son atelier de serrurerie et de charronnerie, partout il travaille avec un dévouement, une habileté rare et une modestie plus rare encore.

Les Frères sacristain, charpentier, couvreur, jardinier, ont notre souvenir, ils promettent d'être les amis et les soutiens des Frères Maristes.

Notre départ de Roma et notre retour à Maséru furent encore marqués par de nombreux traits d'amabilité des bons Pères. C'est le vénérable P. Gérard qui me cède son poney pour aller jusqu'à Saint-Michel ; ce sont les RR. PP. Pennerath et Thomas qui veulent me faire le plaisir de m'accompagner; c'est surtout le R. P. Le Breton qui, nous ayant entourés de sa bienveillante sollicitude depuis le moment où nous avions mis pied à terre en Basutoland, voulut encore faire trêve à ses occupations multiples pour monter en voiture avec F. Provincial jus-Saint-Michel, et de là revenir à Roma sur le cheval du P. Gérard ; c'est le bon P. Pennerath, familièrement connu sous le nom de « recteur de l'Université », qui va à cheval jusqu'à Lorette ; c'est le P. Hoffmeier qui tint à honneur de nous saluer au passage ; c'est le R. P. Philippe de Lorette,

qui, assisté des Sœurs, nous donne une cordiale hospitalité et nous reconduit à Maséru avec P. Pennerath. C'est là qu'on se dit adieu, ou plutôt au revoir !

VARIÉTÉS

ALTA-SASKATCHEWAN

Vestiges de tradition biblique chez les Cris de l'Amérique du Nord.

Les écrivains qui se sont occupés de l'ethnographie et de l'ethnologie des races indigènes de l'Amérique ont fait de savantes dissertations sur l'origine plus ou moins probable des premiers habitants de ce Nouveau Monde. Ils ne s'accordent pas entre eux, il est vrai, mais, que, suivant leurs différents systèmes, ils fassent venir l'homme par le nord ou par le sud, ou par les deux côtés à la fois, ils nous décrivent assez ingénieusement la formation des diverses peuplades, leurs pérégrinations à travers cette vaste contrée et l'occupation progressive du Sud, du Centre et du Nord ou en sens inverse.

Que les choses se soient passées comme on les décrit, c'est assez vraisemblable. Toutefois, la divergence même des opinions montre qu'on n'a pas encore obtenu la certitude positive qui mettra fin à toutes les hésitations. N'est-ce pas pour cela qu'on étudie, qu'on cherche encore ? N'est-ce pas aussi grâce à ces études et à ces recherches que chaque jour apporte quelque découverte qui vient jeter un peu plus de lumière sur le problème ?

Il y aurait peut-être à glaner, dans les *traditions* des diverses peuplades, des épis précieux avec lesquels les savants pourraient façonner des pierres pour la construction de l'édifice, et nous donneraient la pleine certitude sur cette question, si tant est qu'elle soit possible. Ceci dit, je passe à mon sujet.

Dans la tradition des Cris, parmi une foule de choses, trois faits surtout m'ont frappé par les souvenirs d'origine biblique qu'ils éveillent forcément dans les esprits : je vais les rapporter brièvement.

1° Wisakketjak est le principal héros que célèbre la tradition crise. C'est un être fabuleux, espèce ou plutôt caricature de demi-dieu, puissant quand il veut, naïf et gogo à d'autres temps, sans le savoir. Il tient des héros d'Homère, il a quelque lien de parenté avec Gargantua et nous fait même souvenir de Cyrano de Bergerac. Du récit de ses hauts faits on formerait un gros volume.

Je ne rapporterai donc aucun incident ni de son enfance ni de ses exploits postérieurs. Un seul stade de sa vie nous intéresse : celui relatif au déluge. — On est au moment où s'ouvrent les cataractes du ciel. Wisakketjak a fait un radeau : il a pris un couple de tous les animaux terrestres et les a fait embarquer avec lui. Sur les flots destructeurs son radeau vogue, porteur et conservateur de l'homme et d'un couple de chaque espèce d'animaux : l'espoir de toute vie dans ce cataclysme où tout être vivant s'engloutit..... Le radeau vogua longtemps sur les eaux. Un jour enfin il s'arrêta. Alors Wisakketjak fit partir d'abord à la découverte de la terre sèche un rat musqué : mais celui-ci est obligé de faire un tas de boue pour pouvoir se reposer au-dessus du niveau de l'eau. En second lieu, le maître du radeau envoie le renard inspecter et parcourir la terre. Et quand ce dernier vint rendre compte de son mandat et qu'il put annoncer que pendant une grande journée il avait arpenté les landes sans y trouver d'eau, Wisakketjak com-

prit que la terre était sèche et commanda à sa cargaison de descendre.

C'est bien ici, adaptée au milieu cris, la reproduction de la page biblique au temps du déluge : Noé avec son arche et un couple de tous les animaux terrestres et de tous les oiseaux. Quant à la colombe envoyée à la recherche de la terre ferme, elle est remplacée par le rat, et le corbeau par le renard.

Détail à noter : Quand les Cris ont entendu le récit de la Bible, ils ont eux-mêmes fait la remarque de la similitude des deux récits de l'arche de Noé et du radeau de Wisakketjak, et je les ai entendus conclure que leurs arrière-arrière-grands-pères, les premiers Cris, devaient par conséquent avoir eu connaissance de la Bible.

2° Voici un autre extrait emprunté aux récits des vieux temps. — Il est bon de le faire remarquer, cette histoire des vieux temps appelée « atayokkerwin, la Fable » se déroule dans la bouche d'un vieux sauvage, n'importe lequel, avec le même accent, les mêmes mots, impeccablement la même, monotone, comme un rouleau de fil dans la navette du tisserand. Dans chaque loge, autrefois, au moment du coucher, le plus vieux, en guise de prière, commençait ou continuait à haute voix la narration de la Fable. C'est ainsi que les sauvages, quotidiennement bercés et endormis avec ces contes, parvenaient tous sans efforts à les savoir par cœur et à les narrer avec la même perfection.

On raconte donc dans la Fable, qu'un enfant, du nom de Tchakapis, s'amusait à tirer de l'arc sur le bord de la mer. Sa sœur aînée qui le gardait, lui avait recommandé de ne jamais diriger ses flèches vers le large et de ne pas aller les chercher, si par hasard elles venaient à tomber dans l'eau. Mais un jour, le jeune étourdi se trouvant sur le bord de la mer, tira sur un oiseau au vol, dans la direction interdite et sa flèche alla tomber dans les flots. Pour comble d'imprudence et de désobéissance, il voulut re-

prendre sa flèche, et se mit à la nage. Mal lui en prit : un gros brochet le happa et l'engloutit tout vivant. Pendant trois jours et trois nuits, enseveli dans le sein du monstrueux poisson, l'imprudent Tchakapis eut tout le temps nécessaire pour réfléchir aux suites de sa désobéissance, se lamenter, se désoler et se repentir. A la fin du troisième jour, sa sœur aînée, pour se distraire dans sa douleur ou par la volonté divine, vint faire la pêche à l'hameçon sur le bord de la mer. Au premier coup de ligne, elle prit le gros brochet ; d'un coup sec elle le tira à terre, lui ouvrit le ventre et fit sortir de cette prison son frère vivant, mais repentant et corrigé.

D'où peut venir un pareil trait, sinon de l'histoire de Jonas ? Si défigurée qu'elle soit, quant aux circonstances, n'est-elle pas cependant dans l'ensemble aisément reconnaissable ? Un homme désobéit, pour son châtiment il est englouti vivant dans le sein d'un monstre marin et il est rendu de nouveau à la liberté, contrit, changé. Que quelques détails soient altérés, il n'y a rien d'étonnant à cela, si l'on songe que le récit a passé par tant de bouches et qu'il y a si longtemps que la chose est arrivée ! Oui, cette histoire est calquée sur celle de Jonas. Personne n'aurait pu inventer de toutes pièces un pareil récit, ou, pour moi ce qui revient au même, si quelqu'un l'a modifié, celui-là avait lu l'histoire de Jonas.

3e Outre les récits de la Fable, les Cris ont encore d'autres traditions religieuses ou rituelles. C'est à cette source que je vais puiser mon troisième fait.

Evidemment il s'agit d'une pratique antérieure à leur évangélisation et à leur conversion. Les membres d'une même tribu, éparpillés durant l'hiver, avaient coutume à chaque printemps de se réunir dans un lieu de rendez-vous fixé d'avance. Ils passaient là habituellement de quatre à six semaines ensemble, occupés à raconter leurs exploits de l'année et, si les circonstances le demandaient, à prendre des décisions relatives à la sécurité et au bien-être de la

tribu. Ils se séparaient ensuite pour se diriger de nouveau vers leurs quartiers respectifs de chasse et d'hiver.

Quand donc le printemps était venu et que les arbres ombrageaient de leurs feuilles les rives des lacs et les bords des rivières, chaque sauvage, suivi de sa famille, quittait son campement et, placé dans son canot d'écorce, remontait le courant ou descendait le fil de l'eau. On voyait alors surgir de tous les côtés des flottilles de ces légers canots qui, glissant sur les eaux, se dirigeaient tous vers un même lieu, soit une île découverte au milieu d'un lac, soit une pointe de terre tapissée de gazon et bordée d'une grève. Là, quand toute la bande était au complet, comme action principale et primordiale, on faisait le festin. Le chef de la tribu ou le meilleur chasseur avait eu soin de se procurer et de faire transporter sur place ce qui devait en faire le menu. C'était ordinairement un ours bien gras dont on avait préparé d'avance la chair et la graisse, ou bien un orignal ou un caribou qu'on avait traité semblablement.

Au jour venu, on disposait sur un grand tapis de table, prélart, peau tannée ou pièce d'étoffe quelconque, toute la viande et toute la graisse de l'animal choisi pour le festin. Tout autour prenait place la bande entière, hommes, femmes, enfants, qui se mettaient à manger. Ils devaient tout manger, sans rien laisser. Que si, malgré l'appétit et la surcharge de l'estomac, il restait encore quelque chose à la fin du repas, on ramassait le tout religieusement et on le jetait au feu. Aucune miette ne devait tomber à terre, aucun os être donné aux chiens et aucun morceau réservé pour un autre repas.

La loi de la tradition les obligeant de tout manger, ils tâchaient de le faire, au risque de nombreuses indigestions. Et quand tous se levaient de table, rassasiés ou plus encore, le reste, si reste il y avait, était consumé par le feu. Voilà ce qui se pratiquait en réalité.

L'origine biblique de cette coutume apparaît d'un simple rapprochement avec ces quelques versets de l'Exode : « Le

Seigneur dit à Moïse : « Parle au peuple d'Israël et dis-leur : Le dixième jour de ce mois (pascal, au printemps) chaque famille prendra un agneau. S'ils sont trop peu nombreux, qu'ils s'adjoignent des membres de leur parenté en nombre suffisant pour la manducation de cet agneau. Cet agneau sera choisi sans tare... on le gardera jusqu'au quatorzième jour, et alors en même temps toutes les familles d'Israël l'immoleront et le mangeront. Ils dévoreront tout jusqu'aux pieds et aux intestins... Ils ne laisseront rien pour le lendemain ; si quelque chose reste après le repas, on le jettera au feu... »

Les deux cérémonies ici décrites ne sont-elles pas à peu près semblables ? Qui oserait prétendre que l'une n'est pas la reproduction plus ou moins altérée de l'autre ?



Que conclure de ces traits ? On peut dire, il me semble, et cela paraît s'imposer, que les Cris, outre la notion de Dieu et du démon, notion commune aux autres races indigènes, avaient encore des vestiges de la tradition biblique. Comme le prouvent les faits ci-dessus rapportés, les premiers ancêtres des Cris avaient une certaine connaissance de l'Ancien Testament. Mais, chose digne de remarque, on ne trouve dans leurs traditions absolument aucun fait relatif au Nouveau Testament. Ils connaissaient l'existence de Dieu d'une manière plus ou moins parfaite, mais n'avaient aucune notion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Pour en revenir à ce que je disais en commençant sur la question de leur origine, ne pourrait-on pas induire de ces faits que l'Amérique aurait été peuplée avant Jésus-Christ et par des Juifs ? ou du moins par des peuples qui avaient eu des relations avec le peuple de Dieu ?

L'abbé Darras, dans son Histoire de l'Eglise, dit : « Qui sait si les vaisseaux de Salomon n'abordèrent jamais aux rivages que Christophe Colomb crut découvrir le premier ?

Qui sait s'ils ne portèrent pas le nom du Créateur du ciel et de la terre aux peuplades primitives de l'Inde et de l'extrême Amérique ? »

Ne pourrait-on pas pousser plus avant l'hypothèse et se demander même si ces vaisseaux n'ont pas porté jusque dans ces pays lointains le premier être humain qui en a foulé le sol ? La flotte d'Asiongaber qui s'en allait à Tharsis et à Ophir et qui mettait trois ans à accomplir son voyage, allant par conséquent très loin et en haute mer, n'aurait-elle pas été surprise un jour par une tempête et dispersée un peu sur toutes les plages ? Ainsi, soit par le hasard des flots et de la tempête, soit par l'attrait de l'inconnu, les marins d'Hiram et les soldats de Salomon auraient pu, dans les âges passés, aborder les premiers sur les côtes d'Amérique et en devenir les premiers habitants. Peut-être, plus tard, quelque chercheur viendra corroborer cette hypothèse en apportant de nouveaux faits à l'appui.

M. Rossignol, *O. M. I.*

P.-S. *a*) Le récit de la création est aussi rapporté à peu près irréprochable dans la vie de ce Wisakketjak fabuleux. On pourrait aussi y trouver plusieurs autres notes originaires de la tradition mosaïque.

b) Un autre point de la tradition des Cris où il est question de la traversée de la mer en canot ferait croire également que cette peuplade est venue par mer.

M. R., *O. M. I.*

ÉCHOS DE LA FAMILLE

Retour de Monseigneur le Supérieur Général à Rome. — Le dimanche 21 juillet, à 10 heures du matin. S. G. Mgr Dontenwill rentrait à Rome, après son voyage d'Amérique, d'Angleterre, de Belgique et de France. La veille, venant en droite ligne de Paris, le Père de la Famille était allé réjouir de sa présence le nouveau scolasticat de Turin où il a offert le saint Sacrifice.

Nous sommes heureux de pouvoir dire à nos lecteurs que l'état de santé de Monseigneur est aussi bon que possible, après les fatigues d'un aussi long voyage.



La Saint Augustin. — A l'heure où paraîtront ces lignes, la Saint Augustin aura été célébrée par tous les enfants du Père de la Famille.

S'il n'est pas permis à tous d'exprimer leur joie par des lettres ou des réunions fraternelles, tous, du moins, et c'est là l'essentiel, peuvent adresser à Dieu leurs plus ferventes prières pour le Père bien-aimé que Dieu nous a donné. Nous voudrions pouvoir traduire les sentiments d'affectueuse vénération, de dévouement filial et de parfaite obéissance qui nous animent tous à l'égard de notre Père. Il est mieux peut-être de demander à nos lecteurs de redire une fois encore, en la modifiant un peu, la belle prière des chrétiens pour leur Père commun : *Dominus conservet eum et vivificet eum et beatum faciat eum in terra.*

« Seigneur, conservez-le, animez-le de votre Esprit-Saint et rendez-le pleinement heureux en répandant sur Lui, sur ses enfants, les bénédictions de votre droite et accordez

largement, à toutes leurs entreprises pour votre gloire, la rosée de la fécondité, ainsi que la douceur de vos célestes consolations à tous ceux qui prient, qui travaillent et qui souffrent en vrais Oblats de Marie Immaculée. »



Le Saint-Siège ayant, de sa souveraine autorité, approuvé les modifications apportées à nos saintes Règles, lors du dernier Chapitre général, une nouvelle édition de notre livre de Règles est en cours d'impression pour paraître incessamment.



La Cause du Père Albini. — La cause du serviteur de Dieu suit son cours. On a imprimé le sommaire des Vertus et de la réputation de sainteté, extrait des enquêtes canoniques faites dans les diocèses de Nice, Marseille et Ajaccio.

Que tous ceux qui ont à cœur de voir la glorification d'un des nôtres, prient et fassent prier pour que ne tarde plus la décision qui doit mettre notre Père Albini au rang des Vénérables serviteurs de Dieu.



Un résumé, succinct mais substantiel, de la vie du Père Albini a été également imprimé et tiré à quelques centaines d'exemplaires. Sous peu, l'expédition en sera faite à chacune de nos maisons et districts.



La Congrégation compte un scolasticat de plus, celui de la Province du Midi. La nouvelle maison d'études se trouve située dans la banlieue de Turin, sur la belle route qui part de Turin vers la France, en passant par Rivoli

Les scolastiques sont arrivés de Liège le 3 août. Ils sont actuellement au nombre de neuf. Mais, à la fin de novembre, ce chiffre aura doublé.

Nos meilleurs souhaits de bienvenue, de prospérité et de longue existence à ce nouveau scolasticat. Puisse-t-il, à l'exemple de ses émules, faire revivre pleinement notre premier scolasticat de Montolivet !



Le Conseil provincial de la Province de Belgique vient d'être remanié et comprend les RR. PP. Lionnet, économe de Waereghem, comme premier consulteur ordinaire, admoniteur du Provincial et procureur provincial par indult ; le R. P. Pescheur, supérieur de Bruxelles, comme deuxième consulteur ordinaire ; le R. P. Guinet, supérieur de Waereghem, comme premier consulteur extraordinaire, et le R. P. Stubbe, curé de la paroisse du Sacré-Cœur (Basilique Nationale) comme deuxième consulteur extraordinaire.

La maison d'Anvers a également renouvelé son conseil : le R. P. Hamm est devenu supérieur ; le R. P. Weislinger, économe et premier assesseur ; le R. P. Peskens, deuxième assesseur.



Le 19 juillet dernier, S. G. Mgr Coudert, archevêque de Colombo, a béni la nouvelle église de Saint-Vincent à Maggona, en présence de plusieurs Pères et Frères et des enfants de l'école industrielle.



On nous signale, de divers côtés, que les exercices en l'honneur du Sacré-Cœur ont été célébrés dans nos églises pendant le mois de juin. Une mention spéciale devrait être faite pour l'église Saint-Joseph de Greyville-Durban, où le

R. P. Langouet a prêché avec beaucoup de zèle et a donné une retraite suivie d'une Communion générale, adoration et procession du Saint Sacrement le 26 juin.



Les RR. PP. J.-B. Lemius, provincial du Nord, et Delouche, provincial de Belgique, sont partis, dans la dernière dizaine d'août, pour assister au Congrès eucharistique de Montréal.

***

Dans notre prochain numéro, paraîtra le texte du décret du Saint-Siège, sur la communion des enfants.



Les Missions ont reçu les notes suivantes sur le voyage de notre Révérendissime Père Général, dans la Province britannique.

Ayant laissé Québec, le 3 juin 1910, Monseigneur arrivait le 10 à Liverpool, où il vit nos Pères et les Sœurs de la Sainte-Famille de Liverpool et de Rockferry, ainsi que Monseigneur l'Evêque de Liverpool, et officia dans l'église de Holy Cross, le dimanche 12 juin.

En se rendant à la maison provinciale, il visita également Colwyn-Boy et Holyhead. Arrivé le mercredi soir, 15, à Inchicore, Monseigneur y établit son centre pendant une semaine au cours de laquelle il vit Belcamp, Belmont, Glencree, Philipstown et le couvent des Sœurs de la Sainte-Famille à Newbridge.

Il va sans dire que notre Révérendissime Supérieur Général, dès le lendemain de son arrivée, fit une visite à l'archevêque de Dublin. Mgr Walsh lui donna pleins pouvoirs, et de toutes les gracieuses invitations qui lui furent prodiguées, Monseigneur n'accepta que celle qui était fixée au mardi 21 juin à Maynooth Collège, grand Séminaire de

toute l'Irlande, et où les évêques irlandais se trouvaient réunis.

Mgr Dontenwill était placé à la droite du cardinal Logue, archevêque de Dublin. Le président du Collège, Mgr Mannix, et le vice-président, Dr Hogan, neveu du célèbre Sulpicien, se montrèrent extrêmement aimables pour notre Supérieur Général.

Au reste, tous ceux qui ont eu l'avantage de s'approcher de Sa Grandeur, furent charmés de son aimable simplicité et de sa dignité sans prétention.

Le lendemain de cette réunion, Monseigneur, après avoir dit la messe à Inchicore, laissait la capitale de l'Irlande et visitait les Sœurs de l'Immaculée-Conception à Magherafelt, au diocèse d'Armagh, puis le même soir, faisait la traversée de Belfast à Glasgow, en route pour Leith.

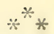
Sans parler des adresses et félicitations offertes à l'illustre visiteur sur tout le parcours, relevons seulement que Monseigneur a été appelé à bénir la première pierre d'un hall à Rockferry, le 12 juin au soir, et à prendre part aux splendides cérémonies qui ont eu lieu pour la Consécration de la cathédrale de Westminster-Londres, les 28 et 29 juin 1910.



Au mois de mai 1910, les RR. PP. Clarke et Matthews ont donné une mission de quinze jours à Armagh. Le dimanche 12 juin, les mêmes Pères clôturaient une mission très réussie à Midleton, comté de Cork ; puis le 26 du même mois, ouvraient une semblable mission à Omagh, dans le diocèse de Derry.



A Avoca, diocèse de Dublin, le Rev. Père Newman a prêché une retraite paroissiale clôturée le 26 juin dernier.



Le dimanche 10 juillet, pendant que notre Révérendissime Père Général ordonnait ses enfants à Liège, monseigneur l'Evêque de Fulda conférait la prêtrise à 16 Oblats du scolasticat de Hünfeld. Nous pensons que ce chiffre d'ordinations à la prêtrise, le même jour, n'a pas encore été atteint à Hünfeld.



A l'heure de terminer notre numéro, nous apprenons que, par décret du 29 août 1910, Notre Saint-Père le Pape Pie X, sur la proposition de la Sacrée Congrégation de la Propagande, a nommé le R. P. Ovide Charlebois, O. M. I., Vicaire apostolique de Keewatin (Canada) et Evêque titulaire de Bérénice en Lybie.

DÉCRETS DES S. CONGRÉGATIONS ROMAINES

Pouvoir délégué par le T. R. Père Général aux Révérends Pères Provinciaux et Supérieurs locaux, de bénir une médaille de la très sainte Vierge qui peut être substituée, salvatis salvandis, *à cinq scapulaires déterminés.*

Beatissime Pater,

Superior generalis Oblatorum B. M. V. Immaculatæ ad pedes S. V. humillime provolutus, implorat facultatem benedicendi sacra numismata, quæ Beatæ Mariæ Virginis Imaginem præseferant, substituenda uni vel pluribus e quinque Scapularibus, nempe Smæ Trinitatis, Passionis

D. N. J. C. et Beatæ Mariæ Virginis sub respectivo titulo Immaculatæ Conceptionis, Septem Dolorum et Montis Carmeli, ac gestanda a Fidelibus, qui maluerint, quique eisdem Scapularibus jam rite induti fuerint : facta potestate ad hoc subdelegandi.

Et Deus, etc...

OBLAT. B. M. V. IMMACUL.

Sacra Rituum Congregatio, utendo facultatibus sibi specialiter a Sanctissimo Domino Nostro Pio Papa X tributis, Rmo Oratori benigne ad proximum quinquennium potestatem fecit benedicendi unico signo Crucis Numismata B. M. V., juxta preces Scapularibus substituenda, absque ullo Indulgentiarum et privilegiorum, quibus fideles respectivis Scapularibus legitime induti perfruuntur, detrimento : indulta etiam facultate ad hoc subdelegandi Moderatores uniuscujusque Provinciæ, aut Domus Religiosæ, pro tempore quo Rmi Oratoris subdelegantis potestas perduret : servatis ceteris servandis. Contrariis non obstantibus quibuscumque. Die 6a maii 1910.

L. ✝ S. Fr. S. Card. MATINELLI, *Præf.*
✝ PETRUS LA FONTAINE,
Episc. Charystien, Secret.

Virtute hujus Indulti et ad ejusdem effectum subdelegamus tum Provinciarum tum domorum superiores.

Romae, die 10a julii 1910.

A. DONTENWILL, *O. M. I.*,
Sup. Gen.

Bibliographie.

Bishop de Mazenod-His inner life and virtues.

(Voir *Missions* Juin 1810 : Bibliographie.)

Les journaux catholiques d'Angleterre et d'Irlande ont annoncé sous divers titres la traduction anglaise du livre du R. P. Baffie « *Esprit et Vertus* » de notre vénéré Fondateur.

Pour la plupart, ces articles paraissent avoir eu pour but moins de relever les qualités du livre et de sa traduction que d'en présenter au public de langue anglaise les grandes lignes et le cadre pour éveiller l'intérêt des lecteurs.

Ce n'est pas à dire, cependant, qu'on ne rencontre pas ici et là les appréciations les plus louangeuses à l'adresse de l'auteur et du traducteur. Laissons parler « *The Irish Catholique* » :

« Le livre du R. P. Baffie a été traduit en excellent anglais par un Père O. M. I. qui a préféré voiler son nom, en ne signant que « Father D* (c'est le R. P. Thomas Dawson, O, M. I. *note d. l. r.*) Ce Père mérite les félicitations les plus chaleureuses pour la manière admirable dont il s'est acquitté de sa tâche : vraiment *con amore.* Peut il d'ailleurs en être autrement ? Quand c'est un fils qui raconte la vie de son père, ou encore un excellent religieux les vertus du Fondateur de la Famille ? »

« Quant à l'Introduction écrite par le traducteur elle lui a valu les remerciements de l'auteur et sera très appréciée du public anglais. »

« Il n'est pas exagéré de dire que chaque page de l'ouvrage est du plus haut intérêt. »

On lit ailleurs : « Naturellement, Mgr de Mazenod vint en Irlande en passant par l'Angleterre. De Leeds il se rendit à Inchicore-Dublin, dans l'église en bois construite en trois ou quatre jours, et où le saint Evêque versa d'abondantes larmes de bonheur en distribuant la sainte Communion pendant une grande heure.

. . . .

« The Irish Independant » après avoir rappelé l'origine

de la Congrégation et esquissé le portrait de notre vénéré Fondateur continue ainsi :

« La vie écrite par le R. P. Baffie est l'œuvre d'un fils aimant. A la différence d'autres biographies qui s'attachent à l'ordre chronologique et conduisent le lecteur du berceau à la tombe du saint, ce livre donne une série de brillantes peintures du caractère du saint évêque, prises en chacune des phases de sa vie. Loin de se complaire dans le roman d'imagination, l'auteur a soin de laisser Mgr de Mazenod se révéler lui-même par ses travaux et ses écrits. Le résultat de cette méthode est excellent. La fiction n'aurait su projeter sur ce grand sujet la moitié de la clarté dont brillent les tableaux saisissants de réalité qu'on rencontre à chaque page. Nous ne serions pas surpris que tel prélat en prescrivît la lecture jusque dans les monastères : elle est non seulement édifiante, elle est encore captivante (1). »

« On ne saurait non plus taire complètement les mérites propres de la traduction. En rendant en anglais cet important ouvrage, le traducteur a mené à bien une tâche considérable. Chacune des phrases atteste le soin qu'il a apporté pour reproduire avec fidélité l'esprit et avec exactitude la lettre du texte original. Le charme qu'on goûte du premier chapitre au dernier dit assez que le traducteur a parfaitement réussi dans son dessein. »

Mgr Bonjean, Oblat de Marie Immaculée, premier Archevêque de Colombo, par le R. P. Jonquet. — Imprimerie générale à Nîmes, rue de la Madeleine. — Prix : 5 fr. les 2 volumes.

Dieu soit béni ; voici encore un livre Oblat qui fera du bien.

C'était une entreprise ardue que d'écrire une vie telle que celle de Mgr Bonjean : vie si occupée, si traversée, si mouvementée.

Disons tout de suite que l'auteur s'est rendu maître de

(1) Nos lecteurs savent fort bien que ce souhait a été pleinement réalisé dans les séminaires. On ne se contente pas de le lire, on le relit toujours avec profit. (*N. d. l. r.*)

son sujet. Avec un talent vraiment remarquable, il conduit le lecteur d'un berceau à peine illuminé des rayons de la foi jusqu'à la tombe où repose un Apôtre. Mais entre ces deux extrémités, que de mouvement! Signes d'une vocation providentielle, aussi bien en elle-même que dans ses conséquences les plus étendues; incessantes activités du missionnaire, prêtre, évêque, archevêque que dévorent le zèle de la gloire de Dieu et la soif ardente du salut des âmes : angoisses de ses luttes, cris de sa détresse, gloires de ses triomphes, tout s'y succède, s'y enchaîne dans un récit d'un intérêt toujours soutenu et relevé encore des plus émouvantes péripéties d'un beau roman vécu.

Souvent même l'illusion est complète : on croit assister en témoin aux événements si variés au milieu desquels cette existence se précipite plutôt qu'elle ne se déroule ; ses espoirs, on les partage ; on est étreint de ses douleurs ; on croit entendre les cris de cette grande âme quand l'Eglise est attaquée ou ses droits méconnus.

Les coups qu'il portait, — et Dieu en sait le nombre — étaient rudes, mais en même temps si droits, que ceux qu'il terrassait l'ont estimé toujours et fini par l'aimer sans cesser de le craindre.

Homme de cœur et intelligence d'élite, polémiste redoutable et missionnaire intrépide, pasteur modèle et Oblat dans l'âme enfin, tel nous apparaît Mgr Bonjean. Ce n'est pas un léger mérite pour l'auteur que d'avoir su montrer de front, pour ainsi dire, toutes ces qualités dont une seule aurait suffi pour illustrer une vie.

Par l'intuition de son génie, il savait deviner les hommes et prévenir les événements. Par la noblesse de son cœur, il électrisait son monde et, par-dessus tout, ses vaillants Oblats ; mais enfin il n'avait qu'une poignée de ces braves et il a transformé un et deux diocèses.

Le lecteur est bien obligé de se demander parfois : comment un homme a-t-il exercé pareille influence sur ses semblables ; comment a-t il réalisé tant d'œuvres, renversé tant d'obstacles, vaincu tant de difficultés, obtenu de tels résultats avec des moyens qui leur étaient si peu proportionnés.

Un autre des nombreux mérites de l'ouvrage c'est qu'il présente comme un résumé, bref mais vivant, des progrès de l'Eglise à Ceylan, depuis l'arrivée des Oblats avec Monseigneur Semeria à Jaffna, jusqu'à nos jours avec NN. SS. Melizan et Coudert à Colombo et Joulain à Jaffna. On comprend mieux ainsi les pénibles débuts du commencement et la grandeur de la tâche laissée par Mgr Bonjean aux vénérés Prélats qui, non contents de lui succéder dans sa charge, se sont montrés les dignes héritiers de son esprit, ont développé ses œuvres et imité ses vertus.

Nous souhaitons donc la plus large diffusion de cet ouvrage, et dans la Congrégation dont il retrace une des plus belles pages de son histoire, et au dehors où il ne peut que faire du bien aux âmes en leur apprenant à aimer l'apostolat. *Evangelizare pauperibus misit me.*

On trouve cet ouvrage : à l'Imprimerie Générale de Nîmes, et Via Vitt. da Feltre, 2, Rome.



IMPRIMATUR

Virduni, die 12 Septembris 1910.

LIZET, *vic. gen.*

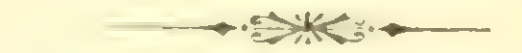
Bar-le-Duc. — Impr. Saint-Paul. — 3753,9,10.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 192. — Décembre 1910.



Avis et Communications.

MAISON GÉNÉRALE

I. — Missions

Les invitations générales, les plaintes même, qui, à plusieurs reprises, ont paru dans nos *Missions*, n'ayant pas eu de résultats suffisants, il a bien fallu chercher un moyen de remédier à la pénurie des articles de notre revue de Famille.

En conséquence, nous avons décidé que les RR. PP. Supérieurs seraient invités, par lettre particulière, à rédiger un rapport régulier sur la maison et les œuvres dont ils ont la charge.

Les demandes seront adressées en suivant l'ordre du « Personnel », et si les Supérieurs ne pouvaient y répondre, soit par eux-mêmes, soit par un de leurs sujets, ils voudraient bien soumettre leurs raisons à notre appréciation.

Il ne faut pas oublier que l'envoi de ces rapports est prescrit par nos saintes Règles et par les décisions des

Chapitres généraux, et que, par conséquent, l'accomplissement de cette charge n'est pas facultatif, mais obligatoire.

La présente décision ne change en rien les attributions des correspondants de chaque province ou vicariat qui restent, comme par le passé, chargés de transmettre à nos *Missions* les nouvelles et les faits les plus importants de nature à intéresser la Congrégation. Nous profitons de cette occasion, pour leur recommander instamment de s'acquitter, avec tout le zèle et l'exactitude possibles, des fonctions qui leur ont été confiées sous l'autorité des Révérends Pères Provinciaux ou Vicaires des Missions.

† A. DONTENWILL, O. M. I.,
Sup. gén.

II. — Personnel.

Depuis longtemps, le besoin d'un nouveau Personnel se fait sentir, puisque la dernière édition remonte au mois d'avril 1907, et que depuis cette époque de nombreux changements ont eu lieu dans la Congrégation.

La nouvelle édition devra paraître en mars-avril prochain.

Nous prions les Révérends Pères Provinciaux et Vicaires des Missions

1° de nous envoyer *sans retard* l'état de leur personnel, arrêté et daté du jour de l'envoi ;

2° de nous signaler, dès qu'elles se produiront, les mutations survenues pendant le cours de l'impression.

Il y aurait lieu de souligner : les changements d'adresses, nouveaux postes, postes abandonnés, etc.

† A. DONTENWILL, O. M. I.,
Sup. gén.

PROVINCE DU MIDI

Rapport de la maison de Maddaloni.

1905-1910

C'est la première fois que la maison de Maddaloni a l'honneur d'un rapport dans les Grandes Annales. Un rapport ? Nos missions étrangères peuvent raconter leurs exploits, nous n'avons que des lieux communs.

Maddaloni est une charmante petite ville de la province de Caserte. D'un côté se déroule la plaine que les Latins appelaient *Campania felix* et que les modernes, plus prosaïques, appellent Terre de Labour ! Et on y travaille ! Les paysans, tout en restant pauvres, arrivent à faire deux récoltes différentes sur le même terrain, chaque année. De l'autre côté sont les montagnes que l'on appelle *Tifatini,* avec la colline que domine un ancien château et le Sanctuaire de Saint-Michel, protecteur de la cité. C'est un lieu de pèlerinage les vendredis du mois de mars et le mois de mai ; mais le peuple commence ordinairement par passer à l'église de Saint-François que nous desservons.

C'est un vaste temple à trois nefs, style roman, avec une coupole très élégante, tandis que dix autres petites coupoles dominent les nefs latérales, en face de dix chapelles. Il y a encore, outre le maître-autel, quatre beaux autels, en marbre comme tous les autres, dans le transept.

Les Pères capucins qui desservaient cette belle église ne purent la garder, et, un beau jour, les Maddalonesi la virent fermée. Une petite révolution s'ensuivit. On supposa des miracles, des visions ! Imaginez-vous saint François appa-

raissant du haut de la façade, l'air courroucé, tandis que le peuple s'ameutait tout autour.

C'était le soir, et on ne pouvait pas reconnaître le bonhomme qui jouait le rôle de saint François.

La municipalité prie Mgr Cosenza, évêque de Caserte, de rouvrir l'église, la confiant à des prêtres séculiers ; mais le peuple voulait des religieux, *monaci*. Mgr Agostino Migliore, auquel nous devons notre première fondation à Santa-Maria à Vico, parla à Mgr Cosenza des Oblats, et après de nombreux pourparlers la fondation fut approuvée.

Ce fut le dimanche de la Passion 1905, à la veille, pour ainsi dire, de la mort du regretté P. Destro, supérieur de Santa Maria à Vico, que nous fîmes notre entrée triomphale, c'est le mot, dans l'église de Saint-François. Monseigneur Cosenza tint à nous présenter lui-même aux nombreux fidèles, et le R. P. Aristide Ferri, qui devait être le premier directeur de la résidence, célébra la sainte messe.

Deux Oblats seulement, le R. Père Directeur et le R. P. Anselme Trèves durent s'assujettir au travail si pénible des confessions pascales, mais ce fut avec une grande joie à cause des nombreux retours. Le peuple, le clergé, l'évêque dirent alors que c'était à Saint-François une mission en permanence (1).

(1) Cette appréciation est loin d'être exagérée ; et elle s'est vérifiée de plus en plus d'année en année. La réputation de nos Pères comme confesseurs s'est répandue au loin. Le bien qu'ils ont opéré, par la grâce de Dieu, est au-dessus de tout éloge.

Si le R. P. Basile n'avait craint de déplaire à la modestie de ses confrères, il aurait pu nous montrer les nombreux pénitents venus tout exprès à Maddaloni pour recevoir les Sacrements, et cela non seulement de villages plus ou moins voisins, mais encore parfois de villes et de campagnes assez éloignées.

Il aurait pu nous dire également qu'à l'approche de certaines fêtes de la très sainte Vierge, nos Pères, et le plus souvent, parmi eux, le R. P. Trèves, se rendaient en tel ou tel lieu de pèlerinage pour y entendre les confessions et les jours et les nuits. On aura une idée du travail qui incombe aux confesseurs dans de telles circonstances, lorsqu'on saura que, pour tous les fidèles de l'Italie méridionale plus particulièrement, il n'est pas de pèlerinage qui

Au travail spirituel on ajouta le travail matériel, pour rendre notre capucinière plus habitable.

L'immense couvent d'autrefois est aujourd'hui une vraie arche de Noé, avec la différence que les méchants y trouvent aussi leur gîte. Il y a, en effet, dans les divers corps de bâtiment, une prison, un asile pour les vieillards, l'école communale, une salle d'asile tenue par les Sœurs de Charité, et enfin les quelques chambres qui, seules à l'origine, formaient l'appartement réservé aux Pères.

Lorsque, plus tard, nous pûmes acheter cette partie de la propriété, d'ailleurs, parfaitement séparée du reste, on ajouta un long corridor avec deux chambres et la bibliothèque, la seule pièce qui se détache de la règle générale de petitesse, sans pour cela s'éloigner de la modestie religieuse.

La maison commença par prendre un aspect plus gai, plus propre, — elle en avait besoin. La salle des pas perdus devint salle de réunion ; une armoire de la sacristie devint, d'un coup de baguette, cela en 1909, un parloir ; et là ou fumaient les lampes à pétrole on vit une parfaite installation à l'électricité.

Oh ! ce ne fut pas le travail d'un jour, mais la constance de plusieurs années. Il n'est que juste de rendre hommage au zèle qu'a dépensé pour cette heureuse transformation le R. P. Ferri, soit comme directeur de la résidence, soit comme supérieur de la maison. Sans négliger les soins spirituels prodigués à la population, il s'ingénia pour trouver les ressources nécessaires et intéresser les familles au point de créer entre elles une louable émulation, au sujet de l'entretien des chapelles particulières. Il ne s'épargnait

n'exige la confession et la communion, dût-on pour cela attendre plusieurs jours pour avoir son tour.

Le clergé n'estime pas moins que le peuple la science et la piété de nos Pères. L'Evêque du diocèse ne voulait pas confier à d'autres qu'à eux la confession et la direction spirituelle de ses séminaristes, grands et petits.

N. D. L. R.

aucune peine, pour donner aux cérémonies, les jours de solennités, toute la pompe dont nos populations font le plus grand cas.

Un bout de terrain inculte, pierreux, couvert de décombres, devient peu à peu un joli jardin potager avec une minuscule avenue conduisant du portail à la porte d'entrée ; de là, on arrive à la sacristie, par une porte que nous avons ouverte dans l'épaisseur du mur.

En même temps l'église devenait plus reluisante. Grâce aux soins du F. Hack, partageant ses journées entre la cuisine et la sacristie, on y vit régner la propreté. Les autels étaient mieux tenus, car les familles eurent à cœur de renouveler les vieux haillons tombant en poussière et qui avaient porté jusque-là le nom d'ornements.

La Vierge de toutes grâces devenait un charmant sanctuaire, la Vierge de Pompéi, un pèlerinage aimé. Saint François et saint Antoine, de chaque côté du maître-autel, souriaient dans la blancheur des nappes ; enfin la Vierge Immaculée, œuvre d'art, avait ses chandeliers dorés.

Bien que l'église ne manquât pas de statues, l'apostolat de la prière fut désireux d'avoir une belle statue du Sacré-Cœur, et il l'eut en 1906. On voulut, comme pendant, une statue de la Vierge Immaculée, et on l'eut en 1907. Les deux fêtes d'inauguration furent si splendides, virent une foule si empressée que tout le monde en était dans l'étonnement. Du reste la même foule se presse dans notre église à l'occasion des Quarante Heures, pour adorer le Saint Sacrement et entendre les plus grands orateurs d'Italie qui s'y succèdent.

Et les petits orateurs de la Congrégation ne font rien ? Loin de là. Le R. P. Ferri, directeur de la résidence, et le P. Trèves débutaient par une retraite à l'association de Saint-Louis de Gonzague, dans l'église de Saint-Jean. Le P. Nanni venant de Rome en 1905 et le P. Basile qui arrivait de Santa Maria à Vico en 1906, donnaient le même cours d'exercices spirituels à cette confrérie, destinée à

venir dans notre église à la mort de son fondateur, en 1909.

Les PP. Trèves et Basile évangélisaient le village de San Nicola la Strada, de quatre mille âmes, avec des résultats qui étonnèrent ceux qui avait assisté à plusieurs missions dans la même localité, et n'avaient jamais vu de tels fruits.

D'autres villages du diocèse étaient évangélisés de la sorte, nous procurant les plus grandes consolations.

A Maddaloni on ne se reposait pas sur ses lauriers, car, aux divers discours de circonstances on ajoutait les mois de Marie et du Sacré-Cœur prêchés tous les ans alternativement par les PP. Trèves et Basile, tandis que le bon P. Nanni portait le poids du jour et de la chaleur, présidant aux bénédictions de chaque soir de l'année, prêchant de temps en temps, donnant une retraite à Jalciano et à Arienzo avec le P. Di Giovine, de la maison de Santa Maria à Vico. Ce Père aidera en 1909 le P. Basile dans les travaux d'une mission à Tuoro.

A la place du P. Nanni, réclamé par Santa Maria à Vico, nous avions le P. Rigollet qui, après une année de travail, partait pour Ceylan, cédant la place au P. Diana, qui, à son tour, est allé ailleurs exercer son zèle.

Le P. Velles venant de Rome se soigner parmi nous d'une maladie ne lui permettant pas l'apostolat au dehors, donnait toutes ses forces à nous aider dans le ministère intérieur.

A ces travaux ajoutez les retraites prêchées par les PP. Trèves et Basile à des couvents de religieuses, à des pensionnats, et vous aurez la somme du travail de la maison de Maddaloni.

L'énumération en serait trop monotone pour les lecteurs désirant du nouveau.

Le bon P. Trèves quittait Maddaloni pour Rome, de sorte que le personnel resta quelque temps composé du Révérend P. Ferri, nommé supérieur, en mars 1907, du R. P. Basile, du P. Velles, du P. Diana.

Voilà ce que nous avons pu faire.

Le travail, grâces à Dieu, ne manque pas : le Tiers-Ordre de Saint-François, l'apostolat de la prière, l'association de Saint-Louis de Gonzague réclament nos soins.

Les villages environnants ont eu, en partie, leur petite mission, et le confessional nous absorbe, car ici, je le répète, c'est une mission quotidienne.

Les sœurs de charité de San Nicola la Strada, les Dominicaines de Maddaloni, l'Espérance de Naples, celles-ci, tant que le P. Trèves fut à Maddaloni, sont dirigées par nous.

Ainsi nous semons et d'autres récolteront pour la plus grande gloire de Dieu et l'honneur de la Congrégation. Et lorsque, fatigués du travail quotidien, nous nous réunissons au pied de l'autel dans nos exercices quotidiens, nous demandons au bon Dieu qu'il envoie du ciel sa douce rosée, pour nous donner de l'accroissement.

A. Basile, *O. M. I.*

PROVINCE D'ALLEMAGNE

Maison de Saint-Charles.

22 octobre, 1910.

Peu de nos maisons sont connues des nôtres comme l'est celle de Saint-Charles, qui abrite le juniorat de la province d'Allemagne, soit à cause du grand nombre de Pères étrangers qui ont eu l'occasion de la voir, soit à cause du nombre également considérable de jeunes missionnaires qui y ont reçu leur première formation et qui travaillent

maintenant dans quatre parties du monde. Cependant on n'a pas encore publié de rapport proprement dit sur cette maison ; les quelques articles qui ont paru jusqu'ici dans nos *Missions*, relatent seulement des faits particuliers. Si c'était là une lacune dans les annales de notre famille religieuse, nous allons essayer de la combler. Nous sommes d'autant plus heureux de le faire qu'au mois de juillet de la présente année on a célébré le 25e anniversaire de la fondation de Saint-Charles. Dans leur dernier numéro les *Missions* ont déjà mis leurs lecteurs au courant des fêtes jubilaires qui eurent lieu alors ; notre travail pourra contribuer à en perpétuer le souvenir.

Vingt-cinq années d'existence, c'est sans doute peu, quand il s'agit de tout un peuple ; mais c'est relativement beaucoup pour une maison particulière ; sous certains rapports c'est une durée considérable même pour une maison d'éducation et d'études. Et si l'on voulait raconter tous les petits et grands événements dont Saint-Charles a été le théâtre pendant son premier quart de siècle, si l'on devait reproduire les mille et un détails intéressants dont les différents chroniqueurs ont enrichi le *codex historicus* de la maison, on arriverait à composer un très respectable volume. Que nos lecteurs se rassurent pourtant : loin de nous de vouloir mettre leur patience à une si longue épreuve ! Nous nous bornerons, comme on dit, à leur tracer les grandes lignes, et cela dans l'ordre suivant. Nous parlerons : 1° de la maison de Saint-Charles prise au point de vue matériel ; 2° de l'œuvre du juniorat ; 3° de ceux qui ont bien mérité de Saint-Charles ; 4° de ceux qui ne sont plus, de nos chers défunts.

I. — La maison.

Sous ce titre nous comprenons ici non seulement la maison elle-même ou les différents bâtiments occupés par la communauté, mais encore les dépendances ou la ferme.

Pour ce qui concerne la maison, nous donnerons d'abord un aperçu sur son *état ancien*, notamment sur son état à l'arrivée de nos Pères ; puis nous l'envisagerons dans son *état actuel.*

1. — Etat ancien de la maison.

a) Fondation et première installation. — Dans la partie méridionale du Limbourg hollandais, à quatre lieues environ de la frontière allemande, il est une gracieuse petite ville du nom de Fauquemont, située sur la Geul (prononcez Gueul), affluent de la Meuse. Or, c'est à deux kilomètres au nord de cette ville que se trouve notre maison de Saint-Charles, seule, en pleine campagne, sur l'un des plateaux qui dominent la vallée de la Geul. Elle a été fondée le 15 octobre 1885, donc en la fête de sainte Thérèse, une des patronnes de la Congrégation, et comme juniorat elle n'est que la continuation de la maison de Heer.

On le sait, lors des trop fameuses expulsions qui forcèrent les religieux de France à se réfugier en 1880 sur des sols plus hospitaliers, on songea à chercher, en cas de besoin, un asile pour nos junioristes de Notre-Dame de Sion, et ce fut le village de Heer, aux environs de Maestricht, qui en offrit un. La maison de Heer, sur laquelle nos *Missions* ont publié deux rapports, l'un en 1883 et l'autre en 1885, était une ancienne villa, d'une installation peu brillante il est vrai, mais en revanche entourée d'un magnifique parc et d'un vaste jardin potager. Elle commença sa première année scolaire en 1882 avec une douzaine de junioristes, onze venus de Sion et un arrivé récemment du Hanovre ; c'était, chose remarquable, également un 15 octobre.

Si charmant que fût le site, si cher qu'il fût à ses premiers habitants, ceux-ci devaient apprendre bientôt qu'à Heer non plus il n'y avait pour eux de *demeure permanente.* Outre que la maison ne nous appartenait pas en propre et qu'à cette époque elle n'était pas à vendre, elle était devenue en peu de temps trop étroite pour loger les

nombreux élèves qui affluaient d'Allemagne : grand inconvénient, auquel on allait remédier.

En effet, au mois de mars 1885, la province du Nord, dirigée alors par le R. P. Voirin, fit l'acquisition d'une propriété appartenant à un riche cultivateur protestant, M. Vrythoff, et située sur l'extrême territoire de la commune de Houthem, au parage appelé Ravensbosch. C'était une maison de ferme avec ses dépendances, comme il y en a tant par ici : au centre, l'habitation du propriétaire ou du fermier ; sur les côtés, des granges et des écuries. A cette maison étaient attenants, du côté du sud vers Fauquemont, un parc et un jardin potager, tels à peu près qu'on les voit encore aujourd'hui.

C'est précisément cette propriété qu'on se proposa de transformer en juniorat, mais, nous tenons à le noter dès maintenant, en un juniorat pour une centaine d'élèves seulement ; car, à cette époque, on était loin de penser qu'il s'en présenterait jamais davantage. Le plan de transformation qui fut adopté comprenait dans son ensemble les bâtiments suivants : 1° à droite, une aile d'une longueur de 47 mètres, sur 16 de large et 7 de haut, avec salles pour les élèves et quelques chambres pour les Pères professeurs ; 2° à gauche un autre bâtiment long de 35 mètres, sur 12 m. de large et 7 m. de haut, avec cinq chambres, un oratoire et l'emplacement de la chapelle ; 3° au centre, mais séparée des deux autres bâtiments, l'habitation de l'ancien propriétaire avec huit chambres.

Les travaux très compliqués que nécessitait pareille transformation furent confiés à un entrepreneur de Fauquemont et menés le plus activement possible durant la belle saison ; mais, sans doute à cause du long retard que l'architecte avait mis à fournir ses plans et devis, ils ne purent être achevés au terme voulu, c'est-à-dire en automne. Ainsi, lorsque dans la soirée du 15 octobre on arriva de Heer pour s'installer dans le nouveau local, les différentes pièces, en particulier celles destinées aux junioristes, étaient

loin d'être suffisamment aménagées, elles étaient même dépourvues d'une partie du nécessaire. Les murs, fraîchements crépis, ruisselaient encore d'humidité ; la chapelle était à peine commencée, à vrai dire ce n'était encore qu'une grange. La cour des récréations était encore encombrée de toutes sortes de matériaux, et, en attendant qu'elle fût déblayée, on prenait tout simplement ses ébats en dehors de la propriété, sur le chemin qui conduit vers Schimmert.

Un logement en de telles conditions n'avait certes rien d'attrayant pour ses nouveaux hôtes, il était plutôt de nature à leur faire regretter la charmante villa de Heer. Mais enfin on était chez soi, dans une demeure plus spacieuse, sous un climat salubre ; le bon esprit et la bonne humeur régnaient parmi les junioristes, les santés se maintenaient, et peu à peu l'on sortait des embarras et des provisoires qu'une fondation hâtive entraîne ordinairement avec soi. Et puis, l'établissement fut baptisé du nom de Saint-Charles-Borromée, un des patrons de notre vénéré Fondateur, et protecteur de la jeunesse studieuse qui se destine au sacerdoce. Ce devait être, l'avenir le montrera, d'heureux augure.

b) Acquisitions de terres. — Le parc et le jardin mentionnés ci-dessus, avec le terrain occupé par les bâtiments de la ferme Vrythoff, formaient une superficie de près de deux hectares (exactement : 1 ha 77.25). C'était à l'origine tout le domaine de Saint-Charles. Pour une raison ou une autre on s'abstint de l'agrandir par l'acquisition de quelques-unes des terres circonvoisines ; on se contenta de louer un ou deux champs, que l'on cultivait de son mieux. Les choses en restèrent là une douzaine d'années.

Entre temps, c'est-à-dire en 1895, la maison de Saint-Charles fut détachée de la province du Nord pour faire partie de la nouvelle province d'Allemagne. Ce changement dans ses destinées fut bientôt suivi de plusieurs autres d'une grande importance. En effet, au commencement de 1898 on acheta 11 hectares de terres (exactement : 10,55.55), appartenant à

une seule personne, et allant au nord jusqu'au bas-fond qui traverse le bois de Ravensbosch, au nord et à l'est jusqu'au chemin de Schimmert. A la vérité c'était beaucoup pour un premier achat; mais on fit en cela un très bon marché, et voici comment. On n'avait voulu acquérir d'abord qu'une parcelle des terres en question, savoir une prairie qui longeait à l'est le parc et l'aile droite de la maison, et qui mesurait 65 ares. Or, pour ces 65 ares, donc environ le dixième de 11 hectares, la dame propriétaire demandait 6.000 marks, déclarant néanmoins spontanément que, si l'on achetait aussi le reste, elle céderait très volontiers le tout pour la somme de 20.000 marks. Quelle forte, j'allais dire quelle séduisante tentation! Réflexion faite, on prit la tentatrice au mot, et, avec l'autorisation de qui de droit, on acheta les 11 hectares.

Il paraît, et cela se conçoit, que quelques-uns des paysans qui jusque-là avaient cultivé les terres susdites s'alarmèrent, quand ils apprirent qu'elles venaient de changer de propriétaire, et cela même avant l'expiration de leurs contrats de louage; ce qui sans doute suggéra au chroniqueur d'alors la réflexion un peu malicieuse : « Bien que d'autres murmurent, le Père Econome s'en frotte les mains. » Du reste l'économe réussit sans peine à calmer les esprits, en leur proposant un arrangement dont ils furent tous satisfaits; puis sans s'inquiéter davantage et sans tarder on alla de l'avant. Car en cette même année on fit cuire un million de briques sur l'un des champs que l'on venait d'acheter, travail très économique que l'on recommença en 1901 et 1905, quoique dans des proportions moindres; et, soit dit ici une fois pour toutes, c'est avec ces briques que l'on a construit presque tous les nouveaux bâtiments dont il sera parlé plus tard. De plus, à l'extrémité septentrionale des nouvelles terres on découvrit près du bois une profonde couche de gravier mêlé de beaucoup de sable : on employa le sable à faire du mortier, tandis que le gravier proprement dit fut utilisé d'autre manière.

En 1907 on fit, à des conditions analogues, un second achat de 11 hectares (exactement : 10,21.30), contigus aux terres précédentes, et comprenant, au nord-ouest jusqu'au bois de Ravensbosch, deux grandes prairies ; au sud et à l'ouest, du côté de Houtem, de grands arpents de terres labourées ; en sorte que désormais, à l'exception d'un petit coin à l'est, Saint-Charles se trouvait isolé de toute propriété étrangère et n'avait plus à craindre de voisin trop rapproché : ce qui est d'un si grand avantage pour une communauté religieuse !

Nous nous sommes un peu écarté de l'ordre chronologique en rapportant ces acquisitions de terres, parce qu'elles servent à mieux expliquer les détails qui vont suivre, et c'est certainement à elles qu'il faut rattacher pour une large part cette sorte de prospérité matérielle dont Saint-Charles jouit au su de tous. Revenons maintenant à la maison pour en considérer l'état actuel, en d'autres termes pour voir ce qu'est devenue la ferme de M. Vrythoff depuis la première transformation faite par nos Pères de la province du Nord.

2. — Etat actuel de la maison.

Dans le plan général de la maison, tel qu'il se présente aujourd'hui, nous remarquons quatre parties principales : *a*) l'aile droite ou quartier des junioristes ; *b*) l'aile gauche ou quartier des frères convers ; *c*) l'aile centrale ou la façade, que nous pouvons appeler le quartier des Pères et des étrangers ; *d*) la chapelle.

a) Aile droite. — Entrons d'abord dans l'aile droite. Les granges et les écuries qui s'élevaient ici autrefois ont été non seulement modifiées à l'intérieur, mais encore prolongées et surhaussées de manière à former à présent un vaste bâtiment de 68 mètres de long sur 16 mètres de large et 18 mètres de haut, avec rez-de-chaussée et deux étages

complets. Comme tous les autres bâtiments il est entièrement en briques.

Au rez-de-chaussée, à l'extrémité sud de l'aile, se trouve le réfectoire. C'est une grande et belle salle, recevant de la lumière par dix fenêtres cintrées, dont cinq à l'est et cinq au sud. Elle prend toute la largeur de l'aile, mais sans être aussi longue que large (13 mètres sur 16), et donne, pour les repas, place à toute la communauté, Pères, frères et junioristes, par conséquent, en chiffre rond, à 240 convives. A partir du réfectoire un corridor, allant jusqu'à l'extrémité nord, traverse le rez-de-chaussée par le milieu ; là nous avons toutes les salles des classes, avec un cabinet de physique, un musée d'histoire naturelle et une petite infirmerie.

Le premier étage renferme, en allant du sud au nord, un certain nombre de cellules et une salle de lecture pour les Pères ; puis, la bibliothèque des Pères et une infirmerie séparées par un petit corridor ; plus loin, deux dortoirs, l'oratoire des junioristes et deux salles d'étude.

Au deuxième étage nous rencontrons de nouveau, en suivant la même direction, des cellules et une salle de réunions pour les Pères. Toutes les autres pièces jusqu'au bout de l'aile sont des dortoirs. Avec ceux du premier étage, ces dortoirs peuvent recevoir à la rigueur 216 lits ; ils sont tous proprement tenus, bien aérés et bien éclairés à l'est et à l'ouest.

Enfin au grenier ou étage sous les combles, plusieurs grandes pièces ont été transformées en mansardes et servent de vestiaires ou de dépôts de malles et de valises pour les élèves. Une autre pièce leur sert de salle de cirage.

A ces simples indications nous voudrions ajouter comme complément quelques particularités qui ne manquent pas d'intérêt. 1°) En parcourant le rez-de-chaussée et les deux étages de l'aile droite, on peut remarquer, dans un grand nombre de salles, que les plafonds et les planchers sont

soutenus par des traverses en fer, appuyées à leur tour sur des colonnettes en fer. On a posé ces traverses et ces colonnettes après coup, c'est-à-dire en 1897, pour donner au bâtiment toute la solidité désirable, et permettre ainsi à notre jeunesse de se livrer au travail et au repos avec pleine sécurité. — 2°) En 1901 et 1902 on construisit quatre tours quadrangulaires appuyées contre l'aile droite, trois à l'est et une au nord. Ces tours ont la même hauteur et sont divisées en autant d'étages que l'aile même. Dans leurs étages supérieurs se trouvent des réservoirs d'eau ; dans les étages qui correspondent aux dortoirs, il y a des cabinets pour la nuit, des robinets où les élèves prennent de l'eau pour se laver et pour boire, et des déversoirs pour l'eau déjà employée. Vers la même époque (de 1901 à 1903) les façades est, nord et ouest de l'aile droite, ainsi que les quatre tours, furent garnies d'un excellent crépissage en ciment ; c'est un ouvrage fait avec un certain art, bien conservé jusqu'ici, et qui, entre autres avantages, donne à l'édifice un extérieur beaucoup plus convenable que ne le faisait la simple brique nue. — 3°) En 1902 la toiture de l'aile droite fut entièrement renouvelée et couverte en tuiles noires ; de plus on la munit d'un paratonnerre, dont les tiges s'élèvent aujourd'hui également au-dessus de toutes les autres parties de la maison. Ce paratonnerre a été posé et est entretenu aux frais d'une société mutuelle d'assurance, qui s'est spécialement constituée dans le but de fournir de ces engins protecteurs à toutes les églises et à tous les couvents de Hollande, et elle ne demande à ceux qui s'adressent à elle qu'une très faible prime. — 4°) En 1905 on essaya pour la première fois l'éclairage à l'acétylène, et on l'a maintenu depuis, d'autant plus qu'il donne une fort belle lumière. A présent il fonctionne non seulement dans toute l'aile droite, les chambres des Pères exceptées, mais encore au rez-de-chaussée de l'aile centrale, à la chapelle, à la salle du théâtre et à la cour des récréations. Cet éclairage genre moderne ou, si l'on veut, cette innovation a du

moins deux avantages nullement à dédaigner, c'est qu'elle favorise beaucoup la propreté dans la maison, et fait économiser une bonne partie du temps qu'exigeait autrefois le soin de nos nombreuses lampes à pétrole. Il en est de même, proportion gardée, du chauffage à la vapeur, qui remplace les poêles depuis 1907, et dont les éléments sont installés partout au rez-de-chaussée de l'aile droite, dans les salles d'étude, dans les cellules des Pères, dans quelques parloirs et à la chapelle.

b) Aile gauche. — De l'extrémité sud de l'aile droite on arrive à l'aile gauche par une galerie ou grand passage couvert, appuyé contre l'aile centrale, éclairé du côté du nord, long de 40 mètres sur 4 mètres de large. L'aile gauche est moins vaste que l'aile droite, car elle n'a que 60 mètres de long et 13 mètres de large. En outre nous y voyons deux parties d'inégale hauteur : l'une, plus ancienne, à l'extrémité sud, a comme l'aile droite deux étages entre le rez-de-chaussée et le grenier, tandis que l'autre, c'est-à-dire tout le reste de l'aile, qui fut entièrement reconstruit en 1906, n'a qu'un étage.

Visitons un instant le tout, en débutant par le rez-de-chaussée. La partie qui correspond exactement au réfectoire forme ici presque un carré parfait, de 13 mètres de côté. C'est dans cette partie que se trouvaient pendant plusieurs années la menuiserie et un atelier de reliure. Or, en 1908, on se mit à transformer ces deux pièces en une nouvelle salle de théâtre, pour la hauteur de laquelle on prit aussi toutes les pièces correspondantes du premier étage. Soit dit seulement en passant, malgré les nombreuses et grandes difficultés qu'un pareil ouvrage présentait, malgré les craintes qu'on pouvait en concevoir, la transformation réussit parfaitement; c'est un chef-d'œuvre du genre.

La nouvelle salle qu'on obtint ainsi, ou comme nous disons, cette nouvelle *aula* communique à la fois avec le

reste de l'aile gauche par une grande porte rectangulaire à double battant, et avec l'aile centrale par une porte cintrée également à double battant. Le parterre, réservé tout entier aux spectateurs et à l'orchestre, est à trois degrés ; la partie inférieure des murs, jusqu'à une hauteur de trois mètres environ, est revêtue d'une simple boiserie, et la partie supérieure n'a qu'une simple couche de peinture à l'huile, couleur blanchâtre. Le plafond, lui aussi, est recouvert d'une garniture en bois de sapin, divisée en vingt-cinq carrés égaux, dont le dessin reproduit les étagères d'une petite pyramide. La lumière pénètre dans la salle, du côté du sud, par deux rangées superposées de cinq fenêtres cintrées chacune.

Quand on entre au théâtre par la porte cintrée de l'aile centrale, on a en face de soi la scène ou tribune des acteurs. Or, pour celle-ci, on a utilisé, en le transformant et en l'agrandissant, le bâtiment où se trouvait autrefois la machine à vapeur et qui était justement contigu à cette partie de l'aile gauche vers l'ouest. L'ouverture de la scène est en forme de carré rectangle, ayant comme côté supérieur une double traverse en fer, à laquelle deux larges pilastres servent d'appuis. Les coulisses, les tableaux de fond, etc., ont été fournis en majeure partie par un décorateur d'Aix-la-Chapelle. Pour l'arrangement de la scène on s'est conformé autant que possible au plan que présente le théâtre du petit séminaire de Rolduc, et à celui du théâtre de la ville d'Aix-la-Chapelle.

Telle est dans son ensemble notre nouvelle salle de séances théâtrales. Commencée dans le courant de l'été de 1908, elle vit son achèvement au mois de juin de l'année suivante. Par une heureuse coïncidence, on put l'inaugurer à la saint Jean, fête du Révérend Père Supérieur, et la première représentation fut celle de *Guillaume Tell* de Schiller, donc d'une belle pièce du théâtre classique allemand.

Mais poursuivons notre tournée. Après avoir quitté la

salle du théâtre par la porte rectangulaire, nous nous engageons dans un petit corridor ; et là se trouve, d'un côté, la salle de réunions des frères convers ; de l'autre, le nouvel atelier de reliure et une petite presse. Puis viennent, sur l'emplacement de l'ancienne chapelle, la lingerie, la buanderie et la menuiserie ; dans la lingerie on a installé, mais en le cachant, un moteur à benzine, qui pompe l'eau dans les dortoirs des élèves et dans d'autres parties de la maison. A la suite de la menuiserie il y a une pièce avec double installation. C'est d'abord un moteur à vapeur qui ressemble à une petite locomotive, réunissant son foyer, sa chaudière et son mécanisme en un seul tout, et occupant peu de place ; il a pour fin de mettre en activité le moulin ainsi que les différentes machines qui fonctionnent à la menuiserie et à la buanderie. Ensuite, parallèlement au moteur, derrière une cloison qui le sépare complètement, il y a huit petites cabines de bain, pourvues d'eau chaude et d'eau froide, et servant surtout en hiver. De cette salle de bain, si on veut l'appeler ainsi, on arrive dans la dernière pièce au rez-de-chaussée de l'aile gauche, c'est-à-dire la boulangerie. Le four, à double foyer, est construit au milieu, entièrement isolé des murs et du plafond, et chauffé avec de l'eau. Entre autres avantages pratiques, il offre celui-ci, c'est qu'il est muni d'une épaisse plaque en fer, mobile sur des roulettes comme un wagonnet, presque aussi longue et large que l'intérieur du four, pouvant par conséquent recevoir à la fois un grand nombre de pains ordinaires, que le frère boulanger introduit dans le four et en sort très commodément.

Au premier étage de l'aile gauche, jusqu'au-dessus de la buanderie inclusivement, nous avons la couture, l'oratoire des frères convers, qui est en même temps salle d'exercices, et leurs dortoirs. La pièce qui suit, au-dessus de la menuiserie, sert de dépôt de bois aux frères menuisiers, et dans la grande pièce voisine, la dernière de l'étage, est installé le moulin ; un escalier descend d'ici à la boulangerie. Quant

au deuxième étage, il ne comprend en tout que les pièces qui se trouvent au-dessus du théâtre. Ces pièces, rangées sur les côtés d'un corridor, sont partie des infirmeries, partie de petites chambres à coucher pour quelques frères convers.

c) Aile centrale. — Cette aile, dont l'extérieur donne sur le jardin et le parc, n'a qu'un étage au-dessus du rez-de-chaussée, et forme, si l'on y ajoute les extrémités sud des deux ailes précédentes, une seule façade longue de 68 mètres. Elle se compose en réalité de trois bâtiments distincts. Celui du milieu, qui n'est autre que l'habitation de l'ancien propriétaire, est resté longtemps sans communication directe avec les deux ailes gauche et droite ; il était plutôt isolé, à égale distance de l'une et de l'autre. L'espace qui s'étendait jusqu'à l'aile droite, était une sorte de cour intérieure, où l'on entrait par une porte cochère ; l'espace correspondant du côté de l'aile gauche était rempli par une construction relativement basse, qui renfermait le moulin et la buanderie. La jonction complète ne s'est effectuée que dans ces dernières années par les deux bâtiments qui furent construits l'un en 1906 du côté droit, l'autre en 1907 du côté gauche. Ces deux nouveaux bâtiments, qui ont leurs toitures en forme de terrasse, sont parfaitement symétriques et du même style que celui du milieu. Par les deux tours qui les terminent et qui sont flanquées contre les ailes latérales, on a su faire, malgré la diversité des parties, une façade d'un aspect satisfaisant, même imposant, et personne ne soupçonne qu'à l'intérieur, l'aile centrale est d'un niveau plus élevé que les deux autres ailes. Ce qui contribue encore à la beauté de cette façade, c'est le crépissage en ciment dont elle aussi fut revêtue durant les années 1908 et 1909.

Du côté du jardin et du parc, au sud, l'aile centrale a deux portes cintrées à double battant. L'une, au bâtiment du milieu, est précédée d'une petite construction en style

roman, qui lui fait un encadrement gracieux ; c'est l'entrée principale. L'autre est pratiquée dans la tour qui touche à l'aile droite, et donne immédiatement accès à un petit vestibule, où les pauvres reçoivent leur manger. Nous passons ce vestibule et nous entrons par une seconde porte au rez-de-chaussée de l'aile centrale. A remarquer ici un corridor qui longe le réfectoire ; de l'autre côté du corridor, la cuisine avec ses annexes, la souillarde et le garde-manger ; à côté de la souillarde, au sud, la loge du portier avec cordonnerie.

De chez le frère portier, on peut se rendre directement dans le bâtiment du milieu, autrefois demeure de M. Vrythoff. Dans son ensemble il a subi beaucoup moins de transformations que les autres bâtiments de la ferme ; on a seulement déplacé ou supprimé quelques fenêtres, et ouvert des corridors pour établir la communication avec les nouveaux bâtiments, Or, le long du corridor au rez-de-chaussée, jusqu'à la porte du théâtre, se trouvent les parloirs au nombre de cinq, tous éclairés au sud, avec quelques autres pièces.

L'escalier qui conduit au premier étage de l'aile centrale se dédouble au milieu, et permet ainsi d'arriver de suite dans les différentes parties dont l'étage se compose. Ici, seul le bâtiment du milieu a des chambres au nord et au sud, deux de chaque côté comme au rez-de-chaussée. Les deux autres bâtiments ont leurs chambres au sud ; du côté du nord ils reçoivent, chacun par quatre grandes fenêtres, une abondante lumière, ce qui donne à leurs corridors quelque chose de fort agréable. Quelques-unes des chambres de cet étage sont occupées par des Pères de la maison, tandis que les autres sont des chambres d'étrangers.

Voilà ce qu'est devenue la ferme de Ravensbosch, le Saint-Charles d'il y a vingt-cinq ans. Si en essayant de retracer le plan du Saint-Charles d'aujourd'hui, nous sommes entré dans des détails qui paraissent de moindre importance, nous l'avons fait dans la pensée que ceux qui

ont eu le bonheur de séjourner ici autrefois, seraient heureux de les lire. Ils rediront sans doute, mais dans un sens favorable, ce mot bien connu : *Quantum mutatus ab illo !* Il nous reste à les entretenir de la partie la plus intéressante de l'établissement, savoir de la chapelle.

d) La chapelle. — Ainsi que nous l'avons déjà remarqué, la chapelle de la communauté devait dès l'origine avoir sa place à l'aile gauche. Cependant on ne put y entrer qu'au mois de mars 1886, en la fête de saint Joseph ; jusqu'à cette date les offices et les exercices s'étaient faits dans une des pièces du bâtiment central. Or, le jour de l'inauguration, le chroniqueur d'alors donna lui-même le sermon de circonstance ; puis il écrivit modestement dans son journal : « La chaleur de son éloquence ne suffit pas à réchauffer ses auditeurs. Il fait bien froid dans cette grande chapelle, trop grande pour le petit nombre de nos élèves. Mais elle se remplira, Dieu aidant. » Le bon Dieu aida en en effet ; car la chapelle se remplit peu à peu de junioristes, qui y apportaient du moins la chaleur de leurs âmes ferventes ; leurs rangs se serrèrent toujours davantage, leur nombre augmenta même tellement que, réunis aux Pères et aux Frères convers, ils occupèrent toutes les places de la nef et de la tribune des chantres, et que finalement la trop grande chapelle allait se trouver trop petite.

Elle servit pendant quatorze années ; et si, pour emprunter le langage de notre *Maria Immaculata* (numéro de juillet 1910), ses murs pouvaient parler, ils aimeraient à nous rappeler, à nous les anciens, les milliers et milliers de prières, de saintes messes, de communions, de réunions pieuses, dont ils furent témoins durant ce laps de temps. « Que de fois, — nous diraient-ils à leur manière — que de fois nous avons entendu ici annoncer la parole de Dieu, retentir des cantiques en l'honneur du Très-Haut et de ses saints ! Que de jeunes cœurs ont posé ici les solides fondements d'une vie de saintet

sacerdotale, d'une vie de dévouement au service de Dieu et des âmes ! Que de braves étudiants ont puisé ici le courage de suivre une vocation aussi difficile que belle, y ont trouvé la consolation aux heures d'angoisse, et la force nécessaire pour combattre les bons combats de la vertu ! Et que de belles cérémonies et de touchantes fêtes nous avons vues ici : fêtes de premières communions, de premières messes, même d'ordination ! » Pour n'en citer que deux exemples, c'est dans cet humble sanctuaire que, le 18 décembre 1892, le R. P. Nordmann Georges, le tout premier junioriste allemand et maintenant directeur du grand séminaire de Saint-Albert, monta pour la première fois au saint autel, et que, le 25 février de la même année, le vénéré Mgr Grouard ordonna prêtres les Pères Otto et Meyer. *Hæc et olim meminisse juvabit.*

Mais encore une fois on était bien serré dans cette humble chapelle. Puis, pour le dire, quoi qu'on eût fait pour la mettre et la conserver dans un état convenable, on ne réussit jamais complètement à faire oublier que jadis elle avait été une simple grange, et parfois, dans les derniers temps surtout, elle semblait vouloir s'appliquer à elle-même les paroles de l'Apôtre : *Tempus resolutionis meæ instat.* Aussi les habitants de Saint-Charles furent tout heureux d'apprendre un jour que les autorités compétentes venaient d'approuver le projet conçu depuis longtemps de bâtir une chapelle plus spacieuse, qui, par ses formes architecturales, fût plus digne du divin hôte de nos tabernacles. Il avait été décidé qu'elle s'élèverait au milieu de la cour des récréations, parallèlement aux ailes latérales, de manière que l'entrée se trouvât sous la galerie, en face de la grande porte de l'aile centrale, et que le chœur fût tourné au nord. Par suite de cette décision, on tranforma en nouvelle cour la prairie qu'on avait achetée en 1898, et qui s'étendait à l'est de l'aile droite ; c'est la cour actuelle.

Le 28 février 1899, nos frères convers commencèrent à creuser les fondations, et quelques jours plus tard, les

maçons se mettaient à l'œuvre. Après la pose solennelle de la première pierre, qui eut lieu le dimanche 4 juin, on poursuivit les travaux de construction avec beaucoup de diligence et d'activité ; c'était un plaisir de voir les murs avec leurs contreforts monter, monter toujours, et les grandes lignes de l'édifice sacré se dessiner comme par enchantement. On fit si bonne besogne que, dans la première moitié de novembre, la chapelle était entièrement sous toit. Les voûtes, la sculpture des chapiteaux, le revêtement des murs, le dallage, la pose des vitraux, bref les divers travaux de l'intérieur purent être faits pendant l'hiver et au printemps ; et au mois de juin, donc après moins de quinze mois, la nouvelle chapelle était achevée, la nouvelle maison du bon Dieu était prête à recevoir son auguste maître.

Tout bien considéré, cette chapelle est un beau monument d'architecture romane, solidement et régulièrement construit, sans recherche, mais avec un cachet de digne simplicité. Sur une longueur de 38 mètres, elle en a 16 de large et 12 de haut. Une grande nef et deux galeries latérales ou bas-côtés, la divisent en trois allées ; elle n'a cependant pas de transept proprement dit, les bas-côtés se terminent aux autels latéraux, et les deux sacristies forment à l'extérieur les bras de la croix. Cinq petites chapelles absidales sont rangées en demi-cercle derrière le maître-autel, dont elles sont séparées par une galerie ouverte sur le chœur et communiquant avec les sacristies. Deux rangées de colonnes partagent la nef en cinq travées ; chaque travée est surmontée d'un triforium, au dessus duquel est pratiquée une fenêtre en forme de rosace. Or, les colonnes, dont les fûts sont des monolithes cylindriques, leurs chapiteaux diversement et artistiquement sculptés, les rosaces et les lignes des triforiums au-dessus des travées, les voûtes et leurs arcs légèrement élancés, les belles galeries latérales, tout cela réuni produit quelque chose qui saisit et élève l'âme, pendant que la couleur plus ou moins sombre des différents vitraux donne au sanctuaire

comme un air mystérieux propre à favoriser le recueillement et la dévotion. Ces vitraux ont été fournis par une maison de Cologne. Au chœur il y en a cinq ; ils représentent : au milieu, le Sacré-Cœur, sur les côtés saint Charles, saint Boniface avec les armes du Pape et de la Congrégation. Sur les douze vitraux de la nef et des galeries, on voit les douze apôtres, qui semblent, selon l'expression d'un de nos annalistes, regarder avec bienveillance nos braves junioristes, leurs futurs successeurs. Les autres vitraux ne reproduisent point de personnages ; quelques-uns, comme ceux des chapelles absidales, ont de beaux dessins à l'antique. Le dallage, tout simple qu'il paraît, ne manque pas non plus de beauté ; dans la nef et dans les galeries, il est en plaques noires et blanches de marbre ordinaire, disposées avec goût ; au chœur, il est en marbre blanchâtre poli. Enfin, les voûtes sont en petites briques jaunâtres, et la toiture en ardoises anglaises.

Multi in nativitate ejus gaudebunt, disait l'ange au prêtre Zacharie en lui annonçant la naissance de Jean le Précurseur. Or, le dimanche 24 juin 1900, jour où nous célébrions précisément la nativité de saint Jean-Baptiste, on vit cette même joie se reproduire toute vive dans la nombreuse communauté de Saint-Charles. Car en ce jour, Sa Grandeur, Mgr Drehmanns, évêque de Ruremonde, consacra solennellement la magnifique chapelle que nous venons de décrire, la dédiant au Sacré-Cœur de Jésus. Nos *Missions* ayant publié (sept. 1900) un récit de ce mémorable événement, il nous suffira de l'avoir brièvement mentionné ici (1).

Oui, cet inoubliable 24 juin 1900 ne pouvait être pour nous tous qu'un jour de grande fête et de joie exceptionnelle. Ce fut en particulier un jour de joie et d'honneur, *diem honorabilem*, pour quelqu'un que nous n'avons pas encore nommé, nous voulons dire pour M. Peters, archi-

(1) Le même article des *Missions* donne aussi à la fin une description de la chapelle. La nôtre est un peu plus détaillée.

tecte d'Aix, qui avait livré les plans de la chapelle. Maintes fois déjà, il avait donné ailleurs de belles preuves du talent qui le distingue ; mais ce talent, on peut affirmer qu'il l'a fait briller d'un éclat plus qu'ordinaire en créant ici une œuvre d'un ensemble si harmonieux, en élevant un monument qui réunit tant de perfections, où tout est si bien proportionné, et répond si bien aux exigences d'une bonne acoustique. Notre chapelle est vraiment un chef-d'œuvre qui fait honneur à M. Peters, et les hauteurs de Ravensbosch seront toujours fières de le posséder. — Ce 24 juin fut aussi un jour de douce joie et d'honneur bien mérité pour notre procureur local, *cui nomen erat Joannes*. Pendant que d'autres travaux de grandes constructions se faisaient sous sa direction, il surveillait encore ceux de la nouvelle chapelle avec une intelligence, un savoir-faire et un esprit de sage économie, que M. Peters lui-même ne put s'empêcher de reconnaître, et auxquels il se dit heureux de rendre un hommage public, tout en offrant au Révérend Père ses souhaits de bonne fête. Enfin, pour ne pas oublier les humbles, les honneurs avec les joies de cette journée rejaillirent en partie sur ceux qui avaient été à la peine, et sans lesquels, ni architecte, ni procureur n'eussent jamais pu réaliser leurs beaux plans. Ceux-là, c'étaient nos excellents frères convers, qui avaient prêté main forte si souvent et avec un dévouement digne de tout éloge. C'étaient, à côté de nos frères, nos bons ouvriers, maçons, charpentiers, couvreurs, etc., surtout ce modeste et sympathique maître-maçon de la commune de Schimmert, travailleur infatigable, consciencieux en son métier, et toujours fidèle à Saint-Charles. Ces braves gens étaient naturellement de la fête, et ils avaient d'autant plus raison de se réjouir que le bon Dieu les avait tous préservés de tout accident, pendant qu'ils étaient occupés à lui préparer une nouvelle maison.

Cette maison, nous ne voulons pas la quitter sans avoir encore jeté un coup d'œil sur la partie qui domine toutes

les autres par son importance. Dans la description que nous faisions tantôt de la nouvelle chapelle avant de rapporter le fait de la dédicace, nous avons laissé le maître-autel dans l'ombre. C'est que pour le jour de la dédicace même on ne l'avait pas encore revêtu de tous ses accessoires ; le revêtement du devant de l'autel et des faces latérales ne fut terminé que quelques semaines plus tard. Ce revêtement est tout entier en beaux marbres veinés ; le devant surtout a reçu une ornementation vraiment riche et gracieuse, du style de la chapelle. Outre les quatre colonnettes sur lesquelles repose la partie antérieure de la table de l'autel, il y en a huit autres beaucoup plus délicates, de couleur différente, et placées tout en arrière ; elles soutiennent de chaque côté deux petits cintres blancs, et encadrent au milieu une plaque en cuivre doré, qui représente l'oblation de Melchisédech. — Le rétable, également dans le style de la chapelle, est en bois de chêne verni et finement sculpté, avec des statuettes et des bas-reliefs polychromes. Sur la porte du tabernacle, on voit deux anges en bas-relief, tenant l'encensoir ; au-dessus du tabernacle, le groupe du Calvaire ; du côté de l'Evangile, le recouvrement de Jésus au temple ; du côté de l'épître. la scène de la résurrection.

A part l'achèvement du maître-autel, des autels latéraux, des autels de l'abside et du dallage, l'intérieur de notre chapelle n'a été pour ainsi dire modifié en rien ; aujourd'hui il est absolument tel qu'il était le 24 juin 1900, n'ayant pour tous ornements que la simple blancheur de ses murs et de ses colonnes et la beauté de ses lignes architecturales : *omnis gloria ejus ab intus.*

A l'extérieur, au point où la toiture de la chapelle et celle du bâtiment central se joignent, on a élevé un campanile. La cloche, que nous donna un brave curé westphalien, porte le beau nom d'*Immaculata;* elle fut solennellement baptisée en 1897 dans notre ancienne chapelle, et sa voix harmonieuse appelle la communauté aux exercices

principaux et aux offices divins. Nombreuses également sont les fêtes pour lesquelles elle nous a convoqués jusqu'ici ; pour le moment, nous n'en rappellerons que deux, qui intéressent davantage notre histoire. Au mois de juillet 1900, une quinzaine de jours après la dédicace de la nouvelle chapelle, le sacrement de confirmation y fut administré pour la première fois, et, à la plus grande joie de tous, notre bien-aimé Père général actuel, Mgr Dontenwill, eut l'honneur d'être alors l'évêque confirmant. Deux années plus tard, en 1902, Mgr Mac-Sherry, évêque de la colonie du Cap, de passage en Europe, eut la bienveillance de venir à son tour au milieu de nous pour confirmer quelques-uns de nos junioristes et consacrer nos deux autels latéraux.

Cependant, il nous manquait encore ce puissant instrument de musique, si populaire et si digne, par ses accords majestueux, de fonctionner dans une chapelle chrétienne ; il nous manquait des orgues. Depuis un an déjà on en avait commandé chez un fabricant catholique du diocèse de Cologne. Le brave homme, un simple particulier, mais d'une habileté reconnue, avait promis de nous les livrer au moins pour nos fêtes jubilaires ; malheureusement des causes bien indépendantes de sa volonté y mirent obstacle sur obstacle. Mieux vaut tard que jamais ; les orgues si impatiemment attendues arrivèrent enfin au commencement de septembre dernier, et au moment où nous écrivons ces lignes, elles sont entièrement montées ; même le 15 octobre, le 25e anniversaire réel de la fondation de Saint-Charles, elles étaient déjà assez avancées pour remplacer l'harmonium. Elles ont 18 registres jouants et sont d'un arrangement très ingénieux et original à la fois, plusieurs détails étant de l'invention personnelle du fabricant. Celui-ci y a travaillé avec une application, un soin et une patience qu'on ne pouvait s'empêcher d'admirer. Aussi son œuvre donne pleine satisfaction ; c'est un chef-d'œuvre de plus dans notre belle chapelle du Sacré-Cœur.

Puisse tout ce qu'on propose d'y faire encore, servir à glorifier toujours davantage ce Cœur du divin Maître, entretenir la piété dans l'âme de nos chers junioristes, et devenir ainsi pour eux comme pour nous une source de grâces abondantes !

3. — *Dépendances ou ferme.*

Après avoir parcouru la maison de Saint-Charles, nous devons en voir aussi les dépendances ou la nouvelle ferme. Là encore nous pouvons distinguer deux parties principales : *a*) les bâtiments de la basse-cour, *b*) les terres.

a) La basse-cour. — Quand on fit le premier achat de terres relaté plus haut, on n'avait pas le dessein, du moins pas le dessein bien arrêté de cultiver tout soi-même, d'avoir ce qu'on appelle une ferme avec grand train de basse-cour et grande exploitation agricole. Cependant, sans être fermier ou sans vouloir encore le devenir, on avait entretenu jusque-là une basse-cour ; elle se trouvait à proximité du réfectoire, sur la lisière du parc. Mais cette basse-cour était bien modeste ; car elle se composait d'un unique bâtiment de dimension restreintes, et en fait d'animaux domestiques on avait un cheval, une vache, quelques porcs et un petit poulailler.

Or, en 1899, exactement à l'époque où l'on construisait la chapelle, on élevait d'autres bâtisses au nord de l'ancienne cour des récréations, mais à quelque mètres au delà du mur de clôture ; c'étaient de grandes écuries pour une nouvelle basse-cour. Ces écuries étant achevées vers la fin de l'automne de la même année, on y fit déménager le bétail de la petite basse-cour; et l'unique bâtiment de celle-ci ne tarda pas à être démoli.

La nouvelle basse-cour compte quatre ailes de bâtiments, jointes entre elles, formant un carré rectangle, et orientées de la même manière que la maison ; il y a donc une aile

du sud, une du nord, une de l'est et une de l'ouest. Dans l'aile du sud, la plus rapprochée de l'ancienne cour, se trouve d'abord une sorte de cuisine où l'on fait cuire le manger des bestiaux, et au-dessus de cette cuisine quelques chambres, où des frères convers passent la nuit ; à la suite de la cuisine, une pièce servant de boucherie, et le reste des étables pour porcs. Toute l'aile de l'est est occupée par des porcs ; le poulailler est au grenier de cette aile. Toute l'aile de l'ouest est réservée aux vaches, et les chevaux ont leur quartier dans l'aile du nord, près de la sortie. C'est la gent porcine qui l'emporte par le nombre ; les vaches laitières sont une vingtaine, et selon l'usage du pays elles passent toute la belle saison, nuit et jour, dans les pâturages. Les chevaux sont au nombre de quatre ; ils sont employés à la culture des terres, et ce sont eux qui font tous nos charriages. Au dire des connaisseurs, la disposition et l'aménagement de cette nouvelle basse-cour en font un modèle du genre ; nos bêtes sont vraiment bien logées, et ceux qui leur ont préparé un si bon logement, comme ceux qui les soignent, méritent l'éloge que le Sage lui-même décerne au juste : *Novit justus jumentorum suorum animas.*

En 1904, on construisit, parallèlement à l'aile du nord de la basse-cour, une grande remise, dont une partie fut convertie en atelier de forge. Or, tout ce groupe de bâtiments, savoir la remise et les quatre ailes de la basse-cour, occupent une superficie de 44 mètres de long sur 25 mètres de large. Ils sont couverts en tuiles noires, comme les ailes de la maison.

b) Les terres. — Ces terres, achetées en deux fois, comme il a déjà été rapporté, s'étendent à l'est, au nord, à l'ouest de la basse-cour, et au sud du parc. Une partie, celle qui avoisine le bois de Ravensbosch, a été convertie en prairies, plantées ou non d'arbres fruitiers ; une autre comprend des champs pour céréales, pommes de terre ;

légumes, etc. ; une troisième, c'est-à-dire le reste, au sud du parc et à l'ouest du jardin potager, a été réunie récemment à ce dernier et entourée d'une jeune haie d'aubépine. Enfin, l'année dernière on a construit au jardin potager, contre la façade sud de l'aile gauche, deux serres, dont chacune est garnie d'une double rangée de plants de vigne.

Tel est aujourd'hui l'état des dépendances de Saint-Charles. Bien que d'abord on ne se fût point nettement proposé d'avoir une ferme, le bon Dieu en a disposé autrement, et il faut l'en remercier ; car cette ferme, elle aussi, marque un grand progrès pour notre maison. Elle fournit la plus grande partie de cette subsistance quotidienne, qu'autrefois il fallait se procurer tout entière ailleurs ; de plus, les travaux de la basse-cour et ceux de culture étant faits par nos frères convers aidés d'un seul domestique du hameau voisin, les frais d'entretien et d'exploitation sont peu considérables, et ainsi ce que l'on désigne encore du nom d'*économie rurale*, est vraiment pour nous une source de belles économies.

4. — *Epilogue. — Le chemin de Saint-Charles.*

C'est beau, Saint-Charles ; c'est intéressant de monter à Ravensbosch pour y voir ce grand établissement de nos Pères d'Allemagne, avec sa jolie chapelle romane, son parc et sa ferme ; les touristes eux-mêmes cèdent souvent à la tentation d'y aller satisfaire leur curiosité. Mais par quel chemin y arrive-t-on ? Un mot de réponse à cette question terminera cette première partie de notre rapport, puisque ce chemin a aussi sa petite histoire.

Les belles routes ne manquent pas au pays limbourgeois ; les chemins qui relient les différentes communes entre elles sont en général bons. Il n'en est pas tout à fait de même des chemins qui aboutissent directement à Saint-Charles ; ils ne méritent guère le nom de chemin, ce sont plutôt des chemins de traverse, de larges sentiers, que les

paysans prennent pour se rendre dans leurs champs, et que personne n'entretient. Jusqu'à la présente année c'était en particulier le cas pour le chemin qui descend d'ici à Fauquemont en passant devant le grand couvent des Révérends Pères jésuites, par conséquent pour le chemin le plus fréquenté par les habitants de Saint-Charles et ceux qui viennent les voir. De fait, quand le temps était mauvais, — et il l'est si souvent par ici — le chemin, lui aussi, était fort mauvais, pour ne pas dire impraticable. De plus, même quand le temps était bon et sec, on ne pouvait prendre ce chemin pour se rendre en voiture à Fauquemont; car en certains endroits il était creux et trop étroit pour nos attelages : il fallait en conséquence se résigner chaque fois à gagner au loin la grand'route et faire un long détour.

Un état de choses aussi désagréable n'avait jamais laissé de préoccuper l'administration locale, et il y a bien des années qu'on s'est efforcé d'y porter remède. Dans ce but il était nécessaire de s'entendre avec les autorités des communes limitrophes qui y étaient intéressées, savoir des communes de Houthem, de Fauquemont et de Hülsberg, notamment de cette dernière. Mais nos bons voisins ne se pressaient pas tant, et ce qu'il a fallu de démarches à notre procureur local, de pourparlers avec les bourgmestres et certains propriétaires, ne saurait se dire. Le bourgmestre de Hülsberg, un de nos anciens fournisseurs, était personnellement favorable à notre projet de rendre le chemin au moins carrossable, et il finit par soumettre l'affaire à la délibération des conseillers municipaux. C'était en janvier 1904. Le Révérend Père économe put assister à la séance de délibération, et, à sa grande joie, la proposition du bourgmestre, qui était la nôtre, fut adoptée à la majorité faible, mais suffisante, d'une voix. Ainsi la position était enlevée, et tout permettait d'espérer que le bourgmestre de Hülsberg ne tarderait pas à faire travailler au chemin.

Mais bientôt les choses parurent prendre une mauvaise

tournure. Quelques habitants de Hülsberg firent opposition au vote du conseil municipal, prétendant que la commune n'avait nullement besoin de ce nouveau chemin. C'était là leur argument principal, qui ne manquait pas d'apparence. Le bourgmestre, sans doute pour ne pas se créer des ennuis, n'osa passer outre, et rien ne se fit pour le moment.

Cependant, à Saint-Charles on ne se découragea pas. Le supérieur local, précédemment économe, revint à la charge, ne cessant pour ainsi dire de harceler les opposants, et cette fois ses efforts devaient être couronnés de succès. Le bourgmestre de Houthem lui-même y contribua, un peu innocemment. Il s'était offert pour faire mettre en état un autre chemin de traverse, qui aboutit également à la grand'route, mais dans la direction de Houthem. Or, chose curieuse, les gens de Hülsberg, en ayant eu vent, se ravisèrent totalement, en d'autres termes ils s'opposèrent à l'offre du bourgmestre de Houthem et se déclarèrent nettement pour notre projet, « pour le chemin des Pères », comme ils disaient. On s'entendit vite ; les frais d'exécution furent proportionnellement répartis entre les principaux intéressés et cette année même, peu après Pâques, un groupe d'hommes de Hülsberg commencèrent les travaux d'élargissement et de nivellement du chemin. Cette grosse besogne est faite depuis plusieurs mois ; il ne reste plus qu'à mettre le gravier, ce qui doit se faire prochainement. Après cela, le chemin de Fauquemont à Ravensbosch, qui avait si mauvaise renommée jusqu'ici, pourra être classé parmi les bons chemins.

Quand on suit ce chemin jusqu'à la propriété de Saint-Charles, on arrive à l'extrémité sud du parc. Autrefois l'entrée se trouvait à cet endroit, à gauche, et l'on se rendait directement à la maison, en traversant la grande allée du parc. Cette entrée n'existe plus. En 1902, on en fit une nouvelle à quelques pas plus loin, entre l'extrémité nord du parc et la cour des élèves. Là aussi on tourne à gauche, on longe la cour des récréations entre deux haies de jeunes

sapins, jusqu'au grand portail en grillage qui donne accès au parc. On le passe, et bientôt, en face de la première porte de l'aile centrale, on aperçoit, trônant sur un socle et entourée d'un parterre de fleurs, la statue de Notre-Dame de Sion. La Vierge semble étendre ses bras protecteurs sur ce beau juniorat de Saint-Charles, dont les premiers élèves furent à Heer les condisciples d'anciens junioristes de Sion. Prions-la de veiller toujours sur leurs successeurs.

(*A suivre.*) *Le Chroniqueur de Saint-Charles.*

PROVINCE DE BELGIQUE

Maison de Bruxelles.

Le dernier rapport sur la maison de Bruxelles a paru dans le rapport général sur la province de Belgique lu au Chapitre général de 1908 et publié dans les *Missions* en mars 1909. Nous demanderons à l'organe officiel de la Congrégation une bienveillante hospitalité pour ces quelques notes sur nos œuvres de Bruxelles et en particulier sur les principaux faits de cette année 1910.

L'œuvre matérielle de la basilique, qui n'est pas tout à fait notre affaire, ne laisse pas cependant que de nous intéresser vivement. D'ailleurs, c'est sur nous que retombent en très grande partie le soin et le souci de la propagande dans tout le pays, des souscriptions à provoquer, des sympathies et des générosités à susciter de-ci de-là. Et ce n'est pas chose facile : il y a, en Belgique, tant de zélateurs pour

toutes sortes d'œuvres ! Quand on a compté les chevilles ouvrières des organisations électorales, sociales et syndicales, les directeurs et secrétaires des Conférences de Saint-Vincent de Paul, des œuvres paroissiales, des patronages d'enfants et jeunes gens, des sociétés de gymnastique, de dramatique et de préservation chrétienne dans un ordre d'idées quelconque, si l'on y ajoute les zélateurs et zélatrices des confréries pieuses établies dans chaque paroisse et même dans les moindres chapelles publiques de religieux, voire de religieuses, les zélateurs et zélatrices des œuvres plus étendues du Très Saint Sacrement, de Notre-Dame du Sacré-Cœur, de la pieuse Union de Saint-Joseph, etc..., et une foule d'autres qui ont leur centre dans la plupart des grandes villes et même dans certaines abbayes ou certains couvents de province, les zélateurs et zélatrices des œuvres des missionnaires (et chaque congrégation, presque chaque vicariat a la sienne)... on se demande comment il peut y avoir une place pour un nouvel arrivant. Quelle activité ne faudrait-il pas pour s'implanter partout, que dis-je ? pour faire pénétrer partout le principe du temple national au Sacré-Cœur ! pour trouver encore des ouvriers actifs, généreux, dévoués, prêts à tout pour seconder l'œuvre, afin qu'elle ne puisse pas être étouffée, à peine fondée, par l'extraordinaire végétation au travers de laquelle elle doit passer et se faire jour pour vivre au grand soleil !...

Il a donc fallu, de prime abord, se convaincre de la nécessité absolue d'efforts persévérants et tenaces pour forcer l'attention et créer un courant de sympathie, ensuite provoquer des souscriptions abondantes... Le premier pas est fait : l'œuvre a conquis droit de cité. Non pas que la nation l'ait acclamée comme on acclame un libérateur. Ce n'était pas le cas. La Basilique n'était pas née, comme le Vœu national de Montmartre, d'une indicible souffrance qui avait fait jaillir du cœur de la France, avec un flot de larmes, un sublime élan de générosité ; mais d'un raisonnement très chrétien, traduisant ou voulant traduire l'obli-

gation où était la Belgique florissante et prospère d'exprimer à Dieu sa reconnaissance. Les hommes sont ainsi faits, on ne les recommencera pas : un raisonnement n'est jamais créateur d'enthousiasme populaire comme un sentiment, une impression violente, dominatrice.

Acceptée partout, elle est partout aimée. Elle plaît visiblement aux âmes catholiques. La preuve en est dans les offrandes qui viennent de partout, dans les pèlerinages qui affluent toujours plus nombreux, dans les listes interminables de personnes qui se font inscrire sur les registres de la Confrérie nationale.

Pendant ce temps, ici, à Bruxelles, se constitue le travail ardu des fondations de la Basilique. Après avoir tiré du sol près de cinquante mille mètres cubes de terre, les ouvriers ont coulé un énorme gâteau de béton, sillonné de solides nervures de fer, qui forment comme son ossature. Volume : 9.500 à 10.000 mètres cubes.

Sur cette masse s'élèvent actuellement d'énormes piliers qui vont servir de bases aux colonnes de l'édifice, et qu'entoure un mur très large, le tout en béton, armé de poutrelles cylindriques en fer. Quand tout ce travail affleurera le niveau actuel du sol, les fondations seront terminées et l'on pourra commencer la crypte.



Les œuvres spirituelles du sanctuaire continuent, elles aussi, leur marche progressive. Le rapport de 1908 donne pour le mois de juin les chiffres de 15 pèlerinages organisés en 1905, 36 en 1906, 44 en 1907, 67 en 1908 ; on peut ajouter : 88 en 1909 et plus de 100 en 1910.

Le mois de juin se clôture ordinairement par une belle et imposante procession d'hommes, le dernier dimanche. En 1909 il y avait là, outre une délégation des patronages de l'agglomération bruxelloise, les sociétés démocratiques de Bruxelles qui, après une splendide manifestation catholique

en ville, pour fêter les vingt-cinq années de gouvernement catholique, tinrent à venir remercier le Sacré-Cœur en foule. Comme une marée montante débordant le large boulevard, ils arrivèrent sur le plateau, remplissant tout de leur masse irrésistible. C'était un émouvant spectacle que celui de cette multitude d'hommes, parsemée, comme une sombre prairie couverte de fleurettes, d'étendards multicolores, dans le goût du pays, de casquettes blanches par endroits, et, çà et là, de petits fanions aux couleurs nationales.

Malheureusement, une affreuse pluie survint, tombant en averse impitoyable et lourde, remplissant les lanternons des confréries, traversant les drapeaux, les habits légers, le dais, les ornements sacrés. On dut supprimer la procession, écourter la cérémonie, chanter un *Tantum* sous les parapluies (superbe quand même de volonté tenace, ce *Tantum !*) et, aussitôt après la bénédiction, se débander en véritable sauve-qui-peut.

1910 devait être plus réussi. Nous avions ce jour-là 42 sociétés, patronages, confréries d'hommes, etc... Le temps n'était pas encore très sûr : aussi se borna-t-on à faire un reposoir très simple, mais du meilleur goût. A l'heure dite, tous étaient là : église bondée... Son Eminence prend l'ostensoir et on défile... La procession traditionnelle, autour de l'emplacement de la future Basilique, au son des fanfares. Le soleil daigne enfin se montrer : il se joue dans les cuivres des musiciens, les médailles, les insignes dorés..., fait briller les ornements des ministres sacrés, le magnifique dais, l'ostensoir-monstrance gothique... La fête est vraiment joyeuse et le triomphe du Sacré-Cœur consolant. Trois mille personnes au moins suivent ou précèdent le Très Saint Sacrement. On voit se succéder les associés de la Sainte-Famille, des Pères Rédemptoristes, avec leur médaille en cuivre, un peu ancienne de forme, mais d'un effet gracieux, les sociétés de gymnastique, culottes courtes, casquettes blanches, les associés du Très Saint Sacrement, conduits par le P. Durand, portant tous

un bel ostensoir doré sur la poitrine, les associés de l'Adoration à la Basilique, avec leur jolie croix grecque et leur ruban rouge, etc...

A l'arrivée devant le reposoir, il fait si beau que seize jeunes gens vont chercher les superbes fanions en soie et or que l'on ne sort que les jours de fêtes ensoleillées et qui, à la bénédiction du Très Saint Sacrement, s'inclinent doucement de chaque côté de l'autel, pour saluer le Dieu de l'Eucharistie.

L'œuvre de la Confrérie a fait, elle encore, des progrès étonnants. En juin 1908, elle comptait à peine 2.700 membres ; l'année suivante, 3.600 ; en juin 1910, 7.200, et ces chiffres ne font qu'augmenter de jour en jour. Nous approchons le huitième mille et dans peu de temps, grâce à l'appui motivé de Son Eminence, nous aurons la joie de voir décerner à l'œuvre le titre d'Archiconfrérie Nationale.

L'Adoration est plus locale que la Confrérie : elle se tient dans les limites de l'agglomération, à cause des obligations de présences qu'elle impose. Divisée depuis l'an dernier en section française et section flamande, elle atteint aujourd'hui le chiffre de treize cents membres, ayant fourni en 1909-1910 entre seize et vingt mille heures d'adoration.

Le rapport de 1908 évaluait le nombre des communions à 5.000 en 1905, 7.500 en 1906, 10.500 en 1907 ; nous n'avons pas le chiffre de 1908, mais 1909 nous a donné 17.000 communions pour une paroisse d'environ 2.500 âmes. C'est le résultat des œuvres diverses (Adoration, Patronages) par lesquelles on essaie d'orienter les fidèles vers la communion fréquente.

Un mot encore sur la « presse ». La « presse ! » c'est bien prétentieux ! Qu'avez-vous donc à nous annoncer ?

Peu de chose encore. Des espérances. Des désirs.

Il y a cependant l'organe officiel de l'œuvre, la « *Basilique Nationale du Sacré-Cœur* », envoyée tous les mois à 4.000 abonnés, et qui en est aujourd'hui à sa sixième année.

C'est ici le lieu de saluer une autre revue, qui n'est

encore qu'annuelle, « *L'Appel du Sacré-Cœur* », organe des œuvres de l'Adoration et de la Confrérie Nationale.

Signalons enfin les nombreux tracts de propagande, les brochures publiées à diverses reprises pour faire connaître l'œuvre, et, en fait d'ouvrages de longue haleine, « Sainte Lutgarde, la Marguerite-Marie belge », du R. P. JONQUET.

Beaucoup émettront avec nous le vœu que cette partie de notre œuvre puisse être suivie de plus près et continuée avec persévérance. Mais on se heurte toujours à la même difficulté et l'on est contraint de murmurer une fois encore l'éternel refrain : « *Messis quidem multa, operarii autem pauci.* »



La communauté de Bruxelles se compose actuellement de onze Pères et quatre Frères convers, savoir : le R. P. PESCHEUR, supérieur; R. P. STUBBE, 1er assesseur et curé de la paroisse ; le R. P. PIERLOT, 2e assesseur, et directeur de la Revue « *La Basilique Nationale* » ; le R. P. MORARD, 1er chapelain, chargé officiellement du service quotidien des bénédictions du Très Saint Sacrement, des prières et recommandations de la Confrérie, des messes tardives et du *Codex historicus ;* le R. P. VANDEBERG, aumônier de l'établissement industriel de Dorplein, à Budel (Hollande) ; le R. P. OKHUYSEN, économe de la maison et directeur du Patronage des jeunes gens ; le R. P. PRIOUR; le R. P. LAURENT, directeur de l'Adoration ; le R. P. TEUNISSEN, vicaire de la paroisse, chargé des cérémonies tant au point de vue liturgique qu'au point de vue musical ; le R. P. BRAHY, et le R. P. PERBAL, directeur de la Confrérie Nationale.

Les Pères SUPÉRIEUR, PRIOUR, PIERLOT, BRAHY, PERBAL, et, dans une certaine mesure, le P. LAURENT, sont missionnaires en hiver et chapelains du sanctuaire en été. Depuis octobre 1908 jusqu'à la même date de 1909 (il n'y avait alors que trois missionnaires au lieu de six), les

Pères de la Maison ont donné 15 missions, 40 *triduums* ou retraites de paroisses, d'œuvres, etc., et une retraite religieuse. D'octobre 1909 à 1910, 28 missions, 48 *triduums* et retraites, 5 retraites religieuses. Inutile d'énumérer les sermons détachés soit à Bruxelles, soit en province, sermons de charité, discours de circonstances, conférences, etc., qui contribuent pour leur part, par leur nombre, et, espérons-le, par leurs qualités, à donner à notre Congrégation une place avantageuse parmi les sociétés de missionnaires en Belgique.

En été, à part quelques sorties pour des travaux réclamés d'urgence, les missionnaires reçoivent les pèlerinages, prêchent à chacun d'entre eux, sauf de rares exceptions, et soulagent un peu ceux qui, restés au sanctuaire, ont été accablés pendant l'hiver. Car ce n'est pas une sinécure que de desservir la Basilique : quatre sermons français par semaine dans notre église, plus deux à l'extérieur ; à certaines semaines, sept sermons... Les Pères de langue flamande sont également bien chargés : quatre sermons chaque dimanche, plus un par mois la troisième semaine, et un tous les deux mois en ville la première semaine. On comprend dès lors qu'il soit nécessaire, au moins pendant l'été, de maintenir un certain nombre de Pères à la Maison, pour ne pas excéder ceux qui sont ici à demeure.

Les différents travaux que nous avons mentionnés plus haut ont été donnés en Belgique pour ce qui concerne les *triduums* et retraites, sauf une douzaine en Lorraine. Les missions, au contraire, n'ont pas été prêchées en Belgique, sauf six ou sept. De tous côtés, on commence à faire appel à la Maison de Bruxelles, qui ne peut suffire : serait-ce parce que l'on sait que les ouvriers évangéliques, contraints de rester en cellule pendant la moitié de l'année, sont par là même plus dans l'esprit de la Règle, ont plus de facilités de s'outiller pour les combats postérieurs, de se retremper dans les exercices du religieux et, pour toutes ces raisons, d'attirer sur leur ministère plus de grâces d'En Haut ?

Quoi qu'il en soit, ils sont heureux de venir aux secours de leurs frères dans le sacerdoce, et leur plus grand regret, c'est de ne pas être plus nombreux pour répondre au désir de ceux qui les appellent.

A. Perbal.

VICARIAT DU YUKON

Lettre du R. P. Coccola au R. P. Bunoz, préfet apostolique du Yukon.

PRINCE RUPERT

Mon révérend et bien cher père,

Puisque les circonstances ne vous ont pas permis de nous visiter l'été dernier, je crois de mon devoir de vous donner une idée de la situation des affaires dans notre district.

Le mécontentement des sauvages échelonnés tout le long de la rivière Skæna et ailleurs a eu assez d'écho dans les journaux de la province pour qu'il soit nécessaire d'en donner les détails; les causes qui l'ont provoqué sont aussi connues de tous. La construction du grand Tronçon Pacifique attirait les chercheurs de terrains agricoles, des chercheurs de bois pour les scieries et les chercheurs d'or ou autres métaux précieux ; tous voyaient, dans cette nouvelle ligne de chemin de fer, des consommateurs de leurs produits ou un moyen facile pour les obtenir et les expédier. En quelques mois le pays était envahi par les arpenteurs

du gouvernement ou de compagnies industrielles. La solitude de nos vallées et montagnes était remplacée par le va-et-vient d'intrépides pionniers étudiant les ressources d'un pays nouveau qu'ils voulaient faire valoir. Comme conséquence le gibier et les animaux à fourrure précieuse disparaissaient devant les envahisseurs qui brûlaient par accident ou à dessein les huttes des chasseurs sauvages et le pays environnant ; les nouveaux fermiers plantaient leur piquet et leurs tentes à côté des réserves des sauvages et ceux-ci, qui s'étaient crus jusqu'alors les seuls maîtres du pays, se virent cernés de toute part et de là leur mécontentement. Dans une réunion générale des chefs sauvages, il fut décidé d'envoyer une députation au gouvernement d'Ottawa pour l'agrandissement des réserves et la protection des pays de chasse. Malheureusement ces députés n'ayant personne pour présenter leur requête d'une manière parlementaire ou même intelligible furent renvoyés sans promesses satisfaisantes. Les chefs se réunissant de nouveau jurèrent de massacrer tous les blancs le prochain hiver au moment où les communications avec la côte seraient rendues impossibles par l'accumulation des neiges et les rivières gelées en partie. La population blanche de la petite ville d'Hazelton fut intimidée et des familles désertèrent, tandis que le reste se préparait à la lutte ; des tranchées furent creusées où les femmes et enfants avec provisions seraient mis en sûreté en cas d'attaque.

Les gouvernements fédéral et provincial informés de cet état de choses envoyèrent aussitôt une commission qui arrivait à Hazelton en juillet, pour entendre les griefs des sauvages et les pacifier si possible.

J'arrivai à Hazelton en même temps que les membres de la commission que je connaissais personnellement, et, dans une entrevue privée, je les mis au courant des affaires, afin qu'ils sussent à quoi s'en tenir. Les chefs des camps de la Skeena étaient là. Comme ces camps autrefois vainement visités par le zélé P. Lejacq n'embrassèrent jamais le

catholicisme, quoique plusieurs fussent baptisés dans leur enfance, je ne voulus pas prendre part aux réunions, me réservant de le faire pour nos sauvages catholiques. Aussi ces réunions furent-elles bruyantes ; c'étaient des menaces, des demandes hors de propos, comme d'avoir un gouvernement à eux, sans que personne eût rien à voir dans leurs affaires, avec un pays de vingt milles carrés.

Quand le tour de nos sauvages catholiques arriva de se présenter, ils étaient bien préparés, je leur avais fait la leçon. Pour éviter confusion et contradiction un seul devait parler, mais plusieurs des principaux avaient des notes pour répondre aux questions qui auraient pu leur être faites, ou pour exposer des griefs personnels.

La séance étant ouverte, l'orateur sauvage encouragé par ma présence, la place d'honneur m'ayant été offerte par les membres de la commission, se lève et dit : « Pour ce qui regarde le spirituel, nous sommes les enfants soumis de l'Eglise catholique ; au point de vue temporel, nous sommes les sujets du gouvernement canadien dont nous avons toujours respecté les lois et nous sommes heureux de voir que ce gouvernement s'intéresse à nous en envoyant ses représentants pour entendre nos justes plaintes et griefs. Nous avons horreur du sang humain, et, depuis longtemps, le prêtre nous a appris à respecter notre prochain et à reconnaître les blancs comme nos frères. étant créés par Dieu comme nous le sommes, notre Père commun ; mais, certainement, quelques blancs semblent ignorer ces premiers et simples principes de la société, et nous exaspèrent par leur conduite criminelle.

« Nos huttes, quelque humbles et pauvres qu'elles soient, nous sont aussi chères que vos palais le sont pour vous et ce sont ces huttes, nos habitations, que les blancs ont détruites par le feu pour nous empêcher de faire la chasse, nous empêchant ainsi de pourvoir aux nécessités de la vie pour nous et nos familles.

« Nous voulons donc que nos cabines, sur tel et tel

point, et voici la carte du pays, soient protégées par la loi civile, avec quelque petit terrain d'entourage pour un jardin, que nos pièges ou trappes pour les animaux à fourrure ne soient pas déplacés. Nous demandons que les terrains qui constituent la réserve sauvage soient agrandis de quatre milles à l'entour, car nous prévoyons que, dans quelques années, nous aurons à obtenir du sol, par la culture, ce que nous obtenions des bois et montagnes par la chasse, c'est-à-dire notre subsistance. Il nous faut des charrues et autres outils pour commencer le défrichage, que le gouvernement devra nous avancer pour nous mettre à l'œuvre sans retard.

En plus, il nous faut des écoles pour nos enfants, afin de marcher de pair avec les blancs. Que le gouvernement réponde à notre appel et nous promettons l'ordre et la paix, au moins pour ce qui dépendra de nous.

La preuve que les membres de la Commission ne furent pas sourds aux paroles de nos sauvages se trouve dans la lettre du surintendant, concernant l'établissement d'une école ici, à Babine : je crois vous en avoir expédié une copie.

Je profitai de l'occasion pour rappeler aux représentants du gouvernement que deux de nos tribus étaient sans réserve, c'est-à-dire sans terrains spécialement alloués à leur usage ; ce qui n'avait pas été nécessaire jusque dernièrement, puisque les blancs n'avaient pas encore pénétré dans ces parages : mais depuis que les rapports de certains explorateurs promettaient de faire de ce pays un nouveau Klondike et que les chercheurs d'or affluaient de toute part, la chose devenait nécessaire si l'on voulait éviter de sérieuses difficultés. Et comme il n'y avait pas de temps à perdre, je proposai de me rendre aussitôt sur les lieux pour étudier le pays,

Parti d'Hazelton avec quatre guides, j'arrivai à Bear Sake le 7 août. L'été avait été sec et froid, mais les pluies commencèrent, et pendant cinq jours nous étions à patau-

ger dans la boue. En arrivant au lac Tatla, quatorze heures d'une pluie battante semblent épuiser les cataractes du ciel. Les sauvages du lac d'Ours étaient venus à notre rencontre et nous voilà à la rame. Tout va bien et vite sur le lac, mais à l'embouchure de la *drift wood River,* la rivière aux embarras, qui porte bien son nom, de gros arbres pêle-mêle nous barrent le passage. Les portages commencent, les bagages sont transportés à dos d'homme, le canot attaché avec des cordes est glissé sur les troncs, mes hommes sont à l'eau ; plus loin, des rapides menacent de faire chavirer la frêle embarcation, la rame est remplacée par la perche, on tire à la corde et on n'avance que graduellement.

Cependant il faut arriver au temps marqué, les sauvages, quelques-uns venus de plus de deux cents milles, attendent, et les provisions s'épuisent. Après trois jours de navigation sur la *drift wood*, nous entrons dans un petit cours d'eau juste assez large pour laisser passer le canot et assez d'eau pour le tenir à flot avec moi dedans, tandis que les hommes le poussent. Bientôt ce cours d'eau se perd dans les broussailles, le canot est transporté, et, comme le reste de l'équipage, je suis à l'eau, et ainsi se passe une demi-journée à portager d'un petit lac à un autre de vrais réservoirs construits par les castors pour leur famille, que, d'après les lois du pays, personne ne pourrait défaire sans encourir des peines sévères, mais on fait exception pour le prêtre, et en redescendant on ouvrira les écluses de ces réservoirs pour diminuer les portages et faciliter la navigation. Enfin, après un long portage d'environ un demimille, nous sommes sur le lac d'ours. Le village sauvage est à l'autre bout, à vingt milles de distance. Le samedi 7 août, notre canot est signalé vers les 3 heures de l'aprèsmidi et la fusillade commence.

Grande fut la joie de ces pauvres gens de voir le prêtre. Depuis quatre ans je leur avais promis une visite, mais à condition qu'ils bâtiraient une église.

La petite chapelle est debout, bien belle et presque achevée. Je me mets à l'œuvre avec les plus habiles pour construire un tabernacle et décorer l'autel. Malheureusement nous ne pûmes trouver aucune huile ni assez de graisse pour entretenir une lumière. Durant la semaine, je baptisai plus de vingt enfants et cinq adultes, rectifiai les couples, bénis de nouveaux mariages et trouvai le temps bien court ; mais impossible de prolonger mon séjour, les provisions s'épuisaient ; fort heureusement qu'un ours vint se montrer en face du village et tomba vite sous les balles, et fut distribué parmi les pauvres ; quelques siffleurs ou marmottes se laissèrent aussi prendre au piège et adoucirent notre misère.

Les alentours du lac d'ours ne se prêtent pas à la culture, le terrain manque ; le sol est tout en rochers, mais quelques plateaux ou même petites vallées offriraient assez de place pour des petits jardins si les gelées les respectent.

Le 16 août, nous disions adieu à ces bons montagnards, leur promettant de les visiter l'année prochaine à la même époque. A notre retour, nous parcourons en deux jours la distance qui avait exigé quatre jours de rudes labeurs, et nous voilà sur la voie du lac Stuart par le lac Tatla, soixante-cinq milles de long, la rivière du milieu, vingt-cinq milles, qui rattache Tatla au lac Trembleur comme un trait d'union rattache deux mots. Le lac Trembleur ne ment pas à son nom, mes guides m'avaient préparé d'avance à une tempête. En effet, en arrivant en vue du lac, la tempête souffle ; regardant de loin sur sa surface, on aurait cru voir des fantômes avec leur blancs linceuls jouer à cache-cache. Force nous fut d'attendre deux longues heures. Le vent semble s'apaiser, le capitaine donne ses ordres, chacun est à son poste, nous voilà à flot ; mais comme si les eaux étaient indignées de notre témérité, elles se lèvent contre nous pour nous rejeter sur le bord d'où nous étions partis ; les rames s'agitent, mes

hommes ne s'épargnent guère, mais les vagues non plus; elles foncent sur nous de tous côtés ; le capitaine se détourne habilement de leurs attaques, un silence de mort règne à bord, personne ne dit un mot. Après deux heures de rudes efforts, nous avons à peine fait quatre milles ; encore un mille et nous serons sur l'autre bord ; une brise semble souffler favorablement et nos jeunes gens, sans demander l'avis du capitaine, hissent une petite voile qui s'enfle et nous avance rapidement du bon bord; mais tout à coup un orage noir s'amoncelle sur nos têtes, la grêle tombe, nos jeunes gens ne peuvent plus tenir la voile qui devient le jouet des vents, notre canot plonge et, juste là, la voile est abattue, nous sommes sauvés, nous entrons dans la rivière Taché, et le danger passé, les langues se délient. Le capitaine gronde les jeunes gens de leur imprudence à mettre la voile sans ses ordres, et raconte la légende du lac Trembleur. Une famille, dit-il, a été submergée dans ses eaux, et depuis, quand quelqu'un essaye de traverser, les naufragés soulèvent la tempête pour avoir des compagnons au fond de l'eau où ils sont encore.

La rivière Taché, trente milles de long environ, est le canal qui débouche dans le lac Stuart; elle a trois dangereux rapides que notre capitaine a franchis dans son enfance il y a vingt ans; mais, ayant oublié le cours à suivre, il n'est pas sans inquiétudes.

Fort heureusement, avant d'arriver aux passages difficiles une famille de pêcheurs nous offrit l'hospitalité, et le matin on nous traça la marche à suivre.

Enfin, le 22 août nous débarquons à notre mission de Bonne-Espérance sur le lac Stuart. Le R. P. Bellot, que j'avais laissé en juin, m'y attendait.

Il fait bon dans la compagnie d'un frère en religion, surtout quand il est aussi gai que mon compagnon. On échange les nouvelles, on ouvre les lettres, on court au jardin, on tire des carottes, quelques oignons; mais la saison a été si froide que tout est en retard. Le P. Bellot

est bon chasseur et bientôt les poules de bois, les canards frissonnent dans la poêle, quand un canot de Fort-George vint interrompre la fête, et me voilà de nouveau à me bercer dans les rapides de la rivière Stuart et Nechaco.

Avec la construction du Grand Tronçon Pacifique dont la ligne passe à côté du village sauvage, Fort-George est appelé à être un centre de chemins de fer ou au moins un point de distribution pour le pays environnant.

Les moulins à scie déjà en construction, les fermiers du haut et bas Fraser de la Méchaco et les mineurs du Cariboo viendront s'approvisionner à Fort-George et débiter leurs marchandises ou produits. De là la nécessité de surveiller le progrès et d'être les premiers à établir hôpitaux, école et autres institutions requises par la civilisation moderne. J'ai remarqué qu'en étant les premiers à nous établir, la réputation des institutions catholiques résiste facilement à l'opposition qui nous vient naturellement des protestants et abat les préjugés. C'est là une des fortes raisons pour lesquelles je vous invitais l'année dernière à visiter notre district, j'espère que vous voudrez bien répondre à notre appel la saison prochaine.

De Fort-George j'allai donner une mission aux sauvages de Fraser-Lake : la bande de Stony-creek était là pour la pêche au saumon, seul moyen de subsistance pour plusieurs d'entre eux. Avec ce poisson desséché et fumé à la manière sauvage, nos gens ont le vivre assuré et les appâts voulus pour attirer les animaux à fourrure dans leurs pièges : tels que la martre, le foutreau, le chat sauvage, le renard dont une seule peau est des fois vendue pour 100 et même 150 dollars.

Le Grand Tronçon Pacific longe le lac Fraser au sud et coupe en deux l'église du village Stella au fond du lac. Il y aura là une station de chemin de fer et même une petite ville; aussi vous aurez à juger s'il ne sera pas avantageux de transporter nos quartiers généraux du lac Stuart à celui de Fraser. Il nous sera plus facile et plus court de

répondre à l'appel des malades et de visiter Blancs et sauvages avec l'aide de la vapeur que par la rame ou les traînes à chien.

Parti le 17 octobre du lac Stuart j'arrivai au village Babine le 23, un vent favorable nous permettant de traverser les deux lacs dans toute leur longueur en moins de sept jours. Le P. Bellot visitait en ce moment les sauvages du lac Mc Leod.

Mes gens se préparèrent à la fête de la Toussaint par une retraite de huit jours : près de deux cents s'approchèrent de la sainte Table ce jour-là et, le suivant, n'oubliaient pas les morts. Je puis certifier qu'ils nous donnent des consolations en proportion des peines que nous nous donnons pour eux. Ils aiment à orner leur église et à la rendre aussi belle et aussi confortable que les circonstances le permettent. Nous avons bâti une maison attenant à l'Eglise, et, de ma chambre, je me rends au sanctuaire sans avoir à passer par le dehors, ce qui n'est pas petite chose dans un pays où la neige mesure quelquefois quatre pieds, et où le thermomètre descend à plus de 40° au-dessous de zéro.

En ce moment je suis presque seul dans le camp ; mes paroissiens sont à la chasse, ce qui me donne le loisir de penser à vous et de vous écrire. Aussitôt que la neige sera assez foulée par les traînes à chien, j'irai à Hazelton et Hazwilzet pour y passer la fête de Noël : je ne serai alors qu'à deux cents milles de chez vous, mais je ne me risquerai pas à vous visiter ayant promis au P. Bellot de retourner en février quand les eaux des lacs seront changées en glace solide, et de plus espérant que vous viendrez nous voir l'été prochain.

En attendant, veuillez me croire votre très humble et dévoué frère en Marie Immaculée.

N. Coccola, *O. M. I.*

NOUVELLES DIVERSES

LYON

Œuvre de la Propagation de la Foi.

En juin dernier, nos *Missions* ont annoncé le produit des cotisations recueillies par l'Œuvre de la Propagation de la Foi, pendant l'exercice 1909.

Sur cette somme totale de 6.711.461 fr. 84, ont été attribuées aux Missions desservies par les Missionnaires Oblats de Marie Immaculée, des allocations s'èlevant ensemble à 255.000 francs, et dont la répartition entre les divers Vicariats est indiquée dans le numéro de novembre 1910 des *Annales* de l'Œuvre.

Aussitôt après son retour à Rome, Mgr le Supérieur Général adressait, au nom de nos Missionnaires, une lettre de remerciements aux Conseils centraux de l'Œuvre.

Quant à nos *Missions*, elles ne manqueront pas de signaler les efforts que les nôtres auront faits dans le but de faire connaître cette Œuvre, de l'établir partout où elle ne l'est pas encore, et de la faire prospérer où elle fonctionne déjà.

Il n'est que juste de mentionner ici les résultats acquis dans le diocèse de Saint-Albert, où, sur l'initiative de Mgr Legal, l'Œuvre a été solidement implantée. Dans le courant de l'année, le R. P. Leduc, Vicaire général, est allé lui-même recommander cette Œuvre dans plusieurs paroisses, et il se propose de continuer cet apostolat.

Nos Missionnaires n'ignorent pas que c'est le désir qu'ont exprimé à plusieurs reprises les Membres des Conseils de l'Œuvre, et que pour y répondre d'une manière plus efficace, en même temps que pour réaliser un projet qui lui tenait à cœur, notre Révérendissime Père a fait, à ce sujet, les recommandations les plus pressantes à tous ses fils.

ROME

Noces d'or sacerdotales du R. P. Tatin.

Le beau jour de la Toussaint apportait aux Oblats de Rome, en plus des joies de la fête de l'Eglise, les douces émotions du jubilé d'un Frère vénéré et aimé de tous, du R. P. Charles Tatin.

C'est le 22 septembre 1860 que dans la chapelle de Montolivet, Mgr de Mazenod imposait les mains à quatre de ses enfants dans le sacerdoce : les RR. PP. Tatin, Barthet, F. Séméria et M. l'abbé Jeauffret. Trois d'entre eux étaient doublement les fils du prélat consécrateur, puisqu'ils l'étaient déjà à titre d'Oblats de Marie Immaculée. Le P. Séméria est déjà parti pour le Ciel chercher la récompense de ses travaux. Il a célébré son jubilé avec notre vénéré Fondateur et les Oblats qui, là-haut, forment sa couronne. Le quatrième, alors prêtre séculier du diocèse de Marseille, est mort évêque de Bayonne.

Au jour anniversaire de cette ordination, le 22 septembre, le scolasticat était encore en vacances à Roviano, tandis que l'Administration générale était à Rome. Or, ce n'était pas trop que tous fussent réunis autour du vénéré Père Tatin pour l'entourer, en cette circonstance, de plus de cœurs et de plus d'affection. La célébration en fut donc fixée au jour de la Toussaint.

La veille au soir, la cloche semble sonner plus joyeuse que de coutume. Elle appelle tout le monde à la salle des exercices. Quand, conduit par Monseigneur, le R. P. Tatin paraît, les applaudissements saluent son entrée. Il doit prendre la place d'honneur que Monseigneur lui donne.

On comprend l'émotion qui, en ce moment, pénètre tous les cœurs. Voici un Oblat, prêtre depuis 50 ans, doucement appuyé contre le monument que sa piété filiale ne peut appeler que du nom de reliquaire. C'est la réduction en

marbre de l'église de la mission d'Aix, le berceau de la Congrégation, et dans ce marbre, comme dans un tabernacle, le cœur du Fondateur, du père qui l'a engendré à la vie religieuse, et, il y a 50 ans, à la vie sacerdotale.

A sa droite : l'autel que nous nommons l' « Autel des vœux », qui nous rappelle sans doute que notre premier Père y a maintes fois offert le saint Sacrifice, mais encore qu'il y a passé, une nuit d'adoration, prosterné aux pieds du Saint Sacrement, avec son premier compagnon, la veille du jour à jamais mémorable où la Congrégation naissait.

A sa gauche : la Vierge d'Aix, Marie Immaculée dans sa parure d'or, avec sa couronne d'étoiles, la Mère dont les bras étendus semblent appeler ses Oblats pour les presser sur son Cœur; et, afin qu'ils ne l'oublient jamais, on lit, à ses pieds, sur le socle de marbre, ces paroles de nos saintes Règles : *In Matrem semper habebunt.*

Au-dessus et partout à l'entour : des tableaux, des peinures représentant Mgr de Mazenod, enfant, jeune homme, nouveau prêtre, fondateur, évêque; des souvenirs de lui : ses images pieuses, des boucles de ses cheveux; les portraits de son vénérable oncle, de son premier compagnon, le R. P. Tempier, du Père Albini, etc.

Telle est « la salle des Souvenirs ».

Aussi, Monseigneur, qui avait tenu à offrir le premier ses félicitations au vénéré jubilaire, n'eut-il pas besoin de chercher bien loin un thème à son discours pour exprimer les sentiments qui animaient tous les cœurs. En sa personne, en la personne de ses Assistants, des Révérends Pères Procureurs, du Supérieur et des Pères de la maison, des Scolastiques et des Frères : n'était-ce pas toute la Famille, si dispersée soit-elle, qui se trouvait là, représentée, pour se réjouir avec le R. P. Tatin de la grâce de son jubilé, pour l'en féliciter, pour l'assurer de ferventes prières de reconnaissance et d'amour en union avec lui? La joie du bon Père devait être complète : le Vicaire de Jésus-Christ était présent à la fête, au moins par la béné-

diction touie spéciale qu'Il avait daigné charger Monseigneur de transmettre à l'ange de nos scolasticats. Ce fut le bouquet des vœux que notre Révérendissime Père offrit au Jubilaire.

C'en était plus qu'il ne fallait pour rendre tremblante d'émotion la voix du R. P. Tatin. Une fois qu'il eut exprimé les protestations dictées par sa modestie, une fois qu'il eut adressé ses remerciements au chef de la Famille, aux membres de l'Administration générale et à toute la Communauté, il ne put s'empêcher de revenir au sujet favori de ses pensées plus encore que de ses paroles — *Amor meus pondus meum :* — la Congrégation et notre vénéré Fondateur.

La Congrégation : Avec quelle conviction le vénéré Père ne nous dit-il pas : « Je dois tout à la Congrégation. C'est elle qui, m'adoptant pour son enfant, m'a fait devenir prêtre de Jésus-Christ, il y a 50 ans. C'est le jubilé de ses bienfaits à mon égard que vous voulez célébrer. Aidez-moi donc à la remercier, à rendre grâce à Dieu pour tous les biens dont il m'a comblé pendant ces 50 ans.

Notre vénéré Fondateur : Oui, le jubilaire s'en souvient ; quand Mgr de Mazenod conférait à ses enfants l'onction sacerdotale, il y mettait tout son cœur, toute son âme, toute sa puissance. Et en cette ordination-là, qui devait être, hélas ! l'avant-dernière de sa vie, quelle intensité d'amour et de bonheur n'y mit-il pas ?

Un souhait pour l'avenir devait émerger des souvenirs du passé. Et c'est le plus noble souhait que le cœur d'un fils de Mgr de Mazenod puisse faire pour son Père quand il l'a connu et aimé comme un saint.

« Notre vénéré fondateur, répète le R. P. Tatin, était un saint et un grand saint. Un esprit surnaturel intense animait toute sa vie, toutes ses actions. Tandis qu'il paraissait n'agir que comme les autres hommes en utilisant les riches dons naturels qu'il avait reçus de Dieu, et ne chercher en rien l'extraordinaire, la caractéristique de sa sainteté, à lui,

consistait à tout élever vers Dieu, à voir Dieu en tout, à imprégner de surnaturel par l'esprit de foi tout ce qui, sans cela, n'eût été parfait que selon la nature. C'est parce que je suis persuadé qu'il mérite les honneurs suprêmes de la sainte Eglise que je désire de toute mon âme de voir tomber tous les obstacles qui s'opposent à la prochaine introduction de sa Cause en cour de Rome. Il y aura 50 ans bientôt qu'il n'est plus. Oh ! que le bon Dieu hâte la venue du jour où notre piété filiale pourra invoquer publiquement sa bienfaisante intercession ! »



Le jour de la Toussaint, à 8 heures et demie du soir, le R. P. Tatin célébrait la messe au cours de laquelle les Pères et Frères scolastiques ont chanté divers morceaux. Après l'Evangile, le R. P. Favier développa dans son sermon les grandeurs et les mérites du sacerdoce et, sans effort, notre esprit en trouvait l'application chez le vénéré jubilaire dont le portrait se trouvait parfaitement dessiné.

Il va sans dire que les sacristains avaient payé de leurs personnes : la chapelle était dans toute sa valeur ; les guirlandes de feuillage se détachaient le plus gracieusement du monde sur les grandes oriflammes or et rouge qui pendaient le long des colonnes. La statue de notre Mère Immaculée semblait rayonner et sourire au milieu des lumières, des tentures et des fleurs. Il faut dire que la Sainte-Famille s'était réservé le privilège de l'amitié d'offrir la nappe, les fleurs et ornements de l'autel. Toutes les Sœurs disponibles, y compris la Rév. Mère Supérieure de la maison de Rome, assistaient à la messe jubilaire, de la tribune ordinairement occupée par la maison générale.

A midi, les Oblats des deux communautés prirent place au réfectoire du scolasticat. On sait déjà que quand les scolastiques s'en mêlent, ils font bien les choses. Merveille de décoration à la chapelle, nous l'avons dit — et ils y avaient mis

la main ; — merveille d'ornementation au réfectoire : peintures artistiques et faisceaux de drapeaux alternaient avec les portraits de Famille ; le chêne vert tressé en guirlandes et les fleurs du jardin massées en bouquets ou couronnes, tout cela donnait un air de fête à la grande salle et corrigeait son aspect plutôt sévère.

Quelques Pères étaient venus se joindre aux agapes. Le prédicateur de la retraite, les Pères de la maison de Via Cairoli, et un professeur de Santa Maria a Vico qui avait suivi les exercices de la retraite annuelle.

Nous ne saurions retracer avec l'amabilité qui le caractérisait le toast que porta S. G. Mgr Dontenwill au vénéré jubilaire.

Ayant fait allusion à un incident qui s'est passé, il y a plus d'un an et demi, — alors que la santé du R. P. Tatin inspirait de telles craintes que le médecin avait conseillé de lui donner les derniers sacrements — Monseigneur rappela que ni lui ni le malade, en dépit de la Faculté, n'étaient convaincus du danger.

Heureuse erreur que celle-là, sinon pour le bon P. Tatin qui aurait fêté son jubilé au ciel dans le sein de l'infinie béatitude, du moins pour ceux qui l'entourent. Tous, en effet, sont heureux de s'associer à cette fête si touchante, si pieuse, où nous célébrons tout ensemble la sublimité du sacerdoce et la dignité du prêtre qui en est revêtu. Les grandeurs, les vertus et les mérites du sacerdoce dont le R. P. Favier, ce matin, nous a peint un tableau de toute beauté, la seule ambition du R. P. Tatin, ambition de tous les jours depuis cinquante ans, a été de les réaliser de plus en plus et d'atteindre cet idéal de la vie du prêtre de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Dieu seul sait combien sont abondants ces fruits d'un apostolat de cinquante ans. Il y a eu dans la congrégation des ministères plus bruyants aux yeux du monde ; mais qu'importe, puisque pour Dieu il n'est rien de caché et que les œuvres parlent mieux que la langue, même au service

de la renommée. Vos œuvres sont là pour attester ce que vous avez fait pour elles. En outre, il y a ici — et Monseigneur les nomme — des cœurs vivants qui n'oublient pas et gardent à leur ancien maître, sans distinction des situations qu'ils occupent, la même vénération affectueuse qu'ils vous portaient autrefois.

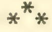
Après le ministère plus ou moins caché du professorat, du supériorat dans nos maisons d'études, sont venues les hautes fonctions administratives, celles de Visiteur entre autres, en Europe, en Amérique, jusqu'au Texas et en Colombie Britannique (où Monseigneur fit 6.000 milles pour rencontrer le R. P. Tatin) : toutes charges pleines de soucis et de tracas et que vous avez portées avec courage et générosité.

Mais partout, votre action a été bienfaisante, profonde autant que discrète, marquée du sceau de la régularité et du dévouement à la Congrégation.

« Nous voulons donc, continue Sa Grandeur, nous « associer à vos actions de grâces, à vos joies sacerdo- « tales, à votre cher souvenir d'avoir été un des derniers « prêtres ordonnés par notre vénéré Fondateur. Faites- « nous participer, en retour, par la communion des Saints, « nous qui sommes vos frères, à vos mérites, à vos prières. « C'est une faveur que nous vous demandons.

« Surtout, gardez longtemps votre résolution d'il y a un « an et demi ; restez au milieu de nous pour nous faire « part de votre expérience, pour nous aider de vos bons « conseils, de vos bons exemples d'édification pour tous. »

Ad multos annos !



Dans sa réponse, le R. P. Tatin remercia notre Révérendissime Père, les membres de l'Administration générale, le Révérend Père Supérieur, et tous les Pères et Frères pré-

sents de s'être unis à lui pour rendre à Dieu les actions de grâces qui sont la raison d'être d'un jubilé.

Il fit ensuite l'aveu qu'il avait toujours considéré comme un grand bonheur, et par suite un bonheur vivement désiré, de vivre dans une communauté de scolasticat et auprès du Supérieur général. Ce bonheur, il l'a goûté, une grande partie de sa vie.

A Montolivet d'abord, ou Mgr de Mazenod venait régulièrement, distribuant à propos à ses chers scolastiques admonestations ou caresses — parfois les unes et les autres — et où il assistait aux méditations avec la communauté. Tout à coup : « Asseyez-vous, Frère un tel, rendez compte de votre méditation. » Rendre compte ! on donnait ce qu'on pouvait. Quand c'était vraiment trop pauvre : « Dites donc que vous étiez distrait. » Et le saint évêque ne dédaignait pas alors de donner lui-même des conseils pratiques, sagement détaillés, comme s'il eût été Maître des novices.

Sous le généralat du Très R. P. Fabre, ensuite. L'union de la maison générale et du scolasticat fut plus complète encore ; c'était vraiment une belle communauté, le paradis sur terre.

Ici. je le retrouve encore ce bonheur. Oui, je suis heureux de vivre dans ce milieu idéal, où je trouverai des aides pour payer ma dette de reconnaissance envers Dieu, notre Mère Immaculée et la Congrégation. Le scolasticat m'a toujours semblé devoir être une réunion de jeunes cœurs embrasés d'amour pour Notre-Seigneur — (et ici des larmes émues continuèrent la phrase) — d'amour jusqu'à ne vivre que pour Lui, et à mourir pour Lui. L'administration générale, elle aussi, est tout naturellement un milieu de ferveur et de régularité où l'on aime à vivre. Merci donc à tous, de me donner jusqu'au bout ce que j'ai aimé. Aidez-moi à en remercier le bon Dieu.

Monseigneur et Révérendissime Père, vous avez eu raison de dire que vous ne pouviez tout révéler. On m'a félicité — non sans quelque malice — même d'avoir fait naufrage.

Oui, c'est vrai, mais le bon Dieu m'a accordé la grâce de ne faire naufrage que près du rivage et d'y rencontrer des amis admirables de bonté qui m'ont reçu toujours dans leurs bras de façon que je ne puis exprimer et dont je ne pourrai jamais assez les remercier.



De divers côtés on a adressé au Révérend Père jubilaire des souvenirs et des félicitations auxquels il a été très sensible Entre autres, Mgr Coudert, archevêque de Colombo, a eu l'aimable pensée d'envoyer un télégramme de Ceylan.

A trois heures de l'après-midi, le R. P. Tatin donna la bénédiction du Très Saint Sacrement, après le chant du *Te Deum* d'action de grâces.

Bientôt après, on commençait la séance dite académique ; et qui fut de plus dramatique, voire même quelque peu comique et presque babélique, sans préjudice de la musique sous toutes ses formes harmoniques.

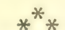
Toutes les phases de la vie du R. P. Tatin furent... célébrées en vers et en prose, en langues anciennes et modernes de presque toutes les nations qui sont sous le ciel. Latin, grec, hébreu : voilà qui remonte assez haut le cours des siècles : provençal, anglais, flamand, breton, italien, allemand, français, espagnol, sauf erreur ou omission, voici qui s'étend assez loin sur la carte du monde.

Quelques rares privilégiés sans doute n'ont pas perdu une syllabe. D'autres, écoutaient ou admiraient — selon les tempéraments — la diversité des sons et savaient, grâce au programme, qu'il était question de l'Ordination, des Œuvres, de l'enseignement dans les juniorats et scolasticats ; qu'ici on célébrait l'homme de la prière, le supérieur, le provincial, ailleurs le procureur près du Saint-Siège, l'assistant général et le visiteur ; bref, toutes les obédiences du vénéré jubilaire, et il en a une bonne douzaine à son actif.

On a joué, pour la partie dramatique : Le soir du 20 janvier 1793 au Temple, ou les adieux de Louis XVI au dauphin.

Une romance et une chansonnette, avec les morceaux d'orchestre et deux chœurs remplissaient la partie musicale du programme La jolie saynète sur les missions en pays ultramoderne donna la note apostolique à la soirée qui se termina par un chœur de Gounod.

Nous n'avons pas ici de palmes à décerner ; mais nous devons constater qu'on a su, suivant le mot du poète, joindre l'utile à l'agréable.



Les *Missions* voudraient pourtant ajouter un dernier mot en leur nom.

Le R. P. Tatin a été secrétaire général de l'Institut, premier directeur, par conséquent, de toutes les publications de Famille, et en particulier des *Missions*. Elles s'associent donc de grand cœur à ce jubilé d'or, et demandent à leurs lecteurs une prière, afin que Dieu conserve, à l'affection de ses frères, le Père vénéré qui nous montre par son exemple de chaque jour, comment un Oblat de Marie Immaculée doit vivre de piété, de régularité et d'amour de la Congrégation.

Ad multos annos !

PROVINCE DU CANADA

Cap de la Madeleine.

Les *Annales du très Saint-Rosaire*, du Cap de la Madeleine, écrivent dans la « Chronique du Pèlerinage » que le 18 septembre 1910 restera comme un jour mémorable pour le sanctuaire national du Canada à la Vierge du Rosaire.

De huit à neuf mille pèlerins étaient venus de six paroisses. Le diocèse de Trois Rivières était, naturellement, bien représenté, mais il n'était pas le seul. Saint-Sauveur de Québec avait envoyé son Tiers-Ordre, avee les Révérends Pères A. Valiquet et Forget; Saint-Pierre de Montréal, sa société de Tempérance avec le R. P. Villeneuve, et sa Congrégation des Enfants de Marie dirigée par le R. P. Francœur.

Pareille assistance ne s'était pas encore rencontrée, le même jour, aux pieds de Notre-Dame du Rosaire. L'éclat de la fête fut rehaussé encore par la présence de trois évêques Oblats de Marie Immaculée : Nosseigneurs Pascal, de Prince Albert, Legal de Saint-Albert, et Breynat, du Mackensie, et du R. P. J.-B. Lemius, Provincial du Nord.

Et puisque nos « Missions » ne parlent pas assez de cette belle œuvre confiée aux Oblats, voici l'occasion de dire un mot du pèlerinage de ce jour.

Nos lecteurs savent pourtant qu'il y a, au Cap, un chemin de Croix monumental. A 11 heures et demie, les pèlerins suivent pieusement les stations de la Voie douloureuse, pendant que le R. P. Boissonnault adresse aux fidèles des paroles appropriées à l'exercice du Chemin de la croix.

A une heure et demie, tout le monde prend part à la procession, en chantant et en priant. Au retour à l'église, où une estrade a été préparée pour leurs Grandeurs, le Révérend Père Lemius monte en chaire et, dit le Chroniqueur, tient cette affluence considérable suspendue à ses lèvres pendant une heure. Sa parole éloquente enthousiasme l'auditoire au point de faire éclater les applaudissements à plusieurs reprises.

Mgr Legal donna la bénédiction du Très Saint Sacrement, pour clore dignement cette belle journée.

VICARIAT D'ALTA-SASK.

Nouveau juniorat à Strathcona (Alta.)

Strathcona n'est séparé d'Edmonton, capitale de la nouvelle province de l'Alberta, que par le fleuve Saskatchewan. Le gouvernement provincial y fait construire une Université, et, dans le but d'y affilier des Collèges, il offre des concessions de terrains pour la construction d'établissements d'éducation à toutes les dénominations religieuses. Méthodistes et presbytériens y sont déjà établis. On peut être assuré que les catholiques sauront y prendre une place honorable.

La Congrégation, pour sa part, construit un juniorat dont l'achèvement s'annonce. Déjà sous la direction du R. P. Daridon, des élèves ont commencé leurs cours classiques et, dès qu'une place suffisante leur aura été préparée, une vingtaine de junioristes s'installeront dans la nouvelle bâtisse.

Nos « Missions » comptent bien renseigner leurs lecteurs sur cette œuvre, dont le succès intéresse beaucoup, non seulement les Vicariats d'Alta-Sask., mais encore la Congrégation entière.

Lettre du R. P. Julien Moulin au Révérendissime Supérieur Général.

Batoche (Sask.), 8 octobre 1910.
Mission de St-Antoine de Padoue.

Monseigneur et très révéré Père,

Je vous prie de m'excuser si j'ai été si longtemps sans vous écrire. Je suis le plus ancien du diocèse de Prince-Albert. Je suis arrivé à St-Boniface en 1858, et l'année sui-

vante je fus envoyé à l'Ile à la Crosse, pour remplacer Mgr Grandin qui se rendait en France pour se faire sacrer évêque par Mgr de Mazenod, notre vénéré Fondateur.

En 1858, St-Boniface n'était qu'une petite localité : la cathédrale, l'évêché, le couvent et la maison d'école, quelques maisons le long de la rivière et quelques fermiers qui cultivaient quelques arpents et qui chassaient la plus grande partie de l'année. Après mon arrivée à St-Boniface, j'allais chaque samedi à St-Norbert pour aider le R. P. Lestang. C'était à 9 milles de St-Boniface.

L'été suivant, je partais pour l'Ile à la Crosse, accompagné du R. P. Gascon qui se rendait au grand Lac des Esclaves pour remplacer le R. P. Grollier, qui devait se rendre à Good-Hope pour y fonder une mission. Quant à moi, en arrivant à l'Ile à la Crosse, j'y trouvai le R. P. Végreville qui me quitta pour se rendre au Portage la Loche pour y donner une mission aux engagés des berges et en même temps aux sauvages.

L'année suivante, je fus envoyé à Carlton, non pour y fonder une mission, mais y instruire quelques familles de ceux qui étaient engagés dans la Compagnie de la Baie d'Hudson. Je visitai ce poste trois fois pendant mon séjour à l'Ile à la Crosse. Il y avait environ 240 milles. Je fis à pied le trajet. Une fois, je m'arrêtai au Lac Vert, qui était un petit poste de la Baie d'Hudson.

Après avoir donné quelques missions au Portage la Loche, je fus envoyé au Lac Caribou en 1865, où je trouvai le R. P. Gasté. L'été suivant, je décidai de me rendre sur la terre des Mangeurs de Caribou. J'engageai deux sauvages pour me rendre à une place où j'espérais trouver plusieurs familles de Montagnais ; je partis le 23 juillet avec les deux sauvages qui étaient accompagnés de leur famille. Nous partions sans avoir de provisions pour le voyage : nous comptions sur la Providence qui ne nous a pas fait défaut. J'avais emporté un rets que je faisais tendre lorsque nous n'avions pas de canards. Le quatrième jour,

un sauvage tua un caribou ou renne. Tous en reçurent un peu.

Chaque jour, je pus dire la sainte messe. Le soir, nous disions le chapelet, et dans le jour j'apprenais la prière aux enfants. Comme on a fait imprimer des livres montagnais, la plupart savent lire et même écrire. Ils aiment beaucoup le chant ; ils aiment à chanter des cantiques. Vers le milieu d'août, nous vîmes un grand nombre de caribous, ce qui retarda notre voyage. Nous laissâmes les familles et je partis avec mes deux hommes.

Arrivés sur la place convenue, nous ne rencontrâmes aucun sauvage. Je fus obligé d'envoyer un de mes hommes qui rencontra la grande bande de sauvages, et je restai avec eux jusqu'à la Toussaint, faisant chaque jour une instruction ; le soir, on disait le chapelet ; pendant le jour, je faisais le catéchisme et réciter la prière aux enfants.

Nous partîmes pour le Lac Caribou le jour de la Toussaint et nous arrivâmes le 11 novembre, environ 400 milles de distance en partie sur les lacs, en partie sur le terrain, mais tout à la raquette.

Craignant d'abuser de votre complaisance pour me lire, je vous prie de vouloir bien me bénir.

Votre fils affectionné,

JULIEN MOULIN, *O. M. I.*

PROVINCE BRITANNIQUE

Travaux apostoliques.

Parmi les travaux apostoliques donnés par nos Pères missionnaires de la province britannique, nous avons à mentionner, depuis notre dernier numéro, les missions d'Omagh, d'Avoca, de Dublin (Francis Street), de Liverpool, (Holy Cross) et de Perth.

Sans entrer dans le détail de ces travaux, le R. Père T. Dawson qui nous les signale seulement, nous fait part de quelques observations intéressantes.

En présence des fruits abondants que produisent les missions, et les grandes consolations qu'elles procurent aux ouvriers évangéliques qui s'y dévouent, on sent plus vivement le regret de ne pouvoir multiplier ces saints exercices. Mais le moyen ? quand les missionnaires sont si peu nombreux, et que malgré tout leur dévouement, ils ne peuvent suffire à la tâche. Et en effet les RR. PP. Clarke et Matthews sont les seuls qui s'adonnent exclusivement aux missions. Ils sont aidés, il est vrai, par quatre autres Pères, les RR. PP. Mc. Sherry, Wilkinson, Scannel, Newman, mais ceux-ci qui ont déjà leurs occupations ne peuvent se livrer à ce consolant ministère que dans les cas urgents ou d'absolue nécessité.

La besogne est rude, note encore le R. P. Dawson, dans des paroisses de cinq mille, six mille, huit mille et jusqu'à douze mille âmes, où tout le monde profite de la mission et s'approche des sacrements. Qu'on juge, par ces chiffres, du temps qui doit être employé au seul ministère des confessions, sans pour cela négliger celui de la prédication.

En plus des missions proprement dites, les retraites prêchées dans le courant de l'année 1910 mériteraient une mention : dix retraites dans des couvents de religieuses, dont six de la Sainte-Famille ; deux retraites à des prêtres séculiers ont été données dans la maison d'Inchicore ; deux retraites aux Frères convers ; deux aux enfants des Réformatoires et trois aux enfants de Marie.

Puisque la moisson serait plus abondante encore, si les missionnaires étaient plus nombreux, demandons au Seigneur d'envoyer beaucoup d'ouvriers selon son Cœur.

Que ceci soit dit sans ravaler en rien le mérite des Pères de la province qui se dévouent au ministère paroissial. Ils déploient, eux aussi, le plus grand zèle pour le salut des âmes. Là où ils sont placés, leur travail n'est peut-être pas

moins méritoire ni moins fructueux que celui des missionnaires, puisque tous réalisent la devise de notre chère Congrégation : Pauperes evangelizantur.

VICARIAT DE L'ATHABASKA

Mission Saint-François Xavier.

Nouvelle et terrible épreuve : deux Frères convers noyés.

Une circonstance bien imprévue et aussi bien triste, hélas ! veut que j'écrive ces lignes. Il faut croire que le Bon Dieu nous aime car il vient de nous éprouver d'une façon bien douloureuse. Il y a mercredi huit jours, c'est-à-dire le 6 juillet, le feu nous détruisait notre petite buanderie avec tout ce qu'elle contenait. En moins d'une heure, tout était rasé. Nous nous sommes bornés à protéger notre maison d'école nouvellement bâtie qui se trouvait juste en face, et sur laquelle un vent violent poussait les flammes de l'incendie. Ce malheur bien lourd déjà pour notre pauvreté et bien difficile à réparer, étant donnés notre isolement et la difficulté des communications en cette saison de l'année, ne devait être pourtant que le prélude d'une épreuve bien plus lourde que le Bon Dieu nous réservait.

Le jeudi 30 juin, le Fr. Welsch, qui était venu bâtir la maison d'école en question, nous quittait pour reprendre le chemin de Saint-Bernard, lieu de sa résidence, accompagné du Frère Nicolas, qui devait revenir avec un groupe de sauvages partis pour le Petit Lac des Esclaves quelques jours auparavant. Les Frères nous quittèrent vers huit heures du matin et durent atteindre la rivière Boucane vers midi. Cette rivière se trouve à une vingtaine de milles

d'ici. On la traverse à gué pendant l'été, mais il faut la remonter à une certaine distance. Par une méprise qui devait leur coûter la vie, les deux Frères tentèrent de passer à un endroit très profond qu'on ne traverse qu'en radeau.

Le samedi 9 juillet, les sauvages étaient de retour du Lac. Ne voyant pas le Frère Nicolas, nous les interrogions pour savoir s'il n'était pas arrivé à Saint-Bernard et s'ils ne l'avaient pas vu :

— Non, nous répondirent-ils, nous n'avons vu personne sur le chemin, et les deux Frères ne sont certainement pas arrivés à la Mission. Nous avons vu seulement un cheval avec une bride, embarrassé dans une longue corde qu'il porte au cou.

Au signalement qu'ils nous donnèrent, nous reconnûmes le cheval du Frère Nicolas et il ne nous en fallut pas davantage pour soupçonner un malheur. Aussitôt, un certain nombre de sauvages partirent à la recherche des Frères et ne tardèrent pas à les trouver tous les deux, après quelques jours de recherches. On se hâta de les amener ici, et maintenant nos deux bons Frères reposent à l'ombre de la croix de notre petit cimetière.

Il est assez difficile de savoir comment a dû se produire l'accident, car il n'y avait aucun témoin. Cependant quelques détails recueillis de la bouche des sauvages permettent de reconstituer assez fidèlement les faits tels qu'ils ont dû se passer. C'était le Frère Welsch qui marchait le premier sur un cheval fort et vigoureux. Il avait déjà franchi à la nage, probablement la partie la plus difficile de la rivière, lorsque son compagnon arrivant au milieu du courant, ayant probablement peur, dut perdre l'équilibre et tomba dans l'eau. Libre de ses mouvements, le cheval put regagner la rive qu'il venait de quitter.

Alors le Frère Welsch dut tenter un suprême effort pour sauver son compagnon. Saisissant la longue corde dont il s'était muni pour attacher son cheval au campement, il la

jeta probablement au Frère Nicolas, qui déjà trop loin et en plein milieu du courant ne put la saisir.

Voyant l'inutilité de ses efforts, le Frère Welsch chercha alors à se sauver lui-même et à gagner la rive. Il y serait probablement arrivé, si son cheval ne se fût pris malencontreusement le pied dans la bride, en sorte que les mouvements qu'il faisait pour nager lui maintenant la tête sous l'eau, il finit par se noyer. Cheval et Frère allèrent échouer non loin de la rive, à un endroit peu profond où on les a retrouvés ensuite.

Quant au Frère Nicolas, emporté par le courant, il est allé que que milles plus loin où on l'a également retrouvé, ce qui nous a donné la consolation bien douce au milieu de notre douleur, de pouvoir au moins leur rendre les derniers devoirs.

C'est à moi qu'échut le triste honneur de leur faire leur cercueil et les croix à l'ombre desquelles ils reposent mainnant.

Voilà, mes bien chers frères, le double deuil qui est venu jeter un voile de tristesse bien épais sur notre petite mission du lac Esturgeon et sur le Vicariat tout entier. N'avais-je pas raison de vous dire que le Bon Dieu devait nous aimer beaucoup, puisqu'il nous éprouvait si fortement? Aussi, confiants dans sa bonté, nous allons nous courber amoureusement sous sa main, en faisant comme les bons soldats qui se serrent plus fortement lorsque la mort fait des brèches dans leurs rangs, en attendant que d'autres viennent prendre la place de ceux qui sont tombés.

En attendant vous ne refuserez pas de vous associer à notre deuil au moins par vos prières et vous aurez un petit souvenir pour les deux Frères que le Bon Dieu vient de nous prendre. Je leur avais donné la sainte Communion à ma messe avant leur départ. Il est à croire que cette communion leur a servi de viatique pour le passage dans l'éternité. Cependant cette douce assurance au milieu de

notre douleur ne nous exempte pas du devoir de la prière. Vous prierez donc pour eux et aussi pour nos Missions si cruellement éprouvées.

C'est pour nos « Missionnaires auxiliaires » plus que jamais le moment de nous venir en aide.

E. Jaslier, *O. M. I.*

Jubilé d'or sacerdotal du R. P. Le Doussal.

Le 23 juin 1910, la mission de la Nativité, Lac Athabaska, célébrait le jubilé d'or sacerdotal du R. P. Le Doussal, Supérieur de la maison.

Cette fête devait avoir lieu le 21, mais le bateau qui amenait les confrères ayant eu du retard, on attendit.

Là-haut, les grandes réunions sont si rares, qu'on peut noter celle-ci pour les générations présentes et celles à venir : un Evêque, dix Pères et neuf Frères. L'évêque, c'était Mgr Grouard, qui tenait à donner un témoignage d'estime au méritant Oblat et à honorer de sa présence la fête du jubilaire.

Autour du R. P. Le Doussal, venaient les RR. PP. Laity, Le Serrec, Le Treste, Falher, et Bocquené, tous comme lui, Bretons du pays de Vannes ; les RR. PP. Croisé et Riou, qui ne sont pas de Vannes, mais qui en sont presque ; en outre les Pères et Frères de la maison. Pour la circonstance, quelques Frères étaient venus du dehors. Et c'était bien juste, ils sont si souvent à la peine dans ces dures missions du Nord ! Le F. Larue, du Fort Résolution, Hémon, de Smith Landing, enfin, l'état-major du Saint-Joseph, bateau des missions, FF. Crenn, capitaine, Charbonneau, ingénieur et Cadoret Vincent, chef cuisinier sans second.

A 7 h., le jubilaire célèbre une messe solennisée, à laquelle Mgr Grouard assiste en *Cappa magna* et parle en cris, en montagnais et en français. Les sœurs qui se sont volontairement chargées de la parure de l'Eglise avaient pensé à

tout, sauf à dire combien d'heures elles ont retranchées à leur sommeil pour préparer ces ornements si beaux qu'on n'en vit jamais de plus beaux à la Nativité.

Une séance donnée par de petits Cris et de petites Montagnaises est un spectacle peu banal. Eh bien, c'est celui qui fut donné en l'honneur du jubilaire. Les bonnes Sœurs grises ont dû y consacrer plus de temps encore, plus de patience qu'aux décorations de l'église. La musique était de la fête : des morceaux à deux et trois parties, tout simplement ; et pour finir, un *Te Deum* enlevé avec beaucoup d'entrain.

On dit que ce fut très beau et que tout le monde revint émerveillé.

Mgr Grouard a remis au R. P. Le Doussal, une photographie du Saint-Père lui accordant la bénédiction apostolique.

Les gens « du pays de Vannes » lui ont offert un calice en or. Hélas ! la Bretagne — ou l'Athabaska — est si loin, les moyens de communication si défectueux que le calice n'est pas arrivé à temps.

Les gens du gouvernement lui ont fait cadeau d'une belle pipe. Le Père, après avoir eu le plaisir de la recevoir, aura encore celui de la donner, puisqu'il ne fume pas.

Enfin, le R. P. Falher lui a apporté, dans un toast vibrant, l'accent du pays breton, le souvenir des âmes de là-bas, l'assurance des prières de ses amis.

Disons seulement d'un mot que le bon Père Le Doussal méritait ces honneurs. Parti pour l'Athabaska, à 41 ans, après avoir exercé un ministère fécond en son « cher pays de Vannes », il a donné, depuis près de 25 ans qu'il est à la tête de cette mission, l'exemple constant des vertus du bon prêtre et du digne Oblat.

Ad multos annos !

Mission de la Nativité.

Lettre du R. P. J.-L. Riou.

Dès le lendemain de la fête du jubilé du R. P. Le Doussal, on commença à se séparer. Dans la matinée, Monseigneur partait pour le Fond du Lac avec le steamer du Traiteur et les gens du gouvernement; dans l'après-midi, le Saint-Joseph prenait le direction opposée pour se rendre à Smith's Landing : il allait y conduire le R. P. Laity, le R. P. Croisé, le R. P. Bocquené et le F. Larue; en même temps, il prenait une charge de planches pour l'église de Smith's Landing en construction. C'était une bonne occasion pour visiter cette mission qu'ils n'avaient jamais vue : les RR. PP. Le Serrec, Le Treste, Falher et votre serviteur prennent donc place sur le Saint-Joseph : un jour nous suffit pour descendre, et à 4 h. le samedi nous saluions la mission Sainte-Marie de Smith's Landing. Elle n'avait certes jamais vu autant de Pères à la fois : le soir même nous fîmes un triste pèlerinage : nous allâmes voir l'endroit où les RR. PP. Brémond et Brohan se sont noyés : une belle croix se lève maintenant sur le rocher en face de l'abîme qui les a engloutis.

Nous nous sommes ensuite dirigés vers les rapides : c'est quelque chose d'effrayant de voir ces eaux se précipiter avec fracas, se briser contre les roches avec un bruit assourdissant : passer dans ces rapides, c'est aller à la mort, et pourtant combien d'Oblats de Marie Immaculée y ont passé sans mourir. Il y a quelques années les RR. PP. Laity et Dupire et le F. Charbonneau quittaient la mission de la Nativité avec une provision de bois pour construire la mission Saint-Joseph de Résolution, au grand Lac des Esclaves. Ils avaient arrangé leur bois pour faire ce qu'on appelle dans le pays « un cajeu », sorte de radeau. Sur le bois de construction ils avaient chargé des paquets de bardeaux,

(ardoises en bois), des sacs de farine, etc, et puis, ils étaient montés eux-mêmes. On descendait le courant, aussi n'avaient-ils rien à faire. Après deux ou trois jours, ils se croyaient encore à une certaine distance de Smith's Landing; le brouillard était tellement épais qu'on ne voyait pas les rives. Cependant au moment où ils passaient en face de l'endroit où est maintenant la mission Sainte-Marie de Smith's Landing, une petite éclaircie permit aux gens de la place de les apercevoir. Ceux-ci se mettent à crier, et les Pères comprennent ces mots : Souna sa ille (il n'y a pas de vie pour vous) ; en effet, le courant les emportait dans les affreux rapides. Le F. Charbonneau veut tout d'abord arrêter cette masse qui se précipite vers l'abîme ; il saute dans une mauvaise petite embarcation, prend une corde attachée au radeau et s'en va vers la terre, mais la corde se trouve être trop courte, et, d'ailleurs, eût-elle été plus longue, le courant était trop fort, jamais il n'aurait réussi à arrêter cette grande masse. Le Frère était presque à terre, il pouvait se sauver facilement, mais soit irréflexion, soit héroïsme, voulant sauver les autres ou périr avec eux, d'un coup de pied il relance son embarcation au milieu du courant, et rejoint ses compagnons juste au moment de faire le saut périlleux. Tous ensemble, ils sautent dans le gouffre où ils auraient dû trouver la mort ; mais ils se cramponnent de leur mieux au radeau pour n'être pas emportés par les vagues. Autour d'eux, sacs de farine et paquets de bardeaux dansent et finissent par disparaître : le « cajeu » passe sous l'eau, qui le balaye d'importance ; cependant il reparaît à fleur d'eau et continue son chemin au milieu des rochers où l'eau se brise toujours en écumant. Les deux Pères et le Frère ont tenu bon, le radeau, qui était solidement assemblé, a résisté à tous ces chocs épouvantables. Ils arrivent bientôt à un endroit où trois chenaux se forment et dont celui du milieu aboutit à un gouffre immense et sans issue possible. Le radeau s'y engage. Les Pères et Frère durent pousser un cri de détresse vers Notre-Dame des Naufragés,

car, bientôt, le radeau remonte contre le courant, comme poussé par une main invisible, — et cela est en effet humainement inexplicable — puis il prend un autre chenal où il est bientôt arrêté par un écueil : les pauvres naufragés en profitent pour se mettre en sûreté sur une roche voisine qui est à sec ; de là ils embarquent dans leur mauvais petit esquif pour essayer d'atteindre la rive : après bien des dangers, ils réussissent enfin à mettre pied à terre. Pendant ce temps, le radeau continuait son chemin à travers les Rapides où il fut bientôt mis en pièces. Au fort, on était persuadé que Pères et Frère étaient morts, aussi quels ne furent pas l'étonnement et la joie de les voir arriver sains et saufs, bien que dans un piteux état, et n'ayant, pour tout habillement, que leur pantalon et leur chemise. Lorsque le courant fort les prit pour les conduire aux Rapides, ils étaient encore couchés et évidemment ils ne prirent pas la peine de s'habiller ; d'ailleurs, ils n'en eurent guère le temps. Le croirait-on ? Le P. Dupire avait sa pipe à la bouche et ne la lâcha pas. Il la garda jusqu'au bout, même pleine d'eau (cela est historique). Quant au dernier détail, c'est-à-dire que, dès que le Père fut à terre, instinctivement il prit une allumette, la fit craquer pour allumer sa pipe pleine d'eau : je pense que c'est un commentaire malicieux de ses compagnons.

Revenons aux rapides. En face de ces abîmes, on se demande comment il peut se faire qu'on ait passé par là sans y trouver la mort : l'explique qui voudra autrement que par une protection toute spéciale de la divine Providence ! Oui, il faut bien admettre qu'il y a une Providence toute spéciale pour les missionnaires : ces rapides ont plus de 24 kilom. de long, aussi tout ce qui s'y engage par le grand courant est irrémédiablement perdu.

Je continue donc. Le lendemain était un dimanche. Jamais la mission Sainte-Marie n'avait vu tant de Pères à la fois ; sept Pères, les annales de cette mission en garderont la mémoire, et il y eut grande solennité : Le R. P. Le

Serrec officia, le R. P. Falher prêcha en cris, premier sermon en cette langue dans cette mission, le P. Le Treste joua de l'harmonium et les autres enlevèrent avec entrain la Messe du 6e ton ; la petite chapelle était comble, car la plupart des sauvages étaient arrivés du large.

Arrivés si près du vicariat de Mackenzie nous ne voulions pas repartir sans faire une visite à ce vicariat de l'Extrême-Nord ; la mission du Fort Smith n'est qu'à 24 kilom. environ ; pour ce pays une telle distance ne compte pas. Le lundi matin, après avoir célébré nos messes, à 6 h. nous partions pour le Mackenzie ; Le R. P. Goury avait eu l'obligeance de venir nous prendre en « charrette » avec deux chevaux : la première partie du chemin était affreuse, nous rencontrions des bourbiers à chaque instant, l'autre moitié est meilleure. A 11 h. $\frac{1}{4}$ nous arrivions au Fort Smith où nous embrassâmes les FF. Michel et Barbier, après avoir déjà rencontré en chemin les FF. Legall et Bérens. Mgr Breynat voudrait faire du Fort Smith un grenier d'abondance pour le Nord ; mais la culture réussira-t-elle ? peut-être, avec la bénédiction du bon Dieu. Nous visitâmes le steamboat de la compagnie ; c'est le capitaine lui-même qui nous servit de cicérone. Bien que protestant fanatique, dit-on, il fut vraiment très gentil pour nous : il nous fit asseoir dans sa cabine, nous offrit un cigare et nous montra le livre qu'il lisait alors ; devinez quel est ce livre ? Je vous le donne en mille : « ce livre n'était autre que *Notre-Dame de Lourdes*, par Lasserre ; de plus, il lit à peu près tous les mois, nous a-t-il dit, *La foi de nos Pères*. C'est vraiment curieux ! !

Le lendemain matin nous revenions à la mission Sainte-Marie où nous arrivons vers 12 heures : on nous attendait pour partir ; aussi, un quart d'heure plus tard, nous remontions la rivière à toute vapeur. Le mardi, rien de nouveau, sinon le soir un nombre effrayant de maringouins dévorants. — Le mercredi, à 10 h. $\frac{1}{2}$, lorsque nous voulons arrêter, voilà notre steamboat qui s'échoue sur une roche ;

nous travaillons pendant une heure pour le remettre à flot, mais peine perdue ; enfin nous nous couchons : le lendemain matin, on décharge l'avant et on surcharge l'arrière ; alors quelques efforts suffirent pour déséchouer notre Saint-Joseph ; peu après nous rencontrons trois personnes parlant anglais qui se disent perdues ; elles nous demandent des renseignements et sont si contentes des renseignements donnés par le P. Le Treste, qu'elles lui serrent la main avec effusion en lui disant bishop par-ci, bishop par-là, et des « bishop », au moins longs comme le bras. A midi nous étions de retour. Hier, 2 juillet, 2 novices convers ont prononcé leurs vœux d'un an ; l'un part demain pour le Vermillon.

Bien cher Père et ami, je termine un peu à la hâte, car je suis encore indisposé. J'avais encore bien des choses à vous dire, mais je me propose de vous écrire avant la fin de l'été. Je continue à prier tous les jours pour vous, surtout au saint autel : la distance ne fait que rapprocher nos cœurs ; priez bien pour moi, je compte beaucoup sur vos prières.

J.-L. Riou, *O. M. I.*

VICARIAT DE LA COLOMBIE BRITANNIQUE

Le Cinquantenaire des Oblats.

Le 15 août dernier, les Oblats de Marie-Immaculée ont célébré le cinquantenaire de leur installation à poste fixe, à New-Westminster.

Mgr Mc Neil, archevêque de Vancouver, a chanté une messe solennelle dans l'église Sainte-Marie ; les Evêques de Seattle et de Victoria assistaient au chœur.

Le célébrant était assisté par le R. P. Welch, vicaire des

Missions, avec les RR. PP. O'Boyle et Le Chesne, diacre et sous-diacre. Les PP. Rocher, Salles, Michels, Tavernier, Choinel et Plamondon, se partageaient les autres fonctions à l'autel, ou près de Sa Grandeur, tandis que les RR. PP. Chirouse et Lejeune assistaient Nosseigneurs O'Dea et Mac Donald, et que le R. P. Connolly dirigeait le chant.

Remarqué dans la nombreuse assistance, quelques Pères Oblats et prêtres séculiers venus à New-Westminster, pour cette circonstance ; ainsi que les délégations de quatre Congrégations de religieuses.

Après le chant de l'Evangile, le R. P. O'Boyle, curé, adresse quelques paroles de bienvenue aux Prélats ; puis, Mgr O'Dea prononce, du haut de la chaire, un émouvant et éloquent sermon.

Sans qu'il ait eu besoin d'insister beaucoup sur l'objet de la fête, Mgr l'Evêque de Seattle compare l'état religieux actuel de ce pays à ce qu'il était, il y a 50 ans ; et reconnaît que ces heureux changements sont dus, après Dieu, au zèle de nos missionnaires. Au lieu de quelques brebis isolées, sans pasteur, il y a aujourd'hui 30.000 catholiques sous la conduite d'un archevêque et de 2 évêques ; les écoles chrétiennes se répandent partout. La conversion de 12.000 Indiens pour cette contrée à résolu la questions des Indigénes qui a causé tant de soucis au gouvernement des Etats-Unis. Ce travail ne s'est point accompli sans qu'il en coûte aux ouvriers apostoliques : ils ont enduré la faim, le froid, les fatigues et les dangers de toutes sortes. C'est parce qu'on veut priver l'Eglise de leur dévouement et de leurs services, qu'on persécute les Religieux dans les vieux pays.



Au banquet auquel assistaient les Prélats, le Clergé, et quelques hôtes de distinction, Mgr l'Archevêque de Vancouver remercia les Oblats, de leur attitude et de leurs travaux. De leur attitude : parce que dès l'arrivée du

nouveau pasteur, ils lui ont témoigné une affection que Sa Grandeur a voulu qualifier de « bonté ». De leurs travaux : En visitant son archidiocèse, Mgr Mc Neil a été frappé de voir combien la foi était profonde dans le cœur des Indiens, qui, de païens qu'il étaient, il y a 50 ans, sont devenus catholiques et bons catholiques.

A ces félicitations, Nosseigneurs de Seattle et de Victoria joignirent les leurs, ainsi que Mgr Mac Donald, agent du gouvernement pour les Indiens.

Lorsque après la bénédiction du Saint Sacrement, les invités se rendirent à un concert sacré, le premier ministre de la Province voulut, lui aussi, louer l'œuvre des missionnaires, tant au point de vue de la religion qu'au point de vue de l'enseignement dans les collèges et les écoles industrielles.

Comme bien on pense, les anciens missionnaires : les RR. PP. Fouquet, Chirouse, etc., ne furent pas oubliés dans les compliments adressés en cette belle journée.

Mais, parmi les anciens, il en est qui reposent au cimetière de Mission City. Le 16 août au matin, tous les Pères s'y rendaient pour assister à une messe de *Requiem* chantée par le R. P. Chirouse.

Extrait du Western Catholic.

VICARIAT DU KEEWATIN

Une lettre nous apprend que le sacre de Mgr O. Charlebois, évêque titulaire de Bérénice et vicaire apostolique du Keewatin, aura lieu le 30 novembre, fête de saint André, en l'église de l'Assomption, paroisse natale du nouvel élu. Mgr Langevin, archevêque de Saint-Boniface, sera le prélat consécrateur.

Dès le mois de janvier prochain, le nouveau vicaire apostolique commencera la visite du Vicariat confié à son zèle.

Voici le nom des Missions qui le composent actuellement :

Le Pas ou The Pas, P. O. Keewatin, Mission placée sous le vocable de Saint-François de Sales et qui sera la résidence de l'évêque. Il n'y existe même pas une tente pour le recevoir.

Saint-Joseph de Cumberland, Sainte-Gertrude du Lac Pélican, Saint-Pierre du Lac Caribou, Saint-Jean-Baptiste de l'Ile à la Crosse, Visitation du Portage Laloche et l'école Saint-Joseph du Lac Laplonge qui dépendaient jusqu'alors du vicariat d'Alta-Sask, section de Prince-Albert ; enfin la Mission Sainte-Croix de Cross-Lake et la résidence de Norway-House, qui faisaient partie de la province du Manitoba.

Quant aux limites géographiques précises, nous les empruntons aux « Cloches de Saint-Boniface ».

Limites du Vicariat apostolique de Keewatin.

Limite Sud : Commencer sur le quatre-vingt-onzième degré de longitude au point d'intersection de ce degré de longitude par la prolongation de la frontière de la province de Manitoba. Suivre vers l'ouest la latitude de la frontière nord du Manitoba jusqu'à la limite ouest de cette province.

Limite Ouest : De là, remonter vers le nord en suivant le prolongement de cette frontière ouest du Manitoba jusqu'à ligne qui divise les townships (cantons) cinquante-deux et cinquante-trois des arpentages officiels du Gouvernement Fédéral dans le nord-ouest du Canada.

De là, vers l'ouest, suivant la dite ligne des cantons cinquante-deux et cinquante-trois jusqu'à son point d'intersection avec le troisième méridien des susdits arpentages (lequel méridien correspond au cent sixième degré de longitude). De là dans une direction nord et suivant la dite

longitude jusqu'à la ligne qui sépare les cantons soixante et soixante et un. De là dans une direction ouest jusqu'au cent dixième degré de longitude ouest. De là vers le nord en suivant ce cent dixième degré de longitude jusqu'à la hauteur des terres ; puis suivant la hauteur des terres jusqu'au lac Walleston ; de là continuant dans une direction nord-est à travers le lac Walleston et suivant une série de lacs et de rivières, nommément la rivière Tlewiaza, et longeant cette dernière jusqu'à son point d'intersection avec le centième degré de longitude. De là vers le nord en suivant ce centième degré de longitude jusqu'au pôle Nord.

Limite Nord : Le pôle Nord.

Limite Est : Une ligne passant par le milieu des détroits ou sounds séparant le Canada du Groenland et englobant toutes les îles et territoires britanniques : 1° des canaux de Robson et Kennedy ; 2° du bassin de Kane ; 3° de la mer de Baffin ; 4° du détroit de Smith ; 5° du détroit de Davis.

De là dans une direction ouest par le milieu du détroit d'Hudson englobant en particulier les îles Salisbury, Nill, Nottingham, Bell, Coats et Southampton. Puis en droite ligne dans une direction sud-ouest jusqu'au cap Tatnam. Enfin, depuis le cap Tatnam la ligne frontière suit le quatre-vingt-onzième degré de longitude jusqu'au point initial, sur le prolongement de la limite nord du Manitoba.

VICARIAT DE CEYLAN (COLOMBO)

Mission de Kalutara.

Extrait d'une lettre du R. P. Herel. (Messager Nantais.)

Kalutara, 10 mai 1910.

Bien cher Monsieur le Chanoine,

Je viens vous accuser réception de la belle cloche que vous nous avez envoyée, et vous remercier sincèrement de

toute la peine que vous avez prise dans l'occasion. Elle est arrivée en parfaite condition, le 31 mars, et la grande fête de Notre-Dame de Lourdes, pour laquelle nous l'attendions, ayant été retardée et fixée définitivement au 3 avril, vous devinez si nos cœurs palpitèrent de joie, lorsque nous vîmes, dans le train, cette géante de la bonne nouvelle, car nous commençions presque à désespérer. Exactement trois jours et trois nuits pour lui préparer son clocher provisoire, et tout fut prêt pour le jour de la fête.

Puisque j'ai mentionné le nom de Notre-Dame de Lourdes, veuillez m'excuser de vous donner quelques détails sur les deux grandes fêtes que nous avons eues ici, à l'occasion du cinquantenaire de son apparition.

Je le dois aux âmes généreuses de Nantes qui m'ont aidé de leurs aumônes.

Le 8 décembre dernier, jour de la fête de l'Immaculée Conception, avait lieu la bénédiction de la statue et de la grotte de Notre-Dame de Lourdes.

Depuis un mois déjà j'avais fait imprimer en deux langues, cinghalaise et anglaise, et distribué dans tout le diocèse, 10.000 exemplaires d'une petite brochure contenant une notice historique sur Notre-Dame de Lourdes, le programme de la fête et quelques cantiques. Les journaux également avaient annoncé la fête comme devant être un grand événement. La statue avait été transportée préalablement dans une église de la Sainte Vierge d'une mission voisine située à cinq kilomètres de Kalutara. C'est là que Sa Grâce l'Archevêque de Colombo, accompagné de son Vicaire général, et de son Procureur général, et entouré de quinze Pères missionnaires, est allé la bénir solennellement.

Aussitôt s'est organisée une splendide procession de plus de 20.000 catholiques, telle que peut-être jamais, à Ceylan, on n'en avait vu de semblable. Tout le long du parcours (5 kilomètres), de chaque côté, la route était splendidement décorée de verdure et de drapeaux aux couleurs de la

Sainte Vierge, chacun voulant rivaliser de zèle ; puis de distance en distance, étaient placés des arcs d'une grande valeur avec peintures et inscriptions à la louange de Notre-Dame de Lourdes.

Dans le cortège, tout d'abord venaient, par ordre de missions, et rangés en deux lignes de chaque côté de la route, des milliers d'enfants portant chacun une oriflamme et chantant des cantiques, puis les femmes, dans le même ordre, récitant le chapelet à haute voix. Au milieu, tout le long, étaient disposées les croix des différentes églises et plus de trente belles bannières apportées de plusieurs parties de l'île, même du diocèse des RR. PP. Jésuites.

De distance en distance venaient de nombreux chœurs de chantres avec trois sociétés de musique, y compris la musique militaire du régiment de Colombo.

Venait enfin, portée par seize hommes sur un brancard richement décoré, la belle statue en fonte de Notre-Dame de Lourdes, faite à Paris, sur le modèle de la statue du couronnement à Lourdes.

C'était la Reine Immaculée venant prendre possession officielle du district de Kalutara, et suivie de près de 10.000 hommes en masse, récitant le chapelet et chantant des cantiques. Jamais je n'avais été témoin de tant d'entrain dans une procession. Les chants, la musique, le rosaire récité à haute voix, et sans respect humain, tout s'harmonisait à merveille.

Ah ! je vous assure, mon cœur battait fort en traversant cette immense procession de plus de deux kilomètres de long, au milieu de cette explosion de vraie piété.

Nos catholiques se sentaient forts et fiers et semblaient, par leur enthousiasme, vouloir le montrer aux innombrables bouddhistes réunis le long de la route, et se demandant, sans doute, ce que cela signifiait.

Quant la procession arriva à Kalutara, au milieu de ce concert de louanges à la Vierge, nous trouvâmes la place envahie par des milliers de bouddhistes et de protestants.

accourus pour être témoins de cette fête dont on avait tant parlé ces temps derniers. Monseigneur l'Archevêque bénit alors la Grotte et l'on monta la statue au chant de l'*Ave Maris Stella*, accompagné par les trois Sociétés de musique et chanté par cette foule immense entassée au bas et sur les flancs de la colline.

Notre Mère Immaculée est là maintenant, dominant la grande route, la ligne du chemin de fer, le lac et la mer pour bénir ses enfants qui peuvent si facilement la voir et la prier. La cérémonie se termina par le sermon et la bénédiction du Saint Sacrement donnée par Sa Grâce à la Grotte même. Que c'était beau ! Que c'était beau ! Telle est la réflexion de tous les Pères missionnaires présents et de tous les assistants, même de l'agent anglais et de sa femme, quoique protestants. En effet, la foi, la prière, les chants surtout, tout rappelait Lourdes et l'enthousiasme de ses pèlerins !

La nuit qui suivit cette fête, apparut une petite source d'eau limpide venant du même rocher où est située la grotte, mais un peu plus bas, presque à fleur de terre, où, dit-on, on n'avait jamais vu d'eau auparavant. Aussitôt, les gens considérèrent cette eau comme extraordinaire et on vint de tout côté en chercher, même des Indes. Pour moi je me tiens tout à fait sur la réserve et me montre encore plutôt indifférent. Cependant, voyant ce concours journalier de pèlerins et ce mouvement de piété filiale, je crus bon d'organiser une grande fête en l'honneur de Notre-Dame de Lourdes.

Monseigneur l'Archevêque consentit volontiers à venir la présider ; elle fut fixée aux 2 et 3 du mois dernier. La nouvelle s'en répandit comme une traînée de poudre et l'on organisa des trains spéciaux.

Cependant, les jours précédents nous étions un peu dans l'anxiété, car la pluie tombait sans répit. Le samedi 2, la pluie ne tombait pas, mais menaçait de plus en plus pour le soir, alors que nous devions avoir les vêpres solennelles

à 8 heures du soir, en plein air, à la Grotte. Vers 2 heures, arrivent tous les élèves du Grand Séminaire de Colombo et leurs professeurs. On voit arriver aussi, un à un, plusieurs Pères missionnaires, tous Oblats de Marie-Immaculée, et tous l'air joyeux, car ils viennent fêter leur Mère Immaculée. Il est 3 heures, quelques grains de pluie se font sentir, alors ces pauvres gens de venir exprimer leur anxiété aux Pères missionnaires présents. Ils se sont tant donné de mal pour préparer la fête ! A ce moment arriva mon voisin, le bon Père Millot, comme on l'appelle, un vrai Lorrain, un enthousiaste de Notre-Dame de Lourdes. Il est si connu qu'un grand nombre s'approchent de lui et, tout de suite, on lui parle de la pluie. Mais voilà que le bon Père commence à se fâcher. — « Qu'est-ce que vous venez me dire ? C'est incroyable, combien peu de foi vous avez ! Parler de la pluie maintenant ! Alors que nous allons célébrer la fête de Notre-Dame de Lourdes ! Vous ne vous rappelez donc pas qu'à la dernière fête du 8 décembre, nous sommes partis en procession à 2 heures de l'après-midi, en pleine chaleur, et que personne n'a eu besoin de mettre son chapeau ou de prendre son parapluie, car à ce moment même la sainte Vierge jeta comme un immense voile devant le soleil, et maintenant vous avez peur de la pluie ! Ne venez plus me parler de la sorte et allez faire votre travail. »

En effet, à 4 heures, quand Monseigneur arriva de la station, le soleil brillait déjà comme par enchantement. Le soir, pendant les vêpres, et la nuit les étoiles brillaient au firmament, et le lendemain matin pendant la grand'messe et le sermon, beaucoup auraient voulu que le soleil fût moins apparent. Chose curieuse, le dimanche soir vers 3 heures, quand tout fut fini, les trains spéciaux repartis, la pluie recommença, accompagnée de tonnerre. Que la Vierge de Lourdes soit bénie et remerciée !

Le samedi soir, aussitôt l'arrivée de Monseigneur, nous pûmes donc commencer le baptême de la cloche, ayant comme parrain et marraine, les donateurs de cette belle

cloche. Cela terminé, chacun voulut se donner le plaisir de sonner quelques coups, et nous nous retirâmes à la maison du missionnaire. Lorsque la nuit commença à tomber, tout-à-coup, l'église, la grotte, le jardin, la route, tout s'illumina à la lumière du gaz acétytene ; on se serait cru en plein jour. Un cercle de cette lumière entourait la statue et la faisait ressortir gracieusement dans sa niche. Les vêpres solennelles furent chantées par Monseigneur, entouré de vingt Pères missionnaires, tandis que les chœurs de chantres accompagnés par vingt-cinq instruments de musique alternaient en trois parties.

Les vêpres achevées, la cérémonie, inconnue ici, de la procession aux flambeaux, porta l'enthousiasme à son comble. Nous n'avions que 4.000 cierges à distribuer gratis, il en aurait fallu trois fois autant. Partie du haut de la grotte la procession descendit lentement les longs escaliers, qui conduisent à la route, puis tourna au bas autour de la colline pour remonter derrière la grotte par un chemin fait en serpentant peur éviter la pente trop rapide. Dès que les chants furent commencés, chacun se mit de la partie et en un instant on se fût cru réellement à Lourdes. Un des ministres protestants de Kalutara, ainsi que plusieurs de ses coreligionnaires, ont pris part à la procession, chapeau à la main et portant un cierge allumé. Puisse la Bonne Mère Immaculée changer le cœur de ces protestants, qui affichent si haut d'ordinaire leur dédain envers la sainte Vierge. Maintenant ils sont obligés de la voir et de la regarder, car sa statue qui domine la grande route est si belle et si attrayante !

La procession terminée avec le dernier *Ave*, eut lieu le feu d'artifice sur le bord de la mer, ainsi que l'exhibition d'innombrables bateaux de pêche magnifiquement illuminés avec des lanternes vénitiennes aux différentes couleurs, formant les dessins les plus variés. Du haut de la colline, où se trouvent l'église et la Grotte, c'était un spectacle vraiment féerique qui ne se termina qu'à minuit et demi.

Le lendemain matin, de très bonne heure, commença un peu partout la célébration des messes. Monseigneur l'Archevêque fut heureux de célébrer le premier la sainte Messe à la Grotte. Pendant les messes dites à la Grotte, les cantiques et le Rosaire se succédèrent sans interruption. Aussitôt l'arrivée du train spécial, qui déposa ses nombreux pèlerins au pied de la Grotte, car la ligne longe la route, commença en plein air à la Grotte la grand'messe avec assistance pontificale. Durant la messe, le Grand Séminaire fit entendre les douces mélodies du chant Grégorien. Après un sermon plein de chaleur et de piété sur Notre-Dame de Lourdes, cette immense assistance enthousiasmée chanta avec entrain durant la bénédiction du Saint Sacrement. On se sépara sur un dernier *Ave maris Stella*, air de Lourdes, accompagné par les instruments de musique.

Chacun s'en alla après une dernière prière à la Vierge de Lourdes, se promettant bien de revenir souvent la prier de nouveau au milieu de cette atmosphère de piété que l'on respire ici.

Pendant que j'écris cette lettre je reçois un avis m'annonçant l'arrivée dans quelques jours d'un train spécial amenant ici 700 pèlerins. C'est le premier pèlerinage particulier. Puissent-ils se multiplier, et daigne la Vierge Immaculée attirer de plus en plus ses enfants aux pieds de sa Grotte et leur distribuer en abondance ses faveurs célestes !

Agréez, Monsieur le chanoine, mes sentiments d'entier dévouement en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

HÉREL, *O. M. I.*

VICARIAT DE CEYLAN (JAFFNA)

Lettre du R. P. Veyret, O. M. I., au R. P. J. Collin, Vicaire des Missions.

Mannar, 11 septembre 1910.

Mon Révérend et bien Cher Père,

La principale nouvelle que j'ai à vous annoncer c'est que nous avons eu la visite de Monseigneur, les 17 et 18 août, et les 8 et 9 septembre.

Je continue l'étude du tamoul, mais bien lentement. Depuis plus d'un mois et demi, le R. Père Supérieur étant allé résider à Pallimoonay, je suis obligé, en son absence, de m'occuper de bien des affaires. De plus, la charge d'économe que vous avez bien voulu me confier, me cause parfois bien des tracas.

Malgré tout, je suis content. Durant ces derniers temps, l'amélioration dans l'état de ma santé s'est accentuée de plus en plus, et j'espère que la saison des pluies ne sera pas trop mauvaise pour moi.

Je m'occupe, autant que possible, des enfants ; mais ce n'est pas chose aisée. Du moins, j'ai fait apprendre les prières pour servir la sainte Messe, à plusieurs d'entre eux. J'en prépare trois ou quatre nouveaux. Patience et longueur de temps et, surtout, grâce du Bon Dieu feront réussir mes efforts, j'espère... Si je savais un peu plus de tamoul, j'aurais moins de difficultés ; mais, je dois encore apprendre. Je m'occupe également de l'hôpital et vais le visiter au moins chaque semaine. En ce moment-ci, il y a plusieurs malades venus de Taleymanar ; aucun n'est en danger. Il y a également un bon nombre de païens parmi les malades. Durant les derniers 15 jours, j'ai fait 8 mariages, et, pour

les préparer, cela m'a demandé parfois du temps. L'un de ces mariages a été l'occasion, pour le futur, de se faire catholique. J'ai donc eu à instruire ce « mâpullé » (fiancé) : mais, comme il ne savait pas lire, la chose n'était pas facile. Enfin, je lui ai enseigné les prières essentielles. Rien de superflu : il sait juste le nécessaire. Il m'a bien promis de revenir et m'a laissé un gage ; mais, ici comme partout, le proverbe est connu : promettre et tenir font deux.

Dimanche dernier, j'ai également baptisé un jeune homme de 18 ans. Celui-ci était bien préparé, je crois. Il sait bien les prières et même le catéchisme. Il est venu de Jaffna pour travailler à la ligne du chemin de fer. Je vais le préparer, durant cette semaine-ci, à la confession et probablement aussi à la première communion.

Il y a aussi un autre païen qui a commencé à apprendre ses prières ; il ne pourra pas être admis au baptême avant le mois prochain.

Vous voyez, mon Révérend et bien cher Père, que je ne reste pas « soumma » (oisif) ; mais, je regrette de ne pouvoir étudier davantage soit le tamoul, soit l'anglais, soit la théologie. Que faire ? Daigne le Bon Dieu bénir mes efforts ! — Inutile de dire que je ne vous oublie point et prie pour vous. En retour, veuillez me bénir et me croire

Votre fils tout dévoué en N.-S. et M. I.

H. Veyret, O. M. I.

P.-S. J'ai demandé des scapulaires un peu partout ; mais, je n'en ai point encore reçu. Je me hasarde donc à faire une demande. Si vous pouviez trouver une âme charitable qui m'en envoie une grosse ou au moins quelques douzaines, je vous en serais bien reconnaissant. J'ai quelques chapelets, mais pas de scapulaires. « Petite et accipietis. »

VICARIAT DE NATAL

Lettre du R. P. Barret au Révérendissime Supérieur Général.

Le jour de la fête de l'Immaculée Conception, le R. Père Barret célèbrera le 60e anniversaire de son Oblation perpétuelle, prononcée le 8 décembre 1850.

Voici la lettre qu'il adressa à Monseigneur le Supérieur Général, et à laquelle nous ne voulons pas changer un mot :

Maris Stella Convent,
29 août 1910.

« Monseigneur et Bien-Aimé Père,

« Comme je ne doute pas que Votre Grandeur ne soit maintenant à Rome et au sein de la Famille, je suis sûr que ces lignes vous parviendront sans encombre. Je n'ai pas oublié que c'était, hier, la saint Augustin, par conséquent votre fête, qu'ont eu le bonheur de célébrer ceux de nos Pères et Frères qui étaient autour de votre personne. Voici la 59e année que je souhaite à mon bien-aimé Père, (à partir de Mgr de Mazenod qui m'a ordonné, à celui qui lui succédait) mes meilleurs et plus ardents vœux de sainte et heureuse fête. Veuillez, Monseigneur, l'accepter à votre tour et me bénir.

« La maladie me retient encore et me retiendra longtemps, au couvent de Maris Stella, dont la supérieure, Mère Léonide, s'est constituée ma garde-malade. Elle remplit ses soins avec le plus affectueux dévouement, autour de ma personne ; c'est un grand soulagement que, dans mes 85 ans, la Providence m'offre les soins d'une personne aussi bonne

qu'intelligente. Je dois dire que, grâce à elle, j'ai, au moins deux fois, évité la mort dont on me croyait menacé, tant elle veillait autour de moi, à chaque instant et dans les plus petits détails qu'une autre n'aurait pas prévus.

« Je tiens à vous faire connaître un détail qui pourrait autrement vous échapper ; c'est que si je vis le 8 décembre prochain 1910, j'aurai atteint ma 60e année de ma *profession religieuse*, c'est-à-dire, que je célébrerai *mon jubilé de* DIAMANT ; j'ai fait mon Oblation en 1850. Je compte sur vos prières d'une façon toute spéciale au saint Sacrifice, et une bénédiction de choix, et aussi une lettre qui sera une grande consolation pour moi, votre fils spirituel.

« La fatigue m'empêche de prolonger cette missive.

« Je finis donc en vous souhaitant toutes les grâces, tous les succès qu'ambitionne votre cœur de Père et d'Evêque dans la position si nouvelle et si lourdement responsable où la volonté de Dieu et celle du Chapitre général vous ont placé.

« Veuillez bien croire à mon affection la plus filiale et au dévouement le plus complet avec lesquels, je suis,

« Monseigneur et bien-aimé Père,

« Votre fils tout obéissant en J.-C. et M. I.

« J. BARRET, *O. M. I.* »

En réponse à cette lettre, Monseigneur a demandé au Saint-Père une bénédiction apostolique pour le jubilaire. Sa Sainteté, avant de signer la formule ordinaire, daigna y ajouter, de son auguste main, l'expression de ses félicitations et de ses vœux.

Ad multos annos !

VICARIAT DU SUD DE L'AFRIQUE

VICARIAT APOSTOLIQUE DE KIMBERLEY

Le R. P. Lenoir célèbre son 50e anniversaire d'ordination sacerdotale (1860-1910).

Le matin du 21 juillet 1910, une foule compacte de fidèles se pressait dans l'église Sainte-Marie de Kimberley qui avait peine à la contenir. La grand'messe était célébrée par le R. P. Lenoir, assisté des PP. Morin et Kempf comme diacre et sous-diacre, en présence de Mgr Gaughren assistant pontificalement au trône avec M. Dunne, prêtre séculier, et le R. P. Hecht comme diacres d'honneur. Le R. P. Porte, vicaire des missions, remplissait les fonctions de prêtre assistant de Sa Grandeur, et le P. Durand celles de maître de cérémonies. L'éclat de la fête était encore rehaussé par la présence de Mgr Miller, venu de Johannesburg, et de Mgr Mac' Sherry, de Port-Elisabeth. Outre les Oblats déjà nommés, étaient aussi présents les PP. Gutfreund et Tournellec, du vicariat de Kimberley, et le R. P. Murray, venu de Natal, ainsi que plusieurs prêtres séculiers.

Après le premier Evangile, le sermon fut donné par Mgr Mac' Sherry qui, en termes éloquents et pleins d'à-propos, esquissa à grands traits la longue et fructueuse carrière du vénérable jubilaire. Il fit ressortir la grandeur de sa vocation à la vie religieuse, au sacerdoce et à l'apostolat. Avant d'exercer cet apostolat dans le sud de l'Afrique, le R. P. Lenoir déploya les ressources de sa charité et de son zèle à remplir le plus humble ministère auprès des habitants des plus pauvres quartiers d'une des plus grandes cités d'Angleterre (Liverpool). Il fit preuve d'une abnégation et d'un dévouement sans bornes, à une époque où des épidémies, telles que la fièvre typhoïde, la petite vérole et

le choléra, décimaient cette population infortunée. L'intrépide missionnaire, qui ne craignait pas d'exposer sa vie tous les jours et à toute heure, fut lui-même atteint de la fièvre typhoïde. Il dut prendre place à l'hôpital parmi ses chers malades et fut bientôt réduit à un état désespéré. Il n'attendait plus que la mort ; mais la mort ne vint pas : Dieu avait sur lui d'autres desseins. Il recouvra la santé et continua, avec la même abnégation, à assister ses chers malades et à se dévouer à toutes les œuvres du ministère sur cet humble théâtre, jusqu'au jour où la voix de Dieu, par l'organe de ses supérieurs, l'appela au Sud de l'Afrique. Tous savent ce qu'il y a fait ; mais tout cela n'est bien connu que des anges du ciel qui ont été les témoins de ses travaux, de ses fatigues, de ce qu'il a souffert dans ses voyages, de son zèle à annoncer la parole de Dieu et à pourvoir aux besoins spirituels de tous ceux avec lesquels il se trouvait en contact, et enfin de sa charité à consoler tous les malheureux en détresse. Il ne s'épargna jamais lui-même, et l'ardeur d'un zèle que rien, pas même la perspective d'une mort imminente, n'a pu ralentir, n'a point cessé d'animer sa vie sacerdotale pendant un demi-siècle. Les catholiques du Sud de l'Afrique ne pourront jamais assez remercier Dieu de leur avoir donné de tels prêtres et de tels missionnaires, ni assez reconnaître l'inappréciable service que leur ont rendu leurs frères d'Europe en les leur envoyant.



Le soir, réunion à l'Hôtel de Ville sous la présidence de M. Georges Beet (un des catholiques les plus éminents de Kimberley) pour *fêter* le vénérable Jubilaire. Cette réunion, composée d'un millier de catholiques et d'amis appartenant à d'autres dénominations, est encore honorée par la présence de NN. SS. Mac' Sherry, Miller et Gaughren, des RR. PP. Porte, Murray, Morin, Kempf, Gutfreund, Durand, Tournellec et Vialard, de plusieurs prêtres séculiers, de la

plupart des professeurs du Collège des Frères des écoles chrétiennes, et de plusieurs notabilités de la ville, parmi lesquelles se distingue le colonel D. Harris. Après un programme musical parfaitement rendu et la lecture de plusieurs lettres de félicitations envoyées par des laïques de marque et par les Pères Oblats O' Reilly, de Bloemfontein, Miller, de Kronstad, et Ogle, de Johannesburg, le président adresse à l'assemblée un petit discours d'introduction.

Il rappelle qu'il a connu le P. Lenoir pendant 30 ans, toujours actif et dévoué au service de l'Eglise, toujours bon et bienveillant envers tous, sans exception, toujours plein d'énergie et d'esprit d'initiative, ne s'épargnant jamais lui-même et ne reculant jamais devant une tâche à accomplir, en un mot, toujours le digne ministre de Dieu. Il termine en disant que s'il convient d'honorer ceux qui le méritent, tous ceux qui font partie de cette réunion ont été bien inspirés de venir honorer le R. P. Lenoir, car il en est digne à tous égards.

M. Georges Beet présente ensuite au héros de la fête une adresse artistiquement décorée et conçue en ces termes :

Au R. P. Hilaire Lenoir, O. M. I.

« Rév. et Cher Père,

« Nous, catholiques de ce vicariat, nous sommes heureux « de profiter de l'occasion de votre jubilé sacerdotal pour « vous offrir nos plus cordiales félicitations et vous donner « une nouvelle assurance de notre affection. Nous reconnaissons « en vous toutes les véritables qualités d'un « homme, d'un digne prêtre et d'un religieux exemplaire. « Nous apprécions les nobles efforts que vous avez faits « pendant la longue durée de votre ministère tout de « dévouement, pour servir les intérêts de votre divin Maître « et promouvoir le bien-être de notre peuple. Ceux d'entre « nous qui ont eu le bonheur de se trouver dans la sphère

« de votre douce influence, sont forcés de s'écrier : « En « voici vraiment un qui a passé en faisant le bien autour « de lui. » Quand nous passons en revue les services que « vous avez rendus à la religion, nous sentons que nous « n'avons pas de termes pour exprimer la grandeur de ces « services. Ce que nous ne craignons pas de dire, cepen- « dant, c'est que, quoique un grand nombre de prêtres « zélés et dévoués aient illustré ce premier demi-siècle « d'existence du catholicisme dans ces régions, le nom du « P. Lenoir brille d'une spéciale splendeur parmi les plus « éclatants. Nous reconnaissons que votre carrière au milieu « de nous a rehaussé les nobles traditions catholiques de la « grande nation missionnaire à laquelle vous appartenez. « Nous ne dirons rien de plus. Notre fervente prière aujour- « d'hui sera offerte à Dieu pour qu'il daigne vous conserver « longtemps encore et répandre sur vous ses meilleures « bénédictions. »

Signé au nom des catholiques de ce vicariat, à Kimberley, le 14 juillet 1910.

Mgr Gaughren se lève ensuite pour rendre témoignage à l'abnégation et au dévouement que le R. P. Lenoir n'a cessé de montrer dans l'accomplissement de son ministère dont la durée, quoique longue d'un demi-siècle, ne compte cependant que des jours bien remplis.

Au nom des signataires de l'adresse, M. Harrison remet au R. P. Lenoir une bourse remplie de pièces d'or (150 L. S. approximativement).

NN. SS. Mac' Sherry et Miller payent aussi un juste tribut à la réputation du R. P. Lenoir, dont le nom est vénéré dans tout le Sud de l'Afrique.

Enfin, le colonel Harris, bien que non catholique, se lève à son tour pour rendre hommage au dévouement et à l'inépuisable charité du P. Lenoir. En le voyant marcher à pied, de maison en maison, dans les rues de Kimberley, partout où il y avait quelque malade à visiter ou quelque détresse à soulager, il n'avait pu que l'admirer. L'assemblée à

laquelle il a l'honneur de parler et qui est composée non seulement de catholiques, mais encore d'amis appartenant à d'autres confessions religieuses, qui ont eu à cœur de députer leurs plus dignes représentants, cette assemblée, dit-il, est la preuve la plus évidente et la plus imposante de l'estime universelle dont jouit le P. Lenoir à Kimberley. Le colonel termine en communiquant un message de Mme Harris qui s'unit à lui pour offrir ses plus cordiales félicitations au vénérable jubilaire avec le sincère souhait de le voir, pendant de longues années encore, continuer sa belle œuvre à Kimberley.

En réponse à ces adresses, le R. P. Lenoir dit d'abord qu'il lui est impossible d'exprimer les sentiments qui remplissent son cœur, à la vue de la magnifique réception qui lui a été accordée, en présence de trois évêques, de tant de prêtres et d'un nombre si considérable d'amis. Il sent bien qu'il ne mérite pas d'être l'objet d'une pareille manifestation ; il s'en réjouit néanmoins, parce qu'elle a pour but d'honorer le sacerdoce dont il est membre et parce qu'elle fera revivre le souvenir si cher des dignes prêtres qui, depuis l'ouverture des mines de diamant, sont venus pourvoir aux besoins spirituels des catholiques, et contribuer, dans toute la mesure possible, au bien-être de tous les habitants de cette région si pleine d'activité.

Le P. Bompart a été le premier à aller les visiter. Il a été suivi de près par le P. Hidien qui, non content de les visiter, établit sa résidence au milieu d'eux. Quelques-uns se rappellent comment, à une époque où une épidémie de fièvre commençait à exercer ses ravages, le P. Hidien organisa un hôpital avec des tentes, et consacra son temps à l'assistance des malades, jusqu'à ce que lui-même tombât victime de son zèle. Ils se rappellent aussi comment ce pauvre malade de Bultfontein qui souffrait d'ulcères et de plaies profondes où les vers se formant sans cesse lui causaient d'indicibles tourments, fut soigné par le P. Hidien. Deux fois par jour, il lavait ces ulcères et pansait ces plaies ;

mais lorsque, martyr de la charité, le P. Hidien eut succombé, il était navrant d'entendre ce pauvre malade l'appeler à son secours.

Un autre zélé missionnaire, le P. Le Bihan, vint remplacer le P. Hidien. Vous ne pouvez oublier combien ce bon prêtre a travaillé pour vous, ayant, chaque dimanche, à officier dans deux localités différentes et à porter lui-même sa petite chapelle avec les objets nécessaires pour la sainte Messe, de l'une à l'autre de ces stations, sans reculer devant la distance qui les sépare.

Vous avez eu aussi, pendant quelque temps, le P. Walsh, dont le nom est en vénération auprès de tous ceux qui ont eu le plaisir de le rencontrer. Il était toujours prêt à assister indistinctement quiconque se trouvait dans l'embarras ou la détresse, sans tenir compte de sa propre commodité ou de ses besoins. Aussi, sa tombe, telle que vous la voyez dans le vieux cimetière, est-elle le monument de la reconnaissance.

Il y a 32 ans (1878) que Mgr Jolivet de Natal l'envoya lui, P. Lenoir, à Kimberley. Si des églises et des écoles ont été construites, il ne peut s'en attribuer le mérite. Il est venu au milieu d'eux sans autre chose que sa bonne volonté ; mais, il a rencontré des âmes bonnes et généreuses qui l'ont aidé de tout leur pouvoir. C'est grâce à elles, qu'il a pu réaliser ces travaux et élever ces constructions : à elles donc le principal mérite. Dans leurs rangs prirent place et ces dignes dames qu'ils ont connues toujours si dévouées à organiser des bazars et ventes de charité, et tout le bon peuple de Kimberley.

Il avait avec lui un ami aussi fidèle que dévoué, qui, pendant 4 ans, c'est-à-dire tant que dura la construction de l'église et des écoles, lui fut du plus grand secours, le secondant dans toutes ses entreprises et exécutant fidèlement tous ses plans : c'était le bon et saint P. Schoch.

Il ne peut manquer de payer un tribut de louange et de reconnaissance à la mémoire du regretté Mgr Anthemy

Gaughren à qui les mines de Kimberley et de Beaconsfield sont redevables de deux magnifiques et très utiles institutions : la maison de Nazareth, où des Sœurs se dévouent au soin des orphelins et des vieillards dépourvus de secours, et le collège des Frères des Ecoles chrétiennes, qui ne le cède à aucun établissement de ce genre, dans tout le Sud de l'Afrique.

Enfin, ils ont au milieu d'eux et leur bon et dévoué premier pasteur (Monseigneur le Révérendissime vicaire apostolique) et des prêtres zélés qui font honneur au sacerdoce. Ce sont là des faveurs inappréciables pour lesquelles il convient de rendre à Dieu les plus vives actions de grâces.

Le P. Lenoir ne doute pas qu'ils s'unissent tous à lui pour remercier Dieu des grâces innombrables qu'Il lui a accordées pendant ce demi-siècle ; mais la pensée qu'il aura à en rendre un compte sévère, le remplit de crainte. Eux, ses amis, ont trop fait pour lui, beaucoup plus qu'il ne mérite. Ils se sont laissé entraîner trop loin par leur bon cœur, dans la manifestation de leurs sentiments d'affection et de reconnaissance, il ne leur en est pas moins reconnaissant, et leur demande de lui continuer le secours de leurs prières.

Ses meilleurs remerciements sont dus à leur bon Evêque qui s'est fait l'organisateur de cette fête si agréable et si bien réussie, à tous les Messieurs qui ont eu pour lui des paroles si aimables, à LL. GG. Mgr de Port-Elisabeth et Mgr Miller, aux Membres du comité d'organisation, aux généreuses Dames qui leur ont fourni tant de bonnes choses, enfin à ses nombreux amis qui ont voulu honorer de leur présence cette inoubliable soirée. Il souhaite et il espère qu'ils se rencontreront tous, sans exception, dans un monde meilleur où, mis en possession du vrai bonheur, ils célébreront un jubilé éternel.

Le vénérable jubilaire conclut, en signalant à leur attention la nécessité de réparer la tour de l'église. Ils l'ont fait riche ce soir : le moins qu'il puisse faire est de remettre cet

argent à Monseigneur, pour l'exécution du travail nécessaire. Alors, au milieu des applaudissements de l'assistance, le R. P. Lenoir remet à Mgr Gaughren la bourse qui lui avait été offerte.

Du *Diamond Fields Advertiser.*

VARIÉTÉS

VICARIAT DE LA CIMBÉBASIE

Essais de fondation d'une mission parmi les Ovambo.

Par le R. P. Filliung, *O. M. I.*

Prologue.

C'est au mois de novembre 1896 que les missionnaires Oblats de Marie Immaculée, les RR. PP. Herrmann et Filliung, et le frère convers Havenith, mirent le pied sur le territoire de la colonie allemande du Sud-Ouest africain.

Ordre leur avait été donné par le T. R. P. Soullier, supérieur général, de s'installer d'abord à Windhuk, capitale de la colonie, pour y missionner les colons allemands et les soldats.

Arrivés à Swakopmund, le 5 novembre 1896, ils y rencontrent le R. P. Schoch, préfet apostolique du Transvaal, qui revenait de l'intérieur de la colonie où il s'était rendu sur l'ordre de la Propagande, afin d'explorer le pays en vue de la fondation de missions.

Le gouvernement allemand ayant assigné aux missionnaires Oblats de Marie Immaculée la partie nord-ouest de

la colonie, pour l'établissement et la zone d'influence des missions catholiques, le R. P. Schoch était allé tout d'abord visiter le capitaine ovambo d'Ongandjera. Il fut convenu entre eux que le R. P. Préfet enverrait des missionnaires l'année prochaine et que le capitaine viendrait avec quelques-uns de ses sujets à leur rencontre.

Premier essai : R. P. Herrmann, préfet apostolique (1897).

En avril 1897, les missionnaires avaient terminé leur maison-chapelle en tôle à Windhuk. Le R. P. Herrmann, pro-préfet, fit les derniers préparatifs, acheta trois chevaux et partit le cœur rempli d'espérance de pouvoir fonder bientôt une mission parmi les Ovambo. Sur l'avis du gouverneur, Leutwein, le R. Père pro-préfet prit le chemin d'Okahandja, Otyimbingue, Swakopmund, Omaruru, Outjo, afin d'évangéliser sur son passage les soldats catholiques qui se trouvaient casernés dans ces localités.

Tout alla bien jusqu'à l'arrivée du Père à Watterberg, residence du fameux capitaine herrero Kambazembi. Exténué de tant de marches forcées, le Père tomba sérieusement malade de la fièvre noire. Grâce aux bons soins du missionnaire protestant, M. Eich, mais surtout, grâce à l'énergie intrépide du Père qui avait rayé le mot fatigue de son dictionnaire, il remonta à cheval et gagna Outjo, petite garnison de soldats. Le capitaine von Estorff, commandant la garnison, invita aimablement le Père à prendre un peu de repos et à remplir son ministère auprès des soldats. Le P. Herrmann se prêta de grand cœur à l'accomplissement des devoirs religieux de tous les catholiques, mais quant à se reposer, il n'entendait point de cette oreille. Son devoir accompli, en deux jours, il avait hâte de remonter à cheval pour rencontrer le capitaine Owambo à Ongandjera. Il se disposait donc à quitter Outjo, quand son « boy » lui dit

en haussant les épaules. « Père, tu veux partir, mais tes chevaux sont malades de la sterbe (1). » — Il fallait attendre! Deux des chevaux périrent, le troisième fut attaqué par la terrible maladie. Que restait-il à faire ? Hélas ! dans l'impossibilité de se procurer d'autres chevaux ou un véhicule qui l'eût conduit jusqu'à Ongandjera, le pauvre Père dut revenir sur ses pas, triste, fatigué à n'en pouvoir plus, mais non découragé et conservant l'espoir de recommencer, au nom du bon Dieu, ce voyage chez les Ovambo où tant de pauvres âmes attendent l'envoyé du ciel.

Deuxième essai du R. P. Herrmann (1899).

A la fin d'octobre de 1898, la mission de Windhuk comptant deux Pères de plus, le R. Père pro-préfet songea à faire une nouvelle tentative pour la fondation d'une mission vers le nord-ouest parmi les Ovambo.

Au mois de mai 1899, il partit dans le sud de la colonie acheter chez un fermier un attelage et des bœufs, attendu que ce mode de transport est bien préférable, pour le pays, aux voyages à cheval. De retour à la mission de Windhuk, le R. P. Herrmann, qui ne voulait négliger aucune précaution, fit vacciner ses bœufs, afin de les prémunir contre les atteintes de la peste. Peine perdue : tout l'attelage périt de la terrible maladie. La perte était énorme pour nos faibles ressources ; elle était irréparable pour le moment, puisque la caisse du pro-préfet se trouvait complètement vide.

Cette seconde épreuve était d'autant plus dure que plus ardents étaient les vœux du personnel de la mission de Windhuk de fonder une mission pour les pauvres indigènes.

Il fallait donc recommencer.

(1) La sterbe est une maladie qui, chaque année, pendant la saison des pluies, fait de grands ravages parmi les chevaux.

Troisième essai :
RR. PP. Herrmann et Nachtwey (1900).

Sur ces entrefaites, on apprit que le gouverneur Leutwein préparait une expédition militaire dans le nord-ouest de la colonie où les indigènes se refusaient à la déclaration et à la marque officielle de leurs fusils.

Dans une entrevue avec le gouverneur, celui-ci se prêta volontiers à ce que le R. Père pro-préfet l'accompagnât lui et sa troupe en qualité d'aumônier militaire.

Le R. P. Herrmann fit donc ses préparatifs pour la troisième fois, acheta, à un prix énorme, un nouvel attelage de bœufs et s'en alla en octobre 1900, accompagné cette fois du R. P. Nachtwey, tenter le troisième essai de fondation d'une mission chez les Ovambo.

Tout alla bien jusqu'à Otavifontein, place de mines de la « South-West Africa Compagnie ». Mais là le terrible fléau de la Rinderpest, peste des bestiaux, s'abattit soudain sur les bœufs et en enleva la plus grande partie.

N'y aura-t-il pas moyen d'arriver à Ongandjera? Ou bien faut-il voir dans ces malheurs les efforts désespérés du diable qui enrage de ce qu'on va lui enlever les âmes qu'il tient captives?

Profondément attristés de tous ces échecs, les Pères durent reprendre le chemin de Windhuk où ils arrivèrent pour Noël. Ne se demandaient-ils pas, dans l'affliction de leur cœur, s'ils ne devraient pas renoncer à l'entreprise? si le bon Dieu, après toutes ces épreuves, ne les couvrirait pas un jour de sa protection toute-puissante? Oui, ils espéraient quand même que le divin Sauveur des âmes serait malgré tout connu, aimé, servi par une florissante chrétienté au pays des Ovambo.

Quatrième essai : RR. PP. Biegner, Filliung, Hermandung. Frères Convers : Bast et Reinhardt (12 janvier 1903).

A la suite des pertes occasionnées par les trois premières tentatives et des sacrifices énormes que la mission avait consentis au prix d'efforts qui l'avaient épuisée ; vu les difficultés graves et nombreuses du voyage, avec ses dangers que les précautions les plus sages n'avaient pu conjurer ; sacrifices, pertes et prodiges de courage qui, pratiquement, n'avaient abouti qu'à trois échecs successifs, plus douloureux l'un que l'autre, on ne pouvait songer de sitôt à préparer une quatrième expédition dans le même but.

Certes, ce n'était pas de gaieté de cœur que les Pères semblaient, pour le moment, cesser de poursuivre la réalisation de leur cher dessein. Pouvaient-ils abandonner tant de milliers d'âmes, retenues captives dans les filets de Satan ? Laisser le champ à d'autres, ce champ qui leur avait déjà tant coûté avant même d'y avoir posé le pied ? Ils ne le pouvaient pas. Et, nouvelle raison pour ne pas lâcher prise, c'est que le loup ravisseur était déjà entré dans le bercail. Ongandjera, résidence du capitaine Ovambo, qui avait promis au R. P. Schoch de recevoir les missionnaires, Ongandjera, que les rêves de notre zèle avaient caressée, était déjà perdue pour nous !

En 1901, le R. P. Herrmann, rappelé par le T. R. Père Supérieur Général pour assister au Chapitre général, reçoit ensuite son obédience pour les missions du Texas.

Son successeur, le R. P. Nachtwey, songe d'abord à la fondation d'une mission parmi les Bechuana, à l'est de la colonie, où le R. P. Herrmann fit, quatre ans auparavant, une visite, afin de recruter quelques Bechuana pour l'école industrielle de Windhuk et pour en faire des catéchistes.

Les missions d'Aminuis et d'Epukiro furent fondées successivement en 1902 et 1903.

Pendant ce temps, un catholique, M. Guerber, géologue, employé du gouvernement à Windhuk, fit, au service de l'Etat, un voyage au pays des Ovambo. Arrivé aux bords du fleuve Okawango, il eut une entrevue avec Himarua, le fameux capitaine ovambo, qui lui promit par écrit de recevoir les missionnaires catholiques et de les secourir en tout. Après s'être offert des présents mutuellement, on se sépara en amis.

De retour à Windhuk, le Dr Guerber eut hâte d'aller trouver le R. P. Nachtwey, préfet, pour l'informer de tout ce qui était convenu avec le capitaine au sujet de l'érection de la mission catholique, et enfin, pour lui remettre entre les mains la pièce authentique du capitaine ovambo.

Presque au même moment, le commandant des troupes allemandes, à Windhuk, le major von Estorff, vint trouver le R. Père Préfet pour lui annoncer qu'un évêque anglican s'était déclaré prêt à fonder une mission chez les Ovambo, précisément aux bords du fleuve Okawango, sur le terrain même que le gouvernement allemand nous avait concédé pour y fonder des missions catholiques.

Le R. Père Préfet devait donc se hâter, s'il ne voulait laisser des protestants étrangers prendre la place et missionner le pays pour lequel on avait déjà fait tant de sacrifices. Lui-même venait à peine de rentrer d'un voyage, — en charrette à bœufs — qu'il avait entrepris en vue de s'informer directement où en étaient les choses pour la fondation de la mission ; mais arrivé à Omaruru, distant d'environ 100 kilomètres de Windhuk, il avait dû rebrousser chemin sur les conseils et les instances de tous, parce que des bruits sinistres d'insurrection circulaient parmi quelques tribus d'Ovambo, et qu'avancer dans ces pays, c'était s'exposer inutilement au danger.

C'est donc à Windhuk que le R. P. Nachtwey apprit presque en même temps les nouvelles du Dr Guerber et la

communication du major von Estorff. Il crut le moment venu pour équiper une nouvelle caravane et aller, avec l'aide de Dieu, défricher le terrain confié à la préfecture. Il envoie donc le Fr. Bast à Otavifontein pour y acheter un attelage de bœufs. De son côté, le P. Biegner allait à Swakopmund pour l'achat d'une voiture et de toutes les provisions nécessaires en pareil cas. Un trou d'environ 18.000 marks fut creusé dans la caisse du Procureur des missions pour cette expédition. Somme énorme, sans doute, mais qui s'explique par la cherté générale qui règne dans notre pays. Il s'agissait, d'ailleurs, de travailler à l'extension du royaume de Dieu et du salut des âmes ; nous ne devions donc pas, pour le moment, compter avec les sacrifices, puisque ces sacrifices étaient nécessaires.

Le 12 janvier 1903, tout était prêt. L'expédition se composait du R. P. Biegner, supérieur; des RR. PP. Filliung et Hermandung, des Frères convers Bast et Reinhardt. La voiture chargée de plus de 120 quintaux était traînée par 20 bœufs ! C'était avec un tel attirail que l'on devait traverser l'Afrique ! Le conducteur de la voiture et le gardien des bœufs étaient impatients de partir.

Qu'il me soit permis de dire un mot sur ces deux personnages, tous deux de la tribu des Ovambo. Le premier, Augusto, avait été baptisé par un missionnaire protestant; le second, Fann, encore païen, était fils d'un capitaine ovambo. Ils avaient quitté leur pays pour aller travailler à la ligne du chemin de fer. Ayant appris le prochain départ des Pères pour le Nord-Ouest et désireux de profiter de l'occasion pour retourner dans leur tribu, ils s'offrirent d'accompagner la caravane. Augusto, le conducteur, faisait mauvaise impression, et son aspect extérieur était bien peu rassurant. Ses traits dénotaient, à n'en pas douter, qu'il était fort amateur de la bouteille d'eau-de-vie. Nous en avertissons charitablement le R. P. Biegner. Mais que faire ? Il n'avait pas le choix ; et puis Augusto, parlant

l'ovambo, pouvait rendre, là-haut, les plus grands services comme interprète auprès du capitaine Himarua.

Le second avait moins mauvaise mine, malgré son air paresseux. Toutefois, son extérieur affable cachait son hypocrisie qui devait aboutir à une trahison misérable. Voilà donc les deux Ovambos qui devaient nous servir de guides et d'interprètes !

Avant de nous mettre en marche, nous allons faire une dernière visite au Dieu des forts, à la chapelle où les membres de la communauté sont réunis. Le R. Père Préfet nous adresse une petite allocution, nous exhortant à mettre notre confiance en Dieu, et à ne pas reculer devant les difficultés que nous rencontrerons sûrement sur notre route et dans l'accomplissement de notre mission.

En route donc pour l'Okawango ! Adieu Windhuk, adieu Pères et Frères bien-aimés de notre chère maison de Windhuk !

Voici notre itinéraire de Windhuk jusqu'à Grootfontein : Okapuka, Ozonna, Okahandja, Okamita, Okanjose, Okatjongeamo, Osire, Otjozondjupa (Watterberg), Otjenga, Otavifontein et Grootfontein : voyage à travers le Damaraland.

Nous quittions Windhuk dans la soirée du 12 janvier, et, arrivés vers minuit dans la plaine de Pokesdraij, le convoi s'arrête. Déjà ? La voiture s'est enfoncée un peu trop dans la boue, et malgré les cris des conducteurs, les claquements des fouets et les efforts du personnel pour encourager les bœufs, ceux-ci ne parviennent point à la retirer du bourbier. Tout fut inutile. Après avoir rompu des courroies, on recourt au seul moyen pratique : décharger la voiture d'une quarantaine de quintaux. Celle-ci, allégée d'autant va alors bon train, au grand contentement de tous. Le Frère Havenith, prévenu de notre première détresse, vient prendre, pour les ramener à Windhuk, les provisions que nous avions dû décharger de la voiture.

On passe successivement Brakwater, Okapuka et les trois

stations suivantes occupées par les Herreros ; la dernière, Okahandja, est résidence du grand capitaine Samuel Maherero, garnison de soldats et centre de la Rheinische Missionsgesellschaft.

A Okamita nous faisions connaissance avec Mr Page, fermier des environs de Grootfontein et qui était venu jusque-là, à la recherche de ses attelages de charrues. De retour chez lui, le malheureux fermier entreprit un voyage de commerce aux bords de l'Okawango ; il eut une contestation avec les gens du capitaine Andava, qui finalement le massacrèrent avec toute sa famille.

A Okamita encore, nous sommes désagréablement surpris la nuit par une multitude de scorpions, de tarentules et même d'un grand serpent. Toutes ces bêtes s'approchaient du feu autour duquel nous étions couchés. Comme il est impossible de tuer tous ces visiteurs importuns, nous sommes contraints de nous installer sur les caisses et sacs de la voiture.

Ce n'est que le surlendemain de cette affreuse nuit que nous gagnons Okanjose, ancienne résidence du grand Maherero, oncle de Samuel. L'endroit est désert et délaissé. Voici la raison de cette solitude et de cet abandon.

A la mort du grand capitaine, tous ses sujets se sont réunis ici pour les funérailles. On a tué sans compter des bœufs dont les cornes, l'une sur l'autre, sont attachées aux arbres environnants. L'aspect de ces cornes ainsi suspendues est lugubre. — De plus, huit bœufs noirs accompagnent leur maître dans la tombe encore debout, de même le « pontok » du capitaine, puis le tout est entouré d'un grand mur.

Pendant que les femmes dansent la « danse des morts » et hurlent des chants funèbres, les hommes font bonne chère, à en croire le nombre considérable de bœufs qu'on a abattus pour la circonstance et dont les cornes gisent à terre. Il est vrai que les danses, les hurlements et les festins durent huit jours, puis tout ce monde se disperse aux

quatre vents. Cette place est maudite, abandonnée pour jamais. Aucun Herero ou autre indigène n'ose s'en approcher.

D'Okanjose nous passons à Okatjengeama et Osire pour arriver à Otjozondjupa (Watterberg) vers le commencement de février. C'est la résidence de Rambazembi, un des plus riches capitaines parmi les Herero. Ce chef a refusé de rien savoir du christianisme, malgré les instances du missionnaire protestant Eich, et s'est montré réfractaire à toute civilisation, ne voulant d'autres habits que des peaux de bœufs ou de tigres. Il est mort aveugle peu de temps avant la grande guerre des Herero avec les Allemands.

Ce grand village herero est adossé à une colline très élevée, d'où jaillit une source fort abondante qui suffit à arroser toutes les pentes de la colline, transformée en un immense champ de blé et de maïs.

Ici, un petit incident à relater.

Nous avions quitté Osiré dans l'après-midi quand, non loin de là, nous rencontrons les gens du Dr Guerber, de retour de l'Okawango. Après avoir fait connaissance avec le sous-officier Gass, nous lui disions que nous allions trouver le capitaine Himarua. — « N'y allez point, je vous en prie, répondit-il, vous courez à une mort certaine. Avec cet individu (le mot était plus fort) il n'y a rien à faire. Tout ce que le Dr Guerber a fait pour vous auprès de lui, il ne le reconnaîtra pas. Il est menteur, voleur, traître de la pire espèce. Il ne laisse passer aucun blanc dans son pays sans lui extorquer chevaux, fusils et munitions. »

Disons-le tout de suite, ce sous-officier catholique ne nous trompait pas. Il mourut, massacré au début de la guerre avec les herero, à Witvley (Est), et le très regretté P. Krist fit ses obsèques à Gobabis.

Toutefois ces sombres prédictions ne nous découragèrent pas. On continue la route et, après une journée de halte à Watterberg, on part pour Omuverume et Otjenga et on arrive à Otavifontein vers le 15 du mois de février. En

somme, jusqu'ici le voyage s'était effectué assez heureusement. Mais nous n'étions pas au bout. La saison des grandes pluies était venue et avec elles les chemins rendus presque impraticables. La voiture s'enfonce dans la boue, les bœufs ne peuvent la retirer. Force nous fut de décharger une autre fois la voiture, de soulever les roues, d'y placer des pierres, des poutres ou des troncs d'arbre, ce qu'on avait sous la main. Que les bœufs donnent maintenant un bon coup de collier et nous voilà saufs. Hélas ! pour retomber et s'enfoncer de nouveau parfois quelques pas plus loin. Combien de fois avons-nous déchargé les bagages, soulevé et tiré la voiture, et rechargé le tout ? On travailla et le jour et la nuit, quelquefois des semaines entières, pendant le voyage et souvent sous la pluie qui tombait à torrents. Plus d'une fois les forces semblaient nous abandonner, tant nous étions exténués de fatigue. Encore, tant que la voiture tint bon, ce ne fut que demi-mal ; mais voici que les bœufs réussissent à casser le timon. Où trouver ici un charron ? ou tout au moins un arbre droit pour en faire un timon ? Heureusement que nous avions les instruments et outils nécessaires dans nos caisses. Pendant que les uns enlevaient les pièces de fer du timon brisé, d'autres attellent quelques bœufs et s'en vont à la recherche d'un arbre. Pères et Frères s'entr'aidant, le dommage était réparé en quelques heures de travail... jusqu'à nouvel accident.

A la fin, fatigués de ce manège de déchargements et de chargements, d'accidents et de réparations improvisées, on décida de ne prendre à la fois que la moitié des caisses et bagages, sauf à revenir chercher la seconde moitié quand la première aurait été déposée en un endroit habité. Cela faisait parcourir trois fois la distance au lieu d'une ; mais ce procédé, malgré sa lenteur, nous faisait encore avancer plus vite et avec moins d'émotions. Le fait est que nous arrivons à Otavifontein, place appartenant à la Compagnie du South-West-Africa, qui y exploite des mines de cuivre

très riches. Nous y rencontrons un habile chasseur hottentot qui nous pourvoit de gibier chaque jour jusqu'à l'Okawango.

Laissant Otavifontein le 18 février, nous sommes le 22 à Grootfontein ; mais par quel chemin ! Plusieurs fois le jour, la voiture, même allégée, s'enfonce. Alors le transbordement des caisses, des sacs recommence comme aux plus mauvais jours. Par suite d'efforts surhumains et de refroidissements réitérés, voici le R. P. Biegner qui tombe malade. Heureusement il se remet assez vite et nous pouvons arriver, comme je l'ai dit, à Grootfontein le 22 février. Nous avions parcouru jusqu'ici environ quatre cents kilomètres.

Grootfontein est le dernier endroit, vers le nord-ouest, habité par les blancs. Nous y fîmes connaissance de l'aimable M. Volkmann, sous-lieutenant et chef du district. Ayant déjà fait par deux fois le voyage chez les capitaines Himarua et Andara, aux bords de l'Okawango, il connaissait donc les indigènes et pouvait nous renseigner. Il ne s'en fit pas prier. — « Pères, nous dit-il, si j'ai un conseil à « vous donner, c'est de ne point songer à ériger une mis« sion chez le chef Himarua, qui ne rêve que munitions. « fusils et chevaux, dans le but de faire la guerre aux « blancs et la chasse aux esclaves. Si vous ne lui offrez « pas de présents, il vous chassera sans pitié. Ses gens « sont voleurs, traîtres, vauriens et autres litanies du « même genre. Allez plutôt trouver le capitaine Andara. « Quant à celui-ci, il vous recevra sûrement. C'est un ami « des blancs. De plus, je vous engage fortement de prendre « comme guide et interprète pour votre voyage le Cafre « Tome. »

Les paroles du bon lieutenant ne différaient guère de celles du sous-officier Gass : chevaux, fusils et munitions, ou munitions, fusils et chevaux, c'est tout ce qu'on attendait de nous ; l'appréciation morale du chef et de ses gens était identique, et nous n'avions pas à nous en féliciter.

Quoi qu'il en soit, les Pères se retirent dans leur tente, et après de longs et expressifs échanges de regards entre le P. Hermandung et moi, nous rompons enfin le silence par cette interrogation : « Ne semble-t-il pas opportun d'ajouter foi aux paroles et aux remarques de M. Volkmann, attendu que le sous-officier Gass nous a déjà parlé dans le même sens ? »

« Tout cela, c'est très bien, dit le R. P. Biegner, mais j'ai ordre, de la part du R. Père Préfet, d'aller trouver le chef Himarua. Cet écrit, ce contrat signé par le chef, ne me dit-il pas ce que nous avons à faire ? — Je n'ai même pas la ressource de prendre des conseils, puisque je n'ai pas d'assesseurs. »

En route donc pour la résidence de Himarua. Nous avions pris quelques jours de repos bien mérité et on quittait Grootfontein, le 25 février, dans l'espérance d'arriver bientôt au terme du voyage, à environ 370 kilomètres.

Le pays à traverser est un pays de sable et de grandes forêts, habité par les Buschmen. Grâce à la saison des pluies, l'eau se trouvait en abondance dans les vleys (fossés) le long de la route. Petrus, notre chasseur, nous fournit de gibier, de sorte que nous n'avions rien à craindre de la faim et de la soif. Si le chemin eût été praticable, le reste de notre voyage se fût passé convenablement. Combien de fois avons-nous dû nous frayer un passage à travers les broussailles et les arbres de la forêt ? Combien de fois avons-nous perdu toute trace de chemin et marché sans direction connue ? Mais que faisait notre guide ? Pauvre guide ! Il voulait retourner dans son pays, après avoir accompagné le sous-officier Gass jusqu'à Grootfontein. Ses offres de service ayant été acceptées par le R. P. Biegner, nous n'étions guère plus avancés pour cela, car il ne se retrouvait pas lui-même. A Tsinsabis, nous rencontrons le Cafre Tome, connu comme interprète, guide et compagnon du vieux chasseur et marchand d'ivoire Oxel Erixon. Tome parle couramment 7 langues :

le cafre, le herero, l'ovambo, la langue des Buchmen, le portugais, le hollandais et l'allemand. Il a toujours été choisi pour accompagner les employés du gouvernement dans leurs voyages à travers l'Ovamboland, soit aux bords du fleuve Kunene, soit aux bords du fleuve Okawango. Il n'eut pas autant de succès auprès du P. Biegner, qui refusa ses services. Ce fut pour nous un malheur, comme la suite des événements allait nous le montrer.

Décrire une fois de plus les longs jours, pleins d'inquiétude et d'efforts, que nous avons passés à décharger la voiture, la soulever, la recharger, etc., serait fastidieux. Pourtant, notre situation était pénible, et si le seul récit de ces aventures fatigue par leur fréquente répétition, nous qui les subissions, nous en étions plus fatigués encore.

Le 18 mars 1903, nous arrivons enfin au terme tant désiré de notre voyage. A nos pieds, coule le majestueux Okawango, sur les bords duquel réside le fameux capitaine. Dans la première messe que nous eûmes le bonheur de dire dans notre tente sur la rive du fleuve, quelles actions de grâces montaient de nos cœurs vers Dieu ! Des difficultés grandes et nombreuses, oui, nous en avions rencontré, mais Dieu et la Vierge Immaculée n'avaient pas abandonné ses missionnaires.

La tente était à peine dressée que, de toute part, viennent au-devant de nous des indigènes (Ovakuangari) armés jusqu'aux dents. Pour les amadouer, on leur offre des présents. Nous faisons annoncer notre arrivée au chef, en lui faisant savoir que, dès le lendemain matin, nous irons lui rendre visite.

Chez le capitaine Himarua.

Le jour de la fête de saint Joseph, le R. P. Biegner, supérieur, va donc faire visite à Himarua, prenant avec lui, pour servir d'interprètes, nos deux Ovambos Augusto

et Fann. Le Père remet au capitaine l'écrit que celui-ci avait signé et confié à M. Guerber. Tout d'abord, Himarua fit comme s'il ne savait rien, reniant tout simplement le contrat, prétendant n'avoir jamais appelé de missionnaires pour instruire ses gens et, qu'en conséquence, il ne consentirait jamais à la fondation d'une mission sur son territoire.

Le Père, fort de son droit, ne se tint pas pour battu par les dénégations du chef. Il insista tellement que celui-ci dut finalement reconnaître qu'il avait fait ce contrat, mais que, cependant, il ne donnerait pas son consentement à l'exécution des promesses qui y étaient portées. Le Père et ses missionnaires devaient quitter le pays au plus vite, sous peine d'être expulsés à main armée.

On comprend aisément la tristesse et l'abattement du pauvre P. Biegner à son retour dans notre tente, après un résultat si inespéré pour lui et si fâcheux pour nous tous. Le lendemain, 20 mars, il revint à la charge, accompagné cette fois des deux PP. Hermandung et Filliung. Pour gagner le cœur de Sa Majesté, on lui fit quelques présents et, à force de pourparlers sans fin, on obtint la concession d'un petit terrain pour bâtir maison et école, mais à des conditions tellement exorbitantes, qu'il ne pouvait nous venir à la pensée que le potentat eût osé en espérer le strict accomplissement. Il réclamait en quantité des fusils, des caisses de munitions, des chevaux, etc.

Nous pensions le rappeler à la réalité, lui demandant si vraiment il insistait sur les conditions qu'il nous imposait. Il y comptait si bien que, pour réponse, il nous menace de nous faire fusiller tous, si nous ne quittions sur-le-champ ses domaines. Son dernier mot, pourtant, fut qu'il nous ferait savoir, le lendemain, sa dernière décision. La journée du lendemain se passe dans l'attente. Personne ne vient. Notre situation n'est pas enviable. Qu'adviendra-t-il de tout cela? Le surlendemain, le chef nous envoie son premier ministre, homme à l'air farouche et méchant, très

redouté comme chasseur d'esclaves et adonné à l'eau-de-vie. Son premier salut, à notre rencontre, fut : Où sont les bouteilles d'eau de feu? — Les pourparlers commencent pourtant, mais ne finissent pas, n'aboutissent à rien d'autre que les conditions et résultats de l'avant-veille.

Décidément, il n'y a rien à faire qu'à secouer la poussière de nos chaussures et aller à la recherche d'une tribu plus hospitalière !

Un mot sur le fameux Himarua.

Il serait temps, pour nos lecteurs, de faire plus ample connaissance avec le chef Himarua. Lui-même est de la tribu des Ovambo qui habitent sur les rives du fleuve Runene, tandis que les sujets qu'il domine sont de la tribu des Ovakuangari. De petite taille, il est âgé aujourd'hui d'environ 80 ans et adonné à l'eau-de-vie, comme tous ses sujets. Cet autocrate, qui s'est permis le luxe d'un harem de 11 femmes, n'a pas d'enfants. On m'a assuré qu'à sa mort on enterrerait vives dans sa tombe plusieurs de ses concubines.

Le pays est très fertile, il abrite de nombreux éléphants dans ses forêts impénétrables et les marais qu'on rencontre assez souvent. Quant au fleuve Okawango, avec ses eaux profondes de 6 mètres et claires comme le cristal, il nourrit en abondance des poissons de toutes sortes. C'était bien tentant pour Himarua. Un jour, à la tête de nombreux combattants, il vint du pays des Ovambo, envahit ce riche territoire et s'en empara.

En 1897, éclata dans le Damaraland la terrible peste des bestiaux (Rinderpest). Plusieurs chefs hereros se réfugient, avec leurs sujets et leurs bestiaux, sur le pays conquis par Himarua. Celui-ci les reçut à bras ouverts, leur céda un vaste terrain fertile que les Hereros cultivèrent en paix. Trois ans se passent ainsi, quand Himarua les surprend

de nuit et les massacre tous, à l'exception de trois hommes qui parvinrent à s'enfuir. Les riches troupeaux, les champs de blé et de maïs, toutes les possessions, en un mot, des victimes augmentèrent d'autant les richesses du cruel tyran.

Voyages chez le chef Nampardi.

On était à la fin de mars, lorsque les Pères Biegner et Hermandung, convaincus de l'inutilité de toutes démarches auprès d'Himarua, se mirent en route sur une petite charrette improvisée, pour aller trouver le capitaine Nampardi, habitant lui aussi sur les bords du fleuve Okawango, mais à environ 70 kilomètres plus loin, en aval, de son cruel voisin.

Ici encore, quelle route ! marais à franchir, forêts et broussailles à traverser et en plus devenir la proie vivante et saignante d'innombrables moustiques. Les pauvres bœufs, sous les piqûres de ces insectes, devenaient furieux et rebroussaient chemin. Une fois, ce n'est qu'après de longues recherches que nous pûmes les retrouver, non loin de notre camp. Pour comble de malheur, une nuit, il furent surpris par une bande d'éléphants qui étaient venus, selon leur habitude, prendre leurs bains dans les marais. Les Pères, bien que minés par la fièvre et exténués de fatigue, durent, tout cette longue nuit, tirer des coups de fusil et entretenir un grand feu, pour tenir éloignés ces visiteurs peu commodes.

Les Pères arrivent donc, non sans peine, auprès du capitaine Nampardi, entrent en pourparlers avec lui et, finalement, obtiennent, à des conditions acceptables, de fonder là une mission.

Ce résultat consolant ne parvint pas cependant à diminuer les fatigues et la fièvre que ressentirent les Pères revenant vers la voiture. Le R. P. Biegner était tellement

affaibli, qu'il ne put descendre seul de cheval. Je l'aidai et l'étendis à l'ombre d'un arbre. Il ne devait plus se relever. La fièvre en attaque deux autres d'entre nous et ce n'est qu'au prix des plus grands efforts que le 5e et dernier se tient encore debout pour secourir les quatre malades.

Le saint jour de Pâques, 12 avril, j'essaye de me lever de ma couche, pour célébrer la sainte Messe. Un petit autel est dressé à proximité de mes chers confrères ; je commence le saint Sacrifice, non sans crainte motivée de ne pouvoir le terminer.

A l'Offertoire, je fus soudainement distrait par des piaffements de chevaux. Mr Volkmann, lieutenant et chef de district de Grootfontein, était arrivé à notre secours, avec une trentaine de soldats. Nous l'avions averti de notre détresse par une lettre qu'un brave Buschman lui porta en toute hâte. Himarua allait donc rendre raison de sa conduite envers nous. Tant que le lieutenant et ses hommes furent là, l'hypocrite chef promit tout ce qu'on lui demanda, de ne nous déranger en rien ; mais à peine les soldats avaient-ils tourné les talons que le misérable et ses gens recommencèrent à nous persécuter de la pire façon.

Une nuit, entre autres, ils arrivent en grand nombre pour voler tout ce que nous avions. Je m'éveille au bon moment, et remarque plusieurs individus qui passent et repassent près de moi, chargés du produit de leur vol. Au cri de « Au voleur », poussé par moi, mes confrères se réveillent. Il était temps. Ces gredins-là déliaient le cheval de l'arbre où il était attaché ; six autres emmenaient les bœufs ; d'autres chargés de nos habits, couvertures, etc, voire même un fusil, fuyaient à toutes jambes mettre en sûreté tout ce qu'ils nous avaient pris. A tout hasard, deux ou trois coups de fusil sont tirés en l'air. Ils firent impression. Les voleurs lâchèrent prise et se réfugièrent dans des canots, placés sur le fleuve, et qui devaient transporter tous nos bagages.

Décidément, nous ne pouvions rester plus longtemps au milieu de ces voleurs et malfaiteurs. Faibles et malades,

comme nous l'étions tous, nous chargeons la voiture, attelons les bœufs et reprenons le chemin de Grootfontein. — Non, pas encore.

Mort du R. P. Biegner.

Avant de quitter cette terre inhospitalière, nous devions boire le calice amer jusqu'à la lie. Le proverbe dit bien, qu'un malheur ne vient jamais seul, et nous pensions en avoir eu assez. Mais le bon Dieu voulait un sacrifice plus grand encore. Mr Volkmann et ses soldats nous avaient à peine quittés que le bon Père Biegner allait rendre son âme au Seigneur. Tant de fatigues, de refroidissements non soignés, tant d'accès de fièvre, et tant de chagrins de l'indigne façon d'agir du capitaine Himarua auraient terrassé l'homme le plus robuste. Le soir donc du 13 avril, le Père perdit connaissance. Dans la matinée du jeudi, son visage devenu soudainement pâle et ses yeux démesurément ouverts, ne me laissèrent plus d'illusions sur l'imminence du danger. Je m'efforce de faire avec lui des actes de contrition et l'avertis que probablement le bon Dieu veut qu'il fasse le sacrifice de sa vie. Je vais ensuite, en toute hâte, chercher les saintes huiles, et pendant ma courte absence, le Père Hermandung, remarquant la respiration haletante et le râle de l'agonie, lui donne l'absolution. A mon retour, je lui administre l'Extrême-Onction, mais je ne saurais assurer que le Père vivait encore, quand je terminai l'onction sainte.

Le Père Biegner est mort le jeudi 16 avril, une heure avant midi. Le lendemain matin, j'offris le saint sacrifice de la messe pour le repos de son âme ; puis j'enveloppai sa dépouille mortelle de couvertures et l'enterrai au bord du fleuve Okawango, sous un arbre, près du chemin qui conduit à Grootfontein.

R. I. P.

Une petite croix en bois, placée sur la tombe, porte le nom du jeune et intrépide apôtre. Après une dernière visite, une dernière prière, nous quittons la pauvre tombe, le cœur brisé de laisser les restes mortels de notre cher confrère, sur ce sol étranger, au milieu de sauvages brigands et meurtriers. Encore un adieu sous forme de prière et en avant pour Grootfontein.

Le retour.

Au lieu de retourner à Grootfontein, pensera-t-on, ne devait-on pas aller retrouver le capitaine Nampardi qui avait promis de recevoir les missionnaires ? Hélas ! de ce côté encore, nous attendait une déception amère.

Après tant de douloureux sacrifices, dans un état de faiblesse et de maladie comme la nôtre, devions-nous aller encore jusque-là ? Tous, d'un même élan, nous répondons : Allons-y. Mais voici que nous arrivent trois sujets de Nampardi. Ils nous apportent la triste nouvelle que pour mettre le comble à ses forfaits, Himarua est allé en personne avertir leur chef que, s'il acceptait des missionnaires, ce serait aussitôt la guerre déclarée. A vrai dire, Nampardi est un chef indépendant ; il dispose de beaucoup plus de guerriers qu'Himarua, mais celui-ci le surpasse par son énorme quantité de fusils et de munitions. Le capitaine exprimait ses regrets, mais se voyait dans l'impossibilité de tenir sa promesse.

Que restait-il à faire, sinon de retourner à Grootfontein, et d'y attendre un nouvel ordre du R. P. Préfet ? Que dirait-il lui-même de ce retour ? Mais dans les tristes circonstances où nous nous trouvions, et ne voyant pas d'autre issue, la décision fut prise d'un commun accord.

Trop longue serait la suite de nos difficultés durant le voyage. Les uns après les autres, nos hommes nous avaient quittés. Le gardien des bœufs, l'ovambo Fann, partait dès

le lendemain de notre retour ; les gens d'Himarua l'avaient débauché et en guise d'adieu, sans doute, il nous soulageait d'un fusil. Que nous ayons eu peu à nous louer de ses services, on le comprendra d'un seul fait. Quand Péres et Frères s'exténuaient à soulever la voiture et transporter les bagages, on fit signe à Fann de nous prêter main forte, au lieu de nous regarder et de rire de nos peines. Campé fièrement devant nous, et les mains en poches, ce serviteur modèle daigna répondre que son travail était de garder les bœufs et rien autre chose. Hautain et effronté comme il l'était, on pouvait prévoir qu'il nous lâcherait, à sa convenance.

Le dernier, apte à nous rendre quelque service, s'en est allé aussi, malgré les présents que je lui fis pour le retenir. Quant à Augusto, le conducteur, il nous avait quittés auparavant, non sans nous avoir extorqué tout ce qu'il a pu. Le R. P. Biegner, lui ayant payé son salaire, il l'exigea une seconde fois de moi, nous menaçant de se faire aider d'Himarua, pour se faire rendre justice. Nous savions ce que cela voulait dire. C'est ce lâche qui refusait d'accompagner le P. Biegner dans son voyage chez Nampardi, et qui voulait l'abandonner au milieu des marais.

Nous voici donc sans guide, sans conducteur. Notre vieux chasseur hottentot avait bonne volonté, mais il savait mieux manier le fusil que les guides. Malgré les atteintes de la maladie, nous dûmes braver le péril. Avec des peines inouïes, nous parvenons à atteler les bœufs, devenus indomptables (sans doute par suite de leur inaction), et une fois attelés, ils refusent d'avancer. Encore une fois, on recourt à l'inévitable déchargement. On cache au milieu de la forêt la moitié de nos bagages, caisses, sacs, de crainte que les Ovakuangari ne nous les volent.

Une nuit, un incendie de forêt, de prairie se déclare. Le feu avance rapidement vers nous. Aussitôt nos Frères de prendre les courroies des bœufs de l'avant, les Pères de crier et de fouetter les autres. Toujours est-il que ces

bonnes bêtes, sentant le péril imminent, tirèrent de leur mieux et nous mirent hors de danger.

En touchant les rives du Büffelomuramba, nous arrivions en un pays moins barbare. Ici se trouvent les Buschmen. Quelques coups de fusil, tirés en l'air, leur signalent notre présence; ils accourent de tous côtés. Nous allions être secourus. Avec leur aide, le Frère Bast retourna chercher les objets que nous avions cachés dans la forêt, et les trouva intacts. La voiture est chargée et trois jours après il revenait au camp.

Nous pensions prendre là quelques jours de repos, mais la fièvre vint de nouveau nous visiter tous les quatre. Le P. Hermamdung est attaqué le plus fort ; son état devient inquiétant et je me vois obligé de lui déclarer que son tour est arrivé de se préparer à la mort. Il me prie d'entendre sa confession, et le lendemain, fête de la bienheureuse Jeanne d'Arc, je célèbre le saint Sacrifice, auprès du moribond, puis je lui donne l'Extrême-Onction. Pendant mon action de grâces, le Père me fit appeler par un Buschman. J'accours, pensant que le dernier moment était venu. Mais, ô bonheur, le malade me fait signe qu'il se trouve mieux et m'assure que demain il pourra se lever ! Heureux effet du sacrement de l'Extrême-Onction !

Le lendemain matin, nous sommes éveillés en sursaut, par les cris d'un Buschman : Au tigre, au tigre ! Saisir mon fusil et aller au-devant de ce gênant visiteur, fut l'affaire d'un instant. Il était temps. Le tigre préparait son saut pour abattre nos bêtes, couchées sous un arbre, non loin de nous. A l'odeur de la poudre, le tigre, dérangé dans son plan, prend la fuite. Chose à peine croyable, cette même nuit, je n'avais pas encore déposé le fusil, qu'une grande bande de chiens sauvages s'élancent sur nos bœufs. Notre chasseur et moi, nous leur lançons une fusillade en règle : les uns tombent sous nos balles, les autres prennent la fuite.

Nous passâmes huit jours là, au milieu des Buschmen ;

notre santé à tous s'étant un peu améliorée, et la fièvre disparue, au moins pour cette fois, il était temps de reprendre le chemin de retour. Pour avancer plus rapidement, nous laissons à la garde des Buschmen la plus grande partie de nos bagages. A 12 kilomètres de là, à Gaingain, nous rencontrons une nombreuse troupe de ces braves sauvages, qui nous offrent leurs services et nous accompagnent toute une journée de marche. Nous avons à franchir maintenant une distance de 120 kilomètres sans eau. Si nous ne voulons pas trop souffrir de la soif, il nous faudra voyager jour et nuit. Ce n'est pas sans crainte, qu'on entreprend cette longue étape. Les bœufs sont attelés, on quitte Gaingain pour se lancer à travers la Durststreke. Dès la première nuit, halte forcée et imprévue. Un ouragan a déraciné en quantité de gros arbres qui nous barrent le chemin. Les détourner, il n'y faut pas songer. Nous sommes obligés de les scier en morceaux et, au prix d'un travail extrêmement pénible, nous nous frayons un passage. Quelques braves Buschmen, heureusement, viennent à notre secours ; nous voici maîtres de la situation. On avance. Daus la matinée, les bœufs sont dételés, pour leur donner un peu de repos. Les Buschmen, incapables de supporter le froid de ces nuits passées dehors, retournent chez eux.

Après trois jours et trois nuits de marche, sans eau, on ne pouvait plus maîtriser les bœufs que la soif dévorait. On est obligé de les dételer et ils courent à la recherche de l'eau. Elle était trop loin encore. Grâce à notre cheval, on parvient, après mille difficultés, à les ramener et à les atteler de nouveau. C'est inutile, les bêtes n'en peuvent plus, mugissent d'une façon lamentable et rompent jougs et courroies. A peine dételées, ces pauvres bêtes repartent ; on dirait un sauve-qui-peut général, le long du chemin, à la recherche de l'eau. Le Hottentot part à cheval pour les conduire ou les diriger vers Tsintsabri, distant d'environ trente kilomètres. Notre Hottentot nous avait assuré qu'il y avait là de l'eau et qu'il serait de retour le lendemain.

Pour nous, épuisés de fatigues et de faiblesse, nous dormons et le jour et la nuit sans discontinuer. Pourtant les heures du lendemain nous paraissent fort longues. Le conducteur reviendra-t-il à temps ? Le soir venu : rien. L'inquiétude nous tourmente d'autant plus, que nos barils d'eau sont vides. Après un petit souper, sans boire, on s'enveloppe dans ses couvertures, et on se souhaite une bonne nuit, sans trop y croire. Le sommeil ne vient pas. Au moindre bruit, on se lève, dans l'espoir que notre homme revient avec les bœufs. Le jour arrive. Toujours rien. Mille questions se pressent dans notre pauvre tête fatiguée. L'homme est-il malade, le cheval crevé, les bœufs perdus ? Y avait-il de l'eau ? Nous, enfin, n'allions-nous pas mourir de la mort terrible de la soif ? Qu'allions-nous devenir, si Dieu ne nous secourait pas ? La journée se passa tout entière dans ces mortelles angoisses. On se souvint heureusement d'avoir rencontré un peu d'eau dans une flaque de sable, à environ quatre lieues en arrière. Le lendemain matin donc, je pars avec le Frère Bast, malgré la faiblesse et la fièvre, chercher ces quelques gouttes d'eau. Nous sommes de retour le soir. Et il était temps. Le bon Frère Reinhardt souffrait cruellement de la fièvre et de la soif. Quel bonheur pour nous de pouvoir le désaltérer !

Cette même nuit, nous étions assis près d'un bon feu quand nous vîmes apparaître devant nous un Buschman. Etait-ce un messager ? Oui, mais porteur de tristes nouvelles. « Le Hottentot n'ayant pas trouvé d'eau à Tsintsabis, était allé à une trentaine de kilomètres plus loin. Les nouvelles devenaient moins précises : quelques bœufs seraient morts de soif en route ; d'autres, une fois arrivés à l'eau, y seraient tombés et avaient péri. »

Ces paroles du Buschman nous firent assez comprendre que la situation était grave. Il fallait y porter remède sans tarder. Mais comment ? Ma santé étant encore un peu moins délabrée que celle des autres, je résolus de partir chercher du secours, en prenant le Buchman pour guide.

Parti à pied à 3 heures du matin, avec un peu de maïs et une gourde d'eau, je me rendis à l'endroit où les bœufs avaient péri, — soit une distance de 60 à 65 kilomètres que je franchis en un jour et deux nuits, lentement, mais presque sans m'arrêter. J'arrive et trouve mon Hottentot, désemparé de l'accident? Pas le moins du monde. Il était en nombreuse compagnie et l'on faisait bonne chère. Des quartiers de bœufs étaient suspendus aux arbres, et ici et là, les peaux étendues par terre. Avec une insouciance olympienne, le conducteur avait laissé les bœufs au lieu de leur donner de l'eau avec les précautions voulues. Il en abattit quelques-uns à coups de fusil, convoqua le ban et l'arrière-ban des Buschmen de l'endroit, et l'on faisait grand festin, tandis que nous succombions d'inquiétude et de soif. Quelques bœufs, il est vrai, étaient tombés à l'eau, dans leur hâte de s'abreuver, et s'étaient cassé les jambes et l'échine; mais cela ne suffisait pas; le fusil compléta la matière du festin. Des 20 bœufs, il n'en restait déjà plus que 12, quand survint le brave Tome, avec quelques-uns de ses hommes, non pour partager les ripailles, mais pour s'informer de ce qui était arrivé et rendre service s'il en était besoin.

Aux questions que lui posa Tome, notre Hottentot répondit avec un sang-froid qui dépasse toute borne : « Ces messieurs n'ont plus besoin d'eau ni d'autre secours, puisqu'ils sont probablement morts de soif ou de fièvre, bien loin d'ici. »

Le misérable finissait à peine que je me trouvais en face de lui. Après quelques mots échangés, il me promit de rester là jusqu'à mon retour en voiture. Je lui donnerais alors son salaire. Tome voulut bien m'aider à venir au secours de mes malheureux confrères. Nous partons aussitôt, moi à cheval, Tome et ses gens avec des bœufs. Chemin faisant, Tome me raconta qu'au dire de ses Buschmen, un blanc serait venu là avec des marchandises qu'il comptait vendre dans l'Ovamboland, mais qu'ayant

appris la malheureuse situation dans laquelle nous nous trouvions, il avait pris peur et rebroussé chemin ; il avait cependant confié à un Buschman une petite lettre pour nous, où il nous dénonçait la conduite de notre Hottentot. Celui-ci s'en saisit, la garda, sauf à me dire après qu'il l'avait perdue. On la retrouva dans sa poche.

Une journée et une nuit et demie de marche, et nous arrivons à midi chez mes confrères. Le pauvre Fr. Reinhardt était très malade. Quant au P. Hermandung et au Fr. Bast, ils se tenaient près du feu, mais ils n'avaient plus une goutte d'eau. Le Père, en entendant tinter la sonnette des bœufs, vint au-devant de moi, en pleurant de contentement. Il ne put assez remercier le brave Tome d'être venu à notre secours et nous regrettâmes, une fois de plus, de ne l'avoir pas eu pour guide dans notre voyage en Okavango.

Toutefois, nos tribulations étaient finies. Tome avait pris de l'eau dans des sacs *ad hoc*, ainsi que du lait, du beurre et même des « outjes » rôtis. Ce sont ses gens qui s'occupent d'atteler les bœufs et de les conduire, et nous pouvons maintenant nous reposer dans la voiture.

Arrivés à la Buschmanswerft, nous y retrouvons notre Hottentot, et, avec lui, beaucoup de ses compatriotes accourus à la fête, dont nos bœufs font les frais.

De Grootfontein, où j'avais écrit dans ma détresse, il nous était aussi arrivé du secours. Un qui n'eut pas à s'en féliciter, ce fut notre fameux Hottentot. Comme il avait d'autres méfaits sur la conscience, il chercha à s'enfuir ; mais il fut arrêté, livré à la justice et condamné à trois ans de cachot.

A Grootfontein, nous fûmes reçus à bras ouverts par l'aimable et hospitalier M. Volkmann. Notre santé à tous se rétablit, grâce aux bons soins d'une ancienne infirmière de la Croix Rouge, demeurée là comme institutrice.

Le Frère Bast, rétabli le premier, partit avec le brave Tome, chercher nos bagages, laissés à la garde des

Buschmen aux bords du Büffelomuramba. Muni d'une charrette légère, louée pour la circonstance, et aidé d'excellents conducteurs, le Frère nous revenait sain et sauf, avec tout le chargement. En tout cas, qu'on ne traite pas les Buschmen de voleurs, de vauriens, etc., car cela est faux. Et même, ces braves gens ont payé cher le service qu'ils nous ont rendu en gardant nos objets. Le misérable Himarua, l'ayant appris, eut la scélératesse, pour les punir, d'envoyer ses soldats tuer le brave capitaine des Buschmen et trois de ses gens les plus influents.

Mort du Frère Reinhardt.

Avant de clore ce récit, il me faut, une fois encore, parler d'une mort prématurée.

De retour à Windhuk, le bon Frère Reinhardt fut pris d'une nouvelle attaque de fièvre et rendit son âme à Dieu à la fin d'août 1903. C'était une victime de plus tombée sur le champ de l'Apostolat.

R. I. P.

Espérons que le bon Dieu a daigné recevoir ces victimes et qu'en échange de tous les sacrifices de ses missionnaires, il permettra que bientôt règne la Croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ, partout et jusque sur les bords du majestueux fleuve de l'Okavango.

Aminuis, le 9 avril 1910.

P. Jos.-L. Filliung, O. M. I.

Pour nos « Missions ».

Autrefois, on s'imaginait que les serpents mordaient par la queue : *in cauda venenum*. Maintenant « la Révolution a changé tout cela ». Nous autres, fils des siècles de lumières, nous savons que le venin ne se réfugie pas si bas que cela, mais nous gardons le proverbe toujours, et nous le faisons voir de temps à autre. La queue de votre dernier numéro des *Missions* est tout ce qu'il y a de plus venimeux dans ce genre. « Si on ne se presse pas d'envoyer des rapports, dites-vous, on sera dans l'impossibilité de faire paraître le prochain numéro. Ce serait un malheur, un gros malheur, car cette Revue verte est un vrai rayon de soleil dans nos missions... du Nord, et une rosée rafraîchissante dans nos missions des tropiques. Ou plutôt pour contenter tout le monde, c'est comme une hirondelle qui a niché au coin de la fenêtre de la maison paternelle et vient nous apporter un brin du pays. Autant vaudrait supprimer les malles-poste que de supprimer nos Annales.

Maintenant, je suis sûr que votre « queue venimeuse » a dû faire courir dans les veines des missionnaires, non pas un poison mortel, mais un enthousiasme littéraire qui doit faire venir à votre bureau d'éditeur une masse de rapports plus intéressants les uns que les autres.

Mais enfin, il pourrait arriver que votre trait de Spartiate ait sifflé aux oreilles des missionnaires et passé outre sans laisser d'effet.

Ce n'est certainement pas bien de vanter notre congrégation aux dépens des autres, et de nous trouver supérieurs à tous les autres Ordres ; saint Bernard autrefois disait à ses moines de Clairvaux, qui trouvaient que les moines de Cluny se soignaient trop et ne les valaient pas : « De quel droit, disait-il, pouvez-vous, l'estomac plein de fèves et l'esprit gonflé d'orgueil, jeter la pierre à ceux qui se nour-

rissent de mets plus succulents? Ce n'est pas un plat de viande mais de lentilles qui perdit Esaü. » Nous non plus nous ne pouvons pas jeter la pierre aux autres Ordres, mais tout de même, il faut avouer en toute humilité que nous autres Oblats, nous sommes de rudes religieux. Les autres font gémir toutes les presses et font parler d'eux dans toutes les Revues ; on ne voit que des signatures suivies des mystérieuses initiales S. J. — O. S. B. — O. P. — S. M., etc. ; toutes les lettres de l'alphabet y passent. O. M. I. se voient très rarement. Est-ce que nous autres, nous ne pourrions pas écrire tout aussi bien ?... Croyez-vous que dans les missions, il n'y ait que des incapables ? Nous parlons des langues étrangères du matin au soir, et parfois du soir au matin, mais quand nous nous parlons à nous-mêmes ou à Dieu dans l'oraison, il ne faut pas vous imaginer que nous parlons ainsi. Il suffit de prendre une plume pour que les périodes s'alignent avec harmonie. Donc ce n'est pas incapacité, c'est un excès d'humilité. Si, dans un vicariat, quelqu'un tire de ses cartons une lettre écrite à un moment de loisir et l'envoie à quelques Annales, on se dira autour de lui : « Tiens, mais il n'est pas si b..... qu'il en a l'air. » Et nous avons peur de ce compliment-là. C'est vrai que, parfois, on trouvera un bon confrère qui vous dira à brûle-pourpoint à propos de votre article : « Mon bon Père, vous avez manqué là une jolie occasion de vous taire. » Mais même cette rebuffade ne peut détruire l'effet désastreux du compliment...

Ne pourriez-vous pas ouvrir vos colonnes aux annonces, annonces pratiques pour les missions ? Cela vous aiderait immensément à couvrir les frais d'imprimerie, et nous autres quel plaisir cela nous ferait de trouver dans nos Annales des renseignements si précieux !

A. B...

Fournisseurs des missions de Ceylan.

Fourrures, couvertures de laine, tricots doubles, etc.

Indispensable aux tropiques.

C. D...

Casques en liège pour l'Athabaska.

Le soleil de minuit impuissant à les transpercer.

E. F...

Savon marseillais.

G. H...

Poudre insecticide.

Voilà qui nous tenterait !

Mais je crois que toutes ces histoires n'entrent pas dans votre programme et que les seules matières reçues dans vos *Missions* sont des rapports sur les missions. Il ne faut pas vous imaginer que je l'avais oublié...

Maintenant venons-en au rapport vrai et consolant. Seulement, ici, il faudra bien me découvrir, ou au moins découvrir où je suis et quel travail j'essaye de faire pour la plus grande gloire de Dieu et la prospérité spirituelle de notre chère congrégation...

Donc, dans notre archidiocèse, nous sommes moins de 100 Pères pour nous occuper de 224.285 catholiques. L'année dernière on a administré 10.228 baptêmes, 3.972 mariages, 458.433 confessions, 632.617 communions et 3.852 extrêmes-onctions. Ce n'est pas une affaire d'aller donner des détails sur le travail qui se fait dans le diocèse. Tous les Pères s'en donnent à cœur joie pour le bon Dieu, et je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de missions qui puissent aligner des chiffres comme ceux-là. Parfois, dans nos *Annales,* nous voyons des rapports venant des différents quartiers du globe où nos Pères travaillent et des descriptions enthousiastes de fêtes : confessions nombreuses; communions pas au-dessous de 300. Cela nous fait venir l'eau à la bouche, à nous autres, qui avons par ici (je veux dire dans cette mission de moins de 6.000 catholiques) une moyenne de 2.000 communions par mois, à peu près.

On voit parfois aussi qu'un Père, dans quelque coin du monde, s'escrime après une école de 75 élèves. Dans cette

mission, il y a un peu moins de 1.100 enfants dans les écoles, et dans tout le diocèse, il y en a 38.307 juste, dont 32.656 catholiques, 390 protestants, et 5.261 infidèles.

On a dit : Avec vos grosses paroisses, de cinq, six, sept mille catholiques, vous avez un peu l'air de curés du concordat. Oui! l'air peut-être, mais pas la chanson.

Il y a d'abord une grosse différence de température, et je crois bien que la température amène aussi une différence de tempérament. Quand on cultive une chaleur d'au moins 28 degrés centigrades dans sa chambre, du 1er janvier au 31 décembre, on a de la peine à cultiver un menton double ou triple. C'est parfois bien difficile de garder les os sous la peau, et encore plus difficile de garder des « globules rouges » dans le sang.

Maintenant, dans ces circonstances-là, avoir à faire le travail d'une grosse paroisse d'Europe, ce n'est déjà pas si commode. Que si ce n'est pas une paroisse, mais une demi-douzaine qu'il faut soigner, vous pourriez commencer à comprendre la différence.

Cette semaine, j'ai été tout seul ici. Lundi, on vient me chercher pour une extrême-onction à 4 milles anglais, ce qui fait près de 7 kilomètres. Me voilà parti dans une petite charrette à bœufs, ou plutôt à bœuf. Mon malade ne se trouve pas sur la grand'route. On laisse la charrette au bord de la route et on marche à travers plantations de cocotiers, sautant un fossé ici, une haie là, le tout sous un soleil de 10 heures du matin. Après avoir donné l'extrême-onction et le viatique à mon vieux malade, dans sa hutte grande comme une guérite de sentinelle, je repars par la grand'route, avec un brave homme qui a le défaut d'être boiteux. Ce n'est pas que cela le gêne beaucoup, ni moi non plus, mais attendez. Nous entrons dans un champ où un gros bœuf rumine à l'ombre d'un buisson. Mon brave homme me dit : « Attention, Père, cet animal est dangereux. » Le voilà, de fait, qui se lève, pousse un gros mugissement et fonce sur nous. J'ai juste le temps de sauter une haie pour être en sûreté ;

mon boiteux boite, mais il échappe. Il faut tout de même se débarrasser de cet animal-là. Mon bonhomme prend un long bâton, et pendant que le bœuf lorgne ma soutane blanche de ses gros yeux torses à travers la haie, il va faire un long détour et vient asséner un gros coup par derrière au bœuf. Ordinairement un bœuf se sauve quand on le frappe, mais celui-ci devait se douter qu'il avait affaire à un boiteux : avec les yeux à moitié fermés pour recevoir une autre décharge, il se retourne majestueusement pour charger son adversaire. Un grand coup de bâton sur la tête le fait gémir, fait casser le bâton en deux et fait tomber le bonhomme ; il lui fourre un coup de corne dans le côté qui ne boitait pas et se sauve, heureusement. Nous étions en possession du passage et filions sur la grand'route, avec le bœuf qui nous regardait « en riant ». C'était très intéressant, mais on avait oublié d'élever une tente pour le « spectateur ». Les curés en Europe peuvent parfois avoir rencontré des bœufs à l'œil peu rassurant, mais ils ne les ont certainement pas contemplés derrière une haie sous un soleil tropical.

Le mardi, rien de bien extra : quatre enfants à baptiser, et confessions en petit nombre.

Le mercredi, nuages de tous les côtés. Le soir, une pluie, mais quelque chose de sérieux. Nous n'avons pas, par ici, de ces pluies pour rire que vous avez en Europe, de vos bijoux de pluies qui font germer les semences et font épanouir les fleurs. Ici, c'est une trombe, c'est un bloc d'eau. Les tuiles sautent, les jeunes branches craquent, des ruisseaux roulent de tous les côtés. Mercredi, c'était cela.

J'étais sous la véranda, contemplant la trombe d'eau qui sautait du toit de l'église par-dessus les gouttières, quand deux hommes, trempés évidemment, sortent de la trombe et montent dans la véranda. Quand je dis trempé, c'est trempé : les deux pauvres jeunes gens étaient venus en bateau d'une distance de 5 ou 6 kilomètres, me chercher pour donner l'extrême-onction à un malade. Nos bateliers,

par ici, ne s'habillent pas à la « Belle Jardinière », mais cela ne les empêche pas d'être trempés, « quant à ce qu'on habille », comme on dit en grec. Partir en bateau sous une pluie pareille, ce n'est pas très intéressant. Il fallait tout de même essayer. Je crus avoir découvert le Pôle Nord, quand je pensai à la toile cirée que nous avons sur notre table au réfectoire : « cela fera un magnifique waterproof », me dis-je, en m'entortillant là dedans. Et je partis pour l'église prendre le saint Viatique pour mon malade. L'eau, de fait, coulait là-dessus comme sur le dos d'un canard, mais je ne sais pas comment, ce trajet de 10 mètres suffit pour me tremper moi-même, des pieds à la tête, malgré ma toile cirée.

Avez-vous jamais vu un curé de chez nous, partir pour une extrême-onction avec la nappe de sa salle à manger autour du corps ? Vous voyez bien qu'il y a des différences entre curés et curés !

Tout le monde, partout, cherche à faire le bien évidemment, et nous ici, non seulement nous cherchons à le faire, mais nous ne le faisons pas mal. Que le Bon Dieu en soit béni ! et qu'Il nous bénisse pour que nous puissions continuer !

Il est bien difficile de faire connaître exactement le genre de travail de chaque Mission, je veux dire de chacune des Missions de la Congrégation dans les diverses parties du Monde. Il n'y a que vos Annales qui nous en donnent tous les 3 mois une petite idée. Il ne faut pas nous priver de ces nouvelles : on y trouve toujours quelque chose à gagner, ou au moins on peut toujours prendre une part aux peines ou aux consolations de celui qui écrit un rapport. Si une part dans les consolations et les peines réciproques n'est pas suffisante pour maintenir les Annales, l'assurance que nous prions davantage les uns pour les autres quand on ne se fait connaître les combats livrés et les victoires remportées pourrait peut-être décider les intéressés à maintenir la Revue.

X.

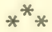
ÉCHOS DE LA FAMILLE

Au lendemain du discours impie et blasphématoire prononcé à Rome, le 20 septembre, par celui que la secte antireligieuse a fait chef de la municipalité romaine, Monseigneur le Supérieur Général — tant en son nom personnel qu'au nom de toute la Congrégation — est allé déposer aux pieds du Souverain Pontife l'hommage de ses sentiments de vénération, de piété filiale et d'absolu dévouement.

Si le Saint-Père a pu trouver une consolation dans sa douleur, c'est assurément dans les témoignages sans nombre qui lui sont venus de tous ses fidèles enfants et qui ont montré au Vicaire de Jésus-Christ que, si les protestations varient selon les pays, unanime est la réprobation qu'a soulevée l'insulte, et universel le mépris qu'inspire la secte représentée par l'insulteur.



Le Rév. P. N.-S. Dozois, assistant général, a quitté Rome le 6 novembre. Quelques jours plus tard, il s'embarquait à Anvers à destination de New-York, et de là gagnait le Canada par voie de terre. Le R. P. Dozois va faire la visite canonique de la Province du Canada et de celle du Manitoba.



Le 21 octobre 1910, expirait le second triennat du Rév. P. I. Watterott, provincial d'Allemagne. En conséquence, la nouvelle administration de la Province est ainsi composée :

RR. PP. Maximilien Kassiepe, *provincial;*
Ignace Watterott, *1er consulteur ordinaire;*
Alphonse Loos, 2e » »
Léonard Leyendecker, *1er* » *extraordinaire;*
Jean Pietsch, 2e » »
Joseph Hauersperger, *économe provincial.*



Nous renvoyons au numéro de mars 1911 la publication dans les « *Missions* » du Bref d'approbation donné par Sa Sainteté le Pape Pie X à l'occasion de la nouvelle édition de nos « *Saintes Règles* ».

A cette époque, il est vrai, tous les Oblats auront entre les mains ce livre relié et auront lu le témoignage d'estime que le Pape, glorieusement régnant, a daigné accorder à la Congrégation.

Toutefois, ce Bref ne se bornant pas seulement à approuver les modifications apportées dans cette nouvelle édition, ni même à constater l'esprit d'obéissance dont fit preuve le Chapitre de 1908 à l'égard du Saint-Siège, mais contenant en outre un hommage précieux autant que magnifique au zèle de nos missionnaires de toutes les parties du monde, on aurait le droit de s'étonner que nos « *Missions* » ne saisissent pas avec joie l'occasion de le publier à la place d'honneur qui lui convient.



Pour éviter le manque d'uniformité et répondre d'ailleurs au désir exprimé par la plupart des chefs de missions, tous les exemplaires du livre de nos « *Saintes Règles* » seront expédiés reliés.



La traduction des « *Règles et Constitutions* » qui devra être faite en langue vulgaire, à l'usage des Frères Convers, est laissée aux soins des Rév. Pères Provinciaux qui en référeront cependant au Supérieur Général.



Une circulaire datée de Rome, le 18 novembre 1910, notifie aux Oblats de la seconde Province des Etats-Unis que le R. P. H. Constantineau est maintenu pour un troisième triennat dans sa charge de Provincial, avec, pour consultateurs ordinaires, les RR. PP. Antoine et Quinn ; pour consulteurs extraordinaires, les RR. PP. Bugnard et Whelan et, pour économe provincial, le R. P. Valence.



Le Vicariat des Missions de Ceylan construit une maison vicariale. Mgr l'archevêque de Colombo en a béni la première pierre. Au moment où nous écrivons ces lignes, nous apprenons que les fondations du premier corps de bâtiment, qui sera le noviciat, sont déjà terminées.



Avant de reprendre le chemin de ses missions, le Rév. P. Tarmenude a pu donner deux autres sermons sur l'Œuvre de la Propagation de la Foi : le premier, à Saint-Cyr, devant un auditoire de huit cents religieuses du Bienheureux P. Eudes, destinées pour la plupart à l'apostolat ; le second, dans la paroisse de l'Ermitage, à 12 kilomètres de Rennes. — Nos sincères félicitations au vaillant missionnaire.



Au cours de la visite pastorale que fit Mgr Coudert aux missions de Sea Street et Grand Street, douze cents enfants — exactement 575 et 620 — ont été confirmés les 16 et 23 octobre dernier. La plupart de ces enfants faisaient, ce jour-là, leur première Communion et l'ont reçue des mains du premier pasteur de l'archidiocèse.

Le R. P. J. Collin, vicaire des missions de Ceylan, qui se trouvait à Sea Street, était allé à la rencontre de Mgr Cou-

dert avec plusieurs missionnaires et un grand nombre de fidèles.

Nos lecteurs savent combien sont occupées ces journées quand, aux cérémonies déjà longues et fatigantes quoique très consolantes, on ajoute les délégations à recevoir, les discours et sermons à donner, les églises, les écoles à visiter, etc. Ce cérémonial se renouvelle, plus ou moins exactement, à chaque visite pastorale.



Par décision de Mgr Coudert, le R. P. Lytton, recteur du collège de Saint-Joseph à Colombo, a été nommé membre du conseil archiépiscopal.



Notons aussi à l'actif du R. P. Lytton le magistral discours qu'il a donné « au Public Hall » dans un meeting contre l'usage et le commerce de l'opium. A Kalutara, le R. P. Herel représentait la congrégation à une assemblée de ce genre. Voilà, en passant, une preuve de plus que les religieux sont les ennemis de la civilisation et du bonheur des peuples!

***

Nosseigneurs de Colombo et de Jaffna comptaient se rendre dans les premiers jours de décembre au Congrès eucharistique de Goa (Indes Portugaises). Le Congrès annoncé ne pourra avoir lieu. On espère cependant que les événements de Portugal n'empêcheront pas l'exposition publique du corps de saint François Xavier qui devait coïncider avec la réunion du Congrès eucharistique des Indes.

***

Cette année encore, un ancien élève du collège Saint-Joseph de Colombo a obtenu la bourse dans un concours d'admission à la Faculté de médecine auquel ont pris part

plusieurs centaines de jeunes gens de l'Empire britannique.

En enregistrant ce résultat, le C. C. Messenger fait observer — et il a ses raisons pour cela — qu'au collège Saint-Joseph on suit la méthode et les cours classiques.

Les succès ininterrompus et parfois très brillants que remportent, dans les diverses carrières qu'ils embrassent, les élèves des cours classiques, montrent clairement la supériorité de cette éducation, même au point de vue pratique et utilitaire, sur le système de formation hâtive et inachevée pour lequel un engouement irréfléchi se dessinait en divers pays depuis quelques années.



Depuis longtemps on désirait une chapelle mortuaire au cimetière de Colombo, dans la portion réservée aux catholiques. Ce désir est maintenant réalisé, grâce aux dons des fidèles. La chapelle, de forme octogonale, est très jolie avec ses trois porches élégants, un autel de marbre et des vitraux assortis. Une messe y sera célébrée le premier lundi de chaque mois.

La bénédiction en a été faite le 2 novembre par Mgr Coudert.



Le Rév. Père Econome du scolasticat de Liège tient à la disposition des Pères qui en feront la demande la reproduction, en staf bronzé, du buste de notre vénéré Fondateur.

Ces bustes, en deux tailles, sont d'une ressemblance parfaite et fort bien exécutés.

Hauteur 0m 80. Prix : 30 fr. } *port en sus.*
» 0m 30. » : 9 fr. }

***

Nos missions ont déjà publié la nomination du Rév. P. Smith, comme provincial de la première Province des Etats-Unis.

A la date du 10 octobre dernier, le Supérieur Général a constitué le conseil provincial ainsi qu'il suit :

RR. PP. Lawrence TIGHE, *1er consulteur ordinaire ;*
Joseph LEFEBVRE, *2e* » »
Bernard Mc KENNA, *1er* » *extraordinaire ;*
Henri WATELLE, *2e* » »
John P. REYNOLDS, *économe provincial.*

***

L'administration des Missions de la Colombie Britannique a été régulièrement constituée à la date du 14 septembre dernier : le R. P. John Welch, *vicaire des missions ;* les RR. PP. Edmond Peytavin et Eug. Casimir Chirouse, *consulteurs ordinaires ;* Jean-Marie Tavernier et Will. Patrick O'Boyle, *consulteurs extraordinaires ;* Pierre Lechesne, *économe vicarial.*

***

En remplacement du R. P. Mc Sherry, parvenu à l'expiration de son 2e triennat, et par décision du 15 octobre 1910, a été nommé *provincial* de la Province Britannique le R. P. James O'Reilly. Il a pour *consulteurs ordinaires* les RR. PP. Timothy O'Ryan et Patrick Newmann ; pour *consulteurs extraordinaires* les RR. PP. Eugène Callan et Thomas Leahy. Le R. P. Daniel O'Ryan est l'*économe provincial.*

***

L'abondance des nouvelles diverses dans le présent numéro, nous fait reporter au numéro de mars prochain, la publication de l'un ou l'autre décret récent du Saint-Siège : Etudes pendant le noviciat, etc.

***

Nos *Petites Annales* ont annoncé l'attribution d'une somme de 66.500 francs aux Missions de la Congrégation sur les recettes encaissées l'an dernier, par l'Œuvre de la Sainte Enfance, et dont le montant total est de 3.507.000 fr.

Lettre inédite de notre vénéré Fondateur, à propos du grand cours établi à Marseille.

Notes communiquées par le R. P. Lamblin.

Nos lecteurs sauront gré au R. P. Lamblin, de Diano Marina, de sa pieuse initiative. Il a eu en effet, l'heureuse idée de résumer quelques notes du R. P. Nicolas, sur le grand cours d'éloquence fondé, au séminaire de Marseille, par notre vénéré Fondateur. Mais, ce qui est mieux encore, c'est que le bon Père Lamblin en a pris occasion de sortir de ses trésors une lettre inédite de Mgr de Mazenod.

Le Père Nicolas est demeuré, près de vingt ans, à Marseille, soit comme missionnaire, soit comme professeur au grand Séminaire et au grand cours créé par notre Fondateur pour la formation des jeunes Pères dans l'art si difficile de la prédication.

C'est pendant son long séjour, à Marseille, que le Père Nicolas eut tout le loisir d'étudier cette grande figure de notre fondateur. On peut dire qu'il la savait par cœur.

Le Père avait écrit à Monseigneur pour le féliciter et le remercier de l'heureuse idée qu'il avait eue en créant ce grand cours.

Les jeunes Pères en sortaient possesseurs de quelques bons sermons : grâce à cela, ces débutants firent merveille et eurent de grands succès.

Le Père Nicolas écrivit ces heureux résultats au Fondateur qui répondit :

Paris, le 28 février 1857.

« Mon cher Père Nicolas ; la lettre que vous avez eu la « bonne pensée de m'adresser m'a fait trop de plaisir pour « que je ne vous en remercie pas, toute affaire cessante. Ce « ne sont pas les choses trop flatteuses qu'elle renferme qui « me touchent. Hélas ! Que pouvons-nous ?

« Et quand il sort quelque chose de bon ou d'utile, « sommes-nous autre chose que l'écho de cette douce voix « qui retentit dans nos cœurs et qui vient de l'Auteur de « tout bien, de l'aimable et adorable Jésus à qui honneur « et gloire soient à jamais rendus.

« Ce qui me charme, mon cher Père, dans votre lettre, ce « sont les sentiments de zèle et de ferveur que vous y « manifestez, c'est de vous voir pénétré des pensées les « plus élevées, conformes à votre vocation, et qui vous pla- « cent en première ligne, parmi les enfants reconnaissants « à Jésus et à Marie de notre petite famille, appelée à faire « quelque bien dans l'Eglise.

« Qu'on est heureux de se voir compris, de parler à des « hommes qui ont l'intelligence de leur devoir et qui « entrent si bien dans l'esprit des vérités que Dieu inspire « pour assurer notre voie.

« J'ai la confiance que vos bonnes paroles viendront en « aide à mes conseils auprès de tous ceux avec lesquels « vous êtes en rapport, et que le résultat que j'en ai espéré « n'en sera que plus assuré. Soyez donc béni des encoura- « gements que vous m'avez donnés et du concours que vos « bons exemples procureront aux efforts que j'ai dû faire « pour nous soutenir tous dans les devoirs de notre sublime « vocation.

« Recevez, mon cher Fils, avec ma bénédiction, l'expres- « sion de mes plus affectueux sentiments.

« † Ch. JOSEPH-EUGÈNE,

« Evêque de Marseille, Supérieur général. »

***

Voici quelques conseils donnés aux jeunes débutants par le Père Nicolas : Un sermon peut être bien sur papier et mal en chaire ; car, ce ne sont pas seulement les choses que l'on dit, mais encore la manière de les dire qui importe, d'où nécessité de bien parler, en articulant et en accentuant bien ; car, une mauvaise prononciation fera mépriser le prédicateur et bientôt la doctrine.

Phrasez bien ; en parlant par propositions, liées, enchaînées, de façon à nuancer toutes les pensées, à distinguer les choses principales des compléments. Pour cela, faites bien les repos marqués par les signes de la ponctuation.

L'esprit humain, toujours en marche, aime qu'on lui parle ainsi par propositions. Et puis, c'est un signe que l'on comprend bien ce qu'on dit. Surtout, soyez naturel, ne chantez pas, ne récitez pas tout le temps. Le sermon est comme un colloque ; on ne parle pas à un mur, mais à quelqu'un qui est devant vous. Alors, vous serez merveilleux d'intérêt. Ne soyez pas comme ces prédicateurs pleins de fougue qui vont à toute vapeur, sans arrêt, sans ralentissement dans le ton, la voix, le geste ; l'auditoire est tout le temps dans un tourbillon ; allez plus lentement de temps à autre, quand il s'agit d'affirmer la vérité avec autorité ; n'ayez pas une défiance excessive de vous-même, cela paralyse chez beaucoup une grande somme d'action et les empêche de donner tout ce qu'ils pourraient. Et puis, quoi qu'il arrive, ne vous découragez jamais.

Il ne suffit pas de bien parler, il faut encore parler bien, ce qui regarde le style et la littérature.

Le style est dans le tour, aimable, charmant, varié, et surtout mouvementé qu'on donne aux phrases. Le peuple est sensible aux ornements du style, comme il aime les beaux ornements pour ses prêtres. Car, le style est aussi dans l'image, dans les rapports suivis de l'image et de l'idée,

dans les compléments bien choisis, dans les façons de dire, d'exposer la divine doctrine. Il faut savoir, comme le divin Maître, rendre les vérités, sensibles, éclatantes, évidentes : chose importante en mission. C'est pourquoi, comme Lui, on doit tirer des comparaisons de tout ce qui nous environne, des montagnes, des vallées, des rivières, des fleurs, des moissons, des mœurs et des habitudes d'un pays. Car, aucune de ces choses n'est omise dans l'Evangile, tout servait la langue divine.

Malgré tout cela, l'étude ne suffit pas. Il y a science et science, éloquence et éloquence. On peut savoir en philosophe, en théologien, en mystique.

La raison humaine, la science humaine, même vraie, profonde, ne suffisent pas, bien qu'elles servent merveilleusement ; *nos autem sensum Christi... spiritum Dei ;* avec le sens de Dieu et l'esprit de foi, vous parlerez divinement bien, vous sonderez les profondeurs divines et vous simplifierez tout ; c'est-à-dire que tout sera saisi, ou, du moins, senti par les âmes chrétiennes. Il faut Jésus-Christ pour être pénétré. Ni la religion naturelle, ni le sens humain ne peuvent produire des effets surnaturels. Il faut l'*ignitum Dei vehementer*. Quand l'âme est toute en feu, il faut bien que les étincelles jaillissent au dehors. Le Sacré-Cœur de Jésus est la fournaise où s'allume ce feu divin. N'oubliez pas les promesses faites à la bienheureuse Marguerite-Marie en faveur des apôtres du Sacré-Cœur.

Nos premiers Pères avaient hérité du fondateur, de son grand amour pour le divin Cœur de Jésus. Elevés à cette école qui a préparé des apôtres pour l'extension du règne de Dieu sur la terre, ils ont converti bien des infidèles et des hérétiques. Nous avons tout à gagner en prêchant cette grande dévotion. Nous gagnons pour le bien des âmes et pour nos succès de zèle.

Mais que dire de Mgr de Mazenod, l'évêque de la ville du Sacré-Cœur ? écoutez :

« Vous ne pouvez vous faire une juste idée de l'éloquence

douce et coulante de cet homme de Dieu. Il ne cherche pas à faire trembler les pécheurs et à les jeter dans l'épouvante.

Il s'insinue, sans effort, dans l'âme et y réveille les plus tendres affections.

Quelque chose de pur et de doux, qui s'épanche de son cœur, vous dilate et vous rafraîchit de cette rosée céleste dont parle le prophète : on l'oublie entièrement lui-même.

Il expliquait les premières paroles de l'Oraison dominicale, il les développa avec tant de facilité, il s'exprima avec une abondance de sentiments, si naturels et si touchants, que nous étions émus jusqu'aux larmes. Elles coulaient de tous les yeux, mais, sans efforts et sans éclats. Un grand nombre de pécheurs se convertirent, trois courtisanes, entre autres, qui se confessèrent le soir du même jour. »

(*Extrait d'un compte rendu de mission.*)

L'onction, la grande éloquence, la qualité de Mgr de Mazenod, l'onction qui touche et convertit vite, ce n'est pas le tapage, ni les cris, ni la pleurnicherie, c'est une chaleur douce, pénétrante, communicative, une faculté des larmes qui crée les larmes.

Tristesse, joie, crainte, tout est susceptible d'onction. Un missionnaire comme l'était notre fondateur, est celui qui va à l'âme par le chemin de l'amour.

L'onction, c'est quelque chose de suave, de suppliant, c'est le cœur à cœur, le sentiment intime, profond, ardent de Dieu, de sa présence, de son amabilité infinie, saisissant une pauvre créature pour la transfigurer.

Mgr de Mazenod, continue le Père Nicolas, avait la grâce des lèvres, une éloquence séduisante, une voix douce et suave, mais au besoin forte et énergique.

Il articulait, accentuait, phrasait admirablement et cela, dans les trois langues, latine, française, provençale, et ainsi, il enchaînait à ses lèvres, ravissait en parlant, pénétrait les âmes et se faisait écouter par force. Chez

lui, le ton, le geste, le regard, la parole, tout servait l'action.

Le secret de son éloquence était dans son cœur et dans les ardeurs de sa foi. Homme d'oraison, il aimait Dieu à la folie, le voyant partout et toujours.

Il avait une foi très vive, et une confiance en Dieu sans bornes ; une dévotion incomparable à l'Eucharistie, une piété tendre envers la Vierge Immaculée.

Aussi, parlait-il avec un grand accent de vérité, de simplicité et de grâce. A travers son style on lisait la limpidité de son âme, la beauté de son caractère, la souplesse de son talent, la vivacité de sa foi, la puissance de son dévouement.

Il était merveilleux, surtout, dans les soudainetés de l'improvisation. Là, il trouvait la grâce, la douceur, les tendres effusions de sa charité, et aussi le trait, les éclairs, les coups de foudre. On aurait dit qu'il sondait, contemplait les mystères, qu'il en avait une vue distincte. Il avait un regard sur l'au delà ; même, en causant amicalement, on sentait bien qu'il était plus haut.

Sa parole, merveilleusement bien dite, montrait la vérité à l'esprit, et sa prière touchait le cœur.

Nous avons pensé qu'il serait utile de reproduire ces notes, puisque le missionnaire Oblat ayant pour premier berceau notre mission d'Aix, où sont venus les intimes de Notre-Seigneur, les élus de sa droite, les envoyés directs de sa parole, et par conséquent nos soutiens et nos modèles, il doit, comme eux, établir ou restaurer le règne de Jésus-Christ dans les âmes, éclairer les aveugles, ressusciter les morts, convertir les pécheurs.

E. Lamblin, *O. M. I.*

DÉCRETS DES S. CONGRÉGATIONS ROMAINES

Extrait du « *Motu Proprio* » du Saint-Père contre le Modernisme.

FORMULE DU SERMENT *qui doit être prêté par tous les confesseurs, prédicateurs, curés, etc.*

JURISJURANDI FORMULA

« Ego... firmiter amplector ac recipio omnia et singula, quæ ab inerranti Ecclesiæ magisterio definita, adserta ac declarata sunt, præsertim ea doctrinæ capita, quæ hujus temporis erroribus directo adversantur. Ac primum quidem Deum, rerum omnium principium et finem, naturali rationis lumine per ea quæ facta sunt, hoc est per *visibilia* creationis opera, tamquam causam per effectus, certo cognosci, adeoque demonstrari etiam posse, profiteor. Secundo, externa revelationis argumenta, hoc est facta divina, in primisque miracula et prophetias admitto et agnosco tamquam signa certissima divinitus ortæ christianæ Religionis, eademque teneo ætatum omnium atque hominum, etiam hujus temporis, intelligentiæ esse maxime accommodata. Tertio : Firma pariter fide credo, Ecclesiam, verbi revelati custodem et magistram, per ipsum verum atque historicum Christum, quum apud nos degeret, proxime ac directo institutam, eandemque super Petrum, apostolicæ hierarchiæ principem ejusque in ævum successores ædificatam. Quarto : Fidei doctrinam ab Apostolis per orthodoxos Patres eodem sensu eademque semper sententia ad nos usque transmissam, sincere recipio ; ideoque prorsus rejicio hæreticum commentum evolutionis dogmatum, ab uno in alium sensum transeuntium, diversum ab eo, quem prius habuit Ecclesia ; pariterque damno errorem omnem, quo, divino deposito, Christi Sponsæ tradito ab Eaque fideliter custodiendo, sufficitur philosophicum inventum, vel creatio humanæ conscientiæ, hominum conatu sensim efformatæ et in posterum indefinito progressu perficiendæ.

Quinto : certissime teneo ac sincere profiteor. Fidem non esse cœcum sensum religionis e latebris *subconscientiæ* erumpentem, sub pressione cordis et inflexionis voluntatis moraliter informatæ, sed verum assensum intellectus veritati extrinsecus acceptæ ex auditu, quo nempe, quæ a Deo personali, creatore ac domino nostro dicta, testata et revelata sunt, vera esse credimus, propter Dei auctoritatem summe veracis.

« Me etiam, qua par est, reverentia, subjicio totoque animo adhæreo damnationibus, declarationibus, præscriptis omnibus, quæ in Encyclicis litteris « *Pascendi* » et in Decreto « *Lamentabili* » continentur præsertim, circa eam quam historiam dogmatum vocant. — Idem reprobo errorem affirmantium, propositam ab Ecclesia fidem posse historiæ repugnare, et catholica dogmata, quo sensu nunc intelliguntur, cum verioribus christianæ religionis originibus componi non posse. — Damno quoque ac rejicio eorum sententiam, qui dicunt, christianum hominem eruditiorem induere personam duplicem, aliam credentis, aliam historici, quasi liceret historico ea retinere quæ credentis fidei contradicant, aut præmissas adstruere, ex quibus consequatur dogmata esse aut falsa aut dubia, modo hæc directo non denegentur. — Reprobo pariter eam Scripturæ sanctæ dijudicandæ atque interpretandæ rationem, quæ, Ecclesiæ traditione, analogia Fidei, et Apostolicæ Sedis normis posthabitis, *rationalistarum* commentis inhæret, et criticen textus velut unicam supremamque regulam, haud minus licenter quam temere amplectitur. — Sententiam præterea illorum rejicio qui tenent, doctori disciplinæ historicæ theologicæ tradendæ, aut iis de rebus scribenti seponendam prius esse opinionem ante conceptam sive de supernaturali origine catholicæ traditionis, sive de promissa divinitus ope ad perennem conservationem uniuscujusque revelati veri; deinde scripta Patrum singulorum interpretanda solis scientiæ principiis, sacra qualibet auctoritate seclusa, eaque judicii libertate, qua profana quævis monumenta solent investigari. — In universum denique me alienissimum ab errore profiteor, quo *modernistæ* tenent in sacra traditione nihil inesse divini; aut, quod longe deterius,

pantheistico sensu illud admittunt; ita ut nihil jam restet nisi nudum factum et simplex, communibus historiæ factis æquandum; hominum nempe sua industria, solertia, ingenio scholam a Christo ejusque apostolis inchoatam per subsequentes ætates continuantium. Proinde fidem Patrum firmissime retineo et ad extremum vitæ spiritum retinebo, de charismate *veritatis certo*, quod est, fuit eritque semper in *episcopatus ab Apostolis successione* (1); non ut id teneatur quod melius et aptius videri possit secundum suam cujusque ætatis culturam, sed ut *nunquam aliter credatur, nunquam aliter* intelligatur absoluta et immutabilis veritas ab initio per Apostolos prædicata (2).

« Hæc omnia spondeo me fideliter, integre sincereque servaturum et inviolabiliter custoditurum, nusquam ab iis sive in docendo sive quomodolibet verbis scriptisque deflectendo. Sic spondeo, sic juro, sic me Deus, etc. »

Extrait des « Acta Apostolicæ Sedis », 9 sept. 1910, N° 17.

N. B. — *Le document paraîtra en entier dans l'un de nos prochains numéros.*

(1) Iren., 4, c. 26. — (2) *Præser.*, c. 28.

OBLATIONS

1904 (omise)

No 2537bis Heinrichs, Hubert, 15 décembre 1904, Windhuk.

Par suite de cette omission, le R. P. Bousso François (1er janvier 1905, Le Bestin) dont l'inscription a été faite tardivement, aura le No 2537ter (au lieu de 2537bis). Les autres numéros ne sont pas changés.

Année 1909.

2846 Tauvry, Prosper-Pascal (F. C.), 2 février 1909, Saint-Thomas, Jersey.
2847 Massonnat, Christin-Jean, 17 février 1909, Liége.
2848 Boudet, Marius-Etienne, 17 février 1909, Liége.
2849 Jeannotte, Georges-Cyrille, 17 février 1909, Ottawa.
2850 Fabre, Emile-Pierre, 17 février 1909, Liége.
2851 Falaize, Pierre-Amand, 17 février 1909, Liége.
2852 Barat, Gabriel-Arthur, 17 février 1909, Liége.
2853 Girard, Wilfrid, 17 février 1909, Ottawa.
2854 Berens, Henri (F. C.), 28 février 1909, Le Bestin.
2855 Handley, John-Thomas (F. C.), 19 mars 1909, Duck Creek (Wisc.).
2856 Pasquier, Jean (F. C.), 17 avril 1909, Waereghem.
2857 Huctin, Hubert-Alfred-Hilaire, 18 avril 1909, Liége.
2858 Thayer, Henry-Adams, 6 mai 1909, New-Westminster.
2859 Piolot, Jean-Marie (F. C.), 21 juin 1909, Waereghem.
2860 De Backer, Aloïs (F. C.), 21 juin 1909, Waereghem.
2861 Schmitt, Albin-Robert (F. C.), 24 juin 1909, Hünfeld.
2862 Graf, Cléophas (F. C), 27 juin 1909, Engelport.
2863 Wassermann, Charles (F. C.), 29 juin 1909, Saint-Charles.
2864 Bitaucourt, Francis-Joseph (F. C.), 2 juillet 1909, New-Westminster.
2865 Jaouen, Victor, 4 juillet 1909, Liége.
2866 Prieto, Iesus, 4 juillet 1909, Liége.

2867 Nicks, Marcel-Albert-Emile-Joseph, 4 juillet 1909, Liége.
2868 Wouters, Henri (F. C.), 16 juillet 1909, Edmonton.
2869 Hally, Joseph-François (F. C.), 20 juillet 1909, San Antonio.
2870 Gerardi, Bernard, 15 août 1909, Rome.
2871 Friteau, Charles-Hyacinthe-Marie, 15 août 1909, Rome.
2872 Riekenbrauck, Théodore, 15 août 1909, Hünfeld.
2873 Carduck, Michel, 15 août 1909, Hünfeld.
2874 Ashauer, Guillaume, 15 août 1909, Hünfeld.
2875 Backhaus, Aloïs-Bernard, 15 août 1909, Hünfeld.
2876 Beykirch, Nicolas-Clément, 15 août 1909, Hünfeld.
2877 Ifland, Charles-Joseph, 15 août 1909, Hünfeld.
2878 Dubach, Jules-Mathias, 15 août 1909, Hünfeld.
2879 Dagge, Théodore-Joseph-Félix, 15 août 1909, Hünfeld.
2880 Wycisk, Jean-Antoine, 15 août 1909, Hünfeld.
2881 Kistner, Etienne, 15 août 1909, Hünfeld.
2882 Eyl, Jacques, 15 août 1909, Hünfeld.
2883 Feil, Joseph, 15 août 1909, Hünfeld.
2884 Sweeney, Michael, 16 août 1909, Belmont.
2885 Dwyer, Andrew-Joseph, 16 août 1909, Belmont.
2886 Treacy, Nicolas-Benedict, 16 août 1909, Belmont.
2887 Kress, François (F. C.), 23 août 1909, Saint-Nicolas.
2888 Leclerc, Joseph-Cyrille-Alphonse, 8 septembre 1909, Ottawa.
2889 Ménard, Franç.-Xavier-Joseph-Azarie, 8 septembre 1909, Ottawa.
2890 Daniel, Ivor-James-Edward, 8 septembre 1909, Ottawa.
2891 Waddel, Joseph-Octave-Alphonse, 8 septembre 1909, Ottawa.
2892 Desnoyers, François-Anthime, 8 septembre 1909, Rome.
2893 Fafard, Joseph-Léon-Gustave, 8 septembre 1909, Ottawa.
2894 Langlois, Joseph-Pierre-Ubald, 8 septembre 1909, Rome.
2895 Webb, Charles-W., 8 septembre 1909, Tewksbury.
2896 Mc Cartin, James-Joseph, 8 septembre 1909, Tewksbury.
2897 Vantighem, Henri-Léon (F. C.), 29 septembre 1909, Saint-Albert.
2898 Champion, Jean-Lucien, 29 septembre 1909, Liége.
2899 Peyron, Marie Joseph-Emile, 29 septembre 1909, Liége.
2900 De Hovre, Camille, 29 septembre 1909, Liége.
2901 Müller, Louis, 29 septembre 1909, Liége.

2902 Huctin, Valenlin-Alexis-Ludovic, 29 septembre 1909, Liége
2903 Picard, Joseph, 29 septembre 1909, Liége.
2904 Tancray, Jean-Pierre, 29 septembre 1909, Liége.
2905 Perrot, Jean-Louis, 29 septembre 1909, Liége.
2906 Kaufmann, Joseph, 3 octobre 1909, Hünfeld.
2907 Göbel, Charles, 3 octobre 1909, Hünfeld.
2908 Breuer, Prosper-Hubert-Joseph, 3 octobre 1909, Hünfeld.
2909 Becker, Robert-Johannes, 3 octobre 1909, Hünfeld.
2910 Schneider, Guillaume, 3 octobre 1909, Hünfeld.
2911 Simon, Alphonse, 1er novembre 1909, Hünfeld.
2912 Roudaut, Charles-Joseph, 1er novembre 1909, Rome.
2913 Blanchet, François-Joseph, 11 novembre 1909, Saint-Pierre d'Aoste.
2914 Reip, François (F. C.), 8 décembre 1909, Saint-Gerlach.
2915 Lopez, Philippe (F. C.), 8 décembre 1909, Urnieta.
2916 Auclair, Philippe-Joseph, (F. C.), 8 décembre 1909, Ottawa.
2917 Nuzzo, Pierre, 8 décembre 1909, Rome.
2918 Bolduc, Joseph-Arthur, 8 décembre 1909, Tewsksbury.
2919 Eschweiler, Joseph-Pierre (F. C.), 25 décembre 1909, Engelport.

1910

William, (Don) John, 2 février 1910, Colombo.
Croos, Clément-Valérien, 2 février 1910, Colombo.
Peries, Boniface-Philippe, 2 février 1910, Colombo.
Cajetan, Joseph-Maria, 2 février 1910, Colombo.
Saverimutto, Emmanuel, 2 février 1910, Colombo.
Perera, Nicolas-Joseph, 2 février 1910, Colombo.
De Silva, (Don) Théodore, 2 février 1910, Colombo.
Philip, Nicolas, 2 février 1910, Colombo.
Perera, Joseph-Gaspard, 2 février 1910, Colombo.
Fernando, Andrew, 2 février 1910, Colombo.
Thomas, Antony, 2 février 1910, Colombo.
Jayemanne, Arthur-Marie-Bart., 2 février 1910, Colombo.
De Silva, Richard-Antony, 2 février 1910, Colombo.
Klinckaert, François (F. C.), 17 février 1910, Bruxelles.
Bazan, Georges-Marie (F. C.), 17 février 1910, Hünfeld.
Friten, Léonard (F. C.), 17 février 1910, Rome.
Combaluzier, Julien, 17 févrir 1910, Rome.

Boulanger, Nicolas-Jean, 17 février 1910, Hünfeld.
Papencord, Etienne (F. C.), 19 mars 1910, Hünfeld.
Klinkenberg, Nicolas (F. C.), 27 mars 1910, Engelport.
Borghese, Dominique (F. C.), 5 mai 1910, Rome.
Miele, Raphaël (F. C.), 24 mai 1910, Diano-Marina.
Péron, Louis-Joseph-Marie, 3 juin 1910, Liége.
Messager, François-Marie, 3 juin 1910, Liége.
Guynot, Charles-Joseph, 3 juin 1910, Liége.
Le Jeune, Joseph-Félix-Jean, 3 juin 1910, Liége.
Neubrand, Joseph (F. C.), 12 juin 1910, Windhuk.
Köpgen, Lambert, (F. C.), 29 juin 1910, Saint-Nicolas.
Langehenke, Jean (F. C.), 29 juin 1910, Epukiro.
Echeverria, Pierre-Joseph (F. C.), 16 juillet 1910, Urnieta.
Fonder, Cyrille-Pierre-Joseph (F. C.), 15 août 1910, Le Bestin.
Altendorf, Jean (F. C.), 15 août 1910, Saint-Gerlach.
Tufi, Dominique (F. C.), 15 août 1910, Jaffna.
Robert, Maurice-Eugène-Albert, 15 août 1910, Dinant.
Collier, Daniel-Alphonse-Marie, 15 août 1910, Belmont.
Künker, Henri, 15 août 1910, Hünfeld.
Wigge, Ernest-Frédéric-Guillaume, 15 août 1910, Hünfeld.
Alonso, Emile, 15 août 1910, Rome.
O'Farrell, Marc-Joseph, 15 août 1910, Belmont.
Feldmann, Hugo, 15 août 1910, Hünfeld.
Knipp, Jules-Joseph, 15 août 1910, Hünfeld.
Kohler, Eugène, 15 août 1910, Rome.
Hick, Ernest-Charles-Marie, 15 août 1910, Liége.
Hennes, Jean-Christian, 15 août 1910, Hünfeld.
Andres, Paul-Antoine, 15 août 1910, Hünfeld.
Buron, Félix, 15 août 1910, Rome.
Teunissen, Pierre-Paul-Henri, 15 août 1910, Liége.
Hüllweg, François-Jean, 15 août 1910, Rome.
Daly, John, 15 août 1910, Belmont.
Rosenthal, Paul, 15 août 1910, Hünfeld.
Gassmann, Charles, 15 août 1910, Hünfeld.
Ahern, Maurice-Patrick-Gérard, 15 août 1910, Belmont.
Trunk, Valentin, 15 août 1910, Hünfeld.
Ebert, Werner-Robert, 15 août 1910, Hünfeld.
Balzola, François-Valérien, 15 août 1910, Turin.
Rörig, Joseph, 15 août 1910, Hünfeld.

LAHONDÈS, Jean-Baptiste-Marie, 15 août 1910, Rome.
BUTLER, Michael-Joseph, 15 août 1910, Belmont.
KRESS, Victor-Jean, 15 août 1910, Hünfeld.
DUSSEAU, Arthur-Charles, 18 août 1910, San Antonio.
FRENSKI, Joseph-Jean (F. C.), 8 septembre 1910, Puebla.
BOYLAN, John-Columba (F. C.), 8 septembre 1910, Philipstown
ALTMANN, Joseph (F. C.), 8 septembre 1910, Saint-Gerlach.
RENAUD, Ernest-Joseph, 8 septembre 1910, Ottawa.
PÉALAPRA, Louis-Adrien-Clément, 8 septembre 1910, Ottawa.
HALEY, William-Patrick, 8 septembre 1910, Tewksbury.
FALLON, Charles-Augustin, 8 septembre 1910, Tewksbury.
LOFTUS, Térence-Jérome-Joseph, 8 septembre 1910, Tewksbury.
PERREAULT, Wilbrod-Ulric-Alexis, 8 septembre 1910, Ottawa.
VILLENEUVE, Eugène-Joseph, 8 septembre 1910, Ottawa.
Mc LAUGHLIN, James-Dennis, 8 septembre 1910, Tewksbury.
CÔTÉ, Valère-François de Sales, 8 septembre 1910, Ottawa.
JALBERT, Joseph-Rosario, 8 septembre 1910, Tewksbury.
ARCHAMBAULT, Alphonse-François, 8 septembre 1910, Ottawa.
SAINT-GEORGES, Léopold-Joseph-Maxime, 8 septembre 1910, Ottawa.
LE BAS, Guillaume-Pierre-Marie, 8 septembre 1910, Le Bestin.
MAILLERY, Jean-Marie-Joseph, 29 septembre 1910, Liége.
LERAY, Emile-Jules, 29 septembre 1910, Liége.
DUFAU, Maurice-Bernard, 29 septembre 1910, Liége.
VANKEIRSBILCK, Firmin-Edmond, 29 septembre 1910, Liége.
HUEBER, Henri, 29 septembre 1910, Liége.
MONNIER, Pierre-Marie, 29 septembre 1910, Liége.
BURNS, William-Michael, 30 octobre 1910, Rome.
SCHERER, Frédéric-Guillaume, 14 novembre 1910, Hünfeld.

OBÉDIENCES

données en 1910.

Pour :

Scol. de Rome.

RR. PP. Levoyer, Joseph, de la 2e Prov. des Etats-Unis.
Mathar, Mathias du scolast. de Rome.

Prov. du Canada.

RR. PP. Sénécal, Raoul-Joseph, du scol. d'Ottawa.
Paquette, Arthur » »
Paradis, Octave » »
Kennedy, Bartholomew » »
Desmarais, Rodolphe » »
Estève, Auguste du scolast. de Rome.
Healy, James. » »

Prov. Britannique.

RR. PP. Mc Namara, Michael, du scolast. de Liége.
Merrick, Michael, » »

1re Prov. des Etats-Unis.

RR. PP. Emery, Edouard-Jh, de la Prov. du Canada.
Laganière, Lucien, »
Kunz, Andrew, »

Prov. d'Allemagne.

RR. PP. Winkelmann, Henri, du scolast. de Rome.
Bour, Nicolas, du scolast. de Hünfeld.
Kaltenbach, Antoine, du scolast. de Hünfeld.
Kortenback, Charles, » »
Nawrath, Jean, » »
Dohren, Jean, » »

2e Prov. des Etats-Unis.

RR. PP. Michel, Jean, du scolast. de Hünfeld.
Pohlen, Jean, » »
Pothmann, Hermann, »
F. Scol. Breuer, Joseph. du scol. de Hünfeld.
Hüllweg, François, » »

Prov. du Manitoba.

RR. PP. Hermandung, Louis, du Vicariat de Cimbébasie.
de Grandpré, Joseph, du scolast. d'Ottawa.
Caron, Joseph Edouard, » »
F. Scol. Guérin, Eugène, » »
FF. CC. Pilon, Godefroy, de la Prov. du Canada.
Brouard, Joseph, du scolast. de Rome.

Prov. de Belgique.

R. P. Lejeune, Joseph, du scol. de Liége.

Vicariat d'Alta-Sask.

Diocèse de Saint-Albert.

RR. PP. Schultz, Jean, du scolast. de Hünfeld.
Ibold, Bernard, » de Liége.
Murphy, Thomas, de la Prov. du Canada.
Tosquinet, Joseph. du Vicariat de Natal.
F. Scol. Langlois, Ubald, de la Prov. du Canada.
F. C. Borghèse, Dominique, du scol. de Rome.

Vicariat d'Athabaska.

R. P. Dréau, Jean-Marie, du scol. de Liége.

Vicariat du Mackensie.

F. C. Halter, Félix, du scol. de Liége.

Vicariat de Ceylan (1).

Archidiocèse de Colombo.

RR. PP. Tizon, Ambroise, du scolast. de Liége.
Montagnon, Ambroise, du scol. de Liége.
Séchet, Pierre-Joseph, du Vicariat du Sud-Afrique.

Diocèse de Jaffna.

RR. PP. Guyomard, Alfred, du scolast. de Liége.
Huctin, Alfred, » »
Huctin, Valentin, » »
FF. Scol. Kistner, Etienne, du scolast. de Hünfeld.
Simon, Alphonse, » »
F. C. Dohren, Francois, de la Prov. d'Allemagne.

Vicariat de Natal.

RR. PP. Crétinon, Aloïs, du Vicariat du Sud-Afrique (Kimberley).
Belner, Victor, » (Transvaal).
Rousseau, Louis-François, » »
Langouet, Amand » (Kimberley).

(1) La répartition entre les diocèses des obédiences données pour ce Vicariat n'est indiquée ici que pour ordre : elle n'est pas officielle et peut être changée. (N. d. l. r.)

NÉCROLOGE DE L'ANNÉE 1909-1910

Rectification du nécrologe de l'année 1909. Les télégrammes notifiant la mort des Rév. Pères Krist et Lauer, du Vicariat de la Cimbébasie, ne portant pas la date du décès, le premier a été inscrit à la date du 22 février, tandis qu'il est décédé le 9 du même mois; le second, inscrit au 23 août, est décédé le 28 avril 1909. De même le R. P. Lafarge, du Vicariat de Ceylan. est mort à Borella le 21 juin et non à Madampe le 29 *.

---

762 F. C. Racette, Cléophas, du Vicariat d'Athabaska, décédé au Fort-Vermillon, le 14 octobre 1909, à l'âge de 62 ans, dont 31 de vie religieuse.

763 F. C. Cadieux, Alexandre, de la Province du Canada, décédé à Albany, le 21 octobre 1909, à l'âge de 37 ans, dont 12 de vie religieuse.

764 F. C. Portelance, Emile, du la Province du Canada, décédé à Albany, le 21 octobre 1909, à l'âge de 47 ans, dont 4 de vie religieuse.

765 R. P. Périnet, Gustave, de la Province du Nord, décédé au Bestin, le 30 décembre 1909, à l'âge de 66 ans, dont 24 de vie religieuse.

766 R. P. Péloquin, Ovide, de la Province du Manitoba, décédé à Winnipeg, le 10 janvier 1910, à l'âge de 33 ans, dont 9 de vie religieuse.

767 F. C. Poulain, Gustave, du Vicariat d'Athabaska, décédé à Edmonton, le 26 janvier 1910, à l'âge de 29 ans, dont 4 de vie religieuse.

768 R. P. Charaux, Victor, de la Province du Nord, décédé au Bestin, le 29 janvier 1910, à l'âge de 77 ans, dont 51 de vie religieuse.

769 R. P. Voltz, Philippe, du Vicariat du Sud de l'Afrique (Transvaal), décédé à Saint-Nicolas, le 9 février 1910, à l'âge de 41 ans, dont 19 de vie religieuse.

* Toutes ces erreurs, que nos rectifications tardives ne corrigent qu'imparfaitement, prouvent la nécessité d'indiquer dans les télégrammes la *date* et le *lieu* du décès.

770 R. P. Gagneux, René, du Vicariat de Ceylan (Jaffna), décédé à Colombo, le 15 mars 1910, à l'âge de 29 ans, dont 3 de vie religieuse.

771 R. P. Shinnors, Matthew, de la Province Britannique, décédé à Rockferry, le 13 avril 1910, à l'âge de 65 ans, dont 45 de vie religieuse.

772 R. P. Kohlmann, Guillaume, de la Province d'Allemagne, décédé à Hünfeld, le 30 avril 1910, à l'âge de 25 ans, dont 4 de vie religieuse.

773 R. P. Collin, Charles, du Vicariat de Ceylan (Colombo), décédé à Colombo, le 1er mai 1910, à l'âge de 70 ans, dont 31 de vie religieuse.

774 R. P. De Grandpré, J.-Romulus, de la Province du Canada, décédé à Ottawa, le 6 mai 1910, à l'âge de 30 ans, dont 7 de vie religieuse.

775 F. C. Marion, Alphonse, de la Province du Canada, décédé à Hull, le 27 mai 1910, à l'âge de 56 ans, dont 35 de vie religieuse.

776 R. P. Bosse, Gabriel, de la Province du Nord, décédé à Commercy, le 23 juin 1910, à l'âge de 30 ans, dont 7 de vie religieuse.

777 R. P. Coubrun, Pierre, de la Province du Nord, décédé à Coutances, le 19 juillet 1910, à l'âge de 61 ans, dont 22 de vie religieuse.

778 F. C. Nicolas, Joseph, du Vicariat d'Athabaska, décédé au Lac Esturgeon, le 20 juillet 1910, à l'âge de 31 ans, dont 6 de vie religieuse.

779 F. C. Welsch, Auguste, du Vicariat d'Athabaska, décédé au Lac Esturgeon, le 20 juillet 1910, à l'âge de 26 ans, dont 2 de vie religieuse.

780 R. P. Van Gistern, Jean-Baptiste, de la Province du Manitoba, décédé à Saint-Boniface, le 30 juillet 1910, à l'âge de 39 ans, dont 15 de vie religieuse.

781 R. P. Baudry, Alexandre, du Vicariat du Sud de l'Afrique (Transvaal), décédé à Johannesburg, le 13 octobre 1910, à l'âge de 64 ans, dont 40 de vie religieuse.

782 R. P. Ogle, Georges, du Vicariat du Sud de l'Afrique (Transvaal), décédé à Johannesburg, le 20 octobre 1910, à l'âge de 50 ans, dont 25 de vie religieuse.

BIBLIOGRAPHIE

Qu'est-ce donc que le Sacré-Cœur? par F. Anizan. — Librairie Lethielleux, 10, rue Cassette, Paris, VIe.

La deuxième édition du livre de F. Anizan aura paru avant que ces lignes parviennent à nos lecteurs.

Déjà il est muni de plusieurs approbations de Prélats illustres, de Supérieurs Généraux d'Ordres, et de Membres distingués de Congrégations religieuses.

Le livre répond à son titre : Qu'est-ce donc que le Sacré-Cœur? Dans la première partie, l'auteur établit quel est l'objet de la dévotion. Tour à tour, la théologie et d'éminents théologiens, les documents ecclesiastiques et des écrits des saints du Sacré-Cœur viennent appuyer la thèse. Puis, sous forme d'objections bien présentées, viennent les définitions ou moins complètes ou moins exactes reçues jusqu'à ce jour. Après avoir montré ce que celles-ci ont de défectueux, il ne reste plus à l'auteur qu'à poser la vraie définition complète. C'est l'objet de la seconde partie.

Sans prétention aucune, ce petit livre. Il ne compte pas plus de pages qu'une simple brochure (127). Et pourtant s'il a une diffusion égale à sa valeur, il exercera la plus heureuse influence sur la dévotion au Sacré Cœur. Il s'adresse, en effet, aux séminaristes et aux prêtres, et par leur intermédiaire, à tous les fidèles.

Aux doctes théologiens est réservé le privilège de prononcer sur le fond des questions un jugement autorisé, le seul qui importe. Nous le respectons. Il est cependant permis à tout lecteur de se faire une opinion du livre qu'il a parcouru. Nous ne cacherons pas la nôtre : elle est excellente.

Excellente, parce que nous estimons que c'est faire œuvre éminemment utile et féconde que de projeter la lumière de la science et la flamme de la piété sur la dévotion par excellence qu'est la dévotion au Sacré-Cœur.

Or, l'ouvrage de F. Anizan y projette une lumière telle que la Personne adorable de Notre-Seigneur Jésus-Christ, Verbe incarné, apparaît en premier plan, à la place qui est la sienne, avec le relief qui lui convient, et cela sans préjudicier en rien — bien au contraire, — ni à l'amour immense que le Cœur manifeste, ni au divin Cœur, symbole de cet amour.

On comprend sans peine, combien ce livre fera tomber de préventions, dissipera de malaises et d'incertitudes, combien il contribuera à donner une idée claire et entière de la dévotion au Sacré-Cœur.

Quant à la forme littéraire du livre, elle se distingue nettement des précédents ouvrages de F. Anizan. Ici l'imagination devait relâcher de ses droits devant les exigences d'une argumentation serrée. Cela prouve que les talents de l'auteur peuvent s'exercer très heureusement dans les genres les plus variés. E. D.

TABLE DES MATIÈRES

Mars.

Juin.

Septembre.

Décembre.



IMPRIMATUR

Virduni, die 22 Decembris 1910.

LIZET, *vic. gen.*

Bar-le-Duc. — Impr. Saint-Paul. — 3967,12,10.